DICTIONNAIRE

INFERNAL

APPROBATION.

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer;

Vu le rapport qui nous a été soumis sur la nouvelle édition du *Dictionnaire infernal,* déjà approuvé en 1844 par Monseigneur AFFRE, archevêque de Paris, nous n'avons trouvé dans les additions qui y ont été faites rien qui puisse blesser la foi ou les mœurs.

PIERRE-LOUIS,
Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

Arras, le 26 décembre 1862.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.



LE SABBAT DANS TOUS SES DÉTAILS, D'APRÈS LE TABLEAU DE SPRANGER.

DICTIONNAIRE
INFERNAL

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES ÊTRES, DES PERSONNAGES, DES LIVRES, DES FAITS ET DES CHOSES QUI TIENNENT AUX ESPRITS,
AUX DÉMONS, AUX SORCIERS, AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DIVINATIONS, AUX MALÉFICES,
A LA CABALE ET AUX AUTRES SCIENCES OCCULTES, AUX PRODIGES, AUX IMPOSTURES,
AUX SUPERSTITIONS DIVERSES ET AUX PRONOSTICS, AUX FAITS ACTUELS DU SPIRITISME,
ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES FAUSSES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES,
MYSTÉRIEUSES ET SURNATURELLES;

PAR J. COLLIN DE PLANCY.

SIXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE DE 800 ARTICLES NOUVEAUX,

ET ILLUSTRÉE DE 550 GRAVURES, PARMI LESQUELLES LES PORTRAITS DE 72 DÉMONS,

DESSINÉS PAR M. L. BRETON, D'APRÈS LES DOCUMENTS FORMELS.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8

1863

PRÉFACE.

L'immense réunion de matières, toutes adhérentes par quelque point, que comprend le *Dictionnaire infernal,* forme un tel pandæmonium d'aberrations et de germes ou de causes d'erreurs, qui côtoient presque toujours la vérité, qu'il n'y a que l'Église, dont le flambeau ne pâlit jamais, qui puisse être, en ces excentricités, un guide sûr. Les ouvrages qui, avant ce livre, ont traité de ces matières si variées, et qui sont dans chaque spécialité extrêmement nombreux, ne sont généralement, à peu d'exceptions près, que d'indigestes amas d'idées extravagantes, ou d'incomplètes compilations, ou d'interminables discussions désordonnées, ou de mauvais livres dans tous les sens de ce mot. Le lecteur qui veut un peu connaître ce mystérieux dédale des croyances fausses ou dénaturées, et faire la collection des ouvrages rares et recherchés, mais très-peu lus, dont elles sont le sujet, doit, pour cela, dépenser de grandes sommes, consacrer des années à ces recherches, et hasarder sa foi en plusieurs cas. Tous ces frais, toute cette peine et ce péril seront épargnés par cette nouvelle édition du *Dictionnaire infernal.*

Nous disons « cette nouvelle édition, » parce que, dans les deux premières, publiées en 1818 et en 1825, l'auteur, en combattant l'énorme phalange des erreurs populaires et des impostures mystérieuses, est tombé lui-même dans des égarements non moins funestes. Il cherchait alors la vérité hors de son centre; au lieu de s'appuyer sur l'Église, où elle siége toujours inaltérable, il s'était ébloui aux lueurs d'une philosophie orgueilleuse et sans autorité, dont les enseignements pris d'en bas égareront longtemps encore les esprits frivoles. Entraîné là trop longtemps, il eut, en 1841, l'insigne bonheur de sortir des steppes où la lumière lui manquait et de la retrouver dans les seules doctrines où elle est indéfectible et toujours sûre. Il a donc entièrement refondu ses travaux, en reconnaissant que les superstitions, les folles croyances, les sciences et les pratiques occultes, insurrections plus ou moins tacites contre la religion, ne sont venues que des déserteurs de la foi, ou par l'hérésie, ou par le schisme, ou par des voies moins déterminées.

Tout homme qui étudiera l'histoire avec des intentions droites reconnaîtra que l'Église a constamment lutté contre les superstitions et les fourberies infernales; qu'elle n'a jamais cessé de répandre la lumière sur les fausses croyances, sur les folles terreurs et sur les pratiques périlleuses des docteurs en sciences secrètes.

Pour ne citer que quelques témoignages, saint Augustin dit que les superstitions sont l'opprobre du genre humain. Origène les condamne avec plus de force que les encyclopédistes, et surtout avec plus de poids. Le pape Léon X notait d'infamie ceux qui se livraient aux divinations et autres pratiques superstitieuses. Le quatrième concile de Carthage les exclut de l'assemblée des fidèles. Le concile provincial tenu à Toulouse en 1590 ordonne aux confesseurs et aux prédicateurs de déraciner, par de fréquentes exhortations et par des raisons solides, les pratiques superstitieuses que l'ignorance a introduites dans la religion. Le concile de Trente, après avoir condamné ces diverses erreurs, enjoint formellement aux évêques de défendre aux fidèles tout ce qui peut les porter à la superstition et scandaliser le prochain.

Nous réunirions au besoin mille témoignages pareils. Contentons-nous d'ajouter, sans craindre un démenti de quelque poids, que l'Église a seule les moyens et les grâces nécessaires pour dissiper ces égarements si souvent dangereux et toujours abominables.

Ce qui peut-être n'a pas été remarqué suffisamment au milieu des clameurs intéressées des philosophes, c'est que les seuls hommes qui vivent exempts de superstitions sont les fidèles enfants de l'Église, parce qu'eux seuls possèdent la vérité. Les douteurs, au contraire, semblent tous justifier cette grande parole, que ceux qui se séparent de Dieu ont l'esprit fourvoyé; car, parmi eux, les plus incrédules sont aussi les plus superstitieux. Ils repoussent les dogmes révélés, et ils croient aux revenants; ils ont peur du nombre 13; ils ont un préjugé contre le vendredi; ils recherchent l'explication des songes; ils consultent les tireuses de cartes; ils étudient l'avenir dans des combinaisons de chiffres; ils redoutent les présages. On a cité un savant de nos jours qui poursuit l'élixir de vie; un mathématicien célèbre qui croit les éléments peuplés par les essences cabalistiques; un philosophe qui ne sait pas s'il croit à Dieu et qui exécute les cérémonies du grimoire pour faire venir le diable.

Ce livre donc reproduit les aspects les plus étranges des évolutions de l'esprit humain; il expose tout ce qui concerne les esprits, lutins, fées, génies, démons, spectres et fantômes, les sorciers et leurs maléfices, les prestiges des charmeurs, la nomenclature et les fonctions des démons et des magiciens, les traditions superstitieuses, les récits de faits surnaturels, les contes populaires. Il ouvre les cent portes fantastiques de l'avenir, par la définition claire des divinations, depuis la chiromancie des bohémiens jusqu'à l'art de prédire par le marc de café ou le jeu de cartes. L'astrologie, l'alchimie, la cabale, la phrénologie, le magnétisme, ont leur place en des notices qui résument par quelques pages de longs et lourds in-folio. Enfin, le spiritisme, les tables parlantes et les progrès du magnétisme se trouvent dans ces pages. Depuis quarante-cinq ans, l'auteur n'a cessé d'agrandir ce patient travail, en poursuivant ses recherches dans des milliers de volumes. Avant lui, personne n'avait songé à réunir en un seul corps d'ouvrage toutes les variétés que rassemble le *Dictionnaire infernal;* et nul ne peut nier l'utilité de cette entreprise.

Les superstitions et les erreurs ont toujours pour fondement une vérité obscurcie, altérée ou trahie; les éclairer, c'est les combattre. Si on les groupe, elles font saillie, et leurs difformités se révèlent. Ainsi, peu à peu, on produit la lumière dans ces pauvres intelligences qui refusent de s'élever jusqu'aux mystères sublimes de la foi, et qui s'abaissent à croire fermement les plus grossières impostures. On donne aussi des armes aux amis de la vérité, pour confondre les déceptions auxquelles se soumettent des esprits qui se croient supérieurs, parce qu'ils ne sentent pas leur faiblesse.

Par-dessus ces avantages, on a voulu satisfaire le goût de notre époque, qui exige des lectures piquantes, et, les sujets aidant, on a pu lui offrir très-fréquemment ces excentricités, ces singularités, cet imprévu et ces émotions dont il est si avide.

L'auteur de cette sixième édition, en la revoyant avec grand soin, l'a augmentée de 800 articles; et l'éditeur l'a illustrée de 550 gravures, parmi lesquelles 72 portraits de démons, dessinés, d'après les documents de Wierus et des plus curieux démonographes, par M. L. Breton.





LA DANSE DES FÉES.

DICTIONNAIRE INFERNAL.

A

Aaron, magicien du Bas-Empire, qui vivait du temps de l'empereur Manuel Comnène. On conte qu'il possédait les *Clavicules* de Salomon, qu'au moyen de ce livre il avait à ses ordres des légions de démons et se mêlait de nécromancie. On lui fit crever les yeux; après quoi on lui coupa la langue, et ce ne fut pas là une victime de quelque fanatisme; on le condamna comme bandit : on avait trouvé chez lui, entre autres abominations, un cadavre qui avait les pieds enchaînés et le cœur percé d'un clou. (Nicétas, *Annales,* liv. IV.)

Abaddon, le destructeur; chef des démons de la septième hiérarchie. C'est quelquefois le nom de l'ange exterminateur dans l'Apocalypse.

Abadie (Jeannette d'), jeune fille du village de Siboure ou Siboro, en Gascogne. Delancre, dans son *Tableau de l'inconstance des démons,* raconte que Jeannette d'Abadie, dormant, un dimanche (le 13 septembre 1609), pendant la sainte messe, un démon profita du moment et l'emporta au sabbat (quoiqu'on ne fît le sabbat ni le dimanche ni aux heures des saints offices, temps où les démons ont peu de joie). Elle trouva au sabbat grande compagnie, vit que celui qui présidait avait à la tête deux visages, comme Janus, remarqua des crapauds royalement vêtus et très-honorés, et fut scandalisée des débauches auxquelles se livraient les sorcières. Du reste, elle ne fit rien de criminel et fut remise à son logis par le même moyen de transport qui l'avait emmenée. Elle se réveilla alors et ramassa une petite relique que le diable avait eu la précaution d'ôter de son cou avant de l'emporter. Il paraît que le bon curé à qui elle confessa son aventure lui fit comprendre en vain les dangers qu'elle avait courus; elle retourna au sabbat et y fit sans scrupule tout ce que Satan ou ses représentants lui conseillaient de faire, se disant à elle-même qu'en faisant le mal prescrit elle n'en était pas responsable. *Voy.* Sabbat, Balcoin, Loups-garous, etc.

Abalam, prince de l'enfer, très-peu connu. Il est de la suite de Paymon. *Voy.* ce mot.

Abano. *Voy.* Pierre d'Apone.

Abaris, grand prêtre d'Apollon, qui lui donna une flèche d'or sur laquelle il chevauchait par les airs avec la rapidité d'un oiseau; ce qui a fait que les Grecs l'ont appelé l'*Aérobate.* Il fut, dit-on, maître de Pythagore, qui lui vola sa flèche, dans laquelle on doit voir quelque allégorie. On ajoute qu'Abaris prédisait l'avenir, qu'il apaisait les orages, qu'il chassait la peste; on conte même que, par ses sciences magiques, il avait trouvé l'art de vivre sans boire ni manger. Avec les os de Pélops, il fabriqua une figure de Minerve, qu'il vendit aux Troyens comme un talisman descendu du ciel : c'est le Palladium qui avait la réputation de rendre imprenable la ville où il se trouvait.

Abdeel (Abraham), appelé communément Schoenewald (Beauchamp), prédicateur à Custrin, dans la Marche de Brandebourg, fit imprimer à Than, en 1572, le *Livre de la parole cachetée,* dans lequel il a fait des calculs pour trouver qui est l'Antechrist et à quelle époque il doit paraître. Cette méthode consiste à prendre au hasard un passage du prophète Daniel ou de l'Apocalypse, et à donner à chaque lettre, depuis *a* jusqu'à *z,* sa valeur numérique. *A* vaut 1, *b* vaut 2, *c* vaut 3, et ainsi de suite. Abdeel déclare que l'Antechrist est le pape Léon X. Il trouve de la même manière les noms des trois anges par lesquels l'Antechrist doit être découvert. Ces trois anges sont Huss, Luther et un certain Noé qui nous est inconnu.

Abd-el-Azys, astrologue arabe du dixième siècle, plus connu en Europe sous le nom d'Alchabitius. Son *Traité d'astrologie judiciaire* a été traduit en latin par Jean de Séville (*Hispalensis*). L'édition la plus recherchée de ce livre : *Alchabitius, cum commento,* est celle de Venise, 1503, in-4° de 140 pages.

Abdias de Babylone. On attribue à un écrivain de ce nom l'histoire du combat merveilleux que livra saint Pierre à Simon le Magicien. Le livre d'Abdias a été traduit par Julius Africanus, sous ce titre : *Historia certaminis apostolici,* 1566, in-8°.

Abeilard. Il est plus célèbre aujourd'hui par ses tragiques désordres que par ses ouvrages théologiques, dont les dangereuses erreurs lui attirèrent justement les censures de saint Bernard. Il mourut en 1142. Vingt ans après, Héloïse ayant été ensevelie dans la même tombe, on conte (mais c'est un pur conte) qu'à son approche la cendre froide d'Abeilard se réchauffa tout à coup, et qu'il étendit les bras pour recevoir celle qui avait été sa femme. Leurs restes étaient au Paraclet, dans une précieuse tombe gothique que l'on a transportée à Paris en 1799, et qui est présentement au cimetière du Père-Lachaise.

Abeilles. C'était l'opinion de quelques démonographes que si une sorcière, avant d'être prise, avait mangé la reine d'un essaim d'abeilles, ce cordial lui donnait la force de supporter la torture sans confesser [1]; mais cette découverte n'a pas fait principe.

Dans certains cantons de la Bretagne, on prétend que les abeilles sont sensibles aux plaisirs comme aux peines de leurs maîtres, et qu'elles ne réussissent point, si on néglige de leur faire part des événements qui intéressent la maison. Ceux qui ont cette croyance ne manquent pas d'attacher à leurs ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a une mort chez eux, et un morceau d'étoffe rouge lorsqu'il y a un mariage ou toute autre fête [2].

Les Circassiens, dans leur religion mêlée de christianisme, de mahométisme et d'idolâtrie, honorent la Mère de Dieu sous le nom de Mérième ou de Melissa. Ils la regardent comme la patronne des abeilles, dont elle sauva la race en conservant dans sa manche une de leurs reines, un jour que le tonnerre menaçait d'exterminer tous les insectes. Les revenus que les Circassiens tirent de leurs ruches expliquent leur reconnaissance pour le bienfait qui les leur a préservées.

Solin a écrit que les abeilles ne peuvent pas vivre en Irlande; que celles qu'on y amène y meurent tout à coup; et que si l'on porte de la terre de cette île dans un autre pays et qu'on la répande autour des ruches, les abeilles sont forcées d'abandonner la place, parce que cette terre leur est mortelle. On lit la même chose dans *les Origines* d'Isidore. « Faut-il examiner, ajoute le père Lebrun dans son *Histoire critique des superstitions,* d'où peut venir cette malignité de la terre d'Irlande? Non, car il suffit de dire que c'est une bourde, et qu'on trouve en Irlande beaucoup d'abeilles. »

Abel, fils d'Adam. Des docteurs musulmans disent qu'il avait quarante-huit pieds de haut. Il se peut qu'ils aient raisonné d'après un tertre long de cinquante-cinq pieds, que l'on montre auprès de Damas, et qu'on nomme la tombe d'Abel.

Les rabbins ont écrit beaucoup sur Abel. Ils lui attribuent un livre d'astrologie judiciaire qui lui aurait été révélé et qu'il aurait renfermé dans une pierre. Après le déluge, Hermès-Trismégiste le trouva : il y apprit l'art de faire des talismans sous l'influence des constellations. Ce livre est intitulé *Liber de virtutibus planetarum et de omnibus rerum mundanarum virtutibus. Voy.* le traité *De essentiis essentiarum,* qu'on décore faussement du nom de saint Thomas d'Aquin, pars IV, cap. II. *Voy.* les *Légendes de l'Ancien Testament.*

Abel de la Rue, dit *le Casseur,* savetier et mauvais coquin qui fut arrêté, en 1582, à Coulommiers, et brûlé comme sorcier, magicien,

[1] Wierus, *De præstigiis,* lib. VI, cap. VII.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. II, p. 16.

noueur d'aiguillettes, et principalement comme voleur et meurtrier. *Voy.* Ligatures.

Aben-Ezra. *Voy.* Macha-Halla.

Aben-Ragel, astrologue arabe, né à Cordoue au commencement du cinquième siècle. Il a laissé un livre d'horoscopes, d'après l'inspection des étoiles, traduit en latin sous le titre *De judiciis seu fatis stellarum,* Venise, 1485; rare. On dit que ses prédictions, quand il en faisait, se distinguaient par une certitude très-estimable.

Abigor, démon d'un ordre supérieur, grand-duc dans la monarchie infernale. Soixante légions marchent sous ses ordres [1]. Il se montre sous la figure d'un beau cavalier portant la lance,



l'étendard ou le sceptre; il répond habilement sur tout ce qui concerne les secrets de la guerre, sait l'avenir, et enseigne aux chefs les moyens de se faire aimer des soldats.

Abîme, et plus correctement *abysme.* C'est le nom qui est donné, dans l'Écriture sainte, 1° à l'enfer, 2° au chaos ténébreux qui précéda la création.

Abominations. *Voy.* Sabbat.

Abou-Ryhan, autrement appelé Mohammed-ben-Ahmed, astrologue arabe, mort en 330. Il passe pour avoir possédé à un haut degré le don de prédire les choses futures. On lui doit une introduction à l'astrologie judiciaire.

Aboyeurs. Il y a en Bretagne et dans quelques autres contrées des hommes et des femmes affectés d'un certain délire inexpliqué, pendant lequel ils aboient absolument comme des chiens. Quelques-uns parlent à travers leurs aboiements, d'autres aboient et ne parlent plus. Le docteur Champouillon a essayé d'expliquer ce terrible phénomène, en l'attribuant aux suites d'une frayeur violente. Il cite un jeune conscrit de la classe de 1853 qui, appelé devant le conseil de révision, réclama son exemption pour cause d'aboiement; il racontait qu'étant mousse à bord d'un caboteur, il avait été précipité à la mer par un coup de vent; l'épouvante l'avait frappé d'un tel anéantissement, qu'il n'en était sorti que pour subir des suffocations qui l'empêchèrent de parler pendant une semaine. Lorsque la parole lui revint, elle s'entrecoupa à chaque phrase de cris véhéments, remplacés bientôt par des aboiements saccadés qui duraient quelques secondes. Ces spasmes furent reconnus bien réels, et le conscrit fut réformé.

Mais il y a en Bretagne des aboyeuses qui apportent en naissant cette affreuse infirmité implantée dans quelques familles. Les bonnes gens voient là un maléfice, et nous ne savons comment expliquer une si triste misère.

Nous pourrions citer un homme qui, dans l'agonie qui précéda sa mort, agonie qui dura trois jours, ne s'exprima que par des aboiements et ne put retrouver d'autre langage. Mais celui-là, dans la profanation des églises, en 1793, avait enfermé son chien dans un tabernacle.

Nous connaissons aussi une famille où le père et la mère devenus muets, nous ne savons par quelle cause ni pour quelle cause, n'ont que des enfants muets. Ainsi les frères et les sœurs ne poussent que des cris inarticulés et ne s'entendent pas autrement pour les plus urgents besoins de la vie.

Abracadabra. Avec ce mot d'enchantement, qui est très-célèbre, on faisait, surtout en Perse et en Syrie, une figure magique à laquelle on attribuait le don de charmer diverses maladies et de guérir particulièrement la fièvre. Il ne fallait que porter autour du cou cette sorte de philactère, écrit dans la disposition triangulaire que voici :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Abracax ou **Abraxas,** l'un des dieux de quelques théogonies asiatiques, du nom duquel on a tiré le philactère abracadabra. Abracax est représenté sur des amulettes avec une tête de coq, des pieds de dragon et un fouet à la main. Les démonographes ont fait de lui un démon, qui a la tête d'un roi et pour pieds des serpents. Les basilidiens, hérétiques du deuxième siècle, voyaient en lui leur dieu suprême. Comme ils trouvaient que les sept lettres grecques dont ils formaient son nom faisaient en grec le nombre 365, qui est celui des jours de l'année, ils plaçaient sous ses ordres plusieurs génies qui présidaient aux trois cent soixante-cinq cieux, et

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.,* etc.

auxquels ils attribuaient trois cent soixante-cinq vertus, une pour chaque jour. Les basilidiens disaient encore que Jésus-Christ, Notre-Seigneur,



n'était qu'un fantôme bienveillant envoyé sur la terre par Abracax. Ils s'écartaient de la doctrine de leur chef.

Abraham. Tout le monde connaît l'histoire de ce saint patriarche, écrite dans les livres sacrés. Les rabbins et les musulmans l'ont chargée de beaucoup de traditions curieuses, que le lecteur peut trouver dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

Les Orientaux voient dans Abraham un savant astrologue et un homme puissant en prodiges. Suidas et Isidore lui attribuent l'invention de l'alphabet, qui est dû à Adam. *Voy.* CADMUS.

Les rabbins font Abraham auteur d'un livre *De l'explication des songes,* livre que Joseph, disent-ils, avait étudié avant d'être vendu par ses frères. On met aussi sur son compte un ouvrage intitulé *Jetzirah,* ou la Création, que plusieurs disent écrit par le rabbin Akiba. *Voy.* ce nom. Les Arabes possèdent ce livre cabalistique, qui traite de l'origine du monde : ils l'appellent le *Sepher.* On dit que Vossius, qui raisonnait tout de travers là-dessus, s'étonnait de ne pas le voir dans les livres canoniques. Postel l'a traduit en latin : on l'a imprimé à Paris en 1552; à Mantoue en 1562, avec cinq commentaires; à Amsterdam en 1642. On y trouve de la magie et de l'astrologie. — « C'est un ouvrage cabalistique très-ancien et très-célèbre, dit le docteur Rossi. Quelques-uns le croient composé par un écrivain antérieur au *Talmud,* dans lequel il en est fait mention. » — Le titre de l'ouvrage porte le nom d'Abraham; mais ajoutons qu'il y a aussi des opinions qui le croient écrit par Adam lui-même.

Abrahel, démon succube, connu par une aventure que raconte Nicolas Remy dans sa *Démonolâtrie,* et que voici : — En l'année 1581, dans le village de Dalhem, au pays de Limbourg, un méchant pâtre, nommé Pierron, conçut un amour violent pour une jeune fille de son voisinage. Or cet homme mauvais était marié; il avait même de sa femme un petit garçon. Un jour qu'il était occupé de la criminelle pensée de son amour, la jeune fille qu'il convoitait lui apparut dans la campagne : c'était un démon sous sa figure. Pierron lui découvrit sa passion; la prétendue jeune fille promit d'y répondre, s'il se livrait à elle et s'il jurait de lui obéir en toutes choses. Le pâtre ne refusa rien, et son abominable amour fut accueilli. — Peu de temps après, la jeune fille, ou le démon qui se faisait appeler Abrahel par son adorateur, lui demanda, comme gage d'attachement, qu'il lui sacrifiât son fils. Le pâtre reçut une pomme qu'il devait faire manger à l'enfant;



l'enfant, ayant mordu dans la pomme, tomba mort aussitôt. Le désespoir de la mère fit tant d'effet sur Pierron, qu'il courut à la recherche d'Abrahel pour en obtenir réconfort. Le démon promit de rendre la vie à l'enfant, si le père voulait lui demander cette grâce à genoux, en lui rendant le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu. Le pâtre se mit à genoux, adora, et aussitôt l'enfant rouvrit les yeux. On le frictionna, on le réchauffa; il recommença à marcher et à parler. Il était le même qu'auparavant, mais plus maigre, plus hâve, plus défait, les yeux battus et enfoncés, les mouvements plus pesants. Au bout d'un an, le démon qui l'animait l'abandonna avec un grand bruit, et l'enfant tomba à la renverse...

Cette histoire décousue et incomplète se termine par ces mots, dans la narration de Nicolas Remy : « Le corps de l'enfant, d'une puanteur insupportable, fut tiré avec un croc hors de la maison de son père et enterré dans un champ. » — Il n'est plus question du démon succube ni du pâtre.

Absalon. On a écrit bien des choses supposées à propos de sa chevelure. Lepelletier, dans sa dissertation sur la grandeur de l'arche de Noé, dit que toutes les fois qu'on coupait les cheveux d'Absalon, on lui en ôtait trente onces...

Abstinence. On prétend, comme nous l'avons dit, qu'Abaris ne mangeait pas et que les magiciens habiles peuvent s'abstenir de manger et de boire.

Sans parler des jeûnes merveilleux dont il est fait mention dans la vie de quelques saints, Marie Pelet de Laval, femme du Hainaut, vécut trente-deux mois (du 6 novembre 1754 au 25 juin 1757) sans recevoir aucune nourriture, ni solide ni liquide. Anne Harley, d'Orival, près de Rouen, se soutint vingt-six ans en buvant seulement un peu de lait qu'elle vomissait quelques moments après l'avoir avalé. On citerait d'autres exemples.

Dans les idées des Orientaux, les génies ne se nourrissent que de fumées odorantes qui ne produisent point de déjections.

Abundia, fée bienfaisante honorée en Thuringe comme protectrice. Elle visite les maisons, où elle mange et boit avec ses compagnes ce qu'on leur a préparé, mais sans que rien des mets soit diminué par elles. Elles soignent les étables; et on a des marques de leur passage par des gouttes de leurs cierges de cire jaune, qu'on remarque sur la peau des animaux domestiques.

Acatriel, l'un des trois princes des bons démons, dans la cabale juive, qui admet des démons de deux natures.

Acca-Laurentia, appelée aussi *Lupa :* la Louve, à cause de ses mœurs débordées, était mise au rang des divinités dans l'ancienne Rome, pour avoir adopté et nourri Romulus.

Accidents. Beaucoup d'accidents peu ordinaires, mais naturels, auraient passé autrefois pour des sortiléges. Voici ce qu'on lisait dans un journal de 1841 : — « Mademoiselle Adèle Mercier (des environs de Saint-Gilles), occupée il y a peu de jours à arracher dans un champ des feuilles de mûrier, fut piquée au bas du cou par une grosse mouche qui, selon toute probabilité, venait de sucer le cadavre putréfié de quelque animal, et qui déposa dans l'incision faite par son dard une ou quelques gouttelettes du suc morbifique dont elle s'était repue. La douleur, d'abord extrêmement vive, devint insupportable. Il fallut que mademoiselle Mercier fût reconduite chez elle et qu'elle se mît au lit. La partie piquée s'enfla prodigieusement en peu de temps : l'enflure gagna. Atteinte d'une fièvre algide qui acquit le caractère le plus violent, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, et quoique sa piqûre eût été cautérisée et alcalisée, mademoiselle Mercier mourut le lendemain, dans les souffrances les plus atroces. »

Le *Journal du Rhône* racontait ce qui suit en juin 1841 : — « Un jeune paysan des environs de Bourgoin, qui voulait prendre un repas de cerises, commit l'imprudence, lundi dernier, de monter sur un cerisier que les chenilles avaient quitté après en avoir dévoré toutes les feuilles. Il y avait vingt minutes qu'il satisfaisait son caprice ou son appétit, lorsque presque instantanément il se sentit atteint d'une violente inflammation à la gorge. Le malheureux descendit en poussant péniblement ce cri : *J'étouffe! j'étouffe!* Une demi-heure après il était mort. On suppose que les chenilles déposent dans cette saison sur les cerises qu'elles touchent une substance que l'œil distingue à peine, mais qui n'en est pas moins un poison. C'est donc s'exposer que de manger ces fruits sans avoir pris la sage précaution de les laver. »

Accouchements. Chez les Grecs, les charmeuses retardaient un accouchement, un jour, une semaine et davantage, en se tenant les jambes croisées et les doigts entrelacés à la porte de la pauvre femme prise des douleurs de l'enfantement. *Voy.* Aétite.

Accouchements prodigieux. Torquemada, dans son *Examéron,* cite une femme qui mit au monde sept enfants à la fois, à Médina del Campo; une autre femme de Salamanque qui en eut neuf d'une seule couche. Jean Pic de la Mirandole assure qu'une femme de son pays eut vingt enfants en deux grossesses, neuf dans l'une et onze dans l'autre. *Voy.* Irmentrude, Trazegnies, Imagination. Torquemada parle aussi d'une Italienne qui mit au monde soixante-dix enfants à la fois; puis il rapporte, comme à l'abri du doute, ce que conte Albert le Grand, qu'une Allemande enfanta, d'une seule couche, cent cinquante enfants, tous enveloppés dans une pellicule, grands comme le petit doigt et très-bien formés[1].

Acham, démon que l'on conjure le jeudi. *Voy.* Conjurations.

Achamoth, esprit, ange ou éon du sexe féminin, mère de Jéhovah, dans les stupides doctrines des valentiniens.

Acharai-Rioho, chef des enfers chez les Yakouts. *Voy.* Mang-taar.

Achéron, fleuve de douleur dont les eaux sont amères; l'un des fleuves de l'enfer des païens. Dans des relations du moyen âge, l'Achéron est un monstre; dans la mythologie grecque, Achéron était un homme qui donna à boire aux Titans altérés; Jupiter l'en châtia en le changeant en fleuve et le jetant dans les enfers.

Achérusie, marais d'Égypte près d'Héliopolis. Les morts le traversaient dans une barque, lorsqu'ils avaient été jugés dignes des honneurs de la sépulture. Les ombres des morts enterrés dans le cimetière voisin erraient, disait-on, sur les bords de ce marais, que quelques géographes appellent un lac.

Achguaya-Xerac. *Voy.* Guayotta.

Achmet, devin arabe du neuvième siècle, auteur d'un livre *De l'interprétation des songes,* suivant les doctrines de l'Orient. Le texte original de ce livre est perdu ; mais Rigault en a fait

[1] Plusieurs de ces faits, s'ils sont bien authentiques, peuvent être des miracles. Une aventure plus prodigieuse, et qui est admise comme un châtiment miraculeux, a eu lieu en Hollande. Voyez, dans les *Légendes des Vertus théologales : Les plats de Loosduynen.*

imprimer la traduction grecque et latine à la suite de l'*Onéirocritique* d'Artémidore ; Paris, 1603, in-4°.

Aconce (Jacques), curé apostat du diocèse de Trente, qui, poussé par la débauche, embrassa le protestantisme en 1557, et passa en Angleterre. La reine Élisabeth lui fit une pension. Aussi il ne manqua pas de l'appeler *diva Elisabetha,* en lui dédiant son livre *Des stratagèmes de Satan*[1]. Mais nous ne mentionnons ce livre ici qu'à cause de son titre : ce n'est pas un ouvrage de démonomanie, c'est une vile et détestable diatribe contre le Catholicisme.

Adalbert, hérétique qui fit du bruit dans les Gaules au huitième siècle; il est regardé par les uns comme un habile faiseur de miracles et par les autres comme un grand cabaliste. Il distribuait les rognures de ses ongles et de ses cheveux, disant que c'étaient de puissants préservatifs; il contait qu'un ange, venu des extrémités du monde, lui avait apporté des reliques et des amulettes d'une sainteté prodigieuse. On dit même qu'il se consacra des autels à lui-même et qu'il se fit adorer. Il prétendait savoir l'avenir, lire dans la pensée et connaître la confession des pécheurs rien qu'en les regardant. Il montrait impudemment une lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disant qu'elle lui avait été apportée par saint Michel. Baluze, dans son appendice aux Capitulaires des rois francs, a publié cette lettre, dont voici le titre : — « Au nom de Dieu : Ici commence la lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est tombée à Jérusalem, et qui a été trouvée par l'archange saint Michel, lue et copiée par la main d'un prêtre nommé Jean, qui l'a envoyée à la ville de Jérémie à un autre prêtre, nommé Talasius; et Talasius l'a envoyée en Arabie à un autre prêtre, nommé Léoban; et Léoban l'a envoyée à la ville de Betsamie, où elle a été reçue par le prêtre Macarius, qui l'a renvoyée à la montagne du saint archange Michel; et par le moyen d'un ange, la lettre est arrivée à la ville de Rome, au sépulcre de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux; et les douze prêtres qui sont à Rome ont fait des veilles de trois jours, avec des jeûnes et des prières, jour et nuit, » etc. Et Adalbert enseignait à ses disciples une prière qui débutait ainsi :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Alpha et Oméga, qui êtes sur le trône souverain, sur les Chérubins et les Séraphins, sur l'ange Uriel, l'ange Raguel, l'ange Cabuel, l'ange Michel, sur l'ange Inias, l'ange Tabuas, l'ange Simiel et l'ange Sabaoth, je vous prie de m'accorder ce que je vais vous dire. »

C'était, comme on voit, très-ingénieux. Dans un fragment conservé des mémoires qu'il avait écrits sur sa vie, il raconte que sa mère, étant enceinte de lui, crut voir sortir de son côté droit un veau; ce qui était, dit-il, le pronostic des grâces dont il fut comblé en naissant par le ministère d'un ange. On arrêta le cours des extravagances de cet insensé en l'enfermant dans une prison, où il mourut.

Adam, le premier homme. Sa chute devant les suggestions de Satan est un dogme de la religion chrétienne.

Les Orientaux font d'Adam un géant démesuré, haut d'une lieue; ils en font aussi un magicien, un cabaliste; les rabbins en font de plus un alchimiste et un écrivain. On a supposé un testament de lui; et enfin les musulmans regrettent toujours dix traités merveilleux que Dieu lui avait dictés[1].

Adam (l'abbé). Il y eut un temps où l'on voyait le diable en toutes choses et partout, et peut-être n'avait-on pas tort. Mais il nous semble qu'on le voyait trop matériellement. Le bon et naïf Césaire d'Heisterbach a fait un livre d'histoires prodigieuses où le diable est la machine universelle; il se montre sans cesse et sous diverses figures palpables. C'était surtout à l'époque où l'on s'occupait en France de l'extinction des templiers. Alors un certain abbé Adam, qui



gouvernait l'abbaye des Vaux-de-Cernay, au diocèse de Paris, avait l'esprit tellement frappé de l'idée que le diable le guettait, qu'il croyait le reconnaître à chaque pas sous des formes que

[1] *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma,* etc., lib. VIII. Bâle, 1565. Souvent réimprimé et traduit en plusieurs langues.

[1] Voyez les légendes d'Adam, des préadamites et des génies, dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

sans doute le diable n'a pas souvent imaginé de prendre. — Un jour qu'il revenait de visiter une de ses petites métairies, accompagné d'un serviteur aussi crédule que lui, l'abbé Adam racontait comment le diable l'avait harcelé dans son voyage. L'esprit malin s'était montré sous la figure d'un arbre blanc de frimas, qui semblait venir à lui. — C'est singulier, dit un de ses amis; n'étiez-vous pas la proie de quelque illusion causée par la course de votre cheval? — Non, c'était Satan. Mon cheval s'en effraya; l'arbre pourtant passa au galop et disparut derrière nous, il laissait une certaine odeur qui pouvait bien être du soufre. — Odeur de brouillard, marmotta l'autre. — Le diable reparut, et cette fois c'était un chevalier noir qui s'avançait vers nous pareillement. — Éloigne-toi, lui criai-je d'une voix étouffée. Pourquoi m'attaques-tu? Il passa encore, sans avoir l'air de s'occuper de nous. Mais il revint une troisième fois ayant la forme d'un homme grand et pauvre, avec un cou long et maigre. Je fermai les yeux et ne le revis que quelques instants plus tard sous le capuchon d'un petit moine. Je crois qu'il avait sous son froc une rondache dont il me menaçait. — Mais, interrompit l'autre, ces apparitions ne pouvaient-elles pas être des voyageurs naturels? — Comme si on ne savait pas s'y reconnaître! comme si nous ne l'avions pas vu derechef sous la figure d'un pourceau, puis sous celle d'un âne, puis sous celle d'un tonneau qui roulait dans la campagne, puis enfin sous la forme d'une roue de charrette qui, si je ne me trompe, me renversa, sans toutefois me faire aucun mal! — Après tant d'assauts, la route s'était achevée sans autres malencontres [1]. *Voy.* Hallucinations.

Adamantius, médecin juif, qui se fit chrétien à Constantinople, sous le règne de Constance, à qui il dédia ses deux livres sur la *Physiognomonie* ou l'art de juger les hommes par leur figure. Cet ouvrage, plein de contradictions et de rêveries, a été imprimé dans quelques collections, notamment dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres,* grec et latin, *cura J.-G.-F. Franzii;* Altembourg, 1780, in-8°.

Adamiens ou **Adamites.** Hérétiques du second siècle, dans l'espèce des basilidiens. Ils se mettaient nus et proclamaient la promiscuité des femmes. Clément d'Alexandrie dit qu'ils se vantaient d'avoir des livres secrets de Zoroastre, ce qui a fait conjecturer à plusieurs qu'ils étaient livrés à la magie.



Adelites.

Adelgreiff (Jean-Albert), fils naturel d'un pasteur allemand, qui lui apprit le latin, le grec, l'hébreu et plusieurs langues modernes. Il devint fou et crut avoir des visions. Il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre et de châtier les souverains avec des verges de fer. Il signait ses décrets : « Jean Albrecht Adelgreiff, Kihi Schmalkhitmandis, archi-souverain pontife, roi du royaume des cieux, juge des vivants et des morts, Dieu et père, dans la gloire duquel le Christ viendra au dernier jour, Seigneur de tous les seigneurs et Roi de tous les rois. » Il causa beaucoup de troubles par ses extravagances, qui trouvèrent, comme toujours, des partisans. On lui attribua des prodiges, et il fut brûlé à Kœnigsberg comme magicien, hérétique et perturbateur, le 11 octobre 1636. Il avait prédit avec assurance qu'il ressusciterait le troisième jour, ce qui ne s'est pas vérifié.

Adeline, ou plutôt **Edeline**. *Voy.* ce mot.

Adelites, devins espagnols qui se vantaient de prédire par le vol ou le chant des oiseaux ce qui devait arriver en bien ou en mal.

Adelung (Jean-Christophe), littérateur alle-

[1] Robert Gaguin, *Philipp.*

mand, mort à Dresde en 1806. Il a laissé un ouvrage intitulé *Histoire des folies humaines*, ou Biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, devins, etc.; sept parties; Leipzig. 1785-1789.

Adeptes, nom que prennent les alchimistes qui prétendent avoir trouvé la pierre philosophale et l'élixir de vie. Ils disent qu'il y a toujours onze adeptes dans ce monde; et, comme l'élixir les rend immortels, lorsqu'un nouvel alchimiste a découvert le secret du grand œuvre, il faut qu'un des onze anciens lui fasse place et se retire dans un autre des mondes élémentaires.

Adès, ou **Hadès**, roi de l'enfer. Ce mot est pris souvent, chez quelques poëtes anciens, pour l'enfer même.

Adhab-Algab, purgatoire des musulmans, où les méchants sont tourmentés par les anges noirs Munkir et Nékir.

Adjuration, formule d'exorcisme par laquelle on commande, au nom de Dieu, à l'esprit malin de dire ou de faire ce qu'on exige de lui.

Adonis, démon brûlé. Selon les démonologues, il remplit quelques fonctions dans les incendies[1]. Des savants croient que c'est le même que le démon Thamuz des Hébreux.

Adoration du crapaud. Les sorciers n'adorent pas seulement le diable dans leurs hideuses assemblées. Tout aspirant qui est reçu là sorcier après certaines épreuves reçoit un crapaud, avec l'ordre de l'adorer; ce qu'il fait en lui donnant un baiser en signe de révérence. *Voy.* Sabbat.

Adramelech, grand chancelier des enfers, intendant de la garde-robe du souverain des démons, président du haut conseil des diables. Il était adoré à Sépharvaïm, ville des Assyriens, qui brûlaient des enfants sur ses autels. Les rabbins disent qu'il se montre sous la figure d'un mulet, et quelquefois sous celle d'un paon.



[1] Wierus, *De præstigiis dæmon.*, lib. I.

Adranos, idole sicilienne, qui a donné son nom à la ville d'Adranum, aujourd'hui Aderno. On élevait dans son temple mille chiens, dits sacrés, qui avaient pour mission principale de reconduire chez eux les hommes ivres.

Adrien. Se trouvant en Mésie, à la tête d'une légion auxiliaire, vers la fin du règne de Domitien, Adrien consulta un devin (car il croyait aux devins et à l'astrologie judiciaire), lequel lui prédit qu'il parviendrait un jour à l'empire. Ce n'était pas, dit-on, la première fois qu'on lui faisait cette promesse. Trajan, qui était son tuteur, l'adopta, et il régna en effet.

On lui attribue en Écosse la construction de la muraille du Diable.

Fulgose, qui croyait beaucoup à l'astrologie, rapporte, comme une preuve de la solidité de cette science, que l'empereur Adrien, très-habile astrologue, écrivait tous les ans, le premier jour du premier mois, ce qui lui devait arriver pendant l'année, et que, l'an qu'il mourut, il n'écrivit que jusqu'au mois de sa mort, donnant à connaître par son silence qu'il prévoyait son trépas. Mais ce livre de l'empereur Adrien, qu'on ne montra qu'après sa mort, n'était qu'un journal.

Aéromancie, art de prédire les choses futures par l'examen des variations et des phénomènes de l'air. C'est en vertu de cette divination qu'une comète annonce la mort d'un grand homme. Cependant ces présages extraordinaires peuvent rentrer dans la *tératoscopie*.

François de la Torre-Blanca dit que l'aéromancie est l'art de dire la bonne aventure en faisant apparaître des spectres dans les airs, ou en représentant, avec l'aide des démons, les événements futurs dans un nuage, comme dans une lanterne magique. « Quant aux éclairs et au tonnerre, ajoute-t-il, ceci regarde les augures; et les aspects du ciel et des planètes appartiennent à l'astrologie. »

Aétite, espèce de pierre qu'on nomme aussi pierre d'aigle, selon la signification de ce mot grec, parce qu'on prétend qu'elle se trouve dans les nids des aigles. Matthiole dit que les aigles vont chercher cette pierre jusqu'aux Indes, pour faire éclore plus facilement leurs petits. De là vient qu'on attribue à l'aétite la propriété de faciliter l'accouchement lorsqu'elle est attachée au-dessus du genou d'une femme, ou de le retarder si on la lui met à la poitrine. — Dioscoride dit qu'on s'en servait autrefois pour découvrir les voleurs. Après qu'on l'avait broyée, on en mêlait la cendre dans du pain fait exprès; on en faisait manger à tous ceux qui étaient soupçonnés. On croyait que, si peu d'aétite qu'il y eût dans ce pain, le voleur ne pouvait avaler le morceau. Les Grecs modernes emploient encore cette vieille superstition, qu'ils rehaussent de quelques paroles mystérieuses. *Voy.* Alphitomancie.

Ævoli (César), auteur ou collecteur d'un livre peu remarquable, intitulé Opuscules sur les attributs divins et sur le pouvoir qui a été donné aux démons de connaître les choses secrètes et de tenter les hommes. *Opuscula de divinis attributis et de modo et potestate quam dæmones habent intelligendi et passiones animi excitandi*, in-4°; Venise, 1589.

Agaberte. « Aucuns parlent, dit Torquemada, d'une certaine femme nommée Agaberte, fille d'un géant qui s'appelait Vagnoste, demeurant aux pays septentrionaux, laquelle était grande enchanteresse; et la force de ses enchantements était si variée qu'on ne la voyait presque jamais en sa propre figure. Quelquefois c'était une petite vieille fort ridée, qui semblait ne se pouvoir remuer, ou bien une pauvre femme malade et sans forces; d'autres fois elle était si haute qu'elle paraissait toucher les nues avec sa tête. Ainsi elle prenait telle forme qu'elle voulait aussi aisément que les auteurs écrivent d'Urgande la Méconnue. Et, d'après ce qu'elle faisait, le monde avait opinion qu'en un instant elle pouvait obscurcir le soleil, la lune et les étoiles, aplanir les monts, renverser les montagnes, arracher les arbres, dessécher les rivières, et faire autres choses pareilles, si aisément qu'elle semblait tenir tous les diables attachés et sujets à ses volontés [1]. »

Agarès, démon. *Voy.* Aguarès.

Agate, pierre précieuse à laquelle les anciens attribuaient des qualités qu'elle n'a pas, comme de fortifier le cœur, de préserver de la peste et de guérir les morsures du scorpion et de la vipère.

Agathion, démon familier qui ne se montre qu'à midi. Il paraît en forme d'homme ou de bête; quelquefois il se laisse enfermer dans un talisman, dans une bouteille ou dans un anneau magique [2].

Agathodémon, ou bon démon, adoré des Égyptiens sous la figure d'un serpent à tête humaine. Les Grecs de l'Arcadie donnaient ce nom à Jupiter. Les dragons ou serpents ailés, que les anciens révéraient, s'appelaient *agathodæmones*, ou bons génies.

Agla, sigle ou mot cabalistique auquel les rabbins attribuent le pouvoir de chasser l'esprit malin. Ce mot se compose des premières lettres de ces quatre mots hébreux : *Athah gabor leolam, Adonaï:* « Vous êtes puissant et éternel, Seigneur. » Ce charme n'était pas seulement employé par les Juifs et les cabalistes, quelques chrétiens hérétiques s'en sont armés souvent pour combattre les démons. L'usage en était fréquent au seizième siècle [3], et plusieurs livres magiques en sont pleins, principalement l'*Enchiridion,* attribué ridiculement au pape Léon III. *Voy.* Cabale.

Aglaophotis, sorte d'herbe qui croît dans les marbrières de l'Arabie, et dont les magiciens se servaient pour évoquer les démons. Ils employaient ensuite l'anancitide et la syrrochite, autres ingrédients qui retenaient les démons évoqués aussi longtemps qu'on le voulait. *Voy.* Baaras.

Agnan, ou **Agnian**, démon qui tourmente les Américains par des apparitions et des méchancetés. Il se montre surtout au Brésil et chez les



Topinamboux. Il paraît sous toutes sortes de formes, de façon que ceux qui veulent le voir peuvent le rencontrer partout.

Agobard, archevêque de Lyon au neuvième siècle. Il a écrit contre les épreuves judiciaires et contre plusieurs superstitions de son époque. On croyait de son temps que les sorciers faisaient les tempêtes, qu'ils étaient maîtres de la grêle et des intempéries. Ainsi, dit le saint évêque, on ôte à Dieu son pouvoir tout-puissant pour le donner à des hommes. Il éclaira donc son diocèse, et il est bon de remarquer ici que c'est toujours l'Église qui a le plus constamment combattu les superstitions. Cependant elle a cru avec raison aux magiciens et aux maléfices, mais jamais à leur omnipotence.

Agraféna-Shiganskaia. L'une des maladies

[1] *Examéron,* de Torquemada, traduit par Gabriel Chappuis, Tourangeau, sixième journée.
[2] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres,* liv. III, ch. v.
[3] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres,* liv. VIII, ch. vi.

les plus générales sur les côtes nord-est de la Sibérie, surtout parmi les femmes: c'est une extrême délicatesse des nerfs. Cette maladie, appelée mirak dans ce pays, peut être causée par le défaut absolu de toute nourriture végétale; mais la superstition l'attribue à l'influence d'une magicienne nommée Agraféna-Shiganskaia, qui, bien que morte depuis plusieurs siècles, continue, comme les vampires, à répandre l'effroi parmi les habitants et passe pour s'emparer des malades. — M. de Wrangel, qui rapporte ce fait dans le récit de son expédition au nord-est de la Sibérie, ajoute que parfois on trouve aussi des hommes qui souffrent du mirak; mais ce sont des exceptions.

Agrippa (Henri-Corneille), médecin et philosophe, contemporain d'Érasme, l'un des savants hommes de son temps, dont on l'a appelé le Trismégiste; né à Cologne en 1486, mort en 1535, après une carrière orageuse, chez le receveur général de Grenoble, et non à Lyon ni dans un hôpital, comme quelques-uns l'ont écrit, il avait été lié avec tous les grands personnages et recherché de tous les princes de son époque. Chargé souvent de négociations politiques, il fit de nombreux voyages, que Thevet, dans ses Vies des hommes illustres, attribue à la manie « de faire partout des tours de son métier de magicien; ce qui le faisait reconnaître et chasser incontinent ».



Agrippa.

Entraîné par ses études philosophiques dans des excentricités où la magie intervenait, comme de nos jours le magnétisme et le spiritisme, il s'est égaré dans la théurgie des néo-platoniciens et s'est posé « héritier de l'école d'Alexandrie [1]. » Il a donc fait réellement de la magie, comme l'en accusent les démonologues, ou du moins il l'a tenté. Il s'est occupé aussi de l'alchimie, sans grand succès probablement, puisqu'il mourut pauvre. Il avait des prétentions à pénétrer l'avenir, et on raconte qu'il promit au connétable de Bourbon des succès contre François Ier, ce qui était peu loyal, car il était alors le médecin de Louise de Savoie. On croit pouvoir établir aussi qu'il avait étudié les arts extranaturels dans ces universités occultes qui existaient au moyen âge.

Sa *Philosophie occulte* lui attira des persécutions. On y voit, malgré d'habiles détours, les traces évidentes de la théurgie. Aussi il a laissé une certaine réputation parmi les pauvres êtres qui s'occupent de sciences secrètes, et on a mis sous son nom de stupides opuscules magiques. On croyait encore sous Louis XIV qu'il n'était pas mort. Voyez sa légende, où il est peut-être trop ménagé, dans les *Légendes infernales.*

Aguapa, arbre des Indes orientales dont on prétend que l'ombre est venimeuse. Un homme vêtu qui s'endort sous cet arbre se relève tout enflé, et l'on assure qu'un homme nu *crève* sans ressource. Les habitants attribuent à la méchanceté du diable ces cruels effets. *Voy.* Bohon-Upas.

Aguarès, grand-duc de la partie orientale des enfers. Il se montre sous les traits d'un seigneur à cheval sur un crocodile, l'épervier au poing.



Il fait revenir à la charge les fuyards du parti qu'il protége et met l'ennemi en déroute. Il donne les dignités, enseigne toutes les langues, et fait danser les esprits de la terre. Ce chef des démons est de l'ordre des vertus : il a sous ses lois trente et une légions.

Aguerre (Pierre d'). Sous Henri IV, dans cette partie des Basses-Pyrénées qu'on appelait le pays de Labour [1], on fit le procès en sorcellerie à un vieux coquin de soixante-treize ans, qui se nommait Pierre d'Aguerre, et qui causait beaucoup de maux par empoisonnements, dits

[1] M. Gougenot des Mousseaux : *La magie au dix-neuvième siècle*, p. 210.

[1] Lapurdum, autrefois, dans la Gascogne.

sortiléges. On avait arrêté, en même temps que lui, Marie d'Aguerre et Jeanne d'Aguerre, ses petites-filles ou ses petites-nièces, avec d'autres jeunes filles et les sorcières qui les avaient menées au sabbat. Jeanne d'Aguerre exposa les turpitudes qui se commettaient dans les grossières orgies où on l'avait conduite; elle y avait vu le diable en forme de bouc. Marie d'Aguerre déposa que le démon adoré au sabbat s'appelait Léonard, qu'elle l'avait vu en sa forme de bouc sortir du fond d'une grande cruche placée au milieu de l'assemblée, qu'il lui avait paru prodigieusement haut, et qu'à la fin du sabbat il était rentré dans sa cruche.

Deux témoins ayant affirmé qu'ils avaient vu Pierre d'Aguerre remplir au sabbat le personnage de maître des cérémonies, qu'ils avaient vu le diable lui donner un bâton doré avec lequel il rangeait, comme un mestre de camp, les personnes et les choses, et qu'ils l'avaient vu à la fin de l'assemblée rendre au diable son bâton de commandement[1], le vieux coquin, qui avait bien d'autres méfaits, fut condamné à mort comme sorcier avéré. *Voy.* Bouc et Sabbat.

Aigle. L'aigle a toujours été un oiseau de présage chez les anciens. Valère-Maxime rapporte que la vue d'un aigle sauva la vie au roi Déjotarus, qui ne faisait rien sans consulter les oiseaux; comme il s'y connaissait, il comprit que l'aigle qu'il voyait le détournait d'aller loger dans la maison qu'on lui avait préparée, et qui s'écroula la nuit suivante.

De profonds savants ont dit que l'aigle a des propriétés surprenantes, entre autres celle-ci, que sa cervelle desséchée, mise en poudre, imprégnée de suc de ciguë et mangée en ragoût, rend si furieux ceux qui se sont permis ce régal, qu'ils s'arrachent les cheveux, et se déchirent jusqu'à ce qu'ils aient complétement achevé leur digestion. Le livre qui contient cette singulière recette[2] donne pour raison de ses effets que « la grande chaleur de la cervelle de l'aigle forme des illusions fantastiques en bouchant les conduits des vapeurs et en remplissant la tête de fumée ». C'est ingénieux et clair.

On donne en alchimie le nom d'aigle à différentes combinaisons savantes. L'*aigle céleste* est une composition de mercure réduit en essence, qui passe pour un remède universel; l'*aigle de Vénus* est une composition de vert-de-gris et de sel ammoniac, qui forment un safran; l'*aigle noir* est une composition de cette cadmie vénéneuse qui se nomme cobalt, et que quelques alchimistes regardent comme la matière du mercure philosophique.

Aiguilles. On pratique ainsi, dans quelques localités, une divination par les aiguilles. — On prend vingt-cinq aiguilles neuves; on les met dans une assiette sur laquelle on verse de l'eau. Celles qui s'affourchent les unes sur les autres annoncent autant d'ennemis.

On conte qu'il est aisé de faire merveille avec de simples aiguilles à coudre, en leur communiquant une vertu qui enchante. Kornmann écrit ceci[1] : « Quant à ce que les magiciens et les enchanteurs font avec l'aiguille dont on a cousu le suaire d'un cadavre, aiguille au moyen de laquelle ils peuvent lier les nouveaux mariés, cela ne doit pas s'écrire, de crainte de faire naître la pensée d'un pareil expédient... »

Aiguillette. On appelle nouement de l'aiguillette un charme qui frappe tellement l'imagination de deux époux ignorants ou superstitieux, qu'il s'élève entre eux une sorte d'antipathie dont les accidents sont très-divers. Ce charme est jeté par des malveillants qui passent pour sorciers ou qui le sont. *Voy.* Ligatures.

Aimant (Magnes), principal producteur de la vertu magnétique ou attractive. — Il y a sur l'aimant quelques erreurs populaires qu'il est bon de passer en revue. On rapporte des choses admirables, dit le docteur Brown[2], d'un certain aimant qui n'attire pas seulement le fer, mais la chair aussi. C'est un aimant très-faible, composé surtout de terre glaise semée d'un petit nombre de lignes magnétiques et ferrées. La terre glaise qui en est la base fait qu'il s'attache aux lèvres, comme l'hématite ou la terre de Lemnos. Les médecins qui joignent cette pierre à l'aétite lui donnent mal à propos la vertu de prévenir les avortements.

On a dit de toute espèce d'aimant que l'ail peut lui enlever sa propriété attractive; opinion certainement fausse, quoiqu'elle nous ait été transmise par Solin, Pline, Plutarque, Matthiole, etc. Toutes les expériences l'ont démentie. Un fil d'archal rougi, puis éteint dans le jus d'ail, ne laisse pas de conserver sa vertu polaire; un morceau d'aimant enfoncé dans l'ail aura la même puissance attractive qu'auparavant; des aiguilles laissées dans l'ail jusqu'à s'y rouiller n'en retiendront pas moins cette force d'attraction. On doit porter le même jugement de cette autre assertion, que le diamant a la vertu d'empêcher l'attraction de l'aimant. Placez un diamant (si vous en avez) entre l'aimant et l'aiguille, vous les verrez se joindre, dussent-ils passer par-dessus la pierre précieuse. Les auteurs que nous combattons ont sûrement pris pour des diamants ce qui n'en était pas.

Mettez sur la même ligne, continue Brown, cette autre merveille contée par certains rabbins, que les cadavres humains sont magnéti-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons,* etc., liv. II, discours IV.
[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand,* liv. II, ch. III. (Livre supposé.)

[1] *De mirac. mortuor.*, pars V, cap. XXII.
[2] *Essai sur les erreurs*, etc., liv. II, ch. III.

ques, et que, s'ils sont étendus dans un bateau, le bateau tournera jusqu'à ce que la tête du corps mort regarde le septentrion. — François Rubus, qui avait une crédulité très-solide, reçoit comme vrais la plupart de ces faits inexplicables. Mais tout ce qui tient du prodige, il l'attribue au prestige du démon[1], et c'est un moyen facile de sortir d'embarras.

Disons un mot du tombeau de Mahomet. Beaucoup de gens croient qu'il est suspendu, à Médine, entre deux pierres d'aimant placées avec art, l'une au-dessus et l'autre au-dessous; mais ce tombeau est de pierre comme tous les autres, et bâti sur le pavé du temple. — On lit quelque part, à la vérité, que les mahométans avaient conçu un pareil dessein; ce qui a donné lieu à la fable que le temps et l'éloignement des lieux ont fait passer pour une vérité, et que l'on a essayé d'accréditer par des exemples. On voit dans Pline que l'architecte Dinocharès commença de voûter, avec des pierres d'aimant, le temple d'Arsinoé à Alexandrie, afin de suspendre en l'air la statue de cette reine; il mourut sans avoir exécuté ce projet, qui eût échoué. — Rufin conte que, dans le temple de Sérapis, il y avait un chariot de fer que des pierres d'aimant tenaient suspendu; que ces pierres ayant été ôtées, le chariot tomba et se brisa. Bède rapporte également, d'après des contes anciens, que le cheval de Bellérophon, qui était de fer, fut suspendu entre deux pierres d'aimant.

C'est sans doute à la qualité minérale de l'aimant qu'il faut attribuer ce qu'assurent quelques-uns, que les blessures faites avec des armes aimantées sont plus dangereuses et plus difficiles à guérir, ce qui est détruit par l'expérience; les incisions faites par des chirurgiens avec des instruments aimantés ne causent aucun mauvais effet. Rangez dans la même classe l'opinion qui fait de l'aimant un poison, parce que des auteurs le placent dans le catalogue des poisons. Garcias de Huerta, médecin d'un vice-roi espagnol, rapporte au contraire que les rois de Ceylan avaient coutume de se faire servir dans des plats de pierre d'aimant, s'imaginant par là conserver leur vigueur.

On ne peut attribuer qu'à la vertu magnétique ce que dit Ætius, que si un goutteux tient quelque temps dans sa main une pierre d'aimant, il ne se sent plus de douleur, ou que du moins il éprouve un soulagement. C'est à la même vertu qu'il faut rapporter ce qu'assure Marcellus Empiricus, que l'aimant guérit les maux de tête. Ces effets merveilleux ne sont qu'une extension gratuite de sa vertu attractive, dont tout le monde convient. Les hommes, s'étant aperçus de cette force secrète qui attire les corps magnétiques,

[1] Discours sur les pierres précieuses dont il est fait mention dans l'Apocalypse.

lui ont donné encore une attraction d'un ordre différent, la vertu de tirer la douleur de toutes les parties du corps; c'est ce qui a fait ériger l'aimant en philtre.

On dit aussi que l'aimant resserre les nœuds de l'amitié paternelle et de l'union conjugale, en même temps qu'il est très-propre aux opérations magiques. Les basilidiens en faisaient des talismans pour chasser les démons. Les fables qui regardent les vertus de cette pierre sont en grand nombre. Dioscoride assure qu'elle est pour les voleurs un utile auxiliaire; quand ils veulent piller un logis, dit-il, ils allument du feu aux quatre coins, et y jettent des morceaux d'aimant. La fumée qui en résulte est si incommode, que ceux qui habitent la maison sont forcés de l'abandonner. Malgré l'absurdité de cette fable, mille ans après Dioscoride, elle a été adoptée par les écrivains qui ont compilé les prétendus secrets merveilleux d'Albert le Grand.

Mais on ne trouvera plus d'aimant comparable à celui de Laurent Guasius. Cardan affirme que toutes les blessures faites avec des armes frottées de cet aimant ne causaient aucune douleur.

Encore une fable : je ne sais quel écrivain assez grave a dit que l'aimant fermenté dans du sel produisait et formait le petit poisson appelé *rémore*, lequel possède la vertu d'attirer l'or du puits le plus profond. L'auteur de cette recette savait qu'on ne pourrait jamais le réfuter par l'expérience[1]; et c'est bien dans ces sortes de choses qu'il ne faut croire que les faits éprouvés.

Aimar. *Voy.* Baguette divinatoire.

Ajournement. On croyait assez généralement autrefois que, si quelque opprimé, au moment de mourir, prenait Dieu pour juge, et s'il ajournait son oppresseur au tribunal suprême, il se faisait toujours une manifestation du gouvernement temporel de la Providence. Le mot toujours est une témérité, car on ne cite que quelques faits à l'appui de cette opinion. Le roi de Castille Ferdinand IV fut ajourné par deux gentilshommes injustement condamnés, et mourut au bout de trente jours. Énéas Sylvius raconte, et c'est encore un fait constaté, que François Ier, duc de Bretagne, ayant fait assassiner son frère (en 1450), ce prince, en mourant, ajourna son meurtrier devant Dieu, et que le duc expira au jour fixé[2].

Nous ne mentionnerons ici l'ajournement du grand maître des templiers, que l'on a dit avoir cité le pape et le roi au tribunal de Dieu, que pour faire remarquer au lecteur que cet ajournement a été imaginé longtemps après le supplice de ce grand maître. *Voy.* Templiers.

Akbaba, vautour qui vit mille ans en se

[1] Brown, au lieu cité.

[2] Voyez, dans les *Légendes des Femmes dans la vie réelle*, l'ajournement de la femme du comte Alarcos, et la légende de l'ajournement dans les *Légendes des Vertus théologales et cardinales*.

nourrissant de cadavres. C'est une croyance turque.



Akhmin. Ville de la moyenne Thébaïde, qui avait autrefois le renom d'être la demeure des plus grands magiciens[1]. Paul Lucas parle, dans son second voyage[2], du serpent merveilleux d'Akhmin, que les musulmans honorent comme un ange, et que les chrétiens croient être le démon Asmodée. *Voy.* Haridi.

Akiba, rabbin du premier siècle de notre ère, précurseur de Bar-Cokébas[3]. De simple berger, poussé par l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille dont il était épris, il devint un savant renommé. Les Juifs disent qu'il fut instruit par les esprits élémentaires, qu'il savait conjurer, et qu'il eut, dans ses jours d'éclat, jusqu'à quatre-vingt mille disciples... On croit qu'il est auteur du *Jetzirah,* ou livre de la création, attribué aussi par les uns à Abraham, et par d'autres à Adam même.

Akouan, démon géant, qui, dans les traditions persanes, lutta longtemps contre Roustam, et fut enfin, malgré sa masse énorme, tué par ce héros. — Roustam est en Perse un personnage que l'on ne peut comparer qu'à Roland chez nous.

Alain de l'Isle (*Insulensis*), religieux bernardin, évêque d'Auxerre au douzième siècle, auteur vrai ou supposé de l'*Explication des prophéties de Merlin* (*Explanationes in prophetias Merlini Angli;* Francfort, 1608, in-8°). Il composa, dit-on, ce commentaire, en 1170, à l'occasion du grand bruit que faisaient alors lesdites prophéties.

Un autre Alain ou Alanus, qui vivait dans le même siècle, a laissé pour les alchimistes un livre intitulé *Dicta de lapide philosophico,* in-8°; Leyde, 1600.

Alaric, roi des Goths et premier roi du premier royaume d'Italie (car il y en a eu quatre avant nos jours, et aucun n'a pu durer). Olympiodore nous a conservé un récit populaire de son temps, suivant lequel, lorsque Alaric voulut envahir la Sicile, il fut repoussé par une statue mystérieuse qui lui lançait des flammes par l'un de ses pieds et des jets d'eau par l'autre. Il se retira à Cosenza, où il mourut subitement peu de jours après (an 410).

Alary (François), songe-creux, qui a fait imprimer à Rouen, en 1701, *la Prophétie du comte Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse,* publiée en l'année 1609, sur la naissance de Louis le Grand.

Alastor, démon sévère, exécuteur suprême des sentences du monarque infernal. Il fait les fonctions de Némésis. Zoroastre l'appelle le bourreau; Origène dit que c'est le même qu'Azazel;



d'autres le confondent avec l'ange exterminateur. Les anciens appelaient les génies malfaisants *alastores,* et Plutarque dit que Cicéron, par haine contre Auguste, avait eu le projet de se tuer auprès du foyer de ce prince pour devenir son alastor.

Albert le Grand, Albert le Teutonique, Albert de Cologne, Albert de Ratisbonne, *Albertus Grotus,* car on le désigne sous tous ces noms (le véritable était Albert de Groot), savant et pieux dominicain, mis à tort au nombre des magiciens par les démonographes, fut, dit-on, le plus curieux de tous les hommes. Il naquit dans la Souabe, à Lawigen sur le Danube, en 1205. D'un esprit fort grossier dans son jeune âge, il devint, à la suite d'une vision qu'il eut de la sainte Vierge, qu'il servait tendrement et qui lui ouvrit les yeux de l'esprit, l'un des plus grands docteurs de son siècle. Il fut le maître de saint Thomas d'Aquin. Vieux, il retomba dans la médiocrité, comme pour montrer qu'évidemment son mérite et sa science étendue n'étaient qu'un don miraculeux et temporaire. — D'anciens écrivains ont dit, après avoir remarqué la dureté naturelle de sa conception, que d'âne il avait été transmué en

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*
[2] Liv. V, t. II, p. 83.
[3] Voyez la légende de Bar-Cokébas, dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

philosophe; puis, ajoutent-ils, de philosophe il redevint âne [1].

Albert le Grand fut évêque de Ratisbonne, et mourut saintement à Cologne, âgé de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages n'ont été publiés qu'en 1651; ils forment vingt et un volumes in-folio. En les parcourant, on admire un savant chrétien; on ne trouve jamais rien qui ait pu le charger de sorcellerie. Il dit formellement au contraire : « Tous ces contes de démons qu'on » voit rôder dans les airs, et de qui on tire le » secret des choses futures, sont trop souvent » des absurdités ou des fourberies [2]. » — C'est qu'on a mis sous son nom des livres de secrets merveilleux, auxquels il n'a jamais eu plus de part qu'à l'invention du gros canon et du pistolet que lui attribue Matthieu de Luna.

Mayer dit qu'il reçut des disciples de saint Dominique le secret de la pierre philosophale, et qu'il le communiqua à saint Thomas d'Aquin; qu'il possédait une pierre marquée naturellement d'un serpent, et douée de cette vertu admirable, que si on la mettait dans un lieu fréquenté par des serpents, elle les attirait tous; qu'il employa, pendant trente ans, toute sa science de magicien et d'astrologue à faire, de métaux bien choisis et sous l'inspection des astres, un automate doué de la parole, qui lui servait d'oracle et résolvait toutes les questions qu'on lui proposait : c'est ce qu'on appelle l'*androïde d'Albert le Grand;* que cet automate fut anéanti par saint Thomas d'Aquin, qui le brisa à coups de bâton, dans l'idée que c'était un ouvrage ou un agent du diable. On sent que tous ces petits faits sont des contes. On a donné aussi à Virgile, au pape Sylvestre II, à Roger Bacon, de pareils androïdes. Vaucanson a montré que c'était un pur ouvrage de mécanique.

Une des plus célèbres sorcelleries d'Albert le Grand eut lieu à Cologne. Il donnait un banquet dans son cloître à Guillaume II, comte de Hollande et roi des Romains; c'était dans le cœur de l'hiver; la salle du festin présenta, à la grande surprise de la cour, la riante parure du printemps; mais, ajoute-t-on, les fleurs se flétrirent à la fin du repas. A une époque où l'on ne connaissait pas les serres chaudes, l'élégante prévenance du bon et savant religieux dut surprendre. — Ce qu'il appelait lui-même ses opérations magiques n'était ainsi que de la magie blanche.

Finissons en disant que son nom d'Albert le Grand n'est pas un nom de gloire, mais la simple traduction de son nom de famille, *Albert de Groot.* On lui attribue donc le livre intitulé *les Admirables secrets d'Albert le Grand*, contenant plusieurs traités sur les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux, etc., augmentés d'un abrégé curieux de la physionomie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air, tirés et traduits des anciens manuscrits de l'auteur qui n'avaient pas encore paru, etc., in-18, in-24, in-12. Excepté du bon sens, on trouve de tout dans ce fatras, jusqu'à un traité *des fientes* qui, « quoique viles et méprisables, sont cependant » en estime, si on s'en sert aux usages pres- » crits (les engrais) ». Le récollecteur de ces secrets débute par une façon de prière; après quoi il donne la pensée du prince des philosophes, lequel pense que l'homme est ce qu'il y a de meilleur dans le monde, attendu la grande sympathie qu'on découvre entre lui et les signes du ciel, qui est au-dessus de nous, et par conséquent nous est supérieur.

Le livre Ier traite principalement, et de la manière la plus inconvenante, de l'influence des planètes sur la naissance des enfants, du merveilleux effet des cheveux de la femme, des monstres, de la façon de connaître si une femme enceinte porte un garçon ou une fille, du venin que les vieilles femmes ont dans les yeux, surtout si elles y ont de la chassie, etc. Toutes ces rêveries grossières sont fastidieuses, absurdes et fort sales. On voit au livre II les vertus de certaines pierres, de certains animaux, et les merveilles du monde, des planètes et des astres. — Le livre III présente l'excellent traité des fientes, de singulières idées sur les urines, les punaises, les vieux souliers et la pourriture; des secrets pour amollir le fer, pour manier les métaux, pour dorer l'étain et pour nettoyer la batterie de cuisine. Le livre IV est un traité de physiognomonie, avec des remarques *savantes,* des observations sur les jours heureux et malheureux, des préservatifs contre la fièvre, des purgatifs, des recettes de cataplasmes et autres choses de même nature. Nous rapporterons en leur lieu ce qu'il y a de curieux dans ces extravagances, et le lecteur, comme nous, trouvera étonnant qu'on vende chaque année par milliers d'exemplaires les secrets d'Albert le Grand aux habitants malavisés des campagnes.

Le solide Trésor du Petit Albert, ou secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique, traduit exactement sur l'original latin intitulé *Alberti Parvi Lucii liber de mirabilibus naturæ arcanis,* enrichi de figures mystérieuses et la manière de les faire (ce sont des figures de talismans). Lyon, chez les héritiers de Beringos fratres, à l'enseigne d'Agrippa. In-18, 6516 (année cabalistique). — Albert le Grand est également étranger à cet autre recueil d'absurdités, plus dangereux que le premier, quoiqu'on n'y trouve pas, comme les paysans se l'imaginent, les moyens d'évoquer le diable. On y voit la

[1] Voyez, dans les *Légendes de la sainte Vierge,* la *Vision de l'Ecolier.*

[2] *De somn. et vig.,* lib. III, tract. I, cap. VIII.

manière de nouer et de dénouer l'aiguillette, la composition de divers philtres, l'art de savoir en songe qui on épousera, des secrets pour faire danser, pour multiplier les pigeons, pour gagner au jeu, pour rétablir le vin gâté, pour faire des talismans cabalistiques, découvrir les trésors, se servir de la main de gloire, composer l'eau ardente et le feu grégeois, la jarretière et le bâton du voyageur, l'anneau d'invisibilité, la poudre de sympathie, l'or artificiel, et enfin des remèdes contre les maladies, et des gardes pour les troupeaux. *Voy.* ces divers articles.

Albert d'Alby, auteur de l'*Oracle parfait*. *Voy.* CARTOMANCIE, à la fin.

Albert de Saint-Jacques, moine du dix-septième siècle, qui publia un livre intitulé *Lumière aux vivants par l'expérience des morts*, ou diverses apparitions des âmes du purgatoire en notre siècle. In-8°, Lyon, 1675.

Albigeois, fusion de manichéens très-perfides, dont l'hérésie éclata dans le Languedoc,



et eut pour centre Albi. Ils admettaient deux principes, disant que Dieu avait produit de lui-même Lucifer, qui était ainsi son fils aîné; que Lucifer, fils de Dieu, s'était révolté contre lui; qu'il avait entraîné dans sa rébellion une partie des anges; qu'il s'était vu alors chassé du ciel avec ses complices; qu'il avait, dans son exil, créé ce monde que nous habitons, où il régnait et où tout allait mal. Ils ajoutaient que Dieu, pour rétablir l'ordre, avait produit un second fils, qui était Jésus-Christ.

Ce singulier dogme se présentait avec des variétés, suivant les différentes sectes. Presque toutes niaient la résurrection de la chair, l'enfer et le purgatoire, disant que nos âmes n'étaient que des démons logés dans nos corps en châtiment de leurs crimes. — Les Albigeois avaient pris, dès la fin du douzième siècle, une effrayante consistance. Ils tuaient les prêtres et les moines, brûlaient les croix, détruisaient les églises. De si odieux excès marquaient leur passage, que, les remontrances et les prédications étant vaines, il fallut faire contre eux une croisade, dont Simon de Montfort fut le héros. On a dénaturé et faussé par les plus insignes mensonges l'histoire de cette guerre sainte [1]; on a oublié que, si les Albigeois eussent triomphé, l'Europe retombait dans la plus affreuse barbarie. Il est vrai que leurs défenseurs sont les protestants, héritiers d'un grand nombre de leurs erreurs, et les philosophes, amateurs assez souvent de leurs désordres.

Albigerius. Les démonographes disent que les possédés, par le moyen du diable, tombent quelquefois dans des extases pendant lesquelles leur âme voyage loin du corps, et fait à son retour des révélations de choses secrètes. C'est ainsi, comme dit Leloyer, que les corybantes devinaient et prophétisaient, phénomènes que le somnambulisme expliquerait peut-être. Saint Augustin parle d'un Carthaginois, nommé Albigerius, qui savait par ce moyen tout ce qui se faisait hors de chez lui. Chose plus étrange, à la suite de ses extases, il révélait souvent ce qu'un autre songeait dans le plus secret de sa pensée.

Saint Augustin cite un autre frénétique qui, dans une grande fièvre, étant possédé du mauvais esprit, sans extase, mais bien éveillé, rapportait fidèlement tout ce qui se faisait loin de lui. Lorsque le prêtre qui le soignait était à six lieues de la maison, le diable, qui parlait par la bouche du malade, disait aux personnes présentes en quel lieu était ce prêtre à l'heure où il parlait et ce qu'il faisait, etc. On prétend que Cagliostro en faisait autant. Ces choses-là sont surprenantes. Mais l'âme immortelle, suivant la remarque d'Aristote, peut quelquefois voyager sans le corps [2].

Albinos. Nom que les Portugais ont donné à des hommes d'une blancheur extrême, qui sont ordinairement enfants de nègres. Les noirs les regardent comme des monstres, et les savants ne savent à quoi attribuer cette blancheur. Les albinos sont pâles comme des spectres; leurs yeux, faibles et languissants pendant le jour, sont brillants à la clarté de la lune. Les noirs, qui donnent aux démons la peau blanche, regardent les albinos comme des enfants du démon. Ils croient qu'ils peuvent les combattre aisément pendant le jour, mais que la nuit les albinos sont les plus

[1] Voyez, dans les *Légendes des Croisades*, la croisade contre les Albigeois.

[2] Leloyer, *Hist. et disc. des spectres*, liv. IV.

forts et se vengent. Dans le royaume de Loango, les albinos passent pour des démons champêtres et obtiennent quelque considération à ce titre.

Vossius dit qu'il y a dans la Guinée des peuplades d'albinos. Mais comment ces peuplades subsisteraient-elles, s'il est vrai que ces infortunés ne se reproduisent point?

Il paraît que les anciens connaissaient les albinos. « On assure, dit Pline, qu'il existe en Albanie des individus qui naissent avec des cheveux blancs, des yeux de perdrix, et ne voient clair que pendant la nuit. » Il ne dit pas que ce soit une nation, mais quelques sujets affectés d'une maladie particulière. « Plusieurs animaux ont aussi leurs albinos, ajoute M. Salgues; les naturalistes ont observé des corbeaux blancs, des merles blancs, des taupes blanches; leurs yeux sont rouges, leur peau est plus pâle et leur organisation plus faible [1]. »

Alborak. *Voy.* Borak.

Albumazar, astrologue du neuvième siècle, né dans le Khorassan, connu par son traité astrologique intitulé *Milliers d'années*, où il affirme que le monde n'a pu être créé que quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du Bélier, et que la fin du monde aura lieu quand ces sept planètes, qui sont aujourd'hui (en 1862) au nombre de cinquante et une, se rassembleront dans le dernier degré des Poissons. On a traduit en latin et imprimé d'Albumazar le *Tractatus florum astrologiæ*, in-4°, Augsbourg, 1488. On peut voir dans Casiri, *Biblioth. arab. hispan.*, t. Ier, p. 351, le catalogue de ses ouvrages.

Albunée, sibylle célèbre. On voit encore son temple à Tivoli, en ruines, il est vrai. *Voy.* Sibylles.

Alchabitius. *Voy.* Abd-el-Azys.

Alchimie. L'alchimie ou chimie par excellence, qui s'appelle aussi *philosophie hermétique*, est cette partie éminente de la chimie qui s'occupe de l'art de transmuer les métaux. Son résultat, en expectative, est la pierre philosophale. *Voy.* Pierre philosophale et Gobineau.

Alchindus, que Wierus [2] met au nombre des magiciens, mais que Delrio [3] se contente de ranger parmi les écrivains superstitieux, était un médecin arabe du onzième siècle qui employait comme remède les paroles charmées et les combinaisons de chiffres. Des démonologues l'ont déclaré suppôt du diable, à cause de son livre intitulé *Théorie des arts magiques*, qu'ils n'ont point lu. Jean Pic de la Mirandole dit qu'il ne connaît que trois hommes qui se soient occupés de la magie naturelle et permise : Alchindus, Roger Bacon et Guillaume de Paris. Alchindus était simplement un peu physicien dans des temps d'ignorance. — A son nom arabe *Alcendi*, qu'on a latinisé, quelques-uns ajoutent le prénom de Jacob; on croit qu'il était mahométan. — On lui reproche d'avoir écrit des absurdités. Par exemple, il pensait expliquer les songes en disant qu'ils sont l'ouvrage des esprits élémentaires qui se montrent à nous dans le sommeil et nous représentent diverses actions fantastiques, comme des acteurs qui jouent la comédie devant le public; ce qui n'est peut-être pas si bête.

Alcoran. *Voy.* Koran.

Alcyon. Une vieille opinion, qui subsiste encore chez les habitants des côtes, c'est que l'alcyon ou martin-pêcheur est une girouette naturelle, et



que, suspendu par le bec, il désigne le côté d'où vient le vent, en tournant sa poitrine vers ce point de l'horizon. Ce qui a mis cette croyance en crédit parmi le peuple, c'est l'observation qu'on a faite que l'alcyon semble étudier les vents et les deviner lorsqu'il établit son nid sur les flots, vers le solstice d'hiver. Mais cette prudence est-elle dans l'alcyon une prévoyance qui lui soit particulière? N'est-ce pas simplement un instinct de la nature qui veille à la conservation de cette espèce? « Bien des choses arrivent, dit Brown, parce que le premier moteur l'a ainsi arrêté, et la nature les exécute par des voies qui nous sont inconnues. »

C'est encore une ancienne coutume de conserver les alcyons dans des coffres, avec l'idée qu'ils préservent des vers les étoffes de laine. On n'eut peut-être pas d'autre but en les pendant au plafond des chambres. « Je crois même, ajoute Brown, qu'en les suspendant par le bec on n'a pas suivi la méthode des anciens, qui les suspendaient par le dos, afin que le bec marquât les vents. Car c'est ainsi que Kirker a décrit l'hirondelle de mer. » Disons aussi qu'autrefois, en conservant cet oiseau, on croyait que ses plumes se renouvelaient comme s'il eût été vivant, et c'est ce qu'Albert le Grand espéra inutilement dans ses expériences [1].

Outre les dons de prédire le vent et de chasser les vers, on attribue encore à l'alcyon la précieuse qualité d'enrichir son possesseur, d'entretenir l'union dans les familles et de communiquer la beauté aux femmes qui portent ses plumes. Les Tartares et les Ostiaks ont une très-grande vénération pour cet oiseau. Ils recherchent ses plumes

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 479.
[2] *De præstigiis*, lib. II, cap. III.
[3] *Disquisit. magicæ*, lib. I, cap. III.

[1] Brown, *Erreurs populaires*, liv. III, ch. X.

avec empressement, les jettent dans un grand vase d'eau, gardent avec soin celles qui surnagent, persuadés qu'il suffit de toucher quelqu'un avec ces plumes pour s'en faire aimer. Quand un Ostiak est assez heureux pour posséder un alcyon, il en conserve le bec, les pattes et la peau, qu'il met dans une bourse, et, tant qu'il porte ce trésor, il se croit à l'abri de tout malheur [1]. C'est pour lui un talisman comme les fétiches des nègres. *Voy.* Ame damnée.

Aldon. *Voy.* Granson.

Alectorienne (Pierre). *Voy.* Coq.

Alectryomancie ou **Alectromancie.** Divination par le moyen du coq, usitée chez les anciens.



Voici quelle était leur méthode : — On traçait sur le sable un cercle que l'on divisait en vingt-quatre espaces égaux. On écrivait dans chacun de ces espaces une lettre de l'alphabet; on mettait sur chaque lettre un grain d'orge ou de blé; on plaçait ensuite au milieu du cercle un coq dressé à ce manége; on observait sur quelles lettres il enlevait le grain; on en suivait l'ordre, et ces lettres rassemblées formaient un mot qui donnait la solution de ce que l'on cherchait à savoir. Des devins, parmi lesquels on cite Jamblique, voulant connaître le successeur de l'empereur Valens, employèrent l'alectryomancie; le coq tira les lettres *Théod...* Valens, instruit de cette particularité, fit mourir plusieurs des curieux qui s'en étaient occupés, et se défit même, s'il faut en croire Zonaras, de tous les hommes considérables dont le nom commençait par les lettres fatales. Mais, malgré ses efforts, son sceptre passa à Théodose le Grand. — Cette prédiction a dû être faite après coup [2].

Ammien-Marcellin raconte la chose autrement. Il dit que sous l'empire de Valens on comptait parmi ceux qui s'occupaient de magie beaucoup de gens de qualité et quelques philosophes. Curieux de savoir quel serait le sort de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent la nuit dans une des maisons affectées à leurs cérémonies : ils commencèrent par dresser un trépied de racines et de rameaux de laurier, qu'ils consacrèrent par d'horribles imprécations; sur ce trépied ils placèrent un bassin formé de différents métaux, et ils rangèrent autour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le mystagogue le plus savant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, la tête rasée, tenant à la main des feuilles de verveine, et faisant à grands cris d'effroyables invocations qu'il accompagnait de convulsions. Ensuite, s'arrêtant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile, tenant un anneau suspendu par un fil. C'était de la dactylomancie. A peine il achevait de prononcer les paroles du sortilége, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer, et frapper tantôt une lettre, tantôt une autre. A mesure que ces lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes, à côté l'une de l'autre, sur une table où elles composèrent des vers héroïques qui étonnèrent toute l'assemblée.

Valens, informé de cette opération, et n'aimant pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même la proscription sur tous les philosophes et tous les magiciens de Rome. Il en périt une multitude; et les grands, dégoûtés d'un art qui les exposait à des supplices, abandonnèrent la magie à la populace et aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues et à des maléfices subalternes. *Voy.* Coq, Mariage, etc.

Alès (Alexandre), ami de Mélanchthon, né en 1500 à Édimbourg. Il raconte que, dans sa jeunesse, étant monté sur le sommet d'une très-haute montagne, il fit un faux pas et roula dans un précipice. Comme il était près de s'y engloutir, il se sentit transporter en un autre lieu, sans savoir par qui ni comment, et se retrouva sain et sauf, exempt de contusions et de blessures. Quelques-uns attribuèrent ce prodige aux amulettes qu'il portait au cou, selon l'usage des enfants de ce temps-là. Pour lui, il l'attribue à la foi et aux prières de ses parents, qui n'étaient pas hérétiques.

Alessandro Alessandri, en latin *Alexander ab Alexandro,* — jurisconsulte napolitain, mort en 1523. Il a publié un recueil rare de dissertations sur les choses merveilleuses. Il y parle de prodiges arrivés récemment en Italie, de songes vérifiés, d'apparitions et de fantômes qu'il dit avoir vus lui-même. Par la suite, il a fondu ces dissertations dans son livre *Genialium dierum,* où il raconte toutes sortes de faits prodigieux. *Voy.* Possessions et Spectres, et les *Légendes des esprits et démons.*

Aleuromancie, divination qui se pratiquait avec de la farine. On mettait des billets roulés dans un tas de farine; on les remuait neuf fois confusément. On partageait ensuite la masse aux

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. III, p. 374.

[2] M. Junquières, dans le quatrième chant de son poëme intitulé *Caquet-Bonbec,* ou *la Poule à ma tante,* a fait un spirituel usage de cette divination.

différents curieux, et chacun se faisait un thème selon les billets qui lui étaient échus. Chez les païens, Apollon était appelé Aleuromantis, parce qu'il présidait à cette divination. Il en reste quelques vestiges dans certaines localités, où l'on emploie le son au lieu de farine. C'est une amélioration.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, etc. Il a été le sujet de légendes prodigieuses chez les Orientaux, qui ont sur lui des contes immenses. Ils l'appellent Iskender. Les démonographes disent qu'Aristote lui enseigna la magie; les cabalistes lui attribuent un livre sur les propriétés des éléments; les rabbins écrivent qu'il eut un songe qui l'empêcha de maltraiter les Juifs, lorsqu'il voulut entrer en conquérant dans Jérusalem.



La figure d'Alexandre le Grand, gravée en manière de talisman sous certaines influences, passait autrefois pour un excellent préservatif. Dans la famille des Macriens, qui usurpèrent l'empire du temps de Valérien, les hommes portaient toujours sur eux la figure d'Alexandre; les femmes en ornaient leur coiffure, leurs bracelets, leurs anneaux. Trebellius Pollio dit que cette figure est d'un grand secours dans toutes les circonstances de la vie, si on la porte en or ou en argent... Le peuple d'Antioche pratiquait cette superstition, que saint Jean Chrysostome eut beaucoup de peine à détruire[1].

Alexandre de Paphlagonie, imposteur et charlatan du genre d'Apollonius de Tyane, né au deuxième siècle, en Paphlagonie, dans le bourg d'Abonotique. Ses pauvres parents n'ayant pu lui donner aucune éducation, il profita, pour se pousser dans le monde, de quelques dons qu'il tenait de la nature. Il avait le teint net, l'œil vif, la voix claire, la taille belle, peu de barbe et peu de cheveux, mais un air gracieux et doux. Il s'attacha, presque enfant, à une sorte de magicien qui débitait des philtres pour produire l'affection ou la haine, découvrir les trésors, obtenir les successions, perdre ses ennemis, et autres résultats de ce genre. Cet homme, ayant reconnu dans Alexandre un esprit adroit, l'initia à ses secrets. Après la mort du vieux jongleur, Alexandre se lia avec un certain Cocconas, homme malin, et ils parcoururent ensemble divers pays, étudiant l'art de faire des dupes. Ils rencontrèrent une vieille dame riche, que leurs prétendus secrets charmèrent, et qui les fit voyager à ses dépens depuis la Bithynie jusqu'en Macédoine. — Arrivés en ce pays, ils remarquèrent qu'on y élevait de grands serpents, si familiers qu'ils jouaient avec les enfants sans leur faire de mal; ils en achetèrent un des plus beaux pour les scènes qu'ils se proposaient de jouer. Ils se rendirent à Abonotique, où les esprits étaient grossiers, et là ils cachèrent des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon qu'on démolissait. Ils avaient écrit dessus qu'Esculape et son père viendraient bientôt s'établir dans la ville.

Ces lames ayant été trouvées, les habitants se hâtèrent de décerner un temple à ces dieux, et ils en creusèrent les fondements. — Cocconas mourut alors de la morsure d'une vipère. Alexandre se hâta de prendre son rôle, et, se déclarant prophète, il se montra avec une longue chevelure, une robe de pourpre rayée de blanc; il tenait dans sa main une faux, comme on en donne une à Persée, dont il prétendait descendre du côté de sa mère; il publiait un oracle qui le disait fils de Podalyre, lequel, à la manière des dieux du paganisme, avait épousé sa mère en secret. Il faisait débiter en même temps une prédiction d'une sibylle qui portait que des bords du Pont-Euxin il viendrait un libérateur d'Ausonie.

Dès qu'il se crut convenablement annoncé, il parut dans Abonotique, où il fut accueilli comme un dieu. Pour soutenir sa dignité, il mâchait la racine d'une certaine herbe qui le faisait écumer, ce que le peuple attribuait à l'enthousiasme divin. Il avait préparé une tête habilement fabriquée, dont les traits représentaient la face d'un homme, avec une bouche qui s'ouvrait et se fermait par un fil caché. Avec cette tête et le serpent apprivoisé qu'il avait acheté en Macédoine, et qu'il cachait soigneusement, il prépara un grand prodige. Il se transporta de nuit à l'endroit où l'on creusait les fondements du temple, et déposa dans une fontaine voisine un œuf d'oie où il avait enfermé un petit serpent qui venait de naître. Le lendemain matin, il se rendit

[1] Voyez les faits merveilleux attribués à Alexandre le Grand dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

sur la place publique, l'air agité, tenant sa faux à la main, et ceint d'une écharpe dorée. Il monta sur un autel élevé, et s'écria que ce lieu était honoré de la présence d'un dieu. A ces mots, le peuple accouru commença à faire des prières, tandis que l'imposteur prononçait des mots en langue phénicienne, ce qui servait à redoubler l'étonnement général. — Il courut ensuite vers le lieu où il avait caché son œuf, et, entrant dans l'eau, il commença à chanter les louanges d'Apollon et d'Esculape, et à inviter ce dernier à se montrer aux mortels; puis, enfonçant une coupe dans la fontaine, il en retira l'œuf mystérieux. Le prenant dans sa main, il s'écria : « Peuples, voici votre Dieu ! » Toute la foule attentive poussa des cris de joie, en voyant Alexandre casser l'œuf et en tirer un petit serpent qui s'entortilla dans ses doigts.

Chacun se répandit en accents de joie; les uns demandant au dieu la santé, les autres les honneurs ou des richesses. — Enhardi par ce succès, Alexandre fit annoncer le lendemain que le dieu qu'ils avaient vu si petit la veille avait repris sa grandeur naturelle.

Il se plaça sur un lit, revêtu de ses habits de prophète, et, tenant dans son sein le serpent qu'il avait apporté de Macédoine, il le laissa voir entortillé autour de son cou et traînant une longue queue; il en cachait la tête sous son aisselle, et faisait paraître à la place la figure humaine qu'il avait préparée. Le lieu de la scène était faiblement éclairé; on entrait par une porte et on sortait par une autre, sans qu'il fût possible, à cause de l'affluence, de s'arrêter longtemps. Ce spectacle dura quelques jours; il se renouvelait toutes les fois qu'il arrivait quelques étrangers. On fit des images du dieu en cuivre et en argent.

Alexandre, voyant les esprits préparés, annonça que le dieu rendrait des oracles, et qu'on eût à lui écrire des billets cachetés. Alors, s'enfermant dans le sanctuaire du temple qu'on venait de bâtir, il faisait appeler ceux qui avaient donné des billets, et les leur rendait sans qu'ils parussent avoir été ouverts, mais accompagnés de la réponse du dieu. Ces billets avaient été lus avec tant d'adresse qu'il était impossible de s'apercevoir qu'on eût rompu le cachet. Des espions et des émissaires informaient le prophète de tout ce qu'ils pouvaient apprendre, et ils l'aidaient à rendre ses réponses, qui d'ailleurs étaient toujours obscures ou ambiguës, suivant la prudente coutume des oracles. On apportait des présents pour le dieu et pour le prophète.

Voulant nourrir l'admiration par une nouvelle supercherie, Alexandre annonce un jour qu'Esculape répondrait en personne aux questions qu'on lui ferait : cela s'appelait des réponses de la propre bouche du dieu. On opérait cette fraude par le moyen de quelques artères de grues, qui aboutissaient d'un côté à la tête du dragon postiche, et de l'autre à la bouche d'un homme caché dans une chambre voisine; — à moins pourtant qu'il n'y eût dans son fait quelque magnétisme. — Les réponses se rendaient en prose ou en vers, mais toujours dans un style si vague, qu'elles prédisaient également le revers ou le succès. Ainsi l'empereur Marc-Aurèle, faisant la guerre aux Germains, lui demanda un oracle. On dit même qu'en 174 il fit venir Alexandre à Rome, le regardant comme le dispensateur de l'immortalité. L'oracle sollicité disait qu'il fallait, après les cérémonies prescrites, jeter deux lions vivants dans le Danube, et qu'ainsi l'on aurait l'assurance d'une paix prochaine, précédée d'une victoire éclatante. On exécuta la prescription. Mais les deux lions traversèrent le fleuve à la nage, les barbares les tuèrent, et mirent ensuite l'armée de l'empereur en déroute; à quoi le prophète répliqua qu'il avait annoncé la victoire, mais qu'il n'avait pas désigné le vainqueur.

Une autre fois, un illustre personnage fit demander au dieu quel précepteur il devait donner à son fils; il lui fut répondu : — Pythagore et Homère. L'enfant mourut quelque temps après. — L'oracle annonçait la chose, dit le père, en donnant au pauvre enfant deux précepteurs morts depuis longtemps. S'il eût vécu, on l'eût instruit avec les ouvrages de Pythagore et d'Homère, et l'oracle aurait encore eu raison.

Quelquefois le prophète dédaignait d'ouvrir les billets, lorsqu'il se croyait instruit de la demande par ses agents; il s'exposait à de singulières erreurs. Un jour il donna un remède pour le mal de côté, en réponse à une lettre qui lui demandait quelle était la patrie d'Homère. On ne démasqua point cet imposteur, que l'accueil de Marc-Aurèle avait entouré de vénération. Il avait prédit qu'il mourrait à cent cinquante ans, d'un coup de foudre, comme Esculape : il mourut dans sa soixante-dixième année, d'un ulcère à la jambe, ce qui n'empêcha pas qu'après sa mort il eût, comme un demi-dieu, des statues et des sacrifices.

Alexandre de Tralles, médecin, né à Tralles, dans l'Asie Mineure, au sixième siècle. On dit qu'il était très-savant; ses ouvrages prouvent au moins qu'il était très-crédule. Il conseillait à ses malades les amulettes et les paroles charmées. Il assure, dans sa Médecine pratique[1], que la figure d'Hercule étouffant le lion de la forêt de Némée, gravée sur une pierre et enchâssée dans un anneau, est un excellent remède contre la colique. Il prétend aussi qu'on guérit parfaitement la goutte, la pierre et les fièvres par des philactères et des charmes. Cela montre au moins qu'il ne savait pas les guérir autrement.

[1] Liv. X, ch. I.

Alexandre III, roi d'Écosse. Il épousa en 1285 Yolette, fille du comte de Dreux. Le soir de la solennité du mariage, on vit entrer à la fin du bal dans la salle où la cour était assemblée un spectre décharné qui se mit à danser, suivi d'une ombre voilée. Les gambades du



spectre troublèrent les assistants; les fêtes furent suspendues, et des habiles déclarèrent que cette apparition annonçait la mort prochaine du roi. En effet, la même année, dans une partie de chasse, Alexandre, montant un cheval mal dressé, fut jeté hors de selle et mourut de la chute[1].

Alexandre VI, élu pape en 1492; pontife qui a été jugé sur un misérable pamphlet laissé par un chanoine laïque, son ennemi[2]. Quelques sots écrivains affirment qu'il avait à ses ordres un démon familier, qui passa ensuite aux ordres de César Borgia.

Alfader, dieu très-important dans la théogonie scandinave. Avant de créer le ciel et la terre, il était prince des géants. Les âmes des bons doivent vivre avec lui dans *le Simle* ou *le Wingolff;* mais les méchants passent aux mains d'Héla, qui les envoie au Niflheim, la région des nuages inférieurs au neuvième monde. L'Edda lui donne divers noms : Nikar (le sourcilleux), Svidrer (l'exterminateur), Svider (l'incendiaire), Oske (celui qui choisit les morts), etc. — Le nom d'Alfader a été donné aussi à Odin.

Alfares, génies scandinaves. Les bons sont appelés *lios* ou lumineux, les méchants *docks* ou noirs.

Alfridarie, espèce de science qui tient de l'astrologie et qui attribue successivement quelque influence sur la vie aux diverses planètes, chacune régnant à son tour un certain nombre d'années. *Voy.* Planètes.

[1] Hector de Boëce, in *Annalibus Scot.*

[2] Voyez son histoire, par M. l'abbé Jorry.

Alfs, demi-lutins en Angleterre et dans le Nord. — *Voy.* Elfes.

Algol. Des astrologues arabes ont donné ce nom au diable.

Aliorumnas, sorcières qui, bannies par Fé-



limer, roi des Goths, avaient dans les déserts contracté des mariages avec les démons et furent mères des Huns, des Avares et des Hongrois.

Alice de Télieux, nonne du monastère de Saint-Pierre de Lyon, qui s'échappa de son couvent au commencement du seizième siècle, en un temps où cette maison avait besoin de réforme, mena mauvaise vie et mourut misérablement, toutefois dans le repentir. Son âme revint après sa mort et se manifesta à la manière de ce qu'on appelle aujourd'hui les esprits frappeurs. Cette histoire a été écrite par Adrien de Montalembert, aumônier de François Ier[1].

Alkalalaï, cris d'allégresse des Kamtschadales; ils le répètent trois fois à la fête des balais, en l'honneur de leurs trois grands dieux, *Filiat-Chout-Chi,* le père; *Touïta,* son fils, et *Gaëtch,* son petit-fils. La fête des balais consiste, chez ces peuples sales, à balayer avec du bouleau le foyer de leurs cabanes.

Aliette. *Voy.* Etteila.

Allan-Kardec. *Voy.* Kardec.

Alleluia, mot hébreu qui signifie louange à Dieu. Les bonnes gens disent encore dans plusieurs provinces qu'on fait pleurer la sainte Vierge lorsqu'on chante alleluia pendant le carême[2].

Il y avait à Chartres une singulière coutume.

[1] *La merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon,* etc., par Adrien de Montalembert, aumônier du roi François Ier. Paris, 1528, petit in-8° gothique. Voyez cette légende résumée dans les *Légendes de l'autre monde.*

[2] Thiers, *Traité des superstitions.*

A l'époque où l'on en cesse le chant, l'Alleluia était personnifié et représenté par une toupie qu'un enfant de chœur jetait au milieu de l'église et poussait dans la sacristie avec un fouet. Cela s'appelait l'*Alleluia fouetté*.

On appelle trèfle de l'Alleluia une plante qui donne, vers le temps de Pâques, une petite fleur blanche étoilée. Elle passe pour un spécifique contre les philtres.

Allix. Voici un de ces traits qui accusent l'ignorance et la légèreté des anciens juges de parlement. — Allix, mathématicien, mécanicien et musicien, vivait à Aix en Provence, vers le milieu du dix-septième siècle; il fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Bonnet, dans son *Histoire de la musique*, page 82, rapporte l'histoire tragique de ce pauvre savant. Il mettait au cou de son squelette une guitare accordée à l'unisson d'une autre qu'il tenait lui-même dans ses mains, et plaçait les doigts de l'automate sur le manche; puis, par un temps calme et serein, les fenêtres et la porte étant ouvertes, il s'installait dans un coin de sa chambre et jouait sur sa guitare des passages que le squelette répétait sur la sienne. Il y a lieu de croire que l'instrument résonnait à la manière des harpes éoliennes, et que le mécanisme qui faisait mouvoir les doigts du squelette n'était pour rien dans la production des sons. (Nous citons M. Fétis[1] sans l'approuver, et nous le renvoyons aux automates musiciens de Vaucanson, qui n'étaient pas des harpes éoliennes). — Quoi qu'il en soit, poursuit le biographe, ce concert étrange causa de la rumeur parmi la population superstitieuse de la ville d'Aix; Allix fut accusé de magie, et le parlement fit instruire son procès. Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème mécanique. L'arrêt du Parlement le condamna à être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette complice de ses sortiléges; la sentence fut exécutée en 1664. »

Almanach. Nos ancêtres traçaient le cours des lunes pour toute l'année sur un petit morceau de bois carré qu'ils appelaient al-mon-agt (observation de toutes les lunes) : telles sont, selon quelques auteurs, l'origine des almanachs et l'étymologie de leur nom.

D'autres se réclament des Arabes, chez qui al-manack veut dire le mémorial.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Nous n'avons que douze constellations; ils en ont vingt-huit. Toutefois leurs almanachs ressemblent à ceux de Matthieu Laensberg par les prédictions et les secrets dont ils sont farcis[2].

Bayle raconte l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il se rencontre des hasards puérils qui éblouissent les petits esprits et donnent un certain crédit à l'astrologie. Guillaume Marcel, professeur de rhétorique au collége de Lisieux, avait composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siége de Lens. Il était près de le réciter en public, quand on représenta au recteur de l'université que le maréchal était mort dans la religion prétendue réformée, et que son oraison funèbre ne pouvait être prononcée dans une université catholique. Le recteur convoqua une assemblée où il fut résolu, à la pluralité des voix, que l'observation était juste. Marcel ne put donc prononcer son panégyrique; et les partisans de l'astrologie triomphèrent en faisant remarquer à tout le monde que, dans l'almanach de Pierre Larrivey pour cette même année 1648, entre autres prédictions, il se trouvait écrit en gros caractères : LATIN PERDU !

Almanach du diable, contenant des prédictions très-curieuses pour les années 1737 et 1738; aux Enfers, in-24. Cette plaisanterie contre les jansénistes était l'ouvrage d'un certain Quesnel, joyeux quincaillier de Dijon, affublé d'un nom que le fameux appelant a tant attristé. Elle est devenue rare, attendu qu'elle fut supprimée pour quelques prédictions trop hardies. Nous ne la citons qu'à cause de son titre. Les jansénistes y répondirent par un lourd et stupide pamphlet dirigé contre les jésuites et supprimé également. Il était intitulé *Almanach de Dieu*, dédié à M. Carré de Montgeron, pour l'année 1738, in-24; au Ciel...

Almoganenses, nom que les Espagnols donnent à certains peuples inconnus qui, par le vol et le chant des oiseaux, par la rencontre des bêtes sauvages et par divers autres moyens, devinaient tout ce qui devait arriver. « Ils conservent avec soin, dit Laurent Valla, des livres qui traitent de cette espèce de science; ils y trouvent des règles pour toutes sortes de pronostics. Leurs devins sont divisés en deux classes : l'une de chefs ou de maîtres, et l'autre de disciples ou d'aspirants. » — On leur attribue aussi l'art d'indiquer non-seulement par où ont passé les chevaux et les autres bêtes de somme égarées, mais encore le chemin qu'auront pris une ou plusieurs personnes; ce qui est très-utile pour la poursuite des voleurs. Les écrivains qui parlent des *Almoganenses* ne disent ni dans quelle province ni dans quel temps ont vécu ces utiles devins.

Almuchefi, miroir merveilleux. *Voy.* Bacon.

Almulus (Salomon), auteur d'une explication des songes en hébreu, in-8°. Amsterdam, 1642.

[1] *Biographie universelle des musiciens.*

[2] L'almanach de Matthieu Laensberg commença à paraître en 1636. Mais avant lui on avait déjà des annuaires de même nature. Fischer a découvert à Mayence, en 1804, un almanach imprimé pour 1457, tout à fait à la naissance de l'imprimerie.

Alocer, puissant démon, grand-duc aux enfers; il se montre vêtu en chevalier, monté sur un cheval énorme; sa figure rappelle les traits



du lion; il a le teint enflammé, les yeux ardents; il parle avec gravité; il enseigne les secrets de l'astronomie et des arts libéraux; il domine trente-six légions.

Alogricus. *Voy.* Alruy.

Alomancie, divination par le sel, dont les procédés sont peu connus. C'est en raison de l'alomancie qu'on suppose qu'une salière renversée est d'un mauvais présage.

Alopécie, sorte de charme par lequel on fascine ceux à qui l'on veut nuire. Quelques auteurs donnent le nom d'alopécie à l'art de nouer l'aiguillette. *Voy.* Ligatures.

Aloros. C'est le nom que les Chaldéens donnaient à leur premier roi; et, selon leurs tradi-



tions, il avait reçu le sceptre de la main de Dieu même en personne.

Alouette. *Voy.* Casso.

Alp. C'est le nom que les Allemands donnent au cauchemar.

Alpes. Les Alpes, les Pyrénées et tous les pays de montagnes ont été chez nous et ailleurs les principaux foyers de magie. *Voy.* Sorciers.

Alphitomancie, divination par le pain d'orge. Cette divination importante est très-ancienne. Nos pères, lorsqu'ils voulaient dans plusieurs accusés reconnaître le coupable et obtenir de lui l'aveu de son crime, faisaient manger à chacun des prévenus un rude morceau de pain d'orge. Celui qui l'avalait sans peine était innocent : le criminel se trahissait par une indigestion [1]. C'est même de cet usage, employé dans les épreuves du jugement de Dieu, qu'est venue l'imprécation populaire : « Je veux, si je vous trompe, que ce morceau de pain m'étrangle ! »

Voici comment se pratique cette divination, qui, selon les doctes, n'est d'un effet certain que pour découvrir ce qu'un homme a de caché dans le cœur. On prend de la pure farine d'orge; on la pétrit avec du lait et du sel; on n'y met pas de levain; on enveloppe ce pain compacte dans un papier graissé, on le fait cuire sous la cendre; ensuite on le frotte de feuilles de verveine et on le fait manger à celui par qui on se croit trompé, et qui ne digère pas si la présomption est fondée.

Il y avait près de Lavinium un bois sacré où l'on pratiquait l'alphitomancie. Des prêtres nourrissaient dans une caverne un serpent, selon quelques-uns; un dragon, selon d'autres. A certains jours on envoyait des jeunes filles lui porter à manger; elles avaient les yeux bandés et allaient à la grotte, tenant à la main un gâteau fait par elles avec du miel et de la farine d'orge. « Le diable, dit Delrio, les conduisait leur droit chemin. Celle dont le serpent refusait de manger le gâteau n'était pas sans reproche. »

Alphonse X, roi de Castille et de Léon, surnommé l'astronome et le philosophe, mort en 1284. On lui doit les *Tables Alphonsines.* C'est lui qui disait que, si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, il eût pu lui donner de bons avis. Ce prince extravagant croyait à l'astrologie. Ayant fait tirer l'horoscope de ses enfants, il apprit que le cadet serait plus heureux que l'aîné, et il le nomma son successeur au trône. Mais, malgré la sagesse de cet homme, qui se jugeait capable de donner des conseils au Créateur, l'aîné tua son frère cadet, mit son père dans une étroite prison et s'empara de la couronne; toutes choses que sa science ne lui avait pas révélées.

Alpiel, ange ou démon qui, selon le Talmud, a l'intendance des arbres fruitiers.

[1] Delrio, *Disquisit. magic.*, lib. IV, cap. II, quæst. VII.

Alrinach, démon de l'Occident, que les démonographes font présider aux tempêtes, aux tremblements de terre, aux pluies, à la grêle, etc. C'est souvent lui qui submerge les navires. Lorsqu'il se rend visible, il paraît sous les traits et les habits d'une femme.



Alphonse X.

Alrunes, démons succubes ou sorcières qui furent mères des Huns. Elles prenaient toutes sortes de formes, mais ne pouvaient changer de sexe. Chez les Scandinaves, on appelait alrunes des sortes de fétiches nommés ailleurs Mandragores. *Voy.* ce mot.

Alruy (David), imposteur juif qui, en 1199, se prétendant de la race de David, se vanta d'être le Messie destiné à ramener les Juifs dans Jérusalem. Le roi de Perse le fit mettre en prison; mais on voit dans Benjamin de Tudèle, qui le cite, qu'il s'échappa en se rendant invisible. Il ne daigna se remontrer qu'aux bords de la mer. Là, il étendit son écharpe sur l'eau, planta ses pieds dessus et passa la mer avec une légèreté incroyable, sans que ceux qu'on envoya avec des bateaux à sa poursuite le pussent arrêter. — Cela le mit en vogue comme grand magicien. Mais enfin le scheik Aladin, prince turc, sujet du roi de Perse, fit tant à force d'argent, avec le beau-père de David Alruy ou Alroy, lequel beau-père était peu délicat, que le prétendu Messie fut poignardé dans son lit. « C'est toujours la fin de telles gens, dit Leloyer; et les magiciens juifs n'en ont pas meilleur marché que les autres magiciens, quoi que leur persuadent leurs talmudistes, qu'ils sont obéis de l'esprit malin. Car c'est encore une menterie du Talmud des Juifs, qu'il n'est rien de difficile aux sages, maîtres et savants en leurs lois, que les esprits d'enfer et célestes leur cèdent, et que Dieu même (ô blasphème!) ne leur peut résister [1]... » — Ce magicien est appelé encore dans de vieux récits Alogricus. Il est enterré dans une île mystérieuse de l'Inde [2].

Altangatufun, idole des Kalmouks, qui avait le corps et la tête d'un serpent, avec quatre pieds de lézard. Celui qui porte avec vénération son image est invulnérable dans les combats. Pour en faire l'épreuve, un khan fit suspendre cette idole attachée à un livre, et l'exposa aux coups des plus habiles archers; leurs traits ne purent atteindre le livre, qu'ils percèrent au contraire dès que l'idole en fut détachée. C'est là une légende de Cosaques.

Alveromancie ou **Aleuromancie.** *Voy.* ce mot.

Amadeus, visionnaire qui crut connaître par révélation deux psaumes d'Adam : le premier, composé en transport de joie à la création de la femme; le second, en triste dialogue avec Ève après la chute [3].

Amaimon. *Voy.* Amoymon.

Amalaric, roi d'Espagne, qui épousa la princesse Clotilde, sœur du roi des Francs Childebert. La pieuse reine, n'approuvant pas les excès



[1] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. IV, ch. IV.
[2] Voyez Corbeau. L'histoire d'Alruy est plus étendue dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.
[3] Ces deux psaumes sont imprimés dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* de Fabricius.

de son mari, tombé dans l'arianisme, le barbare, après d'autres mauvais traitements, lui fit crever les yeux. Clotilde envoya à son frère un mouchoir teint de son sang, et Childebert marcha aussitôt avec une armée contre Amalaric. La justice des hommes fut prévenue par la justice éternelle. Tandis que le bourreau de Clotilde s'avançait au-devant des Francs, il tomba percé d'un trait lancé par une main invisible. Des légendaires ont écrit que cette mort était l'ouvrage du diable ; mais le trait ne venait pas d'en bas [1].

Amalarie (Madeleine), sorcière qui allait au sabbat, et qui, chargée de onze homicides, fut mise à mort à soixante-quinze ans dans la baronnie de la Trimouille, à la fin du seizième siècle [2].

Amane. Le soleil, sans doute. C'était le dieu d'une secte des Parsis, qui l'honoraient par un feu perpétuel.

Amant (Jean d'), médecin empoisonneur qui fut accusé de magie et signalé à l'évêque de Fréjus au treizième siècle. Il avait une médecine empirique au moyen de laquelle il se vantait de pouvoir allonger la vie ou la raccourcir. Nous ignorons ce qu'il advint de lui.

Amarante, fleur que l'on admet parmi les symboles de l'immortalité. Les magiciens attribuent aux couronnes faites d'amarante de grandes propriétés, et surtout la vertu de concilier les faveurs et la gloire à ceux qui les portent.

Amazeroth. Reginald Scott, qui a fait, comme Wierus, un dénombrement des puissances de l'enfer, cite Amazeroth comme un duc, ayant soixante légions sous ses ordres.

Amasis. Hérodote raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, eut l'aiguillette nouée, et qu'il fallut employer les plus solennelles imprécations de la magie pour rompre le charme. *Voy.* Ligatures.

Amazones, nation de femmes guerrières, dont Strabon regarde à tort l'existence comme une fable. François de Torre-Blanca dit [3] qu'elles étaient sorcières ; ce qui est plus hasardé. Elles se brûlaient la mamelle droite pour mieux tirer de l'arc ; et le père Ménestrier croit que la Diane d'Éphèse n'était ornée de tant de mamelles qu'à cause que les Amazones lui consacraient celles qu'elles se retranchaient. On dit que cette république sans hommes habitait la Cappadoce et les bords du Thermodon. Les modernes ont cru retrouver des peuplades d'Amazones en voyant des femmes armées sur les bords du Maragnon, qu'on a nommé pour cela le fleuve des Amazones. Des missionnaires en placent une nation dans les Philippines, et Thévenot une autre dans la Mingrélie. Mais, dit-on, une république de femmes ne subsisterait pas six mois, et ces États merveilleux ne sont que des fictions inventées pour récréer l'imagination. Cependant, un curieux passage nous est fourni par les explorations récentes de M. Texier dans l'Asie Mineure : il a découvert une enceinte de rochers naturels, aplanis par l'art, et sur les parois de laquelle on a sculpté une scène d'une importance majeure dans l'histoire de ces peuples. Elle se compose de soixante figures, dont quelques-unes sont colossales. On y reconnaît l'entrevue de deux rois qui se font mutuellement des présents.

Dans l'un de ces personnages, qui est barbu ainsi que toute sa suite, et dont l'appareil a quelque chose de rude, le voyageur avait d'abord cru distinguer le roi de Paphlagonie; et dans l'autre, qui est imberbe ainsi que les siens, il voyait le roi de Perse, monté sur un lion et entouré de toute la pompe asiatique. Mais en communiquant ses dessins et ses conjectures aux antiquaires de Smyrne, qu'il a trouvés fort instruits, M. Texier s'est arrêté à l'opinion que cette scène remarquable représentait l'entrevue annuelle des Amazones avec le peuple voisin, qui serait les Leuco-Syriens ; et la ville voisine, où le témoignage des géographes l'avait empêché de reconnaître Tavia, serait Thémiscyre, capitale de ce peuple.

Ambrosius ou **Ambroise,** roi d'Angleterre. — *Voy.* Merlin.

Amduscias, grand-duc aux enfers. Il a la



forme d'une licorne; mais lorsqu'il est évoqué, il se montre sous une figure humaine. Il donne des concerts, si on les lui commande ; on entend alors, sans rien voir, le son des trompettes et des autres instruments de musique. Les arbres s'inclinent à sa voix. Il commande vingt-neuf légions.

[1] Lambertini de Cruz-Houen, *Theatrum regium Hispanicum, ad ann.* 510.

[2] Rikius, *Disc. sommaire des sortiléges, vénéfices, idolâtries,* tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, la présente année 1599, p. 29.

[3] *Epist. delict., sive De magia,* lib. I, cap. VIII.

Ame. Tous les peuples ont reconnu l'immortalité de l'âme. Les hordes les plus barbares ne l'ont jamais été assez pour se rabaisser jusqu'à la brute. La brute n'est attachée qu'à la terre : l'homme seul élève ses regards vers un plus noble séjour. L'insecte est à sa place dans la nature ; l'homme n'est pas à la sienne.

La conscience, le remords, ce désir de pénétrer dans un avenir inconnu, ce respect que nous portons aux tombeaux, cet effroi de l'autre monde, cette croyance aux âmes qui ne se distingue que dans l'homme, tout nous instruirait déjà quand même la révélation ne serait pas là pour repousser nos doutes. Les matérialistes, qui, voulant tout juger par les yeux du corps, nient l'existence de l'âme parce qu'ils ne la voient point, ne voient pas non plus le sommeil ; ils ne voient pas le vent; ils ne comprennent pas la lumière, ni l'électricité, ni cent mille autres faits que pourtant ils ne peuvent nier.

On a cherché de tout temps à définir ce que c'est que l'âme, ce rayon, ce souffle de la Divinité. Selon les uns, c'est la conscience, c'est l'esprit; selon d'autres, c'est cet espoir d'une autre vie qui palpite dans le cœur de tous les hommes. C'est, dit Léon l'Hébreu, le cerveau avec ses deux puissances, le sentiment et le mouvement volontaire. C'est une flamme, a dit un autre. Dicéarque affirme que l'âme est une harmonie et une concordance des quatre éléments.

Quelques-uns sont allés loin, et ont voulu connaître la figure de l'âme. Un savant a même prétendu, d'après les dires d'un revenant, qu'elle ressemblait à un vase sphérique de verre poli, qui a des yeux de tous les côtés[1].

L'âme, a-t-on dit encore, est comme une vapeur légère et transparente qui conserve la figure humaine. Un docteur talmudique, vivant dans un ermitage avec son fils et quelques amis, vit un jour l'âme d'un de ses compagnons qui se détachait tellement de son corps, qu'elle lui faisait déjà ombre à la tête. Il comprit que son ami allait mourir, et fit tant par ses prières, qu'il obtint que cette pauvre âme rentrât dans le corps qu'elle abandonnait. « Je crois de cette bourde ce qu'il faut en croire, dit Leloyer[2], comme de toutes les autres bourdes et baveries des rabbins. »

Les Juifs se persuadent, au rapport du Hollandais Hoornbeeck, que les âmes ont toutes été créées ensemble, et par paires d'une âme d'homme et d'une âme de femme ; de sorte que les mariages sont heureux et accompagnés de douceur et de paix, lorsqu'on se marie avec l'âme à laquelle on a été accouplé dès le commencement ; mais ils sont malheureux dans le cas contraire. On a à lutter contre ce malheur, ajoute-t-il, jusqu'à ce qu'on puisse être uni, par un second mariage, à l'âme dont on a été fait le pair dans la création ; et cette rencontre est rare.

Philon, Juif qui a écrit aussi sur l'âme, pense que, comme il y a de bons et de mauvais anges, il y a aussi de bonnes et de mauvaises âmes, et que les âmes qui descendent dans les corps y apportent leurs qualités bonnes ou mauvaises. Toutes les innovations des hérétiques et des philosophes, et toutes les doctrines qui n'ont pas leur base dans les enseignements de l'Église, brillent par de semblables absurdités.

Les musulmans disent que les âmes demeurent jusqu'au jour du jugement dans le tombeau, auprès du corps qu'elles ont animé. Les païens croyaient que les âmes, séparées de leurs corps grossiers et terrestres, conservaient après la mort une forme plus subtile et plus déliée de la figure du corps qu'elles quittaient, mais plus grande et plus majestueuse ; que ces formes étaient lumineuses et de la nature des astres ; que les âmes gardaient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie, et que souvent elles se montraient autour de leurs tombeaux. Quand l'âme de Patrocle se leva devant Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, du moins en apparence, mais non pas son corps palpable.



Origène trouve que ces idées ont une source respectable, et que les âmes doivent avoir en effet une consistance, mais subtile ; il se fonde sur ce qui est dit dans l'évangile de Lazare et du mauvais riche, qui ont tous deux des formes, puisqu'ils se parlent et se voient, et que le mauvais riche demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Saint Irénée, qui est de l'avis d'Origène, conclut du même exemple que les âmes se souviennent après la mort de ce qu'elles ont fait en cette vie.

Dans la harangue que fit Titus à ses soldats pour les engager à monter à l'assaut de la tour Antonia, au siége de Jérusalem, on remarque une opinion qui est à peu près celle des Scandinaves. Vous savez, leur dit-il, que les âmes de

[1] Voyez GONTRAN, dont l'âme avait l'apparence d'une belette.

[2] Leloyer, *Dict. et hist. des spectres*, liv. IV, ch. I.

ceux qui meurent à la guerre s'élèvent jusqu'aux astres, et sont reçues dans les régions supérieures, d'où elles apparaissent comme de bons génies ; tandis que ceux qui meurent dans leur lit, quoique ayant vécu dans la justice, sont plongés sous terre dans l'oubli et les ténèbres [1].

Il y a parmi les Siamois une secte qui croit que les âmes vont et viennent où elles veulent après la mort; que celles des hommes qui ont bien vécu acquièrent une nouvelle force, une vigueur extraordinaire, et qu'elles poursuivent, attaquent et maltraitent celles des méchants partout où elles les rencontrent. Platon dit, dans le neuvième livre de ses Lois, que les âmes de ceux qui ont péri de mort violente poursuivent avec fureur, dans l'autre monde, les âmes de leurs meurtriers. Cette croyance s'est reproduite souvent et n'est pas éteinte partout.

Les anciens pensaient que toutes les âmes pouvaient revenir après la mort, excepté les âmes des noyés. Servius en dit la raison : c'est que l'âme, dans leur opinion, n'était autre chose qu'un feu, qui s'éteignait dans l'eau ; comme si le matériel pouvait détruire le spirituel.

On sait que la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps. C'est une opinion de tous les temps et de tous les peuples que les âmes en quittant ce monde passent dans un autre, meilleur ou plus mauvais, selon leurs œuvres. Les anciens donnaient au batelier Caron la charge de conduire les âmes au séjour des ombres. On trouve une tradition analogue à cette croyance chez les vieux Bretons. Ces peuples plaçaient le séjour des âmes dans une île qui doit se trouver entre l'Angleterre et l'Islande. Les bateliers et pêcheurs, dit Tzetzès, ne payaient aucun tribut, parce qu'ils étaient chargés de la corvée de passer les âmes ; et voici comment cela se faisait :— Vers minuit, ils entendaient frapper à leur porte ; ils suivaient sans voir personne jusqu'au rivage ; là ils trouvaient des navires qui leur semblaient vides, mais qui étaient chargés d'âmes ; ils les conduisaient à l'île des Ombres, où ils ne voyaient rien encore; mais ils entendaient les âmes anciennes qui venaient recevoir et complimenter les nouvelles débarquées ; elles se nommaient par leurs noms, reconnaissaient leurs parents, etc. Les pêcheurs, d'abord étonnés, s'accoutumaient à ces merveilles et reprenaient leur chemin. — Ces transports d'âmes, qui pouvaient bien cacher une sorte de contrebande, n'ont plus lieu depuis que le Christianisme est venu apporter la vraie lumière.

On a vu parfois, s'il faut recevoir tous les récits des chroniqueurs, des âmes errer par troupes. Dans le onzième siècle, on vit passer près de la ville de Narni une multitude infinie de gens vêtus de blanc, qui s'avançaient du côté de l'Orient. Cette troupe défila depuis le matin jusqu'à trois heures après midi. Mais sur le soir elle diminua considérablement. Tous les bourgeois montèrent sur les murailles, craignant que ce ne fussent des troupes ennemies; ils les virent passer avec une extrême surprise. Un citadin, plus résolu que les autres, sortit de la ville ; remarquant dans la foule mystérieuse un homme de sa connaissance, il l'appela par son nom et lui demanda ce que voulait dire cette multitude de pèlerins. L'homme blanc lui répondit : « Nous sommes des âmes qui, n'ayant point expié tous nos péchés et n'étant pas encore assez pures, allons ainsi dans les lieux saints, en esprit de pénitence ; nous venons de visiter le tombeau de saint Martin, et nous allons à Notre-Dame de Farfe [1]. »

Le bourgeois de Narni fut tellement effrayé de cette vision, qu'il en demeura malade pendant un an. Toute la ville de Narni, disent de sérieuses relations, fut témoin de cette procession merveilleuse, qui se fit en plein jour.

N'oublions pas, à propos du sujet qui nous occupe, une croyance très-répandue en Allemagne : c'est qu'on peut vendre son âme au diable. Dans tous les pactes faits avec l'esprit des ténèbres, celui qui s'engage vend son âme. Les Allemands ajoutent même qu'après cet horrible marché le vendeur n'a plus d'ombre. On conte à ce propos l'histoire d'un étudiant qui fit pacte avec le diable pour devenir l'époux d'une jeune dame dont il ne pouvait obtenir la main. Il y réussit en vertu du pacte. Mais au moment de la célébration du mariage, un rayon de soleil frappa les deux époux qu'on allait unir ; on s'aperçut avec effroi que le jeune homme n'avait pas d'ombre : on reconnut qu'il avait vendu son âme, et tout fut rompu.

Généralement les insensés qui vendent leur âme font leurs conditions, et s'arrangent pour vivre un certain nombre d'années après le pacte. Mais si on vend sans fixer de terme, le diable, qui est pressé de jouir, n'est pas toujours délicat ; et voici un trait qui mérite attention :

Trois ivrognes s'entretenaient, en buvant, de l'immortalité de l'âme et des peines de l'enfer. L'un d'eux commença à s'en moquer, et dit là-dessus des stupidités dignes de la circonstance. C'était dans un cabaret de village. Cependant survient un homme de haute stature, vêtu gravement, qui s'assied près des buveurs et leur demande de quoi ils rient. Le plaisant villageois le met au fait, ajoutant qu'il fait si peu de cas de son âme, qu'il est prêt à la vendre au plus offrant et à bon marché, et qu'ils en boiront l'argent. « Et combien me la veux-tu vendre ? » dit le nouveau venu. Sans marchander, ils con-

[1] Josèphe, *De bello jud.*, liv. VI, cap. I, cité par D. Calmet, première partie du *Traité des apparitions*, ch. XVI.

[1] *De cura pro mortuis*, cité par D. Calmet, première partie, ch. XIV.

viennent du prix; l'acheteur en compte l'argent, et ils le boivent. C'était joie jusque-là. Mais, la nuit venant, l'acheteur dit : « Il est temps, je pense, que chacun se retire chez soi ; celui qui a acheté un cheval a le droit de l'emmener. Vous permettrez donc que je prenne ce qui est à moi. » Or, ce disant, il empoigne son vendeur tout tremblant, et l'emmène où il n'avait pas cru aller si vite ; de telle sorte que jamais plus le pays n'en ouït nouvelles[1]. *Voy.* Mort.

Ame damnée. On donne ce nom, à Constantinople, à l'alcyon voyageur, qui est très-commun dans ce pays. Quelque rapide que soit son vol, il n'est jamais accompagné d'aucun bruit. On ne le voit jamais se poser, ni chercher, ni prendre sa nourriture. Il a le dos noir, le ventre blanc. Il plane toute la journée sur le Bosphore, et ne s'en écarte rarement que pour y revenir avec précipitation.

Ame des bêtes. Dans un petit ouvrage très-spirituel sur l'*âme des bêtes,* un père jésuite a ingénieusement développé cette singulière idée de quelques philosophes anciens, que les bêtes étaient animées par les démons les moins coupables, qui faisaient ainsi leur expiation. *Voy.* Albigeois.

Ame du monde. « La force, sans cesse changeante, du sein de laquelle s'épanchent et se précipitent sur nous tant de merveilles, c'est l'*âme du monde,* » nous dit Cornélius Agrippa, le grand héritier de l'Ecole d'Alexandrie, et cette âme féconde toute chose, tout être que la nature enfante ou que façonne l'art! Elle le féconde *en y infusant* ses propriétés célestes. Arrangées *selon*



Les trois ivrognes.

la formule que la science enseigne, ces choses reçoivent le don de nous communiquer leurs vertus. Il suffit alors *de les porter sur soi* pour qu'elles opèrent *sur le corps et sur l'âme.* Tout aussitôt vous les sentez produire en vous la maladie ou la santé, l'audace ou la peur, la tristesse ou la joie, et nous devenons par elles tantôt un objet de faveur et d'amour, tantôt un objet de haine, d'horreur et d'abomination[2]. « Ainsi, ajoute M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, que nous transcrivons ici[3], l'âme du monde, la grande force universelle et fluidique, devient sous nos doigts l'âme des talismans et des charmes du magnétisme ou de la sorcellerie! Quel autre trait nous peindra plus au vif sa nature!... »

Amenon. Les Chaldéens comptaient ce héros parmi leurs rois. Ils disaient qu'il a régné douze sares. Or, s'il faut en croire les doctes, le sare est de trois mille six ans. Ce qui ferait un règne assez long.

Améthyste, pierre précieuse d'un violet foncé, autrefois la neuvième en ordre sur le pectoral du grand prêtre des Juifs. Une vieille opinion populaire lui attribue la vertu de garantir de l'ivresse.

Amiante, espèce de pierre incombustible, que Pline et les démonographes disent excellente contre les charmes de la magie[1].

Amilcar, général carthaginois. Assiégeant Syracuse, il crut entendre, pendant son sommeil, une voix qui l'assurait qu'il souperait le lende-

[1] Il se publie en ce moment (1862) à Genève un journal dont voici le titre : « *Journal de l'âme,* s'occupant essentiellement des phénomènes d'intuition ou de sentiment, et en particulier de ceux relatifs à la prière, aux songes, à la contemplation, à l'extase, aux visions, à la lucidité magnétique, à l'instinct des animaux, aux phénomènes des tables, à ceux du crayon, etc. » Les protestants commencent donc à croire au delà de leur Bible?

[2] *De philosophia occulta,* Cornelius Agrippa, p. 65, 239, etc.

[3] *La magie au dix-neuvième siècle,* p. 210, 211.

[1] Delancre, *De l'inconstance,* etc., liv. IV, disc. III.

main dans la ville. En conséquence, il fit donner l'assaut de bon matin, espérant enlever Syracuse et y souper, comme le lui promettait son rêve. Il fut pris par les assiégés et y soupa en effet, non pas en vainqueur, ainsi qu'il s'y était attendu, mais en captif, ce qui n'empêcha pas le songe d'avoir prédit juste[1].

Hérodote conte encore qu'Amilcar, vaincu par Gélon, disparut vers la fin de la bataille, et qu'on ne le retrouva plus, si bien que les Carthaginois le mirent au rang de leurs dieux et lui offrirent des sacrifices.

Ammon. *Voy.* Jupiter-Ammon.

Amniomancie, divination sur la coiffe ou membrane qui enveloppe quelquefois la tête des enfants naissants, ainsi nommée de cette coiffe que les médecins appelaient en grec amnios. Les sages-femmes prédisaient le sort futur du nouveau-né par l'inspection de cette coiffe; elle annonçait d'heureuses destinées si elle était rouge, et des malheurs si elle présentait une couleur plombée. *Voy.* Coiffe.

Amon, ou **Aamon,** grand et puissant marquis de l'empire infernal. Il a la figure d'un loup, avec une queue de serpent; il vomit de la flamme; lorsqu'il prend la forme humaine, il n'a de l'homme que le corps; sa tête ressemble à celle d'un hibou et son bec laisse voir des dents ca-



nines très-effilées. C'est le plus solide des princes des démons. Il sait le passé et l'avenir, et réconcilie, quand il le veut, les amis brouillés. Il commande à quarante légions.

Les Égyptiens voyaient dans Amon ou Amoun leur Dieu suprême; ils le représentaient avec la peau bleue, sous une forme assez humaine.

Amour. Parmi les croyances superstitieuses qui se rattachent innocemment à l'amour, nous citerons celle-ci, qu'un homme est généralement aimé quand ses cheveux frisent naturellement. A Roscoff, en Bretagne, les femmes, après

[1] Valère-Maxime.

la messe, balayent la poussière de la chapelle de la Sainte-Union, la soufflent du côté par lequel leurs époux ou leurs fiancés doivent revenir, et se flattent, au moyen de cet inoffensif sortilége, de fixer le cœur de celui qu'elles aiment[1]. Dans d'autres pays, on croit stupidement se faire aimer en attachant à son cou certains mots séparés par des croix. *Voy.* Philtres. *Voy.* aussi Rhombus.

Il y a eu des amants entraînés par leurs passions qui se sont donnés au démon pour être heureux. On conte qu'un valet vendit son âme au diable à condition qu'il deviendrait l'époux de la fille de son maître, ce qui le rendit le plus infortuné des hommes[2].

On attribue aussi à l'inspiration des démons certaines amours monstrueuses, comme la passion de Pygmalion pour sa statue. Un jeune homme devint pareillement éperdu pour la Vénus de Praxitèle; un Athénien se tua de désespoir aux pieds de la statue de la Fortune, qu'il trouvait insensible. Ces traits ne sont que des folies déplorables, pour ne pas dire plus.

Amoymon, ou **Amaimon,** l'un des quatre rois de l'enfer, dont il gouverne la partie orientale. On l'évoque le matin, de neuf heures à midi, et le soir de trois à six heures. Asmodée est son lieutenant et le premier prince de ses États[3].

Amphiaraüs, devin de l'antiquité, qui se cacha pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, parce qu'il avait prévu qu'il y mourrait; ce qui eut lieu lorsqu'on l'eut découvert et forcé à s'y rendre. Mais on ajoute qu'il ressuscita. On lui éleva un temple dans l'Attique, près d'une fontaine sacrée par laquelle il s'était glissé en revenant des enfers.

Il guérissait les malades en leur indiquant des remèdes dans des songes, comme font de nos jours ceux qui pratiquent le somnambulisme magnétique. Il rendait aussi par ce moyen des oracles, moyennant argent. Après les sacrifices, le consultant s'endormait sur une peau de mouton, et il lui venait un rêve qu'on savait toujours interpréter après l'événement. On lui attribue des prophéties écrites en vers, qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Il inventa la pyromancie. *Voy.* ce mot.

Amphiloque, devin qui, après sa mort, rendit des oracles en Cilicie.

Amphion. Pausanias, Wierus et beaucoup

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère,* t. I.
[2] Voyez à ce propos, dans les *Légendes infernales* : Un pacte à Césarée.
[3] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

d'autres mettent Amphion au rang des habiles magiciens, parce qu'il rebâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre.

Amphisbène, serpent auquel on attribue deux têtes aux deux extrémités, par lesquelles il mord également. Le docteur Brown a combattu cette erreur, que Pline avait adoptée. « On ne nie point, dit Brown[1], qu'il n'y ait eu quelques serpents à deux têtes, dont chacune était à l'extrémité opposée. Nous trouvons dans Aldrovandi un lézard de cette même forme, et tel était peut-être l'amphisbène dont Cassien du Puy montra la figure au savant Faber. Cela arrive quelquefois aux animaux qui font plusieurs petits à la fois, et surtout aux serpents, dont les œufs étant attachés les uns aux autres, peuvent s'unir sous diverses formes et s'éclore de la sorte. Mais ce sont là des productions monstrueuses, contraires à cette loi suivant laquelle toute créature engendre son semblable, et qui sont marquées comme irrégulières dans le cours général de la nature. Nous douterons donc que l'amphisbène soit une race de serpents à deux têtes, jusqu'à ce que le fait soit confirmé. »

Amrita. Breuvage de l'immortalité chez les Hindous. Leurs dieux ont été mortels pendant dix mille ans, à la suite desquels ils ont trouvé le moyen de faire l'amrita, ce qui les a placés hors des atteintes de la mort.

Amschaspands. Génies du premier ordre chez les Persans. Ils sont au nombre de six, et ont pour chef Ormusd ou Ormouzd. Ils président avec lui aux sept planètes.

Amulette, préservatif. On appelle ainsi certains remèdes superstitieux que l'on porte sur soi ou que l'on s'attache au cou pour se préserver de quelque maladie ou de quelque danger. Les Grecs les nommaient phylactères, les Orientaux, talismans. C'étaient des images capricieuses (un scarabée chez les Égyptiens), des morceaux de parchemin, de cuivre, d'étain, d'argent, ou encore des pierres particulières où l'on avait tracé certains caractères ou certains hiéroglyphes.

Comme cette superstition est née d'un attachement excessif à la vie et d'une crainte puérile de tout ce qui peut nuire, le Christianisme n'est venu à bout de la détruire que chez les fidèles[2]. Dès les premiers siècles de l'Église, les Pères et les conciles défendirent ces pratiques du paganisme. Ils représentèrent les amulettes comme un reste idolâtre de la confiance qu'on avait aux prétendus génies gouverneurs du monde. Le curé Thiers[3] a rapporté un grand nombre de passages des Pères à ce sujet, et les canons de plusieurs conciles.

Les lois humaines condamnèrent aussi l'usage des amulettes. L'empereur Constance défendit d'employer les amulettes et les charmes à la guérison des maladies. Cette loi, rapportée par Ammien Marcellin, fut exécutée si sévèrement, que Valentinien fit punir de mort une vieille femme qui ôtait la fièvre avec des paroles charmées, et qu'il fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un certain morceau de marbre en prononçant sept lettres de l'alphabet pour guérir le mal d'estomac.

Mais comme il fallait des préservatifs aux esprits fourvoyés, qui sont toujours le plus grand nombre, on trouva moyen d'éluder la loi. On fit des amulettes avec des morceaux de papier chargés de versets de l'Écriture sainte. Les lois se montrèrent moins rigides contre cette coutume, et on laissa aux prêtres le soin d'en modérer les abus.

Les Grecs modernes, lorsqu'ils sont malades, écrivent le nom de leur infirmité sur un papier triangulaire qu'ils attachent à la porte de leur chambre. Ils ont grande foi à cette amulette.

Quelques personnes portent sur elles le commencement de l'Évangile de saint Jean comme un préservatif contre le tonnerre; et, ce qui est assez particulier, c'est que les Turcs ont confiance à cette même amulette, si l'on en croit Pierre Leloyer.

Une autre question est de savoir si c'est une superstition de porter sur soi les reliques des saints, une croix, une image, une chose bénite par les prières de l'Église, un *Agnus Dei*, etc., et si l'on doit mettre ces choses au rang des amulettes, comme le prétendent les protestants. — Nous reconnaissons que si l'on attribue à ces choses la vertu surnaturelle de préserver d'accidents, de mort subite, de mort dans l'état de péché, etc., c'est une superstition. Elle n'est pas du même genre que celle des amulettes, dont le prétendu pouvoir ne peut pas se rapporter à Dieu; mais c'est ce que les théologiens appellent une vaine observance, parce que l'on attribue à des choses saintes et respectables un pouvoir que Dieu n'y a point attaché. Un chrétien bien instruit ne les envisage point ainsi; il sait que les saints ne peuvent nous secourir que par leurs prières et par leur intercession auprès de Dieu. C'est pour cela que l'Église a décidé qu'il est utile et louable de les honorer et de les invoquer. Or c'est un signe d'invocation et de respect à leur égard de porter sur soi leur image ou leurs reliques; de même que c'est une marque d'affection et de respect pour une personne que de garder son portrait ou quelque chose qui lui ait appartenu. Ce n'est donc ni une vaine observance ni une folle confiance d'espérer qu'en considération de l'affection et du respect que nous témoignons à un saint, il intercédera et priera pour nous. Il en est de même des croix et des *Agnus Dei*[1].

[1] *Essai sur les erreurs*, liv. III, ch. xv.
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique*.
[3] *Traité des superstitions*, liv. V, ch. I.

[1] Bergier. *Dictionnaire théologique*.

On lit dans Thyræus[1] qu'en 1568, dans le duché de Juliers, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à mourir; que ses soldats l'attachèrent à un arbre et s'efforcèrent de le tuer à coups d'arquebuse; mais que leurs balles ne l'atteignirent point. On le déshabilla pour s'assurer s'il n'avait pas sur la peau une armure qui arrêtât le coup; on trouva une amulette portant la figure d'un agneau: on la lui ôta, et le premier coup de fusil l'étendit roide mort.

On voit dans la vieille chronique de don Ursino que quand sa mère l'envoya, tout petit enfant qu'il était, à Saint-Jacques de Compostelle, elle lui mit au cou une amulette que son époux avait arrachée à un chevalier maure. La vertu de cette amulette était d'adoucir la fureur des bêtes cruelles. En traversant une forêt, une ourse enleva le petit prince des mains de sa nourrice et l'emporta dans sa caverne. Mais, loin de lui faire aucun mal, elle l'éleva avec tendresse; il devint par la suite très-fameux sous le nom de don Ursino, qu'il devait à l'ourse, sa nourrice sauvage, et il fut reconnu par son père, à qui la légende dit qu'il succéda sur le trône de Navarre.

Les nègres croient beaucoup à la puissance des amulettes. Les bas Bretons leur attribuent le pouvoir de repousser le démon. Dans le Finistère, quand on porte un enfant au baptême, on lui met au cou un morceau de pain noir, pour éloigner les sorts et les maléfices que les vieilles sorcières pourraient jeter sur lui [2]. *Voy.* ALÈS.

Amy, grand président aux enfers, et l'un des princes de la monarchie infernale. Il paraît là-bas environné de flammes, mais il affecte sur la terre des traits humains. Il enseigne les secrets de l'astrologie et des arts libéraux; il donne de bons domestiques; il découvre à ses amis les trésors gardés par les démons; il est préfet de trente-six légions. Des anges déchus et des puissances sont sous ses ordres. Il espère qu'après deux cent mille ans il retournera dans le ciel pour y occuper le septième trône; ce qui n'est pas croyable, dit Wierus [1].

[1] *Disp. de dæmoniac.*, pars III, cap. XLV.

[2] On lit dans les observations de Thomas Campbell sur Alger : « Il y a dans l'Algérie quelques Maures et quelques Juifs qui se prétendent docteurs, et des femmes qui se disent accoucheuses. Mais les médecins et les chirurgiens du pays ne savent pas un mot d'anatomie; ils ignorent jusqu'au nom des drogues qu'ils prennent à tort et à travers. En chirurgie, ils ne savent pas même manier la lancette. En médecine, ils viennent au secours d'une colique, de la pierre et de la pleurésie, par l'application d'un fer rouge sur la partie souffrante : ce traitement force souvent le patient à crier qu'il est guéri, afin qu'on cesse le remède. Ils saignent avec un rasoir, et arrêtent les hémorrhagies avec de la poix! Le docteur Abernethy, dans une leçon sur le goître, disait qu'il ne savait comment guérir cette maladie, et que peut-être la meilleure ordonnance serait de siffler. Il est possible, en vérité, que les amulettes données aux Algériens par leurs marabouts soient les remèdes les plus innocents de leur pharmacie. »

Amyraut (Moïse), théologien protestant, né dans l'Anjou en 1596, mort en 1664. On lui doit un *Traité des songes*, aujourd'hui peu recherché.

Anabaptistes, secte née de Luther, qui rebaptisait; ce que signifie son nom. *Voy.* JEAN DE LEYDE et MUNCER.

Anagramme. Il y eut des gens, surtout dans les quinzième et seizième siècles, qui prétendaient trouver des sens cachés dans les mots qu'ils décomposaient, et une divination dans les anagrammes. On cite comme une des plus curieuses celle que l'on fit sur le meurtrier de Henri III, *Frère dit Jacques Clément,* où l'on trouve : *C'est l'enfer qui m'a créé.* — Deux religieux en dispute, le père *Proust* et le père d'*Orléans,* faisaient des anagrammes; le père Proust trouva dans le nom de son confrère : *l'Asne d'or,* et le père d'Orléans découvrit dans celui du père Proust : *Pur sot.*

Un nommé *André Pujon,* de la haute Auvergne, passant par Lyon pour se rendre à Paris, rêva la nuit que l'anagramme de son nom était : *pendu à Riom.* En effet, on ajoute que le lendemain il s'éleva une querelle entre lui et un homme de son auberge, qu'il tua son adversaire, et qu'il fut pendu huit jours après sur la place publique de Riom. — C'est un vieux conte renouvelé. On voit dans Delancre [2] que le pendu s'appelait Jean de Pruom, dont l'anagramme est la même.

J.-B. Rousseau, qui ne voulait pas reconnaître son père, parce que ce n'était qu'un humble cordonnier, avait pris le nom de Verniettes, dont l'anagramme fut faite; on y trouva : *Tu te renies.* On fit de Pierre de Ronsard *rose de Pindare*, — L'anagramme de monde est *démon;* l'anagramme d'Amiens, *en amis;* celle de Lamartine, *mal t'en ira;* celle de révolution française, *un Corse te finira;* en 1848, on a trouvé insolemment dans ces trois noms : A. Thiers, Odilon Barrot, Chambollé, *trois Aliboron de la Chambre.*

On donna le nom de cabale à la ligue des favoris de Charles II d'Angleterre, qui étaient Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale, parce que les initiales des noms de ces cinq ministres formaient le mot *cabal.*

On voulut présenter comme une prophétie cette anagramme de *Louis quatorzième, roi de France et de Navarre :* «Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister... »

Parfois les anagrammes donnent pourtant un sens qui étonne. Qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* demande Pilate à l'Homme-Dieu; et il se lève sans attendre la réponse. Mais elle est dans la question, dont l'anagramme donne exactement : *Est vir qui adest,* c'est celui qui est devant vous.

[1] In *Pseudomon. dæmonum.*

[2] *L'incrédulité et mécréance,* etc., traité V.

Les Juifs cabalistes ont fait des anagrammes la troisième partie de leur cabale : leur but est de trouver dans la transposition des lettres ou des mots des sens cachés ou mystérieux. *Voy.* ONOMANCIE.

Anamelech, ou **Anamalech**, démon obscur, porteur de mauvaises nouvelles. Il était adoré à Sepharvaïm, ville des Assyriens. Il s'est montré sous la figure d'une caille. Son nom signifie, à ce qu'on dit, *bon roi;* et des doctes assurent que ce démon est la lune, et Adramelech le soleil. Il joue un rôle dans le poëme où Gessner a chanté la mort d'Abel.

Anancitide. *Voy.* AGLAOPHOTIS.

Anania ou **Anagni** (Jean d'), jurisconsulte du quinzième siècle, à qui on doit quatre livres *De la nature des démons* [1], et un traité *De la magie et des maléfices* [2]. Ces ouvrages sont peu connus. Anania mourut en Italie en 1458.

Ananisapta. Les cabalistes disent que ce mot, écrit sur un parchemin vierge, est un talisman très-efficace contre les maladies. Les lettres qui le composent sont, à leur avis, les initiales des mots qui forment la prière suivante : *Antidotum Nazareni Auferat Necem Intoxicationis*, *Sanctificet Alimenta Poculaque Trinitas Alma.*

Anansié. C'est le nom de l'araignée gigantesque et toute-puissante à qui les nègres de la Côte-d'Or attribuent la création de l'homme. *Voy.* ARAIGNÉE.

Anarazel, l'un des démons chargés de la



garde des trésors souterrains, qu'ils transportent d'un lieu à un autre pour les dérober aux recherches des hommes. Anarazel, avec ses compagnons Gaziel et Fécor, ébranle les fondements des maisons, excite les tempêtes, sonne les

[1] *De natura dæmonum*, lib. IV, in-12; Neapoli, 1562.
[2] *De magia et maleficiis*, in-4°; Lugduni, 1669.

cloches à minuit, fait paraître les spectres et inspire les terreurs nocturnes.

Anathème. Ce mot, tiré du grec, signifie *exposé, signalé, dévoué.* On donnait chez les païens le nom d'anathèmes aux filets qu'un pêcheur déposait sur l'autel des nymphes de la mer, au miroir que Laïs consacra à Vénus, aux offrandes de coupes, de vêtements, d'instruments et de figures diverses. On l'appliqua ensuite aux objets odieux que l'on exposait dans un autre sens, comme la tête ou les dépouilles d'un coupable; et l'on appela anathème la victime vouée aux dieux infernaux. Chez les Juifs l'anathème a été généralement pris ainsi en mauvaise part; chez les chrétiens c'est la malédiction ou l'être maudit. L'homme frappé d'anathème est retranché de la communion des fidèles.

Il y a beaucoup d'exemples qui prouvent les effets de l'anathème; et comment expliquer ce fait constant, que peu d'excommuniés ont prospéré? — *Voy.* EXCOMMUNICATION.

Les magiciens et les devins emploient une sorte d'anathème pour découvrir les voleurs et les maléfices : voici cette superstition. Nous prévenons ceux que les détails pourraient scandaliser qu'ils sont extraits des grimoires. — On prend de l'eau limpide, on rassemble autant de petites pierres qu'il y a de personnes soupçonnées, on les fait bouillir dans cette eau, on les enterre sous le seuil de la porte par où doit passer le voleur ou la sorcière, en y joignant une lame d'étain sur laquelle sont écrits ces mots : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* On a eu soin de donner à chaque pierre le nom de l'une des personnes qu'on a lieu de soupçonner. — On ôte le tout de dessus le seuil de la porte au lever du soleil; si la pierre qui représente le coupable est brûlante, c'est déjà un indice. Mais, comme le diable est sournois, il ne faut pas s'en contenter; on récite donc les sept psaumes de la pénitence avec les litanies des saints; on prononce ensuite les prières de l'exorcisme contre le voleur ou la sorcière; on écrit son nom dans un cercle, on plante sur ce nom un clou d'airain de forme triangulaire, qu'il faut enfoncer avec un marteau dont le manche soit de bois de cyprès, et on dit quelques paroles prescrites à cet effet. Alors le voleur se trahit par un grand cri.

S'il s'agit d'une sorcière, et qu'on veuille seulement ôter le maléfice pour le rejeter sur celle qui l'a fait, on prend, le samedi, avant le lever du soleil, une branche de coudrier d'une année, et on dit l'oraison suivante : « Je te coupe, rameau de cette année, au nom de celui que je veux blesser comme je te blesse. » On met la branche sur la table, en répétant trois fois une certaine prière [1] qui se termine par ces mots :

[1] On ajoute aux paroles saintes du signe de la croix : *Droch, Mirroch, Esenaroth, Bétubaroch, Assmaaroth,* qu'on entremêle de signes de croix.....

Que le sorcier ou la sorcière soit anathème, et nous saufs!...

Anatolius, philosophe platonicien, maître de Jamblique, et auteur d'un traité *Des sympathies et des antipathies,* dont Fabricius a conservé quelques fragments dans sa Bibliothèque grecque.

Anaxilas, philosophe pythagoricien qui vivait sous Auguste. On l'accusa de magie, parce qu'il faisait de mauvaises expériences de physique, et Auguste le bannit. Il fut l'inventeur du *flambeau infernal,* qui consiste à brûler du soufre dans un lieu privé de lumière, ce qui rend les assistants fort laids.

Andaine, fée suzeraine ou reine, qui chassait avec sa suite dans les bois du château de Rasnes, et qui en épousa le seigneur[1].

Anderson (Alexandre). *Voy.* VAMPIRES, à la fin de l'article.

Andrade, médecin qui eut des révélations en 853. Elles sont peu curieuses; cependant Duchesne les a recueillies dans sa collection des historiens français[2].

Andras, grand marquis aux enfers. On le voit avec le corps d'un ange, la tête d'un chat-huant,



à cheval sur un loup noir et portant à la main un sabre pointu. Il apprend à ceux qu'il favorise à tuer leurs ennemis, maîtres et serviteurs; c'est lui qui élève les discordes et les querelles; il commande trente légions.

André (Tobie), auteur d'un livre *Sur le pouvoir des mauvais anges,* rare et peu recherché[3]. Dix-septième siècle.

Andreæ (Jean-Valentin), luthérien, né dans le duché de Wurtemberg en 1596, mort en 1654. Ses connaissances confuses, son activité mal réglée, les mystérieuses allusions qui se remarquent dans ses premiers ouvrages, l'ont fait regarder comme le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. Plusieurs écrivains allemands lui attribuent au moins la réorganisation de cet ordre secret, affilié depuis à celui des Francs-Maçons, qui révèrent encore la mémoire d'Andreæ. — Ses ouvrages, au nombre de cent, prêchent généralement la nécessité des sociétés secrètes, surtout la *République Christianopolitaine,* la *Tour de Babel,* le *Chaos des jugements* portés sur la fraternité de la Rose-Croix, l'*Idée d'une société chrétienne,* la *Réforme générale du monde,* et les *Noces chimiques de Chrétien Rosencreutz.* — On attribue à Andreæ des voyages merveilleux, une existence pleine de mystère, et des prodiges qu'on a copiés récemment en grande partie dans la peinture qu'on nous a faite des tours de passe-passe de Cagliostro.

Andriague, animal fabuleux, espèce de cheval ou de griffon ailé, que les romans de chevalerie donnent quelquefois aux magiciens, qu'ils prêtent même à leurs héros, et qu'on retrouve aussi dans des contes de fées.

Androalphus, puissant démon, marquis de l'empire infernal; il se montre sous la figure d'un paon à la voix grave. Quand il paraît avec la forme humaine, on peut le contraindre à donner des leçons de géométrie. Il est astronome, et il enseigne de plus à ergoter habilement. Il donne aux hommes des figures d'oiseaux; ce qui permet à ceux qui commercent avec lui d'éviter la griffe des juges. Trente légions sont sous ses ordres[1].

Androgina. Bodin et Delancre content[2] qu'en 1536, à Casale, en Piémont, on remarqua qu'une sorcière, nommée Androgina, entrait dans les maisons, et que bientôt après on y mourait. Elle fut prise et livrée aux juges; elle confessa que quarante sorcières ses compagnes avaient composé avec elle le maléfice. C'était un onguent dont elles allaient graisser les loquets des portes; ceux qui touchaient ces loquets mouraient en peu de jours. — « La même chose advint à Genève en 1563, ajoute Delancre, si bien qu'elles y mirent la peste, qui dura plus de sept ans. Cent soixante-dix sorcières avaient été exécutées à Rome pour cas semblable, sous le consulat de Claudius Marcellus et de Valerius Flaccus : mais la sorcellerie n'étant pas encore bien reconnue, on les prenait simplement alors pour ce qu'elles étaient : des empoisonneuses..... »

Androïdes, automates à figure humaine. — *Voy.* ALBERT LE GRAND.

Ane. Les Égyptiens traçaient son image sur les gâteaux qu'ils offraient à Typhon, dieu du

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes des esprits et démons.*

[2] *Excerpta libri revelationum Andradi medici,* anno 853, tomo II, *Scriptorum* And. Duchesne.

[3] Tobiæ Andreæ *Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora,* in-12; Amstel., 1691.

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*

[2] *Démonomanie,* liv. IV, ch. IV. *Tableau de l'inconstance,* etc., liv. II, disc. IV.

mal. Les Romains regardaient la rencontre de l'âne comme un mauvais présage. Mais cet animal était honoré dans l'Arabie.

Certains peuples trouvaient quelque chose de mystérieux dans cette innocente bête, et on pratiquait autrefois une divination dans laquelle on employait une tête d'âne. *Voy.* Képhalonomancie. Ce n'est pas ici le lieu de parler de la fête de l'Ane. Mais relevons une croyance populaire qui fait de la croix noire qu'il porte sur le dos une distinction accordée à l'espèce, à cause de l'ânesse de Bethphagé. C'est un fait assez singulier.



Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des cavaravadouks, prétend descendre d'un âne; ceux de cette caste traitent les ânes en frères, prennent leur défense, poursuivent en justice, et font condamner à l'amende quiconque les charge trop ou les bat et les outrage sans raison. Dans les temps de pluie, ils donneront le couvert à un âne avant de le donner à son conducteur, s'il n'est pas de certaine condition[1].

Voici une vieille fable sur l'âne : Jupiter venait de prendre possession de l'empire; les hommes, à son avénement, lui demandèrent un printemps éternel, ce qu'il leur accorda; il chargea l'âne de Silène de porter sur la terre ce présent. L'âne eut soif, et s'approcha d'une fontaine; le serpent qui la gardait, pour lui permettre d'y boire, lui demanda le trésor dont il était porteur, et le pauvre animal troqua le don du ciel contre un peu d'eau. C'est depuis ce temps, dit-on, que les vieux serpents changent de peau et rajeunissent perpétuellement.

Mais il y a des ânes plus adroits que celui-là : à une demi-lieue du Kaire se trouvait, dans une grande bourgade, un bateleur qui avait un âne si instruit que les manants le prenaient pour un démon déguisé. Son maître le faisait danser; ensuite il lui disait que le soudan voulait construire un bel édifice, et qu'il avait résolu d'employer tous les ânes du Kaire à porter la chaux, le mortier et la pierre. Aussitôt l'âne se laissait tomber, roidissait les jambes, et fermait les yeux comme s'il eût été mort. Le bateleur se plaignait de la mort de son âne, et priait qu'on lui donnât un peu d'argent pour en acheter un autre.

Après avoir recueilli quelque monnaie : Ah! disait-il, il n'est pas mort, mais il a fait semblant de l'être, parce qu'il sait que je n'ai pas le moyen de le nourrir. — Lève-toi, ajoutait-il. — L'âne n'en faisait rien. Ce que voyant, le maître annonçait que le soudan avait fait crier à son de trompe que le peuple eût à se trouver le lendemain hors de la ville du Kaire pour y voir de grandes magnificences. — Il veut, poursuivait-il, que les plus nobles dames soient montées sur des ânes...

L'âne se levait à ces mots, dressant la tête et les oreilles en signe de joie. — Il est vrai, reprenait le bateleur, que le gouverneur de mon quartier m'a prié de lui prêter le mien pour sa femme, qui est une vieille roupilleuse édentée.

L'âne baissait aussitôt les oreilles, et commençait à clocher comme s'il eût été boiteux[1].

Ces ânes merveilleux, disent les démonographes, étaient sinon des démons, au moins des hommes métamorphosés; comme Apulée, qui fut, ainsi qu'on sait, transmué en âne. L'auteur du *Speculum naturæ* raconte la légende de deux femmes qui tenaient une petite auberge auprès de Rome, et qui allaient vendre leurs hôtes au marché après les avoir changés en pourceaux, en poulets, en moutons. Une d'elles, ajoute-t-il, transforma un comédien en âne, et comme il conservait ses talents sous sa nouvelle peau, elle le menait dans les foires des environs, où il lui gagnait beaucoup d'argent. Un voisin acheta très-cher cet âne savant. En le lui livrant, la sorcière se borna à lui recommander de ne pas le laisser entrer dans l'eau, ce que le nouveau maître de l'âne observa quelque temps. Mais un jour le pauvre animal, ayant trouvé moyen de rompre son licou, se jeta dans un lac, où il reprit sa forme naturelle, au grand étonnement de son conducteur. L'affaire, dit le conte, fut portée au juge, qui fit châtier les deux sorcières.

Les rabbins font très-grand cas de l'ânesse de Balaam. C'est, disent-ils, un animal privilégié que Dieu forma à la fin du sixième jour. Abraham se servit d'elle pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac; elle porta ensuite la femme et le fils de Moïse dans le désert. Ils assurent que cette ânesse est soigneusement nourrie, et réservée dans un lieu secret jusqu'à l'avénement du Messie juif, qui doit la monter pour soumettre toute la terre. *Voy.* Borack.

Angada, roi des singes; il aida le dieu Rama (septième incarnation de Vichnou) dans son expédition contre Ravana.

[1] Saint-Foix, *Essai sur Paris,* tome II.

[1] Leon Africanus, part. VIII, *della Africa,* cité dans Leloyer.

Angat. Nom du diable à Madagascar, où il est regardé comme un génie sanguinaire et cruel. On lui donne la figure du serpent.

Angelieri, Sicilien du dix-septième siècle qui n'est connu que par un fatras dont il publia deux volumes, et dont il en promettait vingt-quatre, sous le titre de *Lumière magique,* ou origine, ordre et gouvernement de toutes les choses célestes, terrestres et infernales, etc. [1]. Mongitore en parle dans le tome I[er] de sa *Bibliothèque sicilienne.*

Angélique, plante qui passe pour un préservatif contre les fascinations de la magie. On la mettait en manière d'amulette au cou des petits enfants pour les garantir des maléfices.

Angerbode ou **Angurbode,** femme gigantesque qui se maria avec Lock, selon l'opinion des Scandinaves, et qui enfanta trois monstres : le loup Fenris, le serpent Jormungandur et la démone Héla, qui garde le monde souterrain.

Anges. Saint Augustin prouve que les anges ont été créés dans l'œuvre des six ours, car ils ne l'ont pas été avant, puisqu'il n'existait alors aucune créature; ils ne l'ont pas été après, puisque Dieu dit dans l'Écriture : « Quand les astres » furent formés, tous mes anges me louèrent à » haute voix. » Ils ont probablement reçu l'existence quand le Créateur dit : « Que la lumière » soit ! » parole qui s'applique toujours tout ensemble, suivant le grand évêque d'Hippone, au monde visible et au monde invisible.



Anges.

Quel est leur nombre? Daniel en vit mille millions qui servaient le Seigneur, et dix mille millions qui étaient devant lui. Les bienheureuses armées des esprits supérieurs forment, dit l'Aréopagite, une multitude que nous ne pouvons compter. Puisque Dieu veut la perfection dans ses ouvrages, poursuit l'Ange de l'école, plus une chose est parfaite, plus elle est multipliée; de sorte que les substances immatérielles sont incomparablement plus nombreuses que les substances matérielles.

La théologie a donné des ailes aux anges, dit saint Denis l'Aréopagite, pour marquer la célérité de leur mouvement. Tertullien reprend : Ils peuvent se transporter partout en un moment. Albert le Grand signale quelques erreurs sur le mouvement angélique. « Les uns croient, dit-il, que les anges se meuvent par la pensée. Opinion fausse. Quand je me représente Constantinople, Calcutta, Canton, ma pensée ne traverse pas les régions de l'Orient; elle trouve là, dans mon cerveau, les idées qui fixent son regard. Si donc les esprits célestes se mouvaient comme la pensée, ils resteraient dans le même lieu. » Albert le Grand continue : « D'autres pensent que les anges se meuvent par l'effet des vertus qui leur obéissent. Cette opinion va droit à l'hérésie : elle est contraire à l'enseignement des livres saints. Commander à des forces actives, leur donner l'impulsion, les diriger en quelque sorte à travers l'espace, ce n'est pas se mouvoir soi-même. Or, l'Écriture sainte attribue en mille endroits le mouvement personnel aux célestes intelligences. D'autres disent enfin que les anges se meuvent par la faculté qu'ils ont d'être en même temps dans plusieurs lieux, même partout quand ils le désirent. Mais cette opinion mérite aussi la note d'hérésie. L'être qui est partout ne se meut point, et un esprit supérieur qui pourrait être partout serait immense, infini : il serait Dieu [1].

Les Juifs, à l'exception des sadducéens, admettaient et honoraient les anges, en qui ils voyaient, comme nous, des substances spirituelles, intelligentes, les premières en dignité

[1] *Lux magica academica, cœlestium, terrestrium et infernorum origo, ordo et subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri et operari,* XXIV voluminibus divisa. Pars I, Venise, 1686, sous le nom de Livio Betani; pars II, Venise, 1687. Ces deux volumes sont in-4°.

[1] M. l'abbé Lachat, *Analyse du livre de M. l'abbé Thiboudet sur les esprits.*

entre les créatures, et qui, pour nous, n'ont au-dessus d'eux que la sainte Vierge.

Les rabbins, qui depuis la dispersion ont tout altéré, et qui placent la création des anges au second jour, ajoutent qu'ayant été appelés au conseil de Dieu, lorsqu'il voulut former l'homme, leurs avis furent partagés, et que Dieu fit Adam à leur insu, pour éviter leurs murmures. Ils reprochèrent néanmoins à Dieu d'avoir donné trop d'empire à Adam. Dieu soutint l'excellence de son ouvrage, parce que l'homme devait le louer sur la terre, comme les anges le louaient dans le ciel. Il leur demanda ensuite s'ils savaient le nom de toutes les créatures? Ils répondirent que non; et Adam, qui parut aussitôt, les récita tous sans hésiter, ce qui les confondit.

L'Écriture sainte a conservé quelquefois aux démons le nom d'anges, mais anges de ténèbres, anges déchus ou mauvais anges. Leur chef est appelé le grand dragon et l'ancien serpent, à cause de la forme qu'il prit pour tenter la femme.

Zoroastre enseignait l'existence d'un nombre infini d'anges ou d'esprits médiateurs, auxquels il attribuait non-seulement un pouvoir d'intercession subordonné à la providence continuelle de Dieu, mais un pouvoir aussi absolu que celui que les païens prêtaient à leurs dieux [1]. C'est le culte rendu à des dieux secondaires que saint Paul a condamné [2].

Les musulmans croient que les hommes ont



chacun deux anges gardiens, dont l'un écrit le bien qu'ils font, et l'autre le mal. Ces anges sont si bons, ajoutent-ils, que, quand celui qui est sous leur garde fait une mauvaise action, ils le laissent dormir avant de l'enregistrer, espérant qu'il pourra se repentir à son réveil. Les Persans donnent à chaque homme cinq anges gardiens, placés : le premier à sa droite pour écrire ses bonnes actions, le second à sa gauche pour écrire les mauvaises, le troisième devant lui pour le conduire, le quatrième derrière pour le garantir des démons, et le cinquième devant son front pour tenir son esprit élevé vers le Prophète. D'autres en ce pays portent le nombre des anges gardiens de chaque homme jusqu'à cent soixante; ce qui est une grande vanité.

Les Siamois divisent les anges en sept ordres, et les chargent de la garde des planètes, des



villes, des personnes. Ils disent que c'est pendant qu'on éternue que les mauvais anges écrivent les fautes des hommes.

Les théologiens admettent neuf chœurs d'anges, en trois hiérarchies : les séraphins, les chérubins, les trônes; — les dominations, les principautés, les vertus des cieux; — les puissances, les archanges et les anges.

Parce que des anges, en certaines occasions où Dieu l'a voulu, ont secouru les Juifs contre leurs ennemis, les peuples modernes ont quelquefois attendu le même prodige. Le jour de la prise de Constantinople par Mahomet II, les Grecs schismatiques, comptant sur la prophétie d'un de leurs moines, se persuadaient que les Turcs n'entreraient pas dans la ville, mais qu'ils seraient arrêtés aux murailles par un ange armé d'un glaive, qui les chasserait et les repousserait jusqu'aux frontières de la Perse. Quand l'ennemi parut sur la brèche, le peuple et l'armée se réfugièrent dans le temple de Sainte-Sophie, sans avoir perdu tout espoir; mais l'ange n'arriva pas, et la ville fut saccagée.

Cardan raconte qu'un jour qu'il était à Milan, le bruit se répandit tout à coup qu'il y avait un ange dans les airs au-dessus de la ville. Il accourut et vit, ainsi que deux mille personnes rassemblées, un ange qui planait dans les nuages, armé d'une longue épée et les ailes étendues.

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] *Coloss.*, cap. II, vers. 18.

Les habitants s'écriaient que c'était l'ange exterminateur ; et la consternation devenait générale, lorsqu'un ecclésiastique fit remarquer que ce qu'on voyait n'était que la représentation dans les nuées d'un ange de marbre blanc placé au haut du clocher de Saint-Gothard.

Angeweiller (Le comte d') épouse de la main gauche une fée qui lui laisse des dons merveilleux. *Voy.* Fées[1].

Anguekkok, espèce de sorciers auxquels les Groenlandais ont recours dans leurs embarras.



Quand les veaux marins ne se montrent pas en assez grand nombre, on va prier l'anguekkok d'aller trouver la femme prodigieuse qui, selon la tradition, a traîné la grande île de Disco de la rivière de Baal, où elle était située autrefois, pour la placer à plus de cent lieues de là, à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. D'après la légende, cette femme habite au fond de la mer, dans une vaste maison gardée par les veaux marins; des oiseaux de mer nagent dans sa lampe d'huile de poisson, et les habitants de l'abîme se réunissent autour d'elle, attirés par son éclat, sans pouvoir la quitter, jusqu'à ce que l'anguekkok la saisisse par les cheveux, et, lui enlevant sa coiffure, rompe le charme qui les retenait auprès d'elle.

Quand un Groenlandais tombe malade, c'est encore l'anguekkok qui lui sert de médecin ; il se charge également de guérir les maux du corps et ceux de l'âme[2]. *Voy.* Torngarsuk.

Anguille. Les livres de secrets merveilleux donnent à l'anguille des vertus surprenantes. Si on la laisse mourir hors de l'eau, qu'on mette ensuite son corps entier dans de fort vinaigre mêlé avec du sang de vautour, et qu'on place le tout sous du fumier, cette composition « fera ressusciter tout ce qui lui sera présenté, et lui redonnera la vie comme auparavant[3] ».

Des autorités de la même force disent encore que celui qui mange le cœur tout chaud d'une anguille sera saisi d'un instinct prophétique, et prédira les choses futures.

[1] Voyez aussi la Fée d'Angeweiller, dans les *Légendes des esprits et des démons*.

[2] *Expédition du capitaine Graah dans le Groenland.*

[3] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. II, ch. III.

Les Égyptiens adoraient l'anguille, que leurs prêtres seuls avaient droit de manger.

On a beaucoup parlé, dans le dernier siècle, des anguilles formées de farine ou de jus de mouton ; c'était une de ces plaisanteries qu'on appelle aujourd'hui des canards.

N'oublions pas le petit trait d'un avare, rapporté par Guillaume de Malmesbury, doyen d'Elgin, dans la province de Murray, en Écosse, lequel avare fut, par magie, changé en anguille et mis en matelote[1].

Animaux. Ils jouent un grand rôle dans les anciennes mythologies. Les païens en adoraient plusieurs, ou par terreur, ou par reconnaissance, ou par suite des doctrines de la métempsycose. Chaque dieu avait un animal qui lui était dévoué.

Les anciens philosophes avaient parfois, au sujet des animaux, de singulières idées. Celse, qui a été si bien battu par Origène, soutenait que les animaux ont plus de raison, plus de sagesse, plus de vertu que l'homme (peut-être jugeait-il d'après lui-même), et qu'ils sont dans un commerce plus intime avec la Divinité. Quelques-uns ont cherché dans de telles idées l'origine du culte que les Égyptiens rendaient à plusieurs animaux. Mais d'autres mythologues vous diront que ces animaux étaient révérés, parce qu'ils avaient prêté leur peau aux dieux égyptiens en déroute et obligés de se travestir. *Voy.* Ame des bêtes.

Divers animaux sont très-réputés dans la sorcellerie, comme le coq, le chat, le crapaud, le bouc, le loup, le chien, ou parce qu'ils accompagnent les sorcières au sabbat, ou pour les présages qu'ils donnent, ou parce que les magiciens et les démons empruntent leurs formes. Nous en parlerons à leurs articles particuliers.

Dix animaux sont admis dans le paradis de Mahomet : la baleine de Jonas, la fourmi de Salomon, le bélier d'Ismaël, le veau d'Abraham, l'ânesse de Balaam, la chamelle du prophète Saleh, le bœuf de Moïse, le chien des sept dormants, le coucou de Balkis, reine de Saba, et la mule de Mahomet. *Voy.* Borack.

Nous ne dirons qu'un mot d'une erreur populaire qui, aujourd'hui, n'est plus très-enracinée. On croyait autrefois que toutes les espèces qui sont sur la terre se trouvaient aussi dans la mer. Le docteur Brown a prouvé que cette opinion n'était pas fondée. « Il serait bien difficile, dit-il, de trouver l'huître sur la terre ; et la panthère, le chameau, la taupe ne se rencontrent pas dans l'histoire naturelle des poissons. D'ailleurs le renard, le chien, l'âne, le lièvre de mer ne ressemblent pas aux animaux terrestres qui portent le même nom. Le cheval marin n'est pas plus un cheval qu'un aigle ; le bœuf de mer n'est qu'une grosse raie ; le lion marin, une espèce d'écre-

[1] Cité par M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*.

visse; et le chien marin ne représente pas plus le chien de terre que celui-ci ne ressemble à l'étoile Sirius, qu'on appelle aussi le chien [1]. »

Il serait long et hors de propos de rapporter ici toutes les bizarreries que l'esprit humain a enfantées par rapport aux animaux. *Voy.* Bêtes, etc.

Aniran, génie musulman qui préside aux noces.

Anjorrand. *Voy.* Denis.

Anka. *Voy.* Simorgue.

Annaberge, démon terrible parmi les démons gardiens des mines. Il tua un jour plusieurs ouvriers dans la riche mine d'argent de l'Allemagne appelée *Corona Rosacea.*

« L'annaberge se montrait sous la forme d'un bouc avec des cornes d'or, et se précipitait sur les mineurs avec impétuosité, ou sous la forme d'un cheval, qui jetait la flamme et la peste par ses naseaux. » Ce terrible annaberge pouvait bien n'être qu'un esprit très-connu aujourd'hui des chimistes sous le nom de *feu grisou.* La lampe de sûreté d'Humphrey-Davy aurait été un talisman précieux aux mineurs de la Couronne de roses [2].

Annabry, l'un des sept princes de l'enfer qui se montrèrent un jour à Faust. Il était en chien noir et blanc, avec des oreilles longues de quatre aunes [3]. *Voy.* Faust.

Anne l'Écossaise. — *Voy.* Auxonne.

Anneau. Il y avait autrefois beaucoup d'anneaux enchantés ou chargés d'amulettes. Les magiciens faisaient des anneaux constellés avec lesquels on opérait des merveilles. *Voy.* Éléazar. — Cette croyance était si répandue chez les païens, que leurs prêtres ne pouvaient porter d'anneaux, à moins qu'ils ne fussent si simples qu'il était évident qu'ils ne contenaient pas d'amulettes [4].

Les anneaux magiques devinrent aussi de quelque usage chez les chrétiens, et même beaucoup de superstitions se rattachèrent au simple *anneau d'alliance.* On croyait qu'il y avait dans le quatrième doigt, qu'on appela spécialement doigt annulaire ou doigt destiné à l'anneau, un nerf qui répondait directement au cœur; on recommanda donc de mettre l'anneau d'alliance à ce seul doigt. Le moment où le mari donne l'anneau à sa jeune épouse devant le prêtre, ce moment, dit un vieux livre de secrets, est de la plus haute importance. Si le mari arrête l'anneau à l'entrée du doigt et ne passe pas la seconde jointure, la femme sera maîtresse; mais s'il enfonce l'anneau jusqu'à l'origine du doigt, il sera chef et souverain. Cette idée est encore en vigueur, et les jeunes mariées ont généralement soin de courber le doigt annulaire au moment où elles reçoivent l'anneau, de manière à l'arrêter avant la seconde jointure.

[1] Brown, *Des erreurs populaires,* liv. III, ch. xxiv.
[2] Quarterly Review, *Essai sur les superstitions populaires.*
[3] M. François Hugo, le *Faust anglais.*
[4] *Aulu-Gelle,* lib. X, cap. xxv.

Les Anglaises, qui observent la même superstition, font le plus grand cas de l'anneau d'alliance, à cause de ses propriétés. Elles croient qu'en mettant un de ces anneaux dans un bonnet de nuit, et plaçant le tout sous leur chevet, elles verront en songe le mari qui leur est destiné.

Les Orientaux révèrent les anneaux et les bagues, et croient aux anneaux enchantés. Leurs contes sont pleins de prodiges opérés par ces anneaux. Ils citent surtout, avec une admiration sans bornes, l'*anneau de Salomon,* par la force duquel ce prince commandait à toute la nature. Le grand nom de Dieu est gravé sur cette bague, qui est gardée par des dragons, dans le tombeau inconnu de Salomon. Celui qui s'emparerait de cet anneau serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres. *Voy.* Sakhar. — A défaut de ce talisman prodigieux, ils achètent à des magiciens des anneaux qui produisent aussi des merveilles.

L'abominable Henri VIII bénissait des anneaux d'or, qui avaient, disait-il, la propriété de guérir de la crampe [1]. Les faiseurs de secrets ont inventé des bagues magiques qui ont plusieurs vertus. Leurs livres parlent de l'*anneau des voyageurs.* Cet anneau, dont le secret n'est pas bien certain, donnait à celui qui le portait le moyen d'aller sans fatigue de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

Anneau d'invisibilité. On n'a pas perdu le secret de l'*anneau d'invisibilité.* Les cabalistes ont laissé la manière de faire cet anneau, qui plaça Gygès au trône de Lydie. Il faut entreprendre cette opération un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète se trouve en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et purifié; on en formera une bague où puisse entrer facilement le doigt du milieu; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant † au milieu d'eux † s'en alla* [2]; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la planète, on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera neuf jours; et quand on le retirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on le gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé, pour s'en servir à l'occa-

[1] Misson, *Voyage d'Italie,* t. III, p. 16, à la marge.
[2] Saint Luc, ch. iv, verset 30.

sion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistants celui qui la porte ; et quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main, que l'on ferme en forme de poing.

Porphyre, Jamblique, Pierre d'Apone et Agrippa, ou du moins les livres de secrets qui leur sont attribués, soutiennent qu'un anneau fait de la manière suivante a la même propriété. Il faut prendre des poils qui sont au-dessus de la tête de l'hyène, et en faire de petites tresses avec lesquelles on fabrique un anneau, qu'on porte aussi dans le nid de la huppe. On le laisse là neuf jours ; on le passe ensuite dans des parfums préparés sous les auspices de Mercure (planète). On s'en sert comme de l'autre anneau, excepté qu'on l'ôte absolument du doigt quand on ne veut plus être invisible.

Si, d'un autre côté, on veut se précautionner contre l'effet de ces anneaux cabalistiques, on aura une bague faite de plomb raffiné et purgé ; on enchâssera dans le chaton un œil de jeune belette qui n'aura porté des petits qu'une fois ; sur le contour on gravera les paroles suivantes : *Apparuit Dominus Simoni.* Cette bague se fera un samedi, lorsqu'on connaîtra que Saturne est en opposition avec Mercure. On l'enveloppera dans un morceau de linceul mortuaire qui ait enveloppé un mort ; on l'y laissera neuf jours ; puis, l'ayant retirée, on fera trois fois le parfum de Saturne, et on s'en servira.

Ceux qui ont imaginé ces anneaux ont raisonné sur le principe de l'antipathie qu'ils supposaient entre les matières qui les composent. Rien n'est plus antipathique à la huppe que l'hyène, et Saturne rétrograde presque toujours à Mercure ; ou, lorsqu'ils se rencontrent dans le domicile de quelques signes du zodiaque, c'est toujours un aspect funeste et de mauvais augure [1]. Nous parlons astrologie.

On peut faire d'autres anneaux sous l'influence des planètes, et leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. « Mais dans ces caractères, herbes cueillies, constellations et charmes, le diable se coule, » comme dit Leloyer, quand ce n'est pas simplement le démon de la grossière imposture. « Ceux qui observent les heures des astres, ajoute-t-il, n'observent que les heures des démons qui président aux pierres, aux herbes et aux astres mêmes. »—Et il est de fait que ce ne sont ni des saints ni des cœurs honnêtes qui se mêlent de ces superstitions.

Anneberg, démon des mines ; il tua un jour de son souffle douze ouvriers qui travaillaient à une mine d'argent dont il avait la garde. C'est un démon méchant, rancunier et terrible. Il se montre surtout en Allemagne ; on dit qu'il a la figure d'un cheval, avec un cou immense et des yeux effroyables [1]. C'est le même que l'annaberge.

[1] *Petit Albert.*

Année. Plusieurs peuples ont célébré par des cérémonies plus ou moins singulières le retour du nouvel an. Chez les Perses, un jeune homme s'approchait du prince et lui faisait des offrandes, en disant qu'il lui apportait la nouvelle année de la part de Dieu. Chez nous, on se donne des étrennes.

Les Gaulois commençaient l'année par la cérémonie du gui de chêne, qu'ils appelaient *le gui de l'an neuf* ou du nouvel an. Les druides, accompagnés du peuple, allaient dans une forêt, dressaient autour du plus beau chêne un autel triangulaire de gazon, et gravaient sur le tronc et sur les deux plus grosses branches de l'arbre révéré les noms des dieux qu'ils croyaient les plus puissants : *Theutatès, Hésus, Taranis, Belenus.* Ensuite l'un d'eux, vêtu d'une blanche tunique, coupait le gui avec une serpe d'or ; deux autres druides étaient là pour le recevoir dans un linge et prendre garde qu'il ne touchât la terre. Ils distribuaient l'eau où ils faisaient tremper ce nouveau gui, et persuadaient au peuple qu'elle guérissait plusieurs maladies et qu'elle était efficace contre les sortiléges [2].

Année platonique. On appelle *année platonique* un espace de temps à la fin duquel tout doit se retrouver à la même place. Les uns comptent seize mille ans pour cette révolution, d'autres trente-six mille [3]. Il y en eut aussi qui croyaient anciennement qu'au bout de cette période le monde serait renouvelé, et que les âmes rentreraient dans leurs corps pour commencer une nouvelle vie semblable à la précédente. On conte là-dessus cette petite anecdote :

Des Allemands, arrêtés dans une auberge de Châlons-sur-Marne, amenèrent la conversation sur cette grande année platonique où toutes les choses doivent retourner à leur premier état ; ils voulurent persuader au maître du logis qu'il n'y avait rien de si vrai que cette révolution ; « de sorte, disaient-ils, que, dans seize mille ans d'ici, nous serons à boire chez vous à pareille heure et dans cette même chambre. »

Là-dessus, ayant très-peu d'argent, en vrais Allemands qu'ils étaient, ils prièrent l'hôte de leur faire crédit jusque-là.

Le cabaretier champenois leur répondit qu'il le voulait bien. « Mais, ajouta-t-il, parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez pareillement à boire ici comme

[1] Wierus, *De præst.*, lib. I, cap. XXII.
[2] Saint-Foix, *Essais*, etc., t. II.
[3] Quelques-uns disaient que les corps célestes seulement se retrouvaient au même point au bout de la grande année. Cicéron, dans un passage de son *Hortensius*, conservé par Servius, fait cette grande année de douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres.

vous faites, et que vous vous êtes retirés sans payer, acquittez le passé, et je vous ferai crédit du présent... »

Année climatérique. Le préjugé des *années climatériques* subsiste encore, quoiqu'on en ait à peu près démontré l'absurdité. Auguste écrivait à son neveu Caius pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance, attendu qu'il avait passé la soixante-troisième année, — qui est cette grande climatérique si redoutable pour les humains. — Beaucoup de personnes craignent encore l'année climatérique; cependant une foule de relevés prouvent qu'il ne meurt pas plus d'hommes dans la soixante-troisième année que dans les années qui la précèdent. Mais un préjugé se détruit avec peine. Selon ces idées, que Pythagore fit naître par ses singulières rêveries sur les nombres, notre tempérament éprouve tous les sept ans une révolution complète. Quelques-uns disent même qu'il se renouvelle entièrement. D'autres prétendent que ce renouvellement n'a lieu que tous les neuf ans : aussi les années climatériques se comptent par sept et par neuf. Quarante-neuf et quatre-vingt-un sont des années très-importantes, disent les partisans de cette doctrine; mais soixante-trois est l'année la plus fatale, parce que c'est la multiplication de sept par neuf. Un Normand disait : Encore un des miens pendu à quarante-neuf ans! et qu'on dise qu'il ne faut pas se méfier des années climatériques!

« On ne doit pourtant pas porter trop loin, dit M. Salgues, le mépris de la période septénaire, qui marque en effet les progrès du développement et de l'accroissement du corps humain. Ainsi, généralement, les dents de l'enfance tombent à sept ans, la puberté se manifeste à quatorze, le corps cesse de croître à vingt et un. » — Mais cette observation n'est pas complétement exacte.



Allemands causant de l'année platonique.

Anninga, la lune chez les Groënlandais. C'était au commencement un jeune garçon qui aimait à courir les champs avec sa sœur Malina. Or un jour qu'il la poursuivait, elle se retourna tout à coup et lui barbouilla de noir la figure. Après quoi Malina, perdant terre, s'élança dans le ciel, où elle devint le soleil. Anninga, qui n'a cessé de la poursuivre, est devenu la lune.

Annius de Viterbe (Jean Nanni), savant ecclésiastique, né à Viterbe en 1432. Il a publié une collection de manuscrits attribués à Bérose, à Fabius Pictor, à Caton, à Archiloque, à Manéthon, etc., et connus sous le nom d'*Antiquités d'Annius*. Ce recueil a peu de crédit. On prétend qu'il contient beaucoup de fables; mais plusieurs de ces fables sont d'antiques légendes.

On doit encore à Annius un *Traité de l'empire des Turcs,* et un livre des *Futurs triomphes des chrétiens sur les Turcs et les Sarasins,* etc. Ces deux ouvrages sont des explications de l'Apocalypse. L'auteur pense que Mahomet est l'Antechrist, et que la fin du monde aura lieu quand le peuple des saints (les chrétiens) aura soumis entièrement les juifs et les mahométans.

Anocchiatura, fascination involontaire qui s'exerce soit par les yeux, soit par les paroles, selon les croyances populaires des Corses, mais dans un sens très-bizarre, les puissances mystérieuses qui président à l'anocchiatura ayant la singulière habitude d'exécuter le contraire de ce qu'on souhaite. Aussi, dans la crainte de fasciner les enfants en leur adressant des bénédictions ou des éloges, le peuple qui leur veut du bien le leur prouve par des injures et des souhaits d'autant plus favorables qu'ils sont plus affreusement exprimés[1].

Anpiel, l'un des anges que les rabbins chargent du gouvernement des oiseaux; car ils mettent chaque espèce créée sous la protection d'un ou de plusieurs anges.

Anselme de Parme, astrologue né à Parme, où il mourut en 1440. Il avait écrit des *Institu-*

[1] M. P. Mérimée, *Colomba*.

tions astrologiques, qui n'ont pas été imprimées. Wierus[1] et quelques démonographes le mettent au nombre des sorciers. Des charlatans, qui guérissaient les plaies au moyen de paroles mystérieuses que l'on prétend inventées par lui, ont pris le nom d'anselmistes; et, pour mieux en imposer, ils se vantaient de tenir leur vertu de guérir non d'Anselme de Parme, mais de saint Anselme de Cantorbéry. Voy. *Art de saint Anselme.*



Annochiatura.

Ansuperomain, sorcier des environs de Saint-Jean-de-Luz, qui, selon des informations prises sous Henri IV par le conseiller Pierre Delancre[2], fut vu plusieurs fois au sabbat, à cheval sur un démon qui avait la forme de bouc, et jouant de la flûte pour la danse des sorcières.

Anthæus. Il y a, comme dit Boguet, des familles où il se trouve toujours quelqu'un qui devient loup-garou. Évanthes et après lui Pline rapportent que dans la race d'un certain Anthæus, Arcadien, on choisissait par le sort un homme que l'on conduisait près d'un étang. Là, il se dépouillait, pendait ses habits à un chêne; et, après avoir passé l'eau à la nage, s'enfuyait dans un désert où, transformé en loup, il vivait et conversait avec les loups pendant neuf ans. Il fallait que durant ce temps il ne vît point d'hommes; autrement le cours des neuf ans eût recommencé. Au bout de ce terme il retournait vers le même étang, le traversait à la nage et rentrait chez lui, où il ne se trouvait pas plus âgé que le jour de sa transmutation en loup : le temps qu'il avait passé sous cette forme ne faisant pas compte dans le nombre des années de sa vie[3].

Antamtapp, enfer des Indiens, plein de chiens enragés et d'insectes féroces. On y est couché sur des branches d'épines et continuellement caressé par des corbeaux à bec de fer. Les Brahmes disent que les supplices de cet enfer sont éternels.

[1] *In libro apologetico.*
[2] *Tableau de l'inconstance des démons,* liv. III, disc. IV.
[3] *Discours des spectres,* liv. IV, ch. XV.

Antechrist. Par Antechrist on entend ordinairement un tyran impie et cruel, ennemi de Jésus-Christ. Il doit régner sur la terre lorsque le monde approchera de sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir; et même Notre-Seigneur a déclaré que les élus y succomberaient, si le temps n'en était abrégé en leur faveur; car il se donnera pour le Messie et fera des prodiges *capables d'induire en erreur les élus mêmes.*

Leloyer rapporte cette opinion populaire, que les démons souterrains ne gardent que pour lui les trésors cachés, au moyen desquels il pourra séduire les peuples; et sa persécution sera d'autant plus redoutable, qu'il ne manquera d'aucun moyen de séduire, et agira beaucoup plus par la corruption que par la violence brutale. C'est à cause des miracles qu'il doit faire que plusieurs l'appellent le singe de Dieu.

Le mot de passe des sectateurs de l'Antechrist sera, dit Boguet : *Je renie le baptême.*

Ce qui est assez grotesque, assurément, c'est que les protestants, ces précurseurs de l'Antechrist, donnent le nom d'Antechrist au pape, comme les larrons qui crient au voleur pour détourner d'eux les recherches[1]. *Voy.* ABDEEL.

On a raillé l'abbé Fiard, qui regardait Voltaire et les encyclopédistes comme des précurseurs de l'Antechrist. Il est très-possible que les railleurs aient tort.

Antesser, démon. *Voy.* BLOKULA.

Anthropomancie, divination par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes éventrés. Cet horrible usage était très-ancien. Hérodote dit que Ménélas, retenu en Égypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfants du pays, et chercha à savoir ses destinées dans leurs entrailles. Héliogabale pratiquait cette divination. Julien l'Apostat, dans ses opérations magiques et dans ses sacrifices nocturnes, faisait tuer, dit-on, un grand nombre d'enfants pour consulter leurs entrailles. Dans sa dernière expédition, étant à Carra, en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune; et, après avoir fait ce qu'il voulut avec les complices de son impiété, il scella les portes, et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Il fut tué dans la bataille qu'il livra aux Perses, et ceux qui entrèrent dans le temple de Carra sous le règne de Jovien, son successeur, y trouvèrent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

Anthropophages. Le livre attribué à Énoch dit que les géants nés du commerce des anges avec les filles des hommes furent les premiers anthropophages. Marc-Paul rapporte que de son

[1] Voyez la Légende de l'Antechrist, à la fin des *Légendes du Nouveau Testament.*

temps, dans la Tartarie, les magiciens avaient le droit de manger la chair des criminels; les sorciers ont été souvent convaincus d'anthropophagie, notamment les loups-garous, et des écrivains ont relevé ce fait notable qu'il n'y a que les chrétiens qui n'aient pas été anthropophages.

Antide. Une vieille tradition populaire rapporte que saint Antide, évêque de Besançon, vit un jour dans la campagne un démon fort maigre et fort laid, qui se vantait d'avoir porté le trouble dans l'Église de Rome. Le saint appela le démon, le fit mettre à quatre pattes, lui sauta sur le dos, se fit par lui transporter à Rome, répara le dégât dont l'ange déchu se montrait si fier, et s'en revint en son diocèse par la même voiture.

Antiochus, moine de Séba, qui vivait au commencement du septième siècle. Dans ses 190 homélies, intitulées *Pandectes des divines Écritures,* la 84e, *De insomniis,* roule sur les visions et les songes[1].

Antipathie. Les astrologues prétendent que ce sentiment d'opposition qu'on ressent pour une personne ou pour une chose est produit par les astres. Ainsi deux personnes nées sous le même aspect auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parce qu'elles seront nées sous des conjonctions opposées. Mais comment expliqueront-ils les antipathies que les grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? On en cite un grand nombre auxquelles on ne peut rien comprendre. La Mothe-le-Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre. César n'entendait pas le chant du coq sans frissonner. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Marie de Médicis ne pouvait supporter la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toutes les autres fleurs. Le cardinal Henri de Cardonne éprouvait la même aversion, et tombait en syncope lorsqu'il sentait l'odeur des roses. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat. Le maréchal de Schomberg avait la même faiblesse. Ladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait à l'aspect du cresson. Érasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Tycho-Brahé défaillait à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Cardan ne pouvait souffrir les œufs; le poëte Arioste, les bains; le fils de Crassus, le pain; Jules César Scaliger, le son de la vielle.

On trouve souvent la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre; elle en dit la raison : étant encore petite, son père l'aperçut un jour qui feuilletait les volumes de sa bibliothèque pour y chercher des images; il les lui retira brusquement des mains, et lui dit d'un ton terrible qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient si elle osait y toucher.... Ces menaces absurdes, ordinaires à certains parents, occasionnent toujours de funestes effets qu'on ne peut souvent plus détruire.

Pline assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval, que si le cheval passe où le loup a passé, il sent aux jambes un engourdissement qui l'empêche de marcher. Un cheval sent le tigre en Amérique, et refuse obstinément de traverser une forêt où son odorat lui annonce la présence de l'ennemi. Les chiens sentent aussi très-bien les loups, avec lesquels ils ne sympathisent pas; et peut-être serions-nous sages de suivre jusqu'à un certain point, avec les gens que nous voyons la première fois, l'impression sympathique ou antipathique qu'ils nous font éprouver, car l'instinct existe aussi chez les hommes mêmes, qui le surmontent plus ou moins à propos par la raison.

Antipodes. L'existence des antipodes était regardée naturellement comme un conte, dans le temps où l'on croyait que la terre était plate. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a perfidement écrit, que le prêtre Virgile fut excommunié par le pape Zacharie pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes. Ce Virgile au contraire, à cause de sa science, fut comblé d'honneurs par le saint-siége et nommé à l'évêché de Salzbourg. D'ailleurs le pape Zacharie savait probablement qu'il y a des antipodes, puisque avant lui Origène, le pape saint Clément et d'autres en avaient parlé. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Athanase et la plupart des Pères n'ignoraient pas la forme sphérique de la terre. On en a le témoignage dans le livre de *la Création du monde,* écrit par Jean Philoponos au septième siècle.

La plupart des hommes à qui l'éducation n'a pas étendu les bornes de l'esprit croient encore que la terre n'est qu'un grand plateau, et il serait difficile de leur persuader qu'on trouve au-dessous de nous des humains qui ont la tête en bas, et les pieds justement opposés aux nôtres[1].

Les anciens mythologues citent, dans un autre sens, sous le nom d'Antipodes, des peuples fabuleux de la Libye, à qui on attribuait huit doigts aux pieds, et les pieds *tournés* en arrière. On ajoute qu'avec cela ils couraient comme le vent.

Antithées. Les païens donnaient ce nom à des esprits grossiers, démons du dernier ordre, qui venaient souvent à la place des dieux évoqués par les magiciens et leur jouaient de vilains tours.

[1] Voyez t. XII de la *Bibliotheca Patrum,* ed. Lugdun.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t II. p. 72.

Antoine. Saint Antoine est célèbre par les tentations qu'il eut à subir de la part du diable. Ceux qui ont mis leur esprit à la torture pour donner à ces faits un côté plaisant n'ont pas toujours eu autant d'esprit qu'ils ont voulu en montrer. Ils n'égalent certainement pas le bon légendaire, qui conte qu'Antoine, ayant dompté Satan, le contraignit à demeurer auprès de lui sous sa forme la plus convenable, qui était celle d'un cochon. *Voy.* Ardents.

Apantomancie, divination tirée des objets qui se présentent à l'improviste. Tels sont les présages que donne la rencontre d'un lièvre ou d'un aigle, etc.

Aparctiens, peuples fabuleux que d'anciens conteurs ont placés dans le Septentrion. Ils étaient transparents comme du cristal, et avaient les pieds étroits et tranchants comme des patins, ce ce qui les aidait merveilleusement à glisser sur leurs lacs gelés. Leur longue barbe ne leur pendait pas au menton, mais au bout du nez. Ils n'avaient point de langue, mais deux solides râteliers de dents, qu'ils frappaient musicalement l'un contre l'autre pour s'exprimer. Ils ne sortaient que la nuit, et se reproduisaient par le moyen de la sueur, qui se congelait et formait un petit. Leur dieu était un ours blanc[1].

Apis, ou mieux Hapi. C'est le bœuf que les Égyptiens adoraient. Il devait être noir et avoir une tache blanche carrée sur le front. Dès qu'il avait trôné vingt-cinq ans dans ses deux étables, qui étaient deux temples, on le noyait, et on lui cherchait un remplaçant. On croit que ce bœuf représentait Osiris.

Apocalypse. Dans cette clôture redoutable du saint livre qui commence par la Genèse, l'esprit de l'homme s'est souvent égaré. La manie de vouloir tout expliquer, quand nous sommes entourés de tant de mystères que nous ne pouvons comprendre ici-bas, a fourvoyé bien des esprits. Après avoir trouvé la bête à sept têtes et l'Antechrist dans divers personnages, on est aussi peu avancé que le premier jour. Newton a échoué, comme les autres, dans l'interprétation de l'Apocalypse. Ceux qui l'ont lue comme un poëme hermétique ont leur excuse dans leur folie. Pour nous, attendons que Dieu lève les voiles.

Il y a eu plusieurs Apocalypses supposées, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thomas, de saint Étienne, d'Esdras, de Moïse, d'Élie, d'Abraham, de Marie, femme de Noé, d'Adam même. Porphyre a cité encore une Apocalypse de Zoroastre.

Apollinaire, plante ainsi nommée chez les païens parce qu'elle était consacrée à Apollon. Les chrétiens lui ont conservé ce nom à cause du grand saint qui l'a porté.

Apollonie de Leuttershausen. Cette femme vivait au temps où s'établit la réforme. Elle habitait avec son mari, Hans Geisselbrecht, le margraviat de Brandebourg. Son histoire a été publiée par Sixte Agricola et Georges Witmer (Ingolstadt, 1584). Gorres l'a résumée dans le quatrième volume de sa *Mystique*. Nous l'empruntons à ce grand ouvrage. — Hans Geisselbrecht était un chenapan qui passait sa vie à boire, à jurer et à maltraiter sa femme. Un matin, les voisines reprochèrent à la pauvre Apollonie le vacarme qui s'était fait toute la nuit chez elle. Furieuse de subir des reproches après tout ce qu'elle endurait de son mari, elle s'écria : — Si le bon Dieu ne veut pas me délivrer de cet homme violent, eh bien, que le diable vienne à mon aide. — Le soir, lorsque le bétail fut rentré, elle s'en alla traire ses vaches. Alors elle vit voler autour de sa tête deux oiseaux qui semblaient des corbeaux, quoique à cette époque il n'y en eût plus dans le pays. Puis un homme de haute taille parut à ses côtés et lui dit : — Ah! ma pauvre femme, j'ai bien pitié de vous et de votre triste sort, avec un affreux mari qui dévorera tout ce que vous possédez. Si vous voulez être à moi, je vais vous conduire à l'instant en un lieu charmant où vous pourrez boire, manger, chanter, danser à votre aise, et mener une vie comme vous n'en avez jamais mené jusqu'ici, car le ciel n'est pas tel que vous le représentent vos prêtres; je vous ferai voir bien autre chose. — Apollonie, sans plus réfléchir, donna sa main à l'inconnu en disant qu'elle voulait bien être à lui. Aussitôt elle fut possédée. Les voisins, un instant après, accoururent à ses cris, car elle venait de se jeter dans un égout situé près de son étable, et elle pouvait s'y noyer. Comme on la remportait dans sa maison, elle s'écriait : — Laissez-moi! ne voyez-vous pas la vie délicieuse que je mène; je ne fais que boire, manger, chanter et danser[1]... Il paraît que les exorcismes la guérirent, et nous n'avons pas la suite de son histoire.

Apollonius de Tyane, philosophe pythagoricien, né à Tyane en Cappadoce, peu de temps après Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était un de ces aventuriers qui s'occupaient de théurgie, et qui cherchaient auprès des magiciens et des jongleurs, si nombreux chez les païens, ces secrets mystérieux au moyen desquels ils étonnaient la foule. Il était oublié lorsque l'impératrice Julie, femme de Septime Sévère, princesse de mœurs dissolues, et par conséquent ennemie de l'Évangile, pria Philostrate, autre ennemi des chrétiens, de faire d'Apollonius un héros que l'on pût opposer au Christ. Avec des matériaux recueillis plus d'un siècle après la mort de cet homme, dont on ne se souvenait plus, il composa un récit que Lactance compare à l'*Ane d'or* d'Apulée. Apollonius de Tyane était un magicien

[1] *Supplément à l'Histoire véritable de Lucien.*

[1] *La mystique divine, naturelle et diabolique*, par Gorres, traduit de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi.

comme Faust, et, comme lui, on l'a entouré de merveilles souvent imaginaires. Sa vie, qui n'est ainsi qu'un roman, a été traduite en français par Vigenère, un volume in-4°[1].

Eusèbe ne parle d'Apollonius de Tyane que comme d'un escamoteur. Leloyer dit que ce fut Simon le magicien qui lui enseigna la magie noire, et Ammien Marcellin le met au nombre des hommes qui ont été assistés d'un démon familier, comme Socrate, Numa et une foule d'autres. On sait peu de choses sur la fin d'Apollonius. Hiéroclès, qui, d'après les récits de Philostrate, voulait faire sa cour à Domitien en vantant ce faiseur de tours de passe-passe, eut le front de dire qu'il avait été enlevé au ciel, tandis que de plus avisés ont écrit qu'il avait été emporté par le diable dans un âge avancé.

Et il n'est pas le seul qui ait eu cette chance, quoique le vulgaire des philosophes n'y voie que du feu. On a dit aussi que, si Aurélien, qui venait de prendre Tyane en Cappadoce, et qui avait juré de la détruire, l'épargna cependant, c'est que le spectre d'Apollonius lui avait apparu et avait intercédé pour sa ville. — Le croira qui voudra.

Il y a eu des gens qui ont trouvé Apollonius vivant au douzième siècle. *Voy.* Artephius.

Apomazar. *Des significations et événements des songes,* selon la doctrine des Indiens, Perses et Égyptiens, par Apomazar. Vol. in-8°; Paris, 1580. Fatras oublié, mais rare.

Apone. *Voy.* Pierre d'Apone.

[1] Voyez l'abrégé de cette vie dans les *Légendes infernales.*



Apparitions. On ne peut pas très-bien préciser ce que c'est qu'une apparition. Dom Calmet dit que si l'on voit quelqu'un en songe, c'est une apparition. « Souvent, ajoute-t-il, il n'y a que l'imagination de frappée; ce n'en est pas moins quelquefois un fait surnaturel quand il a des relations. »

Dans la rigueur du terme, une apparition est la présence subite d'une personne ou d'un objet contre les lois de la nature : par exemple, l'apparition d'un mort, d'un ange, d'un démon, etc.

Ceux qui nient absolument les apparitions sont téméraires. Spinoza, malgré son matérialisme, reconnaissait qu'il ne pouvait nier les apparitions ni les miracles.

On ne raisonne pas mieux lorsqu'on dit qu'une chose qui est arrivée autrefois devrait arriver encore. Il y a bien des choses qui ont eu lieu jadis et qui ne se renouvellent pas, dans le système même des matérialistes, comme il y a bien des choses qui ont lieu aujourd'hui et que jadis on n'a pas soupçonnées.

Nous devons admettre et croire les apparitions rapportées dans les saintes Écritures. Nous ne sommes pas tenus à la même foi dans les simples histoires; et il y a des apparitions qui, réelles ou intellectuelles, sont fort surprenantes. On lit dans la vie de saint Macaire qu'un homme ayant reçu un dépôt le cacha sans en rien dire à sa femme et mourut subitement. On fut très-embarrassé quand le maître du dépôt vint le réclamer. Saint Macaire pria, dit la légende, et le défunt apparut à sa femme, à qui il déclara que l'argent redemandé était enterré au pied de son lit, ce qui fut trouvé vrai. Ces sortes d'apparitions ne peuvent pas être repoussées, parce qu'elles ont devant Dieu un motif raisonnable. Mais Dieu ne permet jamais les apparitions ridicules, qui ne sont généralement que de mauvaises farces. Ce sont les apparitions des morts chez les anciens qui ont donné naissance à la nécromancie. *Voy.* NÉCROMANCIE.

Nous ne songerons à nous occuper ici que des



apparitions illusoires ou douteuses, et le nombre en est immense. Nous suivrons un moment les écrivains qui ne doutent de rien, et qui, dans leurs excès mêmes, sont encore moins stupides et moins à quatre pattes que ceux qui doutent de tout. Quelquefois, disent-ils, les apparitions ne sont que vocales : c'est une voix qui appelle. Mais dans les bonnes apparitions l'esprit se montre. — Quand les esprits se font voir à un homme seul, ajoutent les cabalistes, ils ne présagent rien de bon; quand ils apparaissent à deux personnes à la fois, rien de mauvais; ils ne se montrent guère à trois personnes ensemble.

Il y a des apparitions imaginaires causées par les remords; des meurtriers se sont crus harcelés ou poursuivis par leurs victimes. Une femme, en 1726, accusée, à Londres, d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; on lui présente l'habit du mort, qu'on secoue devant elle; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même; elle se jette à ses pieds et déclare qu'elle voit son mari. Mais on trouvera des choses plus inexplicables.

Les apparitions du diable, qui a si peu besoin de se montrer pour nous séduire, faibles que nous sommes, ont donné lieu à une multitude de récits merveilleux. Des sorciers brûlés à Paris ont dit en justice que, quand le diable veut se faire un corps aérien pour se montrer aux hommes, « il faut que le vent soit favorable et que la lune soit pleine ». Et lorsqu'il apparaît, c'est toujours avec quelque défaut nécessaire, ou trop

noir, ou trop pâle, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit, ou le pied fourchu, ou les mains en griffes, ou la queue au derrière et les cornes en tête, etc., à moins qu'il ne prenne une forme bizarre. Il parlait à Simon le Magicien, et à d'autres, sous la figure d'un chien; à Pythagore, sous celle d'un fleuve; à Apollonius, sous celle d'un orme, etc.

Excepté les démons de midi, les démons et les spectres apparaissent la nuit plutôt que le jour, et la nuit du vendredi au samedi de préférence à toute autre, comme le déclare Jean Bodin, d'après un grand nombre de témoignages.

Les apparitions des esprits, dit Jamblique, sont analogues à leur essence. L'aspect des habitants des cieux est consolant, celui des archanges terrible, celui des anges moins sévère, celui des démons épouvantable. Il est assez difficile, ajoute-t-il, de se reconnaître dans les apparitions des spectres, car il y en a de mille sortes. — Delancre donne pourtant les moyens de ne point s'y tromper. « On peut distinguer les âmes des démons, dit-il. Ordinairement les âmes apparaissent en hommes portant barbe, en vieillards, en enfants ou en femmes, bien que ce soit en habit et en contenance funeste. Or les démons peuvent se montrer ainsi. Mais, ou c'est l'âme d'une personne bienheureuse, ou c'est l'âme d'un damné. Si c'est l'âme d'un bienheureux, et qu'elle revienne souvent, il faut tenir pour certain que c'est un démon, qui, ayant manqué son coup de surprise, revient plusieurs fois pour le tenter encore. Car une âme ne revient plus quand elle est satisfaite, si ce n'est par aventure une seule fois pour dire merci. — Si c'est une âme qui se dise l'âme d'un damné, il faut croire encore que c'est un démon, vu qu'à grand'peine laisse-t-on jamais sortir l'âme des damnés. » Voilà les moyens de se reconnaître que Pierre Delancre donne comme aisés[1].

Il dit un peu plus loin que le spectre qui apparaît sous une peau de chien ou sous toute autre forme laide est un démon; mais le diable est si malin, qu'il vient aussi sous des traits qui le font prendre pour un ange. Il faut donc se défier. — *Voyez* pour les anecdotes : VISIONS, SPECTRES; FANTÔMES, HALLUCINATIONS, ESPRITS, LUTINS, VAMPIRES, REVENANTS, SONGES, ARMÉES PRODIGIEUSES, etc.

Voici, sur les apparitions, un petit fait qui a eu lieu à la Rochelle, et que les journaux rapportaient en avril 1843 : « Depuis quelque temps, la population se préoccupait des revenants qui apparaissaient tous les soirs sous la forme de flammes phosphorescentes, bleuâtres et mystérieuses. Ces revenants ont été pris au trébuchet : c'étaient cinq gros réjouis de paysans des environs qui, grimpés tous les soirs sur des arbres très-élevés, lançaient des boulettes phosphoriques avec un fil imperceptible. Pendant la nuit, ils donnaient le mouvement et la direction qu'ils voulaient à leurs globes de feu, et quand les curieux couraient après une flamme, elle devenait aussitôt invisible; mais à l'instant il en surgissait une autre sur un point opposé pour détourner l'attention. Ce jeu s'effectuait ainsi pendant quelques instants successivement, et puis simultanément, de manière à produire plusieurs flammes à la fois. — Cette jonglerie trompa bien des incrédules effrayés; mais enfin il se trouva un esprit rassis. Caché derrière une haie, il observa attentivement la mise en scène et devina le secret de la comédie. Suffisamment édifié, il alla querir la gendarmerie, et les cinq mystificateurs furent arrêtés au moment où ils donnaient une nouvelle représentation. Quel était leur but? On l'ignore. Le plus curieux de l'histoire, c'est qu'une commission scientifique avait déjà préparé un rapport sur l'étonnant phénomène *météorologique* de ces mauvais plaisants. »

[1] L'*Inconstance des démons*, liv. V, disc. II.

Mais il ne faut pas s'appuyer sur des farces de ce genre pour nier les apparitions. Il y en a d'incontestables, comme on le verra en divers articles de ce livre.

Apsaras. Les apsaras sont les fées de la mythologie indienne.



Apulée. Philosophe platonicien, né en Afrique, connu par le livre de *l'Ane d'or*. Il vécut au deuxième siècle, sous les Antonins. On lui attribue plusieurs prodiges auxquels sans doute il n'a jamais songé. Il dépensa tout son bien en voyages, et mit tous ses soins à se faire initier dans les mystères des diverses religions païennes; après quoi il s'aperçut qu'il était ruiné. Comme il était bien fait, instruit et spirituel, il captiva l'affection d'une riche veuve de Carthage, nommée Pudentilla, qu'il parvint à épouser. Il était encore jeune, et sa femme avait cinquante ans. Cette disproportion d'âge et la pauvreté connue d'Apulée firent soupçonner qu'il avait employé,

pour parvenir à ce riche mariage, la magie et les philtres. On disait même qu'il avait composé ces philtres avec des filets de poissons, des huîtres et des pattes d'écrevisses. Les parents de la femme, à qui ce mariage ne convenait pas, l'accusèrent de sortilége; il parut devant ses juges, et quoique les préjugés sur la magie fussent alors en très-grand crédit, Apulée plaida si bien sa cause qu'il la gagna pleinement.

Boguet et d'autres démonographes disent qu'Apulée fut métamorphosé en âne, comme quelques autres pèlerins, par le moyen des sorcières de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si la chose était possible et faisable [1]. La femme qui lui démontra que la chose était possible en le changeant en âne le vendit, puis le racheta. Par la suite, il devint si grand magicien qu'il se métamorphosait lui-même au besoin en cheval, en âne, en oiseau. Il se perçait le corps d'un coup d'épée sans se blesser. Il se rendait invisible, étant très-bien servi par son démon familier. C'est même pour couvrir son asinisme, dit encore Delancre, qu'il a composé son livre de *l'Ane d'or*.

Taillepied prétend que tout cela est une confusion, et que s'il y a un âne mêlé dans l'histoire d'Apulée, c'est qu'il avait un esprit familier qui lui apparaissait sous la forme d'un âne [2]. Les véritables ânes sont peut-être ici Delancre et Boguet. Ceux qui veulent jeter du merveilleux sur toutes les actions d'Apulée affirment que, par un effet de ses charmes, sa femme était obligée de lui tenir la chandelle pendant qu'il travaillait; d'autres disent que cet office était rempli par son démon familier. Quoi qu'il en soit, il y avait de la complaisance dans cette femme ou dans ce démon.

Outre son livre de *l'Ane d'or*, on a encore d'Apulée un petit traité du démon de Socrate, *De deo Socratis*, réfuté par saint Augustin; il a été traduit sous ce titre : *De l'esprit familier de Socrate*, avec des remarques, in-12. Paris, 1698.

Aquelare, ou le Bosquet du Bouc. C'est ainsi qu'on appelait dans le pays Basque un plateau où se faisait le sabbat.

Aquiel, démon que l'on conjure le dimanche. *Voy.* CONJURATIONS.

Aquin (Mardochée d'), rabbin de Carpentras, mort en 1650, qui se fit chrétien, et changea au baptême son nom de Mardochée en celui de Philippe. On recherche de lui *l'Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux;* Paris, in-8°, sans date.

Arachula, méchant esprit de l'air et grand ennemi de la lune, chez les Chinois voisins de la Sibérie. *Voy.* LUNE.

Arael, l'un des esprits que les rabbins du Talmud font, avec Anpiel, princes et gouverneurs du peuple des oiseaux.

Araignées. Les anciens regardaient comme un présage funeste les toiles d'araignée qui s'attachaient aux étendards et aux statues des dieux. Chez nous, une araignée qui court ou qui file promet de l'argent; les uns prétendent que c'est de l'argent le matin, et le soir une nouvelle; d'autres, au contraire, vous citeront ce proverbe-axiome : Araignée du matin, petit chagrin; araignée de midi, petit profit; araignée du soir, petit espoir. « Mais, comme dit M. Salgues [1], si les araignées étaient le signe de la richesse, personne ne serait plus riche que les pauvres. »

Quelques personnes croient aussi qu'une araignée est toujours l'avant-coureur d'une nouvelle heureuse, si on a le bonheur de l'écraser. M. de T***, qui avait cette opinion, donna, en 1790, au théâtre de Saint-Pétersbourg, une tragédie intitulée *Abaco et Moïna*. La nuit qui en précéda la représentation, au moment de se coucher, il aperçut une araignée à côté de son lit. La vue de l'insecte lui fit plaisir; il se hâta d'assurer la bonté du présage en l'écrasant; il avait saisi sa pantoufle, mais l'émotion qu'il éprouvait fit manquer le coup, l'araignée disparut. Il passa deux heures à la chercher en vain; fatigué de ses efforts inutiles, il se jeta sur son lit avec désespoir : « Le bonheur était là, s'écria-t-il, et je l'ai perdu! Ah! ma pauvre tragédie! » Le lendemain il fut tenté de retirer sa pièce, mais un de ses amis l'en empêcha; la pièce alla aux nues, et l'auteur n'en demeura pas moins persuadé qu'une araignée porte bonheur lorsqu'on l'écrase [2].

Dans le bon temps de la loterie, des femmes enfermaient le soir une araignée dans une boîte avec les quatre-vingt-dix numéros écrits sur de petits carrés de papier. L'araignée, en manœuvrant la nuit, retournait quelques-uns de ces papiers. Ceux qui étaient retournés de la sorte étaient regardés le lendemain matin comme numéros gagnants.....

Cependant les toiles d'araignée sont utiles : appliquées sur une blessure, elles arrêtent le sang et empêchent que la plaie ne s'enflamme. Mais il ne faut peut-être pas croire, avec l'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand*, que l'araignée pilée et mise en cataplasme sur les tempes guérisse la fièvre tierce.

Avant que Lalande eût fait voir qu'on pouvait manger des araignées, on les regardait généralement comme un poison. Un religieux du Mans disant la messe, une araignée tomba dans le calice après la consécration. Le moine, sans hésiter, avala l'insecte. On s'attendait à le voir enfler; ce qui n'eut pas lieu.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance de démons*, etc., liv. IV, ch. I.
[2] *De l'apparition des esprits*, ch. XV.

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 510.
[2] *Annales dramatiques*, ou *Dictionnaire des théâtres*, par une société de gens de lettres, t. I, au mot *Abaco*.

Il y a de vilaines histoires sur le compte des araignées. N'oublions pourtant pas que, dans son cachot, Pellisson en avait apprivoisé une que Delille a célébrée. Mais la tarentule est aussi une araignée. Le maréchal de Saxe, traversant un village, coucha dans une auberge infestée, disait-on, de revenants qui étouffaient les voyageurs. On citait des exemples. Il ordonna à son domestique de veiller la moitié de la nuit, promettant de lui céder ensuite son lit et de faire alors sentinelle à sa place. A deux heures du matin, rien n'avait encore paru. Le domestique, sentant ses yeux s'appesantir, va éveiller son maître, qui ne répond point; il le croit assoupi et le secoue inutilement. Effrayé, il prend la lumière, ouvre les draps, et voit le maréchal baigné dans son sang. Une araignée monstrueuse lui suçait le sein gauche. Il court prendre des pincettes pour combattre cet ennemi d'un nouveau genre, saisit l'araignée et la jette au feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens; et depuis lors on n'entendit plus parler de revenant dans l'auberge. — Nous ne garantissons pourtant pas cette anecdote ; mais elle est conservée dans plusieurs recueils.

An reste l'araignée a de quoi se consoler de notre horreur et de nos mépris. Les nègres de la côte d'Or attribuent la création de l'homme à une grosse araignée qu'ils nomment *Anansié,* et ils révèrent les plus belles araignées comme des divinités puissantes.

Arbres. On sait que dans l'antiquité les arbres étaient consacrés aux dieux : le cyprès à Pluton, etc. Plusieurs arbres et plantes sont encore dévoués aux esprits de l'enfer : le poirier sauvage, l'églantier, le figuier, la verveine, la fougère, etc.

Des arbres ont parlé. Chez les anciens, dans les forêts sacrées, on a entendu des arbres gémir. Les oracles de Dodone étaient des chênes qui parlaient. *Voy.* DODONE.

On entendit, dans une forêt d'Angleterre, un arbre qui poussait des gémissements; on le disait enchanté. Le propriétaire du terrain tira beaucoup d'argent de tous les curieux qui venaient voir une chose aussi merveilleuse. A la fin, quelqu'un proposa de couper l'arbre; le maître du terrain s'y opposa, non par un motif d'intérêt propre, disait-il, mais de peur que celui qui oserait y mettre la cognée n'en mourût subitement; on trouva un homme qui n'avait pas peur de la mort subite, et qui abattit l'arbre à coups de hache. Alors on découvrit un tuyau qui formait une communication à plusieurs toises sous terre, et par le moyen duquel on produisait les gémissements que l'on avait remarqués.

Arc-en-ciel. Le chapitre IX de la Genèse semble dire, selon des commentateurs, qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge ; mais je ne sais[1] où l'on a vu qu'il n'y en aura plus quarante ans avant la fin du monde, « parce que la sécheresse qui précédera l'embrasement de l'univers consumera la matière de ce météore ». C'est pourtant une opinion encore répandue chez ceux qui s'occupent de la fin du monde.

L'arc-en-ciel a son principe dans la nature; et croire qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le signe de son alliance, c'est comme si l'on disait qu'il n'y avait point d'eau avant l'institution du baptême. Et puis, Dieu ne dit point, au chapitre IX de la Genèse, qu'il plaça son arc en ciel, mais son arc en signe d'alliance; et comment attribuera-t-on à l'arc-en-ciel ce passage d'Isaïe : *J'ai mis mon arc et ma flèche dans les nues !*

Chez les Scandinaves, l'arc-en-ciel est un pont qui va de l'enfer au walhalla. Les enfants croient en Alsace que toutes les fois qu'il y a dans le firmament un arc-en-ciel il tombe du ciel un petit plat d'or qui ne peut être trouvé que par un enfant né le dimanche.

Ardents (mal des), appelé aussi *feu infernal.* C'était au onzième et au douzième siècle une maladie non expliquée, qui se manifestait comme un feu intérieur et dévorait ceux qui en étaient frappés. Les personnes qui voyaient là un effet de la colère céleste l'appelaient *feu sacré;* d'autres le nommaient *feu infernal;* ceux qui l'attribuaient à l'influence des astres le nommaient *sidération.* Les reliques de saint Antoine, que le comte Josselin apporta de la terre sainte à la Mothe-Saint-Didier, ayant guéri plusieurs infortunés atteints de ce mal, on le nomme encore *feu de saint Antoine.*

Le *mal des Ardents,* lorsqu'il tomba sur Paris et sur Arras, au douzième siècle, était une affreuse maladie épidémique, une sorte de lèpre brûlante, plus terrible que le choléra. On en dut à Paris la guérison à sainte Geneviève. Le même bienfait est célèbre à Arras, où quelques gouttes d'un cierge miraculeux, apporté par la sainte Vierge[2], distillées dans l'eau, enlevaient le mal des Ardents.

On fêtait à Paris *sainte Geneviève des Ardents,* en souvenir des cures merveilleuses opérées alors par la châsse de la sainte sur les infortunés atteints de ce mal.

Ardents, exhalaisons enflammées qui paraissent sur les bords des lacs et des marais, ordinairement en automne, et qu'on prend pour des esprits follets, parce qu'elles sont à fleur de terre et qu'on les voit quelquefois changer de place. Souvent on en est ébloui et on se perd. Leloyer dit que lorsqu'on ne peut s'empêcher de suivre les ardents, ce sont bien en vérité des démons[3].

[1] Brown, *Erreurs populaires,* liv. VII, ch. v.
[2] Voyez ce fait dans les *Légendes de la sainte Vierge.*
[3] *Discours des spectres,* liv. I, ch. VII.

Il y eut, sous le règne de Louis XIII, une histoire de revenant qui fit assez de bruit à Marseille; c'était une espèce de feu ardent ou d'homme de feu. Le comte et la comtesse d'Alais voyaient toutes les nuits un spectre enflammé se promener dans leur chambre, et aucune force humaine ne pouvait le forcer à se retirer. La jeune dame supplia son mari de quitter une maison et une ville où ils ne pouvaient plus dormir. Le comte, qui se plaisait à Marseille, voulut employer d'abord tous les moyens pour l'expulsion du fantôme. Gassendi fut consulté; il conclut que ce fantôme de feu qui se promenait toutes les nuits était formé par des vapeurs enflammées que produisait le souffle du comte et de la comtesse..... D'autres savants donnèrent des réponses aussi satisfaisantes. On découvrit enfin le secret. Une femme de chambre, cachée sous le lit, faisait paraître un phosphore à qui la peur donnait une taille et des formes effrayantes; et la comtesse elle-même faisait jouer cette farce pour obliger son mari à partir de Marseille, qu'elle n'aimait pas...

Ardibèhecht, l'un des sept Amschaspands. Il préside au feu.

Argens (Boyer d'), marquis, né en 1704, à Aix en Provence. On trouve, parmi beaucoup de fatras, des choses curieuses sur les gnomes, les sylphes, les ondins et les salamandres, dans ses « *Lettres cabalistiques*, ou Correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires et le seigneur Astaroth ». La meilleure édition est de 1769, 7 vol. in-12. Ce livre, d'un très-mauvais esprit, est infecté d'un philosophisme que l'auteur a désavoué ensuite.

Argent. L'argent qui vient du diable est ordinairement de mauvais aloi. Delrio conte qu'un homme ayant reçu du démon une bourse pleine d'or n'y trouva le lendemain que des charbons et du fumier.

Un inconnu, passant par un village, rencontra un jeune homme de quinze ans d'une figure intéressante et d'un extérieur fort simple. Il lui demanda s'il voulait être riche; le jeune homme ayant répondu qu'il le désirait, l'inconnu lui donna un papier plié, et lui dit qu'il en pourrait faire sortir autant d'or qu'ils le souhaiterait, tant qu'il ne le déplierait pas, et que s'il domptait sa curiosité, il connaîtrait avant peu son bienfaiteur. Le jeune homme rentra chez lui, secoua son trésor mystérieux, il en tomba quelques pièces d'or.... Mais, n'ayant pu résister à la tentation de l'ouvrir, il y vit des griffes de chat, des ongles d'ours, des pattes de crapaud, et d'autres figures si horribles, qu'il jeta le papier au feu, où il fut une demi-heure sans pouvoir se consumer. Les pièces d'or qu'il en avait tirées disparurent, et il reconnut qu'il avait eu affaire au diable.

Un avare, devenu riche à force d'usure, se sentant à l'article de la mort, pria sa femme de lui apporter sa bourse, afin qu'il pût la voir encore avant de mourir. Quand il la tint, il la serra tendrement, et ordonna qu'on l'enterrât avec lui, parce qu'il trouvait l'idée de s'en séparer déchirante. On ne lui promit rien précisément, et il mourut en contemplant son or. Alors on lui arracha la bourse des mains, ce qui ne se fit pas sans peine; mais quelle fut la surprise de la famille assemblée, lorsqu'en ouvrant le sac on y trouva, non pas des pièces d'or, mais deux crapauds!... Le diable était venu, et en emportant l'âme de l'usurier il avait emporté son or, comme deux choses inséparables et qui n'en faisaient qu'une.

Voici autre chose : Un homme qui n'avait que vingt sous pour toute fortune se mit à vendre du vin aux passants. Pour gagner davantage, il mettait autant d'eau que de vin dans ce qu'il vendait. Au bout d'un certain temps il amassa, par cette voie injuste, la somme de cent livres. Ayant serré cet argent dans un sac de cuir, il alla avec un de ses amis faire provision de vin pour continuer son trafic; mais, comme il était près d'une rivière, il tira du sac de cuir une pièce de vingt sous pour une petite emplette; il tenait le sac dans la main gauche et la pièce dans la droite; incontinent un oiseau de proie fondit sur lui et lui enleva son sac, qu'il laissa tomber dans la rivière. Le pauvre homme, dont toute la fortune se trouvait ainsi perdue, dit à son compagnon : — Dieu est équitable; je n'avais qu'une pièce de vingt sous quand j'ai commencé à voler; il m'a laissé mon bien, et m'a ôté ce que j'avais acquis injustement.

Un étranger bien vêtu, passant au mois de septembre 1606 dans un village de la Franche-Comté, acheta une jument d'un paysan du lieu pour la somme de dix-huit ducatons. Comme il n'en avait que douze dans sa bourse, il laissa une chaîne d'or en gage du reste, qu'il promit de payer à son retour. Le vendeur serra le tout dans du papier, et le lendemain trouva la chaîne disparue, et douze plaques de plomb au lieu des ducatons [1].

Terminons en rappelant un stupide usage de quelques villageois qui croient que, quand on fait des beignets avec des œufs, de la farine et de l'eau, pendant la messe de la Chandeleur, de manière qu'on en ait de faits après la messe, on a de l'argent pendant toute l'année [2]. On en a toute l'année aussi, quand on en porte sur soi le premier jour où l'on entend le chant du coucou, — et tout le mois, si on en a dans sa poche la première fois qu'on voit la lune nouvelle.

Argent potable. Si vous êtes versé dans les secrets de l'alchimie et que vous souhaitiez

[1] Boguet, *Discours des sorciers.*

[2] Thiers, *Traité des superstitions.*

posséder cette panacée, prenez du soufre bleu céleste, mettez-le dans un vase de verre, versez dessus d'excellent esprit-de-vin, faites digérer au bain pendant vingt-quatre heures, et quand l'esprit-de-vin aura attiré le soufre par distillation, prenez une part de ce soufre, versez dessus trois fois son poids d'esprit blanc mercuriel extrait du vitriol minéral, bouchez bien le vase, faites digérer au bain vaporeux jusqu'à ce que le soufre soit réduit en liqueur; alors versez dessus de très-bon esprit-de-vin à poids égal, digérez-les ensemble pendant quinze jours, passez le tout par l'alambic, retirez l'esprit par le bain tiède, et il restera une liqueur qui sera le vrai argent potable, ou soufre d'argent, qui ne peut plus être remis en corps. Cet élixir blanc est un remède à peu près universel, qui fait merveilles en médecine, fond l'hydropisie et guérit tous les maux intérieurs [1].

Argouges. *Voy.* Fées, à la fin.



Arioch.

Arignote. Lucien conte qu'à Corinthe, dans le quartier de Cranaüs, personne n'osait habiter une maison qui était visitée par un spectre. Un certain Arignote, s'étant muni de livres magiques égyptiens, s'enferma dans cette maison pour y passer la nuit, et se mit à lire tranquillement dans la cour. Le spectre parut bientôt: pour effrayer Arignote, il prit d'abord la figure d'un chien, ensuite celles d'un taureau et d'un lion. Mais, sans se troubler, Arignote prononça dans ses livres des conjurations qui obligèrent le fantôme à se retirer dans un coin de la cour, où il disparut. Le lendemain on creusa à l'endroit où le spectre s'était enfoncé; on y trouva un squelette auquel on donna la sépulture, et rien ne parut plus dans la maison. — Cette anecdote n'est autre chose que l'aventure d'Athénodore, que Lucien avait lue dans Pline, et qu'il accommode à sa manière pour divertir ses lecteurs.

[1] *Traité de chimie philosoph. et hermétique*, p. 168.

Arimane, prince des enfers chez les anciens Perses, source du mal, démon noir, engendré dans les ténèbres [1], ennemi d'Oromaze ou Ormouzd, principe du bien. Mais celui-ci est éternel, tandis qu'Arimane est créé et doit périr un jour.

Arimaspes, peuples fabuleux de la Scythie; ils n'avaient qu'un œil et passaient leur vie à détruire les dragons.

Arioch, démon de la vengeance, selon quelques démonographes; différent d'Alastor, et occupé seulement des vengeances particulières de ceux qui l'emploient.

Ariolistes, devins de l'antiquité, dont le métier se nommait *ariolatio*, parce qu'ils devinaient par les autels (*ab aris*). Ils consultaient les démons sur leurs autels, dit Daugis [2]; ils voyaien ensuite si l'autel tremblait ou s'il s'y faisait quelque merveille, et prédisaient ce que le diable leur inspirait.

Aristée, charlatan de l'île de Proconèse, qui vivait du temps de Crésus. Il disait que son âme sortait de son corps quand il voulait, et qu'elle y retournait ensuite. Les uns content qu'elle s'échappait, à la vue de sa femme et de ses enfants, sous la figure d'un cerf, Wierus dit sous la figure d'un corbeau [3]. — Hérodote rap-



porte, dans son quatrième livre, que cet Aristée, entrant un jour dans la boutique d'un foulon, y tomba mort; que le foulon courut avertir ses parents, qui arrivèrent pour le faire enterrer; mais on ne trouva plus le corps. Toute la ville était en grande surprise, quand des gens qui revenaient de quelque voyage assurèrent qu'ils avaient rencontré Aristée sur le chemin de Crotone [4]. Il paraît que c'était une espèce de vampire. Hérodote ajoute qu'il reparut au bout de sept ans à Proconèse, y composa un poëme et mourut de nouveau.

Leloyer, qui regarde Aristée comme un sorcier à extases [5], cite une autorité d'après laquelle, à l'heure même où ce vampire disparut pour la seconde fois, il aurait été transporté en Sicile, et s'y serait fait maître d'école.

Il se montra encore trois cent quarante ans après dans la ville de Métaponte, et il y fit élever des monuments qu'on voyait du temps d'Héro-

[1] Plutarque, *Sur Isis et Osiris*.
[2] *Traité sur la magie*, etc., p. 66.
[3] *De præstigiis dæm.*, lib. I, cap. XIV.
[4] Plutarque, dans la *Vie de Romulus*.
[5] *Discours des spectres*, liv. IV, ch. XXIV.

dote. Tant de prodiges engagèrent les Siciliens à lui consacrer un temple, où ils l'honoraient comme un demi-dieu.

Aristodème, roi des Messéniens. *Voy.* Ophioneus et Ololygmancie.

Aristolochie, ou paille de sarasin, ou plutôt espèce de plante appelée pistoloche, avec laquelle Apulée prétendait qu'on pouvait dénouer l'aiguillette, sans doute en l'employant à des fumigations. *Voy.* Ligatures.

Aristomène, général messénien, si habile et si adroit, que toutes les fois qu'il tombait au pouvoir des Athéniens, ses ennemis, il trouvait moyen de s'échapper de leurs mains. Pour lui ôter cette ressource, ils le firent mourir; après quoi on l'ouvrit et on lui trouva le cœur tout couvert de poils [1].

Aristote, que l'Arabe Averrhoës appelle le comble de la perfection humaine. Sa philosophie a été en grande vénération, et son nom a toujours de l'éclat. Mais il ne fallait pas se quereller pour ses opinions et emprisonner dans un temps ceux qui ne les partageaient pas, pour emprisonner dans un autre temps ceux qui les avaient adoptées. Ces querelles, au reste, n'ont été élevées que par les hérétiques.

Delancre semble dire qu'Aristote savait la magie naturelle [2]; mais il ne parle guère en homme superstitieux dans aucun de ses écrits. Quant à la vieille opinion, soutenue par Procope et quelques autres, qu'Aristote, ne pouvant comprendre la raison du flux et du reflux de l'Euripe, s'y précipita en faisant de désespoir ce mauvais calembour : — Puisque je ne puis te saisir, saisis-moi [3]; — cette opinion est aujourd'hui un conte méprisé.

Nous ne citerons ici des ouvrages d'Aristote que ceux qui ont rapport aux matières que nous traitons: 1° *De la divination par les songes;* 2° *Du sommeil et de la veille,* imprimés dans ses œuvres. On peut consulter aussi les Remarques de Michel d'Éphèse sur le livre *De la divination par les songes*[4], et la Paraphrase de Thémistius sur divers traités d'Aristote, principalement sur ce même ouvrage [5].

Arithmancie ou **Arithmomancie**. Divination par les nombres. Les Grecs examinaient le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattants, et en auguraient que celui dont le nom renfermait plus de lettres et d'une

[1] *Valère-Maxime,* liv. I, ch. viii, ext. n° 15.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. VI, disc. ii.

[3] Si quidem ego non capio te, tu capies me.

[4] Michaelis Ephesii *Annotationes in Aristotelem de somno, id est, de divinatione per somnum.* Venise, in-8°, 1527.

[5] *Themistii Paraphrasis in Aristotelem de memoria et reminiscentia, de insomniis, de divinatione per somnum,* latine, interprete Hermolao Barbaro. Bâle, in-8°, 1530.

plus grande valeur remporterait la victoire. C'est en vertu de cette science que quelques devins avaient prévu qu'Hector devait être vaincu par Achille.

Les Chaldéens, qui pratiquaient aussi l'arithmomancie, partageaient leur alphabet en trois parties, chacune composée de sept lettres, qu'ils attribuaient aux sept planètes, pour en tirer des présages. Les platoniciens et les pythagoriciens étaient fort adonnés à cette divination, qui comprend aussi une partie de la cabale des Juifs [1].

Arius, fameux hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Voici comment on raconte sa mort : — Saint Alexandre, évêque de Byzance, voyant que les sectateurs d'Arius voulaient le porter en triomphe, le lendemain dimanche, dans le temple du Seigneur, pria Dieu avec zèle d'empêcher ce scandale, de peur que si Arius entrait dans l'église, il ne semblât que l'hérésie y fût entrée avec lui. Et le lendemain dimanche, au moment où l'on s'attendait à voir Arius, l'hérétique ivrogne, sentant un certain besoin qui aurait pu lui être fort incommode dans la cérémonie de son triomphe, fut obligé d'aller aux lieux secrets, où il creva par le milieu du ventre, perdit les intestins, et mourut d'une mort infâme et malheureuse, frappé, selon quelques-uns, par le diable, qui dut en recevoir l'ordre, car Arius était de ses amis.

Armanville. Une dame d'Armanville, à Amiens, fut battue dans son lit en 1746. Sa servante attesta que le diable l'avait maltraitée. La cloche de la maison sonna seule; on entendit balayer le grenier à minuit. Il sembla même que les démons qui prenaient cette peine avaient un tambour et faisaient ensuite des évolutions militaires. La dame, effrayée, quitta Amiens pour retourner à Paris; c'est ce que voulait la femme de chambre. Il n'y eut plus de maléfices dès lors, et l'on a eu tort de voir là autre chose que de la malice.

Armées prodigieuses. Au siége de Jérusalem par Titus, et dans plusieurs autres circonstances, on vit dans les airs des armées ou des troupes de fantômes, phénomènes non encore expliqués, et qui jamais ne présagèrent rien de bon.

Plutarque raconte, dans la Vie de Thémistocle, que pendant la bataille de Salamine on vit en l'air des armées prodigieuses et des figures d'hommes qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains au-devant des galères grecques. On publia que c'étaient les Eacides, qu'on avait invoqués avant la bataille.

Quelquefois aussi on a rencontré des troupes de revenants et de démons allant par bataillons et par bandes. *Voy.* Retz, etc.

En 1123, dans le comté de Worms, on vit pendant plusieurs jours une multitude de gens armés, à pied et à cheval, allant et venant avec

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue,* traité V.

grand bruit, et qui se rendaient tous les soirs, vers l'heure de none, à une montagne qui paraissait le lieu de leur réunion. Plusieurs personnes du voisinage s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant, au nom de Dieu, de leur déclarer ce que signifiait cette troupe innombrable et quel était leur projet. Un des soldats ou fantômes répondit : Nous ne sommes pas ce que vous vous imaginez, ni de vrais fantômes ni de vrais soldats. Nous sommes les âmes de ceux qui ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille. Les armes et les chevaux que vous voyez sont les instruments de notre supplice, comme ils l'ont été de nos péchés. Nous sommes tout en feu, quoique vous n'aperceviez en nous rien qui paraisse enflammé. — On dit qu'on remarqua en leur compagnie le comte Enrico et plusieurs autres seigneurs tués depuis peu d'années, qui déclarèrent qu'on pouvait les soulager par des aumônes et des prières[1]. *Voy.* APPARITIONS, PHÉNOMÈNES, VISIONS, AURORE BORÉALE, etc.

Armide. L'épisode d'Armide, dans le Tasse, est fondé sur une tradition populaire qui est rapportée dans les chroniques de la première croisade et citée par Pierre Delancre[2]. Cette habile enchanteresse était fille d'Arbilan, roi de Damas; elle fut élevée par Hidraote, son oncle, puissant magicien, qui en fit une grande sorcière. La nature l'avait si bien partagée, qu'elle surpassait en attraits les plus belles femmes de l'Orient. Son oncle l'envoya comme un redoutable ennemi vers la puissante armée chrétienne que le pape Urbain II avait rassemblée sous la conduite de Godefroid de Bouillon ; et là, comme dit Delancre, « elle charma en effet quelques chefs croisés » ; mais elle ne compromit pas l'espoir des chrétiens ; et même elle fut tuée par un projectile au siége de Jérusalem[3].

Armomancie, divination qui se faisait par l'inspection des épaules[4]. On juge encore aujourd'hui qu'un homme qui a les épaules larges est plus fort qu'un autre qui les a étroites.

Arnauld (Angélique). *Apparition de la mère Marie-Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal de Paris, peu avant la mort de la sœur Marie-Dorothée Perderaux, abbesse intruse de ladite maison ;* rapportée dans une lettre écrite en 1685, par M. Dufossé, à la suite de ses mémoires sur Port-Royal. — « Deux religieuses de Port-Royal, étant à veiller le Saint-Sacrement pendant la nuit, virent tout à coup la feue mère Angélique, leur ancienne abbesse, se lever du lieu où elle avait été inhumée, ayant en main sa crosse abbatiale, marcher tout le long du chœur et s'aller asseoir à la place où se met l'abbesse pendant les vêpres.

» Étant assise, elle appela une religieuse qui se trouvait au même lieu, et lui ordonna d'aller chercher la sœur Dorothée, laquelle, ou du moins son esprit, vint se présenter devant la mère Angélique, qui lui parla quelque temps, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui disait ; après quoi, tout disparut.

» On ne douta point que la mère Angélique n'eût cité la sœur Dorothée devant Dieu ; et c'est la manière dont elle l'interpréta elle-même, lorsque les deux religieuses qui avaient été témoins de cette apparition la lui rapportèrent. Elle s'écria : — Ah ! je mourrai bientôt. Et en effet, elle mourut quinze jours ou trois semaines après. » Voilà!

Arnauld de Bresse (Brescia), moine du douzième siècle, disciple d'Abeilard. Turbulent et ambitieux, il se fit chef de secte. Il disait que les bonnes œuvres sont préférables au sacrifice de la messe, ce qui est absurde; car le sacrifice de la messe n'empêche pas les bonnes œuvres, il les ordonne au contraire. Il avait jeté le froc, comme tous les réformateurs. Ayant excité de grands troubles, et chargé de noirs forfaits, il fut pris et brûlé à Rome en 1155.

Cet homme est peint sous d'affreuses couleurs dans une chronique contemporaine intitulée *le Maléfice,* attribuée à Hues de Braye-Selves et publiée en style moderne par M. Léon Dussillet. Chassé, maudit, traqué partout, il s'est attaché à Sibylle de Bourgogne, plus connue sous le nom de la Dame aux jambes d'or, qu'on lui donna dans les croisades, que par la violence de ses passions. Pendant qu'il prépare le maléfice qui doit tuer une jeune fille dont Sibylle veut la mort, neuf gouttes de sang jaillissent d'une cicatrice qu'il avait à la joue. — Déjà! dit le sorcier d'une voix creuse; maître, tu comptes bien, et moi seul j'oubliais le terme. — Quel terme? s'écria Sibylle frappée de la pâleur subite d'Arnauld de Bresse. Pour qui ce sang a-t-il coulé? je n'avais point remarqué ce terrible stigmate, qu'on croirait imprimé avec un sceau de feu. — Ce sceau brûle en effet, répliqua le moine, toujours plus troublé et plus pâle; et celui qui l'a imprimé ne souffre jamais qu'il s'efface. Les genoux du sorcier fléchirent sous lui, et ses membres frémirent d'une horreur invincible[1]... Il prévoyait que bientôt celui à qui il s'était vendu allait arriver; il acheva l'envoûtement qui amena la mort de la jeune fille; et c'est sans doute après ces abominations qu'il gagna Rome, on ne sait dans quel but. Il y mourut sur le bûcher.

Arnauld de Villeneuve, médecin, astrologue et alchimiste, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec Arnauld de

[1] *Chronique d'Ursperg.*
[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. I.
[3] Voyez les *Légendes des croisades.*
[4] Du mot latin *armus,* épaule. Les anciens appliquaient surtout cette divination aux animaux. Ils jugeaient par l'armomancie si la victime était bonne pour les dieux.

[1] Chapitre III du livre cité.

Bresse. Il était né auprès de Montpellier; il mourut dans un naufrage en 1314.

La chimie lui doit beaucoup de découvertes; il ne cherchait, à la vérité, que la pierre philosophale et ne songeait qu'à faire de l'or; mais il trouva les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. Il composa le premier de l'alcool et du ratafia; il fit connaître l'essence de térébenthine, régularisa la distillation, etc. Il mêlait à ses vastes connaissances en médecine des rêveries astrologiques, et il prédit la fin du monde pour l'année 1335.

On l'accusa aussi de magie. François Pegna dit qu'il devait au démon tout ce qu'il savait d'alchimie, et Mariana[1] lui reproche d'avoir essayé de former un homme avec de certaines drogues déposées dans une citrouille. Mais Delrio justifie Arnauld de Villeneuve de ces accusations; et le pape Clément V ne l'eût pas pris pour son médecin s'il eût donné dans la magie. — L'inquisition de Tarragone fit brûler ses livres trois ans après sa mort, mais elle les fit brûler comme étant empreints de plusieurs sentiments hérétiques.

On recherche d'Arnauld de Villeneuve un traité de l'explication des songes[2]; mais on met sur son compte beaucoup d'ouvrages d'alchimie ou de magie auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tels sont : le livre *des Ligatures physiques*[3], qui est une traduction d'un livre arabe; et celui des *Talismans des douze signes du zodiaque*[4]. On lui attribue aussi faussement le livre stupide et infâme des *Trois imposteurs*.

Arnold (Paul), vampire. *Voy.* Paul.

Arnoux, auteur d'un volume in-12 publié à Rouen en 1630, sous le titre *des Merveilles de l'autre monde*, ouvrage écrit dans un goût bizarre et propre à troubler les imaginations faibles par des contes de visions et de revenants.

Arnuphis, sorcier égyptien. Voyant Marc-Aurèle et son armée engagés dans des défilés dont les Quades fermaient l'issue, et mourant de soif sous un ciel brûlant, il fit tomber, par le moyen de son art, une pluie prodigieuse qui permit aux Romains de se désaltérer, pendant que la grêle et le tonnerre fondaient sur les Quades et les contraignaient à rendre les armes. C'est ce que racontent, dans un but intéressé, quelques auteurs païens. D'autres font honneur de ce prodige aux impuissantes prières de Marc-Aurèle. Les auteurs chrétiens, les seuls qui soient ici dans la vérité, l'attribuent unanimement, et avec toute raison, à la prière des soldats chrétiens qui se trouvaient dans l'armée romaine.

Arnus, devin tué par Hercule, parce qu'il faisait le métier d'espion. Apollon vengea la mort d'Arnus, qu'il inspirait, en mettant la peste dans le camp des Héraclides. Il fallut, pour faire cesser le fléau, établir des jeux en l'honneur du défunt.

Arot. *Voy.* Marot.

Arphaxat, sorcier perse, qui fut tué d'un coup de foudre, si l'on en croit Abdias de Babylone[1], à l'heure même du martyre de saint Simon et de saint Jude. — Dans la possession de Loudun, on a vu un démon *Arphaxat*.

Art de saint Anselme, moyen superstitieux de guérir, employé par des imposteurs qui prenaient le nom d'anselmistes. Ils se contentaient de toucher, avec certaines paroles, les linges qu'on appliquait sur les blessures. Ils devaient le secret de leur art, disaient-ils, à saint Anselme de Cantorbéry. Aussi l'appelaient-ils l'art de saint Anselme, voulant de la sorte se donner un certain vernis. Mais Delrio assure que leur véritable chef de file est Anselme de Parme. Voyez ce mot.

Art de saint Paul, moyen de prédire les choses futures, que des songe-creux ont prétendu avoir été enseigné à saint Paul dans son voyage au troisième ciel. Des charlatans ont eu le front de s'en dire héritiers.

Art des Esprits, appelé aussi *art angélique*. Il consiste dans le talent d'évoquer les esprits et de les obliger à découvrir les choses cachées. D'autres disent que l'art angélique est l'art de s'arranger avec son ange gardien, de manière à recevoir de lui la révélation de tout ce qu'on veut savoir. Cet art superstitieux se pratique de deux manières : ou par des extases, dans lesquelles on reçoit des avis, ou par des entretiens avec l'ange que l'on évoque, qui apparaît, et qui en cette circonstance n'est probablement pas un ange de lumière. *Voy.* Évocations.

Art notoire, espèce d'encyclopédie inspirée. Le livre superstitieux qui contient les principes de l'art notoire promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours. L'auteur du livre dit effrontément que le Saint-Esprit le dicta à saint Jérôme. Il assure encore que Salomon n'a obtenu la sagesse et la science universelle que pour avoir lu en une seule nuit ce merveilleux livre. Il faudrait qu'il eût déjà été dicté à quelque enfant d'Israël; car ce serait un prodige trop grand que Salomon eût lu le manuscrit de saint Jérôme. Mais les faiseurs d'écrits de ce genre ne reculent pas pour si peu.

Gilles Bourdin a publié, au seizième siècle, un grimoire obscur sous le titre de *l'Art notoire*. Il n'est pas probable que ce soit la bonne copie, qui sans doute est perdue.

Delrio dit que de son temps les maîtres de cet art ordonnaient à leurs élèves une sorte de

[1] *Rerum hispanar.*, lib. XIV, c. IX.

[2] *Arnaldi de Villanova libellus de somniorum interpretatione et somnia Danielis*, in-4°. Ancienne édition très-rare.

[3] *De physicis ligaturis.*

[4] *De sigillis duodecim signorum.*

[1] *Certaminis apostolici*, lib. VI.

confession générale, des jeûnes, des prières, des retraites, puis leur faisaient entendre, à genoux, la lecture du livre de l'*Art notoire,* et leur persuadaient qu'ils étaient devenus aussi savants que Salomon, les prophètes et les apôtres. Il s'en trouvait qui le croyaient.

Ce livre a été condamné par le pape Pie V. Mêlant les choses religieuses à ses illusions, l'auteur recommande entre autres soins de réciter tous les jours, pendant sept semaines, les sept psaumes de la pénitence, et de chanter tous les matins au lever du soleil le *Veni Creator,* en commençant un jour de nouvelle lune, pour se préparer ainsi à la connaissance de l'*Art notoire*[1]. Érasme, qui parle de ce livre dans un de ses colloques, dit qu'il n'y a rien compris; qu'il n'y a trouvé que des figures de dragons, de lions, de léopards, des cercles, des triangles, des caractères hébreux, grecs, latins, et qu'on n'a jamais connu personne qui eût rien appris dans tout cela.

Des doctes prétendent que le véritable *Ars notoria* n'a jamais été écrit, et que l'esprit le révèle à chaque aspirant préparé. (Mais quel esprit?) Il leur en fait la lecture pendant leur sommeil, s'ils ont sous l'oreiller le nom cabalistique de Salomon, écrit sur une lame d'or ou sur un parchemin vierge. Mais d'autres érudits soutiennent que l'*Ars notoria* existe écrit, et qu'on le doit à Salomon. Le croira qui pourra.

Art sacerdotal. C'est, selon quelques adeptes, le nom que les Égyptiens donnaient à l'alchimie. Cet art, dont le secret, recommandé sous peine de mort, était écrit en langue hiéroglyphique, n'était communiqué qu'aux prêtres, à la suite de longues épreuves.

Arts du serpent. C'est le nom qu'on donne souvent aux arts magiques.

Artémidore, Éphésien qui vécut du temps d'Antonin le Pieux. On lui attribue le traité des songes intitulé *Oneïrocriticon,* publié pour la première fois en grec à Venise, 1518, in-8°. On recherche la traduction latine de Rigaut[2], et quelques traductions françaises[3].

Artéphius, philosophe hermétique du douzième siècle, que les alchimistes disent avoir vécu plus de mille ans par les secrets de la pierre philosophale. François Pic rapporte le sentiment de quelques savants qui affirment qu'Artéphius est le même qu'Apollonius de Tyane, né au premier siècle sous ce nom, et mort au douzième sous celui d'Artéphius.

On lui attribue plusieurs livres extravagants ou curieux : 1° l'*Art d'allonger sa vie* (*De vita propaganda*), qu'il dit dans sa préface avoir composé à l'âge de mille vingt-cinq ans; 2° la *Clef de la Sagesse suprême*[1]; 3° un livre sur les caractères des planètes, sur la signification du chant des oiseaux, sur les choses passées et futures, et sur la pierre philosophale[2]. Cardan, qui parle de ces ouvrages au seizième livre de la *Variété des choses,* croit qu'ils ont été composés par quelque plaisant qui voulait se jouer de la crédulité des partisans de l'alchimie.

Arthémia, fille de l'empereur Dioclétien. Elle fut possédée d'un démon qui résista aux exorcismes païens, et ne céda qu'à saint Cyriaque, diacre de l'Église romaine.

L'idée de rire et de plaisanter des possessions et des exorcismes de l'Église est venue quelquefois à des esprits égarés, qu'il eût été bon peut-être d'exorciser eux-mêmes.

Arthus ou **Artus,** roi des Bretons, célèbre dans les romans de la Table Ronde, et dont la vie est entourée de fables. On prétend qu'il n'est qu'assoupi à Avallon, et qu'il revient la nuit dans les forêts de la Bretagne chasser à grand bruit, avec des chiens, des chevaux et des piqueurs, qui ne sont que des démons et des spectres, au sentiment de Pierre Delancre[3]. Quand le grand veneur apparut à Henri IV dans la forêt de Fontainebleau, quelques-uns dirent que c'était la chasse du roi Arthus.

La tradition conserve, aux environs de Huelgoat, dans le Finistère, le souvenir curieux de l'énorme château d'Arthus. On montre des rochers de granit entassés comme étant les débris de ses vastes murailles. Il s'y trouve, dit-on, des trésors gardés par des démons, qui souvent traversent les airs sous la forme de feux follets en poussant des hurlements répétés par les échos du voisinage[4]. L'orfraie, la buse et le corbeau sont les hôtes sinistres qui fréquentent ces ruines merveilleuses, où de temps en temps apparaît l'âme d'Arthus endormi avec sa cour enchantée dans son vieux manoir d'Avalon. *Voy.* MERLIN.

En Angleterre on a cru et dans plusieurs contrées de ce pays on croit encore que le roi

[1] Franc. Torreblanca, cap. XIV, *Epist. de mag.*

[2] *Artemidori Ephesii Oneirocritica, seu de somniorum interpretatione,* græc-lat., cum notis Nic. Rigaltii, in-4°, Paris, 1603.

[3] Artémidore, *De l'explication des songes,* avec le livre d'Augustin Nyphus, *Des divinations,* in-16. Rouen, 1600; édition augmentée, 1604. — *Epitome* des cinq livres d'Artémidore traitant des songes, traduit du grec par Charles Fontaine; avec un recueil de Valère-Maxime sur le même sujet, traduit du latin, in-8°. Lyon, 1555.

[1] *Clavis majoris sapientiæ,* imprimé dans le *Théâtre chimique.* Francfort, 1614, in-8°, ou Strasbourg, 1699, in-12.

[2] *De characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico.* Le traité d'Artéphius sur la pierre philosophale a été traduit en français par P. Arnauld, et imprimé avec ceux de Sinésius et de Flamel. Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. On attribue encore à Artéphius le *Miroir des miroirs,* Speculum speculorum, et le *Livre secret,* Liber secretus.

[3] *Tableau de l'inconstance des mauvais songes,* liv. IV, disc. III.

[4] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 277

Arthus a été par enchantement transformé en corbeau; et pour cela on respecte beaucoup les corbeaux, car l'un d'eux pourrait être l'héroïque monarque.

Arundel (Thomas). Comme il s'était opposé (quatorzième siècle) aux séditions des wickleffites, Chassaignon, dans ses *Grands et redoutables jugements de Dieu,* imprimés à Morges en 1581, chez Jean Lepreux, imprimeur des très-puissants seigneurs de Berne, Chassaignon, réformé et défenseur de tous les hérétiques, dit qu'il mourut cruellement, la langue tellement enflée qu'il ne pouvait plus parler, « lui qui avait voulu empêcher, dans la bouche des disciples de Wickleff, le cours de la sainte parole..... » Mais il n'ose pas rechercher si Thomas Arundel fut, comme Wickleff, étranglé par le diable.

Aruspices, devins du paganisme, dont l'art se nommait *aruspicine.* Ils examinaient les entrailles des victimes pour en tirer des présages; il fallait être de bonne maison pour exercer cette espèce de sacerdoce. Ils prédisaient 1° par la simple inspection des victimes vivantes; 2° par l'état de leurs entrailles après qu'elles étaient ouvertes; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. — La victime qu'il fallait amener avec violence, ou qui s'échappait de l'autel, donnait des présages sinistres; le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, et surtout l'absence du cœur ou du foie, annonçaient de grands maux. On croirait que les aruspices étaient habiles dans l'art d'escamoter, car le cœur manqua aux deux bœufs immolés le jour où l'on assassina César.

C'était mauvais signe quand la flamme ne s'élevait pas avec force et n'était pas transparente et pure; et si la queue de la bête se courbait en brûlant, elle menaçait de grandes difficultés dans les affaires. *Voy.* Hépatoscopie.

Arzels. *Voy.* Cheval.

Asaphins, devins ou sorciers chaldéens, qui expliquaient les songes et tiraient les horoscopes. Ils avaient pour divinité une idole nommé Asaph.

Ascaroth. C'est le nom que donnent les démonographes à un démon peu connu qui protége les espions et les délateurs. Il dépend du démon Nergal.

Ascèse diabolique. L'ascèse chrétienne élève les âmes à Dieu; l'ascèse diabolique les abaisse et les enfonce jusqu'aux démons.

Ascik-Pacha, démon turc, qui favorise les intrigues secrètes, facilite les accouchements, enseigne les moyens de rompre les charmes et donne l'art d'en composer.

Asclétarion, astrologue qui se permit de faire des prophéties dont l'empereur Domitien ne fut pas content. Il le fit venir et lui dit : « Toi qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne? — Oui, répondit l'astrologue. Je serai mangé par les chiens. » Domitien pour prouver que sa science était vaine, le fit tuer sur-le-champ et ordonna que son corps fût brûlé. Mais un grand orage qui survint éteignit le bûcher et mit les exécuteurs en fuite. Des chiens vinrent, mirent le corps en pièces et le mangèrent. Suétone et Dion Cassius mentionnent ce singulier fait.

Aselle. L'aselle aquatique, espèce de cloporte, était révérée des Islandais, qui croyaient qu'en tenant cet insecte dans la bouche, ou son ovaire desséché sur la langue, ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient désirer. Ils appelaient son ovaire sec *pierre à souhaits.*

Ases. Divinités scandinaves. Elles sont au nombre de trente, dont douze dieux qui ont pour maître Odin, et dix-huit déesses, à la tête desquelles domine Frigga.

Asgard. C'est la ville des ases ou dieux scandinaves. Odin habite cette ville somptueuse, située en un lieu du monde d'où il peut voir tous les êtres et tous les événements.

Ashmole (Élie), antiquaire et alchimiste anglais, né en 1617. On lui doit quelques ouvrages utiles et le musée ashmoléen d'Oxford. Mais il



publia à Londres, en 1652, un volume in-4°, intitulé *Theatrum chemicum britannicum,* contenant différents poëmes des philosophes anglais qui ont écrit sur les mystères hermétiques. Six ans après, il fit imprimer le *Chemin du bonheur,* in-4°, 1658. Ce traité, qui n'est pas de lui, mais auquel il mit une préface, roule aussi sur la pierre philosophale. *Voy.* Pierre philosophale.

Asile. Les lois qui accordaient droit d'asile aux criminels dans les églises exceptaient ordinairement les sorciers, qui, d'ailleurs, ne cherchaient pas trop là leur recours.

Asima, démon qui rit quand on fait le mal. Il a été adoré à Emath, dans la tribu de Nephtali, avant que les habitants de cette ville fussent transportés à Samarie.

Aske, le premier homme dans les traditions religieuses des Scandinaves.

Asmodée, démon destructeur, le même que Samaël, suivant quelques rabbins. Il est surintendant des maisons de jeu. Il sème la dissipation

et l'erreur. — Les rabbins content qu'il détrôna un jour Salomon; mais que bientôt Salomon le chargea de fers, et le força de l'aider à bâtir le temple de Jérusalem. — Tobie, suivant les mêmes rabbins, l'ayant expulsé, avec la fumée du fiel d'un poisson, du corps de la jeune Sara qu'il possédait, l'ange Raphaël l'emprisonna aux extrémités de l'Égypte. Paul Lucas dit qu'il l'a vu dans un de ses voyages. On s'est amusé de lui à ce sujet; cependant on a pu lire dans le *Courrier de l'Egypte* que le peuple de ce pays adore encore le serpent Asmodée, lequel a un temple dans le désert de Ryanneh. On ajoute que ce serpent se coupe par morceaux, et qu'un instant après il n'y paraît pas. *Voy.* HARIDI.



Cet Asmodée est, au jugement de quelques-uns, l'ancien serpent qui séduisit Eve. Les Juifs, qui l'appellent *Asmodai*, faisaient de lui le prince des démons, comme on le voit dans la paraphrase chaldaïque. C'est aux enfers, dans Wierus, un roi fort et puissant, qui a trois têtes : la première ressemble à celle d'un taureau, la seconde à celle d'un homme, la troisième à celle d'un bélier. Il a une queue de serpent, des pieds d'oie, une haleine enflammée. Il se montre à cheval sur un dragon, portant en main un étendard et une lance. Il est soumis cependant, par la hiérarchie infernale, au roi Amoymon[1].

Lorsqu'on l'exorcise, il faut être ferme sur ses pieds, et l'appeler par son nom. Il donne des anneaux constellés; il apprend aux hommes à se rendre invisibles et leur enseigne la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et les arts mécaniques. Il connaît aussi des trésors, qu'on peut le forcer à découvrir; soixante-douze légions lui obéissent. On le nomme encore Chammadaï et Sydonaï. Asmodée était un des démons qui possédaient Madeleine Bavent.

Le Sage a fait d'Asmodée le héros d'un de ses romans (*le Diable boiteux*).

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dœmon.*

Asmund et Asweith, compagnons d'armes danois. Liés d'une étroite amitié, ils convinrent, par un serment solennel, de ne s'abandonner ni à la vie ni à la mort. Asweith mourut le premier et, suivant leur accord, Asmund, après avoir enseveli son ami, avec son chien et son cheval, dans une grande caverne, y porta des provisions pour une année et s'enferma dans ce tombeau. Mais le démon, qu'ils avaient probablement assez bien servi tous deux, étant entré dans le corps du mort, le remit debout et se mit à tourmenter le fidèle Asmund, le déchirant, lui défigurant le visage et lui arrachant même une oreille, sans lui donner de raisons de sa fureur. Asmund, impatienté après un siècle de lutte, coupa la tête du mort, voyant bien enfin qu'il avait affaire ou au diable ou à un vampire. — Sur ces entrefaites, précisément, le roi de Suède, Eric, passant devant la caverne murée et entendant du vacarme, crut qu'elle renfermait un trésor gardé par des esprits. Il la fit ouvrir, et fut bien surpris d'y trouver Asmund, pâle, ensanglanté, auprès d'un cadavre puant; il lui fit conter son histoire, et le voyant mourir lui-même, aussitôt après son récit, il le fit percer d'un pieu et brûla son corps avec celui de son féroce compagnon[1]; car alors déjà on connaissait les vampires, quoiqu'on ne leur donnât pas ce nom. *Voy.* GHOLE.

Asmoug, l'un des démons qui, sous les ordres d'Arimane, sèment en Perse les dissensions, les procès et les querelles.

Asoors ou Asouras. C'est le nom que les Indiens donnent à certains mauvais génies qui font tomber les voyageurs dans des embûches.

Aspame. « Zorobabel était épris d'un si fol amour pour Aspame, qu'elle le souffletait comme un esclave et lui ôtait le diadème pour en orner sa tête, indigne d'un tel ornement, dit Delancre; elle le faisait rire et pleurer, quand bon lui semblait, le tout par philtres et fascinations[2]. » Les belles dames font tous les jours d'aussi grands excès et produisent d'aussi énormes stupidités, sans fascination et sans philtre.



Aspilcuetta (Marie d'), sorcière d'Andaye, dans le pays de Labour, sous le règne de Henri IV. Elle fut arrêtée à l'âge de dix-neuf ans, et avoua qu'on l'avait menée au sabbat, que là elle avait baisé le derrière du diable au-dessous d'une grande queue, et que ce derrière était fait comme le museau d'un bouc[3].

Aspidomancie, divination peu connue qui se pratique aux Indes, selon quelques voyageurs.

[1] *Saxo Grammat. Danicæ hist.*, lib. V.
[2] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc.
[3] *Incrédulité et mécréance*, etc., traité V.

Delancre dit[1] que le devin ou sorcier trace un cercle, s'y campe assis sur un bouclier, marmotte des conjurations, devient hideux, et ne sort de son extase que pour annoncer les choses qu'on veut savoir, et que le diable vient de lui révéler.

Asrafil, ange terrible qui, selon les musulmans, doit sonner de la trompette et réveiller



tous les morts pour le jugement dernier. On le confond souvent avec Azraël.

Assa-fœtida. Les Hollandais appellent cette plante *fiente du diable* (duivelsdrek).

Assassinat. Ce crime a son démon.



Assassins, secte d'Ismaéliens qu'on enivrait de hrachick et à qui l'on faisait un dogme de tuer. Le souverain des Assassins s'appelait le cheick ou Vieux de la Montagne. Il est célèbre dans l'histoire des croisades. *Voy.* Thuggisme.

Assheton (Guillaume), théologien anglican, mort en 1711. Il publia, en 1691, un petit ouvrage peu recherché, intitulé *La possibilité des apparitions.*

Astaroth, grand-duc très-puissant aux enfers. Il a la figure d'un ange fort laid, et se montre chevauchant sur un dragon infernal ; il tient à la



main gauche une vipère. Quelques magiciens disent qu'il préside à l'Occident, qu'il procure l'amitié des grands seigneurs, et qu'il faut l'évoquer le mercredi. Les Sidoniens et les Philistins l'adorèrent. Il est, dit-on, grand trésorier aux enfers. Wierus nous apprend qu'il sait le passé et l'avenir, qu'il répond volontiers aux questions qu'on lui fait sur les choses les plus secrètes, et qu'il est facile de le faire causer sur la création, les fautes et la chute des anges, dont il connaît toute l'histoire. Mais dans ses conversations, il soutient que pour lui il a été puni injustement. Il enseigne à fond les arts libéraux, et commande quarante légions. Celui qui le fait venir doit prendre garde de s'en laisser approcher, à cause de son insupportable puanteur. C'est pourquoi il est prudent de tenir sous ses narines un anneau magique en argent, qui est un préservatif contre les odeurs fétides des démons[1]. Astaroth a figuré dans plusieurs possessions. Il est cité comme l'un des sept princes de l'enfer qui visitèrent Faust, selon la tradition anglaise ; il parut en serpent, ayant « la queue colorée comme des briques changeantes, deux petits pieds fort courts, tout jaunes, le ventre blanc et jaunâtre, le cou châtain roux, et une pointe en forme de trait, comme ceux du hérisson, qui avance de la longueur d'un doigt[2] ».

Astarté, femelle d'Astaroth. On la représente avec une tête de génisse.

Astiages, roi des Mèdes. Quand Cyrus eut vaincu l'Asie, on publia qu'Astiages, son grand-père, avait songé en dormant que dans le sein

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. II, disc. I.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] M. François Hugo, le *Faust anglais.*

de sa fille Mandane croissait une vigne qui de ses feuilles couvrait l'Asie entière : présage de la grandeur de Cyrus, fils de Mandane.

Astier, l'un des prophètes du Dauphiné. *Voy.* Prophètes.

Astragalomancie, divination par les dés. Prenez deux dés, marqués comme d'usage des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6. On peut jeter à volonté un dé seul ou les deux dés à la fois; on a ainsi la chance d'amener les chiffres 1 à 12. Vous voulez deviner quelque affaire qui vous embarrasse ou pénétrer les secrets de l'avenir, posez la question sur un papier que vous aurez passé au-dessus de la fumée du bois de genièvre; placez ce papier renversé sur la table, et jetez les dés. — Vous écrirez les lettres à mesure qu'elles se présentent. En se combinant, elles vous donneront la réponse : 1 vaut la lettre A; 2 vaut E; 3 vaut I ou Y; 4 vaut O; 5 vaut U; 6 vaut B, P ou V; 7 vaut C, K ou Q; 8 vaut D ou T; 9 vaut F, S, X ou Z; 10 vaut G ou J; 11 vaut L, M ou N; 12 vaut R. — Si la réponse est obscure, il ne faut pas s'en étonner: le sort est capricieux. Dans le cas où vous n'y pouvez rien comprendre, recourez à d'autres divinations. — La lettre H n'est point marquée, parce qu'elle n'est pas nécessaire. Les règles du destin se dispensent de celles de l'orthographe. PH s'expriment fort bien par la lettre F, et CH par la lettre X.

Les anciens pratiquaient l'astragalomancie avec des osselets marqués des lettres de l'alphabet, et les lettres que le hasard amenait faisaient les réponses. C'est par ce moyen que se rendaient les oracles d'Hercule en Achaïe. On mettait les lettres dans une urne, et on les tirait comme on tire les numéros des loteries.

Astres. La première idolâtrie a commencé par le culte des astres. Tous les peuples fourvoyés les adoraient au temps de Moïse. Lui seul dit aux Hébreux : « Lorsque vous élevez les yeux vers le ciel, que vous voyez le soleil, la lune et les autres astres, gardez-vous de tomber dans l'erreur et de les adorer, car c'est Dieu qui les a créés. » (*Deutéronome*, chap. 4.)

Ceux qui ne croient pas à la révélation devraient nous apprendre comment Moïse a été plus éclairé que les sages de toutes les nations dont il était environné[1].

Mahomet dit dans le Koran que les étoiles sont les sentinelles du ciel, et qu'elles empêchent les démons d'en approcher et de connaître ainsi les secrets de Dieu.

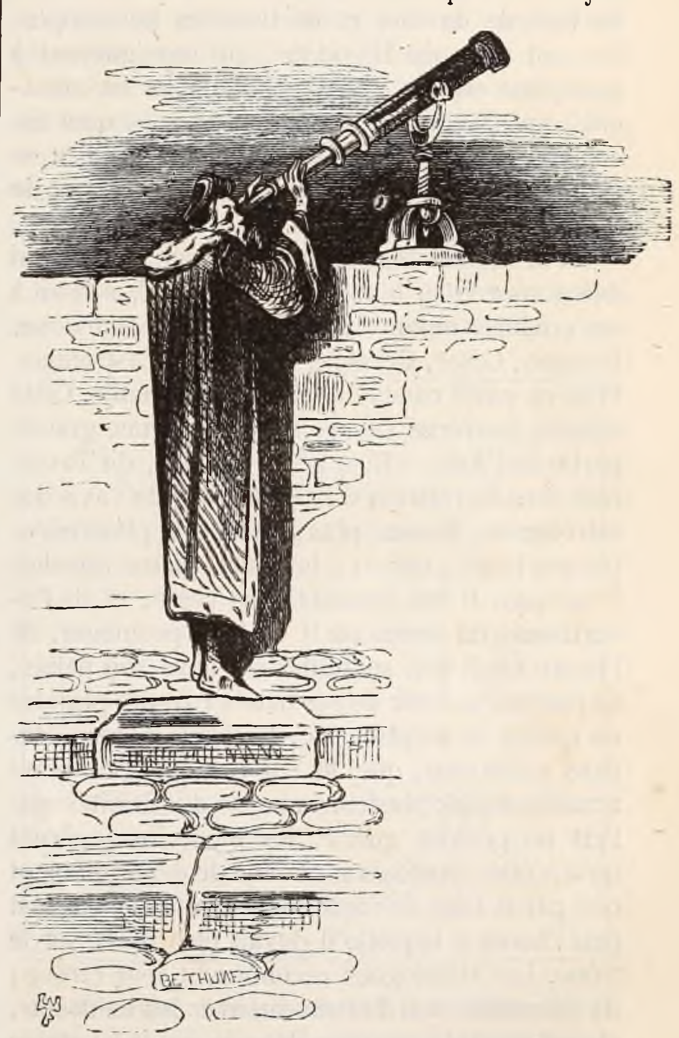
Il y a des sectes qui prétendent que chaque corps céleste est la demeure d'un ange. — Les Arabes, avant Mahomet, adoraient les astres. Les anciens en faisaient des êtres animés ; les Égyptiens croyaient qu'ils voguaient dans des navires à travers les airs comme nos aéronautes; ils disaient que le soleil, avec son esquif, traversait l'Océan toutes les nuits pour retourner d'Occident en Orient.

D'autres physiciens ont prétendu que les étoiles sont les yeux du ciel, et que les larmes qui en tombent forment les pierres précieuses. C'est pour cela, ajoutent-ils, que chaque étoile (ou plutôt chaque planète) a sa pierre favorite.

[1] Bergier, *Dict. théolog.*, au mot *Astres*.

Astrolabe, instrument dont on se sert pour observer les astres et tirer les horoscopes. Il est souvent semblable à une sphère armillaire. L'astrologue, instruit du jour, de l'heure, du moment où est né celui qui le consulte ou pour lequel on le consulte, met les choses à la place qu'elles occupaient alors, et dresse son thème suivant la position des planètes et des constellations.

Il y a eu des gens autrefois qui faisaient le métier de découvrir les voleurs par le moyen



d'un astrolabe. « Le ciel, disaient-ils, est un livre dans lequel on voit le passé, le présent et l'avenir; pourquoi ne pourrait-on pas lire les événements de ce monde dans un instrument qui représente la situation des corps célestes[1]? »

Astrologie, art de dire la bonne aventure, de tirer les horoscopes et de prédire les événements, par l'aspect, les positions et les influences des

[1] Le père Lebrun, *Hist. des pratiques superst.*, t. I, p. 220.

corps célestes. — On croit que l'astrologie, qu'on appelle aussi *astrologie judiciaire,* parce qu'elle consiste en jugements sur les personnes et sur les choses, a pris naissance dans la Chaldée, d'où elle pénétra en Égypte, en Grèce et en Italie. Quelques antiquaires attribuent l'invention de cette science à Cham, fils de Noé. Le commissaire de Lamarre, dans son *Traité de police,* titre VII, chap. 1er, ne repousse pas les opinions qui établissent qu'elle lui a été enseignée par le démon.

Diogène Laërce donne à entendre que les Égyptiens connaissaient la rondeur de la terre et la cause des éclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en astronomie ; mais, au lieu de se tenir aux règles droites de cette science, ils en ajoutèrent d'autres qu'ils fondèrent uniquement sur leur imagination ; ce furent là les principes de l'art de deviner et de tirer les horoscopes. Ce sont eux, dit Hérodote, qui enseignèrent à quel dieu chaque mois, chaque jour est consacré ; qui observèrent les premiers sous quel ascendant un homme est né, pour prédire sa fortune, ce qui lui arriverait dans sa vie, et de quelle mort il mourrait.

« J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver à vous et à votre fils, » disait à ses crédules enfants Bélus, prince de Babylone. Pompée, César, Crassus, croyaient à l'astrologie. Pline en parle comme d'un art respectable. Cette science gouverne encore la Perse et une grande partie de l'Asie. « Rien ne se fait ici, dit Tavernier dans sa relation d'Ispahan, que de l'avis des astrologues. Ils sont plus puissants et plus redoutés que le roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas. Il les consulte sans cesse, et ils l'avertissent du temps où il doit se promener, de l'heure où il doit se renfermer dans son palais, se purger, se vêtir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre, etc. Ils sont si respectés dans cette cour, que le roi Schah-Sophi étant accablé depuis plusieurs années d'infirmités que l'art ne pouvait guérir, les médecins jugèrent qu'il n'était tombé dans cet état de dépérissement que par la faute des astrologues, qui avaient mal pris l'heure à laquelle il devait être élevé sur le trône. Les astrologues reconnurent leur erreur ; ils s'assemblèrent de nouveau avec les médecins, cherchèrent de nouveau dans le ciel la véritable heure propice, ne manquèrent pas de la trouver, et la cérémonie du couronnement fut renouvelée, à la grande satisfaction de Schah-Sophi, qui mourut quelques jours après. »

Il en est de même en Chine, où l'empereur n'ose rien entreprendre sans avoir consulté son thème natal.

La vénération des Japonais pour l'astrologie est plus profonde encore : chez eux personne n'oserait construire un édifice sans avoir interrogé quelque astrologue sur la durée du bâtiment. Il y en a même qui, sur la réponse des astres, se dévouent et se tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maison [1].

Presque tous les anciens, Hippocrate, Virgile, Horace, Tibère, croyaient à l'astrologie. Le moyen âge en fut infecté. On tira l'horoscope de Louis XIII et de Louis XIV, et Boileau dit qu'*un téméraire auteur* n'atteint pas le Parnasse, *si son astre en naissant ne l'a formé poëte.*

En astrologie, on ne connaît dans le ciel que sept planètes et douze constellations dans le zodiaque. Le nombre de celles-ci n'a pas changé ; mais il y a aujourd'hui neuf fois plus de planètes. Nous ne parlerons pourtant que des sept vieilles employées seules par les astrologues. Nous n'avons, disent-ils, aucun membre que les corps célestes ne gouvernent. Les sept planètes sont, comme on sait, le Soleil, la Lune, Vénus, Jupiter, Mars, Mercure et Saturne. Le Soleil préside à la tête, la Lune au bras droit, Vénus au bras gauche, Jupiter à l'estomac, Mars aux parties sexuelles, Mercure au pied droit, et Saturne au pied gauche ; — ou bien Mars gouverne la tête, Vénus le bras droit, Jupiter le bras gauche, le Soleil l'estomac, la Lune les parties sexuelles, Mercure le pied droit, et Saturne le pied gauche.

Parmi les constellations, le Bélier gouverne la tête, le Taureau le cou, les Gémeaux les bras et les épaules, l'Écrevisse la poitrine et le cœur, le Lion l'estomac, la Vierge le ventre, la Balance les reins et les fesses, le Scorpion les parties sexuelles, le Sagittaire les cuisses, le Capricorne les genoux, le Verseau les jambes, et les Poissons les pieds.

On a mis aussi le monde, c'est-à-dire les empires et les villes sous l'influence des constellations. Des astrologues allemands, au seizième siècle, avaient déclaré Francfort sous l'influence du Bélier, Wurtzbourg sous celle du Taureau, Nuremberg sous les Gémeaux, Magdebourg sous l'Écrevisse, Ulm sous le Lion, Heidelberg sous la Vierge, Vienne sous la Balance, Munich sous le Scorpion, Stuttgard sous le Sagittaire, Augsbourg sous le Capricorne, Ingolstadt sous le Verseau, et Ratisbonne sous les Poissons.

Hermès a dit que c'est parce qu'il y a sept trous à la tête qu'il y a aussi dans le ciel sept planètes pour présider à ces trous : Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le Soleil et la Lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche. Léon l'Hébreu, dans sa *Philosophie d'amour,* traduite par le sieur Duparc, Champenois, admet cette opinion, qu'il précise très-bien : « Le Soleil préside à l'œil droit, dit-il, et la Lune à l'œil gauche, parce que tous les deux sont les yeux du ciel ; Jupiter gouverne l'oreille gauche, Saturne la droite, Mars le

[1] *Essai sur les erreurs et les superstitions,* par M. L. C., ch. v.

pertuis droit du nez, Vénus le pertuis gauche, et Mercure la bouche, parce qu'il préside à la parole. »

Ajoutons encore que Saturne domine sur la vie, les changements, les édifices et les sciences; Jupiter sur l'honneur, les souhaits, les richesses et la propreté des habits; Mars sur la guerre, les prisons, les mariages, les haines; le Soleil sur l'espérance, le bonheur, le gain, les héritages; Vénus sur les amitiés et les amours; Mercure sur les maladies, les pertes, les dettes, le commerce et la crainte; la Lune sur les plaies, les songes et les larcins. Ainsi, du moins, le décide le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand.*

En dominant de la sorte tout ce qui arrive à l'homme, les planètes ramènent le même cours de choses toutes les fois qu'elles se retrouvent dans le ciel au lieu de l'horoscope. Jupiter se retrouve au bout de douze ans au même lieu, les honneurs seront les mêmes; Vénus, au bout de huit ans, les amours seront les mêmes, etc., mais dans un autre individu.

N'oublions pas non plus que chaque planète gouverne un jour de la semaine : le Soleil le dimanche, la Lune le lundi, Mars le mardi, Mercure le mercredi, Jupiter le jeudi, Vénus le vendredi, Saturne le samedi; — que le jaune est la couleur du Soleil, le blanc celle de la Lune, le vert celle de Vénus, le rouge celle de Mars, le bleu celle de Jupiter, le noir celle de Saturne, le mélangé celle de Mercure; — que le Soleil préside à l'or, la Lune à l'argent, Vénus à l'étain, Mars au fer, Jupiter à l'airain, Saturne au plomb, Mercure au vif-argent, etc.

Le Soleil est bienfaisant et favorable, Saturne triste, morose et froid; Jupiter tempéré et bénin, Mars ardent, Vénus bienveillante, Mercure inconstant, la Lune mélancolique.

Dans les constellations, le Bélier, le Lion et le Sagittaire sont chauds, secs et ardents; le Taureau, la Vierge et le Capricorne, lourds, froids et secs; les Gémeaux, la Balance et le Verseau, légers, chauds et humides; l'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons, humides, mous et froids.

Au moment de la naissance d'un enfant dont on veut tirer l'horoscope, ou bien au jour de l'événement dont on cherche à présager les suites, il faut d'abord voir sur l'astrolabe quelles sont les constellations et planètes qui dominent dans le ciel, et tirer les conséquences qu'indiquent leurs vertus, leurs qualités et leurs fonctions. Si trois signes de la même nature se rencontrent dans le ciel, comme, par exemple, le Bélier, le Lion et le Sagittaire, ces trois signes forment le *trin aspect,* parce qu'ils partagent le ciel en trois et qu'ils sont séparés l'un de l'autre par trois autres constellations. Cet aspect est bon et favorable.

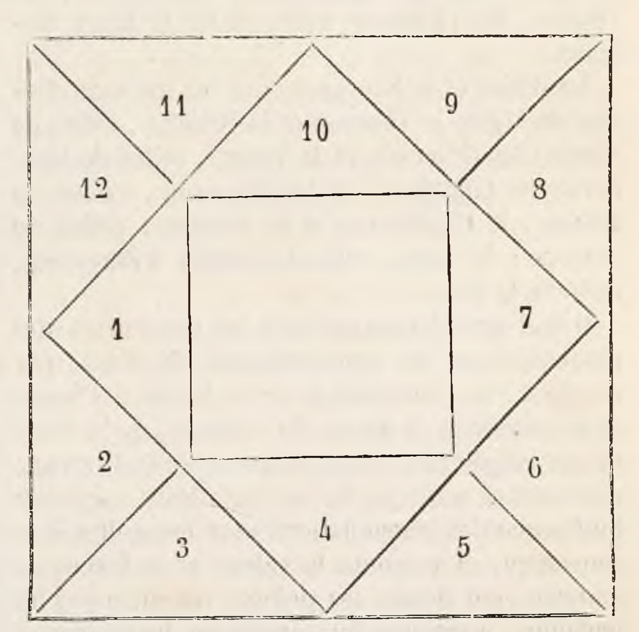
Quand ceux qui partagent le ciel par sixièmes se rencontrent à l'heure de l'opération, comme le Bélier avec les Gémeaux, le Taureau avec l'Écrevisse, etc., ils forment l'*aspect sextil*, qui est médiocre.

Quand ceux qui partagent le ciel en quatre, comme le Bélier avec l'Écrevisse, le Taureau avec le Lion, les Gémeaux avec la Vierge, se rencontrent dans le ciel, ils forment l'*aspect carré,* qui est mauvais.

Quand ceux qui se trouvent aux parties opposées du ciel, comme le Bélier avec la Balance, le Taureau avec le Scorpion, les Gémeaux avec le Sagittaire, etc., se rencontrent à l'heure de la naissance, ils forment l'*aspect contraire,* qui est méchant et nuisible.

Les astres sont en *conjonction* quand deux planètes se trouvent réunies dans le même signe ou dans la même maison, et en *opposition* quand elles sont à deux points opposés.

Chaque signe du zodiaque occupe une place qu'on appelle *maison céleste* ou *maison du soleil ;* ces douze maisons du soleil coupent ainsi le zodiaque en douze parties. Chaque maison occupe trente degrés, puisque le cercle en a trois cent soixante. Les astrologues représentent les maisons par de simples numéros, dans une figure ronde ou carrée, divisée en douze cellules.



La première maison est celle du Bélier, qu'on appelle *l'angle oriental* en argot astrologique. C'est la maison de la vie, parce que ceux qui naissent quand cette constellation domine peuvent vivre longtemps.

La seconde maison est celle du Taureau, qu'on appelle *la porte inférieure.* C'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

La troisième maison est celle des Gémeaux, appelée *la demeure des frères.* C'est la maison des héritages et des bonnes successions.

La quatrième maison est celle de l'Écrevisse. On l'appelle *le fond du ciel, l'angle de la terre,*

la demeure des parents. C'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

La cinquième maison est celle du Lion, dite *la demeure des enfants.* C'est la maison des legs et des donations.

La sixième maison est celle de la Vierge; on l'appelle *l'amour de Mars.* C'est la maison des chagrins, des revers et des maladies.

La septième maison est celle de la Balance, qu'on appelle *l'angle occidental.* C'est la maison des mariages et des noces.

La huitième maison est celle du Scorpion, appelée *la porte supérieure.* C'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

La neuvième maison est celle du Sagittaire, appelée *l'amour du soleil.* C'est la maison de la piété, de la religion, des voyages et de la philosophie.

La dixième maison est celle du Capricorne, dite *le milieu du ciel.* C'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

La onzième maison est celle du Verseau, qu'on appelle *l'amour de Jupiter.* C'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

La douzième maison est celle des Poissons, appelée *l'amour de Saturne.* C'est la plus mauvaise de toutes et la plus funeste: c'est la maison des empoisonnements, des misères, de l'envie, de l'humeur noire et de la mort violente.

Le Bélier et le Scorpion sont les maisons chéries de Mars; le Taureau et la Balance, celles de Vénus; les Gémeaux et la Vierge, celles de Mercure; le Sagittaire et les Poissons, celles de Jupiter; le Capricorne et le Verseau, celles de Saturne; le Lion, celle du Soleil; l'Écrevisse, celle de la Lune.

Il faut examiner avec soin les rencontres des planètes avec les constellations. Si Mars, par exemple, se rencontre avec le Bélier à l'heure de la naissance, il donne du courage, de la fierté et une longue vie; s'il se trouve avec le Taureau, richesses et courage. En un mot, Mars augmente l'influence des constellations avec lesquelles il se rencontre, et y ajoute la valeur et la force. — Saturne, qui donne les peines, les misères, les maladies, augmente les mauvaises influences et gâte les bonnes. Vénus, au contraire, augmente les bonnes influences et affaiblit les mauvaises. — Mercure augmente ou affaiblit les influences suivant ses conjonctions : s'il se rencontre avec les Poissons, qui sont mauvais, il devient moins bon; s'il se trouve avec le Capricorne, qui est favorable, il devient meilleur. — La Lune joint la mélancolie aux constellations heureuses; elle ajoute la tristesse ou la démence aux constellations funestes. — Jupiter, qui donne les richesses et les honneurs, augmente les bonnes influences et dissipe à peu près les mauvaises. — Le Soleil ascendant donne les faveurs des princes; il a sur les influences presque autant d'effet que Jupiter; mais descendant il présage des revers.

Ajoutons que les Gémeaux, la Balance et la Vierge donnent la beauté par excellence; le Scorpion, le Capricorne et les Poissons donnent une beauté médiocre. Les autres constellations donnent plus ou moins la laideur. — La Vierge, la Balance, le Verseau et les Gémeaux donnent une belle voix; l'Écrevisse, le Scorpion et les Poissons donnent une voix nulle ou désagréable. Les autres constellations n'ont pas d'influence sur la voix.

Si les planètes et les constellations se trouvent à l'orient à l'heure de l'horoscope, on éprouvera leur influence au commencement de la vie ou de l'entreprise; on l'éprouvera au milieu si elles sont au haut du ciel, et à la fin si elles sont à l'occident.

Afin que l'horoscope ne trompe point, il faut avoir soin d'en commencer les opérations précisément à la minute où l'enfant est né, ou à l'instant précis d'une affaire dont on veut savoir les suites. — Pour ceux qui n'exigent pas une exactitude si sévère, il y a des horoscopes tout dressés, d'après les constellations de la naissance. *Voy.* Horoscopes.

Tels sont, en peu de mots, les principes de cet art, autrefois si vanté, si universellement répandu, et maintenant un peu tombé en désuétude. Les astrologues conviennent que le globe roule si rapidement, que la disposition des astres change en un moment. Il faudra donc, pour tirer les horoscopes, que les sages-femmes aient soin de regarder attentivement les horloges, de marquer exactement chaque point du jour, et de conserver à celui qui naît ses étoiles comme son patrimoine. « Mais combien de fois, dit Barclai, le péril des mères empêche-t-il ceux qui sont autour d'elles de songer à cela! Et combien de fois ne se trouve-t-il là personne qui soit assez superstitieux pour s'en occuper! Supposez, cependant, qu'on y ait pris garde, si l'enfant est longtemps à naître, et si, ayant montré la tête, le reste du corps ne paraît pas de suite, comme il arrive, quelle disposition des astres sera funeste ou favorable? sera-ce celle qui aura présidé à l'apparition de la tête, ou celle qui se sera rencontrée quand l'enfant est entièrement né?... »

Astrologues. Voici quelques anecdotes sur le compte des astrologues : Un valet, ayant volé son maître, s'enfuit avec l'objet dérobé. On mit des gens à sa poursuite, et, comme on ne le trouvait pas, on consulta un astrologue. Celui-ci, habile à deviner les choses passées, répondit que le valet s'était échappé parce que la lune s'était trouvée, à sa naissance, en conjonction avec Mercure, qui protége les voleurs, et que de plus longues recherches seraient inutiles. Comme il disait ces mots, on amena le domestique, qu'on

venait de prendre enfin, malgré la protection de Mercure.

Les astrologues tirent vanité de deux ou trois de leurs prédictions accomplies, quoique souvent d'une manière indirecte, entre mille qui n'ont pas eu de succès. L'horoscope du poëte Eschyle portait qu'il serait écrasé par la chute d'une maison; il s'alla, dit-on, mettre en plein champ, pour éviter sa destinée; mais un aigle, qui avait enlevé une tortue, la lui laissa tomber sur la tête, et il en fut tué. Si ce conte n'a pas été fait après coup, nous répondrons qu'un aveugle, en jetant au hasard une multitude de flèches, peut atteindre le but une fois par hasard. Quand il y avait en Europe des milliers d'astrologues qui faisaient tous les jours de nouvelles prédictions, il pouvait s'en trouver quelques-unes que l'événement, par cas fortuit, justifiait; et celles-ci, quoique rares, entretenaient la crédulité que des millions de mensonges auraient dû détruire.

L'empereur Frédéric-Barberousse, étant sur le point de quitter Vicence, qu'il venait de prendre d'assaut, défia le plus fameux astrologue de deviner par quelle porte il sortirait le lendemain.



Le charlatan répondit au défi par un tour de son métier : il remit à Frédéric un billet cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa sortie. L'empereur fit abattre, pendant la nuit, quelques toises de mur, et sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet, et ne fut pas peu surpris d'y lire ces mots : — « L'empereur sortira par la porte neuve. » C'en fut assez pour que l'astrologue et l'astrologie lui parussent infiniment respectables.

Un homme que les astres avaient condamné en naissant à être tué par un cheval avait grand soin de s'éloigner dès qu'il apercevait un de ces animaux. Or, un jour qu'il passait dans une rue, une enseigne lui tomba sur la tête, et il mourut du coup : c'était, dit le conte, l'enseigne d'une auberge où était représenté un cheval noir.

Mais il y a d'autres anecdotes : Un bourgeois de Lyon, riche et crédule, ayant fait dresser son horoscope, mangea tout son bien pendant le temps qu'il croyait avoir à vivre. N'étant pas mort à l'heure que l'astrologue lui avait assignée, il se vit obligé de demander l'aumône, ce qu'il faisait en disant : — « Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus longtemps qu'il ne croyait. »

Une dame pria un astrologue de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui signifiaient peu de chose.



La dame lui donna une pièce de quinze sous. — « Madame, dit alors l'astrologue, je découvre encore dans votre horoscope que vous n'êtes pas riche. — Cela est vrai, répondit-elle. — Madame, poursuivit-il en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu? — J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je viens de vous donner. »

Darah, l'un des quatre fils du Grand Mogol Schah-Géhan, ajoutait beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces doctes lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la couronne. Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir sur sa vie un événement aussi incertain : — « Il arrivera de deux choses l'une, répondit-il, ou Darah parviendra au trône, et ma fortune est faite; ou il sera vaincu : dès lors sa mort est certaine, et je ne redoute pas sa vengeance. »

Heggiage, général arabe sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. — « Je compte tellement sur votre habileté, lui répondit Heggiage, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde, et je vais vous y envoyer le premier, afin que je puisse me servir de vous dès mon arrivée. » Il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas encore arrivé.

L'empereur Manuel, qui avait aussi des prétentions à la science de l'astrologie, mit en mer, sur la foi des astres, une flotte qui devait faire

des merveilles et qui fut vaincue, brûlée et coulée bas.

Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. — « Je suis donc plus habile que toi, répondit le roi, car je sais que tu les passeras dans la Tour de Londres. » Il l'y fit conduire en même temps. Il est vrai que c'était une mauvaise raison.

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : — « Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre longtemps. — Comment le sais-tu? lui demanda le duc. — Par la connaissance des astres. — Et toi, combien dois-tu vivre? — Ma planète me promet une longue vie. — Oh bien! tu vas voir qu'il ne faut pas se fier aux planètes; » et il le fit pendre sur-le-champ.

Astronomancie, divination par les astres. C'est la même chose que l'astrologie.

Astyle, devin fameux dans l'histoire des Centaures. On trouve dans Plutarque un autre devin nommé Astyphile. *Voy.* Cimon.

Asuman, l'ange de la mort, chez les Mages.

Asweith. *Voy.* Asmund.

Até, fille de la Discorde, divinité funeste dans la mythologie grecque.

Athénagore, philosophe platonicien, qui embrassa le christianisme au deuxième siècle. On peut lire son *Traité de la résurrection des morts*, traduit du grec en français par Gaussart, prieur de Sainte-Foy, Paris, 1574, et par Duferrier, Bordeaux, 1577, in-8°.

Athénaïs, sibylle d'Érythrée. Elle prophétisait du temps d'Alexandre.

Athénodore, philosophe stoïcien du siècle d'Auguste. On conte qu'il y avait à Athènes une fort belle maison où personne n'osait demeurer, à cause d'un spectre qui s'y montrait la nuit. Athénodore, étant arrivé dans cette ville, ne s'effraya point de ce qu'on disait de la maison décriée, et l'acheta.

La première nuit qu'il y passa, étant occupé à écrire, il entendit tout à coup un bruit de chaînes, et il aperçut un vieillard hideux, chargé de fers, qui s'approchait de lui à pas lents. Il continua d'écrire. Le spectre, l'appelant du doigt, lui fit signe de le suivre. Athénodore répondit à l'esprit, par un autre signe, qu'il le priait d'attendre, et continua son travail; mais le spectre fit retentir ses chaînes à ses oreilles, et l'obséda tellement, que le philosophe, fatigué, se détermina à voir l'aventure. Il marcha avec le fantôme, qui disparut dans un coin de la cour. Athénodore étonné arracha une poignée de gazon pour reconnaître le lieu, rentra dans sa chambre, et, le lendemain, il fit part aux magistrats de ce qui lui était arrivé. On fouilla dans l'endroit indiqué; on trouva les os d'un cadavre avec des chaînes, on lui rendit les honneurs de la sépulture, et, dès ce moment, ajoute-t-on, la maison fut tranquille [1]. *Voy.* Ayola et Arignote.

Atinius. Tite-Live raconte que, le matin d'un jour où l'on représentait les grands jeux, un citoyen de Rome conduisit un de ses esclaves à travers le cirque en le faisant battre de verges; ce qui divertit ce grand peuple romain. Les jeux commencèrent à la suite de cette parade; mais quelques jours après Jupiter Capitolin apparut la nuit, en songe, à un homme du peuple nommé Atinius [2], et lui ordonna d'aller dire de sa part aux consuls qu'il n'avait pas été content de celui qui menait la danse aux derniers jeux, et que l'on recommençât la fête avec un autre danseur. —Le Romain, à son réveil, craignit de se rendre ridicule en publiant ce songe, et le lendemain son fils, sans être malade, mourut subitement. La nuit suivante, Jupiter lui apparut de nouveau et lui demanda s'il se trouvait bien d'avoir méprisé l'ordre des dieux, ajoutant que s'il n'obéissait il lui arriverait pis. Atinius, ne s'étant pas encore décidé à parler aux magistrats, fut frappé d'une paralysie qui lui ôta l'usage de ses membres. Alors il se fit porter en chaise au sénat, et raconta tout ce qui s'était passé. Il n'eut pas plutôt fini son récit, qu'il se leva, rendu à la santé. Toutes ces circonstances parurent miraculeuses. On comprit que le mauvais danseur était l'esclave battu. Le maître de cet infortuné fut recherché et puni; on ordonna aussi de nouveaux jeux qui furent célébrés avec plus de pompe que les précédents. — An de Rome 265.

Atré, divinité ou plutôt démon des Anglo-Saxons, auxquels il ne faisait que du mal.

Atropos, l'une des trois Parques; c'est elle qui coupait le fil. Hésiode la peint comme très-féroce; on lui donne un vêtement noir, des traits ridés et un maintien peu séduisant.

Attila, dit le Fléau de Dieu, que saint Loup, évêque de Troyes, empêcha de ravager la Champagne. Comme il s'avançait sur Rome pour la détruire, il eut une vision : il vit en songe un vieillard vénérable, vêtu d'habits sacerdotaux, qui, l'épée nue au poing, le menaçait de le tuer s'il résistait aux prières du saint pape Léon. Le lendemain, quand le Pape vint lui demander d'épargner Rome, il répondit qu'il le ferait, et ne passa pas plus avant. Paul Diacre dit, dans le livre XV de son *Histoire de la Lombardie*, que ce vieillard merveilleux n'était autre, selon l'opinion générale, que saint Pierre, prince des apôtres. — Des légendaires ont écrit qu'Attila était fils du démon.

Attouchement. Pline dit que Pyrrhus guérissait les douleurs de rate en touchant les malades du gros doigt de son pied droit; et l'empereur Adrien, en touchant les hydropiques du bout de

[1] Plin. junior, lib. VII, epist. 27.
[2] Plutarque le nomme *Titus Latinus*.

l'index, leur faisait sortir l'eau du ventre. Beaucoup de magiciens et de sorciers ont su produire également des cures merveilleuses par le simple attouchement. *Voy.* Charmes, Écrouelles, etc.

Aubigné (Nathan d'), en latin *Albineus*, fils du fameux huguenot d'Aubigné. Il était partisan de l'alchimie. Il a publié, sous le titre de *Bibliothèque chimique,* un recueil de divers traités, recherché par ceux qui croient à la pierre philosophale[1].

Aubrey (Jean), *Alberius,* savant antiquaire anglais, mort en 1700. Il a donné, en 1696, un livre intitulé *Mélanges sur les sujets suivants : Fatalité de jours, fatalité de lieux, présages, songes, apparitions, merveilles et prodiges ;* réimprimé en 1721, avec des additions.

Aubry (Nicole), jeune fille de Vervins, dont la possession a fait très-grand bruit au treizième siècle. A l'âge de seize ans, étant allée prier sur la tombe de son père, l'esprit de cet homme lui apparut, sortant du tombeau, et lui prescrivit combien elle devait faire dire de messes pour le repos de son âme. Elle exécuta ponctuellement tout ce qui lui était recommandé; mais, malgré son exacte obéissance, elle n'en continua pas moins à être tous les jours visitée par cet esprit, qui finit par lui avouer qu'il était un démon. Ce démon la transporta en divers lieux et l'enleva même devant de nombreux témoins, ce qui fit reconnaître évidemment qu'elle en était possédée. L'évêque de Laon la fit exorciser, et ce fut pendant trois mois sans résultat. Dix hommes, et quelquefois plus, la tenaient durant les exorcismes, et elle leur était arrachée à la vue de la foule. Des notaires publics dressaient les procès-verbaux de ces faits, qui se sont répétés deux siècles plus tard sur la tombe du diacre Pâris, et qui, dans l'une et l'autre affaire, ont été constatés dans toutes les formes et avec toutes les garanties désirables. La science humaine a barboté autour de ces monstrueux phénomènes sans pouvoir les expliquer. En même temps que cette puissance qui, dans une jeune fille, rendait vains les efforts de quinze ou seize hommes robustes, Nicole Aubry parlait plusieurs langues, découvrait les choses les plus secrètes et voyait ce qui se passait à quelques lieues d'elle.

Cette première période des exorcismes avait eu lieu à Vervins; l'évêque, étonné, fit venir la jeune fille à Laon, où il l'exorcisa lui-même dans la cathédrale, remplie continuellement à ce sujet de dix à douze mille spectateurs. Ce n'était plus un seul démon qui s'était installé dans Nicole Aubry. C'était dès lors, sans aucun doute, par la permission de Dieu, toute une légion d'esprits mauvais; et il y eut des scènes si étranges, que le Parlement de Paris et l'Université envoyèrent des commissaires à Laon; le nonce du pape y vint aussi. Les démons, voyant ce concours, en devinrent plus insolents : ils insultaient les exorcistes et l'évêque lui-même; mais ils ne ménageaient pas les protestants, qui demandèrent qu'on emprisonnât la possédée. Un médecin de leur secte ayant tenté de l'empoisonner, on ne les écouta point. Les démons, malgré eux probablement, turlupinaient la réforme par des sarcasmes si incisifs, qu'ils eurent pour résultat la conversion d'un grand nombre de calvinistes, parmi lesquels nous citerons Florimond de Rémond, qui a laissé un nom dans les sciences historiques. Les démons enfin furent vaincus et la jeune fille délivrée. On a dit qu'ils étaient au nombre de vingt-neuf, en tête desquels étaient Belzébut, qui était venu à elle sous la figure d'un taureau, Baltazo sous celle d'un mouton, Astaroth sous celle d'un porc, les autres sous forme de chats gros comme des brebis. — L'histoire de Nicole Aubry fut publiée par la Sorbonne, en français, en latin, en espagnol, en italien et en allemand. Elle avait tant de retentissement que Charles IX en voulut voir l'héroïne, qui lui fut présentée le 27 août 1566.

Cette histoire a été tellement dénaturée par les protestants, qui ont falsifié aussi celle de Loudun et quelques autres, qu'il est très-rare chez nous de la trouver exacte. Gorres l'a donnée consciencieusement dans le tome IV de sa *Mystique.*

Audumla. Une étincelle de la lumière divine ayant fondu une portion des glaces de la Scandinavie, il naquit de cette goutte la génisse Audumla, qui nourrit de son lait Imir, né avec elle. Puis elle lécha des glaçons d'où sortit Bor ou Buri. (*Mythologie scandinave.*)

Augerot d'Armore, sorcier. *Voy.* Chorropique.

Augures. Les augures étaient, chez les Romains, les interprètes des dieux. On les consultait avant toutes les grandes entreprises : ils jugeaient du succès par le vol, le chant et la façon de manger des oiseaux. On ne pouvait élire un magistrat, ni donner une bataille, sans avoir consulté l'appétit des poulets sacrés ou les entrailles des victimes. Annibal pressant le roi Prusias de livrer bataille aux Romains, celui-ci s'en excusa en disant que les victimes s'y opposaient. — « C'est-à-dire, reprit Annibal, que vous préférez l'avis d'un mouton à celui d'un vieux général. »

Les augures prédisaient aussi l'avenir par le moyen du tonnerre et des éclairs, par les éclipses et par les présages qu'on tirait de l'apparition des comètes. Les savants n'étaient pas dupes de leurs cérémonies, et Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire.

Quelques-uns méprisèrent, il est vrai, la science des augures; mais ils s'en trouvèrent mal, parce que le peuple la respectait. On vint dire à Clau-

[1] *Bibliotheca chimica contracta ex delectu et amendatione Nathanis Albinei,* in-8°. Genève, 1654 et 1673.

dius Pulcher, prêt à livrer bataille aux Carthaginois, que les poulets sacrés refusaient de manger. — « Qu'on les jette à la mer, répondit-il, s'ils ne mangent pas, ils boiront. » Mais l'armée fut indignée de ce sacrilége, et Claudius perdit la bataille[1].

Les oiseaux ne sont pas, chez nos bonnes gens, dépourvus du don de prophétie. Le cri de la chouette annonce la mort; le chant du rossignol promet de la joie; le coucou donne de l'argent, quand on porte sur soi quelque monnaie le premier jour qu'on a le bonheur de l'entendre, etc.

Si une corneille vole devant vous, dit Cardan, elle présage un malheur futur; si elle vole à droite, un malheur présent; si elle vole à gauche, un malheur qu'on peut éviter par la prudence; si elle vole sur votre tête, elle annonce la mort, pourvu toutefois qu'elle croasse; si elle garde le silence, elle ne présage rien...

On dit que la science des augures passa des Chaldéens chez les Grecs, et ensuite chez les Romains. Elle est défendue aux Juifs par le chapitre XXIX du Lévitique.

Gaspard Peucer dit que les augures se pre-





Augures.

naient de cinq choses : 1° du ciel; 2° des oiseaux; 3° des bêtes à deux pieds; 4° des bêtes à quatre pieds; 5° de ce qui arrive au corps humain, soit dans la maison, soit hors de la maison.

Mais les anciens livres auguraux, approuvés par Maggioli dans le deuxième colloque du supplément à ses Jours caniculaires, portent les objets d'augures à douze chefs principaux, selon le nombre des douze signes du zodiaque : 1° l'entrée d'un animal sauvage ou domestique dans une maison; 2° la rencontre d'un animal sur la route ou dans la rue; 3° la chute du tonnerre; 4° un rat qui mange une savate, un renard qui étrangle une poule, un loup qui emporte une brebis, etc.; 5° un bruit inconnu entendu dans la maison, et qu'on attribuait à quelque lutin; 6° le cri de la corneille ou du hibou, un oiseau qui tombe sur le chemin, etc.; 7° un chat ou tout autre animal qui entre par un trou dans la maison : on le prenait pour un mauvais génie; 8° un flambeau qui s'éteint tout seul, ce que l'on croyait une malice d'un démon; 9° le feu qui petille. Les anciens pensaient que Vulcain leur parlait alors dans le foyer; 10° ils tiraient encore divers présages lorsque la flamme étincelait d'une manière extraordinaire; 11° lorsqu'elle bondissait, ils s'ima-

[1] On sait que Livie, étant grosse, imagina de couver et d'éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait. Ce poussin fut mâle, et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art; mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

ginaient que les dieux Lares s'amusaient à l'agiter; 12° enfin, ils regardaient comme un motif d'augure une tristesse qui leur survenait tout à coup.

Nous avons conservé quelques traces de ces superstitions, qui ne sont pas sans poésie.

Les Grecs modernes tirent des augures du cri des pleureuses à gages. Ils disent que si l'on entend braire un âne à jeun, on tombera infailliblement de cheval dans la journée, — pourvu toutefois qu'on aille à cheval. *Voy.* Ornithomancie, Aigle, Corneille, Hibou, Aruspices, etc.

Auguste. Leloyer rapporte, après quelques anciens, que la mère de l'empereur Auguste, étant enceinte de lui, eut un songe où il lui sembla que ses entrailles étaient portées dans le ciel, ce qui présageait la future grandeur de son fils. Ce nonobstant, d'autres démonographes disent qu'Auguste était enfant du diable. — Les cabalistes n'ont pas manqué de faire de ce diable une salamandre.

Auguste était superstitieux; Suétone rapporte[1] que, comme on croyait de son temps que la peau d'un veau marin préservait de la foudre, il était toujours muni d'une peau de veau marin. Il eut encore la faiblesse de croire qu'un poisson qui sortait de la mer, sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain d'une bataille. Suétone ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelait Nicolas, qui signifie *vainqueur des peuples,* il ne douta plus de la victoire; et que, par la suite, il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poisson sautant. Il dit même que ces statues furent placées dans le Capitole.

On sait qu'Auguste fut proclamé dieu de son vivant, et qu'il eut des temples et des prêtres[2].

Augustin (saint), évêque d'Hippone, l'un des plus illustres Pères de l'Église. On lit dans Jacques de Varasc une gracieuse légende sur ce grand saint :

Un jour qu'il était plongé dans ses méditations, il vit passer devant lui un démon qui portait un livre énorme sur ses épaules. Il l'arrêta et lui demanda à voir ce que contenait ce livre. — C'est le registre de tous les péchés des hommes, répond le démon; je les ramasse où je les trouve, et je les écris à leur place pour savoir plus aisément ce que chacun me doit. — Montrez-moi, dit le pieux évêque d'Hippone, quels péchés j'ai faits depuis ma conversion?.... Le démon ouvrit le livre, et chercha l'article de saint Augustin, où il ne trouva que cette petite note : — « Il a oublié tel jour de dire les complies. » Le prélat ordonna au diable de l'attendre un moment; il se rendit à l'église, récita les complies, et revint auprès du démon, à qui il demanda de lire une seconde fois sa note. Elle se trouva effacée. — Ah! vous m'avez joué, s'écria le diable,.... mais on ne m'y reprendra plus.... En disant ces mots, il s'en alla peu content.

Nous avons dit que saint Augustin avait réfuté le petit livre du *Démon de Socrate,* d'Apulée. On peut lire aussi de ce Père le traité de l'Antechrist et divers chapitres de son admirable ouvrage *de la Cité de Dieu* qui ont rapport au genre de merveilles dont nous nous occupons.

Aumône. Le peuple croit, en Angleterre, que, pour les voyageurs qui ne veulent pas s'égarer dans leur route, c'est une grande imprudence de passer auprès d'une vieille femme sans lui donner l'aumône, surtout quand elle regarde en face celui dont elle sollicite la pitié[3]. — Cette opinion, nous n'aurons pas le courage de la condamner.

Aupetit (Pierre), prêtre sorcier du village de Fossas, paroisse de Paias, près la ville de Chalus, en Limousin, exécuté à l'âge de cinquante ans, le 25 mai 1598. — Il ne voulut pas d'abord répondre au juge civil; il en fut référé au parlement de Bordeaux, qui ordonna que le juge laïque connaîtrait de cette affaire, sauf à s'adjoindre un juge d'église. L'évêque de Limoges envoya un membre de l'officialité pour assister, avec le vice-sénéchal et le conseiller Peyrat, à l'audition du sorcier. — Interrogé s'il n'a pas été au sabbat de Menciras, s'il n'a pas vu Antoine Dumons de Saint-Laurent, chargé de fournir des chandelles pour l'adoration du diable; si lui, Pierre Aupetit, n'a pas tenu le fusil pour les allumer, etc.; il a répondu que non, et qu'à l'égard du diable, il priait Dieu de le garder de sa figure : ce qui était le langage ordinaire des sorciers. — Interrogé s'il ne se servait pas de graisses, et si, après le sabbat, il n'avait pas lu dans un livre pour faire venir une troupe de cochons qui criaient et lui répondaient : « Tiran, tiran, ramassien, ramassien, nous réclamons cercles et cernes pour » faire l'assemblée que nous t'avons promise; » il a répondu qu'il ne savait ce qu'on lui demandait. — Interrogé s'il ne sait pas embarrer ou désembarrer, et se rendre invisible étant prisonnier, il répond que non. — Interrogé s'il sait dire des messes pour obtenir la guérison des malades, il répond qu'il en sait dire en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur et de M. saint Côme.

Pour tirer de lui la vérité, selon les usages d'alors, on le menaça de la question. Il avoua alors qu'il était allé au sabbat; qu'il lisait dans le grimoire; que le diable, en forme de mouton, plus noir que blanc, se faisait baiser le derrière; que Gratoulet, insigne sorcier, lui avait appris le secret d'embarrer, d'étancher et d'arrêter le sang; que son démon ou esprit familier s'appelait Belzébut, et qu'il avait reçu en cadeau son petit doigt. Il déclara qu'il avait dit la messe en

[1] *In Augusto,* cap. xc.

[2] Il y a quelques légendes sur Auguste dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

[3] Fielding, *Tom Jones,* liv. XIV, ch. ii.

l'honneur de Belzébut, et qu'il savait embarrer en invoquant le nom du diable et en mettant un liard dans une aiguillette; il dit, de plus, que le diable parlait en langage vulgaire aux sorciers, et que, quand il voulait envoyer du mal à quelqu'un, il disait ces mots : « *Vach, vech, stet, sty, stu!* » Il persista jusqu'au supplice dans ces ridicules révélations, mêlées d'indécentes grossièretés[1]. Pour comprendre ces choses, *voy.* SABBAT.

Aurinie, druidesse dont les Germains vénéraient grandement la mémoire. Elle est antérieure à Velléda.

Aurore boréale, espèce de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paraît la nuit, du côté du nord. On ne saurait croire, dit Saint-Foix, sous combien de formes l'ignorance et la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisait des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ces apparitions étaient plus ou moins fréquentes, c'est-à-dire selon qu'on habitait des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du Nord; ils crurent leurs campagnes en feu et l'ennemi à leur porte. Mais ce phénomène devenant presque journalier, ils s'y sont accoutumés. Ils disent que ce sont des esprits qui se querellent et qui combattent dans les airs. Cette opinion est surtout très-accréditée en Sibérie.

Les Groënlandais, lorsqu'ils voient une aurore boréale, s'imaginent que ce sont les âmes qui jouent à la boule dans le ciel, avec une tête de baleine. — Les habitants des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques et l'extrémité méridionale de l'Europe n'y voient que des sujets tristes ou menaçants, affreux ou terribles; ce sont des armées en feu qui se livrent de sanglantes batailles, des têtes hideuses séparées de leurs troncs, des chars enflammés, des cavaliers qui se percent de leurs lances. On croit voir des pluies de sang; on entend le bruit de la mousqueterie, le son des trompettes, présages funestes de guerre et de calamités publiques.

Voilà ce que nos pères ont aussi vu et entendu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner, après cela, des frayeurs affreuses que leur causaient ces sortes de nuées quand elles paraissaient? — La *Chronique de Louis XI* rapporte qu'en 1465 on aperçut à Paris une aurore boréale qui fit paraître toute la ville en feu. Les soldats qui faisaient le guet en furent épouvantés, et un homme en devint fou. On en porta la nouvelle au roi, qui monta à cheval et courut sur les remparts. Le bruit se répandit que les ennemis qui étaient devant Paris se retiraient et mettaient le feu à la ville. Tout le monde se rassembla en désordre, et on trouva que ce grand sujet de terreur n'était qu'un phénomène.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. VI, disc. IV.

Ausitif, démon peu connu, qui est cité dans la possession de Loudun.

Auspices, augures qui devinaient surtout par le vol et le chant des oiseaux. *Voy.* AUGURES, ARUSPICES, etc.

Automates. On croyait autrefois que ces ouvrages de l'art étaient l'œuvre du démon. *Voy.* ALBERT LE GRAND, BACON, ENCHANTEMENTS, etc.

Autopsie, espèce d'extase où des fous se croyaient en commerce avec les esprits.

Autruche. Il est bien vrai qu'elle avale du fer, car elle avale tout ce qu'elle rencontre; mais il n'est pas vrai qu'elle le digère, et l'expérience a détruit cette opinion erronée[1]. — Les traditions du moyen âge donnaient pour père à l'autruche un cygne et pour mère une chamelle.

Autun (Jacques d'). *Voy.* CHEVANNES.

Auxonne. On trouve dans le onzième tome des *Causes célèbres* l'histoire d'une possession qui eut lieu à Auxonne, au milieu du dix-septième siècle; et l'attestation des faits a été signée par l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Rennes, l'évêque de Rodez, l'évêque de Châlons-sur-Saône et par F. Morel, N. Cornet, Ph. Leroy, N. Grandin, tous docteurs de Sorbonne. Dix-huit femmes, les unes religieuses, les autres du monde, se sont trouvées possédées, comme le reconnaissent les vénérables signataires de l'acte que nous citons, lequel porte la date du 20 janvier 1652. La possession avait duré dix ans, avec des phases diverses. Toutes ces filles étaient pieuses et de mœurs pures. C'était donc une série d'épreuves. On nomme dans la déclaration authentique des faits Anne l'Écossaise, appelée sœur de la Purification; Denise Parisot, servante du lieutenant général d'Auxonne; la sœur M. Janini; la sœur Humberte de Saint-François; la sœur Marguerite de l'Enfant Jésus; la sœur L. Arivey.



Elles étaient agitées de convulsions lorsqu'il leur fallait se confesser; elles frémissaient à la vue du Saint-Sacrement; elles proféraient des blasphèmes; elles se sentaient enlevées, courbées en deux; elles se frappaient le crâne aux piliers de l'église sans en rien souffrir. Elles étaient insensibles aux piqûres, aux brûlures. Lorsque les exorcismes eurent obtenu leur délivrance, l'une d'elles vomit un gros crapaud; Anne l'Écossaise vomit un morceau de drap enveloppé d'un cercle de cuir; une autre rejeta un rouleau de taffetas

[1] Voyez Brown, *Des erreurs populaires*, liv III, ch. XXII.

sur lequel étaient des caractères. L'évêque de Châlons-sur-Saône ayant ordonné au démon qui possédait Denise de sortir par une vitre qu'il lui désigna, la vitre se brisa aussitôt. Il se fit ainsi de ces choses qui sont au-dessus des forces humaines et qui ne peuvent être qu'œuvres de démons. — Personne, jusqu'ici, n'a contesté ces récits que nous ne donnons qu'en sommaire.

Avarice. Ce vice infâme a souvent amené des



possessions. Voy. *Fischer* et *les Légendes des péchés capitaux.*

Avenar, astrologue qui promit aux Juifs, sur la foi des planètes, que leur Messie arriverait sans faute en 1444, ou, au plus tard, en 1464. Il donnait pour ses garants Saturne, Jupiter, l'Écrevisse et les Poissons. Tous les Juifs tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, qui n'arriva pas, soit que l'Écrevisse eût reculé, soit que les Poissons d'Avenar ne fussent que des poissons d'avril [1].

Avenir. C'est pour en pénétrer les secrets qu'on a inventé tant de moyens de dire la bonne aventure. Toutes les divinations ont principalement pour objet de connaître l'avenir.

Averne, marais consacré à Pluton, près de Bayes. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on croyait que c'était l'entrée des enfers.

Averroès, médecin arabe et le plus grand philosophe de sa nation, né à Cordoue dans le douzième siècle. Il s'acquit une si belle réputation de justice, de vertu et de sagesse, que le roi de Maroc le fit juge de toute la Mauritanie. Il traduisit Aristote en arabe, et composa plusieurs ouvrages sur la philosophie et la médecine. Quelques démonographes ont voulu le mettre au nombre des magiciens et lui donner un démon familier. Malheureusement, Averroès était un épicurien, mahométan pour la forme, et ne croyait pas à l'existence des démons [2]. L'empereur de Maroc, un jour, lui fit faire amende honorable à la porte d'une mosquée, où tous les passants eurent permission de lui cracher au visage, pour avoir dit que la religion de Mahomet était une religion de pourceaux.



Averroès.

Aveux des sorciers. Les ennemis de l'Église disent que les aveux des sorciers ont été d'ordinaire obtenus par la torture; ce qui n'est pas exact. Les aveux tacites sont sans nombre. Ceux qui sont au diable, par possession ou pacte, ne peuvent voir un prêtre sans frémir, ni assister à la messe, ni rien supporter de ce qui est à Dieu. Ensuite la torture n'a jamais été exercée par l'Église, mais seulement par la puissance civile.

Avicenne, célèbre médecin arabe, mort vers le milieu du onzième siècle, fameux par le grand nombre et l'étendue de ses ouvrages, et par sa vie aventureuse. On peut, en quelque sorte, le comparer à Agrippa. Les Arabes croient qu'il maîtrisait les esprits et qu'il se faisait servir par des génies. Comme il rechercha la pierre philosophale, on dit encore, dans plusieurs contrées de l'Arabie, qu'il n'est pas mort; mais que, grâce à l'élixir de longue vie et à l'or potable, il vit dans une retraite ignorée avec une grande puissance. — Il a composé divers livres d'alchimie recherchés des songe-creux. Son traité de la *Congélation de la pierre* et son *Tractatulus de alchimia* se trouvent dans les deux premiers volumes de l'*Ars aurifera,* Bâle, 1610. Son *Ars chimica* a été imprimé à Berne, 1572. On lui attribue encore deux opuscules hermétiques insérés dans le *Theatrum chimicum,* et un volume in-8°, publié à Bâle, en 1572, sous le titre de la Porte des éléments, *Porta elementorum.* — Les livres de secrets merveilleux s'appuient souvent du nom d'Avicenne pour les plus absurdes recettes.

Axaphat, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Axinomancie, divination par le moyen d'une hache ou cognée de bûcheron. François de Torre-Blanca, qui en parle [1], ne nous dit pas comment

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 90.

[2] *Magiam dæmoniacam pleno ore negarunt Averroes et alii epicurei, qui, una cum Saducæis dæmones esse negarunt.* (Torre-Blanca, *Délits magiques,* liv. II, ch. V.)

[1] *Epist. delict., sive de magia*, liv. I, cap. XXIV.

les devins maniaient la hache. Nous ne ferons donc connaître que les deux moyens employés ouvertement dans l'antiquité et pratiqués encore dans certains pays du Nord.

1° Lorsqu'on veut découvrir un trésor, il faut se procurer une agate ronde, faire rougir au feu le fer de la hache, et la poser de manière que le tranchant soit bien perpendiculairement en l'air. On place la pierre d'agate sur le tranchant. Si elle s'y tient, il n'y a pas de trésor; si elle tombe, elle roule avec rapidité. On la replace trois fois, et si elle roule trois fois vers le même lieu, c'est qu'il y a un trésor dans ce lieu même; si elle prend à chaque fois une route différente, on peut chercher ailleurs.

2° Lorsqu'on veut découvrir des voleurs, on pose la hache à terre, le fer en bas et le bout du manche perpendiculairement en l'air; on danse en rond alentour jusqu'à ce que le bout du manche s'ébranle et que la hache s'étende sur le sol : le bout du manche indique la direction qu'il faut prendre pour aller à la recherche des voleurs. Quelques-uns disent que pour cela il faut que le fer de la hache soit fiché en un pot rond : « Ce qui est absurde tout à fait, comme dit Delancre[1]; car quel moyen de ficher une cognée dans un pot rond, non plus que coudre ou rapiécer ce pot, si la cognée l'avait une fois mis en pièces? »

Aym. *Voy.* Haborym.

Aymar (Jacques), paysan né à Saint-Véran, en Dauphiné, le 8 septembre 1662, entre minuit et une heure. De maçon qu'il était, il se rendit célèbre par l'usage de la baguette divinatoire. Quelques-uns, qui donnaient dans l'astrologie, ont attribué son rare talent à l'époque précise de sa naissance; car son frère, né dans le même mois, deux ans plus tard, ne pouvait rien faire avec la baguette. *Voy.* Baguette divinatoire.

Aymon (les quatre fils). Siècle de Charlemagne. Ils avaient un cheval merveilleux. *Voy.* Bayard.

Aynas, mauvais démons, ennemis des Coudaïs, qui sont les dieux des Tartares.

Ayola (Vasquès de). Vers 1570, un jeune homme nommé Vasquès de Ayola étant allé à Bologne, avec deux de ses compagnons, pour y étudier en droit, et n'ayant pas trouvé de logement dans la ville, ils habitèrent une grande et belle maison, abandonnée parce qu'il y revenait un spectre qui épouvantait tous ceux qui osaient y loger; mais ils se moquèrent de tous ces récits et s'y installèrent.

Au bout d'un mois, Ayola veillant un soir seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement dans leurs lits, il entendit de loin un bruit de chaînes, qui s'approchait et qui semblait venir de l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, prit un bouclier, une épée, et, tenant sa bougie en main, il attendit le spectre, qui bientôt ouvrit la porte et parut. C'était un squelette qui n'avait que les os; il était, avec cela, chargé de chaînes. Ayola lui demanda ce qu'il souhaitait. Le fantôme, selon l'usage, lui fit signe de le suivre. En descendant l'escalier, la bougie s'éteignit. Ayola eut le courage d'aller la rallumer, et marcha derrière le spectre, qui le mena le long d'une cour où il y avait un puits. Il craignit qu'il ne voulût l'y précipiter, et s'arrêta. L'esprit lui fit signe de continuer à le suivre; ils entrèrent dans le jardin, où la vision disparut. — Le jeune homme arracha quelques poignées d'herbe, pour reconnaître l'endroit; il alla ensuite raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et, le lendemain matin, il en donna avis aux principaux de Bologne. Ils vinrent sur les lieux et y firent fouiller. On trouva un corps décharné, chargé de chaînes. On s'informa qui ce pouvait être; mais on ne put rien découvrir de certain. On fit faire au mort des obsèques convenables; on l'enterra, et depuis ce temps la maison ne fut plus inquiétée. Ce fait est rapporté par Antoine de Torquemada, dans son *Hexaméron.*

Ayperos, comte de l'empire infernal. C'est le même qu'Ipès. *Voy.* ce mot.

Azael, l'un des anges qui se révoltèrent contre Dieu. Les rabbins disent qu'il est enchaîné sur des pierres pointues, dans un endroit obscur du désert, en attendant le jugement dernier.

Azariel, ange qui, selon les rabbins du Talmud, a la surintendance des eaux de la terre. Les pêcheurs l'invoquent pour prendre de gros poissons.

Azazel, démon du second ordre, gardien du bouc. A la fête de l'Expiation, que les Juifs célébraient le dixième jour du septième mois[1], on



amenait au grand prêtre deux boucs qu'il tirait au sort : l'un pour le Seigneur, l'autre pour Aza-

[1] *L'incrédulité et mécréance*, etc., traité V.

[1] Le septième mois chez les Juifs répondait à septembre.

zel. Celui sur qui tombait le sort du Seigneur était immolé, et son sang servait pour l'expiation. Le grand prêtre mettait ensuite ses deux mains sur la tête de l'autre, confessait ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cet animal, qui était alors conduit dans le désert et mis en liberté ; et le peuple, ayant laissé au bouc d'Azazel, appelé aussi le bouc émissaire, le soin de ses iniquités, s'en retournait en silence. — Selon Milton, Azazel est le premier porte-enseigne des armées infernales. C'est aussi le nom du démon dont se servait, pour ses prestiges, l'hérétique Marc.

Azer, ange du feu élémentaire, selon les Guèbres. Azer est encore le nom du père de Zoroastre.

Aziel, l'un des démons évoqués par Faust.

Azote. L'aspiration de l'oxyde d'azote fait sur les sens l'effet du haschisch sur le cerveau. Elle amène des illusions.

Azourcheb, selon les traditions des mages de la Perse, est le plus grand de tous les anges. Il avait un temple à Balkh, dans le Korassan.

Azraël ou **Azraïl**, ange de la mort. On conte que cet ange, passant un jour sous une forme visible auprès de Salomon, regarda fixement un homme assis à côté de lui. Cet homme demanda qui le regardait ainsi, et, ayant appris de Salomon que c'était l'ange de la mort : — « Il semble m'en vouloir, dit-il ; ordonnez, je vous prie, au vent de m'emporter dans l'Inde. » — Ce qui fut fait aussitôt. Alors l'ange dit à Salomon : — « Il n'est pas étonnant que j'aie considéré cet homme avec tant d'attention : j'ai ordre d'aller prendre son âme dans l'Inde, et j'étais surpris de le trouver près de toi, en Palestine... » — *Voy.* Mort, Ame, etc. — Mahomet citait cette histoire pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée. — Azraël est différent d'Asrafil.

B

Baal, grand-duc dont la domination est très-étendue aux enfers. Quelques démonomanes le désignent comme général en chef des armées infernales. Il était alors adoré des Chananéens, des Carthaginois, des Chaldéens, des Babyloniens et des Sidoniens ; il le fut aussi des Israélites lorsqu'ils tombèrent dans l'idolâtrie. On lui offrait des victimes humaines. On voit dans Arnobe que ses adorateurs ne lui donnaient point de sexe déterminé. Souvent, en Asie, il a été pris pour le soleil.

Baalbérith, démon du second ordre, maître ou seigneur de l'*alliance*. Il est, selon quelques démonomanes, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer. Les Phéniciens, qui l'adoraient, le prenaient à témoin de leurs serments. Beaucoup de ces idoles étaient des démons dont le nom Baal signifiait dieu ou roi. Il y avait Baalgad, qui donnait la fortune ; Baalpharas, qui était malfaisant ; Baalsemen, qu'on disait trônant dans les cieux, ce qui n'était pas vrai ; Baalzrépho, qu'on plaçait en sentinelle aux frontières, aussi selon les démonographes.

Baaltein. Le voyageur Pennant dit qu'il reste dans quelques pays du Nord un reste du culte de Baal ou Bel ; il y vit la cérémonie du Baaltein ou Beltane qui se fait le 1er mai. On fait cuire au four, avec certaines cérémonies, un gâteau que l'on distribue par portions éparses aux oiseaux de proie, afin qu'ils épargnent les troupeaux.

Baalzephon est le capitaine des gardes ou sentinelles de l'enfer. Les Égyptiens l'adoraient et lui reconnaissaient le pouvoir d'empêcher leurs esclaves de s'enfuir. Néanmoins, disent les rabbins, c'est pendant un sacrifice que Pharaon faisait à cette idole que les Hébreux passèrent la mer Rouge, et on lit dans le *Targum* que l'ange exterminateur, ayant brisé les statues de tous les autres dieux, ne laissa debout que celle de Baalzephon.



Baaras, plante merveilleuse, que les Arabes appellent *herbe d'or*, et qui croît sur le mont Liban. Ils disent qu'elle paraît au mois de mai, après la fonte des neiges. La nuit, elle jette de la clarté comme un petit flambeau ; mais elle est invisible le jour ; et même, ajoutent-ils, les feuilles qu'on a enveloppées dans des mouchoirs disparaissent, ce qui leur fait croire qu'elle est ensorcelée, d'autant plus qu'elle transmue les métaux en or, qu'elle rompt les charmes et les sortiléges, etc. — Josèphe, qui admet beaucoup d'autres contes, parle de cette plante dans la guerre des Juifs [1]. « On ne la saurait toucher sans mourir, dit-il, si on n'a dans la main de la

[1] Liv. VII, ch. xxv, *Elien, de Animal.*, liv. XIV, ch. xxvii, accorde les mêmes vertus à la plante aglaophotis. Voyez ce mot.

racine de la même plante; mais on a trouvé un moyen de la cueillir sans péril : on creuse la terre tout alentour, on attache à la racine mise à nu un chien qui, voulant suivre celui qui l'a attaché, enlève la plante et meurt aussitôt. Après cela, on peut la manier sans danger. Les démons qui s'y logent, et qui sont les âmes des méchants, tuent ceux qui s'en emparent autrement que par le moyen qu'on vient d'indiquer; et, ce qui d'un autre côté n'est pas moins merveilleux, ajoute encore Josèphe, c'est qu'on met en fuite les démons des corps des possédés aussitôt qu'on approche d'eux la plante baaras. »

Babailanas. *Voy.* Catalonos.

Babau, espèce d'ogre ou de fantôme dont les nourrices menacent les petits enfants dans les provinces du midi de la France, comme on les effraye à Paris de Croquemitaine, et en Flandre de Pier-Jan Claes, qui est Polichinelle. Mais Babau ne se contente pas de fouetter, il mange en salade les enfants qui sont méchants.

Babel. La tour de Babel fut élevée cent quinze ans après le déluge universel. On montre les ruines ou les traces de cette tour auprès de Bagdad. — On sait que sa construction amena la confusion des langues. Le poëte juif Emmanuel, à propos de cette confusion, explique dans un de ses sonnets comment le mot *sac* est resté dans tous les idiomes. « Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour ses petites provisions. Quand le Seigneur confondit leurs langages, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son *sac.* On ne répétait partout que ce mot, et c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors. »

Babinet (M.), l'un de nos savants les plus forts et les plus spirituels. Cependant il s'est permis quelques excentricités. Par exemple, dans son admiration devant nos progrès, il annonce qu'un jour l'homme actuel ne sera que le chien de l'homme plus perfectionné qui doit venir. Ne soyons donc pas trop fiers.

Bacchus. Nous ne rapporterons pas ici les fables dont l'ancienne mythologie a orné son histoire. Nous ne faisons mention de Bacchus que parce que les démonographes le regardent comme l'ancien chef du sabbat fondé par Orphée; ils disent qu'il le présidait sous le nom de *Sabasius.* « Bacchus, dit Leloyer, n'était qu'un démon épouvantable et nuisant, ayant cornes en tête et javelot en main. C'était le maître guide-danse [1], et dieu des sorciers et des sorcières; c'est leur chevreau, c'est leur bouc cornu, c'est le prince des bouquins, satyres et silènes. Il apparaît toujours aux sorciers ou sorcières, dans leurs sabbats, les cornes en tête; et hors des sabbats, bien qu'il montre visage d'homme, les sorcières ont toujours confessé qu'il a le pied difforme, tantôt de corne solide comme ceux du cheval, tantôt fendu comme ceux du bœuf [1]. »

Les sorciers des temps modernes l'appellent plus généralement Léonard, ou Satan, ou le bouc, ou maître Rigoux.

Ce qui sans doute appuie cette opinion que le démon du sabbat est le même que Bacchus, c'est le souvenir des orgies qui avaient lieu aux bacchanales.

Bacis, devin de Béotie. Plusieurs de ceux qui se mêlèrent de prédire les choses futures portèrent ce même nom de Bacis [2]. Leloyer dit que les Athéniens révéraient les vers prophétiques de leurs *bacides,* « qui étaient trois insignes sorciers très-connus [3] ».

Bacon (Roger) parut dans le treizième siècle. C'était un cordelier anglais. Il passa pour magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie, parce qu'il étudiait la physique et qu'il faisait des expériences naturelles. Il est vrai pourtant qu'il y a dans ses écrits de singulières choses, et qu'il voulut élever l'astrologie judiciaire à la dignité de la science. On lui attribue l'invention de la poudre. Il paraîtrait même qu'on lui doit aussi les télescopes et les lunettes à longue vue. Il était versé dans les beaux-arts, et surpassait tous ses contemporains par l'étendue de ses connaissances et par la subtilité de son génie. Aussi on publia qu'il devait sa supériorité aux démons, avec qui il commerçait.

Cet homme savant croyait donc à l'astrologie et à la pierre philosophale. Delrio, qui n'en fait pas un magicien, lui reproche seulement des superstitions. Par exemple, François Pic dit avoir lu dans son livre des six sciences qu'un homme pouvait devenir prophète et prédire des choses futures par le moyen d'un miroir, que Bacon nomme *almuchefi*, composé suivant les règles de perspective; pourvu qu'il s'en serve, ajoute-t-il, sous une bonne constellation, et après avoir tempéré son corps par l'alchimie.

Cependant Wierus accuse Bacon de magie goétique, et d'autres doctes assurent que l'Antechrist se servira de ses miroirs magiques pour faire des miracles.

Bacon se fit, dit-on, comme Albert le Grand, un androïde. C'était, assurent les conteurs, une tête de bronze qui parlait distinctement, et même qui prophétisait. On ajoute que, l'ayant consultée pour savoir s'il serait bon d'entourer l'Angleterre d'un gros mur d'airain, elle répondit : *Il est temps.*

Un savant de nos jours (M. E. J. Delécluze) a publié sur Bacon une remarquable notice, qui le pose justement parmi les intelligences supérieures.

Les curieux recherchent, de Roger Bacon, le

[1] *Discours des spectres*, liv. VII, ch. III.

[1] *Discours des spectres*, liv. VIII, ch. V.
[2] Cicero, *De divin.*, lib. I, cap. XXXIV.
[3] *Discours des spectres*, liv. VII, ch. III.

petit traité intitulé *Speculum alchimiæ,* traduit en français par J. Girard de Tournus, sous le titre de *Miroir d'alchimie*, in-12 et in-8°, Lyon, 1557; Paris, 1612. Le même a traduit *l'Admirable puissance de l'art et de la nature,* in-8°, Lyon, 1557; Paris, 1729. *De potestate mirabili artis et naturæ.*

On ne confondra pas Roger Bacon avec François Bacon, grand chancelier d'Angleterre, mort en 1626, que Walpole appelle « le prophète (un peu aventureux) des vérités que Newton est venu révéler aux hommes. »

Bacoti, nom commun aux devins et aux sorciers de Tonquin. On interroge surtout le bacoti pour savoir des nouvelles des morts. Il bat le tambour, appelle le mort à grands cris, se tait ensuite pendant que le défunt lui parle à l'oreille sans se laisser voir, et donne ordinairement de bonnes nouvelles, parce qu'on les paye mieux.

Bad, génie des vents et des tempêtes chez les Persans. Il préside au vingt-deuxième jour de la lune.

Baducke, plante dont on prétend que le fruit, pris dans du lait, glace les sens. Les magiciens l'ont quelquefois employé pour nouer l'aiguillette. Il suffit, dit-on, d'en faire boire une infusion à celui qu'on veut lier.

Badumna, fée ou elfe supérieure qui domine dans les forêts: mythologie scandinave.

Baël, démon cité dans *le Grand Grimoire*, en tête des puissances infernales. C'est aussi par lui que Wiérus commence l'inventaire de sa fameuse *Pseudomonarchia dæmonum.* Il appelle Baël le premier roi de l'enfer; ses États sont dans la partie orientale. Il se montre avec trois



têtes, dont l'une a la figure d'un crapaud, l'autre celle d'un homme, la troisième celle d'un chat. Sa voix est rauque; mais il se bat très-bien. Il rend ceux qui l'invoquent fins et rusés, et leur apprend le moyen d'être invisibles au besoin. Soixante-six légions lui obéissent. — Est-ce le même que Baal ?

Bætiles, pierres que les anciens consultaient comme des oracles et qu'ils croyaient animées. C'étaient quelquefois des espèces de talismans. Saturne, pensant avaler Jupiter, dévora une de ces pierres emmaillottée. Il y en avait de petites, taillées en forme ronde, que l'on portait au cou; on les trouvait sur des montagnes où elles tombaient avec le tonnerre.

Souvent les bætiles étaient des statues ou mandragores. On en cite de merveilleuses qui rendaient des oracles, et dont la voix sifflait comme celle des jeunes Anglaises. On assure même que quelques bætiles tombèrent directement du ciel; telle était la pierre noire de Phrygie que Scipion Nasica amena à Rome en grande pompe.

On révérait à Sparte, dans le temple de Minerve Chalcidique, des bætiles de la forme d'un casque, qui, dit-on, s'élevaient sur l'eau au son de la trompette, et plongeaient dès qu'on prononçait le nom des Athéniens. On disait ces pierres trouvées dans l'Eurotas [1].

Bag, idole persane qui a donné son nom à la ville de Bagdad.

Bagoé, devineresse que quelques-uns croient être la sibylle Érythrée. C'est, dit-on, la première femme qui ait rendu des oracles. Elle devinait en Toscane, et jugeait surtout des événements par le tonnerre. *Voy.* Bigoïs.

Bague. *Voy.* Anneau.

Baguette divinatoire, rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier, à l'aide duquel on découvre les métaux, les sources cachées, les trésors, les maléfices et les voleurs.

Il y a longtemps qu'une baguette est réputée nécessaire à certains prodiges. On en donne une aux fées et aux sorcières puissantes. Médée, Circé, Mercure, Bacchus, Zoroastre, Pythagore, les sorciers de Pharaon, voulant singer la verge de Moïse, avaient une baguette; Romulus prophétisait avec un bâton augural. Les Alains et d'autres peuples barbares consultaient leurs dieux en fichant une baguette en terre. Quelques devins de village prétendent encore deviner beaucoup de choses avec la baguette. Mais c'est surtout à la fin du dix-septième siècle qu'elle fit le plus grand bruit : Jacques Aymar la mit en vogue en 1692. Cependant, longtemps auparavant, Delrio [2] avait indiqué, parmi les pratiques superstitieuses, l'usage d'une baguette de coudrier pour découvrir les voleurs; mais Jacques Aymar opérait des prodiges si variés et qui surprirent tellement, que le père Lebrun [3] et le sa-

[1] Tome III des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

[2] *Disquisit. magic.*, lib. III, sect. ult.

[3] Dans ses *Lettres,* qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes (in-12, Paris, 1693), et dans son *Histoire des pratiques superstitieuses.*

vant Malebranche [1] les attribuèrent au démon, pendant que d'autres les baptisaient du nom de physique occulte ou d'électricité souterraine.

Ce talent de tourner la baguette divinatoire n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés. On peut éprouver si on l'a reçu de la nature; rien n'est plus facile. Le coudrier est surtout l'arbre le plus propre. Il ne s'agit que d'en couper une branche fourchue, et de tenir dans chaque main les deux bouts supérieurs. En mettant le pied sur l'objet qu'on cherche ou sur les vestiges qui peuvent indiquer cet objet, la baguette tourne d'elle-même dans la main, et c'est un indice infaillible.

Avant Jacques Aymar on n'avait employé la baguette qu'à la recherche des métaux propres à l'alchimie. A l'aide de la sienne, Aymar fit des merveilles de tout genre. Il découvrait les eaux souterraines, les bornes déplacées, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talents s'étant répandu, il fut appelé à Lyon, en 1672, pour dévoiler un mystère qui embarrassait la justice. Le 5 juillet de cette même année, sur les dix heures du soir, un marchand de vin et sa femme avaient été égorgés à Lyon, enterrés dans leur cave, et tout leur argent avait été volé. Cela s'était fait si adroitement qu'on ne soupçonnait pas même les auteurs du crime. Un voisin fit venir Aymar. Le lieutenant criminel et le procureur du roi le conduisirent dans la cave. Il parut très-ému en y entrant; son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre; sa baguette, qu'il tenait à la main, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par la baguette ou par un sentiment intérieur, il suivit les rues où les assassins avaient passé, entra dans la cour de l'archevêché, sortit de la ville par le pont du Rhône, et prit à main droite le long de ce fleuve. — Il fut éclairci du nombre des assassins en arrivant à la maison d'un jardinier, où il soutint opiniâtrément qu'ils étaient trois, qu'ils avaient entouré une table et vidé une bouteille sur laquelle la baguette tournait. Ces circonstances furent confirmées par l'aveu de deux enfants de neuf à dix ans, qui déclarèrent qu'en effet trois hommes de mauvaise mine étaient entrés à la maison et avaient vidé la bouteille désignée par le paysan. On continua de poursuivre les meurtriers avec plus de confiance. La trace de leurs pas, indiqués sur le sable par la baguette, montra qu'ils s'étaient embarqués. Aymar les suivit par eau, s'arrêtant à tous les endroits où les scélérats avaient pris terre, reconnaissant les lits où ils avaient couché, les tables où ils s'étaient assis, les vases où ils avaient bu.

Après avoir longtemps étonné ses guides, il s'arrêta enfin devant la prison de Beaucaire et assura qu'il y avait là un des criminels. Parmi les prisonniers qu'on amena, un bossu qu'on venait d'enfermer ce jour même pour un larcin commis à la foire fut celui que la baguette désigna. On conduisit ce bossu dans tous les lieux qu'Aymar avait visités : partout il fut reconnu.

En arrivant à Bagnols, il finit par avouer que deux Provençaux l'avaient engagé, comme leur valet, à tremper dans ce crime; qu'il n'y avait pris aucune part; que ses deux bourgeois avaient fait le meurtre et le vol, et lui avaient donné six écus et demi.

Ce qui sembla plus étonnant encore, c'est que Jacques Aymar ne pouvait se trouver auprès du bossu sans éprouver de grands maux de cœur, et qu'il ne passait pas sur un lieu où il sentait qu'un meurtre avait été commis sans se sentir l'envie de vomir.

Comme les révélations du bossu confirmaient les découvertes d'Aymar, les uns admiraient son étoile et criaient au prodige, tandis que d'autres publiaient qu'il était sorcier. Cependant on ne put trouver les deux assassins, et le bossu fut rompu vif.

Dès lors plusieurs personnes furent douées du talent de Jacques Aymar, talent ignoré jusqu'à lui. Des femmes mêmes firent tourner la baguette. Elles avaient des convulsions et des maux de cœur en passant sur un endroit où un meurtre avait été commis; ce mal ne se dissipait qu'avec un verre de vin.

Aymar faisait tant de bruit, qu'on publia bientôt des livres sur sa baguette et ses opérations. M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, fit imprimer une relation intitulée *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant quarante-cinq heures sur la terre, et plus de trente sur l'eau.* Ce paysan devint le sujet de tous les entretiens. Des philosophes ne virent dans les prodiges de la baguette qu'un effet des émanations des corpuscules, d'autres les attribuèrent à Satan. Le père Lebrun fut de ce nombre, et Malebranche adopta son avis.

Le fils du grand Condé, frappé du bruit de tant de merveilles, fit venir Aymar à Paris. On avait volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Aymar parcourut quelques rues de Paris en faisant tourner la baguette; il s'arrêta à la boutique d'un orfévre, qui nia le vol et se trouva très-offensé de l'accusation. Mais le lendemain on remit à l'hôtel le prix des flambeaux; quelques personnes dirent que le paysan l'avait envoyé pour se donner du crédit.

Dans de nouvelles épreuves, la baguette prit des pierres pour de l'argent, elle indiqua de l'argent où il n'y en avait point. En un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit son renom. Dans d'autres expériences, la baguette

[1] Dans ses réponses au père Lebrun. On écrivit une multitude de brochures sur cette matière.

resta immobile quand il lui fallait tourner. Aymar, un peu confondu, avoua enfin qu'il n'était qu'un charlatan adroit, que la baguette n'avait aucun pouvoir, et qu'il avait cherché à gagner de l'argent par ce petit procédé...

Pendant ses premiers succès, une demoiselle de Grenoble, à qui la réputation d'Aymar avait persuadé qu'elle était douée aussi du don de tourner la baguette, craignant que ce don ne lui vînt de l'esprit malin, alla consulter le père Lebrun, qui lui conseilla de prier Dieu en tenant la baguette. La demoiselle jeûna et prit la baguette en priant. La baguette ne tourna plus : d'où l'on conclut que c'était le démon ou l'imagination troublée qui l'agitait.

On douta un peu de la médiation du diable, dès que le fameux devin fut reconnu pour un imposteur. On lui joua surtout un tour qui décrédita considérablement la baguette. Le procureur du roi au Châtelet de Paris fit conduire Aymar dans une rue où l'on avait assassiné un archer du guet. Les meurtriers étaient arrêtés, on connaissait les rues qu'ils avaient suivies, les lieux où ils s'étaient cachés ; la baguette resta immobile.



On fit venir Aymar dans la rue de la Harpe, où l'on avait saisi un voleur en flagrant délit ; la perfide baguette trahit encore toutes les espérances.

Néanmoins la baguette divinatoire ne périt point ; ceux qui prétendirent la faire tourner se multiplièrent même, et ce talent vint jusqu'en Belgique. Il y eut à Heigne, près de Gosselies, un jeune garçon qui découvrit les objets cachés ou perdus au moyen de la baguette de coudrier. Cette baguette, disait-il, ne pouvait pas avoir plus de deux ans de pousse. — Un homme, voulant éprouver l'art de l'enfant de Heigne, cacha un écu au bord d'un fossé, le long d'un sentier qu'on ne fréquentait presque pas. Il fit appeler le jeune garçon et lui promit un escalin s'il pouvait retrouver l'argent perdu. Le garçon alla cueillir une branche de coudrier, et tenant dans ses deux mains les deux bouts de cette baguette, qui avait la forme d'un Y, après avoir pris différentes directions, il marcha devant lui et s'engagea dans le petit sentier. La baguette s'agitait plus vivement. Il passa le lieu où l'écu était caché ; la baguette cessa de tourner. L'enfant revint donc sur ses pas ; la baguette sembla reprendre un mouvement très-vif ; elle redoubla vers l'endroit qu'on cherchait. Le devin se baissa, chercha dans l'herbe et trouva le petit écu, à l'admiration de tous les spectateurs.

Sur l'observation que le bourgeois fit, pour essayer la baguette, qu'il avait perdu encore d'autre argent, le jeune garçon la reprit, mais elle ne tourna plus. — On se crut convaincu de la réalité du talent de l'enfant. On lui demanda qui l'avait instruit. « C'est le hasard, dit-il ; ayant un jour perdu mon couteau en gardant les troupeaux de mon père, et sachant tout ce qu'on disait de la baguette de coudrier, j'en fis une qui tourna, qui me fit retrouver ce que je cherchais et ensuite beaucoup d'autres objets perdus. »

C'était très-bien. Malheureusement d'autres épreuves, examinées de plus près, ne réussirent pas, et on reconnut que la baguette divinatoire

était là aussi une petite supercherie. Mais on y avait cru un siècle et des savants avaient fait imprimer cent volumes pour l'expliquer.

« Faut-il rassembler des arguments pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire? ajoute M. Salgues[1]. Que l'on dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une source d'eau, une pièce de métal et un bâton de coudrier. On prétend que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais par quelle vertu d'attraction les émanations qui s'échappent d'une fontaine, d'une pièce d'argent ou du corps d'un meurtrier tordent-elles une branche de coudrier qu'un homme robuste tient fortement entre ses mains? D'ailleurs, pourquoi le même homme trouve-t-il des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs quand il est dans son pays, et ne trouve-t-il plus rien quand il est à Paris? Tout cela n'est que charlatanisme. Et ce qui détruit totalement le merveilleux de la baguette, c'est que tout le monde, avec un peu d'adresse, peut la faire tourner à volonté. Il ne s'agit que de tenir les extrémités de la fourche un peu écartées, de manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige. »

Cependant on croit encore à la baguette divinatoire dans le Dauphiné et dans le Hainaut; les paysans n'en négligent pas l'usage, et elle a trouvé des défenseurs sérieux. Formey, dans l'*Encyclopédie,* explique ce phénomène par le magnétisme. Ritter, professeur de Munich, s'autorisait récemment du galvanisme pour soutenir les merveilles de la baguette divinatoire; mais il n'est pas mort sans abjurer son erreur.

L'abbé de la Garde écrivit au commencement avec beaucoup de foi l'histoire des prodiges de Jacques Aymar; en 1692 même, Pierre Garnier, docteur médecin de Montpellier, voulut prouver que les opérations de la baguette dépendaient d'une cause naturelle[2]; cette cause naturelle n'était, selon lui, que les corpuscules sortis du corps du meurtrier dans les endroits où il avait fait le meurtre et dans ceux où il avait passé. Les galeux et les pestiférés, ajoute-t-il, ne transpirent pas comme les gens sains, puisqu'ils sont contagieux; de même les scélérats lâchent des émanations qui se reconnaissent, et si nous ne les sentons pas, c'est qu'il n'est pas donné à tous les chiens d'avoir le nez fin. Ce sont là, dit-il page 23, des axiomes incontestables. « Or, ces corpuscules qui entrent dans le corps de l'homme muni de la baguette l'agitent tellement, que de ses mains la matière subtile passe dans la baguette même, et, n'en pouvant sortir assez promptement, la fait tourner ou la brise : ce qui me paraît la chose du monde la plus facile à croire... »

[1] *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. I, p. 165.
[2] Dans sa *Dissertation physique* en forme de lettres à M. de Sèvre, seigneur de Fléchères, etc., in-12. Lyon, 1692.

Le bon père Ménestrier, dans ses *Réflexions sur les indications de la baguette,* Lyon, 1694, s'étonne du nombre de gens qui devinaient alors par ce moyen à la mode. « A combien d'effets, poursuit-il, s'étend aujourd'hui ce talent! Il n'a point de limites. On s'en sert pour juger de la bonté des étoffes et de la différence de leurs prix, pour démêler les innocents des coupables, pour spécifier le crime. Tous les jours cette vertu fait de nouvelles découvertes inconnues jusqu'à présent. »

Il y eut même en 1700, à Toulouse, un brave homme qui devinait avec la baguette ce que faisaient des personnes absentes. Il consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir; elle s'abaissait pour répondre oui et s'élevait pour la négative. On pouvait faire sa demande de vive voix ou mentalement. « Ce qui serait bien prodigieux, dit le père Lebrun, si plusieurs réponses (lisez la plupart) ne s'étaient trouvées fausses[1]. »

Un fait qui n'est pas moins admirable, c'est que la baguette ne tourne que sur les objets où l'on a intérieurement l'intention de la faire tourner. Ce serait donc du magnétisme? Ainsi quand on cherche une source, elle ne tournera pas sur autre chose, quoiqu'on passe sur des trésors enfouis ou sur des traces de meurtre.

Pour découvrir une fontaine, il faut mettre sur la baguette un linge mouillé : si elle tourne alors, c'est une preuve qu'il y a de l'eau à l'endroit qu'elle indique. Pour trouver les métaux souterrains, on enchâsse successivement à la tête de la baguette diverses pièces de métal, et c'est un principe constant que la baguette indique la qualité du métal caché sous terre, en touchant précisément ce même métal.

Nous répétons qu'on ne croit plus à la baguette, et que cependant on s'en sert encore dans quelques provinces. Il fallait autrefois qu'elle fût de coudrier ou de quelque autre bois spécial; depuis, on a employé toute sorte de bois, et même des côtes de baleine; on n'a plus même exigé que la baguette fût en fourche.

Voici le secret de la baguette divinatoire et le moyen de la faire tourner, tiré du *Grand Grimoire,* page 87[2] :

Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une baguette vierge de noisetier sauvage, et la coupez de la droite en trois coups, en disant : « Je te ramasse au nom d'Éloïm, Mutrathon, Adonaï et Sémiphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. » Et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains, par les deux bouts qui font la fourche : « Je te commande, au nom d'Éloïm, Mutrathon, Adonaï et

[1] *Histoire des pratiques superstitieuses,* t. II, p. 357.
[2] Ce secret est aussi dans le *Dragon rouge,* p. 83.

Sémiphoras, de me révéler... » (On indique ce qu'on veut savoir.)

Mais voici encore quelque chose sur cette matière, qui n'est pas épuisée. Nous empruntons ce qui suit au *Quarterly Magazine :*

« La baguette divinatoire n'est plus employée à la découverte des trésors, mais on dit que, dans les mains de certaines personnes, elle peut indiquer les sources d'eau vive. Il y a cinquante ans environ que lady Newark se trouvait en Provence dans un château dont le propriétaire, ayant besoin d'une source pour l'usage de sa maison, envoya chercher un paysan qui promettait d'en faire jaillir une avec une branche de coudrier ; lady Newark rit beaucoup de l'idée de son hôte et de l'assurance du paysan ; mais, non moins curieuse qu'incrédule, elle voulut du moins assister à l'expérience, ainsi que d'autres voyageurs anglais tout aussi philosophes qu'elle. Le paysan ne se déconcerta pas des sourires moqueurs de ces étrangers ; il se mit en marche suivi de toute la société, puis tout à coup s'arrêtant, il déclara qu'on pouvait creuser la terre. On le fit ; la source promise sortit, et elle coule encore. Cet homme était un vrai paysan, sans éducation : il ne pouvait expliquer qu'elle était la vertu dont il était doué, ni celle du talisman ; mais il assurait modestement n'être pas le seul à qui la nature avait donné le pouvoir de s'en servir. Les Anglais présents essayèrent sans succès. Quand vint le tour de lady Newark, elle fut bien surprise de se trouver tout aussi sorcière que le paysan provençal. A son retour en Angleterre, elle n'osa faire usage de la baguette divinatoire qu'en secret, de peur d'être tournée en ridicule. Mais en 1803, lorsque le docteur Hulton publia les *Recherches d'Ozanam,* où ce prodige est traité d'absurdité (t. IV, p. 260), lady Newark lui écrivit une lettre signée X. Y. Z., pour lui raconter les faits qui étaient à sa connaissance. Le docteur répondit,



demandant de nouveaux renseignements à son correspondant anonyme. Lady Newark le satisfit, et alors le docteur désira être mis en rapport direct avec elle. Lady Newark alla le voir à Woolwich, et, sous ses yeux, elle découvrit une source d'eau dans un terrain où il faisait construire sa résidence d'été. C'est ce même terrain que le docteur Hulton a vendu depuis au collége de Woolwich, avec un bénéfice considérable à cause de la source. Le docteur ne put résister à l'évidence lorsqu'il vit, à l'approche de l'eau, la baguette s'animer tout à coup, pour ainsi dire, s'agiter, se ployer, et même se briser dans les doigts de lady Newark.

On cite encore en Angleterre sir Charles H. et miss Fenwik comme étant doués de la même faculté que lady Newark, et à un degré plus élevé encore. Cette faculté inexplicable a une grande analogie avec celle qui distingue les Zahoris espagnols ; mais ceux-ci ne se servent pas de la baguette de coudrier. *Voy.* Bletton et Paramèle.

Baguette magique. On voit, comme on nous l'a dit, que toutes les fées ou sorcières ont une baguette magique avec laquelle elles opèrent. Boguet rapporte que Françoise Secrétain et Thévenne Paget faisaient mourir les bestiaux en les touchant de leur baguette ; et Cardan cite une sorcière de Paris qui tua un enfant en le frappant doucement sur le dos avec sa baguette magique.

C'est aussi avec leur baguette que les sorciers tracent les cercles, font les conjurations et opèrent de toutes les manières. Cette baguette doit être de coudrier, de la pousse de l'année. Il faut la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, en prononçant certaines paroles. Le couteau doit être neuf et retiré en haut quand on coupe. On bénit ensuite la baguette, disent les formulaires superstitieux ; on écrit au gros bout le mot *Agla* †, au milieu *On* † ; et *Tetragammaton* † au petit bout, et l'on dit : *Conjuro te cito mihi obedire,* etc.

Bahaman, génie qui, suivant les Persans, apaise la colère, et, en conséquence, gouverne les bœufs, les moutons et tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés.

Bahi (la). C'est le nom que donnent les Bohémiens à l'art de dire la bonne aventure dans la main. *Voy.* Main.

Bahir, titre du plus ancien livre des rabbins, où, suivant Buxtorf, sont traités les plus profonds mystères de la haute cabale des Juifs.

Bahman, deuxième Amschaspand.

Baïan. Wiérus et vingt autres démonographes comptent que Baïan ou Bajan, fils de Siméon, roi des Bulgares, était si grand magicien, qu'il se transformait en loup et en léopard pour épouvanter son peuple, qu'il pouvait prendre toute autre figure de bête féroce, et même se rendre invisible ; ce qui n'est pas possible sans l'aide de puissants démons, comme dit Nynauld dans sa *Lycanthropie.*

Baïer (Jean-Guillaume), professeur de théologie à Altorf, mort en 1729. Il a laissé une

thèse intitulée *Dissertation sur Behemoth et Léviathan, l'éléphant et la baleine, d'après le livre de Job, chap.* XL *et* XLI, *avec la réponse de Stieber*[1]. Baïer ne voyait que deux animaux monstrueux dans Behemoth et Léviathan.



Baïan.

Bâillement. Les femmes espagnoles, lorsqu'elles bâillent, ne manquent pas de se signer quatre fois la bouche avec le pouce, de peur que



le diable n'y entre. Cette superstition remonte à des temps reculés, et chez beaucoup de peuples on a regardé le bâillement comme une crise périlleuse. Les Indiens font craquer leurs doigts quand quelqu'un baille, pour éloigner les démons.

Bailly (Pierre), médecin, auteur d'un livre publié à Paris en 1634, in-8°, sous le titre de *Songes de Phestion,* paradoxes physiologiques, suivis d'un dialogue sur l'immortalité de l'âme.

Balaam, sorte de magicien madianite qui florissait vers l'an du monde 2515. Lorsque les Israélites errants dans le désert se disposaient à passer le Jourdain, Balac, roi de Moab, qui les redoutait, chargea Balaam de les maudire. Mais le magicien, ayant consulté le Seigneur, qu'il connaissait, quoiqu'il servît d'autres dieux, et que surtout il redoutait, reçut une défense précise de céder à cette invitation. Cependant, les magnifiques présents du roi l'ayant séduit, il se rendit à son camp. On sait que l'ange du Seigneur arrêta son ânesse, qui lui parla. Balaam, après s'être irrité contre la bête, aperçut l'ange,



se prosterna, promit de faire ce que commanderait le Dieu d'Israël, et parut au camp de Balac très-embarrassé. Lorsqu'il fut devant l'armée des Israélites, en présence de la cour de Balac fort surprise, pendant qu'on s'attendait à entendre des malédictions, il se sentit dominé par un enthousiasme divin, et prononça, malgré lui, une magnifique prophétie sur les destinées glorieuses du peuple de Dieu. Il annonça même le Messie. Balac, furieux, le chassa; par la suite, les Hébreux, ayant vaincu les Madianites, firent Balaam prisonnier et le tuèrent.

Baladéva, troisième Rama, ou troisième incarnation de Vichnou.

Balai. Le manche à balai est la monture ordinaire des sorcières lorsqu'elles se rendent au sabbat. Remi conte à ce sujet que la femme d'un cordonnier allemand, ayant, sans le savoir, fourré le bout de son manche à balai dans un pot qui contenait l'onguent des sorcières, se mit machinalement aussitôt à califourchon sur ce manche, et se sentit transportée à Bruck, où se faisait le sabbat. Elle profita de l'occasion, se fit sorcière, et peu après fut arrêtée comme telle.

Il y a sur le balai d'autres croyances. Jamais, dans le district de Lesneven, en Bretagne, on ne balaye une maison la nuit : on prétend que c'est en éloigner le bonheur; que les âmes s'y promènent, et que les mouvements d'un balai les blessent et les écartent. Ils nomment cet usage proscrit balayement des morts. Ils disent que la veille du jour des Trépassés (2 novembre) il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage.

Balan, roi grand et terrible dans les enfers. Il a quelquefois trois têtes : celle d'un taureau, celle d'un homme, celle d'un bélier. Joignez à cela une queue de serpent et des yeux qui jettent de la flamme. Mais plus ordinairement il se montre à cheval, nu et cornu, sur un ours, et porte un épervier au poing. Sa voix est rauque et violente. Il répond sur le passé, le présent et

[1] *Dissertatio* de Behemoth et de Leviathan, *elephas et balæna,* e Job XL, XLI. *Respond.* G. Steph. Stieber. In-4°, Altorf, 1708.

l'avenir. — Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des dominations, et qui commande aujourd'hui quarante légions infernales, enseigne



les ruses, la finesse et le moyen commode de voir sans être vu.

Balance, septième signe du zodiaque. Ceux qui naissent sous cette constellation aiment généralement l'équité. C'est, dit-on, pour être né sous le signe de la balance qu'on donna à Louis XIII le surnom de Juste.

Les Persans prétendent qu'il y aura au dernier jour une balance dont les bassins seront plus grands et plus larges que la superficie des cieux, et dans laquelle Dieu pèsera les œuvres des hommes. Un des bassins de cette balance s'appellera le bassin de lumière, l'autre le bassin de ténèbres. Le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin de lumière, plus brillant que les étoiles ; et le livre des mauvaises dans le bassin de ténèbres, plus horrible qu'une nuit d'orage. Le fléau fera connaître qui l'emportera, et à quel degré. C'est après cet examen que les corps passeront le pont étendu sur le feu éternel.

Balcoin ou **Balcon** (Marie), sorcière du pays de Labourd, qui allait au sabbat du temps de Henri VI. On lui fit son procès, où elle fut convaincue d'avoir mangé, dans une assemblée nocturne, l'oreille d'un petit enfant. Elle fut sans doute brûlée.



Balder, dieu scandinave, fils d'Odin et de Frigga. Locke, son ennemi, le fit tuer par Hoder ; et, tout dieu qu'il était, il descendit aux enfers, où il est resté.

Baleine. Mahomet place dans le ciel la baleine de Jonas. Pline et nos légendaires parlent de baleines longues de neuf cents pieds romains et de taille à avaler une barque.

Bali, prince des démons et l'un des rois de l'enfer, selon les croyances indiennes. Il se bat-

tit autrefois avec Vichnou, qui le précipita dans l'abîme, d'où il sort une fois par an pour faire du mal aux hommes; mais Vichnou y met ordre.

Les Indiens donnent aussi le nom de *Bali* aux farfadets, à qui ils offrent du riz, que ces lutins ne manquent pas de venir manger la nuit.

Balkis ou **Belkis**, reine de Saba, qui vint honorer Salomon. On trouve son histoire dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

Balles. On a cru autrefois que certains guerriers avaient un charme contre les balles, parce qu'on tirait sur eux sans les atteindre. Pour les tuer, on mettait dans les cartouches des pièces d'argent, car rien, dit-on, ne peut ensorceler la monnaie.

Balsamo. *Voy.* Cagliostro.

Baltazo, l'un des démons de la possession de Laon. *Voy.* Aubry. On conte qu'un chenapan, se faisant passer pour le démon, alla souper dans la maison de Nicole Aubry, la possédée, sous prétexte de combiner sa délivrance, qu'il n'opéra pas. On remarqua en soupant qu'il buvait très-sec; ce qui prouve, dit Leloyer, que l'eau est contraire aux démons[1].

Balthazar, dernier roi de Babylone, petit-fils de Nabuchodonosor. Un soir qu'il profanait dans ses orgies les vases sacrés de Jérusalem, il aperçut une main qui traçait sur la muraille, en lettres de feu, ces trois mots : *Mane, thecel, phares.* Ses devins et ses astrologues ne purent expliquer ces caractères ni en interpréter le sens. Il promit de grandes récompenses à qui lui en donnerait l'interprétation. Ce fut Daniel qui, méprisant ses récompenses, lui apprit que les trois mots signifiaient que ses années étaient comptées, qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre, et que son royaume allait être divisé. Tout se vérifia peu d'instants après.

Baltus (Jean-François), savant jésuite, mort en 1743. *Réponses à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, in-8°, Strasbourg, 1709, où il établit solidement que les oracles des anciens étaient l'ouvrage du démon, et qu'ils furent réduits au silence lors de la mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre.

Bamétrie, sorcière qui fut accusée en 1566 d'avoir ensorcelé les orphelins d'Amsterdam. *Voy.* Orphelinats.

Banians, Indiens idolâtres, répandus surtout dans le Mogol. Ils reconnaissent un Dieu créateur; mais ils adorent le diable, qui est chargé, disent-ils, de gouverner le monde. Ils le représentent sous une horrible figure. Le prêtre de ce culte marque au front d'un signe jaune ceux qui ont adoré le diable, qui dès lors les reconnaît et n'est plus si porté à leur faire du mal[2].

[1] *Disc. et hist. des spectres,* liv. III, ch. x.
[2] *Histoire de la religion des Banians,* tirée de leur livre Shaster, etc., traduit de l'anglais. Paris, 1667, in-12.

Banshée, fée blanche chez les Irlandais. Elle a une robe blanche et une chevelure d'argent. Attachée à plusieurs familles : les Kearney, les Butter, les Keatin, les Trant, les Rices, elle vient



pleurer et battre des mains sous leurs fenêtres lorsqu'un membre de ces familles doit mourir. *Voy.* Femmes blanches.

Baptême. Dans le nord de l'Angleterre, lorsqu'on présente à la fois plusieurs enfants pour recevoir le baptême anglican, on veille attentivement à ce que les filles ne passent pas avant les garçons. On croit que les garçons baptisés après les filles n'ont point de barbe. — Les sorcières, dans leurs cérémonies abominables, baptisent au sabbat des crapauds et de petits enfants. Les crapauds sont habillés de velours rouge, les petits enfants de velours noir. Pour cette opération infernale, le diable urine dans un trou; on prend de cette déjection avec un goupillon noir, on en jette sur la tête de l'enfant ou du crapaud, en faisant des signes de croix à rebours avec la main gauche, et disant : *In nomine Patrica, Matrica, araguaco Petrica agora, agora Valentia;* ce qui veut dire : « Au nom de Patrique, de Matrique, Pétrique d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valentia. » Cette stupide impiété s'appelle le baptême du diable. Le diable, ou celui qui le représente au sabbat, rebaptise aussi, avec du soufre, du sel et de l'urine, les adultes des deux sexes qui se font recevoir à ses assemblées.

Baptême de la Ligne. Lorsqu'on traverse la Ligne, les matelots font subir aux personnes qui la passent pour la première fois une cérémonie qu'ils appellent le baptême de la Ligne. Ce baptême consiste en une aspersion plus ou moins désagréable, dont on évite souvent les ennuis par une générosité. Les personnages qui font la plaisanterie se travestissent; le *Père la Ligne* ar-

rive dans un tonneau, escorté par un diable, un courrier, un perruquier et un meunier. Le passager qui ne veut pas donner pour boire aux matelots est arrosé ou baigné, après avoir été poudré et frisé. On ne sait trop l'origine de cet usage, ni pourquoi le diable y figure.

Baraboulé. *Voy.* Kacher.

Barat, maladie de langueur, ordinairement le résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement à la mort, et qui, selon les opinions bretonnes, est guérie par les eaux de la fontaine de Sainte-Candide, près de Scaer, dans le Finistère. Il n'est pas d'enfant qu'on ne trempe dans cette fontaine quelques jours après sa naissance; on croit qu'il vivra s'il étend les pieds, et qu'il mourra dans peu s'il les retire[1].

Barbas, démon. *Voy.* Marbas.

Barbatos, grand et puissant démon, comte-duc aux enfers, type de Robin des Bois; il se montre sous la figure d'un archer ou d'un chas-



seur; on le rencontre dans les forêts. Quatre rois sonnent du cor devant lui. Il apprend à deviner par le chant des oiseaux, le mugissement des taureaux, les aboiements des chiens et les cris des divers animaux. Il connaît les trésors enfouis par les magiciens. Il réconcilie les amis brouillés. Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des vertus des cieux ou de celui des dominations, est réduit aujourd'hui à commander trente légions infernales. Il connaît le passé et le futur[2].

Barbe. Les Romains gardaient avec un soin superstitieux leur première barbe. Néron faisait conserver la sienne dans une boîte d'or enrichie de pierreries[3].

Barbe-à-Dieu. Thiers, dans son *Traité des superstitions,* rapporte la prière dite la *Barbe-à-Dieu;* c'est une prière superstitieuse encore populaire, et qui se trouve dans divers recueils. La voici : « Pécheurs et pécheresses, venez à

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 157.
[2] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[3] M. Nisard, *Stace.*

moi parler. Le cœur me dut trembler au ventre, comme fait la feuille au tremble, comme fait la Loisonni quand elle voit qu'il faut venir sur une petite planche, qui n'est plus grosse ni plus membre que trois cheveux de femme grosse ensemble. Ceux qui la *Barbe-à-Dieu* sauront, par-dessus la planche passeront, et ceux qui ne la sauront, au bout de la planche s'assiseront, crieront, braieront : Mon Dieu! hélas! malheureux état! Est comme petit enfant celui qui la *Barbe-à-Dieu* n'apprend. »

Barbe bleue. *Voy.* Retz.

Barbe de Saint-Michel, religieuse de Louviers. *Voy.* Louviers.

Barbeloth. Des gnostiques, appelés barbeliots ou barboriens, disaient qu'un Éon immortel avait eu commerce avec un esprit vierge appelé Barbeloth, à qui il avait successivement accordé la prescience, l'incorruptibilité et la vie éternelle; que Barbeloth, un jour, plus gai qu'à l'ordinaire, avait engendré la lumière, qui, perfectionnée par l'onction de l'esprit, s'appela Christ; que Christ désira l'intelligence et l'obtint; que l'intelligence, la raison, l'incorruptibilité et Christ s'unirent; que la raison et l'intelligence engendrèrent Autogène; qu'Autogène engendra Adamas, l'homme parfait, et sa femme la connaissance parfaite; qu'Adamas et sa femme engendrèrent le bois; que le premier ange engendra le Saint-Esprit, sagesse ou Prunic; que Prunic engendra Protarchonte ou premier prince, qui fut insolent et sot; que Protarchonte et Arrogance engendrèrent les vices et toutes leurs branches. Les barbeliots débitaient ces merveilles en hébreu, et leurs cérémonies n'étaient pas moins abominables que leur doctrine était extravagante[1].

Barbier. Pline le jeune[2] avait un affranchi, nommé Marc, homme quelque peu lettré, qui couchait dans un même lit avec son jeune frère. Marc, dans le sommeil, crut voir une personne assise au chevet de son lit, qui lui coupait les cheveux du haut de la tête. A son réveil, il se trouva rasé, et ses cheveux jetés au milieu de la chambre. — La même chose arriva, dans le même temps, à un jeune garçon qui dormait avec plusieurs autres dans une pension. Il vit entrer par la fenêtre deux hommes vêtus de blanc, qui lui coupèrent les cheveux comme il dormait. A son réveil, on trouva ses cheveux répandus sur le plancher. « A quoi cela peut-il être attribué, dit D. Calmet[3], si ce n'est à des follets? » — ou aux compagnons de lit?

Il y a quelques lutins, du genre de ceux-là, qui ont fait pareillement les fonctions de *barbiers.* Les contes populaires de l'Allemagne vous apprendront que les revenants peuvent ainsi faire la barbe aux vivants.

[1] Bergier, *Dictionnaire théolog.*, au mot *Barbeliots.*
[2] Lib. XVI., epist. XXVII.
[3] *Dissertation sur les apparitions.*

Barbieri. Dialogues sur la mort et sur les âmes séparées : *Dialoghi della morte e dell' anime separate, di Barbieri. In-8°. Bologna,* 1600.

Barbu. On appelle *démon barbu* le démon qui enseigne le secret de la pierre philosophale ; on le connaît peu. Son nom semblerait indiquer que c'est le même que *Barbatos,* qui n'a rien d'un démon philosophe. Ce n'est pas non plus *Barbas,* qui se mêle de mécanique. On dit que le *démon barbu* est ainsi appelé à cause de sa barbe remarquable.

Barcabas et **Barcoph.** *Voy.* Basilide.

Bareste (Eugène), auteur de *la Fin des temps* et de quelques prophéties du moins très-spirituelles. Il a été quelques années le rédacteur de l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile,* la plus curieuse de ces légères productions que chaque année ramène.

Barkokebas ou **Barchochebas**, imposteur qui se fit passer pour le Messie juif, sous l'empire d'Adrien. Après avoir été voleur de grand chemin, il changea son nom de Barkoziba, *fils du mensonge,* en celui de Barkokebas, *fils de l'étoile,* et prétendit qu'il était l'étoile annoncée par Balaam. Il se mit à faire des prodiges. Saint Jérôme raconte qu'il vomissait du feu par la bouche, au moyen d'un morceau d'étoupes allumées qu'il se mettait dans les dents, ce que font maintenant les charlatans des foires. Les Juifs le reconnurent pour leur Messie. Il se fit couronner roi, rassembla une armée, et soutint contre les Romains une guerre assez longue ; mais enfin, en l'année 136, l'armée juive fut passée au fil de l'épée et Barkokebas tué. Les rabbins assurent que, lorsqu'on voulut enlever son corps pour le porter à l'empereur Adrien, un serpent se présenta autour du cou de Barkokebas, et le fit respecter des porteurs et du prince lui-même [1].

Barnaud (Nicolas), médecin protestant du seizième siècle, qui rechercha la pierre philosophale. Il a publié sur l'alchimie divers petits traités recueillis dans le troisième volume du *Theatrum chimicum,* compilé par Zetzner. Strasbourg, 1659.

Barrabas. « Quand les sorcières sont entre les mains de la justice, dit Pierre Delancre [2], elles font semblant d'avoir le diable leur maître en horreur, et l'appellent par dédain Barrabas ou *Barrabam.* »

Barron, un des démons auxquels sacrifiait le maréchal de Retz. *Voy.* Retz.

Barscher (Anne), femme de Köge, près de Copenhague, qui subit en 1609 et plus tard un ensorcellement jeté sur elle, sur son mari et ses enfants. Elle a publié en danois le récit curieux de ses souffrances, récit approuvé et attesté par des autorités imposantes. On peut lire cette histoire assez compliquée dans les *Energumeni Koagienses. Lipsiæ,* 1695.

[1] Voyez son histoire plus étendue dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. VI, disc. III. Paris, 1612.

Barthole, jurisconsulte, mort à Pérouse en 1356. Il commença à mettre de l'ordre dans la jurisprudence ; mais on retrouve les bizarreries de son siècle dans quelques-uns de ses ouvrages. Ainsi, pour faire connaître la marche d'une procédure, il imagina un procès entre la sainte Vierge et le diable, jugé par Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. Les parties plaident en personne. Le diable demande que le genre humain rentre sous son obéissance ; il fait observer qu'il en a été le maître depuis Adam ; il cite les lois qui établissent que celui qui a été dépouillé d'une longue possession a le droit d'y rentrer. La sainte Vierge lui répond qu'il est un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il cite ne le concernent pas. On épuise des deux côtés toutes les ressources de la chicane du quatorzième siècle, et le diable est débouté de ses prétentions [2].

Bartholin (Thomas), né à Copenhague en 1619. On recherche de lui le livre *De unguento armario.* Ce traité de la poudre de sympathie se ressent du temps et de la crédulité de l'auteur ; il contient cependant des choses singulières et qui ne sont pas indignes de quelque attention.

Barton (Élisabeth), religieuse de Kent, qui prévit et révéla, en 1525, les excès où tomberait bientôt le schisme qu'elle voyait naître en Angleterre. Les partisans de Henri VIII s'écrièrent qu'elle était possédée du diable. La protection de Thomas Morus, loin de la sauver, la perdit : en 1533, cette pieuse et sainte fille fut mise à mort avec beaucoup d'autres, sous prétexte de sorcellerie, par les réformés, qui se vantaient d'apporter la lumière et la liberté.

Bas. Qui a chaussé un de ses bas à l'envers recevra dans la journée un conseil, — probablement celui de le retourner.

Bascanie, sorte de fascination employée par les magiciens grecs ; elle troublait tellement les yeux, qu'on voyait tous les objets à rebours : blanches les choses noires, rondes les choses pointues, laides les plus jolies figures, et jolies les plus laides.

Basile. Michel Glycas [3] raconte que l'empereur Basile, ayant perdu son fils bien-aimé, obtint de le revoir peu après sa mort, par le moyen d'un moine magicien ; qu'il le vit en effet et le tint embrassé assez longtemps, jusqu'à ce qu'il disparut d'entre ses bras. « Ce n'était donc qu'un fantôme qui disparut sous la forme de son fils [4]. »

[1] Ce singulier ouvrage, intitulé *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu,* est imprimé dans le *Processus juris jocoserius.* In-8°. Hanau, 1611.

[2] Voyez ce procès résumé dans les *Légendes du Nouveau Testament.*

[3] *Annal.,* part. IV.

[4] D. Calmet, *Dissertation des revenants en corps,* ch. XVI.

Basile-Valentin, alchimiste, qui est pour les Allemands ce que Nicolas Flamel est pour nous. Sa vie est mêlée de fables qui ont fait croire à quelques-uns qu'il n'a jamais existé. On le fait vivre au douzième, au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle; on ajoute même, sans la moindre preuve, qu'il était bénédictin à Erfurt. C'est lui qui, dans ses expériences chimiques, découvrit l'*antimoine,* qui dut son nom à cette circonstance, que, des pourceaux s'étant prodigieusement engraissés pour avoir avalé ce résidu de métal, Basile en fit prendre à des religieux qui en moururent.

On raconte que, longtemps après la mort de Basile-Valentin, une des colonnes de la cathédrale d'Erfurt s'ouvrit comme par miracle, et qu'on y trouva ses livres sur l'alchimie. Les ouvrages de Basile, ou du moins ceux qui portent son nom, écrits en haut allemand, ont été traduits en latin, et quelques-uns du latin en français. Les adeptes recherchent de lui l'*Azoth*[1], *les Douze clefs de la philosophie* de frère Basile-Valentin, traitant de la vraie médecine métallique[2], à la suite de la traduction de l'*Azoth,* in-12, 1660; in-8°, 1669; *l'Apocalypse chimique*[3]*; la Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales*[4], in-4°, Paris, 1546; *Du microcosme, du grand mystère du monde et de la médecine de l'homme*[5]*; Traité chimico-philosophique des choses naturelles et surnaturelles des minéraux et des métaux*[6]*; Haliographie, de la préparation, de l'usage et des vertus de tous les sels minéraux, animaux et végétaux*, recueillis par Antoine Salmincius, dans les manuscrits de Basile-Valentin[7], etc. La plupart de ces ouvrages ont fait faire des pas à la chimie utile.

Basilic, petit serpent, long d'un demi-mètre, qui n'a été connu que des anciens. Il avait deux ergots, une tête et une crête de coq, des ailes, une queue de serpent ordinaire, etc. Quelques-uns disent qu'il naît de l'œuf d'un coq couvé par un serpent ou par un crapaud. Boguet, au chapitre XIV de ses *Discours des sorciers,* le fait produire de l'accouplement du crapaud et du coq, comme le mulet naît d'un âne et d'une jument.

[1] *Azoth, sive Aureliæ philosophorum.* Francfort, 1613. In-4°, traduit en français en 1660.

[2] *Practica, una cum duodecim clavibus et appendice.* Francfort, 1618. In-4°.

[3] *Apocalypsis chimica.* Erfurt, 1624. In-8°.

[4] *Manifestatio artificiorum,* etc. Erfurt, 1624. In-4°. La traduction dont on indique le titre est de J. Israël.

[5] *De microcosmo, deque magno mundi mysterio et medicina hominis.* Marpurg, 1609. In-8°.

[6] *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium.* Francfort, 1676. In-8°.

[7] *Haliographia, de præparatione, usu ac virtutibus omnium salium mineralium, animalium ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Antonio Salmincio.* Bologne, 1644. In-8°.

C'est une opinion encore répandue dans les campagnes que les vieux coqs pondent un œuf duquel naît un serpent. Ce petit œuf, imparfait, n'est, comme on sait, que l'effet d'une maladie chez les poules; et l'absurdité de ce conte bleu n'a plus besoin d'être démontrée.



Il est possible que les anciens, dans leurs expériences, aient pris des œufs de serpent pour des œufs de coq. *Voy.* Coq. — Quoi qu'il en soit, on croit que le basilic tue de ses regards; et Mathiole demande comment on a su que le basilic tuait par son regard, s'il a tué tous ceux qui l'ont vu. On cite toutefois je ne sais quel historien qui raconte qu'Alexandre le Grand ayant mis le siége devant une ville d'Asie, un basilic se déclara pour les assiégés, se campa dans un trou des remparts, et lui tua jusqu'à deux cents soldats par jour. Une batterie de canons bien servie n'eût pas fait mieux.

« Il est vrai, ajoute M. Salgues[1], que si le basilic peut nous donner la mort, nous pouvons lui rendre la pareille en lui présentant la surface polie d'un miroir : les vapeurs empoisonnées qu'il lance de ses yeux iront frapper la glace, et, par réflexion, lui renverront la mort qu'il voudra donner. C'est Aristote qui nous apprend cette particularité. »

Des savants ont regardé en face le serpent qu'on appelle aujourd'hui basilic, et qui n'a pas les accessoires dont les anciens l'ont embelli; malgré tous les vieux contes, ils sont sortis bien portants de cette épreuve. Mais, nous le répétons, le reptile auquel les modernes donnent le nom de basilic n'est peut-être pas le basilic des anciens, car il y a des races perdues.

Au moyen âge, on donnait au basilic une couronne native ornée d'une pierre précieuse, et on voyait en lui le roi des serpents.

Basilide, hérétique du deuxième siècle, qui se fit un système en mêlant les principes de Pythagore et de Simon, les dogmes des chrétiens et les croyances des Juifs. Il prétendit que le monde avait été créé par les anges. « Dieu (Abracax), disait-il, produisit l'Intelligence, laquelle

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 413.

produisit le Verbe, qui produisit la Prudence ; la Prudence eut deux filles : la Puissance et la Sagesse, lesquelles produisirent les vertus, les princes de l'air et les anges. Les anges étaient de trois cent soixante-cinq ordres ; ils créèrent trois cent soixante-cinq cieux ; les anges du dernier ciel firent le monde sublunaire ; ils s'en partagèrent l'empire. Celui auquel échurent les Juifs, étant puissant, fit pour eux beaucoup de prodiges ; mais, comme il voulait soumettre les autres nations, il y eut des querelles et des guerres, et le mal fit de grands progrès. Dieu, ou l'Être supérieur, touché des misères d'ici-bas, envoya Jésus, son premier Fils, ou la première intelligence créée, pour sauver le monde. Il prit la figure d'un homme, fit les miracles qu'on raconte, et, pendant la passion, il donna son apparence à Simon le Cyrénéen, qui fut crucifié pour lui, pendant que, sous les traits de Simon, il se moquait des Juifs ; après quoi il remonta aux cieux sans avoir été précisément connu. »

Basilide, à côté de ce système étrange, enseignait encore la métempsycose, et il donnait aux hommes deux âmes, pour accorder les combats qui s'élèvent sans cesse entre la raison et les passions.



Bateleurs.

Il était très-habile, ajoute-t-on, dans la cabale des Juifs. C'est lui qui inventa le puissant talisman *Abracadabra,* dont nous avons parlé, et dont l'usage fut longtemps extrêmement répandu. Il fit un évangile apocryphe et des prophéties qu'il publia sous les noms de Barcabas et de Barcoph. Il plaçait Dieu dans le soleil, et révérait prodigieusement les trois cent soixante-cinq révolutions de cet astre autour de la terre. *Voy.* Abracax et Achamoth.

Basilius. Il y eut à Rome, du temps de saint Grégoire, un sénateur de bonne et ancienne famille, nommé Basilius, magicien, scélérat et sorcier, lequel, s'étant fait moine pour éviter la peine de mort, fut enfin brûlé avec son compagnon Prétextatus, comme lui sénateur romain et de maison illustre. « Ce qui montre, dit Delancre[1], que la sorcellerie n'est pas une tache de simple femmelette, rustiques et idiots. »

Bassantin (Jacques), astrologue écossais qui, en 1562, prédit à sir Robert Melvil, si l'on en croit les mémoires de Jacques Melvil, son frère, une partie des événements arrivés depuis à Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre. Il ne fallait pour cela que quelque connaissance du temps et des hommes. Les autres prédictions de Bassantin ne se réalisèrent pas. Son grand *Traité d'astronomie,* ou plutôt *d'astrologie,* a été publié en français et en latin. On recherche l'édition latine de Genève, 1599, que les éditeurs appellent *ingens et doctum volumen.* Tous ses ouvrages pré-

[1] Delancre, *De l'inconstance des démons,* etc., liv. IV, p. 416.

sentent un mélange d'heureuses observations et d'idées superstitieuses[1].

Bateleurs, faiseurs de tours en plein air, avaleurs de couleuvres, d'étoupes et de baguettes; ils passaient autrefois pour sorciers, comme les escamoteurs et même les comédiens.

Bathym. *Voy.* Marthym.

Bâton du diable. On conserve, dit-on, à Tolentino, dans la marche d'Ancône, un bâton dont on prétend que le diable a fait usage.

Bâton du bon voyageur. « Cueillez, le lendemain de la Toussaint, une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas; ôtez-en la moelle; mettez à la place les yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts et trois cœurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre; placez par-dessus, dans le cœur du bâton, sept feuilles de verveine cueillies la veille de la Saint-Jean-Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe; bouchez ensuite le bout du bâton avec une pomme à votre fantaisie, et soyez assuré que ce bâton vous garantira des brigands, des chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls, et vous procurera la bienveillance de tous ceux chez qui vous logerez... »



Le lecteur qui dédaigne de tels secrets ne doit pas oublier qu'ils ont eu grand crédit, et qu'on cherche encore, dans beaucoup de villages, à se procurer le bâton du bon voyageur, avec lequel on marche si vite, qu'on doit se charger les pieds.

Batrachyte, pierre qui, suivant que l'indique son nom grec, se trouve dans le corps de la grenouille, et qui a, disent les bonnes gens, de grandes vertus contre les poisons et contre les maléfices.

[1] *Astronomia Jacobi Bassantini Scoti,* etc. In-fol. Genève, 1669. Paraphrase de l'astrolabe, avec une explication de cet instrument. In-8°. Paris, 1617. *Super mathematica genethliaca; arithmetica; musica secundum Platonem; de mathesi in genere,* etc.

Batscum-Bassa ou **Batscum-Pacha**, démon turc que l'on invoque en Orient pour avoir du beau temps ou de la pluie. On se le rend favorable en lui offrant des tartines de pain grillé, dont il est très-friand.

Baume universel, élixir composé par les alchimistes : c'est, disent-ils, le remède souverain et infaillible de toutes les maladies. Il peut même, au besoin, ressusciter des morts.

Bavent (Madeleine), possédée de Louviers, qui raconta en justice les orgies infâmes du sabbat, auxquelles, comme tant d'autres âmes perdues, elle avait pris part. *Voy.* Louviers.

Baxter, écrivain anglais qui publia, à la fin du dix-septième siècle, un livre intitulé *Certitude du monde des esprits.*

Bayard, cheval des quatre fils Aymon. Il avait la taille d'un cheval ordinaire lorsqu'il ne portait qu'un des frères, et s'allongeait lorsqu'il les fallait porter tous quatre. On conte beaucoup de merveilles sur cette monture célèbre, qui se distinguait surtout par une vitesse incroyable, et qui a laissé la trace d'un de ses pieds dans la forêt de Soignes en Brabant. On trouve aussi la marque d'un de ses fers sur un rocher près de Dinant.

Bayemon. Le grimoire attribué stupidement au pape Honorius donne ce nom à un roi de l'occident infernal. On le conjure par cette prière : « O roi Bayemon, très-fort, qui règne aux parties occidentales, je t'appelle et invoque au nom de la Divinité ; je te commande, en vertu du Très-Haut, de m'envoyer présentement devant ce cercle (on nomme l'esprit dont on veut se servir, Passiel, Rosus, etc.), et les autres esprits



qui te sont sujets, pour répondre à tout ce que je leur demanderai. Si tu ne le fais, je te tourmenterai du glaive du feu divin; j'augmenterai tes peines et te brûlerai. Obéis, roi Bayemon[1]. »

Bayer. En 1726, un curé du diocèse de Constance, nommé Bayer, pourvu de la cure de Rutheim, fut inquiété par un spectre ou mauvais génie qui se montrait sous la forme d'un paysan mal vêtu, de mauvaise mine et très-puant. Il vint frapper à sa porte ; étant entré dans son poêle, il lui dit qu'il était envoyé par le prince de Constance, son évêque, pour certaine commission qui se trouva fausse. Il demanda ensuite à manger. On lui servit de la viande, du pain et du vin. Il prit la viande à deux mains et la dévora avec les os, disant : « Voyez comme je mange la chair et les os ; faites-vous de même[2] ? » Puis il prit le vase où était le vin, et l'avala d'un trait ; il en demanda d'autre qu'il but de même. Après cela il se retira sans dire adieu ; et la servante, qui le conduisait à la porte, lui ayant demandé son nom, il répondit : « Je suis né à Rutsingue, et mon nom est Georges Raulin ; » ce qui était faux encore.



Il passa le reste du jour à se faire voir dans le village, et revint, le soir à minuit, à la porte du curé, en criant d'une voix terrible : Mynheer Bayer, je vous montrerai qui je suis...

Pendant trois ans, il revint tous les jours vers quatre heures après midi, et toutes les nuits avant le point du jour. Il paraissait encore sous diverses formes, tantôt sous la figure d'un chien barbet, tantôt sous celle d'un lion ou d'un autre animal terrible ; quelquefois sous les traits d'un homme, sous ceux d'une femme ; certains jours il faisait dans la maison un fracas semblable à celui d'un tonnelier qui relie des tonneaux ; d'autrefois on aurait dit qu'il voulait renverser le logis par le grand bruit qu'il y causait. Le curé fit venir comme témoins un grand nombre de personnes. Le spectre répandait partout une odeur insupportable, mais ne s'en allait pas. On eut recours aux exorcismes, qui ne produisirent aucun effet ; on résolut de se munir d'une branche bénite le dimanche des Rameaux, et d'une épée aussi bénite, et de s'en servir contre le spectre. On le fit deux fois, et depuis ce temps il ne revint plus.

Ces choses, rapportées par dom Calmet, peuvent-elles s'expliquer, comme le proposent les esprits forts, par les frayeurs qu'un garnement

[1] Grimoire dit du pape Honorius.

[2] Dom Calmet, *Traité sur les apparitions,* etc., t. II, ch. XLVIII.

aura causées au curé, frayeurs qui ont dû lui donner des visions?...

Bayer (Jean), ministre protestant, né à Augsbourg au seizième siècle. On recherche de lui une thèse sur cette question : « Si l'existence des anges peut se démontrer par les seules lumières naturelles[1] ? »

Bayerin (Anne), servante qui fit pacte avec le diable à Salzbourg; elle causa de grands dégâts à un forgeron chez qui elle servait, et passa dans une autre maison où elle mit pareillement le désordre. Interrogée sur ses méchancetés ou maléfices, elle avoua, sans en être pressée, qu'elle s'était donnée au démon et qu'elle avait assisté au sabbat; on ne voit pas qu'elle ait été brûlée.

Bayle (François), professeur de médecine à Toulouse, mort en 1709. Nous ne citerons de ses ouvrages que *la Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite de l'autorité du parlement de Toulouse,* in-12; Toulouse, 1682. Il veut prouver que les démoniaques, s'ils ne sont pas des charlatans, sont très-souvent des fous ou des malades.

Bazine, célèbre reine des Tongres, qui épousa Childéric et qui fut mère de Clovis. Elle est représentée par les vieux historiens comme une habile magicienne. On sait qu'elle était femme de Bising, roi des Tongres; que Childéric, chassé de ses États par une révolution et réfugié à la cour de Bising, plut à sa femme; que lorsqu'il fut rétabli sur le trône, Bazine quitta tout pour venir le trouver. Childéric l'épousa. Le soir de ses noces, quand elle fut seule avec lui, elle le pria de passer la première nuit dans une curieuse observation. Elle l'envoya à la porte de son palais en lui enjoignant de venir lui rapporter ce qu'il y aurait vu. — Childéric, connaissant le pouvoir magique de Bazine, qui était un peu druidesse, s'empressa d'obéir. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour : c'étaient des léopards, des licornes, des lions. Étonné de ce spectacle, il vint en rendre compte à son épouse; elle lui dit, du ton d'oracle qu'elle avait pris d'abord, de ne point s'effrayer, et de retourner une deuxième et même une troisième fois. Il vit à la deuxième fois des ours et des loups, et à la troisième des chiens et d'autres petits animaux qui s'entre-déchiraient. — « Les prodiges que vous avez vus, lui dit-elle, sont une image de l'avenir; ils représentent le caractère de toute notre postérité. Les lions et les licornes désignent le fils qui naîtra de nous; les loups et les ours sont ses enfants, princes vigoureux et avides de proie; et les chiens, c'est le peuple indocile au joug de ses maîtres, soulevé contre ses rois, livré aux passions des puissants et souvent victime[2]. » — Au reste, on ne pouvait mieux caractériser les rois de cette première race; et si la vision n'est qu'un conte, il est bien imaginé[1].

Beal. *Voy.* Bérith.

Beauchamp. *Voy.* Abdeel.

Beauffort (le comte Amédée de) a publié, en 1840, un volume in-8° intitulé *Légendes et traditions populaires de la France,* recueil piquant où les faits surnaturels ont grande part.

Beausoleil (Jean du Châtelet, baron de), astrologue et alchimiste allemand, qui précéda Jacques Aymar dans la recherche des sources inconnues et des trésors souterrains. Il avait épousé Martine Berthereau, qui avait ou à qui il souffla les mêmes penchants qui le dominaient. Ils furent les premiers qui firent profession de découvrir les sources cachées au moyen de baguettes mystérieuses. Ils cherchaient aussi les mines et annonçaient que, par l'aide d'instruments merveilleux, ils connaissaient tout ce que la terre recèle dans son sein. Ces instruments étaient l'astrolabe minéral, le rateau métallique, la boussole à sept angles (à cause des sept planètes), les verges hydrauliques, etc. Les baguettes, ou verges hydrauliques et métalliques, étaient préparées, disaient-ils, sous l'influence des constellations qui dominaient l'art. On les accusa de magie; ce qui motiva ce jugement, c'est qu'en visitant les coffres de Martine Berthereau, on y trouva des grimoires et autres objets qui sentaient à plein la sorcellerie. Le baron de Beausoleil, heureux du bruit qu'il faisait en Hongrie, était venu exploiter la France. Le cardinal de Richelieu le fit enfermer à la Bastille (1641) en même temps qu'on détenait sa femme Martine à Vincennes. On ne sait pas autre chose de leurs exploits.

Beauvoys de Chauvincourt, gentilhomme angevin, fit imprimer en 1599 un volume intitulé *Discours de la Lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loups.*

Bebal, prince de l'enfer, assez inconnu. Il est de la suite de Paymon. *Voy.* ce mot.

Bechard, démon désigné dans les *Clavicules de Salomon* comme ayant puissance sur les vents et les tempêtes. Il fait grêler, tonner et pleuvoir, au moyen d'un maléfice qu'il compose avec des crapauds fricassés et autres drogues.

Bechet, démon que l'on conjure le vendredi. *Voy.* Conjurations.

Bédargon, l'un des lieutenants de Samaël, dans la cabale judaïque.

Bède (le vénérable), né au septième siècle, dans le diocèse de Durham, en Angleterre. Il mourut à soixante-trois ans. On dit qu'il prévit

[1] *An Angelorum existentia a solo lumine naturali possit demonstrari?* In-4°. Wittemberg. 1658.

[2] Selon d'autres chroniques, elle dit que les lions et les licornes représentaient Clovis, les loups et les ours ses enfants; et les chiens les derniers rois de la race, qui seraient un jour renversés du trône par les grands et le peuple, dont les petits animaux étaient la figure.

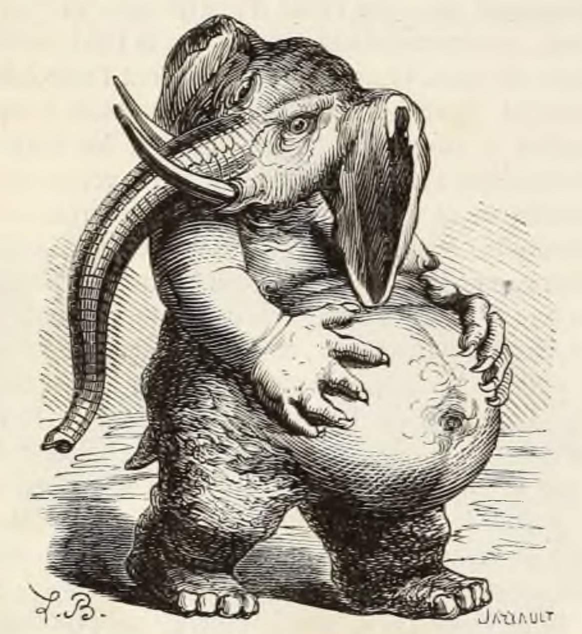
[1] Dreux du Radier, *Tablettes des reines de France.*

l'heure précise de sa mort. Un instant avant d'expirer, il dictait quelques passages qu'il voulait extraire des œuvres de saint Isidore ; le jeune moine qui écrivait le pria de se reposer parce qu'il parlait avec peine : — « Non, répondit Bède, prenez une autre plume, et écrivez le plus vite que vous pourrez. » — Lorsque le jeune eut dit : — C'est fait. — « Vous avez dit la vérité, » répliqua Bède ; et il expira.

Peu de temps après sa mort, on dit qu'il se fit voir à un moine nommé Gamèle, à qui il témoigna le désir d'être enterré à Durham, auprès de saint Cuthbert. On se hâta de le satisfaire, car on avait un grand respect pour sa mémoire.

Béguins. *Voy.* Digonnet.

Béhémoth, démon lourd et stupide, malgré ses dignités. Sa force est dans ses reins ; ses domaines sont la gourmandise et les plaisirs du



ventre. Quelques démonomanes disent qu'il est aux enfers sommelier et grand échanson. Bodin croit [1] que Béhémoth n'est autre chose que le Pharaon d'Égypte qui persécuta les Hébreux. Il est parlé de Béhémoth dans Job comme d'une créature monstrueuse. Des commentateurs prétendent que c'est la baleine, et d'autres que c'est l'éléphant ; mais il y eut d'autres monstres dont les races ont disparu. On voit dans le procès d'Urbain Grandier que Béhémoth est bien un démon. Delancre dit qu'on l'a pris pour un animal monstrueux, parce qu'il se donne la forme de toutes les grosses bêtes. Il ajoute que Béhémoth se déguise aussi avec perfection en chien, en éléphant, en renard et en loup.

Si Wierus, notre oracle en ce qui concerne les démons, n'admet pas Béhémoth dans son inventaire de la monarchie infernale, il dit, livre Ier, *des Prestiges des démons,* chapitre XXI, que Béhémoth ou l'éléphant pourrait bien être Satan lui-même, dont on désigne ainsi la vaste puissance.

Enfin, parce qu'on lit, au chapitre XL de Job, que Béhémoth mange du foin comme un bœuf, les rabbins ont fait de lui le bœuf merveilleux réservé pour le festin de leur Messie. Ce bœuf est si énorme, disent-ils, qu'il avale tous les jours le foin de mille montagnes immenses, dont il s'engraisse depuis le commencement du monde. Il ne quitte jamais ses mille montagnes, où l'herbe qu'il a mangée le jour repousse la nuit pour le lendemain. Ils ajoutent que Dieu tua la femelle de ce bœuf au commencement ; car on ne pouvait laisser multiplier une telle race. Les Juifs se promettent bien de la joie au festin où il fera la pièce de résistance. Ils jurent par leur part du bœuf Béhémoth.

Béherit, démon sur lequel on a peu de renseignements, à moins qu'il ne soit le même que *Bérith. Voy.* ce mot. Il est cité dans la possession de Loudun. Il avait même promis d'enlever *la calotte du sieur commissaire*, et de la tenir en l'air à la hauteur de deux piques ; ce qui n'eut pas lieu, à sa honte [1].

Remarquons pourtant que, sur cette possession de Loudun, le calviniste qui en fit l'histoire a imaginé beaucoup de quolibets, pour écornifler d'autant l'Église romaine, qu'il voulait, comme tant d'autres, démolir un peu, — mais qu'on ne démolit pas.

Bekker (Balthasar), docteur en théologie réformée, et ministre à Amsterdam, né en 1634. « Ce Balthasar Bekker, grand ennemi de l'enfer éternel et du diable, et encore plus de la précision, dit Voltaire, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du *Monde enchanté.* » Alors la sorcellerie, les possessions, étaient en vogue depuis la réforme, qui livrait de l'espace aux esprits malins ; c'est ce qui le détermina à combattre le diable. « On eut beau lui dire, en prose et en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible : rien ne l'arrêta ; il commença par nier absolument le pouvoir de Satan, et s'enhardit jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que je lui fais. » Le laid bonhomme se croyait important. « Les ministres, ses confrères, prirent le parti de Satan et déposèrent Bekker. »

Il avait déjà fait l'esprit fort dans de précédents ouvrages. Dans l'un de ses catéchismes, *le Mets de carême* [2], il réduisait les peines de l'enfer au désespoir des damnés, et il en bornait la durée. On l'accusa de socinianisme, et son catéchisme fut condamné par un synode. Il publia, à l'occasion de la comète de 1680, des recherches sur les comètes, imprimées en flamand, in-8°, Leuwarde, 1683. — Il s'efforce de prouver que

[1] *Démonomanie des sorciers,* liv. I, ch. I.

[1] *Histoire des diables de Loudun.*

[2] Il publia deux espèces de catéchismes en langue hollandaise : *Vaste spize* (le mets de carême), et *Geschneden brood* (le pain coupé).

ces météores ne sont pas des présages de malheurs, et combat les idées superstitieuses que le peuple attache à leur apparition. Cet ouvrage fut reçu sans opposition. Il n'en fut pas de même de son livre *De Betooverde wereld* (Le monde ensorcelé), imprimé plusieurs fois, et traduit en français sous ce titre : « *Le monde enchanté*, ou examen des communs sentiments touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu ; divisé en quatre livres ; » 4 forts volumes petit in-12, avec le portrait de l'auteur[1], Amsterdam, 1694.

L'auteur, dans cet ouvrage, qui lui fit perdre sa place de ministre[2], cherche à prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés ni sorciers ; que tout ce qu'on dit des esprits malins n'est que superstition, etc. Un peu plus tard pourtant, dans une défense de ses opinions, il admit l'existence du diable ; mais il ajouta qu'il le croyait enchaîné dans les enfers et hors d'état de nuire.

Il ne fallait pas, pour des calvinistes qui se disent si tolérants et qui le sont si peu, poursuivre si sérieusement un livre que sa prolixité seule devait rendre inlisible. « Il y a grande apparence, dit encore Voltaire, qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire. » *Voy.* Chassen.

Bel, divinité suprême des Chaldéens. Wiérus dit que c'est un vieux démon dont la voix sonne le creux[3]. Les peuples qui en firent un dieu contaient qu'au commencement le monde n'était qu'un chaos habité par des monstres ; que Bel les tua, arrangea l'univers, se fit couper la tête par un de ses serviteurs, détrempa la terre avec son sang et en forma les animaux et les hommes.

Belaam, démon dont on ne sait rien, sinon qu'en 1632 il entra dans le corps d'une des possédées de Loudun, avec Isaacarum et Béhémoth : on le força de déloger[1].

Belbach ou **Belbog**, le dieu blanc des vieux Slavons. *Voy.* Belzébuth.

Belephantes, astrologue chaldéen qui prédit



à Alexandre, selon Diodore de Sicile, que son entrée à Babylone lui serait funeste : ce qui advint, comme chacun sait.

Belette. Les anciens croyaient que la belette faisait ses petits par la gueule, parce qu'elle les porte souvent entre ses lèvres, comme font les chattes. — Plutarque remarque que les Thébains honoraient la belette, tandis que les autres Grecs regardaient sa rencontre comme un présage funeste.

On prétend que sa cendre, appliquée en cataplasme, guérit les migraines et les cataractes ; et le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* assure que si on fait manger à un chien le cœur et la langue d'une belette, il perdra incontinent la voix. Il ajoute imprudemment un secret qu'il dit éprouvé, et qu'il certifie infaillible : c'est qu'un amateur n'a qu'à manger le cœur d'une belette encore palpitant pour prédire les choses à venir[2]...

Bélial, démon adoré des Sidoniens. L'enfer n'a pas reçu d'esprit plus dissolu, plus crapuleux, plus épris du vice pour le vice même. Si son âme est hideuse et vile, son extérieur est séduisant. Il a le maintien plein de grâce et de dignité. Il eut un culte à Sodome et dans d'autres villes ; mais jamais on n'osa trop lui ériger des autels. Delancre dit que son nom signifie rebelle ou désobéissant. — Wiérus, dans son inventaire de la monarchie de Satan, lui consacre un grand article. « On croit, dit-il, que Bélial, l'un des rois de l'enfer, a été créé immédiatement après Lucifer, et qu'il entraîna la plupart des anges dans la révolte : aussi il fut renversé du ciel un des premiers. Lorsqu'on l'évoque, on l'oblige par des offrandes à répondre avec sincérité aux questions qu'on lui fait. Mais il conte bien vite des mensonges, si on ne l'adjure pas, au nom de Dieu, de ne dire que la vérité. Il se montre quelquefois sous la figure d'un ange plein de beauté,

[1] Bekker était si laid que la Monnoye fit sur lui cette épigramme :

> Oui, par toi, de Satan la puissance est bridée ;
> Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
> Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
> Bekker, supprime ton portrait.

[2] Pendant que les ministres d'Amsterdam prenaient le parti du diable, un ami de l'auteur le défendit dans un ouvrage intitulé *Le diable triomphant, parlant sur le mont Parnasse ;* mais le synode qui avait déposé Bekker ne révoqua pas sa sentence. On écrivit contre lui une multitude de libelles. Benjamin Binet l'a réfuté dans un volume intitulé *Traité historique des dieux du paganisme, avec des remarques critiques sur le système de Balthasar Bekker*. Delft, 1696, in-12. Ce volume se joint ordinairement aux quatre de Bekker ; il a aussi été imprimé sous le titre d'*Idée générale de la théologie païenne, servant de réfutation au système de Balthasar Bekker,* etc. Amsterdam et Trévoux, 1699. Les autres réfutations du *Monde enchanté* sont : *Melchioris Leydekkeri dissertatio de vulgato nuper Bekkeri volumine,* etc. In-8°. Ultrajecti, 1693. *Brevis meditatio academica de spirituum actionibus in homines spiritualibus, cujus doctrinæ usus contra Bekkerum et alios fanaticos exhibetur a J. Zipellio.* In-8°. Francofurti, 1701, etc.

[3] *De præstigiis dæmon.,* lib. I, cap. v.

[1] *Histoire des diables de Loudun.*

[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand,* liv. II.

assis dans un char de feu; il parle avec aménité; il procure les dignités et les faveurs, fait vivre les amis en bonne intelligence, donne d'habiles serviteurs. Il commande quatre-vingts légions de de l'ordre des Vertus et de l'ordre des Anges. Il est exact à secourir ceux qui se soumettent à lui; s'il y manquait, il est facile de le châtier, comme fit Salomon, qui l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, lesquelles font une armée de cinq cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingts démons. Il fallait que la bouteille fût de grande taille.

Mais Salomon était si puissant que, dans une autre occasion, il emprisonna pareillement six mille six cent soixante-six millions de diables qui ne purent lui résister. — Des doctes racontent encore que Salomon mit la bouteille où était Bélial dans un grand puits, qu'il referma d'une pierre, près de Babylone; que les Babyloniens descendirent dans ce puits, croyant y trouver un trésor; qu'ils cassèrent la bouteille, que tous les diables s'en échappèrent, et que Bélial, qui avait peur d'être repris, se campa dans une idole qu'il trouva vide, et se mit à rendre des oracles; ce qui fit que les Babyloniens l'adorèrent.

Bélias, démon invoqué comme prince des Vertus dans les litanies du sabbat.

Beliche. C'est le nom qu'on donne au diable à Madagascar. Dans les sacrifices, on lui jette les premiers morceaux de la victime, avec la persuasion qu'il ne fait point de mal tant qu'il a de quoi mettre sous la dent.

Bélier. Le diable s'est quelquefois transmué en bélier, et des maléficiés ont subi cette métamorphose. C'est même sur une vieille tradition populaire de cette espèce qu'Hamilton a bâti son conte du Bélier.

Il paraît que le bélier a des propriétés magiques; car, lorsqu'on accusa Léonora Galigaï, femme du maréchal d'Ancre, d'avoir fait des sorcelleries, on prétendit que, pendant qu'elle s'occupait de maléfices, elle ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier.

Pour l'influence du bélier, signe du zodiaque, *voyez* Astrologie et Horoscopes.

Belin (Albert), bénédictin, né à Besançon en 1610. On recherche parmi ses ouvrages : 1° le *Traité des talismans, ou Figures astrales,* dans lequel il est montré que leurs effets ou vertus admirables sont naturels, ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit, in-12, Paris, 1671. On a joint à l'édition de 1709 un traité du même auteur, *de la Poudre de sympathie justifiée;* 2° *les Aventures du philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale,* divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire que jamais on en a traité avec tant de candeur. In-12; Paris, 1664 et 1674.

Belinuncia, herbe consacrée à Belenus, dont les Gaulois employaient le suc pour empoisonner leurs flèches. Ils lui attribuaient la vertu de faire tomber la pluie. Lorsque le pays était affligé d'une sécheresse, on cueillait cette herbe avec de grandes cérémonies. Les femmes des druides choisissaient une jeune vierge; suivie des autres femmes, elle cherchait l'herbe sacrée; quand elle l'avait trouvée, elle la déracinait avec le petit doigt de la main droite; ses compagnes coupaient des branches d'arbre et les portaient à la main en la suivant jusqu'au bord d'une rivière voisine; là, on plongeait dans l'eau l'herbe précieuse, on y trempait aussi les branches, que l'on secouait sur le visage de la jeune fille. Après cette cérémonie, chacun se retirait en sa maison; seulement la jeune vierge était obligée de faire à reculons le reste du chemin.

Belkis. *Voy.* Balkis.

Belladone, plante qui donne des vertiges et peut empoisonner. Les magiciens s'en servaient.

Belloc (Jeanne), sorcière du pays de Labourd, prise à vingt-quatre ans, sous Henri IV. Pierre Delancre, qui l'interrogea, dit qu'elle commença d'aller au sabbat dans l'hiver de 1609; qu'elle fut présentée au diable, dont elle baisa le derrière, car il n'y avait que les notables sorcières qui le baisassent au visage. Elle conta que le sabbat est une espèce de bal masqué où les uns se promènent en leur forme naturelle, tandis que d'autres sont transmués en chiens, en chats, en ânes, en pourceaux et autres bêtes; qu'ils se rapetissent ou se grandissent à leur gré, par des moyens qu'elle ignore... *Voy.* Sabbat.

Belmonte, conseiller du parlement de Provence, qui eut au pied une petite plaie où la gangrène se mit; le mal gagna vite, et il en mourut. Comme il avait poursuivi les sorciers protestants et les perturbateurs réformés, les écrivains calvinistes virent dans sa mort prompte un châtiment et un prodige[1]. C'était au seizième siècle.

Bélomancie. Divination par le moyen des flèches. On prenait plusieurs flèches, sur lesquelles on écrivait des réponses relatives à ce qu'on voulait demander. On en mettait de favorables et de contraires; ensuite on mêlait les flèches, et on les tirait au hasard. Celle que le sort amenait était regardée comme l'organe de la volonté des dieux. — C'était surtout avant les expéditions militaires qu'on faisait usage de la bélomancie. Les Chaldéens avaient grande foi à cette divination.

Les Arabes devinent encore par trois flèches qu'ils enferment dans un sac. Ils écrivent sur l'une : *Commandez-moi, Seigneur;* sur l'autre : *Seigneur, empêchez-moi,* et n'écrivent rien sur la troisième. La première flèche qui sort du sac détermine la résolution sur laquelle on délibère. *Voy.* Flèches.

[1] Chassanion, *Des grands et redoutables jugements de Dieu.* Morges, 1581, p. 61.

Belphégor, démon des découvertes et des inventions ingénieuses. Il prend souvent un corps de jeune femme. Il donne des richesses. Les Moabites, qui l'appelaient Baalphégor, l'adoraient sur le mont Phégor. Des rabbins disent qu'on lui rendait hommage sur la chaise percée, et qu'on lui



offrait l'ignoble résidu de la digestion. C'était digne de lui. C'est pour cela que certains doctes ne voient dans Belphégor que le dieu Pet ou *Crepitus ;* d'autres savants soutiennent que c'est Priape. — Selden, cité par Banier, prétend qu'on lui offrait des victimes humaines, dont ses prêtres mangeaient la chair. Wiérus remarque que c'est un démon qui a toujours la bouche ouverte; observation qu'il doit sans doute au nom de Phégor, lequel signifie, selon Leloyer, *crevasse* ou *fendasse*, parce qu'on l'adorait quelquefois dans des cavernes, et qu'on lui jetait des offrandes par un soupirail.

Beltram, Génois, dont l'âme revint après sa mort et posséda une femme de Ponte-Nuovo; les parents de cette femme l'avaient volé. Quand on eut restitué, il se retira en fumée.

Bélus, premier roi des Assyriens; on dit qu'il se fit adorer dans des temples de son vivant. Il était grand astrologue : « J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver, disait-il à ses enfants, et je vous dévoilerai les secrets de vos destinées. » Il rendit des oracles après sa mort. Bélus pourrait être le même que Bel.

Belzebuth ou **Belzebub** ou **Beelzebuth**, prince des démons, selon les Écritures [1]; le premier en pouvoir et en crime après Satan, selon Milton; chef suprême de l'empire infernal, selon la plupart des démonographes. — Son nom signifie *seigneur des mouches*. Bodin [2] prétend qu'on n'en voyait point dans son temple. C'était la divinité la plus révérée des peuples de Chanaan, qui le représentaient quelquefois sous la figure d'une mouche, le plus souvent avec les attributs de la souveraine puissance. Il rendait des oracles, et le roi Ochozias le consulta sur une maladie qui l'inquiétait; il en fut sévèrement repris par le prophète Elisée.



On lui attribuait le pouvoir de délivrer les hommes des mouches qui ruinent les moissons.

Presque tous les démonomanes le regardent comme le souverain du ténébreux empire; et chacun le dépeint au gré de son imagination. Milton lui donne un aspect imposant, et une haute sagesse respire sur son visage. L'un le fait haut comme une tour; l'autre d'une taille égale à la nôtre; quelques-uns se le figurent sous la forme d'un serpent; il en est qui le voient aussi sous les traits d'une femme.

Le monarque des enfers, dit Palingène, *in Zodiaco vitæ,* est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelants, les sourcils élevés et l'air menaçant. Il a les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête; il est noir comme un Maure : deux vastes ailes de chauve-souris sont attachées à ses épaules; il a deux larges pattes de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les uns disent de plus que Belzébuth est encore Priape; d'autres, comme Porphyre, le confondent avec Bacchus. On a cru le trouver dans le Belbog ou Belbach (dieu blanc) des Slavons, parce que son image ensanglantée était toujours couverte de mouches, comme celle de Belzébuth chez les Syriens. On dit aussi que c'est le même que Pluton. Il est plus vraisemblable de croire que c'est Baël, que Wiérus fait empereur des enfers; d'autant mieux que Belzébuth ne figure pas sous son nom dans l'inventaire de la monarchie infernale.

[1] Notre-Seigneur Jésus-Christ même lui donne ce nom (saint Matthieu, ch. XII, v. 24; saint Luc, ch. XI, v. 15). Les scribes reprochaient au Seigneur qu'il chassait les diables au nom de Belzébuth, prince des démons.

[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. IV, ch. III.

On voit dans les *Clavicules* de Salomon que Belzébuth apparaît quelquefois sous de monstrueuses formes, comme celle d'un veau énorme ou d'un bouc suivi d'une longue queue ; souvent, néanmoins, il se montre sous la figure d'une mouche d'une extrême grosseur. Il s'est montré à Faust « habillé en bœuf, avec deux oreilles effroyables, des cheveux peints de toutes couleurs et une queue de dragon[1] ». Le maréchal de Retz l'a vu en léopard. Quand il est en colère, ajoute-t-on, il vomit des flammes et hurle comme un loup. Quelquefois enfin Astaroth apparaît à ses côtés, sous les traits d'un âne.



Une des figures de Belzébuth

Benedict (Jean), médecin allemand du seizième siècle. On lui doit un livre *Sur les visions et les révélations naturelles et surnaturelles*, qui n'est presque pas connu[2].

Benoît VIII, cent quarante-huitième pape, élu en 1012, mort en 1024. On lit dans Platina, cité par Leloyer et par Wiérus[3], que quelque temps après sa mort Benoît VIII apparut, monté sur un cheval noir, à un saint évêque dans un lieu solitaire et écarté ; que l'évêque lui demanda comment il se faisait qu'étant mort il se montrât ainsi sur un cheval noir. A quoi le pape répondit que pendant sa vie il avait été convoiteux d'amasser des biens ; qu'il était en purgatoire ; mais qu'il n'était pas damné, parce qu'il avait fait des aumônes. Il révéla ensuite le lieu où il avait caché des richesses, et pria le saint évêque de les distribuer aux pauvres. — Après cela, le fantôme (selon le récit) se montra pareillement au Pape son successeur, et le supplia d'envoyer en diligence un courrier à Cluny, et de recommander à saint Odilon de prier Dieu pour le repos de son âme. Saint Odilon le fit ; et peu de jours après on vit un homme lumineux entrer dans le cloître, avec d'autres personnages habillés de blanc, et se mettre à genoux devant saint Odilon. Un religieux demanda qui était cet homme de si haute apparence qui faisait tant d'honneur à l'abbé. Il lui fut répondu que c'était le pape Benoît VIII qui, par les prières d'Odilon, jouissait de la gloire des bienheureux.

Benoît IX, cent cinquantième pape, élu en 1033, dans un temps de troubles, où les partis se disputaient Rome. Il eut à lutter contre des antipapes qui l'ont fort noirci. On a dit qu'il était magicien, et que, renversé du saint-siége par ses ennemis, il y remonta deux fois par son pouvoir magique. C'est un peu niais. On a dit encore avec autant de bon sens qu'il prédisait les choses futures, et qu'il était habile enchanteur : ce que Naudé a pulvérisé.

L'auteur calviniste des grands et redoutables jugements de Dieu ajoute même qu'il fut étranglé par le diable, et qu'après sa mort son âme fut condamnée à errer dans les forêts, sous la forme d'une bête sauvage, avec un corps d'ours à longs poils, une queue de chat et une tête d'âne. Un ermite qui le rencontra lui demanda pourquoi il avait cette figure. « J'étais un monstre, répondit Benoît, et vous voyez mon âme telle qu'elle a toujours été. » Voilà qui est très-gracieux. Mais Benoît IX, au contraire, mourut dans la retraite, sous le cilice, pieusement et saintement, en 1054. C'est encore là une des victimes de la calomnie historique.

Bensozia. Certains canonistes des douzième et treizième siècles s'élèvent fortement contre les femmes d'alors qui allaient à une espèce de sabbat sur lequel il ne nous est parvenu que très-peu de notions. On disait que des fées ou des démons transformés en femmes s'associaient toutes les dames qui voulaient prendre part à leurs plaisirs ; et que toutes, dames et fées ou démons, montées sur des bêtes ailées, elles allaient de nuit faire des courses et des fêtes dans les airs. Elles avaient pour chef la fée Bensozia, à qui il fallait obéir aveuglément, avec une soumission sans réserve. C'était, dit-on, la Diane des anciens Gaulois ; on l'appelait aussi Nocticula, Hérodias ou la Lune.

On voit dans des manuscrits de l'église de Couserans que des dames au quatorzième siècle avaient le renom d'aller à cheval aux courses nocturnes de Bensozia. Toutes, comme les sorcières au sabbat, faisaient inscrire leur nom sur un catalogue, et après cela se croyaient fées. On remarquait encore au dernier siècle, à Montmorillon en Poitou, sur le portique d'un ancien temple, une femme enlevée par deux serpents dans les airs. C'était sans doute le modèle de la contenance des sorcières ou fées dans leurs courses de nuit[1].

[1] M. François Hugo, *le Faust anglais*.

[2] *Joannis Benedicti libellus de visionibus et revelationibus naturalibus et divinis*. In-8°. Moguntiæ, 1550.

[3] Leloyer, *Discours des spectres*, liv. VI, ch. XIII. Wiérus, *De præst.*, lib. I, cap. XVI.

[1] Dom Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, p. 59 et 65.

Benthaméléon. Titus, ayant pris Jérusalem, publia un édit qui défendait aux Juifs d'observer le sabbat et de se circoncire, et qui leur ordonnait de manger toute espèce de viande. Les Juifs, consternés, envoyèrent à Titus le rabbin Siméon, qui passait pour un homme très-habile. Siméon s'étant mis en chemin avec le rabbin Eléazar, ils rencontrèrent un démon nommé, dirent-ils, Benthaméléon, qui demanda à les accompagner, leur avouant quelle était sa nature, mais se disant enclin à rendre service aux Juifs et leur promettant d'entrer dans le corps de la fille de Titus, et d'en sortir aussitôt qu'ils le lui commanderaient, afin qu'ils pussent gagner l'empereur par ce prodige. Les deux rabbins acceptèrent sa proposition avec empressement; et, Benthaméléon ayant tenu sa parole, ils obtinrent en effet la révocation de l'édit.

Berande, sorcière brûlée à Maubec, près Beaumont de Lomaignie, en 1577. En allant au supplice, elle accusa une demoiselle d'avoir été au sabbat; la demoiselle le nia. Bérande lui dit : « Oublies-tu que la dernière fois que nous fîmes la danse, à la croix du pâté, tu portais le pot de poison?... » Et la demoiselle fut réputée sorcière, parce qu'elle ne sut que répondre [1].

Berbiguier (Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym), né à Carpentras, est un auteur qui vit peut-être encore et qui a publié en 1821 un ouvrage dont voici le titre : *les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde,* 3 vol. in-8°, ornés de huit lithographies et du portrait de l'auteur, entouré d'emblèmes, surmonté de cette devise : *Le fléau des farfadets.* — L'auteur débute par une dédicace à tous les empereurs, rois, princes souverains des quatre parties du monde. — « Réunissez vos efforts aux miens, leur dit-il, pour détruire l'influence des démons, sorciers et farfadets qui désolent les malheureux habitants de vos États. »

Il ajoute qu'il est tourmenté par le diable depuis vingt-trois ans, et il dit que les farfadets se métamorphosent sous des formes humaines pour vexer les hommes. Dans le chapitre II de son livre, il nomme tous ses ennemis par leurs noms, en soutenant que ce sont des démons déguisés, des agents de Belzébuth; qu'en les appelant infâmes et coquins, ce n'est pas eux qu'il insulte, mais les démons qui se sont emparés d'eux. « On me fait passer pour fou, s'écrie-t-il; mais si j'étais fou, mes ennemis ne seraient pas tourmentés comme ils le sont tous les jours par mes lardoires, mes épingles, mon soufre, mon sel, mon vinaigre et mes cœurs de bœuf. »

Les trois volumes sont en quelque sorte les Mémoires de l'auteur, que le diable ne quitte pas. Il établit le pouvoir des farfadets; il conte, au chapitre IV, qu'il s'est fait dire la bonne aventure en 1796 par une sorcière d'Avignon, appelée la Mansotte, qui se servait pour cela du jeu de tarots. « Elle y ajouta, dit-il, une cérémonie qui, sans doute, est ce qui m'a mis entre les mains des farfadets. Elles étaient deux disciples femelles de Satan; elles se procurèrent un tamis propre à passer de la farine, sur lequel on fixa une paire de ciseaux par les pointes. Un papier blanc plié était posé dans le tamis. La Mansotte et moi nous tenions chacun un anneau des ciseaux, de manière que le tamis était, par ce moyen, suspendu en l'air. Aux divers mouvements du tamis, on me faisait des questions qui devaient servir de renseignements à ceux qui voulaient me mettre en leur possession. Les sorcières demandèrent trois pots : dans l'un elles enfermèrent quelques-uns des tarots jetés sur la table, et préférablement les cartes à figures. Je les avais tirées du jeu les yeux bandés. Le second pot fut garni de sel, de poivre et d'huile; le troisième de laurier. Les trois pots, couverts, furent déposés dans une alcôve, et les sorcières se retirèrent pour attendre l'effet... Je rentrai chez moi à dix heures du soir; je trouvai mes trois croisées ouvertes, et j'entendis au-dessus de ma tête un bruit extraordinaire. J'allume mon flambeau; je ne vois rien. Le bruit que j'entendais ressemblait au mugissement des bêtes féroces; il dura toute la nuit. Je souffris trois jours diverses tortures, pendant lesquelles les deux sorcières préparaient leurs maléfices. Elles ne cessèrent, tant que dura leur manége, de me demander de l'argent. Il fallait aussi que je fusse là pour leur donner du sirop, des rafraîchissements et des comestibles; car leurs entrailles étaient dévorées par le feu de l'enfer. Elles eurent besoin de rubans de différentes couleurs, qu'elles ne m'ont jamais rendus. Pendant huit jours que dura leur magie, je fus d'une tristesse accablante. Le quatrième jour, elles se métamorphosèrent en chats, venant sous mon lit pour me tourmenter. D'autres fois elles venaient en chiens : j'étais accablé par le miaulement des uns et l'aboiement des autres. Que ces huit jours furent longs! »

Berbiguier s'adressa à un tireur de cartes, qui se chargea de combattre les deux sorcières; mais il ne lui amena que de nouveaux tourments.

Dans les chapitres suivants, l'auteur se fait dire encore sa bonne aventure et se croit obsédé; il entend sans cesse à ses oreilles des cris de bêtes affreuses; il a des peurs et des visions. Il vient à Paris pour un procès, fait connaissance d'une nouvelle magicienne, qui lui tire les cartes. « Je lui demandai, dit-il, si je serais toujours malheureux; elle me répondit que non; que, si je voulais, elle me guérirait des maux présents et à venir, et que je pouvais moi-même faire le remède. — Il faut, me dit-elle, acheter une chandelle de suif chez la première marchande dont la

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 132.

boutique aura deux issues, et tâcher, en payant, de vous faire rendre deux deniers. « Elle me recommanda de sortir ensuite par la porte opposée à celle par laquelle je serais entré, et de jeter les deux deniers en l'air; ce que je fis. Je fus grandement surpris d'entendre le son de deux écus au lieu de celui des deux deniers.

» L'usage qu'elle me dit de faire de la chandelle fut d'allumer d'abord mon feu, de jeter dedans du sel, d'écrire sur un papier le nom de la première personne qui m'a persécuté, de piquer ce papier dans tous les sens, d'en envelopper la chandelle en l'y fixant avec une épingle, et de la laisser brûler entièrement ainsi.

» Aussitôt que j'eus tout exécuté, ayant eu la précaution de m'armer d'un couteau en cas d'attaque, j'entendis un bruit effroyable dans le tuyau de ma cheminée; je m'imaginai que j'étais au pouvoir du magicien Moreau, que j'avais consulté à Paris. Je passai la nuit à alimenter le feu, en y jetant de grosses poignées de sel et de soufre, pour prolonger le supplice de mes ennemis... »

M. Berbiguier fit neuf jours de suite la même opération, sans se voir débarrassé des farfadets et des magiciens.

Ses trois volumes sont partout de cette force, et nous ne dirons rien de trop en rangeant cet ouvrage parmi les plus extravagantes productions. L'auteur se croyait en correspondance avec des sorciers et des démons. Il rapporte des lettres faites par des plaisants assez malhabiles, et qu'il attribue à Lucifer, à Rothomago et à d'autres dont elles portent les signatures. En voici une qu'il a transcrite scrupuleusement :

A M. Berbiguier.

« Abomination de la détestation ! tremblement de terre, déluge, tempête, vent, comète, planète, Océan, flux, reflux, génie, sylphe, faune, satyre, sylvain, dryade et hamadryade !

» Le mandataire du grand génie du bien et du mal, allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes d'Astaroth, auteur du péché originel et ministre du Zodiaque, a droit de posséder et de tourmenter, de piquer, de purger, de rôtir, empoisonner, poignarder et liquéfier le très-humble et très-patient vassal Berbiguier, pour avoir maudit la très-honorable et indissoluble société magique : en foi de quoi nous avons fait apposer les armes de la société.

» Fait au soleil, en face de la lune, le grand officier, ministre plénipotentiaire, le 5818e jour et la 105819e heure de nuit, grand-croix et tribun de la société magique. Le présent pouvoir aura son effet sur son ami Coco (c'était l'écureuil de M. Berbiguier).

» Thésaurochrysonicochrysidès.

» *Par Son Excellence, le secrétaire*

» Pirichichi-Pinchi.

» 30 mars 1818.

» *P. S.* Dans huit jours tu seras en ma puissance; malheur à toi, si tu fais paraître ton ouvrage [1] ! »

Bérenger, hérétique du onzième siècle. Guillaume de Malmesbury raconte [2] qu'à l'heure de sa mort Bérenger reçut la visite de son ancien ami Fulbert, lequel recula devant le lit où gisait le malade, disant qu'il n'en pouvait approcher, parce qu'il voyait auprès de lui un horrible et grand démon très-puant. Les uns racontent qu'on chassa ce démon; d'autres assurent qu'il tordit le cou à l'hérétique mal converti et qu'il l'emporta.

Béresith, branche de la cabale. C'est l'étude des vertus occultes que le monde renferme.

Bergers. On est encore persuadé dans beaucoup de villages que les bergers commercent avec le diable, et qu'ils font des maléfices. Il est dangereux, assure-t-on, de passer près d'eux sans les saluer; ils fourvoient loin de sa route le voyageur qui les offense, font naître des orages devant ses pas et des précipices à ses pieds. On conte là-dessus beaucoup d'histoires terribles.

Un voyageur passant à cheval à l'entrée d'une forêt du Mans renversa un vieux berger qui croisait sa route, et ne s'arrêta pas pour relever le bonhomme. Le berger, se tournant vers le voyageur, lui cria qu'il se souviendrait de lui. L'homme à cheval ne fit pas d'abord attention à cette menace; mais bientôt, réfléchissant que le berger pouvait lui jeter un maléfice, et tout au moins l'égarer, il eut regret de n'avoir pas été plus honnête.— Comme il s'occupait de ces pensées, il entendit marcher derrière lui; il se retourne et entrevoit un spectre nu, hideux, qui le poursuit..... c'est sûrement un fantôme envoyé par le berger... Il pique son cheval, qui ne peut plus courir. Pour comble de frayeur, le spectre saute sur la croupe de son cheval, enlace de ses deux longs bras le corps du cavalier, et se met à hurler. Le voyageur fait de vains efforts pour se dégager du monstre, qui continue de crier d'une voix rauque. Le cheval s'effraye, et cherche à jeter à terre sa double charge; enfin une ruade de l'animal renverse le spectre, sur lequel le cavalier ose à peine jeter les yeux. Il a une barbe sale, le teint pâle, les yeux hagards; il fait d'effroyables grimaces..... Le voyageur fuit au plus vite : arrivé au prochain village, il raconte sa mésaventure. On lui apprend que le spectre qui lui a causé tant de frayeur est un fou échappé qu'on cherche depuis quelques heures [3].

Les maléfices de bergers ont eu quelquefois des suites plus fâcheuses, et il a été prouvé, dans

[1] M. Champfleury, dans sa curieuse galerie des *excentriques*, publiée en 1856, a écrit un remarquable portrait de M. Berbiguier, qu'il a vu dans sa vieillesse toujours frappé des idées de ses farfadets.

[2] In *Historia Anglor. sub Gullielmo I.*

[3] Madame Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes*, etc., p. 205.

le passé, qu'ils composaient des poudres mystérieuses avec lesquelles ils empoisonnaient certains pâturages et donnaient aux troupeaux des vertiges. Un boucher avait acheté des moutons sans donner le *pourboire* au berger de la ferme. Celui-ci se vengea ; en passant le pont qui se trouvait sur leur route, les moutons se ruèrent dans l'eau la tête la première.

On conte aussi qu'un certain berger avait fait



un sort avec la corne des pieds de ses bêtes, comme cela se pratique parmi eux pour conserver les troupeaux en santé. Il portait ce sort dans sa poche : un berger du voisinage parvint à le lui escamoter, et, comme il lui en voulait depuis longtemps, il mit le sort en poudre, et l'enterra dans une fourmilière avec une taupe, une grenouille verte et une queue de morue, en disant : *Maudition, perdition, destruction!* et au bout de neuf jours, il déterra son maléfice et le sema dans l'endroit où devait paître le troupeau de son voisin, qui fut détruit.

D'autres bergers, avec trois cailloux pris en différents cimetières et certaines paroles magiques, donnent des dyssenteries, envoient la gale à leurs ennemis, et font mourir autant d'animaux qu'ils souhaitent. C'est du moins l'opinion hasardée des gens du village. Quoique les bergers ne sachent pas lire, on craint si fort leur savoir et leur puissance, dans quelques hameaux, qu'on a soin de recommander aux voyageurs de ne pas les insulter, et de passer auprès d'eux sans leur demander quelle heure il est, quel temps il fera, ou telle autre chose semblable, si l'on ne veut avoir des nuées, être noyé par des orages, courir de grands périls, et se perdre dans les chemins les plus ouverts.

Il est bon de remarquer que, dans tous leurs



maléfices, les bergers emploient des *Pater*, des *Ave*, des neuvaines de chapelet. Mais ils ont d'autres oraisons et des prières pour la conservation des troupeaux. *Voy.* Troupeaux, et pour les bergers, *voy.* Hocque, etc.

Bergmaenlen, nains de la classe des esprits follets, qui fréquentent les fermiers de l'Oberland, et leur rendent de petits services.

Berith, duc aux enfers, grand et terrible. Il est connu sous trois noms ; quelques-uns le nomment Béal, les Juifs Bérith et les nécromanciens Bolfri. Il se montre sous les traits d'un jeune soldat habillé de rouge des pieds à la tête, monté sur un cheval de même couleur, portant la couronne au front ; il répond sur le passé, le présent et l'avenir. On le maîtrise par la vertu des anneaux magiques ; mais il ne faut pas oublier qu'il est souvent menteur. Il a le talent de changer tous les métaux en or : aussi on le regarde quelquefois comme le démon des alchimistes. Il donne des dignités et rend la voix des chanteurs claire et déliée. Vingt-six légions sont à ses ordres.

C'était l'idole des Sichemites, et peut-être

est-ce le même que le Béruth de Sanchoniaton, que des doctes croient être Pallas ou Diane.

L'auteur du *Solide trésor du Petit Albert* conte de Bérith une aventure qui ferait croire que ce démon n'est plus qu'un follet ou lutin, si toutefois c'est le même Bérith.



« Je me suis trouvé, dit-il, dans un château où se manifestait un esprit familier qui depuis six ans avait pris soin de gouverner l'horloge et d'étriller les chevaux. Je fus curieux un matin d'examiner ce manége : mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans qu'elle parût conduite par aucune main visible. Le palefrenier me dit que, pour attirer ce farfadet à son service, il avait pris une petite poule noire, qu'il l'avait saignée dans un grand chemin croisé; que de ce sang il avait écrit sur un morceau de papier : « Bérith fera ma besogne pendant vingt ans, et je le récompenserai; » qu'ayant ensuite enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que de temps en temps lui-même faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose... »

L'historien semble croire que ce lutin était une mandragore. Les cabalistes n'y voient autre chose qu'un sylphe.

Berkeley, savant irlandais, — supposé, nous l'espérons, — que M. Michel Masson a représenté comme voulant usurper la puissance divine et faire un géant haut, comme Og, de quinze pieds; il séquestra pour cela un enfant, et au moyen d'un régime alimentaire habilement combiné, il fit grandir cet enfant, qui, en croissant prodigieusement, devint inerte et stupide. Le savant n'y prenait pas garde; il voulait un géant, et il caressait l'espoir d'entendre dire un jour : Og, le roi de Bazan, est retrouvé. Le géant de Berkeley a quinze pieds! Mais ce que Dieu ne veut pas n'a pas lieu. La victime du savant, ayant à peine atteint la moitié de la taille qu'on en attendait, s'éteignit épuisée à quinze ans.

Berna (Benedetto), sorcier qui, au rapport de Bodin et de quelques autres démonographes, avoua à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avait eu des liaisons pendant quarante années avec un démon qu'il nommait Hermione ou Hermeline, et qu'il menait partout avec lui sans que personne l'aperçût : il s'entretenait fréquemment, dit-on, avec cet esprit qu'on ne voyait pas; de manière qu'on le prenait pour un fou (et ce n'était pas autre chose). Il confessa aussi avoir humé le sang de divers petits enfants, et fait plusieurs méchancetés exécrables. Pour ces faits atroces il fut brûlé.

Bernache ou **Bernacle**, *voy.* MACREUSES.

Bernard. Cardan pense que la sorcellerie ne fut souvent qu'une espèce de maladie hypocondriaque, causée par la mauvaise nourriture des pauvres diables que l'on poursuivait comme sorciers. Il raconte que son père sauva un jour un paysan nommé Bernard, que l'on allait condamner à mort pour sorcellerie, en lui changeant sa façon ordinaire de vivre. Il lui donna le matin quatre œufs frais, et autant le soir avec de la viande et du vin; le bonhomme perdit son humeur noire, n'eut plus de visions et évita le bûcher.

Bernard de Côme, inquisiteur de la foi au quinzième siècle, dit, dans son traité des stryges ou sorciers, que la sorcellerie était de son temps très-répandue. C'était la *Vauderie*.

Bernard (Samuel). *Voy.* POULE NOIRE.

Bernard de Thuringe, ermite allemand qui vers le milieu du dixième siècle annonçait la fin du monde. Il appuyait son sentiment sur un passage de l'Apocalypse qui porte qu'après mille ans l'ancien serpent sera délié. Il prétendait que ce serpent était l'Antechrist; que par conséquent l'année 960 étant révolue, la venue de l'Antechrist était prochaine. Il disait aussi que, quand le jour de l'annonciation de la sainte Vierge se rencontrerait avec le vendredi saint, ce serait une preuve certaine de la fin du monde; cette prédiction a eu vainement des occasions de se vérifier [1].

Bernard le Trévisan, alchimiste du quinzième siècle, que quelques-uns croient avoir été sorcier, né à Padoue en 1406. Il a beaucoup travaillé sur le grand œuvre, et ses ouvrages inintelligibles sont recherchés des alchimistes; ils roulent tous sur la pierre philosophale [2].

[1] Voyez, dans les *Légendes des saintes images*, l'Enfant de chœur de Notre-Dame du Puy.

[2] *De philosophia hermetica*, lib. IV. Strasbourg, 1567, 1682; Nuremberg, 1643. — *Opus historico-dogmaticum peri chymeias, cum J.-F. Pici libris tribus de auro*. Urseltis, 1598. In-8°. — *Tractatus de secretissimo philosophorum opere chimico, et responsio ad Thomam de Bononia*. Bâle, 1600. — *Opuscula chimica de lapide philosophorum*, en français. An-

Bernardi (Pierre), d'Aréia, en Toscane, mordait le nez et les oreilles de ceux qui l'approchaient, hurlait sans cesse comme une bête féroce et faisait la terreur de la contrée. On l'exorcisa ; il déclara qu'il était possédé, et qu'on ne le délivrerait qu'en ôtant un maléfice caché sous sa porte. On ne voulut pas le faire, parce qu'on croyait que ces paroles étaient un mensonge du démon. Le savant Raggiolo, qui s'occupait de lui, parvint à contraindre le démon, qui fit en sortant des cris si effroyables que l'église en fut ébranlée. Alors les parents de Bernardi fouillèrent sous le seuil de sa porte; ils y trouvèrent, dans un linge, un morceau de peau d'âne chargé de caractères mystérieux, avec un os d'enfant et des cheveux de femme. Ils brûlèrent le tout, et la possession ne reparut pas.

Berne (les moines de). *Voy.* Jetzer.

Bernold. *Voy.* Berthold.

Berquin (Louis), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier; entraîné par de mauvaises mœurs, il se mit à déclamer contre les moines et à donner dans le luthéranisme. Ses livres furent brûlés, et la protection du roi le sauva seule d'une abjuration publique; mais on le reprit bientôt. Il se mêlait aux orgies des sorciers, plus fréquents que jamais depuis les excès de la réforme ; on le convainquit d'avoir adoré le diable et commis des actes abominables; on produisit contre lui de si tristes griefs, que le roi n'osa plus le défendre, et il fut brûlé en place de Grève le 17 avril 1529.

Berrid. *Voy.* Purgatoire.

Berson, docteur en théologie et prédicateur visionnaire de la cour, sous Henri III. Il s'imaginait être Enoch, et il voulait aller porter l'Évangile dans le Levant, avec un prêtre flamand qui se vantait d'être Élie. Taillepied dit avoir entendu Berson prêcher cette bizarrerie devant le frère du roi, à Château-Thierry [1].

Berthe. *Voy.* Robert, roi.

Berthereau (Martine). *Voy.* Beausoleil.

Berthier (Guillaume-François), célèbre jésuite, mort en 1782. Voltaire a publié la relation de la maladie, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier; mais ce n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie. Le père Berthier vivait encore.

Berthold. Après la mort de Charles le Chauve, un bourgeois de Reims, nommé Berthold ou Bernold, gravement malade, ayant reçu les sacrements, fut quatre jours sans prendre aucune nourriture et se sentit alors si faible, qu'à peine lui trouvait-on un peu de palpitation et de respiration. Vers minuit il appela sa femme et lui dit de faire promptement venir son confesseur. Le prêtre était à peine dans la cour, que Berthold dit : — Mettez ici un siége, car le prêtre vient. — Le confesseur, étant entré, récita quelques prières, auxquelles Berthold répondit ; puis il tomba dans une longue extase, et, quand il en sortit, il raconta un voyage que son âme venait de faire en purgatoire, où il avait vu le roi défunt et d'autres personnages. Après son récit, il se remit à dormir et vécut encore quatorze ans [1].

Berthomé du Lignon, dit *Champagnat,* sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il avoua que son père l'avait mené au sabbat dès sa jeunesse; qu'il avait promis au diable son âme et son corps ; qu'à la Saint-Jean dernière, il avait vu un grand sabbat où le diable faisait danser les gens en rond ; qu'il se mettait au milieu de la danse en forme de bouc noir, donnant à chacun une chandelle allumée, avec laquelle ils allaient lui baiser le derrière ; que le diable lui octroyait à chaque sabbat quarante sous en monnaie, et des poudres pour faire des maléfices; que, quand il le voulait, il appelait le diable, qui venait à lui comme un tourbillon ; que la nuit dernière il était venu le visiter en sa prison et lui avait dit qu'il n'avait pas moyen de le tirer d'où il était. Il dit encore que le diable défendait à tous les siens de prier Dieu, d'aller à la messe, de faire leurs Pâques, et que, pour lui, il avait fait mourir plusieurs personnes et plusieurs bêtes au moyen des poudres qu'on lui donnait au sabbat [2].

Berthomée de la Bedouche. *Voy.* Bonnevault (Mathurin).

Béruth. *Voy.* Bérith.

Bête-bigourne. *Voy.* Lycanthropie.

Bêtes. Il y a dans les choses prodigieuses de ce monde beaucoup de bêtes qui figurent avec distinction. Les bêtes ont été longtemps des instruments à présages : les sorciers et les démons ont emprunté leurs formes, et souvent on a brûlé des chats et des chiens dans lesquels on croyait reconnaître un démon caché ou une sorcière.

Dans les campagnes, on effraye encore les enfants avec la menace de la *Bête à sept têtes,* dont l'imagination varie en tous lieux la laideur. L'opinion de cette bête monstrueuse remonte à la *Bête de l'Apocalypse.* Selon quelques-uns, les sept têtes sont les sept péchés capitaux.

vers, 1567. — *Bernardus redivivus, vel opus de chimia, historico-dogmaticum, e gallico in latinum versum.* Francfort, 1625.

[1] *Psychologie ou Traité de l'apparition des esprits,* ch. III.

[1] Voyez ce récit dans les *Légendes de l'autre monde;* il a été conservé par Hincmar, archevêque de Reims, et reproduit par Leloyer, *Disc. et hist. des spectres,* liv. VI, ch. XIII; par dom Calmet, *Traité sur les apparitions,* ch. LXVI ; enfin par M. Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 56.

[2] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tiré des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 29.

Depuis les troubles des Cévennes, on a aussi effrayé les imaginations par l'image de la *Bête du Gévaudan,* qui n'est autre chose que la sombre hérésie de cette contrée, laquelle produisait les excès des calvinistes, entés sur les abominations des Albigeois.

Des personnes accoutumées aux visions extraordinaires ont vu quelquefois des spectres de bêtes. On sait la petite anecdote de ce malade à qui son médecin disait : — Amendez-vous, car je viens de voir le diable à votre porte. — Sous quelle forme? demanda le moribond. — Sous celle d'un âne. — Bon, répliqua le malade, vous avez eu peur de votre ombre.

Des doctes croient encore que les animaux, à qui ils n'accordent point d'âme, peuvent revenir, et on cite des spectres de ce genre.

Meyer, professeur à l'université de Halle, dans son *Essai sur les apparitions,* § 17, dit que les revenants et les spectres ne sont peut-être que les âmes des bêtes, qui, ne pouvant aller ni dans le ciel ni dans les enfers, restent ici errantes et diversement conformées. Pour que cette opinion eût quelque fondement, il faudrait croire, avec les péripatéticiens, que les bêtes ont une âme quelconque ; ce qui n'est pas facile.

Les pythagoriciens sont allés plus loin ; ils ont cru que par la métempsycose les âmes passaient successivement du corps d'un homme dans celui d'un animal.

Le père Bougeant, de la compagnie de Jésus, dans un petit ouvrage plein d'esprit, l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes,* adopta par plaisanterie un système assez singulier. Il trouve aux bêtes trop d'esprit et de sentiment pour n'avoir pas un âme ; mais il prétend qu'elles sont animées par les démons les moins coupables, qui font pénitence sous cette enveloppe, en attendant le jugement dernier, époque où ils seront renvoyés en une contrée de l'enfer. Ce système est soutenu de la manière la plus ingénieuse : ce n'était qu'un amusement; on le prit trop au sérieux. L'auteur fut gravement réfuté, et obligé de désavouer publiquement des opinions qu'il n'avait mises au jour que comme un délassement.

Cependant le père Gaston de Pardies, de la même société de Jésus, avait écrit quelque temps auparavant que les bêtes ont une certaine âme [1], et on ne l'avait pas repris. Mais on pensa qu'auprès de quelques esprits l'ingénieux amusement du père Bougeant pouvait faire naître de fausses idées.

Betterave, plante potagère. *Le Register* de Newark, à l'occasion de la mort d'un jeune homme noyé dans les puits argileux d'Olivier-street, raconte un fait qui s'est passé il y a quelques années au même endroit.

« Un manœuvre allemand travaillait dans un jardin situé près d'un de ces puits. Tout à coup il aperçut une feuille blanche croissant sur une plante de betterave. Les Allemands regardent cette rencontre comme un signe de malheur, et le superstitieux ouvrier en eut l'esprit extrêmement frappé. En rentrant à la maison, il fit part à sa femme du nouveau présage et des sinistres pressentiments qui s'y rattachaient dans son esprit. Celle-ci entraîna aussitôt son mari dans le petit enclos qui entourait leur demeure et lui montra une seconde feuille blanche de betterave qu'elle avait également trouvée dans la matinée. Les deux époux, de plus en plus convaincus qu'un affreux malheur allait fondre sur eux, rentrèrent tout tristes dans leur maison, et dînèrent silencieusement, livrés aux plus sombres pensées.

» Après le repas, l'ouvrier retourna à son travail. Au commencement de la soirée, quelques personnes passant par là remarquèrent des vêtements au bord de l'eau. N'apercevant pas de baigneur, ils supposèrent qu'un malheur était arrivé. L'eau fut draguée, et l'on retira le corps du malheureux Allemand. On suppose qu'en se baignant il sera tombé dans quelque trou profond, et que, ne sachant pas nager, il y aura trouvé la mort.

» Mais voici le fait le plus curieux de cette singulière histoire. Le malheureux noyé avait une sœur à Brooklyn. Dans l'après-midi de la fatale journée, elle fut frappée tout à coup d'une espèce de sommeil somnambulique ; elle vit son frère lutter contre l'eau qui allait l'engloutir ; elle l'entendit appeler au secours. Quand elle se réveilla, elle avait la figure brûlante et portait les signes de la plus grande terreur. Elle raconta son rêve à son mari ; elle lui dit qu'elle était décidée à aller à Newark s'informer de son frère.

» Son mari tâcha de retenir sa femme, dont l'état d'excitation lui inspirait des inquiétudes. Il lui représenta la folie de prêter ainsi foi à un songe et de s'alarmer sans sujet. Mais rien n'y fit. La sœur partit pour Newark, et elle arriva précisément au moment où le cadavre du pauvre noyé était transporté dans sa demeure. Ses pressentiments ne l'avaient point trompée! »

Beurre. On croit dans plusieurs villages empêcher le beurre de se faire en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri* [1]. Bodin ajoute que, par un effet d'antipathie naturelle, on obtient le même résultat en mettant un peu de sucre dans la crème ; et il conte qu'étant à Chelles, en Valois, il vit une chambrière qui voulait faire fouetter un petit laquais, parce qu'il l'avait tellement maléficiée en récitant à rebours le psaume cité, que depuis le matin elle ne pouvait faire son beurre. Le laquais récita alors naturellement le psaume, et le beurre se fit [2].

[1] Dans son *Discours de la connaissance des bêtes.* Paris, 4e édition, 1696.

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. Ier. Il n'y a pas de psaume *Nolite fieri.* Ce n'est qu'une division du psaume 31.

[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. II, ch. I.

Dans le Finistère, dit-on, l'on ensorcelle encore le beurre. On croit aussi dans ce pays que si l'on offre du beurre à saint Hervé, les bestiaux qui ont fourni la crème n'ont rien à craindre des loups, parce que ce saint, étant aveugle, se faisait guider par un loup [1].

Beurre des sorcières. Le diable donnait aux sorcières de Suède, entre autres animaux destinés à les servir, des chats qu'elles appelaient *emporteurs,* parce qu'elles les envoyaient voler dans le voisinage. Ces emporteurs, qui étaient très-gourmands, profitaient de l'occasion pour se régaler aussi, et quelquefois ils s'emplissaient si fort le ventre, qu'ils étaient obligés en chemin de rendre gorge. Leur vomissement se trouve habituellement dans les jardins potagers. « Il a une couleur aurore, et s'appelle *le beurre des sorcières* [2]. »

Beverland (Adrien), avocat hollandais de Middelbourg, auteur des *Recherches philosophiques sur le péché originel* [3], pleines de grossièretés infâmes. Les protestants mêmes, ses coreligionnaires, s'en indignèrent et mirent cet homme en prison à Leyde; il s'en échappa et mourut fou à Londres en 1712. Sa folie était de se croire constamment poursuivi par deux cents hommes qui avaient juré sa mort [4].

Beyrevra, démon indien, chef des âmes qui errent dans l'espace changées en démons aériens.



On dit qu'il a de grands ongles très-crochus. Brahma ayant un jour insulté un dieu supérieur, Beyrevra, chargé de le punir, lui coupa une tête avec son ongle. Brahma, humilié, demanda pardon, et le dieu Eswara lui promit pour le consoler qu'il ne serait pas moins respecté avec les quatre têtes qui lui restaient qu'il ne l'était auparavant avec cinq têtes.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 14 et 15.

[2] Bekker, *Le monde enchanté,* liv. IV, ch. 29.

[3] *Hadriani Beverlandi peccatum originale philologice elucubratum, a Themidis alumno, Eleutheropoli in horto Hesperidum, typis Adami et Evæ, terræ fil.* In-8°, 1678. La *Justa detestatio libelli sceleratissimi Hadriani Beverlandi de peccato originali,* in-8°, Gorinchemii, 1680, est une réfutation de cet écrit détestable, dont on a publié en 1734, in-12, une imitation mêlée de contes aussi méprisés.

[4] Gabriel Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu.*

Bézuel. *Voy.* Desfontaines.

Bhargheist ou **Bhar-geist**, spectre errant connu des Teutons. Les Anglais le voient encore quelquefois dans le Yorkshire.

Bibésia. C'était dans la mythologie païenne, que Boileau admirait si niaisement, la déesse protectrice des buveurs et des ivrognes.

Bible du diable. C'est sans doute le grimoire ou quelque autre fatras de ce genre. Mais Delancre dit que le diable fait croire aux sorciers qu'il a sa Bible, ses cahiers sacrés, sa théologie et ses professeurs; et un grand magicien avoua, étant sur la sellette au parlement de Paris, qu'il y avait à Tolède soixante-treize maîtres en la faculté de magie, lesquels prenaient pour texte la Bible du diable [1].

Bibliomancie, divination ou sorte d'épreuve employée autrefois pour reconnaître les sorciers. Elle consistait à mettre dans un des côtés d'une balance la personne soupçonnée de magie, et dans l'autre la Bible; si la personne pesait moins, elle était innocente; si elle pesait plus, elle était jugée coupable: ce qui ne manquait guère d'arriver, car bien peu d'in-folio pèsent un sorcier.

On consultait encore la destinée ou le sort en ouvrant la Bible avec une épingle d'or, et en tirant présage du premier mot qui se présentait.

Bietka. Il y avait en 1597 à Wilna, en Pologne, une fille nommée Bietka, qui était recherchée par un jeune homme appelé Zacharie. Les parents de Zacharie ne consentant point à son mariage, il tomba dans la mélancolie et s'étrangla. Peu de temps après sa mort il apparut à Bietka, lui dit qu'il venait s'unir à elle et tenir sa promesse de mariage. Elle se laissa persuader; le mort l'épousa donc, mais sans témoins. Cette singularité ne demeura pas longtemps secrète, on sut bientôt le mariage de Bietka avec un esprit, on accourut de toutes parts pour voir la mariée; et son aventure lui rapporta beaucoup d'argent, car le revenant se montrait et rendait des oracles; mais il ne donnait ses réponses que du consentement de sa femme, qu'il fallait gagner. Il faisait aussi beaucoup de tours; il connaissait tout le présent, et prédisait un peu l'avenir.

Au bout de trois ans, un magicien italien, ayant laissé échapper depuis cette époque un esprit qu'il avait longtemps maîtrisé, vint en Pologne, sur le bruit des merveilles de l'époux de Bietka; il reconnut que le prétendu revenant était le démon qui lui appartenait; il le renferma de nouveau dans une bague, et le remporta en Italie, en assurant

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége,* etc., traité VII. Voyez *Universités occultes.*

qu'il eût causé de très-grands maux en Pologne s'il l'y eût laissé [1]. De sorte que la pauvre Bietka en fut pour trois années de mariage avec un démon.

Le fait est raconté par un écrivain qui croit fermement à ce prodige, et qui s'étonne seulement de ce que ce démon était assez matériel pour faire tous les jours ses trois repas. Des critiques n'ont vu là qu'une suite de supercheries, à partir de la prétendue strangulation de l'homme qui fit ensuite le revenant.

Bifrons, démon qui paraît avec la figure d'un monstre. Lorsqu'il prend forme humaine, il rend l'homme savant en astrologie, et lui enseigne à connaître les influences des planètes; il excelle



dans la géométrie; il connaît les vertus des herbes, des pierres précieuses et des plantes; il transporte les cadavres d'un lieu à un autre. On l'a vu aussi allumer des flambeaux sur les tombeaux des morts. Il a vingt-six légions à ses ordres.

Bifrost. L'Edda donne ce nom à un pont tricolore qui va de la terre aux cieux, et qui n'est que l'arc-en-ciel, auquel les Scandinaves attribuaient la solidité. Ils disaient qu'il est ardent comme un brasier, sans quoi les démons l'escaladeraient tous les jours. Ce pont sera mis en pièces à la fin du monde, après que les mauvais génies sortis de l'enfer l'auront traversé à cheval. *Voy.* Surtur.

Bigoïs ou **Bigotis**, sorcière toscane qui, dit-on, avait rédigé un savant livre sur la connaissance des pronostics donnés par les éclairs et le tonnerre. Ce savant livre est perdu, et sans doute Bigoïs est la même que Bagoé.

Bigourne. *Voy.* Lycanthropie.

Bilis. Les Madécasses désignent sous ce nom certains démons qu'ils appellent aussi anges du septième ordre.

Billard (Pierre), né dans le Maine en 1653, mort en 1726, auteur plat d'un volume in-12 intitulé la *Bête à sept têtes*, qui a paru en 1693. Cet ouvrage lourd, dirigé contre les jésuites, est très-niais. Selon Pierre Billard, la bête à sept têtes prédite par l'Apocalypse était la société de Jésus. L'auteur mourut à Charenton.

Billis, sorciers redoutés en Afrique, où ils empêchent le riz de croître et de mûrir. Les nègres mélancoliques deviennent quelquefois sorciers ou billis; le diable s'empare d'eux dans leurs accès de tristesse, et leur apprend alors, disent-ils, à faire des maléfices et à connaître les vertus des plantes magiques.

[1] Adrien Regenvolsius, *Systema historico-chronologicum ecclesiarum sclavonicarnm.* Utrecht, 1652, p. 95.

Binet (Benjamin), auteur du petit volume intitulé *Traité des dieux et des démons du paganisme,* avec des remarques critiques sur le système de Bekker. Delft, 1696, in-12.

Binet (Claude). On recherche de Claude Binet, avocat du seizième siècle, les *Oracles des douze sibylles, extraits d'un livre antique, avec les figures des sibylles portraites au vif*, *par Jean Rabel*, traduit du latin de Jean Dorat en vers français. Paris, 1586, in-folio.

Biragues (Flaminio de), auteur d'une facétie intitulée *l'Enfer de la mère Cardine*, traitant de l'horrible bataille qui fut aux enfers aux noces du portier Cerberus et de Cardine. In-8°, Paris, 1585 et 1597. C'est une satire qui ne tient que si on le veut bien à la démonographie. P. Didot l'a réimprimée à cent exemplaires en 1793. L'auteur était neveu du chancelier de France René de Biragues.

Birck (Humbert), bourgeois d'Oppenheim dont l'âme revint après sa mort, en 1620, et se manifesta, comme les esprits frappeurs, pour obtenir des messes, ce qu'on lui accorda; après quoi il ne revint plus [1].

Biron. Le maréchal de Biron, que Henri IV fit décapiter pour trahison en 1602, croyait aux prédictions. Pendant le cours de son procès, il



demanda de quel pays était le bourreau. On lui répondit qu'il était Parisien. — Bon, dit-il. — Et il s'appelle Bourguignon. — Ah! je suis perdu!

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes des esprits et démons.*

s'écria le maréchal; on m'a prédit que si je pouvais éviter par derrière le coup d'un Bourguignon, je serais roi.

M. Chabot de Bouin a écrit très-agréablement cette légende, développée dans l'Almanach prophétique de 1846.

Biscar (Jeannette), sorcière boiteuse du Labourd, que le diable, en forme de bouc, transportait au sabbat, où, pour le remercier, elle faisait, au dire de Delancre, des culbutes et des cabrioles.

Biscayens, vagabonds de l'espèce des bohémiens. Ils disaient la bonne aventure dans les villages.

Bisclavaret. C'est le nom que donnent les Bretons au loup-garou. C'est souvent un renard



et quelquefois un loup, qui se jette devant les chevaux des chasseurs et les effraye. On croit que cet animal est un sorcier qui en a pris la forme; et dans les temps passés, si une châtelaine inconnue venait offrir des raffraîchissements



aux chasseurs à l'instant où le Bisclavaret s'était montré, on la prenait pour une fée et on se défiait d'elle. M. Edouard d'Anglemont a consacré une de ses légendes poétiques au Bisclavaret.

Bithies, sorcières fameuses chez les Scythes. Pline dit qu'elles avaient le regard si dangereux, qu'elles pouvaient tuer ou ensorceler ceux qu'elles fixaient. Elles avaient à l'un des yeux la prunelle double, l'autre prunelle était marquée de la figure d'un cheval[1].

[1] Pline, liv. VII, ch. II.

Bitru, démon. *Voy.* Sytry.

Blaise de Vilfracuria, femme qui magnétisait en Lorraine, avant que l'on connût le nom du magnétisme. Remi conte dans sa *Démonatrie* qu'en 1689 un homme qui venait lui faire des réclamations fut invité par elle à manger des pommes qu'elle faisait cuire. La première pomme qu'il prit, toute brûlante, s'attacha à sa main; il voulut l'arracher de l'autre main, qui se trouva prise aussi. Il sortit en poussant des cris de douleur. Les voisins lui dirent qu'il devait retourner à la femme qui lui avait donné sa pomme. Blaise se moqua de lui, et lui fit sur les bras des passes qui ôtèrent la douleur en faisant tomber la pomme. Elle appelait sa malice une farce.

Blanc (M. Hippolyte), auteur d'un livre intitulé *De l'inspiration des Camisards,* recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires observés parmi les protestants des Cévennes à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes. In-12, 1859. Henri Plon, éditeur. Ce savant travail établit par d'incontestables faits la part démoniaque de ces inspirations.

Blanc d'œuf (Divination par le). *Voyez* Oomancie.

Blanchard (Élisabeth), une des démoniaques de Loudun. Elle se disait possédée de plusieurs démons: Astaroth, Belzébuth, Pérou et Marou, etc. *Voy.* Loudun.

Blasphème. Souvent il est arrivé malheur aux gens grossiers qui blasphémaient. On en a vu, dans des accès de colère, mourir subitement. Étaient-ils étouffés par la colère? ou frappés d'un coup d'apoplexie? ou châtiés par une puissance suprême? ou, comme on l'a dit quelquefois, étranglés par le diable? Torquemada parle, dans la troisième journée de son *Hexaméron,* d'un blasphémateur qui fut tué un jour par le tonnerre, et l'on reconnut avec stupeur que la foudre lui avait arraché la langue. Si c'est un hasard, il est bien singulier.

Blendic. On exorcisa à Soissons, en 1582, cinq énergumènes. La relation de leurs réponses et de leurs convulsions a été écrite par Charles Blendic, Artésien.

Bletton (Barthélemy), hydroscope qui, vers la fin du siècle dernier, renouvela à Paris les prodiges de la baguette divinatoire appliquée à la recherche des sources et des métaux. Sa gloire s'est promptement évanouie. *Voy.* Baguette divinatoire *et* Beausoleil.

Bloemardine, femme de Bruxelles qui, au commencement du quatorzième siècle, troubla le Brabant, où elle établit une sorte de saint-simonisme, abolissant le mariage et les mœurs, et donnant à ses disciples dissolus le nom de frères et de sœurs du libre esprit. Elle avait un

fauteuil d'argent que ses adeptes regardaient comme un talisman puissant en prodiges[1].

Blokula. Vers l'année 1670, il y eut en Suède, au village de Mohra, dans la province d'Elfdalen, une affaire de sorcellerie qui fit grand bruit. On y envoya des juges. Soixante-dix sorcières furent condamnées à mort; une foule d'autres furent arrêtées, et quinze enfants se trouvèrent mêlés dans ces débats.

On disait que les sorcières se rendaient de nuit dans un carrefour, qu'elles y évoquaient le diable à l'entrée d'une caverne en disant trois fois : « Antesser! viens, et nous porte à Blokula! »



C'était le lieu enchanté et inconnu du vulgaire où se faisait le sabbat. Le démon Antesser leur apparaissait sous diverses formes, mais le plus souvent en justaucorps gris, avec des chausses rouges ornées de rubans, des bas bleus, une barbe rousse, un chapeau pointu. Il les emportait à travers les airs à Blokula, aidé d'un nombre suffisant de démons, pour la plupart travestis en chèvres; quelques sorcières plus hardies accompagnaient le cortége à cheval sur des manches à balai. Celles qui menaient des enfants plantaient une pique dans le derrière de leur chèvre; tous les enfants s'y perchaient à califourchon à la suite de la sorcière, et faisaient le voyage sans encombre.

Quand ils sont arrivés à Blokula, ajoute la relation, on leur prépare une fête; ils se donnent au diable, qu'ils jurent de servir; ils se font une piqûre au doigt et signent de leur sang un engagement ou pacte; on les baptise ensuite au nom du diable, qui leur donne des raclures de cloches. Ils les jettent dans l'eau en disant ces paroles abominables : « De même que cette raclure ne retournera jamais aux cloches dont elle est venue, que mon âme ainsi ne puisse jamais entrer dans le ciel!... »

La plus grande séduction que le diable emploie est la bonne chère, et il donne à ces gens un superbe festin, qui se compose d'un potage aux choux et au lard, de bouillie d'avoine, de beurre, de lait et de fromage. Après le repas, ils jouent et se battent; et si le diable est de bonne humeur, il les rosse tous avec une perche, « ensuite de quoi il se met à rire à plein ventre ». D'autres fois il leur joue de la harpe.

Les aveux que le tribunal obtint apprirent que les fruits qui naissaient du commerce des sor-

[1] Voyez son histoire aux *Légendes des femmes dans la vie réelle.*

cières avec les démons étaient des crapauds ou des serpents. Des sorcières révélèrent encore cette particularité, qu'elles avaient vu quelquefois le diable malade, et qu'alors il se faisait appliquer des ventouses par les sorciers de la compagnie.

Le diable enfin leur donnait des animaux qui les servaient et faisaient leurs commissions : à l'un un corbeau, à l'autre un chat, qu'ils appelaient *emporteur*, parce qu'on l'envoyait voler ce qu'on désirait et qu'il s'en acquittait habilement. Il leur enseignait à traire le lait par charme, de cette manière : le sorcier plante un couteau dans une muraille, attache à ce couteau un cordon qu'il tire comme le pis d'une vache, et les bestiaux qu'il désigne dans sa pensée sont traits aussitôt jusqu'à épuisement. Ils employaient le même moyen pour nuire à leurs ennemis, qui souffraient des douleurs incroyables pendant tout le temps qu'on tirait le cordon. Ils tuaient même ceux qui leur déplaisaient en frappant l'air avec un couteau de bois.

Sur ces aveux on brûla quelques centaines de sorciers, sans que pour cela il y en eût moins en Suède [1]; mais ce qui est surprenant, c'est que les mêmes scènes de magie se reproduisent en Suède de nos jours. *Voy.* MAGIE.

Bobin (Nicolas), sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il fit à peu près la même confession que Berthomé du Lignon. Il était allé comme lui au sabbat, et s'était donné au diable, qui lui avait fait renier Dieu, le baptême et ses parents. Il conte qu'après l'offrande le diable se montrait quelquefois en forme d'homme noir ayant la voix cassée d'un vieillard ; que, quand il appelait le diable, il venait à lui en homme ou en bouc ; que, lorsqu'il allait au sabbat, il y était porté par un vent ; qu'il y rendait compte de l'usage de ses poudres, qu'il avait toujours fidèlement employées à mal faire ; qu'il portait la marque du diable sur l'épaule ; que, quand il donnait des maladies, il les donnait au nom du diable et les guérissait au même nom ; qu'il en avait fait mourir ainsi, et guéri plusieurs [2]...

Bobou, l'un des grands elfs. Il préside aux vents tempêtueux de l'automne, s'assied la nuit sur les tilleuls et en casse les branches. Lorsqu'on voit, en Écosse, une de ces branches cassée, tordue, ou éclatée d'une certaine manière, on dit : « C'est la branche à Bobou, » et on n'ose pas la toucher.

Bocal, sorcier qui fut arrêté à vingt-sept ans dans le pays de Labourd, sous Henri IV, comme convaincu d'avoir été vu au sabbat, vêtu en prêtre et servant de diacre ou de sous-diacre, les nuits

[1] Bekker, *le Monde enchanté*.

[2] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 30.

des trois jours qui précédèrent sa première messe dans l'église de Sibour ou Siboro (car ce malheureux était prêtre) ; et, comme on lui demandait pourquoi il disait plutôt la messe au sabbat qu'à l'église, il répondit que c'était pour s'essayer et voir s'il ferait bien les cérémonies. Sur la déposition de soixante-dix témoins, qui déclaraient l'avoir vu au sabbat chantant la messe du diable, il fut condamné à mort après avoir été dégradé. Lorsqu'il allait être exécuté (il n'avait que vingt-sept ans), il était tellement *tendu à rendre son âme au diable auquel il l'avait promise*, que jamais il ne sut dire ses prières au confesseur qui l'en pressait. Les témoins ont déclaré que la mère, les sœurs et tous les membres de la famille Bocal étaient sorciers, et que quand il tenait le bassin des offrandes, au sabbat, il avait donné l'argent desdites offrandes à sa mère, en récompense, sans doute, de ce qu'elle l'avait dès sa naissance voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières [1]. Migaléna, mère de ce malheureux, âgée de soixante et un ans, fut exécutée avec lui.

Bodeau (Jeanne), sorcière du même pays de Labourd. Au rapport de Pierre Delancre, elle raconta qu'à l'abominable cérémonie appelée la messe du sabbat, on faisait l'élévation avec une hostie noire de forme triangulaire [2], et le salut de cette élévation était : Corbeau noir ! corbeau noir ! crié trois fois.

Bodilis. Cambry, dans son *Voyage au Finistère*, parle de la merveilleuse fontaine de Bodilis, à trois quarts de lieue de Landivisiau. Les habitants croient qu'elle a la propriété d'indiquer si une jeune fille n'a pas fait de faute. Il faut dérober à celle dont on veut apprécier ainsi la sagesse l'épine qui attache sa collerette en guise d'épingle, et la poser sur la surface de l'eau : tout va bien si elle surnage ; mais si elle s'enfonce, c'est qu'il y a blâme.

Bodin (Jean), savant jurisconsulte et démonographe angevin, mort de la peste en 1596. L'ouvrage qui fit sa réputation fut sa *République*, que la Harpe appelle le germe de l'*Esprit des lois*. Sa *Démonomanie* lui donne ici une place. Mais il est difficile de juger Bodin. On lui attribue un livre intitulé *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, dialogues en six livres, où sept interlocuteurs de diverses religions disputent sur leurs croyances, de manière que les chrétiens cèdent souvent l'avantage aux musulmans, aux juifs, aux déistes. Aussi l'on a dit que Bodin était à la fois protestant, déiste, sorcier, juif et athée. Pourtant, ces dialogues sont-ils vraiment de lui ? On ne les connaît que par des copies manuscrites, car ils n'ont jamais été imprimés. — Sa *Démonomanie des sorciers* parut in-4°, à Paris, en

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. VI, p. 420.

[2] *Ibid.*, liv. VI, disc. III.

1501; on en a fait des éditions sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers* (Niort, 1616). Cet ouvrage est divisé en quatre livres; tout ce qu'ils contiennent de curieux est cité dans ce dictionnaire.

L'auteur définit le sorcier celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques. Il démontre que les esprits peuvent s'associer et commercer avec les hommes. Il trace la différence d'humeur et de formes qui distingue les bons esprits des mauvais. Il parle des divinations que les démons opèrent, des prédictions licites ou illicites.

Dans le livre II, il recherche ce que c'est que la magie; il fait voir qu'on peut évoquer les malins esprits, faire pacte avec le diable, être porté en corps au sabbat, avoir, au moyen des démons, des révélations par extase, se changer en loup-garou; il termine par de longs récits qui prouvent que les sorciers ont pouvoir d'envoyer les maladies, stérilités, grêles et tempêtes, et de tuer les bêtes et les hommes.

Si le livre II traite des maux que peuvent faire les sorciers, on voit dans le livre III qu'il y a manière de les prévenir : qu'on peut obvier aux charmes et aux sorcelleries; que les magiciens guérissent les malades frappés par d'autres magiciens. Il indique les moyens illicites d'empêcher les maléfices. Rien ne lui est étranger. Il assure que, par des tours de leur métier, les magiciens peuvent obtenir les faveurs des grands et de la fortune, les dignités, la beauté et les honneurs.

Dans le livre IV, il s'occupe de la manière de poursuivre les sorciers, de ce qui les fait reconnaître, des preuves qui établissent le crime de sorcellerie, des tortures, comme excellent moyen de faire avouer. Un long chapitre achève l'œuvre, sur les peines que méritent les sorciers. Il conclut à la mort cruelle; et il dit qu'il y en a tant, que les juges ne suffiraient pas à les juger ni les bourreaux à les exécuter. « Aussi, ajoute-t-il, n'advient-il pas que de dix crimes il y en ait un puni par les juges, et ordinairement on ne voit que des *bélitres condamnés.* Ceux qui ont des amis ou de l'argent échappent. »

L'auteur consacre ensuite une dissertation à réfuter Jean Wierus, sur ce qu'il avait dit que les sorciers sont le plus souvent des malades ou des fous, et qu'il ne fallait pas les brûler. — « Je lui répondrai, dit Bodin, pour la défense des juges, qu'il appelle bourreaux. »

L'auteur de *la Démonomanie* avoue que ces horreurs lui font dresser le poil en la tête, et il déclare qu'il faut exterminer les sorciers et ceux qui en ont pitié, et brûler les livres de Wierus[1].

Bodry. *Voy.* REVENANTS.

[1] *Joannis Bodini universæ naturæ theatrum, in quo rerum omnium effectrices causæ et fines contemplantur.* In-8°. Lugduni, Roussin, 1596.

Boëce, l'un des plus illustres Romains du sixième siècle, auteur *des Consolations de la philosophie.* Il s'amusait, dans ses moments de loisir, à faire des instruments de mathématiques, dont il envoya plusieurs pièces au roi Clotaire. Il avait construit des cadrans pour tous les aspects du soleil, et des clepsydres qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient aussi le cours du soleil, de la lune et des astres, au moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée, dit-on, par sa propre pesanteur. C'était donc le mouvement perpétuel. Théodoric avait fait présent d'une de ces clepsydres à Gondebaud, roi des Bourguignons. Ces peuples s'imaginèrent que quelque divinité, renfermée dans cette machine, lui imprimait le mouvement : c'est là sans doute l'origine de l'erreur où sont tombés ceux qui l'ont accusé de magie. Ils en donnent pour preuves ses automates; car on assure qu'il avait fait des taureaux qui mugissaient, des oiseaux qui criaient et des serpents qui sifflaient. Mais Delrio dit[1] que ce n'est là que de la magie naturelle, c'est-à-dire de la mécanique.

Boehm (Jacob), né en 1575, dans la haute Lusace. De cordonnier qu'il était il se fit alchimiste, homme à extases et chef d'une secte qui eut le nom de boehmistes. Il publia, en 1612, un livre de visions et de rêveries, intitulé *l'Aurore naissante,* que l'on poursuivit. Il expliquait le système du monde par la philosophie hermétique, et présentait Dieu comme un alchimiste occupé à tout produire par distillation. Les écrits de cet illuminé, qui forment plus de cinquante volumes inintelligibles, ne sont pas connus en France, excepté ce que Saint-Martin en a traduit : *l'Aurore naissante, les Trois principes* et *la Triple vie.* Ce songe-creux était anthropomorphite[2] et manichéen; il admettait pour deuxième principe du monde la colère divine ou le mal, qu'il faisait émaner du nez de Dieu. On recherche, parmi ses livres d'alchimie, son *Miroir temporel de l'éternité,* ou *de la Signature des choses,* traduit en français, in-8°, Francfort, 1669[3]. Ses doctrines philosophiques ont conservée des partisans en Allemagne.

Bœuf. Le bœuf de Moïse est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.



[1] *Disquisition. magic.*, p. 40.
[2] Les anthropomorphites étaient des hérétiques qui donnaient à Dieu la forme humaine.
[3] On peut voir encore *Jacobi Bœhmi, alias dicti*

On attache à Marseille quelques idées superstitieuses au bœuf gras qu'on promène, dans cette ville, au son des flûtes et des timbales, non pas, comme partout, le jour du carnaval, mais la veille



et le jour de la Fête-Dieu. Des savants ont cru voir là une trace du paganisme; d'autres ont prétendu que c'était un usage qui remontait au bouc émissaire des Juifs. Mais Ruffi, dans son *Histoire de Marseille,* rapporte un acte du quatorzième siècle qui découvre l'origine réelle de cette coutume. Les confrères du Saint-Sacrement, voulant régaler les pauvres, achetèrent un bœuf et en avertirent le peuple en le promenant par la ville. Ce festin fit tant de plaisir qu'il se renouvela tous les ans; depuis il s'y joignit de petites croyances. Les vieilles femmes crurent préserver les enfants de maladie en leur faisant baiser ce bœuf; tout le monde s'empressa d'avoir de sa chair, et on regarde encore aujourd'hui comme très-heureuses les maisons à la porte desquelles il veut bien, dans sa marche, déposer ses déjections.

Parmi les bêtes qui ont parlé, on peut compter les bœufs. Fulgose rapporte qu'un peu avant la mort de César un bœuf dit à son maître qui le pressait de labourer : — « Les hommes manqueront aux moissons, avant que la moisson manque aux hommes. »

On voit dans Tite-Live et dans Valère-Maxime que pendant la deuxième guerre punique un bœuf cria en place publique : — « Rome, prends garde à toi ! » — François de Torre-Blanca pense que ces deux bœufs étaient possédés de quelque démon[1]. Le père Engelgrave (*Lux evangelica,* page 286 des Dominicales) cite un autre bœuf qui a parlé. *Voy.* Béhémoth.

Bogaha, arbre-dieu de l'île de Ceylan. On conte que cet arbre traversa les airs afin de se rendre d'un pays très-éloigné dans cette île sainte; qu'il enfonça ses racines dans le sol pour servir d'abri au dieu Bouddha, et qu'il le couvrit de son ombrage tout le temps que ce dieu demeura sur la terre. Quatre-vingt-dix-neuf rois ont eu l'honneur d'être ensevelis aux pieds du grand arbre-dieu. Ses feuilles sont un excellent préservatif contre tout maléfice et sortilége. Un nombre considérable de huttes l'environnent pour recevoir les pèlerins; et les habitants plantent partout de petits bogahas, sous lesquels ils placent des images et allument des lampes. Cet arbre, au reste, ne porte aucun fruit et n'a de recommandable que le culte qu'on lui rend.

Bogarmiles, Bogomiles et Bongomiles. Sorte de manichéens qui parurent à Constantinople au douzième siècle. Ils disaient que ce n'est pas Dieu, mais un mauvais démon qui a créé le monde. Ils étaient iconoclastes.

Boggart, lutin pygmée de l'espèce des Cluricaunes, souvent méchant. Il est connu en Irlande. Voyez la légende d'un de ces esprits dans les *Légendes des esprits et des démons.*

Bogles, lutins écossais, de l'espèce des Kobolds et des Gobelins.

Boglia. Les indigènes de l'Australie donnent le nom de Boglia à l'homme endiablé que nous appelons un sorcier.

Boguet (Henri), grand juge de la terre de Saint-Claude au comté de Bourgogne, mort en 1619, auteur d'un livre plein d'une crédulité souvent puérile et d'un zèle outré contre la sorcellerie. Ce livre, publié au commencement du



dix-septième siècle, est intitulé *Discours des sorciers,* avec six avis en fait de sorcellerie et une instruction pour un juge en semblable matière[1].

teutonici philosophi, clavis præcipuarum rerum quæ in reliquis suis scriptis occurrunt pro incipientibus ad ulteriorem considerationem revelationis divinæ conscripta, 1624, un vol. in-4°.

[1] *Epit. delictor. sive de magia,* lib. II, cap. xv.

[1] Un vol. in-8°. Paris, 1603; Lyon, 1602, 1607, 1608, 1610; Rouen, 1606. Toutes ces éditions sont très-rares, parce que la famille de Boguet s'efforça d'en supprimer les exemplaires.

C'est une compilation des procédures auxquelles, comme juge, l'auteur a généralement présidé. On y trouve l'histoire de Louise Maillat, possédée de cinq démons à l'âge de huit ans; de Françoise Secrétain, sorcière, qui avait envoyé lesdits démons; des sorciers Gros-Jacques et Willermoz, dit le Baillu; de Claude Gaillard, de Rolande Duvernois et de quelques autres. L'auteur détaille les abominations qui se font au sabbat; il dit que les sorciers peuvent faire tomber la grêle, ce qui n'est pas; qu'ils ont une poudre avec laquelle ils empoisonnent, ce qui est vrai; qu'ils se graissent les jarrets avec un onguent pour s'envoler au sabbat; qu'une sorcière tue qui elle veut par son souffle seulement; qu'elles ont mille indices qui les feront reconnaître : par exemple, que la croix de leur chapelet est cassée, qu'elles ne pleurent pas en présence du juge, qu'elles crachent à terre quand on les force à renoncer au diable, qu'elles ont des marques sous leur chevelure, lesquelles se découvrent si on les rase; que les sorciers et les magiciens ont le talent de se changer en loups; que *sur le simple soupçon* mal lavé d'avoir été au sabbat, même sans autre maléfice, on doit les condamner; que tous méritent d'être brûlés, et que ceux qui ne croient pas à la sorcellerie sont criminels. C'est un peu trop violent, mais il faut remarquer qu'en ces choses ce n'était pas le clergé qui était sévère; c'étaient ces juges laïques qui se montraient violents et féroces.

A la suite de ces discours viennent les *Six avis,* dont voici le sommaire :

1° Les devins doivent être condamnés au feu, comme les sorciers et les hérétiques, et celui qui a été au sabbat est digne de mort. Il faut donc arrêter, sur la plus légère accusation, la personne soupçonnée de sorcellerie, quand même l'accusateur se rétracterait; et l'on peut admettre en témoignage contre les sorciers toutes sortes de personnes. On brûlera vifs, ajoute-t-il, les sorciers opiniâtres, et, par grâce, on se contentera d'étrangler celui qui confesse.

2° Dans le crime de sorcellerie, on peut condamner sur de simples indices, conjectures et présomptions; on n'a pas besoin pour de tels crimes de preuves très-exactes.

3° Le crime de sorcellerie est directement contre Dieu (ce qui est vrai dans ce crime, quand il existe réellement, puisque c'est une négation de Dieu et un reniement) : aussi il faut punir sans ménagement ni considération quelconque...

4° Les biens d'un sorcier condamné doivent être confisqués comme ceux des hérétiques; car sorcellerie est pire encore qu'hérésie, en ce que les sorciers renient Dieu. Aussi on remet quelquefois la peine à l'hérétique repenti; on ne doit jamais pardonner au sorcier...

5° On juge qu'il y a sorcellerie quand la personne accusée fait métier de deviner, ce qui est l'œuvre du démon; les blasphèmes et imprécations sont encore des indices. On peut poursuivre enfin sur la clameur publique.

6° Les fascinations, au moyen desquelles les sorciers éblouissent les yeux, faisant paraître les choses ce qu'elles ne sont pas, donnant des monnaies de corne ou de carton pour argent de bon aloi, sont ouvrages du diable; et les fascinateurs, escamoteurs et autres magiciens doivent être punis de mort.

Le volume de Boguet est terminé par le code des sorciers. *Voy.* Code.

Bogounskis, mauvais esprits russes, qui dansent la nuit sur le lac de Goplo et quelquefois sur la Vistule.

Bohémiens. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des Bohémiennes et de ces bandes vagabondes qui, sous les noms de Bohémiens, de Biscaïens et d'Égyptiens ou Gitanos, se répandirent au quatorzième siècle sur l'Europe, dans l'Allemagne surtout, la Hollande, la Belgique, la France et l'Espagne, avec la prétention de posséder l'art de dire la bonne aventure et d'autres secrets merveilleux. Les Flamands les nommaient *heyden,* c'est-à-dire païens, parce qu'ils les regardaient comme des gens sans religion. On leur donna divers autres sobriquets.

Les historiens les ont fait venir, sur de simples conjectures, de l'Assyrie, de la Cilicie, du Caucase, de la Nubie, de l'Abyssinie, de la Chaldée. Bellon, incertain de leur origine, soutient qu'au moins ils n'étaient pas Égyptiens; car il en rencontra au Caire, où ils étaient regardés comme étrangers aussi bien qu'en Europe. Il eût donc été plus naturel de croire les Bohémiens eux-mêmes sur leur parole, et de dire avec eux que c'était une race de Juifs, mêlés ensuite de chrétiens vagabonds. Voici ce que nous pensons être la vérité sur ces mystérieux nomades.

Vers le milieu du quatorzième siècle, l'Europe, et principalement les Pays-Bas, l'Allemagne et la France, étant ravagée par la peste, on accusa les Juifs, on ne sait pourquoi, d'avoir empoisonné les puits et les fontaines. Cette accusation souleva la fureur publique contre eux. Beaucoup de Juifs s'enfuirent et se jetèrent dans les forêts. Ils se réunirent pour être plus en sûreté et se ménagèrent des souterrains d'une grande étendue. On croit que ce sont eux qui ont creusé ces vastes cavernes qui se trouvent encore en Allemagne et que les indigènes n'ont jamais eu intérêt à fouiller.

Cinquante ans après, ces proscrits ou leurs descendants ayant lieu de croire que ceux qui les avaient tant haïs étaient morts, quelques-uns se hasardèrent à sortir de leurs tanières. Les chrétiens étaient alors occupés des guerres religieuses suscitées par l'hérésie de Jean Huss. C'était une diversion favorable. Sur le rapport de leurs espions, ces Juifs cachés quittèrent leurs ca-

vernes, sans aucune ressource, il est vrai, pour se garantir de la misère; mais pendant leur demi-siècle de solitude, ils avaient étudié les divinations et particulièrement l'art de dire la bonne aventure par l'inspection de la main; ce qui ne demande ni instrument, ni appareil, ni dépense aucune; et ils comptèrent bien que la chiromancie leur procurerait quelque argent.

Ils se choisirent d'abord un capitaine, nommé Zundel. Puis, comme il fallait déclarer ce qui les amenait en Allemagne, qui ils étaient, d'où ils venaient, et qu'on pouvait les questionner aussi sur leur religion; pour ne pas se découvrir trop clairement, ni pourtant se renier, ils convinrent de dire que leurs pères habitaient autrefois l'Égypte, ce qui est vrai des Juifs; et que leurs



Bohémiens.

ancêtres avaient été chassés de leur pays pour n'avoir pas voulu recevoir la Vierge Marie et son fils Jésus. — Le peuple comprit ce refus, du temps où Joseph emmena le divin Enfant en Égypte pour le soustraire aux recherches d'Hérode; au lieu que les vagabonds juifs l'entendaient de la persécution qu'ils avaient soufferte cinquante ans auparavant. De là vient le nom d'Égyptiens qu'on leur donna et sous lequel l'empereur Sigismond leur accorda un passe-port.

Ils s'étaient formé un argot ou un jargon déguisé, mêlé d'hébreu et de mauvais allemand, qu'ils prononçaient avec un accent étranger. Des savants, qui ne voyaient pas plus loin, furent flattés de reconnaître certains termes de la langue allemande dans un patois qu'ils prenaient pour de l'égyptien. Ils dénaturaient aussi plusieurs appellations; ils appelaient un enfant *un criard,* un manteau *un preneur de vent,* un soulier *un marcheur,* un oiseau *un volant.* Toutefois, la

multitude de mots hébreux qui est restée dans le langage des Bohémiens suffirait seule pour trahir leur origine juive.

Ils avaient des mœurs particulières et s'étaient fait des lois qu'ils respectaient. Chaque bande se choisissait un chef, à qui tout le monde était tenu d'obéir. Quand parmi eux une femme se mariait, elle se bornait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l'homme dont elle voulait devenir la compagne; et elle le respectait comme son mari autant d'années que le vase avait produit de morceaux. Au bout de ce temps, les époux étaient libres de se quitter ou de rompre ensemble un nouveau pot de terre. On citerait beaucoup de bizarreries de ce genre.

Dès que les nouveaux Égyptiens virent qu'ils n'étaient pas repoussés, ils implorèrent la pitié des Allemands. Pour ne pas paraître à charge, ils assuraient que, par une grâce particulière du ciel, qui les protégeait encore en les punissant, les maisons où ils étaient une fois reçus n'étaient plus sujettes à l'incendie. Ils se mirent aussi à dire



la bonne aventure, sur l'inspection du visage, des signes du corps, et principalement sur l'examen des lignes de la main et des doigts. Ils guérissaient les malades désespérés, par des remèdes que les Anglais ont conservés et qu'ils appellent héroïques, parce qu'ils tuent net les apoplectiques, s'ils ne les relèvent pas.

Cependant la fureur contre les Juifs s'était apaisée; ils furent admis de nouveau dans les villages, puis dans les villes. Mais il resta toujours de ces bandes vagabondes qui continuèrent la vie nomade, découvrant partout l'avenir, et joignant à cette profession de nombreuses friponneries plus matérielles. Bientôt, quoique la nation juive fût le noyau de ces bandes, il s'y fit un tel mélange de divers peuples, qu'il n'y eut pas plus entre eux de religion dominante qu'il n'y avait de patrie. Ils parcoururent les Pays-

Bas et passèrent en France, où on les appela les Bohémiens, parce qu'ils venaient de la Bohême.

Pasquier, dans ses Recherches, raconte à peu près ainsi leur apparition mystérieuse sur le sol français et leur arrivée aux portes de Paris en 1427 : — ils étaient au nombre de cent vingt; l'un de leurs chefs portait le titre de duc, un autre celui de comte; ils avaient dix cavaliers pour escorte. Ils disaient qu'ils venaient de la basse Égypte, chassés de leur pays par les Sarasins, qu'ils étaient allés à Rome confesser leurs péchés au Pape, qui leur avait enjoint pour pénitence d'errer sept ans par le monde, sans coucher sur aucun lit. (Les gens éclairés n'ajoutèrent sans doute pas foi à ce conte.) — On les logea au village de la Chapelle, près Paris; et une grande foule alla les voir. — Ils avaient les cheveux crépus, le teint basané, et portaient aux oreilles des anneaux d'argent. Comme leurs femmes disaient la bonne aventure et se livraient à des pratiques superstitieuses et mauvaises, l'évêque de Paris les excommunia, défendit qu'on les allât consulter et obtint leur éloignement.

Le seizième siècle fut infesté de Bohémiens. Les états d'Orléans, en 1560, les condamnèrent au bannissement, sous peine des galères, s'ils osaient reparaître. Soufferts dans quelques contrées que divisait l'hérésie, chassés en d'autres lieux comme descendants de Cham, inventeur de la magie, ils ne paraissaient nulle part que comme une plaie. On disait en Flandre qu'ils étaient si experts en sorcellerie, que dès qu'on leur avait donné une pièce de monnaie, toutes celles qu'on avait en poche s'envolaient aussitôt et allaient rejoindre la première, opinion populaire qui peut se traduire en d'autres termes et qui veut dire que les Bohémiens étaient des escrocs. — Leurs bandes diminuèrent au dix-septième siècle. Pourtant on en voit encore quelques rares détachements. Sous les nouvelles lois de police des États européens, les sociétés bohémiennes sont dissoutes. Mais il y a toujours çà et là des individus qui disent la bonne aventure, et des imbéciles qui vont les consulter. *Voy.* CHIROMANCIE [1].

[1] Le fait suivant est caractéristique des mœurs des Bohémiens, dont il existe encore plusieurs communautés dans la Lithuanie :

Un Bohémien demeurant à Mehlanken, près de Tilsitt, avait été incarcéré pour vol d'un cheval; il mourut avant que l'instruction fût terminée. La communauté à laquelle il appartenait, informée de son décès, arriva dans la ville au moment où l'on allait procéder à l'inhumation. Aussitôt les Bohémiennes supplièrent ceux qui portaient le corps d'ouvrir le cercueil et de leur permettre de faire venir un barbier pour raser le défunt; mais comme il y eut impossibilité de trouver immédiatement un barbier, il fallut se rendre directement au cimetière.

Pendant ce temps, les femmes bohémiennes avaient parcouru la ville pour chercher un barbier, et elles avaient fini par en trouver un. Elles arrivèrent au cimetière en même temps que le cercueil et obtinrent l'autorisation de faire procéder à l'ouverture et de raser le défunt.

Quand cette opération fut terminée, elles en témoignèrent la plus grande joie.

Bohinum, idole des Arméniens, qui était faite d'un métal noir, symbole de la nuit. Son nom vient du mot hébreu *bohu*, désolation, à ce que dit Leloyer. C'est le démon du mal.

Bohmius (Jean). Quelques-uns recherchent sa *Psychologie*, ou Traité des esprits, publiée en 1632, à Amsterdam [1], livre qui ne manque pas d'hérésies.

Bohon-Hupas, arbre-poison qui croît dans l'île de Java, à trente lieues de Batavia. Les criminels condamnés allaient autrefois recueillir une gomme qui en découle, et qui est un poison si prompt et si violent, que les oiseaux qui traversent l'air au-dessus de cet arbre tombent morts; du moins ces choses ont été contées. Après que leur sentence était prononcée, lesdits criminels pouvaient choisir ou de périr de la main du bourreau, ou de tenter de rapporter une boîte de gomme de l'hupas. Foerssech rapporte qu'ayant interrogé un prêtre malais qui habitait ce lieu sauvage, cet homme lui dit qu'il avait vu passer environ sept cents criminels, sur lesquels il n'en était revenu que vingt-deux; qu'il n'y avait pas plus de cent ans que ce pays était habité par un peuple qui se livrait aux iniquités de Sodome et de Gomorrhe; que Mahomet ne voulut pas souffrir plus longtemps leurs mœurs abominables; qu'il engagea Dieu à les punir; et que Dieu fit sortir de la terre le bohon-hupas, qui détruisit les coupables, et rendit à jamais le pays inhabitable. Les Malais regardent cet arbre comme l'instrument de la colère du Prophète; et, toutefois, la mort qu'il procure passe chez eux pour honorable; voilà pourquoi les criminels qui vont chercher le poison se revêtent en général de leurs plus beaux habits [2].

Bois. Les anciens avaient une divination qui se pratiquait par le moyen de quelques morceaux de bois. *Voy.* XYLOMANCIE.

Ils croyaient les forêts habitées par des divinités bizarres; et dans les pays superstitieux, on y redoute encore les lutins. Les Kamstchadales disent que les bois sont pleins d'esprits malicieux. Ces esprits ont des enfants qui pleurent sans cesse pour attirer les voyageurs; ils les égarent ensuite, et ils leur ôtent quelquefois la raison. — Enfin, c'est généralement dans les bois que les sorciers font le sabbat. C'était autrefois dans des bois dits sacrés qu'on honorait les faux dieux.

Bois de vie. C'est le nom que les alchimistes donnent à la pierre parfaite du grand œuvre, plus clairement appelée baume universel ou pa-

[1] *Joannis Bohmii psychologia, cum vera applicatione Joannis Angeli.* In-24. Amstel., 1632.

[2] Extrait des *Voyages de M. Foerssech,* Hollandais, *Mélanges de littérature étrangère,* t. I, p. 64.

nacée, qui guérit tous les maux, et assure à ceux qui la possèdent une jeunesse inaltérable.



Démon des bois.

Les Juifs nomment *bois de vie* les deux bâtons qui tiennent la bande roulée sur laquelle est écrit le livre de leur loi. Ils sont persuadés que l'attouchement de ces bâtons affermit la vue et rend la santé. Ils croient aussi qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faciliter l'accouchement des femmes que de leur faire voir ces bois, qu'il ne leur est pas permis de toucher.

Boistuau ou **Boaistuau** (Pierre), dit *Launay*, Nantais, mort à Paris en 1566. On recherche de lui deux ouvrages rares et curieux : 1° *Histoires prodigieuses,* extraites de divers auteurs, in-8°, 1561. Aux quarante histoires de Boistuau, Tesserant en ajouta quinze. Belleforêt, Hoyer et Marionville les firent réimprimer avec une nouvelle continuation, en 1575, six vol. in-16. — 2° *Histoires tragiques,* extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue française, 1568 et années suivantes, 7 vol. In-16. Il n'y a que les six premières histoires du premier volume qui aient été traduites par Boistuau ; les autres sont de la traduction de Belleforêt, qui lui était bien inférieur.

Bojani (Michel). On peut lire de lui une *Histoire des songes*[1], publiée en 1587. Nous ne la connaissons que par le titre.

Bolacré (Gilles), bonhomme qui habitait une maison d'un faubourg de Tours, où il prétendit qu'il revenait des esprits qui l'empêchaient de dormir. C'était au seizième siècle. Il avait loué cette maison; et comme il s'y faisait un bruit et un tintamarre d'esprits invisibles, sabbats et lutins, qui ne lui laissaient aucun repos, il voulut à toute force faire résilier son bail. La cause fut portée devant le siége présidial à Tours, qui cassa le bail. Le propriétaire en appela au parlement de Paris ; son avocat, maître René Chopin, soutint que les visions d'esprits n'étaient autre chose que des contes de vieilles, épouvantails de petits enfants. Le parlement ne décida rien et renvoya la cause au tribunal de la Tournelle, qui par son arrêt maintint la résiliation du bail[1].

[1] Michaelis Bojani *Historia de somniis.* In-8°, Wittemberg, 1587.

Boléguéans, ou poulpiquets. Ce sont en Bretagne des lutins du genre des Coboldes. Voyez quelques détails sur un de ces bons petits lutins dans les *Légendes des esprits et des démons.*

Bolfri. *Voy.* Bérith.

Bolingbroke. *Voy.* Glocester.

Bolomancie. C'est la *Bélomancie. Voy.* ce mot.

Bolotoo, île imaginaire où les naturels des îles de Tonga placent leur paradis. Ils croient que les âmes de leurs chefs y deviennent des divinités du second ordre. Les arbres de Bolotoo sont chargés, disent-ils, des meilleurs fruits et toujours couverts des plus belles fleurs, qui renaissent toutes les fois qu'on les cueille. Ce séjour divin est rempli d'animaux immortels, que l'on ne tue que pour la nourriture des dieux et des élus; mais aussitôt qu'on en tue un, un autre le remplace.

Bombast (Philippe). *Voy.* Paracelse.

Bona (Jean), savant et pieux cardinal, mort en 1674. On recherche de lui un *Traité du discernement des esprits*, in-12, publié en 1673 et traduit par l'abbé Leroy de Hautefontaine, 1676. Le chapitre xx de cet ouvrage traite avec beaucoup de lumières de ce qu'il y a de plus difficile dans la matière des visions et des révélations particulières [2].

Bonasses. *Voy.* Gullets.

Bonati (Gui), astrologue florentin du treizième siècle. Il vivait, dit-on, d'une manière originale, et possédait l'art de prédire l'avenir. Les troupes de Rome, sous le pontificat de Martin IV, assiégeaient Forli, ville de la Romagne, défendue par le comte de Montferrat. Bonati, qui s'y était retiré, voyant la ville prête à faire une sortie, annonça au comte qu'il serait blessé dans la mêlée. L'événement justifia la prédiction; et le comte de Montferrat, qui avait porté avec lui ce qu'il fallait pour panser sa blessure, fit depuis le plus grand cas de l'astrologie. Bonati, sur la fin de sa vie, reconnut pourtant la vanité de sa science, se fit franciscain, et mourut pénitent en 1300. Ses ouvrages ont été recueillis par Jacques Canterus, sous le titre de *Liber astronomicus,* in-4°, rare. Augsbourg, 1491.

Bongomiles. *Voy.* Bogarmiles.

[1] Leloyer, *Discours des spectres,* liv. VI, ch. xv.

[2] Joannis cardinalis Bona *De discretione spirituum.* In-12, Paris, 1673.

Bonica, île imaginaire de l'Amérique, où Déotatus, médecin spagirique, place une fontaine dont les eaux, plus délicieuses que le meilleur vin, ont la vertu de rajeunir.

Boniface VIII, pape, élu le 24 décembre 1294. On a conté que, n'étant encore que cardinal, il fit percer une muraille qui avoisinait le lit du pape Célestin, et lui cria au moyen d'une sarbacane, qu'il eût à déposer la tiare s'il voulait être sauvé; que le bon pape Célestin obéit à cette voix qu'il croyait venir du ciel, et céda la place à Boniface. — Mais ce récit n'est qu'une imposture entièrement supposée par les protestants, qui ont imaginé cette calomnie comme tant d'autres. La vérité est que le pape Célestin déposa la tiare pour s'occuper uniquement de son âme. Le cardinal Cajetan (depuis Boniface VIII) n'y fut pour rien[1].

Bonne aventure. Les diseurs de bonne aventure et les magiciens étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie. Pour l'art de dire



la bonne aventure, *voy.* Chiromancie, Cartomancie, Astrologie, Métoposcopie, Horoscopes, Cranologie, et les cent autres manières.

Bonnes. On appelle *bonnes,* dans certaines provinces, des fées bienveillantes, des espèces de farfadets femelles sans malice, qui aiment les enfants et qui se plaisent à les bercer. On a sur elles peu de détails; mais c'est d'elles, dit-on, que vient aux berceuses le nom de *bonnes d'enfants.* Habondia est leur reine.

Bonnet (Jeanne), sorcière de Boissy en Forez, brûlée le 15 janvier 1583 pour s'être vantée d'avoir eu des liaisons abominables avec le diable.

[1] Voyez l'*Histoire du pape Boniface VIII,* par M. l'abbé Jorry.

Bonnet pointu, ou esprit au bonnet. *Voy.* Hekdeckin.

Bonnevault (Pierre). Un sorcier poitevin du seizième siècle, nommé Pierre Bonnevault, fut arrêté parce qu'il allait au sabbat. Il confessa que la première fois qu'il y avait été mené par ses parents il s'était donné au diable, à qui il avait permis de prendre ses os après sa mort; mais qu'il n'avait pas voulu donner son âme. Un jour, venant de Montmorillon, où il avait acheté deux charges d'avoine qu'il emportait sur deux juments, il entendit des gens d'armes sur le chemin; craignant qu'ils ne lui prissent son avoine, il invoqua le diable, qui vint à lui comme un tourbillon de vent, et le transporta avec ses deux juments à son logis. Il avoua aussi qu'il avait fait mourir diverses personnes avec ses poudres; enfin il fut condamné à mort. *Voy.* Tailletroux. C'était sa femme.

Bonnevault (Jean), frère de Pierre, fut aussi accusé de sorcellerie; et le jour du procès, devant l'assemblée, il invoqua le diable, qui l'enleva de terre à une hauteur d'environ quatre ou cinq pieds, et le laissa retomber sur le carreau, comme un sac de laine, sans aucun bruit, quoiqu'il eût aux pieds des entraves. Etant relevé par deux archers, on lui trouva la peau de couleur bleue tirant sur le noir; il écumait et souffrait beaucoup. Interrogé là-dessus, il répondit qu'ayant prié le diable de le tirer de peine, il n'avait pu l'enlever, attendu que, comme il avait prêté serment à la justice, le diable n'avait plus pouvoir sur lui.

Bonnevault (Mathurin), parent des deux précédents, accusé comme eux de sorcellerie, fut visité par experts. On lui trouva sur l'épaule droite une marque de la figure d'une petite rose, dans laquelle on planta une longue épingle sans qu'il en ressentît aucune douleur, d'où on le jugea bien sorcier. Il confessa qu'ayant épousé en premières noces Berthomée de la Bédouche, qui était sorcière comme ses père et mère, il l'avait vue faire sécher au four des serpents et des crapauds pour des maléfices; qu'elle le mena alors au sabbat, et qu'il y vit le diable, ayant des yeux noirs, ardents comme une chandelle. Il dit que le sabbat se tenait quatre fois l'an : la veille de la Saint-Jean-Baptiste, la veille de Noël, le mardi-gras et la veille de Pâques. On le convainquit d'avoir fait mourir sept personnes par maléfices; se voyant condamné, il avoua qu'il était sorcier depuis l'âge de seize ans. — Il y aurait de curieuses études à faire sur tous ces procès, si nombreux pendant les troubles sanglants de la réforme.

Bonsovanis (Barthélemi de), brave homme du diocèse de Trévise, dont un démon appelé Belzébut, quoique de rang inférieur dans son infernale hiérarchie, parvint à s'emparer en le rendant jaloux de sa femme, qui était pieuse et

chaste. Il devint si furieux qu'il fallut le lier, et ne pouvant plus tuer les autres. il se fût tué lui-même, si on ne l'eût délivré de son démon et de sa jalousie par l'exorcisme.

Bonzes. Les bonzes chinois font généralement profession de prédire l'avenir et d'exorciser les démons; ils cherchent aussi la pierre philosophale. Lorsqu'un bonze promet de faire pleuvoir, si dans l'espace de six jours il n'a pas tenu sa promesse, on lui donne la bastonnade.



Il existe des bonzes au Congo. On croit que leurs âmes sont errantes autour des lieux qu'ils ont habités. Quand on voit un tourbillon balayer la plaine et faire lever la poussière et le sable, les naturels s'écrient que c'est l'esprit des bonzes.

Bophomet. *Voy.* Tête de Bophomet.

Borak, jument ou mule de Mahomet, qu'il a mise dans son paradis. Elle avait une belle tête de femme, et s'allongeait à chaque pas aussi loin que la meilleure vue peut s'étendre.

Borax, sorte de pierre qui se trouve, disent les doctes, dans la tête des crapauds; on lui attribue divers effets merveilleux, comme celui d'endormir. Il est rare qu'on la puisse recueillir, et il n'est pas sûr qu'elle soit autre chose qu'un os durci.

Borborites. *Voy.* Génies.

Bordelon (Laurent), né à Bourges en 1653, mort en 1730; écrivain médiocre, qui toutefois savait beaucoup de choses, et s'était occupé de recherches sur les superstitions, les sciences occultes et les erreurs populaires. Il est fâcheux qu'il ait écrit si pesamment. On achète encore ses entretiens sur l'*Astrologie judiciaire,* qui sont curieux. Le plus connu de ses ouvrages (et il a été réimprimé plusieurs fois) est intitulé « *Histoire des imaginations extravagantes de monsieur Oufle,* causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des démoniaques, sorciers, loups-garoux, incubes, succubes, et du sabbat; des fées, ogres, esprits, follets, génies, fantômes et autres revenants; des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, jours heureux et malheureux, éclipses, comètes et almanachs; enfin de toutes les sortes d'apparitions, de divinations, de sortiléges, d'enchantements et d'autres superstitieuses pratiques. »

On voit par ce titre, que nous avons copié tout entier, que l'auteur avait pris un cadre assez vaste. Dans ses deux volumes in-12, ornés de figures, il s'est trouvé à l'étroit, et son travail, qui se modèle un peu sur le *Don Quichotte,* n'est recherché que pour les notes, très-nombreuses, lesquelles valent mieux que le texte.

Bordi ou **Al-Bordi**, montagne qui, selon les Persans, est l'œuf de la terre; ils disent qu'elle était d'abord très-petite, qu'elle grossit au commencemennt, produisit le monde, et s'accrut tellement, qu'elle supporte aujourd'hui le soleil sur sa cime. Ils la placent au milieu de notre globe. Ils disent encore qu'au bas de cette montagne fourmillent quantité de dives ou mauvais génies, et qu'au-dessous est un pont où les âmes passent pour aller dans l'autre monde, après qu'elles ont rendu compte de ce qu'elles ont fait dans celui-ci.

Borgia (César). On lui attribue l'honneur d'avoir eu un démon familier.

Borri (Joseph-François), imposteur et alchimiste du dix-septième siècle, né à Milan en 1627. Il débuta par des actions qui l'obligèrent à chercher un refuge dans une église jouissant du droit d'asile. Il parut depuis changer de conduite; puis il se dit inspiré du ciel, et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer les hommes et pour rétablir son règne ici-bas. Il ne devait y avoir, disait-il, qu'une seule religion soumise au pape, à qui il fallait des armées, dont lui, Borri, serait le chef, pour exterminer tous les non catholiques. Il montrait une épée miraculeuse que saint Michel lui avait donnée; il disait avoir vu dans le ciel une palme lumineuse qu'on lui réservait. Il soutenait que la sainte Vierge était de nature divine, conçue par inspiration, égale à son fils et présente comme lui dans l'Eucharistie, que le Saint-Esprit s'était incarné dans elle, que la seconde et la troisième personne de la Trinité sont inférieures au Père; que la chute de Lucifer entraîna celle d'un grand nombre d'anges qui habitaient les régions de l'air. Il disait que c'est par le ministère de ces anges rebelles que Dieu a créé le monde et

animé les brutes, mais que les hommes ont une âme divine; que Dieu nous a faits malgré lui, etc. Il finit par se dire lui-même le Saint-Esprit incarné.

Il fut arrêté après la mort d'Innocent X, et le 3 janvier 1661, condamné comme hérétique et comme coupable de plusieurs méfaits. Mais il parvint à fuir dans le Nord, et il fit dépenser beaucoup d'argent à la reine Christine, en lui promettant la pierre philosophale. Il ne lui découvrit cependant pas ses secrets. Il voulait passer en Turquie, lorsqu'il fut arrêté de nouveau dans un petit village comme conspirateur. Le nonce du pape le réclama, et il fut conduit à Rome, où il vécut en prison jusqu'au 10 août 1695, jour de sa mort.

Il est l'auteur d'un livre intitulé *la Clef du cabinet du chevalier Borri, où l'on trouve diverses lettres scientifiques, chimiques et très-curieuses, ainsi que des instructions politiques, autres choses dignes de curiosité, et beaucoup de beaux secrets.* Genève, 1681, petit in-12 [1]. Ce livre est un recueil de dix lettres, dont les deux premières roulent sur les esprits élémentaires. L'abbé de Villars en a donné un abrégé dans l'ouvrage intitulé *le Comte de Gabalis.*

Bortisme. Parmi les nouvelles religions qui s'établissent à Genève, la plus curieuse est celle de M. Bort, ministre du saint Évangile, qui s'est ouvert un temple et n'a pas d'autre autel qu'une table tournante. Les détails que nous allons donner sont empruntés aux Annales catholiques de Genève.

La réunion des fidèles qui ont admis ce culte est composée d'hommes, de femmes, et même de toutes jeunes personnes, rangés autour d'un guéridon. La table est tenue par trois *influents,* dont M. Bort est le principal acteur. Autrefois,



la table répondait en frappant à mesure qu'on lui nommait une lettre de l'alphabet; aujourd'hui, il y a, au milieu de la table, un pivot surmonté d'une tige et d'un plus petit guéridon, sur lequel se trouvent, à la circonférence, les lettres de l'alphabet, puis du pied part une autre tige fixe, qui se replie de manière à présenter sa pointe sur les lettres du petit guéridon, et quand la table veut répondre, ce petit guéridon tourne de manière que les lettres s'arrêtent sous la tige. Avec les lettres on fait des mots, avec les mots des phrases, et avec des phrases *les révélations divines et mystérieuses.* Quand il s'agit d'un oui ou d'un non, la table se penche ou frappe.

Il y a plusieurs secrétaires sténographes; il y a le secrétaire qui rédige le procès-verbal et un lecteur. Pour gagner du temps, lorsque la table commence un mot, une ou deux lettres suffisent à M. Bort pour le compléter, sans attendre les interminables tours du guéridon supérieur. Lorsque c'est l'ange Gabriel qui parle par la table, les auditeurs sont assis; mais lorsque c'est Jésus-Christ, tout le monde se lève dans l'attitude et le sentiment du respect. Quand c'est l'ange Gabriel qui répond, il commence ordinairement par ces mots : « Au nom du Père, du » Fils et du Saint-Esprit. Amen. » Jésus-Christ s'écrie : « Pais mes agneaux! Au nom du Père, » du Fils et du Saint-Esprit. Amen. » Dans le livre des *Révélations divines et mystérieuses,* arrangé par M. Bort, il n'y aurait absolument rien de lui. « La préface elle-même aurait été dictée » par le Sauveur. » Puis « la préface de l'ange » Gabriel, » puis « la déclaration de l'ange Ga» briel, à l'occasion de quelques propos tenus » par quelques personnes qui attribuaient à Satan, » déguisé en ange de lumière, ces dictées qui » étaient pour les auditeurs un sujet d'allégresse » et d'actions de grâces... » Puis une oraison dominicale dictée par le Sauveur, différente de celle des Évangiles; puis les paroles de l'ange et du Sauveur, jour par jour; puis une préface, toujours « dictée par le Sauveur, pour l'ouvrage » intitulé *Du repentir envers Dieu,* traduit de » l'anglais par Gustave Petit-Pierre, et lu à la » table du Sauveur »; puis les paroles du Sauveur à une maîtresse de pension; puis les histoires du Millénium, ou de la vallée sauvage; de Mon règne s'avance, ou la cabane du pauvre nègre; de la sanctification du chrétien par l'épreuve, ou de deux petits agneaux; de l'heureuse famille, ou de la main paternelle de Jéhovah. Puis les prières, les actions de grâces, les invocations, les supplications, réceptions, odes, entretiens, psaumes, hymnes, magnificat, etc. Et tout cela absolument de Jésus-Christ, de l'ange Gabriel, de l'ange Luther, de l'ange Uriel, de l'archange Michel, de l'ange L..., de l'ange M..., de l'ange David, etc.

Le tout imprimé à Lausanne, chez Pache, cité Drapière, n° 3.

[1] *La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifice, chimice, e curiosissime, con varie instruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosita e molti segreti bellissimi.* Cologne (Genève), 1681.

La préface dictée par le Sauveur fait Notre-Seigneur Jésus-Christ Genevois et calviniste renforcé. Remarquez bien que c'est le Sauveur lui-même qui a parlé de Genève comme suit :

« Cette table n'est point à Bethléem. Tu ne la trouveras ni sur le Golgotha ni sur le Calvaire ; non. Cette table n'est point non plus à Jérusalem ; mais elle est à Genève, dans la petite ville que me prépara mon serviteur Calvin ; oui, c'est la fille de ce digne missionnaire qui reçoit aujourd'hui les honneurs des cieux.

» Bethléem fut bénie ; mais Dieu regarde Genève. Le Sinaï trembla sous le pied de Jéhovah ; mais Genève chante sous son regard d'amour. Le Calvaire se fendit à l'ouïe de la voix de Dieu ; mais Genève s'épanouit comme une fleur à l'appel de sa douce voix. La colère de Jéhovah couvrit Jérusalem comme un déluge ; mais Genève va se couvrir de la rosée de son souffle paternel. La foudre de Jéhovah frappera la ville rebelle et maudite ; mais un bon père sourit à Genève.

» Oui, Genève ! ville bénie qui fus dès ton enfance couchée sur les bras de ton Dieu, appelle tes eaux et tes riantes campagnes pour bénir le jour de l'Éternel !

» Un Dieu, jadis, fit la garde sur tes remparts, et tes enfants écrivirent de leur sang sur tes murs : « La liberté et l'amour d'un Dieu et de leur patrie ! » Genève ! relève-toi !... debout !... monte sur les cadavres de tes ennemis... et proclame encore la liberté de ton Dieu ! Genève, tu as encore des remparts... ne crains point ! car ces remparts sont l'Éternel ton Dieu, l'Éternel des armées, le Dieu des combats, le maître des batailles...

» Genève, petite ville d'entre les villes, tu es grande devant le Seigneur, parce que tu as gardé la foi pour servir de flambeau aux nations de la terre !

» Genève, Genève, ô Genève ! Rome s'avance tenant à la main un joug de fer. Genève, tu es libre, prends garde ! tu porteras la couronne de victoire, mais tes pieds ne seront jamais souillés par les fers ennemis. Ton épée se rougira, mais ton front restera pur comme le lis sous la rosée.

» Enfants de Genève, restez dans vos murs pour défendre la mère qui vous cacha au jour du danger. Tes portes, Genève, c'est le bras de l'Éternel, et sa voix est ton canon d'alarme.

» Ami lecteur, si tu as un cœur patriotique, tu me pardonneras ma petite digression ; mais je n'ai pu retenir le torrent qui bouillonnait dans mon âme. Aimes-tu ta patrie? Oh ! si tu l'aimes, cours aux armes, car sa voix t'appelle, et tu pourrais un jour pleurer le sang qu'elle versa sous le feu ennemi. Oui, enfants libres d'un même Dieu, prenez vos armes et courez à la frontière ! Mais vos armes, ô enfants de Genève ! c'est la *Bible de votre Roi.* »

Bos (Françoise). Le 30 janvier 1606, le juge de Gueille procéda contre une femme de mauvaise vie que la clameur publique accusait d'avoir un commerce abominable avec un démon incube. Elle était mariée et se nommait Françoise Bos. De plus elle avait séduit plusieurs de ses voisines et les avait engagées à se souiller avec ce prétendu démon, qui avait l'audace de se dire capitaine du Saint-Esprit, mais qui, au témoignage desdites voisines, était fort puant. Cette dégoûtante affaire se termina par la condamnation de Françoise Bos, qui fut brûlée le 14 juillet 1606. — On présume, par l'examen des pièces, que le séducteur était un misérable vagabond[1].

Bosc (Jean du), président de la cour des aides de Rouen, décapité comme rebelle en 1562. On a de lui un livre intitulé *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septénaire.*

Botanomancie, divination par le moyen des feuilles ou rameaux de verveine et de bruyère, sur lesquelles les anciens gravaient les noms et les demandes du consultant.

On devinait encore de cette manière : lorsqu'il y avait eu un grand vent pendant la nuit, on allait voir de bon matin la disposition des feuilles tombées, et des charlatans prédisaient ou déclaraient là-dessus ce que le peuple voulait savoir.

Botis. *Voy.* Otis.

Botris ou **Botride,** plante dont les feuilles sont velues et découpées, et les fleurs en petites grappes. Les gens à secrets lui attribuent des vertus surprenantes, et particulièrement celle de faire sortir avec facilité les enfants morts du sein de leur mère.

Boubenhore (Michel-Louis de), jeune Allemand de bonne famille qui, entraîné par la passion du jeu, se donna au démon dans un moment où il avait tout perdu, fut possédé aussitôt et poussé au crime. Les exorcismes le délivrèrent devant une foule immense de personnages considérables, et son histoire ne peut être contestée : on peut la lire dans les *Légendes infernales.*

Bouc. C'est sous la forme d'un grand bouc noir aux yeux étincelants que le diable se fait adorer au sabbat ; il prend fréquemment cette figure dans ses entrevues avec les sorcières, et le maître des sabbats n'est pas autrement désigné dans beaucoup de procédures que sous le nom de bouc noir ou grand bouc. Le bouc et le manche à balai sont aussi la monture ordinaire des sorcières, qui partent par la cheminée pour leurs assemblées nocturnes.

Le bouc, chez les Égyptiens, représentait le dieu Pan, et plusieurs démonographes disent que Pan est le démon du sabbat. Chez les Grecs, on immolait le bouc à Bacchus; d'autres démo-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

nomanes pensent que le démon du sabbat est Bacchus. Enfin le bouc émissaire des Juifs (Azazel) hantait les forêts et les lieux déserts consacrés au démon : voilà encore, dans certaines opinions, les motifs qui ont placé le bouc au sabbat. *Voy.* Sabbat.

L'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit, au chapitre III du livre II, que si on se frotte le visage de sang de bouc qui aura bouilli avec du verre et du vinaigre, on aura incontinent des visions horribles et épouvantables. On peut procurer la même surprise à des étrangers qu'on voudra troubler. Les villageois disent que le diable se montre fréquemment en forme de bouc à ceux qui le font venir avec le Grimoire. Ce fut sous la figure d'un grand bouc qu'il emporta Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

Voici une aventure de bouc qui peut tenir ici sa place. Un voyageur couché dans une chambre d'auberge avait pour voisinage, sans le savoir, une compagnie de chèvres et de boucs, dont il n'était séparé que par une cloison de bois



fort mince, ouverte en plusieurs endroits. Il s'était couché sans examiner son gîte et dormait paisiblement lorsqu'il reçut la visite d'un bouc son voisin : l'animal avait profité d'une ouverture pour venir le voir. Le bruit de ses sabots éveilla l'étranger, qui le prit d'abord pour un voleur. Le bouc s'approcha du lit et mit ses deux pieds dessus. Le voyageur, balançant entre le choix d'une prompte retraite ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds, qui d'abord se présentent au bord du lit, commencent à l'intriguer; son effroi augmente, lorsqu'il touche une face pointue, une longue barbe, des cornes..... Persuadé que ce ne peut être que le diable, il saute de son lit tout troublé. Le jour vint seul le rassurer en lui faisant connaître son prétendu démon. *Voy.* Grimoire.

Boucher. Ambroise Paré raconte, dans son livre *des Monstres,* chapitre 28, qu'un valet nommé Boucher étant plongé dans des pensées impures, un démon ou spectre lui apparut sous la figure d'une femme. Il suivit le tentateur; mais incontinent son ventre et ses cuisses s'enflammèrent, tout son corps s'embrasa, et il en mourut misérablement.

Bouchey (Marguerite Ragum), femme d'un maçon de la Sologne, vers la fin du seizième siècle; elle montrait une sorte de marionnette animée, que les gens experts découvrirent être un lutin. En juin 1603, le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé, se mit en devoir de procéder contre cette femme. Elle confessa que maître Jehan, cabaretier de Blois, à l'enseigne *du Cygne,* chez qui elle était servante, lui avait fait gouverner trois mois cette marionnette ou mandragore, qu'elle lui donnait à manger avec frayeur d'abord, car elle était fort méchante, que quand son maître allait aux champs, il lui disait : — Je vous recommande ma bête, et que personne ne s'en approche que vous.

Elle conta qu'une certaine fois Jehan étant allé en voyage, elle demeura trois jours sans donner à manger à la bête, si bien qu'à son retour elle le frappa vivement au visage..... Elle avait la forme d'une guenon; et on la cachait bien, car elle était si hideuse, que personne ne l'osait regarder. Sur ces dépositions, le juge fit mettre la femme Bouchey à la question, et plus tard le parlement de Paris la condamna comme sorcière. Il est assez probable que la marionnette était simplement une vraie guenon.

Bouddha, dieu des Hindous. Mais ce dieu n'était d'abord qu'un homme, et c'est un parvenu.

Bouillon du sabbat. Pierre Delancre assure, dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue,* traité dixième, que les sorcières, au sabbat, font bouillir des enfants morts et de la chair de pendu, qu'elles y joignent des poudres ensorcelées, du millet noir, des grenouilles, qu'elles tirent de tout cela un bouillon qu'elles boivent en disant : « J'ai bu du tympanon[1], et me voilà professe en sorcellerie. » On

[1] Le tympanon était le chaudron.

ajoute qu'après qu'elles ont bu ce bouillon, les sorcières prédisent l'avenir, volent dans les airs, et possèdent le pouvoir de faire des sortiléges.

Boule de cristal. Plusieurs devins se sont servis d'une boule de cristal devant laquelle ils plaçaient un enfant qui voyait dans cette boule ce que l'on désirait apprendre. *Voy.* Encre.

Boules de Maroc. Il existe à Maroc une tour



surmontée de trois boules d'or, si artistement fixées au monument, que l'on a vainement tenté de les en détacher. Le peuple croit qu'un esprit garde ces boules et frappe de mort ceux qui essayent de les enlever[1].

Boullé (Thomas), vicaire de Picard, sorcier comme lui, et impliqué dans l'affaire de Madeleine Bavent et de la possession de Louviers. On le convainquit d'avoir noué et dénoué l'aiguillette, de s'être mis sur des charbons ardents sans



Boundschesch.

se brûler et d'avoir fait plusieurs abominations. Il souffrit la question sans rien dire, parce qu'il avait le sort de taciturnité, comme l'observe Boisroger. Cependant, quoiqu'il n'eût rien avoué, parce qu'il avait la marque des sorciers et qu'il

[1] H. Paillet, *Histoire de l'empire de Maroc*, p. 69.

avait commis des actes infâmes en grand nombre, il fut, après amende honorable, brûlé vif, à Rouen, sur le Vieux-Marché, le 22 août 1647[1]. *Voy.* Louviers.

Boullenc (Jacques), astrologue à Bologne, natif du diocèse de Dol en Bretagne. Il fit plusieurs traités d'astrologie que nous ne connaissons pas; il prédit les troubles de Paris sous Charles VI, ainsi que la prise de Tours par le Dauphin. Il dressa aussi, dit-on, l'horoscope de Pothon de Saintrailles, en quoi on assure qu'il rencontra juste[2].

Boulvèse, professeur d'hébreu au collége de Montaigu. Il a écrit l'histoire de la possession de Laon en 1556; c'est l'aventure de Nicole Aubry.

Boundschesch, ou *Livre de l'éternité*, très-révéré des anciens Persans. C'est là qu'on voit qu'Ormusd est l'auteur du bien et du monde pur, Arimane l'auteur du mal et du monde impur. Un jour qu'Ormusd l'avait vaincu, Arimane, pour se venger, tua un bœuf qu'Ormusd avait créé : du sang de ce bœuf naquit le premier homme, sur lequel Ormusd répandit la force et la fraîcheur d'un adolescent de quinze ans, en jetant sur lui une goutte d'*eau de santé* et une goutte d'*eau de vie*. Ce premier homme s'appela Kaid-Mords; il vécut mille ans et en régna cinq cent soixante. Il produisit un arbre, des fruits duquel naquit le genre humain. Arimane, ou le diable, sous la figure d'un serpent, séduisit le premier couple et le corrompit; les premiers hommes déchus se couvrirent alors de vêtements noirs et attendirent tristement la résurrection; car ils avaient introduit le péché dans le monde. On voit là une tradition altérée de la Genèse.

Bounsio, Japonaise que favorisaient les Kamis, esprits familiers du Japon. Elle désirait avoir des enfants. Par l'aide de ces esprits, elle pondit cinq cents œufs, d'où sortirent cinq cents enfants éclos au four.

Bourget ou **Burgot**, sorcier compromis avec Michel Verdung. *Voy.* Verdung.

Bourignon (Antoinette), visionnaire, née à Lille en 1616, morte en 1680 dans la Frise. Elle



était si laide, qu'à sa naissance on hésita si on ne l'étoufferait pas comme un monstre. Elle se consola de l'aversion qu'elle inspirait par la lecture mal digérée de livres qui enflammèrent son imagination vive et ardente. Elle eut des visions et des extases. Elle se mit à prêcher, se fit chasser de Lille, et se retira en Hollande. Elle voyait partout des démons et des magiciens; et ses nombreux ouvrages, qui furent tous imprimés sous ses yeux, en français, en flamand et en allemand, combattent tout culte extérieur et toute liturgie, en faveur d'une perfection mystique qui ne vient pas de Dieu. Les plus célèbres de ces écrits sont le traité du *Nouveau ciel et du règne de l'Antechrist,* et son livre *De l'aveuglement des hommes et de la lumière née en ténèbres.*

Bourreau. Le maître des hautes œuvres avait jadis diverses prérogatives. On lui attribuait même, dans plusieurs provinces, le privilége de guérir certaines maladies, en les touchant de la

[1] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 246.

[2] Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, rapporté à la fin des *Remarques de Joly sur Bayle.*

main lorsqu'il revenait d'une exécution de mort[1]. On disait autrefois à Paris qu'il était dangereux de se jouer avec le bourreau, peut-être à cause de ce fait : Un soir du dernier siècle, le marquis de Lally, revenant d'un petit souper, s'avisa de vouloir s'introduire, avec deux de ses amis, dans une maison où l'on dansait. C'était la maison du bourreau; et le bourreau, lui-même, leur ouvrit la porte en se faisant connaître. Vingt ans après, le marquis de Lally mourait de la main de ce bourreau.



Bourignon. — Elle se mit à prêcher.

Bourru. Les Parisiens faisaient autrefois beaucoup de contes sur un fantôme imaginaire qu'ils appelaient le moine bourru. Ils en effrayaient les enfants. Croque-mitaine lui a succédé.

Boury, agent de sorcellerie. *Voy.* FLAQUE.



Bourreau.

Bousanthropie, maladie d'esprit qui frappait certains visionnaires, et leur persuadait qu'ils étaient changés en bœufs. Mais les bousanthropes sont bien moins communs que les loups-garous ou lycanthropes dans les annales des égarements de l'esprit humain.

Bouton de bachelier. Les jeunes paysans anglais prétendaient autrefois savoir d'avance quels seraient leurs succès auprès des jeunes filles qu'ils voulaient rechercher en mariage, en portant dans leur poche une plante nommée bouton de bachelier, de l'espèce des lychnis, et dont la fleur ressemble à un bouton d'habit. Ils jugeaient s'il fallait espérer ou désespérer, selon que ces boutons s'épanouissaient ou non[1].

Boville ou **Bovelles**, *Bovillus* (Charles de),

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. I, p. 443.

[1] Smith, *Notes aux joyeuses commères de Shakspeare*, acte III.

Picard, mort vers 1553. Il veut établir, dans son livre *De sensu,* cette opinion que le monde est un animal, opinion d'ailleurs ancienne, renouvelée plusieurs fois depuis et assez récemment par Félix Nogaret[1]. On cite encore de Bovillus ses *Lettres*[2], sa *Vie de Raymond Lulle*, son *Traité des douze nombres* et ses *Trois dialogues sur l'immortalité de l'âme, la résurrection et la fin du monde*[3].

Boxhorn (Marc Zuerius), critique hollandais, né à Berg-op-Zoom en 1612. On recherche de lui un *Traité des songes,* qui passe pour un ouvrage rare et curieux[4].

Braccesco (Jean), alchimiste de Brescia, qui florissait au seizième siècle. Il commenta l'ouvrage arabe de Geber, dans un fatras aussi obscur que le livre commenté. Le plus curieux de ses traités est *Le bois de vie, où l'on apprend la médecine au moyen de laquelle nos premiers pères ont vécu neuf cents ans*[5].

Brag, lutin nocturne qui s'annonce chez les Anglais par un bruit de grelots si fort qu'on peut le prendre pour un cheval de poste. On ne le voit pas d'abord, mais son plaisir est de poser ses deux pattes de devant sur les épaules du passager qu'il veut intriguer. Après s'être fait traîner ainsi quelques pas, il s'enfuit en poussant un joyeux hennissement. Il a eu l'audace de se montrer en 1809 dans la ville d'York.

Bragadini (Marc-Antoine), alchimiste, originaire de Venise, décapité dans la Bavière, en 1595, parce qu'il se vantait de faire de l'or, qu'il ne tenait que des libéralités d'un démon, comme disent les récits du temps. Son supplice eut lieu à Munich, par l'ordre du duc Guillaume II. On arrêta aussi deux chiens noirs qui accompagnaient partout Bragadini, et que l'on reconnut être ses démons familiers. On leur fit leur procès; ils furent tués en place publique à coups d'arquebuse.

1 Dans un petit volume intitulé *La terre est un animal.*

2 *Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum*, recueillies avec les traités *De duodecim numeris, De numeris perfectis,* etc., à la suite du *Liber de intellectu, de sensu,* etc. In-fol., rare. Paris, H. Estienne, 1510.

3 *Vita Raymundi eremitæ,* à la suite du *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis.* In-4°. Paris, 1514. — *Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi excidio et illius instauratione*, In-8°. Lyon, Gryphius, 1552.

4 *Marci Zuerii Boxhornii Oratio de somniis.* Lugduni Batav., 1639, vol. in-4°.

5 *Legno della vita, nel quale si dichiara la medicina per la quale i nostri primi padri vivevano nove cento anni.* Rome, 1542, in-8°. — *La esposizione di Geber filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura.* In-8°. Venise, 1544. — Ces deux ouvrages, traduits en latin, se trouvent dans le recueil de Gratarole, *Vera alchemiæ doctrina*, et dans le tome Ier de la bibliothèque chimique de Manget; ils sont aussi publiés séparément sous le titre : *De alchemia dialogi duo.* In-4°. Lugd., 1548.

Brahma, dieu créateur des Indiens. Ils lui reconnaissent neuf fils, qui sont autant de petits Brahmas: Takin, né de l'orteil du dieu; Poulaguin, de son nombril; Poulatien, de son oreille; Pirrougou, de son épaule; Méradou, de ses mains; Chanabadi, de son visage; Anguira, de son nez; Narissen, de son esprit, et Atri, de ses yeux.

Brahmanes, Brahmes et Brahmines, sectateurs de Brahma dans l'Inde. Ils croient que l'âme de Brahma passa successivement dans quatre-vingt mille corps différents, et s'arrêta un peu dans celui d'un éléphant blanc avec plus de complaisance; aussi révèrent-ils l'éléphant blanc.

Ils sont la première des quatre castes du peuple qui adore Brahma. Ces philosophes, dont on a conté tant de choses, vivaient autrefois en partie dans les bois, où ils consultaient les astres et faisaient de la divination, et en partie dans les villes pour enseigner la morale aux princes indiens. Quand on allait les écouter, dit Strabon, on devait le faire dans le plus grand silence. Celui qui toussait ou crachait était exclu.

Les Brahmanes croient à la métempsycose, ne mangent que des fruits ou du lait, et ne peuvent toucher un animal sans se rendre immondes. Ils disent que les bêtes sont animées par les âmes des anges déchus, système dont le père Bougeant a tiré un parti ingénieux.

Il y avait dans les environs de Goa une secte de brahmanes qui croyaient qu'il ne fallait pas attendre la mort pour aller dans le ciel. Lorsqu'ils se sentaient bien vieux, ils ordonnaient à leurs disciples de les enfermer dans un coffre et d'exposer le coffre sur un fleuve voisin qui devait les conduire en paradis. Mais le diable était là qui les guettait; aussitôt qu'il les voyait embarqués, il rompait le coffre, empoignait son homme; et les habitants du pays, retrouvant la boîte vide, s'écriaient que le vieux brahmane était allé auprès de Brahma.

Ce Brahma, chef des brahmanes ou brahmes, ou brahmines, est, comme on sait, l'une des trois personnes de la trinité indienne. Il resta plusieurs siècles, avant de naître, à réfléchir dans un œuf d'or, de la coquille duquel il fit le ciel et la terre. Il avait cinq têtes; il en perdit une dans une bataille, et se mit ensuite à produire quatorze mondes, l'un de son cerveau, l'autre de ses yeux, le troisième de sa bouche, le quatrième de son oreille gauche, le cinquième de son palais, le sixième de son cœur, le septième de son estomac, le huitième de son ventre, le neuvième de sa cuisse gauche, le dixième de ses genoux, le onzième de son talon, le douzième de l'orteil de son pied droit, le treizième de la plante de son pied gauche et le dernier de l'air qui l'environnait. Les habitants de chacun de ces mondes ont des qualités qui les distinguent, analogues à leur origine; ceux du monde sorti du cerveau de Brahma sont sages et savants.

Les brahmines sont fatalistes; ils disent qu'à la naissance de chaque être mortel, Brahma écrit tout son horoscope qu'aucun pouvoir n'a plus le moyen de changer.

Les brahmines, toujours astrologues et magiciens, jouissent encore à présent du privilége de ne pouvoir être mis à mort pour quelque crime que ce soit. Un Indien qui aurait le malheur de tuer un brahmine ne peut expier ce crime que par douze années de pèlerinage, en demandant l'aumône et faisant ses repas dans le crâne de sa victime.



Brahmane.

Les brahmanes de Siam croient que la terre périra par le feu, et que de sa cendre il en renaîtra une autre qui jouira d'un printemps perpétuel.

Le juge Boguet, qui fut dans son temps le fléau des sorciers, regarde les brahmanes comme d'insignes magiciens, qui faisaient le beau temps et la pluie en ouvrant ou fermant deux tonneaux qu'ils avaient en leur puissance. Leloyer assure, page 337, que les brahmanes, ou brahmines, vendent toujours les vents par le moyen du diable; et il cite un pilote vénitien qui leur en acheta au seizième siècle.

Brandebourg. On assure encore, dans les villages de la Poméranie et de la Marche électorale, que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un esprit apparaît dans les airs, sous l'apparence d'une grande statue de marbre blanc. Mais c'est une femme animée. Elle parcourt les appartements du château habité par la personne qui doit mourir, sans qu'on ose arrêter sa marche. Il y a longtemps que cette apparition n'a lieu; et l'on conte qu'un page ayant eu l'audace un jour de se placer devant la grande femme blanche, elle le jeta à terre avec tant de violence qu'il resta mort sur la place.

Bras de fer, berger sorcier. *Voy.* Hocque.

Brebis. *Voy.* Troupeaux.

Brennus, général gaulois. Après qu'il se fut emparé de Delphes, et qu'il eut profané le temple d'Apollon, il survint un tremblement de terre, accompagné de foudres et d'éclairs et d'une pluie de pierres qui tombait du mont Parnasse; ce qui mit ses gens en tel désarroi qu'ils se laissèrent vaincre; Brennus, déjà blessé, se donna la mort.

Briffaut, démon peu connu, quoique chef de

légion. Il s'était logé dans le corps d'une possédée de Beauvais, au commencement du dix-septième siècle.

Brigitte (sainte). Il y a dans les Révélations de sainte Brigitte de terribles peintures de l'enfer. Les ennemis de la religion ont trouvé dans ces écrits un thème à leurs déclamations. Mais ce ne sont pas là des livres canoniques; l'Église n'ordonne pas de les croire, et ils ne s'adressent pas à toute sorte de lecteurs.

Brinvilliers (Marie-Marguerite, marquise de),



femme qui, de 1666 à 1672, empoisonna, ou du moins fut accusée d'avoir empoisonné, sans motifs de haine, quelquefois même sans intérêt, parents, amis, domestiques; elle allait jusque dans les hôpitaux donner du poison aux malades. Il faut attribuer tous ces crimes à une horrible démence ou à cette dépravation atroce dont on ne voyait autrefois d'autre explication que la possession du diable. Aussi a-t-on dit qu'elle s'était vendue à Satan.

Dès l'âge de sept ans, la Brinvilliers commença, dit-on, sa carrière criminelle, et il a été permis à des esprits sérieux de redouter en elle un affreux démon possesseur. Elle fut brûlée en 1676. Les empoisonnements continuèrent après sa mort. *Voy.* VOISIN.

Dans l'*Almanach prophétique* de 1842, M. Eugène Bareste a tenté de justifier la marquise de Brinvilliers. Mais il n'est pas possible qu'on l'ait noircie. — Görres, dans sa *Mystique*, reconnaît dans les crimes de cette femme l'influence satanique, comme on a pu la voir de nos jours dans un monstre appelé Dumollard.

Brioché (Jean), arracheur de dents qui, vers l'an 1650, se rendit fameux par son talent dans l'art de faire jouer les marionnettes. Après avoir amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse et s'arrêta à Soleure, où il donna une représentation en présence d'une assemblée nombreuse, qui ne se doutait pas de ce qu'elle allait voir, car les Suisses ne connaissaient pas les marionnettes. A peine eurent-ils aperçu Pantalon, le diable, le médecin, Polichinelle et leurs bizarres compagnons, qu'ils ouvrirent des yeux effrayés. De mémoire d'homme, on n'avait entendu parler dans le pays d'êtres aussi petits, aussi agiles et aussi babillards que ceux-là. Ils s'imaginèrent que ces petits hommes qui parlaient, dansaient, se battaient et se disputaient si bien ne pouvaient être qu'une troupe de lutins aux ordres de Brioché.

Cette idée se confirmant par les confidences que les spectateurs se faisaient entre eux, quelques-uns coururent chez le juge, et lui dénoncèrent le magicien.

Le juge, épouvanté, ordonna à ses archers d'arrêter le sorcier, et l'obligea à comparaître devant lui. On garrotta Brioché, on l'amena devant le magistrat, qui voulut voir les pièces du procès; on apporta le théâtre et les démons de bois, auxquels on ne touchait qu'en frémissant; et Brioché fut condamné à être brûlé avec son attirail. Cette sentence allait être exécutée, lorsque survint un nommé Dumont, capitaine des gardes suisses au service du roi de France : curieux de voir le magicien français, il reconnut le malheureux Brioché qui l'avait tant fait rire à Paris. Il se rendit en toute hâte chez le juge : après avoir fait suspendre d'un jour l'arrêt, il lui expliqua l'affaire, lui fit comprendre le mécanisme des marionnettes, et obtint l'ordre de mettre Brioché en liberté. Ce dernier revint à Paris, se promettant bien de ne plus songer à faire rire les Suisses dans leur pays[1].

Brizomantie, divination par l'inspiration de Brizo, déesse du sommeil; c'était l'art de deviner les choses futures ou cachées par les songes naturels.

Brocéliande, forêt enchantée des romans de chevalerie.

Brognoli, savant religieux italien de l'ordre des frères mineurs, a exorcisé et délivré plusieurs énergumènes et laissé un livre curieux, intitulé *Alexicacon, hoc est de maleficiis ac moribus maleficis cognoscendis.* Venise, 1714.

Brohon (Jean), médecin de Coutances, au seizième siècle. Des amateurs recherchent de lui : 1° *Description d'une prodigieuse et merveilleuse comète,* avec un traité présagique des comètes; in-8°, Paris, 1568. — 2° *Almanach,* ou *Journal astrologique,* avec les jugements pronostiques pour l'an 1572; Rouen, 1571, in-12.

Brolic (Corneille), jeune garçon du pays de Labourd, que Pierre Delancre interrogea comme sorcier au commencement du dix-septième siècle. Il avoua qu'il fut violenté pour baiser le derrière du diable. « Je ne sais s'il dit cela par modestie, ajoute Delancre; car c'est un fort civil enfant. Mais il ajouta qu'il soutint au diable qu'il aimerait mieux mourir que lui baiser le derrière, si bien qu'il ne le baisa qu'au visage; et il eut beau-

[1] *Lettres de Saint-André sur la magie, Démoniana, Dictionnaire d'anecdotes suisses.*

coup de peine à se tirer du sabbat, dont il n'approuvait pas les abominations[1]. »

Bronzet, lutin qui fréquentait l'abbaye de Montmajor, près d'Arles. *Voy.* Puck.

Brossier (Marthe), fille d'un tisserand de Romorantin, qui se dit possédée et convulsionnaire en 1569, à l'âge de vingt-deux ans. Elle se fit exorciser; les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. Elle parcourait les villes, et le diable, par sa bouche, parlait hébreu, grec, latin, anglais, etc. On disait aussi qu'elle découvrait les secrets; on assure que dans ses cabrioles elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre.

L'official d'Orléans, qui se défiait d'elle, lui dit qu'il allait l'exorciser, et conjugua, dans Despautère, les verbes *nexo* et *texo*. Le démon aussitôt la renversa à terre, où elle fit ses contorsions. Charles Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison de confiance. On mit à son insu de l'eau bénite dans sa boisson, qui n'opéra pas plus d'effet que l'eau ordinaire; on lui en présenta dans un bénitier, qu'elle crut bénite, et aussitôt elle tomba par terre, se débattit et fit les grimaces accoutumées. L'évêque, un Virgile à la main, feignit de vouloir l'exorciser, et prononça d'un ton grave : *Arma virumque cano.* Les convulsions de Marthe ne manquèrent pas de redoubler. Certain alors de l'imposture, Charles Miron chassa la prétendue possédée de son diocèse, comme on l'avait chassée d'Orléans.

A Paris, les médecins furent d'abord partagés sur son état; mais bientôt ils prononcèrent qu'il y avait beaucoup de fraude, peu de maladie, et que le diable n'y était pour rien : *Nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca.* Le parlement prit connaissance de l'affaire, et condamna Marthe à s'en retourner à Romorantin, chez ses parents, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle.

Cependant elle se fit conduire quelque temps après devant l'évêque de Clermont qu'elle espérait tromper; mais un arrêt du parlement la mit en fuite. Elle se réfugia à Rome, où elle fut enfermée dans une communauté; là finit sa possession. On peut voir sur cette affaire les lettres du cardinal d'Ossat et une brochure intitulée *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier,* par le médecin Marescot, qui assista aux exorcismes (in-8°, Paris, 1599).

Brothers (Richard), enthousiaste anglais qui, au dix-septième siècle, se disait prophète et neveu de Dieu, à peu près comme David-Georges. Il enseignait que toutes les âmes avaient été créées en même temps que celle d'Adam, et avaient péché avec lui dans le paradis terrestre. Il croyait à la métempsycose, et disait que son âme était celle de saint Jacques le Mineur. Il se proposait d'aller rétablir le royaume d'Israël, et il s'adressa dans ce but au roi et au parlement. Il avait beaucoup de disciples, à qui il promettait un miracle éclatant. Il devait changer son bâton en serpent, au milieu du Strand, à l'heure de midi; ce qui échoua. Il annonçait aussi un tremblement de terre; à propos de cette prophétie, beaucoup de personnes désertèrent Londres. Mais le tremblement de terre n'eut pas lieu, et le prophète fut mis en prison. Nous n'en savons pas plus sur le compte de cet homme.

Broucolaques. *Voy.* Vampires.

Brouette de la Mort. C'est une opinion généralement reçue parmi les paysans de la basse Bretagne que, quand quelqu'un est destiné à rendre bientôt le dernier soupir, la brouette de la Mort passe dans le voisinage. Elle est couverte d'un drap blanc, et des spectres la conduisent; le moribond entend même le bruit de sa roue[1]. Dans certains cantons, cette brouette est le char de la Mort, *carrick an Nankou,* et le cri de la fresaie annonce son passage[2].

Brown (Thomas), médecin anglais, mort en 1682. Il combattit les erreurs dans un savant ouvrage[3] que l'abbé Souchay a traduit en français sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires,* ou examen de plusieurs opinions reçues comme vraies et qui sont fausses ou douteuses. 2 vol. in-12. Paris, 1733 et 1742. Ce livre, utile quand il parut, l'est encore aujourd'hui, quoique beaucoup de ses erreurs soient dissipées. Les connaissances du docteur Brown sont vastes, ses jugements souvent justes; quelquefois cependant il remplace une erreur par une autre.

L'*Essai sur les erreurs populaires* est divisé en sept livres. On recherche dans le premier la source des erreurs accréditées; elles doivent naissance à la faiblesse de l'esprit humain, à la curiosité, à l'amour de l'homme pour le merveilleux, aux fausses idées, aux jugements précipités.

Dans le second livre on examine les erreurs qui attribuent certaines vertus merveilleuses aux minéraux et aux plantes : telles sont les qualités surnaturelles qu'on donne à l'aimant et le privilége de la rose de Jéricho qui, dans l'opinion des bonnes gens, fleurit tous les ans la veille de Noël.

Le troisième livre est consacré aux animaux, et combat les merveilles qu'on débite sur leur compte et les propriétés que des charlatans donnent à quelques-unes de leurs parties ou de leurs sécrétions.

Le quatrième livre traite des erreurs relatives à l'homme. L'auteur détruit la vertu cordiale

[1] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., p. 75.

[1] *Voyage de M. Cambry dans le Finistère*, t. I.

[2] M. Kératry, *Le dernier des Beaumanoir,* ch. xxvi.

[3] *Pseudodoxia epidemica or enquiries the vulgar errors,* etc. In-fol. Londres, 1646.

accordée au doigt annulaire, le conte populaire qui fait remonter l'origine des éternuments à une épidémie dans laquelle on mourait en éternuant, la puanteur spéciale des Juifs, les pygmées, les années climatériques.

Le cinquième livre est consacré aux erreurs qui nous sont venues par la faute des peintres; comme le nombril de nos premiers parents, le sacrifice d'Abraham, où son fils Isaac est représenté enfant, tandis qu'il avait quarante ans.

L'auteur discute dans le livre sixième les opinions erronées ou hasardées qui ont rapport à la cosmographie et à l'histoire. Il combat les jours heureux ou malheureux, les idées vulgaires sur la couleur des nègres.

Le septième livre enfin est consacré à l'examen de certaines traditions reçues, sur la mer Morte, la tour de Babel, les rois de l'Épiphanie, etc.

Le savant ne se montre pas crédule; cependant il croyait, comme tout chrétien, aux sorciers et aux démons. Le docteur Hutchinson cite de lui un fait à ce sujet dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, deux personnes accusées de sorcellerie allaient être jugées à Norwich; le grand jury consulta Brown, dont on révérait l'opinion et le savoir. Brown signa une attestation dont on a conservé l'original, dans laquelle il reconnaît l'existence de sorciers et l'influence du diable; il y cite même des faits analogues à ceux qui faisaient poursuivre les deux accusés, et qu'il présente comme incontestables. Ce fut cette opinion qui détermina la condamnation des prévenus.

Brownie, lutin écossais. Le roi Jacques regardait Brownie comme un agent de Satan; Kirck en fait un bon génie. Aux îles d'Arkney, on répand encore des libations de lait dans la cavité d'une pierre appelée la pierre de Brownie, pour s'assurer sa protection. Le peuple de ces îles croit Brownie doux et pacifique; mais si on l'offense, il ne reparaît plus. Dans quelques châteaux de l'Écosse, on croit avoir un Brownie, qui est un démon familier.

Brudemort, démon noir qui est dans la Normandie l'épouvante des campagnes. Il est servi par ses dix mille *huarts*, qui sont des lutins ténébreux, hurlant la nuit et mettant leur joie à faire peur aux bonnes gens.

Bruhesen (Pierre Van), docteur et astrologue de la Campine, mort à Bruges en 1571. Il publia dans cette ville, en 1550, son *Grand et perpétuel almanach*, où il indique scrupuleusement, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à purger, baigner, raser, saigner, couper les cheveux et appliquer les ventouses. Ce modèle de l'almanach de Liége fit d'autant plus de rumeur à Bruges, que le magistrat, qui donnait dans l'astrologie, fit très-expresses défenses à quiconque exerçait dans sa ville le métier de barberie de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens pendant les jours *néfastes*.

François Rapaërt, médecin de Bruges, publia contre Bruhesen le *Grand et perpétuel almanach, ou fléau des empiriques et des charlatans*[1]. Mais Pierre Haschaert, chirurgien partisan de l'astrologie, défendit Bruhesen dans son *Bouclier astrologique contre le fléau des astrologues de François Rapaërt*[2], et depuis on a fait des almanachs sur le modèle de Bruhesen, et ils n'ont pas cessé d'avoir un débit immense.

Brulefer. C'est le nom que donnent les *Véritables clavicules de Salomon* à un démon ou esprit qu'on invoque quand on veut se faire aimer.

Brunehaut, reine d'Austrasie. Elle contracta avec Satan un marché en teneur duquel il devait lui faire en une nuit une route sur Tournay. Elle devait être finie avant le chant du coq. Mais Brunehaut fit chanter son coq au moment où le diable apportait la dernière pierre; ce qui rompait le marché. Cette pierre énorme est encore visitée et s'appelle la pierre de Brunehaut[3].

Bruno (Giordano), né à Nole dans le royaume de Naples, au milieu du seizième siècle. Il quitta l'habit monastique pour se jeter dans la philosophie hostile, et publia à Londres, en 1584, son livre de l'*Expulsion de la bête triomphante*[4]. Ce livre fut supprimé. C'était une critique, stupide dans le fond, maligne dans les détails, de toutes les religions, et spécialement de la religion chrétienne.

Ayant voulu revoir sa patrie, il fut arrêté à Venise en 1598, transféré à Rome, condamné et brûlé le 17 février de l'an 1600, moins pour ses impiétés flagrantes que pour ses doctrines effroyables et ses mauvaises mœurs. Il avait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries hermétiques; il a même laissé des écrits sur l'alchimie[5], et d'autres ouvrages dont quelques-uns ont partagé son bûcher[6]. Si on s'étonne de cette rigueur, il faut songer que les crimes qu'on poursuivait ainsi et qui troublaient la société, la corrompaient et hâtaient sa dissolution, inspiraient plus d'horreur alors que n'en inspire aujourd'hui chez nous l'assassinat.

Brunon. « L'empereur Henri III allait en bateau sur le Danube, en son duché de Bavière,

[1] *Magnum et perpetuum almanach, seu empiricorum et medicastrorum flagellum*. In-12, 1551.

[2] *Clypeus astrologicus contra flagellum astrologorum Francisci Rapardi*. In-12, 1551.

[3] Voyez cette tradition dans les *Légendes infernales*.

[4] *Spaccio de la bestia triomphante, proposto da Giove, effetuato dal conseglo, revelato da Mercurio, recitato da Sofia, udito da Saulino, registrato dal Nolano, diviso in tre dialogi, subdivisi in tre parti*. In Parigi. Londres, 1584, in-8°.

[5] *De compendiosa architectura et complemento artis Lullii*, etc. In-16. Paris, 1582, etc.

[6] Particulièrement *La cena de le ceneri, descrita in cinque dialogi*, etc. In-8°. Londres, 1581.

accompagné de Brunon, évêque de Wurtzbourg, et de quelques autres seigneurs. Comme il passait près du château de Grein, il se trouva en péril imminent de se noyer, lui et les siens, dans un lieu dangereux ; cependant il se tira heureusement de ce péril. Mais incontinent on aperçut au haut d'un rocher un homme noir qui appela Brunon, lui disant : — Évêque, sache que je suis un diable, et qu'en quelque lieu que tu sois, tu es à moi. Je ne puis aujourd'hui te mal faire ; mais tu verras avant peu.

» Brunon, qui était homme de bien, fit le signe de la croix, et après qu'il eut conjuré le diable, on ne sut ce qu'il devint. Mais bientôt, comme l'empereur dînait à Ebersberg avec sa compagnie, les poutres et le plafond d'une chambre basse où ils étaient s'écroulèrent ; l'empereur tomba dans une cuve où il ne se fit point de mal, et Brunon eut en sa chute tout le corps tellement brisé qu'il en mourut. — De ce Brunon ou Bruno nous avons quelques commentaires sur les Psaumes[1]. » — Il n'y a qu'un petit malheur dans ce conte rapporté par le Leloyer, c'est que tout en est faux.



Brunehaut.

Brur, nom donné dans le Dauphiné à certaines femmes qui sont, en quelque sorte, possédées. *Voy.* Kurgon.

Brutus. Plutarque rapporte que, peu de temps avant la bataille de Philippes, Brutus, étant seul et rêveur dans sa tente, aperçut un fantôme d'une taille démesurée, qui se présenta devant lui en silence, mais avec un regard menaçant. Brutus lui demanda s'il était dieu ou homme, et ce qu'il voulait. Le spectre lui répondit : — Je suis ton mauvais génie, et je t'attends aux champs de Philippes. « Eh bien ! nous nous y verrons ! » répliqua Brutus. Le fantôme disparut ; mais on dit qu'il se montra derechef au meurtrier de César, la nuit qui précéda la bataille de Philippes, où Brutus se tua de sa main.

Bucaille (Marie), jeune Normande de Valognes, qui, au dernier siècle, voulut se faire passer pour béate. Mais bientôt ses visions et ses extases devinrent suspectes ; elle s'était dite quelquefois assiégée par les démons ; elle se faisait accompagner d'un prétendu moine, qui disparut dès qu'on voulut examiner les faits ; elle se proclama possédée. Pour s'assurer de la vé-

[1] Leloyer, *Discours et histoire des spectres,* liv. III, ch. xvi.

rité des prodiges qu'elle opérait, on la fit enfermer au secret. On reconnut que les visions de Marie Bucaille n'étaient que fourberies; qu'elle n'était certainement pas en commerce avec les anges. Elle fut fouettée et marquée, et tout fut fini [1].

Bucer (Martin), grand partisan de Luther, mort à Cambridge en 1551. On l'a peint suivi d'un démon qui le soufflait. « Comme il était



aux abois de la mort, assisté de ses amis, le diable s'y trouva aussi, l'accueillant avec une figure si hideuse, qu'il n'y eut personne qui, de frayeur, n'y perdît presque la vie. Icelui diable l'empoigna rudement, lui creva le ventre, le tua en lui tordant le cou, et emporta son âme, qu'il poussa rudement devant lui aux enfers [2]. »

Buckingham (George Villiers, duc de), favori de Jacques Ier, mort à Portsmouth en 1628, illustre surtout par sa fin tragique. — On sait qu'il fut assassiné par Felton, officier à qui il avait fait des injustices. Quelque temps avant sa mort, Guillaume Parker, ancien ami de sa famille, aperçut à ses côtés en plein midi le fantôme du vieux sir George Villiers, père du duc, qui depuis longtemps ne vivait plus. Parker prit d'abord cette apparition pour une illusion de ses sens; mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'avertir le duc de Buckingham d'être sur ses gardes, et disparut. Parker, demeuré seul, réfléchit à cette commission, et, la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter. Le fantôme revint une seconde fois et

[1] *Lettres du médecin Saint-André sur la magie et sur les maléfices*, p. 188 et 431.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. I, disc. I.

joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker se décida à lui obéir; mais il fut traité de fou, et Buckingham dédaigna son avis.

Le spectre reparut une troisième fois, se plaignit de l'endurcissement de son fils, et tirant un poignard de dessous sa robe : « Allez encore, dit-il à Parker, annoncer à l'ingrat que vous avez vu l'instrument qui doit lui donner la mort. »

Et de peur qu'il ne rejetât ce nouvel avertissement, le fantôme révéla à son ami un des plus intimes secrets du duc. — Parker retourna à la cour. Buckingham, d'abord frappé de le voir instruit de son secret, reprit bientôt le ton de la raillerie, et conseilla au prophète d'aller se guérir de sa démence. Néanmoins, quelques semaines après, le duc de Buckingham fut assassiné. On ne dit pas si le couteau de Felton était ce même poignard que Parker avait vu dans la main du fantôme.

Bucon, mauvais démon, cité dans les *Clavicules de Salomon*. Il sème la jalousie et la haine.

Budas, hérétique qui fut maître de Manès, et auteur de l'hérésie manichéenne. C'était, dit Pierre Delancre [1], un magicien élève des Brahmanes, et en plein commerce avec les démons. Un jour qu'il voulait faire je ne sais quel sacrifice magique, le diable l'enleva de terre et lui tordit le cou [2] : digne récompense de la peine qu'il avait prise de rétablir par le manichéisme la puissance de Satan !

Buer, démon de seconde classe, président aux enfers; il a la forme d'une étoile ou d'une roue à cinq branches, et s'avance en roulant sur lui-



même. Il enseigne la philosophie, la logique et les vertus des herbes médicinales. Il se vante de donner de bons domestiques et de rendre la santé aux malades. Il commande cinquante légions.

Bugnot (Étienne), gentilhomme de la cham-

[1] *Discours des spectres*, liv. VIII, ch. v.

[2] Socrate, *Histor. eccles.*, lib. I, cap. XXI.

bre de Louis XIV, auteur d'un livre rare intitulé *Histoire récente* pour servir de preuve à la vérité du purgatoire, vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un *Abrégé de la vie d'André Bugnot,* colonel d'infanterie, et le récit de son apparition après sa mort. In-12, Orléans, 1665. Cet André Bugnot était le frère d'Étienne. Son apparition et ses révélations n'ont rien d'original.

Buisson d'épines. Selon une coutume assez singulière, quand il y avait un malade dans une maison, chez les anciens Grecs, on attachait à la porte un buisson d'épines, pour éloigner les esprits malfaisants.

Bullet (Jean-Baptiste), académicien de Besançon, mort en 1775. On recherche ses *Dissertations sur la mythologie française* et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France. In-12, Paris, 1771.

Bune, démon puissant, grand-duc aux enfers. Il a la forme d'un dragon avec trois têtes, dont la troisième seulement est celle d'un homme. Il ne parle que par signes; il déplace les cadavres, hante les cimetières et rassemble les démons sur les sépulcres. Il se vante d'enrichir et de rendre éloquents ceux qui le servent. Trente légions lui obéissent [1].

Les démons soumis à Bune, et appelés *Bunis,* sont redoutés des Tartares, qui les disent très-malfaisants. Il faut avoir la conscience nette pour être à l'abri de leur malice; car leur puissance est grande et leur nombre est immense. Cependant les sorciers du pays les apprivoisent, et c'est par le moyen des Bunis qu'ils se vantent de découvrir l'avenir.

Bungey (Thomas), moine anglais, élève, ami et serviteur de Roger Bacon, avec qui les démonographes l'accusent d'avoir travaillé sept ans à la merveilleuse tête d'airain qui parla, comme on sait [2]. On ajoute qu'il était magicien, et on en donne pour preuve qu'il publia un livre de la magie naturelle, *De magia naturali*, aujourd'hui peu connu.

Les bonnes gens racontent que l'illustre religieux, ayant formé le projet d'entourer l'Angleterre d'un mur d'airain, avait fabriqué une tête de bronze, prodigieux androïde qui devait avertir son serviteur, le frère Bungey, du moment favorable à l'érection de la muraille. Un jour la tête dit : Il est temps. Bungey dormait. Un autre jour elle répéta : Il est temps. Bunger dormait encore. Une troisième fois elle ouvrit la bouche et s'écria : Il n'est plus temps. Aussitôt la maison, ébranlée dans ses fondements, ensevelit Bungey sous ses ruines.

Delrio l'absout de l'accusation de magie [3], et il avoue que son livre ne contient qu'une certaine dose d'idées superstitieuses. Une autre preuve qu'il n'était pas magicien, mais seulement un peu mathématicien, c'est qu'on l'élut provincial des franciscains en Angleterre [1].

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Voyez Bacon.
[3] *Disquisit. magic.*, lib. I, cap. III, q. I.

Bunis, démons tartares. *Voy.* Bune.

Buplage ou **Buptage.** « Après la bataille donnée entre le roi Antiochus et les Romains, un officier nommé Buplage, tué dans le combat, où il avait reçu douze blessures mortelles, se leva tout d'un coup au milieu de l'armée romaine victorieuse, et cria d'une voix grêle à l'homme qui le pillait :

Cesse, soldat romain, de dépouiller ainsi
Ceux qui sont descendus dans l'enfer obscurci...

» Il ajouta en vers que la cruauté des Romains serait bientôt punie, et qu'un peuple sorti de l'Asie viendrait désoler l'Europe; ce qui peut marquer l'irruption des Francs sur les terres de l'empire. Après cela, bien que mort, il monta sur un chêne, et prédit qu'il allait être dévoré par un loup; ce qui eut lieu, quoiqu'il fût sur un chêne. Quand le loup eut avalé le corps, la tête parla encore aux Romains et leur défendit de lui donner la sépulture. Tout cela paraît très-incroyable [2]. Ce ne furent pas les peuples d'Asie, mais ceux du Nord qui renversèrent l'empire romain; mais on a cru longtemps que les Francs venaient de la Troade. »

Burgifer, démon ennemi de Brudemort.

Burgot (Pierre), loup-garou brûlé à Besançon en 1521 avec Michel Verdung.

Burrough (George), ministre de la religion anglicane à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, pendu comme sorcier en 1692. On l'accusait d'avoir maléficié deux femmes qui venaient de mourir. La mauvaise habitude qu'il avait de se vanter sottement qu'il savait tout ce qu'on disait de lui en son absence fut admise comme preuve qu'il communiquait avec le diable [3].

Burton (Robert), auteur d'un ouvrage intitulé *Anatomie de la mélancolie, par Démocrite le jeune,* in-4°, 1624; mort en 1639. L'astrologie était de son temps très-respectée en Angleterre, sa patrie. Il y croyait et voulait qu'on ne doutât pas de ses horoscopes. Ayant prédit publiquement le jour de sa mort, quand l'heure fut venue il se tua pour la gloire de l'astrologie et pour ne pas avoir un démenti dans ses pronostics. Cardan et quelques autres personnages habiles dans la science des astres ont fait la même chose [4].

Busas, prince infernal. *Voy.* Pruflas.

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages,* etc., p. 495.
[2] *Traité dogmatique des apparitions,* t. II, p. 183. Leloyer, p. 253.
[3] Godwin, *Vie des nécromanciens.*
[4] *Curiosités de la littérature,* traduit de l'anglais par Bertin, t. I, p. 51.

Butadieu, démon rousseau, cité dans des procédures du dix-septième siècle.

Buxtorf (Jean), Westphalien, savant dans la littérature hébraïque, mort en 1629. Les curieux lisent son *Abrégé du Talmud,* sa *Bibliothèque rabbinique* et sa *Synagogue judaïque* [1]. Cet ouvrage, qui traite des dogmes et des cérémonies des Juifs, est plein des rêveries des rabbins, à côté desquelles on trouve des recherches curieuses.

Byleth, démon fort et terrible, l'un des rois de l'enfer, selon la Pseudomonarchie de Wierus. Il se montre assis sur un cheval blanc, précédé de chats qui sonnent du cor et de la trompe.



L'adjurateur qui l'évoque a besoin de beaucoup de prudence, car il n'obéit qu'avec fureur. Il faut pour le soumettre avoir à la main un bâton de coudrier; et, se tournant vers le point qui sépare l'orient du midi, tracer hors du cercle où l'on s'est placé un triangle; on lit ensuite la formule qui enchaîne les esprits, et Byleth arrive dans le triangle avec soumission. S'il ne paraît pas, c'est que l'exorciste est sans pouvoir, et que l'enfer méprise sa puissance. On dit aussi que quand on donne à Byleth un verre de vin, il faut le poser dans le triangle; il obéit plus volontiers et sert bien celui qui le régale. On doit avoir soin, lorsqu'il paraît, de lui faire un accueil gracieux, de le complimenter sur sa bonne mine, de montrer qu'on fait cas de lui et des autres rois ses frères : il est sensible à tout cela. On ne négligera pas non plus, tout le temps qu'on passera avec lui, d'avoir au doigt du milieu de la main gauche un anneau d'argent qu'on lui présentera devant la face. Si ces conditions sont difficiles, en récompense celui qui soumet Bylet devient le plus puissant des hommes. — Il était autrefois de l'ordre des puissances; il espère un jour remonter dans le ciel sur le septième trône, ce qui n'est guère croyable. Il commande quatre-vingts légions.

Byron. *Le Vampire,* nouvelle traduite de l'anglais de lord Byron, par H. Faber; in-8°, Paris, 1819. Cette nouvelle, publiée sous le nom de lord Byron, n'est pas l'ouvrage de ce poëte, qui l'a désavouée. L'auteur n'a pas suivi les idées populaires sur les vampires; il a beaucoup trop relevé le sien. C'est un spectre qui voyage dans la Grèce, qui fréquente les sociétés d'Athènes, qui parcourt le monde, qui se marie pour sucer sa femme. Les vampires de Moravie étaient extrêmement redoutés; mais ils avaient moins de puissance. Celui-ci, quoiqu'il ait l'œil *gris-mort,* fait des conquêtes. C'est, dit-on, une historiette populaire de la Grèce moderne que lord Byron raconta dans un cercle et qu'un jeune médecin écrivit à tort; car il remit à la mode, un instant, des horreurs qu'il fallait laisser dans l'oubli.

Bythies. *Voy.* Bithies.

C

Caaba. *Voy.* Kaaba.

Caacrinolaas, nommé aussi *Caassimolar* et *Glassialabolas,* grand président aux enfers. Il se présente sous la forme d'un chien, et il en a la démarche, avec des ailes de griffon. Il donne la connaissance des arts libéraux, et, par un bizarre contraste, il inspire les homicides. On dit qu'il prédit bien l'avenir. Ce démon rend l'homme invisible et commande trente-six légions [1]. Le Grand Grimoire le nomme *Classyalabolas,* et n'en fait qu'une espèce de sergent qui sert quelquefois de monture à Nébiros ou Naberus. *Voy.* Cerbère.

Cabadès. *Voy.* Zoubdadeyer.

Cabale ou **Cabbale.** Pic de la Mirandole dit que ce mot, dans son origine hébraïque, signifie tradition [2]. L'ancienne cabale des Juifs est, selon

[1] *Operis talmudici brevis recensio et bibliotheca rabbinica.* In-8°. Bâle, 1613. *Synagoga judaica.* In-8°. Bâle, 1603, en allemand et en latin. Hanau, 1604; Bâle, 1641.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

[2] « Un critique ignorant voulait faire des affaires à Rome, au prince Pic de la Mirandole, particulière-

quelques-uns, une sorte de maçonnerie mystérieuse ; selon d'autres, ce n'est que l'explication mystique de la Bible, l'art de trouver des sens cachés dans la décomposition des mots [1], et la manière d'opérer des prodiges par la vertu de ces mots prononcés d'une certaine façon. Voyez Thémura et Théomancie. Cette science merveilleuse, si l'on en croit les rabbins, affranchit ceux qui la possèdent des faiblesses de l'humanité, leur procure des biens surnaturels, leur communique le don de prophétie, le pouvoir de faire des miracles, et l'art de transmuer les métaux en or, c'est-à-dire la pierre philosophale. Elle leur apprend aussi que le monde sublunaire ne doit durer que sept mille ans, et que tout ce qui est supérieur à la lune en doit durer quarante-neuf mille.



Caacrinolaas.

Les Juifs conservent la cabale par tradition orale ; ils croient que Dieu l'a donnée à Moïse, au pied du mont Sinaï ; que le roi Salomon, auteur d'une figure mystérieuse que l'on appelle l'*arbre de la cabale des Juifs,* y a été très-expert, et qu'il faisait des talismans mieux que personne. Tostat dit même que Moïse ne faisait ses miracles avec sa verge que parce que le grand nom de Dieu y était gravé. Valderame remarque que les apôtres faisaient pareillement des miracles avec le nom de Jésus, et les partisans de ce système citent plusieurs saints dont le nom ressuscita des morts.

La cabale grecque, inventée, dit-on, par Pythagore et par Platon, renouvelée par les Valentiniens, tira sa force des lettres grecques combinées et fit des miracles avec l'alphabet.

La grande cabale, ou la cabale dans le sens moderne proprement dite, est l'art de commercer avec les esprits élémentaires ; elle tire parti pour cela de certains mots mystérieux. Elle explique les choses les plus obscures par les nombres, par le changement de l'ordre des lettres et par des rapports dont les cabalistes se sont formés des règles. Or, voici quels sont, selon les cabalistes, les divers esprits élémentaires :

Les quatre éléments sont habités chacun par des créatures particulières, beaucoup plus parfaites que l'homme, mais soumises comme lui aux lois de la mort. L'air, cet espace immense qui est entre la terre et les cieux, a des hôtes plus nobles que les oiseaux et les moucherons. Ces mers si vastes ont d'autres habitants que les dauphins et les baleines. Les profondeurs de la terre ne sont pas destinées aux taupes seulement ; et l'élément du feu, plus sublime encore que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

Les salamandres habitent donc la région du feu ; les sylphes, le vague de l'air ; les gnomes, l'intérieur de la terre ; et les ondins ou nymphes, le fond des eaux. Ces êtres sont composés des plus pures parties des éléments qu'ils habitent. Adam, plus parfait qu'eux tous, était leur roi naturel ; mais, depuis sa faute, étant devenu impur et grossier, il n'eut plus de proportion avec ces substances ; il perdit tout l'empire qu'il avait sur elles.

Que l'on se console pourtant ; on a trouvé dans la nature les moyens de ressaisir ce pouvoir perdu. Pour recouvrer la souveraineté sur les salamandres, et les avoir à ses ordres, on attire le feu du soleil, par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; il s'y forme une poudre solaire qui se purifie elle-même des autres éléments, et qui, avalée, est souverainement propre à exhaler le feu qui est en nous, et à nous faire devenir pour ainsi dire de matière ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ont pour nous toute l'affection qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent au lieutenant de leur créateur.

De même, pour commander aux sylphes, aux gnomes, aux nymphes, on emplit d'air, de terre ou d'eau, un globe de verre ; on le laisse, bien fermé, exposé au soleil pendant un mois. Chacun de ces éléments, ainsi purifié, est un aimant qui attire les esprits qui lui sont propres.

Si on prend tous les jours, durant quelques mois, de la drogue élémentaire, formée, ainsi qu'on vient de le dire, dans le bocal ou globe de

ment pour le nom de cabale qu'il trouvait dans les ouvrages de ce prince. On demanda à ce critique ce qui l'indignait si fort dans ce mot de cabale. — Ne savez-vous pas, répondit le stupide, que ce Cabale était un scélérat tout à fait diabolique, qui eut l'impiété d'écrire beaucoup de choses contre Jésus-Christ même, qui forma une hérésie détestable et dont les sectateurs s'appellent encore cabalistes? » (Gabriel Naudé, *Apologie pour les grands personnages accusés de magie.* Adrien Baillet, *Jugements des savants.* Chap. XIII, § 2 des *Jugements sur les livres en général.*)

[1] Voyez *Abdeel.*

verre, on voit bientôt dans les airs la république volante des sylphes, les nymphes venir en foule au rivage, les gnomes, gardiens des trésors et des mines, étaler leurs richesses. On ne risque rien d'entrer en commerce avec eux, on les trouvera honnêtes, savants, bienfaisants et craignant Dieu. Leur âme est mortelle, et ils n'ont pas l'espérance de jouir un jour de l'être suprême, qu'ils connaissent et qu'ils adorent. Ils vivent fort longtemps, et ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est-ce que le temps auprès de l'éternité? Ils gémissent donc de leur condition. Pourtant, il n'est pas impossible de trouver du remède à ce mal; car, de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité, les sylphes, les gnomes, les nymphes et les salamandres deviennent participants de l'immortalité, en contractant alliance avec l'homme. (Nous transcrivons toujours les docteurs cabalistes.) Ainsi, l'âme d'une nymphe ou d'une sylphide devient immortelle quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage; un gnome ou un salamandre cesse d'être mortel en son âme du moment qu'il épouse une fille des hommes. On conçoit par là que ces êtres se plaisent avec nous quand nous les appelons. Les cabalistes assurent que les déesses de l'antiquité, et ces nymphes qui prenaient des époux parmi les hommes, et ces démons incubes et succubes des temps barbares, et ces fées qui, dans le moyen âge, se montraient au clair de la lune, ne sont que des sylphes, ou des salamandres, ou des ondins.

Il y a pourtant des gnomes qui aiment mieux mourir que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux que les démons. C'est le diable (disent toujours nos auteurs) qui leur inspire ces sentiments; il ne néglige rien pour empêcher ces pauvres créatures d'immortaliser leur âme par notre alliance.

Les cabalistes sont obligés de renoncer à tout commerce avec l'espèce humaine, s'ils veulent ne pas offenser les sylphes et les nymphes dont ils recherchent l'alliance. Cependant, comme le nombre des sages cabalistes est fort petit, les nymphes et les sylphides se montrent quelquefois moins délicates, et emploient toutes sortes d'artifices pour les retenir. Un jeune seigneur de Bavière était inconsolable de la mort de sa femme. Une sylphide prit la figure de la défunte, et s'alla présenter au jeune homme désolé, disant que Dieu l'avait ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, mais le jeune seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage sylphide; elle disparut un jour, et ne lui laissa que ses jupes et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses bons conseils.

Plusieurs hérétiques des premiers siècles mêlèrent la cabale juive aux idées du christianisme, et ils admirent entre Dieu et l'homme quatre sortes d'êtres intermédiaires, dont on a fait plus tard les salamandres, les sylphes, les ondins et les gnomes. Les Chaldéens sont sans doute les premiers qui aient rêvé ces êtres; ils disaient que ces esprits étaient les âmes des morts, qui, pour se montrer aux gens d'ici-bas, allaient prendre un corps solide dans la lune.

La cabale des Orientaux est encore l'art de commercer avec les génies, qu'on évoque par des mots barbares. Au reste, toutes les cabales sont différentes pour les détails; mais elles se ressemblent beaucoup dans le fond. On conte sur ces matières une multitude d'anecdotes. On dit qu'Homère, Virgile, Orphée furent de savants cabalistes.

Parmi les mots les plus puissants en cabale, le fameux mot *Agla* est surtout révéré. Pour retrouver les choses perdues, pour apprendre par révélations les nouvelles des pays lointains, pour faire paraître les absents, qu'on se tourne vers l'Orient, et qu'on prononce à haute voix le grand nom *Agla*. Il opère toutes ces merveilles, même lorsqu'il est invoqué par les ignorants, s'ils sont convenablement disposés. *Voy.* Agla.

Les rabbins définissent la cabale: « Une science qui élève à la contemplation des choses célestes et au commerce avec les esprits bienheureux; elle fait connaître les vertus et les attributs de la divinité, les ordres et les fonctions des anges, le nombre des sphères, les propriétés des astres, la proportion des éléments, les vertus des plantes et des pierres, les sympathies, l'instinct des animaux, les pensées les plus secrètes des hommes. »

» Cinquante entrées différentes, d'après les rabbins, conduisent à la connaissance générale des mystères; c'est ce qui s'appelle les cinquante portes de l'intelligence. Dieu en fit connaître quarante-neuf à Moïse; celui-ci renferma toute cette doctrine, toute l'étendue de la science que Dieu lui avait donnée, dans les cinq livres du Pentateuque; elle y est contenue, ou dans le sens littéral ou dans le sens allégorique, ou dans la valeur et la combinaison arithmétiques des lettres, dans les figures géométriques des caractères, dans les consonnances harmoniques des sons. C'est à l'y découvrir que travaillent tous ceux qui se sont occupés de la cabale. On comprend par ce court exposé que, s'il est cinquante portes ouvertes à l'intelligence, le nombre de celles qui sont ouvertes à l'erreur doit être infini.

» Quelques savants même chrétiens se sont occupés de la cabale, et ont voulu lui assigner une place dans les études sérieuses. Le fameux Pic de la Mirandole a composé un livre tout exprès pour en faire sentir l'importance.

» Il y dit sérieusement que celui qui connaît la vertu du nombre 10, et la nature du premier nombre sphérique, qui est 5, aura le secret des cinquante portes d'intelligence, du grand jubilé

de cinquante ans des Juifs, de la millième génération de l'Apocalypse et du règne de tous les siècles dont il est parlé dans l'Évangile. Il enseignait en outre que, pour son compte, il y avait trouvé toute la doctrine de Moïse, la religion chrétienne, les mystères de la Trinité et de la Rédemption, les hiérarchies des anges, la chute des démons, les peines de l'enfer, etc. Toutes ces assertions forment les soixante-douze dernières propositions des neuf cents qu'il soutint à Rome, avec l'admiration générale, à l'âge de vingt-quatre ans [1]. »

Le savant juif Cahen, qui était réaliste, ne regardait guère la cabale que comme un enchaînement de superstitions. *Voy.* ENSOPH.

On peut puiser sur les rêveries de la cabale des instructions plus étendues dans les divers ouvrages qui en traitent spécialement, mais qui sont peu recommandables : 1° *le Comte de Gabalis* ou *Entretiens sur les sciences secrètes,* par l'abbé de Villars. La meilleure édition est de 1742, in-12 ; 2° *les Génies assistants,* suite du *Comte de Gabalis*, in-12, même année ; 3° *le Gnome irréconciliable,* suite des *Génies assistants ;* 4° *Nouveaux entretiens sur les sciences secrètes,* suite nouvelle du *Comte de Gabalis,* même année ; 5° *Lettres cabalistiques,* par le marquis d'Argens, la Haye, 1741, 6 volumes in-12. Cet ouvrage est plein, beaucoup plus que les précédents, de passages condamnés. *Voy.* ZÉDÉCHIAS.

Cabanda. Hideux démon de l'Inde ; il est gros comme un rocher, n'a ni tête, ni jambes, mais des bras longs d'une lieue et qui ont été raccourcis par Râma.

Cabires, dieux des morts, adorés très-anciennement en Égypte. Bochard pense qu'il faut entendre sous ce nom les trois divinités infernales : Pluton, Proserpine et Mercure.

D'autres ont regardé les cabires comme des magiciens qui se mêlaient d'expier les crimes des hommes, et qui furent honorés après leur mort. On les invoquait dans les périls et dans les infortunes. Il y a de grandes disputes sur leurs noms, qu'on ne déclarait qu'aux seuls initiés [2]. Ce qui est certain, c'est que les cabires sont des démons qui présidaient autrefois à une sorte de sabbat. Ces orgies, qu'on appelait fêtes des Cabires, ne se célébraient que la nuit : l'initié, après des épreuves effrayantes, était ceint d'une ceinture de pourpre, couronné d'une branche d'olivier et placé sur un trône illuminé, pour représenter le maître du sabbat, pendant qu'on exécutait autour de lui des danses hiéroglyphiques plus ou moins infâmes.

Cacodémon, mauvais démon. C'est le nom que les anciens donnaient aux esprits malfaisants. Mais ils appelaient spécialement ainsi un monstre effrayant, un spectre horrible, qui n'était pas assez reconnaissable pour être désigné autrement. Chaque homme avait son bon et son mauvais démon, *eudémon* et *cacodémon.* Les astrologues appelaient



aussi la douzième maison du soleil, qui est la plus mauvaise de toutes, *cacodémon*, parce que Saturne y répand ses malignes influences, et qu'on n'en peut tirer que des pronostics redoutables.

Cacoux. *Voy.* CAQUEUX.

Cactonite, pierre merveilleuse qui, selon quelques-uns, n'est autre chose que la cornaline. On lui attribue de grandes propriétés. Les anciens en faisaient des talismans qui assuraient la victoire.

Cacus, espèce d'ogre de l'antiquité. Il était fils de Vulcain et vomissait du feu par la gueule. Ce monstre, de taille gigantesque, moitié homme et moitié bouc, mangeait les passants dans sa caverne, au pied du mont Aventin, et accrochait leurs têtes à sa porte. Il fut étranglé par Hercule. — Cacus a été peint quelquefois avec une tête de bête sur un corps d'homme.

Cadavre. Selon la loi des Juifs, quiconque avait touché un cadavre était souillé ; il devait se purifier avant de se présenter au tabernacle du Seigneur. Quelques censeurs des lois de Moïse ont jugé que cette ordonnance était superstitieuse. Il nous paraît au contraire, dit Bergier, qu'elle était très-sage. C'était une précaution contre la superstition des païens, qui interrogeaient les morts pour apprendre d'eux l'avenir ou les choses cachées : abus sévèrement interdit aux Juifs, mais qui a régné chez la plupart des nations. *Voy.* AIMANT, CERCUEIL, etc.

Cadière. *Voy.* GIRARD.

Cadmée ou **Cadmie**, qu'on appelle plus généralement calamine, fossile bitumineux qui donne une teinte jaune au cuivre rouge, et que certains chimistes emploient pour faire de l'or.

[1] M. Bonetty (qui cite Reuchlin, *De arte cabalistica*), *Annales de philosophie chrétienne,* livraison du 30 novembre 1838.

[2] Delandine, l'*Enfer des peuples anciens,* ch. XIX.

Cadmus. M. Appert a établi que l'écriture nous vient d'Adam, et que le Cadmus célébré par les Grecs comme l'inventeur de l'écriture n'est autre qu'Adam, Adamus, qui a reçu ce don en même temps que celui de la parole. On a altéré le nom d'*Adamus*, en mettant une aspiration orientale devant la première lettre [1].

Caducée. C'est avec cette baguette, ornée de deux serpents entrelacés, que Mercure conduisait les âmes aux enfers et qu'il les en tirait au besoin.

Cadulus, pieux soldat dont la légende rapporte qu'il était obsédé par le diable en forme d'ours [1]. Il s'en délivra par la prière.

Cæculus, petit démon né d'une étincelle qui vola de la forge de Vulcain dans le sein de Prenesta. Il fut élevé parmi les bêtes sauvages. On le reconnut à cette particularité, qu'il vivait dans le feu comme dans son élément; ses yeux, qui étaient fort petits, étaient seulement un peu endommagés par la fumée. Les cabalistes font de lui un salamandre.



Cadavre.

Caf. *Voy.* Kaf.

Cagliostro (Joseph-Balsamo), célèbre aventurier du dix-huitième siècle, connu sous le nom d'Alexandre, comte de Cagliostro, naquit, dit-on, à Palerme en 1743, de parents obscurs. Il montra dans ses premières années un esprit porté à la friponnerie; tout jeune, il escroqua soixante onces d'or à un orfévre, en lui promettant de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux; il le conduisit dans cette grotte, où le bonhomme fut assommé de coups de bâton. Cagliostro s'enfuit alors et voyagea, avec un alchimiste nommé Althotas, en Grèce, en Égypte, en Arabie, en Perse, à Rhodes, à Malte. Ayant perdu là son compère, il passa en Angleterre et d'Angleterre en France, vivant du produit de ses compositions chimiques. Il donnait dans la pierre philosophale, le magnétisme et diverses jongleries et intrigues ignobles.

Il se rendit à Strasbourg, où il fut reçu, en 1780, avec une sorte de triomphe; il y guérit certains malades qui l'attendaient, avec une adresse si prompte que l'on a cru qu'ils étaient apostés et leur mal supposé, à moins que le diable ne fût aux ordres de Cagliostro, comme beaucoup l'ont dit, et comme le faisait penser sa physionomie patibulaire.

Les uns ont regardé Cagliostro comme un homme extraordinaire, un inspiré; d'autres comme un charlatan; quelques-uns ont vu en lui un membre voyageur de la maçonnerie templière, constamment opulent par les secours nombreux qu'il recevait des diverses loges de l'ordre; mais le plus grand nombre s'accorde à donner au faste qu'il étalait une source moins honorable encore. Il se vantait de converser

[1] Voyez les *Légendes de l'Ancien Testament* (le livre d'Enoch).

[1] Bollandi *Acta sanctorum*, 21 aprilis.

avec les anges, et il faisait entendre en rase campagne (par ventriloquie) des voix venant du ciel. Il institua une espèce de cabale égyptienne. De jeunes garçons et de jeunes filles, qu'il appelait ses pupilles ou colombes, se plaçaient dans l'état d'innocence devant une boule de cristal, et là, abrités d'un paravent, ils obtenaient, par l'imposition des mains du grand cophte (c'était lui qui était le grand cophte), la faculté de communiquer avec les esprits. Ils voyaient dans cette boule tout ce qu'ils voulaient voir. — Les travaux de ces pupilles ou colombes ne se bornaient pas à cette cérémonie; Cagliostro leur enseignait à découvrir les choses occultes, les événements à venir et les matières curieuses. On ajoute qu'il a fait paraître aux grands seigneurs de Paris et de Versailles, dans des glaces, sous des cloches de verre et dans des bocaux, des spectres animés et mouvants, ainsi que des personnes mortes qu'on lui demandait à voir. — Un soir qu'il se trouvait à Versailles avec plusieurs des seigneurs de la cour, ceux-ci témoignèrent l'envie de connaître ce que faisait en ce moment une dame de leur société, qui était restée à Saint-Germain. Aussitôt il forma sur le parquet un carré, passa la main dessus, et l'on vit se tracer la figure de la dame jouant aux tressettes avec trois de ses amies, toutes assises sur un tapis. On envoya au logis de cette dame, qu'on trouva effectivement dans la même attitude, la même occupation, et avec les mêmes personnes.

On rapporte aussi que, dans des soupers qui ont fait grand bruit à Paris, il invoquait les morts illustres, tels que Socrate, Platon, Corneille, d'Alembert, Voltaire, etc. Dans sa lettre au peuple français, datée de Londres, le 20 juin 1786, il prédit que la Bastille serait détruite. Mais depuis longtemps on en avait le projet.

Cagliostro était très-lié avec un joueur de gobelets qui se disait assisté d'un esprit, lequel esprit, à ce que l'on prétend, était l'âme d'un juif cabaliste qui avait tué son père par art magique avant la venue de Notre-Seigneur. Il disait effrontément que les prodiges qu'il opérait étaient l'effet d'une protection spéciale de Dieu sur lui...; que l'Être suprême, pour l'encourager, avait daigné lui accorder la vision béatifique, etc.; qu'il venait convertir les incrédules. Il se vantait d'avoir assisté aux noces de Cana...; il était par conséquent contemporain de Notre-Seigneur.

Il est dit ailleurs que Cagliostro était né avant le déluge[1]. — Il fut arrêté à Rome en 1789, et condamné comme pratiquant, à l'ombre de la franc-maçonnerie, de criminels mystères. Il s'étrangla dans sa prison en 1795.

[1] *Charlatans célèbres*, t. Ier, p. 245. Voyez la légende de Cagliostro dans les *Légendes des sociétés secrètes*.

Il a écrit, dit-on, la relation de quelques opérations prétendues magiques, ainsi que d'une transmutation de métaux vils en or, faites à Varsovie en 1780. — On met sur son compte une plate brochure qui apprenait aux vieilles femmes à trouver les numéros de la loterie dans leurs rêves. On vendait tous les ans à Paris un grand nombre d'exemplaires de ce fatras dont voici le titre : *Le Vrai Cagliostro*, ou le Régulateur des actionnaires de la loterie, augmenté de nouvelles cabales faites par Cagliostro, etc., in-8°, avec le portrait de l'auteur, au bas duquel on a mis ces treize syllabes : Pour savoir ce qu'il est, il faudrait être lui-même.

Cagots, individus des Pyrénées qui y sont des sortes de parias. Les autres habitants les évitent comme gens maudits. Ce sont, dit-on, des restes de la race des Goths, appelés *Ca-Goths*, en en abréviation de *canes Gothi*, chiens de Goths.

Caïn. Les musulmans et les rabbins disent qu'Ève, ayant deux fils, Caïn et Abel, et deux filles, Aclima et Lébuda, voulut unir Caïn avec Lébuda, et Aclima avec Abel. Or, Caïn était épris d'Aclima. Adam, pour mettre ses fils d'accord, leur proposa un sacrifice; et, comme on le sait, l'offrande de Caïn fut rejetée. Il ne voulut pourtant pas céder Aclima; il résolut, pour l'avoir plus sûrement, de tuer son frère Abel; mais il ne savait comment s'y prendre. Le diable, qui l'épiait, se chargea de lui donner une leçon. Il prit un oiseau, qu'il posa sur une pierre, et, avec une autre pierre, il lui écrasa la tête. Caïn, bien instruit alors, épia le moment où Abel dormait, et lui laissa tomber une grosse pierre sur le front[1].

Caïnan. On attribue à Caïnan, fils d'Arphaxad, la conservation d'un traité d'*Astronomie* qu'il trouva gravé sur deux colonnes par les enfants de Seth, ouvrage antédiluvien qu'il transcrivit. On prétend aussi que Caïnan découvrit encore d'autres ouvrages écrits par les géants, lesquels ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous[2].

Caïnites. Il y a eu, dans le deuxième siècle, une secte d'hommes effroyables qui glorifiaient le crime et qu'on a appelés *caïnites*. Ces misérables avaient une grande vénération pour Caïn, pour les horribles habitants de Sodome, pour Judas et pour d'autres scélérats. Ils avaient un *évangile de Judas*, et mettaient la perfection à commettre sans honte les actions les plus infâmes.

Caiumarath ou **Kaid-Mords**. Le premier homme selon les Persans. *Voy.* Boundschesch.

Cala (Charles), Calabrais qui écrivait au dix-septième siècle. On recherche son *Mémoire sur*

[1] Voyez la légende de Caïn et d'Abel dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.
[2] *Syncelli chronographiæ*, p. 80.

l'apparition des croix prodigieuses [1], imprimé à Naples en 1651.

Calamités. On a souvent attribué aux démons ou à la malice des sorciers les calamités publiques. Pierre Delancre dit que les calamités des bonnes âmes sont les joies et les festoiements des démons pipeurs [2].

Calaya. Le troisième des cinq paradis indiens. Là réside Ixora ou Eswara, toujours à cheval sur un bœuf. Les morts fidèles le servent; les uns le rafraîchissant avec des éventails, d'autres portant devant lui la chandelle pour l'éclairer la nuit. Il en est qui lui présentent des crachoirs d'argent quand il veut expectorer.

Calcerand-Rochez. Pendant que Hugues de Moncade était vice-roi de Sicile pour le roi Ferdinand d'Aragon, un gentilhomme espagnol, nommé Calcerand-Rochez, eut une vision. Sa maison était située près du port de Palerme. Une nuit qu'il ne dormait pas, il crut entendre des hommes qui cheminaient et faisaient grand bruit dans sa basse-cour; il se leva, ouvrit la fenêtre, et vit, à la clarté du crépuscule, des soldats et des gens de pied en bon ordre, suivis de piqueurs; après eux venaient des gens de cheval divisés en escadrons, se dirigeant vers la maison du vice-roi. Le lendemain, Calcerand conta le tout à Moncade, qui n'en tint compte; cependant, peu après, le roi Ferdinand mourut, et ceux de Palerme se révoltèrent. Cette sédition, dont la vision susdite donnait clair présage, ne fut apaisée que par les soins de Charles d'Autriche (Charles-Quint) [3].

Calchas, devin de l'antiquité, qui augurait des choses sur le vol des oiseaux. Il prédit aux Grecs que le siége de Troie durerait dix ans, et il exigea le sacrifice d'Iphigénie. Apollon lui avait donné la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. Il serait curieux de savoir s'il aurait prédit aussi la prise de la Bastille. Sa destinée était de mourir lorsqu'il aurait trouvé un devin plus sorcier que lui. Il mourut en effet de dépit, pour n'avoir pas su deviner les énigmes de Mopsus. *Voy.* MOPSUS.

Calegueiers. Les plus redoutables d'entre les génies chez les Indiens. Ils sont de taille gigantesque, et habitent ordinairement le Patala, qui est l'enfer des Indes.

Calendrier. L'ancien calendrier des païens se rattachait au culte des astres; et presque toujours il était rédigé par des astrologues.

Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du *Calendrier des bergers,* de l'*Almanach du bon laboureur,* du *Messager boiteux de Bâle en Suisse,* et de cent autres recueils où l'on voit exactement marqués les jours où il fait bon rogner ses ongles et prendre médecine; mais ces détails mèneraient trop loin. *Voy.* ALMANACH [1].

Cali, reine des démons et sultane de l'enfer indien. On la représente tout à fait noire, avec



un collier de crânes d'or. On lui offrait autrefois des victimes humaines.

Calice du Sabbat. On voit dans Pierre Delancre que, lorsque les prêtres sorciers disent la messe au sabbat, ils se servent d'une hostie et d'un calice noirs, et qu'à l'élévation ils disent ces mots : *Corbeau noir! corbeau noir!* invoquant le diable.

Calice du Soupçon. *Voy.* INFIDÉLITÉ.

Caligula. On prétend qu'il fut empoisonné ou assassiné par sa femme. Suétone dit qu'il apparut plusieurs fois après sa mort, et que sa maison fut infestée de monstres et de spectres, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu les honneurs funèbres [2].

Callo. *Voy.* SPES.

Calmet (Dom Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, l'un des savants les plus laborieux et les plus utiles du dernier siècle, mort en 1757, dans son abbaye de Senones. Voltaire même mit ces quatre vers au bas de son portrait :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Nous le citons ici pour sa *Dissertation sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie,* in-12, Paris,

[1] *Memorie historiche dell'apparizione delle croci prodigiose da Carlo Cala.* In-4°. In Napoli, 1661.

[2] *Tabl. de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. I, p. 25.

[3] Leloyer, *Discours et histoire des spectres,* p. 272.

[1] Voyez aussi les *Légendes du calendrier.*

[2] Delandine, *Enfer des peuples anciens,* ch. II, p. 316. Delancre, l'*Inconstance des démons,* etc., liv. VI, p. 461.

1746. La meilleure édition est de 1751; Paris, 2 vol. in-12. Ce livre est fait avec bonne foi; l'auteur est peut-être un peu crédule; mais il rapporte ce qui est contraire à ses idées avec autant de candeur que ce qui leur est favorable. *Voy.* VAMPIRES.

Calundronius, pierre magique dont on ne désigne ni la couleur ni la forme, mais qui a la vertu d'éloigner les esprits malins, de résister aux enchantements, de donner à celui qui la porte l'avantage sur ses ennemis, et de chasser l'humeur noire.

Calvin (Jean), l'un des chefs de la réforme prétendue, né à Noyon en 1509. Ce fanatique, qui se vantait, comme les autres protestants, d'apporter aux hommes la liberté d'examen, et qui fit brûler Michel Servet, son ami, parce qu'il différait d'opinion avec lui, n'était pas seulement hérétique; on l'accuse encore d'avoir été magicien. « Il faisait des prodiges à l'aide du diable, qui quelquefois ne le servait pas bien; car un jour il voulut donner à croire qu'il ressusciterait un homme qui n'était pas mort; et, après qu'il eut fait ses conjurations sur le compère, lorsqu'il lui ordonna de se lever, celui-ci n'en fit rien, et on trouva qu'icelui compère était mort tout de bon, pour avoir voulu jouer cette mauvaise comédie [1]. » Quelques-uns ajoutent que Calvin fut étranglé par le diable; il ne l'aurait pas volé. En son jeune âge, Calvin avait joué la comédie et fait des tours d'escamotage [2].

Cambions, enfants des démons. Delancre et Bodin pensent que les démons incubes peuvent s'unir aux démons succubes, et qu'il naît de leur commerce des enfants hideux qu'on nomme *cambions*, lesquels sont beaucoup plus pesants que les autres, avalent tout sans être plus gras, et tariraient trois nourrices qu'ils n'en profiteraient pas mieux [3]. Luther, qui était très-superstitieux, dit dans ses Colloques que ces enfants-là ne vivent que sept ans; il raconte qu'il en vit un qui criait dès qu'on le touchait, et qui ne riait que quand il arrivait dans la maison quelque chose de sinistre.

Maïole rapporte qu'un mendiant galicien excitait la pitié publique avec un cambion; qu'un jour un cavalier, voyant ce gueux très-embarrassé pour passer un fleuve, prit, par compassion, le petit enfant sur son cheval, mais qu'il était si lourd que le cheval pliait sous le poids. Peu de temps après, le mendiant étant pris, avoua que c'était un petit démon qu'il portait ainsi, et que cet affreux marmot, depuis qu'il le traînait avec lui, avait toujours

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XVIII.

[2] Voyez la légende de Calvin dans les *Légendes infernales*.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. III, à la fin. Bodin, *Démonomanie*, liv. II, ch. VII.

agi de telle sorte que personne ne lui refusait l'aumône [1].

Caméléon. Démocrite, au rapport de Pline, avait fait un livre spécial sur les superstitions auxquelles le caméléon a donné lieu. Un plaideur était sûr de gagner son procès s'il portait avec lui la langue d'un caméléon arrachée à l'animal pendant qu'il vivait. On faisait tonner et pleuvoir en brûlant la tête et le gosier d'un caméléon sur un feu de bois de chêne, ou bien en rôtissant son foie sur une tuile rouge. Boguet n'a pas manqué de remarquer cette merveille dans le chapitre XXIII de ses Discours des sorciers. L'œil droit d'un caméléon vivant arraché et mis dans du lait de chèvre formait un cataplasme qui faisait tomber les taies des yeux. Sa queue arrêtait le cours des rivières. On se guérissait de toute frayeur en portant sur soi sa mâchoire, etc.

Des curieux assurent encore que cette espèce de lézard ne se nourrit que de vent. Mais il est constant qu'il mange des insectes; et comment aurait-il un estomac et tous les organes de la digestion, s'il n'avait pas besoin de digérer? Comment encore, s'il ne mange pas, produit-il des excréments, dont les anciens faisaient un onguent magique pour nuire à leurs ennemis? La couleur du caméléon paraît varier continuellement, selon la réflexion des rayons du soleil et la position où l'animal se trouve par rapport à ceux qui le regardent : c'est ce qui l'a fait comparer à l'homme de cour.—Delancre dit, d'un autre côté, que le caméléon est l'emblème des sorciers, et qu'on en trouve toujours dans les lieux où s'est tenu le sabbat.

Camephis, le plus ancien des dieux de l'Égypte; il est triple : aïeul, père et fils.

Camérarius (Joachim), savant allemand du seizième siècle. On recherche son traité *De la nature et des affections des démons* [2] et son *Commentaire sur les divinations* [3].

Nous indiquerons aussi de Barthélemi Camerario, Bénéventin, mort en 1564, un livre *Sur le feu du purgatoire* [4]; les *Centuries* de Jean-Rodolphe Camérarius, médecin allemand du dix-septième siècle, *Sur les horoscopes et l'astrologie* [5], et le fatras du même auteur *Sur les secrets merveilleux de la nature* [6].

Enfin, Élie Camérarius, autre rêveur de Tubingue, a écrit, en faveur de la magie et des ap-

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XIV.

[2] *De natura et affectionibus dæmonum libri duo*. Lipsiæ, 1576. In-8°.

[3] *Commentarius de generibus divinationum, ac græcis latinisque earum vocabulis*. Lipsiæ, 1576. In-8°.

[4] *De purgatorio igne*. Romæ, 1557.

[5] *Horarum natalium centuriæ II pro certitudine astrologiæ*. In-4°. Francfort, 1607 et 1610.

[6] *Sylloge memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ XII*. In-12. Strasbourg, 1624. L'édition in-8° de Tubingue, 1683, est augmentée et contient vingt centuries.

paritions, des livres que nous ne connaissons pas.

Camisards. *Voy.* Dauphiné.

Camnuz (l'esprit de). Sigebert raconte dans sa chronique les malices d'un esprit frappeur qui fréquenta assez longtemps Camnuz, près de Bingen, faisant divers bruits insolites et jetant des pierres sans se montrer. Il en arriva à dérober divers objets et à dénoncer comme voleurs ceux à qui il en voulait et chez qui il portait ses larcins. Il mit le feu à des maisons et à des récoltes, et vexa le pays assez longtemps. On l'entendait parler sans le voir. C'était à la fin du seizième siècle. Enfin, l'évêque de Mayence envoya des exorcistes qui le chassèrent.

Campanella (Thomas), homme d'esprit, mais de peu de jugement, né dans un bourg de la Calabre en 1568. Tout jeune il rencontra, dit-on, un rabbin qui l'initia dans les secrets de l'alchimie, et qui lui apprit toutes les sciences en quinze jours, au moyen de l'Art Notoire. Avec ces connaissances, Campanella, entré dans l'ordre des dominicains, se mit à combattre la doctrine d'Aristote, alors en grande faveur. Ceux qu'il attaqua l'accusèrent de magie; et il fut obligé de s'enfuir de Naples. On s'empara de ses cahiers. L'inquisition, y trouvant des choses répréhensibles, condamna l'auteur à la retraite dans un couvent. Notez que c'était l'inquisition d'État, et que la vraie cause qui lui fit imposer le silence dans une sorte de séquestration fut une juste critique qu'il avait faite, dans son *Traité de la monarchie espagnole*, des torts graves de cette nation, dominée alors par un immense orgueil. Il sortit de sa retraite par ordre du pape, en 1626, et vint à Paris, où il mourut chez les jacobins de la rue Saint-Honoré, le 21 mai 1639. — On a dit qu'il avait prédit l'époque de sa mort et les gloires du règne de Louis XIV. Nous ne citerons de ses ouvrages que ses quatre livres *Du sens des choses et de la magie* [1], et ses six livres d'*astrologie* [2]; l'auteur, qui faisait cas de cette science, s'efforce d'accorder les idées astrologiques avec la doctrine de saint Thomas.

Campbell (Gilbert). Son histoire. *Voy.* Esprits frappeurs.

Campetti, hydroscope, qui renouvela, à la fin du dernier siècle, les merveilles de la baguette divinatoire. Il était né dans le Tyrol. Mais il a fait moins de bruit que Jacques Aymar. Au lieu de baguette pour découvrir les sources, les trésors cachés et les traces de vol ou de meurtre, il se servait d'un petit pendule formé d'un morceau de pyrite, ou de quelque autre substance métallique suspendue à un fil qu'il tenait à la main. Ses épreuves n'ont pas eu de suites.

[1] *De sensu rerum et magia, libri IV,* etc. In-4°. Francfort, 1620.

[2] *Astrologicorum libri VI.* In-4°. Lyon, 1629. L'édition de Francfort, 1630, est plus recherchée, parce qu'elle contient un septième livre intitulé *De fato siderali vitando.*

Camuz (Philippe), romancier espagnol du seizième siècle. On lui attribue la *Vie de Robert le Diable* [1], qui fait maintenant partie de la Bibliothèque Bleue.

Canate, montagne d'Espagne, fameuse dans les anciennes chroniques; il y avait au pied une caverne où les mauvais génies faisaient leur résidence, et les chevaliers qui s'en approchaient étaient sûrs d'être enchantés, s'il ne leur arrivait pas pis.

Cancer ou **l'Écrevisse**, l'un des signes du zodiaque. C'est l'Écrevisse qui piqua Hercule au talon pendant qu'il combattait l'hydre de Lerne. *Voy.* Horoscopes.

Candelier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Cang-Hy, dieu des cieux inférieurs, chez les Chinois. Il a pouvoir de vie et de mort. Trois esprits subalternes sont ses ministres : Tankwam, qui préside à l'air, dispense la pluie; Tsuikvam, qui gouverne la mer et les eaux, envoie les vents et les orages; Teikwam, qui préside à la terre, surveille l'agriculture et se mêle des batailles.

Canicida. *Voy.* Zerinthe.

Canicule, constellation qui doit son nom à l'étoile Syrius ou le chien, et qui domine dans le temps des grandes chaleurs. Les Romains, persuadés de la malignité de ses influences, lui sacrifiaient tous les ans un chien roux. Une vieille opinion populaire exclut les remèdes pendant cette saison, et remet à la nature la guérison de toutes les maladies. C'est aussi une croyance encore répandue qu'il est dangereux de se baigner pendant la canicule.

Canidia, magicienne dont parle Horace; elle enchantait et envoûtait avec des figures de cire, et, par ses conjurations magiques, elle forçait la lune à descendre du ciel.

Canigou, montagne de France dans le Roussillon. Elle a aussi sa légende. Gervais de Tilbury nous apprend, dans sa chronique, qu'au sommet presque inaccessible de cette montagne il y a un lac d'eau noire dont on ne connaît pas le fond, que les hôtes de l'enfer ont un palais au fond de ce lac, et que si l'on y jette une pierre, les démons aussitôt font surgir une tempête qui effraye la contrée.

Canterme, nom que donnaient les anciens à certains enchantements et maléfices.

Cantwell (André-Samuel-Michel), mort bibliothécaire des Invalides le 9 juillet 1802. Il est auteur d'un roman intitulé *le Château d'Albert* ou *le Squelette ambulant.* 1799, 2 vol. in-18.

Canwyll-Corph, chandelle du mort ou chandelle de la mort. Superstition du pays de Galles, mais bornée, dit-on, au diocèse de Saint-David.

[1] *La vida de Roberto el Diablo,* In-fol. Séville, 1629.

Les Gallois racontent que saint David, en mourant, demanda au ciel une faveur spéciale pour ses diocésains, et qu'il obtint qu'aucun d'eux ne mourrait sans avoir reçu d'avance un avis de sa fin prochaine. A cet effet une lumière, qu'on appelle chandelle de la mort, sort de la maison dont un habitant doit mourir, se dirige vers le cimetière et s'évanouit à la place que doit occuper le futur défunt; mais comme cette merveille a lieu la nuit, il est rare qu'on la voie.

Caous. Les Orientaux donnent ce nom à des génies malfaisants qui habitent les cavernes du Caucase.

Capnomancie, divination par la fumée. Les anciens en faisaient souvent usage : on brûlait de la verveine et d'autres plantes sacrées : on observait la fumée de ce feu, les figures et la direction qu'elle prenait, pour en tirer des présages. On distinguait deux sortes de capnomancie : l'une qui se pratiquait en jetant sur des charbons ardents des grains de jasmin ou de pavot, et en observant la fumée qui en sortait; l'autre, qui était la plus usitée, se pratiquait par la méthode que nous avons indiquée d'abord. Elle consistait aussi à examiner la fumée des sacrifices. Quand cette fumée était légère et peu épaisse, c'était bon augure. On respirait même cette fumée; et l'on pensait qu'elle donnait des inspirations.

Cappautas, grosse pierre brute qui, dans les croyances populaires, guérissait de la frénésie ceux qui allaient s'y asseoir; elle se trouvait à trois stades de Gytheum en Laconie.

Caperon, doyen de Saint-Maixant. Il publia, dans le Mercure de 1726, une lettre sur les fausses apparitions; Lenglet-Dufresnoy l'a réimprimée dans son recueil. Il montre peu de crédulité et combat les fausses apparitions avec des raisons assez bonnes. Il conte qu'un jour il fut consulté sur une femme qui disait voir chaque jour, à midi, un esprit en figure d'homme, vêtu de gris, avec des boutons jaunes, lequel la maltraitait fort, lui donnant même de grands soufflets; ce qui paraissait d'autant plus certain qu'une voisine protestait qu'ayant mis sa main contre la joue de cette femme dans le temps qu'elle se disait maltraitée, elle avait senti quelque chose d'invisible qui la repoussait. Ayant reconnu que cette femme était fort sanguine, Capperon conclut qu'il fallait lui faire une saignée, avec la précaution de lui en cacher le motif; ce qui ayant été exécuté, l'apparition s'évanouit.

Tous les traits qu'il rapporte et tous ses raisonnements prouvent que les vapeurs ou l'imagination troublée sont la cause de beaucoup de visions. Il admet les visions rapportées dans les livres saints; mais il repousse les autres un peu trop généralement. Il parle encore d'une autre femme à qui un esprit venait tirer toutes les nuits la couverture. Il lui donna de l'eau, en lui disant d'en asperger son lit, et ajoutant que cette eau, particulièrement bénite contre les revenants, la délivrerait de sa vision. Ce n'était que de l'eau ordinaire; mais l'imagination de la vieille femme se rassura par ce petit stratagème, qu'elle ne soupçonnait pas, et elle ne vit plus rien. *Voyez* HALLUCINATIONS.

Capricorne. L'un des signes du zodiaque. C'est Pan, qui, à l'assaut des Titans, eut peur et se changea en bouc. *Voy.* HOROSCOPES.

Capucin. Ce sont les protestants qui ont mis à la mode ce stupide axiome superstitieux que la rencontre d'un capucin était un mauvais pré-



sage. Un jour que l'abbé de Voisenon était allé à la chasse sur un terrain très-giboyeux, il aperçut un capucin. Dès ce moment il ne tira plus un coup juste, et comme on se moquait de lui : « Vraiment, messieurs, dit-il, vous en parlez fort à votre aise; vous n'avez pas rencontré un capucin [1]. »

Caqueux ou **Cacoux.** Les cordiers, nommés *caqueux* ou *cacoux*, en Bretagne, sont relégués dans certains cantons du pays comme des espèces de parias; on les évite; ils inspirent même de l'horreur, parce qu'ils font des cordes, autrefois instruments de mort et d'esclavage. Ils ne s'alliaient jadis qu'entre eux, et l'entrée des églises leur était interdite. Ce préjugé commence à se dissiper; cependant ils passent encore pour sorciers. Ils profitent de ce renom; ils vendent des talismans qui rendent invulnérable, des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte; ils prédisent l'avenir; on croit aussi qu'ils jettent de mauvais vents. On les disait, au quinzième siècle, Juifs d'origine, et séparés par la lèpre du reste des hommes. Le duc de Bretagne, François II, leur avait enjoint de porter une marque de drap rouge sur un endroit apparent de leur robe. On a conté que le vendredi saint tous les caqueux versent du sang par le nombril. Néanmoins on ne fuit plus devant les cordiers; mais on ne s'allie pas encore aisément avec leurs familles [2]. N'est-ce pas ici la même origine que celle des cagots? *Voy.* ce mot.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 509.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 146; t. I, etc.

Carabia ou **Decarabia**, démon peu connu, quoiqu'il jouisse d'un grand pouvoir au sombre empire. Il est roi d'une partie de l'enfer, et comte d'une autre province considérable. Il se présente, comme Buer, sous la figure d'une étoile à cinq rayons. Il connaît les vertus des plantes et des pierres précieuses; il domine sur les oiseaux, qu'il rend familiers. Trente légions sont à ses ordres [1].

Caracalla. L'empereur Caracalla venait d'être tué par un soldat. Au moment où l'on n'en savait encore rien à Rome, on vit un démon en forme humaine qui menait un âne, tantôt au Capitole, tantôt au palais de l'empereur, en disant tout haut qu'il cherchait un maître. On lui demanda si ce n'était pas Caracalla qu'il cherchait? Il répondit que celui-là était mort. Sur quoi il fut pris pour être envoyé à l'empereur, et il dit ces mots : « Je m'en vais donc, puisqu'il le faut, non à l'empereur que vous pensez, mais à un autre; » et là-dessus on le conduisit de Rome à Capoue, où il disparut sans qu'on ait jamais su ce qu'il devint [2].

Caractères. La plupart des talismans doivent leurs vertus à des caractères mystérieux que les anciens regardaient comme de sûrs préservatifs. Le fameux anneau qui soumit les génies à la volonté de Salomon devait toute sa force à des caractères cabalistiques. Origène condamnait chez quelques-uns des premiers chrétiens l'usage de certaines plaques de cuivre ou d'étain chargées de caractères qu'il appelle des restes de l'idolâtrie. L'*Enchiridion*, attribué stupidement au pape Léon III, le *Dragon rouge*, les *Clavicules de Salomon*, indiquent dans tous leurs secrets magiques des caractères incompréhensibles, tracés dans des triangles ou dans des cercles, comme des moyens puissants et certains pour l'évocation des esprits.



Souvent aussi des sorciers se sont servis de papiers sur lesquels ils avaient écrit avec du sang des caractères indéchiffrables; et ces pièces, produites dans les procédures, ont été admises en preuves de maléfices jetés. Nous avons dit quel était le pouvoir des mots *agla, abracadabra,* etc. *Voy.* Talismans.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres,* liv. III, ch. XVI.

Caradoc (Saint), patron de Donzy en Nivernais, sous le nom de saint Caradeu. Comme d'autres saints, il fut obsédé par le diable; mais sa vertu était si vive que le diable ne put rien contre lui.

Cardan (Jérôme), médecin astrologue et visionnaire, né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576. Il nous a laissé une histoire de sa vie, où il avoue sans pudeur tout ce qui peut tourner à sa honte. Il se créa beaucoup d'ennemis par ses mœurs; du reste, ce fut un des hommes habiles de son temps. Il fit faire des pas aux mathématiques, et il paraît qu'il était savant médecin; mais il avait une imagination presque toujours délirante, et on l'a souvent excusé en disant qu'il était fou. Il rapporte, dans le livre *De vita propria,* que quand la nature ne lui faisait pas sentir quelque douleur, il s'en procurait lui-même en se mordant les lèvres, ou en se tiraillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât, parce que s'il lui arrivait d'être sans douleur, il ressentait des saillies et des impétuosités si violentes qu'elles lui étaient plus insupportables que la douleur même. D'ailleurs, il aimait le mal physique à cause du plaisir qu'il éprouvait ensuite quand ce mal cessait.

Il dit, dans le livre VIII *de la Variété des choses,* qu'il tombait en extase quand il voulait, et qu'alors son âme voyageait hors de son corps, qui demeurait impassible et comme inanimé. — Il prétendait avoir deux âmes, l'une qui le portait au bien et à la science, l'autre qui l'entraînait au mal et à l'abrutissement. Il assure que, dans sa jeunesse, il voyait clair au milieu des ténèbres; que l'âge affaiblit en lui cette faculté : que cependant, quoique vieux, il voyait encore en s'éveillant au milieu de la nuit, mais moins parfaitement que dans son âge tendre. Il avait cela de commun, disait-il, avec l'empereur Tibère : il aurait pu dire aussi avec les hiboux.

Il donnait dans l'alchimie, et on reconnaît dans ses ouvrages qu'il croyait à la cabale et qu'il faisait grand cas des secrets cabalistiques. Il dit quelque part que, dans la nuit du 13 au 14 août 1491, sept démons ou esprits élémentaires de haute stature apparurent à Fazio Cardan, son père (presque aussi fou que lui), ayant l'air de gens de quarante ans, vêtus de soie, avec des capes à la grecque, des chaussures rouges et des pourpoints cramoisis; qu'ils se dirent hommes aériens, assurant qu'ils naissaient et mouraient; qu'ils vivaient trois cents ans; qu'ils approchaient beaucoup plus de la nature divine que les habitants de la terre; mais qu'il y avait néanmoins entre eux et Dieu une distance infinie. Ces hommes aériens étaient sans doute des sylphes.

Il se vantait, comme Socrate, d'avoir un démon familier, qu'il plaçait entre les substances humaines et la nature divine, et qui se communiquait à lui par les songes. Ce démon était encore un esprit élémentaire; car, dans le dialogue intitulé *Tetim,*

et dans le traité *De libris propriis,* il dit que son démon familier tient de la nature de Mercure et de celle de Saturne. On sent bien qu'il s'agit ici des planètes. Il avoue ensuite qu'il doit tous ses talents, sa vaste érudition et ses plus heureuses idées à son démon. Tous ses panégyristes ont fait la part de son démon familier, ce qu'il est bon de remarquer pour l'honneur des esprits. Cardan assurait aussi que son père avait été servi trente ans par un esprit familier.

Comme ses connaissances en astrologie étaient grandes, il prédit à Édouard VI, roi d'Angleterre, plus de cinquante ans de règne, d'après les règles de l'art. Mais par malheur Édouard VI mourut à seize ans. Ces mêmes règles lui avaient fait voir clairement qu'il ne vivrait que quarante-cinq ans. Il régla sa fortune en conséquence, ce qui l'incommoda fort le reste de sa vie. Quand il dut avouer qu'il s'était trompé dans ses calculs, il refit son thème, et trouva qu'au moins il ne passerait pas la soixante-quinzième année. La nature s'obstina encore à démentir l'astrologie. Alors, pour soutenir sa réputation, et ne pas supporter davantage la honte d'un démenti (car il pensait que l'art est infaillible et que lui seul avait pu se tromper), on assure que Cardan se laissa mourir de faim.

« De tous les événements annoncés par les astrologues, je n'en trouve qu'un seul qui soit réellement arrivé tel qu'il avait été prévu, dit un écrivain du dernier siècle [1], c'est la mort de Cardan, qu'il avait lui-même prédite et fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan se portait bien ; mais il fallait mourir ou avouer l'insuffisance et la vanité de son art; il ne balança pas; et, se sacrifiant à la gloire des astres, il se tua lui-même; il n'avait pas expliqué s'il périrait par une maladie ou par un suicide. »

Il faut rappeler, parmi les extravagances astrologiques de Cardan, qu'il avait dressé l'horoscope de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il le publia en Italie et en France. Il trouvait dans la conjonction de Mars avec la lune au signe de la Balance le genre de mort de l'Homme-Dieu ; et il voyait le mahométisme dans la rencontre de Saturne avec le Sagittaire, à l'époque de la naissance du Sauveur.

En somme, Jérôme Cardan fut un homme superstitieux, qui avait plus d'imagination que de jugement. Ce qui est bizarre, c'est que, croyant à tout, il croyait mal aux seules merveilles vraies, celles que l'Église admet. On le poursuivit à la fois comme magicien et comme impie. Delancre dit qu'il avait été bien instruit en la magie par son père, lequel avait eu trente ans un démon enfermé dans une cassette, et discourait avec ce démon sur toutes ses affaires [2]. On trouve donc

[1] *Essai sur les superstitions,* par M. L. C. In-12.
[2] *L'incrédulité et mécréance*, etc., traité I, p. 13, etc.

des choses bizarres dans presque tous ses ouvrages, qui ont été recueillis en dix volumes in-folio, principalement dans le livre de *la Variété des choses*, de *la Subtilité des démons*, etc., et dans son *Traité des songes* [1]. *Voy.* MÉTOPOSCOPIE et ONGUENTS.

Carenus (Alexandre), auteur d'un *Traité des songes* [2] publié à Padoue en 1575.

Carlostad (André Bodenstein de), archidiacre de Wurtemberg, d'abord partisan, ensuite ennemi de Luther, mais toujours dissident comme lui. Le jour où il prononça son dernier prêche, un grand homme noir, à la figure triste et décomposée, monta derrière lui l'escalier de la chaire et lui annonça qu'il irait le voir dans trois



jours. D'autres disent que l'homme noir se tint ensuite devant lui le regardant d'un œil fixe, à quelques pas de la chaire et parmi les auditeurs. Carlostad se troubla; il dépêcha son prêche, et, au sortir de la chaire, il demanda si l'on connaissait l'homme noir qui en ce moment sortait du temple. Mais personne que lui ne l'avait vu.— Cependant le même fantôme noir était allé à la maison de Carlostad et avait dit au plus jeune de ses fils : « Souviens-toi d'avertir ton père que je reviendrai dans trois jours, et qu'il se tienne prêt. » Quand l'archidiacre rentra, son fils lui raconta cette autre circonstance. Carlostad épouvanté se mit au lit, et trois jours après, le 25 décembre 1541, qui était la fête de Noël, on le trouva mort, le cou tordu. L'événement eut lieu à Bâle [3].

Carmentes, déesses tutélaires des enfants chez les anciens. Elles ont été remplacées par nos fées; elles présidaient à la naissance, chantaient l'horoscope du nouveau-né, lui faisaient un don, comme les fées en Bretagne, et recevaient de petits présents de la part des mères. Elles ne se

[1] Hieronymus Cardanus, *De somniis.* Bâle, 1585, in-4°.
[2] Alex. Carenus, *De somniis*, in-4°. Patavii, 1575.
[3] Cette anecdote se trouve encore dans les écrits de Luther, et dans un livre du dernier siècle, intitulé : *La Babylone démasquée,* ou *Entretiens de deux dames hollandaises sur la religion catholique romaine*, etc., p. 226, édition de Pépie, rue Saint-Jacques, à Paris, 1727. — Voyez la légende de Carlostad dans les *Légendes infernales.*

montraient pas; cependant on leur servait à dîner dans une chambre isolée pendant les couches.

On donnait aussi, chez les Romains, le nom de *carmentes* ou (*charmeuses*) aux devineresses célèbres; et l'une des plus fameuses prophétesses de l'Arcadie s'est nommée Carmentia. On l'a mise dans le ci-devant Olympe.

Carnaval. *Voy.* Mascarades.

Carniveau, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Carnoet. *Voy.* Trou du chateau.

Carnus, devin d'Acarnanie, qui, ayant prédit de grands malheurs sous le règne de Codrus, fut tué à coups de flèches comme magicien. Apollon envoya la peste pour venger sa mort.

Caron. La fable du batelier des enfers vint, dit-on, de Memphis, en Grèce. Fils de l'Erèbe et de la Nuit, il traversait le Cocyte et l'Achéron dans une barque étroite. Vieux et avare, il n'y recevait que les ombres de ceux qui avaient reçu la sépulture et qui lui payaient le passage. Nul mortel pendant sa vie ne pouvait y entrer, à moins qu'un rameau d'or consacré à Proserpine ne lui servît de sauf-conduit; et le pieux Énée eut besoin que la sibylle lui fît présent de cette passe lorsqu'il voulut pénétrer dans le royaume de Pluton. Longtemps avant le passage de ce prince, le nocher infernal avait été exilé pendant un an dans un lieu obscur du Tartare, pour avoir reçu dans son bateau Hercule, qui ne s'était pas muni du rameau.

Mahomet, dans *le Koran*, chap. 28, a confondu Caron avec Coré, que la terre engloutit lorsqu'il outrageait Moïse. L'Arabe Mutardi, dans son ouvrage sur l'Égypte, fait de Caron un oncle du législateur des Hébreux, et comme il soutint toujours son neveu avec zèle, ce dernier lui apprit l'alchimie et le secret du grand œuvre, au moyen duquel il amassa des sommes immenses. Rien ici n'est conforme aux saintes Écritures.

Selon Hérodote, Caron, d'abord simple prêtre de Vulcain, usurpa le souverain pouvoir en Égypte. Devenu roi, il imposa sur les inhumations un gros tribut; et de l'or qu'il en tira il fit bâtir le célèbre labyrinthe d'Égypte.

Carpentier (Richard), bénédictin anglais du dix-septième siècle. On recherche de lui : 1° *la Ruine de l'Antechrist*, in-8°, 1648; 2° *Preuves que l'astrologie est innocente, utile et précise*, in-4°, Londres, 1653. Il a publié une autre singularité intitulée « *la Loi parfaite de Dieu, sermon qui n'est pas sermon, qui a été prêché et n'a pas été prêché*, 1652 ».

Carpocratiens, hérésiarques du deuxième siècle qui reconnaissaient pour chef Carpocrate, professeur de magie, selon l'expression de saint Irénée. Ils contaient que les anges venaient de Dieu par une suite de générations infinies, que lesdits anges s'étaient avisés un jour de créer le monde et les âmes, lesquelles n'étaient unies à des corps que parce qu'elles avaient oublié Dieu. Carpocrate prétendait que tout ce que nous apprenons n'est que réminiscence. Il regardait les anges comme nous les démons; il les disait ennemis de l'homme, et croyait leur plaire en se livrant à toutes ses passions et aux plaisirs les plus honteux. Ses disciples cultivaient la magie, faisaient des enchantements et avaient des secrets merveilleux. Ils marquaient leurs sectateurs à l'oreille et commettaient beaucoup d'abominations. Cette secte ne subsista pas longtemps.

Carra (Jean-Louis), aventurier du dernier siècle, qui se fit girondin, et fut guillotiné en 1793. Il a laissé entre autres ouvrages un *Examen physique du magnétisme animal*, in-8°, 1785.

Carreau, démon invoqué comme prince des puissances dans les litanies du sabbat.

Carrefours, lieux où quatre chemins aboutissent. C'est aux carrefours que les sorciers se réunissent ordinairement pour faire le sabbat. On montre encore, dans plusieurs provinces, quelques-uns de ces carrefours redoutés, au milieu desquels étaient placés des poteaux que les sorciers ou les démons entouraient de lanternes pendant la fête nocturne. On fait remarquer aussi sur le sol un large rond où les démons dansaient; et l'on prétend que l'herbe ne peut y croître. C'est aussi dans un carrefour que l'on tue la poule noire pour évoquer le diable.

Cartagra, région du purgatoire. *Voy.* Gamygyn.

Cartes. *Voy.* Cartomancie. Mais, outre l'art de tirer les cartes, qui est exposé plus bas, on pratique avec ce jeu d'autres divinations. Les journaux de janvier 1862 contenaient à ce sujet une anecdote que nous croyons devoir reproduire :

« Le 6 janvier, jour des Rois, trois jeunes gens, deux frères et un de leurs amis, jouaient, le soir, aux cartes au coin du feu, dans la maison de l'un d'eux, à Pignicourt (Aisne). Après quelques parties, il vint à un des joueurs la bizarre fantaisie d'interroger le sort par la voie des cartes, et de jouer à l'écarté et au dernier restant quel serait celui des trois qui mourrait le premier. Le plus jeune s'opposait vivement à ce que l'on tentât ainsi le hasard; mais, malgré lui, les deux autres s'attablèrent et commencèrent leur jeu de mort. La première partie fut perdue par le plus âgé, qui est mort le 16 février. Le plus jeune, celui qui avait d'abord refusé de jouer, perdit la seconde et mourut dix jours après son frère, c'est-à-dire le 26 février. Le dernier restant à l'écarté, celui qui aurait dû, ce semble, survivre, frappé peut-être plus vivement que les autres de la fatale prédiction, est mort le premier de tous, le 26 janvier. Ils étaient âgés de vingt, vingt-huit et trente-trois ans. (*Journal de l'Aisne.*)

Carticeya, divinité indienne qui commande les armées des génies et des anges; elle a six faces, une multitude d'yeux et un grand nombre de

bras armés de massues, de sabres et de flèches. Elle se prélasse à cheval sur un paon.

Cartomancie, divination par les cartes, plus connue sous le nom *d'art de tirer les cartes*. On dit que les cartes ont été inventées pour amuser la folie de Charles VI; mais Alliette, qui écrivit sous le nom d'Etteilla, nous assure que la cartomancie, qui est l'art de tirer les cartes, est bien plus ancienne. Il fait remonter cette divination au jeu des bâtons d'Alpha (nom d'un Grec fameux exilé en Espagne, dit-il). Il ajoute qu'on a depuis perfectionné cette science merveilleuse. On s'est servi de tablettes peintes; et quand Jacquemin Gringoneur offrit les cartes au roi Charles le Bien-Aimé, il n'avait eu que la peine de transporter sur des cartons ce qui était connu des plus habiles devins sur des planchettes. Il est fâcheux que cette assertion ne soit appuyée d'aucune preuve.

Cependant les cartes à jouer sont plus anciennes que Charles VI. Boissonade a remarqué que le petit Jehan de Saintré ne fut honoré de la faveur de Charles V que parce qu'il ne jouait ni aux



cartes ni aux dés. Il fallait bien aussi qu'elles fussent connues en Espagne lorsque Alphonse XI les prohiba en 1332, dans les statuts de l'ordre de la Bande. Quoi qu'il en soit, les cartes, d'abord tolérées, furent ensuite condamnées; et c'est une opinion encore subsistante dans l'esprit de quelques personnes que qui tient les cartes tient le diable. C'est souvent vrai, au figuré. « Ceux qui font des tours de cartes sont sorciers le plus souvent, » dit Boguet. Il cite un comte italien qui vous mettait en main un dix de pique, et vous trouviez que c'était un roi de cœur [1]. Que penserait-il des prestidigitateurs actuels?

Il n'est pas besoin de dire qu'on a trouvé tout dans les cartes, histoire, sabéisme, sorcellerie. Il y a même eu des doctes qui ont vu toute l'alchimie dans les figures; et certains cabalistes ont prétendu y reconnaître les esprits des quatre éléments. Les carreaux sont les salamandres, les cœurs sont les sylphes, les trèfles les ondins, et les piques les gnomes.

Arrivons à l'art de tirer les cartes. On se sert presque toujours, pour la cartomancie, d'un jeu de piquet de trente-deux cartes, où les figures n'ont qu'une tête. Les cœurs et les trèfles sont généralement bons et heureux; les carreaux et les piques, généralement mauvais et malheureux. Les figures en cœur et en carreau annoncent des personnes blondes ou châtain-blond; les figures en pique ou en trèfle annoncent des personnes brunes ou châtain-brun. Voici ce que signifie chaque carte : Les huit cœurs. — Le roi de cœur est un homme honorable qui cherche à vous faire du bien; s'il est renversé, il sera arrêté dans ses loyales intentions. La dame de cœur est une femme honnête et généreuse de qui vous pouvez attendre des services; si elle est renversée, c'est le présage d'un retard dans vos espérances. Le valet de cœur est un brave jeune homme, souvent un militaire, qui doit entrer dans votre famille et cherche à vous être utile; il en sera empêché s'il est renversé. L'as de cœur annonce une nouvelle agréable; il représente un festin ou un repas d'amis quand il se trouve entouré de figures. Le dix de cœur est une surprise qui fera grande joie; le neuf promet une réconciliation, il resserre les liens entre les personnes qu'on veut brouiller. Le huit promet de la satisfaction de la part des enfants. Le sept annonce un bon mariage.

Les huit carreaux. — Le roi de carreau est un homme assez important qui pense à vous nuire, et qui vous nuira s'il est renversé. La dame est une méchante femme qui dit du mal de vous, et qui vous fera du mal si elle est renversée. Le valet de carreau est un militaire ou un messager qui vous apporte des nouvelles désagréables; et s'il est renversé, des nouvelles fâcheuses. L'as de carreau annonce une lettre; le dix de carreau, un voyage nécessaire et imprévu; le neuf, un retard d'argent; le huit, des démarches qui surprendront de la part d'un jeune homme; le sept, un gain de loterie; s'il se trouve avec l'as de carreau, assez bonnes nouvelles.

Les huit piques. — Le roi représente un commissaire, un juge, un homme de robe avec qui on aura des disgrâces; s'il est renversé, perte d'un procès. La dame est une veuve qui cherche à vous tromper : si elle est renversée, elle vous

[1] *Discours des sorciers*, ch. LIII.

trompera. Le valet est un jeune homme qui vous causera des désagréments; s'il est renversé, présage de trahison. L'as, grande tristesse; le dix, emprisonnement; le neuf, retard dans les affaires; le huit, mauvaise nouvelle; s'il est suivi du sept de carreau, pleurs et discordes. Le sept, querelles et tourments, à moins qu'il ne soit accompagné de cœurs.

Les huit trèfles. — Le roi est un homme juste, qui vous rendra service; s'il est renversé, ses intentions honnêtes éprouveront du retard. La dame est une femme qui vous aime; une femme jalouse, si elle est renversée. Le valet promet un mariage, qui ne se fera pas sans embarras préliminaires, s'il est renversé. L'as, gain, profit, argent à recevoir; le dix, succès; s'il est suivi du neuf de carreau, retard d'argent; perte s'il se trouve à côté du neuf de pique. Le neuf, réussite; le huit, espérances fondées: le sept, faiblesse, et s'il est suivi d'un neuf, héritage.

Quatre rois de suite, honneurs; trois de suite, succès dans le commerce; deux rois de suite, bons conseils. Quatre dames de suite, grands caquets; trois dames de suite, tromperies; deux dames de suite, amitié. Quatre valets de suite, maladie contagieuse; trois valets de suite, paresse; deux valets de suite, dispute. Quatre as de suite, une mort; trois as de suite, libertinage; deux as de suite, inimitié. Quatre dix de suite, événements désagréables; trois dix de suite, changement d'état; deux dix de suite, perte. Quatre neuf de suite, bonnes actions; trois neuf de suite, imprudence; deux neuf de suite, argent. Quatre huit de suite, revers; trois huit de suite, mariage; deux huit de suite, désagréments. Quatre sept de suite, intrigues; trois sept de suite, divertissements; deux sept de suite, petites nouvelles.

Il y a plusieurs manières de tirer les cartes. La plus sûre méthode est de les tirer par sept, comme il suit : Après avoir mêlé le jeu, on le fait couper de la main gauche par la personne pour qui on opère; on compte les cartes de sept en sept, mettant de côté la septième de chaque paquet. On répète l'opération jusqu'à ce qu'on ait produit douze cartes. Vous étendez ces douze cartes sur la table les unes à côté des autres, selon l'ordre dans lequel elles sont venues; ensuite vous cherchez ce qu'elles signifient, d'après la valeur et la position de chaque carte, ainsi qu'on l'a expliqué. Mais avant de tirer les cartes, il ne faut pas oublier de voir si la personne pour laquelle on les tire est sortie du jeu. On prend ordinairement le roi de cœur pour un homme blond marié; le roi de trèfle pour un homme brun marié; la dame de cœur pour une dame ou une demoiselle blonde; la dame de trèfle pour une dame ou une demoiselle brune; le valet de cœur pour un jeune homme blond; le valet de trèfle pour un jeune homme brun. — Si la carte qui représente la personne pour qui on opère ne se trouve pas dans les douze cartes que le hasard vient d'amener, on la cherche dans le reste du jeu, et on la place simplement à la fin des douze cartes sorties. Si, au contraire, elle s'y trouve, on fait tirer à la personne pour qui on travaille (ou l'on tire soi-même si c'est pour soi que l'on consulte) une treizième carte à jeu ouvert. On la place pareillement à la fin des douze cartes étalées, parce qu'il est reconnu qu'il faut treize cartes. Alors, on explique sommairement l'ensemble du jeu. Ensuite, en partant de la carte qui représente la personne pour qui on interroge le sort, on compte sept et on s'arrête; on interprète la valeur intrinsèque et relative de la carte sur laquelle on fait station; on compte sept de nouveau, et de nouveau on explique, parcourant ainsi tout le jeu à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'on revienne précisément à la carte de laquelle on est parti. On doit déjà avoir vu bien des choses. Il reste cependant une opération importante. On relève les treize cartes, on les mêle, on fait à nouveau couper de la main gauche. Après quoi on dispose les cartes à couvert sur dix paquets : 1° pour la personne; 2° pour la maison ou son intérieur; 3° pour ce qu'elle attend; 4° pour ce qu'elle n'attend pas; 5° pour sa surprise; 6° pour sa consolation ou sa pensée. — Les six premières cartes ainsi rangées sur la table, il en reste sept dans la main. On fait un second tour, mais on ne met une carte que sur chacun des cinq premiers paquets. Au troisième tour, on pose les deux dernières cartes sur les numéros 1 et 2. On découvre ensuite successivement chaque paquet, et on l'explique en commençant par le premier, qui a trois cartes ainsi que le deuxième, en finissant par le dernier qui n'en a qu'une. — Voilà tout entier l'art de tirer les cartes; les méthodes varient ainsi que la valeur des cartes, auxquelles on donne dans les livres spéciaux des sens très-divers et très-arbitraires; mais les résultats ne varient pas.

Nous terminerons en indiquant la manière de faire ce qu'on appelle la réussite. — Prenez également un jeu de piquet de trente-deux cartes. Faites huit paquets à couvert de quatre cartes chacun, et les rangez sur la table; retournez la première carte de chaque paquet; prenez les cartes de la même valeur deux par deux, comme deux dix, deux rois, deux as, etc., en retournant toujours à découvert sur chaque paquet la carte qui suit celle que vous enlevez. Pour que la réussite soit assurée, il faut que vous retiriez de la sorte toutes les cartes du jeu, deux par deux, jusqu'aux dernières. — On fait ces réussites pour savoir si un projet ou une affaire aura du succès, ou si une chose dont on doute a eu lieu.

Alliette, sous le nom d'Etteilla, a publié un long traité sur cette matière. Citons encore l'*Oracle parfait*, ou nouvelle manière de tirer les

cartes, au moyen de laquelle chacun peut faire son horoscope. In-12, Paris, 1802. Ce petit livre, de 92 pages, est dédié au beau sexe par Albert d'Alby. L'éditeur est M. de Valembert, qui fait observer que *l'Oracle parfait* devait paraître en 1788; que la censure l'arrêta, et qu'on n'a pu qu'en 1802 en gratifier le public. La méthode de ce livre est embrouillée; l'auteur veut qu'on emploie vingt cartes disposées en cinq tas, de cette manière : un au milieu, un au-dessus, un au-dessous, et un de chaque côté; ce qui fait une croix. Les cartes d'en haut signifient ce qui doit arriver bientôt, les cartes de droite ce qui arrivera dans un temps plus éloigné; les cartes d'en bas sont pour le passé; les cartes de gauche pour les obstacles; les cartes du milieu pour le présent. On explique ensuite d'après les principes.

Mais c'en est assez sur la cartomancie. Nous n'avons voulu rien laisser ignorer du fondement de cette science aux dames qui consultent leurs cartes et qui doutent de Dieu. Cependant nous les prierons d'observer que ce grand moyen de lever le rideau qui nous cache l'avenir s'est trouvé quelquefois en défaut. Une des plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme sans barbe qui s'était déguisé en fille. Elle lui promit un époux riche et bien fait, trois garçons, une fille, des couches laborieuses, mais sans danger. — Une dame qui commençait à hésiter dans sa confiance aux cartes se fit un jour une réussite pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table devant les plats vides; elle avait l'estomac bien garni; toutefois les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite ne put avoir lieu.

Casaubon (Médéric), fils d'Isaac Casaubon, né à Genève en 1599. On a de lui un *Traité de l'Enthousiasme,* publié en 1655, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre ceux qui attribuent l'enthousiasme à une inspiration du ciel ou à une inspiration du démon. On lui doit de plus un *Traité de la crédulité et de l'incrédulité* dans les choses spirituelles, in-8°, Londres, 1670. Il y établit la réalité des esprits, des merveilles surnaturelles et des sorciers [1]. Nous citerons aussi sa *Véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé entre Jean Dée et certains esprits*, 1659, in-fol.

Casi. C'est le nom d'une pagode fameuse sur les bords du Gange. Les Indiens recherchent le privilége d'y mourir; car Eswara ne manque pas de venir souffler dans leur oreille droite au dernier instant pour les purifier : aussi ont-ils grand soin de mourir couchés sur le côté gauche.

Casmann (Othon), savant Allemand du seizième siècle, auteur d'un livre sur les anges intitulé *Angélographie* [1]. Il a laissé un autre ouvrage, que quelques personnes recherchent, sur les mystères de la nature [2].

Cassandre. Fille de Priam, à qui Apollon accorda le don de prophétie pour la séduire; mais quand elle eut le don, elle ne voulut pas répondre à la tendresse du dieu, et le dieu discrédita ses pronostics. Aussi, quoique grande magicienne et sorcière, comme dit Delancre [3], elle ne put pas empêcher la ruine de Troie, ni se garantir elle-même des violences d'Ajax.

Cassius de Parme. Antoine venait de perdre la bataille d'Actium; Cassius de Parme, qui avait suivi son parti, se retira dans Athènes : là, au milieu de la nuit, pendant que son esprit s'abandonnait aux inquiétudes, il vit paraître devant lui un homme noir qui lui parla avec agitation. Cassius lui demanda qui il était. — Je suis ton démon [4], — répondit le fantôme. Ce mauvais démon était la peur. A cette parole, Cassius s'effraya et appela ses esclaves; mais le démon disparut sans se laisser voir à d'autres yeux. Persuadé qu'il rêvait, Cassius se recoucha et chercha à se rendormir; aussitôt qu'il fut seul, le démon reparut avec les mêmes circonstances. Le Romain n'eut pas plus de force que d'abord; il se fit apporter des lumières, passa le reste de la nuit au milieu de ses esclaves, et n'osa plus rester seul. Il fut tué peu de jours après par l'ordre du vainqueur d'Actium [5].

Casso ou **Alouette.** On assure que celui qui portera sur soi les pieds de cet oiseau ne sera jamais persécuté; au contraire, il aura toujours l'avantage sur ses ennemis. Si on enveloppe l'œil droit de l'alouette dans un morceau de la peau d'un loup, l'homme qui le portera sera doux, agréable et plaisant; et si on le met dans du vin, on se fera chérir de la personne qui le boira [6].

Cassotide. Fontaine de Delphes, dont la vertu prophétique inspirait des femmes qui y rendaient des oracles.

Castaigne (Gabriel de), aumônier de Louis XIII, cordelier et alchimiste. On lui doit l'*Or potable qui guérit de tous maux,* in-8°, rare, Paris, 1611; *le Paradis terrestre,* où l'on trouve la guérison de toute maladie, in-8°, Paris, 1615; « *le Grand » Miracle de nature métallique*, que en imitant » icelle sans sophistiqueries, tous les métaux im- » parfaits se rendront en or fin, et les maladies

[1] Cet ouvrage est connu aussi sous le titre de *Traité des esprits, des sorciers et des opérations surnaturelles,* en anglais, Londres, 1672, in-8°.

[1] *Angelographia,* 2 vol. in-8°. Francfort, 1597 et 1605.

[2] *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus,* 1605, in-8°.

[3] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. I, disc. III.

[4] L'original porte *cacodaimon,* mauvais démon. Chez les Grecs *daimon,* simplement, signifiait *un génie, une bonne intelligence,* comme le démon de Socrate et quelques autres.

[5] Valère-Maxime, et d'autres anciens.

[6] *Admirables secrets d'Albert le Grand.*

» incurables se guériront, » in-8°, Paris, 1615.

Castalie. Fontaine d'Antioche, au faubourg de Daphné; ses eaux étaient prophétiques, et il y avait auprès un oracle célèbre qui prédit l'empire à Adrien. Quand cet oracle fut accompli, Adrien fit boucher la fontaine avec de grosses pierres, de peur qu'un autre n'y allât chercher la même faveur qu'il avait obtenue.

Castalin (Diégo). *Discours prodigieux et épouvantable* de trois Espagnols et une Espagnole, magiciens et sorciers qui se faisaient porter par les diables de ville en ville, avec leurs déclarations d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bétail par leurs sortiléges, et aussi d'avoir fait plusieurs dégâts aux biens de la terre. Ensemble, l'arrêt prononcé contre eux par la cour du parlement de Bordeaux, in-8°, rare. Paris, 1626.

« Trois Espagnols, accompagnés d'une femme espagnole, aussi sorcière et magicienne, se sont promenés par l'Italie, Piémont, Provence, Franche-Comté, Flandre, et ont, par plusieurs fois, traversé la France, et tout aussitôt qu'ils avaient reçu quelque déplaisir de quelques-uns, en quelques villes, ils ne manquaient, par le moyen de leurs pernicieux charmes, de faire sécher les blés et les vignes; et pour le regard du bétail, il languissait quelques trois semaines, puis demeurait mort, tellement qu'une partie du Piémont a senti ce que c'était que leurs maudites façons de faire.

» Quand ils avaient fait jouer leurs charmes en quelques lieux par leurs arts pernicieux, ils se faisaient porter par les diables dans les nuées, de ville en ville, et quelquefois faisaient cent lieues le jour. Mais comme la justice divine ne veut pas longuement souffrir les malfaiteurs, Dieu permit qu'un curé, nommé messire Benoît la Fave, passant près de Dôle, rencontrât ces Espagnols avec leur servante, lesquels se mirent en compagnie avec lui et lui demandèrent où il allait. Après leur avoir déclaré et conté une partie de son ennui pour la longueur du chemin, un de ces Espagnols, nommé Diégo Castalin, lui dit : — Ne vous déconfortez nullement, il est près de midi; mais je veux que nous allions aujourd'hui coucher à Bordeaux.

» Le curé ne répliqua rien, croyant qu'il le disait par risée, vu qu'il y avait près de cent lieues. Néanmoins, après s'être assis tous ensemble, ils se mirent à sommeiller. Au réveil du curé, il se trouve aux portes de Bordeaux avec ces Espagnols. Un conseiller de Bordeaux fut averti de cette merveille; il voulut savoir comment cela s'était passé : il dénonce les trois Espagnols et la femme. On fouille leurs bagages, où se trouvent plusieurs livres, caractères, billets, cires, couteaux, parchemins et autres denrées servant à la magie. Ils sont examinés; ils confessent le tout, disant, entre autres choses, d'avoir fait, par leurs œuvres, périr les fruits de la terre aux endroits qu'il leur plaisait, d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bestiaux, et qu'ils étaient résolus de faire plusieurs maux du côté de Bordeaux. La cour leur fit leur procès extraordinaire, qui fut prononcé le 1er mars 1610, et condamna Diégo Castalin, Francisco Ferdillo, Vincentio Torrados et Catalina Fiosela à être pris et menés par l'exécuteur de la haute justice en la place du marché aux porcs, et être conduits sur un bûcher, pour là être brûlés tout vifs, et leurs corps être mis en cendres, avec leurs livres, caractères, couteaux, parchemins, billets et autres choses propres servant à la magie.

» L'Espagnole qui les servait, nommée Catalina Fiosela, confessa une infinité de méchancetés par elle exercées, entre autres que, par ses sortiléges, elle avait infecté, avec certains poisons, plusieurs fontaines, puits et ruisseaux, et aussi qu'elle avait fait mourir plusieurs bétails, et fait, par ses charmes, tomber pierres et grêles sur les biens et fruits de la terre.

» Voilà qui doit servir d'exemple à plusieurs personnes qui s'étudient à la magie; d'autres, sitôt qu'ils ont perdu quelque chose, s'en vont au devin et sorcier, et ne considèrent pas qu'allant vers eux, ils vont vers le diable, prince des ténèbres. »

On ne peut voir dans ce récit que l'histoire d'une bande de malfaiteurs.

Castellini (Luc), frère prêcheur du dix-septième siècle. On rencontre des prodiges infernaux dans son *Traité des miracles* [1].

Castor. C'est une opinion très-ancienne et très-commune que le castor se mutile pour se dérober à la poursuite des chasseurs. On la trouve dans les hiéroglyphes des Égyptiens, dans les fables d'Ésope, dans Pline, dans Aristote, dans Élien; mais cette opinion n'en est pas moins une erreur aujourd'hui reconnue [2].

Castor et **Pollux**, fils de Jupiter et de Léda. On en fit des dieux marins; et, dans l'antiquité, les matelots appelaient feux de Castor et Pollux ce que nos marins appellent feux Saint-Elme. Les histoires grecques et romaines sont remplies d'apparitions de Castor et Pollux. Pendant que Paul-Émile faisait la guerre en Macédoine, Publius Vatinius, revenant à Rome, vit subitement devant lui deux jeunes gens beaux et bien faits, montés sur des chevaux blancs, qui lui annoncèrent que le roi Persée avait été fait prisonnier la veille. Vatinius se hâta de porter au sénat cette nouvelle; mais les sénateurs, croyant déroger à la majesté de leur caractère en s'arrêtant à des puérilités, firent mettre cet homme en prison. Cependant, après qu'on eut reconnu par les lettres du consul que le roi de Macédoine avait été effectivement pris ce jour-là, on tira Vatinius de sa prison; on le gratifia de plusieurs arpents de

1 *Tractatus de miraculis.* Rome, 1629.

2 Brown, *Des erreurs populaires,* liv. III, ch. IV.

terre, et le sénat reconnut que Castor et Pollux étaient les protecteurs de la république.

Pausanias explique cette apparition : « C'étaient, dit-il, des jeunes gens revêtus du costume des Tyndarides et apostés pour frapper les esprits crédules. »

On sait que Castor et Pollux sont devenus la constellation des Gémeaux.

Castro (Alphonse de), célèbre prédicateur né au Pérou, et l'un des plus savants théologiens du seizième siècle, auteur d'un livre contre les magiciens [1].

Cataboliques. « Ceux qui ont lu les anciens savent que les démons *cataboliques* sont des démons qui emportent les hommes, les tuent, brisent et fracassent, ayant cette puissance sur eux. De ces démons cataboliques, Fulgence raconte qu'un certain Campester avait écrit un livre particulier, qui nous servirait bien, si nous l'avions, pour apprendre au juste comment ces diables traitaient leurs suppôts, les magiciens et les sorciers [2]. »

Cathaï-Khann, prince de la mer chez les Tartares. Ce démon est un affreux cannibale qui se saisit un jour de son compère Djilbeguenn, dit le trompeur, le fit bouillir et le mangea. Il possède une flèche qui lui revient toujours quand elle a accompli sa mission. Elle a percé un jour une montagne de cuivre et lui est revenue après avoir fait le tour de la terre. Un serpent aux écailles d'or, qui avait sur sa tête une corne d'argent et des yeux d'escarboucle, distants de douze arpents l'un de l'autre, avec une queue sans fin, dévora son enfant. Cataï lui décocha sa flèche au front, qu'elle sépara en deux. Le prince de la mer trouva son enfant dans le ventre du serpent; l'enfant vivait encore là, en compagnie de quelques héros, vivants encore aussi, avec leurs chevaux. Alors le cheval de Cataï dit à son maître : « Enlève la couverture qui est sous ma selle; et je donnerai à l'enfant le peu de lait qui me reste du temps où je tetais ma mère ; » et l'enfant vécut; et plus tard il mangea aussi son père [1]. Ce sont là des traditions tartares.

Catalde, évêque de Tarente au sixième siècle. Mille ans après sa mort, on raconte qu'il se montra une nuit, en vision, à un jeune Tarentin du seizième siècle, et le chargea de creuser en un lieu



qu'il lui désigna, où il avait caché et enterré un livre écrit de sa main pendant qu'il était au monde, lui disant qu'incontinent qu'il aurait recouvré ce livre, il ne manquât point de le faire tenir à Ferdinand, roi d'Aragon et de Naples, qui régnait alors. Le jeune homme n'ajouta point foi d'abord à cette vision, quoique Catalde lui apparût presque tous les jours pour l'exhorter à faire ce qu'il lui avait ordonné. Enfin, un matin, avant l'aurore, comme il était en prière, il aperçut Catalde vêtu de l'habit épiscopal, lequel lui dit avec une contenance sévère : — Tu n'as pas tenu compte de chercher le livre que je t'avais enseigné et de l'envoyer au roi Ferdinand ; sois assuré, cette fois pour toutes, que si tu n'exécutes ce que je t'ai commandé, il t'en adviendra mal.

Le jouvenceau, intimidé de ces menaces, publia sa vision; le peuple ému s'assembla pour l'accompagner au lieu marqué. On y arriva ; on

[1] *De sortilegis ac maleficis, eorumque punitione.* Lyon, 1568.

[2] Leloyer, *Hist. et discours des spectres,* liv. VII, ch. IV.

[1] M. Elie Reclus, *Légendes tartares,* extraites d'A. Scheifner. (*Revue germanique,* livraison d'août 1860, p. 421 et 427.)

creusa la terre; on trouva un petit coffre de plomb, si bien clos et cimenté que l'air n'y pouvait pénétrer, et au fond du coffret se vit le livre où toutes les misères qui devaient arriver au royaume de Naples, au roi Ferdinand et à ses enfants, étaient décrites en formes de prophétie, lesquelles ont eu lieu; car Ferdinand fut tué au premier conflit; son fils Alphonse, à peine maître du trône, fut mis en déroute par ses ennemis, et mourut en exil. Ferdinand, le puîné, périt misérablement à la fleur de son âge, accablé de guerres, et Frédéric, petit-fils du défunt Ferdinand, vit brûler, saccager et ruiner son pays [1].

Catalepsie, semblance d'apoplexie, état d'où résulte, dit M. Lecouturier, « une insensibilité capable de faire supporter sans douleur l'opération chirurgicale la plus cruelle. La catalepsie est causée par l'obstruction des agents nerveux. Il en naît une singulière combinaison de roideur et de souplesse dans les muscles, qui fait que les cataleptiques, complétement immobiles par eux-mêmes, se laissent aller à tous les mouvements réguliers qu'on leur imprime et restent fixés dans toutes les attitudes normales qu'on leur communique. On peut même leur faire prendre des attitudes pénibles dans lesquelles il serait impossible à l'homme le plus robuste de se maintenir. »

Cette maladie, qui explique quelques phénomènes de la sorcellerie, est provoquée ou spontanée. *Voy.* HYPNOTISME et SOMMEIL MAGNÉTIQUE.

Catalonos ou **Babailanas**, prêtresses des Indiens des îles Philippines. Elles lisent dans l'avenir et prédisent ce qui doit arriver. Quand elles ont annoncé le bien ou le mal à ceux qui les consultent, elles font le sacrifice d'un cochon, qu'elles tuent d'un coup de lance et qu'elles offrent en dansant aux mauvais génies et aux âmes des ancêtres, lesquelles, dans l'opinion des Indiens, fixent leurs demeures sous de grands arbres.

Catanancée, plante que les femmes de Thessalie employaient dans leurs philtres. On en trouve la description dans Dioscoride.

Cataramonachia, anathème que fulminent les popes grecs. Dans quelques îles de la Morée, on dit que cet anathème donne une fièvre lente dont on meurt en six semaines.

Catelan (Laurent), pharmacien de Montpellier au dix-septième siècle. Il a laissé une *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la licorne,* Montpellier, in-8°, 1624, et un *rare et curieux discours de la plante appelée mandragore,* Paris, in-12, 1639.

Cathares, hérétiques abominables qui devaient leur nom à un chat, *Catto,* dont ils baisaient le derrière dans leurs réunions secrètes, persuadés qu'ils étaient que Satan lui-même recevait ainsi leurs hommages sous cette forme. Ils immolaient des enfants et commettaient d'autres horreurs, qu'on peut lire dans la *Mystique* de Görres, chap. II et III du livre V.

Catharin (Ambroise), dominicain de Florence, mort à Rome en 1553, auteur d'une réfutation de la doctrine et des prophéties de Savonarole [1], et d'un *Traité de la mort et de la résurrection.*

Catherine *Voy.* REVENANTS.

Catherine (Sainte). *Voy.* INCOMBUSTIBLES.

Catherine de Médicis, célèbre reine de France, singulièrement maltraitée dans l'histoire, où l'esprit de la réforme n'a pas ménagé les princes catholiques: née à Florence en 1519, morte en 1589. Elle avait foi à l'astrologie judiciaire et, s'il faut en croire les protestants, à la



magie; ils l'accusaient même d'avoir porté sur l'estomac une peau de vélin, peut-être d'un enfant égorgé (voyez l'effet de ce *peut-être* en histoire), laquelle peau, semée de figures, de lettres et de caractères de différentes couleurs, devait la garantir de toute entreprise contre sa personne. Elle fit faire la colonne de l'hôtel de Soissons [2], dans le fût de laquelle il y avait un escalier à vis pour monter à la sphère armillaire qui est au haut. Elle allait y consulter les astres avec ses astrologues.

Cette princesse, que l'on a fort noircie, eut beaucoup d'ennemis, surtout les huguenots, qui

[1] *Histoires prodigieuses de Boistuaux,* t. I.

[1] *Discorso contra la dottrina e le profetie di Girolamo Savonarola, da Ambrosio Catarino polito.* In-8°, Venise, 1548. Thomas Neri combattit cet ouvrage dans en livre intitulé *Apologia di Tomaso Neri, in difesa della dottrina di Girolamo Savonarola.* In-8°. Florence, 1564.

[2] Cette colonne existe encore à Paris, elle est adossée à la halle au blé.

alors ne reculaient devant aucune calomnie. Ils la représentent comme ayant été très-versée dans l'art d'évoquer les esprits; ils ajoutent que, sur la peau d'enfant qu'elle portait au cou, étaient représentées plusieurs divinités païennes. Étant tombée gravement malade, elle remit, disent-ils, à M. de Mesmes une boîte hermétiquement fermée, en lui faisant promettre de ne jamais l'ouvrir et de la lui rendre si elle revenait à la vie. Longtemps après, les enfants du dépositaire, ayant ouvert la boîte, dans l'espoir d'y trouver des pierreries ou un trésor, n'y découvrirent qu'une médaille de forme antique, large et ovale, où Catherine de Médicis était représentée à genoux, adorant les Furies et leur présentant une offrande.

Ce conte absurde donne la mesure de vingt autres. Catherine de Médicis survécut à M. de Mesmes, et elle n'aurait pas manqué de retirer la cassette.

Elle avait attaché à sa personne, suivant l'usage du temps, quelques astrologues, parmi lesquels il ne faut pas oublier l'illustre Luc Gauric. Ils lui prédirent que Saint-Germain la verrait mourir. Dès lors elle ne voulut plus demeurer à Saint-Germain en Laye et n'alla plus à l'église de Saint-Germain d'Auxerre. Mais l'évêque de Nazareth, l'ayant assistée à l'heure de sa mort, on regarda la prédiction comme accomplie, attendu que ce prélat s'appelait Nicolas de Saint-Germain.

Catho (Angelo), savant habile dans l'astrologie, qui prédit à Charles le Téméraire sa mort funeste. Le duc de Bourgogne n'en tint compte, et perdit tout, comme on sait. Malheureusement, rien ne prouve que la prédiction ait été faite en temps utile.

Louis XI estimait tant Angelo Catho, à cause de sa science, qu'il lui donna l'archevêché de Vienne, en Dauphiné. C'est peut-être pour cela que les protestants en ont fait un astrologue.

Catiau, sorcier contemporain, condamné par le tribunal de Béthune, le 30 juillet 1850. Voici le résumé des faits à cette date :

« Salvien-Édouard-Joseph Catiau, aujourd'hui âgé de soixante ans, tisserand, demeurant à Loos, près Lens, vivait péniblement de son travail, lorsqu'il eut, il y a cinq ans environ, la pensée de vivre aux dépens de la sottise humaine. Bien des gens de la campagne, beaucoup de nos villes aussi, sont disposés, lorsque plusieurs accidents ou malheurs leur arrivent, à les attribuer à une influence secrète et maligne. On leur a jeté un sort; c'est ce sort que Catiau va entreprendre de conjurer. Sa clientèle, d'abord restreinte, s'augmente peu à peu. Nous voyons une femme de Douvrin, la dame Cappe, qui perd successivement ses poulets et sa basse-cour; Catiau lui fait faire une neuvaine; des *Pater,* des *Ave Maria* récités journellement enlèveront le sort.

» Plus tard, Catiau élargit le cercle de ses opérations : ce ne sera plus le sort jeté sur les animaux qu'il conjurera, c'est aux maladies humaines qu'il va s'attaquer. Charles Delhaye, âgé de soixante-huit ans, rentier à Richebourg-l'Avoué, est atteint d'une hernie; il va voir Catiau chez son gendre. Catiau lui dit qu'il a reçu des missionnaires d'Amiens le pouvoir de guérir les hernies; pour cela il faut boire de l'eau que Catiau a heureusement chez lui et qui vient d'une fontaine de Rome où l'*ange* va se baigner une fois par an. Cette consultation merveilleuse coûte 150 fr. au père Delhaye. Il prend encore plusieurs bouteilles d'eau; toutes lui sont cédées généreusement au prix de 10 fr. chacune.

» Comme on le voit, la matière exploitable était bonne. Catiau ne se fait pas faute d'en user; il fait croire à Delhaye que ses intelligences avec les puissances surnaturelles lui font entrevoir que la guerre de Crimée reviendra envahir la France; qu'il faut se hâter de faire des provisions de blé, parce que tout va être pillé, et que ceux qui seront pris au dépourvu mourront de faim. Pour arriver à ce but, il faut que Delhaye retire des mains d'un notaire (car les notaires vont disparaître avec tout le reste, sort fatal!) tout l'argent qu'il lui a donné en dépôt; avec cet argent, qu'il achète de grandes quantités de blé qu'il mettra dans des sacs tissus par la main de filles vierges, et que Catiau a seul le bonheur de posséder, mais qu'il cédera au prix modeste de 9 fr. la pièce. Delhaye retire en effet un peu d'argent, pas trop, car le paysan commence à se réveiller et à retrouver sa malice; il achète un peu de blé qu'il met dans des sacs immaculés. Mais le blé ne se conserve pas; et puis Catiau s'avise de découvrir qu'outre sa hernie, Delhaye est atteint de la pierre. Pour le coup, c'en est trop; Catiau lui a pris plus de 1,200 fr., il veut encore le gratifier d'une souffrance qu'il est sûr de ne pas avoir. Il porta sa plainte, et c'est ainsi que les hauts faits du sorcier arrivent à la connaissance du public, et malheureusement pour lui à celle de la justice, qui poursuit ses investigations, découvre une énorme série de faits et condamne le sorcier à cinq ans de prison. »

Catillus. *Voy.* Gilbert.

Catoblepas, serpent qui donne la mort à ceux qu'il regarde, si on en veut bien croire Pline. Mais la nature lui a fait la tête fort basse, de manière qu'il lui est difficile de fixer quelqu'un. On ajoute que cet animal habite près de la fontaine Nigris, en Éthiopie, que l'on prétend être la source du Nil.

Caton le Censeur. Dans son livre *De re rustica,* il enseigne, parmi divers remèdes, la manière de remettre les membres démis, et donne même les paroles enchantées dont il faut se servir.

Catoptromancie, divination par le moyen d'un miroir. On trouve encore dans beaucoup de villages des devins qui emploient cette divination, autrefois fort répandue. Quand on a fait une perte, essuyé un vol, ou reçu quelques



coups clandestins dont on veut connaître l'auteur, on va trouver le sorcier ou devin, qui introduit le consultant dans une chambre à demi éclairée. On n'y peut entrer qu'avec un bandeau sur les yeux. Le devin fait les évocations, et le diable montre dans un miroir le passé, le présent et le futur. Malgré le bandeau, les crédules villageois, dans de telles occasions, ont la tête tellement montée qu'ils ne manquent pas de voir quelque chose.

On se servait autrefois pour cette divination d'un miroir que l'on présentait, non devant, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux...

Pausanias parle d'un autre effet de la catoptromancie. « Il y avait à Patras, dit-il, devant le temple de Cérès, une fontaine séparée du temple par une muraille ; là on consultait un oracle, non pour tous les événements, mais seulement pour les maladies. Le malade descendait dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il ne touchât la surface de l'eau que par sa base. Après avoir prié la déesse et brûlé des parfums, il se regardait dans ce miroir, et, selon qu'il se trouvait le visage hâve et défiguré ou gras et vermeil, il en concluait très-certainement que la maladie était mortelle ou qu'il en réchapperait. »

Cattani (François), évêque de Fiésole, mort en 1595, auteur d'un livre sur les superstitions de la magie [1].



Cattéri, démon du Malabar, qui possède surtout les femmes et les rend folles ou furieuses. Si elles sont belles et bien faites, il leur donne des difformités.



Cauchemar. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigants, et ne

[1] *Sopra la superstitione dell' arte magica.* Florence, 1562.

cessent que quand on se réveille. On ne savait pas trop autrefois, et encore au quinzième siècle, ce que c'était que le cauchemar, qu'on appelait aussi alors *chauche-poulet.* On en fit un monstre; c'était un moyen prompt de résoudre la difficulté. Les uns imaginaient dans cet accident une sorcière ou un spectre qui pressait le ventre des gens endormis, leur dérobait la parole et la respiration, et les empêchait de crier et de s'éveiller pour demander du secours; les autres, un démon qui étouffait les gens. Les médecins n'y voyaient guère plus clair. On ne savait d'autre remède pour se garantir du cauchemar que de suspendre une pierre creuse dans l'écurie de sa maison; et Delrio, embarrassé, crut décider la question en disant que *Cauchemar* était un suppôt de Belzébuth; il l'appelle ailleurs *incubus morbus.*

Dans les guerres de la république française en Italie, on caserna en une église profanée un de nos régiments. Les paysans avaient averti les soldats que la nuit on se sentait presque suffoqué dans ce lieu-là, et que l'on voyait passer un gros chien sur sa poitrine. Les soldats en riaient; ils se couchèrent après mille plaisanteries. Minuit arrive, tous se sentent oppressés, ne respirent plus et voient, chacun sur son estomac, un chien noir qui disparut enfin, et leur laissa reprendre leurs sens. Ils rapportèrent le fait à leurs officiers, qui vinrent y coucher eux-mêmes la nuit suivante, et furent tourmentés du même fantôme. — Comment expliquer ce fait? — « Mangez peu, tenez-vous le



ventre libre, ne couchez point sur le dos, et votre cauchemar vous quittera sans grimoire, » dit M. Salgues [1]. Il est certain que dans les pays où l'on ne soupe plus, on a moins de cauchemars.

Bodin conte [2] qu'au pays de Valois, en Picardie, il y avait de son temps une sorte de sorciers et de sorcières qu'on appelait *cauchemares,* qu'on ne pouvait chasser qu'à force de prières.

Cauchon (Pierre), évêque intrus de Beauvais au quinzième siècle, poursuivit Jeanne d'Arc comme sorcière et la fit brûler à Rouen. Il mourut subitement en 1443. Le pape Calixte III excommunia après sa mort ce prélat déshonoré, dont le corps fut déterré et jeté à la voirie. Ce qui est assez curieux, c'est que son nom a été donné depuis à l'animal immonde qu'on n'appelait auparavant que porc ou pourceau.

Causathan, démon ou mauvais génie que Porphyre se vantait d'avoir chassé d'un bain public.

Causimomancie, divination par le feu, employée chez les anciens mages. C'était un heureux présage quand les objets combustibles jetés dans le feu venaient à n'y pas brûler.

Cautzer, fleuve du huitième ciel dans le paradis de Mahomet. Son cours est d'un mois de chemin; ses rivages d'or; son lit, odoriférant comme le musc, est semé de rubis et de perles; son eau douce comme le lait; son écume brillante comme les étoiles. Qui en boit une fois n'a plus jamais soif.

Cayet (Pierre-Victor-Palma), savant écrivain tourangeau du seizième siècle. Outre la *Chronologie novennaire* et la *Chronologie septennaire,* il a laissé l'*Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, grand magicien,* traduite de l'allemand en français. Paris, 1603, in-12; et l'*Histoire véritable comment l'âme de l'empereur Trajan a été délivrée des tourments de l'enfer par les prières de saint Grégoire le Grand,* traduite du latin d'Alphonse Chacon; in-8°, rare. Paris, 1607.

Cayet rechercha la pierre philosophale, qu'il n'eut pas le talent de trouver; on débita aussi qu'il était magicien; mais on peut voir qu'il ne pensait guère à se mêler de magie, dans l'épître dédicatoire qu'il a mise en tête de l'histoire de Faust. Ce sont les huguenots, dont il avait abandonné le parti, qui l'accusèrent d'avoir fait pacte avec le diable, pour qu'il lui apprît les langues. C'était alors une grande injure; Cayet s'en vengea vivement dans un livre où il défendit contre eux la doctrine du purgatoire [1].

Caym, démon de classe supérieure, grand président aux enfers; il se montre habituellement sous la figure d'un merle. Lorsqu'il paraît en forme humaine, il répond du milieu d'un brasier ardent; il porte à la main un sabre effilé. C'est, dit-on, le plus habile sophiste de l'enfer; et il peut, par l'astuce de ses arguments, désespérer le logicien le plus aguerri. C'est avec

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 332.

[2] *Démonomanie des sorciers,* liv. II, ch. VII.

[1] *La fournaise ardente et le four du réverbère pour évaporer les prétendues eaux de Siloé, et pour corroborer le purgatoire contre les hérésies, calomnies, faussetés et cavillations ineptes du prétendu ministre Dumoulin.* Paris, 1603, in-8°. Dumoulin venait de publier les *Eaux de Siloé, pour éteindre le feu du purgatoire,* contre les raisons d'un cordelier portugais. In-8°, 1603.

lui que Luther eut cette fameuse dispute dont il nous a conservé les circonstances. Caym donne l'intelligence du chant des oiseaux, du mugis-



sement des bœufs, de l'aboiement des chiens et du bruit des ondes. Il connaît l'avenir. Quelquefois il s'est montré en homme coiffé d'une aigrette et orné d'une queue de paon. Ce dé-



mon, qui fut autrefois de l'ordre des anges, commande à présent trente légions aux enfers[1].

Cayol, propriétaire à Marseille, mort au commencement de ce siècle. Un de ses fermiers lui apporta un jour douze cents francs; il les reçut et promit la quittance pour le lendemain, parce qu'il était alors occupé. Le paysan ne revint qu'au bout de quelques jours. M. Cayol venait subitement de mourir d'apoplexie. Son fils avait pris possession de ses biens; il refuse de croire au fait que le paysan raconte, et réclame les douze cents francs en justice. Le paysan fut condamné à payer une seconde fois. Mais la nuit qui suivit cette sentence, M. Cayol apparut à son fils bien éveillé, et lui reprocha sa conduite. — « J'ai été payé, ajouta-t-il; regarde derrière le miroir qui est sur la cheminée de ma chambre, tu y trouveras mon reçu. »

Le jeune homme se lève tremblant, met la main sur la quittance de son père et se hâte de payer les frais qu'il avait faits au pauvre fermier, en reconnaissant ses torts[1]....

Cazotte (Jacques), né à Dijon en 1720, guillotiné en 1793, auteur du poëme d'*Olivier*, où beaucoup d'épisodes roulent sur les merveilles magiques. Le succès qu'obtint cette production singulière le décida à faire paraître *le Diable amoureux*. Comme il y a dans cet ouvrage des conjurations et autres propos de grimoire, un étranger alla un jour le prier de lui apprendre à conjurer le diable, science que Cazotte ne possédait pas.

Ce qui lui obtient encore place dans ce recueil, c'est sa prophétie rapportée par la Harpe; où il avait pronostiqué la révolution dans la plupart de ses détails. Mais on n'avait imprimé, dit-on, qu'un fragment de cette pièce. On l'a plus tard découverte plus entière, et quelques-uns disent à présent que cette prophétie a été supposée, ce qui n'est pas prouvé. On a publié en l'an VI, à Paris, une *Correspondance mystique* de Cazotte, saisie par le tribunal révolutionnaire, et où brille un certain esprit prophétique inexplicable.

Cébus ou **Céphus**, monstre adoré des Égyptiens. C'était une espèce de satyre ou singe qui avait, selon Pline, les pieds et les mains semblables à ceux de l'homme. Diodore lui donne une tête de lion, le corps d'une panthère et la taille d'une chèvre. On ajoute que Pompée en fit venir un à Rome, et qu'on n'en a jamais vu que cette fois-là.

Cecco d'Ascoli (François Stabili, *dit*), professeur d'astrologie, né dans la Marche d'Ancône, au treizième siècle. Il se mêlait aussi de magie et d'hérésie. On dit, ce qui n'est pas certain, qu'il fut brûlé en 1327, avec son livre d'astrologie, qui est, à ce qu'on croit, le commentaire sur la sphère de Sacrobosco[2].

Il disait qu'il se formait dans les cieux des esprits malins qu'on obligeait, par le moyen des constellations, à faire des choses merveilleuses. Il assurait que l'influence des astres était absolue, et reconnaissait le fatalisme. Selon sa doctrine, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait été pauvre et n'avait souffert une mort ignominieuse que parce qu'il était né sous une constel-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

[1] *Infernaliana,* p. 226.

[2] *Commentarii in sphæram Joannis de Sacrobosco.* In-fol. Bâle, 1485.

lation qui causait nécessairement cet effet....; au contraire, l'Antechrist sera riche et puissant, parce qu'il naîtra sous une constellation favorable. Cette doctrine stupide fut condamnée en 1327.



« Une preuve que Cecco était fou, disent Naudé et Delrio, c'est : 1° qu'il interprète le livre de Sacrobosco dans le sens des astrologues, nécromanciens et chiroscopistes; 2° qu'il cite un grand nombre d'auteurs falsifiés, comme les *Ombres des idées* de Salomon, le *Livre des esprits d'Hipparchus*, les *Aspects des étoiles*, d'Hippocrate, etc. »

On demandait un jour à Cecco ce que c'était que la lune ; il répondit : « C'est une terre comme la nôtre, *ut terra terra est.* »

On a beaucoup disputé sur cet astrologue, connu aussi sous le nom de *Cecus Asculan*, et plus généralement sous celui de *Chicus Æsculanus.* Delrio ne voit en lui qu'un homme superstitieux, qui avait la tête mal timbrée. Naudé, ainsi que nous l'avons noté, le regarde comme un fou savant. Quelques auteurs, qui le mettent au nombre des nécromanciens, lui prêtent un esprit familier, nommé Floron, de l'ordre des Chérubins, lequel Floron l'aidait dans ses travaux et lui donnait de bons conseils; ce qui ne l'empêcha pas de faire des livres ridicules.

Cécile. Vers le milieu du seizième siècle, une femme nommée Cécile se montrait en spectacle à Lisbonne; elle possédait l'art de si bien varier sa voix qu'elle la faisait partir tantôt de son coude, tantôt de son pied, tantôt de son ventre. Elle liait conversation avec un être invisible qu'elle nommait Pierre-Jean, et qui répondait à toutes ses questions. Cette femme ventriloque fut réputée sorcière et bannie dans l'île Saint-Thomas [1].

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. II, p. 227.

Ceintures magiques. Plusieurs livres de secrets vous apprendront qu'on guérit toutes sortes de maladies intérieures en faisant porter au malade une ceinture de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, à midi, et tressée de manière à former le caractère magique HVTY. Le synode tenu à Bordeaux en 1600 a condamné ce remède, et la raison, d'accord avec l'Église, le condamne tous les jours.

Celse, philosophe éclectique du deuxième siècle, ennemi des chrétiens. En avouant les miracles de Jésus-Christ, il disait qu'ils avaient été opérés par la magie, et que les chrétiens étaient des magiciens. Il a été réfuté par Origène.

Celsius (André), Suédois, mort en 1744, auteur d'une *Lettre sur les comètes,* publiée à Upsal l'année de sa mort.

Cenchroboles, nation imaginaire dont parle Lucien. Il dit que les Cenchroboles allaient au combat montés sur de grands oiseaux, couverts d'herbes vivaces au lieu de plumes.

Cendres. On soutenait dans le dix-septième siècle, entre autres erreurs, qu'il y avait des semences de reproduction dans les cadavres, dans les cendres des animaux et même des plantes brûlées; qu'une grenouille, par exemple, en se pourrissant, engendrait des grenouilles, et que les cendres de roses avaient produit d'autres roses. *Voy.* PALINGÉNÉSIE.

Le Grand Albert dit que les cendres de bois astringent resserrent, et qu'on se relâche avec des cendres de bois contraire. « Et, ajoute-t-il, Dioscoride assure que la lessive de cendres de sarments, bue avec du sel, est un remède souverain contre la suffocation de poitrine. Quant à moi, ajoute-t-il, j'ai guéri plusieurs personnes de la peste en leur faisant boire une quantité d'eau où j'avais fait amortir de la cendre chaude, et leur ordonnant de suer après l'avoir bue [1]. »

Cène. Au sabbat, les meneurs qui veulent singer ou contrefaire tout ce qui est du culte divin font même la cène ou communion, c'est-à-dire qu'ils donnent ce nom à une horrible scélératesse. On lit ceci dans les déclarations de Madeleine Bavent. « J'ai vu faire une fois la cène au sabbat, la nuit du jeudi saint. On apporta un enfant tout rôti, et les assistants en mangèrent. Pendant ce repas horrible, un démon circulait en disant à tous : Aucun de vous ne me trahira. » Et ces horreurs ne sont pas des contes. *Voy.* SABBAT.

Cénéthus, second roi d'Écosse. Désirant venger la mort de son père, tué par les Pictes, il exhortait les seigneurs du pays à reprendre les armes; mais, parce qu'ils avaient été malheureux aux précédentes batailles, les seigneurs hésitaient. Cénéthus, sous prétexte de les en-

[1] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, liv. III, ch. I.

tretenir des affaires du pays, manda les plus braves chefs à un conseil. Il les fit loger dans son château, où il avait caché dans un lieu secret quelques soldats accoutrés de vêtements horribles faits de grandes peaux de loups marins, qui sont très-fréquents dans le pays, voisin de la mer. Ils avaient à la main gauche des bâtons de ce vieux bois qui luit la nuit, et dans la droite des cornes de bœuf percées par le bout. Ils se tinrent reclus jusqu'à ce que les seigneurs fussent ensevelis dans leur premier sommeil : alors ils commencèrent à se montrer avec leurs bois qui éclairaient, et firent résonner leurs cornes de bœuf, disant qu'ils étaient envoyés pour leur annoncer la guerre contre les Pictes. — Leur victoire, ajoutaient-ils, était écrite dans le ciel. Ces fantômes jouèrent bien leur rôle, et s'évadèrent sans être découverts. Les chefs émus vinrent trouver le roi, auquel ils communiquèrent leur vision ; et ils assaillirent si vivement les Pictes qu'ils ne les défirent pas seulement en bataille, mais qu'ils en exterminèrent la race [1].

Céphalonomancie. *Voy.* Képhalonomancie.

Ceram, l'une des îles Moluques. On y remarque, sur la côte méridionale, une montagne où résident, dit-on, les mauvais génies. Les navigateurs de l'île d'Amboine, qui sont tous très-superstitieux, ne passent guère en vue de cette montagne sans faire une offrande à ces mauvais génies, qu'ils empêchent ainsi de leur susciter des tempêtes. Le jour, ils déposent des fleurs et une petite pièce de monnaie dans une coque de coco ; la nuit, ils y mettent de l'huile avec de petites mèches allumées, et ils laissent flotter cette coque au gré des vagues.

Cérambe, habitant de la terre, qui se retira sur une montagne au moment du déluge de Deucalion et qui fut changé en cette espèce d'escargot qui a des cornes. Il en est la tige ou la souche, dans l'ancienne mythologie.

Ceraunoscopie. Divination qui se pratiquait, chez les anciens, par l'observation de la foudre et des éclairs, et par l'examen des phénomènes de l'air.

Cerbère. Cerberus ou Naberus est chez nous un démon. Wierus le met au nombre des marquis de l'empire infernal. Il est fort et puissant ; il se montre, quand il n'a pas ses trois têtes de chien, sous la forme d'un corbeau ; sa voix est rauque : néanmoins il donne l'éloquence et l'amabilité ; il enseigne les beaux-arts. Dix-neuf légions lui obéissent.

On voit que ce n'est plus là le Cerbère des anciens, ce redoutable chien, portier incorruptible des enfers, appelé aussi la bête aux cent têtes, *centiceps bellua*, à cause de la multitude de serpents dont ses trois crinières étaient ornées. Hésiode lui donne cinquante têtes de chien ; mais

[1] Boistuaux, *Histoires prodigieuses*, t. I.

on s'accorde généralement à ne lui en reconnaître que trois. Ses dents étaient noires et tranchantes, et sa morsure causait une prompte mort. On croit que la fable de Cerbère remonte aux Égyptiens, qui faisaient garder les tombeaux par



des dogues. Mais c'est principalement ici du démon Cerberus qu'il a fallu nous occuper. En 1586, il fit alliance avec une Picarde nommée Marie Martin. *Voy.* Martin.

Cercles magiques. On ne peut guère évoquer les démons avec sûreté sans s'être placé dans un cercle qui garantisse de leur atteinte, parce que leur premier mouvement serait d'empoigner, si l'on n'y mettait ordre. Voici ce qu'on lit à ce propos dans le fatras intitulé *Grimoire du pape Honorius* : « Les cercles se doivent faire avec du charbon, de l'eau bénite aspergée, ou du bois d'une croix bénite... Quand ils seront faits de la sorte, et quelques paroles de l'Évangile écrites autour du cercle, sur le sol, on jettera de l'eau bénite en disant une prière superstitieuse dont nous devons citer quelques mots : « — Alpha, » Oméga, Ély, Élohé, Zébahot, Élion, Saday. » Voilà le lion qui est vainqueur de la tribu de » Juda, racine de David. J'ouvrirai le livre et » ses sept signets... » Il est fâcheux que l'auteur de ces belles oraisons ne soit pas connu, on pourrait lui faire des compliments.

On récite cela après quelque formule de conjuration, et les esprits paraissent. *Voy.* Conjuration. Le *Grand Grimoire* ajoute qu'en entrant dans le cercle, il faut n'avoir sur soi aucun métal impur, mais seulement de l'or ou de l'argent, pour jeter la pièce à l'esprit. On plie cette pièce dans un papier blanc, sur lequel on n'a rien écrit ; on l'envoie à l'esprit pour l'empêcher de nuire ; et, pendant qu'il se baisse pour la ramasser devant le cercle, on prononce la conjuration qui le soumet. Le *Dragon rouge* recommande les mêmes précautions.

Il nous reste à parler des cercles que les sor-

ciers font au sabbat pour leurs danses. On en montre encore dans les campagnes; on les appelle cercles du sabbat ou cercles des fées, parce qu'on croyait que les fées traçaient de ces cercles magiques dans leurs danses au clair de la lune. Ils ont quelquefois douze ou quinze toises de diamètre et contiennent un gazon pelé à la ronde de la largeur d'un pied, avec un gazon vert au milieu. Quelquefois aussi tout le milieu est aride, desséché, et la bordure tapissée d'un gazon vert. Jessorp et Walker, dans *les Transactions philosophiques*, attribuent ce phénomène au tonnerre : ils en donnent pour raison que c'est le plus souvent après des orages qu'on aperçoit ces cercles. D'autres savants ont prétendu que les cercles magiques étaient l'ouvrage des fourmis, parce qu'on trouve souvent ces insectes qui y travaillent en foule. On regarde encore aujourd'hui, dans les campagnes peu éclairées, les places arides comme le rond du sabbat. Dans la Lorraine, les traces que forment sur le gazon les tourbillons des vents et les sillons de la foudre passent toujours pour les vestiges de la danse des fées, et les paysans ne s'en approchent qu'avec terreur [1].

Cercueil. L'épreuve ou jugement de Dieu par le cercueil a été longtemps en usage. Lorsqu'un assassin, malgré les informations, restait inconnu, on dépouillait entièrement le corps de la victime; on le mettait dans un cercueil, et tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir eu part au meurtre étaient obligés de le toucher. Si l'on remarquait un mouvement, un changement dans les yeux, dans la bouche ou dans toute autre partie du mort, si la plaie saignait, — celui qui touchait le cadavre dans ce mouvement extraordinaire était regardé et poursuivi comme coupable. Richard Cœur de lion s'était révolté contre Henri II son père, à qui il succéda. On rapporte qu'après la mort de Henri II, Richard s'étant rendu à Fontevrault, où le feu roi avait ordonné sa sépulture, à l'approche du fils rebelle, le corps du malheureux père jeta du sang par la bouche et par le nez, et que ce sang jaillit sur le nouveau souverain. On cite plusieurs exemples semblables, dont la terrible morale n'était pas trop forte dans les temps barbares :

Voici un petit fait qui s'est passé en Écosse : — Un fermier, nommé John Mac Intos, avait eu quelques contestations avec sa sœur Fanny Mac-Allan. Peu de jours après il mourut subitement. Les magistrats se rendirent chez lui et remarquèrent qu'il avait sur le visage une large blessure, de laquelle aucune goutte de sang ne s'échappait. Les voisins de John accoururent en foule pour déplorer sa perte; mais, quoique la maison de sa sœur fût proche de la sienne, elle n'y entra pas et parut peu affectée de cet événement. Cela suffit pour exciter parmi les ministres et les baillis le soupçon qu'elle n'y était peut-être pas étrangère. En conséquence, ils lui ordonnèrent de se rendre près du défunt et de placer la main sur son cadavre. Elle y consentit; mais avant de le faire, elle s'écria d'une voix solennelle : Je souhaite humblement que le Dieu puissant qui a ordonné au soleil d'éclairer l'univers fasse jaillir de cette plaie un rayon de lumière dont le reflet désignera le coupable. Dès que ces paroles furent achevées, elle s'approcha, posa légèrement un de ses doigts sur la blessure. et le sang coula immédiatement. Les magistrats crurent y voir une révélation du ciel; et Fanny, condamnée, fut exécutée le jour même.

On voit dans la vie de Charles le Bon, par Gualbert, que les meurtriers en Flandre, au douzième siècle, après avoir tué leur victime, mangeaient et buvaient sur le cadavre, dans la persuasion qu'ils paralysaient par cette cérémonie toute poursuite contre eux à l'occasion du meurtre. Les assassins de Charles le Bon avaient pris cette précaution; ce qui ne les empêcha pas d'être tous mis au supplice.

Cercopes, démons méchants et impies, dont Hercule réprima les brigandages.

Cerdon, hérétique du deuxième siècle, chef des cerdoniens. Il enseignait que le monde avait été créé par le démon, et admettait deux principes égaux en puissance.

Cérès. « Qu'étaient-ce que les mystères de Cérès à Éleusis, sinon les symboles de la sorcellerie, de la magie et du sabbat? A ces orgies, on dansait au son du clairon, comme au sabbat des sorcières; et il s'y passait des choses abominables, qu'il était défendu aux profès de révéler [1]. » On voit dans Pausanias que les Arcadiens représentaient Cérès avec un corps de femme et une tête de cheval. On a donné le nom de *Cérès* à une planète découverte par Piazzi en 1801. Cette planète n'a encore aucune influence sur les horoscopes. *Voy.* Astrologie.

Cerf. L'opinion qui donne une très-longue vie à certains animaux, et principalement aux cerfs, est fort ancienne. Hésiode dit que la vie de l'homme finit à quatre-vingt-seize ans, que celle de la corneille est neuf fois plus longue, et que la vie du cerf est quatre fois plus longue que celle de la corneille. Suivant ce calcul, la vie du cerf est de trois mille quatre cent cinquante-six ans.

Pline rapporte que, cent ans après la mort d'Alexandre, on prit dans les forêts plusieurs cerfs auxquels ce prince avait attaché lui-même des colliers. On trouva, en 1037, dans la forêt de Senlis, un cerf avec un collier portant ces mots : *Cœsar hoc me donavit.* « C'est César qui me l'a donné; » mais quel César? Ces circonstances ont fortifié toutefois le conte d'Hésiode. Les cerfs ne vivent pourtant que trente-cinq à quarante ans.

[1] Madame Elise Voïart, notes au livre Ier de la *Vierge d'Arduène.*

[1] Leloyer, *Disc. et hist. des spectres,* p. 689, 768.

Ce que l'on a débité de leur longue vie, ajoute Buffon, n'est appuyé sur aucun fondement; ce n'est qu'un préjugé populaire, dont Aristote lui-même a révélé l'absurdité. Le collier du cerf de la forêt de Senlis ne peut présenter une énigme qu'aux personnes qui ignorent que tous les empereurs d'Allemagne ont été désignés par le nom de César.

Une autre tradition touchant le cerf, c'est que la partie destinée à la génération lui tombe chaque année. Après avoir ainsi observé ce qui a lieu par rapport à son bois, on s'est persuadé que la même chose arrivait à la partie en question. L'expérience et la raison détruisent également une opinion si absurde[1].

Cerinthe, hérétique du temps des apôtres. Il disait que Dieu avait créé des génies chargés de gouverner le monde; qu'un de ces génies avait fait tous les miracles de l'histoire des Juifs; que les enfants de ces esprits étaient devenus des démons, et que le Fils de Dieu n'était descendu sur la terre que pour ruiner le pouvoir des mauvais anges. Il avait écrit des révélations qu'il prétendait lui avoir été faites par un ange de bien, avec qui il se vantait de converser familièrement. « Mais cet ange, comme dit Leloyer, était un chenapant de démon, et pas autre chose. »

Cerne, mot vieilli. C'était autrefois le nom qu'on donnait au cercle que les magiciens traçaient avec leur baguette pour évoquer les démons.

Céromancie ou **Ciromancie**. Divination par le moyen de la cire, qu'on faisait fondre et qu'on versait goutte à goutte dans un vase d'eau, pour en tirer, selon les figures que formaient ces gouttes, des présages heureux ou malheureux. Les Turcs cherchaient surtout à découvrir ainsi les crimes et les larcins. Ils faisaient fondre un morceau de cire à petit feu, en marmottant quelques paroles; puis ils ôtaient cette cire fondue de dessus le brasier, et y trouvaient des figures qui indiquaient le voleur, sa maison et sa retraite. Dans l'Alsace, au seizième siècle, et peut-être encore aujourd'hui, lorsque quelqu'un est malade et que les bonnes femmes veulent découvrir qui lui a envoyé sa maladie, elles prennent autant de cierges d'un poids égal qu'elles soupçonnent d'êtres ou de personnes; elles les allument, et celui dont le cierge est le premier consumé passe dans leur esprit pour l'auteur du maléfice[2].

Cerveau. Les quarterons de savants qui ont attaqué le dogme de l'unité de l'espèce humaine ont avancé que le cerveau des nègres était inférieur au cerveau des blancs. Mais le savant Tiedman a parfaitement établi et prouvé qu'il n'existe aucune différence appréciable dans le poids moyen et les dimensions moyennes du cerveau du nègre et de l'Européen. La légère différence qu'on remarque dans sa forme extérieure disparaît dans la structure interne.

[1] Brown, *Essais sur les erreurs*, etc., t. I, liv. III, ch. x. M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 215. Buffon, *Histoire naturelle*, etc.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, traité V. *Delrio*, liv. IV.

Cervelle. On fait merveille avec la cervelle de certaines bêtes. L'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit, au liv. III, que la cervelle de lièvre fait sortir les dents aux enfants, lorsqu'on leur en frotte les gencives. Il ajoute que les personnes qui ont peur des revenants se guérissent de leurs terreurs paniques, si elles mangent souvent de la cervelle de lièvre. La cervelle de chat ou de chatte, si on s'en frotte les dehors du gosier, guérit en moins de deux jours les inflammations qui s'y font sentir, mais après une crise de fièvre violente. Les premiers hommes ne mangeaient la cervelle d'aucun animal, par respect pour la tête, qu'ils regardaient comme le siége de la vie et du sentiment.

Cesaire ou **Cesarius d'Heisterbach** (Pierre), moine de Cîteaux, mort en 1240. On lui doit un recueil de miracles où les démons figurent très-souvent[1]. Ce recueil, nous ne saurions trop en dire la raison, a été mis à l'index en Espagne. Il est cité plusieurs fois dans ce dictionnaire.

Cesaire (Saint). *Voy.* Mirabilis liber.

Césalpin (André), médecin du seizième siècle, né à Arezzo en Toscane, auteur de *Recherches sur les Démons*, où l'on explique le passage d'Hippocrate, relatif aux causes surnaturelles de certaines maladies[2]. Ce traité, composé à la prière de l'archevêque de Pise, parut au moment où les religieuses d'un couvent de cette ville étaient obsédées du démon. L'archevêque demandait à tous les savants si les contorsions de ces pauvres filles avaient une cause naturelle ou surnaturelle. Césalpin, particulièrement consulté, répondit par le livre que nous citons. Il commence par exposer une immense multitude de faits attribués aux démons et à la magie. Ensuite il discute ces faits; il avoue qu'il y a des démons, mais qu'ils ne peuvent guère communiquer matériellement avec l'homme; il termine en se soumettant à la croyance de l'Église. Il déclare que la possession des religieuses de Pise est surnaturelle; que les secours de la médecine y sont insuffisants, et qu'il est bon de recourir au pouvoir des exorcistes.

César (Caïus Julius). On a raconté de cet homme fameux quelques merveilles surprenantes.

Suétone rapporte que, César étant avec son

[1] *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII, a Cæsario Heisterbachensi, ordinis cisterciensis*, etc. In-8°. Antverpiæ, 1605. Nuremberg, 1481. In-fol. Cologne, 1599. In-8°. Douai, 1604.

[2] *Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis : si quid divinum in morbis habeatur*. In-4°. Florence, 1580.

armée sur les bords du Rubicon que ses soldats hésitaient à traverser, il apparut un inconnu de taille extraordinaire qui s'avança en sifflant vers le général. Les soldats accoururent pour le voir; aussitôt le fantôme saisit la trompette de l'un d'eux, sonne la charge, passe le fleuve ; et César s'écrie, sans délibérer davantage : — Allons où les présages des dieux et l'injustice de nos ennemis nous appellent. — L'armée le suivit avec ardeur.

Lorsqu'il débarqua en Afrique pour faire la guerre à Juba, il tomba à terre. Les Romains se troublèrent de ce présage; mais César rassura les esprits en embrassant le sol et en s'écriant, comme si sa chute eût été volontaire: « Afrique, tu es à moi, car je te tiens dans mes bras. »

On a vanté l'étonnante force de ses regards; on a dit que des côtes des Gaules, il voyait ce qui se passait dans l'île des Bretons. Roger Bacon, qui ne doute pas de ce fait, dit que Jules César n'examinait ainsi tout ce qui se faisait dans les camps et dans les villes d'Angleterre qu'au moyen de grands miroirs destinés à cet usage.

On assure que plusieurs astrologues prédirent à César sa mort funeste ; que sa femme Calpurnie lui conseilla de se défier des ides de mars; qu'un devin célèbre tâcha également de l'effrayer par de sinistres présages lorsqu'il se rendait au sénat, où il devait être assassiné : toutes choses contées après l'événement.

On ajoute qu'une comète parut à l'instant de sa mort. On dit encore qu'un spectre poursuivit Brutus, son meurtrier, à la bataille de Philippes; que, dans la même journée, Cassius crut voir au fort de la mêlée César accourir à lui à toute bride, avec un regard foudroyant, et qu'effrayé de cette vision terrible, il se perça de son épée.

Quoi qu'il en soit, Jules César fut mis au rang des dieux par ordre d'Auguste, qui prétendit que Vénus avait emporté son âme au ciel. On le représentait dans ses temples avec une étoile sur la tête, à cause de la comète qui parut au moment de sa mort.

César, charlatan qui vivait à Paris sous Henri IV, et qui était astrologue, nécromancien, chiromancien, physicien, devin, faiseur de tours magiques. Il disait la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Il guérissait en prononçant des paroles et par des attouchements. Il arrachait les dents sans douleur, vendait assez cher de petits joncs d'or émaillés de noir, comme talismans qui avaient des propriétés merveilleuses contre toutes les maladies. Il escamotait admirablement et faisait voir le diable avec ses cornes. Quant à cette dernière opération, il semble qu'il voulait punir les curieux d'y avoir cru; car ils en revenaient toujours si bien rossés par les sujets de Belzébuth, que le magicien lui-même était obligé de leur avouer qu'il était fort imprudent de chercher à les connaître. Le bruit courut à Paris, en 1611, que l'enchanteur César et un autre sorcier de ses amis avaient été étranglés par le diable. On publia même, dans un petit imprimé, les détails de cette aventure infernale. Ce qu'il y a de certain, c'est que César cessa tout à coup de se montrer. Il n'était cependant pas mort; il n'avait même pas quitté Paris. Mais il était devenu invisible, comme quelques autres que l'État se charge de loger [1]. *Voy.* Ruggiéri.

Césara. Les Irlandais croient remonter à Césara, petite-fille de Noé, disent-ils, qui se réfugia dans leur île, où, par grâce spéciale, elle fut à l'abri des eaux du déluge.

Césonie, femme de Caligula. Suétone conte que, pour s'assurer le cœur de son auguste époux, elle lui fit boire un philtre qui acheva de lui faire perdre l'esprit. On prétend qu'il y avait dans ce philtre de l'hippomane, qui est un morceau de chair qu'on trouve quelquefois, dit-on, au front du poulain nouveau né. *Voy.* Hippomane.

Ceurawats, sectaires indiens, qui ont si grande peur de détruire des animaux, qu'ils se couvrent la bouche d'un linge pour ne pas avaler d'insectes. Ils admettent un bon et un mauvais principe, et croient à des transmigrations perpétuelles dans différents corps d'hommes ou de bêtes.

Cévennes. *Voy.* Dauphiné.

Ceylan. Les habitants croient que cette île fut le lieu qu'Adam et Ève habitèrent, après avoir été chassés du jardin de délices.

Chabbalach. *Voy.* Malache.

Chacon (Alphonse), en latin *Ciaconius*, dominicain espagnol du seizième siècle, auteur du traité traduit par Cayet : *Comment l'âme de Trajan fut délivrée de l'enfer* [2].

Chacran, tonnerre de Wishnou. Les Indiens le représentent sous la figure d'un cercle qui vomit du feu de tous côtés, comme nos soleils d'artifice.

Chahriver, amschaspand qui préside aux richesses métalliques enfouies dans le sein de la terre.

Chaîne du diable. C'est une tradition parmi les vieilles femmes de la Suisse que saint Bernard tient le diable enchaîné dans quelqu'une des montagnes qui environnent l'abbaye de Clairvaux. Sur cette tradition est fondée la coutume des maréchaux du pays de frapper tous les lundis, avant de se mettre en besogne, trois coups de marteau sur l'enclume pour resserrer la chaîne du diable, afin qu'il ne puisse s'échapper.

Chaire salée. On donnait ce nom en Champagne à une monstrueuse effigie de dragon que l'on promenait à Troyes dans les processions

[1] *Charlatans célèbres*, t. I, p. 202.

[2] *Tractatus de liberatione animæ Trajani imperatoris a pœnis inferni,* etc. Rome, 1576. Reggio, 1585.

des Rogations. C'était un symbole de l'hérésie domptée par saint Loup. Le jansénisme a supprimé de nos fêtes ces accessoires, qui attiraient la foule et qui rappelaient des souvenirs utiles.

Chaires de magie. Il y a eu de ces chaires tenues secrètement à l'université de Salamanque, à Tolède, au pays de Naples et en d'autres lieux, au moyen âge; et assurément il y en a encore aujourd'hui.

Chais (Pierre), ministre protestant, né à Genève en 1701. Dans son livre intitulé *le Sens littéral de l'Écriture sainte,* etc., traduit de l'anglais, de Stackhouse, 3 volumes in-8°, 1738, il a mis une curieuse dissertation, dont il est l'auteur, sur les démoniaques.

Chalcédoine. On conte qu'après que les Perses eurent ruiné Chalcédoine, sur le Bosphore, Constantin le Grand voulut la rebâtir, parce qu'il en aimait le séjour. Mais des aigles vinrent qui, avec leurs serres, enlevèrent les pierres des mains des ouvriers. Ce prodige se répéta tant de fois, qu'il fallut renoncer à reconstruire la ville, si bien que l'empereur alla bâtir Constantinople....

Chaldéens. On prétend qu'ils trouvèrent l'astrologie ou du moins qu'ils la perfectionnèrent. Ils étaient aussi habiles magiciens.

Cham, troisième fils de Noé, inventeur ou conservateur de la magie noire. Il perfectionna les divinations et les sciences superstitieuses. Cecco d'Ascoli dit, dans le chapitre IV de son Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco, avoir vu un livre de magie composé par Cham, et contenant *les Éléments et la pratique de la nécromancie.* Il enseigna cette science redoutable à son fils Misraïm, qui, pour les merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre, et composa, sur cet art diabolique, cent mille vers, selon Suidas, et trois cent mille, selon d'autres. — Les monstruosités de Cham lui attirèrent, dit-on, un châtiment terrible; il fut emporté par le diable à la vue de ses disciples.



Chameau.

Bérose prétend que Cham est le même que Zoroastre. Annius de Viterbe pense que Cham pourrait bien être le type du Pan des anciens païens [1]. Kircher dit que c'est leur Saturne et leur Osiris. D'autres prétendent que c'est Cham ou Chamos qui fut adoré sous le nom de Jupiter-Ammon. On dit encore que Cham a inventé l'alchimie, et qu'il avait laissé une prophétie dont l'hérétique Isidore se servait pour faire des prosélytes. Nous ne la connaissons pas autrement que par un passage de Christophe Sand, qui dit que Cham, dans cette prophétie, annonçait l'immortalité de l'âme [2].

[1] *Comment. ad Berosi lib. III.* Wierus, *De præstigiis,* dit que Pan est le prince des démons incubes.
[2] *Christop. Sandii lib. de origine animæ,* p. 99.

Chamans, prêtres sorciers des Yacouts. *Voy.* Mang-Taar.

Chambres infestées. *Voy.* Chat, Deshoulières, Despilliers, Athénagore, Ayola, etc.

Chameau. Les musulmans ont pour cet animal une espèce de vénération; ils croient que c'est un péché de le trop charger ou de le faire travailler plus qu'un cheval. La raison de ce respect qu'ils ont pour le chameau, c'est qu'il est surtout commun dans les lieux sacrés de l'Arabie, et que c'est lui qui porte le Koran, quand on va en pèlerinage à la Mecque.

Mahomet a mis dans son paradis la chamelle du prophète Saleh [1].

Les conducteurs des chameaux, après les avoir fait boire dans un bassin, prennent l'écume

[1] Voyez l'histoire de cette chamelle dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*.

qui découle de leur bouche et s'en frottent dévotement la barbe, en disant : « O père pèlerin ! ô père pèlerin ! » Ils croient que cette cérémonie les préserve de méchef dans leur voyage. — Les Turcs croient aussi que la peau du chameau a des vertus propres aux opérations magiques.

On voit dans les *Admirables Secrets d'Albert le Grand,* livre II, chap. III, que « si le sang du chameau est mis dans la peau d'un taureau pendant que les étoiles brillent, la fumée qui en sortira fera qu'on croira voir un géant dont la tête semblera toucher le ciel. Hermès assure l'avoir éprouvé lui-même. Si quelqu'un mange de ce sang, il deviendra bientôt fou ; et si l'on allume une lampe qui aura été frottée de ce même sang, on s'imaginera que tous ceux qui seront présents auront des têtes de chameau, pourvu cependant qu'il n'y ait point d'autre lampe qui éclaire la chambre. » *Voy.* JEAN-BAPTISTE.

Chammadai, le même qu'*Asmodée.*

Chamos, démon de la flatterie, membre du conseil infernal. Les Ammonites et les Moabites adoraient le soleil, sous le nom de Chamos, Kamosch ou Kemosch ; et Milton l'appelle l'*obscène terreur des enfants de Moab.* D'autres le confondent avec Jupiter-Ammon. Vossius a cru que c'était le Comus des Grecs et des Romains, qui était le dieu des jeux, des danses et des bals.

Ceux qui dérivent ce mot de l'hébreu Kamos prétendent qu'il signifie le dieu caché, c'est-à-dire Pluton, dont la demeure est aux enfers.

Chamouillard, noueur d'aiguillette et coquin coupable de plusieurs méfaits, qui fut condamné, par arrêt du parlement de Paris, en 1597, à être pendu et brûlé, pour avoir maléficié une demoiselle de la Barrière. *Voy.* LIGATURES.

Champ du rire. Annibal, lorsqu'il faisait le siége de Rome, se retira, dit-on, de devant cette ville, épouvanté de vaines terreurs et de fantômes qui troublèrent ses esprits. Les Romains, le voyant lever le siége, poussèrent de tels cris de joie et firent de si grands éclats de rire, que le lieu d'où il décampa s'appela le Champ du rire.

Champier (Symphorien), Lyonnais du quinzième siècle, qui a publié en 1503 *la Nef des dames vertueuses,* en quatre livres mêlés de prose et de vers, dont le troisième contient les prophéties des sibylles. On l'a soupçonné à tort d'être l'auteur du traité des *Trois Imposteurs ;* mais il a laissé un petit livre intitulé *De Triplici disciplina.* In-8°, Lyon, 1508. On lui doit aussi des dialogues sur la nécessité de poursuivre les magiciens [1].

Champignon. Les Hollandais appellent le champignon *pain du diable* (duivels-brood).

[1] *Dialogus in magicarum artium destructionem.* In-4°. Lyon, Balsarin, sans date (vers 1507).

Chandelle. Cardan prétend que, pour savoir si un trésor est enfoui dans un souterrain où l'on creuse dans ce but, il faut avoir une grosse chandelle, faite de suif humain, enclavée dans un morceau de coudrier en forme de croissant, de manière à figurer avec les deux branches une fourche à trois rameaux. Si la chandelle, étant allumée dans le lieu souterrain, y fait beaucoup de bruit en pétillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un trésor. Plus on approchera du trésor, plus la chandelle petillera ; enfin elle s'éteindra quand elle en sera tout à fait voisine.

Ainsi il faut avoir d'autres chandelles dans des lanternes, afin de ne pas demeurer sans lumière. Quand on a des raisons solides pour croire que ce sont les esprits des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon de tenir des cierges bénits au lieu de chandelles communes ; et on les conjure de la part de Dieu de déclarer si l'on peut faire quelque chose pour les mettre en lieu de repos ; il ne faudra jamais manquer d'exécuter ce qu'ils auront demandé [1].

Les chandelles servent à plus d'un usage. On voit dans tous les démonographes que les sorcières, au sabbat, vont baiser le derrière du diable avec une chandelle noire à la main. Boguet dit qu'elles allument ces chandelles à un flambeau qui est sur la tête de bouc du diable, entre ses deux cornes, et qu'elles s'éteignent et s'évanouissent dès qu'on les lui a offertes [2].

N'oublions pas que trois chandelles ou trois bougies sur une table sont de mauvais augure ; et que quand de petits charbons se détachent de la lumière d'une chandelle, ils annoncent, selon quelques-uns, une visite [3] ; mais, selon le sentiment plus général, une nouvelle, agréable s'ils augmentent la lumière, fâcheuse s'ils l'affaiblissent.

Chandelle de la mort. *Voy.* CANWYLL-CORPH.

Chant. Le chant des possédés est toujours altéré, de manière que les femmes ont une voix d'homme et les hommes une voix de femme.

Chant du coq. Il dissipe le sabbat.

Chaomancie, art de prédire les choses futures par le moyen des observations qu'on fait sur l'air. Cette divination est employée par quelques alchimistes, qui ne nous en ont pas donné le secret.

Chapeau venteux. *Voy.* ERIC.

Chapelet. On a remarqué pertinemment que tous les chapelets de sorcières avaient une croix cassée ou endommagée : c'était même un indice de sorcellerie qu'une croix de chapelet qui n'était pas entière.

Chapelle du damné. Raymond Diocres, chanoine de Notre-Dame de Paris, mourut en

[1] *Le solide trésor du Petit Albert.*
[2] *Discours des sorciers,* ch. XXII.
[3] Brown, liv. V, ch. XXIII.

réputation de sainteté vers l'an 1084. Son corps ayant été porté dans le chœur de la cathédrale, il leva la tête hors du cercueil à ces graves paroles de l'office des morts : — Répondez-moi, quelles sont mes iniquités? *Responde mihi quantas habeo iniquitates?* etc., et qu'il dit : *Justo judicio Dei accusatus sum.* (J'ai été cité devant le juste jugement de Dieu.) Les assistants effrayés suspendirent le service et le remirent au lendemain. En attendant, le corps du chanoine resta déposé dans une chapelle de Notre-Dame, la même qu'on appelle depuis *la Chapelle du damné.* Le lendemain on recommença l'office; lorsqu'on fut au même verset, le mort parla de nouveau et dit : — *Justo Dei judicio judicatus sum.* (J'ai été jugé au juste jugement de Dieu.) On remit encore l'office au jour suivant, et au même verset le mort s'écria : — *Justo Dei judicio condemnatus sum.* (J'ai été condamné au juste jugement de Dieu.) Là-dessus, dit la chronique, on jeta le corps à la voirie; et ce miracle effrayant fut cause, selon quelques-uns, de la retraite de saint Bruno, qui s'y trouvait présent.

Quoique cette anecdote soit contestée, elle est consacrée par des monuments. La peinture s'en est emparée, et le Sueur en a tiré parti dans sa belle galerie de Saint-Bruno.

Chapuis (Gabriel), né à Amboise en 1546. Nous citerons de ses ouvrages celui qui porte ce titre : *les Mondes célestes, terrestres et infernaux*, etc., tiré des Mondes de Doni; in-8°, Lyon, 1583. C'est un ouvrage satirique.

Char de la mort. *Voy.* Brouette.

Charadrius, oiseau immonde que nous ne connaissons pas; les rabbins disent qu'il est merveilleux, et que son regard guérit la jaunisse. Il faut pour cela que le malade et l'oiseau se regardent fixement; car si l'oiseau détournait la vue, le malade mourrait aussitôt.

Charbon d'impureté, l'un des démons de la possession de Loudun. *Voy.* Loudun.

Charité. Les offenses à la charité sont quelquefois punies par la justice divine. On lit dans les *Acta sanctorum* [1] « qu'un Espagnol connu sous le nom de Michel de Fontarabie, ayant craché dans la main d'un pauvre mendiant qui lui demandait l'aumône, fut aussitôt renversé par terre, et, devenu furieux et possédé, se démena en criant que saint Yves et d'autres personnages vêtus de blanc le rouaient de coups. » — On cite beaucoup d'autres hommes durs aux pauvres qui ont été possédés des démons.

Charlatans. On attribuait souvent autrefois aux sorciers ou au diable ce qui n'était que l'ouvrage des charlatans. Si nous pensions comme au seizième siècle, tous nos escamoteurs seraient des sorciers.

Voici ce qu'on lit pourtant dans le *Voyage de Schouten aux Indes orientales :*

[1] 19 mai, *Vie de saint Yves de Kermartin.*

« Il y avait au Bengale un charlatan qui, en faisant plusieurs tours de souplesse, prit une canne longue de vingt pieds, au bout de laquelle était une petite planche large de trois ou quatre pouces; il mit cette canne à sa ceinture, après quoi une fille de vingt-deux ans lui vint sauter légèrement par derrière sur les épaules, et, grimpant au haut de la canne, s'assit dessus, les jambes croisées et les bras étendus. Après cela, l'homme ayant les deux bras balancés commença à marcher à grands pas, portant toujours cette fille sur le bout de la canne, tendant le ventre pour l'appuyer, et regardant sans cesse en haut pour tenir la machine en équilibre. La fille descendit adroitement, remonta derechef et se pencha le ventre sur le bâton, en frappant des mains et des pieds les uns contre les autres. Le charlatan ayant mis alors le bâton sur sa tête, sans le tenir ni des mains ni des bras, cette même fille et une autre petite Mauresque de quinze ans montèrent dessus l'une après l'autre; l'homme les porta ainsi autour de la place en courant et se penchant, sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Ces deux mêmes filles marchèrent sur la corde la tête en bas, et firent une multitude d'autres tours de force très-merveilleux. Mais quoique plusieurs d'entre nous crussent que tous ces tours de souplesse fussent faits par art diabolique, il me semble qu'ils pouvaient se faire naturellement; car ces filles, qui étaient très-adroites, subtiles, et dont les membres étaient grandement agiles, faisaient tout cela à force de s'y être accoutumées et exercées. »

Il y a eu des charlatans de toutes les espèces : en 1728, du temps de Law, un certain Villars confia à quelques amis que son oncle, qui avait vécu près de cent ans, et qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié. « Si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. » Ses amis, auxquels il en donna généreusement, et qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien et le prônèrent; alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent et qui s'astreignirent au régime, surtout s'ils étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disait aux autres : — C'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. — On sut enfin que l'eau de Villars n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus et on alla à d'autres charlatans. Mais celui-là avait fait sa fortune. *Voy.* Ane, Chèvre, Alexandre de Paphlagonie, etc.

Charles-Martel. On attribue à saint Eucher,

évêque d'Orléans, une vision dans laquelle, transporté par un ange dans le purgatoire, il vit Charles-Martel qui expiait les pillages qu'il avait soufferts contre les biens de l'Église. A cette vision, on ajoute ce conte que le tombeau de Charles-Martel fut ouvert, et qu'on y trouva un serpent, lequel n'était qu'un démon. Et là-dessus les philosophes, s'en prenant au clergé, l'ont accusé de fraudes. Mais le tombeau de Charles-Martel n'a été ouvert à Saint-Denis que par les profanateurs de 1793 [1].

Charlemagne. On lit dans la légende de Berthe au grand pied que, Pépin le Bref voulant épouser Berthe, fille du comte de Laon, qu'il ne connaissait pas, ceux qui la lui amenaient lui substituèrent une autre femme qu'il épousa. Ils avaient chargé des assassins de tuer la princesse dans la forêt des Ardennes. Ayant ému leur pitié, elle en obtint la vie, à condition de se laisser passer pour morte. Elle se réfugia chez un meunier, où elle vécut plusieurs années.

Un jour Pépin, égaré à la chasse, vint chez ce meunier. Son astrologue lui annonça qu'il se trouvait là une fille *destinée à quelque chose de grand.* Berthe fut reconnue, rétablie dans ses droits; elle devint mère de Charlemagne. — La légende ajoute que la première épouse de Pépin avait donné le jour à un fils, lequel, par la suite, élu pape sous le nom de Léon III, couronna Charlemagne empereur d'Occident [1].

Il serait long de rapporter ici tous les prodiges que l'on raconte de Charlemagne. Son règne est



Charlemagne. Berthe.

l'époque chérie de nos romans chevaleresques. On voit toujours auprès de lui des enchanteurs, des géants, des fées. On a même dit qu'il ne porta la guerre en Espagne que parce que saint Jacques lui avait apparu pour l'avertir qu'il retirât son corps des mains des Sarrasins.

Ses guerres de Saxe ne sont pas moins fécondes en merveilles, et les circonstances de sa vie privée sont rapportées également d'une manière extraordinaire par les chroniqueurs.

On dit qu'en sa vieillesse il devint si éperdûment épris d'une Allemande, qu'il en négligea non-seulement les affaires de son royaume, mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion ne s'éteignit pas; de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre, dont il ne voulait pas se séparer. L'archevêque Turpin, ayant appris la durée de cette effroyable passion, alla un jour, pendant l'absence du prince, dans la chambre où était le cadavre, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque sort ou maléfice qui fût la cause de ce déréglement. Il visita exactement le corps mort, et trouva en effet sous la langue un anneau qu'il emporta. Le même jour Charlemagne, étant rentré dans son palais, fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante; et, se réveillant comme d'un profond sommeil, il la fit ensevelir promptement.

Mais la passion qu'il avait eue pour le ca-

[1] Voyez Charles-Martel dans les *Légendes de l'histoire de France.*

[1] Voyez dans les *légendes de l'histoire de France* la légende de la reine Berthe au grand pied.

davre, il l'eut alors pour l'archevêque Turpin, qui portait l'anneau : il le suivait partout et ne pouvait le quitter. Le prélat, effrayé de cette nouvelle folie, et craignant que l'anneau ne tombât en des mains qui en pussent abuser, le jeta dans un lac, afin que personne n'en pût faire usage à l'avenir. Dès lors Charlemagne devint amoureux du lac, ne voulut plus s'en éloigner, y bâtit auprès un palais et un monastère, et y fonda la ville d'Aix-la-Chapelle, où il voulut être enseveli. On sent que tout ce récit n'est qu'un conte, mais il est fort répandu. Charlemagne, dans ses Capitulaires, consigna contre les sorciers des mesures qui méritent d'être mentionnées. Nous citerons spécialement ce passage : « Quant aux conjurateurs, aux augures, aux devins, à ceux qui troublent le temps ou commettent d'autres maléfices, l'archiprêtre du diocèse les fera interroger soigneusement et les amènera à avouer le mal qu'ils auront fait. Alors ils resteront en prison jusqu'à ce que, par l'aide de Dieu, ils se montrent disposés à se convertir. » *Voy.* Oldenberg, Vétin, etc.

Charles le Chauve, deuxième du nom de Charles parmi les rois des Francs. Il eut une vision qui le transporta au purgatoire et en enfer : il y vit beaucoup de personnages qu'il avait connus, entre autres son père, Louis le Débonnaire. De plusieurs il reçut des conseils et des prédictions; et il écrivit lui-même la relation de ce voyage, relation qui a quelque peu l'air d'une brochure politique [1].

Charles VI, roi de France. Ce prince, chez qui on avait déjà remarqué une raison affaiblie, allant faire la guerre en Bretagne, fut saisi en chemin d'une frayeur qui acheva de lui déranger entièrement le cerveau. Il y vit sortir d'un buisson, dans la forêt du Mans, un inconnu d'une figure hideuse, vêtu d'une robe blanche, ayant la tête et les pieds nus, qui saisit la bride de son



cheval, et lui cria d'une voix rauque : — « Roi, ne chevauche pas plus avant; retourne, tu es trahi! » Le monarque, hors de lui-même, tira son épée et ôta la vie aux quatre premières personnes qu'il rencontra, en criant : — « En avant sur les traîtres! »

Son épée s'étant rompue et ses forces épuisées, on le plaça sur un chariot et on le ramena au Mans.

Le fantôme de la forêt est encore aujourd'hui un problème difficile à résoudre. Était-ce un insensé qui se trouvait là par hasard? était-ce un émissaire du duc de Bretagne contre lequel Charles marchait? Tous les raisonnements du temps aboutissaient au merveilleux ou au sortilége. Quoi qu'il en soit, le roi devint tout à fait fou. Un médecin de Laon, Guillaume de Harsely, fut appelé au château de Creil, et, après six mois de soins et de ménagements, la santé du roi se trouva rétablie. — Mais en 1393 son état devint désespéré, à la suite d'une autre imprudence. La reine, à l'occasion du mariage d'une de ses femmes, donnait un bal masqué. Le roi y vint déguisé en sauvage, conduisant avec lui de jeunes seigneurs dans le même costume, attachés par une chaîne de fer. Leur vêtement était

[1] *Visio Caroli Calvi de locis pœnarum et felicitate justorum*. Manuscripta bibl. imper., n° 2247, p. 188.
Voyez ce voyage de Charles le Chauve dans les *Légendes de l'autre monde*.

fait d'une toile enduite de poix-résine, sur laquelle on avait appliqué des étoupes. Le duc d'Orléans, voulant connaître les masques, approcha un flambeau : la flamme se communiqua avec rapidité, quatre des seigneurs furent brûlés; mais un cri s'étant fait entendre : — « Sauvez le roi, » Charles dut la vie à la présence d'esprit de la duchesse de Berri, qui le couvrit de son manteau et arrêta la flamme.

L'état du roi empira de cette frayeur et s'aggrava de jour en jour; le duc d'Orléans fut soupçonné de l'avoir ensorcelé. Jordan de Mejer, *De divin.*, cap. XLII, écrit que ce duc, voulant exterminer la race royale, confia ses armes et son anneau à un apostat, pour les consacrer au diable et les enchanter par des prestiges; qu'une matrone évoqua le démon dans la tour de Montjoie, près de Ligny; qu'ensuite le duc se servit des armes ensorcelées pour ôter la raison au roi Charles, son frère, si subtilement qu'on ne s'en aperçut pas d'abord.

Le premier enchantement, selon cette version, se fit près de Beauvais; il fut si violent que les ongles et les cheveux en tombèrent au roi. Le second, qui eut lieu dans le Maine, fut plus fort encore; personne ne pouvait assurer si le roi vivait ou non. Aussitôt qu'il revint à lui : — Je vous supplie, dit-il, enlevez-moi cette épée, qui me perce le corps par le pouvoir de mon frère d'Orléans. — C'est toujours Mejer qui parle. Le médecin qui avait guéri le roi n'existait plus; on fit venir du fond de la Guienne un charlatan qui se disait sorcier, et qui s'était vanté de guérir le roi d'une seule parole : il apportait avec lui un grimoire qu'il appelait *Simagorad,* par le moyen duquel il était maître de la nature. Les courtisans lui demandèrent de qui il tenait ce livre ; il répondit effrontément que « Dieu, pour consoler Adam de la mort d'Abel, le lui avait donné, et que ce livre, par succession, était venu jusqu'à lui ». Il traita le roi pendant six mois et ne fit qu'irriter la maladie. — Dans ses intervalles lucides, le malheureux prince commandait qu'on enlevât tous les instruments dont il pourrait frapper. — J'aime mieux mourir, disait-il, que de faire du mal. — Il se croyait de bonne foi ensorcelé. Deux moines empiriques, à qui on eut l'imprudence de l'abandonner, lui donnèrent des breuvages désagréables, lui firent des scarifications magiques; puis ils furent pendus, comme ils s'y étaient obligés en cas que la santé du roi ne fût pas rétablie au bout de six mois de traitement. Au reste, la mode de ce temps-là était d'avoir près de soi des sorciers ou des charlatans, comme depuis les grands eurent des fous, des nains et des guenons [1].

Charles IX, roi de France. Croirait-on qu'un des médecins astrologues de Charles IX lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur son talon dans l'espace d'une heure, il se livrait tous les matins à cet exercice solennel, et que les principaux officiers de l'État, les généraux, le chancelier, les vieux juges pirouettaient tous sur un seul pied pour imiter le prince et lui faire leur cour [1] !

On assure qu'après le massacre politique de la Saint-Barthélemi, par suite surtout de l'effroi que lui causaient les conspirateurs, Charles IX vit des corbeaux sanglants, eut des visions effroyables et reçut par divers tourments le présage de sa mort prématurée. On ajoute qu'il mourut au moyen d'images de cire faites à sa ressemblance, et maudites par art magique, que ses ennemis, les magiciens protestants, faisaient fondre tous les jours par les cérémonies de l'envoûtement, et qui éteignaient la vie du roi à mesure qu'elles se consumaient [2]. En ces temps-là, quand quelqu'un mourait de consomption ou de chagrin, on publiait que les sorciers l'avaient envoûté. Les médecins rendaient les sorciers responsables des malades qu'ils ne guérissaient pas; — à moins qu'il n'y ait, dans ce crédit universel des sorciers, un mystère qui n'est pas encore expliqué.

Charles II, duc de Lorraine. *Voy.* SABBAT.

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Il disparut après la bataille de Morat; et, parmi les chroniqueurs, il en est qui disent qu'il fut emporté par le diable, comme Roderik; d'autres croient qu'il se réfugia en une solitude et se fit ermite. Cette tradition a fait le sujet du roman de M. d'Arlincourt intitulé *le Solitaire*.

Charles II, roi d'Angleterre. Quoique assez instruit, Charles II était, comme son père, plein de confiance dans l'astrologie judiciaire. Il recherchait aussi la pierre philosophale.

Charme, enchantement, sortilége, certain arrangement de paroles, en vers ou en prose, dont on se sert pour produire des effets merveilleux. Une femme de je ne sais quelle contrée, ayant grand mal aux yeux, s'en alla à une école publique et demanda à un écolier quelques mots magiques qui pussent charmer son mal et le guérir, lui promettant récompense. L'écolier lui donna un billet enveloppé dans un chiffon et lui défendit de l'ouvrir. Elle le porta et guérit. Une des voisines ayant eu la même maladie porta le billet et guérit pareillement. Ce double incident excita leur curiosité; elles développent le chiffon et lisent : « Que le diable t'écarquille les deux yeux et te les bouche avec de la boue..... »

Delrio cite un sorcier qui, en allumant une certaine lampe charmée, excitait toutes les personnes qui étaient dans la chambre, quelque graves et réservées qu'elles fussent, à danser devant lui. « Ces sortes de charmes, dit-il, s'opèrent ordinairement par des paroles qui font agir le diable. »

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 87.

[1] *Curiosités de la littérature,* traduit de l'anglais par Bertin, t. I, p. 249.

[2] Delrio, *Disquisit. mag.*, lib. III, quæst. III.

Toute l'antiquité a remarqué que les sorciers charmaient les serpents, qui quelquefois tuent le charmeur. Un sorcier de Salzbourg, devant tout le peuple, fit assembler en une fosse tous les serpents d'une lieue à la ronde, et là les fit tous mourir, hormis le dernier, qui était grand, lequel, sautant furieusement contre le sorcier, le tua. « En quoi il appert que ce n'est pas le mot *hipokindo,* comme dit Paracelse, ni autres mots semblables, ni certaines paroles du psaume 9e qui font seuls ces prodiges; car comment les serpents eussent-ils ouï la voix d'un homme d'une lieue à la ronde, si le diable ne s'en fût mêlé [1].

Nicétas indique à ce propos un charme qui s'opère sans le secours des paroles : « On tue un serpent, une vipère et tout animal portant aiguillon, dit-il, en crachant dessus avant déjeuner... » Figuier prétend qu'il a tué diverses fois des serpents de cette manière, « mouillant de sa salive un bâton ou une pierre, et en donnant un coup sur la tête du serpent... »

On cite un grand nombre d'autres charmes dont les effets sont moins vrais qu'étonnants. Dans quelques villages du Finistère, on emploie celui-ci : on place secrètement sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérise après la messe; et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rend invulnérable à la course et à la lutte [2]. Ces charmes se font au reste à l'insu du curé; car l'Église a toujours sévèrement interdit ces superstitions.

Le *Grand Grimoire* donne un moyen de charmer les armes à feu et d'en rendre l'effet infaillible; il faut dire en les chargeant : « Dieu y ait part, et le diable la sortie; » et, lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : *Non tradas... Mathon. Amen*, etc.

La plupart des charmes se font ainsi par des paroles dites ou tracées dans ce sens. Charme vient du mot latin *carmen,* qui signifie non-seulement des vers et de la poésie, mais une formule de paroles déterminées dont on ne doit point s'écarter. On nommait *carmina* les lois, les formules des jurisconsultes, les déclarations de guerre, les clauses d'un traité, les évocations des dieux [3]. Tite-Live appelle *lex horrendi carminis* la loi qui condamnait à mort Horace meurtrier de sa sœur.

Quand les Turcs ont perdu un esclave qui s'est enfui, ils écrivent une conjuration sur un papier qu'ils attachent à la porte de la hutte ou de la cellule de cet esclave, et il est forcé de revenir au plus vite, devant une main invisible qui le poursuit à grands coups de bâton [4].

Pline dit que de son temps, par le moyen de certains charmes, on éteignait les incendies, on arrêtait le sang des plaies, on remettait les membres disloqués, on guérissait la goutte, on empêchait un char de verser, etc. — Tous les anciens croyaient fermement aux charmes, dont la formule consistait ordinairement en certains vers grecs ou latins.

[1] Bodin, *Démonomanie,* etc., liv. II, ch. II.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 195.
[3] Bergier, *Dictionnaire théologique,* au mot *Charme.*
[4] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. IV, ch. XXI.

Bodin rapporte, au chap. V du liv. III de *la Démonomanie,* qu'en Allemagne les sorcières tarissent par charme le lait des vaches, et qu'on s'en venge par un contre-charme qui est tel : — On met bouillir dans un pot du lait de la vache tarie, en récitant certaines paroles (Bodin ne les indique pas) et frappant sur le pot avec un bâton.



En même temps le diable frappe la sorcière d'autant de coups, jusqu'à ce qu'elle ait ôté le charme.

On dit encore que si, le lendemain du jour où l'on est mis en prison, on avale à jeun une croûte de pain sur laquelle on aura écrit : *Senozam, Gozoza, Gober, Dom,* et qu'on dorme ensuite sur le côté droit, on sortira avant trois jours.

On arrête les voitures en mettant au milieu du chemin un bâton sur lequel sont écrits ces mots : *Jerusalem, omnipotens*, etc., *convertis-toi, arrête-toi là.* Il faut ensuite traverser le chemin par où l'on voit arriver les chevaux.

On donne à un pistolet la portée de cent pas, en enveloppant la balle dans un papier où l'on a inscrit le nom des trois rois. On aura soin, en ajustant, de retirer son haleine, et de dire : « Je te conjure d'aller droit où je veux tirer. »

Un soldat peut se garantir de l'atteinte des armes à feu avec un morceau de peau de loup ou de bouc, sur lequel on écrira, quand le soleil entre dans le signe du bélier : « Arquebuse, pistolet, canon ou autre arme à feu, je te commande que tu ne puisses tirer, de par l'homme, etc. »

On guérit un cheval encloué en mettant trois fois les pouces en croix sur son pied, en prononçant le nom du dernier assassin mis à mort, en récitant trois fois certaines prières [1]...

Il y a une infinité d'autres charmes.

On distingue le charme de l'enchantement, en ce que celui-ci se faisait par des chants. Souvent

[1] Thiers, *Traité des superstitions.*

on les a confondus. *Voy.* Contre-Charmes, Enchantements, Maléfices, Talismans, Paroles, Philactères, Ligatures, Chasse, Philtres, etc.

Chartier (Alain), poëte du commencement du quinzième siècle. On lui attribue un traité *sur la Nature du feu de l'enfer,* que nous ne sommes pas curieux de connaître.

Chartumins, sorciers chaldéens, qui étaient en grand crédit du temps du prophète Daniel.

Chasdins, astrologues de la Chaldée. Ils tiraient l'horoscope, expliquaient les songes et les oracles et prédisaient l'avenir par divers moyens.

Chassanion (Jean de), écrivain protestant du seizième siècle. On lui doit le livre « *des Grands et redoutables jugements et punitions de Dieu* advenus au monde, principalement sur les grands, à cause de leurs méfaits. » In-8°, Morges, 1581. Dans cet ouvrage très-partial, il se fait de grands miracles en faveur des protestants; ce qui est prodigieux. Chassanion a écrit aussi un volume sur les géants [1].

Chasse. — *Secrets merveilleux pour la chasse.*



— Mêlez le suc de jusquiame avec le sang et la peau d'un jeune lièvre; cette composition attirera tous les lièvres des environs. — Pendez le gui de chêne avec une aile d'hirondelle à un arbre; tous les oiseaux s'y rassembleront de deux lieues et demie. — On dit aussi qu'un crâne d'homme caché dans un colombier y attire tous les pigeons d'alentour. — Faites tremper une graine, celle que vous voudrez, dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront, et se laisseront prendre à la main.

Et le *Petit Albert* ajoute : « Ayez un hibou que vous attacherez à un arbre : allumez tout près un gros flambeau, faites du bruit avec un tambour; tous les oiseaux viendront en foule pour faire la guerre au hibou, et on en tuera autant qu'on voudra avec du menu plomb. »

Pour la *chasse de Saint-Hubert*, *Voy.* Veneur. *Voy.* aussi Arthus, M. de la Forêt, Écureuils, etc.

En 1832, on vit à Francfort, aux premiers jours du printemps, un chasseur surnaturel qui est supposé habiter les ruines du vieux château gothique de Rodenstein. Il traversa les airs dans la nuit, avec un grand fracas de meutes, de cors de chasse, de roulements de voitures, ce qui infailliblement annonce la guerre, selon le préjugé du peuple [2].

Chassen (Nicolas), petit sorcier de Franeker, au dix-septième siècle; il se distingua dès l'âge de seize ans. Ce jeune homme, Hollandais et calviniste, étant à l'école, faisait des grimaces étranges, roulait les yeux et se contournait tout le corps; il montrait à ses camarades des cerises mûres au milieu de l'hiver; puis, quand il les leur avait offertes, il les retirait vivement et les mangeait.

Dans le prêche, où les écoliers avaient une

[1] *De gigantibus eorumque reliquiis atque iis quæ ante annos aliquot nostra ætate in Gallia reperta sunt.* In-8°. Bâle, 1580.

[2] Voyez, dans les *Légendes de l'autre monde,* le chevalier Hakelberg, seigneur de Rodenstein.

place à part, il faisait sortir de l'argent du banc où il était assis. Il assurait qu'il opérait tous ces tours par le moyen d'un esprit malin qu'il appelait Sérug. — Balthazar Bekker dit dans *le Monde enchanté* [1] qu'étant à cette école, il vit sur le plancher un cercle fait de craie, dans lequel on avait tracé des signes dont l'un ressemblait à la tête d'un coq; quelques chiffres étaient au milieu. Il remarqua aussi une ligne courbe comme la poignée d'un moulin à bras; tout cela était à demi effacé. Les écoliers avaient vu Chassen faire ces caractères magiques. Lorsqu'on lui demanda ce qu'ils signifiaient, il se tut d'abord; il dit ensuite qu'ils les avait faits pour jouer. On voulut savoir comment il avait des cerises et de l'argent; il répondit que l'esprit les lui donnait.

— Qui est cet esprit?

— *Beelzébuth,* répondit-il.

Il ajouta que le diable lui apparaissait sous forme humaine quand il avait envie de lui faire du bien; d'autres fois sous forme de bouc ou de veau; qu'il avait toujours un pied contrefait, etc. « Mais, dit Bekker, on finit par reconnaître que tout cela n'était qu'un jeu que Chassen avait essayé pour *se rendre considérable* parmi les enfants de son âge; on s'étonne seulement qu'il ait pu le soutenir devant tant de *personnes d'esprit* pendant plus d'une année. »

Chassi, démon auquel les habitants des îles Mariannes attribuent le pouvoir de tourmenter ceux qui tombent dans ses mains. L'enfer est pour eux *la maison de Chassi.*

Chastenet (Léonarde), vieille femme de quatre-vingts ans, mendiante en Poitou, vers 1591, et sorcière. Confrontée avec Mathurin Bonnevault, qui soutenait l'avoir vue au sabbat, elle confessa qu'elle y était allée avec son mari; que le diable, qui s'y montrait en forme de bouc, était une bête fort puante. Elle nia qu'elle eût fait aucun maléfice. Cependant elle fut convaincue, par dix-neuf témoins, d'avoir fait mourir cinq laboureurs et plusieurs bestiaux. Quand elle se vit condamnée, pour ses crimes reconnus, elle confessa qu'elle avait fait pacte avec le diable, lui avait donné de ses cheveux, et promis de faire tout le mal qu'elle pourrait; elle ajouta que la nuit, dans sa prison, le diable était venu à elle, en forme de chat, « auquel ayant dit qu'elle voudrait être morte, icelui diable lui avait présenté deux morceaux de cire, lui disant qu'elle en mangeât, et qu'elle mourrait; ce qu'elle n'avait voulu faire. Elle avait ces morceaux de cire; on les visita, et on ne put juger de quelle matière ils étaient composés. Cette sorcière fut donc condamnée, et ces morceaux de cire brûlés avec elle [2]. »

Chasteté. Les livres de secrets merveilleux, qui ne respectent rien, indiquent des potions qui, selon eux, ont pour effet de révéler la chasteté, mais qui, selon l'expérience, ne révèlent rien du tout.

[1] Tome IV, p. 154.

[2] *Discours sommaire des sortiléges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année* 1599, p. 19.

Chat. Le chat tient sa place dans l'histoire de la superstition. Un soldat romain ayant tué par mégarde un chat en Égypte, toute la ville se souleva; ce fut en vain que le roi intercéda pour lui, il ne put le sauver de la fureur du peuple. Observons que les rois d'Égypte avaient rassemblé dans Alexandrie une bibliothèque immense, et qu'elle était publique : les Égyptiens cultivaient les sciences, et n'en adoraient pas moins les chats [1].



Mahomet avait beaucoup d'égards pour son chat. L'animal s'était un jour couché sur la manche pendante de la veste du prophète, et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, et n'osant le tirer de son extase, coupa, dit-on, la manche de sa veste. A son retour, il trouva son chat qui revenait de son assoupissement, et qui, s'apercevant de l'attention de son maître, se leva pour lui faire la révérence et plia le dos en arc. Mahomet comprit ce que cela signifiait; il assura au chat qui faisait le gros dos une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes. Ce conte n'est pas ridicule chez les Turcs [2].

[1] Saint-Foix, *Essai sur Paris*, t. II, p. 300.

[2] Quelquefois ils laissent à leur chat par testament une rente viagère. Il existe au Caire, près de Bab-el-Naza (porte de la Victoire), un hôpital de ces ani-

Voici une anecdote où le chat joue un mauvais rôle; il est vrai que c'est un chat sauvage. Un aide de camp du maréchal de Luxembourg vint loger dans une auberge dont la réputation n'était pas rassurante. Le diable, disait-on, arrivait toutes les nuits dans une certaine chambre, tordait le cou à ceux qui osaient y coucher et les laissait étranglés dans leur lit. Un grand nombre de voyageurs remplissaient l'auberge quand l'aide de camp y entra; on lui dit qu'il n'y avait malheureusement de vide que la chambre fréquentée par le diable, où personne ne voulait prendre gîte.

— Oh bien, moi, répondit-il, je ne serai pas fâché de lier connaissance avec lui; qu'on fasse mon lit dans la chambre en question, je me charge du reste.

Vers minuit, l'officier vit descendre le diable par la cheminée, sous la figure d'une bête furieuse, contre laquelle il fallut se défendre. Il y eut un combat acharné, à coups de sabre de la part du militaire, à coups de griffes et de dents de la part de la bête; cette lutte dura une heure. Mais le diable finit par rester sur la place; l'aide de camp appela du monde : on reconnut un énorme chat sauvage, qui, selon le rapport de l'hôte, avait déjà étranglé quinze personnes [1].



On lit dans *la Démonomanie* de Bodin [1] que des sorciers de Vernon, auxquels on fit le procès en 1566, s'assemblaient ordinairement en grand nombre dans un vieux château sous la forme de chats. Quatre hommes qui avaient résolu d'y oucher se trouvèrent assaillis par cette multitude de chats; l'un de ces hommes y fut tué, les autres blessés; néanmoins ils blessèrent aussi plusieurs chattes, qui se trouvèrent après en forme de femmes, mais bien réellement mutilées...

On sait que les chats assistent au sabbat, qu'ils accompagnent les sorcières, et que lesdites sorcières, aussi bien que le diable leur maître, prennent volontiers la figure de cet animal. On lit dans Boguet qu'un laboureur près de Strasbourg fut assailli par trois gros chats, et qu'en se défendant il les blessa sérieusement. Une heure après, le juge fit mander le laboureur et le mit en prison pour avoir maltraité trois dames de la ville. Le laboureur étonné assura qu'il n'avait maltraité que des chats et en donna les preuves les plus évidentes : il en avait gardé de la peau. On le relâcha, parce qu'on vit que le diable était coupable en cette affaire.

On ne finirait pas si on rappelait tout ce que les démonomanes ont rêvé sur les chats. Boguet dit encore que la chatte étant frottée d'une herbe appelée népeta conçoit sur-le-champ, cette herbe

maux; on y recueille les chats malades et sans asile; les fenêtres sont souvent encombrées d'hommes et de femmes qui leur donnent à manger à travers les barreaux.

[1] Chap. IV, liv. II, p. 257.

[1] Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes et des démons*, etc., p. 203.

suppléant au défaut du mâle[1]. Les sorciers se servent aussi de la cervelle des chats pour donner la mort ; car c'est un poison, selon Bodin et quelques autres[2].

Les matelots américains croient que si d'un navire on jette un chat vivant dans la mer, on ne manque jamais d'exciter une furieuse tempête. *Voy.* Blokula, Beurre des sorcières, Métamorphoses, Voltigeur hollandais, etc.

Château du diable. Plusieurs vieux manoirs portent ce nom dans des traditions et des contes populaires.

Chat-Huant. *Voy.* Chevesche, Chouette, Hibou.

Chatrab. C'est le nom que donnent les Arabes à l'être mystérieux que nous appelons loup-garou.

Chauche-Poulet. *Voy.* Cauchemar.

Chaudière. C'est ordinairement dans une chaudière de fer que, de temps immémorial, les sorcières composent leurs maléfices, qu'elles font bouillir sur un feu de verveine et d'autres plantes magiques.

Chaudron (Madeleine-Michelle), Genevoise, accusée d'être sorcière en 1652. On dit qu'ayant rencontré le diable en sortant de la ville réformée, elle lui rendit hommage, et que le diable lui imprima sur la lèvre supérieure son seing ou marque. Ce petit seing rend la peau insensible, comme l'affirment les démonographes. — Ledit diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles : elle obéit ; les parents l'accusèrent de magie ; les filles interrogées attestèrent qu'elles étaient possédées. On appela ceux qui passaient pour médecins ; ils cherchèrent sur Michelle Chaudron le sceau du diable, que le procès-verbal appelle les *marques sataniques ;* ils y enfoncèrent une aiguille. Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. — Les juges protestants, ne voyant pas de preuve complète, lui firent donner la question. Cette malheureuse, cédant à la violence des tourments, confessa tout ce qu'on voulut. Elle fut brûlée, après avoir été pendue et étranglée ; chez les catholiques, on l'eût admise à pénitence.

Chaudron du diable, gouffre qui se trouve au sommet du pic de Ténériffe. Les Espagnols ont donné le nom de Chaudron du diable à ce gouffre, à cause du bruit que l'on entend lorsqu'on y jette une pierre ; elle y retentit comme fait un vaisseau creux de cuivre contre lequel on frapperait avec un marteau d'une prodigieuse grosseur. Les naturels de l'île sont persuadés que c'est l'enfer, et que les âmes des méchants y font leur séjour[1].

Chauve-Souris. Les Caraïbes regardent les chauves-souris comme de bons anges qui veillent



à la sûreté des maisons durant la nuit ; les tuer, chez eux, est un sacrilége : chez nous, c'est un des animaux qui figurent au sabbat.

Chavigny (Jean-Aimé de), astrologue, disciple de Nostradamus, mourut en 1604. Il a composé : *la Première face du Janus français, contenant les troubles de France depuis* 1534 *jusqu'en* 1589 *; Fin de la maison valésienne, extraite et colligée des Centuries et commentaires de Michel Nostradamus* (en latin et en français), Lyon, 1594, in-8° ; et nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Commentaires sur les Centuries et pronostications de Nostradamus,* Paris, in-8°, rare ; *les Pléiades, divisées en sept livres, prises des anciennes prophéties, et conférées avec les oracles de Nostradamus,* Lyon, 1603 ; la plus ample édition est de 1606. C'est un recueil de prédictions dans lesquelles l'auteur promet à Henri VI l'empire de l'univers. *Voy.* Nostradamus.

Chax ou **Scox**, démon. *Voy.* Scox.

[1] *Discours des sorciers,* ch. xiv, p. 81.
[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers,* liv. III, ch. ii, p. 326.

Cheke, professeur de grec à Cambridge, mort en 1557. Il a écrit un livre[2] qu'il adressa au roi Henri VIII, et qu'il plaça à la tête de sa traduction latine du traité de Plutarque *De la superstition.* Il avait des connaissances en astrologie et croyait fermement à l'influence des astres, quoiqu'ils lui promissent du bonheur, tout juste à des époques où il devenait le plus malheureux.

Chemens, génies ou esprits que les Caraïbes supposent chargés de veiller sur les hommes. Ils leur offrent les premiers fruits et placent ces offrandes dans un coin de leur hutte, sur une table faite de nattes, où ils prétendent que les génies se rassemblent pour boire et manger ; ils en donnent pour preuve le mouvement des vases et le bruit qu'ils se persuadent que font ces divinités en soupant.

Chemim est chez les Caraïbes le grand esprit ou l'être suprême, comme on disait en 1793.

Chemise de nécessité. Les sorcières allemandes portaient autrefois une chemise faite

[1] La Harpe, *Abrégé de l'histoire générale des voyages,* t. I.
[2] *De superstitione, ad regem Henricum.*

d'une façon détestable, et chargée de croix mêlées à des caractères diaboliques, par la vertu de laquelle elles se croyaient garanties de tous maux[1]. On l'appelait la *chemise de nécessité*. — Les habitants du Finistère conservent encore quelques idées superstitieuses sur les *chemises* des jeunes enfants. Ils croient que si elles enfoncent dans l'eau de certaines fontaines, l'enfant meurt dans l'année ; il vit longtemps, au contraire, si ce vêtement surnage.



Cheriour, ange terrible, chargé de punir le crime et de poursuivre les criminels, selon la doctrine des guèbres.

Chesnaye des Bois (François-Alexandre-Aubert de la), capucin, mort en 1784. On a de lui : *l'Astrologue dans le puits,* 1740, in-12 ; et *Lettres critiques,* avec des songes moraux, sur les songes philosophiques de l'auteur des *Lettres juives* (le marquis d'Argens), in-12, 1745.

Cheteb ou **Chereb.** *Voy.* Deber.

Cheval. Mahomet, voulant ennoblir ce bel animal, raconte que, quand Dieu se décida à créer le cheval, il appela le vent du midi et lui dit : « Je veux tirer de ton sein un nouvel être ; condense-toi en te dépouillant de ta fluidité. » Et il fut obéi. Alors il prit une poignée de cet élément, souffla dessus, et le cheval parut.

Le cheval était chez les anciens un instrument à présages pour la guerre. Les Suèves, qui habitaient la Germanie, nourrissaient à frais communs, dans des bois sacrés, des chevaux dont ils tiraient des augures. Le grand prêtre et le chef de la nation étaient les seuls qui pouvaient les toucher : ils les attachaient aux chariots sacrés et observaient avec attention leurs hennissements et leurs frémissements. Il n'y avait pas de présages auxquels les prêtres et les principaux de la nation ajoutassent plus de foi. On voit encore que chez certains peuples on se rendait les divinités favorables en précipitant des chevaux dans les fleuves. Quelquefois on se contentait de les laisser vivre en liberté dans les prairies voisines, après les avoir dévoués. Jules César, avant de passer le Rubicon, voua à ce fleuve un grand nombre de chevaux qu'il abandonna dans les pâturages des environs.

Une tradition superstitieuse portait qu'une espèce de chevaux, qu'on nommait *arzels,* et qui ont une marque blanche au pied de derrière du côté droit, était malheureuse et funeste dans les combats. — Anciennement on croyait aussi que les chevaux n'avaient pas de fiel ; mais c'est une erreur aujourd'hui presque

[1] Bodin, *Démonomanie,* liv. I, ch. III.

généralement reconnue. *Voy.* Drapé, Bayard, Troupeaux, etc.

Chevalier (Guillaume), gentilhomme béarnais, auteur d'un recueil de quatrains moraux, intitulé *le Décès ou Fin du monde, divisée en trois visions*, in-8°, 1584.

Chevalier impérial. *Voy.* Espagnet, à la note.

Chevaliers de l'enfer. Ce sont des démons plus puissants que ceux qui n'ont aucun titre, mais moins puissants que les comtes, les marquis et les ducs. On peut les évoquer depuis le lever de l'aurore jusqu'au lever du soleil, et depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit[1].

Chevanes (Jacques), capucin, plus connu sous le nom de *Jacques d'Autun,* du lieu de sa naissance, mort à Dijon en 1678. On a de lui *l'Incrédulité savante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers.* Lyon, 1671, in-4°. Ce recueil, plein d'excentricités curieuses, dont nous rapportons en leur lieu les passages remarquables, est une réponse à l'apologie de Naudé pour tous les grands personnages soupçonnés de magie. Heureusement pour l'auteur, dit l'abbé Papillon, l'irascible Naudé était mort depuis longtemps quand ce livre parut.

Chevesche, espèce de chouette, que Torquemada définit un oiseau nocturne fort bruyant, lequel tâche d'entrer où sont les enfants; et, quand il y est, il leur suce le sang du corps et le boit. Les démonographes ont donné le nom de *chevesche* aux sorcières, parce que, semblables à cet oiseau, elles sucent le sang de ceux qu'elles peuvent saisir, et principalement des petits enfants[2]. C'est sans doute là l'idée mère des vampires. Les sorcières qui sucent le sang ont aussi quelque analogie avec les gholes des Arabes. *Voy.* Lamies et Gholes.

Cheveux. « Prenez des cheveux d'une femme dans ses jours de maladie; mettez-les sous une terre engraissée de fumier, au commencement du printemps, et, lorsqu'ils seront échauffés par la chaleur du soleil, il s'en formera des serpents[3]... »

Quelques conteurs assurent que les mauvais anges étaient amoureux des cheveux des femmes, et que les démons incubes s'attachent de préférence aux femmes qui ont de beaux cheveux. — Les sorcières donnent de leurs cheveux au diable, comme arrhes du contrat qu'elles font avec lui; le démon les coupe très-menus, puis les mêle avec certaines poudres : il les remet aux sorciers, qui s'en servent pour faire tomber la grêle; d'où vient qu'on trouve ordinairement dans la grêle de petits poils, qui n'ont pas une autre origine... On fait encore avec ces mêmes cheveux, divers maléfices[4].

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dœmon.*, ad finem.
[2] Torquemada, *Hexameron,* troisième journée.
[3] *Secrets d'Albert le Grand,* p. 27.
[4] Boguet, *Discours des sorciers,* ch. xv, p. 156.

On croit en Bretagne qu'en soufflant des cheveux en l'air on les métamorphose en animaux; les petits garçons de Plougasnou qui font des échanges entre eux confirment la cession en soufflant au vent un cheveu, parce que ce cheveu était autrefois l'emblème de la propriété. Des cheveux dans les temps modernes ont même été trouvés sous des sceaux : ils tenaient lieu de signatures[1].

Enfin il y a des personnes qui croient qu'il faut observer les temps pour se couper les cheveux et se rogner les ongles. — Autrefois on vénérait le toupet, par lequel les Romains juraient, et qu'on offrait aux dieux. Il paraît qu'ils étaient sensibles à ces présents, puisque, quand Bérénice eut offert sa chevelure, ils en firent une constellation. — Chez les Francs, c'était une politesse de donner un de ses cheveux, et les familles royales avaient seules le privilége de les laisser pousser dans tout leur développement.

En Hollande, beaucoup de gens croient qu'en vendant leurs cheveux à un perruquier, ils auront par sympathie les maux de tête de ceux qui les porteront. Une dame âgée, il y a peu de temps, se faisait couper à la Haye de beaux cheveux blancs d'argent, très-abondants et très-longs. Le tondeur lui en offrit 20 florins (42 francs). Elle aima mieux les brûler. — J'aurais, dit-elle, toutes les douleurs que mes cheveux couvriraient.

Chevillement, sorte de maléfice employé par les sorciers et surtout par les bergers. Il empêche d'uriner. Le nom de ce maléfice lui vient de ce que pour le faire on se sert d'une cheville de bois ou de fer qu'on plante dans la muraille, en faisant des conjurations. « J'ai connu une personne, dit Wecker, qui mourut du chevillement : il est vrai qu'elle avait la pierre. » Et le diable, qui parfois aime à se divertir, chevilla un jour la seringue d'un apothicaire en fourrant sa queue dans le piston. *Voy.* Noals. — Pour empêcher l'effet de ce charme, il faut cracher sur son soulier du pied droit avant de s'en chausser. Ce qui approche de ce qu'on lit dans Tibulle, que les anciens crachaient dans leur sein par trois fois pour se désensorceler ou empêcher le sortilége. On voit dans un livre intitulé *l'Urotopégnie ou chevillement,* que les tonneaux, les fers, les fours, les lessives, les moulins à vent et ceux qui sont sur les ruisseaux et rivières, peuvent être pareillement liés et maléficiés. *Voy.* Ligatures.

Chèvres. Ces animaux étaient fort révérés à Mendès en Égypte. Il était défendu d'en tuer, parce qu'on croyait que Pan, la grande divinité de cette ville, s'était caché sous la figure d'une chèvre ou plutôt d'un bouc; aussi le représentait-on avec une face de bouc, et on lui immolait des brebis. *Voy.* Capricorne.

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 174 et 195.

Souvent des démons et des sorciers ont pris la forme de chèvre. Claude Chappuis de Saint-Amour, qui suivit l'ambassadeur de Henri III près la sublime Porte, conte qu'il vit sur une place publique de Constantinople des bateleurs qui faisaient faire à des chèvres plusieurs tours d'agi-



lité et de passe-passe tout à fait admirables; après quoi, leur mettant une écuelle à la bouche, ils leur commandaient d'aller demander la pièce, pour leur entretien, tantôt au plus beau ou au plus laid, tantôt au plus riche ou au plus vieux de la compagnie : ce qu'elles faisaient dextrement, entre quatre à cinq mille personnes, et avec une façon telle, qu'il semblait qu'elles voulussent parler. Or, qui ne voit clairement que ces chèvres étaient hommes ou femmes ainsi transmués, ou démons déguisés[1]?... *Voy.* Bouc.

Chibados, secte de sorciers qui font merveille au royaume d'Angola.

Chicota, oiseau des îles Tonga, qui a l'habitude de descendre du haut des airs en poussant de grands cris. Les naturels sont persuadés qu'il a le don de prédire l'avenir. Quand il s'abaisse près d'un passant, on croit que c'est pour lui annoncer quelque malheur.

Chicus Æsculanus. *Voy.* Cecco d'Ascoli.

Chien. Les chiens étaient quelquefois les compagnons des magiciens. C'était le diable qui les suivait sous cette forme, pour donner moins à



soupçonner. Mais on le reconnaissait malgré ses déguisements. Léon de Chypre écrit que le diable sortit un jour d'un possédé sous la figure d'un chien noir.—C'est surtout la couleur noire que le diable prend sous une peau de chien. De bonnes gens se noient assez fréquemment à Quimper. Les vieilles et les enfants assurent que c'est le diable, en forme de gros chien noir qui précipite les passants dans la rivière[1]. Il y a beaucoup de superstitions qui tiennent au chien dans le Finistère, où les idées druidiques ne sont pas toutes éteintes. On croit encore dans le canton sauvage de Saint-Ronal que l'âme des scélérats passe dans le corps d'un chien noir. Les anciens mages croyaient aussi que les démons se montraient en forme de chiens; et Plutarque, dans la vie de Cimon, raconte qu'un mauvais génie travesti en chien noir vint annoncer à Cimon qu'il mourrait bientôt.

Un charlatan, du vivant de Justinien, avait un chien si habile que, quand toutes les personnes d'une assemblée avaient mis à terre leurs anneaux, il les rendait sans se tromper, l'un après l'autre, à qui ils appartenaient. Ce chien distinguait aussi dans la foule, lorsque son maître le lui ordonnait, les riches et les pauvres, les gens honnêtes et les fripons : « Ce qui fait voir, dit Leloyer, qu'il y avait là de la magie, et que ce chien était un démon[2]. »

Delancre conte qu'en 1530 le démon, par le moyen d'un miroir, découvrit, à un pasteur de

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité VI, p. 348.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 22.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, liv. I, ch. VIII.

Nuremberg, des trésors cachés dans une caverne près de la ville et enfermés dans des vases de cristal. Le pasteur prit avec lui un de ses amis pour lui servir de compagnon ; ils se mirent à fouiller et découvrirent une espèce de coffre, auprès duquel était couché un énorme chien noir. Le pasteur s'avança avec empressement pour se saisir du trésor ; mais à peine fut-il entré dans la caverne qu'elle s'enfonça sous ses pieds et l'engloutit [1]. Notez que c'est un conte et que personne n'a vu le grand chien. Mais on peut juger par ces traits quelle idée avaient des chiens les peuples mal civilisés. Chez les anciens, on appelait les furies les chiennes de l'enfer; on sacrifiait des chiens noirs aux divinités infernales. Chez nos pères on pendait entre deux chiens les plus grands criminels.

Quelques peuples pensaient pourtant autrement; on a même honoré le chien d'une manière distinguée. Élien parle d'un pays d'Éthiopie dont les habitants avaient pour roi un chien; ils prenaient ses caresses et ses aboiements pour des marques de sa bienveillance ou de sa colère. Les guèbres ont une grande vénération pour les chiens. On lit dans Tavernier que, lorsqu'un guèbre est à l'agonie, les parents prennent un chien dont ils appliquent la gueule sur la bouche du mourant, afin qu'il reçoive son âme avec son dernier soupir. Le chien leur sert encore à faire connaître si le défunt est parmi les élus. Avant d'ensevelir le corps, on le pose à terre : on amène un chien qui n'ait pas connu le mort, et, au moyen d'un morceau de pain, on l'attire le plus près du corps qu'il est possible. Plus le chien en approche, plus le défunt est heureux. S'il vient jusqu'à monter sur lui et à lui arracher de la bouche un morceau de pain qu'on y a mis, c'est une marque assurée que le défunt est dans le paradis des guèbres. Mais l'éloignement du chien est un préjugé qui fait désespérer du bonheur du mort.

Il y a aussi des gens qui tiennent à honneur de descendre d'un chien. Les royaumes de Pégu et de Siam reconnaissent un chien pour chef de leur race. A Pégu et à Siam on a donc grand respect pour les chiens, si maltraités ailleurs [2]. La population du Liban, qui s'élève à quatre cent mille âmes, est composée de trois races, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres. Les uns parmi eux professent le culte du soleil; les autres celui du chien [3]. On a toutefois honoré quelques individus de cette race : tel est le dogue espagnol Bérecillo, qui dévorait les Indiens à Saint-Domingue, et qui avait par jour la paye de trois soldats...

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les chiens. En Bretagne surtout, les hurlements d'un chien égaré annoncent la mort. Il faut que le chien de la mort soit noir; et s'il aboie tristement à minuit, c'est une mort inévitable qu'il annonce à quelqu'un de la famille pour la personne qui l'entend. Wierus dit qu'on chasse à jamais les démons en frottant les murs de la chambre qu'ils infestent avec le fiel ou le sang d'un chien noir [1]. *Voy.* ADRANOS, AGRIPPA, BRAGADINI, DORMANTS, etc.

M. Ménechet, dans sa spirituelle description des superstitions du pays de Galles, parle d'une espèce de chiens assez merveilleux pour mériter ici une mention : « Les *cwes annon* (chiens d'enfer), que l'on appelle aussi quelquefois *cwes wyloir* (chiens du ciel), forment, dit-il, une meute fort extraordinaire. Les personnes qui ont l'ouïe assez fine pour cela les entendent souvent courir la chasse dans les airs, quoique l'on ne dise pas quel est le gibier qu'ils poursuivent. On assure qu'ils sont surtout bruyants peu de temps avant la mort des personnes très-perverses. Les uns disent que ces animaux sont blancs et ont les oreilles rouges; d'autres prétendent, au contraire, qu'ils sont tout noirs. Ils sont peut-être de la nature du caméléon, qui se nourrit d'air comme eux. »

Chifflet (Jean), chanoine de Tournay, né à Besançon vers 1611. Il a publié : *Joannis Macarii Abraxas, seu Apistopistus, quæ est antiquaria de gemmis basilidianis disquisitio, commentariis illust.*, Anvers, 1657, in-4°. Cette dissertation traite des pierres gravées portant le nom cabalistique Abraxas, par lequel Basilide, hérétique du deuxième siècle, désignait le Dieu créateur et conservateur. Elle est curieuse, et les commentaires que Chifflet y a joints sont estimés.

Chija ou **Chaja** (Abraham Ben), rabbin espagnol du onzième siècle. Il a écrit en hébreu le *Volume du Révélateur ;* il y traite de l'époque où viendra le Messie et de celle où se fera la résurrection générale. Pic de la Mirandole cite cet ouvrage dans son traité contre les astrologues.

Childéric Ier. *Voy.* BAZINE et CRISTALLOMANCIE.

Childéric III, fils de Chilpéric II, et dernier des rois de la première race. Il publia, en 742, un édit contre les sorciers, où il ordonne que chaque évêque, aidé du magistrat défenseur des églises, mette tous ses soins à empêcher le peuple de son diocèse de tomber dans les superstitions païennes. Il défend les sacrifices aux mânes, les sortiléges, les philtres, les augures, les enchantements, les divinations, etc.

Chilpéric Ier, roi de France, fils de Clotaire Ier. Saint Grégoire de Tours rapporte, sur le témoignage de Gontrand, frère de Chilpéric, cette vision merveilleuse. Gontrand vit l'âme de son frère Chilpéric liée et chargée de chaînes, qui lui fut présentée par trois évêques. L'un était Tétricus, l'autre Agricola, le troisième Nicétius de Lyon.

[1] Madame Gabrielle de P***, *Histoire des fantômes*, p. 27.
[2] *Hexaméron* de Torquemada, traduit par G. Chappuis, première journée.
[3] *Voyages du duc de Raguse.*

[1] *De præst. dæm.*, lib. V, cap. XXI.

Agricola et Nicétius, plus humains que l'autre, disaient : — Nous vous prions de le détacher, et, après l'avoir puni, de permettre qu'il s'en aille. L'évêque Tétricus répondit avec amertume de cœur : — Il n'en sera pas ainsi ; mais il sera châtié à cause de ses crimes. — Enfin, dit Gontrand, le résultat fut de précipiter cette pauvre âme dans une chaudière bouillante que j'aperçus de loin. Je ne pus retenir mes larmes lorsque je vis le misérable état de Chilpéric, jeté dans la chaudière, où tout à coup il parut fondu et dissous [1].

Chimère, monstre imaginaire, né en Lycie, que les poëtes disent avoir été vaincu par Bellérophon ; il avait la tête et l'estomac d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un dragon. Sa gueule béante vomissait des flammes. Les démonographes disent que c'était un démon.

Chimie. On la confondait autrefois avec l'alchimie. La chimie, selon les Persans, est une science superstitieuse qui tire ce qu'il y a de plus subtil dans les corps terrestres pour s'en servir aux usages magiques. Ils font Caron (le Coré du Pentateuque) inventeur de cette noire science qu'il apprit, disent-ils, de Moïse. Louis de Fontenettes, dans l'épître dédicatoire de son *Hippocrate dépaysé,* dit que « d'aucuns prétendent que » la chimie, qui est un art diabolique, a été in- » ventée par Cham. »

China, idole de la Sénégambie. Elle a une tête de veau ; on lui offre en sacrifice du miel qu'on fait brûler, pour obtenir de bonnes récoltes.

Chion, philosophe d'Héraclée, disciple de Platon. Il fut averti en songe de tuer Cléarque, tyran d'Héraclée, qui était son ami. Il lui sembla voir une femme qui lui mit devant les yeux la bonne renommée qu'il acquerrait par le meurtre du tyran ; et, poussé par cette vision, il le tua. Mais ce qui prouve que c'était une vision diabolique, c'est que Cléarque, tyran tolérable, ayant été tué, fut remplacé par Satyre, son frère, bien plus cruel que lui, et que rien ne pouvait adoucir.

Chiorgaur. *Voy.* Gaurie.

Chiridirellès, démon qui secourt les voyageurs dans leurs besoins, et qui leur enseigne leur chemin lorsqu'ils sont égarés. On dit qu'il se montre à ceux qui l'invoquent sous la forme d'un passant à cheval.

Chiromancie ou **Chiroscopie**, art de dire la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Cette science, que les bohémiens ont rendue célèbre, est, dit-on, très-ancienne. Nous en exposons les principes à l'article Main.

Chiron, non pas centaure, mais Hippocentaure, car, fils de Saturne, il était moitié Dieu et moitié cheval.

Chodar, démon que les nécromanciens nomment aussi Bélial ; il a l'orient pour district, et commande aux démons des prestiges.

[1] Greg. Turon., *Hist. franc.*, lib. VIII, cap. v. — Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissertations sur les apparitions*, p. 72 de la préface.

Choquet (Louis), auteur d'un mystère très-rare intitulé *l'Apocalypse de saint Jean Zébédée,* où sont comprises les visions et révélations qu'icelui saint Jean eut en l'île de Patmos ; in-fol., Paris, 1541.

Chorropique (Marie), sorcière bordelaise du temps de Henri IV, qui confessa s'être donnée au diable par le moyen d'un nommé Augerot d'Armore, lequel la mena dans une lande où elle trouva un grand seigneur vêtu de noir, avec la figure voilée. Il était entouré d'une infinité de gens richement habillés. Marie Chorropique ayant prononcé le nom de Jésus, tout disparut incontinent. Son guide ne vint la reprendre que trois heures après, la tança d'avoir prononcé le nom de Notre-Seigneur, et la conduisit au sabbat près d'un moulin, où elle retrouva le même seigneur noir, avec un nommé Menjoin, qui portait un pot de terre plein de grosses araignées enflées d'une drogue blanche, et deux crapauds qu'on tua à coups de gaule, et qu'on chargea Marie d'écorcher.

Ensuite, Augerot pila ces araignées dans un mortier avec les crapauds. On jeta cette composition sur des pâturages pour faire mourir les bestiaux. Après quoi, ces gens s'en allèrent au bourg d'Irauris, où ils prirent sans bruit un enfant au berceau. Augerot et Menjoin l'étranglèrent et le mirent entre son père et sa mère qui dormaient, afin que le père crût que sa femme l'avait étouffé, et que la mère à son tour accusât son mari. Ils en empoisonnèrent d'autres. Dans toutes ces exécutions, Marie Chorropique attendait les deux bandits à la porte. Que penser de ces récits ?

Elle dit encore que, dans un sabbat, elle vit deux sorcières qui apportèrent le cœur d'un enfant dont la mère s'était fait avorter, et qu'elles le gardèrent pour en faire un sacrifice au diable. Cette horrible sorcière fut brûlée le 2 octobre 1576 [1].

Chouette, espèce de hibou de la grosseur d'un pigeon. La chouette ne paraît qu'au point du jour ou à l'approche de la nuit. Chez les Athéniens et les Siciliens, cet oiseau était d'un bon augure ; partout ailleurs, la rencontre d'une chouette est d'un mauvais présage. Cette superstition vit encore dans plusieurs contrées. *Voy.* Chevesche.

Choun, divinité adorée chez les Péruviens, qui racontaient ainsi son histoire : — Il vint des parties septentrionales un homme qui avait un corps sans os et sans muscles, et qui s'appelait *Choun ;* il abaissait les montagnes, comblait les vallées et se frayait un chemin dans les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habi-

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., p. 107.

tants du Pérou; il leur apprit à se nourrir des herbes et des fruits sauvages. Mais un jour, offensé par quelques Péruviens, il convertit en sables arides une partie de la terre, auparavant très-fertile partout; il arrêta la pluie, dessécha les plantes; et ensuite, ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières, pour réparer le mal qu'il avait causé... C'est un système qui n'est pas plus bête que celui des philosophes modernes.

Choux. Une croyance qui n'est pas extrêmement rare, c'est qu'on ne doit pas manger de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'était caché dans un carré de choux pour éviter le martyre [1]... Conte très-stupide et superstition très-absurde.

Chrétiens. Dans les persécutions, on les accusait de magie.

Christolytes, hérétiques du sixième siècle, qui disaient que Notre-Seigneur avait laissé son corps et son âme aux enfers, et qu'il n'était remonté aux cieux qu'avec sa divinité.

Christophe. Autrefois, d'après une opinion exprimée par ce vers :

Christophorum videas, postea tutus eas,

on croyait que celui qui avait vu quelque image de saint Christophe le matin était en sûreté toute la journée.

Christoval de la Garrade. *Voy.* Marissane.

Chrysolithe, pierre précieuse qu'Albert le Grand regarde comme un préservatif contre la folie. Elle a encore, dit-il, la vertu de mettre le repentir dans le cœur de l'homme qui a fait des fautes...

Chrysomallon, nom du fameux bélier qui portait la toison d'or. On dit qu'il volait dans les airs, qu'il nageait en perfection, qu'il courait avec la légèreté d'un cerf, et que Neptune, dont il était fils, l'avait couvert de soie d'or au lieu de laine. Il avait aussi l'usage de la parole, et donnait de bons avis. Il est le premier signe du zodiaque.

Chrysopée, œuvre d'or. C'est le nom grec que les alchimistes donnent à la pierre philosophale, ou à l'art de transmuer tous les métaux en or pur.

Chrysopole, démon. *Voy.* Olive.

Chrysoprase, pierre précieuse à laquelle la superstition attachait la propriété de fortifier la vue, de réjouir l'esprit et de rendre l'homme libéral et joyeux.

Ciaconius. *Voy.* Chacon.

Cicéron (Marcus Tullius). Leloyer dit qu'un spectre apparut à la nourrice de Cicéron : c'était un démon de ceux qu'on appelle *génies familiers.* Il lui prédit qu'elle allaitait un enfant qui, un jour, ferait grand bien à l'État. « Mais d'où tenait-il tout cela? me dira-t-on. Je répondrai : C'est la coutume du diable de bégayer dans les choses futures [1]. » Cicéron devint en effet ce qu'on sait. C'est lui qui disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire. Il a combattu quelques idées superstitieuses dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans les trois livres *de la Nature des dieux*, et dans *les Tusculanes.* Dans ses deux livres *de la Divination*, il reconnaît aux hommes le don de lire dans l'avenir.

Valère-Maxime conte que Cicéron, ayant été proscrit par les triumvirs, se retira dans sa maison de Formies, où les satellites des tyrans ne tardèrent pas à le poursuivre. Dans ces moments de trouble, il vit un corbeau arracher l'aiguille d'un cadran : c'était lui annoncer que sa carrière était finie. Le corbeau s'approcha ensuite de lui, comme pour lui faire sentir qu'il allait bientôt être sa proie, et le prit par le bas de sa robe, qu'il ne cessa de tirer que quand un esclave vint dire à l'orateur romain que des soldats arrivaient pour lui donner la mort. Les corbeaux d'aujourd'hui sont plus sauvages.

Ciel. Un tel article ne peut entrer dans ce dictionnaire qu'à propos de quelques folles croyances. Les musulmans admettent neuf cieux. Il y eut parmi les chrétiens des hérétiques qui en annonçaient trois cent soixante-cinq, avec des anges spécialement maîtres de chaque ciel. *Voy.* Basilide.

Bodin assure qu'il y a dix cieux, qui sont marqués par les dix courtines du tabernacle et par ces mots : « Les cieux sont les œuvres de tes doigts, » qui sont au nombre de dix [2]... Les rabbins prétendent que le ciel tourne sans cesse, et qu'il y a au bout du monde un lieu où le ciel touche la terre. On lit dans le *Talmud* que le rabbin Bar-Chana, s'étant arrêté en cet endroit pour se reposer, mit son chapeau sur une des fenêtres du ciel, et que, l'ayant voulu reprendre un moment après, il ne le retrouva plus, les cieux l'ayant emporté dans leur course : de sorte qu'il fallut qu'il attendît la révolution des mondes pour le rattraper.

Cienga. C'est chez quelques peuples de l'Océanie le mauvais esprit, le démon.

Cierges. On allume deux cierges à Scaer, en Bretagne, au moment du mariage; on en place un devant le mari, l'autre devant la femme : la lumière la moins brillante indique celui des deux qui doit mourir le premier. L'eau et le feu, comme chez les anciens, jouent un grand rôle chez les Bretons. Du côté de Guingamp, et ailleurs, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un cierge allumé sur un pain qu'on abandonne au cours de l'eau : on trouve, dit-on, le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête [3].

[1] Thiers, *Traité des superstitions,* t. I.

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres,* liv. II, ch. v; liv. III, ch. xvii.

[2] Préface de la *Démonomanie des sorciers.*

[3] *Voyage de Cambry dans le Finistère,* t. III, p. 159.

Cigogne. On croit que les cigognes préservent des incendies les maisons où elles se retirent. Cette erreur n'est plus très-répandue. On a dit aussi que les cigognes ne s'établissaient que dans les États libres; mais les Égyptiens, qui eurent toujours des rois, leur rendaient un culte; et c'était un crime capital en Thessalie, qui était monarchique, de tuer une cigogne, parce que le pays est plein de serpents, et que les cigognes les détruisent. Elles sont enfin très-communes et très-protégées en Turquie, en Égypte et en Perse, où l'on ne songe guère aux idées républicaines.

Cilano (George-Chrétien-Maternus de), Hongrois du dix-huitième siècle, qui a écrit un livre *de l'Origine et de la Célébration des Saturnales chez les Romains* [1], et (sous le nom d'Antoine Signatelli) des *Recherches sur les géants* [2].

Cimeriès, grand et puissant démon, marquis de l'empire infernal. Il commande aux parties africaines. Il enseigne la grammaire, la logique et la rhétorique; il découvre les trésors et révèle les choses cachées; il rend l'homme léger à la course, et donne aux bourgeois la tournure fringante des militaires. Le marquis Cimeriès, capitaine de vingt légions, est toujours à cheval sur un grand palefroi noir [3].

Cimetière. Il n'était pas permis en Espagne, au quatrième siècle, d'allumer des cierges en plein jour dans les cimetières, *de peur d'inquiéter les esprits.* On croyait que les âmes des trépassés fréquentaient les cimetières où leurs corps étaient



enterrés [4]; et le clergé eut quelque peine à détruire cette opinion. On croit encore aujourd'hui dans les campagnes que les âmes du purgatoire reviennent dans les cimetières; on dit même que les démons aiment à s'y montrer, et que c'est pour les écarter qu'on y plante des croix. On conte des anecdotes effrayantes. Peu de villageois traverseraient le cimetière à minuit : ils ont toujours l'histoire de l'un d'entre eux rossé par une âme (ou plutôt par un mauvais plaisant) qui lui a reproché de troubler sa pénitence. Henri Estienne et les ennemis du catholicisme ont forgé des aventures facétieuses, où ils attribuent de petites fraudes aux gens d'église pour maintenir cette croyance; mais ces historiettes sont des inventions calomnieuses. On a vu quelquefois, dans les grandes chaleurs, des exhalaisons enflammées sortir des cimetières; on sait aujourd'hui qu'elles ont une cause naturelle.

Cimmériens, peuples qui habitaient autour des Palus-Méotides, et dont les Cimbres sont les descendants. Beaucoup de savants ont placé dans ce pays l'antre par lequel on allait aux enfers. Leloyer dit que les Cimmériens étaient de grands sorciers, et qu'Ulysse ne les alla trouver que pour interroger par leur moyen les esprits de l'enfer.

Cimon, général athénien, fils de Miltiade. Ayant vu en songe une chienne irritée qui aboyait contre lui et qui lui disait d'une voix humaine : — « Viens, tu me feras plaisir à moi et à mes petits, » il alla consulter un devin nommé Astyphile, qui interpréta sa vision de cette manière : — « Le chien est ennemi de celui contre lequel il aboie; or, on ne pourrait faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir; et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi dénote un Mède qui vous tuera. » Les Grecs étaient en guerre avec les Perses et les Mèdes : il y avait donc chance. Malheureusement pour le devin, le songe ne s'accomplit pas, et Cimon ne mourut que de maladie.

Cincinnatulus ou **Cincinnatus** (*le petit frisé*), esprit qui, au rapport de Rhodiginus, parlait par la bouche d'une femme nommée Jocaba, laquelle était ventriloque.

Cinq. Les Grecs modernes se demandent excuse en prononçant le nombre cinq, qui est du plus mauvais augure, parce qu'il exprime un nombre indéfini, réprouvé par les cabalistes.

Ciones. *Voy.* Kiones.

Cippus Venelius, chef d'une partie de l'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux et avoir eu toute la nuit l'imagination occupée de cornes, se trouva un front cornu le lendemain. D'autres disent que ce prince, entrant victorieux à Rome, s'aperçut, en se penchant au-dessus des eaux du Tibre, car il n'avait pas de miroir, qu'il lui était poussé des cornes. Il consulta les devins pour savoir ce que lui présageait une circonstance si extraordinaire. On pouvait expliquer ce prodige de plusieurs façons; on lui dit seulement que c'était une marque qu'il

[1] *De Saturnalium origine et celebrandi ritu apud Romanos,* 1759.
[2] *De gigantibus nova disquisitio historica et critica,* 1756.
[3] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[4] Dom Calmet, *Traité sur les apparitions,* etc., ch. xi.

régnerait dans Rome; mais il n'y voulut plus entrer. Cette modération est plus merveilleuse que les cornes.

Circé, fameuse magicienne qui changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Elle savait composer des potions magiques et des enchantements par lesquels elle troublait l'air, excitait les grêles et les tempêtes, et donnait aux hommes des maladies de corps et d'esprit. Saint Jean Chrysostome regarde la métamorphose des compagnons d'Ulysse comme une vive allégorie.

Circoncellions, fanatiques du quatrième siècle, de la secte des donatistes. Ils parurent en Afrique. Armés d'abord de bâtons qu'ils appelaient bâtons d'Israël, ils commettaient tous les brigandages, sous prétexte de rétablir l'égalité. Ils prirent bientôt des armes plus offensives pour tuer les catholiques. On les appelait aussi scotopètes. Ils faisaient grand cas du diable et l'honoraient en se coupant la gorge, en se noyant, en se jetant, eux et leurs femmes, dans les précipices. A la suite de Frédéric Barberousse, au treizième siècle, on vit reparaître des circoncellions qui damnaient les catholiques. Ces violents sectaires, qui pratiquaient le meurtre contre eux-mêmes et contre les autres, à l'une et l'autre époque, ne durèrent pas longtemps.

Cire. C'est avec de la cire que les sorcières composaient les petites figures magiques qu'elles faisaient fondre lorsqu'elles voulaient envoûter et faire périr ceux qu'elles avaient pour ennemis. On décapita à Paris, en 1574, un gentilhomme chez qui l'on trouva une petite image de cire ayant la place du cœur percée d'un poignard. *Voy.* Envoutement et Céromancie.

Ciruelo (Pierre), savant aragonais du quinzième siècle, à qui l'on doit un livre d'astrologie[1], où il défend les astrologues et leur science contre les raisonnements de Pic de la Mirandole.

Citation, formule employée pour appeler les esprits et les forcer à paraître. *Voy.* Évocation.

Cités. Saint Augustin a parfaitement décrit ce bas monde, en le divisant en deux cités : la cité de Dieu, peuplée des hommes attachés à l'Église, et la cité du diable, composée de tous les autres.

Citu, fête au Pérou, dans laquelle tous les habitants se frottaient d'une pâte où ils avaient mêlé un peu de sang tiré de l'entre-deux des sourcils de leurs enfants. Ils pensaient par là se préserver pour tout le mois de tout malaise. Les prêtres idolâtres faisaient ensuite des conjurations afin d'éloigner les maladies, et les Péruviens croyaient que toutes les fièvres étaient chassées dès lors à cinq ou six lieues de leurs habitations.

Civile (François de), gentilhomme normand, né en 1536, dont la vie fut remplie de catastrophes, pour la plupart imaginées par les écrivains protestants, qui ont si souvent fabriqué des romans et des historiettes, dans le but de faire lire leurs écrits. On classe cette vie prodigieuse dans les impostures historiques.

[1] *Apotolesmata astrologiæ humanæ, hoc est de mutationibus temporum.* Alcala, 1521.

Clairon (Claire-Josèphe-Leyris de Latude, connue sous le nom d'Hippolyte), tragédienne française, morte en 1803. Dans ses *Mémoires*, publiés en 1799, elle raconte l'histoire d'un revenant qu'elle croit être l'âme de M. de S...., fils d'un négociant de Bretagne, dont elle avait rejeté les vœux; il en mourut de chagrin; et dès lors mademoiselle Clairon entendit toutes les nuits, vers les onze heures du soir, pendant plusieurs mois, un cri aigu. Ses gens, ses amis, ses voisins, la police même, entendirent ce bruit, toujours à la même heure, toujours partant sous ses fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air.

Ces cris cessèrent quelque temps, puis ils furent remplacés, à la même heure, par un coup de fusil tiré dans ses fenêtres, sans qu'il en résultât aucun dommage.

La rue fut remplie d'espions, et ce bruit fut entendu, sans que jamais personne pût voir de quel endroit il partait. A ces explosions succéda un claquement de mains, puis des sons mélodieux. Enfin, tout cessa après un peu plus de deux ans et demi[1]. Voilà ce que disent des mémoires publiés par mademoiselle Raucourt. C'était sans doute une mystification, qui eût fait un peu plus de bruit à Paris si c'eût été autre chose.

Clairvoyance. On exprime par ce mot le don que possèdent quelques personnes de deviner des choses obscures; à peu près comme ceux qui découvrent des sources où le commun des hommes n'en soupçonne pas.

Clarus. Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme de condition nommé Clarus, s'étant donné à Dieu dans un monastère d'Hippone, se persuada qu'il avait commerce avec les anges. Il en parla dans le couvent. Comme les frères refusaient de le croire, il prédit que la nuit suivante Dieu lui enverrait une robe blanche avec laquelle il paraîtrait au milieu d'eux. En effet, vers minuit, le monastère fut ébranlé, la cellule du jeune homme parut brillante de lumière; on entendit le bruit de plusieurs personnes qui allaient, venaient et parlaient entre elles, sans qu'on pût les voir. Clarus sortit de sa cellule et montra aux frères la tunique dont il était vêtu : c'était une étoffe d'une blancheur admirable et d'une finesse si extraordinaire, qu'on n'avait jamais rien vu de semblable. On passa le reste de la nuit à chanter des psaumes en actions de grâces; ensuite on voulut conduire le jeune homme à saint Augustin; mais il s'y opposa, disant que les anges le lui avaient défendu. Ce-

[1] *Mémoires d'Hippolyte Clairon*, édit. de Buisson, p. 167.

pendant on ne l'écouta point; et, comme on l'y conduisait malgré sa résistance, la tunique disparut aux yeux des assistants; ce qui fit juger que le tout n'était qu'une illusion de l'esprit de ténèbres.

Classyalabolas. *Voy.* CAACRINOLAAS.

Claude, prieur de Laval, fit imprimer à la fin du seizième siècle un livre intitulé *Dialogues de la Lycanthropie.*

Clauder (Gabriel), savant saxon, mort en 1691, membre de l'Académie des Curieux de la nature. Il a laissé dans les Mémoires de cette société divers opuscules singuliers. Tels sont : « le Remède diabolique du délire » et « les Vingt-cinq ans de séjour d'un démon sur la terre [1]. »

Son neveu, Frédéric-Guillaume Clauder, a donné dans les Éphémérides de la même académie un traité sur les nains [2].

Clauneck, démon turc qui a puissance sur les biens, sur les richesses; il fait trouver des trésors à celui qu'il sert en vertu d'un pacte. Il est



aimé de Lucifer, qui le laisse maître de prodiguer l'argent. Il rend complaisance pour complaisance à qui l'appelle [1].

Clauzette. Sur la fin de 1681, une fille insensée, Marie Clauzette, se mit à courir les champs aux environs de Toulouse, en se réclamant du nom de Robert, qu'elle disait être le maître de tous les diables. On la crut possédée, et tout le monde voulut la voir. Quatre jeunes filles, qui assistèrent aux premiers exorcismes, se crurent possédées pareillement. Le vicaire général de Toulouse, voulant éprouver si la possession était vraie, fit employer d'abord des exorcismes feints; et l'eau commune, la lecture d'un livre profane, le ministère d'un laïque habillé en prêtre agitèrent aussi violemment les prétendues possédées, qui n'étaient pas prévenues, que si un prêtre eût lu le Rituel avec des aspersions d'eau bénite. Les médecins déclarèrent que le diable n'était pour rien dans cette affaire. Les possédées vomissaient des épingles crochues; mais on remarqua qu'elles les cachaient dans leur bouche pour les rejeter devant les spectateurs. Le parlement de Toulouse proclama la fraude et dissipa cette ridicule affaire.

Clavicules de Salomon. *Voy.* SALOMON.

Clay (Jean), littérateur allemand, mort en 1592. On recherche son *Alkumistica,* petit poëme en vers allemands contre la folie des alchimistes et faiseurs d'or.

Clédonismancie, divination tirée de certaines paroles qui, entendues ou prononcées en diverses rencontres, étaient regardées comme bons ou mauvais présages. Cette divination était surtout en usage à Smyrne; il y avait là jadis un temple où c'était ainsi qu'on rendait les oracles. Un nom seul offrait quelquefois l'augure d'un bon succès. Léotychide, pressé par un Samien d'entreprendre la guerre contre les Perses, demanda à ce Samien son nom; et, en apprenant qu'il s'appelait Hégésistrate, mot qui signifie conducteur d'armée, il répondit : « J'accepte l'augure d'Hégésistrate. » Ce qu'il y avait de commode en tout ceci, c'est qu'on était libre

[1] *Obedias illi, et obediet. Clavicules de Salomon,* p. 14.

[1] *De diabolico delirii remedio. — De diabolo per viginti quinque annos frequentante cum muliere, nulla veneficii opera.*

[2] *De nanorum generatione.*

d'accepter ou de refuser le mot à présage. S'il était saisi par celui qui l'entendait et qu'il frappât son imagination, il avait toute son influence; mais si l'auditeur le laissait tomber, ou n'y faisait pas une prompte attention, l'augure était sans force.

Clef d'or. On a publié, sous le titre de *la Clef d'or,* plusieurs petits volumes stupides qui enseignent les moyens infaillibles de faire fortune avec la loterie, et qui, quand la loterie existait, ne faisaient que des dupes. *La Clef d'or ou le Véritable trésor de la fortune,* qui se réimprimait de temps en temps à Lille, chez Castiaux, n'est pas autre chose que la découverte des nombres sympathiques, que l'auteur se vante d'avoir trouvés; « ce qui lui a valu trois cent » mille francs en deux ans et demi ». Il est affreux de mentir aussi impunément pour engager les pauvres gens à se ruiner dans les loteries. Or, les cinq nombres sympathiques ne manquent pas de sortir, dit-il effrontément, dans les cinq tirages qui suivent la sortie du numéro indicateur. Il faut donc les suivre pendant cinq tirages seulement pour faire fortune. Par exemple, les nombres sympathiques de 4 sont 30, 40, 50, 70, 76. Ces cinq numéros sortiront dans les cinq tirages qui suivront la sortie de 4, non pas tous à la fois peut-être, mais au moins deux ou trois ensemble. Du reste, les nombres sympathiques sont imaginaires, et chacun les dispose à son gré.

Cleidomancie ou **Cleidonomancie**, divination par le moyen d'une clef. On voit dans Delrio et Delancre qu'on employait cette divination pour découvrir l'auteur d'un vol ou d'un meurtre. On tortillait autour d'une clef un billet contenant le nom de celui qu'on soupçonnait; puis on attachait cette clef à une Bible, qu'une fille vierge soutenait de ses mains. Le devin marmottait ensuite tout bas le nom des personnes soupçonnées; et on voyait le papier tourner et se mouvoir sensiblement. On devine encore d'une autre manière par la cleidomancie. On attache étroitement une clef sur la première page d'un livre; on ferme le livre avec une corde, de façon que l'anneau de la clef soit dehors; la personne qui a quelque secret à découvrir par ce moyen pose le doigt dans l'anneau de la clef, en prononçant tout bas le nom qu'elle soupçonne. S'il est innocent, la clef reste immobile; s'il est coupable, elle tourne avec une telle violence qu'elle rompt la corde qui attache le livre [1].

Les Cosaques et les Russes emploient souvent cette divination; mais ils mettent la clef en travers et non à plat, de manière que la compression lui fait faire le quart de tour. Ils croient savoir par là si la maison où ils sont est riche, si leur famille se porte bien en leur absence, si leur père vit encore, etc. Ils font usage surtout de cette divination pour découvrir les trésors. On les a vus plusieurs fois en France recourir à cet oracle de la clef sur l'Évangile de saint Jean, durant l'invasion de 1814.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues,* traité V.

Clément, prêtre écossais, contemporain de Charlemagne. Il soutenait qu'en descendant aux enfers Jésus-Christ en avait délivré tous les damnés, sans exception. Cette doctrine a été condamnée.

Cléonice. Pausanias, général lacédémonien, ayant tué à Vicence une vertueuse jeune fille, nommée Cléonice, qui lui avait résisté, vécut dans un effroi continuel et ne cessa de voir, jusqu'à sa mort, le spectre de cette jeune fille à ses côtés. — Si l'on connaissait ce qui a précédé les visions, on en trouverait souvent la source dans les remords.

Cléopâtre. C'est, dit-on, une erreur que l'opinion où nous sommes que Cléopâtre se fit mourir avec deux aspics. Plutarque dit, dans la vie de Marc-Antoine, que personne n'a jamais su comment elle était morte. Quelques-uns assurent qu'elle prit un poison qu'elle avait coutume de porter dans ses cheveux. On ne trouva point d'aspic dans le lieu où elle était morte; on dit seulement qu'on lui remarqua au bras droit deux piqûres imperceptibles; c'est là-dessus qu'Auguste hasarda l'idée qui est devenue populaire sur le genre de sa mort. Il est probable qu'elle se piqua avec une aiguille empoisonnée [1].

Cléromancie, art de dire la bonne aventure par le sort jeté, c'est-à-dire avec des dés, des osselets, des fèves noires ou blanches. On les agitait dans un vase, et, après avoir prié les dieux, on les renversait sur une table et l'on prédisait l'avenir d'après la disposition des objets. Il y avait à Bura, en Achaïe, un oracle d'Hercule qui se rendait sur un tablier avec des dés. Le pèlerin, après avoir prié, jetait quatre dés, dont le prêtre d'Hercule considérait les points, et il en tirait la conjecture de ce qui devait arriver. Il fallait que ces dés fussent faits d'os de bêtes sacrifiées [2]. Le plus souvent on écrivait sur des osselets ou sur de petites tablettes qu'on mêlait dans une urne; ensuite on faisait tirer un lot par le premier jeune garçon qui se rencontrait; et si l'inscription qui sortait avait du rapport avec ce qu'on voulait savoir, c était une prophétie certaine. Cette divination était commune en Égypte et chez les Romains; et l'on trouvait fréquemment des cléromanciens dans les rues et sur les places publiques, comme on trouve dans nos fêtes des cartomanciens. *Voy.* ASTRAGALOMANCIE.

Clèves. On dit que le diable est chef de cette noble maison et père des comtes de Clèves. Les cabalistes prétendent que ce fut un sylphe qui vint à Clèves par les airs, sur un navire merveil-

[1] Voyez Brown, *Des erreurs populaires,* liv. V, ch. XII.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance,* etc., traité V.

leux traîné par des cygnes, et qui repartit un jour, en plein midi, à la vue de tout le monde, sur son navire aérien. « Qu'a-t-il fait aux docteurs qui les oblige à l'ériger en démon? » dit l'abbé de Villars[1]. C'est en mémoire de cette origine merveilleuse, diversement expliquée, qu'on avait fondé au pays de Clèves l'ordre des chevaliers du Cygne.

Climatérique. *Voy.* Année.

Clistheret, démon qui fait paraître la nuit au milieu du jour, et le jour au milieu de la nuit, quand c'est son caprice, si vous en croyez *les Clavicules de Salomon.*

Cloches. Les anciens connaissaient les cloches, dont on attribue l'invention aux Égyptiens. Elles étaient en usage à Athènes et chez les Romains. Les musulmans n'ont point de cloches dans leurs minarets; ils croient que le son des cloches effrayerait les âmes des bienheureux dans le paradis. Les cloches ne furent généralement employées dans les églises chrétiennes que vers le septième siècle. On voit dans Alcuin que la cérémonie du baptême qui les consacre avait lieu déjà du temps de Charlemagne.

C'est, dit-on, parce qu'elles sont baptisées que les cloches sont odieuses à Satan. On assure que quand le diable porte ses suppôts au sabbat, il est forcé de les laisser tomber s'il entend le son des cloches. Torquemada raconte, dans son *Hexameron,* qu'une femme revenant du sabbat, portée dans les airs par l'esprit malin, entendit la cloche qui sonnait l'*Angelus*. Aussitôt le diable l'ayant lâchée, elle tomba dans une haie d'épines, au bord d'une rivière. Elle aperçut un jeune homme à qui elle demanda secours, et qui, à force de prières, se décida à la reconduire en sa maison. Il la pressa tellement de lui avouer les circonstances de son aventure, qu'elle la lui apprit; elle lui fit ensuite de petits présents, pour l'engager à ne rien dire; mais la chose ne manqua pourtant pas de se répandre.

On croit dans quelques contrées que c'est le diable qui excite les tempêtes, et que, par conséquent, les cloches conjurent les orages. Les paysans sonnent donc les cloches dès qu'ils entendent le tonnerre, ce qui maintenant est reconnu pour une imprudence. Citons à ce sujet un fait consigné dans *les Mémoires de l'Académie des sciences* : « En 1718, le 15 août, un vaste orage s'étendit sur la basse Bretagne, le tonnerre tomba sur vingt-quatre églises situées entre Landernau et Saint-Pol de Léon; c'était précisément celles où l'on sonnait pour écarter la foudre; celles où l'on ne sonna pas furent épargnées. » M. Salgues pense cependant que le son des cloches n'attire pas le tonnerre, parce que leur mouvement a peu d'intensité; mais le bruit seul agite l'air avec violence, et le son du tambour sur un lieu élevé ferait peut-être le même effet d'attirer la foudre.

On a cru encore, dans certains pays, qu'on se mettait à l'abri de toute atteinte des orages en portant sur soi un morceau de la corde attachée à la cloche au moment de son baptême.

Cloche du diable. Il nous reste à dire un mot de cette cloche. Dusaulx visitant les Pyrénées à pied, son guide, qui était un franc montagnard, le conduisit dans un marécage comme pour lui montrer quelque chose de curieux. Il prétendit qu'une cloche avait jadis été enfoncée dans cet endroit; que cent ans après le diable, à qui appartenaient alors tous les métaux souterrains, s'était emparé de cette cloche, et qu'un pâtre depuis peu de temps l'avait entendu sonner pendant la nuit de Noël dans l'intérieur de la montagne. — Fort bien, dit Dusaulx; ce qu'on a pris pour le son d'une cloche ne viendrait-il pas plutôt des eaux souterraines qui s'engouffrent dans quelque cavité? — Oh! que non, répliqua le guide.

Cloche du jugement dernier. Il y a des cloches célèbres. On respecte beaucoup dans les Pyrénées la cloche de la vallée; on lui donne toutes sortes d'origines merveilleuses : la plus commune, c'est qu'elle a été fondue par les anges. On l'entend, ou peut-être on croit l'entendre quelquefois : mais on ne sait pas où elle est suspendue. C'est cette cloche qui doit, à ce que disent les montagnards, réveiller leurs patriarches endormis dans les creux des rochers, et appeler les hommes au dernier jugement.

Lorsque Ferdinand le Catholique fut attaqué de la maladie dont il mourut, la fameuse cloche de la Villela (qui a dix brasses de tour) sonna, dit-on, d'elle-même; ce qui arrive quand l'Espagne est menacée de quelque malheur. On publia aussitôt qu'elle annonçait la mort du roi, qui mourut effectivement peu après[1].

Clofye, oiseau d'Afrique, noir et gros comme un étourneau. C'est pour les nègres un oiseau de présage. Il prédit les bons événements, lorsque en chantant il s'élève dans les airs; il en pronostique de mauvais s'il s'abaisse. Pour annoncer à quelqu'un une mort funeste, on lui dit que le Clofye a chanté sur lui.

Clotho. L'une des trois Parques et la plus jeune. C'est elle qui file les destinées; on lui donne une quenouille d'une hauteur prodigieuse. La plupart des mythologues la placent avec ses sœurs à la porte du repaire de Pluton. Lucien la met dans la barque à Caron; mais Plutarque dit qu'elle est dans la lune, dont elle dirige les mouvements.

Clou. Il y a sur les clous quelques petites superstitions dont on fera son profit. Les Grecs modernes sont persuadés qu'en fichant le clou

[1] L'abbé de Villars, dans le *Comte de Gabalis.*

[1] Voyez, dans les *Légendes d'Allemagne,* de Raoul de Navery, *La cloche du prieur.*

d'un cercueil à la porte d'une maison infestée, on en écarte à jamais les revenants et les fantômes. Boguet parle d'une sorcière qui, pour un cheval blessé, disait certains mots en forme d'oraison et plantait en terre un clou qu'elle ne retirait jamais. Les Romains, pour chasser la peste, fichaient un clou dans une pierre qui était au côté droit du temple de Jupiter; ils en faisaient autant contre les charmes et sortiléges, et pour apaiser les discordes qui survenaient entre les citoyens. « Il y en a pareillement qui, se voulant prévaloir contre leurs ennemis, plantent un clou dans un arbre. Or, quelle force peut avoir ce clou ainsi planté[1] ? »

Clovis, fils de Chilpéric Ier. Il ne restait à Chilpéric que ce fils de sa première femme. Le jeune homme fut assez indiscret pour s'expliquer sans ménagement sur Frédégonde, qu'il regardait comme son ennemie. Elle résolut de se débarrasser de lui. Clovis aimait une jeune fille de basse extraction; un émissaire de Frédégonde vint dire au roi que c'était la fille d'une magicienne; que Clovis avait employé les artifices de cette femme pour se défaire de ses deux frères (empoisonnés, à ce qu'on croit), et qu'il tramait la mort de la reine. La vieille femme, mise à la question, fut forcée d'avouer qu'elle était sorcière. Clovis, convaincu, se vit dépouillé de ses riches vêtements et conduit dans une prison, où des assassins le poignardèrent, si les historiens disent vrai; et on fit accroire au monarque qu'il s'était tué lui-même. La magicienne, dont la fille venait aussi d'être mise à mort, fut épouvantée de ses aveux, qu'elle rétracta; mais on se hâta de lui imposer silence en la conduisant au bûcher. C'est du moins ainsi que racontent les choses des chroniqueurs peu favorables, il est vrai, à Frédégonde[2].

Cluricaunes, esprits familiers un peu lutins en Irlande. On en compte beaucoup d'histoires[3].

Cobales, génies malins et trompeurs de la suite de Bacchus, dont ils étaient à la fois les gardes et les bouffons. Selon Leloyer, les cobales, connus des Grecs, étaient des démons doux et paisibles, nommés par quelques-uns bonhomets ou petits bonshommes des montagnes, parce qu'ils se montrent en vieux nains de basse stature; ils sont vêtus court, demi-nus, la manche retroussée sur l'épaule, et portent un tablier de cuir sur les reins.

« Cette sorte de démons est présentement assez plaisante, car tantôt vous les verrez rire, tantôt se gaudir, tantôt sauter de joie, et faire mille tours de singe; ils contreferont et imiteront les singes, et feront tant et plus les embesognés, combien qu'ils ne fassent rien du tout. A cette heure, vous les verrez bêcher dans les veines d'or ou d'argent, amasser ce qu'ils auront bêché, et le mettre en des corbeilles et autres vaisseaux pour cet effet préparés, tourner la corde et la poulie afin d'avertir ceux d'en haut de tirer le métal, et fort rarement voit-on qu'ils offensent les ouvriers, s'ils ne sont grandement provoqués de brocards, injures et risées dont ils sont impatients. Alors ils jetteront premièrement de la terre et de petits cailloux aux yeux des pionniers, et quelquefois les blesseront[1]. »



Les Allemands appellent ces mêmes démons familiers *Kobold*. *Voy.* ce mot.

Coboli, génies ou démons révérés par les anciens Sarmates. Ils croyaient que ces esprits habitaient les parties les plus secrètes des maisons, et même les fentes du bois. On leur offrait les mets les plus délicats. Lorsqu'ils avaient l'intention de se fixer dans une habitation, ils en prévenaient ainsi le père de famille : la nuit ils assemblaient des tas de copeaux et répandaient de la fiente de divers animaux dans les vases de lait: gracieuses manières de s'annoncer. Si le lendemain le maître de la maison laissait ces copeaux en un tas, et faisait boire à sa famille le lait ainsi souillé, alors les cobolis se rendaient visibles et habitaient désormais avec lui; mais s'il dispersait les copeaux et jetait le lait, ils allaient chercher un autre gîte.

Les cobolis sont de l'essence des gobelins, des cobales, du kobold des Allemands, des boggards et des cluricaunes.

Cocconas. *Voy.* Alexandre de Paphlagonie.

Cochon. Est-il vrai, comme le croit le peuple,



que de tous les animaux le cochon soit celui dont l'organisation ait le plus de ressemblance avec

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. LX.
[2] Sur le roi Clovis Ier, voyez ses légendes, dans les *Légendes de l'histoire de France*.
[3] Voyez les *Légendes des esprits et démons*.

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., p. 345, post Wierum, *De præst.*, lib. I, cap. XXII.

celle de l'homme? Sur ce point, dit M. Salgues, on ne saurait mieux faire que de s'en rapporter à Cuvier. Or, voici ce que lui ont révélé ses recherches. L'estomac de l'homme et celui du cochon n'ont aucune ressemblance : dans l'homme, ce viscère a la forme d'une cornemuse ; dans le cochon, il est globuleux; dans l'homme, le foie est divisé en trois lobes; dans le cochon, il est divisé en quatre : dans l'homme, la rate est courte et ramassée; dans le cochon, elle est longue et plate; dans l'homme, le canal intestinal égale sept à huit fois la longueur du corps; dans le cochon, il égale quinze à dix-huit fois la même longueur. Son cœur présente des différences notables avec celui de l'homme; et j'ajouterai, pour la satisfaction des savants et des beaux esprits, que le volume de son cerveau est aussi beaucoup moins considérable, ce qui prouve que ses facultés intellectuelles sont inférieures à celles de nos académiciens.

Il y aurait bien des choses à dire sur le cochon. Le diable s'est souvent montré sous sa figure; et elle est digne de lui. On conte à Naples qu'autrefois il apparaissait souvent avec cette forme dans le lieu même où l'église de Sainte-Marie-Majeure a depuis été bâtie, ce qui réjouissait peu les Napolitains. Dès que l'église fut commencée, la singulière apparition ne se montra plus. C'est en mémoire de cet événement que l'évêque Pomponius fit faire le pourceau de bronze qui est encore sur le portail de cette église. Camérarius raconte que, dans une ville d'Allemagne, un juif malade étant venu chez une vieille, et lui ayant demandé du lait de femme, qu'il croyait propre à le guérir, la sorcière s'avisa de traire une truie et en porta le lait au juif, qui le but. Ce lait commençant à opérer, le juif s'aperçut qu'il grognait et devina la ruse de la sorcière, qui voulait sans doute lui faire subir la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Il jeta le reste du lait sans le boire, et incontinent tous les cochons du voisinage moururent [1].

Coclès (Barthélemy), chiromancien du seizième siècle. Il avait aussi des connaissances en astrologie et en physiognomonie. Il prédit à Luc Gauric, célèbre astrologue du même temps, qu'il subirait injustement une peine douloureuse et infamante; et Luc Gauric fut en effet condamné au supplice de l'estrapade par Jean Bentivoglio, tyran de Bologne, dont il avait pronostiqué l'expulsion prochaine.

Coclès prophétisa qu'il serait lui-même assassiné, et qu'il périrait d'un coup sur la tête. Son horoscope s'accomplit ponctuellement, car Hermès de Bentivoglio, fils du tyran, ayant appris qu'il se mêlait aussi de prédire sa chute, le fit assassiner par un brigand nommé Caponi, le 24 septembre 1504 [2]. On assure même que,

[1] Camerarius, *De nat. et affect. dæmon., in procæmio.*
[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*

connaissant le sort qui le menaçait, il portait depuis quelque temps une calotte de fer, et qu'il ne sortait qu'armé d'une épée à deux mains. On dit encore que celui qui devait l'assassiner étant venu le consulter peu auparavant, il lui prédit qu'avant vingt-quatre heures il se rendrait coupable d'un meurtre. Il est plus que probable que ces prophéties n'ont été faites qu'après coup.



Coclès a écrit sur la physiognomonie et la chiromancie, mais son livre a subi des modifications. L'édition originale est : *Physiognomoniæ ac chiromanciæ anastasis, sive compendium ex pluribus et pene infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achillini.* Bologne, 1504, in-fol. La préface est d'Achillini.

Cocoto, démon succube, adoré aux Indes occidentales, et mentionné par Bodin [1].

Cocyte, l'un des fleuves de l'enfer des anciens. Il entourait le Tartare, et n'était formé que des larmes des méchants.

Code des sorciers. Boguet, qui avait tant de zèle pour l'extinction de la sorcellerie, a mis à la fin de son *Discours des sorciers* une *instruction pour un juge en fait de sorcellerie.* Cette pièce curieuse, publiée en 1601, est divisée en quatre-vingt-onze articles. On la connaît plus généralement sous le titre de *Code des sorciers.* En voici le précis :

Le juge du ressort instruit l'affaire et la juge, sans suivre en cas pareil les formes ordinaires. La présomption de sorcellerie suffit pour faire arrêter le suspect; l'interrogatoire doit suivre l'arrestation, parce que le diable assiste les sorciers en prison. Le juge doit faire attention à la contenance de l'accusé, voir s'il ne jette point de larmes, s'il regarde à terre, s'il barbote à part, s'il blasphème ; tout cela est indice.

Souvent la honte empêche le sorcier d'avouer; c'est pourquoi il est bon que le juge soit seul, et que le greffier soit caché pour écrire les réponses. Si le sorcier a devant lui un compagnon du sabbat, il se trouble. On doit le raser, afin de mettre à découvert le sort de taciturnité. Il faut le visiter avec un chirurgien pour chercher les marques.

[1] *Démonomanie*, liv. II, ch. VII.

Si l'accusé n'avoue pas, il faut le mettre dans une dure prison et avoir gens affidés qui tirent de lui la vérité. Il y a des juges qui veulent qu'on promette le pardon, et qui ne laissent pas de passer à l'exécution; mais cette coutume me paraît barbare.

Le juge doit éviter la torture, elle ne fait rien sur le sorcier; néanmoins il est permis d'en user.

Si le prévenu se trouve saisi de graisses, si le bruit public l'accuse de sorcellerie, ce sont de grandes présomptions qu'il est sorcier. Les indices légers sont les variations dans les réponses, les yeux fixés en terre, le regard effaré. Les indices graves sont la naissance, comme si, par exemple, le prévenu est enfant de sorcier, s'il est marqué, s'il blasphème. Le fils en tel cas est admis à déposer contre son père. Les témoins reprochables doivent être entendus comme les autres; on doit aussi entendre les enfants. Les variations dans les réponses du témoin ne peuvent faire présumer en faveur de l'innocence du prévenu, si tout l'accuse d'être sorcier.

La peine est le supplice du feu : on doit étrangler les sorciers et les brûler après; les loups-garous doivent être brûlés vifs. On condamne justement sur des conjectures et présomptions; mais alors on ne brûle pas, on pend. Le juge doit assister aux exécutions, suivi de son greffier, pour recueillir les dépositions...

Ce chef-d'œuvre de jurisprudence et d'humanité, ouvrage d'un avocat, reçut dans le temps les suffrages des barreaux français. Boguet le dédia à Daniel Romanez, avocat à Salins[1].

Codronchi (Baptiste), médecin d'Imola, au seizième siècle. Il a laissé un traité des années climatériques, de la manière d'en éviter le danger, et des moyens d'allonger sa vie[2].

Cœlicoles, secte juive qui adorait les astres et les anges gardiens des astres.

Cœur. Des raisonneurs modernes ont critiqué ce qui est dit dans l'*Ecclésiaste*, que le cœur du sage est au côté droit, et celui de l'insensé au côté gauche. Mais il faut entendre cette maxime comme le mot de Jonas à propos de ceux des Ninivites qui ne savaient pas faire la différence entre leur main droite et leur gauche, c'est-à-dire entre le bien et le mal. Que le cœur de l'homme soit situé au côté gauche de la poitrine, c'est un sentiment qui, à la rigueur, peut être réfuté par l'inspection seule, dit le docteur Brown; car il est évident que la base et le centre du cœur sont exactement placés au milieu. La pointe, à la vérité, incline du côté gauche; mais on dit de l'aiguille d'un cadran qu'elle est située au centre,

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 320.
[2] *De annis climatericis, nec non de ratione vitandi eorum pericula, itemque de modis vitam producendi commentarius.* In-8°. Bologne, 1620.

quoique la pointe s'étende vers la circonférence du cadran.

Nous rappellerons que quelques hommes ont eu le cœur velu. *Voy.* Aristomène.

Cohoba, herbe dont les vapeurs enivraient les Indiens d'Hispaniola jusqu'à les plonger dans l'extase.

Coiffe. On s'est formé différentes idées sur la membrane appelée coiffe, qui couvre quelquefois la tête des enfants lorsqu'ils sortent du sein de leur mère. Les personnes superstitieuses la conservent avec soin, comme un moyen de bonheur, et on dit d'un homme heureux qu'il est né coiffé. On a même avancé que cette coiffe étend ses effets favorables jusque sur ceux qui la portent avec eux. Spartien parle de cette superstition dans la vie d'Antonin. Il dit que les sages-femmes vendaient ordinairement ces coiffes naturelles à des jurisconsultes crédules, qui en attendaient d'heureux résultats pour leurs affaires. Ils étaient persuadés que ce talisman leur ferait gagner toutes les causes[1]. On se le disputait chez nous au seizième siècle. Dans quelques provinces, on croyait que la coiffe révélait une vocation à la vie monastique[2]. Les sages-femmes prédisaient aussi chez nos pères le sort de l'enfant qui apportait la coiffe sur la tête. *Voy.* Amniomancie. Avant que l'empereur Macrin montât sur le trône, sa femme lui donna un fils qui naquit coiffé. On prédit qu'il s'élèverait au rang suprême, et on le surnomma *Diadematus.* Mais quand Macrin fut tué, il arriva de Diadematus qu'il fut proscrit et tué comme son père.

Coirières (Claude), sorcière du seizième siècle. Pendant qu'elle était détenue en prison, elle donna une certaine graisse à un nommé François Gaillard, pareillement prisonnier, lequel, s'en étant frotté les mains, fut enlevé de sa prison par l'assistance du diable, qui toutefois le laissa reprendre[3].

Colarbase, hérétique valentinien, qui prêchait la cabale et l'astrologie comme sciences religieuses. Il était disciple de Valentin. Il disait que la génération et la vie des hommes dépendaient des sept planètes, et que toute la perfection et la plénitude de la vérité était dans l'alphabet grec, puisque Jésus-Christ était nommé *Alpha et Oméga*[4].

Colas (Antide), sorcière du seizième siècle, qui, faisant commerce avec le diable, qu'elle nommait Lizabet, fut appréhendée et mise en prison sur l'avis de Nicolas Millière, chirurgien. Elle confessa qu'étant détenue à Betoncourt, le diable s'était apparu à elle en forme d'homme noir et l'avait sollicitée à se jeter par une fenêtre ou bien à se pendre; une autre voix l'en avait

[1] Brown, *Des erreurs populaires*, t. II, p. 88.
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*
[3] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. lii, p. 327.
[4] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

dissuadée. Convaincue d'être sorcière, mais aussi d'avoir commis beaucoup de turpitudes, cette femme fut brûlée à Dôle en 1599 [1]; et c'est ainsi que se terminent ordinairement les histoires racontées par Boguet.

Colère, bien des gens ont été possédés plus ou moins grièvement dans un accès de colère.

Coleti (Étienne), auteur d'un livre intitulé *Manière de reconnaître et de délivrer les énergumènes* [2].

Coley (Henry), astrologue anglais, mort en 1690. On a de lui la *Clef des éléments de l'astrologie*. Londres, 1675, in-8°. C'est un traité complet de cette science fantastique. On y trouve l'art de dresser toutes sortes de thèmes d'horoscopes, avec des exemples de nativités calculées.

Collanges (Gabriel de), mathématicien, né en Auvergne en 1524. Il n'employa ses connaissances qu'à la recherche des secrets de la cabale et des nombres. Il est traducteur de *la Polygraphie et universelle écriture cabalistique de Trithème*, Paris, 1561, in-4°. On cite plusieurs ouvrages de lui, dont aucun n'a été imprimé, non plus que sa version de la *Philosophie occulte d'Agrippa*. Il a laissé en manuscrit un *Traité de l'heur et malheur du mariage*.

Collehites, pierre que l'on assure être propre à chasser les démons et à prévenir les charmes [3]; mais on aurait dû la désigner.

Colleman (Jean), astrologue, né à Orléans; le roi Charles VII en faisait grand cas. Louis XI, dit-on, lui donna des pensions, parce qu'il lui apprit à supputer des almanachs. On dit que Colleman étudiait si assidûment le cours de la lune, qu'à force d'application il en devint lépreux [4]...

Collyre. On voit dans *la Lycanthropie* de Nynauld qu'un sorcier composait un certain collyre avec le fiel d'un homme, les yeux d'un chat noir et quelques autres choses que l'écrivain ne nomme pas; « lequel collyre appliqué aux yeux faisait voir et apparaître en l'air ou ailleurs les ombres des démons. »

Colokyntho-Pirates, pirates nains fabuleux, qui, dans l'histoire véritable de Lucien, naviguaient sur de grandes citrouilles ou coloquintes, longues de six coudées (trois mètres). Lorsqu'elles étaient sèches, ils les creusaient; les grains leur servaient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachaient à un mât de roseau.

Colombes. Il y avait dans le temple de Jupiter, à Dodone, des colombes que l'on gardait soigneusement; elles répondaient d'une voix humaine lorsqu'elles étaient consultées. Mais on lit dans Pausanias que c'étaient des femmes prêtresses qu'on appelait colombes dodoniennes. Les



Perses, persuadés que le soleil avait en horreur les colombes blanches, les regardaient comme des oiseaux de mauvais augure, et n'en souffraient point dans leur pays.

Colma, château fort sur le Danube, qui, selon la tradition, est sorti de terre tout construit, par une puissance magique, comme autrefois dans la mythologie grecque Pégase sous le pied de Minerve. Des savants disent qu'en réalité il a été bâti en une nuit par la puissante armée sarmate du roi Deucaos.



Ruines de Colma.

Colonne du diable. On conserve à Prague trois pierres d'une colonne que le diable apporta de Rome pour écraser un prêtre avec lequel il avait fait pacte, et le tuer pendant qu'il disait la messe. Mais saint Pierre, s'il faut en croire la légende populaire, étant survenu, jeta trois fois de suite le diable et sa colonne dans la mer, et cette diversion donna au prêtre le temps de se repentir. Le diable en fut si désolé qu'il rompit la colonne et se sauva [1].

Coltreni, lutins italiens, de l'espèce de nos Gobelins.

Combadaxus, divinité dormante des Japonais. C'était un bonze dont ils racontent l'anecdote suivante. « A huit ans il fit construire un temple magnifique, et, prétendant être las de la vie, il annonça qu'il voulait se retirer dans une caverne et y dormir dix mille ans : en consé-

[1] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XIII, p. 325.
[2] *Energumenos dignoscendi et liberandi ratio*. Vérone, 1746.
[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IV, p. 297.
[4] Ancien manuscrit de la bibliothèque royale. Voyez Joly, *Remarques sur Bayle*, à la fin.

[1] *Voyages du docteur Patin.*

quence il y entra; l'issue fut scellée sur-le-champ. Les Japonais le croient encore vivant. »

Combourg. « Les gens étaient persuadés (au sombre château de Combourg, en Bretagne) qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans l'escalier de la tourelle. Sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois, seule, avec un chat noir[1]. »

Comédiens. « Il serait bon, comme dit Boguet, de chasser nos comédiens et nos jongleurs, attendu qu'ils sont pour la plupart sorciers et magiciens, n'ayant d'autre but que de vider nos bourses et de nous débaucher. » Boguet n'est pas tout à fait dans son tort.

Comenius (Jean-Amos), philologue du dix-septième siècle. Il a laissé *la Lumière dans les ténèbres,* Hollande, 1657, in-4°; *idem, augmentée de nouveaux rayons,* 1665, 2 vol. in-4°, fig. C'est une traduction latine des prétendues prophéties et visions de Kotter, de Dabricius et de Christine Poniatowska, habiles gens que nous ne connaissons point.

Comètes. On a toujours vu dans les comètes les signes avant-coureurs des plus tristes calamités. Une comète parut quand Xerxès vint en



Europe avec dix-huit cent mille hommes (nous ne les avons pas comptés); elle prédisait la défaite de Salamine. Il en parut une avant la guerre du Péloponnèse; une avant la défaite des Athéniens en Sicile; une avant la victoire que les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens; une quand Philippe vainquit les Athéniens; une avant la prise de Carthage par Scipion; une avant la guerre civile de César et de Pompée; une à la mort de César; une à la prise de Jérusalem par Titus; une avant la dispersion de l'empire romain par les Goths; une avant l'invasion de Mahomet, etc.; une enfin avant la chute du premier Empire.

Tous les peuples regardent également les comètes comme un mauvais présage; cependant, si le présage est funeste pour les uns, il est heureux pour les autres, puisque en accablant ceux-ci d'une grande défaite, il donne à ceux-là une grande victoire.

Cardan explique ainsi les causes de l'influence des comètes sur l'économie du globe. « Elles rendent l'air plus subtil et moins dense, dit-il, en l'échauffant plus qu'à l'ordinaire : les personnes qui vivent au sein de la mollesse, qui ne donnent aucun exercice à leur corps, qui se nourrissent trop délicatement, qui sont d'une santé faible, d'un âge avancé et d'un sommeil peu tranquille, souffrent dans un air moins animé et meurent souvent par excès de faiblesse. Cela arrive plutôt aux princes qu'à d'autres, à cause du genre de vie qu'ils mènent; et il suffit que la superstition ou l'ignorance aient attaché aux comètes un pouvoir funeste pour qu'on remarque, quand elles paraissent, des accidents qui eussent été fort naturels en tout autre temps. — On ne devrait pas non plus s'étonner de voir à leur suite la sécheresse et la peste, puisqu'elles dessèchent l'air et ne lui laissent pas la force d'empêcher les exhalaisons pestiférées. Enfin les comètes produisent les séditions et les guerres en échauffant le cœur de l'homme et en changeant les humeurs en bile noire. » On a dit de Cardan qu'il avait deux âmes, l'une qui disait des choses raisonnables, l'autre qui ne savait que déraisonner. Après avoir parlé comme on vient de voir, l'astrologue retombe dans ses visions. Quand une comète paraît auprès de Saturne, dit-il, elle présage la peste, la mort des souverains pontifes et les révolutions dans les gouvernements; auprès de Mars, les guerres; auprès du soleil, de grandes calamités sur tout le globe; auprès de la lune, des inondations et quelquefois des sécheresses; auprès de Vénus, la mort des princes et des nobles; auprès de Mercure, divers malheurs en fort grand nombre.

Wiston a fait de grands calculs algébriques pour démontrer que les eaux extraordinaires du déluge furent amenées par une comète, et que quand Dieu décidera la fin du monde, ce sera une comète qui le brûlera....

Comiers (Claude), docteur en théologie, mort en 1693. Il est auteur d'un *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et prognostications.* Il a écrit aussi sur la baguette divinatoire et sur les sibylles.

Communisme, doctrine qui nie le péché originel, et par conséquent les démons; qui déclare, d'après Jean-Jacques Rousseau, l'homme né parfait; qui met tout en commun, qui donne à l'homme et à la femme tous les droits. C'est le résumé d'une foule d'hérésies et le procédé le plus sûr pour ramener l'homme à l'état sauvage. Les apotactiles, les bézards, les vaudois, les hussites et une foule d'autres sectes ont prêché cette doctrine sans pouvoir l'établir.

Compitales, fêtes des dieux lares ou lutins du foyer, chez les anciens Romains. On leur sacrifiait, dans l'origine, des enfants, auxquels Brutus substitua des têtes de pavots.

Comtes de l'enfer, démons d'un ordre supérieur dans la hiérarchie infernale, et qui com-

[1] Chateaubriand, *Mémoires,* tome Ier.

mandent de nombreuses légions. On les évoque à toute heure du jour, pourvu que ce soit dans un lieu sauvage que les hommes n'aient pas coutume de fréquenter [1].

Conclamation, cérémonie romaine du temps du paganisme. Elle consistait à appeler à grands cris l'individu qui venait de mourir, afin d'arrêter l'âme fugitive et de lui indiquer son chemin ou de la réveiller si elle était encore trop attachée au corps.

Condé. On lit dans une lettre de madame de Sévigné au président du Monceau que, trois semaines avant la mort du grand Condé, pendant qu'on l'attendait à Fontainebleau, M. de Vernillon, l'un de ses gentilshommes, revenant de la chasse sur les trois heures, et approchant du château de Chantilly (séjour ordinaire du prince), vit, à une fenêtre de son cabinet, un fantôme revêtu d'une armure qui semblait garder un homme enseveli; il descendit de cheval et s'approcha, le voyant toujours; son valet vit la même chose et l'en avertit. Ils demandèrent la clef du cabinet au concierge; mais ils en trouvèrent les fenêtres fermées et un silence qui n'avait pas été troublé depuis six mois. On conta cela au prince, qui en fut un peu frappé, qui s'en moqua cependant ou parut s'en moquer; mais tout le monde sut cette histoire et trembla pour ce prince, qui mourut trois semaines après...

Condormants, sectaires qui parurent en Allemagne au treizième et au seizième siècle, et qui durent leur nom à l'usage qu'ils avaient de coucher tous ensemble, sous prétexte de charité. Ils adoraient une image de Lucifer et ils en tiraient des oracles, dans un bois voisin de Cologne. Les récits contemporains nous apprennent qu'un prêtre ayant apporté dans cette assemblée la sainte Eucharistie, l'idole se brisa en mille pièces.

Conférentes, dieux des anciens dont parle Arnobe, et qui étaient, dit Leloyer, des démons incubes.

Confucius. On sait que ce philosophe est révéré comme un dieu à la Chine. On lui offre surtout en sacrifice de la soie dont les restes sont distribués aux jeunes filles, dans la persuasion où l'on est que, tant qu'elles conservent ces précieuses amulettes, elles sont à l'abri de tous dangers.

Conjurateurs, magiciens qui s'attribuent le pouvoir de conjurer les démons et les tempêtes.

Conjuration, exorcismes, paroles et cérémonies par lesquelles on chasse les démons. Dans l'Église romaine, pour faire sortir le démon du corps des possédés, on emploie certaines formules ou exorcismes, des aspersions d'eau bénite, des prières et des cérémonies instituées à ce dessein [2]. — Les personnes superstitieuses et criminelles qui s'occupent de magie abusent du mot et nomment conjuration leurs sortiléges impies. Dans ce sens la conjuration est un composé de paroles souvent sacriléges et de cérémonies détestables ou absurdes, adoptées par les sorciers pour évoquer les démons.



Conjuration des sorcières.

On commence par se placer dans le cercle magique (*Voy.* CERCLE); puis on récite les formules. Voici quelque idée de ces procédés. Nous les empruntons aux *Grimoires.*

Conjuration universelle pour les esprits. — « Moi (on se nomme), je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au nom du grand Dieu vivant, de m'apparaître en telle forme (on l'indique); sinon saint Michel archange, invisible, te foudroiera dans le plus profond des enfers; viens donc (on nomme l'esprit), viens, viens, viens pour faire ma volonté. »

Conjuration d'un livre magique. — « Je vous conjure et ordonne, esprits, tous et autant que vous êtes, de recevoir ce livre en bonne part, afin que toutes les fois que nous lirons ledit livre, ou qu'on le lira étant approuvé et reconnu être en forme et en valeur, vous ayez à paraître en belle forme humaine lorsqu'on vous appellera, selon que le lecteur le jugera, dans toutes circonstances. Je vous conjure de venir aussitôt la conjuration faite, afin d'exécuter sans retardement tout ce qui est écrit et mentionné en son lieu dans cedit livre : vous obéirez, vous servirez, enseignerez, donnerez, ferez tout ce qui est en votre puissance, en utilité de ceux qui vous ordonneront, le tout sans illusion. — Et si par hasard quelqu'un des esprits appelés parmi vous ne pouvait venir ou paraître lorsqu'il serait requis, il sera tenu d'en envoyer d'autres revêtus de son pouvoir, qui jureront solennellement d'exécuter tout ce que le lecteur pourra demander, en vous conjurant tous par les très-saints noms du tout-puissant Dieu vivant, etc..... »

Conjuration des démons. — « Alerte, venez tous, esprits. Par la vertu et le pouvoir de votre roi, et par les sept couronnes et chaînes de vos rois, tous esprits des enfers sont obligés d'ap-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

paraître à moi devant ce cercle, quand je les appellerai. Venez tous à mes ordres pour faire tout ce qui est en votre pouvoir, étant recommandés; venez donc de l'orient, midi, occident et septentrion; je vous conjure et ordonne, par la vertu et puissance de celui qui est Dieu, etc. »

Conjuration pour chaque jour de la semaine.— Pour le lundi, à Lucifer. Cette expérience se fait souvent depuis onze heures jusqu'à douze, et depuis trois heures jusqu'à quatre. Il faudra du charbon, de la craie bénite pour faire le cercle, autour duquel on écrira : « Je te défends, Lucifer, par le nom que tu crains, d'entrer dans ce cercle. » Ensuite on récite la formule suivante : « Je te conjure, Lucifer, par les noms ineffables On, Alpha, Ya, Rey, Sol, Messias, Ingodum, etc., que tu aies à faire, sans me nuire (on désigne sa demande). »

Pour le mardi, à Nambroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis neuf heures jusqu'à dix; on doit donner à Nambroth la première pierre que l'on trouve, pour être reçu de lui en dignité et honneur. On procédera de la façon du lundi; on fera un cercle autour duquel on écrira : « Obéis-moi, Nambroth, obéis-moi, par le nom que tu crains. » On récite à la suite cette formule : « Je te conjure, Nambroth, et te commande par tous les noms par lesquels tu peux être contraint et lié de faire telle chose. »

Pour le mercredi, à Astaroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis dix heures jusqu'à onze; on le conjure pour avoir les bonnes grâces du prince et des autres. On écrira dans le cercle : « Viens, Astaroth; viens, Astaroth; viens, Astaroth; » ensuite on récitera cette formule : « Je te conjure, Astaroth, méchant esprit, par les paroles et les vertus de Dieu, etc. »

Pour le jeudi, à Acham. Cette expérience se fait la nuit, de trois heures à quatre; il paraît en forme de roi. Il faut lui donner un morceau de pain lorsqu'on veut qu'il parte. On écrira autour du cercle : « Par le Dieu saint —, Nasim, 7, 7, H. M. A.; » ensuite on récitera la formule qui suit : « Je te conjure, Acham; je te commande par tous les royaumes de Dieu, agis, je t'adjure, etc. »

Pour le vendredi, à Béchet. Cette expérience se fait la nuit, de onze heures à douze; il lui faut donner une noix. On écrira dans le cercle : « Viens, Béchet; viens, Béchet; viens, Béchet; » et ensuite on dira cette conjuration : « Je te conjure, Béchet, et te contrains de venir à moi; je te conjure derechef de faire au plus tôt ce que je veux, qui est, etc. »

Pour le samedi, à Nabam. Cette expérience se fait de nuit, de onze heures à douze, et sitôt qu'il paraît il faut lui donner du pain brûlé et lui demander ce qui lui fait plaisir. On écrira dans son cercle : « N'entre pas, Nabam; n'entre pas, Nabam; n'entre pas Nabam; » et puis on récitera la conjuration suivante : « Je te conjure, Nabam, au nom de Satan, au nom de Belzébuth, au nom d'Astaroth et au nom de tous les esprits, etc. »

Pour le dimanche, à Aquiel. Cette expérience se fait la nuit, de minuit à une heure; il demandera un poil de votre tête; il lui faut donner un poil de renard; il le prendra. On écrira dans le cercle : « Viens, Aquiel; viens, Aquiel; viens, Aquiel. » Ensuite on récitera la conjuration suivante : « Je te conjure, Aquiel, par tous les noms écrits dans ce livre, que sans délai tu sois ici tout prêt à m'obéir, etc. »

Conjuration très-forte, pour tous les jours et à toute heure du jour et de la nuit, pour les trésors cachés tant par les hommes que par les esprits.— « Je vous commande, démons qui résidez en ces lieux, ou en quelque partie du monde que vous soyez, et quelque puissance qui vous ait été donnée de Dieu et des saints anges sur ce lieu même, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux. Ainsi, allez tous, maudits esprits et damnés, au feu éternel qui vous est préparé et à tous vos compagnons. Si vous m'êtes rebelles et désobéissants, je vous contrains et commande par toutes les puissances de vos supérieurs démons de venir, obéir et répondre positivement à ce que je vous ordonnerai au nom de J.-C., etc. » *Voy.* Pierre d'Apone, etc.

Nous n'avons fait qu'indiquer ces stupidités inconcevables. Les commentaires sont inutiles. *Voy.* Évocations.

Conjureurs de tempêtes. Les marins superstitieux donnent ce nom à certains êtres, marins comme eux, mais en commerce avec le diable, de qui ils obtiennent le pouvoir de commander aux vents. Ce pouvoir réside dans un anneau de fer qu'ils portent au petit doigt de la main droite, et il les soumet à certaines conditions, comme de faire des voyages qui ne dépassent pas un mois lunaire, de n'être jamais à terre plus de trois jours. Si ces conditions n'ont pas été observées, on n'apaise l'esprit maître de l'anneau qu'en luttant avec lui, ce qui est périlleux, ou en jetant un homme à la mer.

Constantin. Tout le monde sait que, frappé de l'apparition d'une croix miraculeuse et de l'avis qui lui était donné qu'il vaincrait par ce signe, Constantin le Grand se convertit et mit la croix sur ses étendards.

Jusqu'au seizième siècle, aucun écrivain n'avait attaqué la vision de Constantin; tous les monuments contemporains attestent ce miracle. Mais les protestants, voyant qu'il pouvait servir à autoriser le culte de la croix, ont entrepris d'en faire une ruse militaire..... Les philosophes du dernier siècle n'ont pas manqué de copier leurs déraisonnements.

J.-B. Duvoisin, évêque de Nantes, et l'abbé de l'Estocq, docteurs en Sorbonne, ont publié

des dissertations sur la vision de Constantin, qui a au moins cela pour elle qu'elle n'a été contestée qu'après plus de douze siècles par des gens intéressés à tout nier.

« Combien de remarques ne pourrait-on pas ajouter, dit Lenglet-Dufresnoy dans son *Traité des visions*. On peut voir ce qu'ont dit de celle-ci le savant père Pagi sur Baronius, et Tillemont dans son histoire. Ces témoignages rendus à la vérité par de tels écrivains doivent l'emporter sur les doutes des critiques à qui rien ne plaît que ce qui part de leur incrédule imagination. Volontiers pour se distinguer du commun, ils adoptent des fables qui peuvent préjudicier à quelque doctrine généralement avouée; mais ils se gardent bien de croire des points d'histoire, appuyés sur les preuves communément reçues dans la discussion des faits historiques. »

Constantin Copronyme, empereur iconoclaste de Constantinople. Il était, dit-on, magicien; il conjurait habilement les démons, dit Leloyer; il évoquait les morts et faisait des sacrifices détestables et invocations du diable. Il mourut d'un feu qui le saisit par tout le corps, et dont la violence était telle qu'il ne faisait que crier [1].

Constellations. Il y en a douze, qui sont les douze signes du zodiaque, et que les astrologues appellent les douze maisons du soleil, savoir : le bélier, le taureau, les gémeaux, l'écrevisse, le lion, la vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau et les poissons. On les désigne très-bien dans ces deux vers techniques, que tout le monde connaît :

Sunt aries, taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, scorpius, arcitenens, caper, amphora, pisces.

On dit la bonne aventure par le moyen de ces constellations. *Voy.* Horoscopes et Astrologie.

Contre-Charmes, charmes qu'on emploie pour détruire l'effet d'autres charmes. Quand les charmeurs opèrent sur des animaux ensorcelés, ils font des jets de sel préparés dans une écuelle avec du sang tiré d'un des animaux maléficiés. Ensuite ils récitent pendant neuf jours certaines formules. *Voy.* Gratianne, Amulettes, Sort, Maléfices, Ligatures, etc.

Contre-Sorciers, nom que prennent des charlatans d'un genre spécial, qui se donnent pour maîtres en fait de sorcellerie et se présentent comme ayant le pouvoir d'anéantir les maléfices. Deux hommes de ce genre ont exploité tout récemment une commune de l'Aube où ils prétendaient que l'épizootie qui y régnait n'était qu'un ensorcellement. Ils ne guérirent aucune bête et tirèrent des bonnes gens beaucoup d'écus. Le tribunal d'Arcis-sur-Aube les a condamnés à dix-huit mois de prison, le 3 juillet 1857. — Et l'on dit que nos campagnes sont en progrès, depuis qu'on y lit des journaux démolisseurs.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits,* liv. IV, ch. vi, p. 302.

Convulsions. Au neuvième siècle, des personnes suspectes déposèrent dans une église de Dijon des reliques qu'elles avaient, disaient-elles, apportées de Rome, et qui étaient d'un saint dont elles avaient oublié le nom. L'évêque Théobald refusa de recevoir ces reliques sur une allégation aussi vague. Néanmoins, elles faisaient des prodiges. Ces prodiges étaient des convulsions dans ceux qui venaient les révérer. L'opposition de l'évêque fit bientôt de ces convulsions une épidémie; les femmes surtout s'empressaient de leur donner de la vogue. Théobald consulta Amolon, archevêque de Lyon, dont il était suffragant. « Proscrivez, lui répondit l'évêque, ces fictions infernales, ces hideuses merveilles, qui ne peuvent être que des prédiges et des impostures. Vit-on jamais, aux tombeaux des martyrs, ces funestes prodiges qui, loin de guérir les malades, font souffrir les corps et troublent les esprits?... » Cette espèce de manie fanatique se renouvela quelquefois; elle fit grand bruit au commencement du dix-huitième siècle; et on prit encore pour des miracles les convulsions, les contorsions et les grimaces d'une foule d'insensés. Les gens mélancoliques et atrabilaires ont beaucoup



Convulsionnaires du cimetière Saint-Médard.

de dispositions à ces jongleries. Si, dans le temps surtout où leur esprit est dérangé, ils s'appliquent à rêver fortement, ils finissent toujours par tomber en extase, et se persuadent qu'ils peuvent ainsi prophétiser. Cette maladie se communique aux esprits faibles, et le corps s'en ressent. De là vient, ajoute Brueys [1], que, dans le fort de leurs accès, les convulsionnaires se jettent par terre, où ils demeurent quelquefois assoupis. D'autres fois, ils s'agitent extraordinairement; et c'est en ces différents états qu'on les entend parler d'une voix étouffée et débiter toutes les

[1] Préface de l'*Histoire du fanatisme.*

extravagances dont leur folle imagination est remplie. Tout le monde a entendu parler des convulsions et des merveilles absurdes qui eurent lieu, dans la capitale de la France, sur le tombeau du diacre Pâris, homme inconnu pendant sa vie, et trop célèbre après sa mort[1]. La frénésie fanatique alla si loin, que le gouvernement fut obligé, en 1732, de fermer le cimetière Saint-Médard, où Pâris était enterré. Sur quoi un plaisant fit ces deux vers :

De par le roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

Dès lors les convulsionnaires tinrent leurs séances dans des lieux particuliers et se donnèrent en spectacle certains jours du mois. On accourait pour les voir, et leur réputation surpassa bientôt celle des bohémiens; puis elle tomba, tuée par l'excès et le ridicule.

Copernic, astronome célèbre, mort en 1543. On dit communément que son système fut condamné par la cour de Rome : ce qui est faux et controuvé. Il vivait à Rome d'un bon canonicat et y professait librement l'astronomie. Mais voyez à ce sujet l'article Galilée.

Coq. Le coq a, dit-on, le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales; et comme on a remarqué que le démon, qu'on appelle le lion d'enfer, disparaît dès qu'il voit ou entend le coq, on a répandu aussi cette opinion que le chant ou la vue du coq épouvante et fait fuir le lion. C'est du moins le sentiment de Pierre Delancre. « Mais il faut répondre à ces savants, dit M. Salgues[2], que nous avons des lions dans nos ménageries; qu'on leur a présenté des coqs; que ces coqs ont chanté, et qu'au lieu d'en avoir peur, les lions n'ont témoigné que le désir de croquer l'oiseau chanteur; que toutes les fois qu'on a mis un coq dans la cage d'un lion, loin que le coq ait tué le lion, c'est au contraire le lion qui a mangé le coq. » On sait que tout disparaît au sabbat aussitôt que le coq chante. On cite plusieurs exemples d'assemblées de démons et de sorcières que le premier chant du coq a mises en déroute; on dit même que ce son, qui est pour nous, par une sorte de miracle perpétuel, une horloge vivante, force les démons, dans les airs, à laisser tomber ce qu'ils portent : c'est à peu près la vertu qu'on attribue au son des cloches. Pour empêcher le coq de chanter pendant leurs assemblées nocturnes, les sorciers, instruits par le diable, ont soin de lui frotter la tête et le front d'huile d'olive, ou de lui mettre au cou un collier de sarment.

[1] Carré de Mongeron a recueilli ces merveilles en trois gros volumes in-4°, avec figures. Voici un de ces miracles rapporté dans une chanson de madame la duchesse du Maine :

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtint, par grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pié.

Voyez le cimetière de Saint-Médard, dans les *Légendes infernales*.

[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., préface.

Beaucoup d'idées superstitieuses se rattachent à cet oiseau, symbole du courage et de la vigilance, vieil emblème des Gaulois. On dit qu'un jour Vitellius rendant la justice à Vienne en Dauphiné, un coq vint se percher sur son épaule; ses devins décidèrent aussitôt que l'empereur tomberait sûrement sous un Gaulois; et, en effet, il fut vaincu par un Gaulois de Toulouse.

On devinait les choses futures par le moyen du coq. *Voy.* Alectryomancie. On dit aussi qu'il se forme dans l'estomac des coqs une pierre qu'on nomme pierre alectorienne, du nom grec de l'animal. Les anciens accordaient à cette pierre la propriété de donner le courage et la force : c'est à sa vertu qu'ils attribuaient la force prodigieuse de Milon de Crotone. On lui supposait encore le don d'enrichir, et quelques-uns la regardaient comme un philtre qui modérait la soif. On pensait autrefois qu'il y avait dans le coq des vertus propres à la sorcellerie. On disait qu'avant d'exécuter ses maléfices, Léonora Galigaï ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle avait fait charmer. On voit dans les accusations portées contre elle qu'elle sacrifiait des coqs aux démons[1].

Certains juifs, la veille du chipur ou jour du pardon, chargent de leurs péchés un coq blanc qu'ils étranglent ensuite, qu'ils font rôtir, que personne ne veut manger, et dont ils exposent les entrailles sur le toit de leur maison. On sacrifiait, dans certaines localités superstitieuses, un coq à saint Christophe, pour en obtenir des guérisons. On croyait enfin que les coqs pondaient des œufs, et que, ces œufs étant maudits, il en sortait un serpent ou un basilic. « Cette superstition fut très-répandue en Suisse; et dans une petite chronique de Bâle, Gross raconte sérieusement qu'au mois d'août 1474 un coq de cette ville, ayant été accusé et convaincu de ce crime, fut condamné à mort. Le bourgeois le brûla publiquement avec son œuf, dans un endroit nommé Kablenberg, à la vue d'une grande multitude de personnes[2]. » *Voy.* Basilic, Mariage, etc.

Corail. Quelques auteurs ont écrit que le corail a la vertu d'arrêter le sang et d'écarter les mauvais génies. Marsile Ficin prétend que le corail éloigne les terreurs paniques et préserve de la foudre et de la grêle. Lucéti en donne cette raison, que le corail exhale une vapeur chaude qui, s'élevant en l'air, dissipe tout ce qui peut causer la grêle ou le tonnerre. Brown, dans ses *Essais sur les erreurs populaires,* dit qu'il est tenté de croire que l'usage de mettre des colliers de corail au cou des enfants, dans l'espérance de leur faire sortir les dents, a une origine su-

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 100

[2] *Dictionnaire d'anecdotes suisses*, p. 114.

perstitieuse, et que l'on se servait autrefois du corail comme d'une amulette ou préservatif contre les sortiléges.

Corbeau, oiseau de mauvais augure, qui,



dans les idées superstitieuses, annonce des malheurs et quelquefois la mort. Il a pourtant des qualités merveilleuses. Le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit que, si l'on fait cuire ses œufs, et qu'ensuite on les remette dans le nid où on les aura pris, aussitôt le corbeau s'en ira dans une île où Alogricus, autrement appelé Alruy, a été enseveli, et il en apportera une pierre avec laquelle, touchant ses œufs, il les fera revenir dans leur premier état; « ce qui est tout à fait surprenant ». Cette pierre se nomme pierre *indienne,* parce qu'elle se trouve ordinairement aux Indes. On a deviné, par le chant du corbeau, si son croassement peut s'appeler chant. M. Bory de Saint-Vincent trouve que c'est un langage. On l'interprétait en Islande pour la connaissance des affaires d'État. Les Islandais croient le corbeau instruit de tout ce qui se passe au loin; il annonce l'avenir, disent-ils; il prévoit surtout les morts qui doivent frapper une famille : alors il vient se percher sur le toit de la maison, d'où il part pour faire le tour du cimetière, avec un cri continu et des inflexions de voix. Les Islandais disent encore qu'un de leurs savants, qui avait le don d'entendre l'idiome du corbeau, était par ce moyen instruit des choses les plus cachées.

Hésiode avance que la corneille vit huit cent soixante-quatre ans, tandis que l'homme ne doit vivre que quatre-vingt-seize ans, et il assure que le corbeau vit trois fois plus que la corneille, ce qui fait deux mille cinq cent quatre-vingt-douze ans. On croit dans la Bretagne que deux corbeaux président à chaque maison, et qu'ils annoncent la vie et la mort. Les habitants du Finistère assurent encore que l'on voit sur un rocher éloigné du rivage les âmes de leur roi Gralon et de sa fille Dahut qui leur apparaissent sous la forme de deux corbeaux; elles disparaissent à l'œil de ceux qui s'en approchent[1]. *Voy.* Odin, Cicéron, Augures, Arthus, etc.

Corbeau noir. *Voy.* Calice du sabbat.

Corde de pendu. Les gens crédules prétendaient autrefois qu'avec de la corde de pendu on échappait à tous les dangers et qu'on était heureux au jeu. On n'avait qu'à se serrer les tempes avec une corde de pendu pour se guérir de la migraine. On portait un morceau de cette corde dans sa poche pour se garantir du mal de dents. Enfin, on se sert de cette expression proverbiale, *avoir de la corde de pendu,* pour indiquer un bonheur constant, et les Anglais du menu peuple courent encore après la corde de pendu[2].

Cordeliers d'Orléans. On a fait grand bruit de l'affaire des cordeliers d'Orléans, qui eut lieu sous François Ier. Les protestants s'en emparèrent; et d'un tort qui est assez mal établi, on fit un crime aux moines. C'était peut-être faire leur éloge que de s'étonner qu'ils ne fussent pas tous des anges. Voici l'histoire. Le seigneur de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, qui donnait dans les erreurs de Luther, devint veuf. Sa femme était comme lui luthérienne en secret. Il la fit enterrer sans flambeaux et sans cérémonies. Elle n'avait pas reçu les derniers sacrements. Le gardien et le custode des cordeliers d'Orléans, indignés de ce scandale, firent cacher, dit-on, un de leurs novices dans les voûtes de l'église, avec des instructions. Aux matines, ce novice fit du bruit sous les voûtes. L'exorciste, qui pouvait bien n'être pas dans le secret, prit le rituel, et croyant que c'était un esprit, lui demanda qui il était? Point de réponse. — S'il était muet? — Il frappa trois coups.

On n'alla pas plus loin ce jour-là. Le lendemain et le surlendemain; le même incident se répéta. — Fantôme ou esprit, dit alors l'exorciste, es-tu l'âme d'un tel? — Point de réponse. — D'un tel. — Point de réponse. — On nomma successivement plusieurs personnes enterrées dans l'église. Au nom de Louise de Mareau, femme de François de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, l'esprit frappa trois coups. — Es-tu

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. II, p. 261.

[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 433.

dans les flammes. — Trois coups. — Es-tu damnée pour avoir partagé les erreurs de Luther? — Trois grands coups...

Les assistants étaient dans l'effroi. On se disposait à signifier au seigneur de Saint-Mesmin l'ordre d'enlever de l'église sa luthérienne; mais il ne se déconcerta pas. Il courut à Paris et obtint des commissaires du conseil d'État un arrêt qui condamnait huit cordeliers d'Orléans à faire amende honorable pour avoir supposé de fausses apparitions (1534).

Cette faute (s'il y a eu faute) était individuelle, et les huit condamnés, dont deux seulement étaient coupables, le gardien et le custode, furent bannis sans que personne appelât ni réclamât.

Coré, compagnon de Dathan et d'Abiron. Les mahométans, qui le confondent avec le batelier Charon, le font cousin germain de Moïse, qui, le voyant pauvre, lui enseigna l'alchimie, par le moyen de laquelle il acquit de si grandes richesses qu'il lui fallait quarante chameaux pour porter son or et son argent. Il y en a qui prétendent même que plusieurs chameaux étaient chargés seulement des clefs de ses coffres-forts.

Moïse ayant ordonné aux Israélites de payer la dîme de tous leurs biens (nous suivons toujours les auteurs musulmans), Coré refusa d'obéir, se souleva même contre son bienfaiteur jusqu'à répandre sur lui des calomnies qui compromettaient son autorité parmi le peuple, si Moïse ne s'en fût plaint à Dieu, qui punit l'ingrat; la terre l'engloutit, comme on sait, avec ses adhérents.

Corneille. Le chant de la corneille était regardé par les anciens comme un très-mauvais présage pour celui qui commençait une entreprise. Ils l'invoquaient cependant avant le mariage, parce qu'ils croyaient que les corneilles, après la mort de l'un ou de l'autre dans chaque couple, observaient une sorte de veuvage. *Voy.* Corbeau, Augures, etc. Les sorcières ont eu quelquefois des corneilles à leur service, comme on le voit dans plusieurs légendes[1].

Cornelius, prêtre païen de Padoue, dont parle Aulu-Gelle. Il avait des extases et son âme voyageait hors de son corps; le jour de la bataille de Pharsale, il dit en présence de plusieurs assistants qu'il voyait une forte mêlée, désignant les vainqueurs et les fuyards; et à la fin il s'écria tout à coup que César avait vaincu[2].

Cornes. Tous les habitants du ténébreux empire portent des cornes; c'est une partie essentielle de l'uniforme infernal.

On a vu des enfants avec des cornes, et Bartholin cite un religieux du monastère de Saint-Justin qui en avait deux à la tête. Le maréchal

[1] Voyez, dans les *Légendes infernales*, la Corneille de Barklay.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres*, ou *Apparitions des esprits*, liv. IV, ch. xxv, p. 456.

de Lavardin amena au roi un homme sauvage qui portait des cornes. On montrait à Paris, en 1699, un Français, nommé Trouillon, dont le front était armé d'une corne de bélier[1]. *Voyez* Cippus.

Dans le royaume de Naples et dans d'autres contrées, les cornes passent pour un préservatif contre les sortiléges. On a dans les maisons des cornes ornées; et dans la rue ou dans les conversations, lorsqu'on soupçonne un sorcier, on lui fait discrètement des cornes avec les doigts pour paralyser ses intentions magiques. On pend au cou des enfants, comme ornement, une paire de petites cornes.

Cornet d'Oldenbourg. *Voy.* Oldenbourg.

Cornouailles. Les habitants de ce comté disent qu'il doit son nom au petit chevalier Corinéus, qui a tué Gog et Magog, auprès de Plymouth.

Corsned, sorte d'épreuve chez les Anglo-Saxons, qui consistait à faire manger par l'accusé à jeun une once de pain ou de fromage consacré, avec beaucoup de cérémonies. Si l'accusé était coupable, cette nourriture devait l'étouffer en s'arrêtant dans le gosier; mais si elle passait aisément, l'accusé était déclaré innocent.

Corybantiasme, espèce de frénésie. Ceux qui en étaient attaqués s'imaginaient voir des fantômes et entendre continuellement des sifflements. Ils ouvraient les yeux lorsqu'ils dormaient. Ce délire sanguin a été souvent jugé possession du diable par les démonomanes.

Cosingas, prince des Cerrhéniens, peuples de Thrace, et prêtre de Junon. Il s'avisa d'un singulier expédient pour réduire ses sujets rebelles. Il ordonna d'attacher plusieurs longues échelles les unes aux autres, et fit courir le bruit qu'il allait monter au ciel, vers Junon, pour lui demander raison de la désobéissance de son peuple. Alors les Thraces, superstitieux et grossiers, se soumirent à Cosingas et s'engagèrent par serment à lui rester fidèles.

Cosmas, voyageur du sixième siècle, surnommé *Indicopleustès,* parce qu'il avait beaucoup navigué dans l'Inde, a laissé une bizarre topographie où il établit que la terre est un carré long, le firmament un cintre supporté par des voûtes immenses. Il pose la terre sur une montagne renversée qui n'est visitée que par les astres, dans leur tour journalier. Mabillon a publié ce livre curieux en 1707.

Dans ce livre, où le monde est comparé à un grand coffre, Cosmas dit, entre autres faits singuliers, que le soleil, la lune et les autres astres sont conduits chacun par un ange, et que ce sont d'autres anges qui préparent la pluie et les orages, qui distribuent le chaud, le froid, la neige, la rosée, les brouillards, etc. — Ne nous étonnons pas de ces opinions. Sous Philippe Auguste le

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. III, p. 128.

vulgaire croyait encore que la terre était carrée.

Cosquinomancie ou **Coscinomancie**, sorte de divination qui se pratique au moyen d'un crible, d'un sas, ou d'un tamis. On met un crible sur des tenailles, qu'on prend avec deux doigts; ensuite on nomme les personnes soupçonnées de larcin ou de quelque crime secret, et on juge coupable celle au nom de qui le crible tourne ou tremble, comme si celui qui tient les tenailles ne pouvait pas remuer le crible à sa volonté!

Au lieu du crible, on met aussi (car ces divinations se pratiquent encore) un tamis sur un pivot, pour connaître l'auteur d'un vol; on nomme de même les personnes soupçonnées, et le tamis tourne au nom du voleur. C'est ce qu'on appelle dans les campagnes *tourner le sas*. Cette superstition est surtout très-répandue dans la Bretagne[1]. *Voy.* Crible.

Cossen, rocher du Fichtelberg, que les Allemands disent être le sommet du haut duquel le diable montra à Notre-Seigneur tous les royaumes de la terre.

Côte. Dieu prit une côte d'Adam pour en faire notre mère Ève. Mais il ne faut pas croire pour cela, comme fait le vulgaire, que dans les descendants d'Adam les hommes ont une côte de moins que les femmes.

Cou. On regardait chez les anciens comme un augure favorable une palpitation dans la partie gauche du cou, et comme funeste celle qui avait lieu dans la partie droite.

Couberen, idole de l'Inde, qui donne les richesses.

Couches. On prétendait en certains pays faire accoucher aisément les femmes en liant leur ceinture à la cloche de l'église, et en sonnant trois coups. Ailleurs, la femme en couches mettait la culotte de son mari. *Voy.* Aétite.

Coucou. On croit en Bretagne qu'en comptant le chant du coucou, on y trouve l'annonce de l'année précise où l'on doit se marier[2]. S'il chante trois fois, on se mariera dans trois ans, etc.

On croit aussi, dans la plupart des provinces, que si on a de l'argent avec soi la première fois qu'on entend le chant du coucou, on en aura toute l'année. — Le coucou de Balkis, probablement la reine de Saba, est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.

Coucoulampons, anges du deuxième ordre, qui, quoique matériels, selon les habitants de Madagascar, sont invisibles et ne se découvrent qu'à ceux qu'ils honorent d'une protection spéciale. Il y en a des deux sexes; ils contractent mariage entre eux et sont sujets à la mort; mais leur vie est bien plus longue que celle des hommes, et leur santé n'est jamais troublée par les

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 48.

[2] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I, p. 175.

maladies. Leur corps est à l'épreuve du poison et de tous les accidents.

Coudaïs, dieux des Tartares de l'Altaï en Sibérie. Ils sont au nombre de sept, tous géants de forme humaine, assez peu puissants et assez peu honorés.

Coudrier. Les branches de cet arbre ont servi à quelques divinations. *Voy.* Baguette divinatoire.

Couleurs. Pline le naturaliste nous apprend que les anciens tiraient des augures et des présages de la couleur des rayons du soleil, de la lune, des planètes, de l'air, etc. Le noir est le signe du deuil, dit Rabelais, parce que c'est la couleur des ténèbres, qui sont tristes, et l'opposé du blanc, qui est la couleur de la lumière et de la joie.

Coumbhacarna, géant de la mythologie indienne, qui était si vorace qu'on craignait qu'il ne dévorât la terre. Il fut tué par Rama.

Coupe (divination par la), très-usitée en Égypte dès le temps de Joseph, employée encore aujourd'hui. *Voy.* Hydromancie.

Coups. En 1582, dit Pierre Delancre[1], il arriva qu'à Constantinople, à Rome et à Paris, certains démons et mauvais esprits frappaient des coups aux portes des maisons; c'était un indice de la mort d'autant de personnes qu'il y avait de coups.

Cour infernale. Wierus et d'autres démonomanes, versés dans l'intime connaissance des enfers, ont découvert qu'il y avait là des princes, des nobles, des officiers, etc. Ils ont même compté le nombre des démons, et distingué leurs emplois, leurs dignités et leur puissance. Suivant ce qu'ils ont écrit, Satan n'est plus trop le souverain de l'enfer; Belzébuth règne à sa place. Voici l'état actuel du gouvernement infernal :

Princes et grands dignitaires. Belzébuth, chef suprême de l'empire infernal, fondateur de l'ordre de la Mouche; Satan, chef du parti de l'opposition. Eurynome, prince de la mort, commandeur de l'ordre de la Mouche; Moloch, prince du pays des larmes, commandeur de l'ordre; Pluton, prince du feu; Léonard, grand maître des sabbats, chevalier de la Mouche; Baalberith, maître des alliances; Proserpine, archidiablesse, souveraine princesse des esprits malins.

Ministères. Adrameleck, grand chancelier, commandeur de l'ordre de la Mouche; Astaroth, grand trésorier; Nergal, chef de la police secrète; Baal, général en chef des armées infernales, commandeur de l'ordre de la Mouche; Léviathan, grand amiral, chevalier de la Mouche.

Ambassadeurs. Belphégor, ambassadeur en France; Mammon, ambassadeur en Angleterre; Bélial, ambassadeur en Turquie; Rimmon, ambassadeur en Russie; Thamuz, ambassadeur en

[1] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., traité VII, p. 37.

Espagne ; Hutgin, ambassadeur en Italie ; Martinet, ambassadeur en Suisse, etc.

Justice. Lucifer, grand justicier ; Alastor, exécuteur des hautes œuvres.

Maison des princes. Verdelet, maître des cérémonies ; Succor-Benoth, chef des eunuques ; Chamos, grand chambellan, chevalier de la Mouche ; Melchom, trésorier payeur ; Nisroch, chef de la cuisine ; Béhemoth, grand échanson ; Dagon, grand panetier ; Mullin, premier valet de chambre.

Menus plaisirs. Kobal, directeur des spectacles ; Asmodée, surintendant des maisons de jeu ; Nybbas, grand paradiste. Antechrist, escamoteur et nécromancien. Boguet l'appelle *le singe de Dieu.*

On voit que les démonomanes se montrent assez gracieux envers les habitants du noir séjour. Dieu veuille qu'après tant de rêveries ils n'aient pas mérité d'aller en leur société !

M. Berbiguier a écrit en 1821, après avoir transcrit cette liste des princes de la cour infernale : « Cette cour a aussi ses représentants sur la terre : Moreau, magicien et sorcier à Paris, représentant de Belzébuth ; Pinel père, médecin à la Salpêtrière, représentant de Satan ; Bonnet, employé à Versailles, représentant d'Eurynome ; Bouge, associé de Nicolas, représentant de Pluton ; Nicolas, médecin à Avignon, représentant de Moloch ; Baptiste Prieur, de Moulins, représentant de Pan ; Prieur aîné, son frère, marchand droguiste, représentant de Lilith ; Étienne Prieur, de Moulins, représentant de Léonard ; Papon-Lominy, cousin des Prieur, représentant de Baalberith ; Jeanneton Lavalette, la Mansotte et la Vandeval, représentant l'archidiablesse Proserpine, qui a voulu mettre trois diablesses à mes trousses [1]. » *Voy.* Berbiguier

Courils, petits démons malins, corrompus et danseurs, dont M. Cambry a trouvé la croyance établie sur les côtes du Finistère. On les rencontre au clair de la lune, sautant autour des pierres consacrées ou des monuments druidiques. S'ils vous saisissent par la main, il faut suivre leurs mouvements ; ils vous laissent exténués sur la place quand ils la quittent. Aussi, les Bretons, dans la nuit, évitent-ils avec soin les lieux habités par cette espèce de démons, genre des cobales.

On ajoute que les courils perdirent une grande partie de leur puissance à l'arrivée des apôtres du Catholicisme dans le pays. *Voy.* Willis.

Courma-Vataram. Les Indiens adorent sous ce nom leur dieu Vichnou, dans sa seconde incarnation, qui est celle d'une tortue.

Couronne nuptiale. Chez les habitants de l'Entlebuch, en Suisse, le jour des noces, après le festin et les danses, une femme vêtue de jaune demande à la jeune épousée sa couronne virginale, qu'elle brûle en cérémonie. Le petillement du feu est, dit-on, de mauvais augure pour les nouveaux mariés.

[1] *Les farfadets*, etc., t. I, p. 4 et 5.

Courroie de soulier. C'était un mauvais présage chez les Romains de rompre la courroie de son soulier en sortant de chez soi. Celui qui avait ce malheur croyait ne pouvoir terminer une affaire commencée et ajournait celles qu'il s'était proposé d'entreprendre.

Court de Gébelin, écrivain extravagant, venu de Lausanne à Paris au dernier siècle ; il fit, sous le titre de *Monde primitif,* un roman philosophique en neuf volumes in-4°, que la livrée de Voltaire prôna parce qu'il attaquait la vérité religieuse, et qui est descendu chez les épiciers. Il se passionna pour le magnétisme, et le 13 mai 1784 il se magnétisa si bien lui-même qu'il en tomba roide mort. On lui fit cette épigraphe :

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin.
Admirez tous son héroïsme :
Il fut martyr du magnétisme.

Courtinière. Un gentilhomme breton, nommé M. de la Courtinière, ayant reçu un jour dans son château plusieurs seigneurs ses voisins, les traita bien pendant quelques jours. Après leur départ, il se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne leur avait pas fait assez bon visage ; il fit sans doute ces remontrances avec des paroles peu honnêtes : la femme, d'une humeur hautaine, ne répondit rien, mais elle résolut intérieurement de se venger. M. de la Courtinière s'étant couché et dormant profondément, la dame, après avoir corrompu deux de ses domestiques, leur fit égorger son mari, dont ils portèrent le corps dans un cellier. Ils y firent une fosse, l'enterrèrent, et ils placèrent sur la fosse un tonneau plein de porc salé. La dame, le lendemain, annonça que son mari était allé faire un voyage. Peu après, elle dit qu'il avait été tué dans un bois, en porta le deuil, montra du chagrin et fit faire des services dans les paroisses voisines.

Mais ce crime ne resta pourtant pas impuni : le frère du défunt, qui venait consoler sa belle-sœur et veiller à ses affaires, se promenant un jour dans le jardin du château, et contemplant un parterre de fleurs en songeant à son frère, fut pris d'un saignement de nez qui l'étonna, n'ayant jamais éprouvé cet accident. Au même instant il lui sembla voir l'ombre de M. de la Courtinière qui lui faisait signe de le suivre. Il suivit le spectre jusqu'au cellier, où il le vit disparaître. Ce prodige lui ayant donné des soupçons, il en parla à la veuve, qui se montra épouvantée. Les soupçons du frère se fortifiant de ce trouble, il fit creuser dans le lieu où il avait vu disparaître le fantôme. On découvrit le cadavre, qui fut levé et reconnu par le juge de Quimper-Corentin. Les coupables, arrêtés, furent condamnés, la veuve (Marie de Sornin), à avoir la

tête tranchée et tous les membres de son corps dispersés, pour être ensuite brûlés et les cendres jetées au vent; les deux domestiques, à avoir la main droite coupée, et après être pendus et étranglés, leurs corps aussi brûlés [1]. — Cet événement eut lieu vers la fin du seizième siècle.

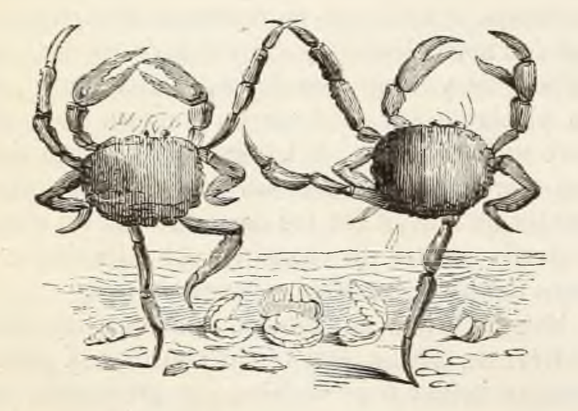
Courtisanes. Les chrétiens sont bien étonnés de voir des courtisanes servir de prêtresses dans les Indes. Ces filles, justement déshonorées chez nous, sont privilégiées là depuis l'aventure de l'une d'elles. Dévendiren, dieu du pays, alla trouver un jour cette courtisane sous la figure d'un homme, et lui promit une haute récompense si elle était fidèle; pour l'éprouver le dieu fit le mort. La courtisane, le croyant véritablement mort, se résolut à mourir aussi dans les flammes qui allaient consumer le cadavre, malgré les représentations qu'on lui faisait de ce qu'elle n'était pas mariée. Elle allait se mettre sur le bûcher déjà enflammé, lorsque Dévendiren se réveilla, avoua sa supercherie, prit la courtisane pour sa femme et l'emmena dans son paradis...

Coutellier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Couvéra, dieu des richesses dans l'Inde, arrière-petit-fils de Brahma. C'est un lépreux difforme; il a trois jambes. Sa bouche ne possède que huit dents, et une pièce d'or couvre un de ses yeux.

Crabançon (Jacques de). *Voy.* Images.

Crabes. Ces hideux petits habitants de la mer sont attachés par quelque lien aux démons des eaux, et, suivant le dire des Écossais riverains,



ils dansent au sabbat des sorcières, lorsqu'il se rassemble sur la plage.

Craca, magicienne qui, au rapport de Saxon le Grammairien, changeait les viandes en pierres ou autres objets, aussitôt qu'elle les voyait posées sur une table.

Crachat. Lorsque les sorciers renoncent au diable, ils crachent trois fois à terre. Ils assurent que le diable n'a plus alors aucun pouvoir sur eux. Ils crachent encore lorsqu'ils guérissent des écrouelles et font de leur salive un remède.

Les anciens avaient l'habitude de cracher trois fois dans leur sein pour se préserver de tous charmes et fascinations.

Cracher sur soi : mauvais présage. *Voy.* Chevillement.

Crachat de la lune. Les alchimistes appellent ainsi la matière de la pierre philosophale avant sa préparation. C'est une espèce d'eau congelée, sans odeur et sans saveur, de couleur verte, qui sort de terre pendant la nuit ou après un orage. Sa substance aqueuse est très-volatile et s'évapore à la moindre chaleur, à travers une peau extrêmement mince qui la contient. Elle ne se dissout ni dans le vinaigre, ni dans l'eau, ni dans l'esprit-de-vin; mais si on la renferme dans un vase bien scellé, elle s'y dissout d'elle-même en une eau puante. Les philosophes hermétiques la recueillent avant le lever du soleil dans du verre ou du bois et en tirent une espèce de poudre blanche semblable à l'amidon, qui produit ensuite ou ne produit pas la pierre philosophale.

Crampe. Les morses ont sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses. Il n'y a point de matelot qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe [1].

Crâne d'enfant. La cour d'assises de la Haute-Marne a jugé, en février 1857, une affaire qui puise sa cause première dans une horrible superstition. « Des cultivateurs de la commune d'Heuilley-le-Grand, dit l'acte d'accusation, vivaient dans une ferme isolée, et devaient à cet isolement même une tranquillité que rien ne semblait vouloir troubler, lorsque le 21 janvier dernier un crime horrible, unique peut-être dans les annales judiciaires, vint les jeter dans le deuil et la désolation. Le mari, Jean-Baptiste Pinot, était parti dès le matin pour le travail, et sa femme l'avait bientôt rejoint après s'être assurée toutefois que son enfant, âgé de onze mois, qui était couché dans son berceau, dormait profondément. Comme la grange où elle allait travailler n'était qu'à quelques pas de la maison d'habitation, elle n'avait pas pensé en sortant à fermer les portes à la clef.

» Le travail dura quelque temps; la femme Pinot rentra la première pour s'assurer si l'enfant dormait encore. Quel ne fut pas son effroi lorsqu'elle s'aperçut que le berceau était vide. On fit immédiatement de vaines recherches. Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on découvrit, caché sous des gerbes de paille, dans une écurie de la ferme, le corps de l'enfant entièrement nu, affreusement mutilé. La tête en avait été détachée au moyen d'un instrument tranchant, et ne put être retrouvée. De profondes entailles, faites sur l'une des épaules, indiquaient qu'on avait eu la pensée de couper le corps en morceaux pour le faire disparaître. Le crime était constant, mais

[1] Arrêt du parlement de Bretagne, t. II des *Dissertations* de Lenglet-Dufresnoy; et Leloyer, liv. III, ch. iv.

[1] H. Lebrun, *Abrégé des voyages au pôle nord*, ch. i.

quel était l'assassin, et quel intérêt avait pu armer son bras? La pauvre victime était âgée de onze mois à peine; les soupçons ne tardèrent pas à se porter sur un homme qui était au service de la ferme. Ses antécédents étaient faits pour les éveiller. Voleur d'habitude depuis son enfance, il avait été condamné pour vol à deux ans de prison, et pour se soustraire aux recherches de la justice, il avait changé de nom; il avait substitué à son nom de Vautrin celui de Morisot. Cet homme est âgé de vingt-quatre ans. Il était taciturne, recherchait l'isolement, et avait plusieurs fois donné des preuves d'une froide cruauté. A la nouvelle de la disparition de l'enfant, Vautrin avait pâli; et au lieu de se livrer comme tous à des recherches actives, on l'avait vu morne et préoccupé, cherchant à diriger les soupçons sur un ancien domestique de son maître, qui aurait pris l'enfant pour lui couper la tête et aller avec cette tête dans les châteaux.

» Mais cet étrange propos, émis avant que personne sût si la tête de l'enfant avait été mutilée, était une révélation. Il indiquait le mobile et l'intérêt du crime. Vautrin avouait en effet le lendemain qu'il avait entendu dire que le crâne d'un enfant assassiné avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait, et de permettre à un voleur qui s'en ferait une lanterne, de pénétrer impunément dans les habitations. Vautrin croyait à cette odieuse superstition; ainsi s'expliquaient l'intérêt du crime et la mutilation. Vautrin fut arrêté, et l'interrogatoire qui suivit ne vint que trop confirmer les soupçons qu'on avait eus sur lui. Les investigations ont d'ailleurs fait découvrir derrière des buissons des débris de chemise et un pantalon souillés de sang et de boue appartenant à Vautrin et reconnus par lui; la tête de la victime a été également retrouvée dans un bois voisin, et à quelques mètres un vieux bonnet rayé ayant appartenu à l'inculpé. A l'audience, comme dans l'instruction, Vautrin se renferma dans un système complet de dénégations. Mais les dépositions des témoins étaient si accablantes, que le verdict du jury fut affirmatif sans circonstances atténuantes. En conséquence, Vautrin fut condamné à la peine de mort. »

Crânologie. *Voy.* Gall.

Crapaud. Les crapauds tiennent une grande place dans la sorcellerie. Les sorcières les aiment et les choient. Elles ont toujours soin d'en avoir



Crapaud se rendant au sabbat.

quelques-uns, qu'elles soignent, qu'elles nourrissent et qu'elles accoutrent de livrées de velours vert, rouge ou noir. Pierre Delancre dit que les grandes sorcières sont ordinairement assistées de quelque démon, qui est toujours sur leur épaule gauche en forme de crapaud, ayant deux petites cornes en tête; il ne peut être vu que de ceux qui sont ou qui ont été sorciers. Le diable baptise ces crapauds au sabbat. Jeannette Abadie et d'autres femmes ont révélé qu'elles avaient vu de ces crapauds habillés de velours rouge, et quelques-uns de velours noir; ils portaient une sonnette au cou et une autre aux pattes de derrière.

Au mois de septembre 1610, un homme se promenant dans la campagne, près de Bazas, vit un chien qui se tourmentait devant un trou; ayant fait creuser, il y trouva deux grands pots renversés l'un sur l'autre, liés ensemble à leur ouverture et enveloppés de toile; le chien ne se calmant pas, on ouvrit les pots, qui se trouvèrent pleins de son, au dedans duquel reposait un gros crapaud vêtu de taffetas vert[1]. C'était à coup sûr une sorcière qui l'avait mis là pour quelque maléfice.



Crapauds dansant au sabbat.

Nous rions de ces choses à présent, mais c'étaient choses sérieuses au seizième siècle, et choses dont l'esprit ne nous est pas expliqué.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, discours IV, p. 133.

Le peuple est persuadé, dit M. Salgues[1], que le crapaud a la faculté de faire évanouir ceux qu'il regarde fixement, et cette assertion est accréditée par un certain abbé Rousseau, qui a publié, dans le cours du dernier siècle, quelques observations d'histoire naturelle: il prétend que la vue seule du crapaud provoque des spasmes, des convulsions, la mort même. Il rapporte qu'un gros crapaud, qu'il tenait renfermé sous un bocal, l'ayant regardé fixement, il se sentit aussitôt saisi de palpitations, d'angoisses, de mouvements convulsifs, et qu'il serait mort infailliblement si l'on n'était venu à son secours... Élien, Dioscoride, Nicandre, Ætius, Gesner, ont encore écrit que l'haleine du crapaud était mortelle, et qu'elle infectait les lieux où il respire. On a cité l'exemple de deux amants qui, ayant pris de la sauge sur laquelle un crapaud s'était promené, moururent aussitôt[2]. Mais ce sont là souvent des contes. Cependant le crapaud est en horreur chez tous les peuples, excepté sur les bords de l'Orénoque, où, pour le consoler de nos mépris, des Indiens lui rendaient les honneurs d'un culte; ils gardaient soigneusement les crapauds sous des vases, pour en obtenir de la pluie ou du beau temps, selon leurs besoins, et ils étaient tellement persuadés qu'il dépendait de ces animaux de l'accorder, qu'on les fouettait chaque fois que la prière n'était pas exaucée[3].

Crapaudine, pierre qui se trouve dans la tête des crapauds; les sorcières la recherchent pour leurs maléfices. Plusieurs écrivains assurent que c'est un objet très-rare, et si rare, que quelques-uns nient l'existence de cette pierre. Cependant Thomas Brown ne croit pas le fait impossible, puisque, dit-il, tous les jours on trouve des substances pierreuses dans la tête des morues, des carpes, des gros limaçons sans coquilles. Il en est qui pensent que ces crapaudines sont des concrétions minérales que les crapauds rejettent après les avoir avalées, pour nuire à l'homme[4]. Mais ce ne sont là encore que des contes.

Crapoulet. *Voy.* Zozo.

Cratéis, déesse des sorciers et des enchanteurs, mère de la fameuse Scylla.

Crédulité. Elle a ses excès, qui pourtant sont moins funestes que ceux de l'incrédulité.

Crescence, cardinal, légat du saint-siége au concile de Trente, qui mourut paisiblement en 1552. Jean de Chassanion, huguenot, n'aimant pas ce prince de l'Église, parce qu'il s'était élevé contre les protestants, a écrit que le diable, en forme de chien noir, était venu le voir à son dernier moment et l'avait étranglé[1], ce qui est un mensonge niais. *Voy.* Carlostad et Luther.

Crespet (Pierre), religieux célestin, mort en 1594, auteur d'un traité contre la magie intitulé *Deux livres de la haine de Satan et des malins esprits contre l'homme*, etc. Paris, 1590, in-8°. Cet ouvrage est rare et curieux.

Crétinisme, infirmité qui dispose quelquefois, dit-on, au vampirisme.

Crible. Parler au crible est un ancien proverbe qui signifiait faire danser un tamis par le moyen de paroles mystérieuses. Théocrite nommait les gens qui avaient ce pouvoir crible-sorciers ou sorciers du crible. « Je me suis trouvé, dit Bodin[2], il y a vingt ans, dans une maison à Paris où un jeune homme fit mouvoir un tamis sans y toucher, par la vertu de certaines paroles françaises, et cela devant une société, et la preuve, dit-il, que c'était par le pouvoir de l'esprit malin, c'est qu'en l'absence de ce jeune homme on essaya vainement d'opérer en prononçant les mêmes paroles. » *Voy.* Cosquinomancie.

Crieriens, fantômes des naufragés, que les habitants de l'île de Sein, en Bretagne, croient entendre demander la sépulture, à travers ce bruit sourd qui précède les orages. Les anciens Bretons disaient : « Fermons les portes, on entend les crieriens; le tourbillon les suit. »

Crimes. *Voy.* Possessions.

Cristalomancie, divination par le moyen du cristal. On tirait des présages des miroirs et des vases de cristal, dans lesquels le démon faisait, dit-on, sa demeure. Le roi Childéric cherchait l'avenir dans les prismes d'un petit globe de cristal.

Les devins actuels prédisent encore par le miroir. L'anecdote suivante fera connaître leur méthode. — Un pauvre laboureur des environs de Sézanne, à qui on avait volé six cents francs, alla consulter le devin; c'était en 1807. Le devin lui fit donner douze francs, lui mit trois mouchoirs sur les yeux, un blanc, un noir et un bleu, lui dit de regarder dans un miroir où il faisait venir le diable et tous ceux qu'il voulait évoquer. — Que voyez-vous? lui demanda-t-il. — Rien, répondit le paysan. Là-dessus le sorcier parla fort et longtemps; il recommanda au bonhomme de songer à celui qu'il croyait capable de l'avoir volé, de se représenter les choses et les personnes. Le paysan se monta la tête, et, à travers les trois mouchoirs qui lui serraient les yeux, il crut voir passer dans le miroir un homme qui avait un sarrau bleu, un chapeau à grands bords et des sabots. Un moment après il crut le reconnaître, et il s'écria qu'il voyait son voleur. — Eh bien, dit le devin, vous prendrez

[1] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 423.
[2] C'est un conte du Décaméron.
[3] Pons, *Voyage à la partie orientale de la terre ferme de l'Amérique méridionale*, t. I.
[4] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, t. I, liv. III, ch. XIII, p. 312.

[1] *Des grands et redoutables jugements de Dieu*, p. 66.
[2] *Démonomanie des sorciers*, liv. II, p. 155.

un cœur de bœuf, et soixante-trois clous à lattes que vous planterez en croix dans ledit cœur; vous le ferez bouillir dans un pot neuf avec un crapaud et une feuille d'oseille; trois jours après, le voleur, s'il n'est pas mort, viendra vous rapporter votre argent, ou bien il sera ensorcelé.

Le paysan fit tout ce qui lui était recommandé. Mais son argent ne revint pas; d'où il conclut que son voleur était ensorcelé, et il s'en frotta les mains.

Cristoval de Garalde. *Voy.* Marissane.

Critomancie, divination qui se pratiquait par le moyen des viandes et des gâteaux. On considérait la pâte des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, et la farine d'orge qu'on répandait sur les victimes, pour en tirer des présages.

Crocodiles. Les Égyptiens modernes assurent que jadis les crocodiles étaient des animaux doux, et ils racontent de la manière suivante l'origine de leur férocité. Humeth, gouverneur d'Égypte sous Gisar Al-Mutacil, calife de Bagdad, ayant fait mettre en pièces l'image de plomb d'un grand crocodile (figure talismanique) que l'on avait trouvée en creusant les fondements d'un ancien temple de païens, à l'heure même de cette exécution les crocodiles sortirent du Nil, et ne cessèrent, depuis ce temps, de nuire par leur voracité[1]. *Voy.* Étoiles. Pline et Plutarque témoignent que les Égyptiens connaissent, par l'endroit où les crocodiles pondent



leurs œufs, jusqu'où ira le débordement du Nil. Mais il serait difficile, dit Thomas Brown, de comprendre comment ces animaux ont pu deviner un effet qui, dans ces circonstances, dépend de causes extrêmement éloignées, c'est-à-dire de la mesure des rivages dans l'Éthiopie. Les habitants de Thèbes et du lac Mœris rendaient un culte particulier aux crocodiles. Ils leur mettaient aux oreilles des pierres précieuses et des ornements d'or, et les nourrissaient de viandes consacrées. Après leur mort, ils les embaumaient et les déposaient en des urnes que l'on portait dans le labyrinthe qui servait de sépulture aux rois. Les Ombites poussaient même la superstition jusqu'à se réjouir de voir leurs enfants enlevés par les crocodiles. Mais ces animaux étaient en horreur dans le reste de l'Égypte, excepté à Tentiris ou Denderah, dont les habitants ne les redoutaient pas. Ceux qui les adoraient disaient que, pendant les sept jours consacrés aux fêtes de la naissance d'Apis, ils oubliaient leur férocité naturelle et ne faisaient aucun mal; mais que le huitième jour, après midi, ils redevenaient furieux.

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., liv. IV, ch. xxi, p. 417.

Croft (Élisabeth). Quand les Anglais apprirent que leur reine Marie Tudor, que l'on a si lâchement calomniée, allait épouser le roi d'Espagne Philippe II, ce fut parmi les réformés un grand effroi, et plusieurs intrigues surgirent pour empêcher cette union. Un certain Drack obtint d'une jeune fille nommée Élisabeth Croft, moyennant une somme d'argent, qu'elle se laisserait enfermer entre deux murs, et qu'au moyen de tuyaux dissimulés elle pourrait dire les paroles qu'on lui mettrait à l'oreille, ce qui se fit. Bientôt donc on apprit dans Londres qu'on entendait des voix qui venaient certainement du ciel, puisqu'on ne voyait absolument personne. La multitude accourut. La voix menaçait l'Angleterre des plus affreux désastres si la reine se mariait avec l'Espagnol; elle s'élevait avec fureur contre le Pape et contre l'Église romaine, et les réformés se pâmaient d'aise. Cette imposture dura plusieurs jours sans qu'on en soupçonnât le procédé, et il n'était bruit dans Londres que de l'ange qui parlait. Mais parmi les magistrats, quelques-uns étaient encore catholiques; ils soupçonnèrent un stratagème; on démolit le mur d'où sortait la voix, et on découvrit Élisabeth Croft. Il ne paraît pas qu'on l'ait punie, non plus que son suborneur, parce qu'ils avaient dans la foule de nombreux partisans.

Croix. Ce saint nom, qui est la terreur de l'enfer, ne devrait pas non plus figurer ici. Mais la superstition, qui abuse de tout, ne l'a pas respecté. Il y a des croix dans toutes les formules des grimoires, et aucun sorcier ne s'est jamais vanté de commander au moindre démon sans ce signe.

Les croix que les sorcières portent au cou et à leurs chapelets, et celles qui se trouvent aux lieux où se fait le sabbat, ne sont jamais entières, comme on le voit par celles que l'on découvre dans les cimetières infestés de sorciers et dans les lieux où les sabbats se tiennent. La raison en est, disent les démonomanes, que le diable ne peut approcher d'une croix intacte.

Croix (Épreuve de la). *Voy.* Épreuves.

Croix (Magdeleine de la). *Voy.* Magdeleine.

Cromeruach, idole principale des Irlandais, avant l'arrivée de saint Patrice en leur pays. L'approche du saint la fit tomber, disent les légendes, tandis que les divinités inférieures s'en-

foncèrent dans la terre jusqu'au menton. Suivant certains récits, en mémoire de ce prodige, on voit encore leurs têtes à fleur de terre dans une plaine qui ne se trouve plus.

Cromniomancie, divination par les oignons. Ceux qui la pratiquaient mettaient, la veille de Noël, des oignons sur un autel. Ils écrivaient sur les oignons le nom des personnes dont on voulait avoir nouvelle. L'oignon qui germait le plus vite annonçait que la personne dont il portait le nom jouissait d'une bonne santé.

Cette divination est encore en usage dans plusieurs cantons de l'Allemagne, parmi les jeunes filles, qui cherchent à savoir ainsi qui elles auront pour époux[1].

Croque-Mitaine, espèce d'ogre dont on épouvante à Paris les petits enfants indociles. Aujourd'hui que ses dents sont tombées, il se contente de les mettre au cachot et de leur donner le fouet, malgré les lumières du siècle. *Voy.* Babau.

Crucifixion au sabbat. On lit dans les déclarations de Madeleine Bavent, de la possession de Louviers, qu'au sabbat, où elle a assisté longtemps, elle a vu crucifier plusieurs fois des hosties consacrées, attachées à une croix et dont quelques-unes ont saigné. Une certaine nuit, celle du vendredi saint au samedi saint, elle vit une sorcière apporter un enfant nouveau-né, que l'on crucifia en lui clouant à une croix noire les pieds et les mains. On lui enfonça ensuite des clous autour de la tête en forme de couronne, et on lui perça le côté. Elle ajoutait que deux hommes qui étaient venus au sabbat en novices, ayant à ce sujet témoigné quelque sentiment d'horreur, furent crucifiés eux-mêmes et mis à mort. *Voy.* Louviers.

Crusembourg (Guy de), alchimiste. *Voy.* Pierre philosophale.

Cubomancie, divination par le moyen des dés. Auguste et Tibère avaient grande confiance en cette manière de consulter le sort. Les Grecs s'en servaient aussi. C'est à peu près la même chose que l'astragalomancie. *Voy.* ce mot.

Cuivre. Théocrite assure que le cuivre pur a naturellement la vertu de chasser les spectres et les fantômes ; c'est pourquoi les Lacédémoniens frappaient sur un chaudron toutes les fois qu'un de leurs rois venait à mourir.

Culte. Les démons recevaient un culte par tout l'univers avant le christianisme. Jupiter et les autres dieux n'étaient véritablement que des démons ; mais le diable a reçu un culte plus spécial de gens qui savaient bien qu'ils s'adressaient à lui et non à un dieu. Ainsi les sorciers au sabbat adorent le diable par son nom. Le culte qu'ils lui rendent consiste principalement à lui baiser le derrière, à genoux, avec une chandelle noire à la main, et à commettre ensuite tout le contraire de ce que prescrit l'Église.

Certains peuples de l'Afrique ne rendent aucun culte à Dieu, qu'ils croient bon, et font des sacrifices au diable pour la raison contraire. *Voy.* Kurdes.

Cunégonde, femme de Henri II, empereur d'Allemagne. Elle fut accusée d'adultère par des calomniateurs, et se purgea de l'accusation en marchant pieds nus, sans accident, sur des socs de charrue rougis au feu. *Voy.* Épreuves.

Cupai. *Voy.* Kupay.

Curdes. *Voy.* Kurdes.

Cureau de la Chambre, habile médecin, mort en 1669. On a de lui un *Discours sur les principes de la chiromancie et de la métoposcopie.* Paris, 1653, in-8°. On l'a aussi imprimé sous le titre de l'*Art de connaître les hommes.*

Curko, divinité des Prussiens avant leur conversion au christianisme. Elle était leur pourvoyeuse, et ils rendaient quelques honneurs à son image. Or cette image était une peau de chèvre élevée sur une perche de trois mètres et couronnée d'épis.

Curma. Du temps de saint Augustin, un paysan des environs d'Hippone, nommé Curma, mourut un matin et demeura deux ou trois jours sans sentiment. Comme on allait l'enterrer, il rouvrit les yeux et demanda ce qui se passait chez un autre paysan du voisinage qui, comme lui, se nommait Curma. On lui répondit que ce dernier venait de mourir à l'instant où lui-même était ressuscité. — Cela ne me surprend pas, dit-il ; on s'était trompé sur les noms : on vient de me dire que ce n'était pas Curma le jardinier, mais Curma le maréchal qui devait mourir. — Il raconta en même temps qu'il avait entrevu les enfers, et il mena depuis meilleure vie.

Curson. *Voy.* Pursan.

Curtius, fils d'un gladiateur romain. On dit qu'un spectre lui annonça ainsi sa mort : il avait accompagné en Afrique un lieutenant du gouverneur de ce pays conquis. Il vit un jour dans une galerie le spectre d'une femme de haute stature, qui lui dit qu'elle était l'Afrique, et qu'elle venait lui annoncer le bonheur. Elle l'assura qu'il aurait de grands honneurs à Rome ; qu'il reviendrait encore sur le sol africain, non plus comme valet, mais avec la qualité de commandant en chef, et qu'il y mourrait. Cette prédiction s'accomplit entièrement ; Curtius fut questeur, puis préteur ; il eut les priviléges du consulat, et fut envoyé comme gouverneur en Afrique ; mais en débarquant il se sentit frappé d'une maladie dont il mourut[1]. Il est très-probable que ce conte a été fait après coup. Pour un autre Curtius, *voy.* Dévouement.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance,* etc., traité V.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* liv. III, ch. xvi, p. 268.

Cwes. *Voy.* Chien.

Cyclopes, personnages fabuleux qui habitaient la Sicile dans la partie qui entoure l'Etna. Ils étaient forgerons; géants rudes et grossiers, anthropophages, ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. *Voy.* l'Odyssée.

Cylindres, sortes d'amulettes circulaires que les Perses et les Égyptiens portaient au cou, et qui étaient ornées de figures et d'hiéroglyphes.

Cymbale, c'est le nom que les sorciers donnent au chaudron dans lequel ils mangent leur soupe au lard parmi les fêtes du sabbat.

Cynanthropie. Ceux qui sont attaqués de cette espèce de frénésie se persuadent qu'ils sont changés en chiens. C'est, comme la bousanthropie, une nuance de l'état de loup-garou. *Voy.* Loups-garous.

Cynobalanes, nation imaginaire que Lucien représente avec des museaux de chien et montés sur des glands ailés.

Cynocéphale, singe que les Égyptiens nourrissaient dans leurs temples pour connaître le temps de la conjonction du soleil et de la lune. On était persuadé que, dans cette circonstance, l'animal devenu aveugle refusait toute nourriture. Son image, placée sur les clepsydres, était purement hiéroglyphique. On prétendait qu'à chaque heure du jour le cynocéphale criait très-exactement. *Voy.* Loups-garous.

Cyprien (saint). Avant de se convertir au christianisme, saint Cyprien s'occupait de magie. On voit dans ses *Actes*, écrits par Siméon Métaphraste, qu'il évoquait les démons, et que ce furent les épreuves qu'il fit de leur impuissance contre le simple signe de la croix qui l'amenèrent à la foi chrétienne.

Cyrano de Bergerac, écrivain remarquable du dix-septième siècle. On trouve dans ses œuvres deux *lettres très-originales sur les sorciers.* Nous n'avons pas besoin d'indiquer ses histoires des *empires du soleil et de la lune.* Il a fait aussi un voyage aux enfers; c'est une pure plaisanterie [1].

D

Dabaïda. Les naturels de Panama ont une idole de ce nom, qui était née de race mortelle et qu'on déifia après sa mort. Quand il tonne ou qu'il fait des éclairs, c'est Dabaïda qui est fâchée; alors on brûle des esclaves en son honneur.

Dactyles, génies phrygiens du genre des cabires; ils enseignèrent aux hommes l'art de forger le fer, si on veut bien en croire la mythologie grecque.

Dactylomancie, divination qui se pratiquait au moyen de bagues ou anneaux fondus sous l'aspect de certaines constellations, et auxquels étaient attachés des charmes et des caractères magiques. C'est, dit-on, avec un de ces anneaux que Gygès se rendait invisible en tournant le chaton dans sa main. Clément d'Alexandrie parle de deux anneaux que possédaient les tyrans de la Phocide, et qui les avertissaient, par un son, du temps propre à certaines affaires; ce qui ne les empêcha pas de tomber dans les griffes du démon, lequel leur tendait un piége par ses artifices [1].

Dadjal ou **Deggial**, nom de l'Antechrist chez les Chaldéens et chez les mahométans; il signifie dans leur langue le menteur et l'imposteur par excellence.

Dagobert Ier, roi de France, mort en 638, à l'âge de trente-sept ans. Une vieille légende établit qu'après qu'il fut mort un bon ermite, nommé Jean, qui s'était retiré dans une petite île voisine des côtes de la Sicile, vit en songe, sur la mer, l'âme du roi Dagobert enchaînée dans une barque, et des démons qui la maltraitaient en la conduisant vers l'Etna, où ils devaient la précipiter. On croyait autrefois que le cratère de ce volcan était une des entrées de l'enfer, et il n'est pas encore vérifié que ce soit une erreur. L'âme appelait à son secours saint Denis, saint Maurice et saint Martin, que le roi, en son vivant, avait fort honorés, parce qu'un jour qu'il avait offensé son père ils lui avaient promis leur appui, dans une vision. Les trois saints descendirent, revêtus d'habits lumineux, assis sur un nuage brillant. Ils arrêtèrent les malins esprits, leur enlevèrent la pauvre âme et l'emportèrent [2]. Un monument curieux, le tombeau de Dagobert, sculpté au temps de saint Louis, retrace naïvement ces circonstances. La principale façade est divisée en trois bandes. Dans la première on voit quatre démons (deux ont des oreilles d'âne) qui emmènent l'âme du roi dans une barque; la seconde représente saint Denis, saint Maurice et saint Martin, accompagnés de deux anges, avec un bénitier; ils chassent les démons. Sur la troisième bande, on voit l'âme qui s'enlève, et une main généreuse sort d'un nuage pour l'accueillir. Les farceurs ont glosé sur cette poésie du moyen âge, sur cette légende et sur le monu-

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, traité V, p. 261.

[1] Voyez les *Légendes de l'autre monde.*

[2] *Gesta Dagoberti regis*, etc.

ment, qui est toujours dans l'église de Saint-Denis. Mais quel mal y a-t-il donc dans ces récits que l'Église n'a jamais imposés, et qui sont au moins des fleurs? Ce qu'il y a de mal, c'est que ces fleurs tombent quelquefois devant des pourceaux.



Vision de Dagobert

Dagon, démon de second ordre, boulanger et grand panetier de la cour infernale. On le trouve figurant dans la possession d'Auxonne. Les Philistins l'adoraient sous la forme d'un monstre réunissant le buste de l'homme à la queue du poisson. Ils lui attribuaient l'invention de l'agriculture, qu'on a attribuée à tant d'autres. On lit dans le premier livre des Rois que, les Philistins s'étant rendus maîtres de l'arche du Seigneur, et l'ayant placée à Azot dans leur temple, où se trouvait l'idole de Dagon, on vit le lendemain cette idole mutilée, et sa tête avec ses deux mains sur le seuil de la porte. « Depuis lors, dit l'auteur sacré, les sacrificateurs de Dagon et tous ceux qui entraient dans son temple ne marchaient plus sur le seuil de cette porte. » Au Pégu on regarde Dagon comme le Dieu créateur, et on croit là que, quand les kiakias auront détruit ce monde, Dagon ou Dagoun en fera paraître un autre qui sera bien plus beau et beaucoup plus agréable.

Dahman est chez les Persans le génie qui reçoit et protége les âmes des morts, et il les place comme elles l'ont mérité.

Dahut. *Voy.* Is.

Damnetus ou **Damachus**, loup-garou de l'antiquité. On conte qu'ayant mangé le ventre d'un petit enfant sacrifié à Jupiter Lycien en Arcadie, il fut changé en loup. Mais il reprit sa première forme au bout de dix ans. Il remporta même, depuis, le prix de la lutte aux jeux Olympiques [1].

Danaké. C'est le nom de l'obole que l'on plaçait chez les païens sous la langue des morts, et qu'ils donnaient à Charon pour leur passage dans sa barque.

Daniel, l'un des quatre grands prophètes. On lui attribue un traité apocryphe de l'*Art des songes*. Les Orientaux le regardent aussi comme l'inventeur de la géomancie.

Danis, sorcier du dernier siècle, qui fut accusé d'avoir ensorcelé un jeune homme de Noisy le Grand, en 1705. Ce fait est rapporté longuement dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du père Lebrun, qui pense qu'il pourrait bien y avoir là de la sorcellerie. D'autres croient que le

1 Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IV, disc. III, p. 267.

jeune homme ensorcelé n'avait que des hallucinations. Le magnétisme, dont on commence à comprendre la puissance, pourrait donner raison au père Lebrun, comme il explique maintenant beaucoup de maléfices qu'on niait, contre tous les témoignages, il n'y a pas encore trente ans[1].

Danse de saint Guy, danse épidémique qui gagnait au moyen âge des populations tout entières, et que les uns attribuaient à un châtiment de Dieu, les autres à l'obsession des démons; et cela à propos d'un ménétrier qu'on voulait mettre à mort injustement, et qui amena sa délivrance en faisant danser les masses[2]. On en chercha la guérison à Echternach, en Luxembourg, devant les reliques vénérées de saint Willibrord, et le souvenir de ce singulier phénomène y est toujours vivant. Ces danses eurent lieu au quatorzième siècle surtout. On croyait ces danseurs possédés, parce qu'ils dansaient malgré eux et qu'ils se disaient frappés souvent de visions merveilleuses. Au reste on ne les guérit que par des exorcismes.



Le ménétrier d'Echternach.

Danse des Esprits. Olaüs Magnus, au troisième livre de son *Histoire des peuples septentrionaux*, écrit qu'on voyait encore de son temps, en beaucoup de ces pays-là, des esprits et fantômes dansant et sautant, principalement de nuit, au son de toutes sortes d'instruments de musique. Cette danse est appelée par les gens du pays *chorea elvarum* (danse des elfes). Saxon le Grammairien fait mention de ces danses fantastiques dans son *Histoire de Danemark*. Pomponius Mela, dans sa description de l'Ethiopie, dit qu'on a vu quelquefois, au delà du mont Atlas, des flambeaux, et entendu des flûtes et clochettes, et que le jour venu on n'y trouvait plus rien[1]. On ajoutait que les fantômes faisaient danser ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, lesquels ne manquaient pas de se tenir pour avertis qu'ils mourraient bientôt. On ne rencontre plus guère de ces choses-là.

Danse des fées. On prétendait chez nos pères que les fées habitaient les forêts désertes, et qu'elles venaient danser sur la gazon au clair de lune. *Voy.* Fées.

Danse des géants. Merlin, voulant faire une galanterie de courtisan, fit venir, dit-on, d'Irlande en Angleterre, des rochers qui prirent la figure de géants, et s'en allèrent en dansant former un trophée pour le roi Ambrosius. C'est ce qu'on appela la danse des géants. Des écrivains soutenaient, il n'y a pas longtemps, que ces rochers dansaient encore à l'avénement des rois d'Angleterre.

Danse des morts. L'origine des danses des morts, dont on fit le sujet de tant de peintures, date du moyen âge; elles ont été longtemps en vogue. D'abord on voyait fréquemment, pendant le temps du carnaval, des masques qui représentaient la mort ; ils avaient le privilége de danser avec tous ceux qu'ils rencontraient en les prenant par la main, et l'effroi des personnes qu'ils forçaient de danser avec eux amusait le public. Bientôt ces masques eurent l'idée d'aller dans les cimetières exécuter leur danse en l'honneur des trépassés. Ces danses devinrent ainsi un effrayant exercice de dévotion ; elles étaient accompagnées de sentences lugubres, et l'on ne sait pourquoi alors elles prirent le nom de *danses macabres*. On fit des images de ces danses qui furent révérées par le peuple. Ces danses macabres se multiplièrent à l'infini au quinzième et au seizième siècle : les artistes les plus habiles furent employés à les peindre dans les vestibules des couvents et sur les murs des cimetières. La danse des morts de Bâle fut d'abord exécutée dans cette



[1] Voyez les *Légendes infernales*.

[2] Voyez dans les *Légendes des Commandements de Dieu* le *Ménétrier d'Echternach*.

[1] Taillepied, *Psychologie*, p. 175.

ville en 1435 par l'ordre du concile qui y était rassemblé. Ce qui l'a rendue célèbre, c'est qu'elle fut ensuite refaite par Holbein. « L'idée de cette danse est juste et vraie, disait il y a quelque temps M. Saint-Marc Girardin. Ce monde-ci est un grand bal où la mort donne le branle. On danse plus ou moins de contredanses, avec plus ou moins de joie; mais cette danse enfin, c'est



Danse des fées.

toujours la mort qui la mène : et ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? Des mourants à plus ou moins long terme.

» Je connais deux danses des morts, poursuit le même écrivain : l'une à Dresde, dans le cimetière au delà de l'Elbe; l'autre en Auvergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge



Danse des fées.

chaque jour. Dans ces deux danses des morts, la mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers : il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la mort les entraîne tous après elle. Ces deux danses des morts expriment l'idée populaire de la manière la plus

simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse *Danse des morts* du cloître des dominicains à Bâle; c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques. Il en reste au musée de Bâle quelques débris et des miniatures coloriées. La danse d'Holbein n'est pas, comme celles de Dresde et de la Chaise-Dieu, une chaîne continue de danseurs menés par la mort; chaque danseur a sa mort costumée d'une façon différente, selon l'état du mourant. De cette manière, la danse d'Holbein est une suite d'épisodes réunis dans le même cadre. Il y a quarante et une scènes dans le drame d'Holbein, et dans ces quarante et une scènes une variété infinie. Dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression : Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir.



» Holbein costume le laid et vilain squelette sous lequel nous nous figurons la mort, et il le costume de la façon du monde la plus bouffonne, exprimant, par les attributs qu'il lui donne, le caractère et les habitudes du personnage qu'il veut représenter. Chacun de ses tableaux est un chef-d'œuvre d'invention. — Il est incroyable avec quel art il donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à ces figures décharnées. Tous ses morts vivent, pensent, respirent; tous ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards et les couleurs de la vie.

» Holbein avait ajouté à l'idée populaire de la Danse des morts : le peintre inconnu du pont de Lucerne a ajouté aussi à la danse d'Holbein. Ce ne sont pas des peintures de prix que les peintures du pont de Lucerne; mais elles ont un mérite d'invention fort remarquable. Le peintre a représenté, dans les triangles que forment les poutres qui soutiennent le toit du pont, les scènes ordinaires de la vie, et comment la mort les interrompt brusquement.

» Dans Holbein, la mort prend le costume et

les attributs de tous les états, montrant par là que nous sommes tous soumis à sa nécessité. Au



pont de Lucerne, la mort vit avec nous. Faisons-nous une partie de campagne, elle s'habille en cocher, fait claquer son fouet; les enfants rient et petillent : la mère seule se plaint que la voiture va trop vite. Que voulez-vous! c'est la mort qui conduit, elle a hâte d'arriver. Allez-vous au bal, voici la mort qui entre en coiffeur, le peigne à la main. « Hâtez-vous, dit la jeune fille, hâtez-vous! je ne veux pas arriver trop tard. — Je ferai vite! » Elle fait vite; car à peine a-t-elle touché du bout de son doigt décharné le front de la danseuse, que ce front de dix-sept ans se dessèche aussi bien que les fleurs qui devaient le parer.

» Le pont de Lucerne nous montre la mort à nos côtés et partout : à table, où elle a la serviette autour du cou, le verre à la main, et porte des santés; dans l'atelier du peintre, où, en garçon barbouilleur, elle tient la palette et broie les couleurs; dans le jardin, où, vêtue en jardinier, l'arrosoir à la main, elle mène le maître voir si ses tulipes sont écloses; dans la boutique,



où en garçon marchand, assise sur des ballots d'étoffe, elle a l'air engageant et appelle les pratiques; dans le corps de garde, où, le tambour en main, elle bat le rappel; dans le carrefour, où, en faiseur de tours, elle rassemble les badauds; au barreau, où, vêtue en avocat, elle prend des conclusions : le seul avocat (dit la légende en mauvais vers allemands placés au bas de chaque tableau) qui aille vite et qui gagne toutes ses causes; dans l'antichambre du ministre, où, en solliciteur, l'air humble et le dos courbé, elle présente une pétition qui sera écoutée; dans le combat, enfin, où elle court en tête des bataillons, et pour se faire suivre elle s'est noué le drapeau autour du cou... »

Danse des tables. *Voy.* TABLES TOURNANTES.

Danse du sabbat. Pierre Delancre assure que les danses du sabbat rendent les hommes furieux et font avorter les femmes. Le diable, dit-on, apprenait différentes sortes de danses aux sorciers de Genève. Ces danses étaient fort rudes, puisqu'il se servait de verges et de bâtons comme ceux qui font danser les animaux. Il y avait dans ce pays une jeune femme à qui le diable avait donné une baguette de fer qui avait la vertu de faire danser les personnes qu'elle touchait. Elle se moquait des juges durant son procès, et leur protestait qu'ils ne pourraient la faire mourir; mais elle déchanta [1].



Les démons [2] dansent avec les sorcières, en

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, disc. IV, p. 204.

[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. IV.

forme de bouc ou de tout autre animal. On danse généralement en rond au sabbat, dos à dos, rarement seul ou à deux. Il y a trois branles: le premier se nomme le branle à la bohémienne; le second s'exécute comme celui de nos artisans dans les campagnes, c'est-à-dire en sautant toujours le dos tourné; dans le troisième branle, on se place tous en long, se tenant par les mains et avec certaine cadence, à peu près comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui le galop. On exécute ces danses au son d'un petit tambourin, d'une flûte, d'un violon ou d'un autre instrument que l'on frappe avec un bâton. C'est la seule musique du sabbat. Cependant des sorciers ont assuré qu'il n'y avait pas de concerts au monde mieux exécutés...

Danse du soleil. C'est une croyance encore répandue dans beaucoup de villages que le soleil danse le jour de Pâques. Mais cette gracieuse tradition populaire n'est que de la poésie, comme les trois soleils qui se lèvent sur l'horizon le matin de la Trinité.

Dante, le plus grand poëte de l'Italie, mort en 1321, a fait dans sa *Divina Comedia* une description prodigieuse, en trente-trois chants, de l'enfer et une autre du purgatoire. Mais il ne faut chercher là qu'une grande poésie. M. E. Aroux, dans son livre intitulé l'*Hérésie du Dante,* a voulu démontrer que Dante était attaché à l'hérésie vaudoise, qui entraîna tant d'imaginations au treizième siècle; c'est douteux.

Daphnéphages, devins qui, avant de répondre aux questions qu'on leur faisait, mangeaient des feuilles de laurier, parce que, cet arbre étant consacré à Apollon, ils se croyaient de la sorte inspirés de ce dieu.

Daphnomancie, divination par le laurier. On en jetait une branche dans le feu; si elle petillait en brûlant, c'était un heureux présage; mais si elle brûlait sans faire de bruit, le pronostic était fâcheux.

Dards magiques. Les Lapons, qui passaient autrefois pour de grands sorciers et qui le sont à présent bien peu, lançaient, dit-on, des dards de plomb longs d'un doigt contre leurs ennemis absents, et croyaient leur envoyer avec ces dards enchantés des maladies et des douleurs violentes. *Voy.* Tyre.

Daroudji. C'est le nom que les Persans donnent à la troisième classe de leurs mauvais génies.

Darvands, mauvais génies en Perse, opposés aux amschaspands.

Daugis, auteur peu connu d'un livre contre les sorciers intitulé *Traité sur la magie, le sortilége, les possessions, obsessions et maléfices*, où l'on en démontre la vérité et la réalité; avec une méthode sûre et facile pour les discerner, et les règlements contre les devins, sorciers, magiciens, etc. Paris, in-12, 1732.

Dauphin. On ne sait pas trop sur quoi est fondée cette vieille croyance populaire, que le dauphin est l'ami de l'homme. Les anciens le connaissaient si imparfaitement, qu'on l'a presque toujours représenté avec le dos courbé en arc, tandis qu'il a le dos plat comme les autres poissons, à moins que nous ne donnions le nom de dauphin à un poisson qui ne serait pas celui des anciens. Il y a des races perdues. On trouve dans Élien et dans d'autres naturalistes des enfants qui se promènent en mer à cheval sur des dauphins apprivoisés; ce sont de ces merveilles qui ne sont plus faites pour nous. — On sait que le dauphin est le symbole de la rapidité : et c'est dans un sens emblématique, pour rappeler qu'il faut se hâter avec prudence, qu'on a peint le dauphin entortillé à une ancre; car il est faux que par affection pour l'homme il la conduise au fond de la mer, comme le contaient nos pères [1].

Dauphiné, ancienne province de France qui, dès le quatorzième siècle, attaquée dans sa foi, ainsi que les Cévennes, par diverses bandes hérétiques, accueillit rapidement le calvinisme, et lors de la révocation de l'édit de Nantes, devint le théâtre de phénomènes extraordinaires où se glissa vite la magie. Il s'éleva là des *écoles de prophètes,* qui, dans des extases et des transports, disaient et faisaient des choses tout à fait excentriques. Un nommé Serre ou Duserre était le gouverneur et le maître de l'école de prophétie. Quelques-uns de ses élèves se firent un nom, entre autres Gabriel Astier et une jeune fille (car il y avait prophètes et prophétesses) nommée Isabelle, connue sous le nom de la belle Isabeau. Des ministres protestants se mêlaient à cet ébranlement; Jurieu lui-même prophétisa. Il fallut envoyer des troupes pour abattre cette tempête qui devenait menaçante. Isabeau se convertit; et la répression, que les réformés ont fort noircie, se fit avec modération [2]. On a appelé ces singuliers rebelles *camisards*, à cause de leur manière de se reconnaître dans leurs réunions secrètes : ils se mettaient une chemise par-dessus leurs habits.

David. Selon les Orientaux, ce prophète-roi se faisait obéir des poissons, des oiseaux et des pierres; ils ajoutent que le fer qu'il tenait dans ses mains s'amollissait, et que les larmes qu'il versa pendant les quarante jours qu'il pleura son péché faisaient naître des plantes. Adam, disent les musulmans, avait donné soixante ans de la durée de sa vie pour prolonger celle de David, dont il prévoyait le règne glorieux.

David, prêtre apostat, mêlé à la possession de

[1] Brown, *Des erreurs populaires*, liv. V, ch. II.

[2] Voyez, dans les *Légendes infernales,* les *Prophètes du Dauphiné.* M. Hippolyte Blanc a donné récemment une curieuse et très-intéressante histoire de ces faits, sous ce titre: *De l'inspiration des camisards,* in-12, 1860, à Paris, chez Henri Plon.

Louviers par ses relations avec Madeleine Bavent. Il eut une mort subite.

David Georges, vitrier de Gand, qui en 1525 se mit à courir les Pays-Bas, en disant qu'il était le Messie envoyé sur la terre pour remplir le ciel, qui avait beaucoup trop de vide. On le signala comme un fou dangereux; mais il changeait de nom pour se mettre à couvert des poursuites. Il ensorcelait les esprits, dit Delancre, tandis que les autres sorciers ensorcelaient les corps. Au bout de treize ans qu'il séjourna à Bâle, il mourut. Ses disciples furent étonnés de sa mort, car ils le croyaient immortel : cependant il leur avait prédit qu'il ressuciterait trois jours après son trépas. Ce qui n'eut pas lieu [1]; et ses restes furent brûlés en 1559.

David Jones. Les matelots anglais appellent de ce nom le mauvais génie qui préside à tous les esprits malfaisants de la mer. Il est dans tous les ouragans; on l'a vu quelquefois d'une taille gigantesque, montrant trois rangs de dents aiguës dans sa bouche énorme, ouvrant de grands yeux effrayants et de larges narines, d'où sortaient des flammes bleues.

Deber. Des théologiens hébreux disent que Deber signifie le démon qui offense la nuit; et Cheteb ou Chereb, celui qui offense en plein midi.

Decarabia. *Voy.* Carabia.

Décius (Publius). Pendant la guerre des Romains contre les Latins, les consuls Publius Décius et Manlius Torquatus, campés près du Vésuve, eurent tous deux le même songe dans la même nuit : ils virent en dormant un homme d'une figure haute, qui leur dit que l'une des deux armées devait descendre chez les ombres, et que celle-là serait victorieuse dont le général se dévouerait aux puissances de la mort.

Le lendemain les consuls, s'étant raconté leur songe, firent un sacrifice pour s'assurer encore de la volonté des dieux, et les entrailles des victimes confirmèrent ce qu'ils avaient vu. Ils convinrent donc entre eux que le premier qui verrait plier ses bataillons s'immolerait au salut de la patrie.

Quand le combat fut engagé, Décius, qui vit fléchir l'aile qu'il commandait, se dévoua, et avec lui toute l'armée ennemie aux dieux infernaux, et se précipita dans les rangs des Latins, où il reçut la mort en assurant à Rome une victoire éclatante [2].

Si ce double songe des consuls et les présages des victimes publiés dans les deux armées n'étaient qu'un coup de politique, le dévouement de Décius était un acte de patriotisme bien grand, même chez les Romains.

Decremps, escamoteur du dernier siècle, qui publia un *Traité de la magie blanche*.

[1] Voyez l'histoire de David Georges, dans les *Légendes infernales*.
[2] Tite-Live et Valère-Maxime.

Dedshail, le diable chez plusieurs tribus arabes.

Dée (Jean), savant fou, né à Londres en 1527. Il s'occupa de cabale, d'alchimie et d'astrologie. La reine Élisabeth le tira de sa misère et l'appela *son philosophe*. Il a laissé quelques écrits que Casaubon a publiés. Mort en 1607.

Déification. Vespasien, se voyant sur le point de mourir, dit à ses amis, par une assez fine raillerie de l'adulation des Romains, qui déifiaient leurs empereurs après la mort : « Je sens que je deviens dieu. »

Deiphobe, sibylle de Cumes. *Voy.* Sibylles.

Déisme. Le déisme n'est autre chose que la religion de la nature matérielle, mais en niant tout dans le surnaturel : cette triste et froide doctrine n'explique rien, ne produit rien, ne mène à rien.

Déjections. Le médecin de Haën, dans le dernier chapitre de son *Traité de la magie*, dit que si l'on voit sortir de quelques parties que ce soit du corps humain, sans lésion considérable, des choses qui naturellement ne peuvent y entrer, comme des couteaux, des morceaux de verre, du fer, de la poix, des touffes de crin, des os, des insectes, de grosses épingles tordues, des charbons, etc., on doit attribuer tout cela au démon et à la magie. *Voy.* Excréments.

Delancre (Pierre), démonographe renommé, né à Bordeaux dans le seizième siècle. Il fut chargé d'instruire le procès de quantités de vauriens accusés de sortiléges. Dans ces travaux il demeura convaincu de toutes les abominations du sabbat et des sorciers. Il mourut à Paris vers 1630. On a de lui deux ouvrages recherchés sur ces matières.

1° *L'incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, où il est amplement et curieusement traité de la vérité ou illusion du sortilége, de la fascination, de l'attouchement, du scopélisme, de la divination, de la ligature ou liaison magique, des apparitions et d'une infinité d'autres rares et nouveaux sujets, par P. Delancre, conseiller du roi en son conseil d'État. Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° de près de 900 pages, assez rare, dédié au roi Louis XIII, divisé en dix traités.

Dans le premier traité, l'auteur prouve que tout ce qu'on dit des sorciers est véritable. Le second, intitulé *de la Fascination*, démontre que les sorcières ne fascinent, en ensorcelant, qu'au moyen du diable. Par le troisième traité, consacré à l'*attouchement*, on voit ce que peuvent faire les sorciers par le toucher, bien plus puissant que le regard. Le traité quatrième, où il s'agit du *scopélisme*, nous apprend que par cette science secrète on maléficie les gens en jetant simplement des pierres charmées dans leur jardin. Le magnétisme explique aujourd'hui la plupart de ces prodiges. Le traité suivant détaille toutes les divinations. Au sixième traité, on s'instruit de

tout qui tient aux ligatures. Le septième roule sur les apparitions. L'auteur, qui ne doute peut-être pas assez, en rapporte beaucoup. Il tombe, dans le huitième traité, sur les juifs, les apostats et les athées. Dans le neuvième, il s'élève contre les hérétiques, dont l'apparition dans tous les temps a produit en effet des fanatismes plus ou moins absurdes ou abominables. Il se récrie, dans le dernier traité, contre l'incrédulité et mécréance des juges en fait de sorcellerie. Le tout est suivi d'un recueil d'*arrêts notables* contre les sorciers.

2° *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, où il est amplement traité de la sorcellerie et des sorciers; livre très-curieux et très-utile, avec un discours contenant la procédure faite par les inquisiteurs d'Espagne et de Navarre à cinquante-trois magiciens, apostats, juifs et sorciers, en la ville de Logrogne, en Castille, le 9 novembre 1610; en laquelle on voit combien l'exercice de la justice en France est plus juridiquement traité et avec de plus belles formes qu'en tous autres empires, royaumes, républiques et États, par P. Delancre, conseiller du roi au parlement de Bordeaux; Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° d'environ 800 pages [1], très-recherché, surtout lorsqu'il est accompagné de l'estampe qui représente les cérémonies du sabbat.

Cet ouvrage est divisé en six livres; le premier contient trois discours sur l'inconstance des démons, le grand nombre des sorciers et le penchant des femmes du pays de Labourd pour la sorcellerie. Le second livre traite du sabbat en cinq discours. Le troisième roule sur la même matière et sur les pactes des sorciers avec le diable, pareillement en cinq discours. Le quatrième livre, qui contient quatre discours, est consacré aux loups-garous; le livre cinquième, en trois discours, aux superstitions et apparitions; et le sixième, aux prêtres sorciers, en cinq discours.

Tout ce que ces ouvrages présentent de curieux tient sa place dans ce dictionnaire.

Delangle (Louis), médecin espagnol et grand astrologue. On raconte qu'il prédit au roi de France Charles VII la journée de Frémigny en 1450; il prédit aussi, selon quelques auteurs, l'emprisonnement du petit prince de Piémont, ainsi que la peste de Lyon l'année suivante. On l'accusa de superstition, quoiqu'il ne se dît qu'astrologue. Le roi le retint à quatre cents livres de pension et l'envoya pratiquer sa science à Lyon. Il fit plusieurs livres et traduisit d'espagnol en latin les *Nativités*, de Jean de Séville. On ajoute qu'il prévit le jour de sa mort. Il fit faire, dit-on, quinze jours d'avance son service, que l'on continua jusqu'à l'heure marquée où en effet il mourut [2].

Delphes (l'oracle de). Diodore de Sicile nous apprend l'origine des merveilles qu'on en a contées.

[1] Il y a une préface de Jean d'Espagnet.

[2] Ancien manuscrit de la bibliothèque du roi, rapporté à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

Il arriva un jour que des chèvres s'étant approchées sur le Parnasse d'un trou d'où sortait une exhalaison forte, elles se mirent à danser. La nouveauté de la chose et l'ignorance où l'on était de la vertu naturelle de ces vapeurs firent croire qu'il y avait là-dessous du merveilleux, et que sans doute ce trou était la demeure de quelque dieu (ou démon), dont on ne devait pas négliger les inspirations. Il n'en fallut pas plus : on y bâtit un temple, on y institua un oracle, des prêtres, une pythie, des cérémonies. L'exhalaison qui montait à la tête de la prêtresse l'agitait violemment : c'était, comme le remarque Benjamin Binet, l'inspiration du dieu qui la saisissait. Elle parlait sans se faire comprendre : c'était le dieu qui combattait ses facultés. Elle revenait à elle-même et prononçait l'oracle : c'était le dieu qui, devenu le maître, parlait par son organe. La force de l'exhalaison était quelquefois si violente qu'elle faisait mourir la pythie. Plutarque en cite un exemple.

Delrio (Martin-Antoine), né à Anvers en 1551, savant jésuite, auteur d'un livre intitulé *Recherches magiques* [1], en six livres, où il est traité soigneusement des arts curieux et des vaines superstitions; in-4°, Louvain, 1599, souvent réimprimé. Ce livre célèbre, qui eut dans son temps beaucoup de vogue, a été abrégé et traduit en français par André Duchesne, Paris, in-4° et in-8°, 2 vol., 1611, très-recherché. L'auteur se montre généralement plus éclairé que la plupart des écrivains de son siècle. Son ouvrage est divisé en six livres; le premier traite de la magie en général, naturelle et artificielle, et des prestiges; le second, de la magie infernale; le troisième, des maléfices; le quatrième, des divinations et prédictions; le cinquième, des devoirs du juge et de la manière de procéder en fait de sorcellerie; le sixième, des devoirs du confesseur et des remèdes permis ou prohibés contre la sorcellerie. En général, ces disquisitions magiques sont un recueil de faits bizarres, mêlés de raisonnements et de citations savantes.

Déluge. *Voy.* Is [2].

Démence. *Voy.* Possession.

Démocrite, philosophe célèbre qui florissait en Grèce environ trois cents ans après la fondation de Rome. Les écrivains du quinzième et du seizième siècle l'ont accusé de magie; quelques-uns lui ont même attribué un traité d'alchimie. Psellus prétend qu'il ne s'était crevé les yeux qu'après avoir *soufflé* tout son bien à la recherche de la pierre philosophale. La cécité de Démocrite a embarrassé bien des personnes. Tertullien dit qu'il se priva de la vue parce qu'elle était pour lui une occasion de mauvaises convoitises. Plu-

[1] *Disquisitionum magicarum libri sex*, etc., auctore Martino Delrio, etc.

[2] Pour le déluge universel, voyez les *Légendes de l'Ancien Testament*.

tarque pense que c'était pour philosopher plus à son aise, et c'est le sentiment le plus répandu, quoiqu'il soit aussi dénué de fondement que les autres. Démocrite ne fut point aveugle, si l'on en croit Hippocrate, qui raconte qu'appelé par les Abdéritains pour guérir la folie prétendue de ce philosophe, il le trouva occupé à la lecture de certains livres et à la dissection de quelques animaux, ce qu'il n'eût point fait s'il eût été aveugle.

De jeunes Abdéritains, sachant que Démocrite s'était enfermé dans un sépulcre écarté de la ville pour philosopher, s'habillèrent un jour en démons avec de longues robes noires et des masques hideux; puis ils l'allèrent trouver et se mirent à danser autour de lui; Démocrite n'en parut pas effrayé; il ne leva pas même les yeux de dessus son livre et continua d'écrire [1]. Il riait de tout, nous dit-on, mais son rire était moral, et il voyait autrement que les hommes dont il se moquait. Croyons donc, avec Scaliger, qu'il était aveugle moralement, *quod aliorum more oculis non uteretur*.

On a dit qu'il entendait le chant des oiseaux, et qu'il s'était procuré cette faculté merveilleuse en mangeant un serpent engendré du sang mélangé de certains oisillons; mais que n'a-t-on pas dit! On a dit aussi qu'il commerçait avec le diable, parce qu'il vivait solitaire.

Démogorgon, adoré en Arcadie, a laissé une curieuse histoire. Il était enfoui au milieu de la terre, alors inerte, et il s'y ennuyait, car il n'avait pour compagnon que le chaos. Il s'avisa donc de se faire une petite voiture en forme de sphère; il la lança et se mit dessus. Comme elle tournait toujours circulairement, son excursion forma le ciel. Ayant rencontré le feu en chemin, il en fit le soleil, et pièce à pièce il construisit ce monde. Voilà un des dogmes des païens.

Démon barbu. *Voy.* Barbu.

Démoniaques. *Voy.* Possédés.

Démonocratie, gouvernement des démons, influence immédiate des esprits malfaisants, religion de quelques peuplades américaines, africaines, asiatiques, sibériennes, kamtschadales, etc., qui révèrent le diable avant tout, comme par exemple les Kurdes.

Démonographie, histoire et description de ce qui regarde les démons. On appelle démonographes les auteurs qui écrivent sur ce sujet, comme Boguet, Delancre, Leloyer, Wierus, etc.

Démonolâtrie, culte des démons. On a publié à Lyon vers 1819 un volume in-12 intitulé *Superstitions et démonolâtrie des philosophes*. Ce livre a été un peu bafoué, quoiqu'il contienne de très-bonnes choses et de sérieuses vérités. Il est certain que chez nous-mêmes, qui sommes si fiers de nos lumières et de nos progrès, le démon compte encore d'innombrables serviteurs. Qu'on lise les savantes pages de *la Mystique divine, naturelle et diabolique* de Görres, on y verra qu'aujourd'hui, au moment où ces lignes se lisent, il y a sur notre sol, dans les bas-fonds de la société, une foule de démonolâtres ou adorateurs du démon, qui lui rendent un culte ténébreux, qui se donnent et se livrent à lui et qui agissent en conséquence. C'est du reste la suite logique et constante de toutes les ères philosophiques.

Démonologie, discours et traités sur les démons. Pour la démonologie du roi Jacques, *voy.* ce nom. *Voy.* aussi Walter Scott.

Démonomancie, divination par le moyen des démons. Cette divination a lieu par les oracles qu'ils rendent ou par les réponses qu'ils font à ceux qui les évoquent.

Démonomanie, manie de ceux qui croient sans réserve à tout ce qu'on raconte sur les démons et les sorciers, comme Boguet, Leloyer, Delancre, Wierus, etc. Un ouvrage de Bodin porte le titre de *Démonomanie des sorciers;* mais là ce mot signifie diablerie. *Voy.* Bodin.

Démons. Ce que nous savons d'exact sur les démons se borne à ce que nous en enseigne l'Église: que ce sont des anges tombés, qui, privés de la vue de Dieu depuis leur révolte, ne respirent plus que le mal et ne cherchent qu'à nuire. Ils ont commencé leur règne sinistre par la séduction de nos premiers pères; ils continuent de lutter contre les anges fidèles qui nous protégent, et ils triomphent de nous quand nous ne leur résistons pas avec courage, oubliant de nous appuyer sur la grâce de Dieu. On ne peut nier leur existence sans tomber dans l'absurde et dans l'inexplicable. Lock, Clarke, Leibniz, Newton, toutes les têtes solides ont compris l'impossibilité de cette négation.



[1] Leloyer, *Histoire des spectres* ou *Apparition des esprits*, liv. I, ch. IX, p. 80.

Nous ne pouvons faire ici un traité dogmatique sur les démons. Nous devons nous borner à rapporter les opinions bizarres et singulières auxquelles ces êtres maudits ont donné de l'intérêt. Les païens admettaient trois sortes de démons, les bons, les mauvais et les neutres. Mais ils appelaient démon tout esprit. Nous entendons par démon un ange de ténèbres, un esprit mauvais. Presque toutes les traditions font remonter l'existence des démons plus loin que la création de l'homme. La chute des anges a eu lieu en effet auparavant. Parmi les Juifs, Aben-Esra prétend qu'on doit fixer cette chute au second jour de la création. Ménassé Ben-Israël, qui suit la même opinion, ajoute qu'après leur chute, Dieu les plaça dans les nuages et leur donna le pouvoir d'habiter l'air inférieur [1].

Origène et quelques philosophes soutiennent que les bons et les mauvais esprits sont beaucoup plus vieux que notre monde; qu'il n'est pas probable que Dieu se soit avisé tout d'un coup, il y a seulement six ou sept mille ans [2], de tout créer pour la première fois; que les anges et les démons étaient restés immortels après la ruine des mondes qui ont précédé le nôtre, etc. Manès, ceux qu'il a copiés et ceux qui ont adopté son système font le diable presque éternel et le regardent comme le principe du mal, ainsi que Dieu est le principe du bien. Quoique faux à l'excès, ce système a encore trop de partisans. Pour nous, nous devons nous en tenir sur les démons au sentiment de l'Église catholique. Dieu avait créé les chœurs des anges. Toute cette milice céleste était pure et non portée au mal. Quelques-uns se laissèrent aller à l'orgueil; ils osèrent se croire aussi grands que leur Créateur, et entraînèrent dans leur révolte une partie de l'armée des anges. Satan, le premier des séraphins et le plus grand de tous les êtres créés [3], s'était mis à la tête des rebelles. Il jouissait dans le ciel d'une gloire inaltérable et ne reconnaissait d'autre maître que l'Éternel. Une folle ambition causa sa perte; il voulut régner sur la moitié du ciel, et siéger sur un trône aussi élevé que celui du Créateur. L'archange Michel et les anges restés dans le devoir lui livrèrent combat. Satan fut vaincu et précipité avec tous ceux de son parti [4], loin du ciel, dans un lieu que nous nommons *l'enfer* ou *l'abîme*, et que plusieurs opinions placent au centre enflammé de notre globe. Mais les démons habitent aussi l'air, qu'ils remplissent. Nous le lisons dans saint Paul. Saint Prosper les place dans les brouillards. Swinden a voulu démontrer qu'ils logeaient dans le soleil; d'autres les ont relégués dans la lune. Bornons-nous à savoir qu'ils sont dans les *lieux inférieurs*, et que Dieu leur permet de tenter les hommes et de les éprouver. Nous connaissons la dure et incontestable histoire du péché originel, réparé, dans ses effets éternels, par la rédemption. Depuis, le pouvoir des démons, resserré dans de plus étroites limites, se borne à un rôle vil et ténébreux qui a produit pourtant de lamentables faits.

On n'a aucune donnée du nombre des démons. Wierus, comme s'il les avait comptés, dit qu'ils se divisent en six mille six cent soixante-six légions, composées chacune de six mille six cents soixante-six anges noirs; il en réduit ainsi le nombre à quarante-cinq millions, ou à peu près, mais il y en a bien davantage. Il leur donne soixante-douze princes, ducs, marquis ou comtes. Ils ont leur large part dans le mal qui se fait ici-bas, puisque les mauvaises inspirations viennent d'eux seuls.

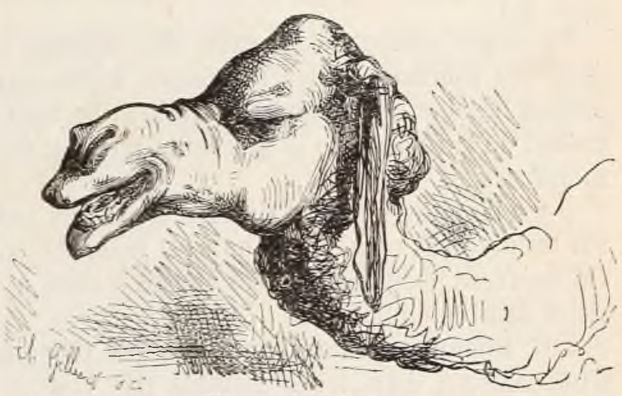


Figure d'un démon.

Selon Michel Psellus, les démons se divisent en six grandes sections. Les premiers sont les démons du feu, qui en habitent les régions; les seconds sont les démons de l'air, qui volent autour de nous et ont le pouvoir d'exciter les orages; les troisièmes sont les démons de la terre, qui se mêlent avec les hommes et s'occupent de les tenter; les quatrièmes sont les démons des eaux, qui habitent la mer et les rivières, pour y élever des tempêtes et causer des naufrages; les cinquièmes sont les démons souterrains, qui préparent les tremblements de terre, soufflent les volcans, font écrouler les puits et tourmentent les mineurs; les sixièmes sont les démons ténébreux, ainsi nommés parce qu'ils vivent loin du soleil et ne se montrent que peu sur la terre. On ne sait trop où Michel Psellus a trouvé ces détails; mais c'est dans ce système que les cabalistes ont imaginé les salamandres, qu'ils placent dans les régions du feu; les sylphes qui remplissent l'air; les ondins, ou nymphes, qui vivent dans l'eau, et les gnômes, qui sont logés dans l'intérieur de la terre.

Des doctes ont prétendu que les démons multiplient entre eux comme les hommes; ainsi, leur nombre doit s'accroître, surtout si l'on considère

[1] *De resurrectione mortuorum*, lib. III, cap. VI.

[2] La version des Septante donne au monde quinze ou dix-huit cents ans de plus que nous. Les Grecs modernes ont suivi ce calcul, et le P. Pezron l'a un peu réveillé dans l'*Antiquité rétablie*.

[3] *Quique creaturæ præfulsit in ordine primus....*
Alc. Activi poem., lib. II.

[4] *Apocalypse*, ch. V, vers. 7 et 9.

la durée de leur vie, que quelques savants ont bien voulu supputer; car il en est qui ne les font pas immortels. Hésiode leur donne une vie de six cent quatre-vingt mille quatre cents ans. Plutarque, qui ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'expérience d'une si longue vie, la réduit à neuf mille sept cent vingt ans...

Ajoutons ici une remarque de Benjamin Binet, dans son *Traité des dieux et des démons du paganisme :* « Les anciens s'étaient imaginé que, Dieu étant esprit, il fallait que les anges et les démons fussent des corps, à cause de la distance infinie qui éloigne le Créateur de la créature. » « Il est certain, dit Tertullien, que les anges n'ont pas eu une chair qui leur fût personnelle, étant spirituels de leur nature; et s'ils ont un corps, il convient à leur nature. (Tert., *De carne Christi,* cap. 6.) » Saint Macaire l'ancien pousse encore la chose plus loin en ce passage : « Chacun est corps selon sa propre nature; en ce sens, l'ange et l'âme et le démon sont corps. » (Mac., *hom.* 4.)

Plutarque compare la nature des démons à celle des hommes. Il les représente sujets aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités, se nourrissant de la fumée, de la graisse et du sang des sacrifices...

Il y a bien des choses à dire sur les démons et sur les diverses opinions qu'on s'est faites d'eux. On trouvera généralement ces choses à leurs articles dans ce dictionnaire.

Les Moluquois s'imaginent que les démons s'introduisent dans leurs maisons par l'ouverture du toit et apportent un air infect qui donne la petite vérole. Pour prévenir ce malheur, ils placent à l'endroit où passent ces démons certaines petites statues de bois pour les épouvanter, comme nous hissons des hommes de paille sur nos cerisiers pour écarter les oiseaux. Lorsque ces insulaires sortent le soir ou la nuit, temps attristé par les excursions des esprits malfaisants, ils portent toujours sur eux comme sauvegarde un oignon ou une gousse d'ail, un couteau, quelques morceaux de bois; et quand les mères mettent leurs enfants au lit, elles ne manquent pas de mettre l'un ou l'autre de ces préservatifs sous leur tête.

Les Chingulais pour empêcher que leurs fruits ne soient volés annoncent qu'ils les ont donnés aux démons. Dès lors, personne n'ose plus y toucher.

Les Siamois ne connaissent point d'autres démons que les âmes des méchants qui, sortant des enfers où elles étaient détenues, errent un certain temps dans ce monde et font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. De ce nombre sont encore les criminels exécutés, les enfants mort-nés, les femmes mortes en couches et ceux qui ont été tués en duel.

A ceux qui sont assez obtus pour nier les démons, nous citerons encore Bayle, qu'on n'accusera pas de crédulité excessive. Il reconnaît lui-même l'existence des démons et les faits que l'Église leur attribue avec fondements. « Il se trouve dans les régions de l'air, dit-il, des êtres pensants, qui étendent leur empire aussi bien que leurs connaissances sur notre monde. Et comme on ne peut nier l'existence sur la terre d'êtres méchants qui font le mal et s'en réjouissent, on serait ridicule si on osait nier qu'il y ait, outre ceux-là qui ont des corps, plusieurs autres qu'on ne voit pas et qui sont encore plus malins et plus habiles que l'homme[1]. »

Démons blancs. *Voy.* Femmes blanches.

Démons familiers, démons qui s'apprivoisent et se plaisent à vivre avec les hommes qu'ils aiment assez à obliger.

Un historien suisse rapporte qu'un baron de Regensberg s'était retiré dans une tour de son château de Bâle pour s'y adonner avec plus de soin à l'étude de l'Écriture sainte et aux belles-lettres. Le peuple était d'autant plus surpris du choix de cette retraite, que la tour était habitée par un démon. Jusqu'alors le démon n'en avait permis l'entrée à personne; mais le baron était au-dessus d'une telle crainte. Au milieu de ses travaux, le démon lui apparaissait, dit-on, en habit séculier, s'asseyait à ses côtés, lui faisait des questions sur ses recherches et s'entretenait avec lui de divers objets, sans jamais lui faire aucun mal. L'historien crédule ajoute que, si le baron eût voulu exploiter méthodiquement ce démon, il en eût tiré beaucoup d'éclaircissements utiles. *Voy.* Bérith, Cardan, Esprits, Lutins, Farfadets, Kobold, Socrate, etc.

Démons de midi. On parlait beaucoup chez les anciens de certains démons qui se montraient particulièrement vers midi à ceux avec lesquels ils avaient contracté familiarité. *Voy.* Agathion. Ces démons visitent ceux à qui ils s'attachent, en forme d'hommes ou de bêtes, ou en se laissant enclore en un caractère, chiffre, fiole, ou bien en un anneau vide et creux au dedans. « Ils sont connus, ajoute Leloyer, des magiciens qui s'en servent, et, à mon grand regret, je suis contraint de dire que l'usage n'en est que trop commun[2]. » *Voy.* Empuse.

Démons obsesseurs. *Voy.* Obsessions.

Démons possesseurs. *Voy.* Possessions.

Denis Anjorand, docteur de Paris, médecin et astrologue au quatorzième siècle. Ce fut lui qui prédit la venue du prince de Galles, et qui configura d'avance par astrologie la prise du roi Jean à Poitiers. Mais on n'en tint pas compte. Néanmoins, après que la chose fut advenue, il fut grandement estimé à la cour[3].

1 *Dictionnaire critique.* Art. *Spinoza* et *Ruggeri.*
2 *Histoire des spectres,* liv. III, ch. IV, p. 198.
3 Ancien manuscrit de la bibliothèque du roi, cité par Joly, *Remarques sur Bayle.*

Denis le Chartreux, écrivain pieux du quinzième siècle, né dans le pays de Liége. Nous ne citerons que son ouvrage *Des quatre dernières fins de l'homme*, où il traite du purgatoire et de l'enfer. *Voy.* ENFER.

Denis de Vincennes, médecin de la faculté de Montpellier et grand astrologue. Appelé au service du duc Louis d'Anjou, il fut fort expert en ses jugements particuliers, entre lesquels il en fit un audit duc, qui était gouverneur du petit roi Charles VI, au moyen duquel il trouva le trésor du roi Charles V, qui était seulement à la connaissance d'un nommé Errart de Serreuze, homme vertueux, discret et sage. Il y avait dans ce trésor, que Denis de Vincennes découvrit par son art, dix-huit millions d'or. Aucuns (attendu que ce roi avait toujours eu la guerre) disent que Jean de Meung, auteur du roman de *la Rose*, lui avait amassé ce trésor par la vertu de la pierre philosophale[1].

Dents. Il y a aussi quelques histoires merveilleuses sur les dents ; et d'abord on a vu des enfants naître avec des dents ; Louis XIV en avait deux lorsqu'il vint au monde. Pyrrhus, roi des Épirotes, avait au lieu de dents un os continu en haut de la mâchoire et un os pareil en bas. Il y avait même en Perse une race d'hommes qui apportaient ces os-là en naissant[2]. La république des Gorgones devait être bien laide, comme dit M. Salgues, s'il est vrai que ces femmes n'avaient pour elles toutes qu'un œil et qu'une dent, qu'elles se prêtaient l'une à l'autre.

En 1691, le bruit courut en Silésie que les dents étant tombées à un enfant de sept ans, il lui en était venu une d'or. On prétendait qu'elle était en partie naturelle et en partie merveilleuse, et qu'elle avait été envoyée du ciel à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs, quoiqu'il n'y eût pas grand rapport entre cette dent et les Turcs, et qu'on ne voie pas quelle consolation les chrétiens en pouvaient tirer. Cette nouvelle occupa plusieurs savants ; elle éleva plus d'une dispute entre les grands hommes du temps, jusqu'à ce qu'un orfévre ayant examiné la dent, il se trouva que c'était une dent ordinaire à laquelle on avait appliqué une feuille d'or avec beaucoup d'adresse : mais on commença par disputer et faire des livres, puis on consulta l'orfévre.

On voit dans *les Admirables secrets d'Albert le Grand* qu'on calme le mal de dents en demandant l'aumône en l'honneur de saint Laurent. C'est une superstition. — Les racines d'asperges sont, dit-on, un très-bon spécifique : séchées et appliquées sur les dents malades, elles les arrachent sans douleur. Nous ne l'avons pas éprouvé.

Dérodon (David), dialecticien du dix-septième siècle. On conte qu'un professeur, pressé par un

[1] Torquemada, *Hexaméron*, p. 29.
[2] Saint-Foix, *Essais*, t. I.

argumentateur inconnu, lui dit, sur le point de se rendre : « Tu es le diable, ou tu es Dérodon. » Ce savant a laissé un *Discours contre l'astrologie judiciaire*, in-8°, 1663.

Dersail ou **Detsail**, sorcier du pays de Labourd, qui portait le bassin au sabbat, vers l'an 1610. Plusieurs sorcières ont avoué l'y avoir vu recevant les offrandes à la messe du sabbat ; elles ont assuré de plus qu'il employait cet argent pour les affaires des sorciers et pour les siennes[1].

Desbarolles (M. Adolphe), auteur d'un livre intitulé *les Mystères de la main*, chiromancie nouvelle, assez fantastique. Un vol. in-12 de 624 pages.

Desbordes, valet de chambre du duc de Lorraine Charles IV. Ce valet fut accusé, en 1628, d'avoir avancé la mort de la princesse Christine, mère du duc, et causé diverses maladies que les médecins attribuaient à des maléfices. Charles IV avait conçu de violents soupçons contre Desbordes, depuis une partie de chasse où il avait servi un grand dîner au duc, sans autres préparatifs qu'une petite boîte à trois étages, dans laquelle se trouvait un repas exquis. C'était peut-être un autoclave. Dans une autre occasion, il s'était permis de ranimer trois pendus (car il faisait toujours tout par trois) qui, depuis trois jours, étaient attachés à trois gibets ; et il leur avait ordonné de rendre hommage au duc, après quoi il les avait renvoyés à leurs potences. On vérifia encore qu'il avait ordonné aux personnages d'une tapisserie de s'en détacher et de venir danser dans le salon... Charles IV, effrayé de ces prodiges, voulut qu'on informât contre Desbordes. On lui fit son procès et il fut condamné au feu[2] ; mais soyez assuré qu'il y avait à la charge de cet homme autre chose que des tours de gibecière et des tours de passe-passe.

Descartes (René), l'un des hommes célèbres du dix-septième siècle. Il fut persécuté en Hollande lorsqu'il publia pour la première fois ses opinions. Voët (*Voetius*), qui jouissait de beaucoup de crédit à Utrecht, l'accusa d'athéisme ; il conçut même le dessein de provoquer sa condamnation, sans lui permettre de se défendre, et, avec la mansuétude protestante, de le faire brûler à Utrecht sur un bûcher très-élevé, dont la flamme serait aperçue de toutes les Provinces-Unies[3]..., pays assez plat pour une telle tentative. — A côté de ces fureurs peu chrétiennes, comparez l'Église romaine, qui s'est contentée de signaler les quelques erreurs de Descartes parce

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., p. 90.
[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, et M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 204.
[3] *Curiosités de la littérature*, trad. de l'anglais par Bertin, t. I, p. 52.

qu'elles sont dangereuses, et que ce danger est reconnu bien réel, puisque les philosophes séparés s'en appuient.

Déserts. C'est surtout dans les lieux déserts et abandonnés que les sorciers font leur sabbat et les démons leurs orgies. C'est dans de tels lieux que le diable se montre à ceux qu'il veut acheter ou servir. C'est là aussi qu'on a peur et qu'on voit des fantômes. *Voy.* CARREFOURS.

Desfontaines. En 1695, un certain M. Bézuel (qui depuis fut curé de Valognes), étant alors écolier de quinze ans, fit la connaissance des enfants d'un procureur nommé d'Abaquène, écoliers comme lui. L'aîné était de son âge; le cadet, un peu plus jeune, s'appelait Desfontaines; c'était celui des deux frères que Bézuel aimait davantage. Se promenant tous deux, en 1696, ils s'entretenaient d'une lecture qu'ils avaient



Desbordes.

faite de l'histoire de deux amis, lesquels s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au survivant. Le mort revint, disait-on, et conta à son ami des choses surprenantes. Le jeune Desfontaines proposa à Bézuel de se faire mutuellement une pareille promesse. Bézuel ne le voulut pas d'abord; mais quelques mois après il y consentit, au moment où son ami allait partir pour Caen. Desfontaines tira de sa poche deux petits papiers qu'il tenait tout prêts, l'un signé de son sang, où il promettait, en cas de mort, de venir voir Bézuel; l'autre, où la même promesse était écrite, fut signée par Bézuel. Desfontaines partit ensuite avec son frère, et les deux amis entretinrent correspondance.

Il y avait six semaines que Bézuel n'avait reçu de lettres lorsque, le 31 juillet 1697, se trouvant dans une prairie, à deux heures après midi, il se sentit tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse, laquelle néanmoins se dissipa; le lendemain, à pareille heure, il éprouva le même symptôme; le surlendemain il vit pendant son affaiblissement son ami Desfontaines qui lui faisait signe de venir à lui..... Comme il était assis, il se recula sur son siége. Les assistants remarquèrent ce mouvement. Desfontaines n'avançant pas, Bézuel se leva enfin pour aller à sa ren-

contre; le spectre s'approcha, le prit par le bras gauche et le conduisit à trente pas de là dans un lieu écarté. — « Je vous ai promis, lui dit-il, que si je mourais avant vous je viendrais vous le dire : je me suis noyé avant-hier dans la rivière, à Caen, vers cette heure-ci. J'étais à la promenade; il faisait si chaud qu'il nous prit envie de nous baigner. Il me vint une faiblesse dans l'eau et je coulai. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea; je saisis son pied; mais, soit qu'il crût que c'était un saumon, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret qu'il me donna un grand coup dans la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là très-profonde. » Desfontaines raconta ensuite à son ami beaucoup d'autres choses. Bézuel voulut l'embrasser, mais il ne trouva qu'une ombre. Cependant son bras était si fortement tenu qu'il en conserva une douleur. Il voyait continuellement le fantôme, un peu plus grand que de son vivant, à demi nu, portant entortillé dans ses cheveux blonds un écriteau où il ne pouvait lire que le mot *in*..... Il avait le même son de voix; il ne paraissait ni gai ni triste, mais dans une tranquillité parfaite. Il pria son ami survivant, quand son frère serait revenu, de le charger de dire certaines choses à son père et à sa mère; il lui demanda de réciter pour lui les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent et qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il s'éloigna en disant : *jusqu'au revoir,* qui était le terme ordinaire dont il se servait quand il quittait ses camarades. Cette apparition se renouvela plusieurs fois. Quelques-uns l'expliqueront par les pressentiments, la sympathie, etc. L'abbé Bézuel en raconta les détails dans un dîner, en 1708, devant l'abbé de Saint-Pierre, qui en fait une longue mention dans le tome IV de ses œuvres politiques.

Desforges (Pierre-Jean-Baptiste Choudard), né à Paris en 1746, auteur plus que frivole. Dans les *Mille et un souvenirs, ou Veillées conjugales,* livre immoral qu'on lui attribue, il raconte plusieurs histoires de spectres qui ont été reproduites par divers recueils.

Deshoulières. Madame Deshoulières étant allée passer quelques mois dans une terre, à quatre lieues de Paris, on lui permit de choisir la plus belle chambre du château; mais on lui en interdisait une qu'un revenant visitait toutes les nuits. Depuis longtemps madame Deshoulières désirait voir des revenants; et, malgré les représentations qu'on lui fit, elle se logea précisément dans la chambre infestée. La nuit venue, elle se mit au lit, prit un livre selon sa coutume; et, sa lecture finie, elle éteignit sa lumière et s'endormit. Elle fut bientôt éveillée par un bruit qui se fit à la porte, laquelle se fermait mal; on l'ouvrit, quelqu'un entra qui marchait assez fort. Elle parla d'un ton très-décidé; car elle n'avait pas peur. On ne lui répondit point. L'esprit fit tomber un vieux paravent et tira les rideaux avec bruit. Elle harangua encore l'âme, qui, s'avançant toujours lentement et sans mot dire, passa dans la ruelle du lit, renversa le guéridon et s'appuya sur la couverture. Ce fut là que madame Deshoulières fit paraître toute sa fermeté. — « Ah! dit-elle, je saurai qui vous êtes!.... » Alors, étendant ses deux mains vers l'endroit où elle entendait le spectre, elle saisit deux oreilles velues qu'elle eut la constance de tenir jusqu'au matin. Aussitôt qu'il fut jour, les gens du château vinrent voir si elle n'était pas morte. Il se trouva que le prétendu revenant était un gros chien, qui trouvait plus commode de coucher dans cette chambre déserte que dans la basse-cour.

Despilliers. Le comte Despilliers le père, qui mourut avec le grade de maréchal de camp de l'empereur Charles VI, n'était encore que capitaine de cuirassiers lorsque, se trouvant en quartier d'hiver en Flandre, un de ses cavaliers vint un jour le prier de le changer de logement, disant que toutes les nuits il revenait dans sa chambre un esprit qui ne le laissait pas dormir. Despilliers se moqua de sa simplicité et le renvoya. Mais le militaire revint au bout de quelques jours et répéta la même prière; il fut encore moqué. Enfin il revint une troisième fois et assura à son capitaine qu'il serait obligé de déserter si on ne le changeait pas de logis. Despilliers, qui connaissait cet homme pour bon soldat, lui dit en jurant : — « Je veux aller cette nuit coucher avec toi et voir ce qui en est. » Sur les dix heures du soir, le capitaine se rend au logis de son cavalier. Ayant mis ses pistolets armés sur la table, il se couche tout vêtu, son épée à côté de lui. Vers minuit il entend quelqu'un qui entre dans la chambre, qui, en un instant, met le lit sens dessus dessous, et enferme le capitaine et le soldat sous le matelas et la paillasse. Après s'être dégagé de son mieux, le comte Despilliers, qui était cependant très-brave, s'en retourna tout confus et fit déloger le cavalier. Il raconta depuis son aventure, pensant bien qu'il avait eu affaire avec quelque démon. Néanmoins il se trouva, dit-on, que le lutin n'était qu'un grand singe.

Desrues, empoisonneur, rompu et brûlé à Paris en 1777, à l'âge de trente-deux ans. Il avait été exécuté depuis quinze jours lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'il revenait toutes les nuits sur la place de Grève. On voyait un homme en robe de chambre, tenant un crucifix à la main, se promenant lentement autour de l'espace qu'avaient occupé son échafaud et son bûcher, et s'écriant d'une voix lugubre : — « Je viens chercher ma chair et mes os. » Quelques nuits se passèrent ainsi, sans que personne osât

s'approcher assez pour savoir quel pouvait être l'auteur de cette farce un peu sombre. Plusieurs soldats de patrouille et de garde en avaient été épouvantés. Mais enfin la terreur cessa : un intrépide eut le courage de s'avancer sur la place; il empoigna le spectre et le conduisit au corps de garde, où l'on reconnut que ce revenant était le frère de Desrues, riche aubergiste de Senlis, qui était devenu fou de désespoir.

Destinée. *Voy.* Fatalisme.

Desvignes, Parisienne qui avait, au commencement du dix-septième siècle, des attaques de nerfs dont elle voulut tirer parti pour se faire une ressource. Les uns la disaient sorcière ou possédée, les autres la croyaient prophétesse. Le père Lebrun, qui parle d'elle dans son *Histoire des superstitions,* reconnut, comme les médecins, qu'il y avait dans son fait une grande fourberie. Le bruit qu'elle avait fait tomba subitement.

Detsail. *Voy.* Dersail.

Deuil. Les premiers poëtes disaient que les âmes, après la mort, allaient dans le sombre empire; c'est peut-être conformément à ces idées, dit Saint-Foix, qu'ils crurent que le noir était la couleur du deuil. Les Chinois et les Siamois choisissent le blanc, croyant que les morts deviennent des génies bienfaisants. En Turquie, on porte le deuil en bleu ou en violet; en gris chez les Éthiopiens; on le portait en gris de souris au Pérou quand les Espagnols y entrèrent. Le blanc, chez les Japonais, est la marque du deuil, et le noir est celle de la joie. En Castille, les vêtements de deuil étaient autrefois de serge blanche. Les Perses s'habillaient de brun et se rasaient avec toute leur famille et tous leurs animaux. Dans la Lycie, les hommes portaient des habits de femme pendant tout le temps du deuil. Chez nous, Anne de Bretagne, femme de Louis XII, changea en noir le deuil, qui jusque-là avait été porté en blanc à la cour. A Argos on s'habillait de blanc et on faisait de grands festins. A Délos on se coupait les cheveux, qu'on mettait sur la sépulture du mort. Les Égyptiens se meurtrissaient la poitrine et se couvraient le visage de boue. Ils portaient des vêtements jaunes ou feuille-morte. Chez les Romains, les femmes étaient obligées de pleurer la mort de leurs maris, et les enfants celle de leur père, pendant une année entière. Les maris ne pouvaient pleurer leurs femmes; et les pères n'avaient droit de pleurer leurs enfants que s'ils avaient au moins trois ans. Le grand deuil des Juifs dure un an; il a lieu à la mort des parents. Les enfants ne s'habillent pas de noir; mais ils sont obligés de porter toute l'année les habits qu'ils avaient à la mort de leur père, sans qu'il leur soit permis d'en changer, quelque déchirés qu'ils soient. Ils jeûnent tous les ans à pareil jour. Le deuil moyen dure un mois; il a lieu à la mort des enfants, des oncles et des tantes. Ils n'osent, pendant ce temps, ni se laver, ni se parfumer, ni se raser la barbe, ni même se couper les ongles; ils ne mangent point en famille. Le petit deuil dure une semaine : il a lieu à la mort du mari ou de la femme. En rentrant des funérailles, l'époux en deuil se lave les mains, déchausse ses souliers et s'assied à terre, se tenant toujours en cette posture, et ne faisant que gémir et pleurer, sans travailler à quoi que ce soit jusqu'au septième jour. Ces usages n'ont lieu que chez les Juifs pur sang. Les Chinois en deuil s'habillent de grosse toile blanche, coupent leur queue et pleurent pendant trois mois. Le magistrat n'exerce pas ses fonctions; le plaideur suspend ses procès. Les jeunes gens vivent dans la retraite, ne peuvent se marier qu'après trois années et n'écrivent qu'à l'encre bleue pendant un an. Le deuil des Caraïbes consiste à se couper les cheveux et à jeûner rigoureusement jusqu'à ce que le corps du défunt qu'ils pleurent soit pourri; après quoi ils font la débauche pour chasser toute tristesse de leur esprit. Chez certains peuples de l'Amérique, le deuil était conforme à l'âge du mort. On était inconsolable à la mort des enfants et on ne pleurait presque pas les vieillards. Le deuil des enfants, outre sa durée, était commun, et ils étaient regrettés de tout le canton où ils étaient nés. Le jour de leur mort, on n'osait pas approcher des parents, qui faisaient un bruit effroyable dans leur maison, se livraient à des accès de fureur, hurlaient comme des désespérés, s'arrachaient les cheveux, se mordaient, s'égratignaient tout le corps. Le lendemain ils se renversaient sur un lit qu'ils trempaient de leurs larmes. Le troisième jour ils commençaient les gémissements qui duraient toute l'année, pendant laquelle le père et la mère ne se lavaient jamais. Le reste de la ville, pour compatir à leur affliction, pleurait trois fois le jour, jusqu'à ce qu'on eût porté le corps à la sépulture [1]. *Voy.* Funérailles.

Deumus ou **Deumo,** divinité des habitants de Calicut, au Malabar. Cette divinité, qui n'est qu'un diable adoré sous le nom de Deumus, a une couronne, quatre cornes à la tête et quatre dents crochues à la bouche, qui est fort grande; elle a le nez pointu et crochu, les pieds en pattes de coq, et tient entre ses griffes une âme qu'elle semble prête à dévorer [2].

Dévadi, pénitent hindou de noble race, qui avait reçu de ses dieux le privilége de rajeunir les vieillards.

Devaux, sorcier du seizième siècle, à qui l'on trouva une marque sur le dos, de la forme d'un chien noir. Lorsqu'on lui enfonçait une épingle dedans, il n'en éprouvait aucune dou-

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres,* etc.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres* ou *Apparitions des esprits,* liv. III, ch. IV, p. 207.

leur; mais lorsqu'on se disposait à y planter l'aiguille, il se plaignait beaucoup, quoiqu'il ne vît pas celui qui portait les doigts au-dessus de la marque[1].

Devendiren. *Voy.* COURTISANES.



Deumus.

Devins, gens qui devinent et prédisent les choses futures. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre prétend l'être, il est encore des personnes qui croient aux devins; souvent même ces personnes si crédules ont reçu une éducation qui devrait les élever au-dessus de ces préjugés vulgaires. Un plat d'argent ayant été dérobé dans la maison d'un grand seigneur, celui qui avait la charge de la vaissselle s'en alla avec un de ses compagnons trouver une vieille qui gagnait sa vie à deviner. Croyant déjà avoir découvert le voleur et recouvré le plat, ils arrivèrent de bon matin à la maison de la devineresse, qui, remarquant en ouvrant sa porte qu'on l'avait salie de boue et d'ordure, s'écria tout en colère : — « Si je connaissais le gredin qui a mis ceci à ma porte pendant la nuit, je lui rejetterais tout au nez. » Celui qui la venait consulter regardant son compagnon : — « Pourquoi, lui dit-il, allons-nous perdre de l'argent? cette vieille nous pourra-t-elle dire qui nous a volés, quand elle ne sait pas les choses qui la touchent[2]? »

Un passage des *Confessions de saint Augustin* (liv. IV, chap. II) nous donne une idée de ce que faisaient les devins de son temps. — « J'ai un souvenir bien distinct, dit-il, quoiqu'il y ait longtemps que la chose soit arrivée, qu'ayant eu dessein de disputer un prix de poésie qui se donnait publiquement à celui qui avait le mieux réussi, un certain homme qui faisait le métier de devin voulut traiter avec moi pour me faire remporter le prix. Saisi d'horreur pour les sacrifices abominables que les gens de cette profession offraient aux démons, je le renvoyai au plus loin et lui fis dire que, quand la couronne dont il s'agissait ne se devrait jamais flétrir, quand même ce serait une couronne d'or, je ne consentirais jamais que, pour me la procurer, il en coûtât la vie à une mouche. »



Devin.

Aujourd'hui, chez nous, dans beaucoup de départements encore, les jeunes villageois que le recrutement militaire menace dans la plus sainte des libertés vont trouver les devins pour obtenir un heureux numéro au tirage. L'Irlande a toujours des devineresses. Elles font la médecine, et disent surtout la bonne aventure ; elles tordent pour cela un écheveau mystique qu'il faut descendre dans la carrière à chaux, au bord de laquelle la curieuse demande : « Qui tient? » Elle attend la réponse avec grande inquiétude. La devineresse explique si c'est un prétendant ou un démon. Ces femmes connaissent le lieu où quatre sources se réunissent. C'est là qu'à une époque mystérieuse de l'année elles trempent la chemise qui doit ensuite être déployée devant le feu, à minuit, au nom de Belzébuth, pour être retournée avant le matin par l'image de l'époux destiné à celle qui consulte cette voix du sort. Elles font tenir le peigne de la main gauche à une jeune fille qui porte en même temps de la droite une pomme à sa bouche, pour voir son futur adjuré dans une glace. On ôte pendant cette opération tout instrument de fer de la maison; car sans cela, au lieu d'un beau jeune homme avec une bague au doigt, la curieuse verrait un corps sans tête venir à elle armé d'une broche ou d'un fourgon.

Voy. CARTOMANCIE, MAIN, PRÉDICTIONS, et cent autres moyens de deviner.

Dévouement, mouvement de ceux qui se dévouent ou sort de ceux qu'on dévoue. Les histoires grecque et romaine fournissent beaucoup de traits de dévouement. Nous ne rappellerons

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, p. 185.

[2] Barclay, dans l'*Argenis*.

pas ici le dévouement de Décius (*Voy.* ce mot), ni celui de Codrus, ni tant d'autres. Il y avait aussi des villes où l'on donnait des malédictions à un homme pour lui faire porter tous les maux publics que le peuple avait mérités. Valère-Maxime rapporte l'exemple d'un chevalier romain, nommé Curtius, qui voulut attirer sur lui-même tous les malheurs dont Rome était menacée. La terre s'était épouvantablement entr'-ouverte au milieu du marché ; on crut qu'elle ne reprendrait son premier état que lorsqu'on verrait quelque action de dévouement extraordinaire. Le jeune chevalier monte à cheval, fait le tour de la ville à toute bride, et se jette dans le précipice que l'ouverture de la terre avait produit, et qu'on vit se refermer ensuite presque en un moment. On lit dans Servius, sur Virgile, qu'à Marseille, avant le christianisme, dès qu'on apercevait quelque commencement de peste, on nourrissait un pauvre homme des meilleurs aliments; on le faisait promener par toute la ville en le chargeant hautement de malédictions, et on le chassait ensuite, afin que la peste et tous les maux sortissent avec lui[1]. Les Juifs dévouaient un bouc pour la rémission de leurs péchés. *Voy.* Azazel.

Voici des traits plus modernes : un inquisiteur, en Lorraine, ayant visité un village devenu presque désert par une mortalité, apprit qu'on attribuait ce fléau à une femme ensevelie, qui avalait peu à peu le drap mortuaire dont elle était enveloppée. On lui dit encore que le fléau de la mortalité cesserait lorsque la morte, qui avait dévoué le village, aurait avalé tout son drap. L'inquisiteur, ayant rassemblé le conseil, fit creuser la tombe. On trouva que le suaire était déjà avalé et digéré. A ce spectacle, un archer tira son sabre, coupa la tête au cadavre, le jeta hors de la tombe et la peste cessa. Après une enquête exacte, on découvrit que cette femme avait été adonnée à la magie et aux sortiléges[2]. Au reste, cette anecdote convient au vampirisme. *Voy.* Envoutement et Vampires.

Dia. Les anciens peuples de la Sibérie adoraient une divinité appelée *Dia,* qu'ils croyaient triple et une. Ses images la représentaient avec trois têtes et six bras. Elle tenait un sceptre, un miroir et un cœur enflammé.

Diable. C'est le nom général que nous donnons à toute espèce de démons. Il vient d'un mot grec qui désigne Satan, *précipité* du ciel. Mais on dit *le diable* lorsqu'on parle d'un esprit malin, sans le distinguer particulièrement. On dit *le diable* pour nommer spécialement l'ennemi des hommes.

On a fait mille contes sur le diable. Citons-en un.

[1] Lebrun, *Histoire des superstitions,* t. I, ch. IV, p. 413.

[2] Sprenger, *Malleus malefic.,* part. I, quæst. XV. Voyez aussi *Envoûtement.*

Un chartreux étant en prières dans sa chambre sent tout à coup une faim non accoutumée, et aussitôt il voit entrer une femme, laquelle n'était qu'un diable. Elle s'approche de la cheminée, allume le feu et, trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son dîner, les fricasse, les met dans l'écuelle et disparaît. Le chartreux continue ses prières, puis il demande au supérieur s'il peut manger les pois que le diable a préparés. Celui-ci répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec actions de grâces. Le religieux mangea les pois, et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût mieux préparé.

Nous ne dirons rien de ce petit trait, qui est rapporté sans doute en manière de rire par le cardinal Jacques de Vitry. Mais voici d'autres histoires qui font voir qu'on a pris quelquefois pour le diable des gens qui n'étaient pas de l'autre monde. Un marchand breton s'embarqua pour le commerce des Indes, et laissa à sa femme le soin de sa maison. Cette femme était sage; le mari ne craignit pas de prolonger le cours de son voyage et d'être absent plusieurs années. Or, un jour de carnaval, la dame, voulant pourtant s'égayer un peu, donna à ses parents et à ses amis une petite fête qui devait être suivie d'une collation. Lorsqu'on se mit au jeu, un masque habillé en procureur, ayant des sacs de procès à la main, entra et proposa à la dame de jouer quelques pistoles avec elle ; elle accepta le défi et gagna; le masque présenta encore plusieurs pièces d'or qu'il perdit sans dire mot. Quelques personnes ayant voulu jouer contre lui perdirent; il ne se laissait gagner que lorsque la dame jouait. On fit d'injurieux soupçons sur la cause qui l'engageait à perdre. — Je suis le démon des richesses, dit alors le masque en sortant de ses poches plusieurs bourses pleines de louis. Je joue tout cela, madame, contre tout ce que vous avez gagné. La dame trembla à cette proposition et refusa le défi en femme prudente. Le masque lui offrit cet or sans le jouer ; mais elle ne voulut pas l'accepter. Cette aventure commençait à devenir extraordinaire. Une dame âgée, qui se trouvait présente, vint à s'imaginer que ce masque pouvait bien être le diable. Cette idée se communiqua à l'assemblée, et comme on disait à demi-voix ce qu'on pensait, le masque, qui l'entendit, se mit à parler plusieurs langues pour les confirmer dans cette opinion ; puis il s'écria tout à coup qu'il était venu de l'autre monde pour venir prendre une dame qui s'était donnée à lui, et qu'il ne quitterait point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelque obstacle qu'on voulût y apporter... Tous les yeux se fixèrent sur la maîtresse du logis. Les gens crédules étaient saisis de frayeur, les autres à demi épouvantés; la dame de la maison se mit à rire. Enfin le faux diable leva son masque, et se fit

reconnaître pour le mari. Sa femme jeta un cri de joie en le reconnaissant. — J'apporte avec moi l'opulence, dit-il. Puis se tournant vers les joueurs : Vous êtes des dupes, ajouta-t-il; apprenez à jouer. Il leur rendit leur argent, et la fête devint plus vive et plus complète.

Un vieux négociant des États-Unis, retiré du commerce, vivait paisiblement de quelques rentes acquises par le travail. Il sortit un soir pour toucher douze cents dollars qui lui étaient dus. Son débiteur, n'ayant pas davantage pour le moment, ne lui paya que la moitié de la somme.



En rentrant chez lui, il se mit à compter ce qu'il venait de recevoir. Mais, pendant qu'il s'occupait de ce soin, il entend quelque bruit, lève les yeux, et voit descendre de sa cheminée dans sa chambre le diable en personne. Il était en costume : tout son corps, couvert de poils rudes et noirs, avait six pieds de haut. De grandes cornes surmontaient son front, accompagnées d'oreilles pendantes; il avait des pieds fourchus, des griffes au lieu de mains, une queue, un museau comme on n'en voit point, et des yeux comme on n'en voit guère.

A la vue de ce personnage, le vieux marchand eut le frisson. Le diable s'approcha et lui dit : — Mes affaires vont mal, je suis le diable; il faut que tu me donnes sur l'heure douze cents dollars, si tu ne veux pas que je t'emporte en enfer. — Hélas! répondit le négociant, je n'ai pas ce que vous me demandez..... — Tu mens, interrompit brusquement le diable; je sais que tu viens de les recevoir à l'instant. — Dites que je devais les recevoir; mais on ne m'en a pu donner que six cents. Si vous voulez me laisser jusqu'à demain, je promets de vous compter la somme...

Eh bien, ajouta le diable en prenant les six cents dollars, après un moment de réflexion, j'y consens; mais que demain, à dix heures du soir, je trouve ici les six cents autres, ou je t'entraîne sans miséricorde. Surtout que personne, si tu tiens à la vie, ne soit instruit de notre entrevue. — Après avoir dit ces mots, le diable sortit par la porte. — Le lendemain matin, le négociant, qui était un méthodiste calme, alla trouver un vieil ami, et le pria de lui prêter six cents dollars. Son ami lui demanda s'il en était bien pressé. — Oh! oui, très-pressé; il me les faut avant la nuit. Il y va de ma parole et peut-être d'autre chose. — Mais n'avez-vous pas reçu hier une somme? — J'en ai disposé. — Cependant je ne vous connais aucune affaire qui nécessite absolument de l'argent. — Je vous dis qu'il y va de ma vie... Le vieil ami, étonné, demande l'éclaircissement d'un pareil mystère. On lui répond que le secret ne peut se trahir. — Considérez, dit-il au négociant effaré, que personne ne nous écoute; dites-moi votre affaire : je vous prêterai les six cents dollars. — Sachez donc que le diable est venu me voir; qu'il faut que je lui donne douze cents dollars; que je n'ai pu

hier lui en remettre que six cents, et qu'il me faut les six cents autres. — L'ami ne répliqua plus; il savait l'imagination de ce pauvre ami facile à effrayer. Il tira de son coffre la somme qu'on lui demandait, et la prêta de bonne grâce; mais à huit heures du soir il se rendit chez le vieux marchand. — Je viens vous faire société, lui dit-il, et attendre avec vous le diable que je ne serais pas fâché de voir. Le négociant répondit que c'était impossible, ou qu'ils s'exposeraient à être emportés tous les deux. Après des débats, il permit que son ami attendît l'événement dans un cabinet voisin. A dix heures précises, un bruit se fit entendre dans la cheminée, le diable paraît dans son costume de la veille. Le vieillard se met en tremblant à compter les écus. En même temps, l'homme du cabinet entra. — Es-tu bien le diable? dit-il à celui qui demandait de l'argent... — Puis, voyant qu'il ne se pressait pas de répondre, et que son ami frissonnait, grelottait et tremblotait, il tira de sa poche deux longs pistolets, et, les présentant à la gorge du diable, il s'écria : — Je veux savoir si tu es à l'épreuve du feu..... Le diable recula, cherchant à gagner la porte. — Fais-toi bien vite connaître ou tu es mort... — Le démon se hâta de se démasquer et de mettre bas son costume infernal. On trouva sous ce déguisement un voisin du bon marchand, qui faisait quelquefois des dupes et qu'on n'avait pas encore soupçonné. Il fut jugé comme escroc, et le négociant apprit par là que le diable n'est pas le seul qui soit disposé à nous nuire.

Voici une autre aventure où la coquinerie a voulu se cacher sous le masque du diable. Elle a eu lieu il n'y a que quelques années. Toute la ville de Brunn était en émoi; les rues étaient encombrées. Les jeunes gens riaient; les vieillards et les femmes pleuraient, se signaient et appelaient à leur aide tous les saints. Cinq gendarmes conduisaient à la prison le diable même. Tête surmontée de deux cornes, et flanquée d'oreilles de bouc, corps velu, à jambes de cheval, à pieds fourchus, et ce Lucifer penaud se laissait conduire à la geôle. Voici dans quelles circonstances. Au village de Dernou, une paysanne, Marie Hert, venait d'accoucher; pendant qu'elle se trouvait seule dans sa chambre, elle entendit un bruit semblable à un cliquetis de chaînes, puis à l'instant même s'approcha de son lit le diable que nous venons de décrire, et qui lui dit : « Donnez-moi votre enfant nouveau-né ou les cent florins que vous avez en pièces neuves de vingt-quatre kreutzers! » La pauvre femme intimidée indiqua au diable l'endroit où se trouvait cette somme; le diable s'en empara et disparut.

Le jour venu, Marie Hert fit appeler son curé, et lui raconta ce qui lui était arrivé; elle ajouta que les cent florins que le diable lui avait enlevés, elle les avait économisés sou par sou. Le bon curé lui demanda si elle n'avait dit à personne qu'elle possédât les cent florins; elle lui répondit qu'elle n'avait confié ce secret qu'à sa sage-femme. « Alors, dit le curé, il y a peut-être un moyen d'arracher au diable votre argent. Voici ce que vous devez faire : racontez votre aventure de la nuit à votre sage-femme, et dites-lui qu'il est fort heureux que le diable ignorât que vous eussiez encore cinquante florins en bonne monnaie blanche, car autrement il vous aurait forcé à les lui livrer aussi. Si le diable revient chez vous, ne craignez rien; je placerai dans le voisinage de votre maison un exorciste qui l'empêchera de faire le moindre mal à vous et aux vôtres. » Ce conseil, Marie Hert le suivit. Elle fit la communication dont il s'agissait à la sage-femme. Dans la même nuit, le diable lui fit une nouvelle visite, mais cette fois il n'eut pas le temps de lui demander de l'argent, car, au moment où il ouvrait la porte de la chambre, l'exorciste, c'est-à-dire un des gendarmes, le saisit par le collet. Ce prétendu diable était le mari de la sage-femme.

Encore une historiette sur les idées qu'on se fait du diable :

Rich, célèbre arlequin de Londres, sortant un soir de la comédie, appela un fiacre, et lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché de Clarri. A l'instant où le fiacre était près de s'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre. Le cocher descend, ouvre son carrosse, et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avait ainsi escroqué, il remonte sur son siége, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis la fenêtre, et d'un saut se remet dedans. Alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher, tremblant, retourne de nouveau, et s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse et veut le payer. « A d'autres! monsieur le diable, s'écria le cocher, je vous connais bien : vous voudriez m'empaumer; gardez votre argent. » A ces mots, il fouette et se sauve à toute bride.

Nous nous représentons souvent le diable comme un monstre noir : les nègres lui attribuent la couleur blanche. Au Japon, les partisans de la secte de Sintos sont persuadés que le diable n'est que le renard. En Afrique le diable est généralement respecté. Les nègres de la Côte-d'Or n'oublient jamais, avant de prendre leur repas, de jeter à terre un morceau de pain qui est destiné pour le mauvais génie. Dans le canton d'Auté, ils se le représentent comme un géant d'une prodigieuse grosseur, dont la moitié du corps est pourrie, et qui cause infailliblement

la mort par son attouchement; ils n'oublient rien de ce qui peut détourner la colère de ce monstre. Ils exposent de tous côtés des mets pour lui. Presque tous les habitants pratiquent une cérémonie bizarre et extravagante, par laquelle ils prétendent chasser le diable de leurs villages; huit jours avant cette cérémonie, on s'y prépare par des danses et des festins; il est permis d'insulter impunément les personnes même les plus distinguées. Le jour de la cérémonie arrivé, le peuple commence dès le matin à pousser des cris horribles; les habitants courent de tous côtés comme des furieux, jetant devant eux des pierres et tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains; les femmes furètent dans tous les coins de la maison, et récurent toute la vaisselle, de peur que le diable ne se soit fourré dans une marmite ou dans quelque autre ustensile. La cérémonie se termine quand on a bien cherché et qu'on s'est bien fatigué; alors on est persuadé que le diable est loin.

Les habitants des îles Philippines se vantent d'avoir des entretiens avec le diable. Ils racontent que quelques-uns d'entre eux, ayant hasardé de parler seuls avec lui, avaient été tués par ce génie malfaisant; aussi se rassemblent-ils en grand nombre lorsqu'ils veulent conférer avec le diable. Les insulaires des Maldives mettent tout en usage lorsqu'ils sont malades pour se rendre le diable favorable. Ils lui sacrifient des coqs et des poules.

Le diable nous est singulièrement dépeint par le pape saint Grégoire, dans sa *Vie de saint Benoît.* Un jour que le saint allait dire ses prières à l'oratoire de Saint-Jean, sur le mont Cassin, il rencontra le diable sous la forme d'un vétérinaire, avec une fiole d'une main et un licou de l'autre. Le texte disait : *In mulo medici specie;* par l'introduction d'une virgule qui décompose le sens : *In mulo, medici specie,* un copiste fit du diable ainsi déguisé un docteur monté sur sa mule, comme cheminaient les docteurs en



médecine avant l'invention des carrosses, et un tableau de cet épisode ayant été exécuté d'après ce texte corrompu, Satan a été souvent représenté avec la robe doctorale et les instruments de la profession en croupe sur sa monture.

Une autre fois, on dénonça à saint Benoît la conduite légère d'un jeune frère appartenant à l'un des douze monastères affiliés à la règle du réformateur. Ce moine ne voulait ou ne pouvait prier avec assiduité; à peine s'était-il mis à genoux, qu'il se levait et allait se promener. Saint Benoît ordonna qu'on le lui amenât au mont Cassin, et là, lorsque le moine, selon son habitude, interrompit ses devoirs et sortit de la chapelle, le saint vit un petit diable noir qui le tirait de toutes ses forces par le pan de sa robe.

Parmi les innombrables épisodes de l'histoire du diable dans les Vies des Saints, quelques-uns sont plus bizarres, quelques autres plus effrayants. Saint Antoine vit Satan dresser sa tête de géant au-dessus des nuages, et étendre ses larges mains pour intercepter les âmes des morts qui prenaient leur vol vers le ciel. Parfois le diable est un véritable singe, et sa malice ne s'exerce qu'en espiègleries. C'est ainsi que, pendant des années, il se tint aux aguets pour troubler la piété

de sainte Gudule. Toutes ses ruses avaient été vaines, lorsque enfin il se résolut à un dernier effort. C'était la coutume de cette noble et chaste vierge de se lever au chant du coq et d'aller prier à l'église, précédée de sa servante portant une lanterne. Que fit le père de toute malice? il éteignit la lanterne en soufflant dessus. La sainte eut recours à Dieu, et, à sa prière, la mèche se ralluma; miracle de la foi qui suffit pour renvoyer le malin honteux et confus.

Il n'est pas sans exemple que le diable se laisse tromper par les plus simples artifices, et une équivoque suffit souvent pour le rendre dupe dans ses marchés avec les sorciers; comme lorsque Nostradamus obtint son secours à condition qu'il lui appartiendrait tout entier après sa mort, soit qu'il fût enterré dans une église, soit qu'il fût enterré dehors. Mais Nostradamus ayant ordonné par testament que son cercueil fût déposé dans la muraille de la sacristie, son corps y repose encore, et il n'est ni dans l'église ni dehors.

Le vieil Heywood a rédigé en vers une nomenclature curieuse de tous les petits démons de la superstition populaire; il y comprend les farfadets, les follets, les alfs ou elfs, les Robin Goodfellows, et ces lutins que Shakspeare a donnés pour sujets à Oberon et à Titania. On a prouvé que le roi ou la reine de féerie n'est autre que Satan lui-même, n'importe son déguisement. *Voy.* PUCK et tous les lutins.

On trouvera peut-être un peu de frivolité dans tout ce qui vient d'être dit ici sur le diable. Mais ce livre n'est pas un livre de théologie. Les lecteurs chrétiens savent que ce diable, dont saint Louis ne prononçait jamais le nom et qui est à tout propos dans la bouche de nous tous, cet esprit de malice noire, que nous citons souvent pour avoir l'air de nous en jouer, est le plus perfide, le plus cruel et le plus implacable de nos ennemis; « qu'il rôde autour de nous cherchant qui dévorer ». Si nous l'avons traité ici d'une manière trop légère, c'est par mépris; ce qui l'offense, comme l'a remarqué saint François de Sales, et ce même saint conseille à ceux qui se trouvent circonvenus de lui ou des siens de repousser ces misérables en les nommant de sobriquets qui les humilient.

On a publié à Amsterdam une *Histoire du diable*, 2 volumes in-12, qui est une espèce de mauvais roman, où les aventures du diable sont plus que médiocrement accommodées à la fantaisie de l'auteur. M. Frédéric Soulié a prodigué dans les *Mémoires du diable* beaucoup de talent à faire un livre, qui aurait pu être fort singulier et fort piquant si l'auteur avait respecté les mœurs. *Voy.* DÉMONS.

Diable de mer. « Grand bruit parmi les matelots; on a crié tout d'un coup : *Voilà le diable, il faut l'avoir.* Aussitôt tout s'est réveillé, tout a pris les armes. On ne voyait que piques, harpons et mousquets; j'ai couru moi-même pour voir le diable, et j'ai vu un grand poisson qui ressemble à une raie, hors qu'il a deux cornes comme un taureau. Il a fait quelques caracoles, toujours accompagné d'un poisson blanc qui, de temps en temps, va à la petite guerre et vient se remettre sous le diable. Entre ses deux cornes, il porte un petit poisson gris, qu'on appelle le pilote du diable, parce qu'il le conduit et le pique quand il voit du poisson; et alors le diable part comme un trait. Je vous conte tout ce que je viens de voir [1]. »

Diablerets, montagnes de Suisse qui ont reçu ce nom parce que dans la contrée on les croit habitées intérieurement par des diables. Les bonnes gens disent que c'est un faubourg de l'enfer.

Diables bleus. On appelle ainsi les *hallucinations. Voy.* ce mot.

Diamant. La superstition lui attribuait des vertus merveilleuses contre le poison, la peste, les terreurs paniques, les insomnies, les prestiges et les enchantements. Il calmait la colère et entretenait l'union entre les époux, ce qui lui avait fait donner le nom de pierre de réconciliation. Il avait en outre cette propriété talismanique de rendre invincible celui qui le portait, pourvu que, sous la planète de Mars, la figure de ce dieu ou celle d'Hercule surmontant l'hydre y fût gravée. On a été jusqu'à prétendre que les diamants en engendraient d'autres; et Ruérus parle sérieusement d'une princesse de Luxembourg qui en avait d'héréditaires, lesquels en produisaient d'autres en certains temps [2]. — Enfin les savants du seizième siècle croyaient qu'on pouvait amollir le diamant avec du sang de bouc [3].

Diambiliche, nom du diable dans l'île de Madagascar. Il y est plus révéré que les dieux mêmes : les prêtres lui offrent les prémices de tous les sacrifices.

Diave. C'est le nom du diable dans les îles Maldives. On lit dans le voyage de Pyrard de Laval, imprimé en 1615, que les habitants de ces îles se figuraient alors la terre comme un grand plateau flottant dans l'espace, entouré d'un immense rempart de cuivre qui le protége contre l'envahissement des eaux. Ils croyaient que toutes les nuits le diable cherchait à percer ce rempart, et que quand il y serait parvenu ce serait le dernier déluge et la fin du monde. Aussi tous ces habitants se levaient avant le jour pour prier Dieu d'*empêcher* le diable.

Dibasson, sorcière arrêtée à vingt-cinq ans,

[1] L'abbé de Choisy, *Relation de l'ambassade de Siam.*
[2] *Incrédulité et mécréance du sortilége*, etc., tr. V, p. 37.
[3] Erasme, *Discours sur l'Enfant Jésus.*

avec Marie de la Ralde. Elle allait au sabbat et disait que le sabbat est un vrai paradis.

Dicke (Alice), jeune Anglaise de Wincauton dont parle Glanvill. Elle avait un esprit familier qui lui suçait un peu de sang tous les soirs.

Didier, imposteur bordelais du sixième siècle, qui parut vers ce temps-là dans la ville de Tours. Il se vantait de communiquer avec saint Pierre et saint Paul; il assurait même qu'il était plus puissant que saint Martin et se disait égal aux apôtres. Comme il avait su gagner le peuple, on lui amenait de tous côtés des malades à guérir; et voici, par exemple, comment il traitait les paralytiques. Il ordonnait qu'on étendît le malade à terre, puis il lui faisait tirer les membres si fort que quelquefois il en mourait; s'il guérissait, c'était un miracle. Didier n'était pourtant qu'un magicien et un sorcier, comme dit Pierre Delancre; car si quelqu'un disait du mal de lui en secret, il le lui reprochait lorsqu'il le voyait; « ce qu'il ne pouvait savoir que par le moyen du démon qui lui allait révéler tout ce qui se passait. » Pour mieux tromper le public, il avait un capuchon et une robe de poil de chèvre. Il était sobre devant le monde; mais lorsqu'il se retrouvait en son particulier, il mangeait tellement qu'un homme n'aurait pu supporter la viande qu'il avalait. Enfin ses fourberies ayant été découvertes, il fut arrêté et chassé de la ville de Tours; et on n'entendit plus parler de lui.

Didron, savant archéologue qui a publié récemment une curieuse *Histoire du diable.*

Didyme. *Voy.* Possédés de Flandre.

Diémats. Petites images chargées de caractères que les guerriers de l'île de Java portent comme des talismans, et avec lesquelles ils se croient invulnérables : persuasion qui ajoute à leur intrépidité.

Dieux. On lit dans Tite-Live (IV, 30) : « Les édiles sont chargés de veiller à ce qu'aucun dieu ne soit reçu à Rome, s'il n'est Romain et adoré à la romaine... »

Digby (Le chevalier), original anglais du dix-septième siècle, connu sous le nom du *Docteur sympathique.* Il avait le secret d'une poudre sympathique avec laquelle il guérissait les malades sans les voir et donnait la fièvre aux arbres. Cette poudre, composée de rognures d'ongles, d'urine ou de cheveux du malade et placée dans un arbre, communiquait, disait-il, la maladie à l'arbre.

Digonnet. C'est, de nos jours, le dieu d'une secte de béguins qui descend des manichéens et des anabaptistes. Ce dieu est vivant et M. Daniel Wurth a donné de lui, dans le journal *la Patrie,* une notice si curieuse que nous croyons devoir la rapporter ici :

« Jean-Baptiste Digonnet est né à Tence (Haute-Loire); il fut successivement maçon, scieur de long et sabotier. Un chef de la secte des *momiers* lui ayant rempli la tête d'idées mystiques, il abandonna ses travaux et se livra au vagabondage. Arrêté en 1845, conduit dans les prisons de Moulins, puis rendu à la liberté, il continua sa vie errante pendant plusieurs mois. Arrêté de nouveau l'année suivante, il fut incarcéré dans la maison d'arrêt de Saint-Étienne, où se trouvait un jeune béguin de Saint-Jean-Bonnefond qui, l'entendant citer à tout propos des passages de la Bible, lui confia que depuis longtemps les habitants de cette commune attendaient le Dieu prédit par les Écritures.

» Digonnet se promit de tirer parti de cette confidence. Peu de temps après, ayant recouvré sa liberté, il se rendit à Saint-Jean-Bonnefond, où il exécuta son projet. Les béguins crurent à sa divinité et le surnommèrent leur petit bon dieu. A partir de cette époque, de fréquentes réunions de béguins eurent lieu dans cette commune. Dans ces réunions Digonnet prêchait la religion à sa manière, et par suite de son ascendant sur les hommes et surtout sur les femmes, se livrait à des actes d'une immoralité si profonde que la décence ne permet pas de les raconter. Arrêté au milieu de ses fidèles, il subit diverses condamnations et fut détenu plusieurs fois dans des maisons d'aliénés. S'étant évadé de celle d'Aurillac le 7 juillet 1848, il revint à Saint-Jean-Bonnefond, où la gendarmerie le saisit de nouveau pour l'emprisonner à Montbrison.

» Ce fut dans cette dernière ville que je le vis. Digonnet est de petite taille; il a le regard terne



et sans aucune expression; son front ne présente aucun indice d'intelligence; ses joues et le dessous de ses yeux sont colorés d'une teinte bleuâtre et par endroits légèrement violacée; un tic nerveux balance continuellement sa tête sur ses épaules, et lorsqu'il débite ses lamentations ridicules, on voit de temps à autre passer entre les trois dents jaunes qui lui restent une petite chique, qu'il paraît sucer avec un sentiment de délicieuse volupté.

» Ce fut un de mes amis, commis greffier au tribunal de Montbrison, qui me procura l'avantage de voir ce *divin* vieillard et qui voulut bien le prier de me faire connaître les diverses con-

damnations qu'il avait déjà subies. — N'ayant jamais passé en jugement, répondit-il, je n'ai pas encore subi de condamnation. Des brigands, il est vrai, m'ont fait emprisonner pour étouffer ma parole; mais je n'ai point été jugé et ne le serai jamais en ce monde, parce que *ne relevant que du* Père, la justice des hommes ne peut arriver jusqu'à moi!...

— Qu'appelez-vous donc le Père? lui demandai-je, après lui avoir entendu prononcer ce mot pour la seconde fois. — Le Père! s'écria-t-il, c'est Dieu!... c'est le Tout-Puissant qui m'a envoyé sur la terre pour annoncer aux hommes *que les temps sont proches et que le châtiment sera terrible!* — Mais, murmura en souriant mon compagnon, vous n'êtes donc que *prophète?...* Je croyais que vous étiez *dieu?* — Je suis *dieu* et *prophète* tout à la fois, me répondit-il d'une voix lente. Je suis le premier des sept élus qui sont répandus sur la terre. Il m'a mis au-dessus d'eux parce que j'avais une foi plus forte que leur foi, et en ceci il a agi comme un père de famille, qui ayant sept enfants en aimerait un plus que les autres, parce que dans celui-là il aurait reconnu des qualités dont les autres seraient dépourvus. »

» En ce moment, j'avoue que j'éprouvais un certain plaisir à écouter ce vieillard, fou pour les uns, fripon pour les autres. Le voyant assez bien disposé à me répondre, je me préparais à l'interroger longuement; mais j'avais compté sans mon hôte, c'est-à-dire sans mon ami, qui, voulant *taquiner* un peu *son prophète,* comme il l'appelait, s'écria tout à coup: — Mais, père Digonnet, dites-moi donc pourquoi vous êtes si bien vêtu, vous qui défendez le luxe à vos fidèles?... Savez-vous qu'il n'y a pas à Paris de plus beaux par-dessus que le vôtre; qu'on n'y voit rien d'aussi coquet que cette calotte de velours brodée d'or qui orne votre tête; que ce superbe gilet noir brodé comme votre calotte; que cette chemise si fine, si blanche... si...

— Je sais tout cela, interrompit Digonnet sans se fâcher du ton railleur de mon compagnon; je porte ces vêtements parce que pour me les donner les béguins s'appauvrissent, ce qui les empêche de penser au superflu... Pour moi, je vous assure que je ne tiens pas à ces beaux habits. J'en ai de toutes les façons. Mes béguins m'ont donné une culotte où il y a pour plus de *douze mille francs d'or en broderies.* Tenez, voyez ces *attaches,* continua-t-il en déboutonnant son gilet pour me montrer de superbes bretelles marquées à ses initiales; eh bien, j'en ai encore de plus belles... Mais, ajouta-t-il en faisant un geste des plus comiques, ça me coupe horriblement les épaules... j'aimerais mieux n'en pas avoir. »

» Mon ami se mordit les lèvres pour ne pas rire; quant à moi, je me hâtai de demander à Digonnet à quel âge il avait été inspiré. — A cinquante-cinq ans, me répondit-il; je ne devais l'être qu'à soixante, mais le Père m'a avancé de cinq années, à cause des iniquités qui se commettent sur la terre.

— Comme *dieu,* comme *prophète,* vous devez avoir le don des miracles? — Oui! — Ainsi, si vous le vouliez, vous sortiriez à l'instant de cette prison? — Non pas! Descendu sur la terre pour y accomplir un sacrifice, je dois tout souffrir sans me plaindre. Les portes de cette prison seraient ouvertes que je n'en sortirais pas avant l'ordre du Père. Oh! je suis d'une garde facile maintenant; *mais quand le moment sera venu,* les geôliers auront beau fermer leurs portes, tirer leurs verrous, je m'ouvrirai un passage invisible dans les murs épais qui m'entourent, et quittant la *laide carcasse* dans laquelle je suis incarné, j'irai rejoindre le Père.

— On dit, je crois, que vous fabriquez une échelle pour vous faciliter cette ascension. — Ce sont les *brigands* qui disent ces absurdités... Est-ce que la puissance du Père ne suffira pas pour me faire traverser l'espace et m'y soutenir?... Est-ce que le soleil, est-ce que la lune, est-ce que les étoiles ont eu besoin d'une échelle pour monter au firmament? Est-ce que la puissance du Père n'est pas infinie? *Est-ce que je ne puis pas ce que je veux, moi!* » Le petit dieu des béguins prononça ces dernières paroles avec un ton d'animation qui, malgré sa mauvaise prononciation et quelques liaisons hasardées, ne manquait pas d'une certaine poésie. Son visage s'était fortement empourpré, et ne voulant pas sans doute s'entretenir plus longtemps avec nous, il rentra dans sa chambre sans ajouter un seul mot.

» Maintenant si, abandonnant le côté comique de ce monomane, on se prend à penser qu'au dix-neuvième siècle il peut encore se rencontrer des populations assez crédules pour se laisser prendre aux absurdes prédications d'un individu sans intelligence, sans apparence même, on est saisi d'un sentiment de tristesse amère, et l'on se demande en tremblant s'il est vrai que la civilisation ait chassé le fanatisme et l'ignorance du fond de nos campagnes? »

Dindarte (Marie), jeune sorcière de Sare, dans les Basses-Pyrénées. Elle confessa avoir été souvent au sabbat. Quand elle se trouvait seule et que ses voisines étaient absentes, le diable lui donnait un onguent dont elle se frottait, et sur-



le-champ elle se transportait par les airs. Elle voyageait ainsi la nuit du 27 septembre 1609; on l'aperçut et on la prit le lendemain. Elle confessa aussi avoir mené des enfants au sabbat, lesquels se trouvèrent marqués de la marque du

diable [1]. On lui demanda si on pouvait faire éveillé le voyage du sabbat. Elle répondit qu'on n'y allait qu'après avoir dormi, et que quelquefois il suffisait d'avoir fermé un œil pour s'enlever.

Dinscops, sorcière et sibylle du pays de Clèves, dont parle Bodin en son quatrième livre. Elle ensorcelait et maléficiait tous ceux vers qui elle étendait la main. On la brûla; et quand sa main sorcière et endiablée fut bien cuite, tous ceux qu'elle avait frappés de quelque mal revinrent en santé...

Dioclétien. N'étant encore que dans les grades inférieurs de l'armée, il réglait un jour ses comptes avec une cabaretière de Tongres, dans la Gaule Belgique. Comme cette femme, qui était druidesse, lui reprochait d'être avare : « Je serai plus généreux, lui dit-il en riant, quand je serai empereur. — Tu le seras, répliqua la druidesse, quand tu auras tué le sanglier. » Dioclétien, étonné, sentit l'ambition s'éveiller dans son âme et chercha sérieusement à presser l'accomplissement de cette prédiction, qui nous a été conservée par Vopiscus. Il se livra particulièrement à la chasse du sanglier. Cependant il vit plusieurs princes arriver au trône sans qu'on songeât à l'y élever; et il disait sans cesse : « Je tue bien les sangliers; mais les autres en ont le profit. » Il avait été consul et il occupait des fonctions importantes. Quand Numérien eut été tué par son beau-père, Arius Aper, toutes les espérances de Dioclétien se réveillèrent : l'armée le porta au trône. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de tuer lui-même de son épée le perfide Aper, dont le nom est celui du sanglier, en s'écriant qu'il venait enfin de tuer le sanglier fatal. — On sait que Dioclétien fut ensuite un des plus cruels persécuteurs de l'Église. Il était philosophe.

Diocres. *Voy.* CHAPELLE DU DAMNÉ.

Diodore de Catane, magicien dont le peuple de Catane garda longtemps le souvenir. C'était le plus grand sorcier de son temps; il fascinait tellement les personnes qu'elles se persuadaient être changées en bêtes : il faisait voir en un instant aux curieux ce qui se passait dans les pays les plus éloignés. Comme on l'eût arrêté en qualité de magicien, il voulut se faire passer pour faiseur de miracles. Il se fit donc transporter par le diable de Catane à Constantinople, et de Constantinople à Catane en un jour, ce qui lui acquit tout d'un coup parmi le peuple une grande réputation; mais ayant été pris malgré son habileté et sa puissance, on le jeta en un feu ardent où il fut brûlé [2]. Le peuple de Catane, qui ne l'a pas oublié, l'appelle Liodore.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IV, p. 117.

[2] Leloyer. *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, liv. III, ch. VIII, p. 316. Après Thomas Fazelli, *De rebus siculis*, decas I, lib. III.

Dion de Syracuse. Étant une nuit couché sur son lit, éveillé et pensif, il entendit un grand bruit, et se leva pour voir ce qui pouvait le produire. Il aperçut au bout d'une galerie une femme de haute taille, hideuse comme les Furies, qui balayait sa maison. Il fit appeler aussitôt ses amis et les pria de passer la nuit auprès de lui. Mais le spectre ne reparut plus. — Quelques jours après le fils de Dion se précipita d'une fenêtre et se tua. Sa famille fut détruite en peu de temps, et, « par manière de dire, ajoute Leloyer, balayée et exterminée de Syracuse, comme la Furie, qui n'était qu'un diable, avait semblé l'en avertir par le balai ».

Dionysio dal Borgo, astrologue italien qui professait la théologie à l'université de Paris au treizième siècle. Villani conte (livre X) qu'il prédit juste la mort de Castruccio, tyran de Pistoie.

Diopite, bateleur, né à Locres, qui, après avoir parcouru la Grèce, se présenta sur le théâtre de Thèbes pour y faire des tours. Il avait sur le corps deux peaux de bouc, l'une remplie de vin et l'autre de lait, par le moyen desquelles il faisait sortir de ces liqueurs par sa bouche, si bien qu'on l'a mis au rang des sorciers.

Discours. *Discours des esprits follets*, publié dans *le Mercure galant* de 1680. — *Discours épouvantable d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme en Silésie*, in-8°, Lyon, par Jean Gazeau, 1609, brochure de 7 pages. — *Discours sur la vanité des songes, et sur l'opinion de ceux qui croient que ce sont des pressentiments. Voy.* SONGES, etc.

Disputes. L'abominable Henri VIII avait une telle passion pour l'argumentation, qu'il ne dédaigna pas d'argumenter avec un pauvre argumentateur nommé Lambert. Une assemblée extraordinaire avait été convoquée à Westminster pour juger des coups. Le roi, voyant qu'il avait affaire à forte partie, et ne voulant pas avoir le dernier, donna à Lambert le choix d'être de son avis ou d'être pendu. C'est ainsi qu'un dey d'Alger, faisant un cent de piquet avec son vizir, lui disait : « Joue cœur, ou je t'étrangle. » Lambert ne joua pas cœur; il fut étranglé. Nous citons cette anecdote parce que l'abominable Henri VIII était assurément possédé du diable.

Diti, et son œuf. *Voy.* GARUDA.

Dives. Les Persans nomment ainsi les mauvais génies; ils en admettent de mâles et de femelles et disent qu'avant la création d'Adam Dieu créa les *Dives* ou génies mâles et leur confia le gouvernement du monde pendant sept mille ans; après quoi, les *Péris* ou génies femelles leur succédèrent et prirent possession de l'univers pour deux autres mille ans, sous l'empire de Gian-ben-Gian, leur souverain; mais ces créatures étant tombées en disgrâce pour leur désobéissance, Dieu envoya contre eux Éblis, qui, étant

d'une plus noble nature, et formé de l'élément du feu, avait été élevé parmi les anges. Éblis, chargé des ordres divins, descendit du ciel et fit la guerre contre les Dives et les Péris, qui se réunirent pour se défendre; Éblis les défit et prit possession de ce globe, lequel n'était encore habité que par des génies. Éblis ne fut pas plus sage que ses prédécesseurs; Dieu, pour abattre son orgueil, fit l'homme et ordonna à tous les anges de lui rendre hommage. Sur le refus d'Éblis, Dieu le dépouilla de sa souveraineté et le maudit. Ce ne sont là, comme on voit, que des altérations de l'Écriture sainte.

Divinations. Il y en a plus de cent sortes. *Voy.* Alectryomancie, Alphitomancie, Astragalomancie, Astrologie, Botanomancie, Cartomancie, Catoptromancie, Chiromancie, Cristallomancie, Cranologie, Daphnomancie, Gastromancie, Hydromancie, Lampadomancie, Métoposcopie, Mimique, Nécromancie, Onomancie, Ornithomancie, Physiognomonie, Pyromancie, Rabdomancie, Théomancie, etc., etc., etc. Cicéron réduit toute la divination à deux espèces, dont l'une était naturelle et l'autre artificielle (Cicero, *De divin.*, lib. I). La première se faisait par une émotion de l'esprit qui, étant saisi d'une espèce de fureur, prédisait les choses à venir. Tel était l'esprit qui animait la Pythie sur le trépied. La divination artificielle se faisait par l'observation de signes et de circonstances naturelles dans les sujets que l'on savait destinés à prédire l'avenir. A cette seconde espèce appartenait l'astrologie, les augures, les auspices, les sortiléges et les prodiges.

Djilbéguenn, magicien tartare dont le souvenir est vivace encore en Sibérie. Il brillait dans les temps héroïques; et on raconte de lui de grandes merveilles. Il se montrait quelquefois sous la figure d'un monstre à neuf têtes. Il était monté sur un bœuf à trente cornes lorsqu'il coupa la tête de Comdaï-Mirguenn. Il entendait le langage de toutes les bêtes. A la suite de beaucoup d'actions atroces, il est allé en enfer et n'en est pas revenu.

Dobie, esprit familier dans le comté d'York en Angleterre. On donne cet esprit à toute famille qui porte le nom de Dobie. C'est, dit-on, le spectre d'un ancêtre qui s'attache à quelques-uns de ses descendants.

Docètes, hérétiques du premier siècle qui niaient l'incarnation et qui soutenaient que Notre-Seigneur était trop pur pour avoir pris une chair humaine. Saint Jérôme écrit à ce sujet que le sang du Sauveur fumait encore dans la Judée, lorsqu'on se mit à enseigner que son corps n'avait été qu'un fantôme. Ils doivent leur nom de docètes à un mot grec qui signifie *apparence* et qui explique leur système que Jésus avait simplement *paru* un homme.

Docks. *Voy.* Alfares.

Dodone. Hérodote raconte ainsi l'origine des oracles de Dodone. Deux colombes noires, selon les habitants de la contrée, vinrent dans le pays; l'une s'abattit sur un chêne et dit d'une voix humaine qu'il fallait bâtir sous ce chêne un temple à Jupiter : ce qui eut lieu; et le chêne rendit des oracles. Hérodote explique ensuite que ces deux colombes étaient deux prêtresses égyptiennes. La seconde de ces colombes se rendit en Libye, où elle institua le culte de Jupiter Ammon.

Dogdo, ou **Dodo**, et encore **Dodu.** *Voy.* Zoroastre.

Doigt. Dans le royaume de Macassar, si un malade est à l'agonie, le prêtre idolâtre lui prend la main et lui frotte doucement le doigt du milieu, afin de favoriser par cette friction un chemin à l'âme, qui sort toujours, selon eux, par par le bout du doigt.

Les Turcs mangent habituellement le riz avec les doigts; ils n'emploient pour cela que le pouce, l'index et le médius; ils sont persuadés que le diable mange avec les deux autres doigts.

Dans certaines contrées de la Grèce moderne, on se croit ensorcelé quand on voit quelqu'un étendre la main en présentant les cinq doigts.

Doigt annulaire. C'est une opinion reçue que le quatrième doigt de la main gauche a une vertu cordiale; que cette vertu vient d'un vaisseau, d'un nerf ou d'une veine qui lui est communiquée par le cœur, et, par cette raison, qu'il mérite préférablement aux autres doigts l'honneur de porter l'anneau. Levinus Lemnius assure que ce vaisseau singulier est une artère, et non pas un nerf, ni une veine, ainsi que le prétendent les anciens. Il ajoute que les anneaux qui sont portés à ce doigt influent sur le cœur. Dans les évanouissements, il avait coutume de frotter ce doigt, pour tout médicament. Il dit encore que la goutte l'attaque rarement, mais toujours plus tard que les autres doigts, et que la fin est bien proche quand il vient à se nouer.

Dojartzabal, jeune sorcière de quinze à seize ans qui confessa, vers 1609, avoir été menée au sabbat par une autre sorcière, laquelle était détenue en prison[1]; ce que celle-ci niait, disant qu'étant attachée à de grosses chaînes de fer et surveillée, elle ne pouvait être sortie de son cachot; et que, si elle en était sortie, elle n'y serait pas rentrée. La jeune personne expliqua toutefois que, comme elle était couchée près de sa mère, cette sorcière l'était venue chercher sous la forme d'un chat..., pour la transporter au sabbat, et que, malgré leurs fers, les sorcières peuvent aller à ces assemblées, bien que le diable n'ait pas moyen de les délivrer des mains de la justice. Elle assura encore que le diable, qui la faisait enlever ainsi d'auprès de sa mère, mettait en sa place une figure qui lui res-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 101.

semblait. Cette prétendue sorcière, qui n'exerçait probablement qu'une petite vengeance, si elle n'était pas en proie à quelque illusion, ne fut pas châtiée.

Dolers, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Domfront (Guérin de), fils de Guillaume de Bellême, seigneur de Domfront, ayant traîtreusement fait couper la tête à son ennemi endormi chez lui, fut, dit-on, étouffé par le diable[1].

Domingina-Maletana, sorcière qui, dans une joute qu'elle fit avec une autre sorcière, sauta sans se blesser du haut de la montagne de la Rhune, qui borne les trois royaumes de France, d'Espagne et de Navarre, et gagna le prix[2].

Dominique. *Voy.* HALLUCINATIONS.

Domitien. Un jour qu'il donnait un festin aux sénateurs de Rome, à l'occasion de son triomphe sur les Daces, Domitien, qui avait de singuliers caprices, les fit entrer dans une salle qu'il avait fait tendre en noir, et qui était éclairée par des lampes sépulcrales. Chaque convive se trouva placé vis-à-vis d'un cercueil, sur lequel il vit son nom écrit... Une troupe d'enfants barbouillés de noir représentait une danse des ombres infernales. La danse finie, ils se dispersèrent, chacun auprès du convive qu'il devait servir. Les mets furent les mêmes que ceux que l'on offrait aux morts dans les cérémonies funèbres. Un morne silence régnait dans cette assemblée. Domitien parlait seul; il ne racontait que des histoires sanglantes et n'entretenait les sénateurs que de mort. Les convives sortirent enfin de la salle du festin et furent accompagnés chacun à leur maison par des hommes vêtus de noir, armés et silencieux. — A peine respiraient-ils, que l'empereur les fit redemander; mais c'était pour leur donner la vaisselle qu'on avait servie devant eux et à chacun celui de ces petits esclaves qui les avaient servis. C'était bien là un plaisir de tyran.

Domoïvoï, esprits de ténèbres chez les Russes. On les chasse par l'eau de la Néva, bénite le jour de l'Épiphanie.

Donatistes, sectateurs de Donat, qui dominaient et ne pardonnaient rien. Dans leurs fureurs contre les catholiques, qui admettent à la reconciliation ceux qui sont tombés, les donatistes attaquaient partout les fidèles enfants de l'Église, les assommaient, brûlaient leurs maisons et leurs églises. « Ils commencent leurs massacres au » chant de l'*Alleluia,* disent les récits contem- » porains; ni l'âge, ni l'innocence n'obtiennent » grâce à leurs yeux; quand ils veulent bien faire » miséricorde, ils tuent d'un seul coup. » Leur schisme, élevé au commencement du quatrième siècle, dura une centaine d'années. Les procédés des donatistes ont été renouvelés par les Albigeois, puis par les hussites, par les luthériens et par les calvinistes. Les camisars entraient dans cette voie, si on ne les eût pas arrêtés.

Doni (Antoine-François), Florentin, né en 1503; il y a des choses bizarres dans ses *Mondes célestes, terrestres et infernaux,* volume in-4°, dont on a une vieille traduction française.

Doppet (François-Amédée), membre du conseil des Cinq-Cents, auteur d'un *Traité théorique et pratique du magnétisme animal;* Turin, 1784, un vol. in-8°; d'une *Oraison funèbre de Mesmer, avec son testament,* Genève, 1785, in-8°; d'une *Médecine occulte* ou *Traité de la magie naturelle et médicinale,* 1786, in-4°.

Dorâch-y-Rhibyn, fée sinistre du pays de Galles. Elle vient frotter ses ailes de cuir contre les vitres pour annoncer la mort de quelqu'un. Elle appelle le malade par un long cri lamentable.

Dorée (Catherine), sorcière du dix-septième siècle, qui fut brûlée vive pour avoir tué son enfant par ordre du diable; elle jetait des poudres et guérissait les ensorcelés en leur mettant un pigeon sur l'estomac. Barbe Dorée, autre sorcière, était parente de Catherine.

Dormants. L'histoire des sept Dormants est encore plus fameuse chez les Arabes que chez les chrétiens. Mahomet l'a insérée dans son Koran, et les Turcs l'ont embellie.

Sous l'empire de Décius, l'an de notre ère 250, il y eut une grande persécution contre les chrétiens. Sept jeunes gens, attachés au service de l'empereur, ne voulant pas désavouer leur croyance et craignant les supplices, se réfugièrent dans une caverne située à quelque distance d'Éphèse. Par une grâce particulière, ils y dormirent d'un sommeil profond pendant deux cents ans. Les mahométans assurent que, durant ce sommeil, ils eurent des révélations surprenantes, et qu'ils apprirent en songe tout ce que pourraient savoir des hommes qui auraient employé un pareil espace de temps à étudier assidûment.

Leur chien, ou du moins celui d'un d'entre eux, les avait suivis dans leur retraite; il mit à profit, aussi bien qu'eux, le temps de son sommeil. Il devint le chien le plus instruit du monde.

Sous le règne de Théodose le jeune, l'an de Notre-Seigneur 450, les sept Dormants se réveillèrent et entrèrent dans la ville d'Éphèse, croyant n'avoir fait qu'un bon somme; mais ils trouvèrent tout bien changé. Il y avait longtemps que les persécutions contre le christianisme étaient finies; des empereurs chrétiens occupaient les deux trônes impériaux d'Orient et d'Occident. Les questions des frères et l'étonnement qu'ils témoignèrent aux réponses qu'on leur fit surprirent tout le monde. Ils contèrent naïvement leur his-

[1] Mémoires de Thébaut de Champassais sur la ville de Domfront.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons,* etc., liv. III, p. 210.

toire. Le peuple, frappé d'admiration, les conduisit à l'évêque, celui-ci au patriarche et le patriarche à l'empereur. Ces sept Dormants révélèrent les choses du monde les plus singulières, et en prédirent qui ne l'étaient pas moins. Ils annoncèrent entre autres l'avénement de Mahomet, l'établissement et les succès de sa religion, comme devant avoir lieu deux cents ans après son réveil.

Quand ils eurent satisfait la curiosité de l'empereur, ils se retirèrent de nouveau dans leur caverne et y moururent tout de bon : on montre encore cette grotte auprès d'Éphèse.

Quant à leur chien Kratim ou Katmir, il acheva sa carrière et vécut autant qu'un chien peut vivre, en ne comptant pour rien les deux cents ans qu'il avait dormi en compagnie de ses maîtres. C'était un animal dont les connaissances surpassaient celles de tous les philosophes, les savants et les beaux esprits de son siècle ; aussi s'empressait-on de le fêter et de le régaler ; et les musulmans le placent dans le paradis de Mahomet, entre l'âne de Balaam et celui qui portait Notre-Seigneur le jour des Rameaux.

Cette historiette a tout l'air d'une contre-partie de la fable d'Épiménides de Crète, qui, s'étant endormi sur le midi dans une caverne en cherchant une de ses brebis égarée, ne se réveilla que quatre-vingt-sept ans après, et se remit à chercher ses brebis comme s'il n'eût dormi qu'un peu de temps.

Delrio parle d'un paysan qui dormit un automne et un hiver sans se réveiller[1].

Dosithée, magicien de Samarie, contemporain de Simon le Magicien ; il se présentait comme étant le vraie Messie, et il parvint à séduire la foule par des prestiges, des enchantements et des tours d'adresse. Il menait avec lui trente disciples, autant qu'il y avait de jours dans le mois, et n'en voulait pas plus. Il avait admis à sa suite une femme qu'il appelait la Lune. Il judaïsait, et le point capital de sa doctrine consistait, pour ceux qu'il entraînait, à passer le jour du sabbat dans l'immobilité la plus complète.

Double. On croit en Ecosse qu'un homme peut être double, c'est-à-dire qu'il peut être vu à la fois en deux lieux différents, qu'il peut lui-même, en certaines occasions, voir sa doublure devant lui. Cette doublure n'est qu'une ombre, à la vérité. Eh bien, nous pouvons avoir le même avantage en nous plaçant devant une glace. — *Voy.* Flaxbinder.

Dourga, monstrueuse divinité des Indiens. *Voy.* Fêtes religieuses de l'Inde.

Dourlet (Simone). *Voy.* Possédées de Flandre.

Douze, c'est un nombre heureux. Les apôtres étaient douze, dit Césaire d'Hesterbach, parce que le nombre douze est composé de quatre fois trois, ou de trois fois quatre. Ils ont été élus douze ajoute-t-il, pour annoncer aux quatre coins du monde la foi de la sainte Trinité. Les douze apôtres, dit-il encore, sont les douze signes du zodiaque, les douze mois de l'année, les douze heures du jour, les douze étoiles de la couronne de l'épouse. Les douze apôtres sont encore les douze fils de Jacob, les douze fontaines du désert, les douze pierres du Jourdain, les douze bœufs de la mer d'airain, les douze fondements de la Jérusalem céleste.

Drac, démon du rang des princes de l'enfer. Il se montra à Faust en manière de flamme bleue, avec une queue rougeâtre.

Drack, lutin du midi de la France. Dans certaines contrées, ce n'est qu'un follet malin qui prend toutes sortes de formes et fait toutes sortes d'espiègleries. Dans d'autres, c'est un ogre. *Voy.* Ogres.

Draconites ou **Dracontia.** Pierre fabuleuse que Pline et quelques naturalistes anciens ont placée dans la tête du dragon. Pour se la procurer, il fallait l'endormir avant de lui couper la tête.

Dragon. Les dragons ont fait beaucoup de bruit ; et, parce que nous n'en voyons plus, les sceptiques les ont niés : mais Cuvier et les géologues modernes ont reconnu que les dragons avaient existé. C'est seulement une race perdue. C'étaient des sortes de serpents ailés. Philostrate dit que, pour devenir sorciers et devins, les Arabes mangeaient le cœur ou le foie d'un dragon volant. On montre auprès de Beyrouth le



lieu où saint Georges tua un monstrueux dragon ; il y avait sur ces lieux, consacrés par le courage de saint Georges, une église qui ne subsiste plus[1]. Il est fait mention de plusieurs dragons dans les

[1] Dans les *Disquisitions magiques*.

[1] Voyage de Monconis, de Thévenot et du P. Goujon.

légendes; quelques-uns peuvent être des allégories où par le dragon il faut entendre le démon que les saints ont vaincu. Le diable, en effet, porte souvent le nom d'*ancien dragon*, et quelquefois il a pris la forme de cet animal merveilleux : c'est ainsi qu'il se montra à sainte Marguerite. On dit que le dragon dont parle Possidonius couvrait un arpent de terre, et qu'il avalait, comme une pilule, un cavalier tout armé; mais ce n'était encore qu'un petit dragon en comparaison de celui qu'on découvrit dans l'Inde, et qui, suivant Maxime de Tyr, occupait cinq arpents de terrain.

Les Chinois rendent une espèce de culte au dragon. On en voit sur leurs vêtements, dans leurs livres, dans leurs tableaux. Ils le regardent comme le principe de leur bonheur; ils s'imaginent qu'il dispose des saisons et fait à son gré tomber la pluie et gronder le tonnerre. Ils sont persuadés que tous les biens de la terre ont été confiés à sa garde, et qu'il fait son séjour ordinaire sur les montagnes élevées.

Le dragon était aussi très-important chez nos aïeux; et tous nos contes de dragons doivent remonter à une haute antiquité. Voici la chronique du dragon de Niort[1]. Un soldat avait été condamné à mort pour crime de désertion; il apprit qu'à Niort, sa patrie, un énorme dragon faisait depuis trois mois des ravages, et qu'on promettait bonne récompense à celui qui pourrait en délivrer la contrée. Il se présente; on l'admet à combattre le monstre, et on lui promet sa grâce s'il parvient à le détruire. Couvert d'un masque de verre et armé de toutes pièces, l'intrépide soldat va à l'antre obscur où se tient le monstre ailé, qu'il trouve endormi. Réveillé par une première blessure, il se lève, prend son essor et vole contre l'agresseur. Tous les spectateurs se retirent, lui seul reste et l'attend de pied ferme. Le dragon tombe sur lui et le terrasse de son poids; mais au moment qu'il ouvre la gueule pour le dévorer, le soldat saisit l'instant de lui enfoncer son poignard dans la gorge. Le monstre tombe à ses pieds. Le brave soldat allait recueillir les fruits de sa victoire, lorsque, poussé par une fatale curiosité, il ôta son masque pour considérer à son aise le redoutable ennemi dont il venait de triompher. Déjà il en avait fait le tour, quand le monstre, blessé mortellement, et nageant dans son sang, recueille des forces qui paraissaient épuisées, s'élance subitement au cou de son vainqueur et lui communique un venin si malfaisant qu'il périt au milieu de son triomphe. — On voyait encore, il y a peu de temps, dans le cimetière de l'hôpital de Niort, un ancien tombeau d'un homme *tué par le venin du serpent*. Est-ce aussi une allégorie?

A Mons, on vous contera l'histoire du dragon

[1] *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 112.

qui dévastait le Hainaut[1], lorsqu'il fut tué par le vaillant Gilles de Chin, en 1132. Et que direz-vous du dragon de Rhodes, qui n'est certainement pas un conte[2]? *Voy.* Trou du chateau de Carnoet.

Dragon rouge. *Le dragon rouge*, ou l'art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux, avec le vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés, etc., etc., in-18, 1521.

On a réimprimé très-fréquemment ce fatras absurde, dont on trouvera les plus curieuses élucubrations à leur place, dans ce dictionnaire.

Drames. Le théâtre n'a pas négligé les merveilleuses ressources que lui offraient les démons, les follets, les revenants, la magie et les sciences occultes. De nos jours on a fait *les Sept châteaux du Diable, les Pilules du Diable, la Part du Diable;* on a même mis en vaudeville *les Mémoires du Diable*, de M. Soulié. *L'Esprit follet*, de Collé; *le Spectre*, de Séraminis; celui d'Hamlet; *les Sorcières*, *de Macbeth; la Sylphide, le Magicien du Pied de mouton*, et une foule d'autres données sont prises, comme *Robin des bois, le Chasseur rouge, Trilby, le Vampire, les Wilis*, etc., etc., du vaste répertoire de prodiges qui alimentent les livres de démonologie.

Drapé. On donne à Aigues-Mortes le nom de *Lou Drapé* à un cheval fabuleux, qui est la terreur des enfants, qui les retient un peu sous l'aile de leurs parents, et réprime la négligence des mères. On assure que quand *Lou Drapé* vient à passer, il ramasse sur son dos, l'un après l'autre, tous les enfants égarés; et que sa croupe, d'abord de taille ordinaire, s'allonge, au besoin, jusqu'à contenir cinquante et cent enfants qu'il emporte on ne sait où.

Drawcansir, lutin matamore qui, chez les Anglais, gourmande les rois, disperse les armées et sème le désordre partout. C'est probablement ce que les anciens appelaient la terreur panique.

Drépano. L'esprit de Drépano a aussi sa célébrité : il faisait grand bruit, jetait des pierres qui ne blessaient pas, lançait en l'air les ustensiles de ménage sans rien briser, et chantait des chansons scandaleuses, le tout sans se montrer. Quand le maître de la maison où il hantait revenait de quelque course trempé par la pluie, il l'annonçait avant que personne le vît, et pressait la famille d'allumer un grand feu. C'était un

[1] Voyez cette légende dans *Les douze convives du chanoine de Tours*.

[2] « Les divers insectes carnivores, vus au microscope, sont des animaux formidables; ils étaient peut-être ces dragons ailés dont on retrouve les anatomies; diminués de taille à mesure que la matière diminuait d'énergie, ces hydres, griffons et autres se trouveraient aujourd'hui à l'état d'insectes. Les géants antédiluviens sont les petits hommes d'aujourd'hui. » (Chateaubriand, *Mémoires*, tome II.)

démon obsesseur qui ne réussit pas; car les habitants de la maison se conduisirent en chrétiens, ce qui suffit souvent[1].

Driff, nom donné à la pierre de Buttler, à laquelle on attribuait la propriété d'attirer le venin; elle était, dit-on, composée de mousse formée sur des têtes de mort, de sel marin, de vitriol cuivreux empâté avec de la colle de poisson. On a poussé le merveilleux jusqu'à prétendre qu'il suffisait de toucher cette pierre du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus redoutables. Van Helmont en fait de grands éloges.

Drolles. Les drolles sont des démons ou lutins qui, dans certains pays du Nord, prennent soin de panser les chevaux, font tout ce qu'on leur commande et avertissent des dangers. *Voy.* Farfadets, Bérith, Kobold, etc.

Drouva, roi de l'Hindoustan, qui régna vingt-six mille ans, on ne sait où, et qui laissa trois



enfants : Karpagatarou, Kouraga et Kourkala; ce qui est peu pour une si longue vie.

Drows. C'est le nom qu'on donne aux duergars dans les îles Orcades.

Drude (la), cauchemar femelle qui, en forme d'une vieille furie, paraît serrer la gorge d'une personne endormie. Pline l'appelle *Malum dæmoniacum.*

Druides, prêtres des Gaulois. Ils enseignaient la sagesse et la morale aux principaux personnages de la nation. Ils disaient que les âmes circulaient éternellement de ce monde-ci dans l'autre; c'est-à-dire que ce qu'on appelle la mort est l'entrée dans l'autre monde, et ce qu'on appelle la vie en est la sortie pour revenir dans ce monde-ci[2].

Les druides d'Autun attribuaient une grande vertu à l'œuf de serpent; ils avaient pour armoiries dans leurs bannières : d'azur à la couchée de serpents d'argent, surmontée d'un gui de chêne garni de ses glands de sinople. Le chef des druides avait une clef pour symbole[3].

[1] Delrio, *Disquisit.*, lib. VI, cap. II.
[2] Diodore de Sicile.
[3] Saint-Foix, *Essais*, etc., t. II.

Druidesses. Dans la petite île de Sena, aujourd'hui Sein, vis-à-vis la côte de Quimper, il y avait un collége de druidesses que les Gaulois appellent *Senes* (prophétesses). Elles étaient au nombre de neuf, gardaient une perpétuelle virginité, rendaient des oracles et avaient le pouvoir de retenir les vents et d'exciter les tempêtes; elles pouvaient aussi prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées et prédire l'avenir. Elles exerçaient un sacerdoce. Il y avait d'autres druidesses qui se mariaient; mais elles ne sortaient qu'une fois dans l'année, et ne passaient qu'un seul jour avec leurs maris[1]. *Voy.* aussi Dioclétien, Velléda, etc.



Druide.

Druses, peuplade féroce qui habite le Liban. Elle adore un veau et n'est ni chrétienne ni musulmane.

Drusus. Chargé par l'empereur Auguste du commandement de l'armée romaine qui faisait la guerre en Allemagne, Drusus se préparait à passer l'Elbe, après avoir déjà remporté plusieurs victoires, lorsqu'une femme majestueuse lui apparut et lui dit : — « Où cours-tu si vite, Drusus? Ne seras-tu jamais las de vaincre? Apprends que tes jours touchent à leur terme... » Drusus troublé tourna bride, fit sonner la retraite et mourut au bord du Rhin. On vit en même temps deux chevaliers inconnus qui faisaient caracoler leurs chevaux autour des tranchées du camp romain, et on entendit aux environs des plaintes et des gémissements de femmes[2]; ce qui n'est pas merveille dans une déroute.

Drutes. Les drutes sont des sorcières qui suivent Holda avec leurs quenouilles. *Voy.* Holda.

[1] Saint-Foix, *Essais sur Paris,* t. III, p. 384.
[2] Dion Cassius.

Dryden (Jean), célèbre poëte anglais, mort en 1707. On rapporte qu'il tirait aux dés le jour de la naissance de ses enfants, pour deviner s'il aurait un garçon ou une fille; et sa prédiction relative au sexe de son fils Charles se réalisa [1]; ce qui n'est pas fort étonnant. *Voy.* ASTRAGALOMANCIE.

Dsigofk, partie de l'enfer japonais où les méchants sont tourmentés suivant le nombre ou la qualité de leurs crimes. Leurs supplices ne durent qu'un certain temps, au bout duquel leurs âmes sont renvoyées dans ce monde, pour animer les animaux impurs dont les vices s'accordent avec ceux dont ces âmes s'étaient souillées. De là elles passent successivement dans les corps des animaux plus nobles, jusqu'à ce qu'elles rentrent dans des corps humains, où elles peuvent mériter ou démériter sur nouveaux frais.

Dualisme. Il y a des tremblements de terre, des tempêtes, des ouragans, des débordements de rivières, des maladies pestilentielles, des bêtes venimeuses, des animaux féroces, des hommes naturellement méchants, perfides et cruels. Or, un être bienfaisant, disaient les dualistes, ne peut être l'auteur du mal. Donc il y a deux êtres, deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, également puissants, coéternels, et qui ne cessent point de se combattre. Si l'on réfléchit sur le dualisme, dit Saint-Foix, je crois



Duergars.

qu'on le trouvera encore plus absurde que l'idolâtrie.

Les Lapons disent que Dieu, avant de produire la terre, se consulta avec l'esprit malin, afin de déterminer comment il arrangerait chaque chose. Dieu se proposa donc de remplir les arbres de moelle, les lacs de lait, et de charger les plantes et les arbres de tous les plus beaux fruits. Par malheur, un plan si convenable à l'homme déplut à l'esprit malin, qui fit toutes sortes de niches; et il en résulta que Dieu n'établit pas les choses aussi bien qu'il l'aurait voulu... Un certain Ptolomée soutenait que le grand Être avait deux femmes; que, par jalousie, elles se contrariaient sans cesse, et que le mal, tant dans le moral que dans le physique, venait uniquement de leur mésintelligence, l'une se plaisant à gâter, à changer ou à détruire tout ce que faisait l'autre. Les manichéens ont adopté le système des deux principes. Bardesane, les Appellistes et une foule d'autres chefs de secte les ont dans cette voie précédés ou suivis. La vérité et le sens commun ont toujours repoussé ces absurdes suppositions. Les luttes du bien et du mal nous sont exposées dans leur réalité par la doctrine de l'Église catholique.

Duende. Le *Duende,* lutin espagnol, correspond au Gobelin normand et au Tomtegobbe suédois. Duende, selon Cobaruvias, est une contraction de *dueno de casa,* maître de la maison. Ce farfadet espagnol a été cité de tout

[1] Bertin, *Curiosités de la littérature,* t. I, p. 248.

temps pour la facilité de ses métamorphoses.

Duergars. Les *diables nains* ou duergars de la Scandinavie sont de la même famille que les elfs de la nuit. Ils assistent à la mort de la dame de la maison qu'ils hantent et la gardent la nuit. Les doctrines scandinaves disent que leurs dieux les ont fait naître en foule du cadavre d'Imer, et leur ont infusé toutes les sciences et tous les arts. Les Norvégiens attribuent la forme régulière et le poli des pierres cristallisées aux travaux de ces petits habitants de la montagne dont l'écho n'est autre chose que leur voix. Cette personnification poétique a donné naissance à un mètre particulier en Islande, appelé le *galdralag,* ou le lai diabolique, dans lequel le dernier vers de la première stance termine toutes les autres.

Dufay (Charles-Jérôme de Cisternay), alchimiste, quoique homme de guerre. Il s'occupait du grand œuvre; et il dépensa beaucoup d'argent à la recherche de la pierre philosophale. Il mourut en 1723.

Duffo ou **Duffus,** roi d'Écosse. Pendant une maladie de ce prince, on arrêta plusieurs sorciers de son royaume qui rôtissaient, auprès d'un petit feu, une image faite à la ressemblance du roi, sortilége qui, selon leurs confessions, causait le mal du monarque. En effet, après leur arrestation, la santé de Duffus se rétablit [1].



Dulot (Jacques), magicien. *Voy.* Marigny.

Dumons (Antoine), sorcier du dix-septième siècle, accusé de fournir des chandelles au sabbat pour l'adoration du diable.

Duncanius, abbé de Liebenthal, qui, au douzième siècle, fit un pacte avec le diable pour l'érection d'un immense édifice et crut jouer le malin. Mais le diable lui avait laissé un livre de conjurations au moyen duquel tout était possible. L'abbé osa s'en servir; il fit des choses prodigieuses, entra dans les voies de l'orgueil, tomba dans les vices, et, au bout de quinze ans, devint la proie de Satan, qui l'emporta. Sa légende a été écrite par Henry Zschokke.

Dupleix (Scipion), conseiller d'État et historiographe de France, mort en 1661. Parmi ses ouvrages très-remarquables, on peut voir la *Cause de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort.* Paris, 1615, in-12; Lyon, 1620, in-8°.

Durandal, épée merveilleuse de Charlemagne. C'était, selon les romans de chevalerie, un ouvrage des fées.

Durer (Albert), peintre illustre, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, avec la gloire assez rare d'avoir laissé beaucoup de chefs-d'œuvre où son pinceau, son crayon et son burin n'ont jamais offensé en rien la religion ni les mœurs. On raconte de lui une vision que nous rapporterons ici :

« Albert, le pieux artiste, rêvait quelque nouveau chef-d'œuvre; il voulait se surpasser lui-même; mais le génie de l'homme a ses limites que jamais il ne peut franchir sans se perdre dans les abîmes du monde intellectuel. Pendant une belle nuit d'été, il avait commencé et recommencé l'esquisse des quatre évangélistes. Il voulait retracer les traits de ces hommes inspirés qui furent trouvés dignes de devenir les historiens de l'Homme-Dieu. Mais rien de ce que sa main produisait ne rendait à son gré les traits qui se peignaient dans son âme. C'était à Nuremberg. La nuit était superbe, la lune éclairait de sa magique lumière les églises de Saint-Sébald et de Saint-Laurent. Des milliers d'étoiles brillaient à la voûte céleste au-dessus de cette ville silencieuse et de ses rues désertes. « Dieu, s'écria Albert, a permis à des hommes de transformer ici des débris de rochers en bâtiments magnifiques, pleins d'harmonie dans leur en-

[1] Leloyer, *Histoire et discours des spectres,* etc., liv. IV, ch. XV, p. 369.

semble et dans toutes leurs parties, élevant majestueusement leurs tours vers le ciel, et il ne me permettrait pas à moi de rendre sur la toile et en son honneur les portraits de ses saints envoyés, portraits que cependant je porte en mon âme ! » Albert se sent ému ; ses mains se rejoignent pour prier ; et en ce moment l'église de Saint-Sébald se colore de feu et de flamme ; des nuages bleus forment le fond sur lequel se dessinent les figures imposantes des quatre évangélistes. « Oh ! voilà, dit-il, les traits que j'ai en vain cherchés, qui échappaient à mon art débile ! » Il court à sa toile abandonnée, il saisit ses pinceaux et bientôt l'esquisse est terminée. Il ne sera pas difficile au grand artiste d'achever dignement son œuvre.

» Durer *croyait et voyait.* Voilà pourquoi il sut créer des chefs-d'œuvre d'une si pure spiritualité. Beaucoup de ceux qui voulurent marcher sur ses traces échouèrent souvent, non parce que le talent leur manquait, mais parce qu'ils n'avaient pas sa foi naïve et forte. Le ciel et ses merveilles restèrent cachés pour eux, derrière les sombres nuages du monde matériel[1]. »

Duses, démons de la nuit qui effrayent les Allemands par une sorte de cauchemar.

Duvernois. *Voy.* Rolande.

Dysers, déesses des anciens Celtes, que l'on supposait employées à conduire les âmes des héros au palais d'Odin, où ces âmes buvaient de la bière dans des coupes faites des crânes de leurs ennemis.

Dythican, démon prince qui se montra au docteur Faust sous la forme d'une perdrix colossale, avec le cou moucheté de vert.

Dzivogeon, femmes étranges, du genre des esprits élémentaires. Elles habitent plusieurs montagnes de la Russie.

E

Eatuas ou **Atouas**, dieux subalternes des Otaïtiens, enfants de leur divinité suprême, Taroataihétoomoo, et du rocher Lépapa. Les Eatuas, dit-on, engendrèrent le premier homme.

Ces dieux sont des deux sexes : les hommes adorent les dieux mâles, et les femmes les dieux femelles. Ils ont des temples où les personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes et les femmes peuvent entrer.

Le nom d'*Eatua* ou *Atoua* est aussi donné à des oiseaux, tels que le héron et le martin-pêcheur. Les Otaïtiens et les insulaires leurs voisins honorent ces oiseaux d'une attention particulière ; ils ne les tuent point et ne leur font aucun mal ; mais ils ne leur rendent pourtant aucune espèce de culte, et paraissent n'avoir à leur égard que des idées superstitieuses relatives à la bonne ou mauvaise fortune ; ainsi le peuple à demi dégrossi en a chez nous sur le rouge-gorge, sur l'hirondelle et sur quelques autres oiseaux.

Les Otaïtiens croient que le grand Eatua lui-même est soumis en certains cas aux génies inférieurs à qui il a donné l'existence, qu'ils le dévorent souvent, mais qu'il a toujours le pouvoir de se recréer.

Eau. Presque tous les anciens peuples ont fait une divinité de cet élément, qui, suivant certains philosophes, était le principe de toutes choses. Les Guèbres le respectent ; un de leurs livres sacrés leur défend d'employer l'eau la nuit et de jamais emplir tout à fait un vase d'eau pour la faire bouillir, de peur d'en renverser quelques gouttes.

Les cabalistes peuplent l'eau d'ondins et de nymphes. *Voy.* ces mots.

Eau amère (Épreuve de l'). Elle avait lieu ainsi chez les anciens Juifs : lorsqu'un homme soupçonnait sa femme en mal, il demandait qu'elle se purgeât selon la loi. Le juge envoyait les parties à Jérusalem, au grand consistoire, composé de soixante vieillards. La femme était exhortée à bien regarder sa conscience, avant de se soumettre au hasard de boire les eaux amères. Si elle persistait à dire qu'elle était nette de péché, on la menait à la porte du Saint des saints, et on la promenait afin de la fatiguer et de lui laisser le loisir de songer en elle-même. On lui donnait alors un vêtement noir. Un prêtre était chargé d'écrire son nom et toutes les paroles qu'elle avait dites ; puis se faisant apporter un pot de terre, il versait dedans avec une coquille la valeur d'un grand verre d'eau ; il prenait de la poudre du tabernacle, avec du jus d'herbes amères, raclait le nom écrit sur le parchemin et le donnait à boire à la femme, qui, si elle était coupable, aussitôt blêmissait ; les yeux lui tournaient et elle ne tardait pas à mourir[2] ; mais il ne lui arrivait rien si elle était innocente.

Eau ardente, renommée chez les sorciers d'autrefois. Elle prenait feu au contact d'une allumette enflammée : ce que fait l'eau-de-vie à présent.

Eau bénite. C'est une coutume aussi ancienne

[1] *Nouvelle revue de Bruxelles.* Février 1844.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres,* liv. IV, ch. xxi.

que l'Église et de tradition apostolique[1], de bénir par des prières, des exorcismes et des cérémonies, l'eau dont on fait des aspersions sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage. Par cette bénédiction, l'Église demande à Dieu de purifier du péché ceux qui s'en serviront, d'écarter d'eux les embûches de l'ennemi du salut et les fléaux de ce monde[2]. Dans les constitutions apostoliques, l'eau bénite est appelée un moyen d'expier le péché et de mettre en fuite le démon.

On se sert aussi au sabbat d'une eau particulière, que l'on ose appeler eau bénite. Le sorcier qui fait les fonctions sacriléges qu'on appelle la messe du sabbat est chargé d'en asperger les assistants[3].

Eau bouillante (Épreuve de l'). On l'employait autrefois pour découvrir la vérité dans les tortures qu'on appelait témérairement jugements de Dieu. L'accusé plongeait la main dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau suspendu plus ou moins profondément. Ensuite on enveloppait la main du patient avec un linge sur lequel le juge et la partie adverse apposaient leurs sceaux. Au bout de trois jours on les levait; s'il ne paraissait point de marque de brûlure, l'accusé était renvoyé absous.

Eau d'ange. Pour faire de bonne eau d'ange, ayez un grand alambic dans lequel vous mettez les drogues suivantes : benjoin, quatre onces; styrax, deux onces; sandal citrin, une once; clous de girofle, deux drachmes; deux ou trois morceaux d'iris de Florence; la moitié d'une écorce de citron; deux noix muscades; cannelle, demi-once; deux pintes de bonne eau de roche; chopine d'eau de fleurs d'orange; chopine d'eau de mélilot; vous mettez le tout dans un alambic bien scellé et vous distillez au bain-marie. Cette distillation sera une eau d'ange exquise[4], ainsi nommée parce que la recette en fut enseignée par un ange... Elle guérit beaucoup de maladies, disent ses prôneurs.

Eau froide (Épreuve de l'). Elle était fort en usage au neuvième siècle et s'étendait non-seulement aux sorciers et aux hérétiques, mais encore à tout accusé dont le crime n'était pas évident. Le coupable ou prétendu tel était jeté, la main droite liée au pied gauche, et la main gauche liée au pied droit, dans un bassin ou dans une grande cuve pleine d'eau, sur laquelle on priait pour qu'elle ne pût supporter un criminel : de façon que celui qui n'enfonçait pas était déclaré innocent.

Eau lustrale. Eau commune dans laquelle, chez les peuples païens, on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Quand il y avait un mort dans une maison, on mettait à la porte un grand vase rempli d'eau lustrale, apportée de quelque maison où il n'y avait point de mort. Tous ceux qui venaient à la maison en deuil s'aspergeaient de cette eau en sortant. — Les druides employaient l'eau lustrale à chasser les maléfices.

Eau verte. On lit dans Delancre que les sorciers composaient de son temps une eau verte, dont le contact donnait la mort. *Voy.* POISONS.

Ébérard, archevêque de Trèves, mort en 1067. Ayant menacé les Juifs de les chasser de sa ville, si dans un certain temps qu'il leur accorda pour se faire instruire, ils n'embrassaient pas le christianisme, ces misérables, qui se disaient réduits au désespoir, subornèrent un sorcier qui, pour de l'argent, leur baptisa du nom de l'évêque une image de cire, à laquelle ils attachèrent des mèches et des bougies ; ils les allumèrent le samedi saint, comme le prélat allait donner le baptême. Pendant qu'il était occupé à cette sainte fonction, la statue étant à moitié consumée, Ébérard se sentit extrêmement mal; on le conduisit dans la sacristie, où (dit la chronique) il expira bientôt après[1].

Éblis, nom que les mahométans donnent au diable. Ils disent qu'au moment de la naissance de leur prophète, le trône d'Éblis fut précipité au fond de l'enfer et que les idoles des gentils furent renversées.

Ébroin. On lit ceci dans le B. Jacques de Varasc (legenda CXIV) : — Une petite troupe de pieux cénobites regagnait de nuit le monastère. Ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve et s'arrêtèrent sur le gazon pour se reposer un instant. Bientôt ils entendirent plusieurs rameurs qui descendaient le fleuve avec une grande impétuosité. L'un des moines leur demanda qui ils étaient : « Nous sommes des démons, répondirent les rameurs, et nous emportons aux enfers l'âme d'É-



[1] Le P. Lebrun, *Explication des cérém.*, t. I, p. 76.
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique*.
[3] Boguet, *Discours des sorciers*, ch. XXII, p. 141, et Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. IV, disc. III, p. 457.
[4] *Secrets du Petit Albert*, p. 162.

[1] *Histoire des archevêques de Trèves*, ch. LVII.

broïn, maire du palais, qui tyrannisa la France et qui abandonna le monastère de Saint-Gal pour rentrer dans le monde. »

Ébron, démon honoré à Tournay, du temps de Clovis. On ne voyait que sa tête, qui se remuait pour répondre à ses dévots. Il est cité parmi les démons dans le roman de *Godefroid de Bouillon,* vieux poëme dont l'auteur était du Hainaut.

Écho. Presque tous les physiciens ont attribué la formation de l'écho à une répercursion de son, semblable à celle qu'éprouve la lumière quand elle tombe sur un corps poli. L'écho est donc produit par le moyen d'un ou de plusieurs obstacles qui interceptent le son et le font rebrousser en arrière. Il y a des échos simples et des échos composés. Dans les premiers, on entend une simple répétition du son, dans les autres on l'entend une, deux, trois, quatre fois et davantage. Il en est qui répètent plusieurs mots de suite les uns après les autres; ce phénomène a lieu toutes les fois qu'on se trouve à une distance de l'écho telle qu'on ait le temps de prononcer plusieurs mots avant que la répétition du premier soit parvenue à l'oreille. Dans la grande avenue du château de Villebertain, à deux lieues de Troyes, on entend un écho qui répète deux fois un vers de douze syllabes. Quelques échos ont acquis une sorte de célébrité. On cite celui de la vigne de Simonetta, qui répétait quarante fois le même mot. A Woodstock, en Angleterre, il y en avait un qui répétait le même son jusqu'à cinquante fois. A quelques lieues de Glascow, en Écosse, il se trouve un écho encore plus singulier. Un homme joue un air de trompette de huit à dix notes; l'écho les répète fidèlement, mais une tierce plus bas et cela jusqu'à trois fois, interrompues par un petit silence.

Il y eut des gens assez simples pour chercher des oracles dans les échos. Les écrivains du dernier siècle nous ont conservé quelques dialogues de mauvais goût sur ce sujet : — *Un amant :* Dis-moi, cruel amour, mon bonheur est-il évanoui? *L'écho :* Oui. — *L'amant :* Tu ne parles pas ainsi quand tu séduis nos cœurs, et que tes promesses les entraînent dans de funestes engagements. *L'écho :* Je mens. — *L'amant :* Par pitié, ne ris pas de ma peine. Réponds-moi, me reste-t-il quelque espoir ou non? *L'écho :* Non. — *L'amant :* Eh bien, c'en est fait, tu veux ma mort, j'y cours. *L'écho :* Cours. — *L'amant :* La contrée, instruite de tes rigueurs, ne sera plus assez insensée pour dire de toi un mot d'éloges. *L'écho :* Déloge.

Les anciens Écossais croyaient que l'écho était un esprit qui se plaisait à répéter les sons. Les païens en avaient fait une nymphe. *Voy.* Lavisari.

Eckart (Le fidèle). Ce héros d'une tradition allemande vivait à la cour d'un duc de Bourgogne de la première dynastie. Dans un combat il sauva ce duc en exposant sa vie. Le prince reconnaissant le combla de faveurs et lui donna le nom de *fidèle* que la tradition lui maintient. Mais les courtisans, jaloux de son influence, parvinrent à le faire tomber en disgrâce. Le duc de Bourgogne le bannit et lui enleva ses deux fils, dont il n'eut plus de nouvelles qu'au bout de plusieurs années. Alors il apprit que l'ingrat prince avait fait périr ses deux fils, voulant anéantir sa race, et qu'il était lui-même en danger. Or il y avait dans un canton de l'Helvétie, qui reconnaissait alors l'autorité de ce duc, une montagne dite la Montagne de Freya (la Vénus des Germains). Un mystérieux joueur de guitare en sortait de temps en temps, et il tirait de sa guitare des sons d'une magie si puissante qu'ils entraînaient les passants dans une caverne dont on ne les voyait plus sortir. Le fidèle Eckart s'était retiré non loin de là et connaissait ce sortilége. Un jour le duc de Bourgogne, égaré à la chasse où il avait perdu son cheval, se traînait épuisé dans le bois qui servait de refuge au fidèle Eckart. Le vieux serviteur eut pitié de son prince malgré son crime; il le porta sur ses épaules à une cabane où il reçut des soins; là il fut reconnu par le duc, qui lui rendit ses bonnes grâces et le nomma tuteur de ses fils. Il s'acquitta dignement de ses devoirs sans quitter sa retraite. Un soir qu'il se promenait avec eux, le joueur de guitare parut et les entraîna. Mais Eckart était avec eux : il combattit et mit en fuite les mauvais génies qui voulaient s'emparer des jeunes princes, les écarta de la caverne de Freya, et craignant que ce danger se renouvelât pour eux, il se dévoua à rester devant l'entrée du repaire infernal pour en repousser tous ceux qui y seraient attirés; il y est encore, mais on ne le voit pas.

Éclairs. On rendait autrefois une espèce de culte aux éclairs, en faisant du bruit avec la bouche; et les Romains honoraient sous le nom de *Papysma* une divinité champêtre, pour qu'elle en préservât les biens de la terre. Les Grecs de l'Orient les redoutent beaucoup.

Éclipses. C'était une opinion générale chez les païens que les éclipses de lune procédaient de la vertu magique de certaines paroles par lesquelles on arrachait la lune du ciel, et on l'attirait vers la terre pour la contraindre à jeter sur les herbes une écume qui les rendait plus propres aux sortiléges des enchanteurs. Pour délivrer la lune de son tourment et pour éluder la force du charme, on empêchait qu'elle n'en entendît les paroles en faisant un bruit horrible.

Une éclipse annonçait ordinairement de grands malheurs, et on voit souvent dans l'antiquité des armées refuser de se battre à cause d'une éclipse. Au Pérou, quand le soleil s'éclipsait, les gens du pays disaient qu'il était fâché contre eux et se croyaient menacés d'un grand malheur. Ils avaient encore plus de crainte dans l'éclipse de lune. Ils la croyaient malade lorsqu'elle paraissait noire;

ils comptaient qu'elle mourrait infailliblement si elle achevait de s'obscurcir; qu'alors elle tomberait du ciel, qu'ils périraient tous et que la fin du monde arriverait. Ils en avaient une telle frayeur, qu'aussitôt qu'elle commençait à s'éclipser ils faisaient un bruit terrible avec des trompettes, des cornets et des tambours; ils fouettaient des chiens pour les faire aboyer, dans l'espoir que la lune, qui avait de l'affection pour ces animaux, aurait pitié de leurs cris et s'éveillerait de l'assoupissement que sa maladie lui causait. En même temps, les hommes, les femmes et les enfants la suppliaient, les larmes aux yeux et avec de grands cris, de ne point se laisser mourir, de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Tout ce bruit ne cessait que quand la lune reparaissant ramenait le calme dans les esprits épouvantés.



Les Talapoins prétendent que quand la lune s'éclipse, c'est un dragon qui la dévore; et que quand elle reparaît, c'est le dragon qui rend son dîner. Dans les vieilles mythologies germaniques, deux loups poursuivaient sans cesse le soleil et la lune; les éclipses étaient des luttes contre ces monstres. Les Européens, crédules aussi, regardaient autrefois les éclipses comme des signes fâcheux; une éclipse de soleil qui eut lieu le 13 août 1664 fut annoncée comme l'avant-coureur d'un déluge semblable à celui qui était arrivé du temps de Noé ou plutôt d'un déluge de feu qui devait amener la fin du monde. Cette prédiction épouvanta tellement les masses qu'un curé de campagne (c'est un petit conte que nous rapportons) ne pouvant suffire à confesser tous ses paroissiens, qui craignaient de mourir dans cette circonstance, et sachant que tout ce qu'il pourrait leur dire de raisonnable à cet égard ne prévaudrait pas contre les prédictions fâcheuses, fut contraint de leur annoncer au prône qu'ils ne se pressassent pas tant, et que l'éclipse avait été remise à quinzaine [1].

[1] Legall., *Calend. véritable*, p. 46.

Dans les Indes on est persuadé, quand le soleil ou la lune s'éclipse, qu'un certain démon aux griffes noires les étend sur l'astre dont il veut se saisir; pendant ce temps on voit les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui croient soulager l'astre menacé en se tenant dans l'eau jusqu'au cou, et jetant sans relâche avec leurs mains de l'eau au nez du soleil ou de la lune. Les Lapons sont convaincus aussi que les éclipses de lune sont l'ouvrage des démons. Les Chinois prétendaient, avant l'arrivée des missionnaires jésuites, qui les éclairèrent, que les éclipses étaient occasionnées par un mauvais génie, lequel cachait le soleil de sa main droite et la lune de sa main gauche. Cependant cette opinion n'était pas générale, puisque quelques-uns d'entre eux disaient qu'il y avait au milieu du soleil un grand trou, et que, quand la lune se rencontrait vis-à-vis, elle devait naturellement être privée de lumière. Dieu, disent les Persans, tient le soleil enfermé dans un tuyau qui s'ouvre et se ferme au bout par un volet. Ce bel œil du monde éclaire l'univers et l'échauffe par ce trou; et quand Dieu veut punir les hommes par la privation de la lumière, il envoie l'ange Gabriel fermer le volet, ce qui produit les éclipses. Mais Dieu est si bon qu'il n'est jamais fâché longtemps.

Les Mandingues, nègres mahométans de l'intérieur de l'Afrique, attribuent les éclipses de lune à un chat gigantesque qui met sa patte entre la lune et la terre; et pendant tout le temps que dure l'éclipse, ils ne cessent de chanter et de danser en l'honneur de Mahomet. Les Mexicains effrayés jeûnaient pendant les éclipses. Les femmes se maltraitaient, et les filles se tiraient du sang des bras. Ils s'imaginaient que la lune avait été blessée par le soleil pour quelque querelle de ménage.

On racontait des habitants de l'Arcadie qu'ils étaient tellement ignorants qu'au moment d'une éclipse ils éventrèrent un âne qu'ils accusaient d'avoir mangé la lune, parce que l'image de la lune avait disparu dans l'eau où l'âne buvait à l'instant où l'éclipse avait eu lieu.

Écregores, pères des géants, suivant un livre apocryphe d'Énoch. Les anges qu'il nomme ainsi s'assemblèrent sur le mont Hémon, du temps du patriarche Jared, et s'engagèrent par des anathèmes à ne se point séparer qu'ils n'eussent enlevé les filles des hommes.

Écriture. *Art de juger les hommes par l'écriture,* d'après Lavater. Tous les mouvements de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot, le port et la démarche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique, du sanguin au mélancolique.

De tous les mouvements du corps, il n'en est point d'aussi variés que ceux de la main et des doigts, et de tous les mouvements de la main et

des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier, combien de points, combien de courbes ne renferme-t-il point!... Il est évident encore, poursuit Lavater, que chaque tableau, que chaque figure détachée, et aux yeux de l'observateur et du connaisseur, chaque trait conservent et rappellent l'idée du peintre. — Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure, que toutes ces copies ressemblent à l'original de la manière la plus frappante, elles n'en auront pas moins chacune un caractère particulier, une teinte et une touche qui les feront distinguer. Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture, pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le papier? Chacun de nous a son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très-difficilement et très-imparfaitement. Les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle. Cette diversité incontestable des écritures ne serait-elle point fondée sur la différence réelle du caractère moral?

On objectera que le même homme, qui pourtant n'a qu'un seul et même caractère, peut diversifier son écriture. Mais cet homme, malgré son égalité de caractère, agit ou du moins paraît agir souvent de mille manières différentes. De même qu'un esprit doux se livre quelquefois à des emportements, de même aussi la plus belle main se permet dans l'occasion une écriture négligée; mais alors encore celle-ci aura un caractère tout à fait différent du griffonnage d'un homme qui écrit toujours mal. On reconnaîtra la belle main du premier jusque dans sa plus mauvaise écriture, tandis que l'écriture la plus soignée du second se ressentira toujours de son barbouillage. Cette diversité de l'écriture d'une seule et même personne ne fait que confirmer la thèse; il résulte de là que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur notre écriture. Avec la même encre, avec la même plume et sur le même papier, l'homme façonnera tout autrement son écriture quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami. Chaque nation, chaque pays, chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres [1]. Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse (*j'entends l'écriture de l'adresse,* car le style fournit des indices plus positifs encore), à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur. Une belle écriture suppose nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre.



[1] Quand Lavater écrivait, on n'avait pas encore introduit l'écriture mécanique, dite écriture anglaise ou américaine.

Pour écrire avec une belle main, il faut avoir du moins une veine d'énergie, d'industrie, de précision et de goût, chaque effet supposant une cause qui lui est analogue. Mais ces gens dont l'écriture est si belle et si élégante, la peindraient peut-être encore mieux, si leur esprit était plus cultivé et plus orné. On distingue dans l'écriture la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur. Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis dans le caractère fondamental de l'écrivain.

Une écriture de travers annonce un esprit faux, dissimulé, inégal. Il y a la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture. Des lettres inégales, mal jointes, mal séparées, mal alignées, et jetées en quelque sorte séparément sur le papier, dénotent un naturel flegmatique, lent, peu ami de l'ordre et de la propreté. Une écriture plus liée, plus suivie, plus énergique et plus ferme accuse plus de vie, plus de chaleur, plus de goût. Il y a des écritures qui signalent la lenteur d'un homme lourd et d'un esprit pesant. Une écriture bien formée, bien arrondie, promet de l'ordre, de la précision et du goût. Une écriture *extraordinairement* soignée annonce plus de précision et de fermeté, mais peut-être moins d'esprit. Une écriture lâche dans quelques-unes de ses parties, serrée dans quelques autres, puis longue, puis étroite, puis soignée, puis négligée, laisse entrevoir un caractère léger, incertain et flottant. Une écriture lancée, des lettres jetées pour ainsi dire d'un seul trait, et qui dénotent la vivacité de l'écrivain, désignent un esprit ardent, du feu et des caprices. Une écriture un peu penchée sur la droite et bien coulante annonce de l'activité et de la pénétration. Une écriture bien liée, coulante et presque perpendiculaire, promet de la finesse et du goût. Une écriture originale et hasardée d'une certaine façon, sans méthode, mais belle et agréable, porte l'empreinte du génie, etc.

Il est inutile d'observer combien, avec quelques remarques judicieuses, ce système est plein de témérités et d'exagérations. *Voy.* Mimique et Physiognomonie.

Écrouelles. Delancre dit que ceux qui naissent légitimement septièmes mâles, sans mélanges de filles, ont le don inné de guérir les écrouelles en les touchant. Les anciens rois d'Angleterre, suivant certains auteurs, avaient ce pouvoir[1], mais d'une autre source. Quand Jacques II fut reconduit de Rochester à White-Hall, on proposa de lui laisser faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles. Il ne se présenta personne. On attribua aussi aux rois de France le don d'enlever les écrouelles par l'imposition des mains, accompagnée du signe de la croix. Louis XIII en 1639 toucha à Fontainebleau douze cents scrofuleux, et les mémoires du temps attestent que plusieurs furent guéris. On fait remonter cette prérogative jusqu'à Clovis. *Voy.* Lancinet, Crachat, Gréatrakes, etc.

[1] Polydore Virgile.

Écume. On a remarqué que beaucoup de possédés écument de la bouche comme les chiens enragés. Une jeune fille que l'on amena à saint Vincent Ferrier, rendait par la bouche et par le nez une écume qui prenait successivement plusieurs nuances [1].

Ecureuils. Les chasseurs des monts Ourals ont pour la chasse de l'écureil une superstitieuse idée qu'on ne peut déraciner. Ils ne cherchent dans toute la journée les écureuils qu'au haut des sapins rouges, si le premier tué le matin s'est trouvé sur un arbre de cette espèce; et ils sont fermement convaincus qu'ils en chercheraient en vain ailleurs. Si c'est au contraire sur un sapin *sylvestris* qu'ils ont aperçu leur premier écureuil, ils ne porteront leurs regards que sur cette sorte d'arbres pendant tout le jour de la chasse.

Edda, livre des origines scandinaves. Il est plein de rudes merveilles.

Edeline ou **Adeline** (Guillaume), docteur en théologie du quinzième siècle, prieur des Carmes de Saint-Germain en Laye. Il fut exposé et admonesté publiquement à Évreux pour s'être donné au diable, afin de satisfaire ses passions mondaines. Il avoua, sans y être poussé par la torture, qu'il s'était transporté au sabbat à cheval sur un balai [2]; que de sa bonne volonté il avait fait hommage à l'ennemi, qui était là sous la forme d'un mouton; qu'il lui avait alors baisé brutalement sous la queue son derrière en signe de révérence et d'hommage [3]. Ce sabbat n'était composé que de Vaudois. Le jour du jugement étant arrivé, il fut conduit en place publique, ayant une mitre de papier sur la tête; l'inquisiteur l'engagea à se repentir et lut la sentence qui le condamnait à la prison, au pain et à l'eau. « Lors ledit maître Guillaume commença à gémir et à condouloir de son méfait, criant merci à Dieu, à l'évêque et à justice [4]. » Quinzième siècle.

Edris, nom que les musulmans donnent à Énoch ou Hénoch, sur lequel ils ont forgé diverses traditions. Dans les guerres continuelles que se faisaient les enfants de Seth et de Caïn, Hénoch, disent-ils, fut le premier qui introduisit

[1] Görres, *Mystique*, liv. VII, ch. XI, d'après la *Demonomania* de Georges Seiler.

[2] *Eductus scopam sumere, et inter femora equitis instar ponere, quo volebat brevi momento*, etc. Gaguin, liv. X.

[3] Monstrelet, Alain Chartier, à l'année 1453.

[4] Monstrelet, cité par M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 107.

la coutume de faire des esclaves. Il avait reçu du ciel, avec le don de science et de sagesse, trente volumes remplis des connaissances les plus abstraites; lui-même en composa beaucoup d'autres, aussi peu connus que les premiers. Dieu l'envoya aux Caïnites pour les ramener dans la bonne voie. Mais ceux-ci ayant refusé de l'écouter, il leur fit la guerre et réduisit leurs femmes et leurs enfants en esclavage. Les Orientaux lui attribuent l'invention de la couture et de l'écriture [1], de l'astronomie, de l'arithmétique, et encore plus particulièrement de la géomancie. On dit de plus qu'il fut la cause innocente de l'idolâtrie. Un de ses amis, affligé de son enlèvement, forma de lui, par l'instigation du démon, une représentation si vivement exprimée, qu'il s'entretenait des jours entiers avec elle, et lui rendait des hommages particuliers, qui peu à peu dégénérèrent en superstition. *Voy.* Hénoch.

Effrontés, hérétiques qui parurent dans la première moitié du seizième siècle. Ils niaient le Saint-Esprit, pratiquaient diverses superstitions, rejetaient le baptême et le remplaçaient par une cérémonie qui consistait à se racler le front avec un clou jusqu'à effusion de sang, puis à le panser avec de l'huile. C'est cette marque qui leur restait au front qui leur a fait donner leur nom d'*effrontés*.

Égérie, nymphe qui seconda Numa Pompilius dans son projet de civiliser les Romains. Les démonomanes en ont fait un démon succube, et les cabalistes un esprit élémentaire, une ondine selon les uns, une salamandre selon les autres, qui la disent fille de Vesta. *Voy.* Zoroastre et Numa.

Égipans, démons que les païens disaient habiter les bois et les montagnes, et qu'ils représentaient comme de petits hommes velus, avec des cornes et des pieds de chèvre. Les anciens parlent de certains monstres de Libye, auxquels on donnait le même nom; ils avaient un museau de chèvre avec une queue de poisson : c'est ainsi qu'on représente le *capricorne*. On trouve cette même figure dans plusieurs monuments égyptiens et romains.

Égithe, sorte d'épervier boiteux, dont une idée bizarre avait répandu l'opinion chez les anciens que sa rencontre était du plus heureux présage pour les nouveaux mariés.

Église (l') et les Sorciers. Les pauvres êtres accusés de sorcellerie n'ont jamais été traités par l'Église avec les cruautés des juges laïques. *Voy.* l'article Sorciers, à la fin.

Élaïs, une des filles d'Anios, d'Élée, magicienne qui changeait en huile tout ce qu'elle touchait.

Élasticité. Il y a des pierres élastiques et des grès flexibles. Une poutre en marbre, qui fait l'étonnement des curieux à la cathédrale de Lincoln, est élastique [1]. De telles raretés ont passé autrefois pour œuvres de féerie.

Éléazar, magicien, Juif de nation, qui attachait au nez des possédés un anneau où était enchâssée une racine dont Salomon se servait, et que l'on présume être la squille [2]. A peine le démon l'avait-il flairée qu'il jetait le possédé par terre et l'abandonnait. Le magicien récitait ensuite des paroles que Salomon avait laissées par écrit; et, au nom de ce prince, il défendait au démon de revenir dans le même corps; après quoi il remplissait une cruche d'eau et commandait audit démon de la renverser. L'esprit malin obéissait; ce signe était la preuve qu'il avait quitté son gîte.

Éléazar de Garniza, auteur hébreu qui a laissé divers ouvrages dont plusieurs ont été imprimés et d'autres sont restés manuscrits. On distingue de lui un *Traité de l'âme*, cité par Pic de la Mirandole dans son livre contre les astrologues, et un *Commentaire cabalistique sur le Pentateuque*.

Éléments. Les éléments sont peuplés de substances spirituelles, selon les cabalistes. Le feu est la demeure des salamandres; l'air, celle des sylphes; les eaux, celle des ondins ou nymphes, et la terre, celle des gnômes. Il est certain que les éléments, l'air surtout, sont abondamment peuplés de démons et d'esprits, et que *les puissances de l'air* ne le laissent pas vide.

Éléphant. On a dit des choses merveilleuses de l'éléphant. On lit encore dans de vieux livres qu'il n'a pas de jointures, et que, par cette raison, il est obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre ou contre un mur; que s'il tombe, il ne peut se relever. Cette erreur a été accréditée par Diodore de Sicile, par Strabon et par d'autres écrivains. Pline conte aussi que l'éléphant prend la fuite lorsqu'il entend un cochon : et, en effet, on a vu en 1769 qu'un cochon ayant été introduit dans la ménagerie de Versailles, son grognement causa une agitation si violente à un éléphant qui s'y trouvait qu'il eût rompu ses barreaux si l'on n'eût retiré aussitôt l'animal immonde. Ælien assure qu'on a vu un éléphant qui avait écrit des sentences entières avec sa trompe, et même qui avait parlé. Christophe Acosta assure la même chose [3]. Dion Cassius prête à cet animal des sentiments religieux. Le matin, dit-il, il salue le soleil de sa trompe; le soir il s'agenouille; et quand la nouvelle lune paraît sur l'horizon, il rassemble des fleurs pour lui en composer un bouquet. On sait que les éléphants ont beaucoup de goût pour la musique; Arrien rapporte qu'il y en a eu un qui faisait danser ses camarades au son des cymbales. On

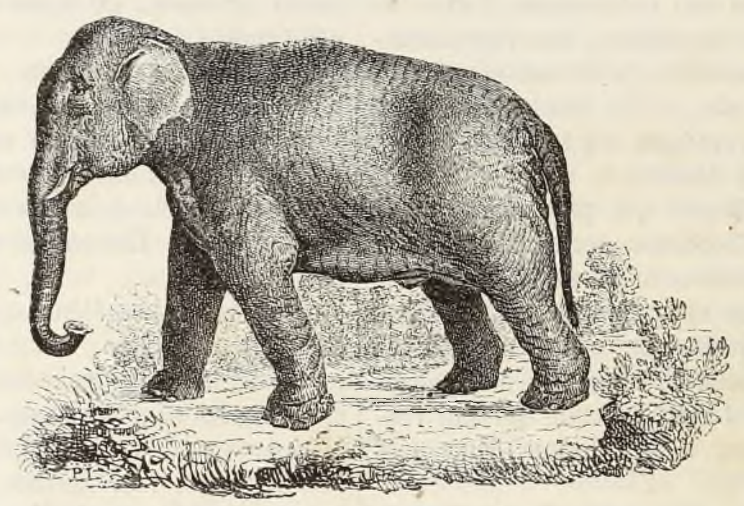
[1] Voyez *Cadmus*.

[1] *Monthly Magazine*, oct. 1825, p. 224.
[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. iii, p. 88.
[3] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, liv. III, ch. i, p. 241.

vit à Rome des éléphants danser la pyrrhique et exécuter des sauts périlleux sur la corde... Enfin, avant les fêtes données par Germanicus, douze éléphants en costume dramatique exécutèrent un ballet en action. On leur servit ensuite une collation; ils prirent place avec décence sur des lits qui leur avaient été préparés. Les éléphants mâles étaient revêtus de la toge; les femelles de la tunique. Ils se comportèrent avec toute l'urbanité de convives bien élevés, choisirent les mets avec discernement et ne se firent pas moins remarquer par leur sobriété que par leur politesse[1].

Au Bengale l'éléphant blanc a les honneurs de la divinité; il ne mange jamais que dans la vaisselle de vermeil. Lorsqu'on le conduit à la promenade, dix personnes de distinction portent un dais sur sa tête. Sa marche est une espèce de triomphe, et tous les instruments du pays l'accompagnent. Les mêmes cérémonies s'observent lorsqu'on le mène boire. Au sortir de la rivière, un seigneur de la cour lui lave les pieds dans un bassin d'argent.

Voici sur l'éléphant blanc des détails plus étendus : « Un Européen, établi à Calcutta depuis deux ans, écrivait dernièrement au *Sémaphore* de Marseille une lettre dont le passage suivant rappelle une des plus étranges superstitions des peuples de l'Inde :



« Je vous envoie le récit que vient de me faire M. Smithson, voyageur anglais, arrivé tout récemment de Juthia, capitale du royaume de Siam. M. Smithson m'a beaucoup amusé aux dépens de ces Siamois qui continuent toujours à adorer leurs éléphants blancs. Depuis plusieurs mois, la tristesse était à la cour et parmi tous les habitants de Juthia : un seul éléphant blanc avait survécu à une espèce de contagion qui s'était glissée dans les écuries sacrées. Le roi fit publier à son de trompe qu'il donnerait dix esclaves, autant d'arpents de terre qu'un éléphant pourrait en parcourir dans un jour, et une de ses filles en mariage à l'heureux Siamois qui trouverait un autre éléphant blanc. — M. Smithson avait pris à son service, pour lui faire quelques commissions dans la ville, un pauvre hère borgne, bossu, tout exténué de misère, qui s'appelle Tungug-Poura. Ce Tungug-Poura avait touché le cœur compatissant du voyageur anglais, qui l'avait fait laver, habiller, et le nourrissait dans sa cuisine. Tungug, malgré sa chétive et stupide apparence, nourrissait une vaste ambition dans sa chemise de toile, son unique vêtement; il entendit la proclamation de l'empereur de Siam et vint, d'un air recueilli, se présenter à M. Smithson, qui rit beaucoup en l'entendant lui déclarer qu'il allait chercher un éléphant blanc, et qu'il était décidé à mourir s'il ne trouvait pas l'animal sacré. Tungug-Poura ne faisait pas sur M. Smithson l'effet d'un chasseur bien habile : les éléphants blancs se trouvent en très-petit nombre dans des retraites d'eaux et de bois d'un accès difficile. Mais rien ne put changer la résolution de Tungug, qui, serrant avec reconnaissance une petite somme d'argent dont son maître le gratifia, partit avec un arc, des flèches et une mauvaise paire de pistolets. — M. Smithson, que je vais laisser parler, me disait donc l'autre soir : « Cinq mois après, je me réveillai au bruit de tous les tambours de l'armée du roi; un tintamarre affreux remplissait la ville. Je m'habille et descends dans la rue, où des hommes, des femmes, des enfants couraient en poussant des cris de joie. Je m'informai de la cause de tous ces bruits; on me répondit que l'éléphant blanc arrivait. Curieux d'assister à la réception de ce grand et haut personnage, je me rendis à la porte de la ville que précède une place immense entourée d'arbres et de canaux; la foule la remplissait. Sous un vaste dais, des officiers richement vêtus attendaient le monarque, qui a bientôt paru avec tous ses ministres et ses esclaves. On agitait devant lui un vaste éventail de plume. — L'éléphant sacré, arrivé la veille, avait passé la nuit sous une tente magnifique dont j'apercevais les banderoles. Peu après les *gongs*, les tambours,

[1] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. III, p. 196.

les cymbales retentirent avec leurs sons aigres et perçants. J'étais assez commodément placé. Un cortége de talapoins commença à défiler ; ces prêtres avaient l'air grave et s'avançaient lentement. Une triple rangée de soldats entourait le noble animal, qui avait un air maladif et marchait difficilement. — On cria à mes côtés : Voilà celui qui l'a pris. — Je regardai et vis un petit homme borgne et bossu qui tenait un des nombreux rubans dorés passés au cou de l'éléphant ; cet homme était mon domestique, Tungug-Poura. Le voilà donc gendre du roi. Il vint me voir un jour en palanquin et me parut fort content de sa nouvelle position. L'éléphant blanc qui a fait sa fortune se présenta à lui à cinquante journées de marche de Juthia, dans un marais où il était couché, abattu par une fièvre à laquelle les animaux de cette espèce sont sujets ; car leur couleur blanche est, comme on sait, le résultat d'une maladie. Tungug-Poura s'approcha de l'éléphant, le nettoya, versa de l'eau sur les plaies et les boutons du dos, et prodigua tellement ses soins et ses caresses à l'intelligente bête que celle-ci lécha Tungug de sa trompe et se mit à le suivre avec la docilité d'un petit chien. Tungug est ainsi parvenu, favorisé d'abord par un hasard presque inespéré, à s'emparer d'un éléphant blanc. Le pauvre bossu a maintenant des esclaves et possède la princesse dont le nom signifie en langue siamoise *les yeux de la nuit.* »

Éléphant-Dieu. *Voy.* KOSAKS.



La reine des Elfes.

Elfdal, vallée des Elfes dans la Suède. Là on faisait subir des épreuves aux enfants qu'on voulait initier au sabbat. On les menaçait de les jeter dans des fondrières s'ils refusaient de renoncer à Dieu. Dans les procédures qui eurent lieu contre eux, plusieurs de ces enfants déclarèrent que souvent un ange blanc s'en venait au devant d'eux et leur défendait de faire ce que le démon leur demandait.

Elfes, génies scandinaves. On croit aux bords de la Baltique qu'il y a un roi des Elfes, lequel règne à la fois sur l'île de Stern, sur celle de Mœ et sur celle de Rugen. Il a un char attelé de quatre étalons noirs. Il s'en va d'une île à l'autre en traversant les airs ; alors on distingue très-bien le hennissement de ses chevaux, et la mer est toute noire. Ce roi a une grande armée à ses ordres ; ses soldats ne sont autre chose que les grands chênes qui parsèment l'île. Le jour ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre ; mais la nuit ils reprennent leur casque et leur épée et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, le roi les assemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte, et alors malheur à celui qui tenterait d'envahir le pays[1] ! La tradition des bons et des mauvais anges est sensible dans les fictions de l'Edda. Snorro Sterlason nous apprend que les *elfs* de la lumière, dont Ben Johnson a fait les esprits blancs de ses masques, séjournent dans Alf-Heim (demeure des Elfs), le

[1] M. Marmier, *Traditions de la Baltique.*

palais du ciel, tandis que les *swart elfs,* elfs de la nuit, habitent les entrailles de la terre. Les premiers ne seront pas sujets à la mort; car les flammes de Surtur ne les consumeront pas, et leur dernière demeure sera Vid-Blain, le plus haut ciel des bienheureux; mais les *swart elfs* sont mortels et sujets à toutes les maladies, quels que soient d'ailleurs leurs attributs. — Les Islandais modernes considèrent aussi le peuple elf comme formant une monarchie, ou du moins ils le font gouverner par un vice-roi absolu qui, tous les ans, se rend en Norvége avec une députation de pucks (lutins), pour y renouveler son serment d'hommage-lige au souverain seigneur qui réside dans la mère patrie. Il est évident que les Islandais croient que les elfs sont, comme eux, une colonie transplantée dans l'île [1]. *Voy.* Danses des esprits.

Elfland, le pays, l'île, le royaume des fées et des Elfes. Les fées et les Elfes, qui sont les fées du Nord, enlèvent quelquefois les enfants et les emportent dans l'Elfland pour le peupler. Quelques hommes faits y ont été transportés aussi, lorsqu'ils s'étaient endormis sur quelque montagne hantée par les fées ou les Elfes. *Voy.* Erceldoune.

Elf-Roi, le roi des Elfes. *Voy.* Nain-Laurin.

Élie. Les musulmans et la plupart des Orientaux font de ce grand prophète un puissant magicien [1] : ils l'appellent Khizzer.

Élie de Worms, rabbin juif allemand, qui passait au treizième siècle pour un magicien très-habile.

Éligor, démon, le même qu'Abigor. *Voy.* Abigor.

Élinas, roi d'Albanie, père de Mélusine. *Voy.* Mélusine.

Élingsor. Dans le poëme de Percival, c'est un magicien qui descend de la famille de Virgile. Il est né dans la Calabre; il est initié à la magie par des Juifs. Il bâtit sur une montagne un palais enchanté où l'on voit un lit qui fuit devant celui qui veut y monter et qui lui lance des flèches s'il y parvient. C'est un vieux conte populaire qui remonte au temps où les Sarasins occupaient la Sicile et une partie du pays de Naples.

Élixir de vie. L'élixir de vie n'est autre chose, selon le Trévisan, que la réduction de la pierre philosophale en eau mercurielle; on l'appelle aussi *or potable.* Il guérit toutes sortes de maladies et prolonge la vie bien au delà des bornes ordinaires. L'*élixir parfait au rouge*



change le cuivre, le plomb, le fer et tous les métaux en or plus pur que celui des mines. L'*élixir parfait au blanc,* qu'on appelle encore *huile de talc,* change tous les métaux en argent très-fin.

Voici la recette d'un autre *élixir de vie.* Pour faire cet élixir, prenez huit livres de suc mercuriel; deux livres de suc de bourrache, tiges et feuilles; douze livres de miel de Narbonne ou autre, le meilleur du pays; mettez le tout à bouillir ensemble un bouillon pour l'écumer; passez-le par la chausse à hypocras et clarifiez-le. Mettez à part infuser, pendant vingt-quatre heures, quatre onces de racine de gentiane coupée par tranches dans trois chopines de vin blanc, sur des cendres chaudes, agitant de temps en temps; vous passerez ce vin dans un linge sans l'exprimer; mettez cette colature dans lesdits sucs avec le miel, faisant bouillir doucement le tout et cuire en consistance de sirop; vous le ferez rafraîchir dans une terrine vernissée, ensuite le déposerez dans des bouteilles que vous conserverez en un lieu tempéré, pour vous en servir, en en prenant tous les matins une cuillerée. Ce sirop prolonge la vie, rétablit la santé contre toutes sortes de maladies, même la goutte, dissipe la chaleur des entrailles; et

[1] *Traditions populaires,* dans la *Quarterly Review.*

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

quand il ne resterait dans le corps qu'un petit morceau de poumon et que le reste serait gâté, il maintiendrait le bon et rétablirait le mauvais; il guérit les douleurs d'estomac, la sciatique, les vertiges, la migraine et généralement les douleurs internes. Ce secret a été donné par un pauvre paysan de Calabre à celui qui fut nommé par Charles-Quint pour général de cette armée navale qu'il envoya en Barbarie. Le bonhomme était âgé de cent trente-deux ans, à ce qu'il assura à ce général, lequel était allé loger chez lui, et, le voyant d'un si grand âge, s'était informé de sa manière de vivre et de celle de plusieurs de ses voisins, qui étaient presque tous âgés comme lui [1].

On conte qu'un médecin charlatan apporta un jour à l'empereur de la Chine Li-kon-pan un élixir merveilleux et l'exhorta à le boire, en lui promettant que ce breuvage le rendrait immortel. Un ministre qui était présent, ayant tenté inutilement de désabuser le souverain, prit la coupe et but la liqueur. Li-kon-pan, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : « Si ce breuvage donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir; et s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin? » Ce discours calma l'empereur, qui loua la sagesse et la prudence de son ministre.

Éloge de l'enfer, ouvrage critique, historique et moral; nouvelle édition; la Haye, 1759, 2 vol. in-12, fig. — C'est un livre satirique très-pesamment écrit, dans un esprit très-médiocre.

Élossite, pierre qui a la vertu de guérir les maux de tête. On ne sait pas trop où elle se trouve.

Elpide, médecin qui vivait sous Théodoric, roi des Ostrogoths. Sa maison était hantée par des lutins qui lui jetaient souvent des pierres. Saint Césaire, d'Arles, étant venu à Ravenne, purifia cette maison avec de l'eau bénite, et dès lors elle ne fut plus infestée.

Elspeth-Rule, sorcière écossaise qui florissait en 1708. Elle était signalée comme faisant mourir ceux qui la priaient et guérissant ceux qui la maltraitaient.



Elxai ou **Elcesai**, chef des elcésaïtes, hérétique du deuxième siècle, qui faisait du Saint-Esprit une femme, et qui proposait une liturgie dont les prières étaient des jurements absurdes.

Émaguinquilliers, race de géants, serviteurs d'Iamen, dieu de la mort chez les Indiens. Ils sont chargés de tourmenter les méchants dans les enfers.

Embarrer. *Voy.* Ligatures.

Embungala, prêtre idolâtre du Congo. Il passe, chez les noirs de ces contrées, pour un si grand sorcier, qu'il peut d'un coup de sifflet faire venir devant lui qui bon lui semble, s'en servir comme d'un esclave et le vendre même s'il le juge à propos.

Émeraude. La superstition a longtemps attribué à cette pierre des vertus miraculeuses, telles entre autres que celle d'empêcher les symptômes du mal caduc, et de se briser lorsque la crise est trop violente pour qu'elle puisse la vaincre. La poudre de franche émeraude arrêtait, disait-on, la dyssenterie et guérissait la morsure des animaux vénéneux. Les peuples de

[1] *Admirables secrets du Petit Albert*, p. 165.

la vallée de Manta, au Pérou, adoraient une émeraude grosse comme un œuf d'autruche et lui offraient d'autres émeraudes.

Emma, fille de Richard II, duc de Normandie. Cette princesse épousa Ethelred, roi d'Angleterre, et en eut deux fils dont l'un régna après la mort de son père : c'est saint Édouard. Ce prince écoutait avec déférence les pieux avis de sa mère; mais un ambitieux que l'histoire peint sous d'assez laides couleurs, Godwin, comte de Kent, qui était son ministre, et qui voyait avec peine son autorité partagée avec Emma, chercha à perdre cette princesse; il l'accusa de différents crimes, et il eut l'adresse de faire appuyer son accusation par plusieurs seigneurs, mécontents comme lui du pouvoir d'Emma. Le roi dépouilla sa mère de toutes ses richesses. La princesse eut recours à Alwin, évêque de Winchester, son parent. Le comte de Kent, voulant écarter un protecteur aussi puissant, et ne reculant pas devant les moyens les plus infâmes, accusa la princesse d'un commerce coupable avec ce prélat : cette odieuse accusation, appuyée impudemment par les ennemis de la princesse et du saint évêque, fit impression sur l'esprit d'Édouard; il eut la faiblesse de mettre sa mère en jugement; elle fut condamnée à se purger par l'épreuve du feu. La coutume de ce temps-là en Angleterre voulait que l'accusé passât nu-pieds sur neuf coutres de charrue rougis au feu; et la condamnation portait qu'Emma ferait sur ces coutres neuf pas pour elle-même et cinq pour l'évêque de Winchester. Elle employa en prières la nuit qui précéda cette périlleuse épreuve; puis raffermie, elle marcha sur les neuf coutres, au milieu de deux évêques, habillée comme une simple bourgeoise et les jambes nues jusqu'aux genoux. Le feu ne lui fit aucun mal; de sorte que son innocence fut reconnue.

Émodès, l'un des démons qui possédaient Madeleine de la Palud.

Émole, génie que les basilidiens invoquaient dans leurs cérémonies magiques.

Empuse, démon de midi. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, le représente comme un spectre horrible, qui prend diverses formes, de chien, de femme, de bœuf, de vipère, qui a le regard atroce, un pied d'âne et un pied d'airain, une flamme autour de la tête, et qui ne cherche qu'à faire du mal. Les paysans grecs et russes ont conservé des idées populaires attachées à ce monstre; ils tremblent au temps des foins et des moissons à la seule pensée de l'Empuse, qui, dit-on, rompt bras et jambes aux faucheurs et aux moissonneurs, s'ils ne se jettent la face en terre lorsqu'ils l'aperçoivent. On dit même en Russie que l'Empuse et les démons de midi, qui sont soumis à cet horrible fantôme, parcourent quelquefois les rues à midi en habits de veuve et rompent les bras à ceux qui osent les regarder en face. Le moyen de conjurer l'Empuse et de s'en faire obéir chez les anciens, c'était de lui dire les plus grandes injures. Chacun a ses goûts.

Vasco de Gama, cité par Leloyer [1], rapporte qu'il y a dans la ville de Calicut un temple consacré à des démons qui sont des espèces d'Empuses. Personne n'ose entrer dans ces temples, surtout le mercredi, qu'après que le midi est passé; car si on y entrait à cette heure-là, on mourrait à l'instant même.

Énarque. Il revint de l'autre monde (ou d'une syncope) après avoir passé plusieurs jours en enfer, et raconta à Plutarque lui-même tout ce qui concernait Pluton, Minos, Éaque, les Parques, etc. [2].

Encelade, géant de la mythologie grecque. Il avait cent bras et donnait de grandes inquiétudes à Jupiter. Minerve, qui n'avait que deux bras, mais longs et solides, jeta sur le géant l'île de la Sicile; et il est retenu sous l'Etna, où il soupire toujours. C'est là cette mythologie que Boileau admirait.

Encens. « En la région Sachalite, qui n'est autre que le royaume de Tartas, l'encens qui s'y recueillait se mettait à grands monceaux en certaine place, non loin du port où les marchands abordaient. Cet encens n'était gardé de personne, parce que le lieu était assez gardé des démons; et ceux qui abordaient près de la place n'eussent osé, en cachette ni ouvertement, prendre un seul grain d'encens et le mettre en leur navire sans la licence et permission expresse du prince; autrement leurs navires étaient retenus par la puissance secrète des démons, gardiens de l'encens et ne pouvaient se mouvoir ni partir du port [3]. »

Enchantements. On entend par enchantement l'art d'opérer des prodiges par des paroles chantées; mais on a beaucoup étendu le sens de ce mot.

On voyait, au rapport de Léon l'Africain, tout au haut des principales tours de la citadelle de Maroc, trois pommes d'or d'un prix inestimable, si bien gardées par enchantement, que les rois de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques efforts qu'ils aient faits. Ces pommes d'or ne sont plus.

Marc Paul conte que les Tartares, ayant pris huit insulaires de Zipangu, avec qui ils étaient en guerre, se disposaient à les décapiter; mais ils n'en purent venir à bout, parce que ces insulaires portaient au bras droit, entre cuir et chair, une petite pierre enchantée qui les rendait insensibles au tranchant du cimeterre : de sorte qu'il fallut les assommer pour les faire mourir.

[1] *Histoire des spectres*, liv. III, ch. XIV.
[2] M. Salgues: *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 313.
[3] Leloyer, *Dict. et hist. des spectres*, p. 415.

Voy. Paroles magiques, Charmes, Fascination, Tour enchantée, etc.

On entend souvent par enchantement quelque chose de merveilleux. Les arts ont aussi produit des enchantements, mais naturels, et regardés comme œuvre de magie par ceux-là seuls qui attribuent à la magie tout ce qui est extraordinaire. — M. Van Estin, dit Decremps dans sa *Magie blanche dévoilée*, nous fit voir son cabinet de machines. Nous entrâmes dans une salle bien éclairée par de grandes fenêtres pratiquées dans le dôme. — Vous voyez, nous dit-il, tout ce que j'ai pu rassembler de piquant et de curieux en mécaniques. — Cependant nous n'apercevions de tous côtés que des tapisseries sur lesquelles étaient représentées des machines utiles, telles que des horloges, des pompes, des pressoirs, des moulins à vent, des vis d'Archimède, etc.

— Toutes ces pièces ont apparemment beaucoup de valeur, dit en riant M. Hill; elles peuvent récréer un instant la vue ; mais il paraît qu'elles ne produiront jamais de grands effets



Enfant volé par une Fée. — Page 238.

par leurs mouvements. M. Van Estin répondit par un coup de sifflet. Aussitôt les quatre tapisseries se lèvent et disparaissent; la salle s'agrandit et nos yeux éblouis voient ce que l'industrie humaine a inventé de plus étonnant. D'un côté des serpents qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, des oiseaux qui chantent; de l'autre, des cygnes qui nagent, des canards qui mangent et qui digèrent, des orgues jouant d'elles-mêmes, et des automates qui touchent du clavecin.

M. Van Estin donna un second coup de sifflet, et tous les mouvements furent suspendus.

Un instant après nous vîmes un canard nageant et barbotant dans un vase, au milieu duquel était un arbre. Plusieurs serpents rampaient autour du tronc et allaient successivement se cacher dans les feuillages. Dans une cage voisine étaient deux serins qui chantaient en s'accompagnant, un homme qui jouait de la flûte, un autre qui dansait, un petit chasseur et un sauteur chinois, tous artificiels et obéissant au commandement. *Voy.* Brioché, etc.

Enchiridion. *Voy.* Léon III.

Encre. Divination par la goutte d'encre. *Voy.* Harvis.

Endor (Pythonisse d'). *Voy.* Pythonisse.

Énergumène. On appelle énergumènes ceux qui sont possédés du démon. *Voy.* Possession.

Enfants. Croirait-on que des savants en démence et des médecins sans clientèle ont recherché les moyens de s'assurer du sexe d'un enfant qui n'était pas né, et qu'on a fait autour de ce thème absurde des livres niais qui trouvent de niais lecteurs? *Voy.* Sexe.

Enfants du diable. *Voy.* Cambions.

Enfants volés par les fées. On prétend dans le Nord que les fées enlèvent quelquefois les enfants qui leur plaisent et leur substituent de petits monstres nés d'elles. Pour les forcer à rendre l'enfant qu'elles ont pris, on expose l'enfant substitué sur une pelle et on le tourmente cruellement. En Danemark la mère chauffe le four et met l'enfant sur la pelle en menaçant de le lancer dans la flamme, ou bien elle le fouette avec des verges, elle le jette dans la rivière. En Suède et en Irlande on l'expose à la porte sur une pelle. Quelquefois on lui fait boire une potion de coquilles d'œufs. Dans le Glossaire provincial de Grose, on voit la mère d'un enfant volé casser une douzaine d'œufs et placer les vingt-quatre demi-coquilles devant l'enfant substitué, qui s'écrie : « J'avais sept ans quand on me mit en nourrice, quatre ans se sont passés depuis, et je n'ai jamais vu de petits pots aussi blancs. » Le changement d'un enfant est toujours fait avant le baptême. Le moyen de prévenir ce malheur est de faire une croix sur la porte et sur le berceau, de mettre un morceau de fer auprès de l'enfant, de laisser une lumière allumée. En Thuringe on suspend au mur les culottes du père [1].

En Écosse on attribue le même crime de rapt aux elfes, et quand un enfant est sourd, muet, aveugle ou contrefait, on le croit substitué.

Les sorcières, ce que les procédures ont établi, enlevaient aussi des enfants, ou pour les affilier au diable ou pour les lui sacrifier. *Voy.* Elfdal..



Enfants au sabbat.

Enfants dans la divination. *Voy.* Harvis.

Enfers, lieux inférieurs où les méchants subissent après leur mort le châtiment dû à leurs crimes. Nier qu'il y ait des peines et des récompenses après le trépas, c'est nier l'existence de Dieu, puisqu'il ne peut être que nécessairement juste. Mais les tableaux que certains poëtes et d'autres écrivains nous ont faits des enfers ont été souvent les fruits de l'imagination. On doit croire ce que l'Église enseigne, sans s'égarer dans des détails que Dieu n'a pas jugé à propos de révéler.

[1] M. Dufau, *Contes irlandais.*

Les anciens et la plupart des modernes placent les enfers au centre de la terre. Le docteur Swinden, dans ses recherches sur le feu de l'enfer, prétend que l'enfer est dans le soleil, *parce que le soleil est le feu perpétuel.* Quelques-uns ont ajouté que les damnés entretiennent ce feu dans une activité continuelle, et que les taches qui paraissent dans le disque du soleil après les grandes catastrophes ne sont produites que par l'encombrement.

Il serait très-long de rapporter les sentiments des différents peuples sur l'enfer [1]. Les Druses disent que tout ce qu'on mangera dans les enfers aura un goût de fiel et d'amertume, et que les damnés porteront sur la tête, en signe d'une éternelle réprobation, un bonnet de poil de cochon d'un pied et demi de long.

Ce que nous savons positivement, c'est que l'enfer a été fait pour les démons et pour ceux qui les suivent.

Enflure. L'enflure du corps est un symptôme de la possession. Un moine fut possédé au couvent de l'abbé Baithin, successeur de saint Colomban, en Écosse. Il était tout enflé. L'abbé offrit pour lui le saint sacrifice, le fit amener dans l'église et chassa le démon. Au moment où le démon sortit, l'enflure disparut tout à coup et la peau parut collée sur les os. Souvent l'enflure est mobile et passe d'une partie du corps à une autre, affectant diverses formes [2].

Engagements du sabbat. L'initié s'oblige par d'horribles serments à faire tout le contraire de ce que prescrit l'Église, à détruire tout ce qui est sacré, à séduire au moins une fois par mois un chrétien pour l'attacher au démon, à lui amener des enfants, en un mot à reculer devant tout ce qui est bien et à faire avec zèle tout ce qui est réprouvé. Ces excès ont été avoués dans presque toutes les procédures.

Engastrimisme, art des ventriloques. On l'attribuait autrefois à la magie.

Engastrimithes ou **Engastrimandres**, devins qui faisaient entendre leurs réponses dans leur ventre. *Voy.* Ventriloque, Cécile, etc.

Engelbrecht (Jean), visionnaire allemand, mort en 1642. Il était protestant et d'un naturel si mélancolique qu'il tenta souvent de s'ôter la vie. Un soir, vers minuit, il lui sembla que son corps était transporté, et il arriva à la porte de l'enfer où régnait une obscurité profonde, et d'où s'exhalait une puanteur à laquelle il n'y a rien à comparer sur la terre. De là il fut conduit en paradis. Quand il en eut goûté les délices, un ange le renvoya sur la terre, et il raconta sa vision. Il en eut d'autres; il entendit pendant quarante nuits une musique céleste si harmonieuse qu'il

[1] Voyez les *Légendes de l'autre monde,* pour servir à l'histoire du paradis, du purgatoire et de l'enfer.

[2] Görres, *Mystique,* liv. VII, ch. xxii, extrait des *Acta Sanctorum,* 19 mai. S. Dunstan.

ne put s'empêcher d'y joindre sa voix. Parcourant la basse Saxe, il prêchait, disait-il, comme il en avait reçu l'ordre d'en haut. Un jour qu'il racontait ses extases, il dit qu'il avait vu les âmes des bienheureux voltiger autour de lui, sous la forme d'étincelles, et que voulant se mêler à leur danse,

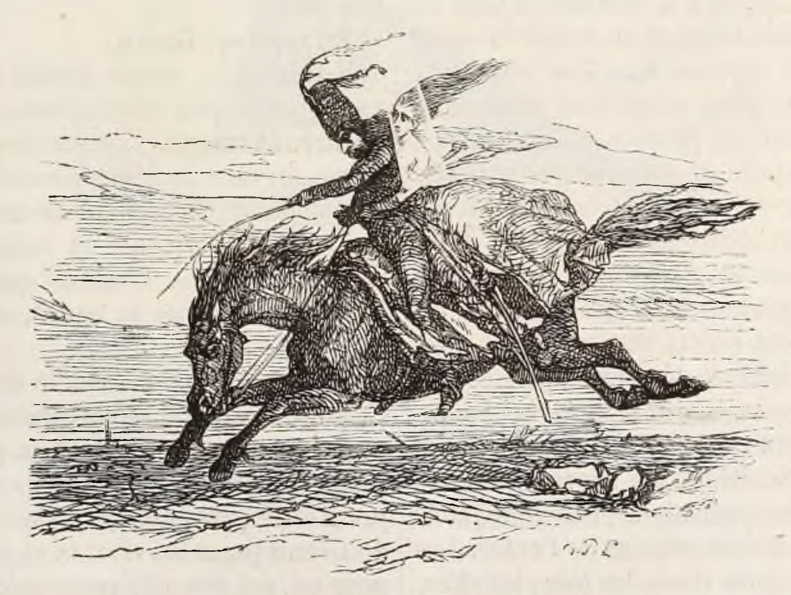


il avait pris le soleil d'une main et la lune de l'autre. Ces absurdités ne l'empêchèrent pas de faire des prosélytes parmi les réformés. Il a laissé divers volumes : 1° *Véritable vue et histoire du ciel*, Amsterdam, 1690, in-4° : c'est le récit de son excursion en enfer et en paradis ; 2° *Mandat et ordre divin et céleste délivrés par la chancellerie céleste*, Brême, 1625, in-4°; cet écrit manque dans le recueil intitulé *OEuvres, visions et révélations de Jean Engelbrecht,* Amsterdam, 1680, in-4°.

Énigme. On lit dans de vieilles histoires de Naples que, sous le règne de Robert Guiscard, on trouva une statue qui avait eu la tête dorée, et sur laquelle était écrit : *Aux calendes de mai, quand le soleil se lèvera, j'aurai la tête toute d'or.* Robert chercha longtemps à deviner le sens de cette énigme; mais ni lui ni les savants de son royaume ne purent la résoudre. Un prisonnier de guerre sarasin promit de l'interpréter si on lui accordait la liberté sans rançon. Il avertit donc le prince d'observer aux premiers jours de mai l'ombre de la tête de la statue au lever du soleil, et de faire bêcher la terre à l'endroit où tomberait cette ombre. Robert suivit ce conseil et trouva de grands trésors, qui lui servirent dans ses guerres d'Italie. Il récompensa le Sarasin, non-seulement en lui accordant la liberté, mais en lui donnant de bonnes sommes.

Il y a beaucoup d'énigmes dans les divinations. On peut voir le traité des énigmes du père Ménestrier, de la compagnie de Jésus, intitulé *la Philosophie des images énigmatiques,* où il est traité des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus, et de la baguette. Lyon, 1694, in-12.

Enlèvement. Nous ne parlons ici que de ceux qui ont été enlevés par le diable. Une Allemande



avait contracté l'habitude de jurer et de dire des mots de corps de garde. Elle fut bientôt prise pour modèle par quelques femmes de son pays, et il fallut un exemple qui arrêtât le désordre. Un jour qu'elle prononçait avec énergie ces paroles qui sont tristes, surtout dans la bouche d'une femme : *Que le diable m'emporte!...* le diable arriva en hussard et l'emporta[1]. On lit en beaucoup de livres qu'un certain comte de Mâcon, homme violent et impie, exerçait une espèce de tyrannie contre les ecclésiastiques et contre ce qui leur appartenait, sans se mettre en peine de cacher ni de colorer ses violences. Un jour qu'il était assis dans son palais, bien accompagné, on y vit entrer un inconnu à cheval, qui s'avança jusqu'auprès du comte, et lui dit : — Suivez-moi, j'ai à vous parler : — Le comte suit l'étranger, entraîné par un pouvoir surnaturel. Lorsqu'il ar-

[1] Wierus, *De præst. dæm.,* lib. II; Bodin, *Démonomanie,* liv. III, ch. I.

rive à la porte, il trouve un cheval préparé, le monte et il est transporté dans les airs, criant d'une voix terrible à ceux qui étaient présents: —A moi! au secours!... On le perdit de vue, et on ne put douter que le diable ne l'eût emporté [1]. Dans la même ville, il y eut un bailli qui fut aussi enlevé par le diable à l'heure de son dîner et porté trois fois autour de Mâcon, à la vue de tous les habitants, qui assurent ne l'avoir pas vu revenir [2]. Ce fait est raconté par un protestant. *Voy.* AGRIPPA, CARLOSTAD, GABRIELLE D'ESTRÉES, LUTHER, etc., etc.

Ennoïa, la suprême intelligence chez quelques disciples de Simon le Magicien. *Voy.* MÉNANDRE.

Énoch. *Voy.* HÉNOCH.

Enrico, comte allemand qui reparut en fantôme. *Voy.* ARMÉES PRODIGIEUSES.

Enrôleurs de Satan. Ceux qui s'engagent au diable s'obligent à lui amener des recrues; comme il se fait au reste dans toute société secrète. *Voy.* ENGAGEMENTS.

Ensalmadores. *Voy.* SALUDADORES.

Ensoph, dieu suprême de la cabale juive. Il est caché dans les plus profonds abîmes de l'être. Il est tout, et pourtant il n'est rien de ce qui est. C'est lui qui a tout créé par Menra, qui est son verbe. Et Menra a produit les trois grands séphiroths; de ces trois sont sortis les séphiroths inférieurs. Ensoph s'est manifesté dans les dix sphères qui composent l'univers; ses émanations s'étendent sur les quatre mondes, depuis les esprits les plus hauts jusqu'à la matière la plus infime. Dans ces émanations se trouvent diverses séries d'esprits ou démons que l'on rencontre partout; des esprits particuliers sont chargés de surveiller les soixante-dix peuples. De ces esprits, les uns sont des esprits de lumière qui ont pour chef suprême Jézer-Job; les autres sont des esprits de ténèbres qui obéissent à Jézer-Hara. Trois intelligences supérieures, Métraton, Sandalphon et Acatries, président les phalanges des bons esprits, qui se partagent en dix chœurs et ont pour séjours les trois cieux et les sept planètes. Le chef des esprits mauvais est Samaël ou Satan, qui a pour lieutenants Asmodée et Bédargon, et pour ministres les Schédim, les Sayrim, les Malache-Chabbalah. Ces mauvais esprits ou démons ont domicile dans les sept régions de l'enfer. Les esprits de la nature (sans doute les fées, les elfes, les follets et toutes les espèces de ce genre), sont dispersés entre les bons et les mauvais esprits des séjours invisibles. Ils pullulent dans notre atmosphère et se montrent à l'occasion [3].

Ensorcellement. Bien des gens se sont crus ensorcelés, qui n'étaient que le jouet de quelque hallucination. On lisait ce fait dans le *Journal des Débats* du 5 mars 1841. — « Il y a trois jours, M. Jacques Coquelin, demeurant rue du Marché Saint-Jean, n° 21, à Paris, logé au troisième étage, rentrait chez lui vers onze heures du soir, la tête échauffée par le vin. Arrivé sur le palier du deuxième étage, il se croit dans son domicile; il se déshabille tranquillement, jette une à une ses hardes par une large fenêtre donnant sur la cour et que dans son ivresse il prend pour son alcôve; puis il se fait un bonnet de nuit avec sa cravate, et n'ayant plus que sa chemise sur le corps il se lance lui-même par la fenêtre, croyant se jeter sur son lit... Ce ne fut que le lendemain vers six heures du matin que les autres habitants de la maison s'aperçurent de ce malheureux événement. Le corps de l'infortuné Coquelin était étendu sans mouvement sur les dalles de la cour. Pourtant cet homme, âgé seulement de vingt-sept ans et doué d'une grande force physique, n'était pas mort, quoique son corps fût horriblement mutilé. Transporté chez lui, il vécut deux jours encore; mais son état était désespéré, et il expira après soixante heures des plus cruelles souffrances. » — Dans d'autres temps ou dans d'autres pays, on eût vu là un ensorcellement. *Voy.* toutefois SORTILÉGES, PAROLES, BERGERS, etc., etc.

Enterrés vivants. *Voy.* VAMPIRE, à la fin.

Enthousiastes. On a donné ce nom à certains sectaires qui, étant agités du démon, se croyaient inspirés.

Énus. *Voy.* GUNEM.

Envie (L'), péché capital qui réjouit le démon, parce qu'il offense Dieu.

Envoûtement. Les sorciers font, dit-on, la figure en cire de leurs ennemis, la piquent, la tourmentent, la fondent devant le feu, afin que les originaux vivants et animés ressentent les mêmes douleurs. C'est ce que l'on appelle *envoûter,* du nom de la figure, vols ou voult. *Voy.* VOLS.

Éon de l'Étoile. Dans le douzième siècle, un certain Éon de l'Étoile, gentilhomme breton, abusant de la manière dont on prononçait ces paroles : *Per eum qui venturus est* (on prononçait *per Eon*), prétendit qu'il était le fils de Dieu qui doit venir juger les vivants et les morts, se donna pour tel, eut des adhérents qu'on appela Éoniens, et qui se mirent, comme tous les novateurs, à piller les églises et les monastères.

Éons. Selon les gnostiques, les Éons sont les êtres vivants et intelligents que nous appelons des esprits. Les Grecs les nommaient démons; ce mot a le même sens. Ces Éons prétendus étaient ou des attributs de Dieu personnifiés, ou

[1] C'est l'histoire du comte Guillaume III, qu'on peut voir, détaillée, dans les *Légendes infernales.*

[2] Jean de Chassanion, huguenot, *Des grands et redoutables jugements de Dieu, advenus au monde,* p. 116.

[3] Görres, *Mystique,* liv. V, ch. II. Tiré de l'histoire, doctrine et noms de toutes les sectes juives qui ont existé autrefois et existent encore aujourd'hui, par Beer.

des mots hébreux tirés de l'Écriture, ou des mots barbares forgés à discrétion. Ainsi de *Pléroma,* la plénitude ou la divinité, sortaient *Sophia,* la sagesse; *Nous,* l'intelligence; *Sigé*, le silence; *Logos,* le verbe; *Achamoth,* la prudence, etc. L'un de ces Éons avait formé le monde, l'autre avait gouverné les Juifs et fabriqué leur loi, un troisième était venu parmi les hommes sous le nom de Fils de Dieu ou de Jésus-Christ. Il n'en coûtait rien pour les multiplier; les uns étaient mâles et les autres femelles, et de leurs mariages il était sorti une nombreuse famille. Les Éons étaient issus de Dieu par émanation et par nécessité de nature. Les inventeurs de ces rêveries disaient encore que l'homme a deux âmes, l'une sensitive qu'il a reçue des Éons, et l'autre intelligente et raisonnable que Dieu lui a donnée pour réparer les bévues des Éons maladroits [1].

Épaule de mouton. Giraud, cité par M. Gautrel, dans son mémoire sur la part que les Flamands prirent à la conquête de l'Angleterre par les Normands, dit que les Flamands qui vinrent en Angleterre connaissaient l'avenir et le passé par l'inspection de l'épaule droite d'un mouton, dépouillée de la viande non rôtie, mais cuite à l'eau : « Par un art admirable et vraiment prophétique, ajoute le même écrivain, ils savent les choses qui dans le moment même se passent loin d'eux; ils annoncent avec la plus grande certitude, d'après certains signes, la guerre et la paix, les massacres et les incendies, la maladie et la mort du roi. C'est à tel point qu'ils prévirent un an auparavant le bouleversement de l'État après la mort de Henri Ier, vendirent tous leurs biens et échappèrent à la ruine en quittant le royaume avec leurs richesses. » — Pourtant on voit dans les historiens du temps que ce fait avancé par Giraud n'est pas exact, et qu'il arriva au contraire à ces Flamands beaucoup de choses qu'ils n'avaient pas prévues.

Éphialtes ou **Hyphialtes, Éphélès,** nom grec du cauchemar. Les Éoliens donnaient ce nom à une sorte de démons incubes qui étouffent[2].



Épicure. « Qui pourrait ne pas déplorer le sort d'Épicure, qui a le malheur de passer pour avoir attaché le souverain bien aux plaisirs des sens, et dont à cette occasion on a flétri la mémoire? Si l'on fait réflexion qu'il a vécu soixante-dix ans, qu'il a composé plus d'ouvrages qu'aucun des autres philosophes, qu'il se contentait de pain et d'eau, et que quand il voulait dîner avec Jupiter, il n'y faisait ajouter qu'un peu de fromage, on reviendra bientôt de cette fausse prévention. Que l'on consulte Diogène Laërce, on trouvera dans ses écrits la vie d'Épicure, ses lettres, son testament, et l'on se convaincra que les faits que l'on avance contre lui sont calomnieux. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal pris sa doctrine; en effet, il ne faisait pas consister la félicité dans les plaisirs du corps, mais dans ceux de l'âme, et dans la tranquillité que selon lui on ne peut obtenir que de la sagesse et de la vertu [1]. » Voilà ce que disent quelques critiques combattus par d'autres.

Épidémies démoniaques. *Voy.* Bourignon, Orphelines d'Amsterdam, Kentorp, etc.

Épilepsie. Les rois d'Angleterre ne guérissaient pas seulement les écrouelles; ils bénissaient encore des anneaux qui préservaient de la crampe et du mal caduc. Cette cérémonie se faisait le vendredi saint. Le roi, pour communiquer aux anneaux leur vertu salutaire, les frottait entre ses mains. Ces anneaux, qui étaient d'or ou d'argent, étaient envoyés dans toute l'Europe comme des préservatifs infaillibles; il en est fait mention

[1] Bergier, *Dict. théologique*, au mot *Gnostiques.*

[2] Leloyer, *Hist. des spectres,* ou *Apparitions des esprits,* liv. II, ch. v, p. 197.

[1] Brown, *Essai sur les erreurs,* etc., liv. VII, ch. xxvii, p. 329.

dans différents monuments anciens [1]. Il y a d'autres moyens naïfs de traiter l'épilepsie, qui n'obligent pas à passer la mer. On croyait en guérir chez nos aïeux en attachant au bras du malade un clou tiré d'un crucifix. La même cure s'opérait en lui mettant sur la poitrine ou dans la poche les noms des trois mages, *Gaspar, Balthazar, Melchior.* Cette recette est indiquée dans des livres anciens:

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthazar aurum,
Hæc tria qui secum portabit nomina regum
Solvitur a morbo, Christi a pietate, caduco.

Mais il y a encore bien d'autres remèdes. Le *Journal du Cateau* publiait dernièrement, sous le titre d'une tradition suédoise, les faits que voici : « Dans ce pays de Suède que j'habite depuis peu, la peine de mort consiste en la décollation par le moyen d'une hache, et à cet effet la tête du patient est posée sur un billot devant lequel on creuse une fosse où la tête tombe après avoir été coupée, et où l'on jette aussi le corps du supplicié; après quoi on la remplit de manière qu'il n'en reste aucune trace à la surface du sol. Or, il existe parmi le peuple suédois une croyance déplorable; à savoir, que le sang d'une personne décapitée, pris comme médicament interne, guérit radicalement l'épilepsie; et ce qui est encore plus déplorable, c'est que l'autorité, d'après un usage immémorial, permette ou tolère que les spectateurs des exécutions recueillent ce sang. Dans une exécution qui a eu lieu ces jours-ci, après que la tête du criminel eut été séparée du corps, une paysanne d'un âge mûr, atteinte du haut mal, se précipita vers le lieu du supplice avec un morceau de pain à la main, pour le tremper dans le sang qui jaillissait du cadavre; mais au moment où elle allait consommer cet acte, elle fut frappée d'une attaque de sa cruelle maladie, et elle tomba roide morte dans la fosse où venait de rouler la tête ensanglantée. Cet effet a produit sur l'opinion égarée un grand mouvement. La foule semblait frappée de terreur. Alors l'autorité, profitant de cette épouvante, s'est empressée de faire comprendre au public, par des affiches qui défendent à l'avenir un pareil usage, combien Dieu le réprouvait, puisqu'il le punissait de mort subite et faisait tomber les deux cadavres dans la même fosse. »

Épona, déesse des écuries chez les Romains. Son image était honorée dans les étables. Elle avait eu pour père Fulvius Stellus et pour mère une jument.

Époques diaboliques. On donna ce nom aux temps déplorables où la recrudescence des sorciers a produit le plus d'horreurs. Les manichéens albigeois ont présenté au treizième siècle une de ces époques sinistres. Le seizième siècle a vu renaître dans la guerre des paysans, dans les atrocités des premiers anabaptistes et ailleurs, une de ces époques. La guerre de trente ans, dont le héros était un manichéen affilié aux sociétés infernales, a failli jeter l'Europe dans la barbarie. Les triomphes de la philosophie séparée se sont presque toujours clos par un retour aux choses de Satan. Les États-Unis sont aujourd'hui avec leur spiritisme à une de ces époques que nous signalons.

[1] Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, t. II, p. 128.

Épreuves. L'épreuve gothique qui servait à reconnaître les sorciers a beaucoup de rapport avec la manière judicieuse que le peuple emploie pour s'assurer si un chien est enragé ou ne l'est pas. La foule se rassemble et tourmente autant que possible le chien qu'on accuse de rage. Si l'animal dévoué se défend et mord, il est condamné d'une voix unanime d'après ce principe, qu'un chien enragé mord tout ce qu'il rencontre. S'il tâche au contraire de s'échapper et de fuir à toutes jambes, l'espérance de salut est perdue sans ressource; on sait de reste qu'un chien enragé court avec force et tout droit devant lui sans se détourner. La sorcière soupçonnée était plongée dans l'eau, les mains et les pieds fortement liés ensemble. Surnageait-elle, on l'enlevait aussitôt pour la précipiter dans un bûcher comme convaincue d'être criminelle, puisque l'eau des épreuves la rejetait de son sein. Enfonçait-elle, son innocence était dès lors irréprochable; mais cette justification lui coûtait la vie [1].

Il y avait bien d'autres épreuves. Celle de la croix consistait généralement, pour les deux adversaires, à demeurer les bras étendus devant une croix, celui qui s'y tenait le plus longtemps gagnait sa cause. Mais le plus souvent les épreuves judiciaires se faisaient autrefois par l'eau ou le feu. *Voy.* Eau bouillante, Cercueil, Fer chaud, Ordalie, etc.

Épreuves du Sabbat. *Voy.* Elfdal.

Érard, vieillard de Césarée, dont la fille fut ensorcelée par un valet lui-même possédé. Saint Basile les délivra [2].

Erceldoune. Les aventures merveilleuses de Thomas d'Erceldoune sont l'une des plus vieilles légendes de fées que l'on connaisse. Thomas d'Erceldoune, dans le Lauderdale, surnommé le Rimeur, parce qu'il avait composé un roman poétique sur Tristrem et Yseult, roman curieux comme l'échantillon de vers anglais le plus ancien qu'on sache exister, florissait sous le règne d'Alexandre III d'Écosse. Ainsi que d'autres hommes de talent à cette époque, Thomas fut soupçonné de magie. On disait aussi qu'il avait le don de prophétiser, parce qu'il était entré un jour dans le royaume des fées [3].

[1] Goldsmith, *Essai sur les mœurs.*
[2] Voyez cette histoire : *Un pacte à Césarée,* dans les *Légendes infernales.*
[3] Voyez sa légende, dans les *Légendes des esprits* (lutins, fées et démons).

Érèbe, fleuve des enfers. On le prend aussi pour une partie de l'enfer et pour l'enfer même. Il y avait chez les païens un sacerdoce particulier pour les âmes qui étaient dans l'Érèbe.

Ergenna, devin d'Étrurie dans l'antiquité.

Eric au chapeau venteux. On lit dans Hector de Boëce que le roi de Suède Éric ou Henri, surnommé le *Chapeau venteux*, faisait changer les vents, en tournant son bonnet ou chapeau sur sa tête, pour montrer au démon avec qui il avait fait pacte de quel côté il les voulait; et le démon était si exact à donner le vent que demandait le signal du bonnet, qu'on aurait pu en toute sûreté prendre le couvre-chef royal pour une girouette.

Erichtho, sorcière qui, dans la guerre entre César et Pompée, évoqua un mort lequel prédit toutes les circonstances de la bataille de Pharsale [1].

Erles, esprits ou génies qui donnent la peur en Allemagne. Goëthe a fait sur eux une ballade.

Erleursortok, le diable au Groenland. Il est toujours aux aguets, et il se jette sur toute âme qui s'échappe de sa prison mortelle; habituellement il la dévore, car il a toujours faim.

Erlik ou **Erlig.** Les Kalmouks croient que tout désastre leur est causé par un mauvais génie nommé Erlik ou le diable, qui, avec son nez en



trompe, flaire les mourants. Dès qu'un malade n'offre plus d'espoir, les guéloungs (leurs prêtres) ont recours à l'expédient du rachat, en présentant à l'Erlik, qui s'obstine à ne pas se montrer, une poupée d'argile comme offrande. Pour conserver la vie d'un kan ou de quelque autre chef important, si l'opiniâtreté de la maladie prouve clairement que l'Erlik est décidé à s'emparer du malade, on cherche parmi ses subordonnés un individu qui, par attachement, soit disposé à se sacrifier pour lui. Des exemples d'un pareil dévouement ne sont pas rares chez les Kalmouks. Celui qui se détermine à sauver des griffes de l'Erlik un chef atteint d'une affection mortelle reçoit le nom, les habillements les plus riches et l'armure complète du malade; on tâche de lui donner extérieurement la plus grande ressemblance avec lui; il monte son cheval favori, couvert d'une selle brillante; et aux sons guerriers de la trompette et d'autres instruments, escorté par le peuple et les guélongs qui font les prières prescrites pour un tel cas, il est conduit autour de l'houroul (temple de l'idole), et puis on le poursuit à grands cris comme un andyne (exclu). L'andyne peut cependant se naturaliser dans un autre oulousse (village); il peut même s'y marier; mais il conserve le nom d'andyne et le transmet à ses enfants. Toutefois cet usage se perd, et on substitue des andynes d'argile ou de farine aux andynes vivants. — Indépendamment de ces artifices, les guéloungs se servent d'autres expédients. Dans le but de satisfaire leur avidité, ils réussissent quelquefois à persuader au malade que son âme s'est déjà séparée du corps, et qu'il faut attribuer aux derniers efforts de sa force vitale ce qui lui reste encore de connaissance et de respiration. Cependant ils lui laissent l'espoir qu'il est possible de réunir son âme à son corps, alors que l'infortuné offre tout ce qu'il possède pour prolonger ses jours. Le guéloung semble faire des efforts pour rappeler l'âme, d'abord en faisant entendre le son d'instruments à vent; puis il sort de la kibithé (tente), fait des signes à l'âme qui s'enfuit et l'invite en lui criant : « Reviens sur tes pas, si tu ne veux être dévorée par les loups. » Le malade, flottant entre la crainte et l'espérance, demande le résultat de ces efforts, et le guéloung répond : « Tout va bien; l'âme se montre déjà dans le lointain et semble disposée à revenir. » Il continue ainsi à flatter son malade jusqu'à sa mort ou jusqu'à son rétablissement. Dans ce dernier cas il le félicite de l'heureux retour de son âme; mais si l'événement est contraire, il assure aux parents du défunt que l'âme était sur le point de revenir, quand le méchant Erlik employa un artifice inattendu qu'il raconte en détail.

Si dans une maladie grave un homme tombe dans le délire et prononce des paroles inintelligibles, les assistants ne manquent pas de croire que l'Erlik le tourmente et veut lui ravir son âme. Alors ils font non-seulement dans la kibithé, mais aussi au dehors, un bruit effroyable; ceux qui se trouvent auprès du malade s'arment de tout ce qui leur tombe sous les mains, courent de tous les côtés en jetant de grands cris, frappent l'air et s'efforcent de chasser le mauvais génie, encouragés d'ailleurs par l'exemple et les exhortations des guéloungs [1].

Erlik-Khan, prince des enfers; il a une tête de buffle ornée de cornes et un collier de crânes autour du cou. Quelquefois il prend une tête d'homme, car il en a deux à son usage. Quand il fait l'homme, il tient dans l'une de ses quatre

[1] Wierus, *De præstigiis*, lib. II, cap. IX.

[1] Extrait d'un voyage fait en 1832 et 1833 au pays des Kalmouks, par Nésédieff.

mains un sceptre surmonté d'une tête de mort. Sa femme s'appelle Samorindo ou Samoundo.

Éroconopes, peuples imaginaires que Lucien représente comme d'habiles archers, montés sur des moucherons monstres.

Érocordacès, autre peuple imaginaire que le même auteur représente combattant avec des raves en guise de flèches.

Éromantie, une des six espèces de divinations pratiquées chez les Perses par le moyen de l'air. Ils s'enveloppaient la tête d'une serviette, exposaient à l'air un vase rempli d'eau et proféraient à voix basse l'objet de leurs vœux. Si l'eau venait à bouillonner, c'était un pronostic heureux.

Érotylos, pierre fabuleuse dont Démocrite et Pline après lui vantent la propriété pour la divination.

Erouniakcha. Dans la mythologie hindoue, c'est un fils de Diti, mère des génies malfaisants. Un jour il prit le monde et le jeta dans la mer. Nous ne chargeons pas, nous copions. Vichnou irrité revêtit pour le combattre la forme d'un sanglier; ce qui est sa troisième incarnation. Il éventra le fils de Diti et remit le monde à sa place. Voilà des dogmes!

Erreurs populaires. Lorsque le Dante publia son *Enfer,* la simplicité de son siècle le reçut comme une véritable narration de sa descente dans les sombres manoirs. A l'époque où l'utopie de Thomas Morus parut pour la première fois, elle occasionna une plaisante méprise. Ce roman poétique donne le modèle d'une république imaginaire dans une île qui est supposée avoir été nouvellement découverte en Amérique. Comme c'était le siècle, dit Granger, Buddée et d'autres écrivains prirent le conte pour une histoire véritable et regardèrent comme une chose importante qu'on envoyât des missionnaires dans cette île. — Ce ne fut que longtemps après la publication des *Voyages de Gulliver,* par Swift, qu'un grand nombre de ses lecteurs demeurèrent convaincus qu'ils étaient fabuleux [1].

Les erreurs populaires sont en si grand nombre qu'elles ne tiendraient pas toutes dans ce livre. Nous ne parlerons pas des erreurs physiques ou des erreurs d'ignorance : nous ne nous élèverons ici que contre les erreurs enfantées par les savants. Ainsi Cardan eut des partisans lorsqu'il débita que, dans le nouveau monde, les gouttes d'eau se changent en petites grenouilles vertes. Cédrénus a écrit très-merveilleusement que tous les rois francs de la première race naissaient avec l'épine du dos couverte et hérissée d'un poil de sanglier. Le peuple croit fermement, dans certaines provinces, que la louve enfante, avec ses louveteaux, un petit chien qu'elle dévore aussitôt qu'il voit le jour. — *Voy.* la plupart des articles de ce dictionnaire.

[1] Bertin, *Curiosités de la littérature,* t. I, p. 304.

Érus ou **Er,** fils de Zoroastre. Platon assure qu'il sortit de son tombeau douze jours après avoir été brûlé sur un bûcher, et qu'il conta beaucoup de choses sur le sort des bons et des méchants dans l'autre monde.

Escalibor, épée merveilleuse du roi Arthus.

Escamotage. On l'a pris quelquefois pour la sorcellerie; le diable, dit Leloyer, s'en est souvent mêlé. Delrio (liv. II, quest. 2) rapporte qu'on punit du dernier supplice, à Trèves, une sorcière très-connue qui faisait venir le lait de toutes les vaches du voisinage en un vase placé dans le mur. Sprenger assure pareillement que certaines sorcières se postent la nuit dans un coin de leur maison, tenant un vase devant elles; qu'elles plantent un couteau ou tout autre instrument dans le mur; qu'elles tendent la main pour traire, en invoquant le diable, qui travaille avec elles à traire telle ou telle vache qui paraît la plus grasse et la mieux fournie de lait; que le démon s'empresse de presser les mamelles de la vache et de porter le lait dans l'endroit où se trouve la sorcière, qui l'escamote aussi. Dans nos villages, les escamoteurs ont encore le nom de sorciers. Mais il y a mieux qu'eux :

« Faisant route de Bombay à Pounah (en 1839), dit M. Théodore Pavie [1], je m'arrêtai à Karli pour visiter le temple souterrain creusé dans la colline qui fait face au village; et pendant la chaleur du jour je me reposais sous l'ombrage des cocotiers, si beaux en ce lieu, quand je vis s'avancer, au bruit d'instruments discordants, une bande d'Hindous. L'un d'eux tenait dans chaque main une *cobra-capella,* la plus terrible espèce de serpents dont l'Inde puisse se vanter, et en outre il portait en sautoir un énorme *boa.* Arrivé près de moi, le *jongleur* jeta ses serpents à terre, les fit courir, irrita les cobras, qui déroulaient leurs anneaux d'une manière effrayante, embrassa son boa; puis il se prit à les faire danser tous les trois au son d'un flageolet singulier qui se touchait comme une vielle, bien qu'il fût formé d'une calebasse. Pendant ce temps, ses acolytes avaient disposé tout leur établissement sur la poussière; le tambourin rassemblait les enfants du village, et bientôt se forma un cercle considérable de spectateurs de dix ans et audessous : les plus petits nus, les autres portant une ceinture, et tous accroupis dans l'attente des grandes choses qui se préparaient.

» Ce jongleur avait toute la volubilité d'expressions d'un saltimbanque européen. Il s'exprimait très-clairement, en bon hindoustani, bien qu'il se trouvât en pays mahratte; mais le public semblait n'y rien perdre, tant ses gestes et ses gambades étaient inintelligibles. D'abord il posa par terre une marionnette, soldat portant

[1] *Les harvis et les jongleurs,* écrit daté de Pounah, chez les Mahrattes, le 25 décembre 1839, publié par la *Revue des Deux-Mondes.*

le sabre et l'arc. A l'entendre, c'était un *sipahi*, un grand chasseur, un tueur de lions, de tigres, de gazelles... Bientôt, à son commandement, la marionnette lança une flèche et renversa le but disposé devant elle, non pas une fois, mais à plusieurs reprises, à la satisfaction évidente de la jeune assemblée.

» Ce n'était là qu'un préambule, *les bagatelles de la porte!* Le jongleur prit une poignée de blé noir (*djouari*), la mit dans un manteau; puis, quand on eut bien secoué le manteau, bien vanné le grain, il se trouva changé en un beau riz blanc, pur, prêt à faire un *karry*. Je n'y avais rien compris, et je commençais à rentrer dans mes habitudes de crédulité lorsque l'escamoteur ambulant étala une seconde marionnette



Escamoteur indien.

longue de six pouces au plus et de la grosseur du poignet. Cette informe poupée épouvanta grandement la partie la plus naïve du public; mais quelle ne fut pas la surprise générale quand de ce morceau de bois caché sous un mouchoir sortirent successivement jusqu'à quatre gros pigeons! Ils devaient y être contenus d'avance, à moins de sortilége... Quant à moi, j'aurais eu peine à y introduire quatre moineaux. Notre jongleur accompagnait ses tours de *mantras* (prières magiques) et traçait des cercles avec sa baguette. Mais il avait sur ses confrères d'Europe un avantage, ou plutôt une supériorité bien marquée; car il opérait sur le sol, sans table ni gobelets, et complétement nu, sauf le turban et la ceinture que les Hindous ne quittent jamais: donc, pas de manches, pas de gibecière. Son cabinet consistait en quelques mauvais paniers de bambou, destinés à porter les serpents qu'il escamotait aussi et faisait paraître et disparaître

avec une telle adresse que le plus fin n'y eût rien compris. Ainsi d'un mouchoir déroulé, secoué et mis au vent comme un pavillon, je le vis faire sortir une de ces cobras laissée dans un panier près de moi, à une très-grande distance du lieu où il se trouvait; en sorte que, voyant le nid de l'animal entièrement vide, je soupçonnai qu'il s'était frayé un chemin sous terre.

» Cependant les tours de magie continuaient sans interruption. Le jongleur tenait à la main une cruche aussi impossible à vider que le tonneau des Danaïdes l'était à remplir : il versait l'eau à terre, la jetait dans son oreille et la rendait par la bouche, s'administrait des douches sur la tête, et toujours le vase était plein jusqu'au bord. Ensuite il tira de son sac une paire de pantoufles de bois plus larges que la plante de ses pieds. Après bien des discours et des charges, il finit par faire adhérer à ses talons nus ces semelles très-polies, et fit plus de gambades avec de telles chaussures que n'en pourraient faire à l'Opéra de jolis petits pieds chaussés d'élégants escarpins. Tantôt il s'élevait en l'air; tantôt il frappait la pantoufle sur la terre, de manière à la faire tomber; mais jamais elle ne glissait. Ce fut encore là une chose inexplicable pour moi; car il n'avait appliqué à ses pieds aucune substance collante, et il pouvait à volonté lâcher ces pantoufles unies comme la glace.

» Enfin la séance se termina par une expérience plus surprenante encore que, par cette raison sans doute, notre magicien gardait pour la dernière. L'un des joueurs de tambourins, grand garçon d'une belle taille, se laissa attacher les pieds, lier les mains derrière le cou et enfermer dans un filet à poissons bien serré par une douzaine de nœuds. Dans cet état, après l'avoir promené autour du cercle des spectateurs, on le conduisit près d'un panier de deux pieds de haut sur quatorze pouces de large. « — Voulez-vous que je le jette dans l'étang? demanda le chef de bande. C'est un vaurien; le voilà bien lié; l'occasion est bonne : j'ai envie de m'en défaire! »

» Et l'auditoire crédule se tournait déjà du côté de cette pièce d'eau ombragée d'arbres magnifiques et creusée au bas de la pagode pour les ablutions et les besoins du village. — Non, dit en s'interrompant le jongleur, après une minute de réflexion; je vais l'escamoter, l'envoyer... où vous voudrez : à Pounah, à Dehli, à Ahmed-Nagar, à Bénarès!

» Et sur-le-champ il enleva le patient, toujours incarcéré dans son filet, et le plaça au fond du panier, en rabattant le couvercle sur sa tête; il s'en fallait de plus de trois pieds que les bords se joignissent. On jeta un manteau sur le tout.

» Insensiblement le volume diminua, s'affaissa; on vit voler en l'air le filet et les cordes qui attachaient le jeune Hindou; puis le panier se ferma de lui-même, et une voix qui semblait sortir des nues cria : — Adieu!

» — Il est parti pour Ahmed-Nagar, il est envolé ; *Our-Gaya! Our-Gaya!* répéta le jongleur avec transport; il ne saurait tenir dans un aussi petit espace (et cela paraissait physiquement impossible). Je vais donc attacher le panier et prendre congé de l'assemblée.

» Le paquet fut ficelé; il ne restait plus qu'à le mettre sur le dos du buffle destiné à porter les bagages de la troupe. — Un instant! reprit subitement le jongleur; si pourtant il était dans le panier! Qui sait? — Et là-dessus, tirant un long sabre, il traversa le panier presque par le milieu... Le sang coula en abondance... l'anxiété était à son comble... lorsque tout à coup le couvercle se lève de nouveau, et d'un bond le grand garçon saute hors de sa niche frais et dispos, sans la moindre égratignure!

» Ce tour est simple, très-simple, dira-t-on; mais se débarrasser des cordes et du filet, se cacher dans un si petit espace, y rester un quart d'heure sans broncher, et de telle façon que le sabre ne puisse rencontrer quelque membre à entamer, ce sont là des prodiges de dextérité, de souplesse et de patience que l'on ne peut concevoir, surtout quand on les a vus.

» Après ce *nec plus ultra* de la science, les jongleurs firent leurs paquets et se mirent en marche vers Nagapour, leur patrie. Je les vis se perdre dans la foule de bœufs chargés que des troupes de mahrattes, tribus ambulantes traînant avec eux armes et bagages, femmes et enfants, conduisent dans l'intérieur. La foule se dispersa peu à peu [1]. »

[1] Voici une anecdote d'escamotage rapportée par la *Chronique de Courtrai* du 25 avril 1843.

« Dans une des baraques, sur la Grand'Place, hier, pendant qu'un escamoteur exécutait ses tours, il vit un des assistants dérober fort adroitement le mouchoir de son voisin et s'en écarter aussitôt en allant se placer d'un autre côté. Il trouva là une occasion superbe de se donner du relief. — Monsieur, dit l'escamoteur titulaire à la victime du larcin, prêtez-moi, s'il vous plaît, votre foulard, je vais faire un tour des plus surprenants. Celui-ci s'empressa de mettre la main dans sa poche, et tout ébahi s'écria qu'il était volé, en dirigeant ses regards accusateurs sur ceux qui l'entouraient. — Volé! s'écria l'escamoteur tout étonné; eh bien, tant mieux! mon tour en sera plus beau. — De quelle couleur est votre foulard? — Rouge et jaune. — Bon, soyez tranquille, s'il est encore dans la salle, il vous reviendra. Et faisant tourner sa baguette sur le bout de ses doigts, il en arrêta le mouvement dans la direction de l'escamoteur de contrebande, et lui dit : — Le foulard est dans ta poche, rends-le. Cette apostrophe consterna le voleur, qui cependant se remit aussitôt, affecta une grande surprise et passa le mouchoir à son propriétaire aux acclamations des spectateurs saisis d'admiration. La police fut avertie, le filou mis en prison et l'art du devin, prôné par toutes les bouches, ne cessa d'attirer une foule considérable à sa baraque pendant toute la journée. »

Escargots. On ne voit nulle part que ces honnêtes créatures aient jamais figuré au sabbat. Mais il paraît qu'elles ont aussi leur côté mystérieux, et qu'elles pourraient, quand les études dont s'occupent les savants auront abouti, faire concurrence au télégraphe électrique. On a donc proposé en 1850 un procédé qui se mûrit, c'est la *boussole pasilalinique-sympathique.* Si vous trouvez ce nom bizarre, l'agent de cette boussole ne l'est pas moins; c'est l'escargot. Deux amis séparés par de grandes distances se seront munis chacun d'un escargot de même espèce, les auront magnétisés ensemble pour établir la sympathie; puis l'ami resté à Paris chargera son es-



cargot des nouvelles qu'il veut transmettre à son ami installé à Pékin, et ce dernier répondra de la même manière; par quels moyens faciles? nous l'ignorons; mais en mars de la présente année, les journaux disaient qu'on était à la veille de résultats satisfaisants, et les spirites affirment que cette découverte se rattache à ce que nos pères appelaient la magie naturelle. Un Américain prétend même que les escargots magnétisés parleront, ou bien un esprit, de ceux qui tiennent aux tables, pourra parler pour eux.

Eschyle, tragique grec à qui on avait prédit qu'il mourrait de la chute d'une maison, ce qui fit qu'il s'alla loger en pleine campagne; mais le conte ajoute qu'un aigle qui portait une tortue entre ses griffes la laissa tomber sur la tête chauve du poëte, pensant que ce fût un rocher, et la prédiction s'accomplit.

Esdras, pour les écrits cabalistiques qu'on lui attribue, *voy.* Pic de la Mirandole [1].

Eskthirnir, daim monstrueux des mythologies scandinaves. C'est de ses cornes que s'échappent les fleuves qui circulent sur la terre.

Espagnet (Jean d'), philosophe hermétique, qui a fait deux traités intitulés, l'un *Enchiridion de la physique rétablie*, l'autre *Secret de la philosophie hermétique* [2]; encore lui conteste-t-on ce dernier, que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le Chevalier Impérial [3]. Le *Secret de la philosophie* renferme la pratique du grand œuvre, et l'*Enchiridion* la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux. D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le *Traité de l'inconstance des démons* de Pierre Delancre. On lit dans cette préface que les sorcières ont coutume de voler les petits enfants pour les consacrer au démon.

Espagnol (Jean l'), docteur en théologie, grand prieur de Saint-Remi de Reims, auteur d'un livre intitulé *Histoire notable de la conversion des Anglais,* etc., in-8°, Douai, 1614. La vingtième annotation, qui commence à la page 206 et va jusqu'à la page 306, est un traité sur les apparitions des esprits, où avec des choses passables et médiocres on trouve de bonnes observations [4].

Esprits. Les anciens ont cru que les esprits, qu'ils appelaient démons ou génies, étaient des demi-dieux. Chaque nation, dit Apulée, même chaque famille et chaque homme, a son esprit qui le guide et qui veille sur sa conduite. Tous les peuples avaient du respect pour eux et les Romains les révéraient. Ils n'assiégeaient les villes et n'entreprenaient leurs guerres qu'après que leurs prêtres avaient invoqué le génie du pays. Caligula même fit punir publiquement quelques-uns de ceux qui les avaient maudits [5]. Des philosophes se sont imaginé que les âmes des morts, dès qu'elles étaient séparées de leurs corps, erraient incessamment sur la terre. Ce sentiment leur paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'ils se vantaient de voir des spectres auprès des tombeaux, dans les cimetières et dans les lieux où l'on avait tué quelques personnes. « Les esprits, dit Wecker, sont les seigneurs de l'air; ils peuvent exciter les tempêtes, rompre les nues et les transporter où ils veulent avec de grands tourbillons, enlever l'eau de la mer, en former la grêle et tout ce que bon leur semble. »

Il y a dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale des peuplades sauvages qui croient que lorsqu'un homme est enterré sans qu'on place auprès de lui tout ce qui lui a appartenu, son esprit revient sous forme humaine, et se montre sur les arbres les plus près de sa maison armé d'un fusil; on ajoute qu'il ne peut jouir du repos qu'après que les objets qu'il réclame ont été déposés dans sa tombe. Les Siamois admettent une multitude d'esprits répandus dans l'air; leur puissance est fort grande et ils sont très-malfaisants. On trace certaines paroles magiques sur des feuilles de papier pour se prémunir contre leur malice. Lorsqu'on prépare une médecine, on garnit le bord du vase d'un grand nombre de ces papiers, de peur que les esprits n'emportent la vertu des remèdes. Les auteurs cabalistiques prétendent que les esprits sont des créatures matérielles, composées de la substance la plus pure des éléments; que plus cette matière est subtile, plus ils ont de pouvoir et d'action. Ces auteurs en distinguent de deux sortes, de supérieurs et d'inférieurs : les supérieurs sont ou célestes ou aériens; les inférieurs sont ou aquatiques ou terrestres. Ceux qui ont cru que ces esprits étaient des créatures matérielles les ont assujettis à la mort comme les hommes. Cardan dit que les esprits qui apparurent à son père lui firent connaître qu'ils naissaient et qu'ils mouraient comme nous; mais que leur vie était plus longue et plus heureuse que la nôtre.

Voici de petits traits d'esprits : Guillaume de Paris écrit que, l'an 1447, il y avait un esprit à Poitiers dans la paroisse de Saint-Paul, lequel rompait vitres et verrières et frappait à coups de pierres sans blesser personne [1]. Cæsarius raconte que la fille d'un prévôt de Cologne était si tourmentée d'un esprit malin qu'elle en devint frénétique. Le père fut averti de faire aller sa fille au delà du Rhin et de la changer de lieu, ce qu'il fit. L'esprit fut obligé d'abandonner la fille, mais il battit tant le père qu'il en mourut trois jours après [2]. Cet esprit pouvait bien être un corps. — Au commencement du règne de Charles IV, dit *le Bel,* l'esprit d'un bourgeois mort depuis quelques années parut sur la place publique d'Arles en Provence; il rapportait des choses merveilleuses de l'autre monde. Le prieur des jacobins d'Arles, homme de bien, pensa que cet esprit pouvait être un démon déguisé. Il se rendit sur la place; soudain l'esprit découvrit qui il était et pria qu'on le tirât du purgatoire.

[1] Voyez, dans les *Légendes de l'Ancien Testament,* la légende d'Esdras.

[2] *Enchiridon physicæ restitucæ. Arcanum philosophiæ hermeticæ.*

[3] Ce chevalier, très-révéré des alchimistes, est mentionné souvent dans la *Trompette française,* petit volume contenant une *Prophétie de Bombart sur la naissance de Louis XIV.* On a du Chevalier impérial le *Miroir des alchimistes,* avec instructions aux dames pour dorénavant être belles sans plus user de fards venimeux, 1609. In-16.

[4] Lenglet-Dufresnoy, Catalogue des auteurs qui ont écrit sur les apparitions.

[5] Discours sur les esprits follets, *Mercure galant,* 1680.

[1] Bodin, *Démonomanie des sorciers,* liv. III, p. 393.

[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers,* liv. III, p. 393.

Ayant ainsi parlé, il disparut, et comme on pria pour son âme, *il ne fut oncques vu depuis*[1].

En 1750 un officier du prince de Conti, étant couché dans le château de l'Ile-Adam, sentit tout à coup enlever sa couverture. Il la retire; on renouvelle le manége tant qu'à la fin l'officier ennuyé jure d'exterminer le mauvais plaisant, met l'épée à la main, cherche dans tous les coins et ne trouve rien. Étonné, mais brave, il veut avant de conter son aventure éprouver encore le lendemain si l'importun reviendra. Il s'enferme avec soin, se couche, écoute longtemps et finit par s'endormir. Alors on lui joue le même tour que la veille. Il s'élance du lit, renouvelle ses menaces et perd son temps en recherches. La crainte s'empare de lui; il appelle un frotteur qu'il prie de coucher dans sa chambre, sans lui dire pour quel motif. Mais l'esprit, qui avait fait son tour, ne paraît plus. La nuit suivante il se fait accompagner du frotteur, à qui il raconte ce qui lui est arrivé, et ils se couchent tous deux. Le fantôme vient bientôt, éteint la chandelle qu'ils avaient laissée allumée, les découvre et s'enfuit. Comme ils avaient entrevu cependant un monstre difforme, hideux et gambadant, le frotteur s'écria que c'était le diable et courut chercher de l'eau bénite. Mais au moment qu'il levait le goupillon pour asperger la chambre, l'esprit le lui enlève et disparaît... Les deux champions poussent des cris; on accourt, on passe la nuit en alarmes, et le matin on aperçoit sur le toit de la maison un gros singe qui, armé du goupillon, le plongeait dans l'eau de la gouttière et en arrosait les passants.

En 1210 un bourgeois d'Épinal, nommé Hugues, fut visité par un esprit qui faisait des choses merveilleuses, et qui parlait sans se montrer. On lui demanda son nom et de quel lieu il venait. Il répondit qu'il était l'esprit d'un jeune homme de Clérentine, village à sept lieues d'Épinal, et que sa femme vivait encore. Un jour Hugues ayant ordonné à son valet de seller son cheval et de lui donner à manger, le valet différa de faire ce qu'on lui commandait; l'esprit fit son ouvrage au grand étonnement de tout le monde. Un autre jour Hugues, voulant se faire saigner, dit à sa fille de préparer des bandelettes. L'esprit alla prendre une chemise neuve dans une autre chambre, la déchira par bandes et vint la présenter au maître en lui disant de choisir les meilleures. Un autre jour la servante du logis ayant étendu du linge dans le jardin pour le faire sécher, l'esprit le porta au grenier et le plia plus proprement que n'aurait pu faire la plus habile blanchisseuse. Ce qui est remarquable, c'est que pendant six mois qu'il fréquenta cette maison, il n'y fit aucun mal à personne et ne rendit que de bons offices, contre l'ordinaire de ceux de son espèce. *Voy.* Hecdekin.

Sur la fin de l'année 1746 on entendit comme des soupirs qui partaient d'un coin de l'imprimerie du sieur Lahard, l'un des conseillers de la ville de Constance. Les garçons de l'imprimerie n'en firent que rire d'abord. Mais dans les premiers jours de janvier on distingua plus de bruit qu'auparavant. On frappait rudement contre la muraille, vers le même coin où l'on avait d'abord entendu des soupirs; on en vint jusqu'à donner des soufflets aux imprimeurs et à jeter leurs chapeaux par terre. L'esprit continua son manége pendant plusieurs jours, donnant des soufflets aux uns, jetant des pierres aux autres; en sorte que les compositeurs furent obligés d'abandonner ce coin de l'imprimerie. Il se fit alors beaucoup d'autres tours, dans lesquels les expériences de la physique amusante entrèrent probablement pour beaucoup, et enfin cette farce cessa sans explication. *Voy.* Revenants, Apparitions, Droles, etc.

Voici l'histoire d'un esprit qui fut cité en justice : — En 1761 un fermier de Southams, dans le comté de Warwick (Angleterre), fut assassiné en revenant chez lui. Le lendemain un voisin vint trouver la femme de ce fermier et lui demanda si son mari était rentré; elle répondit que non et qu'elle en était dans de grandes inquiétudes. — Vos inquiétudes, répliqua cet homme, ne peuvent égaler les miennes, car comme j'étais couché cette nuit sans être encore endormi, votre mari m'est apparu, couvert de blessures et m'a dit qu'il avait été assassiné par son ami John Dick et que son cadavre avait été jeté dans une marnière. La fermière alarmée fit des perquisitions. On découvrit dans la marnière le corps blessé aux endroits que le voisin avait désignés. Celui que le revenant avait accusé fut saisi et mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné de meurtre. Son procès fut instruit à Warwick; les jurés l'auraient condamné aussi témérairement que le juge de paix l'avait arrêté, si lord Raymond, le principal juge, n'avait suspendu l'arrêt. — Messieurs, dit-il aux jurés, je crois que vous donnez plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Quelque cas qu'on fasse de ces sortes d'histoires, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulières sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, et nous devons nous régler sur la loi; or je ne connais aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant, et quand il y en aurait une qui l'admettrait, le revenant ne paraît pas pour faire sa déposition. Huissier, ajouta-t-il, appelez le revenant. Ce que l'huissier fit par trois fois sans que le revenant parût. — Messieurs, continua lord Raymond, le prisonnier qui est à la barre est, suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation sans tache, et il n'a

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits.*

point paru dans le cours des informations qu'il y ait eu aucune espèce de querelle entre lui et le mort. Je le crois absolument innocent, et comme il n'y a aucune preuve contre lui, ni directe ni indirecte, il doit être renvoyé. Mais par plusieurs circonstances qui m'ont frappé dans le procès, je soupçonne fortement la personne qui a vu le revenant d'être le meurtrier, auquel cas il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place, les blessures, la marnière et le reste sans aucun secours surnaturel; en conséquence de ces soupçons, je me crois en droit de la faire arrêter jusqu'à ce que l'on fasse de plus amples informations. — Cet homme fut effectivement arrêté; on fit des perquisitions dans sa maison; on trouva les preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à la fin, et il fut exécuté aux assises suivantes.

Esprits élémentaires. Les cabalistes, qui s'obstinent à ne reconnaître que quatre éléments : l'air, le feu, l'eau et la terre, peuplent ces éléments d'esprits divers. Les salamandres habitent le feu; les sylphes, l'air; les gnomes, la terre; l'eau est le séjour des ondins ou nymphes. *Voy.* ces mots. Les cabalistes, cherchant les mystères du grand œuvre dans toutes les figures, les trouvent jusque dans les cartes. Suivant ces doctes, les carreaux sont les salamandres; les cœurs, les sylphes; les trèfles, les ondins, et les piques, les gnomes.

Esprits familiers. Scaliger, Cecco d'Ascoli, Cardan et plusieurs autres visionnaires ont eu, comme Socrate, des esprits familiers. Bodin dit avoir connu un homme qui était toujours accompagné d'un esprit familier, lequel lui donnait un petit coup sur l'oreille gauche quand il faisait bien et le tirait par l'oreille droite quand il faisait mal. Cet homme était averti de la même façon si ce qu'il voulait manger était bon ou mauvais, s'il se trouvait avec un honnête homme ou avec un coquin, etc. C'était très-avantageux.

Esprits follets. *Voy.* Feux follets.

Esprits frappeurs. Depuis les précédentes éditions de ce livre, des faits nouveaux sont venus jeter de grandes lumières sur les esprits. Tout le monde sait aujourd'hui qu'on peut les évoquer par divers procédés, et notamment au moyen de tables qu'ils animent. Ces tables dès lors frappent, tournent, s'agitent, marchent, gesticulent et répondent aux questions. C'est aux États-Unis que Dieu a permis d'abord ces manifestations. Elles ont éclaté bientôt partout, comme pour confirmer ces paroles de saint Paul, que nous vivons entourés des puissances de l'air contre lesquelles nous avons à lutter. Les consciencieux ouvrages de M. Eudes de Mirville et de M. des Mousseaux ont parfaitement donné l'histoire de ces nouveaux prodiges. Mais leurs savants écrits ne peuvent pas être mis indifféremment dans toutes les mains. Il y a danger à se jouer avec les démons, et quoique les esprits frappeurs et parleurs se donnent quelquefois pour de bons anges ou pour des âmes d'honnêtes défunts, il ne faut pas s'y tromper. On voit dans saint Thomas que souvent les esprits se font passer pour des âmes dont ils prennent frauduleusement le nom, afin de ne pas effrayer tout d'abord [1]. Aussi l'Église catholique a-t-elle partout défendu ces coupables tentatives qui appellent les démons.

Sur ces faits nouveaux qui déconcertent la science humaine, voici le jugement d'un savant médecin, publié dans la *Revue médicale :*

« En ma qualité de chrétien, je crois sur la parole de l'Évangile que la *foi,* cette force de l'homme par excellence, peut faire qu'un mûrier planté sur une rive du fleuve, aille se planter sur l'autre rive. Je crois, sur la parole de saint Paul, qu'il y a des puissances répandues *dans l'air*, des esprits, des intelligences intermédiaires dont Dieu, le diable et l'homme peuvent provoquer l'intervention, pour produire dans le monde physique des phénomènes dont le physicien aura le droit d'être fort étonné... Quant à la question spéciale du fait réalisé, la quantité, et dans cette quantité la qualité des témoins qui l'attestent, me paraît suffisante pour obliger à l'admettre. Les tables ont donc *tourné* et *parlé*. Mais après la question de réalité vient pour moi la question de l'*utilité* des tables tournantes au beau milieu du dix-neuvième siècle. Selon moi, si un fait comme celui-là n'était pas utile, il aurait beau être possible, il ne se serait pas réalisé. Je crois donc qu'à l'époque où des corps bruts et inertes ont exécuté des mouvements et reproduit des signes d'intelligence, il y avait utilité à ce que cela eût lieu ainsi. Je ne sais pas, ignorant que je suis, tout ce à quoi pouvaient servir ces manifestations; mais je sais que, lorsqu'elles ont paru, la science selon nos savants n'existait que pour et par l'*observation :* la science était l'observation même et l'observation sensuelle la plus grossière ! L'intelligence avait failli, dans ces temps de lumière menteuse, devenir inutile et superflue... Je connais des savants de la veille qui n'osent plus prononcer le mot *observation* depuis qu'ils ont observé des tables tournantes. Le fait était donc *utile* pour le rétablissement des droits de l'intelligence. En un mot, je crois que les tables ont tourné pour la mystification des savants, qui avaient dégradé la science jusqu'à la réduire à ce qu'ils appelaient l'*observation sensuelle...* »

Voici un fait très-singulier et en même temps assez remarquable pour donner à réfléchir au lecteur; il est raconté par M. de Mirville dans son livre sur la *Question des esprits :* « M. le baron de N***, occupant une position officielle et con-

[1] Pour mieux venir à bout de leurs mauvais desseins, les démons, dit saint Thomas, feignent souvent d'être les âmes des morts : *Frequenter dæmones simulant se esse animas mortuorum.* (*Summa,* p. 1, quest. CXVII, art. 4.)

sidérable dans un des ministères de Paris, en nous permettant, à M. des Mousseaux et à nous, de raconter les faits qui vont suivre, a bien voulu y joindre la permission de le nommer *verbalement*. Nous rappelant parfaitement ses expressions, nous croyons pouvoir les reproduire avec la plus grande fidélité. — Nourri, nous dit-il, ou plutôt saturé de tout le scepticisme du dix-huitième siècle, doublé au dix-neuvième de celui que je tenais de ma propre nature, j'avais et j'aurais défié tous les prédicateurs du monde de pratiquer la moindre brèche à une pareille forteresse... Mais arrivèrent les tables; les manier, les écouter et deviner tout le mystère ne fut pas long pour moi. Vous dire quelle révolution cette conviction nouvelle opéra dans mon esprit serait une chose impossible. Dès le premier instant, j'entrevis à quelles *extrémités* tout cela devait infailliblement me conduire, et je ne le cachai pas à ces convertisseurs d'un nouveau genre. — Savez-vous bien, leur disais-je, que vous travaillez contre vous? Savez-vous que vous me mènerez tout droit à confesse? — Non, non, répondirent-ils. — Mais si, si. — Non. — Si. — Non, je t'en empêcherai bien. — Et comment pensez-vous vous y prendre? — Tu le verras. Le fait est que je remportai la victoire et que j'allai tout droit à ce qui les révoltait tant. Mais à partir de ce moment, leur vengeance fut atroce : je devins leur *table* à mon tour; *ils* s'emparèrent de moi et l'*identification* fut complète. Je ne pensais plus par moi-même; ce n'était plus moi qui parlais; je souffrais tous les tourments de l'enfer et littéralement j'étais fou ou plutôt possédé. Mon désespoir était extrême, et je ne sais ce que tout cela fût devenu, sans la grande et prudente vertu du directeur que je m'étais donné. Grâce à lui, à la paix, à l'obéissance, au redoublement de prière et de confiance dans lesquels il avait su me maintenir, la possession disparut, et le dernier de ces cruels hôtes me quitta en me disant : — Adieu, tu l'emportes, mais nous te retrouverons sur ton lit et à l'heure de la mort; c'est là que nous sommes tout-puissants. Depuis lors, messieurs, je me regarde comme sauvé, et suis le plus heureux des hommes. Néanmoins, un jour, je voulus encore essayer de tirer d'eux quelques vérités et peut-être quelque bien. — Donnez-nous, leur disais-je, quelque idée de la bonté divine. — Comment le voudrais-tu, puisqu'elle est infinie? — Elle est infinie, et cependant tu souffres, malheureux! — Cruellement... — Et toujours? — Toujours... — Mais, misérable comme tu parais l'être, et Dieu étant bon comme tu le dis, si tu essayais de le fléchir!... Qui sait? — Tu demandes encore là une chose absolument impossible. — Et pourquoi? — Il ne saurait me pardonner, *puisque je ne le veux pas?* — Et s'il te proposait l'anéantissement complet, accepterais-tu? Après quelque hésitation, l'un des esprits répond : — *Oui, parce que l'être est le seul bien que je tienne encore de lui, et qu'alors, ne lui devant plus rien, je serais quitte envers lui.* Quant à l'autre : — *Non, je n'accepterais pas,* dit-il, *parce que je n'aurais plus la consolation de le haïr.* — Tu hais donc bien!... — *Si je hais! Mais mon nom est : la haine. Je hais tout; je me hais moi-même...* Quant à l'authenticité du récit, nous ferons remarquer pour la dernière fois que la permission de nommer équivaut à l'acte de signer. »

Ce qui doit sembler prodigieux à tout esprit qui n'est pas détraqué, c'est que les pays protestants voient s'élever dans leur sein le culte des esprits à la hauteur d'une religion. Les démons, qui ont déjà des temples à Genève, à New-York et ailleurs, se flatte sans doute de ramener le paganisme au sein des sociétés que les philosophes ont égarées. C'est du reste la fin et la clôture de toutes les époques de philosophie.

Citons encore un petit trait fort original, rapporté dans le journal français de New-York :

« Un jeune homme, fiancé à une jeune fille de Bordentown, où il demeurait, mourut vendredi dernier. Les deux promis et leurs familles étaient les uns et les autres de fermes croyants dans l'existence et les manifestations des esprits, ce qui leur suggéra l'idée la plus bizarre dont on ait entendu parler. Il fut résolu d'un commun accord que le mariage ne serait pas suspendu par la mort du futur, mais que son esprit, dégagé de l'enveloppe terrestre, serait néanmoins uni à l'esprit incarné dans le corps de la fiancée.

» Dimanche, en effet, la cérémonie a été célébrée entre la jeune fille, pleine de vie et de jeunesse, et le cadavre inanimé de son adorateur, dont l'esprit avait guidé ces absurdes prescriptions.

» Heureusement cette mômerie impie ne saurait avoir d'effet qu'autant que la survivante le trouvera bon, car il n'est pas de loi au monde qui reconnaisse un pareil mariage. Lors donc que la première exaltation sera calmée, elle sera libre encore de reconnaître efficacement que, si l'union des esprits a quelque chose de séduisant, c'est surtout lorsqu'ils ont des corps animés pour leur servir d'intermédiaires. » *Voy.* Drépano, Hudemullen, Spiritisme, Tables tournantes, Wesley, Bortisme, etc.

Esséniens, secte célèbre parmi les Juifs. Les Esséniens avaient des superstitions particulières. Leurs devins prétendaient connaître l'avenir par l'étude des livres saints faite avec certaines préparations. Ils y trouvaient même la médecine et toutes les sciences, par des combinaisons cabalistiques.

Esterelle, fée. *Voy.* Fées.

Étang de la vie. Au sortir du pont où se fait la séparation des élus et des réprouvés, les docteurs persans font descendre les bienheureux dans cet étang dont les eaux sont blanches et

douces comme le miel. Pour la commodité des âmes, il y a tout le long de l'étang des cruches en forme d'étoiles, toujours pleines de cette eau; les fidèles en boiront avant d'entrer dans le paradis, parce que c'est l'eau de la vie éternelle, et que si l'on en boit seulement une goutte, on n'a plus rien à désirer.

Éternité. Boëce définit l'éternité : l'entière, parfaite et complète possession d'une manière d'exister, sans commencement, sans fin, sans aucune succession. Le latin est plus rapide : *Interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio.* L'éternité n'a point de parties qui se succèdent; elle ne va point par le présent du passé au futur, comme fait le temps; elle est un présent continuel. Voilà pourquoi, comme le remarquent les théologiens, Dieu dit en parlant de lui-même : *Ego sum qui sum.* L'éternité n'appartient qu'à Dieu; elle ne peut être communiquée à aucune créature, puisque ce qui est créé a un commencement. Mais pourtant on dit l'*éternité,* pour désigner la vie future des intelligences créées, vie qui n'aura point de fin. Dans ce sens il y aura dans le ciel l'éternité de bonheur pour les justes et dans l'enfer l'éternité de peines pour les réprouvés. C'est un dogme que les cerveaux impies ont combattu, mais qu'ils n'ont pu ébranler; et saint Thomas d'Aquin en a démontré la nécessité équitable.



Éternument. On vous salue quand vous éternuez, pour vous marquer, dit Aristote, qu'on honore votre cerveau, le siége du bon sens et de l'esprit. Cette politesse s'étend jusque chez les peuples que nous traitons de barbares. Quand l'empereur du Monomotapa éternuait, ses sujets en étaient avertis par un signal convenu, et il se faisait des acclamations générales dans tous ses États. Le père Famien Strada prétend que, pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée; que cet illustre contrefacteur de Jupiter, ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte pour animer sa statue, le lui insinua dans les narines comme une prise de tabac, ce qui la fit éternuer aussitôt. Les rabbins soutiennent que c'est à Adam qu'il faut faire honneur du premier éternument. Dans l'origine des temps, c'était, dit-on, un mauvais pronostic et le présage de la mort. Cet état continua jusqu'à Jacob, qui, ne voulant pas mourir pour cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses; et c'est de là qu'est venu, selon ces docteurs, l'usage de faire des souhaits heureux quand on éternue. On a trouvé une autre raison de cette politesse; c'est que, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifestait par des éternuments; tous les pestiférés éternuaient; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire que la cou-



tume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique qui emportait ceux dont la membrane pituitaire était stimulée trop vivement.



En général l'éternument chez les anciens était pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, suivant les temps, les lieux et les circonstances. Un bon éternument était celui qui arrivait depuis midi jusqu'à minuit, et quand la lune était dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne et des Poissons; mais s'il venait de minuit à midi, si la lune était dans le signe de la Vierge, du Verseau, de l'Écrevisse, du Scorpion; si vous sortiez du lit ou de la table, c'était alors le cas de se recommander à Dieu [1].

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés.* Quelques savants, entre autres Perkains et Voët, ont blâmé la coutume de saluer l'éternument, parce

L'éternument, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains comme un heureux présage. Les Grecs, en parlant d'une belle personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance. Les Siamois admettent un enfer. Ils disent que, dans cet affreux séjour, il y a des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes, que leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. De là, disent-ils, est venue la coutume de souhaiter une longue vie ou l'assistance divine à ceux qui éternuent. Lorsque le roi de Sennaar éternuait, ses courtisans lui tournaient le dos, en se donnant de la main une claque sur la fesse droite.

Étienne. Un homme qui s'appelait Étienne avait la mauvaise habitude de parler à ses gens comme s'il eût parlé au diable, ayant toujours le diable à la bouche. Un jour qu'il revenait de voyage, il appela son valet en ces termes : — Viens çà, bon diable, tire-moi mes chausses. A peine eut-il prononcé ces paroles qu'une griffe invisible délia ses caleçons, fit tomber ses jarretières et descendit ses chausses jusqu'aux talons. Étienne, effrayé, s'écria : — Retire-toi, Satan, ce n'est pas toi, mais bien mon domestique que j'appelle. Le diable se retira sans se montrer, et maître Étienne n'invoqua plus ce nom [1].

Pour un autre Étienne, *Voy.* Guido.

Etna. Le christianisme chassa de l'Etna et des îles de Lipari Vulcain, les Cyclopes et les Géants. Mais les démons se mirent à leur place; et quand on institua la fête des morts, afin d'enlever au purgatoire et de rendre au paradis une foule d'âmes souffrantes, on entendit, comme le raconte un saint ermite, des bruits affreux dans l'Etna et des détonations étourdissantes dans les îles voisines. C'était Satan et toute sa cour, Satan

que cette coutume nous est venue des Juifs et des gentils, comme si nous devions rejeter tous les usages honnêtes qui nous sont venus des uns et des autres. Ils ajoutent qu'elles doivent passer pour criminelles, puisque les Pères de l'Eglise les ont condamnées. Mais, ajoute Chevreau, « ils n'ont condamné que la superstition et les augures que l'on tirait d'éternuer le soir, le matin ou à minuit, à certaines heures, à droite ou à gauche, une fois ou deux, sous le signe du Bélier, du Taureau, du Sagittaire, du Capricorne, etc.; et il ne faut que le sens commun pour être assuré que cela ne présage ni bien ni mal. Mais si nous souhaitons bonheur et santé à nos parents et à nos amis quand ils s'embarquent pour un long voyage, ou qu'ils entreprennent une grande affaire, où est le mal de leur dire : Dieu vous soit en aide! quand ils éternuent, puisque l'éternument est une espèce de convulsion et d'épilepsie de courte durée; qu'il est nuisible quand il est violent et redoublé; que nous savons, des historiens et des médecins, qu'il a été suivi de la mort en quelques rencontres, et qu'il en est même quelquefois un signe? »

[1] Gregorii Magni *Dialog.*, lib. III, cap. xx.

et tout son peuple de démons qui hurlaient de désespoir et redemandaient à grands cris les âmes que la nouvelle foi venait de leur ravir [1].

Ethnophrones, hérétiques du septième siècle, qui joignaient au christianisme les superstitions païennes, l'astrologie, les augures, les expiations, les jours heureux et malheureux, les divinations diverses.

Étoiles. Mahomet dit que les étoiles stables et les étoiles qui filent sont les sentinelles du ciel; elles empêchent les diables d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu. Les Romains voyaient des divinités dans les étoiles. Les Étéens observaient, un certain jour de l'année, le lever de l'étoile Sirius : si elle paraissait obscure, ils croyaient qu'elle annonçait la peste.

Étraphill, l'un des anges des musulmans. Il se tient toujours debout : c'est lui qui embouchera la trompette pour annoncer le jour du jugement.

Étrennes. Dans les temps reculés, chez nos pères, loin de se rien donner mutuellement dans les familles le premier jour de l'an, on n'osait même rien prêter à son voisin. Mais chacun mettait à sa porte des tables chargées de viandes pour les passants. On y plaçait aussi des présents superstitieux pour les esprits. Peut-être était-ce un reste de ce culte que les Romains rendaient, le premier jour de l'année, aux divinités qui présidaient aux petits cadeaux d'amis. Quoi qu'il en soit, l'Église fut obligée, sous Charlemagne, d'interdire les présents superstitieux que nos ancêtres déposaient sur leurs tables. Les canons donnent à ces présents le nom d'*étrennes du diable.*

Etteilla. On a publié sous ce nom déguisé, qui est l'anagramme d'Alliette, plusieurs traités de *cartomancie.*

Eubius, auteur d'un livre intitulé *Apparitions d'Apollonius, ou Démonstration des apparitions d'aujourd'hui,* in-4°, Amsterdam, 1735 (en latin).

Eucharistie. « L'épreuve par l'Eucharistie se faisait en recevant la communion. Ainsi Lotaire, roi de Lotharingie, jura, en recevant la communion de la main du pape Adrien II, qu'il avait renvoyé Valdrade, sa concubine; ce qui était faux. Comme Lothaire mourut un mois après, en 868, sa mort fut attribuée à ce parjure sacrilége. Cette épreuve fut supprimée par le pape Alexandre II [2]. »

Euchites. *Voy.* Satanaki.

Eumèces, caillou fabuleux, ainsi nommé de sa forme oblongue, et que l'on disait se trouver dans la Bactriane. On lui attribuait la vertu d'apprendre à une personne endormie ce qui s'était passé pendant son sommeil, si elle avait dormi avec cette pierre posée sur sa tête.

Eurynome, démon supérieur, prince de la

[1] M. Didron, *Histoire du diable.*
[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

mort, selon quelques démonomanes. Il a de grandes et longues dents, un corps effroyable tout rempli de plaies, et pour vêtement une peau



de renard. Les païens le connaissaient. Pausanias dit qu'il se repaît de charognes et de corps morts. Il avait dans le temple de Delphes une statue qui le représentait avec un teint noir, montrant ses grandes dents comme un loup affamé et assis sur une peau de vautour.

Évangile de saint Jean. On croit dans les campagnes que celui qui porte sur soi l'Évangile de saint Jean, *In principio erat Verbum,* écrit sur du parchemin vierge, et renfermé dans un tuyau de plume d'oie, le premier dimanche de l'année, une heure avant le lever du soleil, sera invulnérable et se garantira de quantité de maux [1]. *Voy.* Cléidomancie.

Ève. Les musulmans et les talmudistes lui donnent, comme à notre premier père, une taille d'une lieue [2]. *Voy.* Adam et une singulière facétie au mot Paniers.

Évêque marin. On lit dans la *Grande Chronique des Pays-Bas,* sous l'année 1433, qu'on pêcha cette année-là dans la mer du Nord un poisson qui avait la forme d'un homme mal dégrossi, une mitre en tête formée d'écailles, et les nageoires disposées de manière à présenter la ressemblance des autres ornements d'un évêque qui officie. On ajoute qu'il se pouvait dresser sur ses pieds, qu'il se laissait toucher sans témoigner d'effroi; mais qu'il manifestait un extrême désir de retourner à la mer. Aldovrandus, dans son livre des poissons, décrit un être tout semblable à celui que la *Grande Chronique des Pays-Bas* appelle l'*évêque marin.* Est-ce un conte? est-ce un phénomène?

Évocations. Celui qui veut évoquer le diable lui doit le sacrifice d'un chien, d'un chat ou

[1] Thiers, *Traité des superstitions*, t. I.
[2] Voyez la légende d'Eve et d'Adam, dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

d'une poule, à condition que ces trois animaux soient sa propriété. Il jure ensuite fidélité et obéissance éternelles et reçoit une marque au moyen de laquelle il jouit d'une puissance absolue sur trois esprits infernaux, l'un de la terre, l'autre de la mer, le troisième de l'air [1]. On se flatte de faire venir le diable en lisant certaines formules du Grimoire. *Voy.* Conjurations.—Deux chevaliers de Malte avaient un esclave qui se vantait de posséder le secret d'évoquer les démons et de les obliger à découvrir les choses cachées. On le conduisit dans un vieux château où l'on soupçonnait des trésors enfouis. L'esclave descendit dans un souterrain, fit ses évocations : un rocher s'ouvrit, et il en sortit un coffre. Il tenta plusieurs fois de s'en emparer; mais il n'en put venir à bout, parce que le coffre rentrait dans le rocher dès qu'il s'en approchait. Il vint dire aux chevaliers ce qui lui arrivait et demanda un peu de vin pour reprendre des forces. On lui en donna. Quelque temps après, comme il ne revenait point, on alla voir ce qu'il faisait; on le trouva étendu mort, ayant sur toute sa chair des coups de canif représentant des croix. Les chevaliers portèrent son corps au bord de la mer et l'y précipitèrent avec une pierre au cou [2]. — Sur l'évocation des âmes, *voy.* Nécromancie, Tables tournantes, etc.

Exael, le dixième des premiers anges. Il apprit aux hommes, selon le livre d'Énoch, l'art de fabriquer les armes et les machines de guerre, les ouvrages d'or et d'argent qui plaisent aux femmes; il leur enseigna l'usage des pierres précieuses et du fard.

Exagération. Il y en a beaucoup dans la plupart des juges laïques qui ont écrit sur les sorciers et qui ont vu trop généralement des crimes où il n'y avait souvent que démence ou maladie. Cependant le mal diabolique, *malum dæmoniacum,* était si répandu à certaines époques qu'il est permis de leur trouver là des excuses. Les juges ecclésiastiques ont pourtant toujours été beaucoup plus indulgents. *Voy.*, à la fin de l'article Sorciers, les prescriptions de la cour romaine, et comparez-les au code des sorciers de Boguet.

Excommunication. Il y a eu quelquefois des abus de la part des hommes dans l'usage des excommunications; et on est parti de là pour crier contre ces excommunications, qui ont rendu cependant de si grands services à la société dans des siècles barbares. Mais on ne trouverait pas facilement dans toute l'histoire un excommunié frappé régulièrement par le saint-siége qui ait prospéré jusqu'au bout [3]. On lit dans les

[1] *Danæus Fortianis.*
[2] D. Calmet et Guyot-Delamarre.
[3] Voyez, dans les *Légendes des commandements de Dieu,* la *Légende du chanoine de Liége*, et dans les *Légendes des commandements de l'Église,* le paragraphe intitulé *Ne touchez pas au Pape.*

Menées des Grecs, au 16 octobre, « qu'un religieux du désert de Scélé, ayant été excommunié par son supérieur pour quelque désobéissance, sortit du désert et vint à Alexandrie, où il fut arrêté par le gouvernement de la ville, dépouillé du saint habit, puis vivement sollicité de sacrifier aux faux dieux. Le solitaire résista généreusement; il fut tourmenté en diverses manières, jusqu'à ce qu'enfin on lui tranchât la tête; on jeta son corps hors de la ville. Les chrétiens l'enlevèrent la nuit, et l'ayant enveloppé de linceuls l'enterrèrent dans l'église comme martyr. Mais pendant le saint sacrifice de la messe le diacre ayant crié tout haut à l'ordinaire : « Que les catéchumènes et ceux qui ne communient pas se retirent », on vit tout à coup le tombeau s'ouvrir de lui-même et le corps du martyr se retirer dans le vestibule de l'église. Après la messe il rentra de lui-même dans son sépulcre. Un pieux vieillard ayant prié pendant trois jours apprit par révélation que ce religieux avait encouru l'excommunication pour avoir désobéi à son supérieur, et qu'il demeurait lié jusqu'à ce que ce même supérieur lui eût donné l'absolution. On alla donc au désert; on en amena le supérieur, qui fit ouvrir le cercueil du martyr et lui donna l'absolution; après quoi il demeura en paix dans son tombeau [1]. » C'est là un fait merveilleux que nous ne prétendons pas donner comme fréquent.

Dans le second concile de Limoges, tenu en 1031, l'évêque de Cahors raconte une aventure qui lui était particulière et qu'il présenta comme toute récente : « Un chevalier de notre diocèse, dit ce prélat, ayant été tué dans l'excommunication, je ne voulus pas céder aux prières de ses amis, qui me suppliaient vivement de lui donner l'absolution : je voulais en faire un exemple, afin que les autres fussent touchés de crainte; il fut enterré par quelques gentilshommes, sans cérémonies ecclésiastiques et sans l'assistance des prêtres, dans une église dédiée à saint Pierre. Le lendemain matin on trouva son corps hors de terre et jeté au loin de son tombeau, qui était demeuré entier, et sans aucune marque qui prouvât qu'on y eût touché. Les gentilshommes qui l'avaient enterré n'y trouvèrent que les linges où il avait été enveloppé; ils l'enterrèrent une seconde fois et couvrirent la fosse d'une énorme quantité de terre et de pierres. Le lendemain ils trouvèrent de nouveau le corps hors du tombeau, sans qu'il parût qu'on y eût travaillé. La même chose arriva jusqu'à cinq fois. Enfin ils enterrèrent l'excommunié comme ils purent, loin du cimetière, dans une terre profane; ce qui remplit les seigneurs voisins d'une si grande terreur qu'ils vinrent tous demander la paix [2]. »

[1] D. Calmet, *Dissertation sur les revenants,* p. 329.
[2] *Concil.,* t. IX, p. 902.

Jean Bromton raconte dans sa chronique que saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, ayant dit devant tout le peuple, avant de commencer la messe : « Que nul excommunié n'assiste au saint sacrifice! » on vit sortir aussitôt de l'église un mort qui était enterré depuis longues années. Après la messe, saint Augustin, précédé de la croix, alla demander à ce mort pourquoi il était sorti. Le défunt répondit qu'il était mort dans l'excommunication. Le saint pria cet excommunié de lui dire où était enterré le prêtre qui avait porté contre lui la sentence. On s'y transporta. Augustin conjura le prêtre de se lever : il le fit; à la demande du saint évêque, il donna l'absolution à l'excommunié, et les deux morts retournèrent dans leurs tombeaux. » Les Grecs schismatiques croient que les corps excommuniés ne pourrissent pas en terre, mais qu'ils s'y conservent noirs et puants.

En Angleterre, le tribunal des *doctors commons* excommunie encore; et, en 1837, il a frappé de cette peine un marchand de pain d'épices, nommé Studberry, pour avoir dit une parole injurieuse à un autre paroissien, dans une sacristie anglicane. *Voy.* Interdit.

Excréments. On sait que le dalaï-lama, chef de la religion des Tartares indépendants, est regardé comme un dieu. Ses excréments sont conservés comme des choses vénérables. Après qu'on les a fait sécher et réduire en poudre, on les renferme dans des boîtes d'or enrichies de pierreries, et on les envoie aux plus grands princes. Son urine est un élixir propre à guérir toute espèce de maladie. Dans le royaume de Boutan, on fait sécher également les plus grossières déjections du roi, et après les avoir renfermées dans de petites boîtes, on les vend dans les marchés pour saupoudrer les viandes. *Voy.* Déjections, Fiente, Tanchelm, Vache, etc.

Exorcisme, conjuration, prière à Dieu et commandement fait au démon de sortir du corps des personnes possédées. Souvent il est seulement destiné à les préserver du danger. On regarde quelquefois *exorcisme* et *conjuration* comme synonymes; cependant la conjuration n'est que la formule par laquelle on commande au démon de s'éloigner; l'exorcisme est la cérémonie entière [1].—Les gens qui s'occupent de magie ont aussi leurs exorcismes pour évoquer et renvoyer. *Voy.* Conjurations.

Voici une légende bizarre sur un exorcisme : on lit dans Césaire d'Hesterbach [2] que « Guillaume, abbé de Sainte-Agathe, au diocèse de Liége, étant allé à Cologne avec deux de ses moines, fut obligé de tenir tête à une possédée. Il fit à l'esprit malin des questions auxquelles celui-ci répondit comme il lui plut. Le diable fai-

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] Cæsarii *Heisterbach miracul.,* liv. V, ch. xxix, et Schellen, *De diabol.,* liv. VII.

sant autant de mensonges que de réponses, l'abbé s'en aperçut et le conjura de dire la vérité; il obéit. Il apprit au bon abbé comment se portaient plusieurs défunts dont il voulait savoir des nouvelles. Un des frères qui l'accompagnaient voulut lier conversation avec le diable. — Tais-toi, lui dit l'esprit malin, tu as volé hier douze sous à ton abbé ; ces douze sous sont maintenant dans ta ceinture.—L'abbé, ayant entendu ces choses, voulut bien en donner l'absolution à son moine; après quoi il ordonna au diable de quitter la possédée.

» — Où voulez-vous que j'aille? demanda le démon. — Je vais ouvrir ma bouche, répondit l'abbé, tu entreras dedans, si tu peux. — Il y fait trop chaud, répliqua le diable ; vous avez communié. — Eh bien! mets-toi ici. Et l'abbé, qui était gai, tendait son pouce. — Merci, vos doigts sont sanctifiés. — En ce cas, vas où tu voudras, mais pars. — Pas si vite, répliqua le diable; j'ai permission de rester ici deux ans encore....

» L'abbé dit alors au diable : — Montre-toi à nos yeux dans ta forme naturelle. — Vous le voulez? — Oui. — Voyez.

» En même temps la possédée commença de grandir et de grossir d'une manière effroyable. En deux minutes elle était déjà haute comme une tour de trois cents pieds; ses yeux devinrent ardents comme des fournaises et ses traits épouvantables. Les deux moines tombèrent évanouis; l'abbé, qui seul avait conservé du courage, adjura le diable de rendre à la possédée la taille et la forme qu'elle avait d'abord. Il obéit encore et dit à Guillaume : — Vous faites bien d'être pur: car nul homme ne peut, sans mourir, me voir tel que je suis, s'il est souillé. » *Voy.* PACTES, POSSESSIONS, etc.

Expiation. Les anciens Arabes coupaient l'oreille à quelque animal et le lâchaient au travers des champs en expiation de leurs péchés. — Un juif, dit Saint-Foix, s'arme d'un couteau, prend un coq, le tourne trois fois autour de sa tête et lui coupe la gorge en lui disant : — Je te charge de mes péchés; ils sont à présent à toi : tu vas à la mort, et moi je suis rentré dans le chemin de la vie éternelle.....

Extases. L'extase (considérée comme crise matérielle) est un ravissement d'esprit, une suspension des sens causée par une forte contemplation de quelque objet extraordinaire et surnaturel. Les mélancoliques peuvent avoir des extases. Saint Augustin fait mention d'un prêtre qui paraissait mort à volonté et qui resta mort, très-involontairement sans doute, dans une de ses expériences. S'il fit le mort, il le fit bien. Ce prêtre se nommait Prétextat; il ne sentait rien de ce qu'on lui faisait souffrir pendant son extase.

Les démonomanes appellent l'extase un *transport en esprit seulement,* parce qu'ils reconnaissent le transport en chair et en os, par l'aide et assistance du diable. Une sorcière se frotta de graisse, puis tomba pâmée sans aucun sentiment; et trois heures après elle retourna en son corps, disant nouvelles de plusieurs pays *qu'elle ne connaissait point*, lesquelles nouvelles furent par la suite avérées [1]. Le magnétisme fait tout cela.



Cardan dit avoir connu un homme d'église qui tombait sans vie et sans haleine toutes les fois qu'il le voulait. Cet état durait ordinairement quelques heures; on le tourmentait, on le frappait, on lui brûlait les chairs sans qu'il éprouvât aucune douleur. Mais il entendait confusément, et comme à une distance très-éloignée, le bruit qu'on faisait autour de lui. Cardan assure encore qu'il tombait lui-même en extase à sa volonté; qu'il entendait alors les voix sans y rien comprendre, et qu'il ne sentait aucunement les douleurs.

Le père de Prestantius, après avoir mangé un fromage maléficié, crut qu'étant devenu cheval il avait porté de très-pesantes charges, quoique son corps n'eût pas quitté le lit; et l'on regarda comme une extase produite par sortilége ce qui n'était qu'un cauchemar causé par une indigestion.

« Saint Augustin distingue deux sortes d'extases [2], l'une naturelle et l'autre surnaturelle, et cite comme appartenant à la première l'exemple d'un prêtre nommé Restitut, de l'église de Talama. Toutes les fois qu'on imitait devant lui la voix d'un homme qui se plaint, il perdait l'usage de ses sens et devenait semblable à un mort; de sorte qu'on pouvait le piquer, le pincer ou même le brûler sans qu'il le sentît. Sa respiration s'arrêtait. Cependant, si on lui parlait sur un ton élevé, il lui semblait, disait-il, entendre des voix lointaines [3]. » Les extases naturelles sont généralement périodiques ou amenées par des causes spéciales. L'extase sur-

[1] Bodin, dans la *Démonomanie.*
[2] *La Cité de Dieu,* liv. XIV, ch. XXIV.
[3] Görres, *Mystique,* liv. IV, ch. V.

naturelle est à son tour de deux sortes : l'extase chrétienne et l'extase diabolique. De la première on peut voir beaucoup de faits dans la vie des saints. L'autre est souvent exposée dans les procédures de ces malheureux qui ont abandonné la cité de Dieu pour entrer dans la cité du diable. C'était souvent dans des extases que les sorcières assistaient au sabbat. Bodin raconte dans sa Démonomanie qu'en 1571 une sorcière emprisonnée à Bordeaux ayant avoué qu'elle allait au sabbat toutes les semaines, le magistrat Bélot la pria d'y aller devant lui. Elle répondit qu'elle n'en avait pas le pouvoir. Il la mit donc en liberté. Aussitôt elle s'oignit tout le corps d'un onguent dont l'effet fut tel qu'elle tomba comme morte. Le magistrat ne la quitta point. Elle revint à elle au bout de cinq heures et raconta beaucoup de choses toutes actuelles des lieux qu'elle avait parcourus. On fit prendre sur-le-champ des informations, et les déclarations de la sorcière furent trouvées véritables. — Les âmes des somnambules magnétisés font la même chose. Ce qui est la preuve de l'existence des âmes, à part des corps qu'elles occupent. *Voy.* Elfdal.

Ézéchiel. Les musulmans disent que les ossements desséchés que ranima le prophète Ézéchiel étaient les restes de la ville de Davardan, que la peste avait détruite et qu'il releva par une simple prière [1].

F

Faal, nom que les habitants de Saint-Jean d'Acre donnent à un recueil d'observations astrologiques, qu'ils consultent dans beaucoup d'occasions.

Faber (Albert-Othon), médecin de Hambourg au dix-septième siècle; il a écrit quelques rêveries sur l'or potable.

Faber (Abraham); de simple soldat, il devint maréchal de France, et il s'illustra sous Louis XIV. C'était alors si extraordinaire qu'on l'accusa de devoir ses succès à un commerce avec le diable. Ce qui a pu donner lieu à cette prévention, c'est qu'il croyait à l'astrologie judiciaire.

Fabre (Pierre-Jean), médecin de Montpellier, qui fit faire des pas à la chimie au commencement du dix-septième siècle. Il y mêlait un peu d'alchimie. Il a écrit sur cette matière et sur la médecine spagyrique. Son plus curieux ouvrage est l'*Alchimiste chrétien* (*Alchimista christianus*), in-8°; Toulouse, 1632. Il a publié aussi l'*Hercules piochymicus*, Toulouse, 1634, in-8°, livre où il soutient que les travaux d'Hercule ne sont que des emblèmes qui couvrent les secrets de la philosophie hermétique.

Fabricius (Jean-Albert), bibliographe allemand, né à Leipzig en 1668. Il y a des choses curieuses sur les superstitions et les contes populaires de l'Orient dans son recueil des livres apocryphes que l'Église a repoussés de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament* [1].

Fadhel-ben-Sahal, vizir du kalife Almamon, était aussi grand astrologue, et on cite de lui des horoscopes et des prévisions surprenantes, si elles sont vraies. Il est certain que sa prudence habile tira souvent son maître d'embarras [2].

Faim diabolique. Il y a des possédés chez lesquels le démon s'est plu à produire une faim insatiable. Brognoli délivra un enfant qui mangeait sans s'arrêter du matin au soir et ne pouvait se rassasier. Görres, au chap. xx du livre VII de sa *Mystique*, cite beaucoup d'exemples de cette faim enragée, entre autres un enfant qui buvait d'un seul coup un seau d'eau. Ce qui est digne de remarque, c'est que ces affreuses maladies n'ont jamais été guéries que par l'exorcisme.

Fairfax (Édouard), poëte anglais du seizième siècle, auteur d'un livre intitulé *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie avec assez de crédulité.

Fairfolks, espèce de farfadets qui se montrent en Écosse, et qui sont à peu près nos fées.

Fairies. C'est le nom qu'on donne aux fées en Angleterre.

Fakir. *Voy.* Faquir.

Fakone, lac du Japon, où les habitants placent une espèce de limbes habités par tous les enfants morts avant l'âge de sept ans. Ils sont persuadés que les âmes de ces enfants souffrent quelques supplices dans ce lieu-là, et qu'elles y sont tourmentées jusqu'à ce qu'elles en soient rachetées par les passants. Les bonzes vendent des papiers sur lesquels sont écrits les noms de Dieu. Comme ils assurent que les enfants éprouvent allégement lorsqu'on jette ces papiers sur l'eau, on en voit les bords du lac couverts. — Il

[1] Voyez cette légende dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

[1] *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti, collectus, castigatus, testimoniisque censuris et animadversionibus illustratus*. In-8°. Hambourg et Leipzig, 1715. — *Codex apocriphus Novi Testamenti*, etc. Hambourg, 1719. In-8°.

[2] Voyez son histoire, dans les *Légendes de l'esprit prophétique*.

est aisé de reconnaître dans ces usages des traditions altérées de l'Église..

Falcon. L'annaliste allemand Archenolz, mort



Le docteur Falcon.

en 1812, raconte ce qui suit, dans son *Tableau de l'Angleterre,* publié à Paris en 1788 : « Il y a » à Londres un homme extraordinaire qui de» puis trente ans est célèbre dans les annales ca» balistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, et il » est connu généralement sous le nom de *doc» teur Falcon.* Un certain comte de Ranzow, » mort depuis peu au service de France comme » maréchal de camp, assure dans ses mémoires » cabalistiques, magiques, etc., avoir vu ce Falk » dans le pays de Brunswick, sur une des terres » de son père, en présence de beaucoup de per» sonnes connues, qu'il nomme toutes et qu'il » prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. » (Il évoquait les esprits.) Falk s'est-il servi dans » cette opération de la méthode de Schropfer? » Je n'en sais rien, ce qu'il y a de certain, c'est » que cet homme vit actuellement à Londres. » Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il » est toujours revêtu d'un long talar, qui va très» bien avec sa longue barbe et sa figure sé» rieuse et intéressante. Il est actuellement âgé de » soixante-dix ans à peu près. Je ne me donnerai » pas la peine de rapporter ici toutes les choses » incroyables et extraordinaires qu'on raconte de » ce vieillard... » *Voy.* SCHOPFER.

Falconet (Noël), médecin, mort en 1734.



Fadhel-ben-Sahal.

Nous ne citerons de ses ouvrages que ses Lettres et ses remarques sur l'*or* prétendu *potable;* elles sont assez curieuses.

Fanatisme. L'Église l'a toujours condamné, comme elle condamne tous les excès. Les actes de fanatisme des conquérants du nouveau monde étaient commis par des scélérats, contre lesquels le clergé s'élevait de toutes ses forces. On peut le voir dans la vie et dans les écrits de Barthélemi de Las Casas. Les écrivains philosophes ont souvent appelé fanatisme ce qui ne l'était pas. Ils se sont trompés ou ils ont trompé lorsque, par exemple, ils ont attribué le massacre politique de la Saint-Barthélemi à la religion, qui y fut étrangère; lorsqu'ils ont défendu les fanatiques des Cévennes, qui exterminaient tout autour d'eux, etc.

Il y a eu très-souvent du fanatisme outré dans les hérésies et même dans la sorcellerie. Sous le règne de Louis XII, un écolier de l'université de

Paris, persuadé que la religion d'Homère était la bonne, arracha la sainte hostie des mains d'un prêtre qui la consacrait et la foula aux pieds. Voilà du fanatisme. Les Juifs en ont fourni de nombreux exemples, et un très-grand fanatisme



Falconet.

distingue beaucoup de philosophes modernes. « Il y a un fanatisme politique, un fanatisme littéraire, un fanatisme guerrier, un fanatisme philosophique[1]. » On a nommé d'abord fanatiques les prétendus devins qui rendaient leurs oracles dans les temples, *fana*. Aujourd'hui on entend par fanatisme tout zèle aveugle.

Fannius (Caius), historien qui mourut de peur en composant un ouvrage contre Néron. Il en avait terminé trois livres, et il commençait le quatrième, lorsque Néron, dont il avait l'imagination remplie, lui apparut en songe, et, après avoir parcouru les trois premiers livres de son ouvrage, se retira sans toucher au quatrième qui était en train. Ce rêve frappa Fannius; il crut y voir que son ouvrage ne serait pas achevé, et il mourut en effet peu après.

Fantasmagoriana, titre d'un recueil de contes populaires, où les apparitions et les spectres jouent les premiers rôles. Ces contes prolixes sont, pour la plupart, traduits de l'allemand, 2 vol. in-12; Paris, 1812.

Fantasmagorie, spectacle d'optique, du genre des lanternes magiques perfectionnées, et qui, aux yeux des ignorants, peut paraître de la sorcellerie.

Fantômes, esprits ou revenants de mauvais augure, qui effrayaient fort nos pères, quoiqu'ils sussent bien qu'on n'a aucunement peur des fantômes, si l'on tient dans sa main de l'ortie avec du millefeuille[2]. Les Juifs prétendent que le fantôme qui apparaît ne peut reconnaître la personne qu'il doit effrayer, si elle a un voile sur le visage; mais quand cette personne est coupable, ils croient, au rapport de Buxtorf, que le masque

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand.*

tombe, afin que l'ombre puisse la voir et la poursuivre. Des fantômes sont venus quelquefois annoncer la mort; un spectre se présenta pour cela aux noces du roi d'Écosse, Alexandre III, qui



mourut peu après. Camerarius rapporte que de son temps on voyait quelquefois dans les églises



des fantômes sans tête, vêtus en moines et en religieuses, assis dans les stalles des vrais moines et des sœurs qui devaient bientôt mourir. — Un chevalier espagnol avait osé concevoir une passion criminelle pour une religieuse. Une nuit qu'il traversait l'église du couvent dont il s'était procuré la clef, il vit des cierges allumés et des prêtres, qui lui étaient inconnus, occupés à célébrer l'office des morts autour d'un tombeau. Il s'approcha de l'un d'eux et demanda pour qui on faisait le service. « Pour vous, » lui dit le prêtre. Tous les autres lui firent la même réponse; il sortit effrayé, monta à cheval, s'en retourna à sa maison, et deux chiens l'étranglèrent à sa porte[1].

Une dame voyageant dans une chaise de poste fut surprise par la nuit près d'un village où l'essieu de sa voiture s'était brisé. On était en automne, l'air était froid et pluvieux; il n'y avait point d'auberge dans le village; on lui indiqua le château. Comme elle en connaissait le maître, elle n'hésita pas à s'y rendre. Le concierge alla la recevoir, et lui dit qu'il y avait au château dans ce moment beaucoup de monde qui était venu célébrer une noce, et qu'il allait informer le seigneur de son arrivée. La fatigue, le désordre de

[1] Torquemada, *Hexaméron.*

sa toilette et le désir de continuer son voyage engagèrent la voyageuse à prier le concierge de ne point déranger son maître. Elle lui demanda seulement une chambre. Toutes étaient occupées, à l'exception d'une seule, dans un coin écarté du château, qu'il n'osait lui proposer à cause de son délabrement; mais elle lui dit qu'elle s'en contenterait, pourvu qu'on lui fît un bon lit et un bon feu. Après qu'on eut fait ce qu'elle désirait, elle soupa légèrement, et s'étant bien réchauffée, elle se mit au lit. Elle commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit de chaînes et des sons lugubres la réveillèrent en sursaut. Le bruit approche, la porte s'ouvre, elle voit, à la clarté de son feu, entrer un fantôme couvert de lambeaux blanchâtres; sa figure pâle et maigre, sa barbe longue et touffue, les chaînes qu'il portait autour du corps, tout annonçait un habitant d'un autre monde. Le fantôme s'approche du feu, se couche auprès tout de son long, se tourne de tous côtés en gémissant, puis, à un léger mouvement qu'il entend près du lit, il se relève promptement et s'en approche. Quelle amazone eût bravé un tel adversaire? Quoique notre voyageuse ne manquât pas de courage, elle n'osa l'attendre, se glissa dans la ruelle du lit, et, avec une agilité dont la frayeur rend capables les moins légères, elle se sauve en chemise à toutes jambes, enfile de longs et obscurs corridors, toujours poursuivie par le terrible fantôme, dont elle entend le frottement des chaînes contre la muraille. Elle aperçoit enfin une faible clarté, et, reconnaissant la porte du concierge, elle y frappe et tombe évanouie sur le seuil. Il vient ouvrir, la fait transporter sur son lit et lui prodigue tous les secours qui sont en son pouvoir. Elle raconta ce qui lui était arrivé. Hélas! s'écria le concierge, notre fou aura brisé sa chaîne et se sera échappé! Ce fou était un parent du maître du château, qu'on gardait depuis plusieurs années. Il avait effectivement profité de l'absence de ses gardiens, qui étaient à la noce, pour détacher ses chaînes, et le hasard avait conduit ses pas à la chambre de la voyageuse, qui en fut quitte pour une grande peur[1]. *Voy.* Apparitions, Visions, Hallucinations, Esprits, Revenants, Spectres, Deshoulières, etc., etc.

Fantôme volant. On croit, dans la Basse-Bretagne, entendre dans les airs, lorsqu'il fait un orage, un fantôme volant qu'on accuse de déraciner les arbres et de renverser les chaumières. *Voy.* Voltigeur hollandais.

Fapisia, herbe fameuse chez les Portugais, qui l'employaient comme un excellent spécifique pour chasser les démons[2].

Faquir ou **Fakir.** Il y a dans l'Inde des fakirs qui sont d'habiles jongleurs. On lit ce qui suit dans l'ouvrage de M. Osborne, intitulé *la Cour et le camp de Rundjet-Sing :* « A la cour de ce prince indien, la mission anglaise eut l'occasion de voir un personnage appelé spécialement le Fakir, homme enterré et ressuscité, dont les prouesses avaient fait du bruit dans les provinces du Punjaub. Ce Fakir est en grande vénération parmi les Sihks, à cause de la faculté qu'il a de s'enterrer tout vivant pendant un temps donné. Nous avions ouï raconter de lui tant d'histoires, que notre curiosité était excitée. Depuis plusieurs années, il fait le métier de se laisser enterrer. Le capitaine Wade me dit avoir été témoin d'une de ses résurrections, après un enterrement de quelques mois. La cérémonie préliminaire avait eu lieu en présence de Rundjet-Sing, du général Ventura et des principaux sirdars. Les préparatifs avaient duré plusieurs jours, on avait arrangé un caveau tout exprès. Le Fakir termina ses dispositions finales en présence du souverain; il se boucha avec de la cire les oreilles, le nez et tous les autres orifices par lesquels l'air aurait pu entrer dans son corps. Il n'excepta que la bouche. Cela fait, il fut déshabillé et mis dans un sac de toile, après qu'il se fut retourné la langue pour fermer le passage de la gorge, et qu'il se fut posé dans une espèce de léthargie; le sac fut fermé et cacheté du sceau de Rundjet-Sing et déposé dans une boîte de sapin, qui, fermée et scellée également, fut descendue dans le caveau. Par-dessus on répandit et on foula de la terre, on sema de l'orge et on plaça des sentinelles permanentes.

» Il paraît que le maha-rajah, très-sceptique sur cette mort, envoya deux fois des gens fouiller la terre, ouvrir le caveau et visiter le cercueil. On trouva chaque fois le Fakir dans la même position et avec tous les signes d'une suspension de vie. Au bout de dix mois, terme fixé, le capitaine Wade accompagna le maha-rajah pour assister à l'exhumation : il examina attentivement par lui-même l'intérieur de la tombe; il vit ouvrir les serrures, briser les sceaux et porter la boîte ou cercueil au grand air. Quand on en tira le Fakir, les doigts posés sur son artère et sur son cœur ne purent percevoir aucune pulsation. La première chose qui fut faite pour le rappeler à la vie, et la chose ne se fit pas sans peine, fut de ramener sa langue à sa place naturelle. Le capitaine Wade remarqua que l'occiput était brûlant, mais le reste du corps très-frais et très-sain. On l'arrosa d'eau chaude, — et au bout de deux heures le ressuscité était aussi bien que dix mois auparavant.

» Il prétend faire dans son caveau les rêves les plus délicieux : aussi redoute-t-il d'être réveillé de sa léthargie. Ses ongles et ses cheveux cessent de croître : sa seule crainte est d'être entamé par des vers ou des insectes; c'est pour s'en préserver qu'il fait suspendre au centre du

[1] *Spectriana*, p. 79.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance de démons*, etc., liv. IV, p. 297.

caveau la boîte où il repose. Ce Fakir eut la maladroite fantaisie de faire l'épreuve de sa mort et de sa résurrection devant la mission anglaise, lorsqu'elle arriva à Lahore. Mais les Anglais, avec une cruelle méfiance, proposèrent de lui imposer quelques précautions de plus : ils montrèrent des cadenas à eux appartenant, et parlèrent de mettre au tombeau des factionnaires européens. Le Fakir fit d'abord de la diplomatie; il se troubla et finalement refusa de se soumettre aux conditions britanniques. Rundjet-Sing se fâcha. — Je vois bien, dit le Fakir au capitaine Osborne, que vous voulez me perdre, et que je ne sortirai pas vivant de mon tombeau. Le capitaine, ne désirant pas du tout avoir à se reprocher la mort du pauvre charlatan, renonça à l'épreuve. » *Voy.* Jamambuxes.

Farfadets, esprits, lutins ou démons familiers, que les personnes simples croient voir ou entendre la nuit. Quelques-uns se montrent sous des figures d'animaux; le plus grand nombre restent invisibles. Ils passent généralement pour rendre de bons offices. Des voyageurs content que les Indes sont pleines de ces esprits bons ou mauvais, et qu'ils ont un commerce habituel avec les hommes du pays.

Voici l'histoire d'un farfadet : En l'année 1221, vers le temps des vendanges, le frère cuisinier d'un monastère de Cîteaux chargea deux serviteurs de garder les vignes pendant la nuit. Un soir, l'un de ces deux hommes, ayant grande envie de dormir, appela le diable à haute voix et promit de le bien payer s'il voulait garder la vigne à sa place. Il achevait à peine ces mots, qu'un farfadet parut. — Me voici prêt, dit-il à celui qui l'avait demandé. Que me donneras-tu si je remplis ta charge? — Je te donnerai un panier de raisin, répondit le serviteur, et du bon, à condition que tu veilleras jusqu'au matin. — Le farfadet accepta l'offre; et le domestique rentra à la maison pour s'y reposer. Le frère cuisinier, qui était encore debout, lui demanda pourquoi il avait quitté la vigne? — Mon compagnon la garde, répondit-il, et il la gardera bien. — Va, va, reprit le cuisinier, qui n'en savait pas davantage, ton compagnon peut avoir besoin de toi. — Le valet n'osa répliquer et sortit; mais il se garda bien de paraître dans la vigne. Il appela l'autre valet, lui conta le procédé dont il s'était avisé; et tous deux, se reposant sur la bonne garde du lutin, entrèrent dans une petite grotte qui était près de là et s'y endormirent. Les choses se passèrent aussi bien qu'on pouvait l'espérer; le farfadet fut fidèle à son poste jusqu'au matin, et on lui donna le panier de raisin promis. — Ainsi finit le conte [1]. *Voy.* Berbiguier, Bérith, Esprits, Feux follets, Hecdekin, Orthon, etc.

Farfarelli. C'est le nom qu'on donne aux farfadets en Italie.

[1] *Cœsarius Heisterbacheensis ill. miracul.,* lib. V.

Farmer (Hugues), théologien anglican, mort en 1787. On a de lui un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament,* 1775, où il cherche à prouver, assez gauchement, que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non l'effet de l'action de quelque malin esprit.

Fascination, espèce de charme qui fait qu'on ne voit pas les choses telles qu'elles sont. Un bohémien sorcier, cité par Boguet, changeait des bottes de foin en pourceaux, et les vendait comme tels, en avertissant toutefois l'acheteur de ne laver ce bétail dans aucune eau. Un acquéreur de la denrée du bohémien, n'ayant pas suivi ce conseil, vit, au lieu de pourceaux, des bottes de foin nager sur l'eau où il voulait décrasser ses bêtes.

Delrio conte qu'un certain magicien, au moyen d'un certain arc et d'une certaine corde tendue à cet arc, tirait une certaine flèche, faite d'un certain bois, et faisait tout d'un coup paraître devant lui un fleuve aussi large que le jet de cette flèche. Et d'autres rapportent qu'un sorcier juif, par fascination, dévorait des hommes *et des charretées de foin,* coupait des têtes et démembrait des personnes vivantes, puis remettait tout en bon état.

Dans la guerre du duc Vladislas contre Grémozislas, duc de Bohême, une vieille sorcière dit à son beau-fils, qui suivait le parti de Vladislas, que son maître mourrait dans la bataille, avec la plus grande partie de son armée, et que, pour lui, il pouvait se sauver du carnage en faisant ce qu'elle lui conseillerait; c'est-à-dire, qu'il tuât le premier qu'il rencontrerait dans la mêlée; qu'il lui coupât les deux oreilles, et les mît



Le bonnet magique.

dans sa poche; puis qu'il fît, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre entre les pieds de devant de son cheval, et qu'après avoir baisé cette croix il se hâtât de fuir. Le jeune homme, ayant accompli toutes ces choses singulières, revint sain et sauf de la bataille où périrent Vladislas et le plus grand nombre de ses troupes.

Mais en rentrant dans la maison de sa marâtre, ce jeune guerrier trouva sa femme, qu'il chérissait uniquement, percée d'un coup d'épée, expirante et sans oreilles....

Mais beaucoup et la plupart des fascinations ne sont généralement que des tours d'adresse. On lit dans les *Aventures de Til l'espiègle* des fascinations de ce genre. Un jour, dans une foire, il paria avec un grand seigneur que, sur un signe magique qu'il allait faire, une marchande de faïence briserait toute sa boutique, ce qui eut lieu. Mais il avait payé d'avance les pots cassés. Il joua un autre tour semblable en payant un festin, au moyen de son chapeau, qu'il disait magique et qu'il faisait pirouetter sur son doigt pour solder l'addition. Le dîner pareillement se trouvait payé d'avance.

Les femmes maures s'imaginent qu'il y a des sorciers qui fascinent par leur seul regard, et tuent les enfants. Cette idée leur est commune avec les anciens Romains, qui honoraient le dieu Fascinus, à qui l'on attribuait le pouvoir de garantir les enfants des fascinations et maléfices. *Voy.* Yeux, Zilon, Prestiges, etc.



Les faïences brisées

Fatalisme, doctrine de ceux qui reconnaissent une destinée inévitable. Si quelqu'un rencontre un voleur, les fatalistes disent que c'était sa destinée d'être tué par un voleur. Ainsi cette fatalité a assujetti le voyageur au fer du voleur, et a donné longtemps auparavant au voleur l'intention et la force, afin qu'il eût, au temps marqué, la volonté et le pouvoir de tuer celui-ci. Et si quelqu'un est écrasé par la chute d'un bâtiment, le mur est tombé parce que cet homme était destiné à être enseveli sous les ruines de sa maison..... Dites plutôt qu'il a été enfoui sous les ruines parce que le mur est tombé [1]. Où serait la liberté des hommes, s'il leur était impossible de se soustraire à une fatalité aveugle, à une destinée inévitable? Est-il rien de plus libre que de se marier, de suivre tel ou tel genre de vie? Est-il rien de plus fortuit que de périr par le fer, de se noyer, d'être malade?... L'homme vertueux, qui parvient par de grands efforts à vaincre ses passions, n'a donc plus besoin de s'étudier à bien faire, puisqu'il ne peut être vicieux?... C'est un peu la détestable doctrine de Calvin.

Faunes, dieux rustiques inconnus aux Grecs. On les distingue des satyres et sylvains, quoiqu'ils aient aussi des cornes de chèvre ou de bouc, et la forme d'un bouc depuis la ceinture jusqu'en bas. Mais ils ont les traits moins hideux, une figure plus gaie que celle des satyres, et moins de brutalité. D'anciens Pères les regardent comme des démons incubes [1]; et voici l'histoire qu'en donnent les docteurs juifs : « Dieu avait déjà créé les âmes des faunes et des satyres, lorsqu'il fut interrompu par le jour du sabbat, en sorte qu'il ne put les unir à des corps, et qu'ils restèrent ainsi de purs esprits et des créatures

[1] Barclai, dans l'*Argenis*.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., p. 214.

imparfaites. Aussi, ajoutent-ils, ces esprits craignent le jour du sabbat, et se cachent dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il soit passé; ils prennent quelquefois des corps pour épouvanter les hommes. Mais ils sont sujets à la mort. Cependant ils peuvent approcher si près des intelligences célestes, qu'ils leur dérobent quelquefois la connaissance de certains événements futurs, ce qui leur a fait produire des prophéties, au grand étonnement des amateurs. »

Faust (Jean), célébrité allemande dans la magie. Il brilla au commencement du seizième siècle. Un génie plein d'audace, une curiosité indomptable, un immense désir de savoir, telles étaient, disent ses panégyristes, ses qualités prononcées. Il apprit la médecine, la jurisprudence', la théologie; il approfondit la science des astrologues; quand il eut épuisé les connaissances naturelles, il se jeta dans la magie. — On l'a confondu souvent avec Faust, l'associé de Guttenberg dans l'invention de l'imprimerie; on sait que quand les premiers livres imprimés parurent, on cria à la sorcellerie; on soutint qu'ils étaient l'ouvrage du diable; et sans la protection de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie en naissant était étouffée à Paris.



Faust et Méphistophélès.

Mais l'histoire de Faust ne sera jamais bien connue dans ses détails intimes. Ceux qui l'ont vu poétiquement le font naître à Weimar, ou à Anhalt, ou dans la Souabe, ou dans la Marche de Brandebourg. On ne peut guère trouver rien de positif sur cet homme que dans Trithème et dans Mélanchthon. Il était né à Gundling, dans le Wurtemberg, à la fin du quinzième siècle. Son père était un paysan; il avait des parents riches à Wittemberg; il y alla, y fit ses études et connut là Luther, Mélanchthon et plusieurs autres philosophes avancés. On voit, dit Philippe Camerarius, qu'il alla, à dix-neuf ans, étudier la magie à Cracovie, où l'on donnait alors des leçons de sciences occultes. Il reparut ensuite, se disant le chef des nécromanciens, le premier astrologue, le second dans la magie, dans la chiromancie et les autres divinations. Ayant hérité alors des biens considérables que laissait un oncle qu'il avait à Wittemberg, il se livra sans frein à la débauche et s'adonna entièrement à l'évocation des esprits et aux sortiléges. Il se procura tous les livres magiques, prit des leçons d'un célèbre cristallomancien (Christophe Kayllinger), et rechercha tous les arts défendus. On dit qu'il se vanta de faire d'aussi grands miracles que le Christ. Ce qui paraît incontestable, c'est qu'à vingt-sept ans il conjura le démon et fit avec lui un pacte qui devait durer vingt-quatre ans, au bout desquels il s'obligeait à livrer son âme. Il

reçut pour serviteur assidu le démon Méphistophélès, et dès lors il fit tout ce qu'il voulut. De graves historiens rapportent les fascinations étonnantes qu'il produisit à la cour de l'empereur Maximilien et à la cour de Charles-Quint. Il prétendait que les armées impériales lui devaient toutes leurs victoires. Mélanchthon, qui le connaissait personnellement, le peint comme la bête la plus immonde, le cloaque des hôtes de l'enfer, chassé de partout par les magistrats. Il raconte qu'ayant tenté de voler, comme Simon le magicien, il fut à demi écrasé en tombant. Au terme de son pacte, il fut étranglé par le démon, auprès de Rimlich, et l'écrivain que nous citons parle de cette fin horrible comme d'un fait notoire.

Dans l'étude publiée par M. François Hugo sur le Faust anglais (*Revue française du* 10 *mai* 1858), Faust est l'imprimeur. Le Parlement de Paris le tient emprisonné, mais il s'évade et gagne Mayence. Il évoque le diable, qui paraît sous diverses formes, de dragon, de griffon, d'étoile, de poutre de feu, enfin de moine gris. Il s'accorde avec lui et va le visiter en enfer. Sa visite lui est rendue assez vite, et sept princes de l'enfer arrivent chez lui : Belzébub, habillé en bœuf; Lucifer en homme couleur des glands du chêne rouge; Astaroth en serpent, avec deux petits pieds jaunes; Satan en âne, avec une queue de chat; Anabry en chien noir et blanc, avec des oreilles de quatre aunes; Dythican en perdrix; Drac en flamme bleue, avec une queue rouge; Bélial en éléphant, riche d'une trompe démesurée.

On a recueilli, sous le nom de triple ban de l'enfer de Faust, une sorte de rituel infernal qui donne des formules de la dernière stupidité pour évoquer toute espèce de démons. On y voit qu'il faut écrire des sommations à comparaître sur du papier noir avec du sang de corbeau. *Voy.* PACTES. — Wagner, disciple de Faust, Videman et plusieurs autres, ont écrit l'histoire de Faust. Goëthe en a fait un poëme singulier [1].

Fechner (Jean), auteur d'un traité latin sur la pneumatique, ou doctrine des esprits selon les plus célèbres philosophes de son temps. Breslau, in-12, 1698.

Fécondité. De graves écrivains affirment que le vent produit des poulains et des perdrix. Varron dit qu'en certaines saisons le vent rend fécondes les juments et les poules de Lusitanie. Virgile, Pline, Columelle, ont adopté ce conte, et le mettent au nombre des faits constamment vrais, quoiqu'on n'en puisse dire la raison. On a soutenu autrefois beaucoup d'impertinences de ce genre, qui aujourd'hui sont reconnues des erreurs. On a publié un arrêt donné en 1537 par le parlement de Grenoble, qui aurait reconnu la fécondité d'une femme produite par la seule puissance de l'imagination. Cet arrêt supposé n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie.

Fécor, compagnon d'Anarazel. *Voy.* ce mot.

Fées. Si les histoires des génies sont anciennes dans l'Orient, la Bretagne a peut-être le droit de réclamer les fées et les ogres. Nos fées ou fades (*fatidicæ*) sont assurément les druidesses de nos pères. Chez les Bretons, de temps immémorial, et dans tout le reste des Gaules, pendant la première race des rois francs, on croyait généralement que les druidesses pénétraient les secrets de la nature, et disparaissaient du monde visible. Elles ressemblaient en puissance aux magiciennes des Orientaux. On en a fait des fées. On disait qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrents, dans des cavernes sombres. Elles avaient le pouvoir de donner aux hommes des formes d'animaux, et faisaient quelquefois dans les forêts les mêmes fonctions que les nymphes du paganisme. Elles avaient une reine qui les convoquait tous les ans en assemblée générale, pour punir celles qui avaient abusé de leur puissance et récompenser celles qui avaient fait du bien.

Dans certaines contrées de l'Écosse, on dit que les fées sont chargées de conduire au ciel les âmes des enfants nouveau-nés, et qu'elles aident ceux qui les invoquent à rompre les maléfices de Satan. On voit dans tous les contes et dans les vieux romans de chevalerie, où les fées jouent un très-grand rôle, que, quoique immortelles, elles étaient assujetties à une loi qui les forçait à prendre tous les ans, pendant quelques jours, la forme d'un animal, et les exposait, sous cette métamorphose, à tous les hasards, même à la mort, qu'elles ne pouvaient recevoir que violente. On les distinguait en bonnes et méchantes fées ; on était persuadé que leur amitié ou leur haine décidait du bonheur ou du malheur des familles. A la naissance de leurs enfants, les Bretons avaient grand soin de dresser dans une chambre écartée une table abondamment servie, avec trois couverts, afin d'engager les mères ou fées à leur être favorables, à les honorer de leur visite, et à douer le nouveau-né de quelques qualités heureuses. Ils avaient pour ces êtres mystérieux le même respect que les premiers Romains pour les *carmentes*, déesses tutélaires des enfants, qui présidaient à leur naissance, chantaient leur horoscope et recevaient des parents un culte.

On trouve des fées chez tous les anciens peuples du Nord, et c'était une opinion partout adoptée que la grêle et les tempêtes ne gâtaient pas les fruits dans les lieux qu'elles habitaient. Elles venaient le soir, au clair de la lune, danser dans les prairies écartées ; elles se transportaient aussi vite que la pensée partout où elles souhaitaient, à cheval sur un griffon, ou sur un chat

[1] Voyez la légende de Faust et de Méphistophélès, dans les *Légendes infernales*.

d'Espagne, ou sur un nuage. On assurait que, par un caprice de leur destin, les fées étaient aveugles chez elles et avaient cent yeux dehors. Frey remarque qu'il y avait entre les fées, comme parmi les hommes, inégalité de moyens et de puissance. Dans les romans de chevalerie et dans les contes on voit souvent une bonne fée vaincue par une méchante qui a plus de pouvoir.

Les cabalistes ont aussi adopté l'existence des fées, mais ils prétendent qu'elles sont des *sylphides*, ou esprits de l'air. On vit, sous Charlemagne et sous Louis le Débonnaire, une multitude de ces esprits, que les légendaires appelèrent des démons, les cabalistes des sylphes, et nos chroniqueurs des fées. Corneille de Kempen assure que, du temps de Lothaire, il y avait en Frise quantité de fées qui séjournaient dans les grottes, autour des montagnes, et qui ne sortaient qu'au clair de la lune. Olaüs Magnus dit qu'on en voyait beaucoup en Suède de son temps. « Elles ont pour demeure, ajoute-t-il, des antres obscurs dans le plus profond des forêts; elles se montrent quelquefois, parlent à ceux qui les consultent, et s'évanouissent subitement. » On voit dans Froissart qu'il y avait



Fée des cavernes.

également une multitude de fées dans l'île de Céphalonie; qu'elles protégeaient le pays contre tout méchef, et qu'elles s'entretenaient familièrement avec les femmes de l'île. Les *femmes blanches* de l'Allemagne sont encore des fées; mais celles-là étaient presque toujours dangereuses.

Leloyer conte que les Écossais avaient des fées, ou *fairs*, ou *fairfolks*, qui venaient la nuit dans les prairies. Ces fées paraissent être les *striges*, ou magiciennes, dont parle Ausone. Hector de Boëce, dans ses *Annales d'Écosse*, dit que trois de ces fées prophétisèrent à Banquo, chef des Stuarts, la grandeur future de sa maison. Skakspeare, dans son *Macbeth*, en a fait trois sorcières. Il reste beaucoup de monuments de la croyance aux fées : telles sont ces grottes du Chablais qu'on appelle *les grottes des fées*. On n'y aborde qu'avec peine. Chacune des trois grottes a, dans le fond, un bassin dont l'eau passe pour avoir des vertus miraculeuses. L'eau qui distille dans la grotte supérieure, à travers le rocher, a formé, sous la voûte, la figure d'une poule qui couve ses poussins. A côté du bassin on voit un rouet, ou tour à filer, avec la quenouille. Les femmes des environs, dit un écrivain du dernier siècle, prétendent avoir vu autrefois, dans l'enfoncement, une femme pétrifiée au-dessus du rouet. Aussi on n'osait guère approcher de ces grottes; mais depuis que la figure de la femme a disparu on est devenu moins timide. Auprès de Ganges, en Languedoc, on

montre une autre grotte des fées, ou *grottes des demoiselles*, dont on fait des contes merveilleux. On voit à Merlingen, en Suisse, une citerne noire qu'on appelle *le puits de la fée*. Non loin de Bord-Saint-Georges, à deux lieues de Chambon, on respecte encore les débris d'un vieux puits qu'on appelle aussi *le puits des fées* ou *fades*, et sept bassins qu'on a nommés *les creux des fades*. On voit près de là, sur la roche de Beaune, deux empreintes de pied humain : l'une est celle du pied de saint Martial, l'autre appartient, suivant la tradition, à la reine des fées, qui, dans un moment de fureur, frappa si fortement le rocher de son pied droit qu'elle en laissa la marque. On ajoute que, mécontente des habitants du canton, elle tarit les sources minérales qui remplissaient les creux des fées, et les fit couler à Évaux, où elles sont encore. On voyait près de Domremy *l'arbre des fées :* Jeanne d'Arc fut même accusée d'avoir eu des relations avec les fées qui venaient danser sous cet arbre.

On remarque dans la petite île de Concourie, à une lieue de Saintes, une haute butte de terre qu'on appelle *le Mont des fées*. La Bretagne est pleine de vestiges semblables ; plusieurs fontaines y sont encore consacrées à des fées, lesquelles métamorphosent en or, en diamant, la main des indiscrets qui souillent l'eau de leurs sources [1]. Le mail d'Amiens, appelé aujourd'hui promenade de la Hautoye, était autrefois le mail des fées.

Le comte d'Angeweiller épousa une fée, comme le rapporte Tallemant des Réaux ; elle lui donna un gobelet, une cuiller et une bague, trois merveilleux objets qui restèrent dans sa famille comme gages de bonheur. On lit aussi dans la légende de saint Armentaire, écrite en l'an 1300, quelques détails sur la fée *Esterelle*, qui vivait auprès d'une fontaine où les Provençaux lui apportaient des offrandes. Elle donnait des breuvages enchantés aux femmes. Le monastère de Notre-Dame de l'Esterel était bâti sur le lieu qu'avait habité cette fée. Mélusine était encore une fée ; il y avait dans son destin cette particularité, qu'elle était obligée tous les samedis de prendre la forme d'un serpent dans la partie inférieure de son corps. La fée qui épousa le seigneur d'Argouges, au commencement du quinzième siècle, l'avait, dit-on, averti de ne jamais parler de la mort devant elle ; mais un jour qu'elle s'était fait longtemps attendre, son mari, impatienté, lui dit qu'elle serait bonne à aller chercher la mort. Aussitôt la fée disparut en laissant les traces de ses mains sur les murs, contre lesquels elle frappa plusieurs fois de dépit. C'est depuis ce temps que la noble maison d'Argouges porte dans ses armes trois mains posées en pal, et une fée pour cimier. L'époux de Mélusine la vit également disparaître pour n'avoir pu vaincre la curiosité de la regarder à travers la porte dans sa métamorphose du samedi [1].

La reine des fées est Titania, épouse du roi Obéron, qui a inspiré à Wieland un poëme célèbre en Allemagne.

Felgenhaver (Paul), visionnaire allemand du dix-septième siècle. Il se vantait d'avoir reçu de Dieu la connaissance du présent, du passé et de l'avenir ; il prêchait un esprit astral, soumis aux régénérés (ses disciples), lequel esprit astral est celui qui a donné, dit-il, aux prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opérer des prodiges et de chasser les démons. Ayant été mis en prison à cause de quelque scandale qu'il avait causé, il composa un livre où il prouvait la divinité de sa mission par ses souffrances. Il y raconte une révélation dont le Seigneur, à ce qu'il disait, l'avait favorisé. Ses principaux ouvrages sont :

1° *Chronologie ou efficacité des années du monde*, sans désignation du lieu d'impression, 1620, in-4°. Il prétend y démontrer que le monde est de deux cent trente-cinq ans plus vieux qu'on ne le croit ; que Jésus-Christ est né l'an 4235 de la création ; et il trouve de grands mystères dans ce nombre, parce que le double septénaire y est contenu [2]. Or, le monde ne pouvant pas subsister plus de six mille ans, il n'avait plus, en 1620, à compter que sur une

[1] Le *Quimpérois* racontait, il y a quinze ans, une singulière aventure arrivée auprès de Châteaulin :

« Le bateau à vapeur *le Parisien*, revenant du pardon de Sainte-Philomène à Landévénec, coula dans la rivière de Châteaulin. Il faisait nuit ; les dames qui se trouvaient à bord furent débarquées comme les autres passagers sur la plage. Elles se dirigèrent vers une métairie située à quelque distance pour y demander l'hospitalité. Le fermier, qui était couché, vint à leur appel ouvrir sa porte. Mais aussitôt qu'il les eut vues dans leurs élégantes et blanches parures, il ferma vivement son huis et refusa obstinément de les recevoir, les prenant pour des fées ou pour des fantômes. Le jour, toute la ferme eût été à leur disposition, elles y eussent été reçues comme des reines ; la nuit, elles en furent chassées comme des esprits malfaisants. Si pareille aventure arrivait à tel de nos poëtes ou antiquaires celtiques, on les verrait sans doute moins épris des naïves et touchantes superstitions de la Bretagne. »

[1] Voyez les légendes de Mélusine et de quelques autres, dans les *Légendes des esprits et démons*.

[2] C'est de la cabale : comme en a fait dans l'almanach prophétique M. Eug. Bareste : 4,235 se composent de quatre chiffres qu'on additionne :

4
2
3
5

14 ou deux fois 7.

Mais 4,136 donnent le même résultat, aussi bien qu'une foule d'autres combinaisons de quatre chiffres, par exemple, 3,245, 2,453, etc., à moins qu'on ne veuille prendre le premier et le troisième chiffre qui font 7, comme le second avec le quatrième ; ce qui ne fait que diminuer le nombre des combinaisons.

durée de cent quarante-cinq ans. Le jugement dernier était très-proche, et Dieu lui en avait révélé l'époque, qui était 1765. 2° *Miroir des temps, dans lequel, indépendamment des admonitions adressées à tout le monde, on expose aux yeux ce qui a été et ce qui est parmi tous les États écrit par la grâce de Dieu et par l'inspiration du Saint-Esprit...*, 1620, in-4°; 3° *Postillon ou Nouveau calendrier et pronosticon-astrologico-propheticum, présenté à tout l'univers et à toutes les créatures,* 1636, in-12 (en allemand). Felgenhaver, en résumé, nous paraît avoir été un rival de Matthieu Laensberg.

Femmes. Il y eut une doctrine adoptée par quelques hérétiques, que les femmes étaient des brutes, *mulieres non esse homines.* Les prélats, au second concile de Mâcon, foudroyèrent cette extravagance, qui venait des rabbins. Nous ne rapporterons pas ici toutes les mille et une erreurs qu'on a débitées contre les femmes. Delancre et Bodin assurent qu'elles sont bien plus aptes que les hommes à la sorcellerie, et que c'est une terrible chose qu'une femme qui s'entend avec le diable. D'anciens philosophes disent aussi que la présence des femmes en certains jours fait tourner le lait, ternit les miroirs, dessèche les campagnes, engendre des serpents et rend les chiens enragés. Les philosophes sont bien niais.

Femmes blanches. Quelques-uns donnent le nom de femmes blanches aux sylphides, aux



nymphes et à des fées qui se montraient en Allemagne, protégeant les enfants et s'intéressant à quelques familles. D'autres entendent par là certains fantômes qui causent plus de peur que de mal. Il y a une sorte de spectres peu dangereux, dit Delrio, qui apparaissent en femmes toutes blanches dans les bois et les prairies; quelquefois même on les voit dans les écuries, tenant des chandelles de cire allumées dont elles laissent tomber des gouttes sur le toupet et le crin des chevaux, qu'elles peignent et qu'elles tressent ensuite fort proprement; ces femmes blanches, ajoute le même auteur, sont aussi nommées sibylles et fées. En Bretagne, des femmes blanches, qu'on appelle *lavandières* ou *chanteuses de nuit,* lavent leur linge en chantant, au clair de la lune, dans les fontaines écartées; elles réclament l'aide des passants pour tordre leur linge et cassent le bras à qui les aide de mauvaise grâce.

Érasme parle d'une femme blanche célèbre en Allemagne et dont voici le conte : — « La chose qui est presque la plus remarquable dans notre Allemagne, dit-il, est la femme blanche, qui se fait voir quand la mort est prête à frapper à la porte de quelque prince, et non-seulement en Allemagne, mais aussi en Bohême. En effet, ce spectre s'est montré à la mort de la plupart des grands de Neuhaus et de Rosemberg, et il se montre encore aujourd'hui. Guillaume Slavata, chancelier de ce royaume, déclare que cette femme ne peut être retirée du purgatoire tant que le château de Neuhaus sera debout. Elle y apparaît non-seulement quand quelqu'un doit mourir, mais aussi quand il se doit faire un mariage ou qu'il doit naître un enfant; avec cette différence que quand elle apparaît avec des vêtements noirs, c'est signe de mort; et, au contraire, un témoignage de joie quand on la voit tout en blanc. Gerlanius témoigne aussi avoir ouï dire au baron d'Ungenaden, ambassadeur de l'empereur à la Porte, que cette femme blanche apparaît toujours en habit noir lorsqu'elle prédit en Bohême la mort de quelqu'un de la famille de Rosemberg. Le seigneur Guillaume de Rosemberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunswick, de Brandebourg, de Bade et de Pernstein, l'une après l'autre, et ayant fait pour cela de grands frais, surtout aux noces de la princesse de Brandebourg, la femme blanche s'est rendue familière à ces quatre maisons et à quelques autres qui leur sont alliées. A l'égard de ses manières d'agir, elle passe quelquefois très-vite de chambre en chambre, ayant à sa ceinture un grand trousseau de clefs dont elle ouvre et ferme les portes aussi bien de jour que de nuit. S'il arrive que quelqu'un la salue , pourvu qu'on la laisse faire, elle prend un ton de voix de femme veuve, une gravité de personne noble, et, après avoir fait une honnête révérence de la tête, elle s'en va. Elle n'adresse jamais de mauvaises paroles à personne; au contraire, elle regarde tout le monde avec modestie et avec pudeur. Il est vrai que souvent elle s'est fâchée, et que même elle a jeté des pierres à ceux à qui elle a entendu tenir des discours inconvenants tant contre Dieu

que contre son service ; elle se montre bonne envers les pauvres et se tourmente fort quand on ne les aide pas à sa fantaisie. Elle en donna des marques lorsque, après que les Suédois eurent pris le château, ils oublièrent de donner aux pauvres le repas de bouillie qu'elle a institué de son vivant. Elle mena si grand charivari que les soldats qui y faisaient la garde ne savaient où se cacher. Les généraux mêmes ne furent pas exempts de ses importunités, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux rappelât aux autres qu'il fallait faire de la bouillie et la distribuer aux pauvres; ce qui ayant été accompli, tout fut tranquille. » *Voy.* Fées.

Femmes-cygnes. Il y a des femmes-cygnes dans les légendes scandinaves : ce sont des ondines; mais elles ont quelque chose d'humain, quoiqu'elles ne soient pas de l'espèce, tandis que chez les Tartares de l'Altaï ce sont probablement des démons. On en voit une se déguiser en renard noir pour égarer les héros. Il paraît qu'elles sont au nombre de quarante. Un jour trente de ces femmes se métamorphosèrent en un seul loup-garou. Quelquefois elles concentrent leur quarante perfidies pour constituer une seule femme-cygne dont la malice est alors effroyable. Pour se défatiguer, elle avale du sang trois fois plein sa main, après quoi elle peut courir quarante ans sans désemparer [1].

Femmes vertes. Les Écossais donnent ce nom à des fées qui paraissent, aux lieux déserts, habillées de robes vertes éclatantes.

Fenris. Le loup Fenris est un des monstres de l'enfer scandinave, né de Loke et de la géante Angerbode. Il est assez fort pour ébranler la terre. Il doit, à la fin du monde, dévorer Odin. Jusque-là il est enchaîné.

Fer chaud (épreuve du). Celui qui voulait se justifier d'une accusation, ou prouver la vérité d'un fait contesté, et que l'on condamnait pour cela à l'épreuve du fer chaud, était obligé de porter à neuf ou douze pas une barre de fer rouge pesant environ trois livres. Cette épreuve se faisait aussi en mettant la main dans un gantelet de fer sortant de la fournaise, ou en marchant sur du fer rougi. *Voy.* Emma. Un mari de Didymotèque, soupçonnant la fidélité de sa femme, lui proposa d'avouer son crime ou de prouver son innocence par l'attouchement d'un fer chaud. Si elle avouait, elle était morte; si elle tentait l'épreuve, elle craignait d'être brûlée. Elle eut recours à l'évêque de Didymotèque, prélat recommandable; elle lui avoua sa faute en pleurant et promit de la réparer. L'évêque, assuré de son repentir, et sachant que le repentir vrai restitue l'innocence, lui dit qu'elle pouvait sans crainte se soumettre à l'épreuve. Elle prit un fer rougi au feu, fit trois fois le tour d'une chaise, l'ayant toujours à la main; et le mari fut pleinement rassuré. Ce trait eut lieu sous Jean Cantacuzène.

Sur la côte du Malabar, l'épreuve du fer chaud était aussi en usage. On couvrait la main du criminel d'une feuille de bananier, et l'on y appliquait un fer rouge; après quoi le surintendant des blanchisseurs du roi enveloppait la main de l'accusé avec une serviette trempée dans de l'eau de riz; il la liait avec des cordons; puis le roi appliquait lui-même son cachet sur le nœud. Trois jours après on déliait la main et on déclarait le prévenu innocent, s'il ne restait aucune marque de brûlure; mais s'il en était autrement, il était envoyé au supplice.— Au reste, l'épreuve du fer chaud est fort ancienne; car il en est question dans l'*Électre* de Sophocle.

Ferdinand IV, dit l'**Ajourné**, roi de Castille et de Léon, né en 1285. Ayant condamné à mort deux frères que l'on accusait d'avoir assassiné un seigneur castillan au sortir du palais, il voulut que la sentence fût exécutée, quoique les accusés protestassent de leur innocence et quoiqu'il n'y eût aucune preuve solide contre eux. Alors, disent les historiens de ce temps, les deux frères, en montant le rocher du haut duquel ils devaient être précipités, ajournèrent *Ferdinand* à comparaître dans trente jours au tribunal du juge des rois; et, précisément trente jours après, le roi, s'étant retiré après le dîner pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. *Voy.* Ajournement.

Fernand (Antoine), jésuite espagnol, auteur d'un commentaire assez curieux sur les visions et révélations de l'*Ancien Testament,* publié en 1617.

Ferragus, géant dont parle la Chronique de l'archevêque Turpin. Il avait douze pieds de haut et la peau si dure qu'aucune lance ou épée ne la pouvait percer. Il fut vaincu par l'un des preux de Charlemagne.

Ferrier (Auger), médecin et astrologue, auteur d'un livre peu connu intitulé *Jugements d'astronomie sur les nativités, ou horoscopes,* in-16, qu'il dédia à la reine Catherine de Médicis.—Auger Ferrier a laissé encore un petit traité latin, *De somniis,* imprimé à Lyon en 1549, avec le traité d'Hippocrate sur les insomnies.

Féry (Jeanne), jeune fille de Sore, sur la Sambre, qui, ayant été maudite par son père, fut obsédée d'un démon dès l'âge de quatre ans. Il lui donnait du pain blanc et des pommes et faisait qu'elle ne sentait pas les coups qu'on lui appliquait comme châtiment. Lorsqu'elle fut grande, il la démoralisa peu à peu; il lui fit signer un papier où elle renonçait à son baptême, à l'Église et au Christ. Elle avala ensuite ce papier dans une orange, et, livrée au démon, elle commit tous les péchés imaginables, pro-

[1] M. Elie Reclus, *Légendes tartares*, dans la *Revue germanique*, 31 août 1860.

fanations, sacriléges, blasphèmes, abominations. Elle était transportée aux réunions diaboliques, où elle adora plusieurs démons; elle en nomma quelques-uns dans sa confession : l'un s'appelait Charme, un autre Ninus, un autre Esprit de Sang, un autre Béléal, etc. Lorsqu'elle eut vingt-cinq ans, on remarqua à beaucoup de signes qu'elle était possédée. L'archevêque de Cambrai, Louis de Berlaimont, la fit exorciser. Mais ces exorcismes, où de grandes horreurs furent révélées, durèrent près de deux ans; et une foule de témoignages très-graves ne permettent pas de contester cette histoire, dont les détails nombreux sont reproduits par Görres au livre VIII de sa *Mystique,* chap. XII. La malheureuse Jeanne fut délivrée enfin par la protection spéciale de sainte Marie Madeleine qu'elle invoquait ardemment.

Festins du sabbat. Le sel n'y paraît jamais. Le pain n'est pas fait de farine de blé, mais de farine de pois. Les viandes sont de la chair de chien ou de chat volé. Si elle est en putréfaction, c'est un régal. On mange des cadavres d'enfants. En quelques lieux, les habitués du sabbat ont déterré le corps d'un des leurs décédé et l'ont mangé à toutes sauces. Dans les procès des sorciers, on voit des sorcières convaincues d'avoir mis à la broche des enfants dérobés. On ne boit que des liqueurs. Le vin, l'huile, le sel et tout ce que l'Église bénit est exclu dans ces hideuses fêtes.

Fêtes dans l'Inde. Nous donnons ici une idée du culte public en un pays où les Anglais, depuis cent ans, auraient porté la lumière s'ils étaient restés catholiques : c'est la fête que les Hindous célèbrent au commencement d'octobre, en l'honneur de la déesse Dourga, épouse de Siva, appelée aussi Bhavani, et de sa fille Cali, née de son œil, appelée encore Mohakali, la noire, la grande noire, et Roudrani, la mère des larmes. Cette fête est l'une des plus magnifiques, des plus coûteuses et des plus populaires du culte hindou. Voici les détails que donne, à propos de ces cérémonies religieuses, l'*India*, de J.-Th. Stocqueler :

Les préliminaires seuls prennent plus de temps que l'adoration, qui dure cependant trois jours.

Pendant toute cette période, les affaires sont suspendues, et chacun se livre sans mesure au plaisir et à la gaieté. Le premier jour on donne la vue et l'existence à l'idole destinée à devenir l'objet de la vénération générale. Un brahme s'en acquitte en touchant les joues, les yeux, la poitrine et le front de la divinité, en disant : « Puisse l'âme de Dourga être longtemps heureuse dans ce corps! » D'autres cérémonies, ainsi que l'immolation d'un grand nombre de bestiaux, tels que des bisons, des moutons, des chèvres, etc., succèdent à celle-là. La chair et le sang des victimes sont offerts en holocauste aux images de la déesse et des divinités qui l'entourent. Les cérémonies et les sacrifices qui s'accomplissent le deuxième et le troisième jour sont presque semblables à ceux du premier. A la fin, lorsque tous les animaux ont été immolés, la multitude se couvre de boue et de sang coagulé, puis danse avec frénésie au lieu même où elle s'est prosternée. Le lendemain des fêtes, l'idole est dépouillée de ses pouvoirs par le même brahme qui l'en avait revêtue.

Cette statue, l'une des plus révoltantes qu'on puisse imaginer, représente Dourga ou Cali, personnifiant la mort : c'est une horrible femme très-noire, quelquefois bleue, qui tient d'une de ses quatre mains un cimeterre, de l'autre une tête de géant qu'elle a saisie par les cheveux; de la troisième, étendue tout ouverte, elle semble bénir, et de la quatrième elle défend d'avoir peur. Ses boucles d'oreilles sont deux squelettes; son collier une rangée de crânes. Sa langue tombe jusqu'au bas de son menton, en témoignage de la honte qu'elle éprouve en s'apercevant que, dans sa fureur indomptable, elle a foulé aux pieds son mari Siva. Des têtes de géants coupées entourent sa taille d'une ceinture, et ses nattes tombent jusque sur ses talons. Comme elle a bu le sang des géants qu'elle a tués pendant le combat, ses sourcils ont pris la couleur du breuvage qui l'a désaltérée, et un ruisseau vermeil, de la même nature, s'échappe de sa poitrine; ses yeux sont rouges comme ceux d'un ivrogne; elle est debout, un pied sur la poitrine de son mari, l'autre sur sa cuisse.

Cette statue est placée par les prêtres sur une estrade de bambous et transportée, accompagnée d'une foule immense, au bruit des tambours, des cornets et d'autres instruments hindous, sur la rive du fleuve sacré ; on la précipite dans les flots, en présence d'un concours de tous rangs et de toutes conditions, tandis que les prêtres invoquent la déesse et lui demandent la vie, la santé et la prospérité, la suppliant, elle, leur mère universelle, comme ils disent, de retourner momentanément dans ses domaines, pour revenir plus tard au milieu d'eux.

Pendant ces trois jours d'*adoration,* les maisons des riches Hindous sont splendidement illuminées la nuit, et ouvertes le jour à tout venant.

Mais tout n'est pas fini : le jour suivant on apporte des villages, souvent fort éloignés du fleuve, des idoles que l'on vient y jeter, et le tumulte, la confusion qui règnent alors sont indescriptibles. Les statues exhibées en pareille occasion sont faites de foin, de morceaux de bois, d'argile, et quelques-unes atteignent dix à douze pieds de haut.

Ces fêtes absorbent des sommes immenses; une partie, et c'est la plus considérable, est distribuée en aumônes, employées à nourrir et à vêtir les prêtres et les mendiants; le reste est

consacré aux réjouissances publiques et à enrichir les bayadères qui dansent devant la déesse.

Les Anglais n'ont jamais porté la lumière dans ces hideuses ténèbres ; et ils n'ont rien fait pour empêcher ces abominations.

Fétiches, divinités des nègres de Guinée. Ces divinités varient : ce sont des animaux desséchés, des branches d'arbres, des arbres mêmes, des montagnes, ou toute autre chose. Ils en ont de petits qu'ils portent au cou ou au bras, souvent des coquillages. Ils honorent un arbre qu'ils appellent l'*arbre des fétiches ;* ils placent au pied une table couverte de vin de palmier, de riz et de millet. — Cet arbre est un oracle que l'on consulte dans les occasions importantes ; il ne manque jamais de faire connaître sa réponse par l'organe d'un chien noir, qui est le diable, selon nos démonographes. — Un énorme rocher nommé Tabra, qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île, est le grand fétiche du cap Corse. On lui rend des honneurs particuliers, comme au plus puissant des fétiches. — Au Congo, personne ne boit sans faire une oblation à son principal fétiche, qui est souvent une défense d'éléphant.

Nous empruntons ce qui suit à la *Revue coloniale:*

« Dans les deux Guinées règne partout un affreux fétichisme, avec un cortége de superstitions ridicules, dégradantes et parfois cruelles. La métempsycose, la polygamie, le divorce, les sacrifices humains et même souvent l'anthropophagie sont consacrés par la religion.

» Pour comprendre la force et l'influence des idées et des pratiques superstitieuses de ces peuples, il est bon de faire observer qu'elles font partie intégrante de leur état social, et que les fétichistes, pas plus que les mahométans, n'établissent de distinction entre l'ordre politique et l'ordre religieux. Chez eux les idées et les pra tiques religieuses sont l'essence de leur état social. Aussi le culte de leurs fétiches ou génies protecteurs se révèle partout, dans la vie publique comme dans la vie individuelle. Ainsi il y a le fétiche du royaume, celui du village, celui de la famille, celui de l'individu.

» C'est au nom du fétiche que les chefs gouvernent, qu'ils jugent les litiges, qu'ils règlent le commerce et même l'usage des aliments. C'est au nom du fétiche que le maître exerce sur son esclave son droit de vie et de mort, et que la chair humaine devient l'aliment de l'homme. C'est au fétiche supposé irrité qu'on immole des victimes humaines pour l'apaiser.

» Les formes sous lesquelles le fétiche est honoré varient selon les pays. Tantôt c'est sous la figure d'un animal, tel que le lézard, le cheval, l'hyène, le tigre, le vautour et plus souvent le serpent ; tantôt c'est sous la forme d'un arbre ou d'une plante dont l'espèce devient sacrée ; tantôt, enfin, c'est sous l'image d'une statuette de bois à figure humaine. »

Feu. Plusieurs nations ont adoré cet élément. En Perse, on faisait des enclos fermés de murailles et sans toit, où l'on entretenait du feu. Les grands y jetaient des essences et des parfums. Quand un roi de Perse était à l'agonie, on éteignait le feu dans les villes principales du royaume, pour ne le rallumer qu'au couronnement de son successeur. Certains Tartares n'abordent jamais les étrangers qu'ils n'aient passé entre deux feux pour se purifier ; ils ont bien soin de boire la face tournée vers le midi, en l'honneur du feu. Les Jagous, peuple de Sibérie, croient qu'il existe dans le feu un être qui dispense le bien et le mal ; ils lui offrent des sacrifices perpétuels.

On sait que, selon les cabalistes, le feu est l'élément des Salamandres. *Voy.* ce mot.

Parmi les épreuves superstitieuses qu'on appelait jugements de Dieu, *l'épreuve du feu* ne doit pas être oubliée. *Voy.* Fer chaud, Eau bouillante, etc.

Feu de la Saint-Jean. En 1634, à Quimper, en Bretagne, les habitants mettaient encore des siéges auprès des feux de joie de la Saint-Jean, pour que leurs parents morts pussent en jouir à leur aise. — On réserve, en ce pays, un tison du feu de la Saint-Jean pour se préserver du tonnerre. Les jeunes filles, pour être sûres de se marier dans l'année, sont obligées de danser autour de neuf feux de joie dans cette même nuit : ce qui n'est pas difficile, car ces feux sont tellement multipliés dans la campagne qu'elle paraît illuminée. On conserve ailleurs la même opinion qu'il faut garder des tisons du feu de Saint-Jean comme d'excellents préparatifs qui, de plus, portent bonheur. — A Paris, autrefois, on jetait deux douzaines de petits chats (emblèmes du diable sans doute) dans le feu de la Saint-Jean[1], parce qu'on était persuadé que les sorciers faisaient leur grand sabbat cette nuit-là. — On disait aussi que la nuit de la Saint-Jean était la plus propre aux maléfices, et qu'il fallait recueillir alors le trèfle à quatre feuilles, et toutes les autres herbes dont on avait besoin pour les sortiléges.

Feu grégeois. *Du terrible feu grégeois et de la manière de le composer.* « Ce feu est si violent qu'il brûle tout ce qu'il touche, sans pouvoir être éteint, si ce n'est avec de l'urine, de fort vinaigre ou du sable. On le compose avec du soufre vif, du tartre, de la sarcocole, de la picole, du sel commun recuit, du pentréole et de l'huile commune ; on fait bien bouillir le tout, jusqu'à ce qu'un morceau de toile qu'on aura jeté dedans soit consumé ; on le remue avec une spatule de fer. Il ne faut pas s'exposer à faire cette composition dans une chambre, mais dans une cour ; parce que si le feu prenait, on serait très-embarrassé pour l'éteindre[2]. »

[1] Voyez l'article *Chat.*
[2] *Admirables secrets du Petit Albert,* p. 88.

Ce n'est sans doute pas là le feu grégeois d'Archimède.

Feu Saint-Elme, ou **Feu Saint-Germain,** ou **Feu Saint-Anselme.** Le prince de Radzivill, dans son *Voyage de Jérusalem,* parle d'un feu qui parut plusieurs fois au haut du grand mât du vaisseau sur lequel il était monté ; il le nommait *feu Saint-Germain;* d'autres, *feu Saint-Elme,* et *feu Saint-Anselme.* Les païens attribuaient ce prodige à Castor et Pollux, parce que quelquefois il paraît double. Les physiciens disent que ce n'est qu'une exhalaison enflammée. Mais les anciens croyaient y voir quelque chose de surnaturel et de divin[1].

Feux follets. On appelle feux follets, ou esprits follets, ces exhalaisons enflammées que la terre, échauffée par les ardeurs de l'été, laisse échapper de son sein, principalement dans les longues nuits de l'Avent; et, comme ces flammes roulent naturellement vers les lieux bas et les



marécages, les paysans, qui les prennent pour de malins esprits, s'imaginent qu'ils conduisent au précipice le voyageur égaré que leur éclat éblouit, et qui prend pour guide leur trompeuse lumière. Olaüs Magnus dit que les voyageurs et les bergers de son temps rencontraient des esprits follets qui brûlaient tellement l'endroit où ils passaient qu'on n'y voyait plus croître ni herbe ni verdure[2]. Chez les Russes et chez les Polonais, les feux follets sont les âmes des morts.

Un jeune homme, revenant de Milan pendant une nuit fort noire, fut surpris en chemin par un orage; bientôt il crut apercevoir dans le lointain une lumière et entendre plusieurs voix à sa gauche; peu après il distingua un char enflammé qui accourait à lui, conduit par des bouviers dont les cris répétés laissaient entendre ces mots : *Prends garde à toi!* Le jeune homme épouvanté pressa son cheval; mais plus il courait, plus le char le serrait de près. Enfin, après une heure de course, il arriva, en se recommandant à Dieu de toutes ses forces, à la porte d'une église où tout s'engloutit. Cette vision, ajoute Cardan, était le présage d'une grande peste qui ne tarda pas à se faire sentir, accompagnée de plusieurs autres fléaux. Cardan était enfant lorsqu'on lui raconta cette histoire, de sorte qu'il peut aisément l'avoir dénaturée. Le jeune homme qui eut la vision n'avait que vingt ans; il était seul, il avait éprouvé une grande frayeur. Quant à la peste qui suivit, elle était occasionnée, aussi bien que l'exhalaison, par une année de chaleurs extraordinaires. *Voy.* ELFS, JACK OF LANTERN, etc.

Un des habitants de Cardigan, en Écosse, eut une vision de follets qui ne paraît pas tant une illusion. Elle est rapportée par Barter, dans son livre *De la certitude des esprits.* S'étant réveillé une nuit après minuit sonné, il vit entrer successivement, un à un, dans sa chambre, douze feux follets qui avaient forme de femmes portant de petits enfants. Sa chambre en était parfaitement éclairée. Les follets, après avoir dansé, s'assirent autour d'un tapis et parurent se disposer à souper. Ils l'invitèrent même à venir manger avec eux; et comme il priait pendant cette vision, une voix lui dit de n'avoir pas peur. Au bout de quatre heures la vision disparut. Celui qui l'avait eue jura qu'il était bien éveillé et qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. C'était un homme de bon sens et qui méritait confiance.

Féval (Paul), auteur de la belle légende intitulée *la Femme blanche des marais,* de *la Fée des grèves* et *Du fils du diable.* 1846. Ce dernier ouvrage est moins recommandable.

Fèves. Pythagore défendait à ses élèves de manger des fèves, légume pour lequel il avait une vénération particulière, parce qu'elles servaient à ses opérations magiques et qu'il savait bien qu'elles étaient animées. On dit qu'il les faisait bouillir; qu'il les exposait ensuite quelques nuits à la lune, jusqu'à ce qu'elles vinssent à se convertir en sang, dont il se servait pour écrire sur un miroir convexe ce que bon lui semblait. Alors, opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il faisait voir à ses amis éloignés, dans le disque de cet astre, tout ce qu'il avait écrit sur son miroir... Pythagore avait puisé ses idées sur les fèves chez les Égyptiens, qui ne touchaient pas à ce légume, s'imaginant qu'il servait de refuge à certaines âmes, comme les oignons servaient de logement à certains dieux. On conte qu'il aima mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient que de se sauver à travers un champ de fèves. C'est du moins une légende borgne très-répandue. Quoi qu'il en soit, on offrait chez les anciens des fèves noires aux divinités infernales.

Il y avait en Égypte, aux bords du Nil, de petites pierres faites comme des fèves, lesquelles mettaient en fuite les démons. N'étaient-ce pas

[1] Dom Calmet, *Dissert. sur les apparitions,* p. 88.
[2] Dom Calmet, *Dissert. sur les apparitions,* p. 109.

des fèves pétrifiées? Festus prétend que la fleur de la fève a quelque chose de lugubre, et que le fruit ressemble exactement aux portes de l'enfer... Dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue,* page 263, Delancre dit qu'en promenant une fève noire, avec les mains nettes, par une maison infestée, et la jetant ensuite derrière le dos en faisant du bruit avec un pot de cuivre et priant neuf fois les fantômes de fuir, on les force de vider le terrain. Les jeunes filles de Venise pratiquaient avec des fèves noires une divination qui n'est pas encore passée de mode. Quand on veut savoir de plusieurs cœurs quel sera le plus fidèle, on prend des fèves noires, on leur donne à chacune le nom d'un des jeunes gens par qui on est recherchée, on les jette ensuite sur le carreau : la fève, qui se fixe en tombant, annonce le cœur certain; celles qui s'écartent avec bruit sont des poursuivants volages.

Fey, nom que l'on donne en Écosse à toute personne que l'on croit ensorcelée.

Fian, docteur en médecine, qui, selon les procédures, était associé ou affilié aux sorcières du temps du roi Jacques. *Voy.* JACQUES.

Fiard (l'abbé), auteur de *Lettres philosophiques sur la magie,* du livre intitulé *la France trompée par les démonolâtres,* d'un autre intitulé *les Précurseurs de l'Antechrist,* d'un autre intitulé *Superstitions et prestiges des philosophes ou les démonolâtres du siècle de lumières,* mort à Paris en 1818. On l'a beaucoup critiqué, parce qu'il voyait dans les ennemis de Dieu des serviteurs du diable. C'est pourtant conforme à l'adage divin : qui n'est pas pour moi est contre moi. Il disait que Voltaire était un démon; mais Thomas l'a dit avant lui.

Ficino (Marsile), philosophe florentin, né en 1433. Un jour qu'il disputait avec Michel Mercati, son disciple, sur l'immortalité de l'âme, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que le premier qui partirait du monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Peu après ils se séparèrent. Un soir que Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le bruit d'un cheval qui venait en toute hâte à sa porte, et en même temps la voix de Marsile Ficino qui lui criait : — Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie. — Michel Mercati ouvrit la fenêtre et vit son maître Ficino, monté sur un cheval blanc, qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter; mais Marsile Ficino continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vit plus. Le jeune homme, stupéfait, envoya aussitôt chez Ficino et apprit qu'il venait d'expirer.

Marsile Ficino a publié sur l'astrologie, sur l'alchimie, sur les apparitions et sur les songes, divers ouvrages devenus rares.

Fidélité. On lit dans *Les admirables secrets d'Albert le Grand* qu'en mettant un diamant sur la tête d'une femme qui dort, on connaît si elle est fidèle ou infidèle; parce que, si elle est infidèle, elle s'éveille en sursaut et de mauvaise humeur; si, au contraire, elle est fidèle, elle a un réveil gracieux. Le Petit Albert dit qu'on peut être bien sûr de la fidélité d'une femme, quand on lui a fait manger de la moelle de l'épine du dos d'un loup[1].

Fien (Thomas), Anversois, auteur d'un livre curieux sur les effets prodigieux de l'imagination, *De viribus imaginationis,* Londres, 1657.

Fientes. *Des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes.* — « Comme l'homme est la plus noble créature, ses excréments ont aussi une propriété particulière pour guérir plusieurs maladies. Dioscoride et Galien en font cas et assurent qu'ils enlèvent les maux de gosier ou esquinancies. Voici la manière de les préparer. On donnera à manger à un jeune homme de bon tempérament des lupins pendant trois jours et du pain bien cuit, où il y aura du levain et du sel; on lui fera boire du vin clairet, et on gardera les excréments qu'il rendra après trois jours de ce régime. On les mêlera avec autant de miel, et on les fera boire et avaler comme de l'opiat, ou bien, si le malade n'est pas ragoûté d'un tel condiment, on les appliquera comme un cataplasme : le remède est infaillible. » Nous ne dirons pas s'il est agréable.

Fiente de chien. — « Si on enferme un chien et qu'on ne lui donne pendant trois jours que des os à ronger, on ramassera sa fiente, qui, séchée et réduite en poudre, est un admirable remède contre la dyssenterie. On prendra des cailloux de rivière qu'on fera chauffer; ensuite on les jettera dans un vaisseau plein d'urine, dans lequel on mettra un peu de cette fiente de chien réduite en poudre; on en donnera à boire au malade deux fois la journée, pendant trois jours, sans qu'il sache ce qu'on lui donne... Cette fiente est aussi un des meilleurs dessiccatifs pour les vieux ulcères malins et invétérés... »

Fiente de loup. — « Comme on sait que cet animal dévore souvent les os avec la chair de sa proie, on prendra les os que l'on trouvera parmi sa fiente, parce que, pilés bien menus, bus dans du vin, c'est un spécifique contre la colique. »

Fiente de bœuf et de vache. — « La fiente de bœuf et de vache, récente et nouvelle, enveloppée dans des feuilles de vigne ou de chou, et chauffée dans les cendres, guérit les inflammations causées par les plaies. La même fiente apaise la sciatique. Si on la mêle avec du vinaigre, elle a la propriété de faire suppurer les glandes scrofuleuses et écrouelles. Galien dit qu'un médecin de Mysie guérissait toutes sortes d'hydropisies en mettant sur l'enflure de la fiente chaude de vache. Cette fiente aussi appliquée sur

[1] *Le solide trésor du Petit Albert,* p. 24.

la piqûre des mouches à miel, frelons et autres, en enlève aussitôt la douleur. »

Fiente de porc. — « Cette fiente guérit les crachements de sang. On la fricasse avec autant de crachats de sang du malade, y ajoutant du beurre frais, et on la lui donne à avaler (s'il en a le courage). »

Fiente de chèvre. — « La fiente de chèvre a la vertu de faire suppurer toutes sortes de tumeurs. Galien guérissait fort souvent ces tumeurs et les duretés des genoux, mêlant cette fiente avec de la farine d'orge et de l'oxycrat, et l'appliquant en forme de cataplasme sur la dureté; elle est admirable pour les oreillons, mêlée avec du beurre frais et de la lie d'huile de noix. Ce secret semblera ridicule; mais il est véritable, car on a guéri plus de vingt personnes de la jaunisse, leur faisant boire tous les matins, pendant huit jours, à jeun, cinq petites crottes de chèvre dans du vin blanc... »

Fiente de brebis. — « Il ne faut jamais prendre cette fiente par la bouche comme celle des autres animaux, mais l'appliquer extérieurement sur le mal : elle a les mêmes propriétés que la fiente de chèvre. Elle guérit toutes sortes de verrues, de furoncles durs et de clous, si on la détrempe avec du vinaigre, et qu'on l'applique sur la douleur. »

Fiente des pigeons ramiers et des pigeons domestiques. — « Pour les douleurs de l'os ischion, la fiente des pigeons ramiers ou domestiques est admirable, étant mêlée avec de la graine de cresson d'eau; et lorsqu'on veut faire mûrir une tumeur ou une fluxion, on peut user d'un cataplasme dans lequel entre une once de cette fiente, deux drachmes de graine de moutarde et de cresson, une once d'huile distillée de vieilles tuiles. Il est sûr que plusieurs personnes ont été guéries par cette fiente, mêlée avec de l'huile de noyaux de pêches. » Galien dit que la *fiente d'oie* est inutile à cause de son âcreté; mais on est certain qu'elle guérit aussi de la jaunisse, lorsqu'on la détrempe dans du vin blanc et qu'on en boit pendant neuf jours. « Dioscoride dit que la *fiente de poule* ne peut être efficace que pour guérir de la brûlure, lorsqu'elle est mêlée avec de l'huile rosat; mais Galien et Éginette assurent que, jointe avec de l'oxymel, cette fiente apaise la suffocation et soulage ceux qui ont mangé des champignons, car elle fait vomir tout ce qui embarrasse le cœur. Un médecin du temps de Galien guérissait la colique avec cette fiente, détrempée d'hypocras fait de miel et de vin. La *fiente de souris*, mêlée avec du miel, fait revenir le poil lorsqu'il est tombé, pourvu qu'on en frotte l'endroit avec cette mixtion... »

« Pour conserver la beauté, voici un secret très-important au beau sexe : c'est une manière de faire le fard. On prendra de la fiente de petits lézards, du tartre de vin blanc, de la raclure de corne de cerf, du corail blanc et de la farine de riz, autant de l'un que de l'autre; on broiera le tout dans un mortier, bien menu, on le fera tremper ensuite dans de l'eau distillée d'une semblable quantité d'amandes, de limaces de vigne ou de jardin, et de fleurs de bouillon-blanc, après cela on y mêlera autant de miel blanc, et l'on broiera encore le tout ensemble. Cette composition doit être conservée dans un vase d'argent ou de verre, et l'on s'en servira pour se frotter le visage et les mains[1]... » Voilà, convenez-en, une singulière pharmacopée.

Fièvre. Quelques personnes croient encore se guérir de la fièvre en buvant de l'eau bénite la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte. En Flandre, on croyait autrefois que ceux qui sont nés un vendredi ont reçu de Dieu le pouvoir de guérir la fièvre [2].

Figuier (M. Louis), auteur d'études curieuses sur le merveilleux dans les temps modernes. Trop sceptique.

Figures du diable. Le diable change souvent de formes, selon le témoignage de quantité de sorcières. Marie d'Aguerre confessa qu'il sortait en figure de bouc d'une cruche placée au milieu du sabbat. Françoise Secrétain déclara qu'il avait la mine d'un grand cadavre. D'autres sorcières ont dit qu'il se faisait voir sous les



Une des figures du diable.

traits d'un tronc d'arbre, sans bras et sans pieds, assis dans une chaire, ayant cependant quelque forme de visage humain. Mais plus généralement c'est un bouc ayant deux cornes par devant et deux par derrière. Lorsqu'il n'a que trois cornes, on voit une espèce de lumière dans celle du milieu, laquelle sert à allumer les bougies noires du sabbat. Il a encore une manière de bonnet ou chapeau au-dessus des cornes. Il s'est montré aussi en squelette.

On a prétendu que le diable se présente souvent sous l'accoutrement d'un homme qui ne veut pas se laisser voir clairement, et qui a le visage rouge de feu [3]. D'autres disent qu'il a

1 *Secrets d'Albert le Grand*, p. 167.

2 Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, p. 157.

3 Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 70.

deux visages à la tête, comme Janus. Delancre rapporte que, dans les procédures de la Tournelle, on l'a représenté en grand levrier noir, et parfois ressemblant à un bœuf d'airain couché à terre. Il prend encore la forme d'un dragon, ou bien c'est un gueux qui porte les livrées de la misère, dit Leloyer. D'autres fois il abuse de la figure des prophètes; et, du temps de Théodose, il prit celle de Moïse pour noyer les Juifs de Candie, qui comptaient, selon ses promesses, traverser la mer à pied sec [1]. Le commentateur de Thomas Valsingham rapporte que le diable sortit du corps d'un diacre schismatique sous la figure d'un âne, et qu'un ivrogne du comté de Warwick fut longtemps poursuivi par un esprit malin déguisé en grenouille. Leloyer cite quelque part un démon qui se montra à Laon sous la figure d'une mouche ordinaire. Ces métamorphoses diverses que se donnent les démons pour se faire voir aux hommes sont multipliées à l'infini. Quand ils apparaissent avec un corps d'homme, on les reconnaît à leurs pieds de bouc ou de canard, à leurs griffes et à leurs cornes, qu'ils peuvent bien cacher en partie, mais qu'ils ne déposent jamais entièrement.

Cæsarius d'Heisterbach ajoute à ce signalement qu'en prenant la forme humaine, le diable n'a ni dos ni derrière, de sorte qu'il se garde de montrer ses talons. (*Miracul.*, lib. III.) Les Européens représentent ordinairement le diable avec un teint noir et brûlé; les nègres au contraire soutiennent que le diable a la peau blanche. Un officier français se trouvant au dix-septième siècle dans le royaume d'Ardra, en Afrique, alla faire une visite au chef des prêtres du pays. Il aperçut dans la chambre du pontife une grande poupée blanche et demanda ce qu'elle représentait. On lui répondit que c'était le diable. — Vous vous trompez, dit bonnement le Français, le diable est noir. — C'est vous qui êtes dans l'erreur, répliqua le vieux prêtre; vous ne pouvez pas savoir aussi bien que moi quelle est la couleur du diable : *je le vois tous les jours*, et je vous assure qu'il est blanc comme vous [2]. *Voy.* à leurs articles particuliers les principaux démons. *Voy.* aussi FORMES.

Fil de la Vierge. Les bonnes gens croient que ces flocons blancs cotonneux qui nagent dans l'atmosphère et descendent du ciel sont des présents que la sainte Vierge nous fait, et que c'est de sa quenouille céleste qu'elle les détache. Ils annoncent le beau temps. Le physicien Lamarck prétend que ce ne sont pas des toiles d'araignées ni d'autres insectes fileurs, mais des filaments atmosphériques qui se remarquent dans les jours qui n'ont pas offert de brouillard. Selon le résultat des observations de ce savant, le fil de la Vierge n'est qu'un résidu des brouillards dissipés, et en quelque sorte réduits et condensés par l'action des rayons solaires, « de sorte qu'il ne nous faudrait qu'une certaine suite de beaux soleils et de brouillards secs pour approvisionner nos manufactures et nous fournir un coton tout filé, beaucoup plus beau que celui que nous tirons des pays chauds [1]. »

[1] Socrate, *Hist. eccl.*, liv. VII, ch. XXVIII.
[2] *Anecdotes africaines de la côte des Esclaves*, p. 57.

Filiat-Chout-Chi, dieu des Kamtschadales, père de Touita.

Filles du diable. *Voy.* MARIAGE DU DIABLE.

Fin du monde. Hérodote a prédit que le monde durerait 10,800 ans; Dion, qu'il durerait 13,984 ans; Orphée, 120,000; Cassander, 1,800,000. Il serait peut-être mieux de croire à ces gens-là, dont les prédictions ne sont pas encore démenties, qu'à une foule de prophètes, maintenant réputés sots dans les annales astrologiques. Tels furent Aristarque, qui prédisait la débâcle générale du genre humain en l'an du monde 3384; Darétès en l'an 5552; Arnauld de Villeneuve, en l'an de Notre-Seigneur 1395; Jean Hilten, Allemand, en 1651. L'Anglais Wistons, explicateur de l'Apocalypse, qu'il voulait éclaircir par la géométrie et l'algèbre, avait conclu, après bien des supputations, que le jugement dernier aurait lieu en 1715, ou au plus tard en 1716. On nous a donné depuis bien d'autres frayeurs. Le 18 juillet 1816 devait être le dernier jour. M. de Krudener l'avait remis à 1819, M. de Libenstein à 1823, M. de Sallmard-Montfort à 1836, et d'autres prophètes, sans plus de succès, au 6 janvier 1840. Attendons; mais si nous sommes sages, tenons-nous prêts.

Non loin d'Avignonet, village qui est auprès de Villefranche en Languedoc, est *un petit monticule* situé au milieu d'une des plus fertiles plaines de l'Europe; au haut de ce monticule sont placées les pierres de Naurause, c'est-à-dire deux énormes blocs de granit qui doivent avoir été transportés là du temps des druides. Or, il faut que vous sachiez (tous les gens du pays vous le diront) que quand ces deux pierres viendront à se baiser, ce sera le signal de la fin du monde. Les vieilles gens disent que depuis un siècle elles se sont tellement rapprochées qu'un gros homme a tout au plus entre elles le passage libre, tandis qu'il y a cent ans un homme à cheval y passait sans difficulté. *Voy.* BERNARD DE THURINGE, FELGENHAVER, ÉCLIPSES, etc.

Finnes. On lit dans Albert Krantz [2] que les Finnes ou Finlandais sont sorciers, qu'ils ont le pouvoir de connaître l'avenir et les choses cachées; qu'ils tombent en extase; que, dans cet état, ils font de longs voyages sans que leur corps se déplace, et qu'à leur réveil ils racontent ce qu'ils ont vu, apportant en témoignage de la

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. III, p. 184.
[2] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, liv. IV, p. 450.

vérité une bague, un bijou que leur âme a pris en voyageant dans les pays éloignés. Delancre dit que ces sorciers du Nord vendent les vents, dans des outres, aux navigateurs, lesquels se dirigent alors comme ils veulent. Mais un jour un maladroit, qui ne savait ce que contenaient ces outres, les ayant crevées, il en sortit une si furieuse tempête que le vaisseau y périt. Olaüs Magnus rapporte que certains de ces magiciens vendaient aux navigateurs trois nœuds magiques serrés avec une courroie. En dénouant le premier de ces nœuds, on avait des vents doux et favorables; le second en élevait de plus véhéments; le troisième excitait les plus furieux ouragans.

Finskgalden, espèce de magie en usage chez les Islandais; elle a été apportée en Islande par un magicien du pays, qui avait fait à ce dessein un voyage en Laponie. Elle consiste à maîtriser un esprit, qui suit le sorcier sous la forme d'un ver ou d'une mouche, et lui fait opérer des merveilles.

Fioravanti (Léonard), médecin, chirurgien et alchimiste du seizième siècle. On remarque parmi ses ouvrages, qui sont nombreux, le *Résumé des secrets qui regardent la médecine, la chirurgie et l'alchimie* [1]. Venise, 1571, in-8°, 1666; Turin, 1580.

Fiorina. *Voy.* Florine.

Fischer (Gertrude). M. l'abbé David, du diocèse de Liége, a conté l'histoire de cette fille, à la suite d'un récit très-remarquable intitulé le *Million de l'usurière :* « L'histoire d'une personne nommée Gertrude, fille de Fischer, bourgeois de Lubus, qui vivait au seizième siècle, prouve que l'amour de l'argent nous dispose quelquefois à recevoir les influences du démon. Gertrude n'avait qu'à prendre quelqu'un par son habit, ou par sa manche, ou par sa barbe, pour être sûre d'attraper toujours de l'argent; puis elle le mettait aussitôt dans sa bouche, le mâchait et l'avalait, si on ne l'en empêchait. Plusieurs habitants de sa ville natale ont conservé longtemps des pièces de monnaie qui leur étaient venues d'elle. Son contemporain, le trop fameux docteur Martin Luther, fut consulté sur l'état de Gertrude. Il conseilla de la conduire au sermon et de prier Dieu pour elle. Les pasteurs protestants n'ayant rien pu pour la soulager, le père de Gertrude Fischer s'adressa à un prêtre catholique, qui reconnut en elle une véritable possession du démon de l'avarice, et la délivra par l'exorcisme. Gertrude servit, après sa guérison, comme domestique dans une maison où l'on n'eut qu'à se louer de sa conduite.

» Voici comment Gertrude avait été séduite par le démon. Elle était tourmentée du désir de posséder de l'or et de l'argent. Une nuit elle entend pendant son sommeil une voix qui lui

[1] *Compendio dei secreti,* etc.

dit : — De grandes richesses te seront données; lève-toi. Gertrude obéit et voit devant elle un homme qui lui dit : — Si tu veux être mon esclave, tu posséderas tous mes trésors qui sont dans la terre. Elle avait eu l'imprudence de répondre, poussée par l'avarice : — Qui que tu sois, tu es mon maître. — Tout à coup l'apparition avait pris une forme terrible, et Gertrude était possédée. L'histoire de cette fille offre des circonstances bizarres qu'il est inutile de raconter [1]. Qu'on sache seulement qu'avant que le démon, chassé de son corps par les prières de l'Église, l'eût définitivement quittée, elle exerçait sur les métaux une attraction inimaginable. Gardons-nous donc de l'avarice, qui, corroborée par des influences sataniques, peut nous attirer le même sort. »

Flade, recteur de l'université de Trèves, grand ennemi des sorciers, en fit brûler plusieurs; après quoi, reconnu sorcier lui-même et vendu aux démons que ses cruautés servaient, il fut brûlé publiquement lui-même dans sa ville, en l'an 1586. Temps et pays de réforme!

Flaga, fée malfaisante des Scandinaves. Quel-



ques-uns disent que ce n'était qu'une magicienne qui avait un aigle pour monture.

Flambeaux. Trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un présage de mort. Ayez donc soin d'en avoir deux ou quatre.

Flamel (Nicolas), célébrité du quatorzième siècle. On ne sait précisément ni la date ni le lieu de sa naissance, que l'on suppose avoir eu lieu à Paris ou à Pontoise. Il fut écrivain public aux charniers des Innocents, poëte, peintre, architecte. De pauvre qu'il était, il devint extrêmement riche, et on attribua sa fortune au bonheur qu'il avait eu de trouver la pierre philosophale. Les uns disent qu'elle lui fut révélée par un esprit dont on ne déclare pas l'espèce;

[1] Görres, dans sa *Mystique*, en rapporte quelques-unes, t. V, p. 284.

les autres qu'il la dut à une certaine prière cabalistique que plusieurs curieux ont récitée sans profit, et qu'il parvint à changer le cuivre en or.

Dans un livre que M. Aug. Vallet, de l'École des chartes, a analysé, Flamel conte qu'il trouva, à force d'aides et d'application, le secret du grand œuvre. Il devint riche à cinq millions, qui en valaient plus de cinquante d'aujourd'hui. Mais ce ne sont là que des fables. L'abbé Vilain a démontré que Flamel était un simple bourgeois qui devint riche par le travail opiniâtre, et qui fit de bonnes œuvres. Toutefois bien des amateurs voient encore en lui le plus habile des philosophes hermétiques ; et il se trouve des gens, même de nos jours, qui croient que, grâce à la pierre philosophale, qui est aussi l'élixir de vie, Nicolas Flamel n'est pas mort.

Voici toutefois sa légende : « Une nuit, dit-on, pendant son sommeil, un ange lui apparut, tenant un livre assez remarquable, couvert de cuivre bien ouvragé, *les feuilles d'écorce déliée, gravées d'une très-grande industrie,* et écrites avec une pointe de fer. Une inscription en grosses lettres dorées contenait une dédicace *faite à la gent des Juifs,* par *Abraham le Juif,* prince, prêtre, astrologue et philosophe. — Flamel, dit l'ange, vois ce livre auquel tu ne comprends rien : pour bien d'autres que toi il resterait inintelligible; mais tu y verras un jour ce que tout autre n'y pourrait voir.—A ces mots Flamel tend les mains pour saisir ce présent précieux; mais l'ange et le livre disparaissent, et il voit des flots d'or rouler sur leur trace. Il se réveilla; et le songe tarda si longtemps à s'accomplir, que son imagination s'était beaucoup refroidie, lorsqu'un jour, dans un livre qu'il venait d'acheter en bouquinant, il reconnut l'inscription du même livre qu'il avait vu en songe, la même couverture, la même dédicace et le même nom d'auteur. Ce livre avait pour objet la transmutation métallique, et les feuillets étaient au nombre de vingt et un, qui font la mystérieuse combinaison cabalistique de trois fois sept. Nicolas se mit à étudier; et, ne pouvant comprendre les figures, il fit un vœu, disent les conteurs hermétiques, pour posséder l'interprétation d'icelles, qu'il n'obtint pourtant que d'un rabbin. Le pèlerinage à Saint-Jacques, qui était son vœu, eut lieu aussitôt; Flamel en revint tout à fait illuminé. Et voici, selon les mêmes conteurs, la prière qu'il avait faite pour obtenir l'intelligence : — « Dieu tout-puissant, éternel, père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits, j'implore votre miséricorde infinie; laissez-moi connaître votre éternelle sagesse; c'est elle qui environne votre trône, qui a créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel, votre sanctuaire, et du trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi; car c'est elle qui est la maîtresse de tous les arts célestes et occultes, qui possède la science et l'intelligence de toutes choses. Faites qu'elle m'accompagne dans toutes mes œuvres; que par son esprit j'aie la véritable intelligence; que je procède infailliblement dans l'art noble auquel je me suis consacré, dans la recherche de la miraculeuse pierre des sages que vous avez cachée au monde, mais que vous avez coutume au moins de découvrir à vos élus; que ce grand œuvre que j'ai à faire ici-bas je le commence, je le poursuive et je l'achève heureusement; que, content, j'en jouisse à toujours. Je vous le demande par Jésus-Christ, la pierre céleste, angulaire, miraculeuse et fondée de toute éternité, qui commande et règne avec vous [1], etc. »

Cette prière eut tout son effet, puisque Flamel convertit d'abord du mercure en argent, et bientôt du cuivre en or. Il ne se vit pas plutôt en possession de la pierre philosophale qu'il voulut que des monuments publics attestassent sa piété et sa prospérité. Il n'oublia pas aussi de faire mettre partout ses statues et son image, sculptées, accompagnées d'un écusson où une main tenait une écritoire en forme d'armoirie. Il fit graver, de plus, le portrait de sa femme, Pernelle, qui l'accompagna dans ses travaux alchimiques.

Flamel fut enterré dans l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, à Paris. Après sa mort, plusieurs personnes se sont imaginé que toutes les sculptures allégoriques de cette église étaient autant de symboles cabalistiques qui renfermaient un sens qu'on pouvait mettre à profit. Sa maison, vieille rue de Marivaux, n° 16, passa dans leur imagination pour un lieu où l'on devait trouver des trésors enfouis : un ami du défunt s'engagea, dans cet espoir, à la restaurer gratis; il brisa tout et ne trouva rien.

D'autres ont prétendu que Flamel n'était pas mort, et qu'il avait encore mille ans à vivre : il pourrait même vivre plus, en vertu du baume universel qu'il avait découvert. Quoi qu'il en soit, le voyageur Paul Lucas affirme, dans une de ses relations, avoir parlé à un derviche ou moine turc, qui avait rencontré Nicolas Flamel et sa femme s'embarquant pour les Indes.

On ne s'est pas contenté de faire de Flamel un adepte, on en a fait un auteur. En 1561, cent quarante-trois ans après sa mort, Jacques Gohorry publia, in-18, sous le titre de *Transformation métallique,* trois traités en rhythme française : la *Fontaine des amoureux des sciences ;* les *Remontrances de nature à l'alchimiste errant,* avec la réponse, par Jean de Meung, et le *Sommaire philosophique* attribué à Nicolas Flamel. On met aussi sur son compte le *Désir désiré, ou Trésor de philosophie*, autrement le *Livre des six paroles,* qui se trouve avec le *Traité du soufre,* du

[1] *Hydrolicus sophicus seu aquarium sapient.* Bibl. chim. de Manget, t. II, p. 557.

Cosmopolite, et l'œuvre royale de Charles VI, Paris, 1618, 1629, in-8°. On le fait encore auteur du *Grand éclaircissement de la pierre philosophale pour la transmutation de tous métaux,* in-8°, Paris, 1628. L'éditeur promettait la *Joie parfaite de moi, Nicolas Flamel, et de Pernelle, ma femme,* ce qui n'a point paru. On a donné enfin la *Musique chimique,* opuscule très-rare, et d'autres fatras qu'on ne recherche plus.

Au résumé, Flamel était un homme laborieux qui sut acquérir de la fortune en travaillant avec les juifs, et comme il en fit mystère, on l'attribua à des moyens merveilleux. L'abbé de Villars métamorphose Flamel, dans le *Comte de Gabalis,* en un chirurgien qui commerçait avec les esprits élémentaires. On a débité sur lui mille contes singuliers ; et de nos jours un chercheur de dupes, ou peut-être un plaisant, répandit en mai 1818, dans les cafés de Paris, une espèce d'avertissement où il déclarait qu'il était le fameux Nicolas Flamel qui recherchait la pierre philosophale au coin de la rue Marivaux, à Paris, il y a plus de quatre cents ans ; qu'il avait voyagé dans tous les pays du monde, et qu'il prolongeait sa carrière depuis quatre siècles par le moyen de l'*élixir de vie* qu'il avait le bonheur de posséder. Quatre siècles de recherches l'avaient rendu, disait-il, très-savant et le plus savant des alchimistes. Il faisait de l'or à volonté. Les curieux pouvaient se présenter chez lui, rue de Cléry, n° 22, et y prendre une inscription qui coûtait *trois cent mille francs,* moyennant quoi ils seraient initiés aux secrets du maître, et se feraient sans peine *un million huit cent mille francs de rente.*

Flaque (Louis-Eugène), sorcier jugé à Amiens en 1825. On l'accusa d'escroqueries à l'aide d'opérations magiques et cabalistiques, de complicité avec Boury, teinturier, logé rue des Hautes-Cornes, audit Amiens, et encore avec François Russe, laboureur de Conti. — Au mois de mars 1825, la cour royale d'Amiens confirma un jugement par lequel il appert que les trois individus susnommés ont, par des manœuvres frauduleuses, persuadé à des particuliers l'existence d'un pouvoir mystérieux surnaturel; sur quoi, et pour en user, l'un de ces crédules particuliers remit à Boury la somme de cent quatre-vingt-douze francs; Boury présenta le consultant à un individu déguisé en démon, dans le bois de Naours. Le démon promit au particulier huit cent mille francs, qui n'arrivèrent jamais. Boury, Flaque et Russe n'en gardèrent pas moins les cent quatre-vingt-douze francs; mais le bailleur les poursuivit. Boury fut condamné à quinze mois de prison, Flaque et Russe à une année, à l'amende de cinquante francs, et au remboursement des frais, etc.

Voici ce qu'on apprit dans les débats. Boury exerçait l'état de chirurgien dans la commune de Mirvaux; n'étant pas toujours heureux dans ses cures, il persuadait à ses malades que l'on avait jeté un sort sur eux ; il leur conseillait de chercher un devin plus savant que lui; cependant il se faisait payer et se retirait. Ces escroqueries n'étaient que le prélude de facéties plus graves. En 1820, le charron Louis Pâque, ayant besoin d'argent, se rendit à Amiens; là il en emprunta à un menuisier. Boury, qui sut la chose, dit qu'il procurerait de l'argent à meilleur compte, moyennant quelques avances. Le charron alla le trouver; Boury lui déclara que le meilleur moyen d'avoir des fonds était de se vendre au diable; et voyant que Pâque ne reculait pas à une telle proposition, il lui demanda deux cents francs pour assembler le conseil infernal; Louis Pâque les donna. Boury s'arrangea de façon à toucher ainsi pour frais préliminaires sept à huit mille francs. Enfin il fut convenu qu'en donnant encore quatre louis, Pâque obtiendrait cent mille francs; malheureusement il s'était fort dépouillé; il n'en put donner que deux. Il partit néanmoins avec Boury, Flaque, le chef sorcier, et un sieur de Noyencourt, pour le bois de Saint-Gervais. Boury tira d'une de ses poches un papier écrit qu'il fit tenir aux assistants, chacun par un coin. Il était minuit. Flaque fit aussitôt trois conjurations. Le diable ne parut pas. Noyencourt et Boury dirent alors que le diable était occupé ce jour-là; on prit un autre rendez-vous au bois de Naours. Pâque à cet autre rendez-vous mena sa fille avec lui; pauvre fille! Mais Boury lui avait dit qu'il fallait que son premier-né assistât à l'opération. Flaque et Boury appelèrent le diable en latin. Le diable enfin parut. Il avait une redingote *rouge-bleuâtre,* un chapeau galonné. Il portait un sabre. Sa taille était d'environ cinq pieds six pouces. Le nom de ce démon était Robert, et celui du valet qui l'accompagnait Saday. Boury dit au diable : — Voici un homme que je te présente; il désire avoir quatre cent mille francs pour quatre louis, peux-tu les lui donner? — Le diable répondit : — Il les aura. — Pâque lui présenta l'argent; et le diable lui fit faire le tour du bois en quarante-cinq minutes, avec Boury et Flaque, avant de bailler les quatre cent mille francs. L'un des sorciers perdit même un de ses souliers dans la course. Pâque, à son détour, aperçut une table et des chandelles dessus; il poussa un cri : — Tais-toi, lui dit Flaque, ton cri a tout perdu; l'affaire est manquée. — Le stupide charron s'enfuit à travers le bois; puis reprenant courage, il revint devant le diable, qui lui dit : — Scélérat, tu as traversé le bois au lieu d'en faire le tour. Retire-toi sans te retourner, ou je te tords le cou...

Mais ce n'était pas fini. Une autre opération eut encore lieu dans le même bois; quand Pâque cette fois demanda l'argent, le diable lui dit : — Adresse-toi au bureau. — C'était un buisson...

Comme il n'y avait rien dans ce buisson, le démon promit que la somme se trouverait le lendemain dans la cave même du charron; Pâque s'y rendit le lendemain, avec sa femme et celle du bonhomme qui avait donné les cent quatre-vingt-douze francs pour la première affaire. Mais néant encore; et pour surcroît, Boury, qu'ils prenaient à partie, les menaça de se plaindre au procureur du roi... Pâque reconnut qu'il était trompé, et se retira avec son argent perdu... Nous sommes cependant dans le dix-neuvième siècle, et nous avons les lumières du dix-huitième!...

Flauros, grand général aux enfers. Il se fait voir sous la figure d'un terrible léopard. Lorsqu'il prend la forme humaine, il porte un visage



affreux, avec des yeux enflammés. Il connaît le passé, le présent et l'avenir, soulève tous les démons ou esprits contre ses ennemis les exorcistes, et commande vingt légions[1].

Flavia-Veneria-Bessa, femme qui fit bâtir une chapelle en l'honneur des anciens monarques de l'enfer, Pluton et Proserpine, par suite d'un avertissement qu'elle avait eu en songe[2].

Flavin, auteur d'un ouvrage intitulé *l'État des âmes trépassées*, in-8°, Paris, 1579.

Flaxbinder. Le professeur Hanov, bibliothécaire à Dantzig, après avoir combattu les apparitions et les erreurs des différents peuples touchant les revenants et les spectres, raconte toutefois le fait suivant:

« Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de Curiis*, passa les années de sa jeunesse dans l'intempérance et la débauche. Un soir, tandis qu'il se plongeait dans l'ivresse des plus sales plaisirs, sa mère vit un spectre qui ressemblait si fort, par la figure et la contenance, à son fils qu'elle le prit pour lui-même.

[1] Wierus, *De præstigiis dæmon.*, p. 929.

[2] Leloyer, *Hist. des spectres ou apparitions*, t. IV, p. 439.

Ce spectre était assis près d'un bureau couvert de livres, et paraissait profondément occupé à méditer et à lire tour à tour. Persuadée qu'elle voyait son fils, et agréablement surprise, elle se livrait à la joie que lui donnait ce changement inattendu, lorsqu'elle entendit dans la rue la voix de ce même Flaxbinder, qui lui semblait être dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée. On le serait à moins. Cependant ayant observé que celui qui jouait le rôle de son fils ne parlait pas, qu'il avait l'air sombre, hagard et taciturne, elle conclut que ce devait être un spectre; et, cette conséquence redoublant sa terreur, elle se hâta de faire ouvrir la porte au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche; le spectre ne se dérange pas. Flaxbinder, pétrifié à ce spectacle, forme, en tremblant, la résolution de s'éloigner du vice, de renoncer à ses désordres, d'étudier enfin et d'imiter le fantôme. A peine a-t-il conçu ce louable dessein que le spectre sourit d'une manière un peu farouche, comme font les savants, ferme les livres et s'envole... »

Flèches. Voici une divination qui se pratique chez les Turcs par le moyen des flèches. S'ils doivent aller à la guerre, entreprendre un voyage, ou acheter quelque marchandise, ils prennent quatre flèches qu'ils dressent en pointe l'une contre l'autre, et qu'ils font tenir par deux personnes, c'est-à-dire par quatre mains; puis ils mettent sur un coussin une épée nue devant eux, et lisent un certain chapitre du Koran. Alors les flèches se battent durant quelque temps, et enfin les unes montent sur les autres. Si, par exemple, les victorieuses ont été nommées chrétiennes (car dans les divinations relatives à la guerre ils appellent deux de ces flèches les Turcs, et donnent aux deux autres le nom de leur ennemi), c'est signe que les chrétiens vaincront; si autrement, c'est une marque du contraire[1].... *Voy.* Bélomancie.

Fleurs. On a eu aussi des idées mystérieuses sur les fleurs. On donnait des vertus à leurs pétales, surtout quand ils sont au nombre de cinq. On croyait guérir la fièvre quotidienne avec un pétale, la fièvre tierce avec trois, la fièvre quarte avec quatre.

Flins. Les anciens Vandales adoraient sous ce nom une grosse pierre qui représentait la Mort couverte d'un long drap, tenant un bâton à la main et portant une peau de lion sur les épaules. Ces peuples croyaient que cette divinité, lorsqu'elle était de bonne humeur, pouvait les ressusciter après leur trépas.

Florent de Villiers. *Voy.* Villiers.

Florimond de Rémond, conseiller au parlement de Bordeaux, mort en 1602. Il s'était jeté dans la réforme de Calvin. Les révélations d'une possédée qu'il vit exorciser le firent rentrer dans

[1] Lebrun, *Histoire des pratiques superstitieuses*, t. II, p. 405.

l'Église. Il a écrit sur l'Antechrist et sur les hérésies, et ses ouvrages présentent de précieuses recherches. Mais les protestants qu'il avait désertés se sont efforcés de l'amoindrir.

Florine, Fiorina et Florinde, nom d'un démon familier qui, au rapport de Pic de la Mirandole, fréquenta longtemps un sorcier nommé Pinet.

Floron, démon familier de Cecco d'Ascoli. Il est de l'ordre des chérubins damnés.

Flotilde. Ce personnage est inconnu; mais ses *Visions* ont été conservées. On les trouve dans le Recueil de Duchesne[1].

Flots. Cambry parle d'un genre de divination assez curieux, qui se pratique dans les environs de Plougasnou : des devins interprètent les mouvements de la mer, les flots mourants sur la plage, et prédisent l'avenir d'après cette inspection[2].

Fluide. « Cette force souveraine, et simple ou composée, que le vulgaire nomme fluidique, elle est nommée; donc elle existe, cette force! elle fonctionne; elle est connue de toute antiquité. Verrons-nous se former et naître d'elle, — on nous le dit, — le lien qui noue le magnétisme à la magie, l'âme au corps, notre personne à d'autres esprits que le nôtre, nos âmes et ces esprits enfin aux êtres divers de la création, avec lesquels je ne sais quelle nécessité de nature les oblige à communiquer[3]? » Des hommes sérieux pensent que le fluide nerveux est l'agent qui met les hommes en communication avec les esprits. *Voy.* Magnétisme, Panthéisme, Esprits frappeurs, Spiritisme, etc.

Fo ou **Foé**, l'un des principaux dieux des Chinois. Il naquit dans les Indes, environ mille ans avant notre ère. Sa mère, étant enceinte de lui, songea qu'elle avalait un éléphant blanc, conte qui peut-être a donné lieu aux honneurs que les rois indiens rendent aux éléphants de cette couleur. Il finit ses jours à soixante-dix-neuf ans. Les bonzes assurent qu'il est né huit mille fois, et qu'il a passé successivement dans le corps d'un grand nombre d'animaux avant de s'élever à la divinité. Aussi est-il représenté dans les pagodes sous la forme d'un dragon, d'un éléphant, d'un singe, etc. Ses sectateurs l'adorent comme le législateur du genre humain.

Focalor, général aux enfers. Il se montre sous les traits d'un homme ayant des ailes de griffon. Sous cette forme il tue les bourgeois et les jette dans les flots. Il commande à la mer, aux vents, et renverse les vaisseaux de guerre. Il espère rentrer au ciel dans mille ans; mais il se trompe. Il commande à trente légions, et obéit en rechignant à l'exorciste[4].

[1] *Flotildæ visiones, in t. II Script. Hist franc.*, And. Duchesne, 1836.
[2] *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 195.
[3] M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, *La magie au dix-neuvième siècle,* p. 199.
[4] Wierus, *De præstigiis dæm.*, p. 926.

Foi. Un ministre suisse de la secte des dissidents méthodistes, persuadé que tout est possible à la foi et à l'esprit de Dieu, deux grâces qu'il se flattait vaniteusement de posséder, se vanta en 1832 qu'il marcherait sur le lac de Constance. Le résultat de cette épreuve insensée a été ce qu'on pouvait prévoir, sans que cette étrange confiance ait pu s'ébranler dans le cœur de celui qui s'y livrait. Il en tira la conséquence que sa foi était trop faible, que son cœur n'avait pas assez ressenti l'efficacité de l'esprit de Dieu; et il remit à l'année suivante de recommencer sa tentative. Cette seconde épreuve faite en 1833 s'est terminée comme la première. Le ministre a pris un bain[1]; et il a pu apprendre là 1° que la foi vraie ne s'amuse pas à tenter Dieu; 2° qu'il ne se fait pas de miracles dans les branches séparées de l'Église. *Voy.* Raison.

Folgar, fête des nègres du Sénégal, avec les âmes de leurs parents. *Voy.* Lézards.

Folie. *Voy.* Possession.

Follet. *Voy.* Feux follets, Lutins, Farfadets, etc.

Fong-Chwi, opération mystérieuse qui se pratique en Chine dans la disposition des édifices, et surtout des tombeaux. Si quelqu'un bâtit par hasard dans une position contraire à ses voisins, et qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'un autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines qui durent aussi longtemps que l'édifice. Le remède consiste à placer dans une chambre un dragon ou quelque autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, et qui repousse ainsi toutes les influences qu'on en peut appréhender. Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger ne manquent pas chaque jour de visiter plusieurs fois le magot chargé de veiller à leur défense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'esprit qui le gouverne, et qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin.

Fong-Onhang, oiseau fabuleux auquel les Chinois attribuent à peu près les mêmes propriétés qu'au phénix. Les femmes se parent d'une figure de cet oiseau, qu'elles portent en or, en argent ou en cuivre, suivant leurs richesses et leurs qualités.

Fonséca (le P. Pierre de). Dans sa métaphysique estimée il établit que les âmes des saints, qui reviennent en ce monde, peuvent prendre un corps et le rendre visible.

Fontaines. On prétend encore dans la Bretagne que les fontaines bouillonnent quand le prêtre chante la préface le jour de la Sainte-Trinité[2]. *Voy.* Hydromancie. Il y avait au château de Coucy, en Picardie, une fontaine appelée *Fon-*

[1] *Le libre examen,* journal protestant. Janvier 1834.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. II, p. 15.

taine de la Mort, parce qu'elle se tarissait lorsqu'un seigneur de Coucy devait mourir.

Fontenelle. Son *Histoire des oracles* est loin d'être exacte. Elle a été réfutée par le P. Baltus. Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* sont un jeu d'esprit.

Fontenettes (Charles), auteur d'une *Dissertation sur une fille de Grenoble qui depuis quatre ans ne boit ni mange*, 1737, in-4°, prodige qu'on attribuait au diable, et dont Fontenettes explique les causes moins ténébreuses.

Foray ou **Morax.** *Voy.* MORAX.

Forcas, Forras ou **Furcas,** chevalier, grand président des enfers; il apparaît sous la forme d'un homme vigoureux, avec une longue barbe et des cheveux blancs; il est monté sur un grand



cheval et tient un dard aigu. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses; il enseigne la logique, l'esthétique, la chiromancie, la pyromancie et la rhétorique. Il rend l'homme invisible, ingénieux et beau parleur. Il fait retrouver les choses perdues; il découvre les trésors, et il a sous ses ordres vingt-neuf légions de démons[1].

Force. Milon de Crotone n'eut pas seul une force prodigieuse. Louis de Boufflers, surnommé le Fort, au quatorzième siècle, possédait une force et une agilité extraordinaires, s'il faut en croire les récits du temps. Quand il avait croisé ses deux pieds, il était impossible de le faire avancer ou reculer d'un pas. Il brisait sans peine un fer à cheval; et lorsqu'il saisissait un taureau par la queue, il l'entraînait où il voulait. Il enlevait un cheval et l'emportait sur ses épaules. On l'a vu souvent, armé de toutes pièces, sauter à cheval sans s'appuyer et sans mettre le pied dans l'étrier. Sa vitesse à la course n'était pas moins remarquable, puisqu'il dépassait le cheval d'Espagne le plus léger, dans un espace de deux cents pas. Un certain Barsabas, qui servait au commencement du dix-huitième siècle dans les armées françaises, emporta un jour, devant Louis XIV, un cheval chargé de son cavalier. Il alla trouver une autre fois un maréchal ferrant; il lui donna un fer de cheval à forger. Celui-ci s'étant un peu éloigné, Barsabas prit l'enclume et la cacha sous son manteau. Le maréchal se retourne bientôt pour battre le fer; il est tout étonné de ne plus trouver son enclume, et bien plus surpris encore de voir cet officier la remettre sans difficulté à sa place. Un Gascon, que Barsabas avait offensé dans une compagnie, lui proposa un duel : — Très-volontiers, lui répondit Barsabas; touchez là. — Il prit la main du Gascon, et la lui serra si fort que tous les doigts en furent écrasés. Il le mit ainsi hors d'état de se battre. Le maréchal de Saxe était de même calibre. — Dans les anciens jours, on regardait comme favorisés par le diable les gens doués d'une force extraordinaire.

[1] Wierus, *De præstigiis,* p. 921.

Forêts. Les forêts sombres sont des lieux où, comme dit Leloyer[1], les diables se mêlent avec les sorciers. Ces diables y font leurs orgies commodément sous la feuillée, et il n'y a pas de lieux où ils se rendent plus volontiers visibles.

Formes du diable. « Le démon, quand il veut approcher de l'homme, prend diverses for-



mes, à l'exception de celles de l'agneau et de la colombe que Dieu semble lui avoir interdites. Il prend souvent la forme du bouc. S'il veut se



rendre familier, il prend celle d'un chat ou d'un chien; celle d'un cheval, s'il veut emporter quelqu'un; celle d'une souris ou d'une fouine, s'il faut passer par un lieu étroit; celle d'un bour-

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions,* ch. IV, p. 344.

don, s'il veut empêcher de parler; celles d'un loup, d'un vautour, d'un renard, d'un hibou, d'une araignée, d'un dragon, s'il prétend effrayer. Quelquefois il prend une tête d'homme sur un corps de bête. Les coqs alors le devinent et s'en effrayent. Sil paraît en homme, la contrefaçon ne peut jamais être parfaite; il est donc toujours sale, puant, laid; son nez est incorrect; ses yeux sont enfoncés, ses mains et ses pieds ont des griffes; il boite d'une jambe quand il ne boite pas des deux. Sa voix semble sortir d'une pierre creuse ou d'un tonneau[1]... »



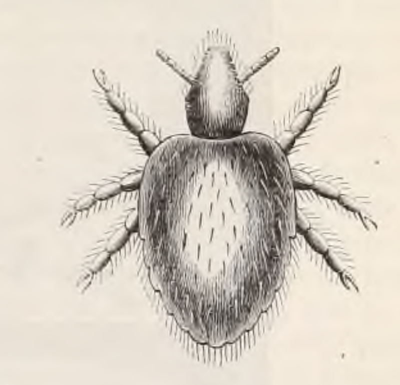
M. Didron, en tête de sa curieuse Histoire du diable (*Histoire archéologique*), fait remarquer que « dans l'Inde le diable, avec ses formes mons-



trueuses, ne se compose que de membres confus d'animaux féroces ou perfides; il a généra-



lement plusieurs têtes et plusieurs bras. En Occident, le diable a le plus souvent la forme humaine, mais laide et repoussante. » Le savant archéologue induit de l'Apocalypse que le chef des démons est Satan; il est représenté par saint Jean avec sept têtes, dix cornes, sept couronnes et une queue immense. Il a deux lieutenants : l'un, qui règne sur les mers, a pareillement sept têtes, dix cornes et dix couronnes, trois de plus



que le maître, avec un corps de léopard, des pieds d'ours et une queue de lion; l'autre, qui règne sur la terre, est une bête à deux cornes qui n'a que le nom de la Bête. Les démons subalternes ont d'autres formes de bêtes monstrueuses. *Voy.* FIGURES.

Fornéus, marquis infernal, semblable à un monstre marin. Il instruit l'homme dans les plus hautes affaires, fait du bien à ses amis et du mal à ses ennemis; il a sous son pouvoir vingt-neuf légions de Trônes et d'Anges[2].

Forras. *Voy.* FORCAS.

Fortes-épaules. Le peuple de Dijon croit à l'existence d'une espèce de lutin de ce nom qui porte des fardeaux, et qui rappelle le Forte-échine de madame d'Aulnoy, dans le conte du *Chevalier Fortuné.*

[1] Görres, *Mystique,* liv. VII, ch. XXVI.
[2] Wierus, *De præstigiis.*

Fosite. Saint Willibrord, au septième siècle, apôtre des Frisons, jeté par une tempête dans une petite île des côtes de la Frise, l'île d'Alemand, appelée alors Fositeland[1], vit avec douleur que ces pauvres peuples adoraient là le démon Fosite, qui donnait son nom au pays. Il y recevait un culte étendu. On regardait comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, et parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le saint voulut détromper ces peuples, aveuglés d'une superstition si grossière. Il fit tuer quelques animaux que lui et ses compagnons mangèrent; et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Église. Les insulaires s'attendaient à voir les saints punis de mort; mais ils durent reconnaître que leur dieu Fosite ne pouvait rien contre eux. Le roi frison, Radbod, furieux de l'audace des missionnaires, ordonna de tirer au sort trois jours de suite et trois fois chaque jour, déclarant qu'il ferait périr celui sur qui le sort tomberait. Il tomba sur un compagnon du saint, qui fut sacrifié à la superstition, et mourut martyr de la vérité. Mais il ne tomba jamais sur saint Willibrord.

Fossiles. Ce qu'on a découvert des fossiles, dans ce premier feuillet de la géologie, que nous n'avons encore tourné qu'à demi, est venu démolir toutes les tours de Babel que dressaient les philosophes du dernier siècle. Et Cuvier, qui n'est pas allé loin, a déjà fait voir aux pauvres têtes étroites, qui n'ont pas place pour loger un peu de foi, que Moïse ne pouvait pas être attaqué. — Attendons.



Fossoyeur des catacombes.

Fossoyeur. Dans beaucoup de villages peu avancés, les bonnes gens ont une certaine peur

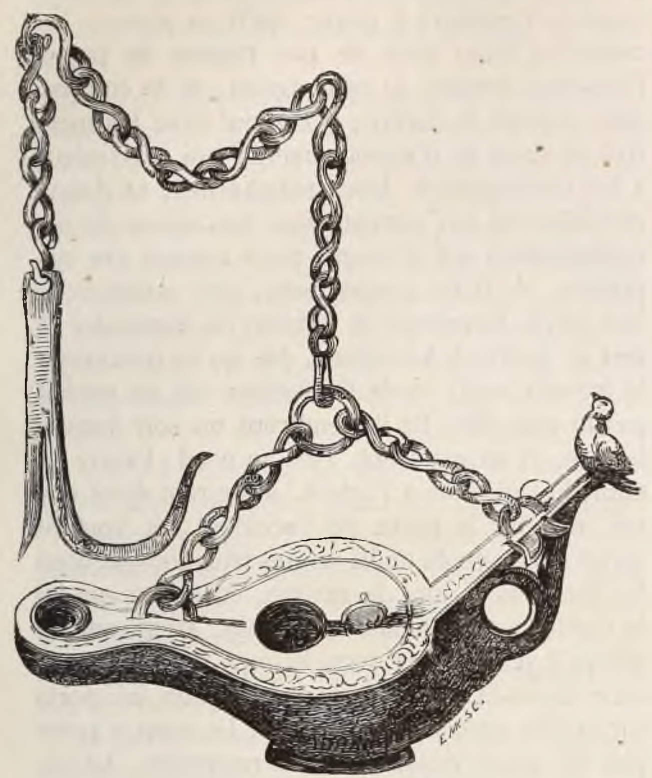


du fossoyeur; on le croit en communication avec les morts; et on n'ose pas trop l'aller visiter la nuit; les âmes des corps qu'il a mis en terre pourraient vaguer autour de sa demeure. — On oublie trop que la fonction de fossoyeur doit être entourée, quand elle est dignement remplie, de respect et non de crainte, et que dans les catacombes elle était un des ordres mineurs établis par l'Église. Les fossoyeurs préparaient les tombes; ils prenaient soin des vases où l'on recueillait le sang des martyrs, et des lampes qui éclairaient les saintes funérailles.

Foudre. L'empereur Auguste gardait soigneusement une peau de veau marin pour se mettre à l'abri de la foudre. — Tibère portait dans la même vue une couronne de laurier. — Quand la foudre partait de l'orient, et que, n'ayant fait qu'effleurer quelqu'un, elle retournait du même

[1] Land, dans l'idiome neerlandais, veut dire *pays*.

côté, c'était le signe d'un bonheur parfait. Les Grecs modernes chassent les chiens et les chats quand il tonne, parce que leur présence est censée attirer la foudre sur les maisons.



Lampe éclairant les funérailles.

Fougère. « Personne n'ignore les mauvaises et diaboliques façons dont on se sert pour cueillir la fougère aux maléfices. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, après un jeûne de quarante jours, plusieurs sorciers, conduits par Satan, recueillent pendant cette nuit la graine de cette herbe, qui n'a ni tige, ni fleur, ni semence, et qui renaît de la même racine; qui plus est, le malin se joue de ces misérables sorciers en leur apparaissant cette nuit-là, au milieu des tempêtes, sous quelques formes monstrueuses, pour les épouvanter davantage. Ils croient s'en défendre par leurs exorcismes, par les cercles et caractères qu'ils font sur la terre autour d'eux; ensuite ils mettent une nappe neuve de fin lin ou de chanvre sous la fougère qu'ils croient voir fleurir en une heure, pour en recevoir la graine. Ils la plient dans un taffetas ou dans un parchemin vierge, et la gardent soigneusement pour deviner les songes et faire paraître les esprits. Le démon, par ses malices et menteries, leur persuade que cette semence n'est pas seulement propre à deviner, et que si on met de l'or ou de l'argent dans la bourse où l'on doit garder la semence de fougère, le nombre en sera doublé le jour suivant. Si l'événement n'a pas lieu, les magiciens vous accuseront de mauvaise foi, ou ils diront que vous avez commis quelque crime, tant nous nous laissons aller à ces abominables impostures de Satan [1]. » Des sorciers anglais prétendaient avoir un secret par lequel, au moyen de la graine de fougère, ils se rendaient invisibles.

[1] Delancre, *Tab. de l'Inconstance des démons,* etc., p. 151.

Foulques. Au temps de la guerre des Albigeois, vivait un méchant comte Foulques, lequel avait la coutume détestable de jurer et maugréer. Un jour qu'étant à cheval, il blasphémait furieusemant, il fut jeté à bas de sa monture et ne se releva point. On pensa qu'il avait été assommé par le diable, son grand ami.

Fourberies. *Voy.* Sorciers, Sabbat, etc. — *Voy.* aussi les divers imposteurs.

Fourmis. Les Thessaliens honoraient ces animaux, dont ils croyaient tirer leur origine. Les Grecs étaient si sottement vains qu'ils aimaient mieux descendre des fourmis de la forêt d'Égine, que de reconnaître qu'ils étaient des colonies de peuples étrangers. — La fourmi était un attribut de Cérès; elle fournissait matière aux observations des augures.

Fourner (Catherine). *Voy.* Possédées de Flandre.

Fous. On sait le respect superstitieux que les musulmans ont pour les fous. Ils les croient des saints. *Voy.* Possession.

Francs-maçons. Les francs-maçons font remonter leur origine jusqu'au temps de Salomon et l'entourent de contes merveilleux. C'est un ordre qui paraît avoir pris naissance en Angleterre, et qui avait pour but dans le principe la construction des églises. Maintenant ce goût de maçonnerie est purement allégorique, et il a bien changé de destination : former le cœur, régler l'esprit, rappeler le bon ordre, voilà, disent les maçons, ce qu'on entend par le *compas* et l'*équerre.* Mais la vérité est que la franc-maçonnerie, comme société secrète, créée au commencement du dernier siècle par un Anglais, lord Montague, n'est autre chose que le protestantisme parvenu à l'état d'indifférence, et une sourde conspiration contre le Catholicisme. — Quand la franc-maçonnerie, qui détruit à présent, construisait, il n'y avait qu'un seul *grand maître,* qui résidait en Angleterre; aujourd'hui chaque pays a le sien. Les assemblées des maçons se nomment communément *loges.* Une loge doit être au moins composée de sept membres. Le président de la loge porte le nom de *vénérable.* Il a au-dessous de lui deux *surveillants,* qui font exécuter les règlements de l'ordre. — Dans les assemblées solennelles, chaque *frère* a un tablier de peau ou de soie blanche, dont les cordons sont blancs aussi et d'étoffe pareille à celle du tablier; les apprentis le portent tout uni, les compagnons l'entourent des couleurs de la loge, les maîtres y font broder une équerre, un compas, deux colonnes et les divers ornements de l'ordre. Les maîtres portent aussi un cordon bleu, auquel pendent une équerre et un compas. — Dans les repas, les lumières doivent être en

triangle; la table servie a trois, cinq, sept, neuf couverts et plus, suivant le nombre des convives, mais toujours en nombre impair. Tous les termes qu'on y emploie sont empruntés de l'artillerie, comme ceux qu'on emploie dans les travaux sont empruntés de l'architecture. On porte la première santé au prince à qui on obéit, la seconde au grand maître, la troisième au *vénérable* de la loge. On boit ensuite aux surveillants, aux nouveaux reçus et à tous les frères. — Le fils d'un franc-maçon est *Loufton* [1]; il peut être reçu à quatorze ans. Le fils d'un *profane* (celui qui n'est pas franc-maçon) ne peut l'être qu'à vingt et un ans. Entre plusieurs signes mystérieux qui se voient dans les loges, on remarque au milieu de l'*étoile flamboyante,* un *G,* première lettre de *God* (en anglais Dieu). — Il y a dans la maçonnerie trois principaux grades. Il faut être *apprenti* avant d'être *compagnon,* et *compagnon* avant d'être *maître.* Les maîtres n'entrent en loge qu'avec le geste de l'horreur [2], et cela en mémoire de la mort d'*Adoniram* ou *Hiram,* dont on raconte diversement l'histoire. — Cette histoire ou ce conte n'est que pour amuser les niais. On peut appeler ainsi ceux qui se parent des trois grades dont nous venons de parler, et qui ne sont pas initiés aux grands secrets réservés aux dignitaires supérieurs. — Les uns vous diront que dans ce récit il s'agit de *Hiram,* roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, et lui fut d'un grand secours pour la construction du temple. — D'autres content que ce *Hiram* était un excellent ouvrier en or, en argent et en cuivre; qu'il était fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephtali [3]; que Salomon le fit venir de Tyr pour travailler aux ornements du temple, comme on le voit au quatrième livre des Rois; qu'entre autres ouvrages, il construisit, à l'entrée du temple, deux colonnes de cuivre, qui avaient chacune dix-huit coudées de haut et quatre de diamètre; qu'il donna le nom de *Jakin* à l'une, près de laquelle on payait les apprentis, et le nom de *Booz* à l'autre, près de laquelle on payait les compagnons, etc. Mais voici l'histoire d'*Adoniram* [4] ou de *Hiram,* suivant l'opinion la plus commune chez les francs-maçons. Ils prétendent qu'elle a été puisée dans le Talmud, où on lit que le *vénérable Hiram* donna l'habit et le caractère de maçon à Salomon, qui se fit honneur de le porter.

Adoniram, que Salomon avait chargé de diriger les travaux de son temple, avait un si grand nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvait les connaître tous. Pour ne pas risquer de payer l'apprenti comme le compagnon, et le compagnon comme le maître, il convint avec les maîtres de mots et d'attouchements qui serviraient à les distinguer de leurs subalternes, et donna pareillement aux compagnons des signes de reconnaissance qui n'étaient point connus des apprentis. — Trois compagnons, peu satisfaits de leur paye, formèrent le dessein de demander le *mot de maître* à Adoniram, dès qu'ils pourraient le trouver seul, ou de l'assassiner s'il ne voulait pas le leur dire. Ils l'attendirent un soir dans le temple, et se postèrent, l'un au nord, l'autre au midi, le troisième à l'orient. Adoniram étant entré seul par la porte de l'occident, et voulant sortir par celle du midi, un des trois compagnons lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avait pas reçu le mot de maître de cette façon-là. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de marteau. Le coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, Adoniram s'enfuit vers la porte du nord, où il trouva le second, qui lui en fit autant. Cependant ce second coup lui laissant encore quelques forces, il tenta de sortir par la porte de l'orient, où le troisième, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer. Les assassins enfouirent le corps sous un tas de pierres, et quand la nuit fut venue, ils le transportèrent sur un monticule où ils l'enterrèrent; et, afin de pouvoir reconnaître l'endroit, ils plantèrent une branche d'*acacia* sur la fosse. — Salomon, ayant été sept jours sans voir Adoniram, ordonna à neuf maîtres de le chercher. Ces neuf maîtres exécutèrent fidèlement l'ordre. Après de longues et vaines recherches, trois d'entre eux, qui se trouvaient fatigués, s'étant assis par hasard à l'endroit où Adoniram avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'acacia, et s'aperçut que la terre, en cet endroit, avait été remuée depuis peu. Les trois maîtres, curieux d'en savoir la cause, se mirent à fouiller et trouvèrent le corps d'Adoniram. Alors ils appelèrent les autres, et ayant tous reconnu leur chef, dans la pensée que quelques compagnons pouvaient bien avoir commis le crime, et qu'ils avaient peut-être tiré d'Adoniram le mot de maître, ils le changèrent sur-le-champ [1], et allèrent rendre compte à Salomon de cette aventure. Ce prince en fut tou-

[1] La plupart des Français disent improprement *Louveteau.*

[2] Les lamentations des maîtres sur la mort de Hiram, décédé il y a bientôt trois mille ans, rappellent, en quelque sorte, les fêtes funèbres d'Adonis chez les païens.

[3] Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ de tribu Nephtali, artificem ærarium, etc. (*Reg.*, lib. IV.)

[4] L'Écriture nous apprend que celui qui conduisait les travaux du temple de Salomon s'appelait *Adoniram.* Josèphe, dans son *Histoire des Juifs,* le nomme *Adoram.*

[1] Le mot de maître était *Jehovah.* Celui qu'on a pris depuis signifie, selon les francs-maçons, *le corps est corrompu.*

ché; il ordonna à tous les maîtres de transporter le corps d'Adoniram dans le temple, où on l'enterra en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les maîtres portaient des tabliers et des gants de peau blanche, pour marquer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains du sang de leur chef.

Telle est l'histoire d'Adoniram. — L'ordre des francs-maçons a des prétentions à la gravité, quoiqu'il soit pétri et nourri de ridicules. Ce serait peu s'il n'avait pas en religion de pernicieuses tendances. Aussi le saint-siége, par quatre actes différents, a-t-il formellement condamné la franc-maçonnerie. Les mystérieuses jongleries de leurs loges leur ont donné la réputation de sorciers dans les campagnes. — Outre les ordres de chevalerie qu'ils ont créés pour leur amusement, il y a chez eux plusieurs schismes, et on citerait beaucoup de sociétés secrètes de ce genre plus ou moins absurdes. Les *mopses,* en Allemagne, étaient des francs-maçons qui avaient pour emblême un bouledogue. Une autre secte s'appelle l'*ordre de la liberté,* et ceux-là regardent Moïse comme leur fondateur. Les chevaliers prussiens font remonter leur origine à la tour de Babel; d'autres à Noé.

On ne reçoit les femmes chez les francs-maçons que dans les loges dites d'adoption, loges où l'on fait bals et festins. On change alors les mots et les signes d'argot, pour ne pas exposer les secrets de l'ordre. — Insulte de plus aux femmes[1].

[1] Voyez le livre intitulé *Jacquemin le franc-maçon,* légendes des sociétés secrètes.

Le *Journal de Bruxelles* a obtenu d'un illustre franc-maçon communication d'un diplôme à lui délivré par *les puissants et souverains grands inspecteurs généraux trente-troisième degré et dernier du rite écossais.* En voici la description :

« L'immense parchemin déroulé sous nos regards nous a presque éblouis par son luxe. De doubles aigles déployées portant une épée dans les serres, un drapeau parsemé de petits carrés autour du lion néerlandais avec la devise : *Je maintiendrai,* trois sceaux suspendus par des cordons de couleurs différentes, tout cela était de nature à inspirer le respect. On y remarque trois mots en majuscules : *Santé, Stabilité, Pouvoir.* Les signataires déclarent écrire *sous la voûte céleste du zénith;* ils se qualifient de « *puissants, souverains grands inspecteurs généraux, membres du suprême conseil.* Et les lettres de créance sont adressées : « *A nos très-illustres, très-» vaillants et sublimes Princes du royal secret, Che-» valiers K.·. H.·. Illustres princes et chevaliers » grands, ineffables et sublimes, libres et acceptés ma-» çons de tous grades anciens et modernes sur la sur-» face des deux hémisphères.* »

M. Verhaegen, chef de l'*Université libre* de Bruxelles, et l'auteur du manifeste contre les évêques, a obtenu un diplôme tout semblable, où *lesdits puissants et souverains grands inspecteurs* déclarent ce qui suit :

« Nous certifions et proclamons qu'il est : maître des loges symboliques, — maître secret, — maître parfait, — secrétaire intime, — maître anglais, — maître par curiosité, — prévôt et juge, — maître irlandais, — intendant des bâtiments, — maître en Israël, — maître élu des neuf, — illustre élu des quinze, — sublime chevalier élu, — grand maître architecte, — royale arche, — grand élu, — grand écossais, — sublime maçon, — chevalier de l'Orient ou de l'épée, — prince de Jérusalem, — chef des loges régulières, — chevalier d'Orient et d'Occident. — chevalier du Pélican et de Saint-André, — souverain prince rose-croix, — grand pontife, — sublime écossais, — vénérable grand maître des loges symboliques, — grand maître *ad vitam,* — Noachite, — chevalier prussien, — royale hache, — grand patriarche, — prince du Liban, — chef du tabernacle, — prince de Mercy, — chevalier du Serpent d'airain, — grand commandeur du Temple, — chevalier de l'Aigle et du Soleil, — prince adepte, — grand écossais de Saint-André, — patriarche des croisades, — grand élu, — chevalier de l'Aigle blanc et noir, — chevalier Kadosch, — grand inspecteur inquisiteur, commandeur chevalier de Saint-André. »

Frank (Christian), visionnaire qui mourut en 1590; il changea souvent de religion, ce qui le fit surnommer la *Girouette.* Il croyait la religion japonaise meilleure que les autres, parce qu'il avait lu que ses ministres avaient des extases.

Frank (Sébastien), autre visionnaire du seizième siècle, sur la vie duquel on a peu de données positives, quoiqu'il ait dans son temps excité l'attention du public. Il donna en 1531 un traité de *l'Arbre de la science du bien et du mal, dont Adam a mangé la mort, et dont encore aujourd'hui tous les hommes la mangent.* Le péché d'Adam n'est selon lui qu'une allégorie, et l'arbre que la personne, la volonté, la science, la vie d'Adam. Frank mourut en 1545.

On a encore de lui une traduction allemande de *l'Éloge de la folie,* par Érasme; *le Traité de la vanité des sciences,* et *l'Éloge de l'âne,* traduits d'Agrippa en allemand; *Paradoxa* ou *Deux cent quatre-vingts discours miraculeux,* tiré de l'Écriture sainte, Ulm, 1533, in-8°. *Témoignage de l'Écriture sur les bons et les mauvais anges,* 1535, in-8°, etc. N'était-il pas le père du précédent?

Franzotius, auteur d'un ouvrage intitulé : *De la divination des anges,* in-4°, Francfort ou Venise, 1632.

Frappeurs. On cite dans le pays de Galles des esprits dits *frappeurs* qui habitent les mines. Louis Merris a écrit deux lettres sur ces esprits dans le troisième volume du *Gentleman's magazine.* Ces esprits ont peu de rapports avec ceux qui parlent aujourd'hui par les tables. *Voy.* Esprits frappeurs.

Fratricelles, ramas de vagabonds qui formaient au treizième et au quatorzième siècle une société occulte, opposée à l'Église, mais alliée à ceux qu'on appelait vaudois ou sorciers. Ils avaient des orgies, où hommes et femmes se jetaient de main en main un enfant jusqu'à ce qu'il fût mort. Celui entre les mains duquel il expirait, on le proclamait grand prêtre. Il brûlait l'enfant mort; quand il était réduit en cendres, il noyait ces cendres dans du vin et faisait boire cette potion à tous ceux qui voulaient être initiés.

Frayeur. Piron racontait souvent qu'il avait environ dix ans lorsqu'un soir d'hiver, soupant en famille chez son père, on entendit des cris affreux qui partaient de chez un tonnelier voisin; on alla voir ce que c'était. Un petit garçon, transi de peur, conduisit les curieux dans la chambre d'où venaient les cris, qui redoublèrent bientôt. — Ah! messieurs, dit le tonnelier tremblant, couché en travers sur son lit, daignez au plus tôt faire appeler un chirurgien, car je sens que je n'ai pas longtemps à vivre. — Le père de Piron, après avoir chargé un domestique de remplir les intentions du prétendu malade, s'étant approché de lui, et l'ayant interrogé sur la cause de sa maladie : — Vous voyez, mon cher voisin, répondit le tonnelier, l'homme le plus misérable! Ah! maudite femme! on m'avait bien dit que ses liaisons avec la plus détestable sorcière de la Bourgogne ne tarderaient guère à m'être fatales... — Ces propos faisant soupçonner que la tête de cet homme était dérangée, on attendit que le chirurgien fût arrivé. — Monsieur, s'écria le tonnelier lorsqu'il le vit entrer, j'implore votre secours, je suis un homme mort! — Sachons d'abord, lui dit le chirurgien, de quoi il s'agit. — Ah! faut-il que je sois forcé, en vous disant d'où partent mes douleurs, de déshonorer ma femme même! répondit le pauvre homme. Mais



Frédéric Barberousse.

elle le mérite, et, dans mon état, je n'ai plus rien à ménager. Apprenez donc qu'en rentrant chez moi ce soir, après avoir passé deux heures au plus chez le marchand de vin du coin, ma femme, qui me croit toujours ivre, m'ayant trop poussé à bout, je me suis vu forcé, pour pouvoir me coucher en paix, d'être un peu rude à son égard; sur quoi, après m'avoir menacé de sa vengeance, elle s'est sauvée du logis; je me suis déshabillé pour gagner mon lit; mais au moment d'y monter... Dieu! la méchante créature! une main, pour ne pas dire une barre de fer, plus brûlante qu'un tison, est tombée sur ma fesse droite, et la douleur que j'en ai ressentie, jointe à la peur qui m'a saisi, m'a fait manquer le cœur, au point que je ne crois pas y survivre!... Mais vous en riez, je crois? Eh bien, messieurs, voyez si toute autre main que celle de Lucifer même put jamais appliquer une pareille claque! Au premier aspect de la plaie, de sa noirceur et des griffes qui semblaient y être imprimées, la plupart des assistants furent saisis, et le petit Piron voulut se sauver. Mais on rassura le malade sur les idées qu'il avait conçues, tant contre sa femme que contre la prétendue sorcière; le chirurgien lui appliqua les remèdes convenables : on le laissa un peu dans son effroi, ce qui le corrigea légèrement de son ivrognerie. Ce remède avait été employé par la femme (au moyen d'un parent qu'elle avait fait cacher dans la maison) pour corriger l'intempérance du tonnelier.

Voici une autre anecdote assez connue :

Un homme, couché dans une hôtellerie, avait pour voisinage, sans qu'il le sût, une compagnie

de chèvres et de boucs; une cloison fort mince et ouverte par plusieurs trous les séparait de son appartement. Notre homme, très-fatigué, s'était couché sans examiner son gîte et dormait depuis deux heures d'un sommeil tranquille, lors qu'il fut troublé par la visite d'un bouc, son voisin, qui avait profité d'une grande ouverture pour le venir voir. Le bruit de ses sabots éveilla aisément notre voyageur, qui fut fort inquiet et prit l'animal pour un voleur de nuit; le bouc, après plusieurs tours de chambre, vint au lit et mit les deux pieds dessus. Le pauvre homme, en ce moment, balançant entre le choix d'une prompte retraite ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds, qui les premiers se présentent à lui, l'intriguent; mais il est bien plus surpris, lorsque mettant sa main sur la face pointue de cet animal, il y trouve une grande barbe, et plus haut des cornes. Persuadé alors que ce ne pouvait être que le diable, il sauta de son lit tout troublé, et passa le reste de la nuit à genoux, en prières et dans une continuelle frayeur. Le jour, qui dissipa enfin les ténèbres, fit voir à cet homme son prétendu diable.

Frédéric Barberousse. On croit en Allemagne qu'il n'est pas mort, mais endormi dans un souterrain du vieux château de Kiffhausen, devant une table de marbre, que sa barbe, qui pousse toujours, a déjà enveloppée de trois tours. Il apparaît quelquefois sur sa montagne, et il est l'objet de beaucoup de légendes[1].

Frêne. Cet arbre passe, dans le Nord, pour avoir une vertu qui éloigne les esprits malfaisants.

Fribourg. M. Lucien Brun, dans un piquant récit, a conté comment un jour le vieux Conrad de Blumenthal, alors bourgmestre de Fribourg en Brisgaw, ayant dit à propos des priviléges de sa ville que l'on entamait, cette imprudente parole : — Je veux que Satan nous emporte et avec nous la moitié de notre bonne cité, si dès hier je n'y ai mis quelque ordre ! — C'était une bravade. Deux démons, qui l'entendaient sans être vus, enlevèrent aussitôt la moitié de Fribourg en Brisgaw et s'en allèrent la poser sur le flanc d'une montagne de la vieille Helvétie. — Telle est l'origine de Fribourg en Suisse[1].

Frisson des cheveux. On disait autrefois, dans certaines provinces, que le frisson des cheveux annonçait la présence ou le passage d'un démon.

Front. Divination par les rides du front. C'est la *métoposcopie*.

Cardan publia au seizième siècle un traité de *Métoposcopie*, dans lequel il fait connaître au public une foule de découvertes curieuses. Le front, dit-il, est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique ; un physionomiste habile peut, sur l'inspection du front seul, deviner les moindres nuances du caractère d'un homme. En général, un front très-élevé, avec un visage long et un menton qui se termine en pointe, est l'indice de la nullité des moyens. Un front très-osseux annonce un naturel opiniâtre et querelleur. Si ce front est aussi très-charnu, il est le signe de la grossièreté. Un front carré, large, avec un œil franc sans effronterie, indique du courage uni à la sagesse. Un front arrondi et saillant par le haut, qui descend ensuite perpendiculairement sur l'œil, et qui paraît plus large qu'élevé, annonce du jugement, de la mémoire, de la vivacité, mais un cœur froid. Des rides obliques au front, surtout si elles se trouvent parallèles, annoncent un esprit soupçonneux. Si ces rides parallèles sont presque droites, régulières, pas très-profondes, elles promettent du jugement, de la sagesse, un esprit net. Un front qui serait bien ridé dans sa moitié supérieure, et sans rides dans sa moitié inférieure, serait l'indice de quelque stupidité. Les rides ne se prononcent qu'avec les années. Mais avant de paraître, elles existent dans la conformation du front; le travail quelquefois les marque dans l'âge tendre. Il y a au front sept rides ou lignes principales qui le traversent d'une tempe à l'autre. La planète de Saturne préside à la première, c'est-à-dire la plus haute; Jupiter préside à la seconde ; Mars préside à la troisième ; le Soleil à la quatrième ; Vénus à la cinquième ; Mercure à la sixième; la Lune à la septième, qui est la dernière, la plus basse et la plus voisine des sourcils. Si ces lignes sont petites, tortueuses, faibles,









[1] Voyez-en quelques-unes dans les *Légendes de l'autre monde*.

[1] Voyez les *Légendes des esprits et démons*.

elles annoncent un homme débile et dont la vie sera courte. Si elles sont interrompues, brisées, inégales, elles amènent des maladies, des chagrins, des misères ; également marquées, disposées avec grâce ou prononcées fortement, c'est l'indice d'un esprit juste et l'assurance d'une vie longue et heureuse. Remarquons cependant que chez un homme à qui le travail ou des revers ont sillonné le front de rides profondes, on ne peut plus tirer de ce signe les mêmes conséquences ;



car alors ces lignes étant forcées, ce n'est plus que l'indice de la constance. Quand la ligne de Saturne n'est pas marquée, on peut s'attendre à des malheurs que l'on s'attirera par imprudence. Si elle se brise au milieu du front, c'est une vie agitée. Prononcée fortement, c'est une heureuse mémoire, une patience sage. La ride de Jupiter,



quand elle est brisée, présage qu'on fera des sottises. Si elle n'est pas marquée, esprit faible, inconséquent, qui restera dans la médiocrité. Si elle se prononce bien, on peut espérer les honneurs et la fortune. La ligne de Mars brisée promet un caractère inégal. Si elle ne paraît point, c'est un homme doux, timide et modeste. Fortement prononcée, elle contient de l'audace, de la colère, de l'emportement. Quand la ligne du Soleil manque tout à fait, c'est le signe de l'avarice. Brisée et inégale, elle dénote un bourru maussade et avare, mais qui a de meilleurs moments. Fortement prononcée, elle annonce de la modération, de l'urbanité, du savoir-vivre, un penchant à la magnificence. La ride de Vénus fortement prononcée est le signe d'un homme porté aux plaisirs. Brisée et inégale, cette ride promet des retours sur soi-même. Si elle n'est presque pas marquée, la complexion est froide. La ride de Mercure bien prononcée donne de l'imagination, les inspirations poétiques, l'éloquence. Brisée, elle n'amène plus que l'esprit de conversation, le ton de la société. Si elle ne paraît pas du tout, caractère nul. Enfin la ride de la Lune, lorsqu'elle est très-apparente, indique un tempérament froid, mélancolique. Inégale et brisée, elle promet des moments de gaieté entremêlés de tristesse. Si elle manque tout à fait, c'est l'enjouement et la bonne humeur. L'homme qui a une croix sur la ride de Mercure se consacrera aux lettres et aux sciences. Deux lignes parallèles et perpendiculaires sur le front annoncent qu'on se mariera deux fois, trois fois si ces lignes sont au nombre de trois, quatre fois si elles sont au nombre de quatre, et toujours ainsi. Une figure qui aura la forme d'un *C*, placée au haut du front sur la ligne de Saturne, annonce une grande mémoire. Ce signe était évident sur le front d'un jeune Corse dont parle Muret, qui pouvait retenir en un jour et répéter sans effort dix-huit mille mots barbares qu'il n'entendait pas. Un *C* sur la ligne de Mars présage la force du corps. Ce signe était remarquable sur le front du maréchal de Saxe, qui était si robuste qu'il cassait des barres de fer aussi aisément qu'un paysan ordinaire casse une branche d'arbre ou un bâton de bois blanc. Un *C* sur la ligne de Vénus promet de mauvaises affaires. Un *C* sur la ligne de Mercure annonce un esprit mal fait, un jugement timbré. Un *C* entre les deux sourcils, au-dessous de la ride de la Lune, annonce un naturel prompt à s'emporter, une humeur vindicative. Les hommes qui portent cette figure sont ordinairement des duellistes, des boxeurs. Les époux qui ont le front chargé de ce signe se battent en ménage...

Ces aphorismes sont bien hardis. Celui qui aura entre les deux sourcils, sur la ligne de la Lune, la figure d'un *X*, est exposé à mourir au champ d'honneur dans une grande bataille. Celui qui porte au milieu du front, sur la ligne du Soleil, une petite figure carrée ou un triangle, fera fortune sans peine. Si ce signe est à droite, il promet une succession. S'il est à gauche, il annonce des biens mal acquis. Deux lignes partant du nez et se recourbant des deux côtés sur le front, au-dessus des yeux, annoncent des procès.

Si ces lignes sont au nombre de quatre et qu'elles se recourbent deux à deux sur le front, on peut craindre d'être un jour prisonnier de guerre et de gémir captif sur un sol étranger... Les figures rondes sur la ligne de la Lune annoncent des maladies aux yeux. Si vous avez dans la partie droite du front, sur la ligne de Mars, quelque figure qui ressemble à un *V*, vous aurez des rhumatismes. Si cette figure est au milieu du front, craignez la goutte. Si elle est à gauche, toujours sur la ligne de Mars, vous pourrez bien mourir d'une goutte remontée. La figure du chiffre 3 sur la ligne de Saturne annonce des coups de bâton; sur la ligne de Jupiter, un emploi lucratif; sur la ligne de Mars, commandement d'un corps d'armée dans une bataille, mais le commandant sera fait prisonnier dans le combat. Sur la ligne du Soleil, ce signe annonce quelque accident qui vous fera perdre le tiers de votre fortune. Sur la ride de Vénus, disgrâces dans le ménage. Sur la ligne de Mercure, elle fait un avocat. Enfin, sur la ligne de la Lune, la figure du chiffre 3 annonce à celui qui la porte qu'il mourra malheureusement, s'il ne réprime sa passion pour le vol. La figure d'un *V* sur la ligne de Mars annonce qu'on sera soldat et qu'on mourra caporal. La figure d'un *H* sur la ligne du Soleil ou sur celle de Saturne est le présage qu'on sera persécuté pour des opinions politiques. La figure d'un *P* est le signe, partout où elle paraît, d'un penchant à la gourmandise qui pourra faire faire de grandes fautes. Nous terminerons ce petit traité par la révélation du signe le plus flatteur : c'est celui qui a une ressemblance plus ou moins marquée avec la lettre *M*. En quelque partie du front, sur quelque ride que cette figure paraisse, elle annonce le bonheur, les talents, une conscience calme, la paix du cœur, une heureuse aisance, l'estime générale et une bonne mort. Toutes bénédictions que je vous souhaite.

Frothon. On lit dans Albert Krantz que Frothon, roi de Danemark, fut tué par une sorcière transformée en vache. Ce roi croyait à la magie et entretenait à sa cour une insigne sorcière qui prenait à son gré la forme des animaux. Elle avait un fils aussi méchant qu'elle, avec qui elle déroba les trésors du roi, et se retira ensuite. Frothon, s'étant aperçu du larcin et ayant appris que la sorcière et son fils s'étaient absentés, ne douta plus qu'ils n'en fussent coupables. Il résolut d'aller dans la maison de la vieille. La sorcière, voyant entrer le roi chez elle, eut recours aussitôt à son art, se changea en vache et son fils en bœuf. Le roi s'étant baissé pour contempler la vache plus à son aise, pensant bien que c'était la sorcière, la vache se rua avec impétuosité sur lui et lui donna un si grand coup dans les flancs qu'elle le tua sur-le-champ[1].

[1] Leloyer, *Des spectres*, etc., p. 142.

Fruit défendu. *Voy.* Tabac, Pomme d'Adam, etc.

Fruitier. Celui qui fait le fromage et le beurre dans le Jura est le docteur du canton. On l'appelle le fruitier; il est sorcier, comme de juste. La richesse publique est dans ses mains; il peut à volonté faire avorter les fromages, et en accuser les éléments. Son autorité suffit pour ouvrir ou fermer en ce pays les sources du Pactole; on sent quelle considération ce pouvoir doit lui donner, et quels ménagements on a pour lui! Si vous ajoutez à cela qu'il est nourri dans l'abondance, et qu'une moitié du jour il n'a rien à faire qu'à songer au moyen d'accaparer encore plus de confiance; qu'il voit tour à tour, en particulier, les personnes de chaque maison, qui viennent faire le beurre à la *fruiterie;* qu'il passe avec elles une matinée tout entière; qu'il peut les faire jaser sans peine, et par elles apprendre, sans même qu'elles s'en doutent, les plus intimes secrets de leurs familles ou de leurs voisins; si vous pesez bien toutes ces circonstances, vous ne serez point étonné d'apprendre qu'il est presque toujours sorcier, au moins devin; qu'il est consulté quand on a perdu quelque chose, qu'il prédit l'avenir, qu'il jouit enfin dans le canton d'un crédit très-grand, et que c'est l'homme qu'on appréhende le plus d'offenser[1].

Fume-Bouche, démon invoqué, nous ne savons à quel titre, dans les litanies du sabbat.

Fumée. Dans toutes les communes du Finistère, on voit à chaque pas, dit Cambry, des usages antérieurs à la religion catholique. Quand un individu va cesser d'être, on consulte la fumée. S'élève-t-elle avec facilité, le mourant doit habiter la demeure des bienheureux. Est-elle épaisse, il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer. — C'est une espèce de proverbe en Angleterre que la fumée s'adresse toujours à la plus belle personne. Et quoique cette opinion ne semble avoir aucun fondement dans la nature, elle est pourtant fort ancienne. Victorin et Casaubon en ont fait la remarque, à l'occasion d'un personnage d'Athénée, où un parasite se dépeint ainsi : — « Je suis toujours le premier arrivé aux bonnes tables, d'où quelques-uns se sont avisés de m'appeler soupe. Il n'y a point de porte que je n'ouvre comme un bélier; semblable à un fouet, je m'attache à tout, et, comme la fumée, je me lie toujours à la plus belle[2]. » On dit en Champagne que la fumée du foyer, quand elle s'échappe, s'adresse aux plus gourmands.

Fumée (Martin), sieur de Génillé; il a publié, comme traduit d'Athénagore, un roman dont il est l'auteur, intitulé *Du vrai et parfait amour.* Tout insipide qu'est ce roman, Fumée trouva le

[1] Lequinio, *Voyage dans le Jura*, t. II, p. 366.
[2] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs*, etc., ch. XXII, p. 80.

moyen de le faire rechercher des adeptes alchimistes, par diverses allusions, et surtout par un passage curieux où, sous le voile de l'allégorie, il peint la confection du grand œuvre. Ce passage, devenu célèbre chez les enfants de l'art, se trouve à la page 345 de l'édition de 1612, moins rare que la première, ainsi que dans l'*Harmonie mystique* de David Laigneau, Paris, 1636, in-8°.

Fumigations. Quelques doctes pensent que les bonnes odeurs chassent les démons, *gens qui puent et qui ne peuvent aimer,* comme a dit une grande sainte. Les exorcistes emploient diverses fumigations pour chasser les démons; les magiciens les appellent également par des fumigations de fougère et de verveine; mais ce ne sont que des cérémonies accessoires.

Funérailles. *Voy.* Deuil.

Furcas (le même que *Forcas*). *Voy.* ce nom.

Furfur, comte aux enfers. Il se fait voir sous la forme d'un cerf avec une queue enflammée; il ne dit que des mensonges, à moins qu'il ne soit enfermé dans un triangle. Il prend souvent la figure d'un ange, parle d'une voix rauque et entretient l'union entre les maris et les femmes. Il fait tomber la foudre, luire les éclairs et gronder le tonnerre dans les lieux où il en reçoit l'ordre. Il répond sur les choses abstraites. Vingt-six légions sont sous ses ordres[1].

Furies, divinités infernales chez les anciens, ministres de la vengeance des dieux, et chargées d'exécuter les sentences des juges de l'enfer.

Fusely (Henri), célèbre artiste anglais. Il ressemblait un peu à nos peintres de l'école romantique : il affectionnait les sujets hideux et sauvages. C'est pour cela, sans doute, qu'il aimait beaucoup la mythologie barbare des Scandinaves : il l'a prouvé par plusieurs tableaux, *la Descente d'Odin au Nastrund; Lock, dieu des jours noirs, dévorant des victimes humaines,* etc. Fusely avait tant de prédilection pour son *Thor combattant le serpent,* qu'il le présenta à l'Académie royale, comme son tableau d'admission. Il était embarrassé quand il avait à peindre la beauté tranquille



Furfur.

ou les grâces paisibles. Dans les sujets chrétiens, il introduisait toujours Satan ou Lucifer. Son goût pour les sujets effrayants était si connu de ses confrères qu'ils l'avaient surnommé *le peintre ordinaire du diable.* Il en riait lui-même en causant avec eux. — C'est vrai, disait-il, le diable a souvent posé pour moi, et si j'avais pu le rendre comme je l'ai vu, j'aurais surpassé Michel-Ange, et vous seriez tous morts de peur et d'admiration.

G

Gaap (autrement dit *Tap*). *Voy.* Tap.

Gabinius ou **Gabienus.** Dans la guerre de Sicile, entre Octave et Sextus Pompée, un des gens d'Octave, nommé *Gabinius,* ayant été fait prisonnier, eut la tête coupée. Un loup emporta cette tête; on l'arracha au loup, et sur le soir on entendit ladite tête qui se plaignait et demandait à parler à quelqu'un. On s'assembla autour; alors la bouche de cette tête dit aux assistants qu'elle était revenue des enfers pour révéler à Pompée des choses importantes. Pompée envoya aussitôt un de ses lieutenants, à qui le mort déclara que ledit Pompée serait vainqueur. La tête chanta ensuite dans un poëme les malheurs qui menaçaient Rome; après quoi elle se tut, à ce que disent Pline et Valère Maxime.

Si ce trait a quelque fondement, c'était sans doute une fourberie exécutée au moyen d'un ventriloque, et imaginée pour relever le courage des troupes. Mais elle n'eut point de succès : Sextus Pompée, vaincu et sans ressource, s'enfuit en Asie, où il fut tué par les gens de Marc-Antoine.

Gabino, démon de l'espèce de Kleudde; il se montre le plus souvent sous la peau du cheval sauvage, très-redouté dans le pays de Vannes.

Gabkar. Les Orientaux croient à une ville fabuleuse appelée Gabkar, qu'ils disent située dans les déserts habités par les génies.

Gabriel (Gilles) a écrit au dix-septième

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

siècle un essai de la morale chrétienne comparée à la morale du diable : *Specimina moralis christianæ et moralis diabolicæ in praxi.* Bruxelles, 1675, in-12.

Gabrielle. Dans le Vexin français, le bourgeois qui a quatre filles et veut avoir un garçon nomme la dernière Gabrielle ; charme qu'il croit de nature à lui amener infailliblement un fils.

Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV, morte en 1599. Elle cherchait à épouser le roi et se trouvait logée dans la maison de Zamet, riche financier de ce temps. Comme elle se promenait dans les jardins, elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante. On la porta chez sa tante, madame de Sourdis. Elle eut une mauvaise nuit ; le lendemain elle éprouva des convulsions qui la firent devenir toute noire : sa bouche se contourna, et elle expira horriblement défigurée. On parla diversement de sa mort ; plusieurs en chargèrent le diable ; on publia qu'il l'avait étranglée ; et au fait il en était bien capable.

Gabrielle de P., auteur de l'*Histoire des fantômes et des démons qui se sont montrés parmi les hommes,* in-12, 1819, et du *Demoniana*, ou Anecdotes sur les apparitions de démons, de lutins et de spectres, in-18, 1820.

Gaetch, fils de Touita, dieu des morts chez les Kamtschadales. *Voy.* Lézards.

Gaffarel (Jacques), hébraïsant et orientaliste, né à Mannes en Provence en 1601, mort en 1681. Ses principaux ouvrages sont : *Mystères secrets de la cabale divine*, défendus contre les paradoxes des sophistes, Paris, 1625, in-4°. *Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans, l'horoscope des patriarches et la Lecture des Étoiles.* Paris, 1629, in-8°. *Index de 19 cahiers cabalistiques dont s'est servi Jean Pic de la Mirandole.* Paris, 1651, in-8°. *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la terre.* Le prospectus de ce dernier ouvrage fut imprimé à Paris, 1666, in-folio de 8 feuillets : il est très-rare. Quant au livre, il ne parut pas, à cause de la mort de l'auteur. On dit que c'était un monument de folie et d'érudition. Il voyait des grottes jusque dans l'homme, dont le corps présente mille cavités ; il parcourait les cavernes de l'enfer, du purgatoire et des limbes, etc. Ce savant avait été bibliothécaire du cardinal de Richelieu.

Gaïlan. Les Arabes appellent ainsi une espèce de démon des forêts qui tue les hommes et les animaux.

Gaillard (François). *Voy.* Coirières.

Gaius, aveugle guéri par un prodige, du temps d'Antonin. Esculape l'avertit, dans un songe, de venir devant son autel, de s'y prosterner, de passer ensuite de la droite à la gauche, de poser ses cinq doigts sur l'autel, de lever la main, et de la mettre sur ses yeux. Il obéit et recouvra la vue en présence du peuple, qui applaudit avec transport. — C'était une singerie qu'on faisait pour balancer les miracles réels du christianisme.

Galachide ou **Garachide,** pierre noirâtre, à laquelle des auteurs ont attribué plusieurs vertus merveilleuses, celle entre autres de garantir celui qui la tenait des mouches et autres insectes. Pour en faire épreuve, on frottait un homme de miel pendant l'été, et on lui faisait porter cette pierre dans la main droite : quand cette épreuve réussissait, on reconnaissait que la pierre était véritable. On prétendait aussi qu'en la portant dans sa bouche, on découvrait les secrets des autres.

Galanta, sorcière du seizième siècle. Elle donna un jour une pomme à goûter à la fille du suisse de l'église du Saint-Esprit à Bayonne, qui désirait avoir trois paniers de ces pommes. Cette fille n'eut pas plutôt mordu la pomme, qu'elle tomba du haut mal ; et la force du maléfice fut telle, qu'elle en fut tourmentée toute sa vie. Aussitôt qu'elle voyait la sorcière, les accès lui prenaient très-violemment : « ce qui a été confirmé devant nos yeux, » comme dit Delancre. De nos jours, on n'attribuerait peut-être pas cela au sortilége ; mais alors on poursuivit la sorcière.

Galdarkraftigans, sorciers des Anglo-Saxons, qui liaient ou déliaient par des chants magiques appelés Galdra. Ce chant vient d'Odin.

Galien. Le plus grand médecin des temps passés après Hippocrate. On lui attribue un *Traité des enchantements*, et les médecins empiriques ont souvent abusé de son nom.

Galigaï (Léonora), épouse du maréchal d'Ancre Concino Concini, qui fut tué par la populace en 1617. On la crut sorcière ; et en effet elle s'occupait de sciences occultes et de charmes. On publia que par ses maléfices elle avait ensorcelé la reine ; surtout lorsqu'on eut trouvé chez elle trois volumes pleins de caractères magiques, cinq rouleaux de velours destinés à dominer les esprits des grands, des amulettes qu'elle se mettait au cou, des agnus que l'on prit pour des talismans, car elle mêlait les choses saintes aux abominations magiques, et une lettre que Léonora avait ordonné d'écrire à une sorcière nommée Isabelle. Il fut établi au procès que le maréchal et sa femme se servaient pour envoûter d'images de cire qu'ils gardaient dans de petits cercueils ; qu'ils consultaient des magiciens, des astrologues et des sorciers ; qu'ils en avaient fait venir de Nancy pour sacrifier des coqs aux démons, et que dans ces cérémonies Galigaï ne mangeait que des crêtes de coqs et des rognons de bélier qu'elle faisait charmer auparavant. Elle fut encore convaincue de s'être fait exorciser par un certain Matthieu de Montanay, charlatan sorcier. Sur ses propres aveux, dit-on, elle eut la tête tranchée, en place de Grève à Paris, et fut

brûlée en 1617. Cependant le président Courtin lui demandant par quel charme elle avait ensorcelé la reine, elle répondit fièrement : « Mon sortilége a été le pouvoir que les âmes fortes ont sur les âmes faibles. »

Galilée. Les protestants, copiés par les jansénistes, ont beaucoup déclamé contre la prétendue persécution qu'essuya Galilée *à cause de ses découvertes astronomiques.* On a fait fracas de ce qu'on appelle sa condamnation au tribunal de l'inquisition romaine. Mais il est prouvé, il est constant, il est avéré, il est établi, depuis longtemps déjà, qu'on en impose effrontément dans ces récits infidèles : ce qui n'empêche pas les écrivailleurs de les répéter toujours, et les peintres ignorants de déshonorer leurs pinceaux par ces mensonges. Galilée ne fut pas censuré comme astronome, mais comme mauvais théologien. Il voulait expliquer la Bible. — Ses découvertes, à l'appui du système de Copernic, ne lui eussent pas fait plus d'ennemis qu'à cet autre savant. Ce fut son entêtement à vouloir concilier, à sa manière, la Bible et Copernic, qui le fit rechercher par l'inquisition. En même temps que lui, vivaient à Rome un grand nombre d'hommes célèbres, et le saint-siége n'était pas entouré d'ignorants. En 1611, pendant son premier voyage dans la capitale du monde chrétien, Galilée fut admiré et comblé d'honneurs par les cardinaux et les grands seigneurs auxquels il montra ses découvertes. Lorsqu'il y retourna, en 1615, le cardinal Delmonte lui traça le cercle savant dans lequel il devait se renfermer. Mais son ardeur et sa vanité l'emportèrent. « *Il exigeait,* dit Guichardin, que le Pape et le saint-office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. » Il écrivit à ce sujet mémoires sur mémoires. Paul V, fatigué de ses instances, accorda que cette controverse fût jugée dans une congrégation. Malgré tout l'emportement qu'y mit Galilée, il ne fut point intéressé dans le décret rendu par la congrégation, qui déclara seulement que le système de Copernic ne paraissait pas s'accorder avec les expressions de la Bible. Avant son départ, il eut une audience très-gracieuse du Pape; et Bellarmin se borna, sans lui interdire aucune hypothèse astronomique, à lui interdire ses prétentions théologiques.

Quinze ans après, en 1632, sous le pontificat d'Urbain VIII, Galilée imprima ses célèbres dialogues *Delle due massime systeme del mondo,* avec une permission et une approbation supposées. Personne ne réclama. Il fit reparaître ses mémoires écrits en 1616, où il s'efforçait d'ériger la rotation du globe sur son axe *en question de dogme.* Ses bravades le firent citer à Rome. Il y arriva le 3 février 1633. Il ne fut point logé à l'inquisition, mais au palais de l'envoyé de Toscane. Un mois après, il fut mis, — non dans les prisons de l'inquisition, — comme tant de menteurs l'ont écrit, mais dans l'appartement du fiscal. Au bout de dix-huit mois, s'étant rétracté, c'est-à-dire ayant renoncé à sa conciliation de Copernic et de la sainte Bible, seule question qui fût en cause, il s'en retourna dans sa patrie. Voici ce qu'il écrivait en 1633, au P. Récéneri, son disciple : — « Le pape me croyait digne de son estime. Je fus logé dans le délicieux palais de la Trinité-du-Mont. Quand j'arrivai au saint-office, deux pères dominicains m'invitèrent très-honnêtement à faire mon apologie. J'ai été obligé de rétracter mon opinion en bon catholique. Pour me punir, on m'a défendu les dialogues, et congédié après cinq mois de séjour à Rome. Comme la peste régnait à Florence, on m'a assuré pour demeure le palais de mon meilleur ami, monseigneur Piccolomini, archevêque de Sienne; j'y ai joui d'une pleine tranquillité. Aujourd'hui je suis à ma campagne d'Arcètre, où je respire un air pur auprès de ma chère patrie[1]. » Néanmoins les philosophes rebelles continueront à faire de Galilée une victime de la superstition et du fanatisme. On citera le conte de Galilée *en prison,* écrivant sur la muraille, autour d'un cercle, *e pur si muove;* « et pourtant elle tourne ! » Comme si jamais on lui eût interdit d'avancer cela. On consacrera cette malice absurde par la peinture et la gravure ; et on citera avec emphase la même fausseté malveillante illustrée par les beaux vers de Louis Racine, dans le poëme de *la Religion :* Tant il est difficile de déraciner une erreur passionnée ! Dans tout cela, nous ne jugeons pas le système de Galilée, sur lequel il n'est pas impossible que le dernier mot ne soit pas dit. On vient de retrouver les manuscrits de Galilée, que l'on avait dit brûlés par l'inquisition. Que ne peut-on retrouver, à l'usage des ennemis de l'Église, la bonne foi !

Gall (Jean-Joseph), né vers 1775 dans le Wurtemberg, mort à Montrouge, près Paris, en 1828, inventeur d'une science qui juge le caractère et les dispositions des hommes sur l'inspection des protubérances du crâne. Cette science était chez lui le résultat de longues études sur un grand nombre de crânes d'hommes et d'animaux. On l'appelle crânologie et phrénologie. Comme Gall est mort après cinq jours d'idiotisme, où il ne put témoigner d'aucun sentiment religieux, on l'a accusé de matérialisme; et on a jeté cette même injure à son système, un peu aventureux.

Nous ne voyons pas cependant, comme quelques-uns l'ont dit, que la crânologie consacre le matérialisme, ni qu'elle consolide les funestes principes de la fatalité. Nous sommes persuadé au contraire que les dispositions prétendues innées se modifient par l'éducation religieuse, surtout par rapport aux mœurs. Dans les arts on dit bien que le génie est inné : c'est peut-être vrai en partie seulement, car il n'y a pas de génie

[1] Bergier, *Dict. de théologie,* au mot SCIENCES.

brut qui ait produit des chefs-d'œuvre. Les grands poëtes et les grands peintres ne sont pourtant devenus grands qu'à force de travail. Le génie, a dit Buffon, c'est la patience; et Socrate, né vicieux, est devenu homme de bien. Avant Gall et Spurzheim, son élève, les vieux physiologistes n'avaient jeté que des idées vagues sur la crânologie, ou crânoscopie, ou phrénologie, qui est l'art de juger les hommes au moral



par la conformation du crâne et ses protubérances. Gall et Spurzheim en firent un système qui, à son apparition, divisa le public en deux camps, comme c'est l'usage; les uns admirèrent et applaudirent; les autres doutèrent et firent de l'opposition. Peu à peu on reconnut des vérités dans les inductions crânologiques des deux Allemands. Le système devint une science; la médecine légale y recourut; aujourd'hui il y a des chaires de crânologie, et peut-être que cette science, dont on avait commencé par rire, deviendra un auxiliaire de la procédure criminelle.

On a soutenu fréquemment que l'âme a son siége dans le cerveau. Dans toute l'échelle de la création, la masse du cerveau et des nerfs augmente en raison de la capacité pour une éducation plus élevée. La gradation, pour ne parler ici que matériellement, a lieu jusqu'à l'homme, qui, parmi tous les êtres créés, roi de la création, est susceptible du plus haut degré d'ennoblissement, et à qui Dieu a donné le cerveau le plus parfait et proportionnellement le plus grand. Il y a dans certains animaux certaines dispositions innées. Il y a immensément de ces dispositions dans l'homme, que peut-être on n'aurait jamais dû comparer à ce qui n'a pas comme lui la raison. L'histoire nous offre plusieurs grands hommes qui, dès leur tendre jeunesse, ont eu un penchant décidé pour tel art ou telle science. La plupart des grands peintres et des poëtes distingués se sont livrés aux beaux-arts par cette inclination et sont devenus fameux quelquefois malgré leurs parents. Ces dispositions peuvent être développées et perfectionnées par l'éducation; mais elle n'en donne pas le germe, car les premiers indices de ces talents commencent à se montrer quand les enfants ne sont pas encore propres à une éducation proprement dite.

Dans le règne animal, toutes les espèces ont des inclinations qui leur sont particulières : la cruauté du tigre, l'industrie du castor, l'adresse de l'éléphant, sont dans chaque individu de ces espèces, sauf quelques variations accidentelles. L'homme n'est pas ainsi restreint dans une spécialité.

De même donc qu'il y a des dispositions innées, de même il existe autant d'organes rassemblés et placés les uns près des autres dans le cerveau, qui est le mobile des fonctions supérieures de la vie. Ces organes s'expriment sur la surface du cerveau par des protubérances. Plus ces protubérances sont grandes, plus on doit s'attendre à de grandes dispositions. Ces organes, exprimés à la surface du cerveau, produisent nécessairement des protubérances à la surface extérieure du crâne, enveloppe du cerveau depuis sa première existence dans le sein maternel. Cette thèse au reste n'est applicable qu'aux cerveaux sains en général, les maladies pouvant faire des exceptions. Mais il ne faut pas, comme a fait Gall, l'appliquer aux vertus et aux vices, qui seraient sans mérite si les bosses du crâne les donnaient. Ce serait admettre une fatalité matérielle. S'il est vrai qu'un voleur ait la protubérance du vol, c'est son mauvais penchant qui, peu à peu, a fait croître la protubérance en agissant sur le cerveau. Mais la protubérance antérieure n'est pas vraie.

Voici une notice rapide de tout ce système : L'instinct de *propagation* se manifeste par deux éminences placées derrière l'oreille immédiatement au-dessus du cou. Cet organe est plus fortement développé chez les mâles que chez les femelles. L'*amour des enfants* est dans la plus étroite union avec ces organes. Aussi la protubérance qui le donne est-elle placée auprès de celle qui indique l'instinct de la propagation. Elle s'annonce par deux éminences sensibles derrière la tête, au-dessus de la nuque, à l'endroit où se termine la fosse du cou. Elle est plus forte chez les femelles que chez les mâles; et si on compare les crânes des animaux, on le trouvera plus prononcé dans celui du singe que dans tout autre. L'organe de l'*amitié* et de la *fidélité* est placé dans la proximité de celui des enfants; il se présente des deux côtés par deux protubérances arrondies, dirigées vers l'oreille. On le trouve dans

les chiens, surtout dans le barbet et le basset. L'organe de l'*humeur querelleuse* se manifeste de chaque côté par une protubérance demi-globulaire, derrière et au-dessus de l'oreille. On le trouve bien prononcé chez les duellistes. L'organe du *meurtre* s'annonce de chaque côté par une protubérance placée au-dessus de l'organe de l'humeur querelleuse, en se rapprochant vers les tempes. On le trouve chez les animaux carnivores et chez les assassins. L'organe de la *ruse* est indiqué de chaque côté par une éminence qui s'élève au-dessus du conduit extérieur de l'ouïe, entre les tempes et l'organe du meurtre. On le rencontre chez les fripons, chez les hypocrites, chez les gens dissimulés. On le voit aussi chez de sages généraux, d'habiles ministres et chez des auteurs de romans ou de comédies, qui conduisent finement les intrigues de leurs fictions. L'organe du *vol* se manifeste de chaque côté par une protubérance placée au haut de la tempe, de manière à former un triangle avec le coin de l'œil et le bas de l'oreille. On le remarque dans les voleurs et dans quelques animaux. Il est très-prononcé au crâne de la pie. L'organe des *arts* forme une voûte arrondie à côté de l'os frontal, au-dessous de l'organe du vol; il est proéminent sur les crânes de Raphaël, de Michel-Ange et de Rubens. L'organe des *tons* et de la *musique* s'exprime par une protubérance à chaque angle du front, au-dessous de l'organe des arts. On trouve ces deux protubérances aux crânes du perroquet, de la pivoine, du corbeau et de tous les oiseaux mâles chantants; on ne les rencontre ni chez les oiseaux et les animaux à qui ce sens manque, ni même chez les hommes qui entendent la musique avec répugnance. Cet organe est d'une grandeur sensible chez les grands musiciens, tels que Mozart, Gluck, Haydn, Viotti, Boïeldieu, Rossini, Meyerbeer, etc. L'organe de l'*éducation* se manifeste par une protubérance au bas du front, sur la racine du nez, entre les deux sourcils. Les animaux qui ont le crâne droit, depuis l'occiput jusqu'aux yeux, comme le blaireau, sont incapables d'aucune éducation; et cet organe se développe de plus en plus dans le renard, le lévrier, le caniche, l'éléphant et l'orang-outang, dont le crâne approche un peu des têtes humaines mal organisées. L'organe du *sens des lieux* se manifeste extérieurement par deux protubérances placées au-dessus de la racine du nez, à l'os intérieur des sourcils. Il indique en général la capacité de concevoir les distances, le penchant pour toutes les sciences et arts où il faut observer, mesurer et établir des rapports d'espace : par exemple, le goût pour la géographie. Tous les voyageurs distingués ont cet organe, comme le prouvent les bustes de Cook, de Colomb et d'autres. On le trouve aussi chez les animaux errants. Les oiseaux de passage l'ont plus ou moins, selon le terme plus ou moins éloigné de leurs migrations. Il est très-sensible au crâne de la cigogne. C'est par la disposition de cet organe que la cigogne retrouve l'endroit où elle s'est arrêtée l'année précédente, et que, comme l'hirondelle, elle bâtit tous les ans son nid sur la même cheminée. L'organe *du sens des couleurs* forme de chaque côté une protubérance au milieu de l'arc des sourcils, immédiatement à côté du sens des lieux. Lorsqu'il est porté à un haut degré, il forme une voûte particulière. C'est pour cela que les peintres ont toujours le visage plus jovial, plus réjoui, que les autres hommes, parce que leurs sourcils sont plus arqués vers le haut. Cet organe donne la manie des fleurs et le penchant à réjouir l'œil par la diversité des couleurs qu'elles offrent. S'il est lié avec l'organe du sens des lieux, il forme le paysagiste. Il paraît que ce sens manque aux animaux, et que leur sensibilité à l'égard de certaines couleurs ne provient que de l'irritation des yeux. L'organe du *sens des nombres* est placé également au-dessus de la cavité des yeux, à côté du sens des couleurs, dans l'angle extérieur de l'os des yeux. Quand il existe à un haut degré, il s'élève vers les tempes un gonflement qui donne à la tête une apparence carrée. Cet organe est fortement exprimé sur un buste de Newton, et, en général, il est visible chez les grands mathématiciens. Il est ordinairement lié aux têtes des astronomes avec l'organe du sens des lieux. L'organe de la *mémoire* a son siége au-dessus de la partie supérieure et postérieure de la cavité des yeux. Il presse les yeux en bas et en avant. Beaucoup de comédiens célèbres ont les yeux saillants par la disposition de cet organe. Le *sens de la méditation* se manifeste par un renflement du crâne, environ un demi-pouce sous le bord supérieur du front. On le trouve au buste de Socrate et à plusieurs penseurs. L'organe de la *sagacité* se manifeste par un renflement oblong au milieu du front. L'organe de la *force de l'esprit* se manifeste par deux protubérances demi-circulaires, placées au-dessous du renflement de la méditation et séparées par l'organe de la sagacité. On le trouve dans Lesage, Boileau, Cervantes, etc. L'organe de la *bonhomie* se manifeste par une élévation oblongue partant de la courbure du front vers le sommet de la tête, au-dessus de l'organe de la sagacité. On le trouve au mouton, au chevreuil et à plusieurs races de chiens. L'organe de la *piété vraie* ou *fausse* se manifeste par un gonflement au-dessus de l'organe de la bonhomie. L'organe de l'*orgueil* et de la *fierté* se manifeste par une protubérance ovale au haut de l'occiput. L'organe de l'*ambition* et de la *vanité* se manifeste par deux protubérances placées au sommet de la tête et séparées par l'organe de la fierté. L'organe de la *prudence* se manifeste par deux protubérances placées à côté des protubérances de l'ambition, sur les angles postérieurs du crâne. Enfin,

l'organe de la *constance* et de la *fermeté* se manifeste par une protubérance placée derrière la tête, au-dessous de l'organe de la fierté.

Ce système du docteur Gall a eu, comme on l'a dit, de nombreux partisans, mais il n'a guère eu moins d'ennemis. Quelques-uns l'ont comparé aux rêveries de certains physionomistes, quoiqu'il ait, en apparence du moins, un fondement moins chimérique. On a vu cent fois le grand homme et l'homme ordinaire se ressembler par les traits du visage, et jamais, dit-on, le crâne du génie ne ressemble à celui de l'idiot. Peut-être le docteur Gall a-t-il voulu pousser trop loin sa doctrine, et on peut s'abuser en donnant des règles invariables sur des choses qui ne sont pas toujours constantes. Un savant de nos jours a soutenu, contre le sentiment du docteur Gall, que les inclinations innées n'existaient pas dans les protubérances du crâne, puisqu'il dépendrait alors du bon plaisir des sages-femmes de déformer les enfants, et de les modeler, dès leur naissance, en idiots ou en génies; mais le docteur Gall trouve cette objection risible, parce que, quand même on enfoncerait le crâne par exemple à un endroit où se trouve un organe précieux, cet organe comprimé se rétablirait peu à peu de lui-même, et parce que le cerveau résiste à toute pression extérieure par l'élasticité des tendres filets, et qu'aussi longtemps qu'il n'a pas été écrasé ou totalement détruit, il fait une répression suffisante. Cependant Blumenbach écrit que les Caraïbes pressent le crâne de leurs enfants avec une certaine machine, et donnent à la tête la forme propre à ce peuple. Les naturalistes placent aussi les qualités de l'esprit, non dans les protubérances, mais dans la conformation du crâne, et plusieurs prétendent qu'un soufflet ou une pression au crâne de Corneille venant de naître en eût pu faire un imbécile. On voit d'ailleurs des gens qui perdent la raison ou la mémoire par un coup reçu à la tête. Au surplus, le docteur Fodéré parle, dans sa *Médecine légale,* de voleurs et de fous sur le crâne desquels on n'a point remarqué les protubérances du vol ni celles de la folie. Ajoutons que le crâne de Napoléon I[er] avait des bosses qui ont fort intrigué les phrénologistes.

Gamahé ou **Camaieu,** espèce de talisman qui consiste dans des images ou des caractères naturellement gravés sur certaines pierres, auxquels la superstition a fait attribuer de grandes vertus, parce qu'elle les croit produits par l'influence des esprits. Gaffarel dit qu'Albert le Grand avait une de ces pierres, sur laquelle était un serpent qui possédait cette admirable vertu d'attirer les autres serpents lorsqu'on la plaçait dans le lieu où ils venaient. D'autres pierres, ajoute-t-il, guérissent les morsures et chassent les venins. Georges Agricola rapporte qu'on voit des Gamahés de la forme de quelques parties du corps, ou de quelques plantes, et qui ont des vertus merveilleuses; ainsi celles qui représentent du sang arrêtent les pertes, etc.

Gamoulis, esprits qui, selon les habitants du Kamtschatka, produisent les éclairs, en se lançant dans leurs querelles les tisons à demi consumés qui ont chauffé leurs huttes. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamoulis qui rejettent le superflu de la boisson.

Gamygyn, grand marquis des enfers. C'est un puissant démon. On le voit sous la forme d'un petit cheval. Mais dès qu'il prend celle d'un homme, il a une voix rauque et discourt sur les arts libéraux. Il fait paraître aussi devant l'exorciste les âmes qui ont péri dans la mer, et celles qui souffrent dans cette partie du purgatoire qui est appelée Cartagra (c'est-à-dire affliction des âmes). Il répond clairement à toutes les questions qu'on lui fait; il reste auprès de l'exorciste jusqu'à ce qu'il ait exécuté tout ce qu'on lui ordonne; cependant là-bas, trente légions lui sont soumises [1].

Gandillon (Pierre), sorcier de la Franche-Comté, qui fut brûlé vers 1610, pour avoir couru la nuit en forme de lièvre [2].

Gandreid, sorte de magie en usage chez les Islandais, laquelle magie donne la faculté de voyager dans les airs; elle est, dit-on, d'invention nouvelle, quoique le nom en soit connu depuis des temps reculés. Mais on attribuait autrefois les cavalcades aériennes au diable et à de certains esprits. Les Islandais prétendent aujourd'hui que ce sont des sorcières montées sur des côtes de cheval et des tibias, en guise de manche à balais, qui se promènent par les airs. Les sorcières de basse Saxe et du duché de Brunswick se mettent à califourchon sur la même monture; et tous les autres ossements qui se trouvent dans la campagne se pulvérisent à l'approche de l'un de ces cavaliers nocturnes. L'art de préparer leur équipage consiste dans une courroie d'une espèce de cuir qu'ils appellent Gandreid-Jaum, sur laquelle ils impriment leurs runes ou caractères magiques [3].

Ganelon. *Voy.* Guinefort.

Ganga-Gramma, démon femelle que les Indiens craignent beaucoup, et par conséquent auquel ils rendent de grands honneurs. Il a une seule tête et quatre bras; il tient dans la main gauche une petite jatte, et dans la droite une fourchette à trois pointes. On le mène en procession sur un char avec beaucoup de pompe; quelquefois il se trouve des fanatiques qui se font écraser par dévotion sous ses roues. Les boucs sont les victimes ordinaires qu'on lui immole. Dans les maladies ou dans quelque autre danger, il se trouve des Indiens qui font vœu, s'ils en

[1] Wierus, *De præst. dæm.*, p. 926.
[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 166.
[3] *Voyage en Islande,* traduit du danois, etc., 1802.

réchappent, de pratiquer en l'honneur de Ganga-Gramma la cérémonie suivante. On leur enfonce dans la peau du dos des crochets, par le moyen desquels on les élève en l'air; là ils font quelques tours d'adresse, comme des entrechats, en présence des spectateurs. Il se trouve des femmes simples et crédules, à qui l'on persuade que cette cérémonie est agréable à Ganga-Gramma, et



qu'elle ne cause aucune douleur. Lorsqu'elles la sentent, il n'est plus temps de s'en dédire, elles sont déjà en l'air, et les cris des assistants étouffent leurs plaintes. Une sorte de pénitence, toujours en l'honneur du même démon, consiste à se laisser passer une ficelle dans la chair, et à danser pendant que d'autres personnes tirent cette ficelle. La nuit qui suit la fête de Ganga-Gramma, on lui sacrifie un buffle dont on recueille le sang dans un vase; on le place devant l'idole, et l'on assure que le lendemain il se trouve vide. Des auteurs disent qu'autrefois, au lieu d'un buffle, on immolait une victime humaine.

Ganguy (Simone), dite la petite mère, sorcière, amie de Madeleine Bavent. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée.

Ganipotes, loups-garous de la Saintonge. *Voy.* Lycanthropie.

Ganna, devineresse germaine; elle avait succédé à Velléda; elle fit un voyage à Rome, où elle reçut de grands honneurs de Domitien[1].

Gantière, sorcière. En 1582, le parlement de Paris confirma la sentence de mort du bailli de la Ferté contre la femme Gantière. Elle avouait que la Lofarde l'avait transportée au sabbat; que le diable l'avait marquée; qu'il était vêtu d'un habit jaune; qu'il lui avait donné huit sous pour payer sa taille; mais que, de retour dans son logis, elle ne les avait plus trouvés dans son mouchoir.

Garandier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

[1] Tacite, *Annales*, 55.

Garcia (Marie), femme de Madrileschos, près de Tolède, qui, ayant mangé une orange qu'une autre femme lui avait donnée, devint possédée et fut tourmentée sept ans par une légion de démons. Elle fut exorcisée enfin; le démon qui la dominait, sommé de dire son nom, répondit qu'il s'appelait Asmodée, et qu'il était logé chez cette femme avec plusieurs autres. On leur demanda un signe de leur soumission; ils répondirent que la veille ils avaient enlevé quelques pièces de monnaie d'argent chez la sœur du prêtre qui les forçait à sortir, parce que cette femme, ne les ayant pas retrouvées, les avait données au diable. On signifia aux démons de rapporter immédiatement ces pièces; aussitôt la possédée tendit le cou et les vomit. Ces faits eurent lieu le 14 octobre 1609, devant une foule d'assistants.

Garde des troupeaux. *Voy.* Troupeaux.

Gardemain (Marie). *Voy.* Glocester.

Gargantua, héros populaire de taille gigantesque, dont la légende ne s'accorde pas avec le roman de Rabelais. Quoique son histoire ne soit qu'un conte bleu, on montre aux environs d'Aigues-Mortes la vieille *tour de Gargantua;* et on n'ose en approcher la nuit, de peur d'être happé par un bras de vingt-cinq mètres.

Gargouille. « Que vous dire de la gargouille de Rouen? Il est certain que tous les ans le chapitre métropolitain de cette ville présentait au parlement, le jour de l'Ascension, un criminel qui obtenait sa grâce, en l'honneur de saint Romain et de la gargouille. La tradition portait qu'à l'époque où saint Romain occupait le siége épiscopal de Rouen, un dragon, embusqué à quelque distance de la ville, s'élançait sur les passants et les dévorait. C'est ce dragon qu'on appelle la gargouille. Saint Romain, accompagné d'un criminel condamné à mort, alla attaquer le monstre jusque dans sa caverne; il l'enchaîna et le conduisit sur la place publique, où il fut brûlé, à la grande satisfaction des diocésains[1]. » On a contesté cette légende en niant les dragons, dont les géologues actuels reconnaissent pourtant que l'existence a été réelle. Il se peut toutefois que ce dragon soit ici une allégorie. Des historiens rapportent que, du temps de saint Romain, la ville de Rouen fut menacée d'une inondation; que ce saint prélat eut le bonheur de l'arrêter par ses soins et par ses prières. Voilà l'explication toute simple du miracle de la gargouille. Ce mot, dans notre vieille langue, signifie irruption, bouillonnement de l'eau. Des savants auront rendu le mot *hydra* par celui de dragon.

Garibaut (Jeanne), sorcière. *Voy.* Grenier et Pierre Labourant.

Garinet (Jules), auteur de l'*Histoire de la magie en France,* Paris, 1818, in-8°. On trouve à la tête de cet ouvrage curieux une description du sabbat, une dissertation sur les démons, un dis-

[1] M. Salgues, *Des erreurs,* t. III, p. 370.

cours sur les superstitions qui se rattachent à la magie chez les anciens et chez les modernes. Beaucoup de faits intéressants mériteraient à ce livre une nouvelle édition; mais l'auteur, fort jeune lorsqu'il le publia, lui a donné une teinte philosophique et peu morale que son esprit élevé et ses vastes études doivent lui faire désapprouver aujourd'hui. Une nouvelle édition serait donc recherchée.

Garnier (Gilles), loup-garou, condamné à Dôle, sous Louis XIII, comme ayant dévoré plusieurs enfants. On le brûla vif, et son corps, réduit en cendres, fut dispersé au vent. Henri Camus, docteur en droit et conseiller du roi, exposa que « Gilles Garnier avait pris dans une vigne une jeune fille de dix ans, l'avait tuée et occise, l'avait traînée jusqu'au bois de la Serre, et que, non content d'en manger, il en avait apporté à sa femme; qu'un autre jour étant en forme de loup (travestissement horrible qu'il prenait sans doute pour sa chasse), il avait également tué et dévoré un jeune garçon, à une lieue de Dôle, entre Grédisans et Monotée; qu'en sa forme d'homme et non de loup il avait pris un autre jeune garçon de l'âge de douze à treize ans, et qu'il l'avait emporté dans le bois pour l'étrangler...[1]. » C'est sans doute le même que Germar.

Garniza. *Voy.* Éléazar.

Garosmancie. *Voy.* Gastromancie.

Garuda, oiseau fabuleux qu'on représente souvent avec la tête d'un beau jeune homme, un collier blanc et le corps d'un aigle. Il sert de monture à Wishnou, comme l'aigle servait de



véhicule à Jupiter. Les Indiens racontent qu'il naquit d'un œuf que sa mère Diti avait pondu et qu'elle couva cinq ans.

Gaspard, démon qui servait Héliodore. *Voyez* ce mot.

[1] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 129.

Gastrocnémie, pays imaginaire dont parle Lucien, où les enfants étaient portés dans le gras de la jambe; ils en étaient extraits au moyen d'une incision.

Gastromancie ou **Garosmancie**, divination qui se pratiquait en plaçant entre plusieurs bougies allumées des vases de verre ronds et pleins d'eau claire; après avoir invoqué et interrogé les démons à voix basse, on faisait regarder attentivement la superficie de ces vases par un jeune garçon ou par une jeune femme; puis on lisait la réponse sur des images tracées par la réfraction de la lumière dans les verres. Cagliostro employait cette divination.

Une autre espèce de gastromancie se pratiquait par le devin qui répondait sans remuer les lèvres, en sorte qu'on croyait entendre une voix aérienne. Le nom de cette divination signifie divination par le ventre; aussi, pour l'exercer, il faut être ventriloque, ou possédé, ou sorcier. Dans le dernier cas, on allume des flambeaux autour de quelques verres d'eau limpide, puis on agite l'eau en invoquant un esprit qui ne tarde pas à répondre d'une voix grêle dans le ventre du sorcier en fonction. Les charlatans trouvant dans les moindres choses des moyens sûrs d'en imposer au peuple et de réussir dans leurs fourberies, la ventriloquie doit être pour eux d'un grand avantage. Un marchand de Lyon, étant un jour à la campagne avec son valet, entendit une voix qui lui ordonnait, de la part du ciel, de donner une partie de ses biens aux pauvres, et de récompenser son serviteur. Il obéit et regarda comme miraculeuses les paroles qui sortaient du ventre de son domestique. On savait si peu autrefois ce que c'était qu'un ventriloque, que les plus grands personnages attribuaient toujours ce talent à la présence des démons. Photius, patriarche de Constantinople, dit dans une de ses lettres : « On a entendu le malin esprit parler dans le ventre d'une personne, et il mérite bien d'avoir l'ordure pour logis. »

Gâteau des rois. La part des absents, quand on partage le gâteau des rois, se garde précieusement; dans certaines maisons superstitieuses, elle indique l'état de la santé de ces personnes absentes par sa bonne conservation; une maladie, par des taches ou des ruptures.

Gâteau triangulaire de Saint-Loup. Les personnes superstitieuses font ce gâteau le 29 juillet, avant le lever du soleil; il est composé de pure farine de froment, de seigle et d'orge, pétrie avec trois œufs et trois cuillerées de sel, en forme triangulaire. On le donne, par aumône, au premier pauvre qu'on rencontre, pour rompre les maléfices.

Gauchelin, prêtre du onzième siècle, qui eut une vision célèbre. C'était une immense troupe de défunts faisant leur pénitence et conduits par

des démons. Elle a été conservée par Orderic Vital[1].

Gaufridi (Louis-Jean-Baptiste), curé de Marseille qui, infidèle à ses devoirs, tomba dans le désordre et se fit sorcier vers la fin du seizième siècle. On raconte que le diable lui apparut un jour, pendant qu'il lisait un livre de magie; ils entrèrent en conversation et firent connaissance. Le prêtre se livra au diable par un pacte en règle, à condition qu'il lui donnerait le pouvoir de suborner et de séduire en soufflant au visage. Le diable y consentit d'autant plus volontiers, qu'il trouvait dans ce marché un double avantage. L'apostat s'éprit de la fille d'un gentilhomme, Madeleine de la Palud, dont l'histoire est devenue célèbre. Mais bientôt la demoiselle effrayée se retira dans un couvent d'ursulines. Gaufridi furieux y envoya, disent les relations du temps, une légion de démons; la sorcellerie du prêtre fut prouvée. Un arrêt du parlement de Provence le condamna au feu, en avril 1611.

Gauric (Luc), astrologue napolitain, né en 1476. Selon Mézeray et le président de Thou, il annonça positivement que le roi Henri II serait tué dans un duel et mourrait d'une blessure à l'œil; ce qui fut vrai. Catherine de Médicis avait



en Luc Gauric la confiance la plus entière. Bentivoglio, seigneur de Bologne, le condamna à cinq tours d'estrapade, pour avoir eu la hardiesse de lui prédire qu'il serait chassé de ses États; ce qui n'était pas difficile à prévoir, vu la disposition des esprits qui détestaient ce seigneur. Gauric mourut en 1558, âgé de quatre-vingt-deux ans. On a de lui une *Description de la sphère céleste*, publiée dans ses œuvres, Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. On y trouve aussi un *Éloge de l'astrologie.* On attribue à son frère Pomponius Gauric un livre dans lequel on traite *de la physiognomonie, de l'astrologie naturelle,* etc.[1]; mais il ne paraît pas que cet ouvrage soit de Pomponius, il serait plutôt de Luc. Le *Traité astrologique* de Luc Gauric[2] est un livre assez curieux. Pour prouver la vérité de l'astrologie, il dresse l'horoscope de tous les personnages illustres, dont il a pu découvrir l'heure de la naissance; il démontre que tout ce qui leur est arrivé se trouvait prédit dans leur horoscope, — comme si on n'y trouvait pas tout ce qu'on veut!

Gaurie, génie ou lutin que la superstition des villageois bas bretons croit voir danser autour des amas de pierres, ou monuments druidiques, désignés dans la langue des anciens insulaires par le mot *chiorgaur,* que l'on a traduit par ceux-ci : *chorea gigantum,* ou danse des géants, mais qu'il serait peut-être plus exact d'entendre *chorea Gauriorum,* danse des Gauries.

Gauthier (Jean), alchimiste. Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner, pour faire de l'or, cent vingt mille livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque : on courut à sa poursuite, on l'attrapa, et il fut pendu.

Gauthier, conspirateur écossais. *Voy.* WALTER.

Gauthier de Bruges. On conte que ce cordelier, nommé évêque par le pape Nicolas III, et déposé par Clément V, appela à Dieu de cette déposition et demanda qu'en l'inhumant on lui mît son acte d'appel à la main. Quelque temps après sa mort, le pape Clément V, étant venu à Poitiers, et se trouvant logé au couvent des cordeliers, désira visiter les restes de celui qu'il avait déposé; on ajoute qu'il se fit ouvrir le tombeau, et qu'il fut effrayé en voyant Gauthier de Bruges agitant son acte d'appel d'une main desséchée[3]. » Conte imaginé par les ennemis du Pape.

Gayot de Pitaval, Lyonnais, auteur de la compilation des *Causes célèbres,* ouvrage indigeste. Mort en 1743. Nous ne le citons que pour faire remarquer l'esprit léger, mais hostile, dans lequel, à propos de la possession de Loudun, il a admis tous les mensonges de Saint-Aubin. *Voy.* ce nom.

[1] Voyez cette vision dans les *Légendes de l'autre monde.*

[1] *Pomponii Gaurici Neapolitani tractatus de symmetriis, lineamentis et physiognomonia, ejusque speciebus,* etc., Argentor., 1630, avec la Chiromancie de Jean *Ab Indagine.*

[2] *Lucæ Gaurici geophonensis episcopi civitatensis tractatus astrologicus, in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus per proprias eorum genituras, ad unguem examinatis. Venetiis.* In-4°, 1552.

[3] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur,* ou *la France au quatorzième siècle,* t. Ier, ch. IV, p. 63.

Gazardiel, ange qui, selon le Talmud, préside à l'Orient, afin d'avoir soin que le soleil se lève et de l'éveiller s'il ne se levait pas.

Gaze (Théodore de), propriétaire d'une ferme dans la Campanie, au seizième siècle; il la faisait cultiver par un fermier. Comme ce bonhomme travaillait un jour dans un champ, il découvrit un vase rond où étaient enfermées les cendres d'un mort. Aussitôt il lui apparut un spectre qui lui commanda de remettre en terre le même vase avec ce qu'il contenait, sinon qu'il ferait mourir son fils aîné. Le fermier ne tint compte de ces menaces, et peu de jours après son fils aîné fut trouvé mort dans son lit. Quelque temps plus tard, le même spectre lui apparut, lui réitérant le même commandement, et le menaça de faire mourir son second fils. Le laboureur avertit de tout cela Théodore de Gaze, qui vint lui-même à sa métairie et fit remettre le tout à sa place : sachant bien, dit Leloyer, qu'il fait mauvais jouer avec les morts.....

Gaziel, démon chargé de la garde des trésors souterrains, qu'il transporte d'un lieu à un autre pour les soustraire aux hommes. C'est lui qui ébranle les fondements des maisons et fait souffler des vents accompagnés de flammes. Quelquefois il forme des danses qui disparaissent tout à coup; il inspire la terreur par un grand bruit de cloches et de clochettes; il ranime les cadavres, mais pour un moment. Anarazel est son compagnon.

Géants. Les géants de la fable avaient le regard farouche et effrayant, de longs cheveux, une grande barbe, des jambes et des pieds de serpent, et quelques-uns cent bras et cinquante têtes. Homère représente les Aloïdes, géants remarquables, comme étant d'une taille si prodigieuse qu'à l'âge de neuf ans ils avaient neuf coudées de grosseur, trente-six de hauteur, et croissaient chaque année d'une coudée de circonférence et d'un mètre de haut. Les talmudistes assurent qu'il y avait des géants dans l'arche. Comme ils y tenaient beaucoup de place, on fut obligé, disent-ils, de faire sortir le rhinocéros, qui suivit l'arche à la nage. Aux noces de Charles le Bel, roi de France, on vit une femme de Zélande d'une taille extraordinaire, auprès de qui les hommes les plus hauts paraissaient des enfants ; elle était si forte, qu'elle enlevait de chaque main deux tonneaux de bière, et portait aisément huit hommes sur une poutre [1]. Il est certain qu'il y a eu de tout temps des hommes d'une taille et d'une force au-dessus de l'ordinaire. On trouva au Mexique des os d'hommes trois fois aussi grands que nous, et, dit-on, dans l'île de Crète un cadavre de quarante-cinq pieds... Hector de Boëce dit avoir vu les restes d'un homme qui avait quatorze pieds. En 1693, il y avait à Lekerké un homme assez maigre, nommé Guerrit Baastrausée, pêcheur de son métier, qui avait huit pieds du Rhin de hauteur et qui pesait cinq cents livres. Pour la force, nous citerons Milon de Crotone, tant de fois vainqueur aux jeux Olympiques ; ce Suédois qui, sans armes, tua dix soldats armés; ce Milanais qui portait un cheval chargé de blé; ce Barsabas qui, du temps de Louis XIV, enlevait un cavalier avec son équipage et sa monture; ces géants et ces hercules qu'on montre tous les jours au public. Mais la différence qu'il y a entre eux et le reste des hommes est petite, si on compare leur taille réelle à la taille prodigieuse que les traditions donnent aux anciens géants.

[1] *Jonsthoni thaumatographia.*

Geber, roi des Indes et grand magicien, auquel on attribue un traité absurde du rapport des sept planètes aux sept noms de Dieu, et quelques autres opuscules inconnus [1].

Gedi, pierre merveilleuse qui, dans l'opinion des Gètes, avait la vertu, lorsqu'on la trempait dans l'eau, de changer l'air et d'exciter des vents et des pluies orageuses. On ne connaît plus la forme de cette pierre.

Geilana, duchesse de Franconie, ayant ordonné le meurtre de saint Kilian, fut, aussitôt après le crime, possédée d'un démon.

Geillis Duncane, sorcière anglaise qui guérissait certaines maladies par l'aide d'un démon, comme elle le déclara. Le roi Jacques la fit arrêter.

Geiralda, sorcière. *Voy.* Kalta.

Gello ou **Gilo**, c'était une fille qui avait la manie d'enlever les petits enfants. On dit même que parfois elle les mangeait, et qu'elle emporta un jour le petit empereur Maurice; mais qu'elle ne put lui faire aucun mal, parce qu'il avait sur lui des amulettes. Son fantôme errait dans l'île de Lesbos, où, comme elle était jalouse de toutes les mères, elle faisait mourir dans leur sein les enfants qu'elles portaient, un peu avant qu'ils fussent à terme [2]. On voit que c'était l'épouvantail du sixième siècle. Elle n'était pas seule.

Gellons, compagnons de Gello en Grèce. Ces esprits pénètrent dans les appartements quoique les portes en soient fermées et y enlèvent les enfants. *Voyez* aussi Géludes.

Gellone (vallée de). *Voy.* Pie.

Geloscopie. Espèce de divination qui se tire du rire. On prétend acquérir ainsi la connaissance du caractère d'une personne, et de ses penchants bons ou mauvais. Un rire franc n'annonce certainement pas une âme fausse, et on peut se défier quelquefois d'un rire forcé. *Voy.* Physiognomonie.

Géludes, sorcières-vampires de l'Orient. Saint Jean Damascène parle de ces monstres qui entraient dans les maisons malgré serrures et ver-

[1] Naudé, *Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie*, ch. xiv, p. 360.

[2] Delrio, *Disquisitions magiques;* Wierus, *De præst.*, p. 466.

rous, suçaient le sang des enfants ou les enlevaient pour manger leur foie. Mais il cite ces propos comme croyances erronées.

Gématrie. C'est une des divisions de la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre les lettres d'un mot hébreu pour des chiffres ou nombres arithmétiques, et à expliquer chaque mot par la valeur arithmétique des lettres qui le composent. Selon d'autres, c'est une interprétation qui se fait par la transposition des lettres.

Gemma (Cornélius), savant professeur de Louvain, auteur d'un livre intitulé *Des caractères divins et des choses admirables*[1], publié à Anvers, chez Christophe Plantin, architypographe du roi; 1575, in-12. C'est un tableau des merveilles de la nature dont l'auteur a profondément saisi la marche et le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur.

Génération. *Voy.* Enfants.

Gengues, devins japonais qui font profession de découvrir les choses cachées et de retrouver les choses perdues. Ils habitent des huttes perchées sur le sommet des montagnes et sont tous extrêmement laids. Il leur est permis de se marier, mais seulement avec des femmes de leur caste et de leur secte. Un voyageur prétend que le signe caractéristique de ces devins est une corne qui leur pousse sur la tête. Il ajoute qu'ils sont tous vendus au diable qui leur souffle leurs oracles; quand leur bail est fini, le diable leur ordonne de l'attendre sur une certaine roche. A midi, ou plus souvent vers le soir, il passe au milieu de l'assemblée; sa présence cause une vive émotion. Une force irrésistible entraîne alors ces malheureux, qui sont précipités à sa suite et ne reparaissent plus.....

Géniane, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de chagriner les ennemis de ceux qui la portaient. On pouvait de très-loin, en frottant sa pierre, vexer de toute façon les amis dont on avait à se plaindre, et se venger sans se compromettre. Les doctes n'indiquent pas où se trouve cette pierre curieuse.

Génies. La tradition des anges, parvenue altérée chez les païens, en a fait des génies. Chacun avait son génie. Un magicien d'Égypte avertit Marc-Antoine que son génie était vaincu par celui d'Octave; et Antoine intimidé se retira vers Cléopâtre[2]. Néron, dans *Britannicus,* dit en parlant de sa mère :

> Mon génie étonné tremble devant le sien.

Les borborites, hérétiques des premiers siècles de l'Église, enseignaient que Dieu ne peut être l'auteur du mal; que, pour gouverner le cours du soleil, des étoiles et des planètes, il a créé une multitude innombrable de génies, qui ont été, qui sont et seront toujours bons et bienfaisants; qu'il créa l'homme indifféremment avec tous les autres animaux, et que l'homme n'avait que des pattes comme les chiens; que la paix et la concorde régnèrent sur la terre pendant plusieurs siècles, et qu'il ne s'y commettait aucun désordre; que malheureusement un génie prit l'espèce humaine en affection, lui donna des mains, et que voilà l'origine et l'époque du mal. L'homme alors se procura des forces artificielles, se fabriqua des armes, attaqua les autres animaux, fit des ouvrages surprenants; et l'adresse de ses mains le rendit orgueilleux; l'orgueil lui inspira le désir de la propriété et la vanité de posséder certaines choses à l'exclusion des autres; les querelles et les guerres commencèrent; la victoire fit des tyrans et des esclaves, des riches et des pauvres. Il est vrai, ajoutent les borborites, que si l'homme n'avait jamais eu que des pattes, il n'aurait pas bâti des villes, ni des palais, ni des vaisseaux; qu'il n'aurait pas couru les mers; qu'il n'aurait pas inventé l'écriture, ni composé des livres; et qu'ainsi les connaissances de son esprit ne se seraient point étendues. Mais aussi il n'aurait éprouvé que les maux physiques et corporels, qui ne sont pas comparables à ceux d'une âme agitée par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, par les inquiétudes et les soins qu'on se donne pour élever une famille, et par la crainte de l'opprobre, du déshonneur, de la misère et des châtiments. Aristote observe que l'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main, mais qu'il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux.

Les Arabes ne croient pas qu'Adam ait été le premier être raisonnable qui ait habité la terre, mais seulement le père de tous les hommes actuellement existants. Ils pensent que la terre était peuplée avant la création d'Adam par des êtres d'une espèce supérieure à la nôtre; que dans la composition de ces êtres, créés de Dieu comme nous, il entrait plus de feu divin et moins de limon. Ces êtres, qui ont habité la terre pendant plusieurs milliers de siècles, sont les génies, qui ensuite furent renvoyés dans une région particulière, mais d'où il n'est pas impossible de les évoquer et de les voir paraître encore quelquefois, par la force des paroles magiques et des talismans. Il y a deux sortes de génies, ajoutent-ils, les péris, ou génies bienfaisants, et les dives, ou génies malfaisants. Gian-ben-gian, du nom de qui ils furent appelés ginnes ou génies, est le plus fameux de leurs rois. Le Ginnistan est un pays de délices et de merveilles, où ils ont été relégués par Taymural, l'un des plus anciens rois de Perse. Ce sont encore là des vestiges altérés de l'ancienne tradition.

[1] *De naturæ divinis characterismis, seu raris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi libri II, auctore Cornelio Gemma*, etc.

[2] Plutarque, *Vie de Marc-Antoine.*

Les Chinois ont des génies qui président aux eaux, aux montagnes ; et chacun d'eux est honoré par des sacrifices solennels. — *Voy.* Fées, Anges, Esprits, etc.

Génirade, médecin matérialiste, ami de saint Augustin et très-connu à Carthage pour sa grande capacité. Il doutait qu'il y eût un autre monde que celui-ci. Mais une nuit il vit en songe un jeune homme qui lui dit : — Suivez-moi. — Il le suivit et se trouva dans une ville où il entendit une mélodie admirable. Une autre fois il vit le même jeune homme qui lui dit : — Me connaissez-vous? — Fort bien, lui répondit-il. — Et d'où me connaissez-vous ? — Gérinade lui raconta ce qu'il lui avait fait voir dans la ville où il l'avait conduit. Le jeune homme ajouta : — Est-ce en songe ou éveillé que vous avez vu tout cela ? — C'est en songe, répondit le médecin. Le jeune homme dit : — Où est à présent votre corps? — Dans mon lit. — Savez-vous bien que vous ne voyez rien à présent des yeux du corps? — Je le sais. — Quels sont donc les yeux par lesquels vous me voyez?... Comme le médecin hésitait et ne savait que répondre, le jeune homme lui dit encore : — De même que vous me voyez et m'entendez, à présent que vos yeux sont fermés et vos sens engourdis, ainsi après votre mort vous vivrez, vous verrez, vous entendrez, mais des yeux de l'esprit. Ne doutez donc plus. — Génirade conclut que si l'âme pouvait voyager ainsi dans le sommeil, elle n'était donc pas liée à la matière ; et il se convertit.

Gennadius, patriarche de Constantinople. Allant à son église, il rencontra un spectre hideux. Il reconnut que c'était le diable, le conjura et entendit une voix qui lui dit : — Je t'avertis, Gennadius, que durant ta vie je ne pourrai nuire plus que toi à l'Église grecque ; mais après ta mort je la ruinerai. — Le patriarche se mit à genoux, pria pour son Église, et mourut peu après[1]. Ceci se passait tandis que Mahomet II faisait la conquête de l'empire.

Geoffroi d'Iden, chevalier du treizième siècle, qui fut tué dans une guerre injuste au diocèse de Mâcon, et qui revint, deux mois après, réclamer des prières. Il se montra deux fois à deux personnes différentes, portant encore saignante l'énorme blessure qui lui avait donné la mort ; et il obtint ce qu'il demandait. Ces faits, dont toute la contrée ne put douter, sont rapportés par Pierre le Vénérable[2].

Géomancie ou **Géomance**, divination par la terre. Elle consiste à jeter une poignée de poussière ou de terre au hasard sur une table, pour juger des événements futurs par les lignes et les figures qui en résultent : c'est à peu près le même procédé que celui du marc de café. Selon d'autres docteurs, la géomancie se pratique tantôt en traçant par terre ou sur un globe des lignes et des cercles, sur lesquels on veut deviner ce qu'on a



envie d'apprendre ; tantôt en faisant au hasard, par terre ou sur le papier, plusieurs points sans garder aucun ordre ; les figures que le hasard forme alors fondent un jugement sur l'avenir ; tantôt enfin en observant les fentes et les crevasses qui se font naturellement à la surface de la terre, d'où sortent, dit-on, des exhalaisons prophétiques, comme de l'antre de Delphes.

Gérard. C'est le nom, à ce qu'on croit, de l'architecte qui entreprit la somptueuse basilique de Cologne. Plusieurs traditions se rattachent à cet immense édifice. Selon les unes, le diable en aurait fait le plan et l'aurait offert à Gérard, moyennant un pacte qui lui eût livré son âme. L'architecte aurait d'une main saisi le plan, et de l'autre, armée d'une relique de sainte Ursule, il aurait mis le diable en fuite. Mais en se retirant violemment le diable avait arraché du plan la portion la plus importante ; ce qui fit que le monument n'a pu être achevé. Selon d'autres traditions, Gérard était avancé dans l'érection de sa cathédrale au point où nous la voyons, lorsqu'il paria orgueilleusement avec le diable qu'il aurait achevé sa grande tour avant que lui, Satan, eût terminé le grand aqueduc de Trèves à Cologne, qu'il avait entrepris. Mais le diable gagna le pari, et Gérard humilié se précipita du haut de sa tour, dont personne jusqu'ici n'a entrepris l'achèvement.

Gérard le Diable, garnement du treizième siècle, enfant de grande maison à Gand. La sinistre histoire de ce possédé, de son fils *Gérard le Maure* et de la tour rouge est établie dans les *Légendes infernales*.

Gérardine (Rose), pauvre femme de la Lorraine qui fut arrêtée comme sorcière en 1856. Elle confessa qu'on l'avait emmenée au sabbat malgré elle, qu'on l'avait cruellement battue parce qu'elle se refusait à faire le mal qui lui

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, p. 270.

[2] Voyez cette histoire dans les *Légendes de l'autre monde* (légendes du purgatoire).

était prescrit; et elle montrait les traces des plaies qu'elle avait reçues. Elle ne fut pas punie.

Gerbert. *Voy.* SYLVESTRE II.

Géréahs. Les habitants de Ceylan croient les planètes occupées par des esprits qui sont les arbitres de leur sort. Ils leur attribuent le pouvoir de rendre leurs favoris heureux en dépit des démons. Ils forment autant d'images d'argile appelées Géréahs qu'ils supposent d'esprits mal disposés; ils leur donnent des figures monstrueuses et les honorent en mangeant et buvant; le festin est accompagné de tambours et de danses jusqu'au point du jour: les images sont jetées alors sur les grands chemins, où elles reçoivent les coups et épuisent la colère des démons malintentionnés.

Germanicus, général romain qui fut empoisonné par Plancine. On ne dit pas si ce fut par des parfums ou par un poison plus direct, ou par des maléfices; mais ce qui est certain, dit Tacite, c'est que l'on trouva dans sa demeure des ossements et des cendres de morts arrachés aux tombeaux, et le nom de Germanicus écrit sur une lame de plomb qu'on avait dévouée à l'enfer[1].

Germar (Gilles), infâme coquin, né à Lyon et arrêté à Dôle pour ses crimes, à travers les guerres de la réforme. Il avoua, sans y être contraint, qu'un jour, habillé en loup-garou, il avait, dans le bois de la Serre près de Dôle, étranglé une jeune fille et qu'après avoir mangé la chair de ses bras et de ses jambes, il en avait porté à sa femme qui partageait ses goûts; qu'un mois après il avait, sous la même forme de loup-garou, tué une jeune fille pour la manger pareillement, mais qu'il en avait été empêchée par l'arrivée de trois personnes, à l'aspect desquelles il s'était enfui; que quinze jours plus tard, dans la vigne de Grédisans, il avait tué un enfant et en avait mangé aussi la chair des bras et des jambes; enfin que, cette fois en sa forme d'homme et non plus en loup-garou, il avait tué un enfant de douze à treize ans dans le bois de Pérouze et qu'il se disposait à le manger lorsqu'on l'avait arrêté. Cet anthropophage fut condamné au feu[2].

Géroldseck, l'un des vieux manoirs des bords du Rhin. Sous ses ruines sont ensevelis Wittich, Siegfried et d'autres chevaliers bandits des plus mauvais jours du moyen âge, attendant le jugement dernier.

Gerson (Jean Charlier de), chancelier, pieux et savant, de l'université de Paris, mort en 1429, auteur de l'*Examen des esprits*, où l'on trouve des règles pour discerner les fausses révélations des véritables; auteur aussi de l'*Astrologie réformée*, qui eut un grand succès. Nous ne parlons pas ici de ses ouvrages de piété.

Gert (Berthomine de), sorcière de la ville de

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, p. 370.
[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. II.

Préchac en Gascogne, qui confessa vers 1608 que, lorsqu'une sorcière revenant du sabbat était tuée dans le chemin, le diable avait l'habitude de prendre sa figure, et de la faire reparaître et mourir dans son logis pour la tenir en bonne réputation. Mais si celui qui l'a tuée a quelque bougie ou chandelle de cire sur lui, et qu'il en fasse une croix sur la morte, le diable ne peut, malgré toute sa puissance, la tirer de là, et par conséquent est forcé de l'y laisser[1].

Gervais, archevêque de Reims, mort en 1067, dont on conte cette aventure. Un chevalier normand qui le connaissait, voulant, pour le besoin de son âme, aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres, passa par Reims, où il demanda à l'archevêque sa bénédiction, puis il reprit son chemin, dont il s'était écarté. Il arriva à Rome et fit ses oraisons. Il voulut ensuite aller au mont Saint-Ange. Dans son chemin, il rencontra un ermite qui lui demanda s'il connaissait Gervais, archevêque de Reims; à quoi le voyageur répondit qu'il le connaissait. — Gervais est mort, reprit l'ermite. — Le Normand demeura stupéfait; il pria l'inconnu de lui dire comment il savait cette nouvelle. L'ermite lui répondit, qu'ayant passé la nuit en prière dans sa cellule, il avait entendu le bruit d'une foule de gens qui marchaient le long de son corridor en faisant beaucoup de bruit; qu'il avait ouvert sa fenêtre, et demandé où ils allaient; que l'un d'eux lui avait répondu : Nous sommes les anges de Satan; nous venons de Reims. Nous emportions l'âme de Gervais; mais à cause de ses bonnes œuvres, on vient de nous l'enlever, ce qui nous fâche rudement. Le pèlerin remarqua le temps et le jour où il avait appris tout cela, et de retour à Reims, il trouva que l'archevêque Gervais était mort à la même heure[2].

Geyseric, démoniaque goth, dont l'âme fut emportée par le diable en enfer après que son corps eut crevé, comme ceux de Bucer et d'Arius, pendant qu'il était au lit[3].

Ghilcul ou **Gilgoul.** Chez les Juifs modernes c'est la métempsycose ou transmigration des âmes en d'autres corps, doctrine reçue dans quelques-unes de leurs sectes. Selon une de leurs traditions, le prophète Élie avait été auparavant Phinées, fils d'Aaron.

Ghirardelli (Corneille), franciscain, né à Bologne vers la fin du seizième siècle. Il étudia l'astrologie et la métoposcopie; on connaît de lui des discours astrologiques, des almanachs comme celui de Matthieu Lænsberg, enfin la *Céphalonie physionomique*, avec cent têtes dessi-

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 455.
[2] Manuscrit de la bibliothèque impériale, rapporté par Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations*, t. Ier.
[3] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 5.

nées et des jugements sur chaque figure, lesquels jugements sont renfermés en un sonnet rehaussé d'un distique; in-4°, 1630.

Gholes. La croyance aux vampires, aux gholes, aux lamies, qui sont à peu près le même genre de spectres, est répandue de temps immémorial chez les Arabes, chez les Perses, dans la Grèce moderne et dans tout l'Orient. *Les Mille et une Nuits* et plusieurs autres contes arabes roulent sur cette matière, et maintenant encore cette terrible superstition porte l'épouvante dans plusieurs contrées de la Grèce moderne et de l'Arabie. Les gholes sont du sexe féminin. On en cite des histoires qui remontent jusqu'au dixième siècle et même jusqu'au règne d'Haroun al Raschid. Elles mangent la chair humaine et boivent le sang, comme les loups-garous plutôt que comme les vampires, car elles n'ont pas toujours besoin d'être mortes pour se livrer à leurs festins funèbres. Quand la chair vivante leur manque, elles vont dans les cimetières déterrer les cadavres frais. Ces traditions doivent être fondées sur des faits sinistres.

On voit aussi dans les contes orientaux une espèce de vampire qui ne peut conserver son odieuse vie qu'en avalant de temps en temps le cœur d'un jeune homme : ces contes prouvent que les horribles idées du vampirisme sont anciennes en Arabie.

Ghoolée-Beenban, vampire, ou lamie ou ghole. Les Afghans croient que chaque solitude, chaque désert de leur pays est habité par un démon, qu'ils appellent le Ghoolée-Beenban ou le spectre de la solitude. Ils désignent souvent la férocité d'une tribu en disant qu'elle est sauvage comme le démon du désert.

Giall, fleuve des enfers scandinaves; on le passe sur un pont appelé *Giallar*.

Gian-ben-Gian. *Voy.* Génies.

Gibel, c'est l'Etna, montagne volcanique au sommet de laquelle se trouve un cratère d'où l'on entend lorsqu'on prête l'oreille des gémissements et un bouillonnement effroyable. Les Grecs jetaient dans ce soupirail des vases d'or et d'argent, et regardaient comme un bon présage que la flamme ne les repoussât pas; ils pensaient apaiser par là les dieux de l'enfer, dont ils croyaient que cette ouverture était une des entrées [1].

Gilbert, démon dont parle Olaüs Magnus. Il se montrait chez les Ostrogoths et il avait enchaîné dans une caverne le savant Catillus, nécromancien suédois qui l'avait insulté [2].

Gilles de Chin, chevalier célèbre par sa force et son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désolait les environs de Mons dans le Hainaut. On montre la tête du dragon à l'hôtel de ville de Mons, et on voyait à l'abbaye de Saint-Guislain l'épitaphe de Gilles de Chin; mais elle a disparu avec la vieille église [1].

Gilles de Vailladoros. *Voy.* Vailladoros.

Gilo. *Voy.* Gello.

Gimi ou **Gimin**, génies que les musulmans croient d'une nature mitoyenne entre l'ange et l'homme. Ce sont nos esprits follets.

Ginguérers, cinquième tribu des géants ou génies malfaisants chez les Orientaux.

Ginnes, génies femelles chez les Persans, qui les disent maudites par Salomon, et formées d'un feu liquide et bouillonnant avant la création de l'homme.

Ginnistan, pays imaginaire où les génies malfaisants font leur résidence, selon les opinions populaires des Persans. *Voy.* Génies.

Ginnungagap, nom de l'abîme, partie de l'enfer chez les Scandinaves.

Gioerninca-Vedur. Les Islandais appellent de ce nom le pouvoir magique d'exciter des orages et des tempêtes, et de faire périr des barques et des bâtiments en mer. Cette idée superstitieuse appartient autant à la magie moderne qu'à l'ancienne. Les ustensiles que les initiés emploient sont très-simples : par exemple une bajoue de tête de poisson sur laquelle ils peignent ou gravent différents caractères magiques, entre autres la tête du dieu Thor, de qui ils ont emprunté cette espèce de magie. Le grand art consiste à n'employer qu'un ou deux caractères, et tout leur secret est que les mots *Thor hafot* ou *hafut* puissent être lus devant eux ou en leur absence, sans être compris de ceux qui ne sont pas admis à la connaissance de ces mystères.

Giourtasch, pierre mystérieuse que les Turcs orientaux croient avoir reçue de main en main de leurs ancêtres en remontant jusqu'à Japhet, fils de Noé, et qu'ils prétendent avoir la vertu de leur procurer de la pluie quand ils en ont besoin.

Girard (Jean-Baptiste), jésuite né à Dôle en 1680. Les ennemis de la société de Jésus n'ont négligé aucun effort pour le présenter comme un homme de scandale. Ils l'ont accusé d'avoir séduit une fille nommée Catherine Cadière, et sur ce thème ils ont bâti tous les plus hideux romans. Cette fille, folle ou malade, sembla possédée dans les idées du temps ou le fut peut-être, et on dut l'enfermer aux Ursulines de Brest. Sur quelques divagations qu'elle débita, un procès fut intenté par le parlement d'Aix. Mais toutes choses examinées et pesées, il fallut se borner à rendre Catherine Cadière à sa famille. On ne put pas même trouver moyen d'impliquer le père Girard dans cette affaire comme coupable, quoiqu'on eût ameuté trois partis violents contre lui, les jansénistes, le parlement et les philosophes.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, p. 50.
[2] Wierus, *De præst.*, p. 466.

[1] Voyez l'histoire de Gilles de Chin, dans les *Légendes des douze convives du chanoine de Tours*, nouvelle édition.

— Ce qui n'a pas empêché les écrivains antireligieux de faire revivre sur son compte des calomnies condamnées. On a rassemblé ces calomnies en six gros volumes. L'avocat janséniste François Richer les a concentrées dans ses *Causes célèbres* avec une férocité haineuse qui fait peine. Fréron, dans *l'Année littéraire* 1772, t. II, p. 250, a pulvérisé, preuves en main, cet échafaudage d'odieux mensonges. Ce qui n'a pas empêché une tête obtuse dans son fiel de les republier de nos jours en une brochure in-8° intitulée ***Détails historiques sur le père Girard, jésuite, et mademoiselle Cadière de Toulon,*** imprimée à Nîmes, chez Ballivet et Fabre, 1844. Au résumé, la Cadière était une coquine, le père Girard un saint et ses calomniateurs des faussaires [1].

Girtanner, docteur de Gœttingue qui a annoncé que, dans le dix-neuvième siècle, tout le monde aurait le secret de la transmutation des métaux; que chaque chimiste saurait faire de l'or; que les instruments de cuisine seraient d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup, dit-il, à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de plomb et de fer que nous avalons avec notre nourriture [2]. Les bons chimistes actuels partagent cet avis.

Gitanos, mot espagnol, qui veut dire Égyptiens. *Voy.* Bohémiens.

Giwon, esprit japonais. Les habitants croient qu'il veille particulièrement à la conservation de leur vie, et qu'il peut les préserver de tout accident fâcheux, comme des chutes, des mauvaises rencontres, des maladies et surtout de la petite vérole. Aussi ont-ils coutume de placer sur la porte de leurs maisons l'image de Giwon.

Glanvil, curé anglican d'Abbey-Church à Bath, mort en 1680. On lui attribue un traité des *Visions et apparitions,* in-8°, Londres, 1700; mais il est certainement auteur d'un ouvrage intitulé *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et la sorcellerie,* 1666, in-4°.

Glaphyra, épouse d'Alexandre, fils de cet effroyable Hérode, qu'on a appelé Hérode le Grand. Cette princesse, ayant perdu Alexandre, se maria avec Archelaüs, son beau-frère, et mourut la nuit même de ses noces, l'imagination troublée par la vision de son premier époux, qui semblait lui reprocher ses secondes noces avec son frère [3].

Glasialabolas. *Voy.* Caacrinolaas.

Gleditch. *Voy.* Hallucinations.

Glocester. Sous Henri VI, les ennemis de la duchesse de Glocester, voulant la perdre, l'accusèrent d'être sorcière. On prétendit qu'elle avait eu des entretiens secrets avec Roger Bolingbroke, soupçonné de nécromancie, et Marie Gardemain, réputée sorcière. On déclara que ces trois per-



La duchesse de Glocester.

sonnes réunies avaient, à l'aide de cérémonies diaboliques, placé sur un feu lent une effigie du roi faite en cire, dans l'idée que les forces de ce prince s'épuiseraient à mesure que la cire fondrait, et qu'à sa totale dissolution la vie de Henri VI serait terminée. Cette accusation s'accrédita sans peine. Tous trois furent déclarés coupables, et ni le rang ni l'innocence ne purent les sauver. La duchesse fut condamnée à un emprisonnement perpétuel, Roger Bolingbroke pendu et Marie Gardemain brûlée dans Smithfield [1].

Glubbdubdrib. Ile des sorciers dans les voyages de Gulliver. Swift y fait des contes très-piquants.

Gnomes, esprits élémentaires amis de l'homme, composés des plus subtiles parties de la terre, dont ils habitent les entrailles, selon les cabalistes. — La terre, disent-ils, est presque jusqu'au centre remplie de gnomes, gens de petite



stature, gardiens des trésors, des mines et des pierreries. Ils aiment les hommes, sont ingénieux et faciles à gouverner. Ils fournissent aux caba-

[1] Nous ajouterons avec regret que, dans le tome IV de sa *Mystique,* Görres expose assez mal, pages 176 à 179, l'affaire de la Cadière; il est vrai qu'un peu plus loin, page 182, il défend le père Girard. Il est fâcheux qu'il n'ait pas lu la judicieuse dissertation de Fréron, que nous avons citée.

[2] *Philosophie magique,* t. VI, p. 383, citée dans les *Curiosités de la littérature,* t. Ier, p. 262.

[3] Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits*, ch. xxiii, p. 436.

[1] Goldsmith, *Histoire d'Angleterre.*

listes tout l'argent qui leur est nécessaire et ne demandent guère, pour prix de leurs services, que la gloire d'être commandés. Les gnomides, leurs femmes, sont petites, mais agréables, et vêtues d'une manière fort curieuse[1]. Les gnomes vivent et meurent à peu près comme les hommes; ils ont des villes et se rassemblent en sociétés. Les cabalistes prétendent que ces bruits qu'on entendait, au rapport d'Aristote, dans certaines îles, où pourtant on ne voyait personne, n'étaient autre chose que les réjouissances et les fêtes de noces de quelque gnome. Ils ont une âme mortelle; mais ils peuvent se procurer l'immortalité en contractant des alliances avec les hommes. *Voy.* Incubo, Cabale, Pygmées, Nains, Gobelins, Kobold, etc.

Gnostiques, hérétiques qui admettent une foule de génies producteurs de tout le monde. Leur nom signifie illuminés; ils l'avaient pris parce qu'ils se croyaient plus éclairés que les autres hommes. Ils parurent au premier et au deuxième siècle, principalement dans l'Orient. Ils honoraient, parmi les génies, ceux qu'ils croyaient avoir rendu au genre humain les bons offices les plus importants. Ils disaient que le génie qui avait appris aux hommes à manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait fait pour nous quelque chose de très-signalé... Ils l'honoraient sous la figure qu'il avait prise, et tenaient un serpent enfermé dans une cage : lorsqu'ils célébraient leurs mystères, ils ouvraient la cage et appelaient le serpent, qui montait sur une table où étaient les pains, et s'entortillait alentour. C'est ce qu'ils appelaient leur eucharistie... Les gnostiques, auxquels se rattachaient les basilidiens, les ophites, les simoniens, les carpocratiens, etc., tentèrent contre le Catholicisme de grands efforts. Leur serpent, non plus que les autres, n'y put faire qu'user ses dents. *Voy.* Tête de Bophomet, Éons, etc.

Goap, roi des démons de midi. On peut l'évoquer de trois heures du matin à midi, et de neuf heures du soir à minuit[2].

Gobbino. *Voy.* Imagination.

Gobelins, espèce de lutins domestiques qui se retirent dans les endroits cachés de la maison, sous des tas de bois. On les nourrit des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui. Ils sont de l'espèce des cobales. On dit que la manufacture des Gobelins à Paris doit son nom à quelques follets qui, dans l'origine, venaient travailler avec les ouvriers et leur apprendre à faire de beaux tapis. C'est d'eux, ajoute-t-on, qu'on tient le secret des riches couleurs.

Les Normands regardent les Gobelins comme les bons génies des campagnes. S'ils sont irrités cependant, ils entrent dans les maisons et changent les enfants, mettant le fils d'un prince dans le berceau d'un fils de mendiant et celui-ci dans le berceau royal.

On appelait Gobelin ce démon d'Évreux que saint Taurin expulsa, mais qui, ayant montré un respect particulier au saint exorciste, obtint la permission de ne pas retourner en enfer, et continua de hanter la ville sous diverses formes, à condition qu'il se contenterait de jouer des tours innocents aux bons chrétiens de l'Eure. Mais le Gobelin d'Évreux semble s'être ennuyé de ses espiègleries depuis quelques années, et il a rompu son ban pour aller tourmenter les habitants de Caen. L'un de ces derniers hivers, les bourgeois de la bonne ville de Guillaume le Bâtard furent souvent effrayés de ses apparitions. Il s'était affublé d'une armure blanche et se grandissait jusqu'à pouvoir regarder à travers les fenêtres des étages les plus élevés. Un vieux général rencontra ce diable importun dans une impasse et le défia, mais Gobelin lui répondit : — Ce n'est pas de toi que j'ai reçu ma mission, ce n'est pas à toi que je dois en rendre compte. Le général ayant insisté, six diables blancs de la même taille sortirent tout à coup de terre, et le général jugea prudent de battre en retraite devant le nombre. Le journal du département rendit justice à son courage; mais le général n'eut pas moins besoin de se faire saigner par le docteur Vastel. *Voy.* Lutins, Follets, Kobold, etc.

Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain qui cherchait la pierre philosophale. Il voyait toute la science hermétique exposée dans les sculptures qui décorent le portail de Notre-Dame de Paris. Le Père éternel et les deux anges qui sont auprès de lui représentent, dit-il, le Créateur tirant du néant le souffre incombustible et le mercure de vie, figurés par ces deux anges. Une figure a sous ses pieds un dragon volant qui mort sa queue; elle n'est pas autre chose que la pierre philosophale, composée de deux substances, la fixe et la volatile. La gueule du dragon dénote le sel fixe qui, par sa siccité, dévore le volatile que désigne la queue glissante de l'animal. Une autre figure a sous ses pieds un chien et une chienne qui s'entremordent. C'est encore la lutte de l'humide et du sec, etc. Le savant abbé Lebœuf a vu ces figures avec d'autres yeux. La statue qui foule aux pieds le dragon est Jésus-Christ vainqueur du démon; l'autre, qui a au-dessous d'elle un chien et une chienne, représente le même Jésus-Christ écrasant le péché et l'hérésie, etc.

Gobs, lutins écossais du genre des Gobelins.

Gobes. On appelle gobes, dans la campagne, des boules sphériques que l'on trouve quelquefois dans l'estomac des animaux ruminants, et qui sont formées de poils avalés spontanément,

[1] Il y a apparence que ces contes de gnomes doivent leur origine aux relations de quelques anciens voyageurs en Laponie.
[2] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

mêlés de fourrages et agglutinés par les sucs gastriques. On persuaderait difficilement à la plupart des gens de la campagne que ces boules ne sont pas l'effet d'un sort[1].

Godeslas, meunier du diocèse de Maëstricht, qui se raillait des Croisés et du saint sépulcre, et qui fut emporté par le diable[1].

Godwin, comte de Kent. *Voy.* Emma.

Godwin, écrivain anglais qui a publié *la Vie des nécromanciens,* ou histoire des personnages



Godeslas.

les plus célèbres auxquels on a attribué, dans les différents âges, une puissance surnaturelle.

Goëthe, auteur du drame de *Faust,* qui a fait un si grand bruit. M. François Hugo a démontré que le fond de ce poëme appartient à Marlowe, poëte anglais, antérieur à Goëthe de deux siècles.

Goétie. La goétie est une phase de la magie, qui consiste à s'adresser aux esprits de l'abîme pour se les rendre favorables et arracher leurs secrets par des enchantements, des formules mystérieuses, des conjurations, des amulettes et des talismans.

Quand on s'adresse aux puissances de la lumière, c'est la théurgie.

Il y a dans le magnétisme des faits qui tiennent de la goétie et d'autres qui sont de la théurgie. — La goétie est la magie noire des temps antiques, et la théurgie leur magie blanche.

Goffe (Marie), femme de Rochester, qui se sentant mourir témoigna un ardent désir de revoir ses enfants, dont elle était éloignée de quelques lieues. C'était le 3 juin 1691. On lui fit comprendre qu'elle ne pouvait être transportée; ce qui l'affligea vivement. A deux heures du matin, le 4 juin, elle eut une sorte d'extase qui la mit auprès de ses enfants. Elle sortit de son évanouissement au point du jour, toute joyeuse de les avoir revus; et ce qui est singulier, c'est que la bonne qui gardait les enfants avait vu avec surprise leur mère assise en silence sur leur lit à l'heure même où elle était évanouie, à quatre lieues de là. La pauvre mère mourut ce même jour.

Goguis, démons de forme humaine qui accompagnent les pèlerins du Japon dans leurs voyages, les font entrer dans une balance et les contraignent de dire leurs péchés. Si les pèlerins taisent une de leurs fautes dans cet examen, les diables font pencher la balance, de sorte qu'ils ne peuvent éviter de tomber dans un précipice où ils se rompent tous les membres[2].

Gohorry (Jacques), écrivain alchimiste assez ignoré.

Goîtres. Les Arabes prétendent guérir cette infirmité avec des amulettes. Le docteur Abernethy, que l'on consultait sur la manière de dissiper un goître, répondit : « Je crois que le meilleur topique serait de siffler... »

Goldner. On lit dans *la Chronique de Thorn,* en Prusse, que le fils d'un marchand de cette

[1] Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. II, p. 14.

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes infernales.*

[2] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* ch. II, p. 336.

ville, nommé Goldner, avait un enfant obsédé par un esprit frappeur. Cet esprit se montrait quelquefois en forme de bouc, de chevreuil ou d'autre animal, battait l'enfant et le tourmentait de plusieurs manières; ce qui dura trois mois de l'année 1665.

Gomory, puissant duc des enfers; il apparaît sous la forme d'une femme; il a une couronne ducale sur la tête, et il est monté sur un chameau. Il répond sur le présent, le passé et l'avenir; il fait découvrir les trésors cachés; il commande à vingt-six légions[1].



Gonderic, roi des Vandales, qui fut, à l'exemple de Geyseric et de Bucer, éventré par le diable, et dont l'âme, selon les chroniqueurs, fut conduite en enfer[2].

Gonin. Les Français d'autrefois donnaient le nom de maître gonin à leurs petits sorciers, charmeurs, escamoteurs et faiseurs de tours de passe-passe[3].



Gontran. Helinand conte qu'un soldat nommé Gontran, de la suite de Henry, archevêque de Reims, s'étant endormi en pleine campagne après le dîner, comme il dormait la bouche ouverte, ceux qui l'accompagnaient, et qui étaient éveillés, virent sortir de sa bouche une bête blanche semblable à une petite belette, qui s'en alla droit à un ruisseau assez près de là. Un homme d'armes, la voyant monter et descendre le bord du ruisseau pour trouver un passage, tira son épée et en fit un petit pont sur lequel elle passa et courut plus loin... Peu après, on la vit revenir, et le même homme d'armes lui fit de nouveau un pont de son épée. La bête passa une seconde fois et s'en retourna à la bouche du dormeur, où elle rentra... Il se réveilla alors; et comme on lui demandait s'il n'avait point rêvé pendant son sommeil, il répondit qu'il se trouvait fatigué et pesant, ayant fait une longue course et passé deux fois sur un pont de fer. Mais ce qui est plus merveilleux, c'est qu'il alla par le chemin qu'avait suivi la belette; qu'il bêcha au pied d'une petite colline et qu'il déterra un trésor que son âme avait vu en songe. Le diable, dit Wierus, se sert souvent de ces machinations pour tromper les hommes et leur faire croire que l'âme, quoique invisible, est corporelle et meurt avec le corps; car beaucoup de gens ont cru que cette bête blanche était l'âme de ce soldat, tandis que c'était une imposture du diable...

Goo, épreuve par le moyen de pilules de papier que les *jammabos,* fakirs du Japon, font avaler aux personnes soupçonnées d'un vol ou de quelque autre délit. Ce papier est rempli de caractères magiques et de représentations d'oiseaux noirs; le jammabos y met ordinairement son cachet. Le peuple est persuadé que si celui qui prend cette pilule est coupable, il ne peut la digérer et souffre cruellement jusqu'à ce qu'il confesse son crime. *Voy.* KHOMANO-GOO.

Goodwin. *Voy.* PARRIS.

Gœrres, auteur contemporain d'un très-savant livre, qui a pourtant quelques erreurs : *La Mystique divine, naturelle et diabolique.* Cet ouvrage a été traduit en français par M. Ch. Sainte-Foi. 5 vol. in-8°, 1855.

Gorson, l'un des principaux démons, roi de l'Occident; il est visible le matin à neuf heures[1].

Gouffres. On en a souvent fait des objets d'effroi. Sur une montagne voisine de Villefranche, on trouve trois gouffres ou étangs considérables, qui sont toujours le théâtre des orages; les habitants du pays croient que le diable est au fond, et qu'il ne faut qu'y jeter une pierre pour qu'il s'élève aussitôt sur ces étangs une tempête.

Gougou. « Champlain, à la fin de son premier voyage au Canada, en 1603, raconte que « proche de la baie des Chaleurs, tirant au sud, » est une île où fait résidence un monstre épou» vantable que les sauvages appellent Gougou. » Le Canada avait son géant, comme le cap des Tempêtes avait le sien. Homère est le véritable père de ces inventions; ce sont toujours les

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæmonum.*
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., p. 5.
[3] Bodin, *Démonomanie,* p. 148.

[1] Wierus, *Pseudom. dæm.,* p. 931.

cyclopes, Charybde et Scylla, ogres ou gougous[1]. »

Goul, espèce de larves ou sorcières vampires qui répondent aux empuses des anciens. C'est la même chose que *ghole*.

Goule (la grande). C'est un énorme dragon que l'on promenait à Poitiers aux processions des Rogations. On l'appelait la bonne sainte vermine; ce qui est assez singulier; car elle représentait le démon, que la foi chrétienne avait détrôné. Il en était ainsi de la Chair Salée de Troyes, de la Graouilli de Metz, de la Gargouille de Rouen, du Dragon de saint Marcel à Paris, de la Tarasque à Tarascon.

Gouleho, génie de la mort chez les habitants des *îles des Amis*. Il gouverne un royaume sombre où se rendent les âmes.

Gourmandise (la), péché capital, odieux au Ciel et à la terre, et qui envoie aux enfers beaucoup de recrues. Elle a un autre effet, qui suffirait peut-être aux matérialistes pour les faire hésiter devant elle: c'est qu'elle amène brusquement le triomphe de cet âpre squelette que nous appelons la mort.

Goyon. *Voy.* Matignon.

Graa, sorte d'immortelle (plante) que les Islandais employaient autrefois à la magie, et qui servait aussi à écarter les sorciers.

Grains bénits. On se sert encore dans les campagnes (et cette coutume est désapprouvée par l'Église comme superstitieuse) de certains grains dits bénits qui ont la propriété de délivrer les possédés par l'attouchement, d'éteindre les incendies et les embrasements, de garantir du tonnerre, d'apaiser les tempêtes, de guérir la peste, la fièvre, la paralysie; de délivrer des scrupules, des inquiétudes d'esprit, des tentations contre la foi, du désespoir, des magiciens et des sorciers[2].

Grains de blé, divination du jour de Noël. Dans plusieurs pays du Nord, on fait, le jour de Noël, une cérémonie qui ne doit pas manquer d'apprendre au juste combien on aura de peine à vivre dans le courant de l'année. Les paysans surtout pratiquent cette divination. On se rassemble auprès d'un grand feu, on fait rougir une plaque de fer ronde, et, lorsqu'elle est brûlante, on y place douze grains de blé sur douze points marqués à la craie, auxquels on a donné les noms des douze mois de l'année. Chaque grain qui brûle annonce disette et cherté dans le mois qu'il désigne; et si tous les grains disparaissent, c'est le signe assuré d'une année de misères. Triste divination!

Graisse des sorciers. On assure que le diable se sert de graisse humaine pour ses maléfices. Les sorcières se frottent de cette graisse pour aller au sabbat par la cheminée; mais celles

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, tome II.
[2] Lebrun, *Histoire des superstitions*, t. Ier, p. 397.

de France croient qu'en se mettant un balai entre les jambes, elles sont transportées sans graisse ni onguent. Celles d'Italie ont toujours un bouc à la porte pour les transporter.

Gralon. *Voy.* Is.

Grandier (Urbain). L'histoire de cet homme n'est guère connue du public que par le livre du calviniste Saint-Aubin, qui l'a écrite sous le titre d'*Histoire des diables de Loudun*, et qui avait intérêt, dans l'esprit de sa secte, à travestir les faits. Son livre, on le reconnaît aujourd'hui, n'est qu'un pamphlet menteur et calomnieux. Grandier était malheureusement un prêtre plus dissipé, comme le disent les récits du temps, que sa condition ne le comportait. Il avait donc là un titre aux sympathies des ennemis de l'Église romaine. Il y avait depuis sept ans à Loudun un couvent d'ursulines, que Grandier voulut séduire. Il ensorcela les religieuses, comme on disait alors; on dirait aujourd'hui il les magnétisa, au moyen de fleurs charmées qu'il leur fit parvenir; et ces saintes filles devinrent possédées et frénétiques. Les phénomènes que produit le magnétisme sous nos yeux expliquent bien des faits que les dissidents et les philosophes ont traités d'absurdes, et qu'on ne peut plus révoquer en doute. Une procédure fut entamée, suivie avec beaucoup d'ordre, de lenteur et de sagesse. Grandier, en prison, composait ou fredonnait des chansons. Il fut condamné à mort. On s'est récrié contre cette sentence et on a gémi à propos de son exécution. Mais le magnétisme et les tables tournantes ont produit ou produiront des crimes, qui seront, aussi bien que ceux de Grandier, du ressort des cours prévôtales ou des cours d'assises. *Voy.* Loudun[1].

Grando. Une légende citée par Görres[2] parle d'un vampire nommé Grando, qui inquiéta assez longtemps les habitants de la Carniole. On le trouva tout rouge, longtemps après sa mort. Son visage fit les mouvements du rire lorsqu'on le découvrit, et il bâilla comme pour respirer l'air frais. On lui présenta un crucifix; aussitôt il versa des larmes. Après qu'on eut prié pour le repos de son âme, on eut recours à l'expédient qui délivre des vampires, on lui coupa la tête; il poussa un cri, se tourna et se tordit comme s'il eût été vivant et remplit tout le cercueil de son sang...

Grange du diable. On voit encore à la ferme d'Hamelghem, qui appartient à M. d'Hoogsvorth, et qui est tenue par M. Sterckx, frère de l'archevêque de Malines, ferme dépendante de la commune d'Osselt, entre Meysse et Ophem, à une bonne lieue de Vilvorde, à trois lieues de Bruxelles; en allant par Laeken, on voit, dis-je, dans cette ferme une grange, qui passe pour la plus

[1] Voyez aussi l'histoire de Grandier, dans les *Légendes infernales*.
[2] Livre V de sa *Mystique*, ch. xiv.

vaste du pays, mais qui en est assurément la plus remarquable, et qu'on appelle la Grange du Diable (*Duyvel's dak*).

Il n'y a presque pas de province où l'on ne montre, dans quelque ferme écartée, une grange mal famée qu'on appelle la Grange du diable. Par suite d'un pacte avec un paysan dans l'embarras, c'est toujours le diable qui l'a bâtie en une nuit, et partout le chant du coq l'a fait fuir avant qu'il eût gagné son pari; car il y a un trou qui n'est pas couvert, ou quelque autre chose qui manque à toutes ces granges. On en cite plusieurs qui sont fameuses[1].

Granson. Paul Diacre (*Hist. Longob.*) raconte ceci : Deux seigneurs lombards, nommés Aldon et Granson, ayant déplu à Cunibert, roi de Lombardie, ce prince résolut de les faire mourir. Il s'entretenait de ce projet avec son favori, lorsqu'une grosse mouche vint se planter sur son front et le piqua vivement; Cunibert chassa l'insecte, qui revint à la charge, et qui l'importuna jusqu'à le mettre dans une grande colère. Le favori, voyant son maître irrité, ferma la fenêtre pour empêcher l'ennemi de sortir et se mit à poursuivre la mouche, pendant que le roi tira son poignard pour la tuer. Après avoir sué bien longtemps, Cunibert joignit l'insecte fugitif, le frappa; mais il ne lui coupa qu'une patte, et la mouche disparut. — Au même instant Aldon et Granson, qui étaient ensemble, virent apparaître devant eux une espèce d'homme qui semblait épuisé de fatigue et qui avait une jambe de bois. Cet homme les avertit du projet du roi Cunibert, leur conseilla de fuir et s'évanouit tout aussitôt. Les deux seigneurs rendirent grâces à l'esprit de ce qu'il faisait pour eux; après quoi ils s'éloignèrent comme l'exigeaient les circonstances.



Grandier en prison.

Grasvitnir, dragon scandinave qui épouvante le monde de ses sifflements dans les tempêtes.

Gratarole (Guillaume), médecin du seizième siècle, mort en 1568. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Observations des différentes parties du corps de l'homme pour juger de ses facultés morales*[2]. Bâle, 1554, in-8. Il a composé aussi sur l'Antechrist un ouvrage que nous ne connaissons pas; enfin, des traités sur l'alchimie et sur l'art de faire des almanachs.

Gratianne (Jeannette), habitante de Sibour ou Siboro, au commencement du dix-septième siècle. Accusée de sorcellerie à l'âge de seize ans,

[1] Voyez la Grange du diable, dans les *Légendes infernales*.

[2] *De prædictione morum naturarumque hominum facili ex inspectione partium corporis.*

elle déposa qu'elle avait été menée au sabbat; qu'un jour le diable lui avait arraché un bijou de cuivre qu'elle portait au cou; ce bijou avait la forme d'un poing serré, le pouce passé entre les doigts, ce que les femmes du pays regardaient comme un préservatif contre toute fascination et sortilége. Aussi le diable ne le put emporter, mais le laissa près de la porte. Elle assura aussi qu'en revenant un jour du sabbat, elle avait vu le diable en forme d'homme noir, avec six cornes sur la tête, une queue au derrière, deux visages, etc.; que, lui ayant été présentée, elle en avait reçu une grosse poignée d'or; qu'il l'avait fait renoncer à son Créateur, à la sainte Vierge, à tous les saints et à tous ses parents [1]....



Gratarole.

Gratidia, devineresse qui trompa Pompée, comme le rapporte Horace : car lui ayant demandé l'issue de la guerre de Pharsale, elle l'assura qu'il serait victorieux; néanmoins il fut vaincu [2].

Gratoulet, insigne sorcier qui apprenait le secret d'embarrer ou nouer l'aiguillette, et qui s'était vendu à Belzébuth. Il donna des leçons de sorcellerie à Pierre Aupetit, condamné en 1598.

Greatrakes (Valentin), empirique qui fit du bruit en Angleterre dans le dix-septième siècle; il était né en Irlande en 1628. On ignore la date de sa mort. Il remplit de brillants emplois, mais il avait la tête dérangée. En 1662, il lui sembla entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles; il voulut en user et se crut même appelé à traiter toutes les maladies : ce qui lui attira une grande célébrité. Cependant une sentence de la cour de l'évêque de Lismore lui défendit de guérir. Sa méthode consistait à appliquer les mains sur la partie malade et à faire de légères frictions de haut en bas; était-ce du magnétisme? Il touchait même les possédés, qui tombaient dans des convulsions aussitôt qu'ils le voyaient ou l'entendaient parler. Plusieurs écrivains se moquèrent de lui. Saint-Évremont écrivit contre la folle confiance qu'on lui accordait. Mais Greatrakes a eu des défenseurs, et Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, l'a présenté sous un jour qui fait voir que c'était en effet un magnétiseur.

Green (Christine), Anglaise du dix-septième siècle, citée par Glanvil. Elle avait un esprit familier qui vivait avec elle sous la forme d'un hérisson, et lui suçait tous les matins un peu de sang pour lui donner des extases.

Grégoire le Thaumaturge (saint). *Voy.* Idoles.

Grégoire VII (saint), l'un des plus grands papes, sauva l'Europe au onzième siècle. Comme il fit de grandes choses pour l'unité, il eut des ennemis dans tous les hérétiques, et en dernier lieu dans les protestants, qui l'accusèrent de magie et même de commerce avec le diable. Leurs mensonges furent stupidement répétés par les catholiques. Ce saint pape vient d'être bien vengé; car l'histoire, qui lui rend justice enfin, est écrite par un protestant (Voigt) [1].

Greillmeil, sorcier. *Voy.* Jacques Ier.

Grêle. Chez les Romains, lorsqu'une nuée paraissait disposée à se résoudre en grêle, on immolait des agneaux; ou, par quelque incision à un doigt, on en faisait sortir du sang dont la vapeur, montant jusqu'à la nuée, l'écartait ou la dissipait entièrement : ce que Sénèque réfute comme une folie [2].

Grenier (Jean), loup-garou qui florissait vers l'an 1600. Accusé d'avoir mangé des enfants, par Jeanne Garibaut et par d'autres, quoiqu'il eût à peine quinze ans, il avoua qu'il était fils d'un prêtre noir (prêtre du sabbat), qui portait une peau de loup [3], et qui lui avait appris le métier. On le condamna à servir toute sa vie dans un couvent, où il se convertit. *Voy.* Poirier et Pierre Labourant.

Grenouille. On n'ignore pas cet admirable secret des paysans, que la grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, que les hydropiques en sont guéris..... *Voy.* Messie des Juifs, Tremblement de terre, etc.

Des philosophes allemands ont prétendu, à force de profondes recherches, établir que nous descendons de la grenouille, qui, peu à peu, s'est perfectionnée : ce qu'elle ne fait pourtant plus. Et Lavater a fait graver un tableau pour montrer qu'au moyen d'une vingtaine de transitions légères, une tête de crapaud devient une tête d'Apollon....

Grésili, l'un des démons qui possédaient Louise Capelle, compagne de Madeleine de la Palud.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. IV, p. 132.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 53.

[1] Voyez l'abrégé de cette histoire par M. l'abbé Jorry.
[2] Lebrun, t. Ier, p. 376.
[3] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France.*

Grey-Meil, Anglaise qui remplissait au sabbat les fonctions de portière, dans la procédure d'Agnès Sampson, dirigée par le roi Jacques.

Griffon. Brown assure qu'il y a des griffons, c'est-à-dire des animaux mixtes qui par devant ressemblent à l'aigle et par derrière au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds et une large queue. Des traditions du moyen âge donnaient au griffon l'aigle pour père et la louve pour mère.

Grigri, démon familier que l'on voit chez les Américains, et surtout dans les forêts du Canada et de la Guinée.

Grillandus (Paul), Castillan, auteur d'un traité des Maléfices (*De maleficiis*), publié à Lyon en 1555; de traités des sortiléges, des lamies, de la torture, etc.; Lyon, 1536, et de quelques autres ouvrages de ce genre. Il conte quelque part qu'un avocat, ayant été noué par un puissant maléfice que nul art de médecine ne pouvait secourir, eut recours à un magicien qui lui fit prendre, avant de dormir, une certaine potion, et lui dit de ne s'effrayer de rien. A onze heures et demie de la nuit, survint un violent orage accompagné d'éclairs; l'avocat crut d'abord que la maison lui tombait sur le dos; il entendit bientôt de grands cris, des gémissements, et vit dans sa chambre une multitude de personnes qui se meurtrissaient à coups de poing et à coups de pied, et se déchiraient avec les ongles et les dents; il reconnut une certaine femme d'un village voisin, qui avait la réputation de sorcière, et qu'il soupçonnait de lui avoir donné son mal; elle se plaignait plus que tous et s'était elle-même déchiré la face et arraché les cheveux. Ce mystère dura jusqu'à minuit, après quoi le maître sorcier entra; tout disparut; il déclara au malade qu'il était guéri: ce qui fut vrai [1].

Grillon. Dans beaucoup de villages, et surtout en Angleterre, on regarde les grillons qui animent le foyer à la campagne, et qui chantent si joyeusement la nuit, comme de petits esprits familiers d'une nature bienveillante, qui empruntent leur forme exiguë pour échapper aux malices humaines. Beaucoup de villageois se figurent que leur présence porte bonheur dans la famille et qu'on ne les tue pas impunément. Aussi, en général, ne voit-on pas d'un bon œil le pied brutal qui les écrase. « Toute la tribu des grillons se compose de puissants esprits, bien que cela soit ignoré des gens qui ont affaire à eux; et il n'est pas dans le monde invisible de voix plus gentilles et plus sincères à qui on puisse se fier davantage ou dont les conseils soient plus dévoués et plus sûrs que les voix qu'empruntent ces esprits de l'âtre et du foyer pour s'adresser à l'espèce humaine [2]. »

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 356.

[2] M. Ch. Dyckens, *Le grillon du foyer*, conte de Noël.

Grimaldi. Sous le règne de Louis le Débonnaire, il y eut dans toute l'Europe une maladie épidémique qui s'étendit sur les troupeaux. Le bruit se répandit dans le peuple que Grimaldi, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, avait occasionné ce dégât en faisant répandre de tous côtés une poudre meurtrière par ses affidés. On arrêta un grand nombre de malheureux soupçonnés de ce crime; la crainte et la torture leur firent confesser qu'ils avaient en effet répandu cette poudre qui faisait mourir les troupeaux. Saint Agobard, archevêque de Lyon, prit leur défense et démontra que nulle poudre n'avait la vertu d'infecter l'air; et qu'en supposant même que tous les habitants de Bénévent, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards et enfants, se fussent dispersés dans toute l'Europe, chacun suivi de trois chariots de cette poudre, ils n'auraient jamais pu causer le mal qu'on leur attribuait [1].

Grimalkin. C'est le nom que les sorcières anglaises donnent au démon lorsqu'il vient au sabbat sous la figure d'un chat.

Grimoire. Tout le monde sait qu'on fait venir le diable en lisant le *Grimoire;* mais il faut avoir soin, dès qu'il paraît, de lui jeter quelque chose à la tête, une savate, une souris, un chiffon, autrement on risque d'avoir le cou tordu. Le terrible petit volume connu sous le nom de *Grimoire,* autrefois tenu secret, était brûlé très-justement dès qu'il était saisi. Nous donnerons ici quelques notes sur les trois *Grimoires* les plus connus.

Grémoire (sic) *du pape Honorius, avec un recueil des plus rares secrets;* sous la rubrique de Rome, 1670, in-16, orné de figures et de cercles. Les cinquante premières pages ne contiennent que des conjurations. *Voy.* CONJURATIONS et ÉVOCATIONS.—Dans le *Recueil des plus rares secrets*, on trouve celui qui force trois demoiselles à venir danser le soir dans une chambre. Il faut que tout soit lavé dans cette chambre; qu'on n'y remarque rien d'accroché ni de pendu; qu'on mette sur la table une nappe blanche, trois pains de froment, trois siéges, trois verres d'eau; on récite ensuite une certaine formule de conjuration [2], et les trois personnes qu'on veut voir viennent, se mettent à table et dansent; mais au coup de minuit tout disparaît. On trouve dans le même livre beaucoup de bêtises de ce genre que nous rapportons en leur lieu.

Grimorium verum, vel probatissimæ Salomonis claviculæ rabbini Hebraici, in quibus tum na-

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 298.

[2] Voici les paroles de cette conjuration : « Besticirum! consolation, viens à moi. Vertu créon, créon, créon... Je ne mens pas; je suis maître du parchemin; par ta louange, prince de la montagne, fais taire mes ennemis et donne-moi ce que tu sais. »

turalia, tum supernaturalia secreta, licet abditissima, inpromptu apparent, modo operator pernecessaria et contenta faciat; sciat tamen opportet dæmonum potentia duntaxat peragantur: traduit de l'hébreu, par Plaingière, avec un recueil de secrets curieux. A. Memphis, chez Alibeck l'Égyptien, 1517, in-16 (*sic omnia*); et sur le revers du titre : *Les véritables clavicules de Salomon,* à Memphis, chez Alibeck l'Égyptien, 1517.

Le *grand Grimoire avec la grande clavicule de Salomon,* et la magie noire ou les forces infernales du grand Agrippa, pour découvrir les trésors cachés et se faire obéir à tous les esprits; suivis de tous les arts magiques, in-18, sans date ni nom de lieu. Ces deux grimoires contiennent, comme l'autre, des secrets que nous donnons ici aux divers articles qu'ils concernent.

Voici une anecdote sur le Grimoire : — Un petit seigneur de village venait d'emprunter à son berger le livre du Grimoire avec lequel celui-ci se vantait de forcer le diable à paraître. Le seigneur, curieux de voir le diable, se retira dans sa chambre et se mit à lire les paroles qui obligent l'esprit de ténèbres à se montrer.



Grimalkin.

Au moment où il prononçait avec agitation ces syllabes niaises qu'il croyait puissantes, la porte, qui était mal fermée, s'ouvre brusquement : le diable paraît, armé de ses longues cornes et tout couvert de poils noirs... Le curieux seigneur perd connaissance et tombe mourant de peur sur le carreau, en faisant le signe de la croix. Il resta longtemps sans que personne vînt le relever. Enfin il rouvrit les yeux et se retrouva avec surprise dans sa chambre. Il visita les meubles pour voir s'il n'y avait rien de dégradé : un grand miroir qui était sur une chaise se trouvait brisé; c'était l'œuvre du diable. Malheureusement pour la beauté du conte, on vint dire un instant après à ce pauvre seigneur que son bouc s'était échappé et qu'on l'avait repris devant la porte de cette même pièce où il avait si bien représenté le diable. Il avait vu dans le miroir un bouc semblable à lui et avait brisé la glace en voulant combattre son ombre [1].

Grisgris, nom de certains fétiches chez les Maures d'Afrique, qui les regardent comme des puissances subalternes. Ce sont de petits billets sur lesquels sont tracées des figures magiques ou des pages du Koran en caractères arabes; ces billets sont vendus assez cher, et les habitants les croient des préservatifs assurés contre tous les maux. Chaque grisgris a sa forme et sa propriété. *Voy.* Goo.

Grisou. Le feu grisou est un gaz qui s'enflamme spontanément ou par occasion dans les mines de houille, et qui produit souvent de grands désastres. — Beaucoup de mineurs re-

[1] *Histoire des fantômes et des démons,* p. 214.

gardent le grisou comme un lutin de méchante espèce.

Grœnjette. Il y a sur les côtes de la Baltique, comme dans la plupart des contrées montagneuses de l'Europe, des chasseurs défunts, condamnés pour leurs méfaits à courir éternellement à travers les marais et les taillis. Les habitants du Sternsklint entendent souvent le soir les aboiements des chiens de Grœnjette; ils le voient passer dans la vallée, le chasseur réprouvé, la pique à la main; et ils déposent devant leur porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que dans ses courses il ne foule pas aux pieds leurs moissons [1]. *Voy.* Veneur.

Gros-Jacques, sorcier. *Voy.* Boguet.

Grospetter. *Voy.* Laghernard.

Grossesse. On a cru longtemps à Paris qu'une femme enceinte qui se regarde dans un miroir croit voir le diable : fable autorisée par la peur qu'eut de son ombre une femme grosse, dans le temps qu'elle s'y mirait, et persuadée par son accoucheur qui lui dit qu'il était toujours dangereux de se regarder enceinte. On assure aussi qu'une femme grosse qui regarde un cadavre aura un enfant pâle et livide [2]. Dans certains cantons du Brésil, aucun mari ne tue d'animal durant la grossesse de sa femme, dans l'opinion que le fruit qu'elle porte s'en ressentirait. *Voy.* Imagination. On ignore encore le motif pour lequel certaines églises particulières refusèrent longtemps la sépulture aux femmes qui mouraient enceintes; c'était sans doute pour engager les femmes à redoubler de soins envers leurs enfants. Un concile tenu à Rouen en 1074 a ordonné que la sépulture en terre sainte ne fût nulle part refusée aux femmes enceintes ou mortes pendant l'accouchement.

Grosse-Tête (Robert), évêque de Lincoln, auquel Gouvérus donne une androïde comme celle d'Albert le Grand.

Gruau de la Barre, un des nombreux prétendants que nous avons vus réclamer le trône de Louis XVI, en prenant sans peur le nom de Louis XVII, a fait imprimer en 1840 un volume in-12 intitulé *Révélations sur les erreurs de l'Ancien Testament.* Il débute ainsi :

« Londres, 1840, le mercredi 5 février.

» Moi, Charles-Louis, duc de Normandie, qui écris ceci, j'ai reconnu que la sainte volonté de l'Éternel, le Tout-Puissant, est infaillible; et que Dieu, selon son incomparable sagesse, dans l'intérêt du salut des mortels de cette terre, a voulu se servir de l'orphelin du Temple, fils du roi-martyr de France et de Marie-Antoinette, pour répandre dans le monde entier la lumière de la véritable doctrine céleste qui déjà avait été renouvelée, dans son temps, par l'ange de la face de l'Éternel, notre Seigneur Jésus-Christ. J'atteste et je confesse devant Dieu et devant l'univers qu'en accomplissant ce devoir qui m'est commandé, je ne fais rien de moi-même; mais que je suis guidé par l'ange du Tout-Puissant, qui me parle visiblement en esprit et en vérité. J'atteste et je confesse encore que cet ange est celui qui m'a dicté et fait écrire la *Doctrine céleste.* »

Or, cette doctrine céleste, dictée par un ange au duc de Normandie, n'est autre chose que la négation de tout l'Ancien Testament, pour établir l'éternité de la matière et un stupide panthéisme tiré des plus absurdes écarts de Pigault-Lebrun, de Dupuis, de d'Holbach et de Voltaire. Ce livre a été publié à Paris par le docteur Charles de Cosson, seulement en sa première partie. En 1841, une deuxième et une troisième partie ont paru réunies en un autre volume in-12, sous le titre de *Salomon le Sage, fils de David, sa renaissance sur cette terre et révélation céleste, publié par M. Gruau de la Barre, ancien procureur du roi. Deuxième et troisième partie, faisant suite à la première, intitulée Révélations sur les erreurs de l'Ancien Testament.* Si le duc de Normandie a démoli l'histoire de nos origines, M. Gruau de la Barre la reconstruit. Il fait créer le monde avec cent soixante-douze paradis, par l'éternel Esprit-Saint. La terre subit six révolutions avant d'être propre à recevoir des hommes pour habitants. Alors l'éternel Esprit-Saint forme *Lithamana,* son premier né, et crée toutes les âmes, leur donnant la connaissance du bien et du mal. Il crée aussi les anges, parmi lesquels il y a bientôt un séditieux qu'on appelle *Lisathama.* L'éternel Esprit-Saint met les âmes créées dans des corps qui peuplent la terre; il chasse du ciel *Lisathama* et ses adhérents, qui vont tenter les hommes et les font tomber. Caïn tue Abel; mais pourtant Caïn est *bon au fond* et fait une grande pénitence. Toute l'histoire sainte est travestie ensuite de la manière la plus prolixe et dans un but que nous ne pouvons apercevoir.

Guacharo. Dans la montagne de Tuméréquiri, située à quelque distance de Cumana, se trouve la caverne de Guacharo, fameuse parmi les Indiens. Elle est immense et sert d'habitation à des milliers d'oiseaux nocturnes dont la graisse donne l'huile de guacharo. Il en sort une assez grande rivière; on entend dans l'intérieur le cri lugubre de ces oiseaux, cri que les Indiens attribuent aux âmes qu'ils croient forcées d'entrer dans cette caverne pour passer dans l'autre monde. Ce séjour ténébreux, disent-ils, leur arrache les gémissements plaintifs qu'on entend au dehors. Les Indiens du gouvernement de Cumana, non convertis à la foi, ont encore du respect pour cette opinion. Parmi ces peuples,

[1] Marmier, *Trad. de la Baltique.*

[2] Brown, *Essai sur les erreurs populaires,* p. 101.

jusqu'à deux cents lieues de la caverne, *descendre au Guacharo* est synonyme de mourir.

Guayotta, mauvais génie que les habitants de l'île Ténériffe opposent à Achguaya-Xérac, qui est chez eux le principe du bien.

Gudeman (bon homme). C'est le nom d'un esprit redouté en Écosse, auquel les laboureurs croient devoir laisser un de leurs champs qu'ils ne cultivent jamais.

Guecuba, esprit du mal chez les Araucans. *Voy.* Toqui.

Gueldre. On trouve ce récit dans les historiens hollandais : « Un monstre affreux, d'une grandeur prodigieuse, ravageait la campagne, dévorant les bestiaux et les hommes mêmes; il empoisonnait le pays de son souffle empesté. Deux braves gens, Wichard et Lupold, entreprirent de délivrer la contrée d'un fléau si terrible, et y réussirent. Le monstre, en mourant, jeta plusieurs fois un soupir qui semblait exprimer le mot *ghelre.* Les deux vainqueurs voulurent qu'en mémoire de leur triomphe, la ville



Entrée du Guacharo

qu'ils bâtirent prît le nom de Ghelre, dont nous avons fait *Gueldre.*

Guérin (Pierre). *Voy.* Illuminés.

Gui de chêne, plante parasite qui s'attache au chêne, et qui était regardée comme sacrée chez les druides. Au mois de décembre, qu'on appelait le mois sacré, ils allaient la cueillir en grande cérémonie. Les devins marchaient les premiers en chantant, puis le héraut venait, suivi de trois druides portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paraissait le chef des druides, accompagné de tout le peuple; il montait sur le chêne, coupait le gui avec une faucille d'or, le plongeait dans l'eau lustrale et criait : « Au gui de l'an neuf (ou du nouvel an). » On croyait que l'eau charmée ainsi par le gui de chêne était très-efficace contre le sortilége et guérissait de plusieurs maladies. *Voy.* Gutheyl. Dans plusieurs provinces on est persuadé que si on pend le gui de chêne à un arbre avec une aile d'hirondelle, tous les oiseaux s'y rassembleront de deux lieues et demie.

Guibert de Nogent, abbé de Nogent-sous-Coucy, au diocèse de Laon (onzième siècle), homme savant, qui a écrit, sous le nom de *Gesta Dei per Francos,* l'histoire des premières croisades. Il y a dans ses écrits plusieurs petits faits qui établissent les relations des vivants avec les morts.

Guido. Un seigneur nommé Guido, blessé à

mort dans un combat, apparut autrefois tout armé à un prêtre nommé Étienne ou Stéphane, et le chargea de commissions qui devaient, en réparant quelques-unes de ses fautes, abréger son purgatoire. Cette histoire est rapportée par Pierre le Vénérable [1].

Guillaume, domestique de Mynheer Clatz, gentilhomme du duché de Juliers, au quinzième siècle. Ce Guillaume fut possédé du diable et demanda pour exorciste un pasteur hérétique nommé Bartholomée Panen, homme qui se faisait payer pour chasser le diable, et qui, dans cette circonstance, fut penaud. Comme le démoniaque pâlissait, que son gosier enflait et qu'on craignait qu'il ne fût suffoqué entièrement, l'épouse du seigneur Clatz, dame pieuse, ainsi que toute sa famille, se mit à réciter la prière de Judith. Guillaume alors se prit à vomir, entre autres débris, la ceinture d'un bouvier, des pierres, des pelotons de fil, du sel, des aiguilles, des lambeaux de l'habit d'un enfant, des plumes de paon que huit jours auparavant il avait arrachées de la queue du paon même. On lui demanda la cause de son mal. Il répondit que, passant sur un chemin, il avait rencontré une femme inconnue qui lui avait soufflé au visage, et que tout son mal datait de ce moment. Cependant, lorsqu'il fut rétabli, il nia le fait, et ajouta que le démon l'avait forcé à faire cet aveu, et que toutes ces matières n'étaient pas dans son corps; mais qu'à mesure qu'il vomissait, le démon changeait ce qui sortait de sa bouche [2]....

Guillaume de Carpentras, astrologue qui fit, pour le roi René de Sicile et pour le duc de Milan, des sphères astrologiques sur lesquelles on tirait les horoscopes. Il en fit une pour le roi Charles VIII à qui elle coûta douze cents écus; cette sphère, contenant *plusieurs utilités,* était fabriquée de telle manière que tous les mouvements des planètes, à toute heure de jour et de nuit, s'y pouvaient trouver; il l'a, depuis, rédigée par écrit en tables astrologiques [3].

Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, et tyran de l'Angleterre dans le onzième siècle. C'était un prince abominable, sans foi, sans mœurs, blasphémateur et cruel. Il fit beaucoup de mal à l'Église, chassa l'archevêque de Cantorbéry et ne voulut point que ce siége fût rempli de son vivant, afin de profiter des revenus qui y étaient attachés. Il laissa les prêtres dans la misère et condamna les moines à la dernière pauvreté. Il entreprit des guerres injustes et se fit généralement détester. Un jour qu'il était à la chasse (en l'année 1100, dans la quarante-quatrième de son âge et la treizième

[1] Voyez-la dans les *Légendes de l'autre monde :* Légendes du purgatoire.

[2] Wierus, *De præst.,* lib. III, cap. VI.

[3] Extrait d'un ancien manuscrit, cité à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

de son règne), il fut tué d'une flèche lancée par une main invisible. Pendant qu'il rendait le dernier soupir, le comte de Cornouailles, qui s'était un peu écarté de la chasse, vit un grand bouc noir et velu, qui emportait un homme défiguré et percé d'un trait de part en part.... Le comte, troublé de ce spectacle, cria pourtant au bouc de s'arrêter, et lui demanda qui il était, qui il portait, où il allait? Le bouc répondit : — « Je suis le diable; j'emporte Guillaume le Roux, et je vais le présenter au tribunal de Dieu, où il sera condamné pour sa tyrannie; et il viendra avec nous [1]. »

Guillaume de Paris. Il est cité par les démonographes pour avoir fait des statues parlantes, à l'exemple de Roger Bacon, chose qui ne peut avoir lieu que par les opérations diaboliques [2]. Naudé a réfuté cette imputation.

Guillaume III, comte de la comté de Bourgogne. C'était un bandit sans vergogne et un bourreau sans pitié. Un jour que, chargé de crimes et de sacriléges, il était en orgie, un inconnu le fit demander pour lui offrir un beau cheval. Dès qu'il l'eut monté, il fut emporté et disparut. L'inconnu était le diable qui venait prendre son bien [3].

Guillemin, esprit familier de Michel Verdung, avec l'aide duquel il pouvait courir *aussi vite qu'il le voulait.*

Guinefort. C'est le nom d'un chien que les fabliaux du moyen âge ont illustré. Ce chien, ayant sauvé un enfant qu'un serpent voulait dévorer, fut tué par son maître, qui, lui voyant la gueule ensanglantée, crut qu'il avait étranglé son enfant; suivant une autre version, il périt dans le combat avec le serpent. Le maître éclairé lui fit un petit tombeau; ce qui était imprudent; car, dans la suite, des paysans trompés prirent ce tombeau pour celui d'un saint et invoquèrent saint Guinefort. Le P. Bourbon, dans une mission qu'il fit au pays de Lyon et en Auvergne, fit tomber cette superstition, qui certainement n'était qu'une suggestion du diable. Ce chien, appelé Guinefort dans le Lyonnais, s'appelait Ganelon en Auvergne [4].

Guivre, monstre qu'on ne trouve que dans les bestiaires du moyen âge et que les artistes ont reproduit. M. Paulin Paris a établi qu'il ne faut pas confondre la Guivre avec la Vouivre; la Guivre n'est qu'un griffon ou une hydre que l'on voit figurer sur quelques vieux monuments.

Gullets ou **Bonasses**, démons qui servent les hommes dans la Norvége, et qui se louent

[1] *Matthœi Tympii prœmia virtutum.* — Matthieu Pâris, *Historia major,* t. II.

[2] Naudé, *Apologie pour les grands personnages accusés de magie,* ch. XVII, p. 493.

[3] Voyez sa légende dans les *Légendes infernales.*

[4] Voyez les *Fabliaux du moyen âge,* recueillis par J. Loyseau, 1846, p. 26.

pour peu de chose. Ils pansent les chevaux, les étrillent, les frottent, les brident, les sellent, dressent leurs crins et leurs queues, comme le meilleur palefrenier : ils font même les plus viles fonctions de la maison. *Voy.* Bérith, Hecdekin, etc.

Gunem, appelé aussi Ænus, soldat anglais qui, après avoir servi sous le roi Étienne, se trouvant chargé de bien des crimes, s'en alla en Irlande, décidé à faire sa pénitence dans le purgatoire de Saint-Patrice. Il y subit diverses douleurs qu'il accepta en expiation, s'en revint soulagé et mena depuis une vie exemplaire.

Gurme, chien redoutable, espèce de Cerbère de l'enfer des Celtes. Pendant l'existence du monde, ce chien est attaché à l'entrée d'une caverne; mais au dernier jour il doit être lâché, attaquer le dieu Tyr ou Thor, et le tuer. C'est le même que le loup Fenris.

Gusandal (vallée de lumière). En Suède, où la magie est en plein mouvement, de nos jours, on donne ce nom au carrefour où se fait le sabbat.

Gusoyn, grand-duc aux enfers. Il apparaît sous la forme d'un chameau. Il répond sur le présent, le passé, l'avenir, et découvre les choses cachées. Il augmente les dignités et affermit les honneurs. Il commande à quarante-cinq légions.

Gustaph. *Voy.* Zoroastre.

Gutheyl ou **Guthyl**, nom sous lequel les Germains vénéraient le gui de chêne. Ils lui attribuaient des vertus merveilleuses, particulièrement contre l'épilepsie, et le cueillaient avec les mêmes cérémonies que les Gaulois. Dans certains endroits de la haute Allemagne, cette superstition s'est conservée, et les habitants sont encore aujourd'hui dans l'usage de courir de maison en maison et de ville en ville, en criant : « Guthey! Guthey! » — Des Septentrionaux s'imaginaient qu'un homme muni du gui de chêne non-seulement ne pouvait être blessé, mais était sûr de blesser tous ceux contre lesquels il lançait une flèche. C'est à cause de ces vertus magiques, attribuées au gui de chêne, qu'on l'appelle en Alsace *Marentakein*, c'est-à-dire arbrisseau des spectres.

Guymond de la Touche, poëte dramatique et philosophe du dernier siècle. Il était allé le 11 février 1760 chez une sorcière, à Paris, dans le dessein de rire, car il ne croyait à rien. Il fut frappé pourtant de l'appareil mystérieux qui entourait la sorcière et de l'attention grave que lui prêtaient les assistants. Sa curiosité fut piquée. Dans l'instant où, un peu troublé, il s'approchait d'une jeune fille à qui on enfonçait des épingles dans la gorge : — « Vous êtes bien empressé, lui dit la sorcière, à vous éclairer de ce qu'on fait ici. Puisque vous êtes si curieux, apprenez que vous mourrez dans trois jours. » — Ces paroles dites avec solennité firent sur Guymond de la Touche, *qui ne croyait à rien*, une impression telle qu'il se retira chez lui bouleversé, se mit au lit et mourut en effet trois jours après, le 14 février 1760 [1].

Gymnosophistes, philosophes ainsi nommés parce qu'ils allaient nus ou sans habits. Chez les démonomanes, les gymnosophistes sont des magiciens qui obligeaient les arbres à s'incliner et à parler aux gens comme des créatures raisonnables. Tespesion, l'un de ces sages, ayant commandé à un arbre de saluer Apollonius, il s'inclina, et, rabaissant le sommet de sa tête et ses branches les plus hautes, il lui fit des compliments d'une voix distincte, mais féminine, « ce qui surpasse la magie naturelle [2]. »

Gyromancie, sorte de divination qui se pratiquait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle, sur la circonférence duquel étaient tracées des lettres. A force de tourner on s'étourdissait jusqu'à se laisser tomber, et de l'assemblage des caractères qui se rencontraient aux divers endroits où l'on avait fait des chutes, on tirait des présages pour l'avenir. *Voy.* Alectryomancie.

H

Haagenti, grand président aux enfers. Il paraît sous la figure d'un taureau avec des ailes de griffon. Lorsqu'il se montre portant face humaine, il rend l'homme habile à toutes choses; il enseigne en perfection l'art de transmuer tous les métaux en or, et de faire d'excellent vin avec de l'eau claire. Il commande trente-trois légions.

Habondia, reine des fées, des femmes blanches, des bonnes, des sorcières, des larves, des furies et des harpies, comme l'assure Pierre Delancre en son livre de l'Inconstance des démons.

Haborym, démon des incendies, appelé aussi Aym. Il porte aux enfers le titre de duc; il se montre à cheval sur une vipère, avec trois têtes, l'une de serpent, l'autre d'homme, la troisième

[1] Voyez cette histoire dans les *Légendes de l'autre monde*.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 33.

de chat. Il tient à la main une torche allumée. Il commande vingt-six légions. Quelques-uns disent que c'est le même que Raum; ce qui nous paraît au moins douteux.



Haceldama ou **Hakeldama**, qui signifie *héritage* ou *portion de sang*. Ce mot est devenu commun à toutes les langues du Christianisme, depuis le récit sacré qui nous apprend qu'après que Judas se fut pendu, les prêtres juifs achetèrent, des trente pièces d'argent qu'ils lui avaient données pour trahir Notre-Seigneur, un champ qui fut destiné à la sépulture des étrangers, et qui porta le nom d'Haceldama. On montre encore ce champ aux étrangers. Il est petit et couvert d'une voûte sous laquelle on prétend que les corps qu'on y dépose sont consumés dans l'espace de trois à quatre heures.

Hack, démon cité dans les Clavicules dites de Salomon, comme un des plus puissants chefs de l'enfer.

Hakelberg. « L'origine du nom de *Woden* ou Odin se révèle par la racine étymologique de l'anglo-saxon Woodin, qui signifie le *féroce* ou le *furieux*. Aussi l'appelle-t-on dans le Nord le *chasseur féroce*, et en Allemagne *Groden'sheer* ou *Woden'sheer*. Woden, dans le duché de Brunswick, se retrouve sous le nom du *chasseur Hakelberg*[1]. »

Il était seigneur de Rodenstein, et avait renoncé à sa part de paradis pour qu'il lui fût permis de chasser toujours. Le diable, avec qui il faisait le pacte, lui avait promis qu'il chasserait jusqu'au jour du jugement dernier. Il mourut, et on montre dans la forêt d'Usslar une pierre brute qui est, dit-on, son tombeau, parmi les ruines de son château de Rodenstein. Les savants pensent que cette pierre est un monument druidique. Mais les voisins racontent qu'elle est gardée par les chiens de l'enfer, et que le chasseur indomptable sort de sa tombe à minuit pour chasser avec fureur. Lorsqu'il se laisse voir, c'est un signe de guerre prochaine. Lorsqu'on l'évoque, il se montre; mais à son aspect effroyable et au bruit de sa suite, le curieux tombe à demi mort de peur; et aussitôt la vision s'évanouit[1].

Hakkims, médecins qui guérissent par charmes, en Perse.

Hakkin. *Voy.* HAQUIN.

Haleine. Une haleine forte et violente est la marque d'un grand esprit, dit un savant, et au contraire, ajoute-t-il, une haleine faible est la marque d'un tempérament usé et d'un esprit débile...

Hallucination. Walter Scott, dans sa Démonologie, voit la plupart des apparitions comme de véritables hallucinations. Il a raison quelquefois. Mais il ne faut pas faire de cette explication un système, à la manière des esprits qui veulent tout comprendre, dans un monde où nous sommes environnés de tant de choses que nous ne comprenons pas. C'est une hallucination épidémique ou un singulier mirage, que l'exemple qu'il cite de l'Écossais Patrick Walker, si, en effet, il n'y avait là que les phénomènes d'une aurore boréale. — « En l'année 1686, aux mois de juin et de juillet, dit l'honnête Walker, plusieurs personnages encore vivants peuvent attester que, près le bac de Crosford, à deux milles au-dessous de Lanark, et particulièrement aux Mains, sur la rivière de la Clyde, une grande foule de curieux se rassembla plusieurs fois après midi pour voir une pluie de bonnets, de chapeaux, de fusils et d'épées; les arbres et le terrain en étaient couverts; des compagnies d'hommes armés marchaient en l'air le long de la rivière, se ruaient les unes contre les autres, et disparaissaient pour faire place à d'autres bandes aériennes. Je suis allé là trois fois consécutivement dans l'après-



[1] Traditions populaires. *Quarterly Review.*

[1] Voyez le chevalier Hakelberg, dans les *Legendes infernales.*

midi, et j'ai observé que les deux tiers des témoins avaient vu, et que l'autre tiers n'avait rien vu. *Quoique je n'eusse rien vu* moi-même, ceux qui voyaient avaient une telle frayeur et un tel tremblement, que ceux qui ne voyaient pas s'en apercevaient bien. Un gentilhomme, tout près de moi, disait : — Ces damnés sorciers ont une *seconde vue;* car le diable m'emporte si je vois quelque chose ! — Et, sur-le-champ, il s'opéra un changement dans sa physionomie. Il voyait... — Plus effrayé que les autres, il s'écria : — Vous tous qui ne voyez rien, ne dites rien ; car je vous assure que c'est un fait visible pour tous ceux qui ne sont pas aveugles. — Ceux qui voyaient ces choses-là pouvaient décrire les espèces de batterie des fusils, leur longueur et leur largeur, et la poignée des épées, les ganses des bonnets, etc. »

Ce phénomène singulier, auquel la multitude croit, bien que seulement les deux tiers eussent vu, peut se comparer, ajoute Walter Scott, à l'action de ce plaisant qui, se posant dans l'attitude de l'étonnement, les yeux fixés sur le lion de bronze bien connu qui orne la façade de l'hôtel de Northumberland dans le Strand à (Londres), attira l'attention de ceux qui le regardaient en disant : — Par le ciel, il remue !... il remue de nouveau ! — et réussit ainsi, en peu de minutes, à faire obstruer la rue par une foule immense : les uns s'imaginant avoir effectivement aperçu le lion de Percy remuer la queue, les autres attendant pour admirer la même merveille.

De véritables hallucinations sont enfantées par une funeste maladie, que diverses causes peuvent faire naître. Leur source la plus fréquente est produite par les habitudes d'intempérance de ceux qui, à la suite d'excès de boisson, contractent ce que le peuple nomme les *diables bleus,* sorte de spleen ou désorganisation mentale. Les joyeuses illusions que, dans les commencements, enfante l'ivresse, s'évanouissent avec le temps et dégénèrent en impressions d'effroi. Le fait qui va suivre fut raconté à l'auteur par un ami du patient. Un jeune homme riche, qui avait mené une vie de nature à compromettre à la fois sa santé et sa fortune, se vit obligé de consulter un médecin. Une des choses dont il se plaignait le plus était la présence habituelle d'une suite de fantômes habillés de vert, exécutant dans sa chambre une danse bizarre, dont il était forcé de supporter la vue, quoique bien convaincu que tout le *corps de ballet* n'existait que dans son cerveau. — Le médecin lui prescrivit un régime ; il lui recommanda de se retirer à la campagne, d'y observer une diète calmante, de se lever de bonne heure, de faire un exercice modéré, d'éviter une trop grande fatigue. Le malade se conforma à cette prescription et se rétablit.

Un autre exemple d'hallucinations est celui de M. Nicolaï, célèbre libraire de Berlin. Cet homme ne se bornait pas à vendre des livres, c'était encore un littérateur; il eut le courage moral d'exposer à la Société philosophique de Berlin le récit de ses souffrances, et d'avouer qu'il était sujet à une suite d'illusions fantastiques. Les circonstances de ce fait peuvent être exposées très-brièvement, comme elles l'ont été au public, attestées par les docteurs Ferriar, Hibbert et autres qui ont écrit sur la démonologie. Nicolaï fait remonter sa maladie à une série de désagréments qui lui arrivèrent au commencement de 1791. L'affaissement d'esprit occasionné par ces événements fut encore aggravé par ce fait, qu'il négligea l'usage de saignées périodiques auxquelles il était accoutumé ; un tel état de santé créa en lui la disposition à voir des groupes de fantômes qui se mouvaient et agissaient devant lui, et quelquefois même lui parlaient. Ces fantômes n'offraient rien de désagréable à son imagination, soit par leur forme, soit par leurs actions; et le visionnaire possédait trop de force d'âme pour être saisi, à leur présence, d'un sentiment autre que celui de la curiosité, convaincu qu'il était, pendant toute la durée de l'accès, que ce singulier effet n'était que la conséquence de sa mauvaise santé, et ne devait sous aucun autre rapport être considéré comme sujet de frayeur. Au bout d'un certain temps, les fantômes parurent moins distincts dans leurs formes, prirent des couleurs moins vives, s'affaiblirent aux yeux du malade, et finirent par disparaître entièrement.

Un malade du docteur Gregory d'Édimbourg, l'ayant fait appeler, lui raconta dans les termes suivants ses singulières souffrances : — J'ai l'habitude, dit-il, de dîner à cinq heures; et lorsque six heures précises arrivent, je suis sujet à une visite fantastique. La porte de la chambre, même lorsque j'ai eu la faiblesse de la verrouiller, ce qui m'est arrivé souvent, s'ouvre tout à coup : une vieille sorcière, semblable à celles qui hantaient les bruyères de Forrès, entre d'un air menaçant, s'approche, se pose devant moi, mais si brusquement, que je ne puis l'éviter, et alors me donne un violent coup de sa béquille ; je tombe de ma chaise sans connaissance, et je reste ainsi plus ou moins longtemps. Je suis tous les jours sous la puissance de cette apparition. Quelquefois la vieille est une dame qui, en parure de bal, me fait des mines. — Le docteur demanda au malade s'il avait jamais invité quelqu'un à être avec lui témoin d'une semblable visite. Il répondit que non. Son mal était si particulier, on devait si naturellement l'imputer à un dérangement mental qu'il lui avait toujours répugné d'en parler à qui que ce fût. — Si vous le permettez, dit le docteur, je dînerai avec vous aujourd'hui tête à tête, et nous verrons si votre méchante vieille viendra troubler notre société. Le malade accepta avec gratitude. Ils dînèrent, et le docteur, qui supposait l'existence de quel-

que maladie nerveuse, employa le charme de sa brillante conversation à captiver l'attention de son hôte, pour l'empêcher de penser à l'heure fatale qu'il avait coutume d'attendre avec terreur. Il réussit d'abord. Six heures arrivèrent sans qu'on y fît attention. Mais à peine quelques minutes étaient-elles écoulées que le monomane s'écria d'une voix troublée : — Voici la sorcière ! — et, se renversant sur sa chaise, il perdit connaissance. Le médecin lui tira un peu de sang, et se convainquit que cet accident périodique, dont se plaignait le malade, était une tendance à l'apoplexie. Le fantôme à la béquille était simplement une sorte de combinaison analogue à celle dont la fantaisie produit le dérangement appelé éphialte, ou cauchemar, ou toute autre impression extérieure exercée sur nos organes pendant le sommeil.

Un autre exemple encore me fut cité, dit Walter Scott, par le médecin qui avait été dans le cas de l'observer. Le malade était un honorable magistrat, lequel avait conservé entière sa réputation d'intégrité, d'assiduité et de bon sens. — Au moment des visites du médecin, il en était



Une dame en parure de bal. — Page 318.

réduit à garder la chambre, quelquefois le lit; cependant, de temps à autre, appliqué aux affaires, de manière que rien n'indiquait à un observateur superficiel la moindre altération dans ses facultés morales ; aucun symptôme ne faisait craindre une maladie aiguë ou alarmante ; mais la faiblesse du pouls, l'absence de l'appétit, le constant affaiblissement des esprits, semblaient prendre leur origine dans une cause cachée que le malade était résolu à taire. Le sens obscur des paroles de cet infortuné, la brièveté et la contrainte de ses réponses aux questions du médecin, le déterminèrent à une sorte d'enquête. Il eut recours à la famille : personne ne devinait la cause du mal. L'état des affaires du patient était prospère ; aucune perte n'avait pu lui occasionner un chagrin ; aucun désappointement dans ses affections ne pouvait se supposer à son âge; aucune idée de remords ne s'alliait à son caractère. Le médecin eut donc recours avec le monomane à une explication ; il lui parla de la folie qu'il y avait à se vouer à une mort triste et lente, plutôt que de dévoiler la douleur qui le minait. Il insista sur l'atteinte qu'il portait à sa réputation, en laissant soupçonner que son abattement pût provenir d'une cause scandaleuse, peut-être même trop déshonorante pour être pénétrée ; il lui fit voir qu'ainsi il léguerait à sa famille un nom suspect et terni. Le malade frappé exprima le désir de s'expliquer franchement avec le docteur, et, la porte de la chambre fermée, il entreprit sa confession en ces termes :

« Vous ne pouvez comprendre la nature de mes souffrances, et votre zèle ni votre habileté ne peuvent m'apporter de soulagement. La situation où je me trouve n'est pourtant pas nouvelle, puisqu'on la retrouve dans le célèbre roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute

de la maladie dont il y est dit que mourut le duc d'Olivarès : l'idée qu'il était visité par une apparition, à l'existence de laquelle il n'ajoutait aucunement foi; mais il en mourut néanmoins, vaincu et terrassé par son imagination. — Je suis dans la même position ; la vision acharnée qui me poursuit est si pénible et si odieuse, que ma raison ne suffit pas à combattre mon cerveau affecté : bref, je suis victime d'une maladie imaginaire. »

Le médecin écoutait avec anxiété.

« Mes visions, reprit le malade, ont commencé il y a deux ou trois ans. Je me trouvais de temps en temps troublé par la présence d'un gros chat qui entrait et sortait sans que je pusse dire comment, jusqu'à ce qu'enfin la vérité me fût démontrée, et que je me visse forcé à ne plus le regarder comme un animal domestique, mais bien comme un jeu, qui n'avait d'existence que dans mes organes visuels en désordre, ou dans mon imagination déréglée. Jusque-là je n'avais nullement pour cet animal l'aversion absolue de ce brave chef écossais qu'on a vu passer par les différentes couleurs de son plaid lorsque par hasard un chat se trouvait dans un appartement avec lui. Au contraire, je suis ami des chats, et je supportais avec tranquillité la présence de mon visiteur imaginaire, lorsqu'un spectre d'une grande importance lui succéda. Ce n'était autre chose que l'apparition d'un huissier de la cour. Ce personnage, avec la bourse et l'épée, une veste brodée et le chapeau sous le bras, se glissait à mes côtés, et, chez moi ou chez les autres, montait l'escalier devant moi, comme pour m'annoncer dans un salon, puis se mêlait à la société, quoiqu'il fût évident que personne ne remarquait sa présence, et que seul je fusse sensible aux chimériques honneurs qu'il me voulait rendre. Cette bizarrerie ne produisit pas beaucoup d'effet sur moi : cependant elle m'alarma à cause de l'influence qu'elle pouvait avoir sur mes facultés. Après quelques mois, je n'aperçus plus le fantôme de l'huissier. Il fut remplacé par un autre, horrible à la vue, puisque ce n'est autre chose que l'image de la mort elle-même, un squelette. Seul ou en compagnie, la présence de ce fantôme ne m'abandonne jamais. En vain je me suis répété cent fois que ce n'est qu'une image équivoque et l'effet d'un dérangement dans l'organe de ma vue; lorsque je me vois, en idée à la vérité, le compagnon d'un tel fantôme, rien n'a de pouvoir contre un pareil malheur, et je sens que je dois mourir victime d'une affection aussi mélancolique, bien que je ne croie pas à la réalité du spectre qui est devant mes yeux. »

Le médecin affligé fit au malade, alors au lit, plusieurs questions. « Ce squelette, dit-il, semble donc toujours là? — Mon malheureux destin est de le voir toujours. — Je comprends; il est, à l'instant même, présent à votre imagination? — Il est présent à l'instant même. — Et dans quelle partie de votre chambre le voyez-vous? — Au pied de mon lit; lorsque les rideaux sont entr'ouverts, il se place entre eux et remplit l'espace



vide. — Aurez-vous assez de courage pour vous lever et pour vous placer à l'endroit qui vous semble occupé, afin de vous convaincre de la déception? »

Le pauvre homme soupira et secoua la tête d'une manière négative. « Eh bien, dit le docteur, nous ferons l'expérience une autre fois. »

Alors il quitta sa chaise aux côtés du lit; et se plaçant entre les deux rideaux entr'ouverts, indiqués comme la place occupée par le fantôme, il demanda si le spectre était encore visible. « Non entièrement, dit le malade, parce que votre personne est entre lui et moi; mais j'aperçois sa tête par-dessus vos épaules. »

Le docteur tressaillit un moment, malgré sa philosophie, à une réponse qui affirmait d'une manière si précise que le spectre le touchait de si près. Il recourut à d'autres moyens d'investigation, mais sans succès. Le malade tomba dans un marasme encore plus profond; il en mourut, et son histoire laissa un douloureux exemple du pouvoir que le moral a sur le physique, lors même que les terreurs fantastiques ne parviennent pas à absorber l'intelligence de la personne qu'elles tourmentent.

Rapportons encore, comme fait attribué à l'hallucination, la célèbre apparition de Maupertuis à un de ses confrères, professeur de Berlin. Elle est décrite dans les *Actes de la Société royale de Berlin*, et se trouve rapportée par M. Thiébaut dans ses *Souvenirs de Frédéric le Grand*. Il est essentiel de prévenir que M. Gleditch, à qui elle est arrivée, était un botaniste distingué, professeur de philosophie naturelle, et regardé comme un homme d'un caractère sérieux, simple et tranquille. Peu de temps après la mort de Maupertuis, M. Gleditch, obligé de traverser la salle dans laquelle l'académie tenait ses séances, ayant

quelques arrangements à faire dans le cabinet d'histoire naturelle qui était de son ressort, aperçut en entrant dans la salle l'ombre de M. de Maupertuis, debout et fixe dans le premier angle à main gauche et ses yeux braqués sur lui. Il était trois heures de l'après-midi. Le professeur de philosophie en savait trop sur sa physique pour supposer que son président, mort à Bâle dans la famille de Bernouilli, serait revenu à Berlin en personne. Il ne regarda la chose que comme une illusion provenant du dérangement de ses organes. Il continua de s'occuper de ses affaires sans s'arrêter plus longtemps à cet objet. Mais il raconta cette vision à ses confrères, les assurant qu'il avait vu une figure aussi bien formée et aussi parfaite que M. de Maupertuis lui-même aurait pu la présenter.

Voici un autre petit fait : Un prince, s'étant imaginé qu'il était mort, ne voulut plus prendre de nourriture, quelque chose qu'on lui dît pour lui persuader qu'il vivait. Cette diète hors de raison faisait craindre avec justice des suites fâcheuses, et l'on commençait à perdre toute espérance, lorsqu'un des principaux officiers s'avisa de faire habiller trois valets de chambre en sénateurs romains, tels qu'on les voit représenter sur les théâtres, et les fit placer à une table garnie d'excellents mets, qu'il fit dresser dans la chambre où le prince était couché : le prince voyant cet appareil demanda qui étaient ces étrangers ? « Ce sont, dit l'officier, Alexandre, César et Pompée. — Comment! répliqua le prince, ils sont morts, et les morts ne mangent point. — Il est vrai, répondit-il, qu'ils sont morts, mais ils mangent de bon appétit. — Si cela est, dit le prince, qu'on me mette mon couvert, je veux manger avec eux. » Ce mort d'imagination se leva, mangea avec ses illustres convives, et cette invention de son officier lui fit recouvrer la santé du corps et de l'esprit qui était en grand danger[1].

Halphas, grand comte des enfers. Il paraît sous la forme d'une cigogne, avec une voix bruyante. Il bâtit des villes, ordonne les guerres et commande vingt-six légions[2]. C'est peut-être le même que Malphas.

Haltias. Les Lapons donnent ce nom aux vapeurs qui s'élèvent des lacs, et qu'ils prennent pour les esprits auxquels est commise la garde des montagnes.

Hamlet, prince de Danemark, à qui apparut le spectre de son père pour demander une vengeance dont il se chargea. Shakspeare a illustré cette sombre histoire. On montre toujours sur une colline voisine d'Elseneur la tombe d'Hamlet, que des croyances peureuses entourent et protégent.

Hammerlein. C'est le nom que donnait au démon qui le dominait un possédé cité par Brognoli dans son *Alexiacon*. Cet homme ne put être délivré.

Handel, célèbre musicien saxon. Se trouvant en 1700 à Venise, dans le temps du carnaval, il joua de la harpe dans une mascarade. Il n'avait alors que seize ans, mais son nom dans la musique était déjà très-connu. Dominique Scarlati, habile musicien d'alors sur cet instrument, l'entendit et s'écria : « Il n'y a que le Saxon Handel ou le diable qui puisse jouer ainsi... »

Hanneton. Il y a dans la Cafrerie une sorte de hanneton qui porte bonheur quand il entre dans une hutte. On lui sacrifie des brebis. S'il se pose sur un nègre, le nègre en devient tout fier.

Hannon, général carthaginois, distingué par cette fourberie : il nourrissait des oiseaux à qui il apprenait à dire : *Hannon est un dieu ;* puis il leur donnait la liberté.

Hantise, fréquentation. Le mot *hanter* est toujours pris en mauvaise part : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Les maisons où paraissent des démons s'appellent des maisons hantées. Sous le titre de *la Maison hantée*, le comte Yermolof a écrit avec beaucoup de charme une tradition de Moscou. Cette maison avait été habitée par un alchimiste qui évoquait les esprits élémentaires. Une salamandre la hantait, et on disait que depuis qu'elle avait brûlé quelques-uns des évocateurs, elle gémissait tous les jours à minuit, sans qu'on vît jamais rien et sans qu'on pût rien découvrir dans la chambre où l'alchimiste avait opéré.

Hapi. *Voy.* Apis.

Haquart. Rémi, dans sa *Démonologie,* rapporte qu'une sorcière nommée Françoise Haquart, condamnée au feu en 1587, avait livré sa fille Jeanne au démon lorsqu'elle n'avait encore que sept ans. Une femme chrétienne se chargea de cette enfant, et pour la protéger contre le démon, elle la mit coucher entre deux pieuses servantes. Mais, à la vue de tous les voisins, elle fut enlevée et resta longtemps suspendue en l'air, pendant que les servantes criaient : « Seigneur Jésus, sauvez-nous. » Elle resta huit jours sans prendre aucun aliment, et on ne la délivra que par l'exorcisme.

Haquin. Les anciennes histoires scandinaves font mention d'un vieux roi de Suède, nommé Haquin, qui commença à régner au troisième siècle et ne mourut qu'au cinquième, âgé de deux cent dix ans, dont cent quatre-vingt-dix de règne. Il avait déjà cent ans lorsque, ses sujets s'étant révoltés contre lui, il consulta l'oracle d'Odin

[1] Un tableau de Restout, peintre célèbre, mort en 1768, donna lieu à une aventure assez plaisante. Le tableau représentait la destruction du palais d'Armide. Un Suisse, qui était dans le vin, se passionna pour ce palais, à peu près comme don Quichotte pour don Galiféros et la belle Mélissande. Il prit son sabre, et frappant à grands coups sur les démons qui démolissaient cet édifice, il détruisit l'effet magique du tableau et le tableau lui-même.

[2] Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

qu'on révérait auprès d'Upsal. Il lui fut répondu que s'il voulait sacrifier le seul fils qui lui restait, il vivrait et régnerait encore soixante ans. Il y consentit, et ses dieux lui tinrent parole. Bien plus, sa vigueur se ranima à l'âge de cent cinquante ans; il eut un fils à nouveau et successivement cinq autres, depuis cent cinquante ans jusqu'à cent soixante. Se voyant près d'arriver à son terme, il tâcha encore de le prolonger; et les oracles lui répondirent que s'il sacrifiait l'aîné de ses enfants, il régnerait encore dix ans; il le fit. Le second lui valut dix autres années de règne, et ainsi de suite jusqu'au cinquième. Enfin il ne lui restait plus que celui-là; il était d'une caducité extrême, mais il vivait toujours; ayant voulu sacrifier encore ce dernier rejeton de sa race, le peuple, lassé du monarque et de sa barbarie, le chassa du trône; il mourut, et son fils lui succéda. Delancre dit que ce monarque était grand sorcier, et qu'il combattait ses ennemis à l'aide des éléments. Par exemple il leur envoyait de la pluie ou de la grêle.

Haridi, serpent honoré à Akhmin, ville d'Égypte. Il y a quelques siècles qu'un derviche nommé Haridi y mourut; on lui éleva un tombeau, surmonté d'une coupole, au pied de la montagne; les peuples vinrent lui adresser des prières. Un autre derviche profita de la crédulité des bonnes gens, et leur dit que Dieu avait fait passer l'esprit du défunt dans le corps d'un serpent. Il en avait apprivoisé un de ceux qui sont communs dans la Thébaïde et qui ne font pas de mal; ce reptile obéissait à sa voix. Le derviche mit à l'apparition de son serpent tout l'appareil du charlatanisme; il éblouit le vulgaire et prétendit guérir toutes les maladies. Quelques succès lui donnèrent la vogue. Ses successeurs n'eurent pas de peine à soutenir une imposture lucrative; ils s'enrichirent en donnant à leur serpent l'immortalité et poussèrent l'impudence jusqu'à en faire un essai public; le serpent fut coupé en morceaux en présence de l'émir, et déposé sous un vase pendant deux heures. A l'instant où le vase fut levé, les serviteurs du derviche eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable; on cria au prodige, et l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération.

Paul Lucas raconte que, voulant s'assurer des choses merveilleuses que l'on racontait de cet animal, il fit pour le voir le voyage d'Akhmin; qu'il s'adressa à Assan-Bey, lequel fit venir le derviche avec le serpent ou l'ange, car tel est le nom qu'on lui donnait, et que ce derviche tira de son sein en sa présence l'animal merveilleux. C'était, ajoute-t-il, une couleuvre de médiocre grosseur et qui paraissait fort douce.

Haro, amille noble d'Espagne, qui prétend descendre d'une fée.

Harold-Germson, roi de Norvége qui, voulant châtier l'Islande, envoya un habile et savant troldman (magicien) espionner le pays après avoir étudié ses abordages. Le troldman, pour n'être pas deviné, se changea en baleine, et nagea vers l'Islande. Il vit venir à lui dans une nacelle un Islandais qui, étant aussi magicien, le reconnut sous son déguisement; le prétendu batelier siffla; et les ladwaiturs, génies protecteurs de l'Islande, dûment avertis, s'élancèrent en formes de dragons et firent tomber sur la baleine une trombe de venin. Le troldman déguisé s'échappa et courut dans un autre site sous la forme d'un énorme oiseau. Le magicien islandais l'attaqua avec une pique; l'oiseau blessé tomba; le troldman en sortit encore et se métamorphosa en un taureau monstrueux; c'était auprès de Bridafort; échouant de nouveau, il reparut en géant; mais toujours sans succès; et Harold-Germson ne put avoir les renseignements qu'il voulait.

Tout ce récit nous vient d'une saga due à un vieux barde idolâtre, et c'est une altération de la vérité. Il s'agit là des efforts que firent les rois scandinaves Olof Triggvason et Harald ou Harold-Germson pour convertir l'Islande au christianisme. Ce ne furent pas des magiciens, mais des missionnaires qu'ils y envoyèrent; et il fallut des efforts immenses pour établir dans cette île sauvage un peu de christianisme, qui depuis est tombé, avec celui des autres pays du Nord, dans le luthéranisme, tout en conservant ses magiciens ou sorciers, qui florissent encore de nos jours[1].

Harpe. Chez les Calédoniens, lorsqu'un guerrier célèbre était exposé à un grand péril, les harpes rendaient d'elles-mêmes un son lugubre et prophétique; souvent les ombres des aïeux du guerrier en pinçaient les cordes. Les bardes alors commençaient un chant de mort, sans lequel aucun guerrier n'était admis dans le palais de nuages, et dont l'effet était si salutaire que les fantômes retournaient dans leur demeure pour y recevoir avec empressement et revêtir de ses armes fantastiques le héros décédé.

Harppe. Thomas Bartholin, qui écrivait au dix-septième siècle, raconte, après une ancienne magicienne nommée Landela, dont l'ouvrage n'a jamais été imprimé, un trait qui doit être du treizième siècle ou du quatorzième.—Un homme du Nord, qui se nommait Harppe, étant à l'article de la mort, ordonna à sa femme de le faire enterrer tout debout devant la porte de sa cuisine, afin qu'il ne perdît pas tout à fait l'odeur des ragoûts qui lui étaient chers, et qu'il pût voir à son aise ce qui se passerait dans sa maison. La veuve exécuta docilement et fidèlement ce que son mari lui avait commandé. Quelques semaines après la mort de Harppe, on le vit souvent apparaître, sous la forme d'un fantôme hideux, qui tuait les

[1] Voyez la belle et savante introduction de M. Léouzon-le-Duc à sa traduction du *Glaive runique* de Nicander.

ouvriers et molestait tellement les voisins, que personne n'osait plus demeurer dans le village. Un paysan, nommé Olaüs Pa, fut assez hardi pour attaquer ce vampire, car c'en était un ; il lui porta un grand coup de lance, et laissa la lance dans la plaie. Le spectre disparut. Le lendemain, Olaüs fit ouvrir le tombeau du mort ; il trouva sa lance dans le corps de Harppe, au même endroit où il avait frappé le fantôme. Le cadavre n'était pas corrompu ; on le tira de terre ; on le brûla, on jeta ses cendres à la mer, et on fut délivré de ses funestes apparitions [1].

« Le corps de Harppe, dit ici Dom Calmet (si l'on admet la vérité de ce fait), était donc réellement sorti de terre lorsqu'il apparaissait. Ce corps devait être palpable et vulnérable, puisqu'on trouva la lance dans la plaie. Comment sortit-il de son tombeau, et comment y rentra-t-il ? C'est la difficulté ; car qu'on ait trouvé la lance et la blessure sur son corps, cela ne doit pas surprendre, puisqu'on assure que les sorciers, qui se métamorphosent en chiens, en loups-garous, en chats, etc., portent dans leurs corps humains les blessures qu'ils ont reçues aux mêmes parties



Le magicien islandais l'attaqua avec une pique. — Page 322.

des corps dont ils se sont revêtus, et dans lesquels ils apparaissent. » Le plus croyable sur cette histoire peu avérée est probablement qu'elle est fort altérée. *Voy.* VAMPIRES.

Harvilliers (Jeanne), sorcière des environs de Compiègne, au commencement du seizième siècle. Dans son procès, elle raconta que sa mère l'avait présentée au diable dès l'âge de douze ans ; que c'était un grand nègre vêtu de noir ; qu'il arrivait, quand elle le voulait, botté, éperonné et ceint d'une épée ; qu'elle seule le voyait, ainsi que son cheval, qu'il laissait à la porte. — La mère de Jeanne avait été brûlée comme sorcière. Elle, qui du reste avait commis d'autres crimes, fut également brûlée, à l'âge de cinquante ans, le dernier jour d'avril de l'année 1578 [1].

Harvis. C'est le nom qu'on donne aux sorciers de l'Égypte moderne.

« De tout temps, dit M. Théodore Pavie, l'Égypte a eu des sorciers. Les devins qui luttèrent contre Moïse firent tant de prodiges, qu'il fallut au législateur des Hébreux la puissance invincible dont Jéhovah l'avait doué pour triompher de ses ennemis. La cabalistique, la magie,

[1] Bartholini, *De causa contemptus mortis*, etc., lib. II.

[1] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 133.

les sciences occultes, importées par les Arabes en Espagne, puis dans toute l'Europe, où déjà elles avaient paru sous d'autres formes à la suite des barbares venus d'Orient par le Nord, n'étaient que des tentatives pour retrouver ces pouvoirs surnaturels, premier apanage de l'homme, alors qu'il commandait aux choses de la création en les appelant du nom que la voix de l'Éternel leur avait imposé. Désormais, soit que les lumières de la vérité, plus répandues, rendent moins faciles les expériences des sorciers dégénérés, soit que l'homme en avançant dans les siècles perde peu à peu ce reste d'empire sur la matière, qu'il cherche aujourd'hui à dompter par l'analyse des lois auxquelles elle obéit, toujours est-il que la magie est une science perdue ou considérée comme telle. L'Égypte cependant prétend en avoir conservé la tradition; et les devins du Caire jouissent encore, sur les bords du Nil, d'une réputation colossale. Il ne s'agit pas pour eux précisément de jeter des sorts, de prédire des malheurs; ils n'ont pas la *seconde vue* du Tyrol ou de l'Écosse; leur science consiste à évoquer, dans le creux de la main d'un enfant pris au hasard, telle personne éloignée dont le nom est prononcé dans l'assemblée, et de la faire dépeindre par ce même enfant, sans qu'il l'ait jamais vue, sous des traits impossibles à méconnaître. Le plus célèbre des *harvis* a eu l'honneur de *travailler* devant plusieurs voyageurs européens, dont les écrits ont été lus avec avidité, et il a généralement assez bien réussi pour que sa gloire n'ait eu rien à souffrir de ces rencontres périlleuses. Voir cet homme, assister à une séance de magie, juger par mes propres yeux de l'état de la sorcellerie en Orient, ces trois désirs me tentaient violemment: l'occasion s'en présenta.

» C'était au Caire, dans une des hôtelleries de cette capitale de l'Égypte. A la suite de quelques discussions qui s'étaient élevées entre nous au sujet du grand harvi, il fut unanimement résolu de le faire appeler. La table était presque toute composée d'Anglais. Vers la fin du dîner, le sorcier arriva. Il entre, fait un léger signe de tête, et va s'asseoir au coin du divan, dans le fond du salon. Bientôt, après avoir accepté le café et la pipe, comme chose due à son importance, il se recueille, tout en parcourant l'assemblée d'un regard scrutateur. Le devin est né à Alger; sa physionomie n'a rien de gracieux, son œil est perçant et peu ouvert; sa barbe grisonnante laisse voir une bouche petite, à lèvres minces et serrées; ses traits, plus fins que ceux d'un Égyptien, n'ont pas non plus le calme impassible et sauvage du Bédouin; il est grand, fier, dédaigneux, et se pose en homme supérieur. Tandis que nous achevions de fumer, celui-ci son chibouk, celui-là son narguilé, le harvi, immobile dans son coin, cherchait à lire sur nos visages le degré de croyance que nous étions disposés à lui accorder; puis tout à coup il tira de sa poche un *calam* (sorte de plume) et de l'encre, demanda un réchaud, et se mit à écrire ligne à ligne, sur un long morceau de papier, de mystérieuses sentences. Dès qu'il eut jeté dans le feu quelques-unes de ces lignes, déchirées successivement, le charme commençant à opérer, un enfant fut introduit. C'était un Nubien de sept à huit ans, esclave au service de l'un de nos convives, récemment arrivé de son pays, noir comme l'encre du harvi, et affublé du plus simple costume turc.



L'Algérien et son Nubien.

Le sorcier prit la main de l'enfant, y laissa tomber une goutte du liquide magique, l'étendit avec sa plume de roseau, et abaissant la tête du patient sur ses doigts, de manière qu'il ne pût rien voir, il le plaça dans un coin de l'appartement, près de lui, le dos tourné à l'assemblée. — Lady K... ! s'écria le plus impétueux des spectateurs. — Et l'enfant, après avoir hésité quelques instants, prit la parole d'une voix faible. — Que vois-tu ? lui demanda son maître, tandis que le harvi, de plus en plus sérieux, marmottait des vers magiques, tout en brûlant ses papiers, dont il tira une grande poignée de dessous sa robe. — Je vois, répondit le petit Nubien; je vois des bannières, des mosquées, des chevaux, des cavaliers, des musiciens, des chameaux... — Toutes choses qui n'ont rien à faire avec Lady K..., me dit tout bas un esprit fort. — *Shouf ta' ib! Shouf ta' ib!* regarde bien! criait le spectateur qui voulait évoquer lady K... L'enfant se taisait, balbutiait; puis il déclara qu'il voyait une personne. — Est-ce une dame, un monsieur? — Une dame! — Le harvi s'aperçut à nos regards qu'il avait déjà converti à moitié les plus incrédules. —Et comment est cette dame? — Elle est belle, reprit l'enfant, bien vêtue et bien blanche; elle a un bouquet à la main; elle est près d'un balcon, et regarde un beau jardin. — On dirait que ce négrillon a vu quelquefois les portraits de Lawrence, dit le maître de l'es-

clave à son voisin; il a deviné juste, et pourtant jamais rien de semblable ne s'est présenté à ses yeux. — Et puis, reprit l'enfant après quelques secondes, car il parlait lentement et par mots entrecoupés, cette belle dame a *trois jambes!* L'effort que fit le harvi pour ne pas anéantir le négrillon d'un coup de poing se trahit par un sourire forcé. Il lui répéta avec une douceur contrainte, une grâce pleine de rage : — *Shouf ta'ib!* regarde bien! L'enfant tremblait; toutefois il affirma que le personnage évoqué dans le creux de sa main avait trois jambes.

» Aucun de nous ne put se rendre compte de l'illusion; mais on fit retirer le petit nègre, qui fut remplacé par un autre en tout semblable. Durant cette interruption, le sorcier avait marmotté bon nombre de phrases magiques et brûlé force papiers. L'assemblée fumait, le café circulait sans cesse : l'animation allait croissant. On convint d'évoquer cette fois sir F. S..., facile à reconnaître, puisqu'il a perdu un bras. Le nouveau négrillon prit la place du premier, abaissa de même sa tête sur la goutte d'encre, et l'on fit silence. — Sir F. S...! dit une voix dans l'assemblée, et l'enfant répéta, syllabe par syllabe, ce nom tout à fait barbare pour lui. Ainsi que son prédécesseur, il déclara voir des chevaux, des chameaux, des bannières et des troupes de musiciens : c'est le prélude ordinaire, le chaos qui se débrouille avant que la lumière magique de la goutte d'encre éclaire le personnage demandé. Le harvi ne comprend ni le français, ni l'anglais, ni l'italien; mais, habitué à lire dans les regards du public, il devina qu'on lui proposait un *sujet* marqué par quelque signe particulier. Jadis on lui avait demandé de faire paraître Nelson, à qui, comme chacun sait, il manquait un bras et une jambe, et il avait rencontré juste, grâce à la célébrité du héros. Cette fois, il eut vent de quelque tour de ce genre; aussi, après bien des réponses confuses, l'enfant s'écria : — Je vois un monsieur! c'est un chrétien, il n'a pas de turban: son habit est vert..... Je ne vois qu'un bras! A ces mots, nous échangeâmes un sourire, comme des gens qui s'avouent vaincus : il fallait croire à la magie... Mais mon voisin l'esprit fort, après avoir fait bouillonner l'eau de son narguilé avec un bruit effroyable, regarda le harvi. Je remarquai que notre pensée avait été mal interprétée par le devin, et qu'il chancelait dans son affirmation, supposant que nous avions ri de pitié. Il demanda donc à l'enfant : — Tu ne vois qu'un bras? Et l'autre? L'enfant ne répondit pas, et il se fit un grand silence. On entendit les petits papiers s'enflammer plus vivement sur le réchaud. — L'autre bras, reprit le négrillon... je le vois: ce monsieur le met devant son dos, et il tient un gant de cette main!... »

Ainsi le harvi qui opéra devant M. Th. Pavie ne fut pas heureux ou ne fut pas adroit[1]. M. Léon de Laborde avait été plus favorisé; car voici un fragment curieux qu'il a publié en 1833 dans *la Revue des deux mondes,* et qu'on retrouve dans ses *Commentaires géographiques sur la Genèse.*

« L'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi et de tout temps le domaine du savoir occulte et des secrets puissants qui frappent l'imagination des peuples. J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin par lord Prudhoe qu'un Algérien[2], sorcier de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation; c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoe me reçut avec sa bonté ordinaire et cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir. Un homme grand et beau, portant turban vert et benisch de même couleur, entra : c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur le bout du tapis, alla s'asseoir sur un divan et nous salua tous, à tour de rôle, de la formule en usage en Égypte. Il avait une physionomie douce et affable, un regard vif, perçant, je dirai même accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, dirigeant ses yeux à droite et à gauche plutôt que sur la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talents surnaturels et le métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses et même de sa science, sans emphase ni mystère, surtout de ses expériences, qu'il faisait ainsi en public et qui semblaient à ses yeux plutôt un jeu, à côté de ses autres secrets qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation. On lui apporta la pipe et le café, et pendant qu'il parlait, on fit venir deux enfants sur lesquels il devait opérer.

» Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfants près de lui, lui prit la main et sembla le regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Européen, était âgé de onze ans et parlait parfaitement l'arabe. Achmed, voyant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire sa plume de jonc, lui dit : — N'aie pas peur, enfant, je vais t'écrire quelques mots dans la main, tu y regarderas, et voilà tout. L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré, entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse et lui dit de chercher le reflet de

[1] L'extrait qu'on vient de lire de M. Théodore Pavie a vu le jour en 1839.

[2] Ce n'était pas celui que vit plus tard M. Pavie.

son visage. L'enfant répondit qu'il le voyait. Le magicien demanda un réchaud qui fut apporté sur-le-champ ; puis il déroula trois petits cornets de papier qui contenaient différents ingrédients, qu'il jeta en proportion calculée sur le feu. Il l'engagea de nouveau à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement, et à l'avertir dès qu'il verrait paraître un soldat turc balayant une place. L'enfant baissa la tête; les parfums petillèrent au milieu des charbons : et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kyrielle de mots dont à peine quelques-uns arrivèrent distinctement à nos oreilles. — Le silence était profond; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main; la fumée s'éleva en larges flocons, répandant une odeur forte et aromatique. Achmed, impassible, semblait vouloir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, une apparition trop tardive, quand tout à coup, jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit, à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse; il semblait terrifié. L'Algérien n'en parut point étonné, il dit simplement : — Cet enfant a eu peur, laissez-le; en le forçant, on pourrait lui frapper trop vivement l'imagination.

» On amena un petit Arabe au service de la maison et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien; peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se prêta gaiement aux préparatifs et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main, sur le reflet de sa figure, qu'on apercevait même de côté, vacillant dans l'encre. — Les parfums recommencèrent à s'élancer en fumée épaisse, et les formules parlées en un chant monotone, se renforçant et diminuant par intervalles, semblaient devoir soutenir son attention : — Le voilà, s'écria-t-il, et nous remarquâmes l'émotion soudaine avec laquelle il porta ses regards sur le centre des signes magiques. — Comment est-il habillé? — Il a une veste rouge brodée d'argent, un turban et des pistolets à sa ceinture. — Que fait-il? — Il balaye une place devant une grande tente riche et belle ; elle est rayée de rouge et de vert avec des boules d'or en haut. — Regarde qui vient à présent? — C'est le sultan suivi de tout son monde. Oh! que c'est beau!... Et l'enfant regardait à droite et à gauche, comme dans les verres d'une optique dont on cherche à étendre l'espace. — Comment est son cheval? — Blanc, avec des plumes sur la tête. — Et le sultan? — Il a une barbe noire, un benisch vert.

» Ensuite l'Algérien nous dit : Maintenant, messieurs, nommez la personne que vous désirez faire paraître; ayant soin seulement de bien articuler les noms, afin qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur. Nous nous regardâmes tous, et, comme toujours, dans ce moment personne ne retrouva un nom dans sa mémoire. — Shakspeare, dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe. — Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit l'Algérien. — Amène Shakspeare! cria l'enfant d'une voix de maître. — Le voilà! ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant. — Comment est-il? — Il porte un benisch noir; il est tout habillé de noir, il a une barbe. — Est-ce lui? nous demanda le magicien d'un air fort naturel, vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge. — Eh bien, où est-il né? dis-je. — Dans un pays tout entouré d'eau. Cette réponse nous étonna encore davantage. — Faites venir Cradock, ajouta lord Prudhoe avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie. Le caouas (soldat turc) l'amena. — Comment est-il habillé? — Il a un habit rouge, sur sa tête un grand tarbousch noir, et quelles drôles de bottes! je n'en ai jamais vu de pareilles : elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes.

» Toutes ces réponses dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui. Ainsi, Shakspeare avait le petit manteau noir de l'époque, qu'on appelait benisch, et tout le costume de couleur noire qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient, et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, c'était une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de M. Cradock, qui était alors en mission diplomatique près du pacha, elle est encore plus singulière ; car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et ces bottes noires qui se portent par-dessus la culotte, étaient des choses que l'enfant avouait n'avoir jamais vues auparavant; et pourtant elles lui apparaissaient.

» Nous fîmes encore apparaître plusieurs personnes; et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression. Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait; il lui releva la tête, en lui appliquant ses pouces sur les yeux et en prononçant des paroles mystérieuses; puis il le laissa. L'enfant était comme ivre : ses yeux n'avaient point une direction fixe, son front était couvert de sueur; tout son être semblait violemment attaqué. Cependant il se remit peu à peu, devint gai, content de ce qu'il avait vu; il se plaisait à le raconter, à en rappeler toutes les circon-

stances, et y ajoutait des détails comme à un événement qui se serait réellement passé sous ses yeux.

» Mon étonnement avait surpassé mon attente; mais j'y joignais une appréhension plus grande encore ; je craignais une mystification, et je résolus d'examiner par moi-même ce qui, dans ces apparitions, en apparence si réelles et certainement si faciles à obtenir, appartenait au métier de charlatan, et ce qui pouvait résulter d'une influence *magnétique* quelconque. Je me retirai dans le fond de la chambre, et j'appelai Bellier, mon drogman. Je lui dis de prendre à part Achmed et de lui demander si, pour une somme d'argent, qu'il fixerait, il voulait me dévoiler son secret; à la condition, bien entendu, que je m'engagerais à le tenir caché de son vivant. — Le spectacle terminé, Achmed, tout en fumant, s'était mis à causer avec quelques-uns des spectateurs, encore surpris de son talent; puis après il partit. J'étais à peine seul avec Bellier, que je m'informai de la réponse qu'il avait obtenue. Achmed lui avait dit qu'il consentait à m'apprendre son secret.

» Le lendemain nous arrivâmes à la grande mosquée El-Ahzar, près de laquelle demeurait Achmed l'Algérien. Le magicien nous reçut poliment et avec une gaieté affable; un enfant jouait près de lui : c'était son fils. Peu d'instants après, un petit noir d'une bizarre tournure nous apporta les pipes. La conversation s'engagea. Achmed nous apprit qu'il tenait sa science de deux cheicks célèbres de son pays et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il pouvait faire. — Je puis, dit-il, endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et au milieu de ses accès le forcer de répondre à mes demandes et de me dévoiler tous ses secrets. Quand je le veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement; mais elle reste les yeux ouverts, parle et gesticule comme dans l'état de veille.

» Nous réglâmes nos conditions; il demanda quarante piastres d'Espagne et le serment sur le Koran de ne révéler ce secret à personne. La somme fut réduite à trente piastres; et le serment fait ou plutôt chanté, il fit monter son petit garçon et prépara, pendant que nous fumions, tous les ingrédients nécessaires à son opération. Après avoir coupé dans un grand rouleau un petit morceau de papier, il traça dessus les signes à dessiner dans la main et les lettres qui y ont rapport; puis, après un moment d'hésitation, il me le donna. J'écrivis la prière que voici sous sa dictée : « Anzilou-Aiouha-el-Djenni-Aiouha-el-Djennoun-Anzilou-Bettakki-Matalahou-touhou-Aleikoum-Taricki-Anzilou-Taricky. » — Les trois parfums sont : « Takeh-Mabachi, — Ambar-Indi. — Kousombra-Djaou. »

» L'Algérien opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude que les apparitions se succédaient sans difficulté. Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie. J'opérai le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès, et avec toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer. A Alexandrie je fis de nouvelles expériences, pensant bien qu'avec cette distance je ne pourrais avoir de doute sur l'absence d'intelligence entre le magicien et les enfants que j'employais, et, pour en être encore plus sûr, je les allai chercher dans les quartiers les plus reculés ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes avaient un caractère d'originalité encore plus extraordinaire que ne l'eût été celui d'une vérité abstraite. Une fois entre autres, je fis apparaître lord Prudhoe, qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume, se mit à dire : — Tiens, c'est fort drôle, il a un sabre d'argent. Or, lord Prudhoe était le seul peut-être en Égypte qui portât un sabre avec un fourreau de ce métal. De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science, et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman du consulat de France, vinrent chez moi pour me prier de leur faire retrouver un manteau qui avait été volé à l'un d'eux. Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte. J'étais aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le caouas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu, et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables ; enfin il arriva et, après les préliminaires nécessaires, nous évoquâmes le voleur. Il parut. Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs, attendant la réponse de l'oracle, qui en effet nous donna une description de sa figure, de son turban, de sa barbe : — C'est Ibrahim, oui, c'est lui, bien sûr! — s'écria-t-on de tous côtés; et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient, car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim. Je souhaite qu'il ait été coupable, car j'ai entendu vaguement parler de quelques coups de bâton qu'il reçut à cette occasion.... »

Hasard. Le hasard, que les païens appelaient la Fortune, a toujours eu un culte étendu, quoiqu'il ne soit rien par lui-même. Les joueurs, les guerriers, les coureurs d'aventures, ceux qui cherchent la fortune dans les roues de la loterie, dans l'ordre des cartes, dans la chute des dés, dans un tour de roulette, ne soupirent qu'après le hasard! Qu'est-ce donc que le hasard? Un évé-

nement fortuit amené par l'occasion ou par des causes qu'on n'a pas su prévoir, heureux pour les uns, malheureux pour les autres. « Un Allemand sautant en la ville d'Agen sur le gravier, l'an 1597, au saut de l'Allemand, mourut tout roide au troisième saut. Admirez le hasard, la bizarrerie et la rencontre du nom, du saut et du sauteur, dit gravement Delancre : *Un Allemand saute au saut de l'Allemand, et la mort, au troisième saut, lui fait faire le saut de la mort...* » On voit qu'au seizième siècle même on trouvait aussi des hasards merveilleux dans les jeux de mots.



Le Hasard ou la Fortune.

Hasparius-Eubedi. Saint Augustin cite cet homme de son diocèse comme ayant eu sa maison infestée par les esprits malins. Un prêtre qu'il envoya l'en délivra[1].

Hatchy. *Voy.* Hrachich.

Hatton II, surnommé Bonose, usurpateur du siége archiépiscopal de Mayence; il vivait en 1074. Il avait refusé de nourrir les pauvres dans un temps de famine, et avait même fait brûler une grange pleine de gens qui lui demandaient du pain : il périt misérablement. On rapporte que cet intrus, étant tombé malade dans une tour qui est située en une petite île sur les bords du Rhin, y avait été visité de tant de rats, qu'il fut impossible de les chasser. Il se fit transporter ailleurs, dans l'espoir d'en être délivré, mais les rats, s'étant multipliés, le suivirent à la nage, le joignirent et le dévorèrent. Poppiel II, roi de Pologne, souillé de crimes, fut pareillement dévoré par les rats.

[1] *La Cité de Dieu,* liv. XXII, ch. viii.

Haussy (Marie de), sorcière du seizième siècle, qu'une autre sorcière déclara dans sa confession avoir vue danser au sabbat avec un sorcier de la paroisse de Faks, lequel adorait le diable [1].

Hécate, diablesse qui préside aux rues et aux carrefours. Elle est chargée, aux enfers, de la police des chemins et de la voie publique. Elle a trois visages : le droit de cheval, le gauche de chien, le mitoyen de femme. Delrio dit : « Sa présence fait trembler la terre, éclater les feux et aboyer les chiens. » Hécate, chez les anciens, était aussi la triple Hécate : Diane sur la terre, Proserpine aux enfers, la lune dans le ciel. Ce sont, au dire des astronomes, les trois phases de la lune.

Hécatonchires. Ce sont les géants marins qui se révoltèrent contre Jupiter avec les Titans. Ils doivent leur nom à cette circonstance qu'ils avaient cent bras et cinquante têtes.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, p. 44.

Hécla. Les Islandais prétendaient autrefois que l'enfer était dans leur île, et ils le plaçaient dans le goufre du mont Hécla. Ils croyaient aussi que le bruit produit par les glaces, quand elles se choquent et s'amoncellent sur leurs rivages, vient des cris des damnés tourmentés par un froid excessif, et qu'il y a des âmes condamnées à geler éternellement, comme il y en a qui brûlent dans des feux éternels.

Cardan dit que cette montagne est célèbre par l'apparition des spectres et des esprits. Il pense avec Leloyer[1] que c'est dans cette montagne de l'Hécla que les âmes des sorciers sont punies après leur mort.

Hecdekin ou **Hodeken**. En l'année 1130, un démon que les Saxons appelaient Hecdekin ou Hodeken, c'est-à-dire *l'esprit au bonnet,* à cause du bonnet dont il était coiffé, vint passer quelques mois dans la ville d'Hildesheim, en basse Saxe. L'évêque d'Hildesheim en était aussi le souverain. En raison de ces deux titres, le démon crut devoir s'attacher à sa maison. Il se posta donc dans le palais et s'y fit bientôt connaître avantageusement, soit en se montrant avec complaisance à ceux qui avaient besoin de lui, soit en disparaissant avec prudence lorsqu'il devenait importun, soit en faisant des choses remarquables et difficiles. — Il donnait de bons conseils dans les affaires diplomatiques, portait de l'eau à la cuisine et servait les cuisiniers. La chose s'est passée dans le douzième siècle : les mœurs étaient alors plus simples qu'aujourd'hui.

Il fréquentait donc la cuisine et le salon; et les marmitons, le voyant de jour en jour plus familier, se divertissaient en sa compagnie. — Mais un soir un d'eux se porta contre lui aux injures, quelques-uns disent même aux voies de fait. Le démon en colère s'alla plaindre au maître d'hôtel, de qui il ne reçut aucune satisfaction; alors il crut pouvoir se venger. Il étouffa le marmiton, en assomma quelques autres, rossa le maître d'hôtel, et sortit de la maison pour n'y plus reparaître [2].

Héhugaste, sylphide qui se familiarisait avec l'empereur Auguste. Les cabalistes disent qu'Ovide fut relégué à Tomes pour avoir surpris Auguste en tête-à-tête avec elle; que la sylphide fut si piquée de ce que ce prince n'avait pas donné d'assez bons ordres pour qu'on ne la vît point, qu'elle l'abandonna pour toujours [3].

Hékacontâlithos. Pierre qui en renferme soixante autres diverses, que les troglodytes offraient au diable dans leurs sorcelleries [4].

Héla, fille d'Angerbode et reine des trépassés chez les anciens Germains. Son gosier, toujours ouvert, ne se remplissait jamais. Elle avait le même nom que l'enfer. La mythologie scandinave donne le pouvoir de la mort à Héla, qui gouverne les neuf mondes du Niflheim. Ce nom signifie mystère, secret, abîme. Selon la croyance populaire des paysans de l'antique Cimbrie, Héla répand au loin la peste et laisse tomber tous les fléaux de ses terribles mains en voyageant la nuit sur le cheval à trois pieds de l'enfer (Helhest). Héla et les loups de la guerre ont longtemps exercé leur empire en Normandie. Cependant, lorsque les *hommes du Nord* de Hastings devinrent les *Normands* de Rollon, ils semblent n'avoir pas perdu le souvenir de leurs vieilles superstitions aussi rapidement que celui de leur langue maternelle. D'Héla naquit Hellequin, nom dans lequel il est facile de reconnaître Hela-Kïon, la race d'Héla déguisée sous l'orthographe romaine. Ce fut le fils d'Héla que Richard Sans peur, fils de Robert le Diable, duc de Normandie, rencontra chassant dans la forêt. Le roman raconte qu'Hellequin était un cavalier qui avait dépensé toute sa fortune dans les guerres de Charles-Martel contre les Sarasins païens. La guerre finie, Hellequin et ses fils, n'ayant plus de quoi soutenir leur rang, se jetèrent dans de mauvaises voies. Devenus de vrais bandits, ils n'épargnaient rien; leurs victimes demandèrent vengeance au ciel, et leurs cris furent entendus. Hellequin tomba malade et mourut; ses péchés l'avaient mis en danger de damnation éternelle : heureusement ses mérites comme champion de la foi contre les païens lui servirent. Son bon ange plaida pour lui, et obtint qu'en expiation de ses derniers crimes, la famille d'Hellequin errerait après sa mort, gémissante et malheureuse, tantôt dans une forêt, tantôt dans une autre, n'ayant d'autres distractions que la chasse au sanglier, mais souvent poursuivie elle-même par une meute d'enfer, punition qui durera jusqu'au jugement dernier.

Hélène ou **Oleine**, reine des Adiabénites, dont le tombeau se voyait à Jérusalem, non sans artifice, car on ne pouvait l'ouvrir et le fermer qu'à certain jour de l'année. Si on l'essayait dans un autre temps, tout était rompu [1].

Hélène ou **Séléne**, compagne mystérieuse de Simon le magicien [2].

Hélénéion, plante que Pline fait naître des larmes d'Hélène auprès du chêne où elle fut pendue, et qui avait la vertu d'embellir les femmes et de rendre gais ceux qui en mettaient dans leur vin.

Helgafell, montagne et canton d'Islande, qui a joui longtemps d'une grande réputation dans

[1] *Histoire des spectres,* p. 519.
[2] Trithème, *Chronique d'Hirsauge.*
[3] *Lettres cabalistiques,* t. Ier, p. 64.
[4] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., p. 18.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits,* p. 61. Voyez sur cette reine les *Légendes du Nouveau Testament.*
[2] Voyez, dans les *Légendes infernales,* celle de Simon le magicien.

l'esprit des Islandais. Lorsque des parties plaidaient sur des objets douteux, et qu'elles ne pouvaient s'accorder, elles s'en allaient à Helgafell pour y prendre conseil : on s'imaginait que tout ce qui s'y décidait devait avoir une pleine réussite. Certaines familles avaient aussi la persuasion qu'après leur mort elles devaient revenir habiter ce canton. La montagne passait pour un lieu saint. Personne n'osait la regarder qu'il ne se fût lavé le visage et les mains.

Helhest, cheval à trois pieds de l'enfer. *Voy.* HÉLA.

Hélias. « Apparition admirable et prodigieuse arrivée à Jean Hélias, le premier jour de l'an 1623, au faubourg Saint-Germain à Paris. » — C'est un gentilhomme qui conte[1] : « Étant allé le dimanche, premier jour de l'année 1623, sur les quatre heures après midi à Notre-Dame, pour parler à M. le grand pénitencier sur la conversion de Jean Hélias, mon laquais, ayant décidé d'une heure pour le faire instruire, parce qu'il quittait son hérésie pour embrasser la vraie religion, je m'en fus passer le reste du jour chez M. de Sainte-Foi, docteur en Sorbonne, et me retirai sur les six heures. Lorsque je rentrai, j'appelai mon laquais avant de monter dans ma chambre; il ne me répondit point. Je demandai s'il n'était pas à l'écurie; on ne m'en sut rien dire. Je montai, éclairé d'une servante; je trouvai les deux portes fermées, les clefs sur les serrures. En entrant dans la première chambre, j'appelai encore mon laquais, qui ne répondit point; je le trouvai à demi couché auprès du feu, la tête appuyée contre la muraille, les yeux et la bouche ouverts; je crus qu'il avait du vin dans la tête; et, le poussant du pied, je lui dis : — Levez-vous, ivrogne! — Lui, tournant les yeux sur moi : — Monsieur, me dit-il, je suis perdu; je suis mort; le diable tout à l'heure voulait m'emporter. — Il poursuivit qu'étant entré dans la chambre, ayant fermé les portes sur lui et allumé le feu, il s'assit auprès, tira son chapelet de sa poche et vit tomber de la cheminée un gros charbon ardent entre les chenets. Aussitôt on lui dit : — Eh bien, vous voulez donc me quitter? — Croyant d'abord que c'était moi qui parlais, il répondit : — Pardonnez-moi, monsieur, qui vous a dit cela? — Je l'ai bien vu, dit le diable; vous êtes allé tantôt à l'église. Pourquoi voulez-vous me quitter? je suis bon maître; tenez, voilà de l'argent; prenez-en tant qu'il vous plaira. — Je n'en veux point, répondit Hélias. Le diable, voyant qu'il refusait son argent, voulut lui faire donner son chapelet. — Donnez-moi ces grains que vous avez dans la main, dit-il, ou bien jetez-les au feu. Mon laquais répondit : — Dieu ne commande point cela; je ne veux pas vous obéir. Alors le diable se montra à lui; et voyant qu'il était tout noir, Hélias lui dit : — Vous n'êtes pas mon maître, car il porte une fraise blanche et du clinquant à ses habits. Au même instant, il fit le signe de la croix et le diable incontinent disparut... »

Était-ce une hallucination?

Héliodore, magicien qui se donna au démon et que quelques-uns croient être le même que Diodore; il fit à Catane des prodiges que la Sicile raconte encore. On le compare à Simon le magicien, à Virgile et aux plus célèbres enchanteurs. Comme Faust était servi par Méphistophélès, Héliodore était servi par un autre démon nommé Gaspard. Il faisait accepter des pierres pour de l'or. Il voyageait sur un cheval qui était un démon. Il fascinait ceux qui voulaient l'arrêter en prenant une figure et des formes qui n'étaient pas les siennes. On lit dans la vie de saint Léon, traduite du grec en 1826, qu'un jour l'impudent magicien, entrant dans la basilique où saint Léon célébrait les saints mystères, annonça que, par son charme, il allait le faire danser avec tous ses prêtres. Mais le saint descendit de l'autel, le lia de son étole et le conduisit à un bûcher préparé, où il resta avec lui jusqu'à ce que cet homme vendu au diable fût réduit en cendres.

Héliogabale, empereur de Rome; il s'occupait de nécromancie, quoiqu'il méprisât toute religion. Bodin assure qu'il allait au sabbat et qu'il y adorait le diable.

Héliotrope. On donnait ce nom à une pierre précieuse, verte et tachetée ou veinée de rouge, à laquelle les anciens ont attribué un grand nombre de vertus fabuleuses, comme de rendre invisibles ceux qui la portaient.

L'héliotrope, plante qui suit, dit-on, le cours du soleil, a été aussi l'objet de plusieurs contes populaires.

Hellequin, fils d'Héla. Pour sa légende, *voy.* HÉLA.

Helsingeland, contrée de la Suède qui a une femme blanche. On dit qu'elle ne fait que du bien. On l'appelle la dame de l'Helsingeland[1].

Hennisseur (Le), lutin flamand, ainsi nommé à cause de son cri qui est celui d'un cheval en hilarité.

Hénoch. Les rabbins croient qu'Hénoch, transporté au ciel, fut reçu au nombre des anges, et que c'est lui qui est connu sous les noms de Métraton et de Michel, l'un des premiers princes du ciel, lequel tient registre des mérites et des péchés des Israélites. Ils ajoutent qu'il eut Dieu et Adam pour maîtres. Saint Jude, dans son Épître, parlant de plusieurs chrétiens mal convertis, dit « C'est d'eux qu'Hénoch, qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé en ces termes : — Voilà le seigneur qui va venir avec la multitude de ses saints pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies. »

[1] *Recueil de dissertations* de Lenglet-Dufresnoy, t. II, p. 159.

[1] Voyez *Hodéaldis,* dans les *Légendes des esprits et démons.*

Le *Livre d'Hénoch*, tel que nous l'avons, passe pour apocryphe et n'est probablement pas celui que cite saint Jude.

Henri III, fils de Catherine de Médicis; il était infatué de superstitions. Ses contemporains le représentent comme sorcier. Dans un des pamphlets qu'on répandit contre lui, on lui reproche d'avoir tenu au Louvre des écoles de magie et d'avoir reçu en présent des magiciens un esprit familier nommé Terragon (*voyez* ce mot), du nombre des soixante esprits nourris à l'école de Soliman. Cette accusation de sorcellerie est, dit-on, ce qui mit le poignard dans les mains de Jacques Clément. Les ennemis de ce mauvais prince avaient tenté auparavant de le faire mourir en piquant ses images en cire, ce qui s'appelait *envoûter*.

Voici l'extrait d'un pamphlet intitulé *les Sorcelleries de Henri de Valois et les oblations qu'il faisait au diable dans le bois de Vincennes*, Didier-Millot, 1589, pamphlet qui parut quelques mois avant l'assassinat de Henri III : « Henri de Valois, d'Épernon et les autres mignons faisaient quasi publiquement profession de sorcellerie, étant commune à la cour entre iceux et plusieurs personnes dévoyées de la religion catholique; on a trouvé chez d'Épernon un coffre plein de papiers de sorcellerie, auxquels il y avait divers mots hébreux, chaldaïques, latins et plusieurs caractères inconnus, des rondeaux ou cernes, desquels alentour il y avait diverses figures et écritures; même des miroirs, onguents ou drogues, avec des verges blanches, lesquels semblaient être de coudrier, que l'on a incontinent brûlés pour l'horreur qu'on en avait. On a encore trouvé dernièrement au bois de Vincennes deux satyres d'argent, de la hauteur de quatre pieds. Ils étaient au-devant d'une croix d'or, au milieu de laquelle on avait enchâssé du bois de la vraie croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les politiques disent que c'étaient des chandeliers. Ce qui fait croire le contraire, c'est que dans ces vases, il n'y avait point d'aiguille qui passât pour y mettre un cierge ou une petite chandelle. Ces monstres diaboliques ont été vus par messieurs de la ville. Outre ces deux diables, on a trouvé une peau d'enfant, laquelle avait été corroyée, et sur icelle y avait aussi plusieurs mots de sorcellerie et divers caractères... » Le fait est que les Valois s'occupaient de sciences occultes. On fit l'anagramme du nom de Henri III : *Henri de Valois*, où l'on trouve *Vilain Hérode*.

Henri III, empereur d'Allemagne. Étant encore très-jeune, Henri III obtint d'un clerc une petite canule d'argent avec laquelle les enfants s'amusent à jeter de l'eau. Pour l'engager à lui faire ce modique présent, il avait promis à ce clerc que, dès qu'il serait monté sur le trône, il ne manquerait pas de le faire évêque. C'était à une époque où le saint-siége ne cessait de travailler à éteindre la simonie, fréquente surtout en Allemagne. Henri devint empereur en 1139; il se souvint de sa parole et l'exécuta. Mais il ne tarda guère à tomber dans une fâcheuse maladie; il fut trois jours à l'extrémité sans aucun sentiment. Un faible mouvement du pouls fit juger seulement qu'il y avait encore quelque lueur d'espérance de le ramener à la vie. Le prince recouvra en effet la santé. Aussitôt il fit appeler ce prélat, qu'il avait fait si précipitamment évêque, et, de l'avis de son conseil, il le déposa. Afin de justifier un jugement aussi bizarre, il assura que, pendant les trois jours de sa léthargie, les démons se servaient de cette même canule d'argent, qui avait été le prix de l'évêché, pour lui souffler un feu si violent que notre feu élémentaire ne saurait lui être comparé. Ce fait singulier est rapporté par Guillaume de Malmesbury, historien du douzième siècle.

Henri IV, empereur d'Allemagne, l'un des monstres de l'histoire. Excommunié, il eut une mort misérable[1]. Son fils, Henri V, marcha sur ses traces.

Henri IV, roi d'Angleterre. Il poursuivit les sorciers; mais il encouragea d'autres philosophes. Au rapport d'Evelyn, dans ses *Numismata*, Henri IV fut réduit à un tel degré de besoin par ses folles dépenses, qu'il chercha à remplir ses coffres avec les secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragements à ceux qui s'occuperont de sa recherche, et leur affranchissement de toute espèce de contrariétés de la part des statuts et prohibitions antérieures. On avait prédit à ce roi Henri IV qu'il mourrait à Jérusalem. Il se garda bien d'y aller. Mais il tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster et y mourut dans une chambre appelée *Jérusalem*.

Henri VIII. Le Néron de l'Angleterre servait le diable, aussi bien que Luther, Calvin et consorts.

Henri IV, roi de France. On fit une recherche assez curieuse sur le nombre quatorze relativement à Henri IV. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades, et quatorze ans après l'ère chrétienne. Il vint au monde le 14 décembre et mourut le 14 mai. Il a vécu quatre fois quatorze ans, quatorze semaines, quatorze jours. Enfin, dans son nom de *Henri de Bourbon*; il y a quatorze lettres.

Henri le Lion. C'est le duc Henri de Brunswick, qui partit à la croisade vers la fin du douzième siècle, et fut jeté en revenant dans une île déserte, où un lion s'attacha à lui. Il y avait sept ans qu'il soupirait là après sa patrie, lorsque le diable se présenta à ses regards, offrant de le

[1] Voyez à ce sujet les *Légendes des croisades*.

remettre dans son palais, s'il voulait lui vendre son âme, marché qu'il accepta. Il fut donc reporté chez lui en un clin d'œil, lui et son lion. Mais on ajoute qu'il disparut en 1195, emporté par la même voie qui l'avait tiré du désert. — C'est une calomnie, et le lion un conte[1].



Hépatoscopie ou **Hiéroscopie**, divination qui avait lieu par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices, chez les Romains. Quelques sorciers modernes cherchaient aussi l'avenir dans les entrailles des animaux. Ces animaux étaient ordinairement ou un chat, ou une taupe, ou un lézard, ou une chauve-souris, ou un crapaud, ou une poule noire. *Voy.* Aruspices.

Héra. C'est en Westphalie une bonne fée qui parcourt les airs entre Noël et l'Épiphanie, répandant sur la terre l'abondance et le bonheur.

Héraïde. *Voy.* Hermaphrodites.

Herbadilla. Autrefois, il y avait à la place du lac de Grand-Lieu en Bretagne un vallon délicieux et fertile qu'ombrageait la forêt de Vertou. Ce fut là que se réfugièrent les plus riches citoyens de Nantes, et qu'ils sauvèrent leurs trésors de la rapacité des légions de César. Ils y bâtirent une cité qu'on nomma *Herbadilla*, à cause de la beauté des prairies qui l'environnaient. Le commerce centupla leurs richesses; mais en même temps le luxe charria jusqu'au sein de leurs murs les vices des Romains. Ils provoquèrent le courroux



Héra.

du ciel. Un jour que saint Martin de Vertou, fatigué de ses courses apostoliques, se reposait près

[1] Voyez cette aventure dans les *Légendes infernales*.

d'Herbadilla, à l'ombre d'un chêne, une voix lui cria : *Fidèle confesseur de la foi, éloigne-toi de la cité pécheresse.* Saint Martin s'éloigne, et soudain jaillissent, avec un bruit affreux, des eaux jusqu'alors inaperçues, et qui faisaient éruption d'une caverne profonde. Le vallon où s'élevait la Babylone des Bretons fut tout à coup submergé. A la surface de cette onde sépulcrale vinrent aboutir par milliers des bulles d'air, derniers soupirs de ceux qui expiraient dans l'abîme. Pour perpétuer le souvenir du châtiment, Dieu permet que l'on entende encore au fond de cet abîme les cloches de la ville engloutie, et que l'orage y vive familièrement. Auprès est une île au milieu de laquelle s'élève une pierre en forme d'obélisque. Cette pierre ferme l'entrée du gouffre qui a vomi les eaux du lac, et ce gouffre est la prison d'un géant formidable qui pousse d'horribles rugissements. C'est une légende.

A quatre lieues de cet endroit, vers l'est, on trouve une grande pierre qu'on appelle *la vieille de Saint-Martin ;* car il est bon de savoir que cette pierre, qui pour bonne raison garde figure humaine, fut jadis une femme véritable, laquelle, s'étant retournée malgré la défense en sortant de la ville d'Herbadilla, fut transformée en statue[1]. *Voy.* Is.

Herbe de coq. Les habitants de Panama vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent herbe de coq, et dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un poulet à qui l'on aurait coupé la tête, en respectant une seule vertèbre du cou. Des voyageurs sollicitèrent en vain ceux qui faisaient ce récit de leur montrer l'herbe ; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on leur assurât qu'elle était commune : d'où l'on doit conclure que ce n'est qu'un conte populaire[2].

Herbe d'or. *Voy.* Baaras.

Herbe maudite. Les paysans normands croient qu'il existe une fleur qu'on appelle l'*herbe maudite :* celui qui marche dessus ne cesse de tourner dans un même cercle, et il s'imagine qu'il continue son chemin, sans avancer d'un pas au delà du lieu où l'herbe magique l'a enchaîné.

Herbe qui égare. Il y a, dit-on aussi, dans le Périgord, une certaine herbe qu'on ne peut fouler sans s'égarer ensuite de manière à ne plus retrouver son chemin. Cette herbe, qui n'est pas connue, se trouvait abondamment aux environs du château de Lusignan, bâti par Mélusine ; ceux qui marchaient dessus erraient dans de longs circuits, s'efforçaient en vain de s'éloigner, et se retrouvaient dans l'enceinte redoutée jusqu'à ce qu'un guide préservé de l'enchantement les remît dans la bonne voie.

[1] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur,* t. I, p. 115.

[2] La Harpe, *Histoire abrégée des voyages.*

Herbourt, famille de la grande Pologne dont on a cru que les membres sont changés en oiseaux lorsqu'ils meurent.

Hérésies. Celui qui étudiera un peu attentivement l'origine des diverses hérésies reconnaîtra que tous les rebelles qui les ont fondées étaient évidemment possédés, d'une manière plus ou moins patente, par quelqu'un de ces anges insurgés qui sont devenus les démons. Ajoutons qu'aucun de ces pervers n'a quitté ce monde par une mort douce.

Hérenberg (Jean-Christophe), auteur de *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires,* 1733.

Hermaphrodites. Longtemps avant Antoinette Bourignon, qui soutint cette singulière thèse au dix-septième siècle, il s'était élevé, sous le pontificat d'Innocent III, une secte de novateurs qui enseignait qu'Adam était à sa naissance homme et femme tout à la fois. Pline assure qu'il existait en Afrique, au delà du désert de Zara, un peuple d'androgynes. — Les lois romaines mettaient les hermaphrodites au nombre des monstres, et les condamnaient à mort. Tite-Live et Eutrope rapportent qu'il naquit auprès de Rome, sous le consulat de Claudius Néron, un enfant pourvu des deux sexes ; que le sénat, effrayé de ce prodige, décréta qu'il fallait le noyer. On enferma l'enfant dans un coffre ; on l'embarqua sur un bâtiment et on le jeta en pleine mer. Leloyer parle longuement d'une femme de Macédoine, nommée Héraïde, qui se maria comme femme, et devint homme ensuite dans une absence de son mari. C'était, dans les vieilles opinions, un hermaphrodite. Mais on ne voit plus d'hermaphrodites aujourd'hui. Les hermaphrodites, dans les contes plus anciens, avaient les deux sexes, deux têtes quatre bras et quatre pieds. Les dieux, dit Platon, avaient d'abord formé l'homme avec deux corps et les deux sexes. Ces hommes doubles étaient d'une force si extraordinaire qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter irrité les partagea pour les affaiblir ; et Apollon seconda le père des dieux dans l'exécution de ses volontés. *Voy.* Polycrite.

Hermeline, démon familier qui s'appelait aussi Hermione et Hermelinde, et qui fréquenta quarante ans Benedetto Berna, dont François Pic de la Mirandole rapporte lui-même l'histoire. « Cet homme, dit-il, buvait, mangeait, parlait avec son démon, qui l'accompagnait partout sans qu'on le vît ; de sorte que le vulgaire, ne pouvant comprendre le mystère de ces choses, se persuadait qu'il était fou. » Le vulgaire n'avait peut-être pas tort.

Hermès. On vous dira qu'il a laissé beaucoup de livres merveilleux, qu'il a écrit sur les démons et sur l'astrologie. C'est lui qui a décidé que, comme il y a sept trous à la tête, il y a aussi sept planètes qui président à ces trous, savoir : Saturne

et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le soleil et la lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche.

Hermialites ou **Hermiens**, disciples d'un hérétique du deuxième siècle, nommé Hermas; ils honoraient l'Univers-Dieu, disant à la fois que ce monde est Dieu et que ce monde est l'enfer.

Hermione. *Voy.* Hermeline.

Hermolao Barbaro, savant du quinzième siècle, qu'on accusa, selon Bodin, d'avoir invoqué le diable pour obtenir l'intelligence de quelques passages difficiles d'Aristote.

Hermotime. On sait que Cardan et une foule d'autres se vantaient de faire voyager leur âme sans que le corps fût de la partie. L'âme d'Hermotime de Clazomène s'absentait de son corps lorsqu'il le voulait, parcourait les pays éloignés, et racontait à son retour des choses surprenantes. Apparemment que Hermotime eut des ennemis. Un jour que son âme était allée en course, et que son corps était comme de coutume semblable à un cadavre, ses ennemis le brûlèrent et ôtèrent ainsi à l'âme le moyen de rentrer dans son étui. Mais, dans d'autres versions, Hermotime est un vampire. *Voy.* Huet.

Hérodiade. On dit en Catalogne que la danseuse homicide d'Hérode, l'infâme Salomé, fille d'Hérodiade, ayant longtemps couru le monde, se noya dans le Ségré, fleuve qui passe à Lérida, et cause de temps en temps des dévastations. Les bonnes femmes ajoutent qu'Hérode y est enseveli avec elle.

D'autres traditions noient Salomé dans un lac glacé sur lequel elle dansait; ce qu'elle n'avait cessé de faire depuis son affreuse aventure. La glace se creva sous ses pieds, et, se refermant pendant qu'elle s'enfonçait, lui trancha la tête.

Ce lac est en Suisse, et cette tête danse toujours. Mais peu de gens la peuvent voir. D'autres font noyer cette malheureuse dans le Rhône.

Héron, ermite qui, après avoir passé plus de cinquante ans dans les déserts de la Thébaïde, se laissa persuader par le diable, sous la figure d'un ange, de se jeter dans un puits, attendu que, comme il était en bonne grâce avec Dieu, il ne se ferait point de mal. Il ajouta foi, dit Leloyer, aux paroles du diable, et, se précipitant d'un lieu élevé, dans la persuasion que les anges le soutiendraient, il tomba dans le puits, d'où on le retira disloqué; il mourut trois jours après[1].

Hertha, femme blanche honorée dans la Poméranie, où elle fait croître l'herbe dans les prairies et remplit les greniers.

Hervilliers (Jeanne). C'est la même que Jeanne Harvilliers.

Hèse (Jean de), voyageur du quinzième siècle, qui a parcouru l'Asie et vu des merveilles, hommes à tête de chien, poissons à face humaine, pygmées, sauvages qui n'ont qu'un œil, etc. M. de Reiffenberg a donné une curieuse analyse de ce voyage singulier, dans le *Recueil encyclopédique belge.*

Heure. *Voy.* Minuit. Anges ou démons des heures. *Voy.* Pierre d'Apone.

Hexagone, habitant de l'île de Chypre, qui vivait très-bien avec les serpents. Il en donna la preuve en se faisant jeter dans une cuve pleine de serpents, lesquels, loin de lui faire aucun mal, l'enlaçaient d'une manière caressante et le léchaient de leurs langues en lui faisant de bons yeux.

Hibou, oiseau de mauvais augure. On le regarde vulgairement comme le messager de la



mort; et les personnes superstitieuses qui perdent quelque parent ou quelque ami se ressouviennent toujours d'avoir entendu le cri du hibou. Sa présence, selon Pline, présage la stérilité. Son œuf, mangé en omelette, guérit, dit-on, de l'ivrognerie.

Cet oiseau est mystérieux, parce qu'il recherche la solitude, qu'il hante les clochers, les tours et les cimetières. On redoute son cri, parce qu'on ne l'entend que dans les ténèbres; et, si on l'a vu quelquefois sur la maison d'un mourant, il y était peut-être attiré par l'odeur cadavéreuse, ou par le silence qui régnait dans cette maison. Un philosophe arabe, se promenant dans la campagne avec un de ses disciples, entendit une voix détestable qui chantait un air plus détestable encore. — Les gens superstitieux, dit-il, prétendent que le chant du hibou annonce la mort d'un homme; si cela était vrai, le chant de cet homme annoncerait la mort d'un hibou. Cependant si le hibou est regardé comme un mauvais présage chez les

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations sur les apparitions,* t. I, p. 159, et Bodin, *Démonomanie des sorciers,* p. 279.

gens de la campagne, quand on le voit perché sur le haut d'une maison, il est aussi regardé comme d'un bon augure quand il vient se réfugier dans un colombier. Les anciens Francs condamnaient à une forte amende quiconque tuait ou volait le hibou qui s'était réfugié dans le colombier de son voisin [1]. Il y détruisait les souris et les rats; et c'est une grande maladresse aux laboureurs de tuer le hibou.

On ne peut passer sous silence ses vertus.

Si l'on met son cœur avec son pied droit sur une personne endormie, elle dira aussitôt ce qu'elle aura fait et répondra aux demandes qu'on lui adressera ; de plus, si on met les mêmes parties de cet oiseau sous les aisselles, les chiens ne pourront aboyer après la personne qui les portera; et enfin, si on pend son foie à un arbre, tous les oiseaux se rassembleront dessus [2].

Hiérarchie. Agrippa disait qu'il y avait autant de mauvais anges que de bons, qu'il y en avait neuf hiérarchies de bons et neuf de mauvais. Wierus, son disciple, a fait l'inventaire de la monarchie de Satan, avec les noms et surnoms de soixante-douze princes et de plusieurs millions de diables, nombres fantastiques, qui ne sont appuyés sur d'autres raisons que sur la révélation de Satan même. *Voy.* Cour infernale.

Hiéroglyphes. Les Égyptiens avaient beaucoup d'idées superstitieuses, s'il faut les juger par leurs hiéroglyphes. Ils expriment le sexe masculin par un vautour, dit un ancien, parce que tous les vautours sont femelles, et que le vent seul féconde leurs œufs; ils représentaient le cœur par deux drachmes, parce que le cœur d'un enfant d'un an ne pèse que deux gros. Une femme qui n'avait qu'un enfant, ils la figuraient par une lionne, parce que cet animal ne fait qu'un petit (du moins ils le croyaient de la sorte). Ils indiquaient l'avortement par un cheval qui donne un coup de pied à un loup, parce que,



disaient-ils, une cavale avorte si elle marche sur les traces d'un loup [3], etc. M. Champollion donne d'autres explications.

Hiéromnénon, pierre que les anciens employaient dans leurs divinations, mais dont ils ne nous ont laissé aucune description.

Hiéroscopie. *Voy.* Hépatoscopie.

Himmemberg, contrée du paradis d'Odin. On y arrivait par un pont lumineux, qui est l'arc-en-ciel.

Hipokindo, mot qui, prononcé d'une certaine façon, charme les serpents et les empêche de nuire. Paracelse en parle.

Hipparchus. On lui attribue un ouvrage intitulé *le Livre des esprits.*

Hippocrate, père de la médecine. Les légendes du moyen âge font de lui un grand magicien, et lui prêtent des aventures dans le genre de celles qu'elles attribuent à Virgile [1]. On met sous son nom un *Traité des songes* dont on recherche les éditions accompagnées des *Commentaires* de Jules-César Scaliger; in-8°, Gnesne, 1610 ; et un autre livre intitulé *les Aspects des étoiles.*

Hippogriffe, animal fabuleux, composé du cheval et du griffon, que l'Arioste et les autres romanciers donnent quelquefois pour monture aux héros des romans de chevalerie.

Hippomane, excroissance charnue que les poulains apportent à la tête en naissant, et que la mère mange aussitôt. Les anciens donnaient le nom d'*hippomane* à certains philtres, parce qu'on prétend qu'il y entrait de cette excroissance.

Hippomane est aussi le nom d'une herbe qui fait entrer les chevaux en fureur lorsqu'ils la broutent [2]. — On raconte qu'une cavale de bronze, placée auprès du temple de Jupiter Olympien, faisait hennir les chevaux comme si elle eût été

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 439.
[2] *Des admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 107.
[3] Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, t. II, p. 69.

[1] Voyez ces légendes, dans les *Légendes infernales*.
[2] Manuel lexique de l'abbé Prévost.

vivante, vertu qui lui était communiquée par l'hippomane qu'on avait mêlée avec le cuivre en la fondant. *Voy.* Philtres.

Hippomancie, divination des Celtes. Ils formaient leurs pronostics sur le hennissement et le trémoussement de certains chevaux blancs, nourris aux dépens du public dans des forêts consacrées, où ils n'avaient d'autre couvert que les arbres. On les faisait marcher immédiatement après le char sacré. Le prêtre et le roi ou chef du canton observaient tous leurs mouvements, et en tiraient des augures auxquels ils donnaient une ferme confiance, persuadés que ces animaux étaient confidents du secret des dieux, tandis qu'ils n'étaient eux-mêmes que leurs ministres. Les Saxons tiraient aussi des pronostics d'un cheval sacré, nourri dans le temple de leurs dieux, et qu'ils en faisaient sortir avant de déclarer la guerre à leurs ennemis. Quand le cheval avançait le pied droit, l'augure était favorable; sinon, le présage était mauvais, et ils renonçaient à leur entreprise.

Hippomyrmèces, peuple imaginaire, placé par Lucien dans le globe du soleil. C'étaient des hommes montés sur des fourmis ailées, qui couvraient deux arpents de leur ombre, et qui combattaient de leurs cornes.

Hippopodes, peuple fabuleux qui avait des pieds de cheval, et que les anciens géographes placent au nord de l'Europe.

Hirigoyen, sorcier du commencement du dix-septième siècle, que l'on a vu danser au sabbat avec le diable, qu'il adorait [1].

Hirondelles. Plutarque cite l'histoire d'un nommé Bessus qui avait tué son père et dont on ignorait le crime. Étant un jour près d'aller à un souper, il prit une perche avec laquelle il abattit un nid d'hirondelles. Ceux qui le virent en furent indignés et lui demandèrent pourquoi il maltraitrait ainsi ces pauvres oiseaux. Il leur répondit qu'il y avait assez longtemps qu'elles lui criaient qu'il avait tué son père. Toutes stupéfaites de cette réponse, ces personnes la rapportèrent au juge, qui ordonna de prendre Bessus et de le mettre à la torture. Il avoua son crime et fut pendu [2]. Brown, dans son *Essai sur les erreurs populaires,* dit que l'on craint de tuer les hirondelles, quoiqu'elles soient incommodes, parce qu'on est persuadé qu'il en résulterait quelque malheur. Élien nous apprend que les hirondelles étaient consacrées aux dieux Pénates, et que par cette raison on s'abstenait de les tuer. On les honorait, dit-il, comme les hérauts du printemps, et à Rhodes on avait une espèce de chant pour célébrer le retour des hirondelles.

Histoire. Il y a dans la bibliographie infernale beaucoup d'histoires prodigieuses publiées sans nom d'auteur. Nous n'en citerons que quelques-unes : « Histoire d'une apparition, avec des réflexions qui prouvent la difficulté de savoir la vérité sur le retour des esprits; in-8°; Paris, chez Saugrin, 1722, brochure de 24 pages. — Histoire prodigieuse nouvellement arrivée à Paris, d'une jeune fille agitée d'un esprit fantastique, in-8°. — Histoire du diable, in-12 ; Amsterdam, 1729, 2 vol. ; et Rouen, 1730, 2 vol. — Histoire miraculeuse advenue en la Rochette, ville de Maurienne en Savoie, d'une jeune fille ayant été enterrée dans un jardin en temps de peste, l'espace de quinze ans, par lequel son esprit est venu rechercher ses os par plusieurs évidents signes miraculeux; in-8°, Lyon. — Histoire remarquable d'une femme décédée depuis cinq ans, laquelle est revenue trouver son mari, et parler à lui au faubourg Saint-Marcel; Paris, 1618, etc. » *Voy.* Apparitions.

Hocque. Après l'édit de 1682 pour la punition des maléfices, la race des sorciers malfaisants diminua sensiblement en France. Mais il restait encore dans la Brie, aux environs de Paris, une cabale de bergers qui faisaient mourir les bestiaux, attentaient à la vie des hommes, commettaient plusieurs autres crimes et s'étaient rendus formidables à la province. Il y en eut enfin d'arrêtés; le juge de Pacy instruisit le procès, et par les preuves il parut évident que tous ces maux étaient commis par maléfices et sortiléges.

Les sorts et les poisons dont ces bandits se servaient pour faire mourir les bestiaux consistaient dans une composition qu'ils avouèrent au procès, et qui est rapportée dans les factums, mais remplie de sacriléges, d'impiétés, d'abominations et d'horreurs, en même temps que de poisons. Ils mettaient cette composition dans un pot de terre, et l'enterraient ou sous le seuil de la porte des étables aux bestiaux, ou dans le chemin par où ils passaient; et tant que ce sort demeurait en son lieu, ou que celui qui l'avait posé était en vie, la mortalité ne cessait point; c'est ainsi qu'ils s'en expliquèrent dans leurs interrogatoires.

Une circonstance singulière de leur procès fit croire qu'il y avait un vrai pacte entre eux et le diable pour commettre tous ces maléfices. Ils avouèrent qu'ils avaient jeté des sorts sur les bestiaux du fermier de la terre de Pacy, près de Brie-Comte-Robert, pour venger l'un d'eux que ce fermier avait chassé et mis hors de son service. Ils firent le récit exact de leur composition ; mais jamais aucun d'eux ne voulut découvrir le lieu où ils avaient enterré le sort, et on ne savait, après de semblables aveux, d'où pouvait venir leur réticence sur ce dernier fait. Le juge les pressa de s'en expliquer; ils dirent que s'ils découvraient ce lieu, et qu'on levât le sort, celui qui l'avait posé mourrait à l'instant.

[1] *De l'inconstance des démons*, etc., p. 144.
[2] Taillepied, *Apparitions des esprits,* p. 40.

L'un de leurs complices, nommé Étienne Hocque, moins coupable que les autres, et qui n'avait été condamné qu'aux galères, était à la chaîne dans les prisons de la Tournelle. On gagna un autre forçat nommé Béatrix, qui était attaché avec lui. Ce dernier, à qui le seigneur de Pacy avait fait tenir de l'argent, fit un jour tant boire Hocque qu'il l'enivra, et en cet état le mit sur le chapitre du sort de Pacy. Il tira de lui le secret qu'il n'y avait qu'un berger nommé Bras-de-Fer, qui demeurait près de Sens, qui pût lever le sort par ses conjurations.



Béatrix, profitant de ce commencement de confidence, engagea le vieux berger à écrire à son fils une lettre par laquelle il lui mandait d'aller trouver Bras-de-Fer, pour le prier de lever le sort, et lui défendait surtout de dire à Bras-de-Fer qu'il fût condamné et emprisonné, ni que c'était lui, Hocque, qui avait posé ce sort.

Cette lettre écrite, Hocque s'endormit. Mais à son réveil, les fumées du vin étant dissipées, et réfléchissant sur ce qu'il avait fait, il poussa des cris et des hurlements épouvantables, se plaignant que Béatrix l'avait trompé et qu'il serait cause de sa mort. Il se jeta en même temps sur lui et voulut l'étrangler, ce qui excita les autres forçats contre Béatrix, en sorte qu'il fallut que le commandant de la Tournelle vînt avec ses gardes pour apaiser ce désordre et tirer Béatrix de leurs mains.

Cependant la lettre fut envoyée au seigneur, qui la fit remettre à son adresse. Bras-de-Fer vint à Pacy, entra dans les écuries, et, après avoir fait des figures et des imprécations, il trouva effectivement le sort qui avait été jeté sur les chevaux et sur les vaches; il le leva et le jeta au feu, en présence du fermier et de ses domestiques. Mais à l'instant il parut chagrin, témoigna du regret de ce qu'il venait de faire et dit que le diable lui avait révélé que c'était Hocque, son ami, qui avait posé le sort en cet endroit, et qu'il était mort à six lieues de Pacy, au moment où ce sort venait d'être levé....

En effet, par les observations qui furent faites au château de la Tournelle, il y a preuve qu'au même jour et à la même heure où Bras-de-Fer avait commencé à lever le sort, Hocque, qui était un homme des plus forts et des plus robustes, était mort en un instant dans des convulsions étranges, et se tourmentant comme un possédé, sans vouloir entendre parler de Dieu ni de confession....

Bras-de-Fer avait été pressé de lever aussi le sort jeté sur les moutons, mais il dit qu'il n'en ferait rien, parce qu'il venait d'apprendre que ce sort avait été posé par les enfants de Hocque,

et qu'il ne voulait pas les faire mourir comme leur père. Sur ce refus, le fermier eut recours aux juges du lieu. Bras-de-Fer, les deux fils et la fille de Hocque furent arrêtés avec deux autres bergers, leurs complices, nommés Jardin et le Petit-Pierre ; leur procès instruit, Bras-de-Fer, Jardin et le Petit-Pierre furent condamnés à être pendus et brûlés, et les trois enfants de Hocque bannis pour neuf ans [1]....



Bras-de-Fer

Hodeken. *Voy.* Hecdekin.

Hoffmann. Célèbre auteur allemand de contes nocturnes ou fantastiques, et d'autres écrits, où le surnaturel a une place très-originale.

Holda. La holda était, chez les anciens Gaulois, une espèce de sabbat nocturne, où des sorciers faisaient leurs orgies avec des démons transformés en danseuses. *Voy.* Bensozia. On parle encore en Allemagne de *holda, la bonne fileuse* (sorte de fée qui remplace, dans les opinions populaires, une divinité antique). Elle visite sans être vue la maison du laboureur, elle charge de laine les fuseaux des ménagères diligentes et répand l'abondance autour d'elle [2]. Mais dans d'autres contrées, holda est la reine des sorcières.

Hollandais errant. C'est un vaisseau fantastique qui apparaît, dit-on, dans les parages du cap de Bonne-Espérance. Ce vaisseau déploie toutes ses voiles lorsque aucun navire n'oserait en risquer une seule. On est partagé d'opinions sur la cause de ce prodige ; d'après la version la plus répandue, c'était, dans l'origine, un navire richement chargé à bord duquel se commit un

[1] Le commissaire Delamarre, *Traité de la police*.
[2] M. Ozanam, *De l'établissement du christianisme en Allemagne*.

horrible forfait. La peste s'y déclara, et les coupables errèrent vainement de port en port, offrant leur riche cargaison pour prix d'un asile. On les repoussait partout, de peur de la contagion. Les matelots disent que la Providence, pour perpétuer le souvenir de ce châtiment, permet que le *Hollandais errant* apparaisse encore dans ces mers où la catastrophe eut lieu. Cette apparition est considérée comme un mauvais augure par les navigateurs [1].

Le *Hollandais errant*, sujet de beaucoup de traditions, s'appelle aussi le *Voltigeur hollandais*.

Hollere, magicien danois qui s'était acquis, au treizième siècle, la réputation d'un homme à miracles, et qui n'était qu'un sorcier adroit. Pour passer la mer, il se servait d'un os gigantesque, marqué de quelques charmes et caractères magiques. Sur ce singulier esquif, il traversait l'Océan comme s'il eût été aidé de voiles et poussé par les vents. Il fut maltraité par les autres sorciers, ses envieux, qui l'obligèrent à quitter le pays [2].

Holzhauser (Barthélemy), pieux allemand, né en 1613, célèbre par des visions sur lesquelles nous ne saurions nous prononcer [3], et qui sont admises comme respectables. Sa vie a été publiée, en 1836, par M. l'abbé Tresvaux, qui l'avait traduite de l'Italien.

Homme. Il paraît qu'il n'y a que l'homme à qui la nature ait donné une figure droite et la faculté de contempler les cieux. Seul parmi les animaux il a l'épine du dos et l'os de la cuisse en ligne droite. C'est un fait, dit Aristote, que si l'homme est le seul à qui il arrive des illusions nocturnes, c'est parce qu'il n'y a proprement que lui qui se couche sur le dos, c'est-à-dire de manière que l'épine et la cuisse fassent une ligne droite, et que l'une et l'autre, avec les bras, soient parallèles à l'horizon. Or, les animaux ne peuvent pas se coucher ainsi : quoique leur épine soit parallèle à l'horizon, leurs épaules sont détournées et forment deux angles.

Lisez Hérodote, Plutarque et autres historiens, vous verrez qu'il existe des contrées fabuleuses où les hommes ont une tête de dogue ou de bichon, des pays où ils n'ont qu'un œil, d'autres où ils n'ont qu'un pied, sur lequel ils sautent, de sorte que quand ils veulent courir, ils sont obligés de se mettre deux et de se tenir par le bras ; d'autres enfin où ils n'ont point de tête, etc. [4].

[1] Walter Scott, *Mathilde de Rokeby*, chant IIe.
[2] *Jugements de Dieu*, de Chassanion, p. 114.
[3] *Biographia venerabilis servi Dei Bartholomæi Holzhauser*, etc., Bambergæ, 1784, in-8°. *Accedunt ejusdem in Apocalypsim commentarii plane admirabiles.* — *Visiones venerabilis servi Dei Bartholomæi Holzhauser*, etc., *digna ævi nostri memoria ad ejus Biographiam appendix*, Bambergæ, 1793, in-8°.
[4] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 10.

Homme noir. L'homme noir qui promet aux pauvres de les faire riches s'ils veulent se donner à lui, n'est autre que le diable. — On lit ce qui suit dans la *Légende dorée:* — Un chevalier qui dépensait sa fortune en libéralités, devint pauvre et tomba dans une grande tristesse. Occupé de ses chagrins, il s'égara dans une solitude ; il y vit un homme noir, d'une taille haute, monté sur un beau cheval. Ce cavalier lui demanda la cause de sa douleur, et quand il l'eut apprise, il lui dit : « Si vous voulez me rendre hommage, je vous donnerai plus de richesses que vous n'en avez perdu. » Le chevalier promit à l'étranger de faire ce qu'on exigerait. « Eh bien ! reprit le diable (car c'était lui), retournez à votre maison, vous trouverez dans tel endroit de grandes sommes d'or et une quantité de pierres précieuses. Quant à l'hommage que j'attends de vous, c'est que vous ameniez votre femme ici dans un an. » Le chevalier s'engagea, regagna sa maison, trouva les trésors indiqués, reprit son habitude de largesses, et à la fin de l'année, il songea à tenir ce qu'il avait promis. Il appela sa femme. « Vous allez monter à cheval et venir avec moi, lui dit-il, nous avons un voyage à faire. » C'était une dame pieuse, qui avait grande dévotion à la sainte Vierge. Elle fit sa prière et suivit son mari sans demander où il la conduisait. Après avoir marché une heure, les deux époux rencontrèrent une église. La dame voulant y entrer, descendit de cheval ; son mari l'attendit à la porte. A peine fut-elle dans l'église qu'elle s'endormit ; la sainte Vierge ayant pris sa figure, rejoignit le chevalier et partit avec lui au rendez-vous. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu désigné, le démon y parut avec fracas. Mais en apercevant la dame que le chevalier lui amenait, il trembla. « Homme perfide, s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu devais reconnaître mes bienfaits ? Je t'avais prié de m'amener ta femme, et tu viens ici avec la mère de Dieu, qui va me renvoyer aux enfers ! » Le diable dut en effet se retirer. Le chevalier éperdu se jeta à genoux devant Notre-Dame, et retourna à l'église où sa femme dormait encore. Les deux époux rentrèrent chez eux ; ils se dépouillèrent des richesses qu'ils tenaient du diable ; mais ils n'en furent pas plus pauvres, parce qu'ils reconnurent que les biens matériels ne sont pas les vraies richesses [1].



Le père Abram rapporte l'anecdote suivante, dans son histoire manuscrite de l'université de Pont-à-Mousson : « Un jeune garçon de bonne famille, mais peu fourni d'argent, se mit à servir dans l'armée parmi les valets. De là ses parents l'envoyèrent aux écoles ; mais ne s'accommodant pas de l'assujettissement que demandent les études, il résolut de retourner à son premier genre de vie. En chemin il rencontra un homme vêtu de soie noire, mais de mauvaise mine, qui lui demanda où il allait et pourquoi il avait l'air triste ? — Je suis, ajouta-t-il, en état de vous mettre à votre aise, si vous voulez vous donner à moi. Le jeune homme, croyant qu'il parlait de l'engager à son service, lui demanda un moment pour y penser. Mais, commençant à se défier des magnifiques promesses que l'étranger lui faisait, il le considéra de plus près, et ayant remarqué qu'il avait le pied gauche fendu comme celui d'un bœuf, il fut saisi de frayeur, fit le signe de la croix et invoqua le nom de Jésus. Le spectre s'évanouit. Trois jours après, la même figure lui apparut de nouveau et lui demanda s'il avait pris sa résolution ? Le jeune homme répondit qu'il n'avait pas besoin de maître. L'homme noir jeta à ses pieds une bourse pleine d'écus, dont quelques-uns paraissaient d'or et nouvellement frappés. Dans la même bourse il y avait une poudre que le spectre disait très-subtile. Il lui donna ensuite des conseils abominables et l'exhorta à renoncer à l'usage de l'eau bénite et à l'adoration de l'hostie. Le jeune homme eut horreur de ces propositions ; il fit le signe de la croix sur son cœur, et en même temps il se sentit jeté si rudement contre terre qu'il y demeura une demi-heure. S'étant relevé, il retourna chez ses parents, fit pénitence et changea de conduite. Les pièces qui paraissaient d'or et nouvellement frappées, ayant été mises au feu, ne se trouvèrent être que du cuivre. » Ainsi, bonnes gens, défiez-vous de l'homme noir.

Homme rouge, — démon des tempêtes. « La nuit, dans les affreux déserts des côtes de la Bretagne, près Saint-Paul-de-Léon [2], des fantômes hurlants parcourent le rivage. L'homme rouge en fureur commande aux éléments et pré-

[1] Voyez, dans les *Légendes infernales*, la légende du *Sire de Champ-Fleury*.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. I.

cipite dans les ondes le voyageur qui trouble ses secrets et la solitude qu'il aime. » On a cru un moment dans le peuple qu'un petit *homme rouge* mystérieux avait apparu à Napoléon Ier pour lui annoncer ses revers.

Hongrois. *Voy.* Ogres.

Honorius. *Voy.* Grimoire.

Hopkins, juge anglais qui, du temps de Charles Ier, fit mourir une multitude de malheureuses accusées de sorcellerie. Il continua ses fonctions sous le long parlement, et Grey rapporte qu'il possédait une liste de trois mille personnes suppliciées en ce temps-là, le plus grand nombre par ce juge qui se croyait doué d'un talent sans pareil pour deviner les sorcières. Jamais l'Église catholique n'eût souffert ces abominations. Cet homme faisait avouer, par des tortures de cinq à six jours, tout ce qu'il voulait.

Nous empruntons quelques détails sur lui à de curieuses recherches publiées par *le Droit :*

« Un certain Matthew Hopkins fut nommé rechercheur de sorcières (*witch finder*) pour quatre comtés, et dans l'espace d'un an, dans la seule ville d'Essex, il ne fit pas pendre moins de soixante malheureuses femmes. Ce misérable prétendait avoir acquis une expérience infaillible pour les reconnaître à de certaines taches sur la peau, certains signes, certaines veines qu'il regardait comme autant de tétines pour allaiter de petits démons. Son épreuve favorite était celle de l'eau. Si les sorcières prétendues revenaient à la surface de l'eau et nageaient, il les déclarait coupables, les faisait retirer de l'eau et brûler; si au contraire elles enfonçaient, elles étaient simplement noyées, mais leur innocence était reconnue. Cette épreuve venait peut-être d'une parole fort sage que sa Très-Sacrée Majesté le roi Jacques avait souvent à la bouche, à savoir que, comme quelques personnes avaient renoncé aux avantages de leur baptême par l'eau, de même l'eau refusait à son tour de les recevoir dans son sein.

« A la fin Hopkins, ce qui est assez original, devint lui-même suspect de sorcellerie ; on lui fit subir l'épreuve qu'il avait souvent fait subir aux autres ; il eut la maladresse de nager ; il fut tout naturellement déclaré coupable, pendu et brûlé vif.

« Il ne fut pas le seul rechercheur de sorcières ; bien d'autres se mêlèrent de ce métier, qui ne laissait pas que d'être lucratif, puisqu'il leur procurait vingt schellings (25 francs) par chaque exécution. »

Hoppo, maître sorcier et vrai coquin, qui fut poursuivi à Berne. Il était de la secte des Lollards et faisait des disciples. Nous ignorons sa fin.

Horey, nom que les nègres de la côte occidentale d'Afrique donnent au diable, qui n'est sans doute qu'un nègre aposté par les marabouts. Les cérémonies de la circoncision ne manquent jamais d'être accompagnées des mugissements du Horey. Ce bruit ressemble au son le plus bas de la voix humaine. Il se fait entendre à peu de distance et cause une frayeur extrême aux jeunes gens. Dès qu'il commence, les nègres préparent des aliments pour le diable et les lui portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré, dit-on, sur-le-champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune homme non encore circoncis. Les nègres prétendent qu'il garde sa proie dans son ventre, et que plusieurs jeunes gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après sa délivrance, la victime qui a été avalée demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du diable. Les nègres parlent avec effroi de cet esprit malin, et l'on ne peut qu'être surpris de la confiance avec laquelle ils assurent avoir été non-seulement enlevés, mais avalés par ce monstre.

Hornock, docteur suédois, qui raconte avec complaisance le supplice de soixante-deux femmes et de quinze enfants, accusés d'avoir été au sabbat et d'y avoir soigné le diable, qui s'y trouvait malade.... Ce spectacle, car il donne ce nom à l'exécution d'une pareille sentence, eut lieu le 25 août 1672, « par un temps superbe. »

Horoscopes. Un maréchal ferrant de Beauvais avait fait tirer l'horoscope de son fils. L'astrologue, après avoir examiné les divers aspects



des astres, découvrit que l'enfant était menacé de mourir à quinze ans d'un coup de tonnerre. Il désigna en même temps le mois, le jour et l'heure où l'événement devait avoir lieu; mais il ajouta qu'une cage de fer sauverait le jeune homme. Quand le temps arriva, le père chercha comment la cage de fer pourrait éviter à son fils une mort si prématurée; il pensa que le sens de l'oracle était probablement d'enfermer ce jour-là son enfant dans une cage de fer bien fermée. Il se mit à travailler à la construction de cette cage sans en parler à personne. Le moment arriva. Une nuée paraissait se former dans le ciel, et justifiait jusqu'alors le dire de l'astrologue. Il

appella donc son fils et lui annonça que son étoile le condamnait à être tué du tonnerre, un peu avant midi, s'il n'avait heureusement trouvé le moyen de le soustraire à sa mauvaise planète; il le pria d'entrer dans la cage de fer. Le fils, un peu plus instruit que son père, pensa que, loin de le garantir du tonnerre, cette cage ne servirait au contraire qu'à l'attirer; il s'obstina à rester dans sa chambre, où il se mit à réciter l'Évangile de saint Jean. Cependant les nuages s'amoncellent, le temps se couvre, le tonnerre gronde, l'éclair brille, la foudre tombe sur la cage de fer et la réduit en poudre. Le maréchal surpris bénit pour la première fois le ciel d'avoir rendu son fils désobéissant, et vit toutefois l'oracle accompli. Du moins tel est le conte. *Voy.* Astrologues.

Horoscopes tout faits, ou moyen de connaître sa destinée par les constellations de la naissance. Nous empruntons ces plaisanteries, qui ont été si sérieuses pour nos pères, et que l'Église a toujours combattues, aux divers livres sur la matière, traitée par Jacques de Hagen et par cent autres, du ton le plus grave. Les auteurs qui ont écrit sur les horoscopes ont établi plusieurs systèmes semblables à celui-ci pour la forme, et tout différents pour les présages. Les personnes qui se trouvent ici nées avec le plus heureux naturel, seront ailleurs des êtres abominables. Les astrologues ont fondé leurs oracles sur le caprice de leur imagination, et chacun d'eux nous a donné les passions qui se sont rencontrées sous sa plume au moment où il écrivait. Qui croira aux présages de sa constellation, devra croire aussi à tous les pronostics de l'almanach journalier, et avec plus de raison encore, puisque les astres ont sur la température une influence qu'ils n'ont pas tant sur nous. Enfin, si la divination qu'on va lire était fondée, il n'y aurait dans les hommes et dans les femmes que douze sortes de naturels, dès lors que tous ceux qui naissent sous le même signe ont les mêmes passions et doivent subir les mêmes accidents; et tout le monde sait si dans les millions de mortels qui habitent la surface du globe, il s'en trouve souvent deux dont les destinées et les caractères se ressemblent.

1° *La Balance.* (C'est la balance de Thémis qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne les procès.) La Balance domine dans le ciel depuis le 22 septembre jusqu'au 21 octobre. — Les hommes qui naissent dans cet espace de



temps naissent sous le signe de la Balance. — Ils sont ordinairement querelleurs. Ils aiment les plaisirs, réussissent dans le commerce, principalement sur les mers, et feront de grands voyages. Ils ont en partage la beauté, des manières aisées, des talents pour la parole; cependant ils manquent à leurs promesses et ont plus de bonheur que de soin. Ils auront de grands héritages. Ils seront veufs de leur première femme et n'auront pas beaucoup d'enfants. Qu'ils se défient des incendies et de l'eau chaude. — La femme qui naît sous cette constellation sera aimable, gaie, agréable, enjouée, assez heureuse. Elle aimera les fleurs; elle aura de bonnes manières; la douce persuasion coulera de ses lèvres. Elle sera cependant susceptible et querelleuse. — Elle se mariera à dix-sept ou à vingt-trois ans. Qu'elle se défie du feu et de l'eau chaude.

2° *Le Scorpion.* (C'est Orion, que Diane changea en cet animal, et qu'on a mis au nombre des

constellations. Il donne la malice et la fourberie.) Le Scorpion domine dans le ciel du 22 octobre au 21 novembre. — Ceux qui naissent sous cette constellation seront hardis, effrontés, flatteurs, fourbes et cachant la méchanceté sous une aimable apparence. On les entendra dire une chose, tandis qu'ils en penseront une autre. Ils seront généralement secrets et dissimulés. Leur naturel emporté les rendra inconstants. Ils jugeront mal des autres, conserveront rancune, parleront beaucoup et auront des accès de mélancolie. Ils n'aimeront à rire qu'aux dépens d'autrui, auront quelques amis et l'emporteront sur leurs ennemis. — Ils seront sujets aux coliques et peuvent



s'attendre à de grands héritages. — La femme qui naît sous cette constellation sera adroite et trompeuse. Elle se conduira moins bien avec son premier mari qu'avec son second. Elle aura les paroles plus douces que le cœur. Elle sera enjouée, gaie, aimant à rire, mais aussi aux dépens des autres. Elle fera des inconséquences, parlera beaucoup, pensera mal de tout le monde. Elle deviendra mélancolique avec l'âge. — Elle aura un cautère aux épaules à la suite d'une maladie d'humeurs.

3° *Le Sagittaire.* (C'est Chiron le Centaure, qui apprit à Achille à tirer de l'arc, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne l'amour de la chasse et des voyages.) Le Sagittaire domine dans le ciel du 22 novembre au 21 décembre. — L'homme qui naît sous cette constellation aimera les voyages et s'enrichira sur les mers. Il sera d'un tempérament robuste, aura de l'agilité et se montrera d'un esprit attentif. Il se fera des amis dont il dépensera l'argent. Il aura un goût déterminé pour l'équitation, la chasse, les courses, les jeux de force et d'adresse, et les combats. Il sera juste, secret, fidèle, laborieux, sociable, et aura autant d'amour-propre que d'esprit. — La femme qui nait sous cette constellation sera d'un esprit inquiet et remuant; elle aimera le travail. Son âme s'ouvrira aisément à la pitié; elle aura du goût pour les voyages et ne pourra rester longtemps dans le même pays. Elle sera présomptueuse et douée de quelques qualités tant de l'esprit que du cœur. — Elle se mariera à dix-neuf ou à vingt-quatre ans. Elle sera bonne mère.

4° *Le Capricorne.* (C'est la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne l'étourderie.) Le Capricorne domine dans le ciel du 22 décembre au 21 janvier. Celui qui naît sous cette constellation sera d'un naturel irascible, léger, soupçonneux, ami des procès et des querelles; il aimera le travail, mais il hantera de mauvaises sociétés. Ses excès le rendront malade. Rien n'est plus inconstant que cet homme, s'il est né dans la nuit. Il sera enjoué, actif et fera quelquefois du bien. Son étoile le rendra heureux sur mer. Il parlera modérément, aura la tête petite et les yeux enfoncés. Il deviendra riche et avare dans les dernières années de sa vie. Les bains, dans ses maladies, pourront lui rendre la santé. — La femme qui naît sous cette constellation sera vive, gaie, et cependant tellement timide dans ses jeunes années, qu'un rien pourra la faire rougir. Mais son caractère deviendra plus ferme et plus hardi dans l'âge plus avancé. Elle se montrera toujours bonne, avec un peu de jalousie. Elle parlera sagement, évitera les inconséquences, sera bonne fille et bonne mère; elle aimera à voyager, et sera d'une beauté moyenne.

5° *Le Verseau.* (C'est Ganymède, fils de Tros, que Jupiter enleva pour verser le nectar aux dieux, et qu'on a mis au nombre des constellations. Il donne la gaieté.) Le Verseau domine dans le ciel du 22 janvier au 21 février. — L'homme qui naît sous cette constellation sera aimable, spirituel, ami de la joie, curieux, sujet à la fièvre, facile aux projets, pauvre dans la première partie de sa vie, riche ensuite, mais modérément. Il sera bavard et léger, quoique discret. Il fera des maladies, courra des dangers. Il aimera la gloire, vivra longtemps, et aura peu d'enfants. — La femme qui naît sous cette constellation sera constante, généreuse, sincère et libérale. Elle aura des chagrins, sera en butte aux adversités, et fera de longs voyages. Elle sera sage et enjouée.

6° *Les Poissons.* (Les dauphins qui amenèrent Amphitrite à Neptune furent mis au nombre des constellations. Ils donnent la douceur.) Les Poissons dominent dans le ciel du 22 février au 22 mars.— Celui qui naît sous cette constellation sera officieux, gai, aimant à jouer, d'un bon naturel, heureux hors de sa maison. Il ne sera pas riche dans sa jeunesse. Devenu plus aisé, il prendra peu de soin de sa fortune, et ne profitera pas des leçons de l'expérience. Des paroles indiscrètes lui attireront quelques désagréments. Il sera présomptueux. — La femme qui naît sous cette constellation sera belle. Elle éprouvera des ennuis et des peines dans sa jeunesse. Elle aimera à faire du bien. Elle sera sensée, discrète, éco-

nome, médiocrement sensible, et fuira le monde. Sa santé, faible jusqu'à vingt-huit ans, deviendra alors plus robuste. Elle aura cependant de temps en temps des coliques.

7° *Le Bélier.* (C'est le bélier qui portait la toison d'or, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne les emportements.) Le bélier domine dans le ciel du 23 mars au 21 avril. — Ceux qui naissent sous cette constellation sont irascibles, prompts, vifs, éloquents, studieux, violents, menteurs, enclins à l'inconstance. Ils tiennent rarement leur parole et oublient leurs promesses. Ils courront des dangers avec les chevaux. Ils aimeront la pêche et la chasse. — La femme qui naît sous cette constellation sera jolie, vive et curieuse. Elle aimera les nouvelles, aura un grand penchant pour le mensonge, et ne sera pas ennemie de la bonne chère. Elle aura des colères, sera médisante dans sa vieillesse et jugera sévèrement les femmes. Elle se mariera de bonne heure et aura beaucoup d'enfants.



8° *Le Taureau.* (C'est le taureau dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne la hardiesse et la force.) Le Taureau domine dans le ciel du 22 avril au 21 mai. — L'homme qui naît sous cette constellation est audacieux; il aura des ennemis qu'il saura mettre hors d'état de lui nuire. Le bonheur ne lui sera pas étranger. Il voyagera dans des pays lointains. Sa vie sera longue et peu sujette aux maladies. — La femme qui naît sous cette constellation est douée de force et d'énergie. Elle aura du courage; mais elle sera violente et emportée. Néanmoins elle saura se plier à son devoir et obéir à son mari. On trouvera dans cette femme un fonds de raison et de bon sens. Elle parlera pourtant un peu trop. Elle sera plusieurs fois veuve et aura quelques enfants, à qui elle laissera des richesses.

9° *Les Gémeaux.* (Les Gémeaux sont Castor et Pollux qu'on a mis au nombre des constellations. Ils donnent l'amitié.) Les Gémeaux dominent dans le ciel du 22 mai au 21 juin. — Celui qui naît sous cette constellation aura un bon cœur, une belle figure, de l'esprit, de la prudence et de la générosité. Il sera présomptueux, aimera les courses et les voyages, et ne cherchera pas beaucoup à augmenter sa fortune; cependant il ne s'appauvrira point. Il sera rusé, gai, enjoué; il aura des dispositions pour les arts.—La femme qui naît sous cette constellation est aimante et belle. Elle aura le cœur doux et simple. Elle négligera peut-être un peu trop ses affaires. Les beaux-arts, principalement le dessin et la musique, auront beaucoup de charmes pour elle.

10° *L'Écrevisse.* (C'est le cancer ou l'écrevisse qui piqua Hercule tandis qu'il tuait l'hydre du marais de Lerne, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne les désagréments.) L'Écrevisse domine dans le ciel du 22 juin au 21 juillet. — Les hommes qui naissent sous cette constellation sont sensuels. Ils auront des procès et des querelles, dont ils sortiront souvent à leur avantage; ils éprouveront de grands périls sur mer. Cet horoscope donne ordinairement un penchant à la gourmandise; quelquefois aussi de la prudence, de l'esprit, une certaine dose de modestie. — La femme qui naît sous cette constellation est assez belle, active, emportée, mais facile à apaiser. Elle ne deviendra jamais très-grasse; elle aimera à rendre service, sera timide et un peu trompeuse.

11° *Le Lion.* (C'est le lion de la forêt de Némée, qu'Hercule parvint à étouffer, et qui fut

mis au nombre des constellations. Il donne le courage.) Le Lion domine dans le ciel du 22 juillet au 21 août. — Celui qui naît sous cette constellation est brave, hardi, magnanime, fier, éloquent et orgueilleux. Il aime la raillerie. Il sera souvent entouré de dangers; ses enfants feront sa consolation et son bonheur. Il s'abandonnera à sa colère et s'en repentira toujours. Les honneurs et les dignités viendront le trouver; mais auparavant il les aura cherchés longtemps. Il aura de gros mollets. — La femme qui naît sous cette constellation sera vive, colère et hardie. Elle gardera rancune. Elle parlera beaucoup, et ses paroles seront souvent amères. Au reste, elle sera belle; elle aura la tête grosse. — Qu'elle se tienne en garde contre l'eau bouillante et le feu. Elle sera sujette aux coliques d'estomac. Elle aura peu d'enfants.



Le dessin aura du charme pour elle. — Page 243.

12° *La Vierge.* (C'est Astrée qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne la pudeur.) La Vierge domine dans le ciel du 22 août au 21 septembre. — L'homme qui naît sous cette constellation est bien fait, sincère, généreux, spirituel, aimant les honneurs. Il sera volé. Il ne saura garder le secret des autres ni le sien. Il aura de l'orgueil, sera décent dans son maintien, dans son langage, et fera du bien à ses amis. Il sera compatissant aux maux des autres. Il aimera la propreté et la toilette. — La femme qui naît sous cette constellation sera chaste, honnête, timide, prévoyante et spirituelle. Elle aimera à faire et à dire du bien. Elle rendra service toutes les fois qu'elle le pourra; mais elle sera un peu irascible. Cependant sa colère ne sera ni dangereuse ni de longue durée...

On peut espérer que le lecteur ne s'arrêtera à cette ridicule prescience, que pour se divertir un instant.

Horst (Conrad), conseiller ecclésiastique du grand duché de Hesse, a publié en allemand un livre intitulé *Bibliothèque magique,* ou la magie, la théurgie, la nécromancie, etc. Nous y avons trouvé quelques faits.

Hortensius (Martin), célèbre professeur de mathématiques à Amsterdam, donnait dans les petitesses de l'astrologie. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il voulut se mêler de faire son horoscope, et dit à deux jeunes Hollandais de sa compagnie qu'il mourrait en 1639, et que pour eux ils ne lui survivraient pas longtemps. Il mourut en effet l'été de cette année-là. Les Hollandais en furent si frappés, que l'un d'eux mourut bientôt après, et que l'autre qui était fils de Daniel Heinsius, était devenu si languissant, qu'au rapport de Descartes, qui fait mention de cette aventure, il semblait faire tout son possible pour ne pas démentir l'astrologue[1].

Hortilopits (Jeanne), sorcière du pays de Labour, arrêtée comme telle en 1603, dès l'âge de quatorze ans, et châtiée pour avoir été au sabbat.

[1] Baillet, *Vie de Descartes.*

Houille. Le charbon de terre qui se trouve dans le Hainaut et dans le pays de Liége, et que que l'on y brûle communément, porte le nom de houille, à cause d'un certain maréchal nommé *Prudhomme-le-Houilleux,* qui, dit-on, en fit la première découverte au onzième siècle ; et des doctes assurent qu'un fantôme, sous la figure d'un vieillard habillé de blanc, ou sous celle d'un ange, lui montra la première mine et disparut.

D'autres contes populaires font intervenir un gnome ou un gobelin dans la découverte de la houille, qui eut lieu au douzième siècle, selon les uns, au onzième, selon d'autres, mais qui est beaucoup plus ancienne [1] ; car il en est question dans Job.

Houmani, génie femelle qui gouverne la région des astres chez les Orientaux. *Voy.* Schada-Schivaoun.

Houris, vierges merveilleuses du paradis de Mahomet ; elles naîtront des pepins de toutes les oranges servies aux fidèles croyants dans ce séjour fabuleux. Il y en aura de blanches, de jaunes, de vertes et de rouges. Leur crachat sera nécessairement parfumé.

Hrachich, matière enivrante qui produit des hallucinations singulières. Sa préparation n'est pas un secret ; les Arabes nous ont appris que ce qui causait l'ivresse n'était autre chose que de la graine et de la racine de chanvre infusées, qu'on fait bouillir dans du beurre, et dont on forme une friandise en la mêlant avec du sucre, des amandes ou des pistaches. On le vend en tablettes grandes comme la main, et la moitié suffit pour procurer l'ivresse. On le prend aussi en liqueur. Voici une anecdote qui a été racontée dans le *Sémaphore de Marseille :*

« Quatre jeunes gens de notre ville ont voulu ces jours derniers, à leurs risques et périls, s'expérimenter sur le hrachich ; mais leur curiosité a failli leur être funeste. On s'était réuni dans une bastide des environs de Saint-Loup ; M. B..., négociant d'Alexandrie, fournissait le hrachich, et aidait de ses conseils l'inexpérience de ses trois compagnons. Avant toute chose, on prit du café, du café ordinaire, et on mit dans chaque tasse deux ou trois morceaux de sucre raffiné tout simplement ; puis on passa au hrachich. Chaque convive avala courageusement sa cuillerée ; le poison n'était pas mauvais au goût, au contraire, il fut trouvé fort agréable ; immédiatement après on se mit à table, et ce ne fut que vers la fin du repas que se manifestèrent chez nos amis de vrais symptômes de désorganisation cérébrale, précurseurs des hallucinations étranges qui allaient bientôt les assaillir.

» La première impression physique qu'on reçoive distinctement en se permettant cette débauche, est celle-ci : un grand coup de bâton qu'on vous assène sur la nuque ; c'est l'initiation, et il faut convenir qu'elle est parfaitement turque. Mais la transition de l'état normal à l'extase consiste à sentir sa tête se détacher doucement du corps et prendre une vie joyeusement séparée de ce grossier amas de matières qu'elle n'a plus besoin de gouverner. La tête se soutient en l'air d'une façon fantastique, comme celle des chérubins dans les églises au milieu des nuages ; après quoi tout est bouleversé, et le désordre s'empare de l'esprit, plus ou moins, selon les tempéraments et en raison de l'habitude.

» A la bastide de M. B..., eut lieu une scène comique et douloureuse à la fois ; sitôt que ces messieurs arrivèrent à cette période de l'influence du hrachich, M. B... lui-même, jeune homme connu par sa gaieté expansive et franche, et par une organisation ardente, se prit à pleurer et à sangloter dans d'effrayantes convulsions ; M. V... d'une complexion délicate et nerveuse, se crut mort ; il s'étendit sur le plancher et croisa ses mains sur sa poitrine ; il lui semblait qu'on l'avait placé sur un catafalque noir dans une chapelle ardente ; il entendait les chants des moines, et à travers cela les coups de marteau qui clouaient le cercueil dans lequel il était renfermé. Un autre se persuada qu'il avait des ailes, il s'élança hors de la chambre, et franchissant les degrés comme un oiseau, il alla se poser sur la table du salon au rez-de-chaussée. A cette table dînaient plusieurs dames de la famille de M. B..., qu'on n'avait pas voulu, par convenance, rendre témoins des effets du hrachich. Qu'on se figure le désastre !... les plats, les cristaux, les bouteilles renversés et brisés, et l'effroi de ces dames !... Force fut d'aller chercher du secours dans le voisinage. Les amis arrivèrent de tous côtés et on parvint, à grand'peine, à maîtriser les plus furieux.

» Il serait trop long d'entrer dans le récit détaillé du drame qui se déroula bien avant dans la nuit chez M. B... Il suffit de savoir que ces messieurs furent livrés durant leur longue excitation, aux conceptions les plus folles, aux fantaisies les plus bizarres, aux féeries les plus étincelantes. A les voir dans l'état où ils étaient, tous les assistants consternés les croyaient pour jamais privés de la raison. Le jeune négociant d'Alexandrie, qui avait une mince lueur de perception au sein du désordre général, gémissait au fond de l'âme du triste résultat de la partie, et craignait de les avoir empoisonnés tout de bon. Cependant deux d'entre eux en ont été quittes pour cinq ou six jours de douleurs de tête, sans compter l'atonie morale qu'ils n'ont pas encore tout à fait secouée ; M. V... seul se trouva beaucoup plus fatigué que les autres. Une véritable congestion cérébrale a mis ses jours en danger, et il ne s'en est tiré que

[1] Voyez la légende du houilleur, dans les *Légendes des esprits et des démons.*

grâces aux soins empressés du docteur Cauvière, qui l'a tout de suite saigné abondamment. »

Quand on est dans des dispositions de gaieté et de bonheur, dit M. Granal, le hrachich pris, en dose raisonnable, vous promène à travers les mille et mille caprices de l'imagination la plus riche; je crois qu'on y acquiert la perception d'un monde invisible, de ce monde de fées et de génies que nos yeux ne peuvent voir dans l'état naturel. On ne connaît pas l'auteur des *Mille et une Nuits*, je crois le tenir; c'est, j'en suis sûr, le *hrachich* en personne. J'ai vu peu de cas de sombre fureur; quelquefois des accès de colère très-passagers, le plus souvent la gaieté la plus folle. J'ai retenu une seule fois, un *hrachach* (preneur de *hrachich*) qui, se croyant oiseau, voulait s'envoler de la fenêtre sur un arbre du jardin. Il avait dénoué les deux bouts de sa ceinture de soie, et, les tenant dans ses mains, il s'écriait : « Je suis oiseau de paradis, je vais m'envoler. » Heureusement, on mit l'oiseau en cage; un autre entendait le langage des serpents, et, ce qui est plus fort, il le parlait; je n'en compris pas un mot, bien que je fusse monté à son diapason. Il paraîtra extraordinaire que les individus dans cette situation ne se méprennent pas sur le compte les uns des autres; ils se traitent de fous sans façon; mais, si une personne dans son état de bon sens se moque d'eux et les contrarie, ils se fâchent, s'irritent, entrent en fureur ou tombent dans la tristesse. Sentir sa tête se détacher du corps est encore un des effets du *hrachich*, mais ce n'est pas un effet nécessaire; il en est qui sentent toujours leur tête sur leurs épaules. Dans une de ces parties, j'ai vu un cas à peu près semblable. Un de mes amis s'écriait : « Ne me touchez pas, je suis statue, vous allez me briser; et, quelqu'un l'ayant touché ; « Voilà » qui est bien, dit-il; ma tête roule par ici, mes » bras par là, mes jambes s'en vont chacune de » leur côté. »

« J'ajouterai, dit encore M. Granal, que le Vieux de la Montagne exaltait ses sectaires par l'emploi de cette drogue : de là le nom de *hrachachin*, qui est le pluriel de *hrachach*, qui veut dire *preneur de hrachich*, d'où vient le nom français d'*assassins*. Auriez-vous pensé que ces mots *assassiner, assassin*, avaient une parenté quelconque avec le hrachich ? C'est pourtant la vérité. »

Huarts, lutins des forêts de Normandie, qui ont le cri du chat-huant, et qui huèrent Richard sans Peur, croyant l'effrayer. Ils sont de la suite du démon Brudemort.

Hubner (Étienne), revenant de Bohême. Plusieurs auteurs ont dit qu'il parut, quelque temps après sa mort, dans sa ville, et qu'il embrassa même quelques-uns de ses amis qu'il rencontra [1].

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations*, t. I.

Hudemuhlen, château de Lunebourg, qui fût infesté au temps de la réforme par un lutin qui se disait chrétien, mais qui paraissait peu catholique. Il chantait sans se montrer, et frappait comme les esprits de nos jours.

Huet (Pierre-Daniel), célèbre évêque d'Avranches, mort en 1721. — On trouve ce qui suit dans le *Huetiana*, ou Pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches [1], touchant les broucolaques et les tympanites des îles de l'Archipel. « C'est une chose assez étrange que ce qu'on rapporte des broucolaques des îles de l'Archipel. On dit que ceux qui, après une méchante vie, sont morts dans le péché, paraissent en divers lieux avec la même figure qu'ils portaient pendant leur vie; qu'ils font souvent du désordre parmi les vivants, frappant les uns, tuant les autres; rendant quelquefois des services utiles, et donnant toujours beaucoup d'effroi. Ils croient que ces corps sont abandonnés à la puissance du démon, qui les conserve, les anime et s'en sert pour la vexation des hommes. Le Père Richard, jésuite, employé aux missions de ces îles, il y a environ cinquante ans, donna au public une relation de l'île de Saint-Erini ou de Sainte-Irène, qui était la *Thera* des anciens, dont la fameuse Cyrène fut une colonie. Il a fait un grand chapitre de l'histoire des broucolaques. Il dit que, lorsque le peuple est infesté de ces apparitions, on va déterrer le corps, qu'on trouve entier et sans corruption, qu'on le brûle, ou qu'on le met en pièces, principalement le cœur; après quoi les apparitions cessent et le corps se corrompt [2]. Le mot de *Broucolaques* vient du Grec moderne *Bourcos* qui signifie *de la boue*, et de *Laucos* qui signifie *fosse, cloaque*, parce qu'on trouve ordinairement, comme on l'assure, les tombeaux où l'on a mis ces corps, pleins de boue. Je n'examine point si les faits que l'on rapporte sont véritables, ou si c'est une erreur populaire; mais il est certain qu'ils sont rapportés par tant d'auteurs habiles et dignes de foi, et par tant de témoins oculaires, qu'on ne doit pas prendre parti sans beaucoup d'attention. Il est certain aussi que cette opinion, vraie ou fausse, est fort ancienne, et les auteurs en sont pleins. Lorsqu'on avait tué quelqu'un frauduleusement et par surprise, les anciens habitants croyaient ôter au mort le moyen de s'en venger en lui coupant les pieds, les mains, le nez et les oreilles. Cela s'appelait *Acroteriazein*. Ils pendaient tout cela au cou des défunts, ou ils le plaçaient sous leurs aisselles, d'où s'est formé le mot *Mascalizein* qui signifie la même chose. On en lit un témoignage exprès dans les Scholies grecques [3] de Sophocle. C'est

[1] In-12, Paris, 1722.

[2] *Relation de l'île Santerini*, par le P. Richard, ch. XVIII.

[3] *Vide Elect.*, v. 448; *Meursium in Lycophronem*, p. 309; *Stanleium in Æschil. Cœph.* v. 437.

ainsi que fut traité par Ménélas Déiphobe, mari d'Hélène, et ce fut en cet état qu'il fut vu d'Énée dans les enfers.

Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
Deïphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.

« Suétone écrit qu'après la mort violente de Caligula, son corps n'ayant été brûlé qu'à moitié et enterré fort superficiellement, la maison où on l'avait tué et les jardins où il était mis en terre furent inquiétés de spectres toutes les nuits, jusqu'à ce que cette maison fût brûlée, et que les sœurs du défunt eussent rendu plus régulièrement à son corps les derniers devoirs. Servius [1] marque expressément que les âmes des morts (dans l'opinion des anciens) ne trouvaient le lieu de leur repos qu'après que le corps était entièrement consumé. Les Grecs aujourd'hui sont encore persuadés que les corps des excommuniés ne se corrompent point, mais s'enflent comme un tambour et en expriment le bruit quand on les frappe ou qu'on les roule sur le pavé. C'est ce qui les fait appeler *toupi* ou *tympanites*. »

Hugon, espèce de mauvais fantôme, à l'existence duquel le peuple de Tours croit très-fermement. Il servait d'épouvantail aux petits



enfants, pour qui il était une manière de Croquemitaine. C'est de lui, dit-on, que les *réformés* sont appelés *huguenots*, à cause du mal qu'ils faisaient et de l'effroi que semait leur passage au seizième siècle, qu'ils ont ensanglanté et couvert de débris.

Hugues, bourgeois d'Epinal. *Voy.* Esprits.

Hugues le Grand, chef des Français, père de Hugues Capet. Gualbert Radulphe rapporte qu'il était guetté par le diable à l'heure de la mort. Une grande troupe d'hommes noirs se présentant à lui, le plus apparent lui dit : Me connais-tu ? — Non, répondit Hugues ; qui peux-tu être ? — Je suis, dit l'homme noir, le puissant des puissants, le riche des riches ; si tu veux croire en moi, je te ferai vivre. Quoique ce capitaine eût été assez dérangé dans sa vie, il fit le signe de la croix. Aussitôt cette bande de diables se dissipa en fumée [2].

[1] In *Æneid.*, liv. IV, vers. 418

[2] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, p. 273.

Huile bouillante. Les habitants de Ceylan et des côtes du Malabar emploient l'huile bouillante comme épreuve. Les premiers n'y recourent que dans les affaires de grande importance, comme lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres, et qu'il n'y a point de témoins. On se servait autrefois en Europe de l'épreuve par l'huile bouillante pour les causes obscures. L'accusé mettait le poing dans la chaudière ; s'il le retirait sans brûlure, il était acquitté.

Huile de baume. « L'huile de baume, extraite du marc de l'eau céleste, dissipera la surdité, si on en met dans les oreilles trois gouttes de temps en temps, en bouchant lesdites oreilles avec du coton imbibé de ce baume. Il guérit toute sorte de gale et de teigne les plus invétérées, apostèmes, plaies, cicatrices, ulcères vieux et nouveaux, morsures venimeuses de serpents, de scorpions, etc., fistules, crampes et érésypèles, palpitation de cœur et des autres membres, le tout par fomentation et emplâtre. Crollius en fait tant d'estime, qu'il le nomme par excellence *huile mère de baume*[1]. »

Huile de talc. Le talc est la pierre philosophale fixée au blanc. Nos anciens ont beaucoup parlé de l'huile de talc, à laquelle ils attribuaient tant de vertus que presque tous les alchimistes ont mis en œuvre tout leur savoir pour la composer. Ils ont calciné, purifié, sublimé le talc et n'en ont jamais pu extraire cette huile précieuse. — Quelques-uns entendent, sous ce nom, l'élixir des philosophes hermétiques.

Hu-Jum-Sin, célèbre alchimiste chinois qui trouva, dit-on, la pierre philosophale. Ayant tué un horrible dragon qui ravageait le pays, Hu-Jum-Sin attacha ce monstre à une colonne qui se voit encore aujourd'hui, et s'éleva ensuite dans le ciel. Les Chinois, par reconnaissance, lui érigèrent un temple dans l'endroit même où il avait tué le dragon.

Hulin, petit marchand de bois d'Orléans. Étant ensorcelé à mort, il envoya chercher un sorcier qui se vantait d'enlever toutes les maladies. Le sorcier répondit qu'il ne pouvait le guérir, s'il ne donnait la maladie à son fils qui était encore à la mamelle. Le père y consentit. La nourrice, ayant entendu cela, s'enfuit avec l'enfant pendant que le sorcier touchait le père pour lui ôter le mal. Quand il eut fait, il demanda où était l'enfant. Ne le trouvant pas, il commença à s'écrier ; — Je suis mort, où est l'enfant? — Puis il s'en alla très-piteux ; mais il n'eut pas plutôt mis les pieds hors la porte, que le diable le tua soudain. Il devint aussi noir que si on l'eût noirci de propos délibéré ; car la maladie était restée sur lui[2].

Humbert de Beaujeu. Geoffroi d'Iden lui apparut après sa mort pour réclamer des prières[1].

Humma, dieu souverain des Cafres, qui fait tomber la pluie, souffler les vents, et qui donne le froid et le chaud. Ils ne croient pas qu'on soit obligé de lui rendre hommage, parce que, disent-ils, il les brûle de chaleur et de sécheresse sans garder la moindre proportion.

Hunéric. Avant la persécution d'Hunéric, fils de Genseric, roi des Vandales, qui fut si violente contre les catholiques d'Afrique, plusieurs signes annoncèrent, dit-on, cet orage. On aperçut sur le mont Ziquen un homme de haute stature, qui criait à droite et à gauche : « Sortez, sortez. » On vit aussi à Carthage, dans l'église de Saint-Fauste, une grande troupe d'Éthiopiens qui chassaient les saints comme le berger chasse ses brebis. Il n'y eut guère de persécution d'hérétiques contre les catholiques plus forte que celle-là[2],

Huns. Les anciens historiens donnent à ces peuples l'origine la plus monstrueuse. Jornandès raconte[3] que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, n'y trouva que des sorcières d'une laideur affreuse ; qu'il les repoussa loin de son armée ; qu'elles errèrent seules dans les déserts, où des démons s'unirent avec elles. C'est de ce commerce infernal que naquirent les Huns, si souvent appelés *les enfants du diable.* Ils étaient d'une difformité horrible. Les historiens disent qu'à leurs yeux louches et sauvages, à leur figure torse, à leur barbe de bouc, on ne pouvait s'empêcher de les reconnaître pour enfants de démons. Besoldus prétend, après Servin, que le nom de *Huns* vient d'un mot tudesque, ou celtique, ou barbare, qui signifie *puissants par la magie*, *grands magiciens.* Bonnaire dit, dans son *Histoire de France*, que les Huns, venant faire la guerre à Cherebert, ou Caribert, furent attaqués près de la rivière d'Elbe par Sigebert, roi de Metz, et que les Francs furent obligés de combattre contre les Huns et contre les spectres dont ces barbares avaient rempli l'air, par un effet de la magie ; ce qui rendit leur victoire plus distinguée. *Voy.* OGRES.

Huppe, oiseau commun, nommé par les Chaldéens *Bori*, et par les Grecs *Isan.* Celui qui le regarde devient gros ; si on porte les yeux de la huppe sur l'estomac, on se réconciliera avec tous ses ennemis. Enfin, c'est de peur d'être trompé par quelque marchand qu'un homme de précaution a sa tête dans une bourse[4].

Hus, l'un des précurseurs de Luther. Il fit faire des progrès à la confrérie occulte des sorciers.

Hutgin, démon qui trouve du plaisir à obli-

[1] *Le Petit Albert*, p. 112.
[2] Bodin, *Démonomanie*, p. 330.

[1] Voyez cette légende du purgatoire dans les *Légendes de l'autre monde.*
[2] Leloyer, *Histoire des spectres*, p. 272.
[3] *De rebus gothicis.*
[4] *Secrets d'Albert le Grand*, p. 111.

ger les hommes, se plaisant en leur société, répondant à leurs questions, et leur rendant service quand il le peut, selon les traditions de la Saxe. Voici une des nombreuses complaisances qu'on lui attribue : — Un Saxon partant pour un voyage, et se trouvant fort inquiet sur la conduite de sa femme, dit à Hutgin ; — Compagnon, je te recommande ma femme ; aie soin de la garder jusqu'à mon retour. — La femme, aussitôt que son mari fut parti, voulut se donner des licences ; mais le démon l'en empêcha. Enfin le mari revint ; Hutgin courut au devant de lui et lui dit : — Tu fais bien de revenir, car je commence à me lasser de la commission que tu m'as donnée. Je l'ai remplie avec toutes les peines du monde ; et je te prie de ne plus t'absenter, parce que j'aimerais mieux garder tous les pourceaux de la Saxe que ta femme [1]. On voit que ce démon ne ressemble guère aux autres.



La Huppe.

Hvergelmer, fontaine infernale. *Voy*, NIFLHEIM.

Hyacinthe, pierre précieuse que l'on pendait au cou pour se défendre de la peste. De plus, elle fortifiait le cœur, garantissait de la fondre et augmentait les richesses et les honneurs.

Hydraoth, magicien célébré par le Tasse : il était père du soudan de Damas et oncle d'Armide, qu'il instruisit dans les arts magiques [1].

Hydromancie ou **Hydroscopie**, art de prédire l'avenir par le moyen de l'eau ; on en attribue l'invention aux Perses. Les doctes en distinguent plusieurs espèces : 1° Lorsqu'à la suite des invocations et autres cérémonies magiques, on voyait écrits sur l'eau les noms des personnes ou des choses qu'on désirait connaître ; et ces noms se trouvaient écrits à rebours ; 2° on se se servait d'un vase plein d'eau et d'un anneau suspendu à un fil, avec lequel on frappait un certain nombre de fois les côtés du vase ; 3° on jetait successivement, et à de courts intervalles, trois petites pierres dans une eau tranquille et dormante, et, des cercles qu'en formait la surface, ainsi que de leur intersection, on tirait des présages ; 4° on examinait attentivement les divers mouvements et l'agitation des flots de la mer. Les Siciliens et les Eubéens étaient fort adonnés à cette superstition ; 5° on tirait des présages de la couleur de l'eau et des figures qu'on croyait y voir. C'est ainsi, selon Varron, qu'on apprit à Rome quelle serait l'issue de la guerre contre Mithridate. Certaines rivières ou fontaines passaient chez les anciens pour être plus propres que d'autres à ces opérations ; 6° c'était encore par une espèce d'hydromancie que nos pères les Gaulois éclaircissaient leurs soupçons sur la fidélité des femmes : ils jetaient dans le Rhin, sur un bouclier, les enfants dont elles venaient d'accoucher ; s'ils surnageaient, ils les tenaient pour légitimes, et pour bâtards s'il allaient au fond [2] ; 7° on remplissait d'eau une coupe ou une tasse, et, après avoir prononcé dessus certaines paroles, on examinait si l'eau bouillonnait et se répandait par-dessus les bords ; 8° on mettait de l'eau dans un bassin de verre



Hyène.

[1] Wierus, *De præstigiis dæm.*, etc.

[2] Voyez, dans les légendes de l'histoire de France, *Une famille gauloise avant César*.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. I, p. 57.

ou de cristal ; puis on y jetait une goutte d'huile, et l'on s'imaginait voir dans cette eau, comme dans un miroir, ce dont on désirait d'être instruit ; 9° les femmes des Germains pratiquaient une neuvième sorte d'hydromancie, en examinant, pour y deviner l'avenir, les tours et détours et le bruit que faisaient les eaux des fleuves dans les gouffres ou tourbillons qu'ils formaient ; 10° enfin, on peut rapporter à l'hydromancie une superstition qui a longtemps été en usage en Italie. Lorsqu'on soupçonnait des personnes d'un vol, on écrivait leurs noms sur autant de petits cailloux qu'on jetait dans l'eau. Le nom du voleur ne s'effaçait pas. *Voy.* OOMANCIE. CAGLIOSTRO, etc.

Hyène. Les Égyptiens croyaient que la hyène changeait de sexe chaque année. On donnait le nom de pierres de la hyène à des pierres qui, au rapport de Pline, se trouvent dans le corps de la hyène, lesquelles, placées sous la langue, attribuaient à celui qui les portait le don de prédire l'avenir.

Hyméra. — Une femme de Syracuse, nommée Hyméra, eut un songe, pendant lequel elle crut monter au ciel, conduite par un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Après qu'elle eut vu tous les dieux et admiré les beautés de leur séjour, elle aperçut, attaché avec des chaînes de fer, sous le trône de Jupiter, un homme robuste, d'un teint roux, le visage tacheté de lentilles. Elle demanda à son guide quel était cet homme ainsi enchaîné? Il lui fut répondu que c'était le *mauvais destin* de l'Italie et de la Sicile, et que, lorsqu'il serait délivré de ses fers, il causerait de grands maux. Hyméra s'éveilla là-dessus, et le lendemain elle divulgua son rêve.

Quelque temps après, quand Denys le Tyran se fut emparé du trône de la Sicile, Hyméra le vit entrer à Syracuse, et s'écria que c'était l'homme qu'elle avait remarqué si bien enchaîné dans le ciel. Le tyran ayant appris cette singulière circonstance, fit mourir la songeuse [1].

Hynerfanger (Isaac), juif cabaliste du treizième siècle, qui fut considéré comme un puissant magicien.

Hypnotisme. C'est le nom qu'on a donné à un procédé du docteur Braid (Anglais), lequel consiste, au moyen du sommeil nerveux ou magnétique, à produire un état de catalepsie artificielle, et permet ainsi de faire des opérations chirurgicales sans douleur actuelle. On pourrait expliquer par là quelques faits de sorcellerie.

I

Ialysiens, peuple dont parle Ovide, et dont les regards avaient la vertu magique de gâter tout ce qu'ils fixaient. Jupiter les changea en rochers et les exposa aux fureurs des flots.

Iamen, dieu de la mort chez les Indiens.

Ibis, oiseau d'Égypte, qui ressemble à la cigogne, sauf le bec qui est un peu courbe. Quand



il met sa tête et son cou sous ses ailes, dit Élien, sa figure est à peu près celle du cœur humain. On dit que cet oiseau a introduit l'usage des lavements, honneur qui est réclamé aussi par les cigognes. Les Égyptiens autrefois lui rendaient les honneurs divins, et il y avait peine de mort pour ceux qui tuaient un ibis, même par mégarde. De nos jours, les Égyptiens regardent encore comme sacrilége celui qui tue l'ibis blanc, dont la présence bénit, disent-ils, les travaux champêtres, et qu'ils révèrent comme un symbole d'innocence.

Iblis, le même qu'Éblis. *Voy.* CE MOT.

Ichneumon, rat du Nil, auquel les Égyptiens rendaient un culte particulier ; il avait ses prêtres et ses autels. Buffon dit qu'il vit dans l'état de domesticité, et qu'il sert comme les chats à prendre les souris. Il est plus fort que le chat, s'accommode de tout, chasse aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpents et aux lézards. Pline conte qu'il fait la guerre au crocodile, qu'il l'épie pendant son sommeil, et que, si ce vaste reptile est assez imprudent pour dormir la gueule ouverte, l'ichneumon s'introduit dans son estomac et lui ronge les entrailles. M. Denon assure que c'est une fable. Ces deux animaux n'ont jamais rien à démêler ensemble, ajoute-t-il, puisqu'ils n'habitent pas les mêmes parages. On ne voit pas de crocodiles dans la basse Égypte : on ne voit pas non plus d'ichneumons dans la haute [2].

[1] Valère-Maxime.
[2] M. Salgues, *Des erreurs*, etc., t. III, p. 361.

Ichthyomancie, divination très-ancienne qui se pratique par l'inspection des entrailles des poissons. Polydamas, pendant la guerre de Troie, et Tirésias s'en sont servis. — On dit que les poissons de la fontaine d'Apollon à Miré, étaient prophètes, et Apulée fut aussi accusé de les avoir consultés[1].

Ida. On voit dans la légende de la bienheureuse Ida de Louvain quelques apparitions du diable, qui cherche à la troubler et qui n'y parvient pas. (*Bollandistes*, 13 avril.)

Iden (Geoffroid). *Voy.* GEOFFROID.

Idiot. En Écosse, les gens du peuple ne voient pas comme un malheur un enfant idiot dans une famille. Ils voient là, au contraire, un signe de bénédiction. Cette opinion est partagée par plusieurs peuples de l'Orient. Nous nous bornons à la mentionner sans la juger.

Idoles. L'idole est une image, une figure, une représentation d'un être imaginaire ou réel. Le culte d'adoration rendu à quelque idole s'appelle idolâtrie. — Si les idoles ont fait chez les payens des choses que l'on pouvait appeler prodiges, ces prodiges n'ont eu lieu que par le pouvoir des démons ou par le charlatanisme. Saint Grégoire le thaumaturge, se rendant à Néocésarée, fut surpris par la nuit et par une pluie violente qui l'obligea d'entrer dans un temple d'idoles, fameux dans la contrée à cause des oracles qui s'y rendaient. Il invoqua le nom de Jésus-Christ, fit le signe de la croix pour purifier le temple, et passa une partie de la nuit à chanter les louanges de Dieu, suivant son habitude. Après qu'il fut parti, le prêtre des idoles vint au temple, se disposant à faire les cérémonies de son culte. Les démons lui apparurent aussitôt, et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce lieu, depuis qu'un saint évêque y avait séjourné. Il promit bien des sacrifices pour les engager à tenir ferme sur leurs autels; mais la puissance de Satan s'était éclipsée devant Grégoire. Le prêtre, furieux, poursuivit l'évêque de Néocésarée, et le menaça de le faire punir juridiquement s'il ne réparait le mal qu'il venait de causer. Grégoire, qui l'écoutait sans s'émouvoir, lui répondit : — Avec l'aide de Dieu, qui chasse les démons, ils pourront revenir s'il le permet. Il prit alors un papier sur lequel il écrivit : — Grégoire à Satan : Rentre. Le sacrificateur étonné porta ce billet dans son temple, fit ses sacrifices, et les démons y revinrent. Réfléchissant alors à la puissance de Grégoire, il retourna vers lui à la hâte, se fit instruire dans la religion chrétienne et, convaincu par un nouveau miracle du saint thaumaturge, il devint son disciple. — Porphyre avoue que les démons s'enfermaient dans les idoles pour recevoir le culte des gentils. « Parmi les idoles, dit-il, il y a des esprits impurs, trompeurs et malfaisants, qui veulent passer pour des dieux et se faire adorer par les hommes; il faut les apaiser, de peur qu'ils ne nous nuisent. Les uns, gais et enjoués, se laissent gagner par des spectacles et des jeux; l'humeur sombre des autres veut l'odeur de la graisse et se repaît des sacrifices sanglants. »

Ce qui est bien singulier, c'est qu'aujourd'hui il y a, à Birmingham, une fabrique d'idoles pour les payens de l'Inde et de la Chine. Voici un extrait de son curieux catalogue : — « Yamen, dieu » de la mort, en cuivre fin, fabriqué avec beau» coup de goût. — Nirondi, roi des démons; » modèles très-variés. Le géant qu'il monte est » du plus hardi dessin, et son sabre de modèle » moderne. — Varonnin, dieu du soleil, plein de » vie; son crocodile est en airain et son fouet en » argent. — Couberen, dieu des richesses; ce » dieu est d'un travail admirable; le fabricant y » a mis tout son art et tout son talent. On trouve » des demi-dieux et des démons inférieurs de » toute espèce. — On ne fait pas de crédit, es» compte sur payement comptant. »

Mais, les Indiens respectent leurs stupides idoles, tandis que les payens de l'antiquité traitaient assez cavalièrement les leurs. Benjamin Binet, dans son *Traité des dieux et des démons du paganisme*, nous en fournit quelques exemples :

« On ne peut rien concevoir, dit-il, de plus indigne que la manière dont ils traitaient leurs idoles. Je ne parle point d'Ochus, roi des Perses, qui tua le bœuf Apis et le mangea avec ses amis (*Plut.*, *de Isid. et Osid.*), parce que l'on pourrait demander si ce bœuf était ou un simple hiéroglyphe, ou le dieu même des Perses. Quoi qu'il en soit, c'était une extrême profanation de faire d'un animal si sacré un repas à ses amis. Denis, roi de Sicile, n'était pas plus favorablement prévenu en faveur des dieux de la Grèce et de leurs images. Comme il ne manquait pas d'esprit, il apostropha agréablement Jupiter Olympien pour s'approprier ses riches dépouilles : « Je te plains, lui dit-il, d'être toujours chargé d'un habit d'or; il t'est trop pesant en été, et trop léger en hiver; prends plutôt cet habit de laine, qui te sera commode en l'une et l'autre saison (*Arn.*, *lib.* VI, *et Lact.*, *lib.* II, *cap.* 4). » Ce fut ce même prince qui, ne pouvant souffrir qu'Esculape, fils d'Apollon, portât une barbe d'or longue et épaisse, pendant que son père paraissait comme un jeune homme sans barbe, la lui arracha, disant : « Que peut-on voir de plus malséant qu'Esculape, fils d'Apollon, ait le menton chargé d'une barbe philosophique, et qu'Apollon ne paraisse que comme un jouvenceau sans barbe (*Arn. et Lact.*, *ib.*)? » Il poussa encore la profanation jusqu'à prendre des mains des idoles des coupes et des ornements d'or et d'argent, *parce que*, disait-il, *il ne faut rien refuser de la main des dieux*. Nous lisons aussi que Caligula outragea les

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance*, etc., p. 267.

dieux de la Grèce de la manière la plus cruelle : « car, dit Suétone, il commanda que l'on apportât de Grèce les images des dieux célèbres par leur culte et par leur art, entre lesquelles était celle de Jupiter Olympien, et il les fit décapiter pour y mettre sa tête (*Suet., lib.* IV, *cap.* 22). » Vous direz apparemment qu'il ne faut pas s'étonner que ces princes, qui étaient des tyrans, aient eu si peu de vénération pour les dieux ; qu'étant les oppresseurs de la liberté et de la religion, leur exemple ne prouve rien. Mais il est étrange que le sénat, les prêtres, les peuples ne se soient pas soulevés contre cette impiété. Vous les voyez tous se liguer contre la tyrannie de leurs rois et de leurs empereurs, les massacrer quand ils foulent aux pieds leurs priviléges ; ici au contraire ils demeurent tranquilles, lorsque l'on détruit leur religion, la chose du monde à laquelle les hommes sont le plus attachés. Mais choisissons un exemple décisif, c'est celui de César. Les armées navales de Sextus Pompée et les tempêtes ayant dissipé ses deux flottes, il s'écria : *Je vaincrai, en dépit de Neptune !* et afin de montrer combien il méprisait les dieux, *il jeta par terre l'image de ce dieu pendant la célébration des jeux circulaires où l'on portait en pompe les images des dieux pour les rendre témoins de cet honneur* (*Sueton., lib.* II, *cap.* 16). »



Illuminés allemands.

Ifurinn, enfer des Gaulois. C'était une région sombre et terrible, inaccessible aux rayons du soleil, infectée d'insectes venimeux, de reptiles, de lions rugissants et de loups carnassiers. Les grands criminels étaient là enchaînés dans des cavernes encore plus horribles, plongés dans un étang plein de couleuvres et brûlés par les poisons qui distillaient sans cesse de la voûte. Les gens inutiles, ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal, résidaient au milieu des vapeurs épaisses et pénétrantes, élevées au-dessus de ces hideuses prisons. Le plus grand supplice était un froid très-rigoureux.

Ignorance. Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, et que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans les ports, ne savaient sûrement pas que la Méditerranée a des ports et point de reflux. *Voy.* Erreurs, Merveilles, Prodiges, etc., etc.

Ile fantôme. C'est l'île de Saint-Brandan, riche de sept belles cités, que beaucoup de voyageurs ont cru voir de loin, mais qu'ils n'ont jamais abordée, parce qu'elle disparaît à mesure que l'on croit s'en approcher. Ce n'est qu'un mirage.

Iles. Il y a, dans la Baltique, des îles rapprochées que les pêcheurs croient avoir été faites par des enchanteurs, qui voulaient s'en aller plus facilement d'un lieu à un autre, et qui établissaient ainsi des stations sur leur route. C'est une

tradition des riverains de la mer Baltique, mentionnée par M. Marmier.

Illuminés, sorte de francs-maçons d'Allemagne, qui croient avoir la seconde vue et qui prophétisent. On connaît peu leur doctrine, qui est vague et libre; mais ils ont eu des prédécesseurs. En 1575, Jean de Villalpando et une carmélite, nommée Catherine de Jésus, établirent une secte d'illuminés, que l'inquisition de Cordoue dispersa. Pierre Guérin les ramena en France en 1634. Ils prétendaient que Dieu avait révélé à l'un d'entre eux, le frère Antoine Bocquet, une pratique de vie et de foi suréminente, au moyen de laquelle on devenait tellement saint, qu'on ne faisait plus qu'un avec Dieu, et qu'alors on pouvait sans péché se livrer à toutes ses passions. Ils se flattaient d'en remontrer aux apôtres, à tous les saints et à toute l'Église. Louis XIII dissipa cette secte de fous. *Voy.* SAINT MARTIN.

Images de cire. Ceux qui faisaient des images de cire pour l'envoûtement les baptisaient au nom de Béelzébub; puis ils les perçaient de coups de stylet ou les brûlaient, dans la pensée que la personne dont l'image portait le nom subissait le traitement de l'image. Cette sorcellerie était connue des anciens. *Voy.* ENVOUTEMENT, DUFFUS, EBERARD, HENRI III, etc.

Imagination. Les rêves, les songes, les chimères, les terreurs paniques, les superstitions, les préjugés, les prodiges, les châteaux en Espagne, le bonheur, la gloire et plusieurs contes d'esprits et de revenants, de sorciers et de diables, sont ordinairement les enfantements de l'imagination. Son domaine est immense, son empire est despotique; une grande force d'esprit peut seule en réprimer les écarts. Un Athénien, ayant rêvé qu'il était devenu fou, en eut l'imagination tellement frappée, qu'à son réveil il fit des folies comme il croyait devoir en faire, et perdit en effet la raison. On connaît l'origine de la fièvre de Saint-Vallier. A cette occasion, Pasquier parle de la mort d'un bouffon du marquis de Ferrare, nommé Gonelle, qui, ayant entendu dire qu'une grande peur guérissait de la fièvre, voulut guérir de la fièvre quarte le prince son maître, qui en était tourmenté. Pour cet effet, passant avec lui sur un pont assez étroit, il le poussa et le fit tomber dans l'eau au péril de sa vie. On repêcha le souverain, et il fut guéri. Mais, jugeant que l'indiscrétion de Gonelle méritait quelque punition, il le condamna à avoir la tête coupée, bien résolu cependant à ne pas le faire mourir. Le jour de l'exécution, il lui fit bander les yeux, et ordonna qu'au lieu d'un coup de sabre on ne lui donnât qu'un petit coup de serviette mouillée; l'ordre fut exécuté et Gonelle délié aussitôt après; mais le malheureux bouffon était mort de peur. Est-ce vrai? Mais Pasquier a fait tant de contes! Héquet parle d'un homme qui, s'étant couché avec les cheveux noirs, se leva le matin avec les cheveux blancs, parce qu'il avait rêvé qu'il était condamné à un supplice cruel et infamant. Dans le *Dictionnaire de police* de des Essarts, on trouve l'histoire d'une jeune fille à qui une sorcière prédit qu'elle serait pendue; ce qui produisit un tel effet sur son esprit, qu'elle mourut suffoquée la nuit suivante. Athénée raconte que quelques jeunes gens d'Agrigente étant ivres, dans une chambre de cabaret, se crurent sur une galère, au milieu de la mer en furie, et jetèrent par les fenêtres tous les meubles de la maison, pour soulager le bâtiment. Il y avait à Athènes un fou qui se croyait maître de tous les navires qui entraient dans le Pirée, et il donnait ses ordres en conséquence. Horace parle d'un autre fou qui croyait toujours assister à un spectacle, et qui, suivi d'une troupe de comédiens imaginaires, portait un théâtre dans sa tête, où il était tout à la fois et l'acteur et le spectateur. On voit chez les maniaques des choses aussi singulières; tel s'imagine être un moineau, un vase de terre, un serpent; tel autre se croit un dieu, un orateur, un Hercule. Et parmi les gens qu'on dit sensés, en est-il beaucoup qui maîtrisent leur imagination, et se montrent exempts de faiblesses et d'erreurs? Plusieurs personnes mordues par des chiens ont été très-malades parce que, les supposant atteints de la rage, elles se croyaient menacées où déjà affectées du même mal. La Société royale des sciences de Montpellier rapporte, dans un mémoire publié en 1730, que, deux



frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout dix ans. Ayant appris, à son retour, que son frère, depuis longtemps, était mort hydrophobe, il se sentit malade et mourut lui-même enragé par la crainte de l'être.

Voici un fait qui n'est pas moins extraordinaire: un jardinier rêva qu'un grand chien noir l'avait mordu. Il ne pouvait montrer aucune trace de morsure; sa femme, qui s'était levée au premier cri, lui assura que toutes les portes étaient bien fermées et qu'aucun chien n'avait pu entrer. Ce fut en vain; l'idée du gros chien noir restait toujours présente à son imagination; il croyait

le voir sans cesse : il en perdit le sommeil et l'appétit, devint triste, rêveur, languissant. Sa femme, qui, raisonnable au commencement, avait fait tous ses efforts pour le calmer et le guérir de son illusion, finit par s'imaginer que, puisqu'elle n'avait pas réussi, il y avait quelque chose de réel dans l'idée de son mari, et qu'ayant été couchée à côté de lui, il était fort possible qu'elle eût été aussi mordue. Cette disposition d'esprit développa chez elle les mêmes symptômes que chez son mari, abattement, lassitude, frayeur, insomnie. Le médecin, voyant échouer toutes les ressources ordinaires de son art contre cette maladie de l'imagination, leur conseilla d'aller en pèlerinage à Saint-Hubert. Dès ce moment les deux malades furent plus tranquilles : ils allèrent à Saint-Hubert, y subirent le traitement usité, et revinrent guéris[1].

Un homme pauvre et malheureux s'était tellement frappé l'imagination de l'idée des richesses, qu'il avait fini par se croire dans la plus grande opulence. Un médecin le guérit, et il regretta sa folie. On a vu, en Angleterre, un homme qui voulait absolument que rien ne l'affligeât dans ce monde. En vain on lui annonçait un événement fâcheux ; il s'obstinait à le nier. Sa femme étant morte, il n'en voulut rien croire. Il faisait mettre à table le couvert de la défunte, et s'entretenait avec elle, comme si elle eût été présente ; il en agissait de même lorsque son fils était absent. Près de sa dernière heure, il soutint qu'il n'était pas malade, et mourut avant d'en avoir eu le démenti.

Voici une autre anecdote : Un maçon, sous l'empire d'une monomanie qui pouvait dégénérer en folie absolue, croyait avoir avalé une couleuvre ; il disait la sentir remuer dans son ventre. M. Jules Cloquet, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, à qui il fut amené, pensa que le meilleur, peut-être le seul moyen pour guérir ce monomane, était de se prêter à sa folie. Il offrit en conséquence d'extraire la couleuvre par une opération chirurgicale. Le maçon y consent; une incision longue, mais superficielle, est faite à la région de l'estomac, des linges, des compresses, des bandages rougis par le sang sont appliqués. La tête d'une couleuvre dont on s'était précautionné est passée avec adresse entre les bandes et la plaie. « Nous la tenons enfin, s'écria l'adroit chirurgien ; la voici. » En même temps, le patient arrache son bandeau : Il veut voir le reptile qu'il a nourri dans son sein. Quelque temps après, une nouvelle mélancolie s'empare de lui ; il gémit, il soupire; le médecin est rappelé : « Monsieur, lui dit-il avec anxiété, si elle avait fait des petits? — Impossible! c'est un mâle. »

[1] Cette anecdote ne doit infirmer en rien la juste réputation du pèlerinage de Saint-Hubert, où il est avéré (comme il est facile aux curieux de s'en convaincre) qu'aucun malade n'est allé sans trouver la guérison.

On attribue ordinairement à l'imagination des femmes la production des fœtus monstrueux. M. Salgues a voulu prouver que l'imagination n'y avait aucune part, en citant quelques animaux qui ont produit des monstres, et d'autres preuves pourtant insuffisantes. Plessman, dans sa *Médecine puerpérale;* Harting, dans une thèse; Demangeon, dans ses *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle dans la grossesse,* soutiennent l'opinion générale. Les femmes enceintes défigurent leurs enfants, quoique déjà formés, lorsque leur imagination est violemment frappée. Malebranche parle d'une femme qui, ayant assisté à l'exécution d'un malheureux condamné à la roue, en fut si affectée, qu'elle mit au monde un enfant dont les bras, les cuisses et les jambes étaient rompus à l'endroit où la barre de l'exécuteur avait frappé le condamné. Le peintre Jean-Baptiste Rossi fut surnommé Gobbino parce qu'il était agréablement *gobbo,* c'est-à-dire bossu. Sa mère était enceinte de lui lorsque son père sculptait le gobbo, bénitier devenu célèbre, et qui a fait le pendant du pasquino, autre bénitier de Gabriel Cagliari.

Une femme enceinte jouait aux cartes. En relevant son jeu, elle voit que, pour faire un grand coup, il lui manque l'as de pique. La dernière carte qui lui rentre était effectivement celle qu'elle attendait. Une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence; et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un as de pique, sans que l'organe de la vue fût d'ailleurs offensé par cette conformation extraordinaire. Le trait suivant est encore plus étonnant, dit Lavater. « Un de mes amis m'en a garanti l'authenticité. Une dame de condition du Rhinthal voulut assister, dans sa grossesse, au supplice d'un criminel qui avait été condamné à avoir la tête tranchée et la main droite coupée. Le coup qui abattit la main effraya tellement la femme enceinte, qu'elle détourna la tête avec un mouvement d'horreur, et se retira sans attendre la fin de l'exécution. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une main, et qui vivait encore lorsque mon ami me fit part de cette anecdote; l'autre main sortit séparément, après l'enfantement. »

Il y a, du reste, sur les accouchements prodigieux bien des contes : « J'ai lu dans un recueil de faits merveilleux, dit M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société,* qu'en 1778, un chat, né à Stap, en Normandie, devint épris d'une poule du voisinage et qu'il lui fit une cour assidue. La fermière ayant mis sous les ailes de la poule des œufs de cane qu'elle voulait faire couver, le chat s'associa à ses travaux maternels. Il détourna une partie des œufs et les couva si

tendrement, qu'au bout de vingt-cinq jours il en sortit de petits êtres amphibies, participant de la cane et du chat, tandis que ceux de la poule étaient des canards ordinaires. Le docteur Vimond atteste qu'il a vu, connu, tenu le père et la mère de cette singulière famille, et les petits eux-mêmes. Mais on dit au docteur Vimond : — Aviez-vous la vue bien nette quand vous avez examiné vos canards amphibies? vous avez trouvé l'animal vêtu d'un poil noirâtre, touffu et soyeux; mais ne savez-vous pas que c'est le premier duvet des canards? Croyez-vous que l'incubation d'un chat puisse dénaturer le germe renfermé dans l'œuf? Alors pourquoi l'incubation de la poule aurait-elle été moins efficace et n'aurait-elle pas produit des êtres moitié poules et moitié canards? »

On rit aujourd'hui de ces contes, on n'oserait plus écrire ce que publiaient les journaux de Paris il y a soixante ans, qu'une chienne du faubourg Saint-Honoré venait de mettre au jour quatre chats et trois chiens. — Élien, dans le vieux temps, a pu parler d'une truie qui mit bas un cochon ayant une tête d'éléphant, et



Le coup qui abattit la main effraya tellement la femme enceinte... . — Page 354.

d'une brebis qu mit bas un lion. Nous le rangerons à côté de Torquemada, qui rapporte, dans la sixième journée de son *Hexameron,* qu'en un lieu d'Espagne, qu'il ne nomme pas, une jument était tellement pleine, qu'au temps de mettre bas son fruit, elle creva et qu'il sortit d'elle une mule qui mourut incontinent, ayant comme sa mère le ventre si gros et si enflé, que le maître voulut voir ce qui était dedans. On l'ouvrit et on y trouva une autre mule de laquelle elle était pleine...

Autre anecdote : Un duc de Mantoue avait dans ses écuries une cavale pleine qui mit bas un mulet. Il envoya aussitôt aux plus célèbres astrologues d'Italie l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui faire l'horoscope d'un bâtard né dans son palais sous les conditions qu'il indiquait. Il prit bien soin qu'ils ne sussent pas que c'était d'un mulet qu'il voulait parler. Les devins firent de leur mieux pour flatter le prince, ne doutant pas que ce bâtard ne fût de lui. Les uns dirent qu'il serait général d'armée; les autres en firent mieux encore et tous le comblèrent de dignités. — Mais rentrons dans les accouchements prodigieux. On publia au seizième siècle qu'une femme ensorcelée venait d'enfanter plusieurs grenouilles. De telles nouveautés étaient reçues alors sans opposition. Au commencement

du dix-huitième siècle les gazettes d'Angleterre annoncèrent, d'après le certificat du chirurgien accoucheur, appuyé de l'anatomiste du roi, qu'une paysanne venait d'accoucher de beaucoup de lapins; et le public le crut jusqu'au moment où l'anatomiste avoua qu'il s'était prêté à une mystification. On fit courir le bruit, en 1471, qu'une femme à Pavie, avait mis bas un chien; on cita la Suissesse qui, en 1278, avait donné le jour à un lion, et la femme que Pline dit avoir été mère d'un éléphant. — On voit dans d'autres conteurs anciens qu'une autre Suissesse se délivra d'un lièvre; une Thuringienne, d'un crapaud; que d'autres femmes mirent bas des poulets [1]. Ambroise Paré cite, sur ouï-dire, un jeune cochon napolitain qui portait une tête d'homme sur son corps de cochon. Boguet assure, dans ses *Discours des exécrables sorciers*, qu'une femme maléficiée mit au jour à la fois, en 1531, une tête d'homme, un serpent à deux pieds et un petit pourceau. Bayle parle d'une femme qui passa pour être accouchée d'un chat noir; le chat fut brûlé comme produit d'un démon [2]. Volaterranus se préoccupe d'un enfant qui naquit homme jusqu'à la ceinture, et chien dans la partie inférieure du corps. Un autre enfant monstrueux vint au monde, sous le règne de Constance, avec deux bouches, quatre yeux, deux petites oreilles et de la barbe. Un savant professeur de Louvain, Cornélius Gemma, écrivant à une époque où l'on admettait beaucoup de choses, rapporte qu'en 1545 une dame de noble lignée mit au monde, dans la Belgique, un garçon qui avait, au dire des experts, la tête d'un démon avec une trompe d'éléphant au lieu de nez, des pattes d'oie au lieu de mains, des yeux de chat au milieu du ventre, une tête de chien à chaque genou, deux visages de singe sur l'estomac et une queue de scorpion longue d'une demi-aune de Brabant (trente-cinq centimètres). Ce petit monstre ne vécut que quatre heures, et poussa des cris en mourant par les deux gueules de chien qu'il avait aux genoux [3].

Nous pourrions multiplier ces contes, fondés sur quelques phénomènes naturels que l'imagination des femmes enceintes a produits. Arrêtons-nous un moment aux faits prodigieux plus réels. Tels sont les enfants nés sans tête, ou plutôt dont la tête n'est pas distincte des épaules. Un de ces enfants vint au monde au village de Schmechten, près de Paderborn, le 16 mai 1565; il avait la bouche à l'épaule gauche et une seule oreille à l'épaule droite. Mais en compensation de ces enfants sans tête, une Normande accoucha, le 20 juillet 1684, d'un enfant mâle dont la tête semblait double. Il avait quatre yeux, deux nez crochus, deux bouches, deux langues et seulement deux oreilles. L'intérieur renfermait deux cerveaux, deux cervelets et trois cœurs; les autres viscères étaient simples. Ce garçon vécut une heure; et peut-être eût-il vécu plus longtemps si la sage-femme, qui en avait peur, ne l'eût laissé tomber. — Le phénomène des êtres bicéphales est moins rare que celui des acéphales. On présenta en 1779, à l'Académie des sciences de Paris, un lézard à deux têtes, qui se servait également bien de toutes les deux. Le *Journal de médecine* du mois de février 1808 donne des détails curieux sur un enfant né avec deux têtes, mais placées l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la première en portait une seconde; cet enfant était né au Bengale. A son entrée dans le monde, il effraya tellement la sage-femme que, croyant tenir le diable dans les mains, elle le jeta au feu. On se hâta de l'en retirer, mais il eut les oreilles endommagées. Ce qui rendait le cas encore plus singulier, c'est que la seconde tête était renversée, le front en bas et le menton en haut. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, les deux têtes se couvrirent d'une quantité à peu près égale de cheveux noirs. On remarqua que la tête supérieure ne s'accordait pas avec l'inférieure; qu'elle fermait les yeux quand l'autre les ouvrait, et s'éveillait quand la tête principale était endormie; elles avaient alternativement des mouvements indépendants et des mouvements sympathiques. Le rire de la bonne tête s'épanouissait sur la tête d'en haut; mais la douleur de cette dernière ne passait pas à l'autre; de sorte qu'on pouvait la pincer sans occasionner la moindre sensation à la tête d'en bas. Cet enfant mourut d'un accident à sa quatrième année.

Ce que nous venons de rapporter n'est peut-être pas impossible. Mais remarquez que ces merveilles viennent toujours de très-loin. Cependant nous avons vu de nos jours Ritta-Christina, cette jeune fille à deux têtes, ou plutôt ces deux jeunes filles accouplées. Nous avons vu aussi les jumeaux Siamois, deux hommes qu'une partie du ventre rendait inséparables et semblait réunir en un seul être. Pour le reste, le plus sûr est de rejeter en ces matières ce qui n'est pas certifié par de suffisants témoignages. Dans ce genre de faits, on attribuait autrefois au diable tout ce qui sortait du cours ordinaire de la nature, et il est certain qu'on exagère ordinairement ces phénomènes. On a vu des fœtus monstrueux, à qui on donnait gratuitement la forme d'un mouton, et qui étaient aussi bien un chien, un cochon, un lièvre, etc., puisqu'ils n'avaient aucune figure distincte. On prend souvent pour une cerise, ou pour une fraise, ou pour un bouton de rose, ce qui n'est qu'un seing plus large et plus coloré qu'ils ne le sont ordinairement. *Voy.* FRAYEURS, HALLUCINATIONS, etc.

Imberta *Voy.* POSSÉDÉES DE FLANDRE.

[1] Bayle, *République des lettres*, 1684, t. III, p. 472, cité par M. Salgues.
[2] Bayle, *République des lettres*, 1686, t. III, p. 1018.
[3] *Cornelii Gemmæ cosmocriticæ*, lib. I, cap. VIII.

Imer ou Imir. *Voy.* Ymer.

Immortalité. Ménandre, disciple de Simon le magicien, se vantait de donner un baptême qui rendait immortel. On fut bien vite détrompé. Les Chinois sont persuadés qu'il y a quelque part



une eau qui empêche de mourir, et ils cherchent toujours ce breuvage d'immortalité, qui n'est pas trouvé encore.

Les Strulldbrugges ou immortels de Gulliver, sont fort malheureux de leur immortalité. La même pensée se retrouve dans cette légende des bords de la Baltique : — A Falster, il y avait autrefois une femme fort riche qui n'avait point d'enfants. Elle voulut faire un pieux usage de sa fortune, et elle bâtit une église. L'édifice achevé, elle le trouva si bien qu'elle se crut en droit de demander à Dieu une récompense. Elle le pria donc de la laisser vivre aussi longtemps que son église subsisterait. Son vœu fut exaucé. La mort passa devant sa porte sans entrer; la mort frappa autour d'elle voisins, parents, amis et ne lui montra pas seulement le bout de sa faux. Elle vécut au milieu de toutes les guerres, de toutes les pestes, de tous les fléaux qui traversèrent le pays. Elle vécut si longtemps qu'elle ne trouva plus un ami avec qui elle pût s'entretenir. Elle parlait toujours d'une époque si ancienne que personne ne la comprenait. Elle avait bien demandé une vie perpétuelle; mais elle avait oublié de demander aussi la jeunesse; le ciel ne lui donna que juste ce qu'elle voulait avoir, et la pauvre femme vieillit; elle perdit ses forces, puis la vue, et l'ouïe et la parole. Alors elle se fit enfermer dans une caisse de chêne et porter dans l'église. Chaque année, à Noël, elle recouvre, pendant une heure, l'usage de ses sens; et chaque année, à cette heure-là, le prêtre s'approche d'elle pour prendre ses ordres. La malheureuse se lève à demi dans son cercueil et s'écrie : « Mon église subsiste-t-elle encore? — Oui, répond le prêtre. — Hélas! » dit-elle. Et elle s'affaisse en poussant un profond soupir, et le coffre de chêne se referme sur elle[1].

Impair. Une crédulité superstitieuse a attribué, dans tous les temps, bien des prérogatives au nombre impair [2]. Le nombre pair passait chez les Romains pour mauvais, parce que ce nombre, pouvant être divisé également, est le symbole de la mortalité et de la destruction; c'est pourquoi Numa, corrigeant l'année de Romulus, y ajouta un jour, afin de rendre impair le nombre de ceux qu'elle contenait. C'est en nombre impair que les livres magiques prescrivent leurs opérations les plus mystérieuses. L'alchimiste d'Espagnet, dans sa *Description du jardin des sages,* place à l'entrée une fontaine qui a sept sources. « Il faut, dit-il, y faire boire le dragon par le nombre magique de trois fois sept, et l'on doit y chercher trois sortes de fleurs, qu'il faut y trouver nécessairement pour réussir au grand œuvre. » Le crédit du nombre impair s'est établi jusque dans la médecine : l'année climatérique est, dans la vie humaine, une année impaire.

Impostures. On lit dans Leloyer qu'un valet, par le moyen d'une sarbacane, engagea une veuve d'Angers à l'épouser, en le lui conseillant de la part de son mari défunt. Plus d'un imposteur a employé ce stratagème. Un roi d'Écosse, voyant que ses troupes ne voulaient pas combattre contre les Pictes, suborna des gens habillés d'écailles brillantes, ayant en main des bâtons de bois luisant, qui, se présentant comme des anges, les excitèrent à combattre, ce qui eut le succès qu'il souhaitait[3]. Nous aurions un gros volume à faire, si nous voulions citer ici toutes les impostures de l'histoire. On y pourrait joindre maints stratagèmes et ruses de guerre. *Voy.* Apparitions, Fantomes, Bohémiens, Jetzer, etc.

Imprécations. Ce qui va suivre est de Chassanion, huguenot, en ses *Grands Jugements de Dieu :* « Quant à ceux qui sont adonnés à maugréer et qui, comme des gueules d'enfer, à tout propos dépitent Dieu par d'horribles exécrations, et sont si forcenés que de le renier pour se donner au diable, ils méritent bien d'être abandonnés de Dieu et d'être livrés entre les mains de Satan pour aller avec lui en perdition : ce qui est advenu visiblement à certains malheureux de notre temps, qui ont été emportés par le diable, auquel ils s'étaient donnés. Il y a quelque temps qu'en Allemagne un homme de mauvaise vie était si mal embouché, que jamais il ne parlait sans nommer les diables. Si en cheminant il lui advenait de faire quelque faux pas ou de se heurter, aussitôt il avait les diables dans sa gueule. De quoi, combien que plusieurs fois il eût été repris par ses voisins, et admonesté de se châtier d'un si méchant et détestable vice, toutefois ce

1 Marmier, *Traditions de la Baltique.*
2 *Numero Deus impare gaudet.*
3 Hertor de Boëce.

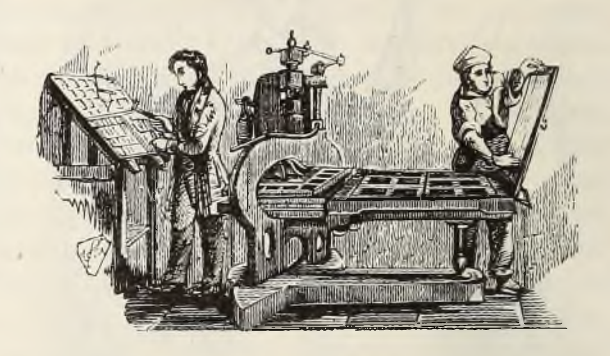
fut en vain. Continuant dans cette mauvaise et damnable coutume, il advint un jour qu'en passant sur un pont il trébucha et, étant tombé du haut en bas, proféra ces paroles : « Lève-toi par tous les cent diables. » Soudain, voici celui qu'il avait tant de fois appelé qui le vint étrangler et l'emporta.

» L'an mil cinq cent cinquante et un, près Mégalopole, joignant Voilstadt, il advint encore, durant les fêtes de la Pentecôte, ainsi que le peuple s'amusait à boire, qu'une femme, qui était de la campagne, nommait ordinairement le diable parmi ses jurements, lequel, à cette heure, en la présence d'un chacun, l'enleva par la porte de la maison et l'emporta en l'air. Ceux qui étaient présents sortirent incontinent, tout étonnés, pour voir où cette femme était ainsi transportée : laquelle ils virent, hors du village, pendue quelque temps en l'air bien haut, dont elle tomba en bas, et la trouvèrent à peu près morte au milieu d'un champ. Environ ce temps-là il y eut un grand jureur en une ville de Savoie, homme fort vicieux et qui donnait beaucoup de peine aux gens de bien, qui, pour le devoir de leur charge, s'employèrent à le reprendre et l'admonestèrent bien souvent, afin qu'il s'amendât : à quoi il ne voulut oncques entendre. Or, advint que la peste étant dans la ville, il en fut frappé et se retira en un sien jardin avec sa femme et quelques parents. Là, les ministres de l'Église ne cessèrent de l'exhorter à repentance, lui remontrant ses fautes et péchés pour le réduire au bon chemin. Mais tant s'en fallut qu'il fût touché par tant de bonnes et saintes remontrances, qu'au contraire il ne fit que s'endurcir davantage en ses péchés. Avançant donc son malheur, un jour, comme ce méchant reniait Dieu, et se donnait au diable et l'appelait tant qu'il pouvait, voilà le diable qui le ravit soudainement et l'emporta en l'air; sa femme et sa parente le virent passer par-dessus leurs têtes. Étant ainsi transporté, son bonnet lui tomba du chef et fut trouvé auprès du Rhône. Le magistrat, averti de cela, vint sur le lieu et s'informa du fait, prenant attestation de ces deux femmes de ce qu'elles avaient vu. Voilà des événements terribles, épouvantables, pour donner crainte et frayeur à tels ou semblables jureurs et renieurs de Dieu, desquels le monde n'est que trop rempli aujourd'hui. Refrénez donc, misérables que vous êtes, vos langues infernales; départez-vous de toutes méchantes paroles et exécrations, et vous accoutumez à louer et glorifier Dieu, tant de bouche que de fait [1]. »

Quand les femmes grecques entendent des imprécations, comme il s'en fait dans les chaudes colères de leur pays, elles se hâtent de mouiller leurs seins avec leur salive, de peur qu'une partie de ces malédictions ne tombent sur elles [2]. *Voy.* Jurements.

[1] Chassanion, *Jugements de Dieu*, p. 169.
[2] Mac-Ferlane, *Souvenirs du Levant.*

Imprimerie (L'), inventée, comme on sait, au quinzième siècle. Nous ne citons ici cette admirable découverte, instrument si prodigieux pour le bien, si terrible dans le mal, que dans la nécessité de remarquer l'étonnement qu'il fit naître à sa naissance, et l'humilité du parlement de Paris. Ce corps si vanté ne croyait pas les produits de l'imprimerie possibles au génie humain;



il en attribuait les œuvres au diable, et il eût fait brûler les premiers imprimeurs comme sorciers, si Louis XI et la Sorbonne, plus lucides, ne les eussent pas protégés.

Incendie. En 1807, un professeur de Brunswick annonça qu'il vendait de la poudre aux incendies, comme un apothicaire vend de la poudre aux vers; il ne s'agissait, pour sauver un édifice, que de le saupoudrer de quelques pincées de cette poudre; deux onces suffisaient par pied carré : et comme la livre ne coûtait que sept à huit sous, et qu'un homme n'a que quatorze pieds de superficie, on pouvait, pour dix-sept sous six deniers (vieux style), se rendre incombustible. Quelques gens crédules achetèrent la poudre du docteur. Les gens raisonnables jugèrent qu'il voulait attraper le public, et se moquèrent de lui [1].

Incombustibles. Il y avait jadis en Espagne des hommes d'une trempe supérieure qu'on appelait *Saludadores, Santiguadores, Ensalmadores.* Ils avaient non-seulement la vertu de guérir toutes les maladies avec leur salive, mais ils maniaient le feu impunément; ils pouvaient avaler de l'huile bouillante, marcher sur les charbons ardents, se promener à l'aise au milieu des bûchers enflammés. Ils se disaient parents de sainte Catherine et montraient sur leur chair l'empreinte d'une roue, signe manifeste de leur glorieuse origine. — Il existe aujourd'hui en France, en Allemagne et dans presque toute l'Europe, des hommes qui ont les mêmes priviléges, et qui pourtant évitent avec soin l'examen des savants et des docteurs. Léonard Vair conte qu'un de ces hommes incombustibles ayant été sérieusement enfermé dans un four très-chaud, on le trouva calciné quand on rouvrit le four. Il y a quelques années qu'on vit à Paris un Espagnol marcher pieds nus sur des barres de fer

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. III, p. 213.

rougies au feu, promener des lames ardentes sur ses bras et sur sa langue, se laver les mains avec du plomb fondu, etc.; on publia ces merveilles. Dans un autre temps, l'Espagnol eût passé pour un homme qui avait des relations avec le démon; alors on se contenta de citer Virgile, qui dit que les prêtres d'Apollon, au mont Soracte, marchaient sur des charbons ardents; on cita Varron, qui affirme que ces prêtres avaient le secret d'une composition qui les rendait pour quelques instants inaccessibles à l'action du feu. Le P. Regnault, qui a fait quelques recherches pour découvrir les secrets de ces procédés, en a publié un dans ses *Entretiens sur la physique expérimentale.* Ceux qui font métier, dit-il, de manier le feu et d'en tenir à la bouche emploient quelquefois un mélange égal d'esprit de soufre, de sel ammoniac, d'essence de romarin et de suc d'oignon. L'oignon est, en effet regardé par les gens de la campagne comme un préservatif contre la brûlure.

Dans le temps où le P. Regnault s'occupait de ces recherches, un chimiste anglais, nommé Richardson, remplissait toute l'Europe du bruit de ses expériences merveilleuses. Il mâchait des charbons ardents sans se brûler; il faisait fondre du soufre, le plaçait tout animé sur sa main, et le reportait sur sa langue, où il achevait de se consumer; il mettait aussi sur sa langue des charbons embrasés, y faisait cuire un morceau de viande ou une huître, et souffrait, sans sourciller, qu'on excitât le feu avec un soufflet; il tenait un fer rouge dans ses mains, sans qu'il y restât aucune trace de brûlure, prenait ce fer dans ses dents, et le lançait au loin avec une force étonnante; il avalait de la poix et du verre fondus, du soufre et de la cire mêlés ensemble et tout ardents, de sorte que la flamme sortait de sa bouche comme d'une fournaise. Jamais, dans toutes ces épreuves, il ne donnait le moindre signe de douleur. Depuis le chimiste Richardson, plusieurs hommes ont essayé comme lui de manier le feu impunément. En 1774, on vit à la forge de Laune un homme qui marchait, sans se brûler, sur des barres de fer ardentes, tenait sur sa main des charbons et les soufflait avec sa bouche: sa peau était épaisse et enduite d'une sueur grasse, onctueuse, mais il n'employait aucun spécifique. Tant d'exemples prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'être parent de sainte Catherine pour braver les effets du feu. Mais il fallait que quelqu'un prît la peine de prouver, par des expériences décisives, qu'on peut aisément opérer tous les prodiges dont l'Espagnol incombustible a grossi sa réputation; ce physicien s'est trouvé à Naples.

M. Sementini, premier professeur de chimie à l'université de cette ville, a publié à ce sujet des recherches qui ne laissent rien à désirer. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses; mais il ne se découragea point. Il conçut que ses chairs ne pouvaient acquérir subitement les mêmes facultés que celles du fameux Lionetti, qui était alors incombustible; qu'il était nécessaire de répéter longtemps les mêmes tentatives, et que, pour obtenir les résultats qu'il cherchait, il fallait beaucoup de constance. A force de soins, il réussit. Il se fit sur le corps des frictions sulfureuses et les répéta si souvent, qu'enfin il put y promener impunément une lame de fer rouge. Il essaya de produire le même effet avec une dissolution d'alun, l'une des substances les plus propres à repousser l'action du feu : le succès fut encore plus complet. Mais quand M. Sementini avait lavé la partie incombustible, il perdait aussitôt tous ses avantages, et devenait aussi périssable que le commun des mortels. Il fallut donc tenter de nouvelles expériences.

Le hasard servit à souhait M. Sementini. En cherchant jusqu'à quel point l'énergie du spécifique qu'il avait employé pouvait se conserver, il passa sur la partie frottée un morceau de savon dur, et l'essuya avec un linge : il y porta ensuite une lame de fer. Quel fut son étonnement de voir que sa peau avait non-seulement conservé sa première insensibilité, mais qu'elle en avait acquis une bien plus grande encore ! Quand on est heureux, on devient entreprenant : M. Sementini tenta sur sa langue ce qu'il venait d'éprouver sur son bras, et sa langue répondit parfaitement à son attente; elle soutint l'épreuve sans murmurer; un fer étincelant n'y laissa pas la moindre empreinte de brûlure — Voilà donc les prodiges de l'incombustibilité réduits à des actes naturels et vulgaires [1]. Mais ces découvertes ne peuvent atténuer la protection toute divine des saints qui ont résisté à l'action du feu, en des temps où aucune des découvertes qu'on vient de lire n'avait eu lieu.

Incrédules. On a remarqué, par de tristes expériences, que les incrédules, qui nient les faits de la religion, croient aux fables superstitieuses, aux songes, aux cartes, aux présages, aux plus vains pronostics, — comme pour montrer que l'esprit fort est surtout un esprit faible, et que, suivant cet axiome que les extrêmes se touchent, les incrédules, devant les vérités éternelles, sont les plus crédules devant les mensonges.

Incubes. Démons qui séduisaient les femmes. Servius Tullius, qui fut roi des Romains, était le fils d'une esclave et de Vulcain, selon d'anciens auteurs; d'une salamandre, selon les cabalistes; d'un démon incube, selon les démonographes.

Incubo, génie gardien des trésors de la terre. Le petit peuple de l'ancienne Rome croyait que les trésors cachés dans les entrailles de la terre étaient gardés par des esprits nommés *Incubones,*

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. II, p. 186 et suiv.

qui avaient de petits chapeaux dont il fallait d'abord se saisir. Si on avait ce bonheur, on devenait leur maître, et on les contraignait à déclarer et à découvrir où étaient ces trésors. Ces esprits sont nos gnomes et nos lutins.

Infernaux. On nomma ainsi, dans le seizième siècle, les partisans de Nicolas Gallus et de Jacques Smidelin, qui soutenaient que, pendant les trois jours de la sépulture de Notre-Seigneur, son âme, descendue dans le lieu où les damnés souffrent, y avait été tourmentée avec ces malheureux [1].

Infidélité. Quand les hommes de certaines peuplades d'Égypte soupçonnaient leurs femmes d'infidélité, ils leur faisaient avaler de l'eau soufrée, dans laquelle ils mettaient de la poussière et de l'huile de lampe, prétendant que, si elles étaient coupables, ce breuvage leur ferait souffrir des douleurs insupportables ; espèce d'épreuve connue sous le nom de *calice du soupçon*.



Calice du soupçon.

Influence des astres. Le Taureau domine sur le cou ; les Gémeaux sur les épaules ; l'Écrevisse sur les bras et sur les mains ; le Lion sur la poitrine, le cœur et le diaphragme ; la Vierge sur l'estomac, les intestins, les côtes et les muscles ; la Balance sur les reins ; le Scorpion sur les parties secrètes ; le Sagittaire sur le nez et les excréments ; le Capricorne sur les genoux ; le Verseau sur les cuisses ; le Poisson sur les pieds.

Voilà en peu de mots ce qui regarde les douze signes du zodiaque touchant les différentes parties du corps. Il est donc très-dangereux d'offenser quelque membre lorsque la lune est dans le signe qui domine, parce que la lune en augmente l'humidité, comme on le verra si on expose de la chair fraîche pendant la nuit aux rayons de la lune : il s'y engendrera des vers, et surtout dans la pleine lune [1]. *Voy.* Astrologie.

Inis-Fail, nom d'une pierre fameuse attachée encore aujourd'hui sous le siége où l'on couronnait, dans l'église de Westminster, les rois de la Grande-Bretagne. Cette pierre du destin, que dans la légende héroïque de ces peuples les anciens Écossais avaient apportée d'Irlande, au quatrième siècle, devait les faire régner partout où elle serait placée au milieu d'eux.

Initiations. *Voy.* Sabbat.

Inquisition. Ce fut vers l'an 1200 que le pape Innocent III établit le tribunal de l'inquisition pour procéder contre les Albigeois, hérétiques perfides, qui bouleversaient la société et ramenaient les hommes à l'état sauvage. Déjà, en 1184, le concile de Vérone avait ordonné aux évêques de Lombardie de rechercher ces hérétiques rebelles et de livrer au magistrat civil ceux qui seraient opiniâtres. Le comte de Toulouse adopta ce tribunal en 1229 ; Grégoire IX, en 1233, le confia aux dominicains. Les écrivains qui ont dit que saint Dominique fut le premier inquisiteur général ont dit là une chose qui n'est pas. Saint Dominique ne fut jamais inquisiteur ; il était mort en 1221. Le premier inquisiteur général fut le pieux légat Pierre de Castelnau, que les Albigeois assassinèrent. Le pape Innocent IV étendit l'inquisition dans toute l'Italie, à l'exception de Naples. L'Espagne y fut soumise de 1480 à 1484, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; le Portugal l'établit en 1557.

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand,* p. 18.

L'inquisition parut depuis dans les pays où ces puissances dominèrent ; mais elle ne s'est exercée dans aucun royaume que du consentement et le plus souvent à la demande des souverains [1].

Il faudrait plus d'espace que nous ne pouvons en occuper ici pour renverser tous les mensonges calomnieux que les ennemis de l'Église, protestants, jansénistes et philosophes, ont accumulés à l'envi contre l'inquisition. Dans les deux premières éditions de ce livre, l'auteur, jeune et stupidement égaré, a reproduit les hostiles et détestables quolibets de Voltaire sur ce grave sujet, les plates suppositions de Gilles de Witte, la fable de Montesquieu d'une jeune juive brûlée à Lisbonne, uniquement parce qu'elle était née juive, et d'autres contes pareils. Depuis, on a fait paraître, mais surchargée à dessein, l'*Histoire de l'inquisition* de Llorente ; et plus récemment on a publié, sous le titre de *Mystères de l'inquisition,* un énorme roman qui est un arsenal d'imputations fausses. On a même illustré de gravures ces divers pamphlets, et on a traduit pour les yeux, à l'usage de ceux qui ne savent pas lire, des mensonges souvent impurs à la charge de l'inquisition. Nous reproduisons ici une de ces planches d'imposture ; elle représente des faits imaginaires dont l'Espagne et le Portugal n'ont jamais eu le spectacle. A la place des archers, on a mis des moines ; bien plus, un de ces religieux, armé d'une torche, met le feu au bûcher ; ce qui ne s'est jamais fait. Les moines n'étaient aux auto-da-fé que pour donner aux condamnés les consolations suprêmes.

Après Joseph de Maistre, l'abbé Jules Morel et l'abbé Léon Godard ont fait pleine justice de ces tristes licences de la presse.

« Si l'on excepte un très-petit nombre d'hommes instruits, dit Joseph de Maistre, il ne vous arrivera guère de parler de l'inquisition sans rencontrer dans chaque tête trois erreurs capitales, plantées et comme rivées dans les esprits, au point qu'elles cèdent à peine aux démonstrations les plus évidentes. On croit que l'inquisition est un tribunal purement ecclésiastique : cela est faux. On croit que les ecclésiastiques qui siégent dans ce tribunal condamnent certains accusés à la peine de mort : cela est faux. On croit qu'ils les condamnent pour de simples opinions : cela est faux. Le tribunal espagnol de l'inquisition était purement royal. C'était le roi qui désignait l'inquisiteur général, et celui-ci nommait à son tour les inquisiteurs particuliers, avec l'agrément du roi. Le règlement constitutif de ce tribunal fut publié en l'année 1484 par le cardinal Torquemada, de concert avec le roi [2]. Doux, tolérant, charitable, consolateur dans tous les pays du monde, par quelle magie le gouvernement ecclésiastique sévirait-il en Espagne, au milieu d'une nation éminemment noble et généreuse ? Dans l'examen de toutes les questions possibles, il n'y a rien de si essentiel que d'éviter la confusion des idées. Séparons donc et distinguons bien exactement, lorsque nous raisonnons sur l'inquisition, la part du gouvernement de celle de l'Église. Tout ce que le tribunal montre de sévère et d'effrayant, et la peine de mort surtout, appartient au gouvernement ; c'est son affaire ; c'est à lui, et c'est à lui seul qu'il faut en demander compte. Toute la clémence, au contraire, qui joue un si grand rôle dans le tribunal de l'inquisition, est l'action de l'Église, qui ne se mêle de supplices que pour les supprimer ou les adoucir. Ce caractère indélébile n'a jamais varié. Aujourd'hui, ce n'est plus une erreur, c'est un crime de soutenir, d'imaginer seulement que des prêtres puissent prononcer des jugements de mort. Il y a dans l'histoire de France un grand fait qui n'est pas assez observé, c'est celui des templiers ; ces infortunés, coupables ou non (ce n'est point de quoi il s'agit ici), demandèrent expressément d'être jugés par le tribunal de l'inquisition ; car ils savaient bien, disent les historiens, que s'ils obtenaient de tels juges, ils ne pouvaient plus être condamnés à mort.... Le tribunal de l'inquisition était composé d'un chef nommé grand inquisiteur, qui était toujours archevêque ou évêque ; de huit conseillers ecclésiastiques, dont six étaient toujours séculiers, et de deux réguliers, dont l'un était toujours dominicain, en vertu d'un privilége accordé par le roi Philippe III [1]. »

Ainsi les dominicains ne dirigeaient donc pas l'inquisition, puisque l'un d'eux seulement en faisait partie par privilége.

« On ne voit pas bien précisément, dit encore Joseph de Maistre, à quelle époque le tribunal de l'inquisition commença à prononcer la peine de mort. Mais peu nous importe ; il nous suffit de savoir, ce qui est incontestable, qu'il ne put acquérir ce droit qu'en devenant royal, et que tout jugement de mort demeure, par sa nature, étranger au sacerdoce. La teneur des jugements établit ensuite que les confiscations étaient faites *au profit de la chambre royale et du fisc de Sa Majesté.* Ainsi, encore un coup, ce tribunal était purement royal, malgré la fiction ecclésiastique ; et toutes les belles phrases sur l'avidité sacerdotale tombent à terre. Ainsi l'inquisition religieuse n'était, dans le fond, comme dit Garnier, qu'une inquisition politique [2]. Le rapport des Cortès de 1812 appuie ce jugement. Philippe II, le plus absolu des princes, dit ce rapport, fut le véritable fondateur de l'inquisition. Ce fut sa politique raffinée qui la porta à ce point de hauteur

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] Voyez le rapport officiel en vertu duquel l'inquisition fut supprimée par les Cortès de 1812.

[1] Joseph de Maistre, *Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole.*
[2] *Histoire de François Ier*, t. II, ch. III.

où elle était montée. Les rois ont toujours repoussé les avis qui leur étaient adressés contre ce tribunal, parce qu'ils sont, dans tous les cas, maîtres absolus de nommer, de suspendre ou de renvoyer les inquisiteurs, et qu'ils n'ont, d'ailleurs, rien à craindre de l'inquisition, qui n'est terrible que pour leurs sujets.... » Ainsi tombent ces contes bleus de rois d'Espagne qui s'apitoyaient sur des condamnés sans pouvoir leur faire grâce, quand il est démontré que c'étaient ces rois eux-mêmes qui condamnaient.



L'une des gravures menteuses imaginées contre l'inquisition.

On a dit que depuis trois siècles l'histoire était une vaste conspiration contre le Catholicisme. On ferait un volume effrayant du catalogue des mensonges qui ont été prodigués dans ce sens par les historiens. La plupart viennent de la réforme; mais les écrivains catholiques les copient tous les jours sans réflexion. C'est la réforme

qui la première a écrit l'histoire de l'inquisition ; on a trouvé commode de transcrire son odieux roman, qui épargnait des recherches. Vous trouverez donc partout des faits inventés qui se présentent avec une effronterie incroyable. Nous en citerons deux ou trois. « Si l'on en croit quelques historiens, Philippe III, roi d'Espagne, obligé d'assister à un auto-da-fé (c'est le nom qu'on donne aux exécutions des inquisiteurs), frémit et ne put retenir ses larmes en voyant une jeune juive et une jeune Maure de quinze à seize ans qu'on livrait aux flammes, et qui n'étaient coupables que d'avoir été élevées dans la religion de leurs pères et d'y croire. Ces historiens ajoutent que l'inquisition fit un crime à ce prince d'une compassion si naturelle; que le grand inquisiteur osa lui dire que pour l'expier il fallait qu'il lui en coûtât du sang; que Philippe III se laissa saigner, et que le sang qu'on lui tira fut brûlé par la main du bourreau.... » C'est Saint-Foix qui rapporte ce tissu de faussetés, dans ses *Essais sur Paris*, sans songer qu'aucun historien n'est là pour appuyer ces faits; qu'ils ont été imaginés quatre-vingts ans après la mort de Philippe III; que Philippe III était maître de faire grâce et de condamner; que l'inquisition ne brûlait pas les juifs et les Maures coupables seulement d'avoir été élevés dans la religion de leurs pères et d'y croire; qu'elle se contentait de les bannir pour raisons politiques, etc.

Vous lirez ailleurs que le cardinal Torquemada, qui remplit dix-huit ans les fonctions de grand inquisiteur, condamnait dix mille victimes par an, ce qui ferait cent quatre-vingt mille victimes. Mais vous verrez pourtant ensuite qu'il mourut ayant fait dans sa vie six mille poursuites, ce qui n'est pas cent quatre-vingt mille; que le pape lui fit trois fois des représentations pour arrêter sa sévérité; vous trouverez dans les jugements assez peu de condamnations à mort. Les auto-da-fé ne se faisaient que tous les deux ans; les condamnés à mort attendaient longuement leur exécution, parce qu'on espérait toujours leur conversion; et vous regretterez de rencontrer si rarement la vérité dans les livres. Un gros ouvrage qui vient de paraître (*le Dictionnaire universel de la géographie et de l'histoire*, par M. Bouillet) porte à cinq millions le nombre des personnes que l'inquisition a fait périr en Espagne.... C'est, de plus de quatre millions et neuf cent quatre-vingt-dix mille, une erreur, — pour ne pas dire plus.

Rapportons maintenant quelque procédure de l'inquisition. Le fait qui va suivre est tiré de l'histoire de l'inquisition d'Espagne, faite à Paris sur les matériaux fournis par D. Llorente, matériaux qu'on n'a pas toujours employés comme Llorente l'eût voulu; car on a fait de son livre un pamphlet. — « L'inquisition faisait naturellement la guerre aux francs-maçons et aux sorciers. A la fin du dernier siècle, un artisan fut arrêté au nom du saint-office pour avoir dit dans quelques entretiens qu'il n'y avait ni diables, ni aucune autre espèce d'esprits infernaux capables de se rendre maîtres des âmes humaines. Il avoua, dans la première audience, tout ce qui lui était imputé, ajouta qu'il en était alors persuadé pour les raisons qu'il exposa, et déclara qu'il était prêt à détester de bonne foi son erreur, à en recevoir l'absolution, et à faire la pénitence qui lui serait imposée. J'avais vu (dit-il en se justifiant) un si grand nombre de malheurs, dans ma personne, ma famille, mes biens et mes affaires, que j'en perdis patience, et que, dans un moment de désespoir, j'appelai le diable à mon secours : je lui offris en retour ma personne et mon âme. Je renouvelai plusieurs fois mon invocation dans l'espace de quelques jours, mais inutilement, car le diable ne vint point. Je m'adressai à un pauvre homme qui passait pour sorcier; je lui fis part de ma situation. Il me conduisit chez une femme, qu'il disait beaucoup plus habile que lui dans les opérations de la sorcellerie. Cette femme me conseilla de me rendre, trois nuits de suite, sur la colline des *Vistillas* de saint François, et d'appeler à grands cris Lucifer, sous le nom d'*ange de lumière,* en reniant Dieu et la religion chrétienne et en lui offrant mon âme. Je fis tout ce que cette femme m'avait conseillé, mais je ne vis rien : alors elle me dit de quitter le rosaire, le scapulaire et les autres signes de chrétien que j'avais coutume de porter sur moi, et de renoncer franchement et de toute mon âme à la foi de Dieu, pour embrasser le parti de Lucifer, en déclarant que je reconnaissais sa divinité et sa puissance comme supérieures à celles de Dieu même; et après m'être assuré que j'étais véritablement dans ces dispositions, de répéter, pendant trois autres nuits, ce que j'avais fait la première fois. J'exécutai ponctuellement ce que cette femme venait de me prescrire; cependant l'*ange de lumière* ne m'apparut point. La vieille me recommanda de prendre de mon sang et de m'en servir pour écrire sur du papier que j'engageais mon âme à Lucifer, comme à son maître et à son souverain; de porter cet écrit au lieu où j'avais fait mes invocations, et, pendant que je le tiendrais à la main, de répéter mes anciennes paroles : je fis tout ce qui m'avait été recommandé, mais toujours sans résultat. Me rappelant alors tout ce qui venait de se passer, je raisonnai ainsi : S'il y avait des diables, et s'il était vrai qu'ils désirassent de s'emparer des âmes humaines, il serait impossible de leur en offrir une plus belle occasion que celle-ci, puisque j'ai véritablement désiré de leur donner la mienne. Il n'est donc pas vrai qu'il y ait des démons; le sorcier et la sorcière n'ont donc fait aucun pacte avec le dia-

ble, et ils ne peuvent être que des fourbes et des charlatans l'un et l'autre. »

Telles étaient en substance les raisons qui avaient fait apostasier l'artisan Jean Pérez. Il les exposa, en confessant sincèrement son péché. On entreprit de lui prouver que tout ce qui s'était passé ne prouvait rien contre l'existence des démons, mais faisait voir seulement que le diable avait manqué de se rendre à l'appel, Dieu le lui défendant quelquefois, pour récompenser le coupable de quelques bonnes œuvres qu'il a pu faire avant de tomber dans l'apostasie. Il se soumit, reçut l'absolution et fut condamné à une année de prison, à se confesser et à communier aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, pendant le reste de ses jours, sous la conduite d'un prêtre qui lui serait donné pour directeur spirituel; à réciter une partie du rosaire et à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc. Tel fut son châtiment.

Voici maintenant l'histoire d'un autre épouvantable auto-da-fé, extraite du *Voyage fait en Espagne pendant les années* 1786 et 1787, par Joseph Fownsend, recteur de Pewsey: « Un



mendiant, nommé Ignazio Rodriguez, fut mis en jugement au tribunal de l'inquisition pour avoir distribué des philtres amoureux, dont les ingrédients étaient tels que *l'honnêteté ne permet pas de les désigner*. En administrant le *ridicule* remède (il paraît que le prédicant anglais n'est pas sévère), il prononçait quelques paroles de nécromancie. Il fut bien constaté que la poudre avait été administrée à des personnes de tout rang. Rodriguez fut condamné à être conduit dans les rues de Madrid, monté sur un âne, et à être fouetté. On lui imposa de plus quelques pratiques de religion et l'exil de la capitale pour cinq ans. La lecture de la sentence fut souvent interrompue par de grands éclats de rire, auxquels se joignait le mendiant lui-même. Le coupable fut, en effet, promené par les rues, mais non fouetté; et pendant la route, on lui offrait du vin et des biscuits pour se rafraîchir.... »

Nous pourrions rassembler beaucoup de traits pareils, qui peindraient l'inquisition tout autrement que ne la montrent des livres infiniment trop menteurs. Bornons-nous à citer encore le témoignage d'un homme qui n'est pas suspect aux ennemis de l'Église catholique :

« Depuis le seizième siècle, dit le protestant Ranke, l'inquisition n'était qu'un tribunal royal muni d'armes spirituelles. » Les inquisiteurs n'étaient en effet que des fonctionnaires royaux, en partie laïques, soumis aux inspections royales, nommés et destitués par le roi, relevant d'un conseil qui siégeait à la cour. Tout le bénéfice des confiscations prononcées par eux revenait au roi; aucune grandesse, aucun prélat ne pouvait se soustraire à ce tribunal, toujours docile. C'est par lui que Charles-Quint fit juger les évêques partisans des communes; c'est à lui que Philippe II livra son ex-favori Pérez. Il en étendit la juridiction aux arts, au commerce, aux impôts et à la marine. « Ce tribunal, ajoute Ranke, fait partie de ces dépouilles du pouvoir ecclésiastique, dont le gouvernement s'est enrichi. » Le nonce Visconti écrivait en 1563 que l'inquisition espagnole avait diminué grandement l'autorité du saint-siége. Saint Charles Borromée en empêcha l'établissement à Milan pendant sa vie; le clergé de Sicile la combattit, et elle ne put être toute-puissante ni en Italie ni dans les provinces basques. » *Voy.* TRIBUNAL SECRET.

Insensibilité. On a exposé souvent que le diable rendait les sorciers insensibles à la question ou torture, et ce fait s'est vu souvent avec certitude, notamment dans les possédés.

Institor (Henri), auteur, avec Sprenger, du *Malleus maleficorum ;* Lyon, 1484.

Interdit, censure de l'Église qui suspend les ecclésiastiques de leurs fonctions et qui prive le peuple de l'usage des sacrements, du service divin et de la sépulture en terre sainte. L'objet de l'interdit n'était, dans son origine, que de punir ceux qui avaient causé quelque scandale public, et de les ramener au devoir en les obligeant à demander la levée de l'interdit. Ordinairement l'interdit arrêtait les déréglements des monastères, empêchait les hérésies de s'étendre, mettait un frein aux excès des seigneurs tyran-

niques, des criminels puissants, des perturbateurs de la paix publique. Ainsi, après le massacre des vêpres siciliennes, le pape Martin IV mit en interdit la Sicile et les États de Pierre d'Aragon. Grégoire VII, qui fit grand usage de l'interdit, sauva plus d'une fois par cette mesure la cause de l'humanité, qui sans lui périssait de toutes parts. — L'interdit doit être prononcé dans les mêmes formes que l'excommunication, par écrit, nommément, avec l'expression de la cause et après trois monitions. La peine de ceux qui violent l'interdit est de tomber dans l'excommunication.



Le pape lançant l'interdit.

Intersignes. Avis mystérieux et sympathique qui arrive d'une manière inexplicable. Dans le beau récit de M. Hippolyte Violeau, intitulé *une Passion funeste,* une mère, inquiète de son fils, l'entend qui l'appelle à son secours. Il était à une lieue d'elle ; cependant elle l'entend, court en hâte et le sauve d'une mort affreuse. Les Bretons croient aux intersignes, qu'on appelle aussi quelquefois des pressentiments.

Invisibilité. Pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière ; un mur, par exemple [1]. Mais le *Petit Albert* et les *Clavicules de Salomon* nous découvrent des secrets plus rares et plus importants pour l'invisibilité. On se rend invisible, par exemple, en portant sous son bras droit le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire ou celui d'une grenouille. Ou bien, disent ces infâmes petits livres de secrets stupides, volez un chat noir, achetez un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine ; après quoi allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez-le couvert de la main gauche sans jamais bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez ; et après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, toujours sans bouger, sans regarder derrière vous, sans boire ni manger, mettez-le dans un plat neuf, prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do et nihil amplius ;* puis mettez les os l'un après l'autre sous vos dents, du côté gauche, en vous regardant dans le miroir ; et si l'os que vous tenez n'est pas le bon, jetez-le successivement, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons. La possession de cet os vous rendra invisible toutes les fois que vous le prendrez entre les dents.

On peut encore, pour se rendre invisible, faire cette opération que l'on commence un mercredi,

[1] Le comte de Gabalis.

avant le soleil levé. On se munit de sept fèves noires : puis on prend une tête de mort; on met une fève dans la bouche, deux dans les narines, deux dans les yeux et deux dans les oreilles; on fait ensuite sur cette tête la figure d'un triangle, puis on l'enterre la face vers le ciel; on l'arrose pendant neuf jours avec d'excellente eau-de-vie, de bon matin, avant le soleil levé. Au huitième jour, vous y trouverez un esprit ou démon qui vous demandera : — Que fais-tu là? — Vous lui répondrez : — J'arrose ma plante. — Il vous dira : — Donne-moi cette bouteille, je l'arroserai moi-même. — Vous lui répondrez que vous ne le voulez pas. Il vous la demandera encore; vous la lui refuserez jusqu'à ce qu'il tende la main, où vous verrez une figure semblable à celle que vous avez faite sur la tête; vous devez être assuré dès lors que c'est l'esprit véritable de la tête. — N'ayant plus de surprise à craindre, vous lui donnerez votre fiole, il arrosera lui-même, et vous vous en irez. — Le lendemain, qui est le neuvième jour, vous y retournerez; vous y trouverez vos fèves mûres, vous les prendrez, vous en mettrez une dans votre bouche, puis vous regarderez dans un miroir : si vous ne vous y voyez pas, elle sera bonne. Vous en ferez de



Un des trois se rend invisible.

même de toutes les autres; celles qui ne vaudront rien doivent être enterrées au lieu où est la tête. — Pour cette expérience, ayez toutes les choses bien préparées avec diligence et avec toutes les solennités requises....

Il y a encore de malheureux niais qui croient à ces procédés. *Voy.* Anneau.

Invocations. Agrippa dit que, pour invoquer le diable et l'obliger à paraître, on se sert des paroles magiques : *Dies mies jesquet benedo efet donvema enitemaüs!* Mais Pierre Leloyer dit que ceux qui ont des rousseurs au visage ne peuvent faire venir les démons, quoiqu'ils les invoquent. *Voy.* Évocations et Conjurations.

Io. Cette femme que Junon changea en génisse est traitée de sorcière dans les démonographes. Delancre assure que c'était une magicienne qui se faisait voir tantôt sous les traits d'une femme, tantôt sous ceux d'une vache avec ses cornes.

Ipès ou **Ayperos,** prince et comte de l'enfer; il apparaît sous la forme d'un ange, quelquefois sous celle d'un lion, avec la tête et les pattes d'une oie et une queue de lièvre, ce qui est un peu court; il connaît le passé et l'avenir, donne



Ipè.

du génie et de l'audace aux hommes, et commande trente-six légions.

Irlande. Parmi beaucoup d'opinions poétiques et bizarres, les Irlandais croient qu'une personne qui doit mourir naturellement ou par accident se montre la nuit à quelqu'un, ou plutôt son image, enveloppée d'un drap mortuaire. Cette apparition a lieu dans les trois jours qui précèdent la mort annoncée.

Irle-Khane. *Voy.* KHANE.

Irmentrude. Une demoiselle provençale nommée Irmentrude, ayant épousé Isambard, comte d'Altorf, accoucha un jour de douze garçons, en l'absence de son mari. Comme elle n'en voulait nourrir qu'un, elle ordonna à sa servante d'aller jeter les onze autres à la rivière. Mais le comte Isambard, ayant rencontré la femme qui les avait dans son tablier, lui demanda ce qu'elle portait là. «Ce sont de petits chiens que je vais aller noyer,» dit-elle. Isambard voulut les voir : découvrant bientôt tout le mystère, il prit les onze enfants, les fit élever en secret et ne les présenta à sa femme que lorsqu'ils furent devenus grands. Ils prirent, en mémoire de cette aventure, le nom de Welf, qui en allemand signifiait chien, et que leurs descendants gardent encore. *Voy.* TRAZÉGNIES.

Is, ville bretonne, gouvernée par le roi Gralon. Toute espèce de luxe et de débauche régnait dans cette opulente cité. Les plus saints personnages y prêchaient en vain les mœurs et la réforme. La princesse Dahut, fille du roi, oubliant la pudeur et la modération naturelles à son sexe, y donnait l'exemple de tout genre de dépravation. L'heure de la vengeance approchait : le calme qui précède les plus horribles tempêtes, les chants, la musique, le vin, toute espèce de spectacle et de débauche enivraient, endormaient les habitants endurcis de la grande ville. Le roi Gralon seul n'était pas insensible à la voix du ciel. Un jour le prophète Guénolé prononça d'une



voix sombre ces mots devant le roi Gralon : « Prince, le désordre est au comble, le bras de l'Éternel se lève, la mer se gonfle, la cité d'Is va disparaître : partons. » Gralon monte aussitôt à cheval et s'éloigne à toute bride; sa fille Dahut le suit en croupe. La main de l'Éternel s'abaisse; les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant le coursier du saint roi, qui ne peut s'en dégager; une voix terrible se fait entendre : « *Prince, si tu veux te sauver, renvoie le diable qui te suit en croupe.* » La belle Dahut perdit la vie; elle se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut. La tempête cessa, l'air devint calme, le ciel serein; mais depuis ce moment le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is fut couvert d'eau. C'est maintenant la baie de Douarnenez [1].

Isaacarum, l'un des adjoints de Leviathan, dans la possession de Loudun.

Isabelle ou **Isabeau**, prophétesse. *Voy.* DAUPHINÉ.

Isis avait un temple à Isemberg (montagne d'Isis) au canton de Zurich. On croit qu'elle a eu aussi un culte à Paris.

Islandais. « Les Islandais sont si experts dans l'art magique, dit un voyageur du dernier siècle, qu'ils font voir aux étrangers ce qui se passe dans leurs maisons, même leurs pères, mères, parents et amis, vivants ou morts [2]. » Les Islandais prétendent encore avoir la seconde vue et voir les esprits.

Isle en Jourdain (Mainfroy de l'), habile devin qui découvrit par l'astrologie l'horrible conduite de deux chevaliers, Philippe et Gauthier d'Aunoy, lesquels étaient amants, l'un de Marguerite de Navarre, femme de Louis le Hutin, et l'autre de Blanche, femme de Charles le Bel; on prouva encore qu'ils envoûtaient les maris de ces deux dames. C'étaient les deux frères de Philippe de Valois. Le roi Philippe en fit justice : les deux chevaliers furent écorchés vifs et pendus, et les deux dames périrent en prison.

Isparetta, idole principale des habitants de la côte du Malabar. Antérieurement à toute création, Isparetta se changea en un œuf d'où sortirent le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. On le représente avec trois yeux et huit mains, une sonnette pendue au cou, une demi-lune et des serpents sur le front.

Israfil ou **Asrafil.** *Voy.* ASRAFIL.

Ithyphalle, nom d'une espèce d'amulette que l'on pendait au cou des enfants et des vestales; on lui attribuait de grandes vertus. Pline dit que c'était un préservatif pour les empereurs mêmes, qu'il protégeait contre les effets de l'envie.

Ivo le noir. Au pied de la tour d'Obod, un des plus vieux monuments du Monténégro, dans une sombre et profonde caverne, dort Ivo le noir, le héros, le fondateur ou plutôt l'organisa-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II.
[2] *Nouveau voyage au septentrion*, 1708, p. 66.

teur sauvage de la nation ou peuplade qui habite le Monténégro. Quand la mer Bleue et Kataro seront rendus aux Monténégrins, alors Ivo sortira de son sommeil magique et se mettra de nouveau à la tête de ses descendants pour renvoyer les Autrichiens dans leurs humides et nuageuses contrées [1].

Iwan Basilowitz. *Voy.* Jean.

Iwangis, sorciers des îles Moluques, qui font aussi le métier d'empoisonneurs. On prétend qu'ils déterrent les corps morts et s'en nourrissent, ce qui oblige les Moluquois à monter la garde auprès des sépultures, jusqu'à ce que les cadavres soient pourris.

[1] M. Edmond Texier, *Le prince de Monténégro*, 1854.

J

Jabamiah, mot puissant de la cabale élémentaire, lequel, prononcé par un sage cabaliste, restitue les membres tronqués.

Jacob. *Voy.* Eternument.

Jacobins de Berne. *Voy.* Jetzer.

Jack. Parmi les démons inférieurs de la sphère du feu, nous ne saurions oublier le feu follet appelé vulgairement en Angleterre *Jack with the lantern*, Jack à la lanterne, que Milton nomme aussi *le moine des marais*. Selon la chronique de l'abbaye de Corwey, ce *moine* en séduisit un autre, frère Sébastien, qui, revenant de prêcher la fête de saint Jean, se laissa conduire à travers champs par la fatale lanterne jusqu'au bord d'un précipice où il périt. C'était en l'année 1034; nous ne saurions vérifier le fait.

Les paysans allemands regardent ce diable de feu comme très-irritable; pourtant ils ont quelquefois la malice de lui chanter un couplet qui le met en fureur. — Il n'y a pas trente ans qu'une fille du village de Lorsch eut l'imprudence de chanter ce refrain, au moment où le follet dansait sur une prairie marécageuse : aussitôt il poursuivit la chanteuse; celle-ci se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes; elle se croyait déjà sauvée en apercevant sa maison, mais à peine franchissait-elle le seuil que Jack à la lanterne la franchit aussi et frappa si violemment de ses ailes tous ceux qui étaient présents qu'ils en furent éblouis. Quant à la pauvre fille, elle en perdit la vue; elle ne chanta plus que sur le banc de sa porte, lorsqu'on lui assurait que le ciel était pur. Telle est du moins la légende.

Il ne faut pas être un très-fort chimiste pour deviner la nature de ce démon électrique; mais on peut le classer avec les démons du feu qui dénoncent les trésors cachés par les flammes livides qu'ils font exhaler de la terre, et avec ceux qui parcourent les cimetières par un temps d'orage. Maintes fois, autour des sources sulfureuses où les petites maîtresses vont chaque année réconforter leurs poitrines délicates, le montagnard des Pyrénées voit voltiger des gobelins de la même famille : ils agitent leurs aigrettes bleuâtres pendant la nuit, et font même entendre de légères détonations.

Le plus terrible de ces démons est celui qui fond son essence vivante dans les liqueurs fermentées, qui s'introduit sous cette forme liquide dans les veines d'un buveur, et y allume à la longue un incendie qui le dévore, en fournissant aux médecins un exemple de plus de ce qu'ils appellent scientifiquement une *combustion spontanée* [1].

Jacques Ier. Le roi d'Angleterre Jacques Ier, que Henri IV appelait si plaisamment maître Jacques, ne se contentait pas de faire brûler les sorciers; il a produit encore, sous le titre de *Démonologie*, un gros volume pour prouver que les sorciers entretiennent un commerce exécrable avec le diable. Aujourd'hui on ne peut nier l'intervention des esprits dans les choses de la vie commune. Mais le roi Jacques mit peut-être à poursuivre ces délits une férocité un peu grande. Elle était de son temps et de sa secte. En 1591, un attentat contre la vie du roi Jacques et de la reine fut attribué à la magie. Voici comment on parvint à le découvrir : Une domestique nommée Gellis Duncan avait attiré les soupçons de son maître par certaines cures extraordinaires. Le bailli de Tranent, pour les éclaircir, la fit appliquer à la question. On lui serra les doigts dans des poucettes et on lui comprima la tête à l'aide d'une corde; mais sans en tirer aucun aveu. On conclut de son silence qu'elle portait une marque du diable, et on n'en douta plus quand on eut remarqué un signe sur sa gorge.

A cette vue le charme tomba; elle avoua n'avoir fait de cure extraordinaire qu'avec l'aide de Satan; elle révéla des maléfices inouïs jusqu'alors, commis avec l'assistance d'une foule de complices qu'elle signala, et dont trente ou quarante furent arrêtés. Dans ce nombre figuraient de grandes dames, entre autres Euphémie Macalzean, sœur de lord Clistonhall, l'un des membres du sénat judiciaire d'Édinbourg. Jacques devait se faire un point d'honneur de suivre assidûment les fils de ce dédale de mystères dia-

[1] Emprunté à la *Quarterly Review*.

boliques. Chaque jour il était présent à l'examen des accusés et manifestait son étonnement à chaque trait horrible ou grotesque de leur confession.

Il assista à la danse du sabbat, exécutée par Gellis Duncan, dont la fameuse Agnès Sampson, nommée la femme sage de Keith, avait la première reconnu le talent. Le personnage le plus



Quelques-unes des sorcières du roi Jacques.

important de ce drame est le nommé Cuningham, que l'instruction désigne sous le nom du docteur Fian, maître d'école près de Tranent. Il subit la torture avec une énergie physique et un courage moral extraordinaires. On commença par lui serrer fortement une corde autour de la tête. Cette première épreuve ne lui arracha aucun aveu. On essaya la persuasion pour l'engager à confesser sa folie. Ce procédé fut également inutile. Enfin on le soumit à un instrument de torture nommé *les bottes*. Après avoir eu les jambes écrasées à la troisième application du fatal instrument, il révéla des détails qui attestaient une profonde immoralité et embrassaient toutes les circonstances du crime de haute trahison à l'aide de maléfices. Ramené dans sa prison et mis au secret pendant deux ou trois jours, Fian parvint à s'échapper. Repris après son évasion, il rétracta ses aveux, au grand désappointement du roi, qui, pour lui rendre la mémoire, le fit remettre à la question. On lui écrasa les ongles à l'aide d'une pince, et, entre les ongles et la chair, on enfonça jusqu'à la tête des clous garnis de deux pointes.

Il persista néanmoins à garder le silence.

On le soumit encore au supplice des bottes, et cette horrible épreuve dura si longtemps qu'à la fin ses jambes n'étaient plus qu'une plaie, et que ses os brisés se faisaient jour à travers des lambeaux de chair d'où le sang ruisselait à flots. Enfin, vaincu par la douleur, le docteur rompit le silence, et ses réponses offrirent avec les aveux que la torture arracha à Agnès Sampson une coïncidence qui frappa de douleur et de stupeur l'esprit du roi. Mais ce qui passe toute croyance, c'est l'aplomb avec lequel les deux accusés révélèrent les incidents le plus horriblement grotesques; aussi Jacques s'écria-t-il après les avoir entendus : « Voilà de grands imposteurs. »



On sait que la monomanie superstitieuse de Jacques était de guerroyer contre Satan et ses agents terrestres. Les chroniques du temps assurent même qu'un jour, désappointé du mauvais

succès d'un attentat contre sa personne, le diable s'écria en français. « Je n'ai aucun pouvoir sur lui, il est l'homme de Dieu... » Un voyage que Sa Majesté fit à Norway, pour y voir la reine et la ramener à Édimbourg, offrit aux instruments de Satan une occasion favorable. Le comité diabolique résolut de soulever une tempête pour engloutir son plus terrible ennemi. Les préparatifs en furent solennels. Le prince des ténèbres proposa d'élever un brouillard qui ferait échouer le roi sur la côte d'Angleterre, et le docteur Fian, en sa qualité de secrétaire de Sa Majesté Infernale, écrivit à Marion Linkup et à quelques autres associés pour les inviter à se rendre dans cinq jours sur l'Océan, à la rencontre de leur maître, dans le dessein de faire périr le roi.

Le ban et l'arrière-ban, ainsi convoqués, se mirent en route au nombre de deux cents, et chaque sorcière s'embarqua sur un crible ou un tamis. On ne dit pas à quelle latitude elles rencontrèrent le diable.

Dès qu'il leur apparut, il expédia à Robert Wierson un chat qui avait été pendu neuf fois à une crémaillère, et en même temps il proféra ces mots : « Jette-le dans la mer, holà! » Le charme produisit son effet, car Jacques, dont la flotte n'avait aperçu la terre qu'en vue du Danemark, déclara que son vaisseau était le seul qui eût le vent contraire.

Le premier acte de ce drame terminé, les sorcières prirent terre, toujours sur leurs cribles, qui leur servirent de coupes dans les nombreuses libations qu'elles firent après le débarquement. Elles se rendirent en procession à l'église de Northberwick (c'était le second rendez-vous que leur maître leur avait assigné). La bande était de plus de cent (Agnès Sampson en désigne trente-deux dans sa révélation) ; elle était précédée par Gellis Duncan, qui chantait en s'accompagnant de la harpe.

Là, leur maître leur apparut sous la forme d'un prédicateur. Le docteur Fian joua le rôle de maître des cérémonies. D'un souffle il fit crier les portes de l'église sur leurs gonds rouillés, et convertit en charbons allumés les cierges qui bordaient la chaire. Greillmeil remplit l'office de portier. Soudain le diable en personne apparut en chaire, couvert d'une robe et d'un chapeau noirs. Voici son portrait, crayonné à la façon du Dante, dans les Mémoires de James Melville : Son corps était dur comme le fer, sa figure terrible, son nez comme le bec de l'aigle, ses yeux comme un brasier ardent, ses mains et ses pieds armés de griffes et sa voix entrecoupée. Il fit d'abord l'appel de sa congrégation. Il demanda ensuite à chacun s'il l'avait fidèlement servi, ce qu'il avait fait depuis la dernière assemblée pour le succès de la grande conjuration contre le roi. Greillmeil, le portier, ayant étourdiment répondu : *Rien encore, Dieu merci!* Lucifer lui fit rudement sentir qu'il avait dit une sottise. Il recommanda ensuite expressément à ses disciples de faire au roi tout le mal qu'ils pourraient; après quoi il quitta la chaire et reçut en partant leurs hommages, accompagnés de cérémonies qu'il serait trop long de décrire ici.

Le sort des insensés qui firent de tels aveux ne pouvait être un instant douteux dans ce siècle de superstition. Fian, dont la vie n'était plus d'aucun prix après tant de souffrances, fut étranglé et livré aux flammes. Agnès Sampson subit le même sort.

Barbara Napier, désignée comme l'un des acteurs dans la scène de Northberwick, acquittée sur ce chef, fut condamnée pour d'autres faits de sorcellerie. La victime la plus digne d'intérêt dans ce drame épouvantable était Euphémie Mac Alzean, fille de lord Clistonhall, douée d'un esprit ferme, animée de passions ardentes, zélée catholique, ennemie jurée de Jacques et de la réforme.

On établit nécessairement qu'elle avait eu des rapports intimes avec des sorciers, et qu'elle avait employé leur assistance pour se défaire des personnes qui contrariaient sa *perversité.* Son acte d'accusation là charge d'un tissu de maléfices ou de tentatives de crime. Acquittée sur quelques chefs par le jury, elle fut convaincue d'avoir participé à d'anciens meurtres, et d'avoir assisté à la convention de Northberwick et à d'autres assemblées de sorciers conjurés contre la vie du roi. La peine de crimes semblables était d'être étranglé à un poteau et ensuite livré aux flammes : elle fut condamnée à être brûlée vive, supplice qu'elle subit avec un grand courage le 25 juin 1591. Telle fut l'impression produite par ces scènes sur l'esprit du Salomon écossais qu'elles lui inspirèrent un projet de statut amendant la procédure contre les sorciers et son bizarre *Traité de démonologie* [1].

Jade. Pierre à laquelle les Indiens attribuaient, entre autres propriétés merveilleuses, celles de soulager les douleurs de reins, quand on l'y appliquait, et de faire écouler le sable de la vessie. Ils la regardaient aussi comme un remède souverain contre l'épilepsie, et s'étaient persuadé que, portée en amulette, elle était un préservatif contre les morsures des bêtes venimeuses. Ces prétendues propriétés lui avaient donné la vogue à Paris il y a quelques années ; mais cette pierre prodigieuse a perdu sa réputation, et ses grandes vertus sont mises au rang des fables.

Jagghernat, horrible idole de l'Inde; nous allions dire imprudemment divinité, car on abuse des mots. Mais ce n'est qu'un démon et des pires. Le sang et la mort sont ses délices; et quand les Anglais se disent effrontément les civilisateurs du monde, Jagghernat règne encore. Voici ce qu'on

[1] Extrait de la *Foreign Quarterly Review,* juillet 1830.

a pu lire il y a peu de temps dans tous les journaux (1847) : « La grande procession de Jagghernat, qui a lieu tous les ans dans l'Inde, a été inaugurée le 5 août dernier par le renouvellement de ces sacrifices volontaires qu'inspire le fanatisme, et auxquels les Anglais se vantaient d'avoir mis fin. Cinq dévots exaltés se postèrent auprès de la pagode de Bali, sans donner le moindre soupçon de leur projet aux agents de l'autorité, et, au moment où le char gigantesque de l'idole venait de sortir, ils se précipitèrent sous les roues, en invoquant Visshnou, et restèrent littéralement broyés sur la place. A la vue d'une ferveur si ardente, l'enthousiasme de la multitude fut excité à tel point que, sans l'intervention de la force armée, le char sacré eût écrasé une centaine de victimes dans son parcours. Le moyen qui a le mieux réussi à contenir les dévots, ç'a été la menace de supprimer la procession pour toujours, si de nouveaux suicides venaient ensanglanter la fête. »

Jakises, esprits malins répandus dans l'air chez les Japonais. On célèbre des fêtes pour obtenir leurs bonnes grâces.

Jaldabaoth, une des déités des Ophites. Ce personnage avait pour mère Sophie ou la Sagesse et pour père le Chaos.

Jamambuxes ou **Jammabos**, espèce de fanatiques japonais du genre des fakirs. Ils errent dans les campagnes et prétendent converser familièrement avec le diable. Quand ils vont aux enterrements, ils enlèvent, dit-on, le corps, sans qu'on s'en aperçoive, et ressuscitent le mort. Après s'être meurtris de coups de bâton pendant trois mois, ils entrent en nombre dans une barque, s'avancent en pleine mer, font un trou à la barque et se noient en l'honneur de leurs dieux.

Cette sorte de fakirs fait sa profession, à ce qu'on assure, entre les mains du diable même, qui se montre à eux sous une forme terrible. Ils découvrent les objets perdus ou dérobés; pour cela, ils font asseoir un petit garçon à terre, les deux pieds croisés ; ensuite ils conjurent le diable d'entrer dans le corps du jeune homme, qui écume, tourne les yeux, et fait des contorsions effrayantes. Le jamambuxe, après l'avoir laissé se débattre, lui recommande de s'arrêter et de dire où est ce qu'on cherche; le jeune homme obéit : il prononce d'une voix enrouée le nom du voleur, le lieu où il a mis l'objet volé, le temps où il l'a pris, et la manière dont on peut le faire rendre. *Voy.* Goë.

Jamblique, philosophe platonicien du quatrième siècle, né en Syrie sous le règne de Constantin le Grand. Il fut disciple d'Anatole et de Porphyre. Il admettait l'existence d'une classe de démons ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et les hommes. Il s'occupait des divinations, et on a vu, à l'article *Alectryomancie,* que c'est lui qui prédit par cette divination l'avénement au trône de Théodose. On ignore où, quand et comment il mourut; mais Bodin assure qu'il s'empoisonna lui-même pour éviter le supplice que Valens réservait aux magiciens. On conte qu'étant un jour dans la ville de Gadare en Syrie, pour faire voir sa science magique, il fit sortir en présence du peuple deux génies ou démons d'une fontaine; il les nommait Amour et Contre-Amour[1]; l'Amour avait les cheveux dorés, tressés et flottants sur les épaules; ils paraissaient éclatants comme les rayons du soleil; l'autre était moins brillant; ce qui attira l'admiration de toute la populace. Leloyer dit[1] encore que c'est Jamblique et Maximus qui ont perdu Julien l'Apostat. — On recherche de Jamblique le traité des *Mystères des Égyptiens, des Chaldéens et des Assyriens*[2]. Il s'y montre crédule pour toutes les rêveries des astrologues.



Jannès et Mambrès faisaient paraître des grenouilles, des serpents...

Jamma-Loka, enfer indien d'où, après un certain temps de peines et de souffrances, les âmes reviennent en ce monde pour y animer le premier corps où elles peuvent entrer.

Jannès et **Mambrès**, magiciens d'Égypte, les plus anciens que les saints livres nous fassent connaître par leur nom, après Cham. Ils faisaient apparaître des grenouilles, des serpents; ils changeaient l'eau du Nil en sang, et tâchaient d'anéan-

[1] Eros et Antéros.

[1] *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* liv. IV, p. 312.

[2] Jamblicus, *De mysteriis Ægyptiorum, Chaldæorum, Assyriorum,* avec d'autres opuscules. In-16, 1607.

tir par leurs prestiges la vérité des miracles que Dieu faisait par l'organe de Moïse [1].

Jarretière. *Secret de la jarretière pour les voyageurs.* Vous cueillerez de l'herbe que l'on appelle armoise, dans le temps où le soleil fait son entrée au premier signe du Capricorne; vous la laisserez un peu sécher à l'ombre, et en ferez des jarretières avec la peau d'un jeune lièvre, c'est-à-dire qu'ayant coupé la peau du lièvre en courroie de la largeur de deux pouces, vous en ferez un redoublé dans lequel vous coudrez ladite herbe, et les porterez aux jambes. Il n'y a point de cheval qui puisse suivre longtemps un homme de pied qui est muni de ces jarretières.

Ou bien vous prendrez un morceau de cuir de la peau d'un jeune loup, dont vous ferez deux jarretières; sur lesquelles vous écrirez avec votre sang les paroles suivantes: *Abumalith cados;* vous serez étonné de la vitesse avec laquelle vous cheminerez, étant muni de ces jarretières à vos jambes. De peur que les caractères écrits ne s'effacent, il sera bon de doubler la jarretière d'un padoue de fil blanc du côté de l'écriture.

« Il y a encore une manière de faire la jarretière, que j'ai lue dans un vieux manuscrit en lettres gothiques. En voici la recette. Vous aurez les cheveux d'un larron pendu, desquels vous ferez des tresses dont vous formerez des jarretières que vous coudrez entre deux toiles de telle couleur qu'il vous plaira; vous les attacherez aux jambes de derrière d'un jeune poulain; puis vous laisserez échapper le poulain, le ferez courir à perte d'haleine, et vous vous servirez ensuite avec plaisir de ces jarretières [2]. »

On prétendait autrefois que les magiciens pouvaient donner une jarretière enchantée, avec laquelle on faisait beaucoup de chemin en peu de temps. C'est là peut-être l'origine des bottes de sept lieues.

Jaunisse. Les rois de Hongrie croyaient avoir le privilége de guérir la jaunisse par l'attouchement [3].

Javanais. Nous empruntons aux *Études sur les Indes* d'un résident néerlandais quelques détails sur les superstitions des Javanais idolâtres: Ils ont une foi entière aux songes, aux présages, divisent les jours en heureux et malheureux, jettent le sort à la naissance, croient aux dons surnaturels, à l'invulnérabilité, à la sorcellerie, aux enchantements, aux charmes, aux philtres. Rocs, forêts, montagnes, cavités, abîmes, tout est, selon eux, habité par des êtres invisibles; et, ne se bornant point aux rêves de leur cerveau malade, ils ont adopté tout ce que le continent de l'Inde, l'Arabie, la Perse, présentent d'êtres merveilleux. Grands et petits, princes et paysans, ont la même crédulité. Heureusement tout cela est dépourvu le plus souvent de malice et d'artifice; mais quelquefois leur aveuglement, excité par des motifs puissants, les pousse aux excès les plus coupables et les plus dangereux.

Entre les pratiques les moins à redouter, je citerai la suivante. Il est d'usage parmi les voleurs, à Java, d'exorciser, pour ainsi dire, la maison qu'ils ont dessein de piller; à cet effet, ils jettent contre les murs, et même, s'il est possible, jusque dans le lit des habitants, une certaine quantité de terre tirée d'une fosse nouvellement creusée, afin d'y introduire un sommeil léthargique : après quoi ils volent avec la plus parfaite sécurité. Cette croyance n'est point bornée aux seuls larrons; leurs victimes la partagent également. Ils mettent précieusement en réserve de la terre préparée pour cette opération, et souvent, dans les tournées que mes fonctions me forçaient de faire pour réprimer les déprédations, les voleurs que j'ai interrogés m'ont expliqué comment ils s'en servaient.

L'ancien code de Java, encore en vigueur à Bali, est rempli de lois contre la sorcellerie, et prouve jusqu'à l'évidence les funestes effets de la superstition sur l'esprit d'un peuple ignorant et entêté. En voici quelques extraits : « Si l'on » écrit le nom d'un individu quelconque sur un » drap mortuaire, une bière, une figure de pâte, » ou une feuille, et ensuite si l'on enterre cet » objet, si on le suspend à un arbre, si on l'ex- » pose sur la voie publique, ou au milieu de deux » chemins qui se croisent, il y a sorcellerie. — » Si l'on écrit le nom d'un individu quelconque » sur un ossement, soit de la tête, soit de toute » autre partie du corps, et qu'après avoir em- » ployé pour cette opération un mélange de sang » et de charbon, on le place sur le seuil d'une » porte, il y a sorcellerie. — Quiconque use de » sortiléges, sera condamné à mort par le juge, » et si la chose est prouvée d'une manière évi- » dente, la peine de mort s'étendra sur les pa- » rents, les enfants, les petits-enfants du cou- » pable, sans qu'aucun puisse en être excepté. » — Qu'il ne soit point permis aux criminels » convaincus d'une telle abomination de souiller » plus longtemps la terre par leur présence; que » leurs propriétés de toute espèce soient confis- » quées; que les parents et enfants du sorcier » soient relégués dans la partie la plus reculée » du pays, et s'ils prennent la fuite, qu'ils soient » punis de mort; que leurs biens soient, dans » tous les cas, recherchés et confisqués. »

Jayet d'Islande. Les anciens Islandais attribuaient des vertus surnaturelles à ce jayet, qu'ils regardaient comme un ambre noir. Sa principale qualité était de préserver de tout sortilége celui qui en portait sur lui. En second lieu, ils le croyaient un antidote contre le poison. Sa troisième propriété était de chasser les esprits et

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* liv. II, p. 129.
[2] *Secrets du Petit Albert,* p. 90.
[3] Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 272.

les fantômes, lorsqu'on en brûlait dans une maison; la quatrième, de préserver de maladies épidémiques les appartements qui en étaient parfumés. La plupart de ces idées superstitieuses subsistent encore.

Jean (Évangile de saint). *Voy.* Bibliomancie.

Jean, magicien sectateur d'Apollonius de Tyane. Il courait de ville en ville, faisant le métier de charlatan, et portait une chaîne de fer au cou. Après avoir séjourné quelque temps à Lyon, il acquit une si grande célébrité par ses cures merveilleuses, que le souverain du pays l'admit en sa présence. Jean donna à ce prince une superbe épée enchantée; elle s'entourait merveilleusement, dans le combat, de cent quatre-vingts couteaux tirés. Il lui donna aussi un bouclier portant un miroir, qu'il disait avoir la vertu de divulguer les plus grands secrets. Ces armes disparurent un jour ou furent volées; sur quoi Delancre conclut[1] que si les rois de France dressaient, comme les ducs d'Italie, des arsenaux de vieilleries (ce qu'ils font à présent), on y trouverait de ces armes enchantées et fabriquées par quelque magicien ou sorcier.

Jean, patriarche schismatique de Constantinople. Zonaras conte que l'empereur grec Théophile, se voyant obligé de mettre à la raison une province révoltée sous la conduite de trois capitaines, consulta le patriarche Jean, habile enchanteur. Celui-ci fit faire trois gros marteaux d'airain, les mit entre les mains de trois hommes robustes, et conduisit ces hommes au milieu du cirque, devant une statue de bronze à trois têtes. Ils abattirent deux de ces têtes avec leurs marteaux, et firent pencher le cou à la troisième sans l'abattre. Peu après, une bataille se donna entre Théophile et les rebelles : deux des capitaines furent tués, le troisième fut blessé et mis hors de combat, et tout rentra dans l'ordre.

Jean XXII, pape, mort en 1334, après un pontificat de dix-huit ans. On lui attribue les *Taxes de la chambre apostolique,* traduites en français sous le titre de *Taxes des parties casuelles de la boutique du pape.* Ce texte, presque partout, est une supposition d'un protestant faussaire. On donne encore à Jean XXII l'*Élixir des philosophes* ou l'*Art transmutatoire des métaux,* livre qu'il n'a pas fait. Ce livre a été traduit du latin en français; in-12, Lyon, 1557.

On dit enfin que Jean XXII ou Jean XXI s'occupait d'astrologie et s'amusait à supputer les changements de temps. On a fait là-dessus de petits contes assez dépourvus de sel.

Jean ou **Iwan Basilowitz**, grand-duc de Moscovie, au quatorzième siècle, tyran cruel. A l'article de la mort, il tomba, dit-on, dans des pâmoisons terribles, et son âme fit de pénibles voyages. Dans le premier, il fut tourmenté en un lieu obscur, pour avoir tenu au cachot des prisonniers innocents; dans la seconde excursion, il fut encore plus tourmenté pour avoir accablé le peuple d'impôts; et son successeur Théodore eut soin de l'en décharger en partie. Iwan mourut à son troisième voyage; son corps jeta une puanteur si infecte qu'on ne pouvait l'approcher; ce qui fit penser que son âme avait été emportée par le diable; d'autant plus que son cadavre avait disparu, quand vint le jour fixé pour l'enterrement[1].

Jean-Baptiste. Il y a des paysans qui croient, on ne sait sur quelle autorité, que saint Jean-Baptiste est né dans un chameau...

Jean d'Arras, écrivain français du quatorzième siècle, qui compila le roman de *Mélusine. Voy.* ce mot.

Jean d'Estampes. D'anciennes chroniques rapportent que Jean d'Estampes, l'un des gardes de Charlemagne, mourut en 1139, après avoir vécu 336 ans; mais d'autres disent qu'il ne vécut que 250 ans : malheureusement son secret de longévité n'est connu de personne[2].

Jean de Leyde ou **Jean Bockelson**, chef des anabaptistes de Münster, qu'il constitua en répu-



JOHAN·BOCKELSOHN KONIG
DER WIEDERTAUFFER ZU MUNSTER
IN WESTPHALEN

blique communiste et sociale; il s'y posa en inspiré, fit une constitution ébouriffante et une religion spéciale. Il était tailleur à Leyde; il se proclama roi à Münster, prit la couronne et battit monnaie. Il disait qu'il ramenait le règne de Salomon. Dans sa liturgie commode, on dansait, puis on communiait en plein air avec des gâteaux et du vin; le gâteau et la coupe étaient présentés aux hommes par des femmes et aux femmes par des hommes. Devenu roi, Jean, que possédaient évidemment plusieurs démons dont il servait les désirs, épousa seize femmes qu'il appela toutes reines; il tua en même temps tous ceux qui lui

[1] *Tableau de l'inconstance des démons,* etc., liv. V, p. 343.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* liv. IV, p. 301.

[2] Legall, *Calend. véritab.,* p. 140.

paraissaient suspects de ne pas le vénérer. Il en venait à se faire adorer, quand les princes qu'il



Le gâteau et la coupe étaient présentés aux hommes par des femmes et aux femmes par des hommes. — Page 373.

dépossédait l'assiégèrent dans Münster, le prirent et le mirent à mort sur un échafaud[1].

Jean de Meung, astrologue qui composa le roman de *la Rose,* où il montra bien son savoir, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans lorsqu'il le fit. Il est aussi l'auteur d'un livre intitulé *Traité sur la direction des nativités et révolutions des ans;* il traduisit le livre des *Merveilles d'Irlande.* On prétend que c'est lui qui a prédit les hauts faits d'armes du connétable de France Bertrand du Guesclin[1].

Jean de Milan, astrologue du quinzième siècle, qui prédit à Velasquez, gouverneur d'Hispaniola ou Saint-Domingue, l'heureuse issue de la guerre du Pérou, entreprise par Fernand Cortez.

Jean de Sicile, habile astrologue et théologien qui prédit le couronnement de l'empereur Sigismond. C'est encore lui qui annonça à Boucicault ce qui lui devait advenir, et qui l'avertit de la trahison que firent aux Français le marquis de Montferrat et le comte Francisque, trahison qu'il évita en fuyant[2].

Jean le Chasseur. *Voy.* Kojosed.

Jean Mullin. *Voy.* Mullin.

Le supplice de Jean de Leyde et de ses complices.

Jeanne d'Arc, dite la *Pucelle d'Orléans,* née en Champagne, à Domrémi près de Vaucouleurs, sur la lisière de la Lorraine, en 1410. Jamais la France ne fut accablée de calamités aussi grandes

[1] Voyez, dans la légende du Juif errant et des seize reines de Münster, toute l'histoire de Jean de Leyde.

[1] Manuscrit de la bibliothèque impériale, cité dans les *Remarques de Joly sur Bayle.*

[2] Manuscrit de la bibliothèque impériale, extrait du livre de Joly.

que durant le demi-siècle qui précéda l'année mémorable où l'on vit le courage abattu de ses guerriers, près de subir complétement le joug de l'étranger, se ranimer à la voix d'une jeune fille de dix-huit ans. Charles VII était sur le point de céder à l'ennemi Chinon, sa dernière place, lorsque Jeanne d'Arc parut, vers la fin de février 1429. Ce n'était qu'une simple paysanne. Son père se nommait Jacques d'Arc ; sa mère, Isabelle Romée. Dès sa plus tendre enfance elle avait montré une timidité sans exemple et fuyait le plaisir pour se livrer tout entière à Dieu; elle avait seize ans, lorsqu'un jour, à midi, elle vit dans le jardin de son père l'archange Michel, l'ange Gabriel, sainte Catherine et sainte Marguerite, resplendissants de lumière. Ces saints, depuis, la guidèrent dans ses actions. Les *voix* (car elle s'exprimait ainsi) lui ordonnèrent d'aller en aide au roi de France, et de faire lever le siége d'Orléans. Malgré les avis contraires, elle obéit aux *voix* et se rendit d'abord à Vaucouleurs. Jean de Metz, frappé de ce qu'elle lui dit, se chargea de la présenter au roi. Ils arrivèrent tous deux, le 24 février 1429, à Chinon, où Charles tenait sa petite cour. Jeanne s'agenouilla devant lui. L'étonnement fut grand ; et on hésita d'abord devant une mission si merveilleuse; mais après un examen sérieux et de savantes consultations, on donna à la jeune fille des chevaux et des hommes; on l'arma d'une épée que, sur sa révélation, on trouva enterrée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle se rendit aussitôt sous les murs d'Orléans, et combattit dès le premier jour avec un courage qui éclipsa celui des grands capitaines. Elle chassa les Anglais d'Orléans, fit ensuite, selon l'ordre qu'elle avait reçu, sacrer son roi à Reims, lui rendit Troyes, Châlons, Auxerre, et la plus grande partie de son royaume. Après quoi, elle voulut se retirer, disant formellement que sa mission était accomplie. Mais elle avait donné trop de preuves de sa vaillance, et l'armée avait trop de confiance en elle, pour qu'on lui accordât sitôt sa liberté. Ce fut la cause de ses malheurs : elle les prévit, les annonça en pleurant; et bientôt, s'étant jetée dans Compiègne pour défendre cette place contre le duc de Bourgogne, elle fut prise par un gentilhomme picard qui la vendit à Jean de Luxembourg, lequel la revendit aux Anglais.



Pour se venger de ce qu'elle les avait trop souvent vaincus, ceux-ci l'accusèrent d'avoir employé les sortiléges et la magie à ses triomphes. On la traduisit devant un tribunal corrompu, qui la déclara fanatique et sorcière. Ce qui n'est pas moins horrible, c'est que l'ingrat monarque qui lui devait sa couronne l'abandonna ; il crut n'avoir plus besoin d'elle. Le procès se poursuivit avec activité. Durant l'instruction, Ligny-Luxembourg vint la voir, accompagné de Warwick et de Straffort : — Je sais bien, leur dit-elle, que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront le royaume de France. Mais, seraient-ils cent mille, avec ce qu'ils sont à présent, ils n'auront pas ce royaume. — Fatiguée de mauvais traitements, elle tomba dangereusement malade. Bedfort, Wincester, Warwick chargèrent deux médecins d'avoir soin d'elle, et leur enjoignirent de prendre bien garde qu'elle ne mourût de sa mort naturelle; « le roi d'Angleterre l'avait trop cher achetée pour être privé de la joie de la faire brûler. »

Enfin on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de Rouen. L'exécuteur l'attendait là avec une charrette, pour la mener au bûcher sous l'escorte de cent vingt hommes. On l'avait revêtue d'un habit de femme ; sa tête était chargée d'une mitre en carton, sur laquelle étaient écrits ces mots : Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. Deux pères dominicains la soutenaient ; elle s'écriait sur la route : Ah ! Rouen, Rouen, tu seras ma dernière demeure !

On avait élevé deux échafauds sur la place du Vieux-Marché. Les juges attendaient leur victime chargée de fers. Son visage était baigné de pleurs : on la fit monter sur le bûcher, qui était fort élevé,



pour que le peuple entier pût la voir. Lorsqu'elle sentit que la flamme approchait, elle avertit les deux religieux de se retirer. Tant qu'elle conserva un reste de vie, au milieu des gémissements que lui arrachait la douleur, on l'entendit répéter le nom de Jésus, en baisant une croix de bois qu'elle tenait de ses mains enchaînées. Un dernier soupir, longuement prolongé, avertit qu'elle venait d'expirer. Alors le cardinal de Wincester fit rassembler ces cendres, et ordonna qu'elles fussent jetées dans la Seine. Son cœur, dit-on, fut respecté par les flammes : on le trouva sain et entier. En face du bûcher, s'élevait un tableau portant une inscription qui qualifiait Jeanne de meurderesse, invocatrice des démons, apostate et mal créante de la foi de Jésus-Christ.

Louis XI fit réhabiliter la mémoire de Jeanne d'Arc. Deux de ses juges furent brûlés vifs, deux autres exhumés, pour expier aussi dans les flammes leur jugement inique. Mais le procès de la Pucelle n'en sera pas moins à jamais un sujet d'opprobre pour les Anglais et aussi pour le roi Charles VII [1].

Jeanne Dibisson, sorcière, arrêtée à l'âge de vingt-neuf ans. On l'avait vue plusieurs fois danser au sabbat ; elle disait que ceux qui y vont trouvent le temps si court qu'ils n'en peuvent sortir sans regret. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée [1].

Jeanne du Hard, sorcière, saisie à l'âge de cinquante-six ans. On la trouve impliquée dans l'affaire de Marie Chorropique, pour lui avoir touché le bras, lequel devint mort. Nous ne dirons pas si elle fut brûlée [2].

Jeanne (Mère). Une vieille fille vénitienne, connue sous le nom de mère Jeanne, infatua tellement Guillaume Postel de ses rêveries qu'il soutint, dans un livre écrit à son sujet, que la rédemption des femmes n'avait pas encore été achevée, et que cette Vénitienne devait accomplir ce grand ouvrage. C'était la mère que cherchent aujourd'hui les saints-simoniens et qu'ils ne retrouvent plus.

Jeanne Southcote. *Voy.* Southcote.

Jéchiel, rabbin et cabaliste. *Voy.* Lampe merveilleuse.

[1] Voyez, dans les *Légendes des femmes*, la vie de Jeanne d'Arc.

[1] Delancre. *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc,, liv. III, p. 127.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 107.

Jédaï, divinité peu précise des Tartares de l'Altaï. Ils lui donnent cependant le titre de roi, et ils racontent qu'il possédait un briquet duquel il faisait jaillir des guerriers par centaines ; il en tirait aussi des ponts pour traverser les fleuves, et des vents qui lui frayaient une route à travers les déserts [1].

Jéhovah. Ce nom auguste est employé souvent chez les cabalistes juifs. On le trouve dans les odieuses et absurdes conjurations de la magie noire.

Jénounes. Quelques Arabes nomment ainsi une sorte de génies intermédiaires entre les anges et les diables : ils fréquentent les bosquets et les fontaines, cachés sous la forme de divers reptiles, exposés à être foulés sous les pieds des passants. La plupart des maladies sont le ré-



sultat de leurs vengeances. Lorsqu'un Arabe est indisposé, il s'imagine avoir outragé un de ces agents invisibles ; il a aussitôt recours à une magicienne qui se rend à quelque source voisine, y brûle de l'encens et sacrifie un coq ou une poule, un bélier ou une brebis, suivant le sexe, la qualité du malade ou la nature de la maladie.

Jérôme (Saint). On a eu le front de lui attribuer des livres de nécromancie, et particulièrement *l'Art notoire. Voy.* ce mot.

Jérôme, habitant de Plaisance au quinzième siècle. Séduit par une magicienne, il se frotta d'un onguent qu'elle lui donna et fit certains signes qu'elle lui indiquait. Il se sentit aussi enlevé, comme s'il eût été sur un cheval, et emporté au sabbat, autour du noyer de Bénévent. Éclairé ainsi, il renonça à Satan et entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il mourut chrétien.

Jérusalem. Avant la destruction de Jérusalem par Titus, fils de Vespasien, on distingua, dit-on, une éclipse de lune qui se répéta douze nuits de suite. Un soir, vers le coucher du soleil, on aperçut dans l'air des chariots de guerre, des cavaliers, des cohortes de gens armés, qui, mêlés aux nuages, couvraient toute la ville et l'environnaient de leurs bataillons. Pendant le siége, et peu de jours avant la ruine de la ville, on vit tout à coup paraître un homme absolument inconnu, qui se mit à parcourir les rues et les places publiques, criant sans cesse : « Malheur à toi, Jérusalem ! » On le fit battre de verges ; on le déchira de coups, pour lui faire dire d'où il sortait ; mais sans pousser une seule plainte, sans répondre un seul mot, sans donner le moindre témoignage de souffrance, il criait toujours et sans relâche : « Malheur à toi, Jérusalem ! » Enfin, un jour qu'il se trouvait sur le rempart, il s'écria : « Malheur à moi-même ! » et un instant après il fut écrasé par une des pierres que lançaient les assiégeants [1].

Jésabel, reine des Israélites, que Jéhu fit manger aux chiens après l'avoir fait précipiter du haut d'une tour, et que Bodin met au nombre des sorcières. Elle mérite cet opprobre, car elle adorait les démons.

Jetzer. L'affaire des jacobins de Berne a fait un grand bruit ; et les ennemis de la religion l'ont travestie avec une insigne mauvaise foi. Voici toute l'histoire :

Les dominicains ou jacobins ne s'accordaient pas entièrement avec les cordeliers sur le fait auguste de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge. Les dominicains ne l'admettaient pas absolument. Or, au commencement du seizième siècle, il y avait au couvent des dominicains de Berne, alors fort relâché, quatre mauvais moines, qui imaginèrent une affreuse jonglerie pour faire croire que la sainte Vierge se prononçait contre les cordeliers, qui défendaient une de ses plus belles et de ses plus incontestables prérogatives. Ils avaient parmi eux un jeune moine, simple et crédule, nommé Jetzer ; ils lui firent apparaître pendant la nuit des âmes du purgatoire et lui persuadèrent qu'il les délivrerait en restant couché en croix dans une chapelle, pendant le temps qu'on célébrerait la sainte messe. On lui fit voir ensuite sainte Barbe, à laquelle il avait beaucoup de dévotion, et qui lui annonça qu'il était destiné à de grandes choses. Par une nouvelle imposture sacrilége, le sous-prieur, qui était un des quatre moines criminels, fit le personnage de la sainte Vierge, s'approcha la nuit de Jetzer et lui donna trois gouttes de sang, disant que c'étaient trois larmes que Jésus-Christ avaient répandues sur Jérusalem. Ces trois larmes signifiaient que la sainte Vierge était restée trois heures dans le péché originel... Cette explication était rehaussée de diatribes contre les cordeliers. Jetzer, qui était de bonne foi et qui avait l'âme droite, s'inquiétait de la passion qui perçait dans cette affaire, et se troublait surtout de reconnaître la voix du sous-prieur dans la voix de la sainte Vierge. Pour le raffermir, on l'endormit avec un breuvage et on voulut le stigmatiser ; puis, comme il ne répondait pas à l'espoir qu'on avait mis en lui, on chercha, dit-on, à l'empoisonner et on l'enferma ; mais il trouva moyen de s'échapper ; il s'enfuit à Rome, où il révéla toute l'intrigue. Le saint-siége fit poursuivre les moines scélérats et

[1] *Revue germanique,* août 1860, p. 449.

[1] Voyez Josèphe, *Histoire de la guerre de Judée;* Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle,* deuxième partie, ch. VIII.

les fit livrer au bras séculier. Les quatre dominicains coupables furent brûlés le 31 mars 1509, à la porte de Berne. Mais le malheur de ces grandes profanations, c'est que les ennemis de l'Église oublient la réparation ou la taisent, et n'en gardent que le scandale.

Jeu. Prenez une anguille morte par faute d'eau ; prenez le fiel d'un taureau qui aura été tué par la fureur des chiens; mettez-le dans la peau de cette anguille, joignez-y une drachme de sang de vautour ; liez la peau d'anguille par les deux bouts avec de la corde de pendu, et cachez cela dans du fumier chaud l'espace de quinze jours; puis vous le ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, et vous en ferez un bracelet, sur lequel vous écrirez avec une plume de corbeau et de votre propre sang ces quatre lettres H V T V, et, portant ce bracelet autour de votre bras, vous ferez fortune dans tous les jeux [1]. *Voy.* Roitelet.

Jeudi. Les sorciers font ce jour-là un de leurs plus abominables sabbats, s'il faut en croire les démonomanes.

Jézer-Tob, Jézer-Hara. Suivant l'ancienne cabale des Juifs, le monde des esprits est partagé, comme notre monde, en deux catégories : les esprits de lumière et les esprits de ténèbres. Jézer-Tob est le chef ou président des esprits de lumière, et Jézer-Hara le chef des esprits de ténèbres ou démons.

Joachim, abbé de Flore, en Calabre, passa pour prophète pendant sa vie et laissa des livres de prédictions qui ont été condamnés en 1215 par le concile de Latran. On lui attribue aussi l'ouvrage intitulé *l'Évangile éternel.*

Job. Des alchimistes disent que Job, après son affliction, connut le secret de la pierre philosophale, et devint si puissant qu'il pleuvait chez lui du sel d'or : idée analogue à celle des Arabes, qui tiennent que la neige et les pluies qui tombaient chez lui étaient précieuses.

Isidore place dans l'Idumée la fontaine de Job, claire trois mois de l'année, trouble trois mois, verte trois mois et rouge trois autres mois. C'est peut-être cette fontaine que, selon les musulmans, l'ange Gabriel fit sortir en frappant du pied, et dont il lava Job et le guérit.

Jobard, savant très-spirituel, mort à Bruxelles en 1861. Les spirites de Paris l'ont évoqué ; il a répondu : au moins on l'assure ; et les journaux annonçaient, au commencement de 1862, que sa verve était très-compromettante pour beaucoup de savants restés en vogue.

Jocaba. *Voy.* Cincinnatulus.

Jockey des Fées. On a souvent répété, en Écosse, l'histoire d'un audacieux jockey, lequel vendit un cheval à un vieillard très-vénérable d'extérieur, qui lui indiqua, dans les montagnes d'Eildon, Lucken-Hare comme l'endroit où, à minuit sonnant, il recevrait son prix. Le marchand y alla, son argent lui fut payé en pièces antiques, et l'acheteur l'invita à visiter sa résidence. Il suivit avec étonnement plusieurs longues rangées de stalles, dans chacune desquelles un cheval se tenait immobile, tandis qu'un soldat armé de toutes pièces était couché, aussi sans mouvement, aux pieds de chaque noble animal. « Tous ces hommes, dit à voix basse le maître du lieu, s'éveilleront à la bataille de Sheriffmoor. »

A l'extrémité étaient suspendus une épée et un cor qui devait rompre le charme. Le jockey prit le cor et essaya d'en donner. Les chevaux tressaillirent aussitôt dans leurs stalles; les soldats se levèrent et firent retentir leurs armes. Une voix forte prononça ces mots : « Malheur au lâche qui ne saisit pas le glaive avant d'enfler le cor. » Un tourbillon de vent chassa l'acheteur de la caverne, dont il ne put jamais retrouver l'entrée [1]...

Jogonnata. *Voy.* Jagghernat.

Johannes de Curüs. *Voy.* Flaxbinber.

Johnson (Samuel). Johnson, incrédule pour tout ce qui n'était qu'extraordinaire, adoptait avec plus de confiance tout ce qui sentait le miracle, traitant de fable, par exemple, un phénomène de la nature, et écoutant volontiers le récit d'un songe; doutant du tremblement de terre de Lisbonne pendant six mois, et allant à la chasse du revenant de Cock-Lane; rejetant les généalogies et les poëmes celtiques, et se déclarant prêt à ajouter foi à la *seconde vue* des montagnards d'Écosse. En religion, plusieurs de ses opinions étaient plus que libres, et en même temps il vivait sous la tyrannie de certaines pratiques superstitieuses [2].

Joli-Bois. *Voy.* Verdelet.

Jongleurs. *Voy.* Escamoteurs, Harvis, Charlatans, etc.

Jormungandur, serpent monstrueux de l'enfer scandinave, né du diable et de la géante Angerbode.



Josefsdal (Vallée de Josef). De nos jours en-

[1] *Admirables secrets du Petit Albert,* p. 25.

[1] Walter Scott, *Démonologie.*

[2] J. Macaulay, *Samuel Johnson et ses contemporains.*

core, on donne ce nom, en Suède, au lieu où se fait le sabbat des sorciers.

Joseph. On croit dans plusieurs pays que les magiciens et sorciers n'ont aucun pouvoir sur ceux qui ont reçu au baptême le nom de Joseph[1].

Josué Ben-Levi, rabbin si rusé et si sage qu'il trompa le ciel et l'enfer tout ensemble. Comme il était près de trépasser, il gagna si bien le diable qu'il lui fit promettre de le porter jusqu'à l'entrée du paradis, lui disant qu'il ne voulait que voir le lieu de l'habitation divine, et qu'il sortirait du monde plus content. Le diable, ne voulant pas lui refuser cette satisfaction, le porta jusqu'au guichet du paradis; mais Josué, s'en voyant si près, se jeta dedans avec vitesse, laissant le diable derrière, et jura par le Dieu vivant qu'il n'en sortirait point. Dieu, disent les rabbins, fit conscience que le rabbin se parjurât et consentit à ce qu'il demeurât avec les justes[2].

Jours. Les magiciens et sorciers ne peuvent rien deviner le vendredi ni le dimanche. Quelques-uns disent même que le diable ne fait pas ordinairement ses orgies et ses assemblées ces jours-là; mais ce sentiment n'est pas général. Si on rogne ses ongles les jours de la semaine qui ont un r, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, il viendra des envies aux doigts. Il n'est pas facile d'en donner la raison. Suivant une autre croyance répandue en Hollande, en ne coupant ses ongles que le vendredi, on n'a jamais mal aux dents. On a fait des tables des jours heureux et malheureux pour chaque mois; mais comme elles varient toutes, le jour heureux de l'une étant malheureux dans l'autre, nous laissons aux amateurs le soin de dresser ces tables à leur gré pour leur usage[3].

Judas Iscariote. Après sa trahison infâme, il fut possédé du diable et se pendit à un sureau. Les Flamands appellent encore les excroissances parasites de l'écorce du sureau sueur de Judas[4].

Jugement de Dieu. *Voy.* ÉPREUVES, ORDALIE, etc.

Jugement dernier. Les musulmans disent que le jour du jugement dernier durera cinquante mille ans. Mais chacun y sera si occupé qu'on ne s'en apercevra pas.

Juif errant. On voit dans la légende du Juif errant que ce personnage était cordonnier de sa profession, et qu'il se nommait Ahasvérus; mais la complainte l'appelle Isaac Laquedem. A l'âge de dix ans, il avait entendu dire que trois rois cherchaient le nouveau roi d'Israël; il les suivit et visita avec eux la sainte étable de Bethléem. Il allait souvent entendre Notre-Seigneur. Lorsque Judas eut vendu son maître, Ahasvérus abandonna aussi celui qu'on trahissait.



Comme on conduisait Jésus au Calvaire chargé de l'instrument de sa mort, le bon Sauveur voulut se reposer un instant devant la boutique du cordonnier, qui, craignant de se compromettre, lui dit : « Allez plus loin, je ne veux pas qu'un criminel se repose à ma porte. » Jésus le regarda et lui répondit : « Je vais et reposerai; mais vous marcherez et vous ne reposerez pas; vous marcherez tant que le monde durera, et au jugement dernier vous me verrez assis à la droite de mon Père. » Le cordonnier prit aussitôt un bâton à la main et se mit à marcher sans pouvoir s'arrêter nulle part. Depuis dix-huit siècles il a parcouru toutes les contrées du globe sous le nom de Juif errant. Il a affronté les combats, les naufrages, les incendies. Il a cherché partout la mort et ne l'a pas trouvée. Il a toujours cinq sous dans sa bourse. Personne ne peut se vanter de l'avoir vu; mais nos grands-pères nous disent que leurs grands-pères l'ont connu, et qu'il a paru, il y a plus de cent ans, dans certaines villes. Les aïeux de nos grands-pères en disaient autant, et les bonnes gens croient à l'existence personnelle du Juif errant.

Ce n'est pourtant qu'une allégorie ingénieuse, qui représente toute la nation juive, errante et dispersée depuis l'anathème tombé sur elle. Leur race ne se perd point, quoique confondue avec les nations diverses, et leurs richesses sont à peu près les mêmes dans tous les temps aussi bien que leurs forces. M. Edgar Quinet a fait sur Ahasvérus un poëme humanitaire; M. le baron de Reiffenberg une chronique [1].

Juifs. Indépendamment de ce coup de foudre qui marque partout les juifs et les fait partout reconnaître, il y a sur eux plusieurs signes d'abandon. Tant qu'ils ont été le peuple fidèle, ils ont conservé intact le dépôt des saintes Écritures. Depuis leur crime, les enseignements de Moïse et des prophètes se sont étouffés chez eux sous les incroyables absurdités du Talmud; et le sens

[1] *L'alliance de saint Joseph*, Bruxelles, 1695. p. 16.

[2] Voyez aussi, dans les *Légendes infernales*, le maréchal de Tamine.

[3] Voyez sur les jours les *Légendes du calendrier*.

[4] Voyez les traditions sur Judas dans les *Légendes du Nouveau Testament*.

[1] Voyez les Légendes du Juif errant et des seize reines de Münster.

n'est plus avec eux. La terre sainte, qui était le plus fertile et le plus beau pays du monde, maudite depuis dix-huit siècles, est devenue si misérable qu'elle ne nourrit plus ses rares habitants. Partout les juifs se sont vus mal tolérés. Souvent on les poursuivit pour des crimes imaginaires; mais leur histoire est souvent chargée de crimes trop réels. On les chassa de l'Espagne, qu'ils voulaient dominer; et sans cette mesure la Péninsule serait aujourd'hui la proie des juifs et des Maures. Souvent, sans doute, on mit peu d'humanité dans les poursuites exercées contre eux; mais on ne les bannissait pas sans leur donner trois mois pour s'expatrier, et ils s'obstinaient à demeurer dans les pays où leurs têtes étaient proscrites.

Parmi les moyens que l'on employait pour les découvrir, il en est un singulier que rapporte Tostat dans son livre *des Démons :* c'était une tête d'airain, une androïde, qui, en Espagne, dit-il, révélait les juifs cachés...

Ils faisaient l'usure et dépouillaient les chrétiens dans les contrées où ils étaient soufferts; puis, quand ils avaient tout ravi, les princes qui avaient besoin d'argent les faisaient regorger avec violence. Dans de tels cas, ils essuyèrent surtout de grandes vexations chez les Anglais. Le roi Jean fit un jour emprisonner les riches juifs de son royaume pour les forcer à lui donner de l'argent; un d'eux, à qui on arracha sept dents l'une après l'autre, en l'engageant de la sorte à contribuer, paya mille marcs d'argent à la huitième. Henri III tira d'Aaron, juif d'York, quarante mille marcs d'argent et dix mille pour la reine. Il vendit les autres Juifs de son pays à son frère Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux qu'il avait déjà écorchés, comme dit Matthieu Pâris... En général, lorsqu'on tolérait les juifs, on les distinguait des autres habitants par des marques infamantes.



Des Juifs, à Constantinople, dirent qu'ils seraient les seuls qui entreraient au paradis — Page 381.

« Avant de quitter Jaffa, dit un illustre voyageur, je ne vous parlerai pas d'une coutume que vous ignorez peut-être et qui est établie chez les Grecs de cette ville. Chaque soir, pendant le carême, les petits enfants des familles grecques vont à la porte des maisons chrétiennes et demandent avec des cris monotones, qu'on prendrait pour une complainte, du bois ou des paras (liards) pour acheter du bois. — Donnez, donnez, disent-ils; et l'an prochain vos enfants seront mariés; et leurs jours seront heureux; et vous jouirez longtemps de leur bonheur.

» Le bois que sollicitent ces enfants est destiné à *brûler les juifs.* C'est le soir du jeudi saint des Grecs qu'on allume les feux; chaque petite troupe allume le sien. On fabrique un homme de paille avec le costume juif, et la victime en effigie est ainsi conduite devant le feu, au milieu des clameurs et des huées. Les enfants délibèrent gravement sur le genre de supplice auquel il faut condamner l'Israélite; les uns disent : Crucifions-le, il a crucifié Jésus-Christ; les autres : Coupons-lui la barbe et les bras; puis la tête; d'autres enfin : Fendons-le, déchirons-lui les entrailles, car il a tué notre Dieu. Le chef de la troupe, prenant alors la parole : — Qu'est-il besoin, dit-il, de recourir à tous ces supplices? Il y a là un feu tout allumé; brûlons le juif. — Et le juif est jeté dans les flammes. — Feu, feu, s'écrient les enfants,

ne l'épargne pas, dévore-le ; il a souffleté Jésus-Christ; il lui a cloué les pieds et les mains. — Les enfants énumèrent ainsi toutes les souffrances que les juifs firent endurer au Sauveur. Quand la victime est consumée, on jette au vent ses cendres avec des imprécations; et puis chacun se retire, satisfait d'avoir puni le bourreau du Christ. — De semblables coutumes portent avec elles leur caractère, et n'ont pas besoin d'être accompagnées de réflexions [1]. »

Les diverses religions sont plus ou moins tolérées dans les États des Turcs et des Persans. Des juifs, à Constantinople, s'avisèrent de dire, en conversation, qu'ils seraient les seuls qui entreraient dans le paradis. — Où serons-nous donc, nous autres? leur demandèrent quelques Turcs avec qui ils s'entretenaient. — Les juifs, n'osant pas leur dire ouvertement qu'ils en seraient exclus, leur répondirent qu'ils seraient dans les cours. Le grand vizir, informé de cette dispute, envoya chercher les chefs de la synagogue et leur dit que, puisqu'ils plaçaient les musulmans dans les cours du paradis, il était juste qu'ils leur fournissent des tentes, afin qu'ils ne fussent pas éternellement exposés aux injures de l'air. On prétend que c'est depuis ce temps-là que les juifs, outre le tribut ordinaire, payent une somme considérable pour les tentes du grand seigneur et de toute sa maison, quand il va à l'armée [2].

Nous ne réveillerons pas ici les accusations portées contre les juifs à propos de l'assassinat commis à Damas, le 5 février 1840, contre le père Thomas et son domestique. Ceux qui ont lu les pièces officielles de ce triste procès savent ce qu'ils doivent en penser. Mais nous extrairons du savant *Journal historique et littéraire* de Liége (janvier 1841) un passage relatif à la doctrine des juifs sur le meurtre :

« Le célèbre rabbin Maimonides, mort en 1205, écrivait à l'époque où les juifs furent le plus accusés de meurtres sur les chrétiens. Un de ses principaux ouvrages est le *Jad Chazakah* ou *la Main forte,* qui est un abrégé substantiel du Talmud. Voici ce qu'il dit :

« Il nous est ordonné de tuer les hérétiques (*minim*), c'est-à-dire ceux des Israélites qui se livrent à l'idolâtrie, ou celui qui pêche pour irriter le Seigneur, et les épicuriens, c'est-à-dire ceux des Israélites qui n'ajoutent pas foi à la loi et à la prophétie. Si quelqu'un a la puissance de les tuer publiquement par le duel, qu'il les tue de cette manière. S'il ne peut faire ainsi, qu'il tâche de les circonvenir par fraude jusqu'à ce qu'il leur ait donné la mort. Mais de quelle manière? Je réponds : S'il voit l'un d'eux tombé au fond d'un puits dans lequel une échelle avait été placée auparavant, qu'il la retire et dise : Je suis obligé de faire descendre du toit mon fils qui est en danger; quand je l'aurai sauvé, je vous remettrai l'échelle. Et ainsi des autres circonstances. »

» Ce passage n'est qu'une paraphrase du texte talmudique de l'*Avoda-Sara,* chap. II, qui prescrit les mêmes manœuvres pour faire périr les hérétiques. Il ajoute un autre expédient, celui de fermer le puits au moyen d'une pierre, et de dire qu'on l'a couvert de crainte que le bétail n'y tombât. L'objet de ces homicides est moins déterminé dans le Talmud que dans le passage de Maimonides ; il laisse plus de latitude aux coups meurtriers. Tous les *minim* sont désignés au fer assassin ; et il est notoire que les chrétiens sont appelés de ce nom. Le Talmud appelle les Évangiles le livre des *minim.* Maimonides compte parmi les hérétiques (*minim*) ceux qui prétendent que Dieu a pris un corps et qui adorent, outre le Seigneur, un médiateur entre lui et nous, c'est-à-dire les chrétiens.

» La haine des juifs contre les chrétiens est ancienne. Sans remonter au premier siècle, tout plein d'exemples sanglants, Khosroès, roi de Perse, fit, en 615, une irruption sur la Palestine ; il comptait sur les juifs pour se défaire des chrétiens. Il prit Jérusalem et fit une multitude de prisonniers chrétiens qu'il vendit aux juifs. Leur empressement fut tel que chacun consacrait une partie de son patrimoine à l'achat des prisonniers chrétiens, qu'il massacrait aussitôt. Mais est-ce vrai? Basnage, dans son *Histoire des juifs,* raconte ces massacres sans élever le moindre doute sur leur authenticité. Des Juifs convertis ont avoué plusieurs fois que chez eux on massacrait des enfants volés ou achetés, sous prétexte qu'en les tuant on empêchait toute une race idolâtre de naître. On peut aller loin avec ce principe.

» Leurs rabbins disent que le précepte du Décalogue : *Non occides,* vous ne tuerez point, n'oblige qu'à l'égard des Israélites. Lévi ben Gersom, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit : « Les paroles *Vous ne tuerez point* signifient : vous ne tuerez point parmi les Israélites ; car il nous est permis de tuer les animaux ; il nous est aussi ordonné de tuer une partie des nations, comme Amalech et les autres nations à qui il nous est commandé de ne pas laisser la vie. Il est donc clair que le commandement défend seulement de tuer les Israélites. »

» Maimonides dit aussi qu'on viole ce commandement lorsqu'on tue un Israélite, laissant assez entendre qu'on ne le viole pas en tuant un chrétien ou un gentil. « Un Israélite qui a tué un étranger habitant parmi nous, dit-il ailleurs, ne peut d'aucune manière être condamné à mort. » Dans le *Bava mezia,* il est encore dit que les juifs sont des hommes et que les autres peuples du monde sont des brutes. Les rabbins ensei-

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance de l'Orient.*
[2] Saint-Foix, *Essais,* t. II.

gnent que les autres peuples du monde n'ont pas d'âme humaine ; et ils les traitent, surtout les chrétiens, de porcs, de bœufs, de chiens, d'ânes et de sangliers. Dès lors le précepte : Vous ne tuerez point, n'obligeant point envers les animaux, n'oblige pas envers les chrétiens.

» Ces doctrines ne sont ni celles de Moïse, ni celles des autres livres saints. Ce sont les doctrines des talmudistes, rabbins ou scribes. Mais Buxtorf assure (*in Synagoga Judaïca*) que cet axiome est vulgaire : Mon fils, faites plus attention aux paroles des scribes (ou rabbins) qu'à celles de la loi. Salomon Jarchi, un des plus fameux docteurs juifs, écrit dans ses commentaires sur le Deutéronome : « Vous ne vous écarterez pas des paroles des rabbins, quand même ils vous diraient que votre main droite est votre main gauche, ou que votre gauche est votre droite. Vous le ferez donc bien moins lorsqu'ils appelleront votre droite, droite, et votre gauche, gauche. »

Cependant, de nos jours et chez nous, les juifs, non plus tolérés seulement, mais devenus citoyens, ne s'occupent plus de la magie comme autrefois et abandonnent complétement les doctrines désolantes de leurs vieux talmudistes. Nous pourrions en citer plusieurs parmi les notables qui comprennent le lien des deux testaments et qui sont beaucoup plus près du catholicisme que les philosophes et quelques protestants. Dieu veuille qu'ils deviennent tous bientôt nos frères en Jésus-Christ !

Julien l'Apostat, né en 331, empereur romain, mort en 363. Variable dans sa philosophie, inconstant dans sa manière de penser, après avoir été chrétien, il retomba dans le paganisme. Les ennemis seuls de l'Église ont trouvé dans quelques qualités apparentes des prétextes pour faire son éloge. Ce sage consultait Apollon et sacrifiait aux dieux de pierre, quoiqu'il connût la vérité. Les démonomanes l'ont mis au nombre des magiciens ; et il est vrai qu'il croyait fermement à la magie, qu'il attribuait à cette puissance les miracles de Notre-Seigneur, dont il n'était pas assez stupide pour nier l'évidence, et il expliquait de la même manière les prodiges que Dieu accordait alors encore à la foi ferme des chrétiens. Enfin, avec Maximus et Jamblique, il évoquait les esprits, consultait les entrailles des victimes et cherchait l'avenir par la nécromancie. Il avait des visions : Ammien Marcellin rapporte que peu avant sa mort, comme il écrivait dans sa tente, à l'imitation de Jules César, il vit paraître devant lui le génie de Rome avec un visage blême.

Il fut tué par un trait que personne ne vit venir, à l'âge de trente-deux ans. Ennemi acharné de Jésus-Christ, il recueillit, dit-on, en tombant, un peu de son sang dans sa main et le lança vers le ciel en disant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Après sa mort, on trouva dans le palais qu'il habitait des charniers et des cercueils pleins de têtes et de corps morts. En la ville de Carres de Mésopotamie, dans un temple d'idoles, on trouva une femme morte pendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre ouvert et vide. On prétend que Julien l'avait immolée pour apaiser les dieux infernaux auxquels il s'était voué, et pour apprendre par l'inspection du foie de cette femme le résultat de la guerre qu'il faisait alors contre les Perses.

La mort de l'Apostat fut signifiée, dit-on, dans plusieurs lieux à la fois, et au même moment qu'elle advint. Un de ses domestiques, qui allait le trouver en Perse, ayant été surpris par la nuit et obligé de s'arrêter dans une église, faute d'auberge, vit en songe des apôtres et des prophètes assemblés qui déploraient les calamités de l'Église sous un prince aussi impie que Julien ; et un d'entre eux, s'étant levé, assura les autres qu'il allait y porter remède. La nuit suivante, ce valet, ayant vu dans son sommeil la même assemblée, vit venir l'homme de la veille qui annonça la mort de Julien. Le philosophe Didyme d'Alexandrie vit aussi en songe des hommes montés sur des chevaux blancs, et courant dans les airs en disant ; « Annoncez à Didyme qu'à cette heure Julien l'Apostat est tué. »

Jung, auteur allemand, vivant encore peut-être. Il a écrit sur les esprits un ouvrage intitulé *Théorie de Geister-Kunder*, Nuremberg, 1808, in-8°.

Junier, démon invoqué comme prince des anges dans les litanies du sabbat.

Jupiter-Ammon. Les Égyptiens portaient sur le cœur, comme un puissant préservatif, une amulette ou philactère, qui était une lame sur laquelle ils écrivaient le nom de Jupiter-Ammon. Ce nom était si grand dans leur esprit, et même chez les Romains, qu'on en croyait l'invocation suffisante pour obtenir toutes sortes de biens. On sait que Jupiter-Ammon avait des cornes de bélier. Sa statue, adorée à Thèbes, dans la haute Égypte, était un automate qui faisait des signes de tête.

Jurement. « C'est une chose honteuse, dit un bon légendaire, que d'entendre si souvent répéter le nom du diable sans nécessité. Un père en colère dit à ses enfants : — Venez ici, mauvais diables ! Un autre s'écrie : — Te voilà, bon diable ! Celui-ci qui a froid vous l'apprend en disant : — Diable ! le temps est rude. Celui-là qui soupire après la table dit qu'il a une faim de diable. Un autre qui s'impatiente souhaite que le diable l'emporte. Un savant de société, quand il a proposé une énigme, s'écrie bravement : — Je me donne au diable si vous devinez cela. Une chose paraît-elle embrouillée, on vous avertit que le diable s'en mêle. Une bagatelle est-elle perdue, on dit qu'elle est à tous les dia-

bles. Un homme laborieux prend-il quelques moments de sommeil, un plaisant vient vous dire que le diable le berce. — Ce qu'il y a de pis, c'est que des gens emploient le nom du diable en bonne part; ainsi on vous dira d'une chose médiocre : — Ce n'est pas le diable. Un homme fait-il plus qu'on ne demande, on dit qu'il travaille comme le valet du diable. Que l'on voie passer un grenadier de cinq pieds dix pouces, on s'écrie :—Quel grand diable! D'un homme qui vous étonne par son esprit, par son adresse ou par ses talents, vous dites : — Quel diable d'homme! On dit encore : Une force de diable, un esprit de diable, un courage de diable; un homme franc est un bon diable; un homme qu'on plaint, un pauvre diable; un homme divertissant a de l'esprit en diable, etc., et une foule de mots semblables. Ce sont de grandes aberrations. »

Un père en colère dit un jour à son fils : — Va-t'en au diable! Le fils, étant sorti peu après, rencontra le diable, qui l'emmena, et on ne le revit plus [1]. Un autre homme, irrité contre sa fille qui mangeait trop avidement une écuelle de lait, eut l'imprudence de lui dire : — Puisses-tu avaler le diable dans ton ventre! La jeune fille sentit aussitôt la présence du démon, et elle fut possédée plusieurs mois [2]. Un mari de mauvaise humeur donna sa femme au diable; au même instant, comme s'il fût sorti de la bouche de l'époux, le démon entra par l'oreille dans le corps de cette pauvre dame [3]. Ces contes vous font rire; puissent-ils vous corriger!

Un avocat gascon avait recours aux grandes figures pour émouvoir ses juges. Il plaidait au quinzième siècle, dans ces temps où les jugements de Dieu étaient encore en usage. Un jour qu'il défendait la cause d'un Manceau cité en justice pour une somme d'argent dont il niait la dette, comme il n'y avait aucun témoin pour éclaircir l'affaire, les juges déclarèrent qu'on aurait recours à une épreuve judiciaire. L'avocat de la partie adverse, connaissant l'humeur peu belliqueuse du Gascon, demanda que les avocats subissent l'épreuve, aussi bien que leurs clients; le Gascon n'y consentit qu'à condition que l'épreuve fût à son choix. — La chose se passait au Mans. Le jour venu, l'avocat gascon, ayant longuement réfléchi sur les moyens qu'il avait à prendre pour ne courir aucun péril, s'avança devant les juges et demanda qu'avant de recourir à une plus violente ordalie on lui permît d'abord d'essayer celle-ci, c'est-à-dire qu'il se donnait hautement et fermement au diable, lui et sa partie, s'ils avaient touché l'argent dont ils niaient la dette. Les juges, étonnés de l'audace du Gascon, se persuadèrent là-dessus qu'il était nécessairement fort de son innocence et se disposaient à l'absoudre; mais auparavant ils ordonnèrent à l'avocat de la partie adverse de prononcer le même dévouement que venait de faire l'avocat gascon. — Il n'en est pas besoin, s'écria aussitôt du fond de la salle une voix rauque.

En même temps on vit paraître un monstre noir, hideux, ayant des cornes au front, des ailes de chauve-souris aux épaules, et avançant les griffes sur l'avocat gascon..... Le champion, tremblant, se hâta de révoquer sa parole, en suppliant les juges et les assistants de le tirer des griffes de l'ange des ténèbres. — Je ne céderai, répondit le diable, que quand le crime sera révélé.....

Disant ces mots, il s'avança encore sur le plaideur manceau et sur l'avocat gascon.... Les deux menteurs, interdits, se hâtèrent d'avouer, l'un, qu'il devait la somme qu'on lui demandait, l'autre, qu'il soutenait sciemment une mauvaise cause. Alors le diable se retira; mais on sut par la suite que le second avocat, sachant combien le Gascon était peureux, avait été instruit de son idée; qu'il avait en conséquence affublé son domestique d'un habit noir bizarrement taillé et l'avait équipé d'ailes et de cornes pour découvrir la vérité par ce ministère. *Voy.* Imprécations.

Jurieu, ministre protestant, né en 1637, mort en 1713. Il prit ses désirs pour des inspirations et se fit prophète. Dans son livre, *De l'accomplissement des prophéties*, il annonçait en 1685, avec la ferme assurance d'un oracle, que dans cinq ans le calvinisme triompherait par toute la France. Mais 1690 arriva et n'eut pas la complaisance de lui donner raison. Ce qui l'aplatit un peu.

K

Kaaba. Ce lieu célèbre à la Mecque, dans l'enceinte du temple ou plutôt de la mosquée, est, dit-on, la maison d'Abraham, bâtie par lui, selon les croyances musulmanes. Le seuil est un bloc de pierre qui a été, disent les Arabes, la statue de Saturne, autrefois élevée sur la Kaaba même, et renversée par un prodige, ainsi que toutes les autres idoles du lieu, au moment de la naissance de Mahomet.

[1] *Cæsarii Heisterb. miracul.*, lib. V, cap. XII.
[2] *Ejusdem*, cap. II, *ibid.*
[3] *Ejusdem*, cap. II, *ibid.*

La Kaaba est un petit édifice d'une quinzaine de pieds. Les musulmans l'appellent la maison carrée et la maison de Dieu ; dans le Koran elle est désignée comme le lieu le plus saint de la terre : aussi les bons musulmans se tournent-ils toujours dans leurs prières vers la Kaaba ; et il faut être peu dévot pour n'en pas faire au moins une fois en sa vie le pèlerinage. On y révère la fameuse pierre noire qui servait d'échafaud à Abraham lorsqu'il maçonnait la maison carrée. On conte qu'elle se haussait et se baissait d'elle-même, selon les désirs du patriarche. Elle lui avait été apportée par l'ange Gabriel ; et on ajoute que cette pierre, se voyant abandonnée après qu'on n'eut plus besoin d'elle, se mit à pleurer ; Abraham la consola en lui promettant qu'elle serait extrêmement vénérée des musulmans ; et il la plaça en effet près de la porte, où elle est baisée par tous les pèlerins.

Kabires, dieux des morts, adorés très-anciennement en Égypte. Bochard pense qu'il faut entendre sous ce nom les trois divinités infernales : Pluton, Proserpine et Mercure.

D'autres ont regardé les Cabires comme des magiciens qui se mêlaient d'expier les crimes des hommes, et qui furent honorés après leur mort. On les invoquait dans les périls et dans les infortunes. Il y a de grandes disputes sur leurs noms, qu'on ne déclarait qu'aux seuls initiés [1]. Ce qui est certain, c'est que les Cabires sont des démons qui présidaient autrefois à une sorte de sabbat. Ces orgies, qu'on appelait fêtes des Cabires, ne se célébraient que la nuit : l'initié, après des épreuves effrayantes, était ceint d'une ceinture de pourpre, couronné de branches d'olivier et placé sur un trône illuminé, pour représenter le maître du sabbat, pendant qu'on exécutait autour de lui des danses hiéroglyphiques plus ou moins infâmes.

Kaboutermannekens, petits lutins flamands qui font des niches aux femmes de la campagne, surtout en ce qui touche le laitage et le beurre.

Kacher, vieux magicien qui, dans l'histoire fabuleuse des anciens rois de Kachemire, transforma le lac qui occupait ce beau pays en un vallon délicieux, et donna aux eaux une issue miraculeuse en coupant une montagne nommée Baraboulé.

Kaf, montagne prodigieuse qui entoure l'horizon de tous côtés, à ce que disent les musulmans. La terre se trouve au milieu de cette montagne, ajoutent-ils, comme le doigt au milieu de l'anneau. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont le moindre fragment opère les plus grands miracles. C'est cette pierre, faite d'une seule émeraude, qui excite les tremblements de terre, en s'agitant selon que Dieu le lui ordonne.

Pour arriver à la montagne de Kaf, il faut traverser de vastes régions ténébreuses, ce qu'on

[1] Delandine, *l'Enfer des peuples anciens*, ch. XIX.

ne peut faire que sous la conduite d'un être supérieur. C'est, dit-on, la demeure des génies. Il est souvent parlé de cette montagne dans les contes orientaux. *Voy.* Sakhrat.

Kaha, maléfice employé aux îles Marquises. Les habitants attribuent au Kaha la plupart de leurs maladies. Voici comment il se pratique : « Quelque sorcier aura attrapé de votre salive, et puis il vous a lié du terrible Kaha ou maléfice du pays, en enveloppant cette salive dans un morceau de feuille d'arbre et la conservant en sa puissance. Il tient là votre âme et votre vie enchaînées. — A ce mal voici le remède : ceux qui ont eu le pouvoir de vous jeter le charme ont aussi le pouvoir de vous l'ôter, moyennant quelque présent. Le sorcier vient donc se coucher près de vous ; il voit ou il entend le génie du mal ou de la maladie quand il entre en vous et quand il en sort, car il paraît que ces génies se promènent souvent ; et il l'attrape comme au vol, ou bien il le saisit en vous frottant le bras, et il l'enferme à son tour dans une feuille, où il peut le détruire [1]. »

Kahlhammer (Marie), Bavaroise, qui a fait récemment beaucoup de bruit à Munich, à propos de ses communications avec les esprits au moyen des tables tournantes. Un livre d'elle,



intitulé *Communications des bienheureux esprits et de l'archange Raphaël,* par la main de Marie Kahlhammer et par la bouche de Cressence Wolff, a été condamné comme superstitieux et dangereux, et les deux héroïnes excommuniées.

Kaïdmords. Chez les Perses, c'est le nom du premier homme ; il sortit de la jambe de devant d'un taureau, selon la doctrine des mages ; il fut tué par les Dives ; mais il ressuscitera le jour du jugement. On invoque son âme chez les Guèbres. *Voy.* Boundschesch.

[1] Lettres du P. Mathias Gracia sur les îles Marquises, lettre sixième.

Kaiomers, le premier roi de l'antique dynastie des Pichadiens; il était, suivant les historiens persans, le petit-fils de Noé. C'est lui qui vainquit les Dives ou mauvais génies à la puissance desquels le pays était soumis.

Kakos, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Kalmouks. Les Kalmouks rendent hommage à deux êtres puissants : au génie du bien et au génie du mal, sacrifiant sur le sommet des

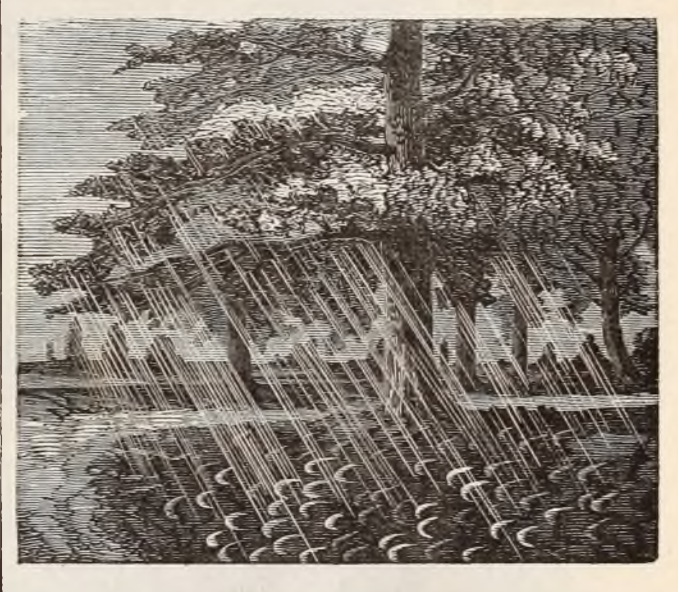


montagnes, sur les bords des rivières, ou dans l'intérieur des cabanes, à l'un comme à l'autre, mais le plus souvent à la divinité malfaisante, parce qu'ils jugent nécessaire de la fléchir et d'apaiser son courroux. Le soleil, ou, comme ils l'appellent, l'œil de Dieu, est pour eux l'objet d'un culte particulier. Quelque dégénérée que soit cette fausse religion, on reconnaît cependant le rapport qui existe entre elle et l'une des plus anciennes, celle des disciples de Zoroastre, qui avait étendu son influence non-seulement sur l'Inde et la Perse, mais encore sur les peuples nomades des steppes mongoles; et nous voyons encore de nos jours des tribus, telles que les Kalmouks, qui en ont conservé le souvenir pendant une suite de siècles.

Les Kalmouks, dans le département de Stawropol (Russie), célèbrent l'entrée de la nouvelle année par des sacrifices et des prédictions qui sont dans les attributions des *geljunes*, prêtres et devins. Pendant la nuit qui précède le nouvel an, chaque Kalmouk allume une lampe devant son idole et, quand ses moyens le lui permettent, va trouver le geljune pour se faire prédire ce qui arrivera dans l'année. Le geljune, assis gravement sur un tabouret, examine les entrailles d'un agneau, parcourt ses tables astrologiques et répond aux questions qui lui sont posées par des paroles à double sens. Là ne se bornent point ses fonctions. Il doit annoncer aussi quel temps il fera pendant l'année, si les récoltes seront bonnes, etc.

Au reste, il faut avouer que les Kalmouks sont d'excellents prophètes en ce qui concerne le temps. Il y a quelques années, un Kalmouk qui passait par la ville de Stawropol prédit deux ou trois semaines avant Pâques que ce jour-là il tomberait de la neige.

C'était dans les derniers jours du mois de mars (ancien style); le temps était superbe, les prés commençaient à verdir, les arbres à bourgeonner. On le traita de fou; et comme il s'en allait dans le bazar, criant : A Pâques, de la neige ! de la



neige à Pâques ! on l'arrêta, en lui promettant que, s'il disait vrai, on lui compterait 25 roubles; mais que, dans le cas contraire, on lui administrerait une correction exemplaire. Le temps resta comme il était; mais le dimanche de Pâques, vers dix heures, voilà tout à coup qu'un léger vent nord-ouest se met à souffler, devient plus intense, et, à onze heures, éclate une véritable tempête de neige, qui força les habitants de Stawropol à s'envelopper de leurs plus chaudes pelisses. Au lieu de 25 roubles, le Kalmouk en reçut 75.

Aujourd'hui, comme au moyen âge, les Kalmouks ont des *schamanes* qui, abusant de leur crédulité, leur persuadent qu'ils possèdent un empire magique sur une foule de génies invisibles dont ils se disent accompagnés et qui leur révèlent l'avenir et les choses secrètes. Comme au moyen âge, le mort et même le malade leur in-

spirent une horreur qu'ils n'ont garde de cacher. Après avoir placé près de lui tout ce dont il peut avoir besoin à leur avis, ils s'éloignent du malade, fût-ce leur père; la couche du mourant, s'il est riche, est gardée tout au plus par un schamane; la famille se contente d'envoyer de temps en temps demander de ses nouvelles. Cette indifférence inhumaine ne les empêche pas de rendre après la mort tous les honneurs possibles à celui qu'ils viennent de perdre. Le défunt, vêtu de ses plus beaux habits, est quelquefois enterré au fond des bois, avec son arc et ses flèches, sa pipe, sa selle et son fouet. D'autres suspendent leurs morts dans des couvertures de feutre au haut des arbres les plus élevés; d'autres enfin en brûlent les restes mortels sur un bûcher pour garder leurs cendres. Dans ce cas le cheval favori du défunt est brûlé avec lui. Ce sont encore les mœurs dont parlent les chroniques et les voyageurs du moyen âge. En général cette peuplade offre jusqu'à présent l'image fidèle de ce qu'étaient les Mongols à une époque malheureusement trop glorieuse pour cette nation, lorsque, conduits par Tchinguis-Khan, ils portèrent de victoire en victoire la terreur et la désolation jusqu'au centre de l'Europe, jusque dans les plaines riantes de la Silésie. — *Voyez* Kosaks.

Kalpa-Tarou, arbre fabuleux sur lequel les



Indiens d'autrefois cueillaient tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Kalstrara. C'est le nom que donnaient les anciens Bavarois aux sorciers charmeurs.

Kalta. On trouve dans l'Eyrbiggia Saga l'histoire curieuse d'une lutte entre deux sorcières du Nord. L'une d'elles, Geiralda, était résolue à faire mourir Oddo, le fils de l'autre, nommée Kalta, qui dans une querelle avait coupé une main à sa bru. Ceux que Geiralda avait envoyés tuer Oddo s'en revinrent déconcertés. Ils n'avaient rencontré que Kalta, filant du lin à une grande quenouille. — Fous, leur dit Geiralda, cette quenouille était Oddo. — Ils retournèrent sur leurs pas, s'emparèrent de la quenouille et la brûlèrent. Mais alors Kalta avait caché son fils sous la forme d'un chevreau. Une troisième fois, elle le changea en pourceau. Les émissaires, furieux de ne pouvoir mettre la main sur celui qu'ils cherchaient, voulurent se dédommager de leurs peines, s'emparèrent du porc, le tuèrent, et ne furent qu'à



demi satisfaits quand, le charme détruit, ils reconnurent qu'au lieu d'un cochon gras, ils n'avaient que le cadavre du fils de Kalta.

Kamis, esprits familiers au Japon.

Kamlat, opération magique en usage chez les Tartares de Sibérie, et qui consiste à évoquer le diable au moyen d'un tambour magique ayant la forme d'un tamis ou plutôt d'un tambour de basque. Le sorcier qui fait le kamlat marmotte quelques mots tartares, court de côté et d'autre, s'assied, se relève, fait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions, roulant les yeux, les fermant, et gesticulant comme un insensé. Au bout d'un quart d'heure, il fait croire que, par ses conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident en forme d'ours, pour lui révéler ce qu'il doit répondre; il fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le démon, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour en convaincre ses auditeurs, il feint de s'éveiller en sursaut en criant comme un possédé.

Kamosch et **Kemosch.** *Voy.* Chamos.

Kantius le Silésien. L'histoire de Jean Kantius, racontée au docteur More par un médecin de la Silésie, est un des exemples les plus frappants de cette croyance aux vampires, qui a régné en souveraine sur certains esprits au dernier siècle. — On dit que Kantius, échevin de la ville de Pesth, sortant du tombeau, apparut dans la ville qui l'avait vu naître; mais ce qui est positif, c'est que de nombreuses rumeurs, relatives à ce même fait, jetèrent une agitation violente

et une terreur profonde parmi ses concitoyens et dans toute l'étendue de la Silésie. On con-



Kantius le Silésien.

damna son cadavre à être brûlé comme vampire... Mais l'exécution rencontra un obstacle étonnant. On ne put tirer le corps de la fosse, tant il était pesant.

Enfin les citoyens de Pesth, bien inspirés, cherchèrent et découvrirent le cheval dont la ruade avait tué Kantius; ce cheval parvint à grand'peine à amener hors de terre les restes de son ancien maître. Lorsqu'il s'agit d'anéantir ces restes, une autre difficulté se présenta. On mit le corps sur un bûcher allumé, et il ne se consuma pas... On fut obligé de le couper en morceaux que l'on réduisit partiellement en cendres, et depuis lors l'échevin Jean Kantius cessa de faire des apparitions dans sa ville natale.

Karajaméa. Les Persans ont un livre mystérieux appelé Karajaméa (recueil des révolutions futures); il est pour eux ce qu'étaient autrefois les oracles des sibylles pour le peuple romain. On le consulte dans les affaires importantes, et surtout avant d'entreprendre une guerre; on le dit composé de neuf mille vers, chaque vers formant une ligne de cinquante lettres. Son au-



Le diable vient toujours en forme d'ours. — Page 386.

teur est le célèbre cheik Sephy, l'aïeul du prince qui régnait au temps du voyageur Chardin; et l'on croyait fortement en Perse qu'il contenait une partie des principales révolutions d'Asie, jusqu'à la fin du monde. Il était alors gardé avec soin dans le trésor royal, comme un original dont il n'y a point de double ni de copie, car la connaissance en était interdite au peuple.

Karcist, nom qu'on donne, dans le *Dragon rouge*, à l'adepte ou sorcier qui parle avec les esprits.

Kardec (Allan), écrivain contemporain, qui s'occupe du spiritisme et s'est mis en rapport avec les esprits. Il a publié quelques ouvrages dont le plus important est intitulé « *Le Livre des* » *esprits*, contenant les principes de la doctrine » spirite sur la nature des esprits, leur manifes- » tation et leurs rapports avec les hommes, les

» lois morales, la vie présente, la vie future et » l'avenir de l'humanité; écrit sous la dictée et » publié par l'ordre d'esprits supérieurs, par » Allan Kardec. » Paris, 1857, chez Dentu. D'après le système de ce livre, qui n'est pas d'accord avec notre foi, nos âmes vivaient à l'état d'esprits avant de s'incarner en nous, et elles revivront esprits en nous quittant. *Voy.* Spiritisme.

Karra-Kalf, le plus haut degré de la magie en Islande. Dans les temps modernes, lorsqu'on pratiquait le kara-kalf, le diable paraissait sous la forme d'un veau nouvellement né et non encore nettoyé par sa mère. Celui qui désirait d'être initié parmi les magiciens était obligé de nettoyer le veau avec sa langue; par ce moyen, il parvenait à la connaissance des plus grands mystères.

Katakhanès. C'est le nom que les habitants de l'île de Candie donnent à leurs vampires. En aucune contrée du Levant la croyance aux vampires ou katakhanès n'est aussi générale que dans cette île, où l'on croit aussi aux démons des montagnes, de l'air et des eaux. Voici un fait raconté il n'y a pas longtemps à un voyageur anglais[1] :

« Un jour, le village de Kalikrati, dans le district de Sfakia, fut visité par un katakhanès; les habitants s'efforcèrent de découvrir qui il était et d'où il venait. Ce katakhanès tuait non-seulement les enfants, mais encore les adultes, et il étendait ses ravages jusqu'aux villages des environs. Il avait été enterré dans le cimetière de l'église de Saint-Georges à Kalikrati, et une arcade avait été construite au-dessus de sa tombe. Un garçon, gardant ses moutons et ses chèvres auprès de l'église, fut surpris par une averse et vint se réfugier sous cette arcade. Après avoir ôté ses armes pour prendre du repos, il les posa en croix à côté de la pierre qui lui servait d'oreiller. La nuit était venue. Le katakhanès, sentant alors le besoin de sortir, dit au berger : — Compère, lève-toi de là ; car il faut que j'aille à mes affaires. Le berger ne répondit ni la première fois, ni la deuxième, ni la troisième. Il supposa que le mort inhumé dans cette tombe était le katakhanès, auteur de tous les meurtres commis dans la contrée. En conséquence, la quatrième fois qu'il lui adressa la parole, le berger répondit : — Je ne me lèverai point de là, compère, car je crains que tu ne vailles pas grand'chose ; et tu pourrais me faire du mal ; mais s'il faut que je me lève, jure par ton linceul que tu ne me toucheras pas; alors je me lèverai.

» Le katakhanès ne prononça pas d'abord les paroles qu'on lui demandait; mais le berger persistant à ne point se lever, il finit par faire le serment exigé. Sur cela le berger se leva et ôta ses armes du tombeau ; le katakhanès sortit aussitôt; après avoir salué le berger, il lui dit : — Compère, il ne faut pas que tu t'en ailles; reste assis là ; j'ai des affaires dont il est nécessaire que je m'occupe; mais je reviendrai dans une heure, et je te dirai quelque chose.

» Le berger donc attendit ; le katakhanès s'en alla à environ dix milles de là, où vivaient deux jeunes époux nouvellement mariés; il les égorgea tous deux. A son retour, le berger s'aperçut que les mains du vampire étaient souillées de sang, et qu'il rapportait un foie dans lequel il soufflait, comme font les bouchers, pour le faire paraître plus grand. — Asseyons-nous, compère, lui dit le katakhanès, et mangeons le foie que j'apporte. — Mais le berger fit semblant de manger; il n'avalait que le pain et laissait tomber les morceaux de foie sur ses genoux.

» Or, quand le moment de se séparer fut venu, le katakhanès dit au berger : — Compère, ce que tu as vu, il ne faut point en parler; car, si tu le fais, mes vingt ongles se fixeront dans ta figure et dans celles de tes enfants. — Malgré cela, le berger ne perdit point de temps ; il alla sur-le-champ tout déclarer à des prêtres et à d'autres personnes; et on se rendit au tombeau, dans lequel on trouva le corps du katakhanès précisément dans l'état où il était quand on l'avait enterré : tout le monde fut convaincu que c'était lui qui était cause des maux qui pesaient sur le pays. On rassembla une grande quantité de bois que l'on jeta dans la tombe, et on brûla le cadavre. Le berger n'était pas présent ; mais, quand le katakhanès fut à moitié consumé, il arriva pour voir la fin de la cérémonie, et alors le vampire lança un crachat : c'était une goutte de sang qui tomba sur le pied du berger ; ce pied se dessécha comme s'il eût été consumé par le feu. Quand on vit cela, on fouilla avec soin dans les cendres ; on y trouva encore l'ongle du petit doigt du katakhanès; et on le réduisit en poussière. » —Telle est la terrible histoire du vampire de Kalikrati. C'est sans doute au goût qu'on suppose à ces êtres malfaisants pour le foie humain qu'il faut attribuer cette exclamation que Tavernier attribue à une femme candiote : — J'aimerais mieux manger le foie de mon enfant ! *Voy.* Vampires.

Katmir. Chien des sept Dormants. *Voy.* Dormants.

Kaybora, esprit des forêts, à l'existence duquel croient encore les Américains; ils disent que cet esprit enlève les enfants, les cache dans le creux des arbres et les y nourrit[1].

Kayllinger, fameux cristalomancien allemand, de qui Faust prit des leçons pendant deux ans.

Kelby, esprit qu'une superstition écossaise suppose habiter les rivières sous différentes formes, mais plus fréquemment sous celle du cheval. Il est regardé comme malfaisant et porte

[1] M. Pashley, *Revue britannique*, mars 1837.

[1] *Voyage au Brésil*, par le P. Neuwied, t. II, ch. xii.

quelquefois une torche. On attribue aussi à ses regards un pouvoir de fascination.

Kelen et **Nysrock**, démons que les démonographes font présider aux débauches, aux danses, aux orgies.

Kelpie, cheval-diable. *Voy.* Nickar.

Kemosch. *Voy.* Chamos.

Kenne, pierre fabuleuse qui se forme dans l'œil d'un cerf, et à laquelle on attribue des vertus contre les venins.

Kentorp, couvent non loin de Hamm, dont les religieuses furent possédées au seizième siècle par des maléfices que leur cuisinière mêlait, comme elle l'avoua, à leurs aliments. Leur possession consistait en démences et en épilepsies. Wierus parle de ces faits.

Kephalonomancie, divination qui se prati-



quait en faisant diverses cérémonies sur la tête cuite d'un âne. Elle était familière aux Germains. Les Lombards y substituèrent une tête de chèvre. Delrio soupçonne que ce genre de divination, en usage chez les juifs infidèles, donna lieu à l'imputation qui leur fut faite d'adorer un âne. Les anciens la pratiquaient en mettant sur des charbons allumés la tête d'un âne, en récitant des prières superstitieuses, en prononçant les noms de ceux qu'on soupçonnait d'un crime, et en observant le moment où les mâchoires se rapprochaient avec un léger craquement. Le nom prononcé en cet instant désignait le coupable. Le diable arrivait aussi quelquefois sans se montrer pour répondre aux questions qu'on avait à lui faire.

Kericoff, démon des lacs, très-redouté en Russie. Il bat les flots de ses pieds de cheval à travers les tempêtes, élève des trombes et, de ses grandes mains noires, fait sombrer les barques. Il poursuit ensuite le marin qui cherche à se sauver sur une planche ou sur un tonneau, et si l'infortuné se retourne, il voit la grosse tête humaine du mauvais esprit.

Khizzer. Les Orientaux donnent ce nom au prophète Élie, dont ils font un grand enchanteur, attaché à Alexandre le Grand.

Khumano-Goo, sorte d'épreuve en usage au Japon. On appelle goo un petit papier rempli de caractères magiques, de figures de corbeau et d'autres oiseaux noirs. On prétend que ce papier est un préservatif assuré contre la puissance des esprits malins ; et les Japonais ont soin d'en



acheter pour les exposer à l'entrée de leurs maisons. Mais parmi ces goos, ceux qui ont la plus grande vertu viennent d'un certain endroit nommé Khumano ; ce qui fait qu'on les appelle Khumano-goos. Lorsque quelqu'un est accusé d'un crime et qu'il n'y a pas de preuves suffisantes pour le condamner, on le force à boire une certaine quantité d'eau dans laquelle on met un morceau de khumano-goo. Si l'accusé est innocent, cette boisson ne produit sur lui aucun effet ; mais s'il est coupable, il se sent attaqué de coliques qui le forcent à avouer. Quelquefois on fait avaler le goo. *Voy.* ce mot.

Kiakiak, le démon au Pégu. Il a son temple au sommet d'une montagne, et les bonzes seuls osent y entrer. Kiakiak doit un jour détruire le monde. Mais alors Dagoun, le dieu suprême, qui s'y attend et qui se prépare, en créera un autre bien plus parfait.

Kijoun, nom d'une idole que les Israélites honorèrent dans le désert, et qui paraît avoir été le soleil. Le prophète Amos en parle au chap. v.

Kiones, idoles communes en Grèce. C'étaient des pierres oblongues en forme de colonnes, d'où vient leur nom.

Kirghis. Les Kirghis, voisins des Kalmouks, sont mahométans ; ils ont un grand prêtre appelé *Achoun*, qui réside près du khan ; ignorants et superstitieux, ils croient aux sortiléges et possèdent cinq classes de magiciens : les uns font leurs prédictions avec des livres, d'autres se servent de l'omoplate d'une brebis, dépouillée avec un couteau, car elle serait sans vertu si quelqu'un y avait porté les dents ; une troisième classe, pour lire dans l'avenir, sacrifie un cheval, un mouton ou un bouc sans défaut ; la quatrième consulte la flamme qui s'élève du beurre ou de la graisse

jetés dans le feu. Enfin il y a des sorcières qui ensorcèlent les esclaves, persuadent aux maîtres que si l'esclave ensorcelé venait à déserter, il s'égarerait indubitablement dans sa fuite et retomberait dans les mains de son maître; que s'il s'échappait, il rentrerait au moins dans l'esclavage du même peuple.

Pallas rapporte, d'après le récit même qu'il en a entendu faire par les Kirghis, un fait assez ingénieusement inventé : Un parti de Kirghis se mit un jour en campagne avec un des devins de la seconde classe pour attaquer les Kalmouks; ceux-ci avaient également un devin qui, employant toute sa science, avertit ses compatriotes de l'arrivée des Kirghis, et les engagea à s'éloigner à mesure que ceux-ci avançaient. Le devin kirghis, voyant que son frère le Kalmouk allait faire échouer l'entreprise, employa la ruse; il



Kerikoff, démon des lacs. — Page 389.

dit aux Kirghis de seller leurs chevaux à reculons et de monter dessus. Le Kalmouk, ainsi induit en erreur, vit sur son os que les Kirghis rétrogradaient; il conseilla donc à son parti de revenir sur ses pas. Les Kirghis joignirent par ce moyen les Kalmouks et les firent prisonniers[1].

Kisilova (le vampire de). Le marquis d'Argens, qui n'était pas un homme crédule, raconte, dans sa cent trente-septième lettre juive, une histoire de vampire qui eut lieu au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch. Ce qui doit le plus étonner dans ce récit, c'est que d'Argens, alors incrédule, ne met pas en doute cette aventure :

On vient d'avoir en Hongrie, dit-il, une scène de vampirisme qui est dûment attestée par deux officiers du tribunal de Belgrade, lesquels ont fait une descente sur les lieux, et par un officier des troupes de l'empereur, à Gradisch : celui-ci a été témoin oculaire des procédures. Au commencement de septembre mourut, dans le village de Kisilova, un vieillard âgé de soixante-deux ans. Trois jours après qu'il fut enterré, il apparut à son fils pendant la nuit et lui demanda à manger. Celui-ci l'ayant satisfait, le spectre mangea; après quoi il disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui lui était arrivé. Le fantôme ne se montra pas ce jour-là; mais trois nuits après, il revint demander encore à souper. On ne sait pas si son fils lui obéit encore ou non; mais on le trouva le lendemain mort dans son lit. Le même jour, cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village, et

[1] *La Russie pittoresque.*

moururent l'une après l'autre en peu de temps. Le bailli du lieu, informé de ce qui se passait, en fit présenter une relation au tribunal de Belgrade, qui envoya à ce village deux de ses agents,


Le vampire de Kisilova.

avec un bourreau, pour examiner l'affaire. Un officier impérial s'y rendit de Gradisch, pour être témoin d'un fait dont il avait si souvent ouï parler. On ouvrit les tombeaux de tous ceux qui étaient morts depuis six semaines. Quand on en vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile et mort : d'où l'on conclut que c'était un insigne vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur; on fit un bûcher et l'on réduisit en cendres son cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme ni dans le corps du fils, ni dans celui des autres morts.

« Grâces à Dieu, ajoute le marquis d'Argens, nous ne sommes rien moins que crédule; nous avouons que toutes les lumières de la physique que nous pouvons approcher de ce fait ne découvrent rien de ses causes : cependant nous ne pouvons refuser de croire véritable un fait attesté juridiquement et par des gens de probité. »

Klabber ou **Kab-Outer**, lutins de petite taille qui, l'hiver, en Écosse, quand il n'y a pas de clair de lune, descendent par les cheminées dans les maisons des paysans, s'assoient tranquillement devant le foyer, qu'ils rallument, mais qu'on ne voit pas brûler, et se chauffent. Le matin, quand la ménagère se lève, elle voit que tout le bois qu'elle avait laissé dans l'âtre est consumé, excepté quelques menus brins. Si elle les rallume, ils font autant de chaleur et de profit que de grosses bûches. Si elle fait le signe de la croix ou si elle maudit le klabber, le charme est rompu, et le lutin se venge par quelque malice.

Les klabbers sont vêtus de rouge et ont la peau verte.

Kleudde. Kleudde, tout barbare, tout caco-



phonique que doive vous paraître ce nom, est un lutin, et un lutin vivant des brouillards de la Flandre, un lutin malfaisant, qui a les regards du basilic et la bouche du vampire, l'agilité du follet et la *hideur* du griffon. Il aime les nuits froides et brumeuses, les prairies désertes et arides et les champs incultes. Nuire et semer l'épouvante sont, dit-on, le seul bonheur de cet affreux lutin; il se plaît au milieu des ruines couvertes de mousse; il fuit les saints lieux où reposent des chrétiens; l'aspect d'une croix l'éblouit et le torture; il ne boit qu'une eau verte croupissant au fond d'un étang desséché : le pain n'approche jamais de ses lèvres, la lumière du grand jour lui brûle les yeux; il n'apparaît qu'aux heures où le hibou gémit dans la tour abandonnée; une caverne souterraine est sa demeure; ses pieds n'ont jamais souillé le seuil d'une habitation humaine; le mystère et l'horreur entourent son existence maudite. Vagues comme les atomes de l'air, ses formes échappent aux doigts et ne laissent aux mains de l'imprudent qui essayerait de les étreindre qu'une ligne noire et

douloureuse comme une brûlure. Son rire est semblable à celui des damnés; son cri, rauque et indéfinissable, fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles; Kleudde a du sang de démon dans les veines. Malheur à qui, le soir, dans sa route, rencontre Kleudde, le lutin noir[1]!

Klinger (Frédéric-Maximilien de), militaire allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1753, mort à Saint-Pétersbourg en 1831, auteur de quelques ouvrages singuliers, entre autres : *la Vie, les faits et gestes de Faust* et sa *Descente aux enfers*, publié à Kœnigsberg, en 1819.

Knipperdolinck, l'un des associés de Jean de Leyde. *Voyez* CE MOT.



BERNHARD KNIPPERDOLLINCK.
STADT.VOGT.ZU MUNSTER IN WESTPHALEN
1533.

Knox (Jean), apostat écossais et l'un des plus féroces brigands de la réforme, né en 1505, mort en 1572. Il était chapelain d'Édouard VI et se fit chasser pour ses mœurs immondes. Il alla se redresser à Genève, revint dans son pays réformer en abattant les églises, en assommant les prêtres; car il marchait suivi d'une bande. Il contribua par ses diatribes à la perte de Marie Stuart. Il s'occupait aussi de magie, et dans le procès qu'il dut subir sur cette accusation, on établit qu'il avait fait des évocations dans le cimetière de Saint-André, qu'il y avait fait paraître le diable sous une forme épouvantable, et que cette apparition terrible avait frappé son secrétaire, présent à cette scène, d'un tel effroi qu'il en était mort...

Kobal, démon perfide qui mord en riant, directeur général des farces de l'enfer, peu joyeuses sans doute; patron des comédiens.

Kobold, esprit de la classe des lutins. « C'est un petit nain étrange, de forme rabougrie, avec des habits bariolés, un bonnet rouge sur la tête. Honoré par les valets, les servantes et les cuisinières de l'Allemagne, il leur rend de bons offices; il étrille leurs chevaux, il lave la maison, tient la cuisine en bon ordre et veille à tout.



Qu'on ne s'avise pas de le négliger. Si c'est une cuisinière, rien ne lui réussit; elle se brûle dans l'eau bouillante; elle brise la vaisselle; elle renverse ou gâte les sauces; et quand le maître du logis la gronde, elle entend le Kobold rire aux éclats derrière elle. S'il a reçu quelque insulte, la scène devient plus tragique, il verse dans les plats du poison ou du sang de vipère; quelquefois même il tord le cou à l'imprudent valet qui l'a harcelé[1]. » — Il est de la famille des *Cobales* et des *Coboli*; peut-être leur tige. *Voy.* CES MOTS.

Kojozed. « Le lévrier du seigneur de Kojozed



parcourt les bois et les plaines, léger comme le souffle du vent; c'est le favori de son maître. Le

[1] M. le baron Jules de Saint-Genois. Voyez la légende de Claude, dans les *Légendes des esprits et démons.*

[1] Article signé XX, dans l'*Ami de la religion*, octobre 1844.

hautain seigneur, qui hait les hommes, donne toute son affection à l'animal, compagnon de ses courses vagabondes par les forêts et les campagnes. Mais il a disparu le beau lévrier, l'ami constant du seigneur. Le front assombri, le regard menaçant, environné des vassaux qui le redoutent, Kojozed revient de la chasse. Il veut qu'on retrouve son chien; sa menace épouvante ceux qui l'entourent. Vingt chasseurs s'élancent et battent les bois du voisinage. Mais le lévrier ne revient pas. Une femme, accablée par l'âge, hideuse comme la mort, arrête la bride du cheval de Kojozed. — Que veux-tu? dit le seigneur. — Te rendre l'ami que tu as perdu. — Où est-il? — Seule je le sais; il va dépasser les frontières de la Bohême. — Vieille, comment le sais-tu? — Je suis vieille, mais puissante. Regarde-moi. » La vieille se redressa, l'œil étincelant de sombres feux; une clarté sinistre brillait sur sa tête; le cheval, averti par son instinct, hennissait et voulait fuir : le seigneur de Kojozed reconnut la sorcière.

« Si tu me donnes Jean le Chasseur, ton vassal, je te rendrai ton lévrier. Tu sais que la magicienne ne peut recouvrer sa jeunesse perdue qu'en baignant ses membres flétris dans le sang d'un jeune homme.

— Que cela soit! » répondit Kojozed.

Jean frémit et tomba aux genoux de son maître:

« Mes pères, s'écrie-t-il, ont servi vos pères pendant deux cents ans; ma mère vous a nourri de son lait, et vous voulez me donner la mort! Oh! ne donnez pas le sang de Jean le Chasseur pour un lévrier! »

Mais il prie en vain: le pacte s'accomplit. Quand la sorcière ramènera le lévrier à son maître, elle emmènera le jeune homme. Elle témoigne de sa joie par un affreux sourire, et bientôt elle revient tenant en laisse le chien favori. Jean le Chasseur est livré comme payement de la dette contractée par son seigneur, et bientôt, parmi les rites magiques, le sang du vassal coule dans une urne d'airain, et la sorcière se plonge dans ce bain effroyable. La noire caverne retentit des derniers soupirs de Jean et des accents de joie de la magicienne, qui a retrouvé les forces et les grâces de la jeunesse.

Tout était fini : Jean le Chasseur venait d'expirer, quand le lévrier chéri, auquel Kojozed avait sacrifié son serviteur, mourut sous les yeux de son maître [1].

Kolfi. C'est aussi sous ce nom qu'on désigne les kobolds.

Koran, livre et code des musulmans écrit par Mahomet, plein de fables, de singularités et de prodiges. *Voyez* Maoridath.

Kornmann (Henri), jurisconsulte allemand, mort en 1620. Il a laissé un livre curieux intitulé *De miraculis mortuorum*, imprimé in-8° l'année de sa mort et devenu très-rare.

[1] Légende de Snaider, poëte bohême, publiée avec plus d'étendue par *le Dimanche des familles.*

Kosaks. Les Kosaks, ainsi que les Kalmouks de leur voisinage, ne sont généralement ni chrétiens ni musulmans. Ils ont tiré de l'Asie une cosmogonie où se retrouvent, comme partout, quelques souvenirs de l'Ancien Testament, enfouis sous des monceaux de folles croyances. De leurs bourkans ou dieux, celui qui protége spécialement la terre est un éléphant blanc comme la neige, long de deux lieues, riche de trente-trois têtes rouges, chacune desquelles se joue de six trompes qui lancent six fontaines. Ce dieu principal est peut-être unique dans les mythologies.

Mais les Kalmouks content, ainsi que quelques hordes de Kosaks, que les hommes, au commencement, vivaient plusieurs siècles; qu'ils étaient heureux; que l'un d'eux mangea d'un fruit qu'il n'était pas permis de manger, que tous les autres l'imitèrent et qu'alors l'espèce humaine perdit sa sainteté et le privilége qu'elle avait de prendre son vol et d'aller dans les cieux; qu'elle vécut longuement dans les ténèbres et dans la misère; que la terre, maudite à cause de leur péché, devint stérile, etc. Ils attendent un réparateur et croient à un enfer où les méchants souffriront deux cents millions d'années.

Kotter, visionnaire. *Voy.* Comenius.

Koughas, démons ou esprits malfaisants, redoutés des Aléotes, insulaires voisins du Kamtschatka. Ils attribuent leur état d'asservissement et leur détresse à la supériorité des koughas russes sur les leurs; ils s'imaginent aussi que les étrangers, qui paraissent curieux de voir leurs cérémonies, n'ont d'autre intention que d'insulter à leurs koughas, et de les engager à retirer leur protection aux gens du pays.

Koupaïs. Ce sont les dieux des Tartares de l'Altaï. Ils sont sept et peu puissants; ils laissent faire.

Kourrigans, lutins redoutés qui se promènent à cheval sur des juments blanches dans les forêts de la Bretagne.

Kraken. « C'est une tradition répandue dans les mers du Nord et sur les côtes de Norvége qu'on voit souvent des îles flottantes surgir au sein des vagues avec des arbres tout formés, aux rameaux desquels pendent des coquillages au lieu de feuilles, mais qui disparaissent au bout de quelques heures. Deber y fait allusion dans son livre intitulé *Feroa reserata,* et Harpelius dans son *Mundus mirabilis,* Torfœus dans son *Histoire de la Norvége.* Les gens du peuple et les matelots regardent ces îles comme les habitations sous-marines d'esprits malins, qui ne les font ainsi surnager que pour railler les navigateurs, confondre leurs calculs et multiplier les embarras de leur voyage. Le géographe Burœus avait placé sur sa carte une de ces îles merveilleuses

qu'on appelait *Gommer's-Ore*, et qui apparaît parmi les récifs en vue de Stokholm. Le baron Charles de Grippenheim raconte qu'il avait vainement cherché cette île en sondant la côte, lorsqu'un jour, tournant la tête par hasard, il distingua comme trois points de terre qui s'étaient tout à coup élevés sur la surface des flots. « Voilà sans doute la Gummer's-Ore de Burœus? demanda-t-il au pilote qui gouvernait sa chaloupe. — Je ne sais, répondit celui-ci; mais soyez certain que ce que nous voyons pronostique une tempête ou une grande abondance de poisson. » Gummer's-Ore n'est qu'un amas de récifs à fleur d'eau, où se tient volontiers le *Sæ-trolden* ou plutôt c'est le *Sæ-trolden* lui-même. »

En citant cette conversation, le savant baron ajoute que l'opinion du pilote lui parut plus vraisemblable que celle du géographe, et il l'adopta.

« Les pêcheurs norvégiens, dit Pontoppidan, affirment tous, et sans la moindre contradiction dans leurs récits, que, lorsqu'ils poussent au large à plusieurs milles, particulièrement pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques, et s'ils jettent la sonde, au lieu de trouver quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il arrive souvent qu'ils en mesurent à peine trente : c'est un kraken qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Accoutumés à ce phénomène, les pêcheurs disposent leurs lignes, certains que là abonde le poisson, surtout la morue et la lingue, et ils les retirent richement chargées; mais si la profondeur de l'eau va toujours diminuant, et si ce bas-fond accidentel et mobile remonte, les pêcheurs n'ont pas de temps à perdre : c'est le kraken qui se réveille, qui se meut, qui vient



respirer l'air et étendre ses larges bras au soleil. Les pêcheurs font alors force de rames, et quand, à une distance raisonnable, ils peuvent enfin se reposer avec sécurité, ils voient en effet le monstre qui couvre un espace d'un mille et demi de la partie supérieure de son dos.

» Les poissons surpris par son ascension, sautillent un moment dans les creux humides formés par les protubérances inégales de son enveloppe extérieure; puis de cette masse flottante sortent des espèces de pointes ou de cornes luisantes, qui se déploient et se dressent, semblables à des mâts armés de leurs vergues : ce sont les bras du kraken, et telle est leur vigueur que s'ils saisissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient infailliblement sombrer. Après être resté quelque temps sur les flots, le kraken redescend avec la même lenteur, et le danger n'est guère moindre pour le navire qui serait à sa portée, car en s'affaissant il déplace un tel volume d'eau, qu'il occasionne des tourbillons et des courants aussi terribles que ceux de la fameuse rivière Male.

» C'est évidemment du kraken que parle Olaüs Wormius sous le nom de *hafgufe*. Cet auteur dit aussi que son apparition sur l'eau ressemble plutôt à celle d'une île qu'à celle d'un animal, *similiorem insulæ quam bestiæ*, et il ajoute qu'on n'a jamais trouvé son cadavre, parce que le kraken doit vivre aussi longtemps que le monde, et qu'il n'est pas probable qu'aucun pouvoir ou instrument soit capable d'abréger violemment la vie d'un animal si monstrueux. Cependant, en 1680, un jeune kraken vint s'engager dans les eaux qui courent entre les récifs d'Altstahong; il y périt misérablement. Comme ce corps immense remplissait à peu près tout le chenal, la putréfaction fut telle qu'on eut une crainte assez fondée que la peste ne vînt désoler le pays. L'assesseur consistorial de Bodœn, M. Friis, dressa un rapport de cet événement.

» Olaüs Magnus, dans son ouvrage *De piscibus monstruosis;* Paulinus, dans ses *Éphémérides des curiosités de la nature,* et Bartholin, dans son *Histoire anatomique,* admettent également l'existence du kraken et le décrivent à peu près dans les mêmes termes que M. Wormius. Bartholin ajoute que l'évêque de Nidros, voyant cette île flottante apparaître sur les eaux, eut la pieuse idée de la consacrer immédiatement à Dieu, en y célébrant le sacrifice de la messe. Il y fit transporter et dresser un autel et officia lui-même. Soit hasard, soit miracle, le kraken resta immobile au soleil tout le temps que dura la cérémonie; mais à peine l'évêque eut-il regagné le rivage, on vit l'île supposée se submerger elle-même et disparaître. Selon le même Bartholin, il n'y aurait que deux krakens, qui dateraient du commencement du monde et ne pourraient se multiplier. De peur que l'eau, la nourriture et l'espace ne vinssent à manquer à une race de pareils géants, Dieu, dans sa prévoyance, aurait mesuré avec une sage lenteur tous les mouvements du kraken, qui n'éprouverait les senti-

ments de la faim qu'une fois dans l'année. Sa digestion achevée, le monstre, dit encore Bartholin, laisse échapper ses excréments, qui répandent une odeur si suave que les poissons accourent pour s'en repaître; mais lui, ouvrant une effroyable gueule, semblable à un golfe ou détroit, *instar sinus aut freti,* y aspire tous les malheureux poissons affriandés et pris au piége [1]. »

Kratim ou **Katmir.** C'est le nom qu'on donne au chien des sept Dormants. *Voy.* DORMANTS.



Krechting, l'un des séides de Jean de Leyde. *Voyez* CE MOT.

Krodo, vieux dieu scandinave qui vit à cheval sur un poisson gigantesque, et autour duquel on sent l'odeur du sang mêlée au parfum des fleurs.

Kuffa (Catherine), sorcière lorraine qui vivait sous Henri III. Elle confessa qu'elle avait hanté le sabbat et qu'un jour elle y avait compté cinq cents personnes, parmi lesquelles les femmes étaient en grande majorité.

Kuhlmann (Quirinus), l'un des visionnaires du dix-septième siècle, né à Breslau en 1651. Il était doué d'un esprit vif; étant tombé malade à l'âge de huit ans, il éprouva un dérangement dans ses organes et crut avoir des visions. Une fois il s'imagina voir le diable, escorté d'une foule de démons subalternes : un autre jour il se persuada que Dieu lui avait apparu; dès ce moment, il ne cessa de voir à côté de lui une auréole éclatante de lumière. Il parcourut le Nord escorté d'une très-mauvaise réputation. Il escroquait de l'argent à ceux qui lui montraient quelque confiance, et l'employait, disait-il, à l'avancement du royaume de Dieu. Il fut chassé de Hollande au commencement de l'année 1675 et voulut se lier avec Antoinette Bourignon, qui rejeta ses avances. Il fut arrêté en Russie, pour des prédictions séditieuses, et brûlé à Moscou le 3 octobre 1689. Il a publié à Lubeck un *Traité de la sagesse infuse d'Adam et de Salomon* [1]; on lui doit une quarantaine d'opuscules qui n'ont d'autre mérite que leur rareté.

Kupay, nom qui, chez les Péruviens, désignait le diable. Quand ils prononçaient ce nom, ils crachaient par terre en signe d'exécration. On l'écrit aussi Cupaï, et c'est encore le nom que les Floridiens donnent au souverain de l'enfer.

Kurdes, habitants de l'Asie qui adorent le diable.

Kurgon, nom que l'on donnait en Gascogne et en Dauphiné aux sorcières qui allaient adorer le diable en forme de bouc au sabbat.

Kutuktus. Les Tartares Kalkas croient que leur souverain pontife, le kutuktus, est immortel; et, dans le dernier siècle, leurs fakirs firent déterrer et jeter à la voirie le corps d'un savant qui, dans ses écrits, avait paru en douter.

L

Labadie (Jean), fanatique du dix-septième siècle, né en 1610 à Bourg sur la Dordogne. Il se crut un nouveau Jean-Baptiste, envoyé pour annoncer la seconde venue du Messie, et il s'imagina qu'il avait des révélations. Il assurait que Jésus-Christ lui avait déclaré qu'il l'envoyait sur la terre comme son prophète. Il poussa bientôt la suffisance jusqu'à se dire revêtu de la divinité et participant du nom et de la substance de Notre-Seigneur. Mais il joignit à l'ambition d'un sectaire le goût des plaisirs; il faisait servir à ses odieux projets le masque de la religion, et il ne fut qu'un détestable hypocrite. Il mourut en 1674. Voici quelques-unes de ses productions : *Le Hérauld du grand roi Jésus,* Amsterdam, 1667, in-12. *Le Véritable exorcisme,* ou *l'unique moyen de chasser le diable du monde chrétien.* — *Le Chant royal du roi Jésus-Christ.* Ces ouvrages sont condamnés.

Labitte, dit l'*abbé de peu de sens,* peintre,

[1] M. Ferdinand Denis, *Le monde enchanté.*

[1] *De sapientia infusa Adamea Salomoneaque.* — *Arcanum microcosmicum;* Paris, 1681.—*Prodromus quinquennii mirabilis.* In-8°; Leyde, 1674. On n'a qu'un volume de cet ouvrage, qui devait en avoir trois et contenir cent mille inventions curieuses, etc.

poëte et prêtre d'Arras au milieu du quinzième siècle. Il était très-excentrique, ce qui lui fit donner le surnom que nous venons de citer, et il recherchait un peu les sociétés de ce que nous appelons aujourd'hui le demi-monde. Il se fit initier à la vauderie, hérésie descendue bien bas, puisqu'on y adorait le diable, que ses fêtes étaient le sabbat, et qu'elle reconnaissait pour son maître et seigneur Lucifer, le prince ou l'un des princes des anges déchus. Les Vaudois vivaient en union apparente avec les chrétiens fidèles. Dans les causeries où l'on disait du bien de la sainte Vierge, des bienheureux et des choses saintes, ils renchérissaient, mais ils ajoutaient toujours cette conclusion : « N'en déplaise à mon maître, ou n'en déplaise à mon Seigneur. » Au moyen de cette restriction, toute parole chrétienne leur était permise par leur maître que nous avons nommé. Cet homme fut arrêté comme habitué du sabbat. Dans sa prison, il se coupa la langue avec un canif pour ne rien révéler. Mais il fut condamné au feu et brûlé en 1459. Jacques du Clerq raconte au long cette triste histoire dans ses mémoires. Louis Tieck en a fait, sous le titre de *Sabbat des sorcières,* un roman hostile aux catholiques, qu'on a traduit en français.

Labourd, pays de Gascogne dont les habitants s'adonnaient au commerce et entreprenaient de longs voyages, où ils croyaient que le diable les protégeait. Pendant que les hommes étaient absents, Delancre dit que les femmes devenaient d'habiles sorcières. Henri IV envoya en 1609 un conseiller au parlement de Bordeaux, Pierre Delancre, que nous avons souvent cité, pour purger le pays de ces sorcières. Instruites de son arrivée, elles s'enfuirent en Espagne. Il en fit toutefois brûler quelques-unes qui étaient d'affreuses coquines.

Labourant. *Voy.* Pierre Labourant.

Labrosse. Le médecin Labrosse se mêlait de lire aux astres. Le jeune duc de Vendôme, qui avait grande confiance en cet astrologue, vint un matin conter à Henri IV que Labrosse recommandait au roi de se tenir sur ses gardes ce jour-là. Henri IV répondit : « Labrosse est un vieux fou d'étudier l'astrologie, et Vendôme un jeune fou d'y croire. »

Lac. Grégoire de Tours rapporte que dans le Gévaudan il y avait une montagne appelée Hélanie, au pied de laquelle était un grand lac; à certaines époques de l'année les villageois s'y rendaient de toutes parts pour y faire des festins, offrir des sacrifices et jeter dans le lac, pendant trois jours, une infinité d'offrandes de toute espèce. Quand ce temps était expiré, selon la tradition que rapporte Grégoire de Tours, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre s'élevait; il était suivi d'un déluge d'eau et de pierres. Ces scènes durèrent jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Cent ans avant l'ère chrétienne il y avait aussi à Toulouse un lac célèbre, consacré au dieu du jour, et dans lequel les Tectosages jetaient en offrandes de l'or et de l'argent à profusion, tant en lingots et monnayé que mis en œuvre et façonné.

On lit dans *la Vie de saint Sulpice,* évêque de Bourges, qu'il y avait de son temps dans le Berry un lac de mauvaise renommée, qu'on appelait le *lac des Démons. Voy.* Pilate, Herbadilla, Is, etc.

Lacaille (Denyse de). En 1612, la ville de Beauvais fut le théâtre d'un exorcisme sur lequel on n'a écrit que des facéties sans autorité. La possédée était une vieille nommée Denyse de Lacaille. Nous donnons de cette affaire la pièce suivante en résumé : elle a été évidemment supposée par quelque farceur.

Extrait de la sentence donnée contre les démons qui sont sortis du corps de Denyse de Lacaille :

« Nous étant dûment informés que plusieurs démons et malins esprits vexaient et tourmentaient une certaine femme nommée Denyse de Lacaille, de la Landelle, nous avons donné à Laurent Lepot toute-puissance de conjurer lesdits malins esprits. Ledit Lepot, ayant pris la charge, a fait plusieurs exorcismes et conjurations, desquels plusieurs démons sont sortis, comme le procès-verbal le démontre. Voyant que, de jour en jour, plusieurs diables se présentaient; comme il est certain qu'un certain démon nommé Lissi a dit posséder ladite Denyse, nous commandons, voulons, mandons, ordonnons audit Lissi de descendre aux enfers, sortir hors du corps de ladite Denyse, sans jamais y rentrer; et, pour obvier à la venue des autres démons, nous commandons, voulons, mandons et ordonnons que Belzébuth, Satan, Motelu et Briffault, les quatre chefs, et aussi les quatre légions qui sont sous leur puissance, et tous les autres, tant ceux qui sont de l'air, de l'eau, du feu, de la terre et autres lieux, qui ont encore quelque puissance de ladite Denyse de Lacaille, comparaissent maintenant et sans délai, qu'ils aient à parler les uns après les autres, à dire leurs noms de façon qu'on puisse les entendre, pour les faire mettre par écrit.

» Et à défaut de comparoir, nous les mettons et les jetons en la puissance de l'enfer, pour être tourmentés davantage que de coutume; et, faute de nous obéir, après les avoir appelés par trois fois, commandons, voulons, mandons que chacun d'eux reçoive les peines imposées ci-dessus, défendant au même Lissi, et à tous ceux qui auraient possédé le corps de ladite Denyse de Lacaille, d'entrer jamais dans aucun corps, tant de créatures raisonnables que d'autres.

» Suivant quoi ledit Lessi, malin esprit, prêt à sortir, a signé ces présentes. Belzébuth paraissant, Lissi s'est retiré au bras droit; lequel Belzébuth a signé; pareillement Belzébuth s'étant retiré, Satan apparut, et a signé pour sa légion,

se retirant au bras gauche; Motelu, paraissant, a signé pour toute la sienne, s'étant retiré à l'oreille droite; incontinent Briffault est comparu et a signé ces présentes. — *Signé :* Lissi, Belzébuth, Satan, Motelu, Briffault.

» Le signe et la marque de ces cinq démons sont apposés à l'original du procès-verbal. Beauvais, le 12 décembre 1612. »

Nous le répétons, c'est une farce de huguenot sur un objet sérieux, mais qui a fait peu de bruit.

Lachanopteres, animaux imaginaires que Lucien place dans le globe de la lune. C'étaient de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes.

Lachus, génie céleste, dont les Basilidiens gravaient le nom sur leurs pierres d'aimant magique; ce talisman préservait des enchantements.

Laci (Jean), auteur d'un ouvrage intitulé *Avertissements prophétiques*, publié en 1708, un volume in-8°; il parut différents ouvrages de cette sorte à l'occasion des prétendus prophètes des Cévennes, qui étaient des foux furieux.

Ladwaiturs, génies propices chez les Scandinaves. *Voy.* Harold.

Læensbergh (Matthieu). *Voy.* Matthieu Læensbergh.

Lafin (Jacques), sorcier qui fut accusé d'envoûtement sous Henri IV; on dit qu'on trouva sur lui des images de cire qu'il faisait parler [1].

Laghernhard (Nicole), femme du pays de Labourd qui, au mois d'août 1590, vit sur la lisière d'une forêt, à l'heure de midi, des hommes et des femmes dansant une ronde en se tournant le dos. Elle remarqua quelques-uns de ces personnages qui avaient des pieds de chèvre, et, présumant que c'était le sabbat, elle fit le signe de la croix en invoquant le nom de Jésus. Aussitôt tout disparut. Un certain Grospetter s'enleva dans les airs en laissant échapper une brosse à nettoyer les fours. Un berger qui, assis sur les branches d'un chêne, jouait de la flûte avec sa houlette dont il tirait des sons, fut enlevé pareillement; et Nicole Laghernhard se sentit remportée par un tourbillon dans sa maisonnette, où elle dut garder le lit huit jours...

Lagneau ou **Laigneau** (David), adepte mort au dix-septième siècle. Il a traduit *les Douze clefs de la philosophie* (hermétique), de Basile Valentin; et l'on voit dans son *Harmonie mystique*, publiée à Paris en 1636, qu'il s'occupait d'alchimie.

Laica. Nom de fées chez les Péruviens. Les laicas étaient ordinairement bienfaisantes, au lieu que la plupart des autres magiciennes mettaient leur plaisir à faire du mal.

Lamia, reine de Libye, qui fendait le ventre des femmes grosses pour dévorer leurs fruits. Elle a donné son nom aux lamies.

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 173.

Lamies, démons mauvais, qu'on trouve dans les déserts sous des figures de femmes, ayant des têtes de dragon au bout des pieds. Elles



hantent aussi les cimetières, y déterrent les cadavres, les mangent et ne laissent des morts que les ossements. A la suite d'une longue guerre, on aperçut dans la Syrie, pendant plusieurs nuits, des troupes de lamies qui dévoraient les cadavres des soldats inhumés à fleur de terre. On s'avisa de leur donner la chasse, et quelques jeunes gens en tuèrent plusieurs à coups d'arquebuse; il se trouva que le lendemain ces lamies n'étaient plus que des loups et des hyènes.

Il se rencontre des lamies, très-agiles à la course, dans l'ancienne Libye; leur voix est un sifflement de serpent. Quelle que soit leur demeure, il est certain, ajoute Leloyer, qu'il en existe, « puisque cette croyance était en vigueur chez les anciens ». Le philosophe Ménippe fut épris d'une lamie. Elle l'attirait à elle; heureusement qu'il fut averti de s'en défier, sans quoi il eût été dévoré. « Semblables aux sorcières, dit encore Leloyer [1], ces démons sont très-friands du sang des petits enfants. »

Tous les démonomanes ne sont pas d'accord sur la forme des lamies : Torquemada, dans son *Hexameron*, dit qu'elles ont une figure de femme et des pieds de cheval; qu'on les nomme aussi chevesches, à cause du cri et de la friandise de ces oiseaux pour la chair fraîche. Ce sont des espèces de sirènes selon les uns; d'autres les comparent aux gholes de l'Arabie. On a dit bien des bizarreries sur ces femmes singulières. Quelques-uns prétendent qu'elles ne voient qu'à travers une lunette [2]. Wierus parle beaucoup de ces monstres dans le troisième livre de son ouvrage

[1] *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, p. 199.

[2] Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc., ch. VIII.

sur les *Prestiges*. Il a même consacré aux *lamies* un traité particulier [1].

« Les lamies écossaises, dit un écrivain que nous croyons à ses initiales être M. Alfred Michiels, enlèvent surtout des enfants, et c'est ce qui a rendu les fées en général si redoutables en nos contrées. Il y en avait en Flandre qui envoyaient de toutes parts des esprits inférieurs, conduisant des voitures peintes en rouge, couvertes de toiles rouges, attelées d'un cheval noir. Les enfants qu'ils trouvaient isolés, ceux qu'ils pouvaient attirer par des promesses, ou en leur montrant des dragées et des joujoux, étaient emmenés par eux, et ils les jetaient dans la voiture avec un bâillon dans la bouche. Selon d'autres, ils les massacraient aussitôt; c'est pour que le sang ne se vît pas qu'ils avaient adopté la couleur rouge pour leurs voitures. Ces voitures s'appelaient bloed-chies et ceux qui les menaient bloed-elven. Dès qu'on les poursuivait ils disparaissaient, et l'on ne trouvait plus que de grandes taupinières au beau milieu du pavé. Cette croyance causait un effroi si grand aux enfants que, dès qu'une voiture de couleur rouge venait à passer, tous se sauvaient en grande hâte. Je me rappelle fort bien avoir partagé la terreur générale. »

Lamotte le Vayer (François), littérateur, né à Paris en 1588 et mort en 1672. C'était, selon Naudé, le Plutarque de la France, ressemblant aux anciens par ses opinions et ses mœurs. Il a laissé des *Opuscules sur le sommeil et les songes*, in-8°, Paris, 1643.

Lampadomancie, divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

Lampe merveilleuse. Il y avait à Paris du temps de saint Louis un rabbin fameux, nommé Jéchiel, grand faiseur de prodiges, et si habile à fasciner les yeux par les illusions de la magie ou de la physique que les juifs le regardaient comme un de leurs saints, et les Parisiens comme un sorcier. La nuit, quand tout le monde était couché, il travaillait à la clarté d'une lampe merveilleuse, qui répandait dans sa chambre une lumière aussi pure que celle du jour. Il n'y mettait point d'huile; elle éclairait continuellement, sans jamais s'éteindre et sans avoir besoin d'aucun aliment. On disait que le diable entretenait cette lampe et venait passer la nuit avec Jéchiel. Aussi tous les passants heurtaient à sa porte pour l'interrompre. Quand des seigneurs ou d'honnêtes gens frappaient, la lampe jetait une lueur éclatante, et le rabbin allait ouvrir; mais toutes les fois que des importuns faisaient du bruit pour le troubler dans son travail, la lampe pâlissait; le rabbin, averti, donnait un coup de marteau sur un grand clou fiché au milieu de la chambre; aussitôt la terre s'entr'ouvrait et engloutissait les mauvais plaisants [1].

[1] *J. Wieri de Lamiis liber*. In 4°. Bâle, 1577.

Les miracles de la lampe inextinguible étonnaient tout Paris. Saint Louis, en ayant entendu parler, fit venir Jéchiel afin de le voir; il fut content, disent les juifs, de la science étonnante de ce rabbin, qui peut-être avait découvert quelque gaz.

Lampes perpétuelles. En ouvrant d'anciens tombeaux tels que celui de la fille de Cicéron, on trouva des lampes qui répandirent un peu de lumière pendant quelques moments, et même pendant quelques heures; d'où l'on a prétendu que ces lampes avaient toujours brûlé dans les tombeaux. « Mais comment le prouver? dit le père Lebrun; on n'a vu paraître des lueurs qu'après que les sépulcres ont été ouverts et qu'on leur a donné de l'air. Or, il n'est pas surprenant que dans les urnes qu'on a prises pour des lampes il y eût une matière qui, étant exposée à l'air, devînt lumineuse comme les phosphores. On sait qu'il s'excite quelquefois des flammes dans les caves, dans les cimetières et dans tous les endroits où il y a beaucoup de sel et de salpêtre. L'eau de la mer, l'urine et certains bois produisent de la lumière et même des flammes, et l'on ne doute pas que cet effet ne vienne des sels qui sont en abondance dans ces sortes de corps.

Ferrari a voulu démontrer, dans une savante dissertation, que ce qu'on débitait sur ces lampes éternelles n'était appuyé que sur des contes et des histoires fabuleuses [2].

Lampon, devin d'Athènes. On apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un bélier qui n'avait qu'une corne très-forte au milieu du front; sur quoi Lampon pronostiqua (ce que tout le monde prévoyait) que la puissance, jusqu'alors partagée en deux factions, celle de Thucydide et celle de Périclès, se réunirait dans la personne de celui chez qui ce prodige était arrivé.

[1] Sauval, *Antiquités de Paris*, etc.

[2] Vers 1750 cependant, on fit, à Naples, la découverte d'un phosphore que l'on dut également au hasard. Le prince de San-Severo travaillait à un procédé chimique. Il ouvrit, à une heure après minuit, quatre cucurbites de verre. En voulant les examiner de trop près avec une bougie, la matière contenue dans un de ces vases prit feu sur-le-champ et donna une flamme jaune très-vive. Il laissa brûler pendant environ six heures la matière renfermée dans ce vase. La flamme, au bout de cet espace de temps, s'étant trouvée aussi belle et aussi forte qu'au premier instant, le prince San-Severo l'étouffa; mais ayant voulu la raviver le lendemain, il n'y put parvenir qu'en ajoutant dans le même vase un quart d'once de la même matière, quoiqu'elle ne fût pas sensiblement diminuée de poids. Une fois rallumée, elle brûla six mois de suite, sans mouvement, sans altération de clarté, et sans déperdition apparente. Cette découverte justifia, jusqu'à un certain point, la vérité des lampes sépulcrales dont ont parlé les anciens, et que des savants modernes ont traitées de fables.

Lamproies, poissons auxquels on a donné neuf yeux; mais on a reconnu que c'était une erreur populaire, fondée sur ce que les lamproies ont sur le côté de la tête des cavités, qui n'ont aucune communication avec le cerveau [1].

Lancinet. Les rois de France ont de temps immémorial revendiqué l'honneur de guérir les écrouelles. Le premier qui fut guéri fut un chevalier nommé Lancinet. Voici comment le fait est conté :

« Il était un chevalier nommé Lancinet, de l'avis duquel le roi Clovis se servait ordinairement lorsqu'il était question de faire la guerre à ses ennemis. Étant affligé de cette maladie des écrouelles, et s'étant voulu servir de la recette dont parle Cornélius Celsus, qui dit que les écrouelles se guérissent si l'on mange un serpent, l'ayant essayée par deux fois, et ce remède ne lui ayant point réussi, un jour, comme le roi Clovis sommeillait, il lui fut avis qu'il touchait doucement le cou à Lancinet, et qu'au même instant ledit Lancinet se trouvait guéri sans que même il parût aucune cicatrice.

» Le roi, s'étant levé plus joyeux qu'à l'ordinaire, tout aussitôt qu'il fit jour, manda Lancinet et essaya de le guérir en le touchant, ce qui fut fait; et toujours depuis, cette vertu et faculté a été comme héréditaire aux rois de France, et s'est transmise à leur postérité [2]. »

Voilà, sans contredit, un prodige; mais on représentera que personne ne se nommait Lancinet du temps de Clovis; que ni Clovis, ni Clotaire, ni le roi Dagobert, ni aucun des Mérovingiens ne se vantaient de guérir les humeurs froides; que ce secret fut également inconnu aux Carlovingiens, et qu'il faut descendre aux Capétiens pour en trouver l'origine [3].

Landat ou **Landalde** (Catherine), paysanne des frontières de l'Espagne. Delancre dit qu'interrogée sur ses voyages au sabbat, elle déclara qu'elle n'avait pas besoin de dormir pour s'y rendre; que dès qu'elle s'asseyait près de son feu, si elle sentait un grand désir d'aller au sabbat, elle s'y trouvait aussitôt transportée. Cette femme avait trente ans.

Landela, magicienne. *Voy.* Harppe.

Langeac, ministre de France, qui employait beaucoup d'espions, et qui fut souvent accusé de communiquer avec le diable [4].

Langue. On lit dans Diodore de Sicile que les anciens peuples de la Taprobane avaient une langue double, fendue jusqu'à la racine, ce qui animait singulièrement leur conversation et leur facilitait le plaisir de parler à deux personnes en même temps [1]. Mahomet vit dans son paradis des anges bien plus merveilleux; car ils avaient chacun soixante-dix mille têtes, à chaque tête soixante-dix mille bouches, et dans chaque bouche soixante-dix mille langues qui parlaient chacune soixante-dix mille idiomes différents.

Les sorcières prétendaient avoir le don de parler toutes les langues : ce qui ne s'est pas vérifié, sinon dans quelques possédées.

Langue primitive. On a cru autrefois que si on abandonnait des enfants à la nature, ils apprendraient d'eux-mêmes la langue primitive, c'est-à-dire celle que parlait Adam, que l'on croit être l'hébreu. Mais malheureusement l'expérience a prouvé que cette assertion n'était qu'une erreur populaire [2]. Les enfants élevés par des chèvres parlent l'idiome des boucs, et il est impossible d'établir que le langage n'a pas été révélé.

Languet, curé de Saint-Sulpice, qui avait un talent tout particulier pour l'expulsion de certains esprits malins. Quand on lui amenait une de ces prétendues possédées que les convulsionnaires ont produites, et qui ont donné matière à tant de scandales, il accourait avec un grand bénitier plein d'eau commune, qu'il lui versait sur la tête en disant : « Je t'adjure de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant. » La possédée ne reparaissait plus.

Lanthila, nom que les habitants des Moluques donnent à un être supérieur qui commande à tous les Nétos ou génies malfaisants.

Lapalud. *Voy.* Palud.

Lapons. Les Lapons se distinguent un peu des autres peuples : la hauteur des plus grands n'excède pas un mètre et demi; ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Leur habit d'hiver est une peau de renne, taillée comme un sac, descendant sur les genoux, et rehaussée sur les hanches d'une ceinture ornée de plaques d'argent; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le Nord velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que ceux que la nature leur avait donnés.

On dit qu'il y a chez eux une école de magie où les pères envoient leurs enfants, persuadés que la magie leur est nécessaire pour éviter les embûches de leurs ennemis, qui sont eux-mêmes grands magiciens. Ils font passer les démons familiers dont ils se servent en héritage à leurs

[1] Brown, *Des erreurs populaires,* t. I, liv. III, p. 349.
[2] Delancre, *Traité de l'attouchement,* p. 159; Forcadel, *De imper. et philosop. gall.*
[3] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. I, p. 273.
[4] Bertin, *Curiosités de la littérature,* t. I, p. 51.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. III, p. 119.
[2] Thomas Brown, *Essai sur les erreurs,* t. II, ch. XXIII, p. 95.

enfants, afin qu'ils les emploient à surmonter les démons des autres familles qui leur sont contraires. Ils se servent souvent d'un tambour pour les opérations de leur magie. Quand ils ont envie d'apprendre ce qui se passe en pays étranger, un d'entre eux bat le tambour, mettant dessus, à l'endroit où l'image du soleil est dessinée, des anneaux de laiton attachés ensemble par une chaîne de même métal. Il frappe sur ce tambour avec un marteau fourchu fait d'un os, de telle sorte que ces anneaux se remuent. Le curieux chante en même temps d'une voix distincte une chanson que les Lapons nomment jonk; tous ceux qui sont présents, hommes et femmes, y ajoutent chacun son couplet, exprimant de temps en temps le nom du lieu dont ils désirent savoir quelque chose. Le Lapon qui frappe le tambour le met ensuite sur sa tête d'une certaine façon et tombe aussitôt par terre, où il ne donne plus signe de vie; les assistants continuent de chanter jusqu'à ce qu'il soit revenu à lui, car si on cesse de chanter, l'homme meurt, disent-ils, ce qui lui arrive également si quelqu'un essaye de l'éveiller en le touchant de la main ou du pied. On éloigne même de lui les mouches et les autres animaux. Quand il reprend ses sens de lui-même, il répond aux questions qu'on lui fait sur le lieu où il a été envoyé. Quelquefois il ne se réveille qu'au bout de vingt-quatre heures, selon que le chemin qu'il lui a fallu parcourir a été long ou court. Pour ne laisser aucun doute sur la vérité de ce qu'il raconte, il se vante d'avoir rapporté du pays où il a été la marque qu'on lui a demandée, comme un couteau, un anneau, un soulier ou quelque autre chose. Les Lapons se servent aussi du même tambour pour savoir la cause d'une maladie, ou pour faire perdre la vie ou la santé à leurs ennemis.



Lapons.

Parmi ces peuples, certains magiciens ont une espèce de gibecière de cuir, dans laquelle ils tiennent des mouches magiques ou des démons, qu'ils lâchent de temps en temps contre leurs ennemis, ou contre le bétail, ou simplement pour exciter des tempêtes et faire lever des vents orageux. Ils ont aussi une sorte de dard qu'ils jettent en l'air, et qui, dans leur opinion, cause la mort à tout ce qu'il rencontre. Ils se servent, pour ce même effet, d'une pelote nommée tyre, de la grosseur d'une noix, fort légère, presque ronde, qu'ils envoient contre leurs ennemis pour les faire périr; si par malheur cette pelote rencontre en chemin quelque autre personne ou quelque animal, elle ne manque pas de leur causer la mort [1]. *Voy.* Finnes, Tyre, etc.

Lares. Les lares étaient, chez les anciens, des démons ou des génies gardiens du foyer. Cicéron, traduisant le *Timée* de Platon, appelle lares ce que Platon nomme démons. Festus les appelle dieux ou démons inférieurs, gardiens des toits et des maisons. Apulée dit que les lares n'étaient autre chose que les âmes de ceux qui avaient bien vécu et bien rempli leur carrière. Au contraire, ceux qui avaient mal vécu erraient vagabonds et épouvantaient les hommes. Selon Servius, le culte des dieux lares est venu de ce qu'on avait coutume autrefois d'enterrer les corps dans les maisons, ce qui donna occasion au peuple crédule de s'imaginer que leurs âmes y demeuraient aussi, comme des génies secourables et propices, et de les honorer en cette qualité.

La coutume s'étant introduite plus tard d'inhumer les morts sur les grands chemins, on en prit occasion de les regarder comme les dieux des chemins. C'était le sentiment des platoniciens, qui des âmes des bons faisaient des lares, et les lémures des âmes des méchants. On plaçait les statuettes des lares dans un oratoire que l'on avait soin de tenir proprement. Cependant quelquefois on perdait le respect à leur égard, comme à la mort de quelques personnes chères;

[1] Dom Calmet, *Sur les vampires.*

on les accusait de n'avoir pas bien veillé à leur conservation, et de s'être laissé surprendre par les esprits malfaisants. Caligula fit jeter les siens par la fenêtre, parce que, disait-il, il était mécontent de leurs services.

Quand les jeunes garçons étaient devenus assez grands pour quitter les bulles qu'on ne portait que dans la première jeunesse, ils les pendaient au cou des dieux lares. Les esclaves y pendaient aussi leurs chaînes, lorsqu'ils recevaient la liberté.

Larmes. Les femmes accusées de sorcellerie étaient regardées comme véritablement sorcières lorsqu'elles voulaient pleurer et qu'elles ne le pouvaient. Une sorcière dont parle Boguet dans son *Premier avis* ne put jeter aucune larme, bien qu'elle se fût plusieurs fois efforcée devant son juge : « Car il a été reconnu par expérience que les sorciers ne jettent point de larmes : ce qui a donné occasion à Spranger, Grilland et Bodin de dire que l'une des plus fortes présomptions que l'on puisse élever contre le sorcier est qu'il ne larmoie point[1]. »

Larrivey (Pierre), poëte dramatique du seizième siècle, né à Troyes en 1596. Il s'est fait connaître par un *Almanach avec grandes prédictions,* le tout diligemment calculé, qu'il publia de 1618 à 1647. Il précéda ainsi Matthieu Laensbergh. Il ne mangeait point de poisson, parce que, selon son horoscope, il devait mourir étranglé par une arête, prédiction qui ne fut pas accomplie. Les almanachs qui continuent de porter son nom sont encore très-estimés dans le midi de la France, comme ceux de Matthieu Laensbergh dans le Nord.

Larves, âmes des méchants que l'on dit errer çà et là pour épouvanter les vivants; on les confond souvent avec les lémures, mais les larves ont quelque chose de plus effrayant.

Lorsque Caligula fut assassiné, on dit que son palais devint inhabitable, à cause des larves qui l'occupaient, jusqu'à ce qu'on lui eut décerné une pompe funèbre.

Launoy (Jean), célèbre docteur de Sorbonne, né le 21 décembre 1603 à Valdéric, diocèse de Coutances. Il a laissé une dissertation pédantesque *sur la vision de saint Simon Stock,* qu'il n'a pas su comprendre, étant un peu trop janséniste. Un volume in-8° ; 1653 et 1663.

Laurier, arbre qu'Apulée met au rang des plantes qui préservent les hommes des esprits malins. On croyait aussi chez les anciens qu'il garantissait de la foudre.

Lauthu, magicien tunquinois, qui prétendait avoir été porté soixante-dix ans dans le sein de sa mère. Ses disciples le regardaient comme le créateur de toutes choses. Sa morale est très-relâchée; c'est celle que suit le peuple, tandis que la cour suit celle de Confucius.

[1] Boguet, *Premier avis,* n° 60, p. 26.

Lavater (Louis), théologien protestant, né à Kibourg en 1527, auteur d'un traité sur *les spectres, les lémures*[1], etc.; Zurich, 1570, in-12, plusieurs fois réimprimé.

Lavater (Jean-Gaspard), né à Zurich en 1741,



mort en 1801, auteur célèbre de l'*Art de juger les hommes par la physionomie. Voy.* PHYSIOGNOMONIE.

Lavisari. Gardan écrit qu'un Italien nommé Lavisari, conseiller et secrétaire d'un prince, se trouvant une nuit seul dans un sentier, le long d'une rivière, et ne sachant où était le gué pour la passer, poussa un cri dans l'espoir d'être entendu des environs. Son cri ayant été répété par une voix de l'autre côté de l'eau, il se persuada que quelqu'un lui répondait, et demanda : — *Dois-je passer ici?* — La voix lui répondit : — *Ici.*

Il vit alors qu'il était sur le bord d'un gouffre où l'eau se jetait en tournoyant. Épouvanté du danger que ce gouffre lui présentait, il s'écrie encore une fois : — *Faut-il que je passe ici?* — La voix lui répondit : — *Passe ici.* — Il n'osa s'y hasarder, et, prenant l'écho pour le diable, il crut qu'il voulait le faire périr et retourna sur ses pas[2].

Layra, nom d'une maladie que donnaient les sorciers dans une pomme ou dans un autre aliment, et qui produisait le besoin indomptable d'aboyer. Delancre en a eu les preuves. Les mêmes coquins infusaient aussi par le même procédé de violentes épilepsies.

Lazare, tzar des Serviens dans leurs temps héroïques. On lit sur ce prince, dans les chants populaires des Serviens, de singulières légendes.

Leur grand cycle poétique, c'est l'ère fatale de la conquête, c'est la bataille de Kossowo, où périt le roi Lazare, trahi par son gendre Wuk et par ses douze mille guerriers. A cette bataille, le poëte fait intervenir le prophète Élio, qui annonce au roi la volonté de Dieu et l'avertit qu'il est temps de choisir entre le royaume du ciel et celui de la terre. Lazare mande le patriarche de Servie et les douze grands archevêques, pour qu'ils donnent la sainte communion

[1] *De spectris, lemuribus et magnis atque insolitis fragoribus et præsagitionibus quæ obitum hominum, clades mutationesque imperiorum præcedunt,* etc.

[2] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations,* t. I, p. 169.

à ses braves, et que purifiés ils se préparent à la mort..... Au moment où les troupes défilent en bon ordre, la tzarine Militza demande à son noble époux qu'au moins un de ses frères reste avec elle dans la forteresse de Kruschwatz. Ils refusent tous. Golabun, le serviteur, reste seul. Dès que l'aube du matin paraît, deux corbeaux messagers arrivent auprès de la tzarine qui se trouble; puis le guerrier Milutine, couvert de dix-sept blessures et portant sa main gauche dans sa droite, vient lui conter comment l'illustre tzar, son époux, est tombé, comment est tombé le vieux Iug, son père, comment sont tombés les neuf Iugowitz [1], et comment est tombé Milosch le waiwode.

« On n'avait pu retrouver sur la sanglante plaine la tête de Lazare. Un jeune Turc, né d'une Servienne, l'avait jetée dans une source d'eau vive; elle y resta quarante ans, et elle brillait comme la lune sur l'eau. Tirée de là enfin et déposée sur le gazon, elle alla rejoindre son corps, qui fut déposé par les douze grands archevêques dans le beau monastère de Rawanitza en Macédoine, « fondé par Lazare de son propre argent, sans qu'il en coûtât un para ou une larme à son pauvre peuple [2] ».

Lazare (Denys), prince de Servie, qui vivait en l'année de l'hégire 788. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Songes,* publié en 1686; 1 vol. in-8°. Il prétend avoir eu des visions nocturnes dans les royaumes de Stéphan, de Mélisch et de Prague.

Leaupartie, seigneur normand d'un esprit épais, qui fit paraître en 1735 un mémoire pour établir la possession et l'obsession de ses enfants et de quelques autres filles qui avaient copié les extravagances de ces jeunes demoiselles. — Il envoya à la Sorbonne et à la faculté de médecine de Paris des observations pour savoir si l'état des possédées pouvait s'expliquer naturellement. Il exposa que les possédées entendaient le latin; qu'elles étaient malicieuses; qu'elles parlaient en hérétiques; qu'elles n'aimaient pas le son des cloches; qu'elles aboyaient comme des chiennes; que l'aboiement de l'une d'elles ressemblait à celui d'un dogue; que leur servante Anne Néel, quoique fortement liée, s'était dégagée pour se jeter dans le puits: ce qu'elle ne put exécuter, parce qu'une personne la suivait; mais que, pour échapper à cette poursuite, elle s'élança contre une porte fermée et passa au travers, etc. — Le bruit s'étant répandu que les demoiselles de Leaupartie étaient possédées, un curé nommé Heurtin, faible ou intrigant, s'empara de l'affaire, causa du scandale, fit des extravagances. Mgr de Luynes, évêque de Bayeux, le fit renfermer dans un séminaire; et les demoiselles, ayant été placées dans des communautés religieuses, se trouvèrent immédiatement paisibles.

Lebrun (Charles), célèbre peintre, né à Paris en 1619, mort en 1690. On lui doit un *Traité sur la physionomie humaine comparée avec celle des animaux,* 1 vol. in-folio.

Lebrun (Pierre), oratorien, né à Brignolles en 1661, mort en 1729. On a de lui : 1° *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette, et qui détruisent leurs systèmes,* 1693, in-12; 2° *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants*, 1702, 3 vol. in-12, avec un supplément, 1737, in-12.

Nous avons occasion de le citer souvent.

Lécanomancie, divination par le moyen de l'eau. On écrivait des paroles magiques sur des lames de cuivre, qu'on mettait dans un vase plein d'eau, et une vierge qui regardait dans cette eau y voyait ce qu'on voulait savoir, ou ce qu'elle voulait y voir. Ou bien on remplissait d'eau un vase d'argent pendant un beau clair de lune; ensuite on réfléchissait la lumière d'une chandelle dans le vase avec la lame d'un couteau, et l'on y voyait ce qu'on cherchait à connaître. — C'est encore par la lécanomancie que chez les anciens on mettait dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses et des lames d'or et d'argent, gravées de certains caractères, dont on faisait offrande aux démons. Après les avoir conjurés par certaines paroles, on leur proposait la question à laquelle on désirait une réponse. Alors il sortait du fond de l'eau une voix basse, semblable à un sifflement de serpent, qui donnait la solution désirée. Glycas rapporte que Nectanébus, roi d'Égypte, connut par ce moyen qu'il serait détrôné; et Delrio ajoute que de son temps cette divination était encore en vogue parmi les Turcs. Elle était anciennement familière aux Chaldéens, aux Assyriens et aux Égyptiens. Vigenère dit qu'on jetait aussi du plomb fondu tout bouillant dans un bassin plein d'eau; et par les figures qui s'en formaient on avait réponse à ce qu'on demandait [1].

Lecanu (M. l'abbé), du clergé de Paris, auteur d'un livre intitulé « Histoire de Satan, sa chute, son culte, ses manifestations, ses œuvres, la guerre qu'il fait à Dieu et aux hommes; magie, possessions, illuminisme, magnétisme, esprits frappeurs, spirites, etc. » In-8°, Paris, 1862.

Léchies, démons des bois, espèces de satyres chez les Russes, qui leur donnent un corps humain, depuis la partie supérieure jusqu'à la ceinture, avec des cornes, des oreilles, une barbe de chèvre; et, de la ceinture en bas, des formes de bouc. Quand ils marchent dans les champs,

[1] Iugowitz, enfants de Iug.
[2] Extrait de comptes rendus par la presse périodique sur les légendes de la Servie.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues,* p. 268.

ils se rapetissent au niveau des herbages ; mais lorsqu'ils courent dans les forêts, ils égalent en hauteurs les arbres les plus élevés. Leurs cris sont effroyables. Ils errent sans cesse autour des promeneurs, empruntent une voix qui leur est connue, et les égarent vers leurs cavernes, où ils prennent plaisir à les chatouiller jusqu'à la mort.



Lechies.

Lecoq, sorcier qui fut exécuté à Saumur, au seizième siècle, pour avoir composé des venéfices et poisons contre les enfants. Le bruit courait dans ce temps-là que lui et d'autres sorciers ayant jeté leurs sorts diaboliques sur les lits de plume, il devait s'y engendrer certains serpents qui piqueraient et tueraient les bonnes gens endormis; si bien qu'on n'osait plus se coucher. On attrapa Lecoq et on le brûla, après quoi on alla dormir [1], ce que vous pouvez faire aussi.

Ledoux (Mademoiselle), tireuse de cartes, dont on fit le procès à Paris le 14 juillet 1818. Elle fut condamnée à deux ans d'emprisonnement et à douze francs d'amende, pour avoir prescrit à une jeune demoiselle d'aller la nuit en pèlerinage au Calvaire du mont Valérien, près Paris, et d'y porter quatre queues de morue enveloppées dans quatre morceaux d'un drap coupé en quatre, afin de détacher, par ce moyen cabalistique, le cœur d'un jeune homme riche, de neuf veuves et demoiselles qui le poursuivaient en mariage [2].

Legendre (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, né à Paris en 1688, mort en 1746. On a de lui un *Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain,* Paris, 1733, 6 vol. in-12 ; ouvrage dont M. Salgues a tiré très-grand parti pour son livre *des Erreurs et des préjugés répandus dans la société.*

[1] Delancre, *Incrédulité,* etc., p. 268.
[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 291.

Légions. Il y a aux enfers six mille six cent soixante-six légions de démons. Chaque légion de l'enfer se compose de six mille six cent soixante-six diables, ce qui porte le nombre de tous ces démons à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six, à la tête desquels se trouvent soixante-douze chefs, selon le calcul de Wierus. Mais d'autres doctes mieux informés élèvent bien plus haut le nombre des démons.

Leleu (Augustin), contrôleur des droits du duc de Chaulnes sur la chaîne de Piquigny, qui demeurait à Amiens, rue de l'Aventure, et dont la maison fut infestée de démons pendant quatorze ans. Après s'être plaint, il avait obtenu qu'on fît la bénédiction des chambres infestées; ce qui força les diables à détaler [1].

Leloyer. *Voy.* Loyer (le).

Lemia, sorcière d'Athènes, qui fut punie du dernier supplice, au rapport de Démosthène, pour avoir enchanté, charmé et fait périr le bétail; car dans cette république on avait établi une chambre de justice pour poursuivre les sorciers [2].

Lemnus ou **Lemmens** (Liévin), né en 1505 à Ziriczée en Zélande, médecin et théologien, publia un livre sur ce qu'il y a de vrai et de faux en astrologie, et un autre sur les merveilles occultes de la nature [3].

Lémures, génies malfaisants ou âmes des morts damnés qui (selon les croyances superstitieuses) reviennent tourmenter les vivants, et dans la classe desquels il faut mettre les vampires. On prétend que le nom de Lémure est une corruption de Rémure, qui vient à son tour du nom de Rémus, tué par Romulus, fondateur de Rome; car après sa mort les esprits malfaisants se répandirent dans Rome [4]. *Voy.* Lares, Larves, Spectres, Vampires, etc.

Lenglet-Dufresnoy (Nicolas), né à Beauvais en 1674 et mort en 1755. On lui doit : 1° une *Histoire de la philosophie hermétique*, accompagnée d'un catalogue raisonné des écrivains de cette science, avec le véritable *Philalète,* revu sur les originaux, 1742, 3 vol. in-12; 2° un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, visions et révélations particulières*, avec des observations sur les dissertations du R. P. dom Calmet sur les apparitions et les revenants,

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations sur les apparitions,* t. III, p. 213.
[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 14.
[3] *De Astrologia liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit habenda fides;* Anvers, 1554, in-8°. — *De occultis naturæ miraculis libri II;* Anvers, 1559, in-12. Réimprimé chez Plantin en quatre livres ; Anvers, 1564.
[4] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits,* ch. v.

1751, 2 vol. in-12; 3° un *Recueil de dissertations* anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes, avec une préface historique et un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les esprits, les visions, les apparitions, les songes et les sortiléges; 1752, 4 vol. in-12.

Nous avons puisé fréquemment dans ces ouvrages.

Lenormand (Mademoiselle), femme qui, sous l'Empire et la Restauration, exerçait à Paris le métier de sibylle. Elle prenait le nom de sibylle du faubourg Saint-Germain, tirait les cartes et disait la bonne aventure par le marc de café. On prétend qu'elle était un des organes de la police. Elle a laissé des mémoires et des souvenirs sibyllins. Morte en 1843. Ce qui est curieux, c'est que, de notre temps, les grandes dames allaient la consulter.

Le Normant (Martin), astrologue qui fut apprécié par le roi Jean, auquel il prédit la victoire qu'il gagna contre les Flamands [1].

Léon III, élu pape en 795. On a eu l'effronterie de lui attribuer un recueil de platitudes, embrouillées dans des figures et des mots inin-



telligibles, composé par un visionnaire plus de trois cents ans après lui, sous le titre d'*Enchiridion Leonis papæ* [2]. On a ajouté qu'il avait envoyé ce livre à Charlemagne. Voici le titre exact de ce ridicule fatras : *Enchiridion du pape Léon*, donné comme un présent précieux au sérénissime empereur Charlemagne, récemment purgé de toutes ses fautes. Rome, 1670, in-12 long, avec un cercle coupé d'un triangle pour vignette, et à l'entour ces mots en légende : *Formation, réformation, transformation.* Après un avis aux sages cabalistes, le livre commence par l'Évangile de saint Jean, que suivent les secrets et oraisons pour conjurer le diable. *Voy.* Conjurations, etc.

[1] Manuscrit cité à la fin des remarques de Joly sur Bayle.

[2] *Enchiridion Leonis papæ serenissimo imperatori Carolo Magno in munus pretiosum datum, nuperrime mendis omnibus purgatum*, etc.

Léonard, démon des premiers ordres, grand maître des sabbats, chef des démons subalternes, inspecteur général de la sorcellerie, de la magie noire et des sorciers. On l'appelle souvent *le*



Grand Nègre. Il préside au sabbat sous la figure d'un bouc de haute taille; il a trois cornes sur la tête, deux oreilles de renard, les cheveux hérissés, les yeux ronds, enflammés et fort ouverts, une barbe de chèvre et un visage au derrière. Les sorciers l'adorent en lui baisant ce visage inférieur avec une chandelle verte à la main. Quelquefois il ressemble à un lévrier ou à un bœuf, ou à un grand oiseau noir, ou à un tronc d'arbre surmonté d'un visage ténébreux. Ses pieds, quand il en porte au sabbat, sont toujours des pattes d'oie. Cependant, les experts qui ont vu le diable au sabbat observent qu'il n'a pas de pieds quand il prend la forme d'un tronc d'arbre et dans d'autres circonstances extraordinaires. Léonard est taciturne et mélancolique; mais dans toutes les assemblées de sorciers et de diables où il est obligé de figurer, il se montre avantageusement et déploie une gravité superbe [1].

Léopold, fils naturel de l'empereur Rodolphe II. Il embrassa la magie et étudia les arts du diable, qui lui apparut plus d'une fois. Il arriva que son frère Frédéric fut pris en bataille en combattant contre Louis de Bavière. Léopold, voulant lui envoyer un magicien pour le délivrer de la prison de Louis sans payer rançon, s'enferma avec ce magicien dans une chambre, en conjurant et appelant le diable, qui se présenta à eux sous forme et costume d'un messager de pied, ayant ses souliers usés et rompus, le chaperon en tête; quant au visage, il avait les yeux chassieux. Il leur promit, sans que le magicien

[1] Delrio, Delancre, Bodin, etc.

se dérangeât, de tirer Frédéric d'embarras, pourvu qu'il y consentît. Il se transporta de suite dans la prison, changea d'habit et de forme, prit celle d'un écolier, avec une nappe autour du cou, et invita Frédéric à entrer dans la nappe, ce qu'il refusa en faisant le signe de la croix. Le diable s'en retourna confus chez Léopold, qui ne le quitta point pour cela; car pendant la maladie à la suite de laquelle il mourut, s'étant levé un jour sur son séant, il commanda à son magicien, qu'il tenait à gages, d'appeler le diable, lequel se montra sous la forme d'un homme noir et hideux; Léopold ne l'eut pas plutôt vu qu'il dit : C'est assez; et il demanda qu'on le recouchât dans son lit, où il trépassa [1].

Lépapa, rocher mystique. *Voy.* EATUAS.

Lépréchan. C'est le nom qu'on donne au cluricaune dans quelques comtés de l'Irlande. *Voyez* CLURICAUNE.

Leriche (M. l'abbé), prêtre du diocèse de Poitiers, auteur d'un savant livre intitulé *Études sur les possessions en général et sur la possession de Loudun en particulier*, précédées d'une lettre du P. Ventura. 1 vol. in-12, 1859. Dans cet ouvrage, parfaitement écrit et solidement appuyé de preuves, l'auteur a mis au néant tous les mensonges du calviniste Saint-Aubin.

Leroux de Lincy, auteur vivant de travaux curieux intitulés *Le Livre des légendes*, 1836.

Lesage. *Voy.* LUXEMBOURG.

Lescorière (Marie), vieille sorcière arrêtée au seizième siècle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Elle répondit dans son interrogatoire qu'elle passait pour sorcière sans l'être; qu'elle croyait en Dieu, l'avait prié journellement, et avait quitté le diable depuis longtemps; qu'il y avait quarante ans qu'elle n'avait été au sabbat. Interrogée sur le sabbat, elle dit qu'elle avait vu le diable en forme d'homme et de bouc, qu'elle lui avait cédé les galons dont elle liait ses cheveux, que le diable les lui avait payés un écu qu'elle avait mis dans sa bourse; qu'il lui avait surtout recommandé de ne pas prier Dieu, de nuire aux gens de bien, et qu'il lui avait remis pour cela de la poudre dans une boîte; qu'il était venu la trouver en forme de chat, et que, parce qu'elle avait cessé d'aller au sabbat, il l'avait meurtrie à coups de pierres; que quand elle appelait le diable, il venait à elle en figure de chien pendant le jour et en figure de chat pendant la nuit; qu'une fois elle l'avait prié de faire mourir une voisine, ce qu'il avait fait; qu'une autre fois, passant par un village, les chiens l'avaient suivie et mordue; que dans l'instant elle avait appelé le diable, qui les avait tués. Elle dit aussi qu'il ne se faisait autre chose au sabbat sinon honneur au diable, qui promettait ce qu'on lui demandait; qu'on lui faisait offrande en le baisant au derrière ayant chacun une chandelle à la main [1].

[1] Leloyer, *Histoire des spectres*, p. 304.

Lescot, devin de Parme, qui disait indifféremment à tout homme qui en voulait faire l'essai : « Pensez ce que vous voudrez, et je devinerai ce que vous pensez, » parce qu'il était servi par un démon [2].

Lespèce, Italien qui fut avalé pendant le séjour de la flotte française au port de Zante, sous le règne de Louis XII. Il était dans le brigantin de François de Grammont. Un jour, après avoir bien bu, il se mit à jouer aux dés et perdit tout son argent. Il maugréa Dieu, les saints, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et invoqua le diable à son aide. La nuit venue, comme l'impie commençait à ronfler, un gros et horrible monstre, aux yeux étincelants, approcha du brigantin. Quelques matelots prirent cette bête pour un monstre marin et voulurent l'éloigner; mais elle aborda le navire et alla droit à l'hérétique, qui fuyait de tous côtés. Dans sa fuite, il trébucha et tomba dans la gueule de cet horrible serpent [3].

Léthé, fleuve qui arrosait une partie du Tartare et allait jusqu'à l'Élysée. Ses ondes faisaient oublier aux ombres, forcées d'en boire, les plaisirs et les peines de la vie qu'elles avaient quittée. On surnommait le Léthé le fleuve d'Huile, parce que son cours était paisible, et par la même raison Lucain l'appelle *deus tacitus*, dieu silencieux, car il ne faisait entendre aucun murmure. Les âmes des méchants, après avoir expié leurs crimes par de longs tourments, venaient aux bords du Léthé perdre le souvenir de leurs maux et puiser une nouvelle vie. Sur ses rives, comme sur celles du Cocyte, on voyait une porte qui communiquait au Tartare [4].

Lettres de l'alphabet. Leur mystère. *Voyez* MARC L'HÉRÉTIQUE.

Lettres infernales, ou *Lettres des campagnes infernales*, publiées en 1734. Ce n'est qu'une satire contre les fermiers généraux.

Lettres *sur les diverses apparitions d'un bénédictin de Toulouse*, in-4°, 1679. Ces apparitions étaient, dit-on, des supercheries de quelques novices de la congrégation de Saint-Maur, qui voulaient tromper leurs supérieurs. On les fit sortir de l'ordre.

Leuce-Carin, hérétique du second siècle, auteur apocryphe d'un livre intitulé *Voyages des apôtres.* Il y conte des absurdités.

Leucophylle, plante fabuleuse qui, selon les anciens, croissait dans le Phase, fleuve de la

[1] *Discours des sortiléges et vénéfices,* tirés des procès criminels.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilége,* p. 304.

[3] D'Auton, *Histoire de Louis XII,* cité par M. Jules Garinet, dans son *Histoire de la Magie en France.*

[4] Delandine, *l'Enfer des anciens,* p. 281.

Colchide. On lui attribuait la vertu d'empêcher les infidélités; mais il fallait la cueillir avec de certaines précautions, et on ne la trouvait qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorsqu'on célébrait les mystères d'Hécate.

Lévi de Moravie, rabbin juif, réputé grand magicien au XVIe siècle.

Léviathan, grand amiral de l'enfer, selon les démonomanes. Wierus l'appelle le grand menteur. Il s'est mêlé de posséder, de tous temps, les gens qui courent le monde. Il leur apprend à mentir et à en imposer. Il est tenace, ferme à son poste et difficile à exorciser. On donne aussi le nom de Léviathan à un poisson immense que les rabbins disent destiné au repas du Messie. Ce poisson est si monstrueux qu'il en avale d'un coup un autre, lequel, pour être moins grand que lui, ne laisse pas d'avoir trois lieues de long. Toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu, au commencement, en créa deux, l'un mâle et l'autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre et qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu, disent encore les rabbins, tua la femelle et la sala pour le repas du Messie qui doit venir. En hébreu, Léviathan veut dire monstre des eaux. Il paraît que c'est le nom de la baleine dans le livre de Job, chap. LXI. Samuel Bochard croit que c'est aussi le nom du crocodile. *Voy.* KRAKEN.

Lewis (Matthieu-Grégoire), auteur de romans et de pièces de théâtre, né en 1773 et mort en 1818. On a de lui le *Moine*, 1795, 3 vol. in-12, production effroyable et dangereuse, qui fit plus de bruit qu'elle ne mérite; le *Spectre du château*, opéra ou drame en musique, etc.

Lézards. Les Kamtschadales en ont une crainte superstitieuse. Ce sont, disent-ils, les espions de Gaeth (dieu des morts) qui viennent leur prédire la fin de leurs jours. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse et meurt quelquefois de la peur qu'il a de mourir.

Les nègres qui habitent les deux bords du Sénégal ne veulent pas souffrir, au contraire, qu'on tue les lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les âmes de leurs pères, de leurs mères et de leurs proches parents qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire se réjouir avec eux [1].

Libanius, magicien né en Asie, qui, pendant le siége de Ravenne par Constance, employait des moyens magiques pour vaincre les ennemis [2].

Libanomancie, divination qui se faisait par le moyen de l'encens. Voici, selon Dion Cassius, les cérémonies que les anciens pratiquaient dans la libanomancie. On prend, dit-il, de l'encens, et, après avoir fait des prières relatives aux choses que l'on demande, on jette cet encens dans le feu, afin que sa fumée porte les prières jusqu'au ciel. Si ce qu'on souhaite doit arriver, l'encens s'allume sur-le-champ, quand même il serait tombé hors du feu; le feu semble l'aller chercher pour le consumer. Mais si les vœux qu'on a formés ne doivent pas être remplis, ou l'encens ne tombe pas dans le feu, ou le feu s'en éloigne et ne le consume pas. Cet oracle, ajoute-t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la mort et le mariage.

Libertins, fanatiques qui s'élevèrent en Flandre au milieu du seizième siècle et qui se répandirent en France, où ils eurent pour chef un tailleur picard nommé Quintin. Ils professaient exactement le panthéisme des philosophes de nos jours; et les rêveurs allemands les copient. Ils regardaient le paradis et l'enfer comme des illusions et se livraient à leurs sens. Le nom qu'ils se donnaient, comme affranchis, est devenu une injure.

Libres penseurs, personnages qui se posent de nos jours en esprits forts et qui ont toutes les doctrines des hérétiques dont on vient de parler.

Licorne. On croyait chez nos pères que la corne de licorne préservait des sortiléges. Les licornes du cap de Bonne-Espérance sont décrites avec des têtes de cheval, d'autres avec des têtes de cerf. On dit que le puits du palais de Saint-Marc ne peut être empoisonné, parce qu'on y a jeté des cornes de licornes. On est d'ailleurs indécis sur ce qui concerne ces animaux, dont la race semble perdue, quoique, dit-on, elle existe encore en Chine. *Voy.* CORNES.

Lierre. Nous ne savons pourquoi les Flamands appellent le lierre *fil du diable* (Duivels-Naaigaren).

Lieder (Madeleine), femme de Lewenburg en Saxe, qui fut possédée en 1605, avec des crises singulières. Quelquefois son démon l'enroulait comme une pelote, de sorte que sa tête touchait ses genoux; et, dans cette situation, elle était lancée en l'air. D'autres fois sa taille grandissait au point que sa tête touchait le plafond. D'autres



fois ses yeux sortaient de sa tête gros comme des œufs de poule, ou sa langue pendait noire et

[1] *Abrégé des voyages*, par de la Harpe, t. II, p. 131.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres*, etc., p. 726.

longue d'un pied hors de sa bouche[1]. On l'exorcisa, et le démon qui la possédait dit, par sa bouche, que ses meilleurs amis étaient Judas, Hérode, Pilate et Faust.

Lièvre. On raconte des choses merveilleuses du lièvre. Évax et Aaron disent que si l'on joint ses pieds avec la tête d'un merle, ils rendront l'homme qui les portera si hardi qu'il ne craindra pas même la mort. Celui qui se les attachera au bras ira partout où il voudra, et s'en retournera sans danger. — Si on en fait manger à un chien, avec le cœur d'une belette, il est sûr qu'il n'obéira jamais, quand même on le tuerait[2].

Si des vieillards aperçoivent un lièvre traversant un chemin, ils ne manquent guère d'en augurer quelque mal. Ce n'est pourtant, au fond, qu'une menace des anciens augures exprimée en ces termes : *Inauspicatum dat iter oblatus lepus*. Cette idée n'avait apparemment d'autre fondement, si ce n'est que nous devons craindre quand un animal timide passe devant nous; comme un renard, s'il y passe aussi, nous présage quelque imposture. Ces observations superstitieuses étaient défendues aux Juifs. Chez les Grecs modernes, si un lièvre croise le chemin d'une caravane, elle fera halte jusqu'à ce qu'un passant qui ne l'ait pas vu coupe le charme en traversant la même route[3]. — Les Romains croyaient que celui qui mangeait du lièvre pendant sept jours était par là fort embelli; et on conte qu'Alexandre-Sévère, qui apparemment avait un grain de coquetterie, mangeait du lièvre à tous ses repas.



A l'honneur des lièvres, *voy.* SAKIMOUNI.

Lièvre (Le Grand). Les Chipouyans, peuplade sauvage qui habite l'intérieur de l'Amérique septentrionale, croient que le Grand Lièvre, nom qu'ils donnent à l'Être suprême, étant porté sur les eaux avec tous les quadrupèdes qui composaient sa cour, forma la terre d'un grain de sable tiré de l'Océan et tira les hommes des corps des animaux. Mais le Grand Tigre, dieu des eaux, s'opposa aux desseins du Grand Lièvre. Voilà, suivant eux, les principes qui se combattent perpétuellement.

Ligature. On donne ce nom à un maléfice spécial, par lequel on liait et on paralysait quelque faculté physique de l'homme ou de la femme. On appelait chevillement le sortilége qui fermait un conduit et empêchait par exemple les déjections naturelles. On appelait embarrer l'empêchement magique qui s'opposait à un mouvement. On appelait plus spécialement ligature le maléfice qui affectait d'impuissance un bras, un pied ou tout autre membre.

Le plus fameux de ces sortiléges est celui qui est appelé dans tous les livres où il s'agit de superstitions, dans le curé Thiers, dans le père Lebrun et dans tous les autres, le *nouement de l'aiguillette* ou l'aiguillette nouée, désignation honnête d'une chose honteuse. C'est au reste le terme populaire. Cette matière si délicate, que nous aurions voulu pouvoir éviter, tient trop de place dans les abominations superstitieuses pour être passée sous silence.

Les rabbins attribuent à Cham l'invention du nouement de l'aiguillette. Les Grecs connaissaient ce maléfice. Platon conseille à ceux qui se marient de prendre garde à ces charmes ou ligatures qui troublent la paix des ménages[1]. On nouait aussi l'aiguillette chez les Romains; cet usage passa des magiciens du paganisme aux sorciers modernes. On nouait surtout beaucoup au moyen âge. Plusieurs conciles frappèrent d'anathème les noueurs d'aiguillette; le cardinal du Perron fit même insérer dans le rituel d'Évreux des prières contre l'aiguillette nouée; car jamais ce maléfice ne fut plus fréquent qu'au seizième siècle. Le nouement de l'aiguillette devient si commun, dit Pierre Delancre, qu'il n'y a guère d'hommes qui osent se marier, sinon à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons que le plus rusé n'y comprend rien. Tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme, ou pour tous les deux. Il dure un jour, un mois, un an. L'un aime et n'est pas aimé; les époux se mordent, s'égratignent et se repoussent; ou bien le diable interpose entre eux un fantôme, etc. Le démonologue expose tous les cas bizarres et embarrassants d'une si fâcheuse circonstance.

Mais l'imagination, frappée de la peur du sortilége, faisait le plus souvent tout le mal. On attribuait aux sorciers les accidents qu'on ne comprenait point, sans se donner la peine d'en chercher la véritable cause. L'impuissance n'était donc généralement occasionnée que par la peur du maléfice, qui frappait les esprits et affaiblissait les organes; et cet état ne cessait que lorsque la sorcière soupçonnée voulait bien guérir l'imagination du malade en lui disant qu'elle le restituait. Une nouvelle épousée de Niort, dit Bodin[2], accusa sa voisine de l'avoir liée. Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours, elle commença à s'y ennuyer et s'avisa de faire dire aux mariés qu'ils étaient déliés; et dès lors ils furent déliés. — Les détails de ce désordre sont

[1] *Demonomania* de Tobie Seiler, cité par Görres, t. IV, p. 360 de sa *Mystique*.
[2] *Secrets d'Albert le Grand,* p. 108.
[3] Brown, *Erreurs populaires.*

[1] Platon, *Des lois,* liv. II.
[2] *Démonomanie des sorciers,* liv. IV, ch. v.

presque toujours si ignobles qu'on ne peut mettre sous les yeux d'un lecteur honnête cet enchenillement, comme l'appelle Delancre[1].

Les mariages ont rarement lieu en Russie sans quelque frayeur de ce genre. « J'ai vu un jeune homme, dit un voyageur[2], sortir comme un furieux de la chambre de sa femme, s'arracher les cheveux et crier qu'il était ensorcelé. On eut recours au remède employé chez les Russes, qui est de s'adresser à des magiciennes blanches, lesquelles pour un peu d'argent, rompent le charme et dénouent l'aiguillette ; ce qui était la cause de l'état où je vis ce jeune homme. »



Désaccord.

Nouement de l'aiguillette. — Nous croyons devoir rapporter, comme spécimen des bêtises de l'homme, la stupide formule suivante, qu'on lit au chapitre premier des *Admirables secrets du Petit Albert :*

« Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué ; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier, et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc, et le pauvre homme sera impuissant aussitôt. »

Ce qui est surprenant, c'est que les gens de village croient à de telles formules, qu'ils les emploient, et qu'on laisse vendre publiquement des livres qui les donnent avec de scandaleux détails.

[1] *L'incrédulité et mécréance,* etc., traité VI.
[2] *Nouveau voyage vers le septentrion,* ch. II.

On trouve dans Ovide et dans Virgile les procédés employés par les noueurs d'aiguillette de leur temps. Ils prenaient une petite figure de cire qu'ils entouraient de rubans ou de cordons ; ils prononçaient sur sa tête des conjurations, en serrant les cordons l'un après l'autre ; ils lui enfonçaient ensuite, à la place du foie, des aiguilles ou des clous, et le charme était achevé.

Bodin assure qu'il y a plus de cinquante moyens de nouer l'aiguillette. Le curé Thiers rapporte avec blâme plusieurs de ces sortes de moyens, qui sont encore usités dans les villages.

Contre l'aiguillette nouée. — On prévient ce maléfice en portant un anneau dans lequel est enchâssé l'œil droit d'une belette ; ou en mettant du sel dans sa poche, ou des sous marqués dans ses souliers, lorsqu'on sort du lit ; ou, selon Pline, en frottant de graisse de loup le seuil et les poteaux de la porte qui ferme la chambre à coucher. — Hincmar de Reims conseille avec raison aux époux qui se croient maléficiés du nouement de l'aiguillette la pratique des sacrements comme un remède efficace ; d'autres ordonnaient le jeûne et l'aumône.

Le *Petit Albert* conseille contre l'aiguillette nouée de manger un pivert rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud. — Dans quelques pays on se flatte de dénouer l'aiguillette en mettant deux chemises à l'envers l'une sur l'autre. Ailleurs, on perce un tonneau de vin blanc, dont on fait passer le premier jet par la bague de la mariée. Ou bien, pendant neuf jours, avant le soleil levé, on écrit sur du parchemin vierge le mot *avigazirtor.* Il n'y a, comme on voit, aucune extravagance qui n'ait été imaginée.

Voici, avant de finir, un exemple curieux d'une manière peu usitée de nouer l'aiguillette : « Une sorcière, voulant exciter une haine mortelle entre deux futurs époux, écrivit sur deux billets des caractères inconnus et les leur fit porter sur eux. Comme ce charme ne produisait pas assez vite l'effet qu'elle désirait, elle écrivit les mêmes caractères sur du fromage qu'elle leur fit manger ; puis elle prit un poulet noir qu'elle coupa par le milieu, en offrit une partie au diable et leur donna l'autre, dont ils firent leur souper. Cela les anima tellement qu'ils ne pouvaient plus se regarder l'un l'autre. — Y a-t-il rien de si ridicule, ajoute Delancre, persuadé pourtant de la vérité du fait, et peut-on reconnaître en cela quelque chose qui puisse forcer deux personnes qui s'entr'aiment à se haïr à mort ? »

On dit que les sorciers ont coutume d'enterrer des têtes et des peaux de serpents sous le seuil de la porte des mariés, ou dans les coins de leur maison, afin d'y semer la haine et les dissensions. Mais ce ne sont que les marques visibles des conventions qu'ils ont faites avec Satan, lequel est le maître et l'auteur du maléfice de la

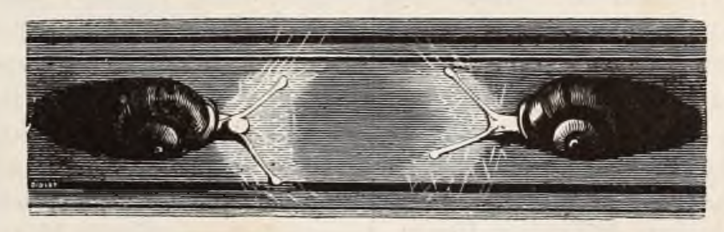
haine. Parfois, continue Delancre, le diable ne va pas si avant, et se contente, au lieu de la haine, d'apporter seulement de l'oubli, mettant les maris en tel oubli de leurs femmes qu'ils en perdent tout à fait la mémoire, comme s'ils ne s'étaient jamais connus. Un jeune homme d'Etrurie devint si épris d'une sorcière, qu'il abandonna sa femme et ses enfants pour venir demeurer avec elle, et il continua ce triste genre de vie jusqu'à ce que sa femme, avertie du maléfice, l'étant venue trouver, fureta si exactement dans la maison de la sorcière, qu'elle découvrit sous son lit le sortilége, qui était un crapaud enfermé dans un pot, ayant les yeux cousus et bouchés; elle le prit, et, lui ayant ouvert les yeux, elle le brûla. Aussitôt l'amour et l'affection qu'il avait autrefois pour sa femme et ses enfants revinrent tout à coup dans la mémoire du jeune homme, qui s'en retourna chez lui honteux et repentant et passa dans de bons sentiments le reste de ses jours. — Delancre cite d'autres exemples bizarres des effets de ce charme, comme des époux qui se détestaient de près et qui se chérissaient de loin. Ce sont de ces choses qui se voient aussi de nos jours, sans qu'on pense à y trouver du sortilége.

Le P. Lebrun ne semble pas croire aux noueurs d'aiguillette; cependant il rapporte le trait de l'abbé Guibert de Nogent, qui raconte[1] que son père et sa mère avaient eu l'aiguillette nouée pendant sept ans, et qu'après cet intervalle pénible une vieille femme rompit le maléfice et leur rendit l'usage du mariage. — Nous le répétons, la peur de ce mal, qui n'a guère pu exister que dans les imaginations faibles, était autrefois très-répandue. Personne aujourd'hui ne s'en plaint dans les villes; mais on noue encore l'aiguillette dans les villages; bien plus, on se sert encore des procédés que nous rapportons ici, car la superstition n'est pas progressive. Et tandis qu'on nous vante à grand bruit l'avancement des lumières, nous vivons à quelques lieues de pauvres paysans qui ont leurs devins, leurs sorciers, leurs présages, qui ne se marient qu'en tremblant, et qui ont la tête obsédée de terreurs infernales.

Lilith. Wierus et plusieurs autres démonomanes font de Lilith le prince ou la princesse des démons succubes. — Les démons soumis à Lilith portent le même nom que leur chef, et, comme les Lamies, cherchent à faire périr les nouveau-nés; ce qui fait que les juifs, pour les écarter, ont coutume d'écrire aux quatre coins de la chambre d'une femme nouvellement accouchée : « Adam, Ève; hors d'ici Lilith[1] ! »

Lilly (William), astrologue anglais du dix-septième siècle qui se fit une réputation en publiant l'horoscope de Charles Ier. Il mourut en 1681. Sa Vie, écrite par lui-même, contient des détails si naïfs et en même temps une imposture si palpable qu'il est impossible de distinguer ce qu'il croit vrai de ce qu'il croit faux. C'est lui qui a fourni la partie la plus considérable de l'ouvrage intitulé *Folie des astrologues.* Les opinions de Lilly et sa prétendue science avaient tant de vogue dans son siècle que Gataker, théologien anglican, se crut obligé d'écrire contre cette déception populaire. Parmi un grand nombre d'écrits ridicules dont le titre indique assez le sujet, nous citerons de Lilly : 1° *le Jeune Anglais Merlin,* Londres, 1664; 2° *le Messager des étoiles,* 1645; 3° *Recueil de prophéties,* 1646.

Limaçons. Les limaçons ont de grandes pro-



priétés pour le corps humain, dit l'auteur des *Secrets d'Albert le Grand,* et il indique de suite quelques jocrissades. — De nos jours, on a essayé de les douer de sympathies telles qu'ils remplaceraient le télégraphe électrique. Mais on a reconnu dans cette donnée une mystification. *Voy.* Escargot.

Beaucoup de personnes doutent si les limaçons ont des yeux. On s'est guéri de ce doute par le secours des microscopes; les points ronds et noirs de leurs cornes sont leurs yeux, et il est certain qu'ils en ont quatre.

Limbes. C'est le mot consacré parmi les théologiens pour signifier le lieu où les âmes des saints patriarches étaient détenues en attendant la venue de Jésus-Christ. On donnait aussi le nom de Limbes aux lieux où vont les âmes des enfants morts sans baptême.

Limyre, fontaine de Lycie qui rendait des oracles par le moyen de ses poissons. Les consultants leur présentaient à manger : si les poissons se jetaient dessus, le présage était favorable; s'ils le refusaient, surtout s'ils le rejetaient avec leurs queues, c'était un mauvais indice.

Linkup ou **Linkop** (Marion), sorcière. *Voyez* Jacques Ier.

Linurgus, pierre fabuleuse qui se trouvait, dit-on, dans le fleuve Achéloüs. Les anciens l'appelaient *lapis lineus.* On l'enveloppait dans un

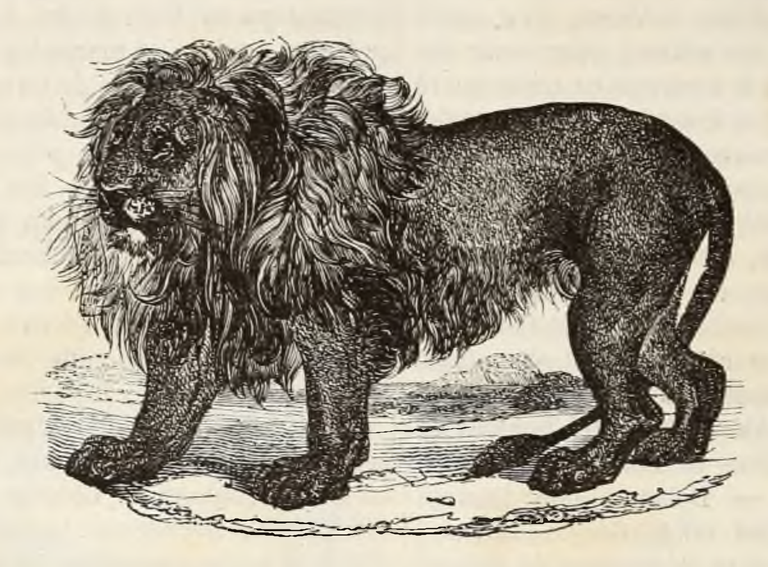
[1] *De vita sua,* lib. I, cap. xi.

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions,* t. II, p. 74.

linge, et lorsqu'elle devenait blanche, on se promettait bon succès dans ses projets de mariage.

Lion. Si on fait des courroies de sa peau, celui qui s'en ceindra ne craindra point ses ennemis; si on mange de sa chair, ou qu'on boive de son urine pendant trois jours, on guérira de la fièvre quarte..... Si vous portez les yeux de cet animal sous l'aisselle, toutes les bêtes s'enfuiront devant vous en baissant la tête[1].

Le lion est un des signes du zodiaque. *Voy.* Horoscopes. — Le diable s'est montré quelquefois sous la forme d'un lion, disent les démonographes. Un des démons qui possédèrent Élisabeth Blanchard est désigné sous le nom du *lion d'enfer*. Voy. Messie des juifs.



Lios. *Voy.* Alfares.

Lisathama. *Voy.* Gruau de la Barre.

Lissi, démon peu connu qui posséda Denise de la Caille et signa le procès-verbal d'expulsion, qui n'est qu'une farce.

Litanies du sabbat. Les mercredis et vendredis on chantait au sabbat les litanies suivantes, s'il faut en croire les relations :

Lucifer, Belzébuth, Léviathan, prenez pitié de nous. Baal, prince des séraphins; Baalbérith, prince des chérubins; Astaroth, prince des Trônes; Rosier, prince des Dominations; Carreau, prince des Puissances; Bélias, prince des Vertus; Perrier, prince des Principautés; Olivier, prince des Archanges; Junier, prince des Anges; Sarcueil, Fume-Bouche, Pierre-de-Feu, Carniveau, Terrier, Coutellier, Candelier, Béhémoth, Oilette, Belphégor, Sabathan, Garandier, Dolers, Pierre-Fort, Axaphat, Prisier, Kakos, Lucesme, priez pour nous[1]. — Il faut remarquer que Satan n'est pas invoqué dans ces litanies, non plus qu'une foule d'autres.

Lithomana. *Voy.* Gruau de la Barre.

Lithomancie, divination par les pierres. Elle se faisait au moyen de plusieurs cailloux qu'on poussait l'un contre l'autre, et dont le son plus ou moins clair ou aigu donnait à connaître la volonté des dieux. On rapporte encore à cette divination la superstition de ceux qui croient que l'améthyste a la vertu de faire connaître à ceux qui la possèdent les événements futurs par les songes. On disait aussi que si on arrose l'améthyste avec de l'eau et qu'on l'approche de l'aimant, elle répondra aux questions qu'on lui fera, mais d'une voix faible comme celle d'un enfant[2]...

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

Lituus, baguette d'augure, recourbée dans le bout le plus fort et le plus épais. Le lituus dont on fit usage à l'élection de Numa, second roi de Rome, était conservé dans le temple de Mars. On conte qu'il fut trouvé entier après l'incendie général de Rome [3].

Livres. Presque tous les livres qui contiennent les secrets merveilleux et les manières d'évoquer le diable ont été attribués à de grands personnages. Abel, Adam, Alexandre, Albert le Grand, Daniel, Hippocrate, Galien, Léon III, Hermès, Platon, saint Thomas, saint Jérôme, passent, dans l'idée des imbéciles, pour auteurs de livres magiques. La plupart de ces livres sont inintelligibles et d'autant plus admirés des sots qu'ils en sont moins entendus. Voyez à leurs noms les grands hommes auxquels on attribue les livres magiques. Le *Livre des prodiges*, ou *Histoires et aventures merveilleuses et remarquables de spectres, revenants, esprits, fantômes, démons*, etc., *rapportées par des personnes dignes de foi.* 1 volume in-12, cinquième édition, Paris, 1821; — compilation sans objet. *Voy.* Mirabilis Liber.

Lizabet, démon. *Voy.* Colas.

Loannocks (Susanna), Anglaise qui, en 1659, fut accusée par une de ses voisines de lui avoir ensorcelé son rouet, en sorte qu'elle ne pouvait plus le faire tourner. Elle offrit de soutenir son dire par serment. Le mari de l'accusée nia la culpabilité de sa femme, sans nier la possibilité du crime; et, pour la disculper, il demanda qu'elle fût soumise à l'*épreuve de la Bible*. Les

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 109.
[2] Brown, *Erreurs populaires*, t. I, p. 162.
[3] Lebrun, *Traité des superstitions*, t. II, p. 394.

magistrats y consentirent, et c'est probablement la dernière fois que cette singulière épreuve eut lieu. L'accusée fut conduite en chemise à l'église de la paroisse et placée dans un plateau de la balance, tandis qu'on mit dans l'autre la grande Bible de l'Église. La femme fut plus lourde que le livre, et en conséquence honorablement acquittée; car c'était un fait incontestable et incontesté jusqu'alors chez les anglicans qu'une sorcière déshabillée ne pesait pas une Bible d'église [1].

Lock. Chez les Scandinaves, les tremblements de terre étaient personnifiés dans un dieu, un dieu mauvais, un démon nommé Lock. Après avoir répandu le mal dans toute la Scandinavie, comme un semeur sa graine, Lock fut à la fin enchaîné sur des roches aiguës. Lorsqu'il se retourne, ainsi que le ferait un malade, sur son lit de pierres coupantes, la terre tremble; lorsqu'il écume et répand sa bave, qui est un poison, ses nerfs entrent en convulsion et la terre s'agite [2].

Lofarde, sorcière qui fut accusée, en 1582, par sa compagne, la femme Gantière, de l'avoir menée au sabbat, où le diable l'avait marquée, lequel était vêtu d'un hilaret jaune [3].

Logherys. *Voy.* Luricaunes.

Lohen (Nephtali), rabbin de Francfort, réputé au treizième siècle grand magicien.

Loki, démon farceur des Scandinaves. C'est lui qui égaye les dieux et les héros de Walhalla.

Lokman, fabuliste célèbre de l'Orient. Il vivait, dit-on, vers le temps de David, ce qui n'est pas certain; il fut surnommé *le Sage.* Les Perses disent qu'il trouva le secret de faire revivre les morts, et qu'il usa de ce secret pour lui-même. Ils lui accordent une longévité de trois cents ans; quelques-uns prétendent qu'il en vécut mille.

Il a laissé, ou du moins on a mis sous son nom, des apologues qui jouissent d'une grande célébrité. Les écrivains de l'Asie réclament pour lui la plupart des faits et gestes que les Grecs attribuent à Ésope [4].

Lollard (Gauthier), hérétique qui commença en 1315 à semer ses erreurs; il les avait prises des Albigeois. Il enseignait que les démons avaient été chassés du ciel injustement, qu'ils y seraient un jour rétablis, et que saint Michel et les autres anges seraient alors damnés à leur tour. Il prêchait des mœurs corrompues, et ses disciples firent beaucoup de mal. Brûlé à Cologne en 1322.

Lomelli (Battista), mystique italien qui précéda à Paris, sous Louis XIII, les prestiges de Cagliostro. Il disait la bonne aventure avec beaucoup de cérémonies qui en imposaient.

Longévité. On a vu, surtout dans les pays du Nord, des hommes qui ont prolongé leur vie au delà des termes ordinaires. Cette longévité ne peut s'attribuer qu'à une constitution robuste, à une vie sobre et active, à un air vif et pur. Il n'y a pas cinquante ans que Kotzebue rencontra en Sibérie un vieillard bien portant, marchant et travaillant encore, dans sa cent quarante-deuxième année. Des voyageurs dans le Nord trouvèrent au coin d'un bois un vieillard à barbe grise qui pleurait à chaudes larmes. Ils lui demandèrent le sujet de sa douleur : le vieillard répondit que son père l'avait battu. Les voyageurs surpris le reconduisirent à la maison paternelle et intercédèrent pour lui. Après quoi, ils demandèrent au père le motif de la punition infligée à son fils. « Il a manqué de respect à son grand-père, » répondit le vieux bonhomme.

Les chercheurs de merveilles ont ajouté les leurs à celles de la nature. Torquemada conte qu'en 1531 un vieillard de Trente, âgé de cent ans, rajeunit et vécut encore cinquante ans; et Langius dit que les habitants de l'île de Bonica en Amérique peuvent aisément s'empêcher de vieillir, parce qu'il y a dans cette île une fontaine qui rajeunit pleinement. *Voy.* Haquin. Lorsque l'empereur Charles-Quint envoya une armée navale en Barbarie, le général qui commandait cette expédition passa par un village de la Calabre où presque tous les paysans étaient âgés de cent trente-deux ans, et tous aussi sains et dispos que s'ils n'en avaient eu que trente. C'était, disent les relations, un sorcier qui les rajeunissait. En 1773 mourut, près de Copenhague, un matelot nommé Drakenberg, âgé de cent quarante-six ans : la dernière fois qu'il se maria il avait cent onze ans, et il en avait cent trente quand sa femme mourut. Il devint épris d'une jeune fille de dix-huit ans qui le refusa; de dépit il jura de vivre garçon désormais, et il tint parole.

En 1670, sous Charles II, mourut dans l'Yorkshire Henri Jenkins, né en 1501, sous Henri VII. Il se rappelait à merveille d'avoir été de l'expédition de Flandre sous Henri VIII, en 1513. Il mourut à cent soixante-neuf ans révolus, après avoir vécu sous huit rois, sans compter le règne de Cromwell. Son dernier métier était celui de pêcheur. Agé de plus de cent ans, il traversait la rivière à la nage. Sa petite-fille mourut à Cork à cent treize ans. *Voy.* Arthephius, Dormants, Flamel, Jean d'Estampes, Lokman, Zoroastre, etc.

Loota, oiseau qui, dans l'opinion des habitants des îles des Amis, mange, à l'instant de la mort, les âmes des gens du peuple, et qui, pour cet effet, se promène sur leurs tombes. (*Voyages de Cook.*)

Loray. *Voy.* Oray.

Loterie. La loterie doit son origine à un Gé-

[1] Recherches curieuses sur la sorcellerie, publiées dans *le Droit* en 1845.

[2] Didron, *Histoire du diable.*

[3] Hilaret, espèce de jaquette, qui s'appelle aujourd'hui coachmann.

[4] Voyez sur Lokman les *Légendes de l'Ancien Testament.*

nois. Elle fut établie à Gênes en 1720, en France elle a été supprimée de nos jours.

Entre plusieurs moyens imaginés par les visionnaires pour gagner à la loterie, le plus commun était celui des songes. Un rêve, sans que l'on en sache la raison, indiquait à celui qui l'avait fait les numéros qui devaient sortir au prochain tour de roue. Si l'on voit en songe un aigle, disent les livres qui enseignent cette science, il donne 8, 20, 46; un ange, 20, 46, 56; un bouc, 10, 13, 90; des brigands, 4, 19, 33; un champignon, 70, 80, 90; un chat-huant, 13, 85; un crapaud, 4, 46; le diable, 4, 70, 80; un dindon, 80, 40, 66; un dragon, 8, 12, 43, 60; les fantômes, 1, 22, 52; une femme, 4, 9, 22; une fille, 20, 35, 58; une grenouille, 3, 19, 27; la lune, 9, 46, 79, 80; un moulin, 15, 49, 62; un ours, 21, 50, 63; un pendu, 17, 71; des puces, 45, 57, 83. Des rats, 9, 40, 56; un spectre, 31, 43, 74, etc. Or, dans cent mille personnes qui mettaient à la loterie, il y avait cent mille rêves différents, et il ne sortait que cinq numéros; de plus, aucun système ne ressemblait à un autre. Si Cagliostro donnait pour tel rêve les numéros 11, 27, 82, un autre indiquait des numéros tout différents. — Croirait-on que les livres de secrets merveilleux donnent gravement ce procédé pour gagner à la loterie? Il faut : avant de vous coucher, réciter trois fois la formule qui va suivre; après quoi vous la mettrez sous votre oreiller, écrite sur un parchemin vierge; et pendant votre sommeil le génie de votre planète viendra vous dire l'heure où vous devez prendre votre billet, et vous révéler en songe les numéros. Voici la formule : « Seigneur, montrez-moi donc un mort mangeant de bonnes viandes, un beau pommier ou de l'eau courante, tous bons signes; et envoyez-moi les anges Uriel, Rubiel ou Barachiel, qui m'instruisent des nombres que je dois prendre pour gagner; par celui qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. » Dites alors trois *Pater* et trois *Ave* pour les âmes du purgatoire...

Loudun, ville de France dans le département de la Vienne, célèbre par une possession qui fit grand bruit dans le premier tiers du dix-septième siècle. Un couvent d'ursulines, qui s'occupaient de l'éducation des jeunes filles, avait été établi à Loudun en 1626. Il était tenu par quatorze religieuses, toutes de bonnes et honnêtes familles et toutes d'une vie irréprochable. Il y avait en même temps dans Loudun un prêtre nommé Urbain Grandier, d'une conduite si légère que l'évêque de Poitiers l'avait interdit *a divinis* le 3 janvier 1630. On savait qu'il faisait des chansons, des pamphlets et qu'il écrivait contre le célibat des prêtres. Peu après la sentence de l'évêque qui devait le ramener à des mœurs plus recueillies, le directeur des ursulines étant mort, Grandier osa se présenter pour le remplacer. La supérieure le refusa. Bientôt des phénomènes singuliers se produisirent dans le couvent : les quatorze religieuses se trouvèrent possédées; et, chose surprenante, toutes voyaient la nuit Grandier, pour qui elles ressentaient une grande répulsion, se présenter à elles et les pousser à mal faire. Ce fut un grand bruit dans la ville; les parents avaient retiré leurs enfants, et les ursulines vivaient dans une épouvante, dans des crises et des convulsions contre lesquelles les médecins ne pouvaient rien. Un conseiller du roi Louis XIII fut envoyé à Loudun pour connaître de ce mystère; on exorcisa les religieuses, et les mauvais esprits qui les possédaient, contraints par les conjurations ecclésiastiques, déclarèrent que c'était Grandier qui les avait envoyés et les retenait dans les corps de ces femmes.

Une grande affluence de curieux et de savants assistait aux exorcismes. On parlait à ces simples filles en latin, en grec, en hébreu, en turc et dans d'autres idiomes de l'ancien et du nouveau monde. Elles comprenaient tout et répondaient à tout si exactement qu'un savant s'écria : « Il faudrait être fou ou athée pour nier ici la possession, » et que plusieurs hérétiques, entre autres lord Montagu, plusieurs hommes dissolus, entre autres Kériolet, se convertirent publiquement.

Un éminent écrivain du diocèse de Poitiers, M. l'abbé Leriche, a publié tout récemment, en un livre plein d'intérêt [1], l'histoire de cette possession, et ses preuves mettent à néant les pasquinades du protestant Saint-Aubin et des autres esprits avariés qui ont voulu ne pas voir. Nous emprunterons à ce livre quelques renseignements utiles. Voici les noms des religieuses : madame de Belciel, fille du baron de Cose en Saintonge, en religion sœur Jeanne des Anges, supérieure; madame de Zazilli, en religion sœur Claire de Saint-Jean; madame de la Motte, fille du marquis de la Motte-Baracé, en religion sœur Agnès de Saint-Jean; les deux dames de Barbeziers, en religion sœur Louise de Jésus et sœur Catherine de la Présentation, toutes deux de l'illustre maison de Nogeret; madame d'Escoubleau de Sourdis, en religion sœur Jeanne du Saint-Esprit; trois autres dont les noms de famille ne sont pas connus, sœur Élisabeth de la Croix, sœur Monique de Sainte-Marthe et sœur Séraphique Archer, enfin huit sœurs laies, en tout dix-sept religieuses.

S'intéressaient, présents aux exorcismes, excepté le cardinal de Richelieu : l'évêque de Poitiers, l'archevêque de Tours, l'archevêque de Toulouse, l'évêque de Nîmes, huit prêtres pieux et savants, cinq docteurs de Sorbonne, onze pères de la compagnie de Jésus, deux pères car-

[1] *Etudes sur les possessions en général et sur celle de Loudun en particulier*, 1 vol. in-12, précédé d'une lettre du P. Ventura. Paris, 1859, chez Henri Plon, éditeur.

mes, six capucins, un dominicain, un récollet, deux oratoriens, etc., et parmi les laïques, outre le roi Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Laubardemont, conseiller du roi, intendant de la Touraine, du Maine et de l'Anjou, les sieurs Roatin, Chevallier, Richard et Housnain, magistrats de Poitiers, Cottreau, Burges, Péguineau, Texier, Dreux, Delabarre, Lapicherie, Riverain, Constant, Deniau, magistrats de Tours, de Chinon, de Saint-Maxent, de Laflèche. Outre huit docteurs en médecine, douze médecins appelés de tous les environs; enfin, douze personnages éminents, entre autres lord Montagu, lord Killegrew, Kériolet, etc., etc., etc.

C'est une pareille assistance, dont nous ne nommons que les sommités, que les niais, qui nient tout, ont osé accuser de fourberie, ou de connivence ou de stupidité. Or, le crime de Grandier, après deux années d'études et d'examen consciencieux, fut reconnu; Grandier fut emprisonné; il s'occupait là à écrire sa défense. Mais un arrêt, rendu le 18 août 1634, le condamna au feu, comme reconnu coupable de magie et d'autres méfaits [1].

Louis Ier, surnommé *le Pieux* et *le Débonnaire,* fils de Charlemagne, né en 778, mort en 840. Les astrologues jouirent, dit-on, de quelque faveur à sa cour. A l'article de la mort, on raconte qu'au moment où il recevait la dernière bénédiction, il se tourna du côté gauche, roula les yeux comme une personne fâchée et proféra ces mots allemands : Hutz, hutz (dehors, dehors)! Ce qui fit conclure qu'il s'adressait au diable, dont il redoutait les approches [2].

Louis XI, roi de France, né en 1423, mort en 1483. Un astrologue ayant prédit la mort d'une personne qu'il aimait, et cette personne étant morte en effet, il crut que la prédiction de l'astrologue en était la cause. Il le fit venir devant lui avec le dessein de le faire jeter par la fenêtre. « Toi, qui prétends être si habile homme, lui dit-il, apprends-moi quel sera ton sort? » Le prophète, qui se doutait du projet du prince, lui répondit : « Sire, je prévois que je mourrai trois jours avant Votre Majesté. » Le roi le crut et se garda bien de le faire mourir. Du moins tel est le conte, et on en a prêté beaucoup à ce roi si partialement jugé.

Louis XIII, roi de France, né en 1601, mort en 1641, surnommé *le Juste,* parce qu'il était né sous le signe de la Balance; mais il mérita ce surnom. Lorsqu'il épousa l'infante Anne d'Autriche, on prouva, dit Sainte-Foix, qu'il y avait entre eux une merveilleuse et très-héroïque correspondance. Le nom de *Loys de Bourbon* contient treize lettres. Ce prince avait treize ans quand le mariage fut résolu; il était le treizième roi de France du nom de Loys. Anne d'Autriche avait aussi treize lettres en son nom; son âge était de treize ans, et treize infantes du même nom se trouvaient dans la maison d'Espagne. Anne et Loys étaient de la même taille; leur condition était égale; ils étaient nés la même année et le même mois.



Louis XIV. *Voy.* Anagrammes.

Louis de Hongrie. Peu de temps avant la mort de ce prince, arrivée en 1526, comme il dînait enfermé dans la citadelle de Bude, on vit paraître à sa porte un boiteux mal vêtu, qui demandait avec instance à parler au roi. Il assurait qu'il avait des choses de la dernière importance à lui communiquer. On le méprisa d'abord, et l'on ne daigna pas l'annoncer. Il cria plus haut et protesta qu'il ne pouvait découvrir qu'au roi seul



ce dont il était chargé. On alla dire à Louis ce qui se passait. Le prince envoya le plus apparent

[1] Voyez l'histoire d'Urbain Grandier, dans les *Légendes infernales.*

[2] Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 41.

des seigneurs qui étaient auprès de lui et qui feignit d'être le roi; il demanda à cet homme ce qu'il avait à lui dire. Il répondit : « Je sais que vous n'êtes pas le roi; mais, puisqu'il méprise de m'entendre, dites-lui qu'il mourra certainement bientôt. » Ayant dit cela, il disparut, et le roi mourut en effet peu après [1].

Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, morte en 1532. Elle avait quelques préjugés superstitieux et redoutait surtout les comètes. Brantôme raconte que, trois jours avant sa mort, ayant aperçu pendant la nuit une grande clarté dans sa chambre, elle fit tirer son rideau et fut frappée de la vue d'une comète. « Ah ! dit-elle alors, voilà un signe qui ne paraît pas pour une personne de basse qualité; refermez la fenêtre. C'est une comète qui m'annonce la mort; il faut donc s'y préparer. » Les médecins l'assuraient néanmoins qu'elle n'en était pas là. « Si je n'avais vu, dit-elle, le signe de mort, je le croirais, car je ne me sens point si bas. »

Cette comète n'est pas la seule qui ait épouvanté Louise de Savoie. Comme elle se promenait dans le bois de Romorantin, la nuit du 28 août 1514, elle en vit une vers l'occident, et s'écria : — Les Suisses ! les Suisses ! — Elle resta persuadée que c'était un avertissement que le roi serait en grande affaire contre eux [1].

Loup. Chez les anciens Germains et chez les Scandinaves, le diable ou le mauvais principe était représenté par un loup énorme et béant.



C'est Lock. A Quimper, en Bretagne, les habitants mettent dans leurs champs un trépied ou un couteau fourchu, pour garantir le bétail des loups et autres bêtes féroces [2]. Pline dit que si un loup aperçoit un homme avant qu'il en soit vu, cet homme deviendra enroué et perdra la voix; fable qui est restée en vigueur dans toute l'Italie. En Espagne, on parle souvent des sorciers qui vont faire des courses à cheval sur des loups, le dos tourné vers la tête de la bête, parce qu'ils ne sauraient aller autrement, à cause de la rapidité. Ils font cent lieues par heure; car ces loups sont des démons. La queue de ces loups est roide comme un bâton, et il y a au bout une chandelle qui éclaire la route.

Il n'y a pas un homme à la campagne qui ne vous assure que les moutons devinent à l'odorat la présence du loup ; qu'un troupeau ne franchira jamais le lieu où l'on aura enterré quelque portion des entrailles d'un loup; qu'un violon monté avec des cordes tirées des intestins d'un loup mettrait en fuite tout le bercail. Des hommes instruits et sans préjugés ont vérifié toutes ces croyances et en ont reconnu l'absurdité. Kirker a répété à ce sujet des expériences démonstratives; il a même poussé l'épreuve jusqu'à suspendre un cœur de loup au cou d'un mouton, et le pacifique animal n'en a pas moins brouté l'herbe [2]. *Voy.* Oraison du loup.

Un journal anglais de l'Inde dit qu'il a été publié un étrange document constatant qu'en un très-court espace de temps il a été dévoré 600 enfants par les loups dans le Penjaub (royaume de Lahore). Il y a vingt ans, près de 1,000 enfants ont été dévorés de la même manière dans le voisinage d'Agra. On retrouve les vêtements de ces pauvres petites victimes dans les antres où se tiennent ces animaux. Les misérables qui font le métier de recueillir les habillements ou parures des victimes ont eu l'habileté d'accréditer parmi le peuple le bruit que tout village où l'on tue un loup doit être infailliblement ruiné; de là cette superstitieuse vénération pour ces animaux féroces. Quand on en prend, on s'empresse de les relâcher en se contentant de leur attacher une sonnette au cou.

Lou-pécat, nom du diable en Gascogne.

Loup-garou (le). C'est le nom du démon de la nuit à Blois. Il est de mauvaise rencontre.

Loups-garous. On appelle loups-garous en sorcellerie les hommes et les femmes qui ont été métamorphosés ou qui se métamorphosent

[1] Leunclavius. *Pandectæ hist. turcicæ,* etc., p. 59.
[2] *Voyage au Finistère,* t. III, p. 35.

[1] M. Weiss, *Biographie universelle.*
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 9.

et se transmuent eux-mêmes en loups, ou qui se travestissent pour feindre cette transmutation, ou qui, s'imaginant, par une démence abominable, qu'ils sont changés en loups, prennent des habitudes et des mœurs de loups. Le nom de loups-garous veut dire loups dont il faut se garer.

Les loups-garous ont été bien longtemps la terreur des campagnes, parce qu'on savait que les sorciers ne pouvaient se faire loups que par le secours du diable. Dans les idées des démonographes, un loup-garou est un sorcier que le diable lui-même transmue en loup, et qu'il oblige à errer dans les campagnes en poussant d'affreux hurlements. L'existence de loups-garous est attestée par Virgile, Solin, Strabon, Pomponius Méla, Dionysius Afer, Varron, et par tous les jurisconsultes et aussi par des démonomanes des derniers siècles. A peine commençait-on à en douter sous Louis XIV. L'empereur Sigismond fit débattre devant lui la question des loups-garous, et il fut unanimement résolu que la transformation des loups-garous était un fait positif et constant.

Un garnement qui voulait faire des friponneries mettait aisément les gens en fuite en se faisant passer pour loup-garou. Il n'avait pas besoin pour cela d'avoir la figure d'un loup, puisque les loups-garous de réputation étaient arrêtés comme tels, quoique sous leur figure humaine. On croyait alors qu'ils portaient le poil de loup-garou entre cuir et chair.

Peucer conte qu'en Livonie, sur la fin du mois de décembre, il se trouve tous les ans un belître qui va sommer les sorciers de se rendre en certain lieu; et, s'ils y manquent, le diable les y mène de force, à coups si rudement appliqués que les marques y demeurent. Leur chef passe devant, et quelques milliers le suivent, traversant une rivière, laquelle passée, ils changent leur figure en celle d'un loup, se jettent sur les hommes et sur les troupeaux et font mille dommages. Douze jours après, ils retournent au même fleuve et redeviennent hommes.

On attrapa un jour un loup-garou qui courait dans les rues de Padoue; on lui coupa ses pattes de loup, et il reprit au même instant la forme d'homme, mais avec les bras et les pieds coupés, à ce que dit Fincel.

L'an 1588, en un village distant de deux lieues d'Apchon, dans les montagnes d'Auvergne, un gentilhomme, étant sur le soir à sa fenêtre, aperçut un chasseur de sa connaissance et le pria de lui rapporter de sa chasse. Le chasseur promit, et, s'étant avancé dans la plaine, il vit un gros loup qui venait à sa rencontre. Il lui lâcha un coup d'arquebuse et le manqua. Le loup se jeta sur lui et l'attaqua vivement. Mais l'autre, en se défendant, lui ayant coupé la patte droite avec son couteau de chasse, le loup estropié s'enfuit et ne revint plus. Comme la nuit approchait, le chasseur gagna la maison de son ami, qui lui demanda s'il avait fait bonne chasse. Il tira de sa gibecière la patte coupée au prétendu loup, mais il fut bien étonné de la voir convertie en main de femme, et à l'un des doigts un anneau d'or que le gentilhomme reconnut être celui de son épouse. Il alla aussitôt la trouver. Elle était auprès du feu, cachant son bras droit sous son tablier. Comme elle refusait de l'en tirer, il lui montra la main que le chasseur avait rapportée; cette malheureuse, éperdue, avoua que c'était elle, en effet, qu'on avait poursuivie sous la figure d'un loup-garou; ce qui se vérifia encore en confrontant la main avec le bras dont elle faisait partie. Le mari courroucé livra sa femme à la justice; elle fut brûlée.

Que penser d'une telle histoire, racontée par Boguet comme étant de son temps? Était-ce une trame d'un mari qui voulait, comme disent les Wallons, être quitte de sa femme?

Daniel Sennert, médecin célèbre qu'on a appelé le Galien de l'Allemagne, au chap. v de ses *Maladies occultes*, rapporte des faits d'où il résulterait que l'habitude pour certains maniaques endiablés de courir le loup-garou aurait de l'analogie avec la mystérieuse puissance qui transportait au sabbat certaines personnes dont le corps, pendant cette excursion, restait en syncope. Une femme accusée d'avoir couru le loup-garou, rassurée par la promesse de son juge, qui lui assurait la vie sauve si elle voulait donner la preuve de ce qu'elle faisait dans ses courses, se frotta le corps d'un onguent particulier et tomba aussitôt endormie. Elle ne se réveilla qu'au bout de trois heures. Elle raconta alors qu'étant changée en loup, elle avait éventré une brebis près d'un bourg qu'elle nomma; on y envoya aussitôt, et on trouva qu'en effet la brebis qu'elle avait désignée, était déchirée et mourante. Comment expliquer cela?

Les loups-garous étaient fort communs dans le Poitou; on les y appelait *la bête bigourne qui court la galipode*. Quand les bonnes gens entendent les hurlements du loup-garou, ce qui n'arrive qu'au milieu de la nuit, ils se gardent de mettre la tête à la fenêtre, parce qu'ils auraient le cou tordu. On assure, dans cette province, qu'on peut forcer le loup-garou à quitter sa forme d'emprunt, en lui donnant un coup de fourche entre les deux yeux.

On sait que la qualité distinctive des loups-garous est un grand goût pour la chair fraîche. Delancre assure qu'ils étranglent les chiens et les enfants; qu'ils les mangent de bon appétit; qu'ils marchent à quatre pattes; qu'ils hurlent comme de vrais loups, avec de grandes gueules, des yeux étincelants et des dents crochues.

On dit, dans la Saintonge, que la peau des loups-garous est d'une dureté telle qu'elle est à l'épreuve des balles ordinaires; mais il n'en est plus de même si ces balles ont été bénites à

certaines heures mystérieuses de la nuit, dans une chapelle dédiée à saint Hubert : alors le sorcier peut être tué, et la forme de bête qu'il avait prise s'évanouit et disparaît. Or, les cérémonies de la bénédiction des balles sont d'un accomplissement difficile; il faut avoir sur soi tant de choses précieuses, du trèfle à quatre feuilles surtout, que la peau coriace des loups-garous échappe le plus souvent aux embûches; et c'est ce qui fait que nul ne peut être assuré avoir vu un sorcier autrement que sous la forme naturelle de bête bipède. Les croyances saintongeoises, au reste, ne s'éloignent en rien de celles des peuples du Nord, et sont nées aux mêmes sources que la fable de *Robin des Bois* des charbonniers allemands. Le nom des loups-garous a été connu dans toutes les provinces de France au moyen âge, bien que souvent travesti en loups-béroux.

Bodin raconte sans rougir qu'en 1542 on vit un matin cent cinquante loups-garous sur une place de Constantinople. — On trouve dans le roman de *Persilès et Sigismonde,* dernier ouvrage de Cervantès, des îles de loups-garous et des sorcières qui se changent en louves pour enlever leur proie, comme on trouve dans Gulliver une île de sorciers. Mais au moins ces livres sont des romans. — Delancre propose[1] comme un bel exemple ce trait d'un duc de Russie. Averti qu'un sien sujet se changeait en toutes sortes de bêtes, il l'envoya chercher, le fit enchaîner et lui commanda de donner une preuve de son art; ce qu'il fit, se transformant en loup; mais ce duc, ayant préparé deux dogues, les fit lancer contre ce misérable, qui aussitôt fut mis en pièces. — On amena au médecin Pomponace un paysan atteint de lycanthropie, qui criait à ses voisins de s'enfuir s'ils ne voulaient pas qu'il les mangeât. Comme ce pauvre homme n'avait rien de la forme d'un loup, les villageois, persuadés pourtant qu'il l'était, avaient commencé à l'écorcher, pour voir s'il ne portait pas le poil sous la peau. Pomponace le guérit ; ce n'était qu'un hypocondre.

J. de Nynauld a publié en 1615 un traité complet de la *Lycanthropie,* qu'il appelle aussi *Folie louvière* et *lycaonie,* mais dont il admet incontestablement la réalité.—Un sieur de Beauvoys de Chauvincourt, gentilhomme angevin, a fait imprimer en 1599 (Paris, petit in-12) un volume intitulé *Discours de la lycanthropie, ou de la transmutation des hommes en loups.* — Claude, prieur de Laval, avait publié quelques années auparavant un autre livre sur la même matière, intitulé *Dialogue de la lycanthropie.* Ils affirment tous qu'il y a certainement des loups-garous.

Ce qui est plus singulier, c'est qu'il y a encore dans plusieurs villages des loups-garous, ou de mauvais garnements qui passent pour tels. On se demandera comment il se peut qu'un sorcier ou un loup-garou trouble ou épouvante une contrée pendant trois ou quatre ans, sans que la justice l'arrête. C'est encore une des misères de nos paysans. Comme il y a chez eux beaucoup de méchants, ils se craignent entre eux; ils ont un discernement et une expérience qui leur apprennent que la justice n'est pas toujours juste; et ils disent : Si nous dénonçons un coupable et qu'il ne soit pas hors d'état de nuire, c'est un ennemi implacable que nous allons nous faire. Les paysans sont vindicatifs. Après dix ans de galères, ils reviennent se venger de leurs dénonciateurs. Il faudrait peut-être qu'un coupable qui sort des galères n'eût pas le droit de reparaître dans le pays qui a été le théâtre de ses méfaits. *Voy.* Cynanthropie, Bousanthropie, Raollet, Bisclavaret, etc.

Louviers (possession de). Un prêtre, nommé David, déserteur de Dieu, se trouvant confesseur des religieuses franciscaines de Louviers, pervertit ces jeunes sœurs et les mit sur les voies qui mènent aux démons. En mourant, après avoir entamé son œuvre infernale, il eut pour successeur son ami Mathurin Picard, qui était comme lui lié à Satan et qui se faisait seconder par Boulé, son vicaire. C'en était assez pour amener une possession chez les franciscaines de Louviers. Cette possession devint effroyable. Madeleine Bavent, qui était venue là innocente et dévouée à saint François, déclara comment on l'avait entraînée à profaner la sainte hostie et à commettre d'autres sacriléges. Elle raconta comment elle avait été emmenée à ces orgies exécrables qu'on appelle le sabbat. Elle y trouvait Picard, Boulé, son vicaire, ses sœurs Catherine de la Croix, Anne Barré, Élisabeth de la Nativité, Catherine de sainte Geneviève, une nommée Simonette et plusieurs autres personnes qui faisaient sans horreur des abominations affreuses. C'est toute une monstrueuse histoire. Les possessions de cette maison se manifestèrent si violemment qu'on dut exorciser les religieuses. La plus saillante était Madeleine Bavent. Après la délivrance du couvent, on ne la condamna qu'à une pénitence qu'elle fit généreusement toute sa vie. Mais Boulé fut condamné au feu par le parlement de Rouen; et il le méritait. On déterra le corps de Picard pour lui faire subir le même supplice; ce misérable était mort, un peu avant la sentence. On publia qu'il s'était suicidé, peut-être aidé par Satan.

Loyer (Pierre le), sieur de la Brosse, conseiller du roi au siége présidial d'Angers, et démonographe, né à Huillé dans l'Anjou, en 1550, auteur d'un ouvrage intitulé *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits, anges, démons et âmes se montrant visibles aux*

[1] *Inconstance des mauvais anges,* liv. IV, p. 304.

hommes; divisé en huit livres, desquels, par les visions merveilleuses et prodigieuses apparitions avenues en tous les siècles, tirées et recueillies des plus célèbres auteurs tant sacrés que profanes, est manifestée la certitude des spectres et visions des esprits, et sont baillées les causes d'iceux, leurs effets, leurs différences, les moyens pour reconnaître les bons et les mauvais et chasser les démons; aussi est traité des extases et ravissements; de l'essence, nature et origine des âmes, et de leur état après le décès de leurs corps; plus des magiciens et sorciers; de leurs communications avec les malins esprits; ensemble des remèdes pour se préserver des illusions et impostures diaboliques. Paris, chez Nicolas Buon, 1605, 1 vol. in-4°.

Ce volume singulier est dédié *Deo optimo maximo;* il est divisé en huit livres, comme l'annonce le titre qu'on vient de lire. Le premier contient la définition du spectre, la réfutation des saducéens, qui nient les apparitions et les esprits; la réfutation des épicuriens, qui tiennent les esprits corporels, etc. Le deuxième livre traite, avec la physique du temps, des illusions de nos sens, des prestiges, des extases et métamorphoses des sorciers, des philtres. Le troisième livre établit les degrés, charges, grades et honneurs des esprits; les histoires de Philinnion et de Polycrite, et diverses aventures de spectres et de démons.

Dans le livre suivant, on apprend à quelles personnes les spectres apparaissent; on y parle des démoniaques, des pays où les spectres et démons se montrent plus volontiers. Le démon de Socrate, les voix prodigieuses, les signes merveilleux, les songes diaboliques; les voyages de certaines âmes hors de leur corps tiennent place dans ce livre. Le cinquième traite de l'essence de l'âme, de son origine, de sa nature, de son état après la mort, des revenants. Le livre sixième roule tout entier sur l'apparition des âmes; on y démontre que les âmes des damnés et des bienheureux ne reviennent pas; mais seulement les âmes qui souffrent en purgatoire. Dans le septième livre, on établit que la pythonisse d'Endor fit paraître un démon sous la figure de l'âme de Samuel. Il est traité en ce livre de la magie, de l'évocation des démons, des sorciers, etc. Le dernier livre est employé à l'indication des exorcismes, fumigations, prières et autres moyens antidiaboliques. L'auteur, qui a rempli son ouvrage de recherches et de science indigérée, combat le sentiment ordinaire qu'il faut donner quelque chose au diable pour le renvoyer.

« Quant à ce qui est de donner quelque chose au diable, dit-il, l'exorciste ne le peut faire, non pas jusqu'à un cheveu de la tête, non pas jusqu'à un brin d'herbe d'un pré; car la terre et tout ce qui habite en elle appartient à Dieu. »

Lubin. C'est le poisson dont le fiel servit au jeune Tobie pour rendre la vue à son père. On dit qu'il a contre l'ophthalmie une grande puissance, et que son cœur sert à chasser les démons[1].

Lucesme, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Lucien, écrivain grec dont on ignore l'époque de la vie et de la mort. On a dit qu'il fut changé en âne, ainsi qu'Apulée, par les sorciers de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si leur art magique était véritable; de sorte qu'il devint sorcier.

Lucifer, nom de l'esprit qui préside à l'orient, selon l'opinion des magiciens. Lucifer était évoqué le lundi, dans un cercle au milieu duquel était son nom. Il se contentait d'une souris pour



prix de ses complaisances. On le prend souvent pour le roi des enfers, et, selon quelques démonomames, il est supérieur à Satan. On dit qu'il est parfois facétieux, et qu'un de ses tours est de retirer les balais sur lesquels les sorcières vont au sabbat et de leur en donner sur les épaules; ce que les sorcières de Moira, en Suède, ont attesté en 1672. Les mêmes sorcières ont affirmé qu'elles avaient vu au sabbat le même Lucifer en habit gris, avec des bas bleus et des culottes rouges, ornées de rubans. Lucifer commande aux Européens et aux Asiatiques. Il apparaît sous la forme et la figure du plus bel enfant. Quand il est en colère, il a le visage enflammé, mais cependant rien de monstrueux. C'est, selon quelques démonographes, le grand justicier des enfers. Il est invoqué le premier dans les litanies du sabbat.

Lucifériens, nom donné aux partisans de Lucifer, évêque schismatique de Cagliari, au quatrième siècle.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. VIII, p. 833.

Lucumoriens, sujets du czar de Moscovie, qui, à l'instar de la marmotte, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin du mois d'avril suivant, demeurent comme morts, au dire de Leloyer[1].

Ludlam, sorcière, fée ou magicienne très-fameuse, dont les habitants du comté de Surrey, en Angleterre, placent l'habitation dans une caverne voisine du château de Farnham, connu dans le pays sous le nom de Ludlam's Hole, *caverne de la mère Ludlam.* La tradition populaire porte que cette sorcière n'était point un de ces êtres malfaisants qui tiennent une place distinguée dans la démonologie; au contraire, elle faisait du bien à tous ceux qui imploraient sa protection d'une manière convenable. Les pauvres habitants du voisinage, manquant d'ustensiles de cuisine ou d'instruments de labourage,



n'avaient qu'à lui manifester leurs besoins, ils la trouvaient disposée à leur prêter ce qui leur était nécessaire. L'homme qui voulait avoir un de ces meubles se rendait à la caverne à minuit, en faisait trois fois le tour et disait ensuite : — Bonne mère Ludlam, ayez la bonté de m'envoyer un chaudron, ou telle chose; je vous promets de vous le rendre dans deux jours.

Cette prière faite, on se retirait; le lendemain, de grand matin, on retournait à la caverne, à l'entrée de laquelle on trouvait la chose demandée. Mais ceux qui invoquaient la mère Ludlam ne se montrèrent pas toujours aussi honnêtes qu'elle : un paysan vint la prier une fois de lui prêter une grande chaudière et la garda plus longtemps qu'il ne l'avait promis. La mère Ludlam, offensée de ce manque d'exactitude, refusa de recevoir sa chaudière lorsqu'on la lui rapporta, et depuis ce temps elle se venge en ne se prêtant plus à aucune des demandes qu'on lui fait[2].

Lugubre, oiseau du Brésil, dont le cri funèbre ne se fait entendre que la nuit; ce qui le fait respecter des naturels, qui sont persuadés qu'il est chargé de leur apporter des nouvelles des morts. Léry, voyageur français, raconte que, traversant un village, il en scandalisa les habitants pour avoir ri de l'attention avec laquelle ils écoutaient le cri de cet oiseau. — Tais-toi, lui dit rudement un vieillard, ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos grands-pères nous envoient.

Lulle (Raymond), l'un des maîtres le plus souvent cités de la philosophie hermétique, et l'un des savants les moins connus du moyen âge. Il était né à Palma, dans l'île de Majorque, en 1235.

C'était un saint plus encore qu'un savant. Il consacra presque toute sa vie, missionnaire dévoué, à la conversion des Maures. Il reçut le martyre près de Bougie, à l'âge de quatre-vingts ans, tué à coups de pierre par les sectateurs de Mahomet, le 29 juin 1315, jour de Saint-Pierre.

Toutefois, il était savant chimiste; et les annales de son temps soutiennent, avec preuves, qu'il fit de l'or. M. E.-J. Delécluse termine ainsi une belle notice qu'il a publiée sur cet homme :

« Les chimistes des onzième, douzième et treizième siècles étaient-ils des fous, et la transmutation des métaux est-elle une opération impossible?

» Il ne m'appartient pas de traiter une pareille question, et je me bornerai à rapporter à ce sujet les paroles d'un des chimistes les plus éclairés de nos jours : — S'il ne sort de ces rapprochements, dit M. Dumas, aucune preuve de la possibilité d'opérer des transmutations dans les corps simples, du moins s'opposent-ils à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances. »

Lumière merveilleuse. — Prenez quatre onces d'herbe appelée serpentinette, mettez-la dans un pot de terre bouché, puis faites-la digérer au ventre de cheval, c'est-à-dire dans le fumier chaud, quinze jours; elle se changera en de petits vers rouges, desquels vous tirerez une huile selon les principes de l'art; de cette huile vous garnirez une lampe, et lorsqu'elle sera allumée dans une chambre, elle provoquera au sommeil et endormira si profondément ceux qui seront dans ladite chambre, que l'on ne pourra en éveiller aucun tant que la lampe brûlera.

Lune, la plus grande divinité du sabéisme après le soleil. Pindare l'appelle l'œil de la nuit, et Horace la reine du silence. Une partie des Orientaux l'honoraient sous le titre d'Uranie. C'est l'Isis des Égyptiens, l'Astarté des Phéniciens, la Mylitta des Perses, l'Alilat des Arabes, la Séléné des Grecs, et la Diane, la Vénus, la Junon des Romains. César ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord et aux anciens Germains que le feu, le soleil et la lune. Le culte de la lune passa dans les Gaules, où la lune avait un oracle desservi par des druidesses dans l'île de Sein, sur la côte méridionale de la basse Bretagne. Elle avait un autel à Arlon (*Ara*

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. IV, p. 455.
[2] Noël, *Dictionnaire de la Fable.*

Lunæ). Les magiciennes de Thessalie se vantaient d'avoir un grand commerce avec la lune, et de pouvoir, par leurs enchantements, la délivrer du dragon qui voulait la dévorer (lorsqu'elle était éclipsée), ou la faire à leur gré descendre sur la terre.

L'idée que cet astre pouvait être habité a donné lieu à des fictions ingénieuses : telles sont, entre autres, les voyages de Lucien, de Cyrano de Bergerac, et la fable de l'Arioste, qui place dans la lune un vaste magasin rempli de fioles étiquetées, où le bon sens de chaque individu est renfermé. On a publié en 1835, sous le chaperon du savant astronome Herschell, qui sans doute ne soupçonnait pas l'honneur qu'on lui faisait, une plaisante description des habitants de la lune, canard qui venait des États-Unis.

Les Péruviens regardaient la lune comme la sœur et la femme du soleil, et la mère de leurs Incas; ils l'appelaient mère universelle, et avaient pour elle la plus grande vénération. Cependant ils ne lui avaient point élevé de temple à part et ne lui offraient point de sacrifices. Ils prétendaient que les marques noires qu'on aperçoit dans la lune avaient été faites par un renard qui, ayant monté au ciel, l'avait embrassée si étroitement qu'il lui avait fait ces taches à force de la serrer.

Suivant les Taïtiens, les taches que nous voyons à la lune sont des bosquets d'une espèce d'arbres qui croissaient autrefois à Taïti; un accident ayant détruit ces arbres, les graines furent portées par des pigeons à la lune, où elles ont prospéré [1].

Les mahométans ont une grande vénération pour la lune; ils la saluent dès qu'elle paraît, lui présentent leurs bourses ouvertes et la prient d'y faire multiplier les espèces à mesure qu'elle croîtra.

La lune est la divinité des Nicaborins, habitants de Java. Lorsqu'il arrive une éclipse de lune, les Chinois idolâtres, voisins de la Sibérie, poussent des cris et des hurlements horribles, sonnent les cloches, frappent contre du bois ou des chaudrons et touchent à coups redoublés sur les timballes de la grande pagode. Ils croient que le méchant esprit de l'air Arachula attaque la lune, et que leurs clameurs doivent l'effrayer.

Il y a des gens qui prétendent que la lune est douée d'un appétit extraordinaire; que son estomac, comme celui de l'autruche, digère des pierres. En voyant un bâtiment vermoulu, ils disent que la lune l'a mutilé et qu'elle peut ronger le marbre, ce qui est vrai dans certains climats.

Combien de personnes n'osent couper leurs cheveux dans le décours de la lune! dit M. Salgues [2]. Mais les médecins sont convenus enfin que la lune influe sur le corps humain, comme sur bien d'autres choses [1].

[1] *Voyages de Cook.*

[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 240.

La plupart des peuples ont cru encore que le lever de la lune était un signal mystérieux auquel les spectres sortaient de leurs tombeaux. Les Orientaux content que les lamies et les gholes déterrent les morts dans les cimetières et font leurs festins au clair de la lune. Dans certains cantons de l'orient de l'Allemagne, on prétendait que les vampires ne commençaient leurs infestations qu'au lever de la lune, et qu'ils étaient obligés de rentrer en terre au chant du coq.

L'idée la plus extraordinaire, adoptée dans quelques villages, c'est que la lune ranimait les vampires. Lorsqu'un de ces spectres, poursuivi dans ses courses nocturnes, était frappé d'une

[1] Ceux qui ont observé les phénomènes que présente le climat des régions intertropicales n'ont pas prêté une assez grande attention à l'influence que la lune y exerce. Si l'on s'accorde à reconnaître que la pression ou l'attraction lunaire agit fortement sur les marées, on ne doit pas craindre d'affirmer que l'atmosphère est soumise à une action semblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les basses terres des régions intertropicales, un observateur attentif de la nature est frappé du pouvoir que la lune exerce sur les saisons aussi bien que sur le règne animal et sur le végétal. A Démérara, il y a chaque année treize printemps et treize automnes; car il est constaté que la séve des arbres y monte aux branches et redescend aux racines treize fois alternativement.

Le vallaba, arbre résineux assez commun dans les bois de Démérara, et qui ressemble à l'acajou, fournit un exemple très-curieux en ce genre. Si on le coupe la nuit, quelques jours avant la nouvelle lune, son bois est excellent pour les charpentes et toute espèce de constructions, et la dureté en est telle qu'on ne peut le fendre qu'avec beaucoup de peine, et encore inégalement. Abattez-le pendant la pleine lune, vous le partagez en une infinité de planches aussi minces et aussi droites qu'il vous plaît avec la plus grande facilité; mais alors il ne vaut rien pour les constructions et se détériore bientôt. Faites des pieux avec des bambous de la grosseur du bras; si vous les avez coupés à la nouvelle lune, ils dureront dix à douze années; mais si c'est pendant qu'elle était dans son plein, ils seront pourris en moins de deux ans.

Les effets de la lune sur la vie animale sont prouvés aussi par un grand nombre d'exemples. On a vu en Afrique des animaux nouveau-nés périr en quelques heures auprès de leur mère pour être restés exposés aux rayons de la pleine lune. S'ils en sont frappés, les poissons fraîchement pêchés se corrompent, et la viande ne se peut plus conserver, même au moyen du sel.

Le marinier qui dort sans précaution la nuit sur le tillac, la face tournée vers la lune, est atteint de nyctalopie ou cécité nocturne, et quelquefois sa tête enfle d'une manière prodigieuse. Les paroxysmes des fous redoublent d'une manière effrayante à la nouvelle et à la pleine lune; les frissons humides de la fièvre intermittente se font sentir au lever de cet astre, dont la douce lueur semble à peine effleurer la terre. Mais, qu'on ne s'y méprenne pas, ses effets sont puissants, et, parmi les agents qui règnent sur l'atmosphère, on peut affirmer qu'elle ne tient pas le dernier rang.

(*Martin's history of the British colonies.*)

balle ou d'un coup de lance, on pensait qu'il pouvait mourir une seconde fois, mais qu'exposé aux rayons de la lune il reprenait ses forces et pouvait sucer de nouveau les vivants.

Lundi. En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux. Parmi le peuple et les personnes superstitieuses, la répugnance à entreprendre ce jour-là quelque chose, surtout un voyage, est si universelle que le petit nombre des gens qui ne la partagent pas s'y soumet par égard pour l'opinion publique.

Lure (Guillaume), docteur en théologie, qui fut condamné comme sorcier, à Poitiers, en 1453, convaincu par son propre aveu, par témoins, et pour avoir été trouvé saisi d'un pacte fait avec le diable, par lequel il renonçait à Dieu et se donnait à icelui diable [1].

Luricaunes, lutins pygmées de la race des



fées. On les appelle en Irlande luricaunes et cluricaunes, lurigadaunes à Tipperari, logherys dans l'Ulster. Ils connaissent les trésors cachés.

Luridan, puissant esprit de l'air en Norvége et en Laponie. *Voy.* Harold.

Lusignan. On prétend que la maison de Lusignan descend en ligne directe de Mélusine. *Voy.* Mélusine.

Lusmore. Les Irlandais donnent ce nom à la *digitalis purpurea,* qu'ils appellent aussi plus communément *bonnet de fée,* à cause de la ressemblance supposée de ses clochettes avec cette partie de l'habillement des fées. On prétend qu'elle salue les êtres surnaturels en pliant devant eux sa longue tige, en signe de reconnaissance [1].

Luther (Martin), le plus fameux novateur religieux du seizième siècle, né en 1484 en Saxe, mort en 1546. Il dut son éducation à la charité des moines et entra chez les augustins d'Erfurt. Devenu professeur de théologie, il s'irrita de ne pas être le Judas des indulgences, c'est-à-dire de n'en pas tenir la bourse; il écrivit contre le Pape et prêcha contre l'Église romaine. Devenu épris de Catherine Bore, religieuse, il l'enleva de son couvent avec huit autres sœurs, se hâta de l'épouser et publia un écrit où il comparait ce rapt à celui que Jésus-Christ fit, le jour de la Passion, lorsqu'il arracha les âmes de la tyrannie de Satan.....

Nous ne pouvons ici faire sa vie [2], mais sa mort nous revient. Ses ennemis ont assuré que le diable l'avait étranglé; d'autres qu'il mourut subitement en allant à la garde-robe, comme Arius, après avoir trop soupé; que, son tombeau ayant été ouvert le lendemain de son enterrement, on n'y avait pu trouver son corps, et qu'il en était sorti une odeur de soufre insupportable. — Georges Lapôtre le dit fils d'un démon et d'une sorcière.

A la mort de Luther, disent les relations répandues chez ses contemporains, les démons en deuil, habillés en corbeaux, vinrent chercher cet ami de l'enfer. Ils assistèrent invisiblement aux funérailles; et Thyræus ajoute qu'ils l'emportèrent ensuite loin de ce monde, où il ne devait que passer. — On conte encore que le jour de sa mort tous les démons qui se trouvaient en une certaine ville de Brabant (à Malines) sortirent des corps qu'ils possédaient et y revinrent le lendemain; et comme on leur demandait où ils avaient passé la journée précédente, ils répondirent que, par l'ordre de leur prince, ils s'étaient rendus à l'enterrement de Luther. Le valet de Luther, qui l'assistait à sa mort, déclara, ce qui est très-singulier, en conformité de ceci, qu'ayant mis la tête à la fenêtre pour prendre l'air au moment du trépas de son maître, il avait vu plusieurs

[1] M. Dufau, *Contes irlandais.*

[1] Delancre, *Inconstance des démons,* t. VI, p. 495.
[2] On trouvera cette vie de Luther dans les *Légendes infernales.*

esprits horribles qui dansaient autour de la maison, et ensuite des corbeaux maigres qui accompagnèrent le corps en croassant jusqu'à Wittemberg....

La dispute de Luther avec le diable a fait beaucoup de bruit. Un religieux vint un jour frapper rudement à sa porte, en demandant à lui parler. Le renégat ouvre; le prétendu moine regarde un moment le réformateur et lui dit : — J'ai découvert dans vos opinions certaines erreurs papistiques sur lesquelles je voudrais conférer avec vous. — Parlez, répond Luther. L'inconnu proposa d'abord quelques discussions assez simples, que Luther résolut aisément. Mais chaque question nouvelle était plus difficile que la précédente, et le moine supposé exposa bientôt des syllogismes très-embarrassants. Luther, offensé, lui dit brusquement : — Vos questions sont trop embrouillées; j'ai pour le moment autre chose à faire que de vous répondre. Cependant il se levait pour argumenter encore, lorsqu'il remarqua que le religieux avait le pied fendu et les mains armées de griffes. — N'es-tu pas, lui dit-il, celui dont la naissance du Christ a dû briser la tête?

Et le diable, qui s'attendait avec son ami à un combat d'esprit et non à un assaut d'injures, reçut dans la figure l'encrier de Luther, qui était de plomb [1] : il dut en rire à pleine gorge. On montre encore sur la muraille, à Wittemberg, les éclaboussures de l'encre. On trouve ce fait rapporté, avec quelque différence de détails, dans le livre de Luther lui-même sur la messe



Luther.

privée, sous le titre de *Conférence de Luther avec le diable* [1]. Il conte que, s'étant éveillé un jour, vers minuit, Satan disputa avec lui, l'éclaira sur les erreurs du Catholicisme et l'engagea à se séparer du Pape. C'est donner à sa secte une assez triste origine. L'abbé Cordemoy pense, avec beaucoup d'apparence de raison, que certains critiques ont tort de prétendre que cette pièce n'est pas de Luther. Il est constant qu'il était très-visionnaire; M. Michelet l'a reconnu positivement, ce qui doit suffire aux incrédules; pour les croyants, il était très en état de voir le diable. Il est même possible que la bravade de l'encrier soit une vanterie.

Lutins. Les lutins sont du nombre des démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils se plaisent à tourmenter les gens et se contentent de faire plus de peur que de mal. Cardan parle d'un de ses amis qui, couchant dans une chambre que hantaient les lutins, sentit une main froide et molle comme du coton passer sur son cou et son visage, et chercher à lui ouvrir la bouche. Il se garda bien de bâiller; mais, s'éveillant en sursaut, il entendit de grands éclats de rire sans rien voir autour de lui. Leloyer raconte que de son temps il y avait de mauvais garnements qui faisaient leurs sabbats dans les cimetières pour établir leur réputation et se faire craindre, et que, quand ils y étaient parvenus, ils allaient dans les maisons buffeter le bon vin.

[1] Mélanchthon, *De examin. theolog. operum*, t. I.

[1] *Colloquium Lutherum inter et diabolum, ab ipso Luthero conscriptum, in ejus libro de Missa privata,* etc.

Les lutins s'appelaient ainsi parce qu'ils prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. Il y en avait un à Thermesse qui se battait avec tous ceux qui arrivaient dans cette ville. Au reste, disent les bons légendaires, les lutins ne mettent ni dureté ni violence dans leurs jeux.... *Voy.* Elfes, etc.

Lutschin. Au pied de Lutschin, rocher gigantesque de la Suisse, coule un torrent où se noya un fratricide en voulant laver son poignard ensanglanté. La nuit, à l'heure où le meurtre fut commis, on entend encore près du torrent des soupirs et comme le râle d'un homme qui se meurt. On se dit aussi que l'âme du meurtrier rôde dans les environs, cherchant un repos qu'elle ne peut trouver.

Lutteurs, démons qui aiment la lutte et les petits jeux de mains. C'est de leur nom qu'on a nommé les lutins.

Luxembourg (François de Montmorency), maréchal de France, né en 1628, mort en 1695. On l'accusa de s'être donné au diable. Un de ses gens, nommé Bonard, voulant retrouver des papiers qui étaient égarés, s'adressa à un certain Lesage pour les retrouver. Ce Lesage était un homme dérangé, qui se mêlait de sorcellerie et de divination. Il lui ordonna d'aller visiter les églises, de réciter des psaumes; Bonard se soumit à tout ce qu'on exigeait de lui, et les papiers ne se retrouvèrent pas. Une fille, nommée la Dupin, les retenait. Bonard, sous les yeux de Lesage, fit une conjuration au nom du maréchal de Luxembourg; la Dupin ne rendit rien. Désespéré, Bonard fit signer un pacte au maréchal qui se donnait au diable. A la suite de ces menées, la Dupin fut trouvée assassinée. On en accusa le maréchal. Le pacte fut produit au procès. Lesage déposa que le maréchal s'était adressé au diable et à lui pour faire mourir la Dupin. Les assassins de cette fille avouèrent qu'ils l'avaient découpée en quartiers et jetée dans la rivière par les ordres du maréchal. La cour des pairs devait le juger; mais on mit de la négligence à instruire son procès; enfin on lui confronta Lesage et un autre sorcier, nommé Davaux, avec lesquels on l'accusa d'avoir fait des sortiléges pour faire mourir plus d'une personne. — Parmi les imputations horribles qui faisaient la base du procès, Lesage dit que le maréchal avait fait un pacte avec le diable, pour pouvoir allier un de ses fils avec la famille de Louvois. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour ni contre. La Voisin, la Vigoureux et Lesage, compromis dans ces crimes, furent brûlés à la Grève. Le maréchal de Luxembourg fut élargi, passa quelques jours à la campagne, puis revint à la cour et reprit ses fonctions de capitaine des gardes...

Luxembourg (la maréchale de). Madame la maréchale de Luxembourg avait pour valet de chambre un vieillard qui la servait depuis longtemps, et auquel elle était attachée. Ce vieillard tomba tout à coup dangereusement malade. La maréchale était dans l'inquiétude. Elle ne cessait d'envoyer demander des nouvelles de cet homme, et souvent allait elle-même en savoir. Se portant très-bien, elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation singulière; elle veut sonner pour demander ce que fait son valet de chambre; elle ouvre les rideaux de son lit; à l'instant, l'imagination fortement frappée, elle croit apercevoir dans son appartement un fantôme couvert d'un linceul blanc; elle croit entendre ces paroles : — Ne vous inquiétez point de moi, je ne suis plus de ce monde, et avant la Pentecôte vous viendrez me rejoindre. « La fièvre s'empara d'elle; elle fut bientôt à toute extrémité. Ce qui contribua le plus à augmenter sa terreur, c'est qu'à l'instant même où elle fut frappée de cette vision, l'homme en question venait effectivement d'expirer. La maréchale a cependant survécu à la prédiction du fantôme imaginaire, et cette résurrection fait furieusement de tort aux spectres pour les choses de l'avenir[1]. »

Lycanthropie, transformation d'un homme en loup. Le lycanthrope s'appelle communément loup-garou. *Voy.* Loups-garous.

Lycaon, fils de Phorénée, roi d'Arcadie, à laquelle il donna le nom de Lycaonie. Il bâtit sur les montagnes la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, et y éleva un autel à Jupiter Lycæus, auquel il commença à sacrifier des victimes humaines. Il faisait mourir, pour les manger, tous les étrangers qui passaient dans ses États. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à ôter la vie à son hôte pendant qu'il serait endormi; mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu et lui fit servir à souper les membres d'un de ses hôtes, d'autres disent d'un esclave. Un feu vengeur, allumé par l'ordre de Jupiter, consuma bientôt le palais, et Lycaon fut changé en loup. C'est le plus ancien loup-garou.

Suivant quelques traditions, il reprenait la figure d'homme au bout de dix ans, si, dans ces dix ans, il s'était abstenu de chair humaine.

Lycas, démon de Thémèse, chassé par le champion Euthymius, et qui fut en grande renommée chez les Grecs. Il était très-noir, avait le visage et tout le corps hideux, et portait une peau de loup pour vêtement[2].

Lychnomancie, divination qui se faisait par l'inspection de la flamme d'une lampe; il en reste quelques traces. Lorsqu'une étincelle se détache de la mèche, elle annonce une nouvelle et la direction de cette nouvelle. *Voy.* Lampadomancie.

Lynx. Les anciens disent des merveilles du lynx. Non-seulement ils lui attribuent la faculté

[1] *Histoire des revenants ou prétendus tels,* t. I, p. 174.
[2] Leloyer, *Histoire des spectres,* p. 198.

de voir à travers les murs, mais encore la vertu de produire des pierres précieuses. Pline raconte



Lynx.

sérieusement que les filets de son urine se transforment en ambre, en rubis et en escarboucles. Mais il ajoute que, par un sentiment de jalousie, cet animal avare a soin de nous dérober ces richesses en couvrant de terre ses précieuses évacuations. Sans cela nous aurions pour rien l'ambre, les rubis et les escarboucles[1].

Lysimachie, plante ainsi nommée parce que, posée sur le joug auquel les bœufs et autres animaux étaient attelés, elle avait la vertu de les empêcher de se battre.

Lysimaque, devin dont parle Démétrius de Phalère dans son livre de Socrate. Il gagnait sa vie à interpréter des songes au moyen de certaines tables astrologiques. Il se tenait auprès du temple de Bacchus[2].

M

Ma, nom japonais de l'esprit malin; on le donne au renard, qui cause de grands ravages au Japon, où des sectaires n'admettent qu'une espèce de démons, qui sont les âmes des méchants, lesquelles, après la mort, sont uniquement destinées à animer les renards.

Mab. C'est en Irlande la reine des fées, appelée aussi Titania.

Maberthe. On lit dans l'*Histoire des possédés de Flandre,* tome II, page 275, qu'il y avait, en quelque royaume de l'Europe, une jeune fille nommée Maberthe, menant une vie qui semblait céleste; qu'elle fut reçue en pitié dans la maison du seigneur de Swert, l'an 1618. Elle se faisait passer pour sainte et se vantait que son Dieu lui parlait souvent. Mais elle refusa de conférer de ces merveilles avec un évêque, ce qui parut suspect; et comme on disait qu'un jour le diable l'avait prise par la main et s'était promené avec elle, le seigneur de Swert insista pour qu'elle en parlât audit évêque, ce qu'enfin elle accorda. Après la conférence, qui embarrassa tout le monde sans rien éclaircir, elle s'en alla de la maison en disant : « S'ils savaient que je sais ce que je sais, ils diraient que je suis une sorcière. » On finit par découvrir de grandes abominations dans cette fille. Mais elle était effrontée; et lorsqu'on lui parlait de se convertir, elle répondait : « J'y penserai; il y a vingt-quatre heures au jour. » On croit qu'elle finit par être brûlée.

Mac-Allan (Fanny). *Voy.* Cercueil.

Mac-Alzéan (Euphémie), accusée de sorcellerie parce qu'elle était catholique. *Voy.* Jacques Ier.

Mac-Carthy. Les légendes irlandaises racontent l'histoire d'un certain Charles Mac-Carthy qui, après une jeunesse très-dissipée, mourut un jour et ressuscita au moment où on allait l'enlever pour le cimetière. Il raconta des détails curieux sur l'autre monde. Était-ce une léthargie avec rêve ou une grâce spéciale? C'est ce que nous ne décidons pas.

Mac-Donald (Archibald), voyant célèbre. Il voyait à dix lieues un homme qui passait, et le décrivait avec toutes les singularités qui pouvaient le faire reconnaître[3].

Macha-Halla ou **Messa-Hala**, astrologue arabe du huitième siècle de notre ère. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans Casiri. Les principaux ont été traduits en latin : 1° Un *Traité des éléments et des choses célestes;* 2° un autre, *De la révolution des années du monde;* 3° un troisième, *De la signification des planètes pour les nativités,* Nuremberg, 1549. La bibliothèque Bodléienne a parmi ses manuscrits une traduction hébraïque de ses *Problèmes astrologiques,* faite par Aben-Ezra.

Machines. Des savants ont produit par la mécanique des machines compliquées où de bonnes gens ont vu de la magie, parce qu'ils ne savaient pas. *Voy.* Albert le Grand.

Descartes avait fait, dit-on, avec beaucoup d'industrie, une machine automate pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'âme, et que ce ne sont que des machines bien composées qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui les frappent et leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle était enfermée; surpris des mouvements qu'il remarqua dans cette machine, qui agissait comme si elle eût été animée, il la jeta

[1] M. Salgues, *Des erreurs,* etc., t. II, p. 105.
[2] Plutarque, *Vie d'Aristote,* § 66.
[3] Cité, à propos de la seconde vue, dans le t. III de la *Mystique* de Görres.

dans la mer, croyant que c'était le diable. Au reste, la raison que donnait Descartes pour établir que les bêtes n'ont point d'âmes, c'est qu'elles sont à jamais incapables de progrès. Ce qui est prouvé depuis le commencement du monde.

Machlyes, peuple fabuleux d'Afrique, que Pline prétend avoir eu les deux sexes et deux mamelles, la droite semblable à celle d'un homme, et la gauche à celle d'une femme.

Mac-Intos. *Voy.* Cercueil.

Macreuses, oiseaux de la famille des canards, qui sont très-communs sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ils ont été le sujet de bien des contes. Plusieurs auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs : les uns les font venir des coquilles qui se trouvent dans la mer; d'autres ont avancé qu'il y a des arbres semblables à des saules, dont le fruit se change en macreuses, et que les feuilles de ces arbres qui tombent sur la terre produisent des oiseaux, pendant que celles qui tombent dans l'eau deviennent des poissons. Il est surprenant, dit le P. Lebrun, que ces pauvretés aient été si souvent répétées, quoique divers auteurs aient remarqué et assuré que les macreuses étaient engendrées de la même manière que les autres oiseaux. Albert le Grand l'avait déclaré en termes précis; et depuis, un voyageur a trouvé, au nord de l'Écosse, de grandes troupes de macreuses et les œufs qu'elles devaient couver, dont il mangea.

« Il n'y a pas longtemps qu'un journal de Normandie nous racontait sérieusement, dit M. Salgues[1], qu'on venait de pêcher, sur les côtes de Granville, un mât de vaisseau qui dormait depuis plus de vingt ans sous les eaux ; que l'on fut fort étonné de le trouver enveloppé d'une espèce de poisson fort singulier, que les Normands nomment *bernacle* ou *bernache*. Or, ce bernache ou bernacle est un long boyau rempli d'eau jaunâtre, au bout duquel se trouve une coquille qui renferme un oiseau, lequel produit une macreuse. Cette absurde nouvelle se répandit, et les Parisiens, ajoute M. Salgues, furent bien étonnés d'apprendre qu'il y avait des oies qui naissaient au bout d'un boyau, dans une petite coquille. »

Johnston, dans sa *Taumatographie naturelle*, rapporte que les macreuses se forment dans le bois pourri ; que le bois pourri se change en ver et le ver en oiseau... Hector de Boëce est l'homme dont l'autorité lui paraît la plus imposante. Or, ce savant rapporte qu'en 1490 on pêcha sur les côtes d'Écosse une pièce de bois pourri; qu'on l'ouvrit en la présence du seigneur du lieu, et qu'on y trouva une quantité énorme de vers; mais ce qui surprit singulièrement l'honorable baronnet et les spectateurs, c'est que plusieurs de ces vers commençaient à prendre la forme d'oiseau, que les uns avaient des plumes, et que les autres étaient encore tout rouges. Ce phénomène parut si étonnant, que l'on déposa la pièce de bois dans l'église voisine, où elle fut conservée. Boëce ajoute à ce conte, et pour le faire tenir debout, qu'il fut lui-même témoin d'un prodige semblable; que le ministre d'une paroisse voisine des bords de la mer ayant pêché une grande quantité d'algues et de roseaux, il aperçut à l'extrémité de leurs racines des coquillages singuliers, qu'il les ouvrit et y trouva au lieu de poissons des oiseaux. L'auteur assure que le pasteur lui fit part de cette merveille, et il répète qu'il fut lui-même témoin de la vérité du fait....

Mac-Rodor, médecin écossais dont voici l'aventure : « En l'année 1574, un nommé Trois-Rieux s'obligea envers un médecin écossais, nommé Mac-Rodor (tous deux habitants de Bordeaux), de lui servir de démon après sa mort; c'est-à-dire que son esprit viendrait lui obéir en toutes choses et lui faire connaître ce qui était caché aux hommes. Pour parvenir à ces fins, ils signèrent un pacte en lettres de sang sur un parchemin vierge. — Ce Mac-Rodor était regardé comme sorcier et magicien ; il eut une fin misérable, ainsi que toute sa famille. On surprit chez lui l'obligation que nous venons de mentionner, avec une platine de cuivre ronde, de médiocre grandeur, sur laquelle étaient gravés les sept noms de Dieu, sept anges, sept planètes et plusieurs autres figures, caractères, lignes, points, tous inconnus[1]. »

Maczocha, gouffre célèbre en Pologne par l'aventure d'un condamné qui, jeté là du temps des hussites, en fut tiré par un monstrueux dragon, sur le dos duquel il se glissa. *Voy.* Obesslik.

Madeleine de la Croix, religieuse de Cordoue, qui mena mauvaise vie au seizième siècle, se disant sorcière et se vantant d'avoir pour familier un démon. François de Torre-Blanca raconte qu'elle avait à volonté des roses en hiver, de la neige dans le mois d'août, et qu'elle passait à travers les murs, qui s'ouvraient devant elle. Elle fut arrêtée par l'inquisition; mais ayant tout confessé, elle fut admise à pénitence ; car les inquisiteurs n'ont jamais eu la férocité que leur prêtent certains livres ultra-menteurs.

Magares, sorciers de Mingrélie, fort redoutés des gens du pays, parce qu'ils nouaient l'aiguillette. Aussi la cérémonie du mariage, en ce pays, se faisait toujours en secret, et sans qu'on en sût le jour, de peur que ces prétendus sorciers ne jetassent quelques sortiléges fâcheux sur les époux. *Voy.* Ligatures.

Mages, sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu et grands magiciens. C'est d'eux, disent les démonomanes, que la magie ou science des mages tire son nom. Ils prêchaient la métempsycose astronomique; c'est-à-dire que, selon leur

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 448.

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 174.

doctrine, les âmes, au sortir de ce monde, allaient habiter successivement toutes les planètes avant de revenir sur la terre.

Magie et Magiciens. La magie est l'art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir des hommes, par le secours des démons, ou en employant certaines cérémonies que la religion interdit. Celui qui exerce cet art est appelé magicien. On distingue la magie noire, la magie naturelle, la *cœlestialis,* qui est l'astrologie judiciaire, et la *cœremonialis.* Cette dernière consiste dans l'invocation des démons, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales. Ses diverses branches sont la cabale, l'enchantement, le sortilége, l'évocation des morts et des esprits malfaisants, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets, la divination, le don de prophétie, celui de guérir par des termes magiques et par des pratiques mystérieuses les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tous dangers, au moyen d'amulettes, de talismans; la fréquentation du sabbat, etc. [1]

La magie naturelle, selon les démonographes, est l'art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels, mais au-dessus de la portée du commun des hommes. La magie artificielle est l'art de fasciner les yeux et d'étonner les spectateurs, ou par des automates, ou par des escamotages, ou par des tours de physique. La magie blanche est l'art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune évocation. Dans le premier cas, on prétend que Salomon en est l'inventeur; dans le second, la magie blanche est la même chose que la magie naturelle, confondue avec la magie artificielle. La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable, et pratiquée sous son influence, est l'art de commercer avec les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère pour opérer des effets au-dessus de la nature. C'est de cette magie que sont accusés ceux qu'on appelle proprement magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur; car Dieu n'envoya le déluge, disent les démonomanes, que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient. Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. On a dit qu'il avait composé cent mille vers sur ce sujet, et qu'il fut emporté par le diable en présence de ses disciples.

En fait, la magie existe; et l'Église n'a pu se tromper en la considérant comme une apostasie et un enrôlement dans les phalanges de Satan. Il n'est pas nécessaire d'établir ici la vérité des faits rapportés dans l'Écriture sainte sur la magie et les magiciens. Ils ne sont contestés que par la mauvaise foi des incrédules qui ont leur parti pris de nier. Mais tous les peuples ont reconnu l'existence de la magie; et les plus forts des esprits forts ne la nieront pas, s'ils ont vu quelques-unes des merveilles du magnétisme. Nous ne parlons ici que des faits et non de la manière de les interpréter. Disons toutefois qu'on a attribué à cet art noir bien des accidents qui n'en ont pas été les produits. Il est constant que les écrivains des siècles passés ont entouré les histoires de faits magiques d'une crédulité trop étendue. La magie, disent-ils, donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne peut résister: d'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les éléments, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances infernales, déchaînent les tempêtes, les vents et les orages; en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Vecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là en haute mer, sans esquif ni navire.....

On conte qu'un magicien coupa la tête d'un valet en présence de plusieurs personnes qu'il voulait divertir; toutefois il coupait cette tête avec le dessein de la remettre; mais pendant qu'il se disposait à la rétablir, il vit un autre magicien qui s'obstinait à le contre-carrer, quelque prière qu'il lui adressât; il fit naître tout d'un coup un lis sur une table, et en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet et s'enfuit. Ce sont là des contes. Or, ces contes sur l'histoire la chargent sans l'anéantir.

Un autre magicien, en 1284, délivra la ville d'Hameln des rats innombrables qui l'infestaient; il opéra cette merveille au moyen d'une flûte en-

[1] « Je ne sais si je dois vous dire que l'on compte d'ordinaire six espèces principales de magie: la nécromancie, la pyromancie, l'aéromancie, l'hydromancie, la géomancie et la chiromancie. Mais peut-être ne serez-vous pas fâché que j'observe que ces diverses espèces de divination étaient bien sacrées en substance, quand les lois les autorisaient comme autant de mystères, mais qu'elles étaient abominables lorsque d'autres que le collége des prêtres s'en mêlaient; parce que l'on s'imaginait qu'il n'y avait que les prêtres qui eussent le droit, en vertu des lois, de consulter les bons démons; et que, par conséquent, les magiciens, qui n'étaient que des personnes particulières sans vocation, n'agissaient que par illusion, ou tout au plus par le commerce des mauvais démons, qui ne demandaient pas mieux que de donner par leur ministère des marques de leur malignité.

» C'est pourquoi les païens, qui avaient en horreur le seul nom de magie, donnèrent à leurs mystères celui de divination, et afin d'y mettre une différence plus réelle, ils en changèrent, autant qu'ils le purent, les divers sujets, et en augmentèrent les espèces. »

(Binet, *Traité historique des dieux et des démons du paganisme,* lettre troisième.)

chantée dont les sons attiraient invinciblement les rats. Mais, après ce service rendu, les magistrats d'Hameln refusèrent au magicien le prix convenu. Il s'en vengea, au moyen d'une autre flûte qui, par ses vibrations, entraîna tous les enfants de la ville. On ne les revit plus; et des documents établissent qu'ils furent transportés en Transylvanie. Des monuments appuient ce trait d'histoire[1], dont Gustave Nieritz a fait un conte de fantaisie[2].

Mouchemberg, dans la suite de *l'Argenis*, va plus loin. Il raconte les aventures bizarres du magicien Lexilis. Ce magicien ayant été mis en prison par ordre du souverain de Tunis (le fait a eu lieu quelque temps avant la splendeur de Rome), il arriva dans ces entrefaites une chose étrange au fils du geôlier de la prison où Lexilis était détenu. Ce jeune homme venait de se marier, et les parents célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu, on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre, le jeune marié ôta de son doigt l'anneau nuptial; il le mit au doigt d'une statue qui était près de là. Après avoir bien joué, il retourne vers la statue pour reprendre son anneau; mais la main s'était fermée, et il lui fut impossible de le retirer. Ce fait se retrouve dans plusieurs légendes du moyen âge. Le jeune homme ne dit rien d'un tel prodige; mais quand tout le monde fut rentré dans la ville, il revint seul devant la statue, trouva la main ouverte et étendue comme auparavant, toutefois sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second événement le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre sa famille. Mais il voulut inutilement se rapprocher de sa femme. Un corps solide se plaçait continuellement devant lui. « C'est moi que tu dois embrasser, lui dit-on enfin, puisque tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la statue au doigt de laquelle tu as mis ton anneau. » Le jeune époux effrayé révéla la chose à ses parents. Son père lui conseilla d'aller trouver Lexilis dans son cachot; il lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit et trouva le magicien endormi sur la table. Après avoir attendu longtemps qu'il s'éveillât, il le tira doucement par le pied : le pied avec la jambe lui demeura dans les mains... Lexilis, s'éveillant alors, poussa un cri : la porte du cachot se referma d'elle-même. Le marié tremblant se jeta aux genoux du magicien, lui demanda pardon de sa maladresse et implora son assistance. Le magicien promit de le débarrasser de la statue, moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait, il rajusta sa jambe à sa place et sortit. Quand il fut libre, Lexilis écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : « Va-t'en à minuit, lui dit-il, dans le carrefour voisin où aboutissent quatre rues; attends debout et en silence ce que le hasard t'amènera. Tu n'y seras pas longtemps sans voir passer plusieurs personnages, chevaliers, piétons, gentilshommes : les uns armés, les autres sans armes; les uns tristes, les autres gais. Quoi que tu voies et que tu entendes, garde-toi de parler ni de remuer. Après cette troupe, suivra *un certain*, puissant de taille, assis sur un char; tu lui remettras ta lettre, sans dire un mot, et tout ce que tu désires arrivera. » Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit et vit passer un grand cortége. Le maître de la compagnie venait le dernier, monté sur un char triomphal. Il passa devant le fils du geôlier, et, jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre? Le jeune homme, mourant de peur, eut pourtant le courage d'avancer la main et de présenter sa lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussitôt et s'écria : « Ce Lexilis sera-t-il longtemps encore sur la terre!... » Un instant après, il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le jeune époux cessa d'être troublé.

Cependant le geôlier fit annoncer au souverain de Tunis que Lexilis s'était échappé. Tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de jeunes filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait rien mangé de si délicieux, le roi de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis. Les gardes, voulant s'emparer de lui, ne trouvèrent à sa place qu'un chien mort, sur le ventre duquel ils avaient tous la main,... prestige qui excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien; il était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte, qui se ferma incontinent. *De par le roi,* le capitaine des gardes lui commanda de se rendre, le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. « Et si je me rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi? — Nous vous conduirons courtoisement au prince. — Je vous remercie de votre courtoisie; mais par où irons-nous au palais? — Par cette rue, » reprit le capitaine en la montrant du doigt. En même temps il aperçut un grand fleuve qui venait à lui en grossissant ses eaux et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement qu'en moins de rien ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis, riant, leur criait : « Retournez au palais, car pour moi je ne me soucie pas d'y aller en barbet. »

Le prince, ayant appris ceci, résolut de perdre sa couronne plutôt que de laisser le magicien impuni : il s'arma lui-même pour aller à sa poursuite et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent pour le saisir; mais Lexilis faisant un geste,

[1] Voyez cette curieuse tradition dans les *Légendes des Commandements de Dieu.*

[2] *Le sifflet magique,* traduit de l'allemand en français, par J. B. J. Champagnac. 1 vol. in-12.

chaque soldat se trouva la tête engagée entre deux piquets, avec deux cornes de cerf qui l'empêchaient de se retirer. Ils restèrent longtemps dans cette posture, pendant que des enfants leur donnaient de grands coups de houssine sur les cornes... Le magicien sautait d'aise à ce spectacle, et le prince était furieux. Ayant aperçu à terre, aux pieds de Lexilis, un morceau de parchemin carré, sur lequel étaient tracés des caractères, le roi de Tunis se baissa et le ramassa sans être vu du magicien. Dès qu'il eut ces caractères dans la main, les soldats perdirent leurs cornes, les piquets s'évanouirent, Lexilis fut pris, enchaîné, mené en prison, et de là sur l'échafaud *pour y être rompu.* Mais ici il joua encore un tour de son métier; car, comme le bourreau déchargeait la barre de fer sur lui, le coup tomba sur un tambour plein de vin, qui se répandit sur la place, et Lexilis ne reparut plus à Tunis...

Voici une autre histoire contée par Wierus : « Un magicien de Magdebourg gagnait sa vie en faisant des tours de son métier, des enchantements, des fascinations et des prestiges sur un théâtre public. Un jour qu'il montrait, pour quelque monnaie, un petit cheval auquel il faisait exécuter, par la force de sa magie, des choses incroyables, après qu'il eut fini son jeu, il s'écria qu'il gagnait trop peu d'argent avec les hommes et qu'il allait monter au ciel... Ayant donc jeté son fouet en l'air, ce fouet commença de s'enlever. Le petit cheval ayant saisi avec sa mâchoire l'extrémité du fouet, s'enleva pareillement. L'enchanteur, comme s'il eût voulu retenir son bidet, le prit par la queue et fut emporté de même. La femme de cet habile magicien empoigna à son tour les jambes de son mari qu'elle suivit; enfin la servante s'accrocha aux pieds de sa maîtresse, le valet aux jupes de la servante, et bientôt le fouet, le petit cheval, le sorcier, la femme, la cuisinière, le laquais, s'enlevèrent si haut qu'on ne les vit plus. Pendant que tous les assistants demeuraient stupéfaits d'admiration, il survint un homme qui leur demanda pourquoi ils bayaient aux corneilles, et quand il le sut : « Soyez en paix, leur dit-il, votre sorcier n'est » pas perdu, je viens de le voir à l'autre bout de » la ville, qui descendait à son auberge avec tout » son monde [1]... » *Voy.* Harvis.

On raconte qu'Hemmingius, théologien célèbre, cita un jour deux vers barbares dans une de ses leçons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvaient chasser la fièvre, parce qu'ils étaient magiques. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet et le guérit. Puis après on fit courir le remède, et il arriva que plusieurs fébricitants s'en trouvèrent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire qu'il n'avait parlé de la sorte qu'en riant, et que ce n'était qu'un jeu d'esprit. Dès lors le remède tomba; mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la confiance qu'ils y avaient ajoutée. Les maladies n'existent souvent que dans l'imagination : telle personne guérira avec un charlatan en qui elle a confiance; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin de qui elle se défie.

[1] Wierus, *De præst.*, lib. II, cap. VII.

La magie a reparu en Suède en 1859 avec une sorte d'épidémie diabolique. Voici ce qu'on écrivait alors :

« Une superstition étrange, qui a pris la forme d'une véritable épidémie, a sévi pendant l'été dernier dans quelques contrées de la Suède. Le prévôt du chapitre de Leksand, le docteur Hvaser, chargé de faire une enquête, a consigné dans son rapport les faits suivants :

» Cette superstition a beaucoup de ressemblance avec celles des sorcières du moyen âge qui croyaient avoir assisté au sabbat du diable, ce qui s'appelait en Suède aller à *Blokulla.* Mais cette fois, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, ce ne sont presque que des enfants qui sont en proie à ces hallucinations. En outre, ce n'est plus à Blokulla qu'on est censé aller, mais à Josefsdal, qui doit être près de Stockholm.

» Voici ce que les enfants racontent sur leurs pérégrinations. D'abord ils sont changés en vers, et ils s'échappent au dehors à travers un trou pratiqué dans la fenêtre; ensuite ils prennent la forme de pies, et, quand ils se sont rassemblés, ils redeviennent enfants. Alors ils montent sur des peaux de veaux ou de vaches à travers les airs vers un clocher, où ils se vouent au diable.

» Anciennement on enlevait des parcelles du métal de la cloche en prononçant ces mots : « Que » mon âme n'arrive jamais au règne de Dieu avant » que ce métal redevienne une cloche. » Aujourd'hui la farine a remplacé le métal, et arrivé à Josefsdal, on en prépare une bouillie appelée *welling*, qu'on mange en société avec le malin esprit, qui s'appelle *Nordsgubb* (le vieux du Nord).

» En dansant, il porte des bottes fourrées dont il se débarrasse quand il s'est échauffé. Presque tous les enfants des deux communes de Gagnef et de Mockjards sont affectés de ces hallucinations. Quelques-uns en souffrent, d'autres restent bien portants. Les parents, qui croient leurs enfants perdus et vendus au prince des ténèbres, s'en désolent. D'autres, et ce ne sont pas les moins superstitieux, quand leurs enfants ne veulent pas faire des aveux, les tourmentent d'une manière incroyable.

» Un petit garçon nommé Grabo Pehr, qui affirmait avoir été plusieurs fois à Josefsdal, prétendait y avoir vu une petite fille, et lorsque la mère de celle-ci interrogeait Grabo Pehr, il indiquait pour preuve qu'en mangeant à Josefsdal, la petite fille s'était éclaboussée à la figure, d'où il serait résulté une blessure qui ne pourrait jamais guérir. La petite fille, en effet, souffrait,

tout près de l'œil, d'une plaie de mauvaise nature et dont on ignorait l'origine. On peut croire quelle impression fâcheuse une telle coïncidence apparente faisait sur sa pauvre mère. La petite fille, cependant, n'avait aucune idée de Josefsdal, ni du welling, et par conséquent ne put jamais faire aucune révélation.

» Heureusement cette épidémie, dans ces deux villages, s'est calmée un peu au bout de quelques mois; mais les esprits de la population n'en sont pas moins extrêmement agités, et des symptômes alarmants se montrent dans les contrées voisines. »

Il y a eu de tout temps, chez tous les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a beaucoup écrit contre eux. Nous citerons ici quelques-uns des mille et un volumes qui traitent de cette matière *ex professo :* 1° le *Traité de la magie blanche,* ou de *l'escamotage,* de Decremps; 2° *la Magie naturelle,* de Porta; 3° *la Véritable magie noire*, ou *le Secret des secrets*, manuscrit trouvé à Jérusalem dans le sépulcre de Salomon, contenant quarante-cinq talismans, avec la manière de s'en servir et leurs merveilleuses propriétés; plus, tous les caractères magiques connus jusqu'à ce jour, traduit du mage Iroé-Grego, Rome, 1750. Cet ouvrage stupide est donné comme un écrit de Salomon. On y trouve surtout des conjurations. 4° *Trinum magicum,* ou *Traité des secrets magiques,* contenant des recherches sur la magie naturelle, artificielle et superstitieuse; les talismans, les oracles de Zoroastre, les mystères des Égyptiens, Hébreux, Chaldéens, etc., in-8°, Francfort, 1673; 5° *Lettres* de Saint-André, conseiller médecin ordinaire du roi, à quelques-uns de ses amis, au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, etc., Paris, in-12, 1725; 6° *Traité sur la magie*, le sortilége, les possessions, obsessions et maléfices, etc.; par M. Daugis; Paris, in-12, 1732. De nos jours on a vu paraître sur ces matières quelques ouvrages d'esprit divers. M. Jules Garinet a donné en 1818 une *Histoire de la magie en France,* pleine de faits curieux, mais trop sceptiques. Plus récemment, M. Alfred Maury a écrit sur la magie pour la nier. M. Louis Figuier a voulu ainsi expliquer le merveilleux sans trop l'admettre. L'abbé Fiard, dont on s'est raillé, a été peut-être un peu crédule aux yeux du vulgaire; mais il n'a pas toujours vu faux. M. Eudes de Mirville a parfaitement démontré l'existence palpable des esprits. M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, dans son savant livre intitulé *la Magie au dix-neuvième siècle,* a solidement établi les faits magiques, dans le passé et de nos jours, ainsi que le concours actif des démons autour de nous [1]. Enfin, *la Mystique divine, naturelle et diabolique,* de Görres, est aussi un livre que les négations ne tueront pas. *Voy.* BODIN, DELRIO, DELANCRE, LELOYER, BOGUET, WIERUS, etc.

[1] *La magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges,* par le chevalier Gougenot des Mousseaux, etc. Beau vol. in-8°, Henri Plon, éditeur, 1861.

Magie islandaise. La première magie de ces peuples, devenus aujourd'hui plus sensés, consistait autrefois à évoquer des esprits aériens, et à les faire descendre sur la terre pour s'en servir. Elle était regardée comme la magie des grands. Cependant ces derniers en avaient une seconde, qui consistait à interpréter le chant des oiseaux, surtout des corneilles, les oiseaux les plus instruits dans la connaissance des affaires d'État et les plus capables de prédire l'avenir. Mais comme il n'en existe point en Islande, les corbeaux remplissaient cet office : les rois ne faisaient pas même scrupule de se servir de cette magie.

Magnétisme, science longtemps occulte. Cependant elle a été pratiquée par l'hérétique Marc, plus récemment par Mesmer et Cagliostro. Voici ce qu'écrivait à Bruxelles, en 1839, dans un recueil périodique intitulé *le Magnétophile*, un écrivain qui pouvait être M. Jobard ou M. Victor Idgiez :

« Le nom de magnétiseurs ne désignait autrefois que quelques mesmériens ou illuminés et quelques songe-creux. Aujourd'hui le magnétisme a fraternisé avec les sciences physiques, qui seules pouvaient éclairer ses données; il forme la souche principale dont les autres sciences ne sont que les rameaux... Ses progrès sont liés plus immédiatement au profit de la société qu'elle ne semble le penser, dans la préoccupation de ses mesquines passions, de sa vie tumultueuse et agitée. Sous quelque point de vue qu'on le considère, son importance éclate et grandit chaque jour; mais son immensité nuit encore à ses progrès, parce que personne, isolément, n'a encore le pouvoir d'embrasser son étendue. Le magnétisme est un problème qui se débat depuis près d'un siècle en Europe, dont l'Académie de médecine, en France, a ranimé l'énergie sans en donner la solution, et qui se complique, au contraire, chaque jour davantage par des phénomènes plus merveilleux. On l'a vu concentré d'abord entre les mains de quelques adeptes ignorants ou fanatiques; de grandes expériences ont été faites ensuite, appuyées sur des noms qui ont porté la conviction dans quelques esprits. Aujourd'hui des savants le rejettent encore, il est vrai; mais un savant se décide si difficilement à désapprendre! Une innovation l'épouvante, car elle l'humilie et le détrône. Les doctrines cartésiennes ont lutté longtemps en France contre les vieilles universités avant d'obtenir leur droit de cité; plus tard elles repoussèrent elles-mêmes les principes de la philosophie newtonienne; celle-ci rejetait les découvertes d'Huygens; Beaumé et Lesage niaient les belles théories de la chimie moderne; Romé-Delisle persiflait l'in-

terprète des phénomènes électro-magnétiques. D'ailleurs, le tabac, le café, l'émétique, la vaccine et jusqu'aux pommes de terre, n'ont-ils pas éprouvé leur temps de persécution? L'Académie de médecine ne se constitua-t-elle pas formellement opposée à ce que la chimie, cette corne d'abondance des sociétés modernes, fût enseignée dans Paris, *comme étant, pour bonnes causes et considérations, défendue et censurée par arrêt du parlement?* L'établissement des banques, des écoles, des voitures publiques, ne rencontra-t-il pas également une opposition formidable dans ce même parlement? Jacquart ne vit-il pas brûler en place publique, par ordre des prud'hommes de Lyon, ses métiers, qui devaient faire cependant la prospérité et la fortune de cette seconde capitale de la France? Franklin ne fut-il pas tourné en ridicule quand il apprit aux campagnards l'art de fertiliser les champs avec du plâtre? Christophe Colomb ne fut-il pas chassé de toutes les cours quand son génie lui fit apparaître un monde dont il voulait doter sa patrie[1]?... Pitheas, Wedel, Cook, Billinghausen, Biscoé et autres voyageurs célèbres, ne furent-ils pas taxés d'imposture? Averrhoès, Volta, Fulton, Salomon de Caus, Davy, Arkwright, Gall, Lavater et tous ceux qui se sont présentés, une découverte à la main, à la porte de ce vaste *Charenton* qu'on appelle le monde, n'ont-ils pas été reçus à coups de sifflets?...

» Cependant le magnétisme voit aussi son triomphe. Déjà il a détruit les doctrines impies de l'école médicale physiologique de Broussais, qui prétendait ramener aux seuls organes matériels du corps les nobles facultés de l'intelligence; mission d'autant plus grande que là sont les bases de toute société, la clef de voûte et le ciment de tout édifice social. Le premier et le plus bel apanage du magnétisme est donc de devenir une arme toute-puissante contre les partisans de la matière, une preuve irrésistible, irréfragable, évidente, palpable, de l'existence de l'âme indépendante du secours des sens... »

Sans oser juger ici le magnétisme, et sans pouvoir nier ses effets, qui sont évidents, bornons-nous à dire que le magnétisme existe; que c'est une nouvelle branche de merveilles plus incompréhensible encore que le galvanisme; qu'on n'en pourra jamais sans doute établir les éléments, mais qu'on en doit tirer un immense parti en médecine. L'Académie des sciences, qui s'obstinait à le nier lorsqu'elle n'était composée en majorité que de matérialistes, le reconnaît aujourd'hui. Les juges religieux n'ont condamné que ses abus. *Voy.* Somnambulisme. *Voy.* aussi Mesmer.

Les plus sûrs ouvrages à consulter pour connaître impartialement le magnétisme sont les livres spéciaux de M. Aubin Gauthier, surtout son *Traité pratique du magnétisme*, in-8°, Paris, 1845. On peut voir aussi le livre de M. l'abbé Loubers et le remarquable ouvrage de M. de Mirville sur les esprits.

[1] Cet écrivain, se trompant comme tant d'autres, cite Galilée. Voyez *Galilée*.

Magoa, l'un des plus puissants démons, roi de l'Orient. On l'évoque par l'oraison suivante prononcée au milieu d'un cercle. Elle peut servir tous les jours et à toute heure, dit un grimoire : « Je te conjure et invoque, ô puissant Magoa, roi de l'Orient; je te fais commandement d'obéir à ce que tu aies à venir ou m'envoyer sans retardement Massayel, Asiel, Satiel, Arduel, Acorib, et sans aucun délai, pour répondre à tout ce que je veux savoir et faire. »

Magog. Schradérus, dans son lexique scandinave, fait le géant Magog chef des anciens Scythes, inventeur des runes, espèces d'hiéroglyphes ou caractères dont se sont servis les peuples septentrionaux, et dont l'usage a précédé en Europe celui des lettres grecques. *Voy.* Og.

Mahomet, imposteur suffisamment connu. On peut voir le plus curieux de ses faits extraordinaires, son voyage au paradis, dans les *Légendes de l'autre monde*.

Maillat (Louise), petite démoniaque, qui vivait en 1598; elle perdit l'usage de ses membres; on la trouva possédée de cinq démons qui s'appelaient *loup*, *chat*, *chien*, *joly*, *griffon*. Deux de ces démons sortirent d'abord par sa bouche en forme de pelotes de la grosseur du poing; la première rouge comme du feu; la deuxième, qui était le chat, sortit toute noire; les autres partirent avec moins de violence. Tous ces démons, étant hors du corps de la jeune personne, firent plusieurs tours devant le foyer et disparurent. On a su que c'était Françoise Secrétain qui avait fait avaler ces diables à cette petite fille dans une croûte de pain de couleur de fumier [1].....

Maimon, chef de la neuvième hiérarchie des démons, capitaine de ceux qui sont tentateurs, insidiateurs, dresseurs de piéges, lesquels se tortillent autour de chaque personne pour contrecarrer le bon ange [2].

Main. On s'est moqué avec raison des borborites, secte hérétique des premiers siècles de l'Église, qui avaient des idées absurdes en théologie, et qui disaient que la main est toute la civilisation de l'homme; que sans la main l'homme ne serait qu'un cheval ou un bœuf; que l'esprit ne serait bon à rien avec des pieds fourchus ou des mains de corne ou des pattes à longues griffes. Ils faisaient un système d'origines; ils contaient que l'homme, dans le com-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 162.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. I, p. 22.

mencement, n'avait que des pattes comme les chiens; que tant qu'ils n'eurent que des pattes, les hommes, comme des brutes, vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais, ajoutaient-ils, un génie prit les hommes en affection et leur donna des mains. Dès lors nos pères se trouvèrent adroits; ils se firent des armes, ils subjuguèrent les autres animaux, ils imaginèrent, ils produisirent avec leurs mains des choses surprenantes, bâtirent des maisons, taillèrent des habits et firent des peintures. Otez à l'homme ses mains, disaient-ils, et, avec tout son esprit, vous verrez ce qu'il deviendra.

Mais nous avons les mains, et c'est Dieu qui nous les a données. Quoique nous n'en possédions que deux, la loi de l'égalité si vantée, cette loi impossible, a échoué aussi dans nos mains. Il y a de l'aristocratie jusque-là. La main droite se croit bien au-dessus de la main gauche; c'est un vieux préjugé qu'elle a de temps immémorial. Aristote cite l'écrevisse comme un être privilégié, parce qu'il a la patte droite beaucoup plus grosse que la gauche. Dans les temps anciens, les Perses et les Mèdes faisaient comme nous leurs serments de la main droite. Les nègres regardent la main gauche comme la servante de l'autre; elle est, disent-ils, faite pour le travail, et la droite seule a le droit de porter les morceaux à la bouche et de toucher le visage. Un habitant du Malabar ne mangerait pas d'aliments que quelqu'un aurait touchés de la main gauche. Les Romains donnaient une si haute préférence à la droite que, lorsqu'ils se mettaient à table, ils se couchaient toujours sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre. Ils se défiaient tellement de la main gauche, qu'ils ne représentaient jamais l'amitié qu'en la figurant par deux mains droites réunies. Chez nous, toutes ces opinions ont survécu. Les gens superstitieux prétendent même qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur. Aussi on habitue les enfants à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que peut-être il y aurait avantage à se servir également des deux mains.

Puisqu'on attache à la main une si juste importance, on doit voir sans surprise que des savants y aient cherché tout le sort des hommes. On a écrit d'énormes volumes sous le titre de *chiromancie* ou divination par la main. Cette science bizarre présente une foule d'indices qui sont au moins curieux; c'est toute la science des bohémiennes, que nos pères regardaient ordinairement comme des prophétesses et que l'on écoute encore dans les campagnes. De tout temps, dit-on, l'homme fut de glace pour les vérités et de feu pour les mensonges; il est surtout ami du merveilleux. Si *Peau d'Ane* m'était conté, a dit la Fontaine, j'y prendrais un plaisir extrême. Voilà la cause de la crédulité que nos bons aïeux accordaient aux bohémiennes; et voici les principes de l'*art de dire la bonne aventure dans la main*, science célèbre parmi les sciences mystérieuses, appelée par les adeptes chiromancie, xeiromancie et chiroscopie.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il est important de distinguer : la paume ou dedans de



la main, le poing ou dehors de la main lorsqu'elle est fermée, les doigts, les ongles, les jointures, les lignes et les montagnes. — Il y a cinq doigts : le pouce, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire, l'auriculaire ou petit doigt. Il y a quinze jointures : trois au petit doigt, trois à l'annulaire, trois au doigt du milieu, trois à l'index, deux au pouce et une entre la main et le bras. Il y a quatre lignes principales. La ligne de la vie, qui est la plus importante, commence au haut de la main, entre le pouce et l'index, et se prolonge au bas de la racine du pouce jusqu'au milieu de la jointure qui sépare la main du bras; la ligne de la santé et de l'esprit, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index, coupe la main en deux et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt; la ligne de la fortune ou du bonheur, qui commence à l'origine de l'index, finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt; enfin la ligne de la jointure, qui est la moins importante, se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main; c'est plutôt un pli qu'une ligne. On remarque une cinquième ligne qui ne se trouve pas dans toutes les mains; elle se nomme ligne du triangle, parce que, commençant au milieu de

la jointure, sous la racine du pouce, elle finit sous la racine du petit doigt. Il y a aussi sept tubérosités ou montagnes, qui portent le nom des sept planètes. Nous les désignerons tout à l'heure. Pour la chiromancie, on se sert toujours de la main gauche, parce que la droite, étant



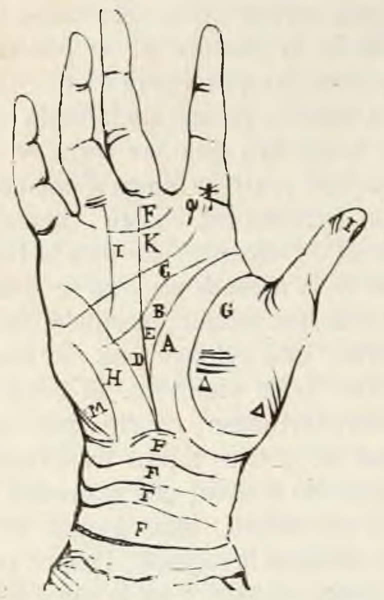
plus fatiguée, quoique plus noble, présente quelquefois dans les lignes des irrégularités qui ne sont point naturelles. On prend donc la main gauche lorsqu'elle est reposée, un peu fraîche et sans aucune agitation, pour voir au juste la couleur des lignes et la forme des traits qui s'y trouvent. La figure de la main peut déjà donner une idée, sinon du sort futur des personnes, au moins de leur naturel et de leur esprit. En général, une grosse main annonce un esprit bouché, à moins que les doigts ne soient longs et un peu déliés. Une main potelée, avec des doigts qui se terminent en fuseau, comme on se plaît à en souhaiter aux femmes, n'annonce pas un esprit très-étendu. Des doigts qui rentrent dans la main sont le signe non équivoque d'un esprit lent, quelquefois d'un naturel enclin à la fourberie. Des doigts qui se relèvent au-dessus de la main annoncent des qualités contraires. Des doigts aussi gros à l'extrémité qu'à la racine n'annoncent rien de mauvais. Des doigts plus gros à la jointure du milieu qu'à la racine n'annoncent rien que de bon.

Nous donnons sérieusement ces détails, ne pensant pas qu'il soit nécessaire de les réfuter.

Une main large vaut mieux qu'une main trop étroite. Pour qu'une main soit belle, il faut qu'elle porte en largeur la longueur du doigt du milieu. Si la *ligne de la jointure*, qui est quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce un heureux tempérament. Si elle est droite, également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur. Si la jointure présentait quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des honneurs, à des dignités, à de riches successions. Si elle est traversée de trois petites lignes perpendiculaires ou marquée de quelques points bien visibles, c'est le signe certain qu'on sera trahi. Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras annoncent qu'on sera exilé. Si ces lignes se perdent dans la paume de la main, elles présagent de longs voyages sur terre et sur mer. Une femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse; elle fera le bonheur de son époux. Si la *ligne de vie*, qui se nomme aussi ligne du cœur, est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux et une belle vieillesse. Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle annonce une vie courte, une mauvaise santé. Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux. Si elle est large et pâle, c'est le signe quelquefois de la sottise. Si elle est profonde et d'une couleur inégale, elle dénote la malice, le babil, la jalousie, la présomption. Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance. Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales bien apparentes, c'est le signe d'une mort prochaine. Si la ligne de vie est entourée de petites rides qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses. Si ces rides sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté. Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies.

La *ligne de la santé et de l'esprit* est aussi appelée ligne du milieu. Lorsqu'elle est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit, le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive. Si elle est longue, on jouira d'une santé parfaite. Si elle est tellement courte qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'avarice. Si la ligne de santé est tortueuse, elle donne le goût du vol; droite, au contraire, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste. Si cette ligne s'interrompt vers le milieu pour former une espèce de demi-cercle, c'est le présage qu'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces. La *ligne de*

la fortune ou du bonheur commence, comme nous l'avons dit, sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt : elle est presque parallèle à la ligne de santé. Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie et la constance dans le bien. Si, au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de



l'orgueil. Si elle est très-rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie. Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage des dignités, le bonheur, la puissance et les richesses; mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune. S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la véracité, bon, affable, orné de toutes les vertus. Si la ligne du bonheur ou de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que les deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins. Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune et du bonheur réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire. Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle donne le talent de gouverner sa maison et de faire face honnêtement à ses affaires. Si cette ligne est interrompue vers le milieu par de petites lignes transversales, elle indique la duplicité. Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur et la chasteté. La ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu) et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de la santé, elle promet de grandes richesses. Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès. Mais si elle se perd au-dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des rivalités. Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce qu'on ne sortira pas de la pauvreté.



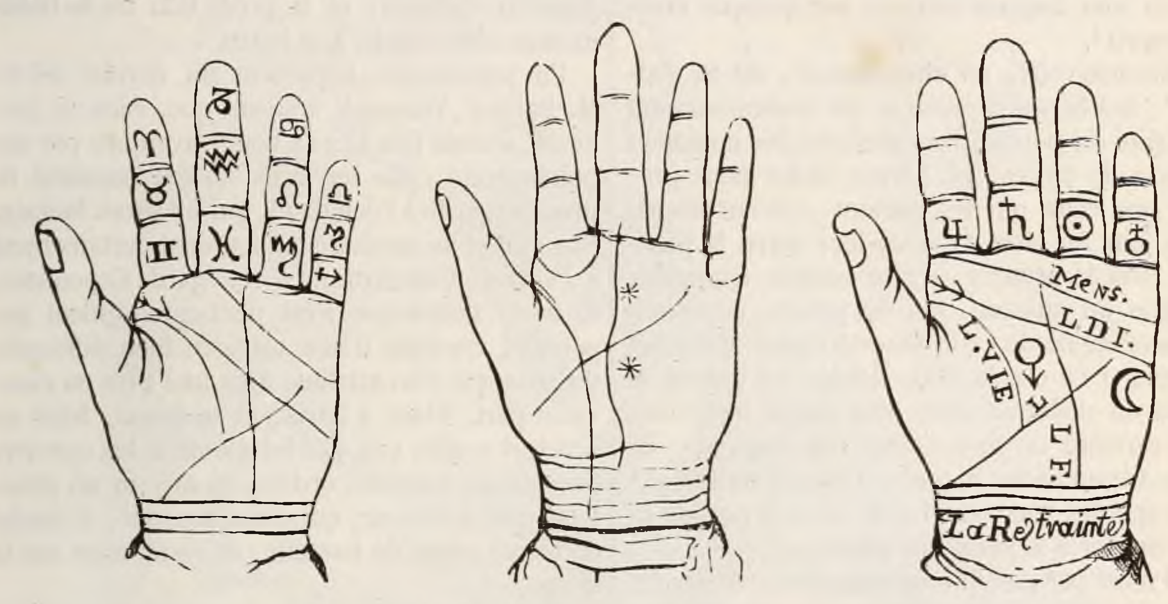
L'éminence ou gonflement charnu qui se trouve à la racine du pouce et s'étend jusqu'à la ligne de la vie se nomme *la montagne de Vénus.* Quand cette tubérosité est douce, unie, sans rides, c'est l'indice d'un heureux tempérament. Si cette montagne est ornée d'une petite ligne parallèle à la ligne de vie et voisine de cette ligne, c'est le présage des richesses. Si le pouce est traversé dans sa longueur de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage. Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme le pli des jointures, c'est le signe qu'on fera des voyages longs et périlleux. Si le pouce ou la racine du pouce présente des points ou des étoiles, c'est la gaieté.

L'éminence qui se trouve à la racine de l'index se nomme *la montagne de Jupiter.* Quand cette tubérosité est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu. Si elle est chargée de petites lignes doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes. La tubérosité qui s'élève dans la paume de la main, à la racine du doigt du milieu, se nomme *la montagne de Saturne.* Si cette éminence est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail; mais si elle est chargée de petites rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner. Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu

présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit paresseux, une conception dure. Une femme qui aurait sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir.

La tubérosité qui se trouve à la racine du doigt annulaire se nomme *la montagne du Soleil.* Si cette montagne est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talents pour les emplois, un peu d'orgueil. Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie. Si la racine du doigt annulaire est chargée de lignes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux sur ses ennemis et l'emportera sur ses rivaux. L'éminence qui s'élève dans la main à la racine du petit doigt se nomme *la montagne de Mercure.* Si cette éminence est unie, sans rides, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur; pour les hommes, de la modestie; pour les femmes, de la pudeur. Si cette éminence est traversée par deux lignes légères qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main au-dessous de la montagne de Mercure, depuis la ligne du bonheur jusqu'à l'extrémité de la ligne de l'esprit, se nomme *la montagne de la Lune.* Quand cet espace est uni, doux, net, il indique la paix de l'âme et un esprit naturellement tranquille. Lorsqu'il est fort



coloré, c'est le signe de la tristesse, d'un esprit chagrin et morose, et d'un tempérament mélancolique. Si cet espace est chargé de rides, il annonce des voyages et des dangers sur mer.

L'espace qui se trouve au bord inférieur de la main, en deçà de la montagne de la Lune, depuis l'extrémité de la ligne de l'esprit jusqu'à l'extrémité inférieure de la ligne de la jointure, se nomme *la montagne de Mars.* Quand cet espace est uni, doux et net, il est le caractère du vrai courage et de cette bravoure que la prudence accompagne toujours. S'il est fortement coloré, il désigne l'audace, la témérité. Lorsque la montagne de Mars est chargée de grosses rides, ces rides sont autant de dangers plus ou moins grands, suivant leur profondeur et leur longueur; c'est aussi le présage d'une mort possible entre les mains des brigands, si les lignes sont livides; elles sont l'indice d'un trépas funeste si elles sont fort rouges, d'une mort glorieuse au champ de bataille si elles sont droites. Des croix sur la montagne de Mars promettent des dignités et des commandements.

N'oublions pas les signes des ongles. De petits signes blanchâtres sur les ongles présagent des craintes; s'ils sont noirs, ils annoncent des frayeurs et des dangers; s'ils sont rouges, ce qui est plus rare, des malheurs et des injustices; s'ils sont d'un blanc pur, des espérances et du bonheur. Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle, l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps, et se trouvent à la sommité de l'ongle quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement.

Pour qu'une main d'homme ou de femme soit très-heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures. La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges; la ligne de la vie, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue et s'éteindra dans la ligne de la jointure. La ligne de la santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main. La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

On voit, dans tous les livres qui traitent de la chiromancie, que les doctes en cette matière reconnaissaient deux sortes de divinations par

le moyen de la main : la *chiromancie physique*, qui, par la simple inspection de la main, devine le caractère et les destinées des personnes ; et la *chiromancie astrologique*, qui examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère et prédire ce qui doit arriver en calculant ces influences. Nous nous sommes plus appesanti sur les principes de la chiromancie physique, parce que c'est la seule qui soit encore en usage. C'est aussi la plus claire et la plus ancienne.

Aristote regarde la chiromancie comme une science certaine; Auguste disait lui-même la bonne aventure dans la main. Mais les démonomanes pensent qu'on ne peut pas être chiromancien sans avoir aussi un peu de nécromancie, et que ceux qui devinent juste en vertu de cette science sont inspirés souvent par quelque mauvais esprit[1].

« Gardez-vous, en chiromancie, dit M. Salgues[2], des lignes circulaires qui embrasseraient la totalité du pouce ; les cabalistes les nomment l'anneau de Gygès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre la jugulaire. Pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut pendu, ne s'étant pas assez méfié de cette funeste figure. Ce serait bien pis si ce cercle était double en dehors et simple en dedans : alors nul doute que votre triste carrière ne se terminât sur une roue. Le même Adrien Sicler a connu à Nîmes un fameux impie qui fut roué en 1559, et qui portait ce signe mortel à la première phalange.

» Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens pour découvrir la destinée et fixer l'horoscope de chaque individu; mais il est bon que vous sachiez qu'Isaac Kim-Ker a donné soixante-dix figures de mains au public; le docte Mélampus, douze; le profond Compotus, huit; Jean de Hagen, trente-sept; le subtil Romphilius, six; l'érudit Corvæus, cent cinquante ; Jean Cirus, vingt ; Patrice Tricassus, quatre-vingts; Jean Belot, quatre ; Traisnerus, quarante, et Perrucho, six; ce qui fait de bon compte quatre cent vingt-trois mains sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer. Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin. De tels faits ne prouvent rien ; car, si un chiromancien rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on en effet que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maîtres en chiromancie astrologique) ? que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt? Quoi ! Jupiter est éloigné de vous immensément ; il est quatorze cents fois plus gros que le petit globe que vous habitez, et décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre doigt médius !... »

Le docteur Bruhier, dans son ouvrage des *Caprices de l'imagination*, rapporte qu'un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontra en société une femme qu'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main; la vieille le regarde en soupirant : —Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre ! — Quelque temps après, il s'échauffe à la chasse, la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre. »

Un personnage important du dernier siècle, M. Raillon, racontait souvent que, dans sa jeunesse, s'étant fait dire sa bonne aventure par une bohémienne, elle lui avait surtout conseillé de prendre garde à l'échafaud, qui lui serait funeste. Son état et sa conduite le mettaient certainement à l'abri de toute crainte à cet égard. Cependant, le triste horoscope s'est malheureusement accompli, quoique d'une manière bien différente du sens que l'on attribue à ce mot pris en mauvaise part. Étant à Paris, et se faisant bâtir un hôtel, il voulut voir par lui-même si les ouvriers exécutaient bien ses ordres. Monté sur un échafaud mal construit, qui cassa sous lui, il tomba de trente pieds de hauteur, et resta mort sur le coup.

Main de gloire. Ce que les sorciers appellent *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'on prépare de la sorte : on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, en la pressant bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté ; puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpêtre, du zimat et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On la laisse dans ce pot l'espace de quinze jours ; après quoi on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement desséchée : si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four chauffé de fougère et de verveine. On compose ensuite une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie ; et on se sert de la main de gloire, comme d'un chandelier, pour tenir cette merveilleuse chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles, et ne peuvent non plus remuer que s'ils étaient morts.

Il y a diverses manières de se servir de la main de gloire ; les scélérats les connaissent bien ; mais, depuis qu'on ne pend plus chez nous, ce doit être chose rare.

[1] *Hexameron* de Torquemada, quatrième journée.

[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. II, p. 49 et suivantes.

Deux magiciens, étant venus loger dans un cabaret pour y voler, demandèrent à passer la nuit auprès du feu, ce qu'ils obtinrent. Lorsque tout le monde fut couché, la servante, qui se défiait de la mine des deux voyageurs, alla regarder par un trou de la porte pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils tiraient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent, et les allumaient, à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent, et cela parce que, comme elle le comprit, il n'y avait qu'elle des



Malgré les secours qu'il reçut des Sarasins, ses alliés, il fut tué dans le combat. — Page 436.

gens de la maison qui ne dormît point; car les autres doigts étaient allumés pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui étaient déjà endormis. Elle alla aussitôt à son maître pour l'éveiller, mais elle ne put en venir à bout, non plus que des autres personnes du logis, qu'après avoir éteint les doigts allumés, pendant que les deux voleurs commençaient à faire leur coup dans une chambre voisine. Les deux magiciens, se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite, et on ne les trouva plus [1].

Les voleurs ne peuvent se servir de la main

[1] Delrio, *Disquisitions magiques.*

de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche et de sang de chouette, lequel onguent doit être fait dans la canicule[1].

Main invisible. Gaspard Schott, dans sa *Magie universelle*, livre IV, page 407, rapporte le fait suivant, dont il a été témoin dans son enfance, et qu'il a entendu raconter à des témoins plus âgés que lui. Deux compagnons sortaient d'une ville, armés et portant leur bagage, pour aller travailler dans une contrée. L'un d'eux ayant trop bu attaque l'autre, qui refuse de se battre avec un homme ivre; mais il reçoit un coup à la tête. Voyant couler son sang, il riposte et perce de part en part le malheureux ivrogne. On accourt aussitôt de la ville, et parmi les assistants se trouve la femme même du mort. Dans le moment qu'elle donnait des soins à son époux, le meurtrier, qui s'enfuyait, se sentit saisi par une main invisible et fut entraîné auprès du magistrat, lequel le fit mettre en prison. Qu'était-ce que cette main invisible? Celle du mort qui revenait dégrisé.

Mainfroi ou **Manfred**, roi de Naples, qui régna dans les Deux-Siciles de 1254 à 1266, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Lorsqu'il fut excommunié pour ses crimes, il s'occupa, dit-on, de magie. Pic de la Mirandole conte que Mainfroi, étant en guerre contre Charles d'Anjou, voulut savoir des démons l'événement de la bataille qu'il allait lui livrer, et que le démon, pour le tromper, ne lui répondit qu'en paroles ambiguës, quoique cependant il lui prédît sa mort; et en effet, malgré les secours qu'il reçut des Sarasins, ses alliés, il fut tué dans le combat. On remarque que Charles d'Anjou écrivit à Mainfroi, avant la bataille, ces singulières paroles : « Aujourd'hui, je t'enverrai en enfer si tu ne m'envoies pas en paradis. » On a attribué à Manfred un livre latin intitulé *la Pomme philosophique*, où il traite de la science de l'alchimie, qu'il dit être la sœur germaine de la magie[2].

Maison ensorcelée. A la fin de nivôse an XIII (1805), il s'est passé à Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans une ancienne maison dont on avait dépouillé des religieuses cordelières, une scène qui fit quelque bruit. On vit tout à coup voler en l'air des bouteilles depuis la cave jusqu'au grenier; plusieurs personnes furent blessées; les débris de bouteilles restèrent entassés dans le jardin, sans que la foule des curieux pût découvrir d'où provenait ce phénomène. On consulta des physiciens et des chimistes, ils ne purent pas même dire de quelle manufacture venaient les bouteilles qu'on leur montra. Les gens du quartier se persuadèrent qu'elles venaient de la manufacture du diable, et que cette aventure ne pouvait être que l'ouvrage des sorciers ou des revenants; les personnes plus instruites, tout aussi crédules, ne surent que penser. La police découvrit enfin que ces revenants n'étaient que des habitants de la maison voisine, aidés d'un physicien de leurs amis, qui, au moyen de l'électricité et d'un trou imperceptible pratiqué dans le mur, parvenait à faire mouvoir à leur gré les meubles de la maison prétendue ensorcelée. Ils avaient pour objet d'empêcher le nouveau propriétaire de la vendre; ils se vengeaient en même temps d'une personne dont ils croyaient avoir à se plaindre[1]. *Voy.* Alessandro, Athénodore, Ayola, Bolacré, Chambres infestées, Revenants, etc.

Malache-Chabbalah. On nomme ainsi, dans la cabale juive, les démons qui sont aux ordres de Samaël. Ils remplissent « les sept régions de l'enfer ».

Malades. « Divers sont les jugements qui se font d'aucuns, si un malade doit vivre ou mourir; mais je publierai ce présent signe infaillible, duquel se pourra servir un chacun, et en faire un ferme jugement : Prenez une ortie et la mettez dans l'urine du malade, incontinent après que le malade l'aura faite, et avant qu'elle soit corrompue; laissez l'ortie dans ladite urine l'espace de vingt-quatre heures; et après, si l'ortie se trouve verte, c'est un signe de vie[2]. »

Delancre[3] nous conseille de ne pas admettre l'opinion des gnostiques, qui disent que chaque maladie a son démon, et d'éviter l'erreur populaire qui prétend que tous ceux qui tombent du haut mal sont possédés. Les maladies ont souvent causé de grands désordres. Le P. Lebrun rapporte l'exemple d'une femme attaquée d'une maladie de l'œil qui lui faisait voir une foule d'images bizarres et effrayantes; elle se crut ensorcelée : un habile oculiste l'opéra, et guérit en même temps son œil et son imagination. Plusieurs des sorciers, loups-garous et possédés n'étaient que des malades; mais il est des cas où les maladies sont des effets de possessions. *Voy.* Hallucination.

Malafar. *Voy.* Valafar.

Malaingha, nom général des anges du premier ordre chez les habitants de Madagascar. Ces anges font mouvoir les cieux, les étoiles, les planètes, et sont chargés du gouvernement des saisons : les hommes sont confiés à leur garde, ils veillent sur leurs jours, détournent les dangers qui les menacent et écartent les démons.

Malatasca. C'est le nom que sainte Catherine de Sienne donnait au diable.

Mal caduc. Pour guérir ce mal, on se sert d'un

[1] *Le solide trésor du Petit Albert.*
[2] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, liv. IV, p. 303.

[1] Salgues, *Des erreurs et des préjugés.*
[2] *Le Petit Albert.*
[3] *Tableau de l'inconstance des démons, sorciers et magiciens*, liv. IV, p. 284.

anneau dont voici la recette : « Vous ferez un anneau de pur argent, dans le chaton duquel vous enchâsserez un morceau de corne de pied d'élan ; puis vous choisirez un lundi du printemps auquel la lune sera en aspect bénin ou en conjonction avec Jupiter ou Vénus, et à l'heure favorable de la constellation, vous graverez en dedans de l'anneau ce qui suit : ✠ *Dabi*, ✠ *Habi*, ✠ *Haber*, ✠ *Habi*. Soyez assuré qu'en portant habituellement cet anneau au doigt du milieu de la main, il vous garantira du mal caduc[1]. » Si vous n'y croyez pas, moi non plus.

Maldonat, célèbre jésuite, né en 1534, à Casas de la Reina dans l'Estramadure. Il étudia à Salamanque et entra chez les jésuites de Rome en 1562. Deux ans après, il ouvrit, au collége de Clermont, à Paris, un cours de philosophie, dans lequel il obtint les plus brillants succès, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Ayant formé le dessein de travailler à un commentaire sur les quatre évangélistes, il crut voir, pendant quelques nuits, un homme qui l'exhortait à finir promptement cet ouvrage, et qui l'assurait qu'il l'achèverait, mais qu'il survivrait peu de jours à sa conclusion ; cet homme lui marquait en même temps un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat sentit les vives douleurs dont il mourut en 1583, peu de temps après avoir achevé son ouvrage.



Si l'ortie se trouve verte, c'est un signe de vie. — Page 436.

Male-Bête, monstre qui passait autrefois, dans l'opinion du peuple de Toulouse, pour courir les rues la nuit. La superstition avait fait croire que tous ceux qui rencontraient ou envisageaient la male-bête mouraient le lendemain.

Malebranche (Nicolas), savant prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1638, mort en 1715. On trouve dans sa *Recherche de la vérité* d'assez bonnes choses sur la sorcellerie, qu'il regarde comme une maladie d'imagination : ce qui est vrai assez souvent. On dit qu'en un certain temps il n'osait pas se moucher, parce qu'il était persuadé qu'il lui pendait un gigot de mouton au bout du nez. On ne le guérit de cette hallucination qu'en faisant semblant de couper le gigot avec un rasoir : c'est du moins ce qui a été raconté[1]. *Voy.* Mallebranche.

Maléfices. On appelle maléfices toutes pratiques superstitieuses employées dans le dessein de nuire aux hommes, aux animaux ou aux fruits de la terre. On appelle encore maléfices les maladies et autres accidents malheureux causés par un art infernal, et qui ne peuvent s'enlever que par un pouvoir surnaturel. Il y a sept principales sortes de maléfices employés par les sorciers : 1° ils mettent dans le cœur une passion criminelle ; 2° ils inspirent des sentiments de haine

[1] *Le Petit Albert*, p. 156.

[1] M. l'abbé Blampignon, dans la remarquable vie de Malebranche, qu'il a mise en avant de sa précieuse étude sur ce grand homme, n'a pas cité ce fait.

ou d'envie à une personne contre une autre; 3° ils jettent des ligatures; 4° ils donnent des maladies; 5° ils font mourir les gens; 6° ils ôtent l'usage de la raison; 7° ils nuisent dans les biens et appauvrissent leurs ennemis. Les anciens se préservaient des maléfices à venir en crachant dans leur sein. En Allemagne, quand une sorcière avait rendu un homme ou un cheval impotent et maléficié, on prenait les boyaux d'un autre homme ou d'un cheval mort, on les traînait jusqu'à quelque logis, sans entrer par la porte commune, mais par le soupirail de la cave, ou par-dessous terre, et on y brûlait ces intestins. Alors la sorcière qui avait jeté le maléfice sentait dans ses entrailles une violente douleur, et s'en allait droit à la maison où l'on brûlait les intestins pour y prendre un charbon ardent, ce qui faisait cesser le mal. Si on ne lui ouvrait promptement la porte, la maison se remplissait de ténèbres avec un tonnerre effroyable, et ceux qui étaient dedans étaient contraints d'ouvrir pour conserver leur vie [1]. Les sorciers, en ôtant un sort ou maléfice, sont obligés de le donner à quelque chose de plus considérable que l'être ou l'objet à qui ils l'ôtent: sinon, le maléfice retombe sur eux. Mais un sorcier ne peut ôter un maléfice s'il est entre les mains de la justice: il faut pour cela qu'il soit pleinement libre.

On a regardé souvent les épidémies comme des maléfices. Les sorciers, disait-on, mettent quelquefois sous le seuil de la bergerie ou de l'étable qu'ils veulent ruiner une touffe de cheveux ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons et les bestiaux qui passent dessus: on n'arrête le mal qu'en ôtant le maléfice. Delancre dit qu'un boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc suivant sa coutume, sa pâte fut tellement charmée et maléficiée par une sorcière, qu'il fit du pain noir, insipide et infect. Une magicienne ou sorcière, pour gagner le cœur d'un jeune homme marié, mit sous son lit, dans un pot bien bouché, un crapaud qui avait les yeux fermés; le jeune homme quitta sa femme et ses enfants pour s'attacher à la sorcière; mais la femme trouva le maléfice, le fit brûler, et son mari revint à elle [2]. Un pauvre jeune homme ayant quitté ses sabots pour monter à une échelle, une sorcière y mit *quelque poison* sans qu'il s'en aperçût, et le jeune homme, en descendant, s'étant donné une entorse, fut boiteux toute sa vie [3]. Une femme ensorcelée devint si grasse, dit Delrio, que c'était une boule dont on ne voyait plus le visage, ce qui ne laissait pas que d'être considérable. De plus, on entendait dans ses entrailles le même bruit que font les poules, les coqs, les canards, les moutons, les bœufs, les chiens, les cochons et les chevaux, de façon qu'on aurait pu la prendre pour une basse-cour ambulante.

Une sorcière avait rendu un maçon impotent et tellement courbé, qu'il avait presque la tête entre les jambes. Il accusa la sorcière du maléfice qu'il éprouvait; on l'arrêta, et le juge lui dit qu'elle ne se sauverait qu'en guérissant le maçon. Elle se fit apporter par sa fille un petit paquet de sa maison, et, après avoir adoré le diable, la face en terre, en marmottant quelques charmes, elle donna le paquet au maçon, lui commanda de se baigner et de le mettre dans son bain, en disant: *Va de par le diable!* Le maçon le fit, et guérit. Avant de mettre le paquet dans le bain, on voulut savoir ce qu'il contenait; on y trouva trois petits lézards vifs; et quand le maçon fut dans le bain, il sentit sous lui comme trois grosses carpes, qu'on chercha un moment après sans rien trouver [1].

Les sorciers mettent parfois le diable dans des noix, et les donnent aux petits enfants, qui deviennent maléficiés. Un de nos démonographes (c'est, je pense, Boguet) rapporte que, dans je ne sais quelle ville, un sorcier avait mis sur le parapet d'un pont une pomme maléficiée, pour un de ses ennemis, qui était gourmand de tout ce qu'il pouvait trouver sans desserrer la bourse. Heureusement le sorcier fut aperçu par des gens expérimentés, qui défendirent prudemment à qui que ce fût d'oser porter la main à la pomme, sous peine d'avaler le diable. Il fallait pourtant l'ôter, à moins qu'on ne voulût lui donner des gardes. On fut longtemps à délibérer, sans trouver aucun moyen de s'en défaire; enfin il se présenta un champion qui, muni d'une perche, s'avança à distance de la pomme et la poussa dans la rivière, où étant tombée, on en vit sortir plusieurs petits diables en forme de poissons. Les spectateurs prirent des pierres et les jetèrent à la tête de ces petits démons, qui ne se montrèrent plus... Boguet conte encore qu'une jeune fille ensorcelée rendit de petits lézards, lesquels s'envolèrent par un trou qui se fit au plancher. *Voy.* CHARMES, ENCHANTEMENTS, MAGICIENS, SORCIERS, etc.

Maletena (Domingina), femme des environs de Fontarabie, qui allait au sabbat et qui fit un jour le pari de sauter plus loin que ses compagnes; elle le gagna en montant sur le mont de la Rhune et de là exécutant, devant témoins, un saut qui l'emporta à deux lieues [2].

Malheur. En beaucoup de lieux, détruire le nid d'une hirondelle, tuer un roitelet, un grillon du foyer, un chien devenu caduc au service de la famille, et quelques autres faits de ce genre portent malheur. Et pourquoi pas, puisque ce sont des actions mauvaises?

Malices des démons. On trouve sur ce cha-

[1] Bodin, *Démonomanie,* liv. IV.
[2] Delrio, *Disquisitions magiques.*
[3] Delancre, *De l'inconstance,* etc.

[1] Bodin, *Démonomanie.*
[2] Rapporté par Pierre Delancre.

pitre des légendes bien naïves. Il y avait à Bonn, dit Césaire d'Heisterbach, un prêtre remarquable par sa pureté, sa bonté et sa dévotion. Le diable se plaisait à lui jouer de petits tours de laquais; lorsqu'il lisait son bréviaire, l'esprit malin s'approchait sans se laisser voir, mettait sa griffe sur la leçon du bon curé et l'empêchait de finir; une autre fois il fermait le livre, ou tournait le feuillet à contre-temps. Si c'était la nuit, il soufflait la chandelle. Le diable espérait se donner la joie de mettre sa victime en colère; mais le bon prêtre recevait tout cela si bien et résistait si constamment à l'impatience, que l'importun esprit fut obligé de chercher une autre dupe [1].

Cassien parle de plusieurs esprits ou démons de la même trempe qui se plaisaient à tromper les passants, à les détourner de leur chemin et à leur indiquer de fausses routes, le tout par malicieux divertissement [2].

Un baladin avait un démon familier qui jouait avec lui et se plaisait à lui faire des espiègleries. Le matin il le réveillait en tirant les couvertures, quelque froid qu'il fît; et quand le baladin dormait profondément, son démon l'emportait hors du lit et le déposait au milieu de la chambre [3]. Pline parle de quelques jeunes gens qui furent tondus par le diable. Pendant que ces jeunes gens dormaient, des esprits familiers, vêtus de blanc, entraient dans leurs chambres, se posaient sur leur lit, leur coupaient les cheveux proprement, et s'en allaient après les avoir répandus sur le plancher [4].

Malin. C'est une des épithètes qu'on donne volontiers au démon, appelé souvent l'esprit malin : elle est prise dans son plus mauvais sens.

Malina. *Voy.* ANNINGA.

Mallebranche, marqueur du jeu de paume, demeurant en la rue Sainte-Geneviève, à Paris, lequel fut, le 11 décembre 1618, visité par un revenant. C'était sa femme, morte depuis cinq ans. Elle lui donna de bons conseils qui redressèrent sa mauvaise vie, mais parla sans se montrer. On a fait là-dessus une brochure in-12, intitulée *Histoire nouvelle et remarquable de l'esprit d'une femme qui s'est apparue au faubourg Saint-Marcel, après qu'elle a demeuré cinq ans entiers ensevelie : elle a parlé à son mari, lui a commandé de faire prier pour elle, ayant commencé de parler le mardi* 11 *décenbre* 1618. Paris, in-12, 1618 [5].

Malphas, grand président des enfers, qui apparaît sous la forme d'un corbeau. Quand il se montre avec la figure humaine, le son de sa voix est rauque; il bâtit des citadelles et des tours inexpugnables, renverse les remparts ennemis, fait trouver de bons ouvriers, donne des esprits familiers, reçoit des sacrifices et trompe les sacrificateurs : quarante légions lui obéissent.


Malphas.

Mambrés, célèbre enchanteur de l'Égypte, un de ceux que Moïse confondit par ses miracles.

Mammon, démon de l'avarice : c'est lui, dit Milton, qui, le premier, apprit aux hommes à déchirer le sein de la terre pour en arracher les trésors.


Mammon.

Mammouth, animal dont la race est perdue. Voici sur ce monstre une tradition des indigènes de l'Amérique du Nord :

« Il y a dix mille lunes que cette terre était couverte de forêts épaisses. Des bandes de bêtes féroces et des hommes aussi libres qu'elles étaient les seuls maîtres du pays. Il existait une race d'animaux grands comme un précipice, cruels comme des panthères, légers comme l'aigle; les

[1] *Cæsarii Heisterb. miracul.*, lib. V, cap. LIII.
[2] *Cassiani collat.* VII, cap. XXXII.
[3] *Guillelmi Parisiensis* partis II princip., cap. VIII.
[4] Plin., lib. XVI, epist. XXVII.
[5] Voyez cette aventure résumée dans les *Légendes des esprits et démons.*

chênes craquaient sous leurs pieds, et le lac diminuait quand ils venaient y éteindre leur soif. C'est en vain qu'on tirait contre eux le fort javelot; la flèche aiguë était également inutile. Les forêts étaient dévastées et réduites en farine. On entendait de tous côtés les gémissements des animaux expirants, et des contrées entières habitées par des hommes étaient détruites. Les clameurs qu'excitait cette désolation s'étendaient de tous côtés, jusque dans la région de la paix, qui est à l'ouest.

» L'esprit bon s'interposa pour sauver les malheureux : un éclair fourchu brilla et un très-grand coup de tonnerre ébranla le monde; les feux du ciel furent lancés seulement contre les cruels destructeurs, et les échos des montagnes retentirent des mugissements de la mort. Tous furent tués, excepté un mâle, le plus féroce de la race, contre lequel les traits du ciel frappèrent en vain. L'animal monta sur le sommet le plus bleu d'où sort la source du Monangohela, et par ses terribles rugissements, il bravait toute vengeance : la foudre rouge cassa un très-gros chêne et lança contre lui les éclats de cet arbre; mais à peine effleurèrent-ils la peau du monstre enragé. A la fin, la fureur le rendit fou; il fit un grand saut par-dessus les vagues de l'ouest, et il règne maintenant monarque absolu du désert; il règne malgré la toute-puissance divine [1]. »

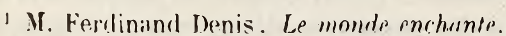
Man, ennemi de Sommona-Kodom. Les Siamois le représentent comme une espèce de monstre, avec une tête hérissée de serpents, un visage fort large et des dents horriblement grandes.

Mancanas, imposteur qui, dans les îles Mariannes, s'attribuait le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons et de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches.

Manche à balai. Quand les sorciers et les démons faisaient le sabbat, les sorcières s'y rendaient souvent à cheval sur un manche à balai.

Mandragores, démons familiers assez débonnaires; ils apparaissent sous la figure de petits hommes sans barbe, avec les cheveux épars. Un jour qu'une mandragore osa se montrer à la requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras et de les jeter dans le feu. Ce qui explique ce fait, c'est qu'on appelle aussi mandragores de petites poupées dans lesquelles le diable se loge, et que les sorciers consultent en cas d'embarras. On lit dans le *Petit Albert* que, voyageant en Flandre et passant par Lille, l'auteur de cet ouvrage fut invité par un de ses amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passait pour une grande devineresse, et dont il découvrit la fourberie. Cette vieille conduisit les deux amis dans un cabinet obscur, éclairé seulement par une lampe, à la lueur de laquelle on voyait, sur une table couverte d'une nappe, une espèce de petite statue ou mandragore, assise sur un trépied, ayant la main gauche étendue et tenant de cette main un cordon de soie très-délié, au bout duquel pendait une petite mouche de fer bien poli. On avait placé au-dessous un verre de cristal, en sorte que la mouche se trouvait suspendue au-dessus de ce verre. Le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignagne de ce que l'on voulait savoir. Ainsi elle disait, en s'adressant à la statue : « Je t'ordonne, mandragore, au nom de celui à qui tu dois obéir, que si monsieur doit être heureux dans le voyage qu'il va faire, tu fasses frapper trois fois la mouche contre le verre. » La mouche frappait aussitôt les trois coups demandés, quoique la vieille ne touchât aucunement ni au verre, ni au cordon de soie, ni à la mouche, ni à la statue; ce qui surprenait les spectateurs. Et afin de mieux duper les gens par la diversité de ses oracles, la vieille faisait de nouvelles questions à la mandragore et lui défendait de frapper si telle ou telle chose devait ou ne devait pas arriver; alors la mouche restait immobile. Voici en quoi consistait tout l'artifice de la vieille : la mouche de fer, qui était suspendue dans le verre, étant fort légère et bien aimantée, quand la vieille voulait qu'elle frappât contre le verre, elle mettait à un de ses doigts une bague dans laquelle était enchâssé un gros morceau d'aimant. On sait que la pierre d'aimant a la vertu d'attirer le fer : l'anneau de la vieille mettait en mouvement la mouche aimantée, et la faisait frapper autant de fois qu'elle voulait contre le verre. Lorsqu'elle désirait que la mouche ne frappât point, elle ôtait la bague de son doigt, sans qu'on s'en aperçût. Ceux qui étaient d'intelligence avec elle avaient soin de s'informer des affaires de ceux qu'ils lui menaient, et c'est ainsi que tant de personnes furent trompées.

Les Germains avaient aussi des mandragores qu'ils nommaient Alrunes : c'étaient des figures de bois qu'ils révéraient, comme les Romains leurs dieux lares, et comme les nègres leurs fétiches. Ces figures prenaient soin des maisons et des personnes qui les habitaient. On les faisait des racines les plus dures, surtout de la mandragore. On les habillait proprement, on les couchait mollement dans de petits coffrets; toutes les semaines on les lavait avec du vin et de l'eau, et à chaque repas on leur servait à boire et à manger, sans quoi elles auraient jeté des cris


[1] M. Ferdinand Denis. *Le monde enchanté*.

comme des enfants qui souffriraient la faim et la soif, ce qui eût attiré des malheurs ; enfin on les tenait renfermées dans un lieu secret, d'où on ne les retirait que pour les consulter. Dès qu'on avait le bonheur d'avoir chez soi de pareilles figures (hautes de huit à neuf pouces), on se croyait heureux, on ne craignait plus aucun danger, on en attendait toutes sortes de biens, surtout la santé et la guérison des maladies les plus rebelles. Mais ce qui était encore plus admirable, c'est qu'elles faisaient connaître l'avenir : on les agitait pour cela, et on croyait attraper leurs réponses dans des hochements de tête que le mouvement leur imprimait. On dit que cette superstition des anciens Germains subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple de la basse Allemagne, du Danemark et de la Suède.

Les anciens attribuaient de grandes vertus à la plante appelée mandragore. Les plus merveilleuses de ces racines étaient celles qui avaient pu être arrosées de l'urine d'un pendu ; mais on ne pouvait l'arracher sans mourir. Pour éviter ce malheur, on creusait la terre tout autour, on y fixait une corde attachée par l'autre extrémité au cou d'un chien ; ensuite ce chien, étant chassé, arrachait la racine en s'enfuyant ; il succombait à l'opération, mais l'heureux mortel qui ramassait alors cette racine ne courait plus le moindre danger et possédait un trésor inestimable contre les maléfices. *Voy.* Bouchey, Brioché, etc.

Mâné-Raja. C'est le Noé de la mythologie indienne, qui n'est qu'une tradition horriblement altérée de l'Écriture sainte. Il fut sauvé au jour du déluge universel, en récompense des vertus qu'il avait seul pratiquées au milieu de la corruption de son temps. Un jour qu'il se baignait, Dieu se présenta à lui sous la forme d'un petit poisson et lui dit de le prendre : Mâné l'ayant fait, et le voyant grossir dans sa main, le mit dans un vase où il grossit encore avec tant de promptitude, que le raja fut contraint de le porter dans un grand bassin, de là dans un étang, puis dans le Gange, et enfin dans la mer. Alors le poisson lui apprit que tous les hommes allaient être noyés dans les eaux du déluge, à l'exception de lui, Mâné. Il lui ordonna en conséquence de prendre une barque qui se trouvait attachée au rivage, de l'amarrer à ses nageoires, et de se mettre dedans à sa remorque. Mâné, ayant obéi, fut sauvé de la sorte, et le poisson disparut quand les eaux se retirèrent. Le déluge indien ne dura que sept jours.

Mânes, dieux des morts, qui présidaient aux tombeaux chez les anciens. Plus souvent encore les mânes sont les âmes des morts. Le nom de mânes en Italie était particulièrement attribué aux génies bienfaisants et secourables. Les mânes pouvaient sortir des enfers, avec la permission de Summanus, leur souverain. Ovide rapporte que, dans une peste violente, on vit les mânes se lever de leurs tombeaux et errer dans la ville et les champs en jetant des hurlements affreux. Ces apparitions ne cessèrent avec la peste, suivant ce poëte, que quand on eut rétabli les fêtes *férales*, établies par Numa, et qu'on eut rendu aux ombres le culte ordinaire qu'on avait depuis quelque temps interrompu. Lorsque les mânes étaient nommés *Lémures* ou *Rémures*, on les regardait comme des génies irrités, malfaisants et ardents à nuire. Leloyer [1] dit que les mânes n'étaient que des démons noirs et hideux, comme les diables et les ombres infernales. *Voy.* Lémures.

Manfred. *Voy.* Mainfroi.

Mang-Taar, espèce d'enfer des Yakouts, habité par huit tribus d'esprits malfaisants ; ces esprits ont un chef, dont le nom est *Acharaï Rioho*, le puissant. Le bétail dont le poil est entièrement blanc est sacré pour les Yakouts, comme dévoué au grand Acharaï. Les Yakouts croient que, dès que leurs schamanes meurent, ils se réunissent à ces esprits. Ces schamanes sont des sorciers, ou prétendus tels, qui font auprès de leurs idoles l'office de prêtres.

Manichéens, sectateurs de l'hésésiarque Manès, né dans la Perse en 240. Ils reconnaissaient deux principes également puissants, également éternels, Dieu, auteur du bien, et le diable, auteur du mal.

Manie. Il y a des manies féroces qu'on n'explique plus. Nos pères y voyaient une possession, et peut-être n'avaient-ils pas si tort. Le 24 octobre 1833, un fermier de Habershausen (Bavière), nommé Joseph Raas, sans doute possédé, tua sa femme par fanatisme ; il la croyait ellemême possédée du démon, il voulait le chasser du corps de cette malheureuse ; à cet effet il la frappa à coups redoublés d'une croix de métal qui lui ôta la vie. Pendant cette affreuse opération, quatre de ses enfants étaient présents et priaient, par son ordre, pour l'heureuse délivrance de leur mère. Aux cris de la victime, les voisins accoururent ; mais malheureusement il était trop tard : l'infortunée venait d'expirer.

Dernièrement, à Paris, un homme d'une quarantaine d'années, ayant une visite à faire dans le quartier Saint-Marcel, s'aperçut que sa barbe était plus longue qu'il ne convenait, et entra, pour se faire raser, chez le sieur R., perruquier dans une petite rue du quartier Mouffetard. Le barbier silencieux barbouilla de mousse de savon le visage de sa pratique et commença son office. Quand il en fut arrivé au cou du patient, il s'arrêta tout à coup et alla fermer à double tour la porte d'entrée, dont il mit la clef dans sa poche. Il revint alors vers son homme, qui l'avait regardé avec étonnement, et lui mettant le rasoir sur la gorge : « Monsieur, lui dit-il, je suis sous la dépendance d'un esprit qui est toujours invi-

[1] *Histoire des spectres*, etc.

sible près de moi et qui vient de m'ordonner de vous couper le cou. » Trouvant la plaisanterie assez déplacée, le monsieur regarda le perruquier et remarqua que ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Quoique commençant à s'effrayer, il ne perdit pas son sang-froid, et d'un air dégagé il répondit : « Vous me laisserez au moins le temps de faire ma prière. — C'est juste, répond le barbier, et pour que ma présence ne vous dérange pas, je vais me retirer. » Il entra en effet dans l'arrière-boutique et en ferma la porte sur lui. Le monsieur courut alors à la devanture, Brisa un carreau et appela du monde. La porte ayant été enfoncée, on pénétra dans l'arrière-boutique, et on trouva le perruquier étendu sanglant sur le parquet; il s'était à lui-même coupé la gorge avec le rasoir. Depuis quelques jours cet homme donnait des signes d'aliénation mentale ; mais on était loin de supposer qu'il atteindrait d'une manière si subite le paroxysme de la folie.

Manifestations fluidiques. *Voy.* TABLES TOURNANTES.

Manipa, idole adorée dans les royaumes de Tangut et de Barantola, en Tartarie. Elle a neuf têtes, qui s'élèvent en pyramide. Tous les ans, des jeunes gens armés, saisis d'une rage enthousiaste, courent la ville et tuent tout ce qu'ils rencontrent, en l'honneur de Manipa, croyant se faire ainsi de grands droits à ses faveurs.

Manitou. C'est le nom que les nègres donnent au diable. *Voy.* MATCHI-MANITOU.

Manto, sibylle thessalienne, à qui on attribue cette prophétie, appliquée à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Celui qui est grand viendra ; il traversera les montagnes et les eaux du ciel ; il régnera dans la pauvreté et dominera dans le silence, et il naîtra d'une vierge [1]. »

Mansote (La). *Voy.* BERBIGUIER.

Many, faux prophète et peintre célèbre parmi les Orientaux, qui fonda en Perse une secte, dont l'existence des deux principes éternels du bien et du mal, la métempsycose, l'abstinence des viandes, la prohibition du meurtre de tout animal, sont les dogmes principaux. C'est, dit-on, le même que Manès.

Maoun, troisième ciel des musulmans, peuplé d'anges qui ont la figure du vautour.

Maoridath, préservatif contre les enchantements. C'est le nom que les musulmans donnent aux deux derniers chapitres du Koran, qu'ils récitent souvent pour se garantir des sortiléges et de toutes autres mauvaises rencontres.

Marais. Dans le Pallène, contrée du Septentrion que nous ne connaissons pas, les conteurs anciens signalent un marais non moins ignoré, où ceux qui se baignaient neuf fois recevaient le plumage d'un cygne et la faculté de voler.

Marat, monstre qui éclata chez nous en 1793 et qui était sans doute un démon incarné, probablement le démon du massacre; au moins il en était possédé, et il était Prussien. A sa mort, on lui rendit un culte à Paris. Son buste était sur une sorte d'autel à la place du Carrousel, et les passants devaient lui faire hommage en se mettant à genoux devant sa figure. De plus, on lui éleva une chapelle dans son club, et on se re-



[1] Magnus veniet, et transibit montes et aquas cœli, regnabit in paupertate et in silentio dominabitur, nasceturque ex utero virginis.

commandait en ce lieu au *cœur de Marat*..... Il est vrai que, peu de jours après, on jeta son buste et ce qui restait de lui dans l'égout de la rue Montmartre[1].

Marbas ou **Barbas**, grand président des enfers; il se montre sous la forme d'un lion furieux. Lorsqu'il est en présence d'un exorciste, il prend la figure humaine et répond sur les choses ca-



chées. Il envoie les maladies; il donne la connaissance des arts mécaniques; il change l'homme en différentes métamorphoses; il commande trente-six légions[2].

Marc. L'hérésiarque Valentin eut entre autres disciples un nommé Marc, qui exerçait une espèce de magnétisme par lequel il prétendait communiquer le don de prophétie. Quand une femme à qui il avait promis ce don lui disait : Mais je ne suis pas prophétesse, il faisait sur elle des invocations afin de l'étonner, et il ajoutait : Ouvre la bouche à présent et dis tout ce qui te viendra, tu prophétiseras. La pauvre femme se hasardait et se croyait prophétesse. Il donnait dans la cabale; et sans doute ses sectateurs tenaient de lui cette doctrine que les vingt-quatre lettres de l'alphabet sont vingt-quatre éons ou esprits qui dirigent toutes choses. On ajoute que dans ses prestiges, car il faisait aussi de la magie, il était secondé par le démon Azazel.

Marc de café (Art de dire la bonne aventure par le). Les préparatifs de l'*art de lire les choses futures dans le marc de café* sont fort simples. Vous laisserez dans la cafetière le marc que le café y a déposé; qu'il soit vieux ou frais, il a des résultats, pourvu qu'il soit à peu près sec quand vous voudrez l'employer. Vous jetterez un verre d'eau sur ce marc; vous le ferez chauffer jusqu'à ce qu'il se délaye. Vous aurez une assiette blanche, sans tache, essuyée et séchée. Vous remuerez d'abord le marc avec une cuiller, vous le verserez sur l'assiette, mais en petite quantité et de façon qu'il n'emplisse l'assiette qu'à moitié.

[1] Voyez la légende de Sylvain Mareschal dans les *Légendes de l'autre monde*.
[2] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon*.

Vous l'agiterez en tous sens, avec légèreté, pendant une minute; ensuite vous répandrez doucement tout le liquide dans un autre vase. Par ce moyen il ne reste dans l'assiette que des particules de marc de café disposées de mille manières, et formant une foule de dessins hiéroglyphiques. Si ces dessins sont trop brouillés, que le marc soit trop épais, que l'assiette ne ressemble à rien, vous recommencerez l'opération. On ne peut lire les secrets de la destinée que si les dessins de l'assiette sont clairs et distincts, quoique pressés. Les bords sont ordinairement plus épais; il y a même souvent des parties embrouillées dans le milieu; mais on ne s'en inquiète point; on peut *deviner* quand la majeure partie de l'assiette est déchiffrable. Des sibylles prétendent qu'on doit dire certaines paroles mystérieuses[1] en versant l'eau dans la cafetière, en remuant le marc avec la cuiller devant le feu, en le répandant sur l'assiette. C'est peut-être une supercherie. Les paroles n'ont pas ici de vertu. Si on les ajoute, ce n'est que pour donner à l'œuvre quelque *solennité* et pour contenter les gens qui veulent que tout se fasse en cérémonie.

Le marc de café, après qu'on l'a versé dans l'assiette, y laisse donc diverses figures. Il s'agit de les démêler; car il y a des courbes, des ondulations, des ronds, des ovales, des carrés, des triangles, etc., etc. Si le nombre des *ronds*

[1] Les voici. En jetant l'eau sur le marc : *Aqua boraxit venias carajos;* en remuant le marc avec la cuiller : *Fixatur et patricam explinabit tornare;* en répandant le marc sur l'assiette : *Hax verticaline, pax fantas marobum, max destinatus*, *veida porol*. Ces paroles ne signifiant rien, ne s'adressant à personne, pourraient bien être sans utilité.

ou cercles, plus ou moins parfaits, l'emporte sur la quantité des autres figures, ce signe annonce qu'on recevra de l'argent. S'il y a peu de *ronds*, il y a de la gêne dans les finances de la personne qui consulte. Des figures carrées annoncent des désagréments, en raison de leur nombre. Des figures ovales promettent du succès dans les affaires, quand elles sont nombreuses ou distinctement marquées. Des lignes grandes ou petites, pourvu qu'elles soient saillantes ou multipliées, présagent une vieillesse heureuse. Les ondulations ou lignes qui serpentent annoncent des revers et des succès entremêlés. Une croix au milieu des dessins de l'assiette promet une mort douce. Trois croix présagent des honneurs. S'il se trouve dans l'assiette un grand nombre de croix, on reviendra à Dieu après la fougue des passions : il eût été mieux de ne pas le quitter. Un triangle promet un emploi honorable. Trois triangles à peu de distance l'un de l'autre sont un signe heureux; en général, cette figure est de bon présage. Une figure qui aurait la forme d'un H annonce un empoisonnement. Un carré long bien distinct promet des discordes dans le ménage. Si vous apercevez au milieu des dessins de l'assiette une raie dégagée, c'est un chemin qui annonce un voyage. Il sera long, si ce chemin s'étend ; facile si le chemin est net ; embarrassé si le chemin est chargé de points ou de petites lignes. Un rond dans lequel on trouve quatre points promet un enfant. Deux ronds de cette sorte en promettent deux, et ainsi de suite. Vous découvrez dans l'assiette la figure d'une maison à côté d'un cercle? Attendez-vous à posséder cette maison. Elle sera à la ville, car vous voyez un X dans le voisinage. Elle serait à la campagne si vous distinguiez auprès de ce signe la forme d'un arbre, d'un arbuste ou d'une plante quelconque. Cette maison vous sera donnée, ou du moins vous l'aurez par héritage, lorsqu'elle est accompagnée de triangles. Vous y mourrez si elle est surmontée d'une croix. Vous trouverez peut-être la forme d'une couronne ; elle vous promet des succès à la cour. On rencontre souvent la figure d'un ou de plusieurs petits poissons ; ils annoncent qu'on sera invité à quelque bon dîner. La figure d'un animal à quatre pattes promet des peines. La figure d'un oiseau présage un coup de bonheur. Si l'oiseau semble pris dans un filet, c'est un procès. La figure d'un reptile annonce une trahison. La figure d'une rose donne la santé ; la forme d'un saule pleureur, une mélancolie; la figure d'un buisson, des retards. La forme d'une roue est le signe d'un accident. Une fenêtre ou plusieurs carrés joints ensemble de manière à former une espèce de croisée vous avertissent que vous serez volé. C'est bon à savoir. Si vous voyez une tête ou une forme de chien à côté d'une figure humaine, vous avez un ami. Si vous voyez un homme monté sur un cheval ou sur tout autre quadrupède, un homme estimable fait pour vous de grandes démarches. Quand vous apercevez trois figures l'une auprès de l'autre, attendez quelque emploi honorable. Si vous distinguiez une couronne de croix, un homme de vos parents mourrait dans l'année. Une couronne de triangles ou de carrés annonce la mort d'une de vos parentes également dans l'année qui court. Un bouquet composé de quatre fleurs ou d'un plus grand nombre est le plus heureux de tous les présages. — Voilà.

Marceau, l'un des généraux les plus renommés de la première république française. La *Gazette de Cologne* a publié récemment l'histoire suivante, qui lui a été communiquée par son correspondant de Coblentz, et qui forme encore dans cette ville le sujet de toutes les conversations.

On sait qu'au-dessous du fort Empereur-François, auprès de la route de Cologne, se trouve le monument du général français républicain Marceau, qui tomba à Altenkirchen et fut enseveli à Coblentz, sur le mont Saint-Pierre, où se trouve maintenant la partie principale du fort sus-mentionné. Le monument du général, qui est une pyramide tronquée, fut plus tard enlevé, lorsqu'on commença les fortifications de Coblentz. Toutefois, sur l'ordre exprès du feu roi Frédéric-Guillaume III, il fut reconstruit à la place où il se trouve maintenant.

M. de Stramberg, qui, dans son *Rheinnischen antiquarius*, donne une biographie très-détaillée de Marceau, raconte, en faisant mention du monument de ce dernier, que des personnes prétendent avoir vu le général, de nuit, à différentes reprises, après sa mort, monté sur un cheval blanc et couvert d'un manteau de même couleur (des chasseurs français), se dirigeant vers le mont Saint-Pierre.

Dernièrement, un soldat qui était en faction à minuit sur ce mont dit avoir vu venir à lui un spectre blanc monté sur un cheval gris. N'ayant reçu aucune réponse à son interpellation, le soldat a fait feu trois fois. Une patrouille, étant arrivée au bruit de ces décharges, a trouvé la sentinelle étendue sur le sol, presque évanouie et dans un affreux paroxysme de fièvre. Elle a été transportée à l'hôpital, où elle est tombée dangereusement malade, et où, au milieu du délire, elle n'a parlé que de l'apparition susmentionnée.

Marcellus, médecin en Pamphylie, contemporain de l'empereur Marc-Aurèle, a composé un poëme sur la lycanthropie, mélancolie diabolique qui frappe ceux qui en sont atteints de l'idée qu'ils sont changés en loups. Des fragments de ce poëme sont conservés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Londres, 1713 à 1722, 27 v. in-12.

Marchocias, grand marquis des enfers. Il se montre sous la figure d'une louve féroce, avec

des ailes de griffon et une queue de serpent; sous ce gracieux aspect le marquis vomit des flammes. Lorsqu'il prend la figure humaine, on



croit voir un grand soldat. Il obéit aux exorcistes, est de l'ordre des Dominations et commande trente légions [1].

Marcionites, hérétiques du cinquième siècle qui avaient pour chef Marcion. Ils étaient dualistes et disaient que Dieu avait créé nos âmes, mais que le diable, jaloux, avait aussitôt créé nos corps, dans lesquels il avait emprisonné lesdites âmes.

Mardi. Si on rogne ses ongles les jours de la semaine qui ont un R, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, les bonnes gens disent qu'il viendra des envies aux doigts.

Maréchal de salon. *Voy.* Michel.

Marentakein, arbrisseau des spectres. *Voy.* Gutheyl.

Margaritomancie, divination par les perles. On en pose une auprès du feu; on la couvre d'un vase renversé, on l'enchante en récitant les noms de ceux qui sont suspects. Si quelque chose a été dérobé, au moment où le nom du larron est prononcé, la perle bondit en haut et perce le fond du vase pour sortir; c'est ainsi qu'on reconnaît le coupable [2].

Marguerite, Hollandaise qui vivait au treizième siècle. Ayant refusé brutalement l'aumône à une pauvre femme qui avait plusieurs enfants, et lui ayant reproché sa fécondité, cette pauvresse lui prédit qu'elle-même aurait autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'an. Elle accoucha en effet de trois cent soixante-cinq enfants, qui furent présentés au baptême, tous les garçons, gros comme le doigt, avec le nom de Jean, et toutes les filles, aussi mignonnes, avec le nom de Marie, sur deux grands plats que l'on garde toujours à Loosduynen, près de la Haye, où cette histoire n'est pas mise en doute. Avec les deux plats bien conservés, on montre le tombeau des trois cent soixante-cinq enfants, morts tous aussitôt après leur baptême [1].

Marguerite, Italienne qui avait un esprit familier. Lenglet-Dufresnoy rapporte ainsi son histoire



sur le témoignage de Cardan : « Il y avait à Milan une femme nommée Marguerite, qui publiait partout qu'elle avait un démon ou esprit familier qui la suivait et l'accompagnait partout, mais qui pourtant s'absentait deux ou trois mois de l'année. Elle trafiquait de cet esprit; car souvent elle était appelée en beaucoup de maisons, et incontinent qu'on lui avait fait commandement d'évoquer son esprit, elle courbait la tête ou l'enveloppait de son tablier et commençait à l'appeler et adjurer en sa langue italienne. Il se présentait soudain à elle et répondait à son évocation; la voix de cet esprit ne s'entendait pas auprès d'elle, mais loin, comme si elle fût sortie de quelque trou de muraille; et si quelqu'un se voulait approcher du lieu où la voix de cet esprit résonnait, il était étonné qu'il ne l'entendait plus en cet endroit, mais en quelque autre coin de la maison.

» Quant à la voix de l'esprit, elle n'était point articulée ni formée de manière qu'on la pût bien entendre; elle était grêle et faible, de sorte qu'elle se pouvait dire plutôt un murmure qu'un son de voix. Après que cet esprit avait sifflé ainsi et murmuré, la vieille lui servait de truchement et faisait entendre aux autres ce qu'il avait dit. Elle a demeuré en quelques maisons où les femmes, qui ont observé ses façons de faire, disent qu'elle enferme quelquefois cet esprit en un linceul, et qu'il a coutume de lui mordre la bouche tellement qu'elle a presque toujours les lèvres

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 270.

[1] Voyez cette légende dans les *Légendes des vertus théologales.*

ulcérées. Cette misérable femme est en si grande horreur à tout le monde, à cause de cet esprit, qu'elle ne trouve personne qui la veuille loger ni qui consente à fréquenter avec elle [1]. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'était là un tour de ventriloquie.

Marguerite de Navarre. Cette reine, malade, vit la nuit une grande lumière, et, apprenant que c'était une comète, elle regarda cette apparition comme l'annonce de sa mort. Quoiqu'elle ne se sentît pas trop mal, elle s'y prépara, frappée, et mourut en effet trois jours après.

Mariacho de Molères, insigne sorcière qui fut accusée par une jeune fille nommée Marie Aspiculette, âgée de dix-neuf ans, de l'avoir menée au sabbat, l'emportant sur son cou après s'être frottée d'une eau épaisse et verdâtre, dont elle se graissait les mains, les hanches et les genoux [2].

Mariage. On a plusieurs moyens de connaître quand et avec qui on se mariera. M. Chopin conte qu'en Russie les jeunes filles curieuses de connaître si elles seront mariées dans l'année forment un cercle dans lequel chacune répand devant soi une pincée de grains d'avoine. Cela fait, une femme placée au centre, et tenant un coq enveloppé, tourne plusieurs fois sur elle-même en fermant les yeux et lâche l'animal, qu'on a eu soin d'affamer; il ne manque pas d'aller picoter le grain. Celle dont l'avoine a été la première entamée peut compter sur un prochain mariage. Plus le coq y met d'avidité, et plus promptement l'union pronostiquée doit se conclure.

S'il est naturel à une jeune fille russe de désirer le mariage, il ne l'est pas moins qu'elle souhaite de connaître celui qui sera son époux. Le moyen suivant satisfait sa curiosité. Elle se rend à minuit dans une chambre écartée où sont préparés deux miroirs placés parallèlement vis-à-vis l'un de l'autre et éclairés de deux flambeaux. Elle s'assied et prononce par trois fois [3] ces mots : *Kto moy soujnoy kto moy riajnoy*, *tot pokajetsia mnie.* « Que celui qui sera mon époux m'apparaisse! » Après quoi elle porte ses regards sur l'un des miroirs, et la réflexion lui présente une longue suite de glaces; sa vue doit se fixer sur un espace éloigné et plus obscur, où l'on prétend que se fait l'apparition. On conçoit que plus le lieu observé paraît éloigné, plus il est facile à l'imagination déjà préoccupée de se faire une illusion. On se sert du même procédé pour savoir ce que font des personnes absentes.

[1] *Recueil de dissertations* de Lenglet-Dufresnoy, t. I, p. 156.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., liv. II, p. 116.

[3] Les Russes supposent au nombre trois une vertu particulière. *Bog tionbit troitzon* est un dicton populaire qui signifie : Dieu aime le nombre trois.

Ceux qui désirent apprendre (toujours chez les Russes) si une jeune fille se mariera bientôt font un treillage en forme de pont avec de petites branches entrelacées, et le mettent sous son chevet sans qu'elle s'en aperçoive. Le lendemain on demande ce qu'elle a vu en songe; si elle raconte avoir passé un pont avec un jeune homme, c'est un signe infaillible qu'elle lui sera unie la même année. Cette divination s'appelle en russe *most mastite* [1].

On lit dans les *Admirables secrets du Petit Albert* cette manière de connaître avec qui on s'unira. Il faut avoir du corail pulvérisé et de la poudre d'aimant, les délayer ensemble avec du sang de pigeon blanc; on fera un petit peloton de pâte qu'on enveloppera dans un morceau de taffetas bleu; on se le pendra au cou; on mettra sous son chevet une branche de myrte vert, et on verra en songe la personne qu'on doit épouser. Les filles ou veuves obtiennent le même résultat en liant une branche de peuplier avec leurs chausses sous leur chevet, et se frottant les tempes, avant de dormir, d'un peu de sang de huppe.

On croit aussi dans plusieurs provinces, et on le croit sur nombre d'exemples, que les époux qui mangent ou boivent avant la célébration de leur mariage ont des enfants muets.

Les coutumes superstitieuses qui en Écosse précèdent et suivent les mariages sont innombrables; le peuple croit que les évocations, accompagnées de certaines paroles magiques, ont la puissance de faire apparaître l'ombre des futurs époux, et que des noisettes jetées au feu indiquent, par les divers petillements de la flamme, si leur union sera heureuse. Un savant regrette de n'avoir pu découvrir l'origine certaine et la signification des présents échangés entre les fiancés. L'anneau est le symbole de l'esclavage qui pèse sur la femme, et on a cru qu'il était placé au quatrième doigt de la main gauche, parce qu'une veine conduit de ce doigt au cœur. Cette opinion était répandue chez les Égyptiens et chez les Grecs. Un anneau de mariage avec un diamant présageait une union malheureuse, parce que l'interruption du cercle annonçait que l'attachement des époux ne serait pas de durée, on a donc adopté un cercle d'or.

On entend dire encore de nos jours que quand deux mariages se font à la même messe, l'un des deux n'est pas heureux.

Mariage du diable. Görres, dans le chapitre XIV de la sixième partie de sa *Mystique*, rapporte une allégorie que voici : « L'idée vint un jour au diable de prendre femme, afin de propager sa race. Il s'adressa donc à l'Impiété, et après l'avoir épousée il en eut sept filles. Il les maria bientôt, l'Orgueil aux puissants de

[1] M. Chopin, *De l'état actuel de la Russie,* ou *coup d'œil sur Saint-Pétersbourg*, p. 82.

la terre, l'Avarice aux marchands, l'Avidité déloyale aux mercenaires, l'Hypocrisie aux fourbes, l'Envie aux artistes, la Vanité aux efféminés. L'Impureté lui restait; car, réflexion faite, il s'était décidé à la garder chez lui pour que ceux qui désireraient l'avoir vinssent la chercher. Il comptait sur un grand nombre de visites, et il ne fut pas trompé dans ses prévisions.

Mariagrane (Marie), sorcière qui dit avoir vu souvent le diable, et qui se trouve citée dans Delancre.

Marigny (Enguerrand de), ministre de Louis X, roi de France. Alix de Mons, femme d'Enguerrand, et la dame de Canteleu, sa sœur, furent accusées d'avoir eu recours aux sortiléges pour envoûter le roi, messire Charles, son frère, et autres barons, et d'avoir fait des maléfices pour faire évader Enguerrand, qui était emprisonné. On fit arrêter les deux dames. Jacques Dulot, magicien, qui était censé les avoir aidées de ses sortiléges, fut mis en prison ; sa femme fut brûlée et son valet pendu. Tous ces gens étaient des bandits. Dulot, craignant pareil supplice, se tua dans son cachot. Le comte de Valois, oncle du roi, fit considérer à ce prince que la mort volontaire du magicien était une grande preuve contre Marigny. On montra au monarque les images de cire; il se laissa persuader et déclara qu'il ôtait sa main de Marigny et qu'il l'abandonnait à son oncle. On assembla aussitôt quelques juges; la délibération ne fut pas longue : Marigny fut condamné, malgré sa qualité de gentilhomme, à être pendu comme sorcier. L'arrêt fut exécuté la veille de l'Ascension, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait relever durant son ministère. Le peuple, que l'insolence du ministre avait irrité, se montra touché de son malheur. Les juges n'osèrent condamner sa femme et sa sœur; le roi lui-même se repentit d'avoir abandonné Marigny à ses ennemis. Dans son testament il laissa une somme considérable à sa famille, en considération, dit-il, de la grande infortune qui lui était arrivée [1].

Marionnettes. On croyait autrefois que dans les marionnettes logeaient de petits démons. *Voy.* Brioché, Bouchey, Mandragores, etc.

Marissane. Un jeune homme de quinze ou seize ans, nommé Christoval de la Garrade, fut enlevé, sans graisse ni onguent, par Marissane de Tartras, sorcière, laquelle le porta si loin et si haut à travers les airs, qu'il ne put reconnaître le lieu du sabbat; mais il avoua qu'il avait été bien étrillé pour n'avoir pas voulu prendre part audit sabbat, et sa déposition fut une des preuves qui firent brûler la sorcière. Pourtant il pouvait n'avoir fait qu'un rêve. *Voy.* Ralde.

Marius. Il menait avec lui une sorcière scythe qui lui pronostiquait le succès de ses entreprises.

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

Marle (Thomas de), comte d'Amiens et sire de Coucy, dont on peut lire les crimes dans les chroniques du règne de Louis le Gros. A sa mort, il recula sur ses forfaits et voulut se réconcilier avec Dieu; mais comme il refusait de réparer une des plus sombres actions de sa vie [1], lorsqu'il se souleva pour recevoir la sainte communion qu'il avait demandée, Suger atteste qu'une main invisible lui tordit le cou.

Marlowe, poëte anglais de la fin du seizième siècle, né en février 1563, tué en duel le 15 juin 1593 à l'âge de trente ans. C'était un débauché, si on s'en rapporte à son épitaphe. Il a laissé un poëme de *Faust*, antérieur de deux siècles à celui de Gœthe [2].

Marot. Mahomet cite l'histoire des deux anges Arot et Marot pour justifier la défense qu'il fait de boire du vin. « Dieu, dit-il, chargea Arot et Marot d'une commission sur la terre. Une jeune dame les invita à dîner, et ils trouvèrent le vin si bon qu'ils s'enivrèrent. Ils remarquèrent alors que leur hôtesse était belle, s'éprirent d'amour et se déclarèrent. Cette dame, qui était sage, répondit qu'elle ne les écouterait que quand ils lui auraient appris les mots dont ils se servaient pour monter au ciel. Dès qu'elle les sut, elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui la transforma, pour prix de sa vertu, en une étoile brillante (c'est l'étoile du matin), et qui condamna les deux anges ivrognes à demeurer jusqu'au jour du jugement suspendus par les pieds dans le puits de Babel, que les pèlerins musulmans vont visiter encore auprès de Bagdad.

Marque du diable. On sait que les sorcières qui vont au sabbat sont marquées par le diable, et ont particulièrement un endroit insensible que les juges ont fait quelquefois sonder avec de longues épingles. Lorsque les prévenues ne jettent aucun cri et ne laissent voir aucune souffrance, elles sont réputées sorcières et condamnées comme telles, parce que c'est une preuve évidente de leur transport au sabbat. Delancre [3] ajoute que toutes celles qui ont passé par ses mains ont avoué toutes ces choses lorsqu'elles furent jetées au feu. Bodin prétend que le diable ne marque point celles qui se donnent à lui volontairement et qu'il croit fidèles; mais Delancre réfute cette assertion, en disant que toutes les plus grandes sorcières qu'il a vues avaient une ou plusieurs marques, soit à l'œil, soit ailleurs. Ces marques ont d'ordinaire la forme d'un petit croissant ou d'une griffe, ou d'une paire de cornes qui font la fourche.

Marquis de l'enfer. Les marquis de l'enfer,

[1] Il tenait sa belle-mère enfermée dans un cachot ignoré de tous, connu de lui seul; il s'obstina en mourant à ne pas révéler son affreux secret.....

[2] M. François Hugo nous a fait connaître le poëme de Marlowe, dans la *Revue française,* mai 1858.

[3] *Tableau de l'inconstance des démons,* p. 103.

comme Phœnix, Cimeriès, Andras, sont, ainsi que chez nous, un peu supérieurs aux comtes. On les évoque avec fruit (dans le sens diabolique) depuis trois heures du soir jusqu'à la chute du jour [1].

Marsay. *Voy.* Obereit.

Martibel (Sarena ou Séréna), sorcière du diocèse de Soissons au quinzième siècle. Des témoins déclarèrent l'avoir vue danser au sabbat avec quatre crapauds habillés, l'un sur son épaule gauche, l'autre sur son épaule droite, et les deux autres sur ses deux poings, où ils se tenaient comme les faucons ou les éperviers sur le poing du chasseur.



Martin (Saint). Un jour que saint Martin de Tours disait la messe, le diable entra dans l'église avec l'espoir de le distraire. C'est une naïve historiette de la *Légende dorée ;* elle est représentée dans une église de Brest. Elle parut à Grosnet un trait si joli qu'il le mit en vers. Le diable était, selon cet ancien poëte, dans un coin de l'église écrivant sur un parchemin les caquets des femmes et les propos inconvenants qu'on tenait à ses oreilles pendant les saints offices. Quand sa feuille fut remplie, comme il avait encore bien des notes à prendre, il mit le parchemin entre ses dents et le tira de toutes ses forces pour l'allonger ; mais la feuille se déchira, et la tête du diable alla frapper contre un pilier qui se trouvait derrière lui. Saint Martin, qui se retournait alors pour le *Dominus vobiscum*, se mit à rire de la grimace du diable et perdit ainsi le mérite de sa messe, au jugement du moins de l'esprit malin, qui toutefois se hâta de fuir...

Martin (Marie), sorcière du bourg de la Neufville-le-Roi, en Picardie, qui fut arrêtée pour avoir fait mourir des bêtes et des hommes par sortilége ou plutôt par maléfice, car au moins ce

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

mot veut dire mauvaise action. Un magicien qui passait par là la reconnut, et, sur son avis, la sorcière fut rasée. On lui trouva la marque du diable, ayant l'empreinte d'une patte de chat. Elle dit au juge qu'elle se reconnaissait coupable. Traduite à la prévôté, elle avoua qu'elle était sorcière, qu'elle jetait des sorts au moyen d'une poudre composée d'ossements de trépassés; que le diable Cerbérus lui parlait ordinairement. Elle nomma les personnes qu'elle avait ensorcelées et les chevaux qu'elle avait maléficiés. Elle dit encore que, pour plaire à Cerbérus, elle n'allait pas à la messe deux jours avant de jeter ses sorts; elle conta qu'elle était allée au chapitre tenu par Cerbérus, et qu'elle y avait été conduite la première fois par Louise Morel, sa tante. Dans son second interrogatoire, elle déclara que la dernière fois qu'elle était allée au sabbat c'était à Varipon, près Noyon; que Cerbérus, vêtu d'une courte robe noire, ayant une barbe noire, coiffé d'un chapeau à forme haute, tenait son chapitre près des haies dudit Varipon, et qu'il appelait là par leurs noms les sorciers et les sorcières. Elle fut condamnée par le conseil de la ville de Montdidier à être pendue, le 2 juin 1586. Elle en appela au parlement de Paris, qui rejeta le pourvoi. Son exécution eut lieu le 25 juillet même année [1].

Martin (Thomas), laboureur de Gaillardon en Beauce, qui eut, dans un de ses champs, le 15 janvier 1816, vers deux heures de l'après-midi, une vision d'un personnage vêtu de blanc, lequel le chargea d'une mission pour le roi Louis XVIII. Il eut beau s'en défendre, la vision se représenta tant de fois qu'on le fit partir pour



Paris, où, après avoir été minutieusement examiné par les plus habiles médecins, il fut admis devant le roi, avec qui il s'entretint seul à seul pendant une heure. Quelques-uns ont cru que Martin était un halluciné, ce qui n'a pu être établi. On a publié cette aventure plusieurs fois. La meilleure relation est celle qui a été éditée chez Hivert, à Paris, en 1831, petit in-8°.

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 146.

Martinet, démon familier, qui accompagnait les magiciens et leur défendait de rien entreprendre sans sa permission, ni de sortir d'un lieu sans le congé de maître Martinet. Quelquefois aussi il rendait service aux voyageurs, en leur indiquant les chemins les plus courts, ce qui était de la complaisance.

Martre. On croit, en Russie, que la peau de martre est un préservatif assuré contre les charmes, sortiléges et maléfices.

Martym ou **Batym**, duc aux enfers, grand et fort : il a l'apparence d'un homme robuste, et au derrière une queue de serpent. Il monte un cheval d'une blancheur livide. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses. Il transporte les hommes d'un pays dans un autre avec une vitesse incroyable. Trente légions lui obéissent.

Mascarades. Les Gaulois croyaient que Mythras présidait aux constellations; ils l'adoraient comme le principe de la chaleur, de la fécondité et des bonnes et mauvaises influences. Les initiés à ses mystères étaient partagés en plusieurs confréries, dont chacune avait pour symbole une constellation; les confrères célébraient leurs fêtes et faisaient leurs processions et leurs festins déguisés en lions, en béliers, en ours, en chiens, etc., c'est-à-dire sous les figures qu'on suppose à ces constellations. Voilà sans doute, selon Saint-Foix, l'origine de nos mascarades.

On lit, sur les mascarades, cette plaisanterie ingénieuse dans Montesquieu :

On demandait à un Turc, revenu d'Europe, ce qu'il y avait vu de remarquable. « A Venise, répondit-il, ils deviennent fous pendant un temps de l'année; ils courent déguisés par les rues, et cette extravagance augmente au point que les ecclésiastiques sont obligés de l'arrêter; de savants exorcistes font venir les malades un certain jour (le mercredi des Cendres), et, aussitôt qu'ils leur ont répandu un peu de cendre sur la tête, le bon sens leur revient, et ils retournent à leurs affaires. »

Massaliens ou **Messaliens**, illuminés des premiers siècles qui croyaient que chaque homme tire de ses parents et apporte en lui un démon qui ne le quitte pas. Ils faisaient de longues prières pour le dompter; après quoi ils dansaient et se livraient à des contorsions et à des gambades en disant qu'ils sautaient sur le diable. Une autre secte de massaliens, au dixième siècle, admettait deux dieux nés d'un premier être; le plus jeune gouvernait le ciel, l'aîné présidait à la terre; ils nommaient le dernier Sathan, et supposaient que les deux frères se faisaient une guerre continuelle, mais qu'un jour ils devaient se réconcilier [1].

Mastication. Les anciens croyaient que les morts mangeaient dans leurs tombeaux. On ne

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique*.

sait pas s'ils les entendaient mâcher; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger l'habitude des repas funèbres qu'on servait de temps immémorial, et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt.

L'opinion que les spectres se nourrissent est encore répandue dans le Levant. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent. Philippe Rherius, au dix-septième siècle, et Michel Raufft, au commencement du dix-huitième, ont même publié des *Traités sur les morts qui mâchent dans leurs sépulcres* [1]. Ils disent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton; ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent, et d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent ensuite plusieurs morts qui ont dévoré leur propre chair dans leur sépulcre. On doit s'étonner de voir des savants trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant, comme on en a enterré tant d'autres.

On doit attribuer à une cause semblable l'histoire, rapportée par Raufft, d'une femme de Bohême, qui, en 1345, mangea, dans sa fosse, la moitié de son linceul sépulcral. Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment au cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau : on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cet homme, ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant. Une demoiselle d'Augsbourg étant tombée en léthargie, on la crut morte, et son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre. On entendit bientôt quelque bruit dans son tombeau; mais on n'y fit pas attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la famille mourut : on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée. Elle avait inutilement tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigts à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir. *Voy.* VAMPIRES.

Mastiphal. C'est le nom qu'on donne au prince des démons, dans un livre apocryphe cité par Cédrénus et qui a pour titre : *la Petite Genèse.*

[1] *De masticatione mortuorum in tumulis.*

Matchi-Manitou, esprit malfaisant, auquel les sauvages de l'Amérique septentrionale attribuent tous les maux qui leur arrivent. Ce mauvais génie n'est autre que la lune. Plusieurs de ces sauvages s'imaginent que les orages sont causés par l'esprit de la lune. Ils jettent à la mer ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs canots, espérant apaiser par ces offrandes l'esprit irrité.

Matière. C'est le culte de la matière qui a donné naissance à la cabale et à toutes les sciences occultes.

Matignon (Jacques Goyon de), gentilhomme, qui servit Henri III et Henri IV. Ses envieux, apparemment pour le décrier, disaient que l'esprit, l'habileté, la prudence, le courage n'étaient point naturellement en lui, mais qu'ils lui venaient d'un pacte qu'il avait fait avec le diable. Il fallait que ce diable fût une bonne créature, dit Saint-Foix, puisque Matignon donna, dans toutes les occasions, des marques d'un caractère plein de douceur et d'humanité [1].

Matignon (le P. A. de), de la compagnie de Jésus, a publié en 1861 *la Question du surnaturel,* vol. in-12, qui traite du merveilleux et notamment du spiritisme, et, en 1862, *les Morts et les Vivants,* entretiens sur les communications d'outre-tombe, vol. in-12, qui se rattache au précédent.

Matthieu Laensberg, Liégeois célèbre qui passe parmi le peuple pour le plus grand mathématicien, astrologue et prophète des temps modernes. C'était un bon chanoine, qui donnait dans l'astrologie. Ses prédictions trouvent encore, dans les campagnes, de bonnes gens qui se feraient scrupule d'en douter, et qui, quand son almanach prédit de la pluie pour un jour de beau temps, se contentent de dire : « Il pleut ailleurs. » Le premier almanach de Matthieu Laensberg a paru en 1636 [2].

Matzou, divinité chinoise. C'était, suivant quelques auteurs, une magicienne.

Maupertuis. *Voy.* HALLUCINATION.

Maurice, empereur, couronné en 582. On lit dans sa vie qu'étant petit enfant, il fut enlevé et emporté plusieurs fois, par les esprits appelés Gellons; mais qu'ils ne lui purent faire aucun mal, à cause de son baptême.

Maury (Alfred), savant de notre temps qui a écrit avec une grande érudition sur la magie et l'astrologie, mais pour nier la magie, malgré ses évidences. Nous n'entendons ici par la magie que les relations avec les mauvais esprits qui nous entourent.

Maury (Jean-Siffrein). Un colporteur, en

[1] *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit,* promotion de 1579.

[2] Voyez sa légende dans les *Légendes du calendrier.*

1792, pour mieux piquer la curiosité du peuple de Paris, criait, en vendant ses pamphlets : *Mort de l'abbé Maury !* L'abbé passe, s'en approche, lui donne un soufflet et lui dit : « Tiens, si je suis mort, au moins tu croiras aux revenants. »

Mécanique. Ainsi que toutes les sciences compliquées, la mécanique a produit des combinaisons surprenantes qui ont été reçues autrefois comme des prodiges. Ce qui a le plus étonné les esprits, c'est l'automate qu'on appelait aussi androïde. Nous avons parlé de l'androïde d'Albert le Grand, qui passa aux yeux de ses contemporains pour une œuvre de magie. Jean Muller, savant du quinzième siècle, plus connu sous le nom de Regiomontanus, fit, dit-on, un aigle automate qui avait la faculté de se diriger dans les airs ; il devançait le canard automate de Vaucanson, qui barbotait, voltigeait, cancanait et digérait. Aulu-Gelle rapporte qu'Architas, dans l'antiquité, avait construit un pigeon qui prenait son vol, s'élevait à une certaine hauteur et revenait à sa place. On attribue à Roger Bacon une tête qui prononçait quelques paroles. Vaucanson fit



un joueur de flûte qui exécutait plusieurs airs. Jacques Droz, son contemporain, fit au dernier siècle un automate qui dessinait et un autre qui jouait du clavecin. Dans le même temps, l'abbé Mical construisit deux têtes de bronze qui, comme l'androïde de Roger Bacon, prononçaient des paroles. Mais ce qui fit plus d'effet encore, ce fut le joueur d'échecs du baron de Kempelen. C'était un automate mû par des ressorts, qui jouait aux échecs contre les plus forts joueurs et les gagnait quelquefois. On ignorait, il est vrai, que le mécanisme était dirigé par un homme caché dans l'armoire à laquelle l'automate était adossé. Mais ce n'en était pas moins un travail admirable. Autrefois, nous le répétons, on ne voyait dans les androïdes que l'œuvre d'une science occulte. Aujourd'hui, par un revirement inconcevable, on semble faire peu de cas de ces efforts du génie de la mécanique. On a laissé périr tous les automates célèbres, et nos musées et nos conservatoires, qui sont encombrés de tant de futilités, ne possèdent pas d'androïdes.

Mécasphins, sorciers chaldéens qui usaient d'herbes, de drogues particulières et d'os de morts, pour leurs opérations superstitieuses.

Méchant. Le diable est appelé souvent le méchant, le mauvais et le malin. Il est le principe en effet et le père de la méchanceté.

Mechtilde (sainte). Elle parut environ cent ans après sainte Hildegarde. Elle était sœur de sainte Gertrude. Ses visions et révélations ont été imprimées en 1513. C'est un recueil assez curieux et assez rare, qui contient le livre du *Pasteur* et les *Visions* du moine Vetin, réimprimées depuis par le père Mabillon, au quatrième livre de ses *Actes de l'ordre de saint Benoît,* partie première. On y trouve aussi les révélations de sainte Élisabeth de Schonaw, qui contiennent cinq livres, aussi bien que celles de sainte Mechtilde. Celles de sainte Gertrude viennent ensuite, et sont suivies des visions du frère Robert, dominicain, qui vivait en 1330. Sainte Mechtilde est morte en l'an 1284 ou 1286. On trouve dans ce recueil beaucoup de descriptions de l'enfer.

Médecine. Si la médecine et la chirurgie ont fait quelque progrès en Turquie et en Égypte, lisait-on, il y a six ou sept ans, dans la *Revue britannique*, c'est grâce aux efforts de quelques Européens actifs et éclairés ; les Persans en sont encore réduits, dans toutes les maladies graves, aux prédictions des astrologues et aux incantations mystiques de leurs hakkims; souvent l'infortuné patient meurt faute de soins, lorsque l'emploi des moyens convenables lui aurait facilement conservé la vie. Celui qui ferait en ce pays des expériences chimiques passerait pour être en correspondance avec le diable et serait immédiatement regardé comme un magicien; ainsi les préjugés des Persans s'opposent à toute espèce de progrès.

Médée, enchanteresse de Colchide qui rendit Jason victorieux de tous les monstres et guérit Hercule de sa fureur par certains remèdes magiques. Elle n'est pas moins célèbre par ses vastes connaissances en magie que par le meurtre de ses enfants (récit qui, selon Elien, est une calomnie). Les démonographes remarquent qu'elle pouvait bien être grande magicienne, parce qu'elle avait appris la sorcellerie de sa mère, Hécate. Les songe-creux lui attribuent un livre de conjuration qui porte en effet son nom. *Voy.* Mélye.

Médie. On trouvait, dit-on, chez les Mèdes, des pierres merveilleuses, noires ou vertes, qui rendaient la vue aux aveugles et guérissaient la

goutte, appliquées sur le mal dans une compresse de lait de brebis.

Meerman, homme de mer. Les habitants des bords de la mer Baltique croient à l'existence de ces hommes de mer ou esprits des eaux, qui ont la barbe verte et les cheveux tombants sur les épaules comme des tiges de nénuphar[1]. Ils chantent le soir parmi les vagues, appelant les pêcheurs. Mais malheur à qui se laisse séduire par eux ; leur chant précède les tempêtes.

Mégalanthropogénésie, moyen d'avoir de beaux enfants et des enfants d'esprit. — On sait quels sont les effets de l'imagination sur les intelligences qui s'y laissent emporter; ces effets sont surtout remarquables dans les femmes enceintes, puisque souvent l'enfant qu'elles portent dans leur sein est marqué de quelqu'un des objets dont leur imagination a été fortement occupée pendant la grossesse. Quand Jacob voulut avoir des moutons de diverses couleurs, il présenta aux yeux des brebis des choses bigarrées, qui les frappèrent assez pour amener le résultat qu'il en espérait. L'effet que l'imagination d'une brebis a pu produire doit agir plus sûrement encore sur l'imagination incomparablement plus vive d'une femme. Aussi voyons-nous bien plus de variété dans les enfants des hommes que dans les petits des animaux. On a vu des femmes mettre au monde des enfants noirs et velus ; et lorsque l'on a cherché la cause de ces effets, on a découvert que, pendant sa grossesse, la femme avait l'esprit occupé de quelque tableau monstrueux. Les statues de marbre et d'albâtre sont quelquefois dangereuses. Une jeune épouse admira une petite statue de l'Amour de marbre blanc. Cet Amour était si gracieux, qu'elle en demeura frappée ; elle conserva plusieurs jours les mêmes impressions, et accoucha d'un enfant plein de grâces, parfaitement semblable à l'Amour de marbre, mais pâle et blanc comme lui. Torquemada rapporte qu'une Italienne des environs de Florence, s'étant frappé l'esprit d'une image de Moïse, mit au monde un fils qui avait une longue barbe blanche. On peut se rappeler, sur le même sujet, une foule d'anecdotes non moins singulières ; peut-être quelques-unes sont-elles exagérées. *Voy.* ACCOUCHEMENTS.

En 1802, une paysanne enceinte, arrivant à Paris pour la première fois, fut menée au spectacle par une sœur qu'elle avait dans la capitale. Un acteur qui jouait le rôle d'un *niais* la frappa si fortement, que son fils fut idiot, stupide et semblable au personnage forcé que la mère avait vu avec trop d'attention.

Puisque l'imagination des femmes est si puissante sur leur fruit, c'est de cette puissance qu'il faut profiter, disent les professeurs de mégalanthropogénésie. Ornez la chambre des femmes de belles peintures durant toute la grossesse ; n'occupez leurs regards que de beaux anges et de sujets gracieux; évitez de les conduire aux spectacles de monstres, etc. A Paris, où les salons de peinture occupent les dames, les enfants ont été longtemps plus jolis que dans les villages, où l'on voit rarement des choses qui puissent donner une idée de la beauté. Si aujourd'hui la population parisienne est généralement laide, on le doit aux caricatures qui s'étalent partout et s'appliquent à tout. C'est un goût qui nous vient des Anglais; mais les Anglais ne font pas autant de laideurs que nous. Chez les Cosaques, où tout est grossier, tous les enfants sont hideux comme leurs pères. Pour obtenir des enfants d'esprit, il n'est pas nécessaire que les parents en aient, mais qu'ils en désirent, qu'ils admirent ceux qui en ont, qu'ils lisent de bons livres, que la mère se frappe des avantages que donnent l'esprit, la science, le génie; qu'on parle souvent de ces choses, qu'on s'occupe peu de sottises. *Voy.* IMAGINATION.

On a publié il y a quelques années un traité de *Mégalanthropogénésie* qui est un peu oublié, et qui mérite de l'être davantage, 2 vol. in-8°.

Mehdi. Les journaux d'avril 1841 annonçaient l'apparition en Arabie d'un nouveau prophète appelé Mehdi. « Ceux qui croient en lui (disaient ces journaux), et ils sont nombreux, comptent la nouvelle ère mahométane du jour de son apparition. Ils disent qu'il entrera à la Mecque dans sa quarantième année, que de là il ira à Jérusalem et régnera avec puissance et grandeur jusqu'à ce que *Dedschail*, le démon du mal, se soit levé contre lui et l'ait vaincu. Alors Jésus, le prophète des chrétiens, viendra à son secours avec soixante-dix mille anges. Toute la terre reconnaîtra Mehdi, et après la conversion des païens, des juifs et des chrétiens à l'islamisme, commencera l'empire des mille et mille années. Ce prophète a fait battre des monnaies, sur lesquelles il s'intitule *Imam des deux continents et des deux mers.* » Toutefois, on ne parla de ce Mehdi qu'un moment. C'était ce qu'on appelle un *canard* de journal; et voici l'origine de celui-là : Les Persans disent qu'il y a eu douze grands imams ou guides. Ali fut le premier; ses successeurs furent les enfants qu'il eut de Fatimé, sa glorieuse épouse, fille de Mahomet. Le dernier a été retiré par Dieu de ce monde corrompu; et les hommes sont restés sans imam visible. Il s'appelle *le Mehdi*, c'est-à-dire celui qui est conduit et dirigé par Dieu. Il doit reparaître sur la terre à la fin du monde.

Meigmalloch, esprit de l'espèce des Brownies. Il paraît toujours sous la forme d'une jeune fille et semble se plaire en Écosse.

Mélampus, auteur d'un Traité de l'art de juger les inclinations et le sort futur des hommes par l'inspection des *seings* ou grains de beauté. *Voy.* SEINGS.

[1] M. Marmier, *Traditions de la Baltique.*

Mélanchthon, disciple de Luther, mort en 1568. Il croyait aux revenants comme son maître, et ne croyait pas à l'Église. Il rapporte, dans un de ses écrits, que sa tante, ayant perdu son mari lorsqu'elle était enceinte, vit un soir, étant assise auprès de son feu, deux personnes entrer dans sa chambre, l'une ayant la figure de son époux défunt, l'autre celle d'un franciscain de la ville. D'abord elle en fut effrayée; mais son défunt mari la rassura et lui dit qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Ensuite il fit signe au franciscain de passer un moment dans la pièce voisine, en attendant qu'il eût fait connaître ses volontés à sa femme; alors il la pria de lui faire dire des messes et l'engagea à lui donner la main sans crainte; elle donna donc la main à son mari, et elle la retira sans douleur, mais brûlée, de sorte qu'elle en demeura noire tout le reste de ses jours. Après cela, le spectre rappela le franciscain, et tous deux disparurent...

Mélancolie. Les anciens appelaient la mélancolie le bain du diable, à ce que disent quelques démonomanes. Les personnes mélancoliques étaient au moins maléficiées, quand elles n'étaient pas démoniaques; et les choses qui dissipaient l'humeur mélancolique, comme faisait la musique sur l'esprit de Saül, passaient pour des moyens sûrs de soulager les possédés.



Mehdi.

Melchisédech. Plusieurs sectes d'hérétiques, qu'on appela melchisédéchiens, tombèrent dans de singulières erreurs à propos de ce patriarche. Les uns crurent qu'il n'était pas un homme, mais la grande vertu de Dieu et supérieur à Jésus-Christ; les autres dirent qu'il était le Saint-Esprit. Il y en eut qui soutinrent qu'il était Jésus-Christ même. Une de ces sectes avait soin de ne toucher personne, de peur de se souiller.

Melchom, démon qui porte la bourse; il est aux enfers le payeur des employés publics.

Melek-al-Mout. C'est le nom que les anciens Persans donnent à l'ange de la mort. Les Persans modernes l'appellent aussi l'ange aux vingt mains, pour faire entendre comment il peut suffire à expédier toutes les âmes. Il paraît être l'ange Azraël des Juifs et le Mordad des mages, appelé encore Asuman.

Melissa. *Voy*. Abeilles.

Mélèze, arbre maudit chez les Tartares.



Melchom.

Mélusine, fée célèbre qui épousa le chef de la maison de Lusignan, à condition qu'il n'entrerait jamais, le samedi, dans la chambre où elle

se retirait. C'est qu'elle était obligée tous les samedis de passer ce jour dans sa forme naturelle, moitié femme et moitié serpent. Il vécut longtemps avec elle et en eut plusieurs enfants, surmontant jusque-là sa curiosité. Mais un jour, qu'il n'en fut pas le maître, c'était un samedi, il alla, par une fente de la porte, épier sa femme, et il la vit telle qu'elle était. La fée s'aperçut de l'indiscrétion, s'envola et ne se remontra plus à son mari.

On dit, dans le Poitou, qu'elle vient la nuit battre des mains et pousser des cris autour du château de Lusignan, toutes les fois qu'un de ses descendants doit mourir[1].

Melye. Il y avait chez les fées, comme chez les hommes, une inégalité de moyens et de puissance. On voit dans les romans de chevalerie et dans les contes merveilleux que souvent une fée bienfaisante était gênée dans ses bonnes intentions par une méchante fée dont le pouvoir était plus étendu.

Melye était une méchante fée. *Voy.* Urgande.

Menah. C'est une vallée mystérieuse à quatre lieues de la Mecque. Les pèlerins qui la parcourent doivent y jeter sept pierres par-dessus leur épaule. On en trouve trois raisons chez les docteurs musulmans : c'est, selon les uns, pour renoncer au diable et le rejeter, à l'imitation d'Ismaël, qu'il voulut tenter au moment où son père Abraham allait le sacrifier (car ils confondent Ismaël avec Isaac). Ismaël, disent-ils, fit fuir le démon en lui jetant des pierres.

Mais d'autres docteurs disent que le diable tenta Abraham lui-même, voulant l'empêcher d'égorger Ismaël. Il ne put rien gagner, ni sur le patriarche, ni sur Ismaël, ni même sur Agar : ces trois personnages l'éloignèrent à coups de pierres. Le troisième sentiment diffère : cette cérémonie aurait lieu en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable lorsqu'il vint l'aborder effrontément après lui avoir fait commettre le péché originel.

Ménandre, disciple de Simon le Magicien ; il profita des leçons de son maître et enseigna la même doctrine que lui. Il professait la magie. Simon se faisait appeler *la Grande Vertu.* Ménandre dit que, quant à lui, il était envoyé sur la terre par les puissances invisibles pour opérer le salut des hommes. Ainsi Ménandre et Simon doivent être mis au rang des faux messies plutôt qu'au rang des hérétiques. L'un et l'autre enseignaient que la suprême intelligence, qu'ils nommaient Ennoïa, avait donné l'être à un grand nombre de génies qui avaient formé le monde et la race des hommes. Valentin, qui vint plus tard, trouva là ses éons [2]. Ménandre donnait un baptême qui devait rendre immortel...

Menasseh ben Israël, savant juif portugais, né vers 1604. Il a beaucoup écrit sur le Thalmud. Il y a quelques faits merveilleux dans ses *Trois livres de la résurrection des morts*[1]. Son ouvrage de *l'Espérance d'Israël*[2] est curieux. Un juif converti de Villaflor en Portugal, Antoine Montesini, étant venu à Amsterdam vers 1649, publia qu'il avait vu dans l'Amérique méridionale de nombreuses traces des anciens Israélites. Ménasseh ben Israël s'imagina là-dessus (avait-il tort?) que les dix tribus enlevées par Salmanasar étaient allées s'établir dans ce pays-là, et que telle était l'origine des habitants de l'Amérique ; il publia son *Spes Israelis* pour le prouver. Dans la troisième partie de son livre, *Souffle de vie*[3], il traite des esprits et des démons, selon les idées des rabbins de son temps, et, dans la quatrième partie, de la métempsycose, qui est pour beaucoup de juifs une croyance. Il avait commencé un traité de la science des thalmudistes et un autre de la philosophie rabbinique, qui n'ont pas été achevés.

Ménestrier (Claude-François), jésuite, auteur d'un livre intitulé *la Philosophie des images énigmatiques*, où il traite des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus et baguette divinatoire, in-12, Lyon, 1694.

Meneurs de loups. Près du château de Lusignan, ancienne demeure de Mélusine, on rencontre de vieux bergers, maigres et hideux comme des spectres : on dit qu'ils mènent des troupeaux de loups. Cette superstition est encore accréditée dans quelques pays, entre autres dans le Nivernais [4].

Menippe, compagnon d'Apollonius de Tyane. Visité d'une lamie ou démon succube, il en fut délivré par Apollonius[5].

Menjoin, sorcier. *Voy.* Chorropique.

Menra ou **le Verbe.** C'est le Créateur dans la doctrine des cabalistes.

Mensonge. Le diable est appelé dans l'Évangile le père du mensonge.

Méphistophélès, démon de Faust ; on le reconnaît à sa froide méchanceté, à ce rire amer qui insulte aux larmes, à la joie féroce que lui cause l'aspect des douleurs. C'est lui qui, par la raillerie, attaque les vertus, abreuve de mépris les talents, fait mordre sur l'éclat de la gloire la rouille de la calomnie. Il n'était pas inconnu à Voltaire, à Parny et à quelques autres. C'est, après Satan, le plus redoutable meneur de l'enfer[6]. *Voy.* Faust.

---

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes des esprits et démons.*

[2] Bergier, *Dictionnaire théologique.*

[1] *Libri tres de resurrectione mortuorum.* Amsterdam, 1636, in-8°. Typis sumptibus auctoris.

[2] *Spes Israelis,* Amsterdam, 1650, in-12.

[3] En hébreu. Amsterdam, 5412 (1652), in-4°.

[4] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur,* ou *la France au quatorzième siècle,* t. Ier.

[5] Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des esprits,* liv. IV, p. 310.

[6] MM. Desaur et de Saint-Geniès, *les Aventures de Faust,* t. Ier.

Mercana, branche de la cabale qui donne la science des choses surnaturelles.

Mercati (Michel). *Voy.* Ficino.

Mercier, auteur d'un *Tableau de Paris*, qui a fait quelque bruit, et de *Songes philosophiques*, où l'on trouve deux ou trois songes qui roulent sur les vampires et les revenants.

Mercredi. Ce jour est celui où les sorciers jouent au sabbat leurs mystères et chantent leurs litanies. *Voy.* Litanies du sabbat. Les Persans regardent le mercredi comme un jour blanc, c'est-à-dire heureux, parce que la lumière fut créée ce jour-là ; pourtant ils exceptent le dernier mercredi du mois de séphar, qui répond à février; ils appellent celui-là le mercredi du malheur ; c'est le plus redouté de leurs jours noirs.

Mercure. Il est chargé, dans l'ancienne mythologie, de conduire les âmes des morts à leur destination dernière.

Mères. C'est le nom qu'on donne souvent aux fées en Bretagne ; et comme on croit qu'elles se changent fréquemment en oies, on appelle quelquefois les contes de fées, *Contes de ma mère l'oie.*

Merle, oiseau commun, dont la vertu est admirable. Si l'on pend les plumes de son aile droite avec un fil rouge au milieu d'une maison où l'on n'aura pas encore habité, personne n'y pourra sommeiller tant qu'elles y seront pendues. Si l'on met son cœur sous la tête d'une personne endormie et qu'on l'interroge, elle dira tout haut ce qu'elle aura fait dans la journée. Si on le jette dans l'eau de puits, avec le sang d'une huppe, et qu'on frotte de ce mélange les tempes de quelqu'un, il tombera malade et en danger de mort. On se sert de ces secrets sous une planète favorable et propre, comme celles de Jupiter et de Vénus, et quand on veut faire du mal, celles de Saturne et de Mars [1]... Le diable s'est quelquefois montré sous la forme de cet oiseau. On sait aussi qu'il y a des merles blancs.

Merlin. Merlin n'est pas né en Angleterre, comme on le dit communément, mais en basse Bretagne, dans l'île de Sein. Il était fils d'un démon et d'une druidesse, fille d'un roi des bas Bretons. Les cabalistes disent que le père de Merlin était un sylphe. Que ce fût un sylphe ou un démon, il éleva son fils dans toutes les sciences et le rendit habile à opérer des prodiges. Ce qui a fait croire à quelques-uns que Merlin était Anglais, c'est qu'il fut porté dans ce pays quelques jours après sa naissance. Voici l'occasion de ce voyage :

Wortigern, roi d'Angleterre, avait résolu de faire bâtir une tour inexpugnable où il pût se mettre en sûreté contre les bandes de pirates qui dévastaient ses États. Lorsqu'on en jeta les fondements, la terre engloutit pendant la nuit tous les travaux de la journée. Ce phénomène se répéta tant de fois que le roi assembla les magiciens pour les consulter. Ceux-ci déclarèrent qu'il fallait affermir les fondements de la tour avec le sang d'un petit enfant qui fût né sans père. Après beaucoup de recherches, dans le pays et hors du pays, on apprit qu'il venait de naître dans l'île de Sein un petit enfant d'une druidesse, qui n'avait point de père connu. C'était Merlin. Il présentait les qualités requises par les magiciens ; on l'enleva et on l'amena devant le roi Wortigern. Merlin n'avait que seize jours. Cependant il n'eut pas plutôt entendu la décision des magiciens qu'il se mit à disputer contre eux avec une sagesse qui consterna tout l'auditoire. Il annonça ensuite que, sous les fondements de la tour que l'on voulait bâtir, il y avait un grand lac, et dans ce lac deux dragons furieux. On creusa ; les deux dragons parurent : l'un, qui était rouge, représentait les Anglais ; l'autre, qui était blanc, représentait les Saxons. Ces deux peuples étaient alors en guerre, et les deux dragons étaient leurs génies protecteurs. Ils commencèrent, à la vue du roi et de sa cour, un combat terrible, sur lequel Merlin se mit à prophétiser l'avenir des Anglais. On pense bien qu'après ce qui venait de se passer, il ne fut plus question de tuer le petit enfant. On se disposa à le reconduire dans son pays et on l'invita à visiter quelquefois l'Angleterre. Merlin pria qu'on ne s'occupât point de lui ; il frappa la terre, et il en sortit un grand oiseau sur lequel il se plaça ; il fut en moins d'une heure dans les bras de sa mère, qui l'attendait sans inquiétude, parce qu'elle savait ce qui se passait. Merlin fut donc élevé dans les sciences et dans l'art des prodiges par son père et par les conseils de sa mère, qui était prophétesse ; on croit même qu'elle était fée. Quand il fut devenu grand, il se lia d'amitié avec Ambrosius, autre roi des Anglais. Pour rendre plus solennelle l'entrée de ce prince dans sa capitale, il fit venir d'Irlande en Angleterre plusieurs rochers qui accompagnèrent en dansant le cortége royal, et formèrent en s'arrêtant une espèce de trophée à la gloire du monarque. On voit encore ces rochers à quelques lieues de Londres, et on assure qu'il y a des temps où ils s'agitent par suite du prodige de Merlin ; on dit même que pour ce roi, son ami, il bâtit un palais de fées en moins de temps que Satan ne construisit le Pandémonium des enfers.

Après une foule de choses semblables, Merlin, jouissant de la réputation la plus étendue et de l'admiration universelle, pouvait étonner le monde et s'abandonner aux douceurs de la gloire ; il aima mieux agrandir ses connaissances et sa sagesse. Il se retira dans une forêt de la Bretagne, s'enferma dans une grotte et s'appliqua sans relâche à l'étude des sciences mystérieuses. Son père le visitait tous les sept jours et sa mère plus fréquemment encore ; il fit, sous eux, des progrès

[1] Albert le Grand, *Admirables secrets*, p. 115.

étonnants et les surpassa bientôt l'un et l'autre. On a lu dans les histoires de la chevalerie héroïque les innombrables aventures de Merlin. Il purgea l'Europe de plusieurs tyrans; il protégea les dames, et bien souvent les chevaliers errants bénirent ses heureux secours. Las de parcourir le monde, il se condamna à passer sept ans dans l'île de Sein. C'est là qu'il composa ses prophéties, dont quelques-unes ont été publiées. On sait qu'il avait donné à l'un des chevaliers errants qui firent la gloire de la France une épée enchantée avec laquelle on était invincible; un autre avait reçu un cheval indomptable à la course. Le sage enchanteur avait aussi composé pour le roi Arthus une chambre magique, où ne pouvaient entrer que les braves, une couronne transparente qui se troublait sur la tête d'une coquette, et une épée qui jetait des étincelles dans les mains des guerriers intrépides.

Quelques-uns ont dit que Merlin mourut dans une extrême vieillesse; d'autres, qu'il fut emporté par le diable; mais l'opinion la plus répandue aujourd'hui en Bretagne, c'est que Merlin n'est pas mort; qu'il a su se mettre à l'abri de la fatalité commune, et qu'il est toujours plein de vie dans une forêt du Finistère nommée Brocéliande, où il est enclos et invisible à l'ombre d'un bois d'aubépine. On assure que messire Gauvain et quelques chevaliers de la Table-Ronde cherchèrent vainement partout ce magicien célèbre; Gauvain seul l'entendit, mais ne put le voir, dans la forêt de Brocéliande.

La science donne à Merlin le nom de *Myrdhinn* [1].

Mérovée, troisième roi des Francs, dont la naissance doit être placée vers l'an 410; il monta sur le trône en 440 et mourut en 458. Il siégeait dans les provinces belgiques. Des chroniqueurs rapportent ainsi sa naissance : « La femme de Clodion le Chevelu, se promenant un jour au bord de la mer, fut surprise par un monstre qui sortit des flots; elle en eut un fils qui fut nommé Mérovée, et qui succéda à Clodion. » Sauval croit que cette fable fut inventée par Mérovée lui-même, pour imprimer du respect dans l'esprit des siens en s'attribuant une origine si extraordinaire. Des chroniqueurs ont dit que son nom Meer-Wech signifie *veau marin....*



L'épée d'Arthus

Merveilles. Pline assure que les insulaires de Minorque demandèrent un secours de troupes à l'empereur Auguste contre les lapins qui renversaient leurs maisons et leurs arbres. Aujourd'hui, dit un critique moderne, on demanderait à peine un secours de chiens. Un vieux chroniqueur conte qu'il y avait à Cambaya, dans l'Hindoustan, un roi qui se nourrissait de venin, et qui devint si parfaitement vénéneux, qu'il tuait de son haleine ceux qu'il voulait faire mourir.

On lit dans Pausanias que, quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits dans l'endroit où cette grande lutte avait eu lieu des hennissements de chevaux et des bruits de gens d'armes qui se battaient. Et ce qui est admirable, c'est que ceux qui y ve-

[1] M. le vicomte de la Villemarqué vient de publier sur ce personnage un livre très-remarquable et très-curieux, intitulé *Myrdhinn*, ou *l'enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence.* In-8°. Paris, 1862. Nous ne devions donner ici que les traditions populaires.

naient exprès n'entendaient rien de ces bruits : ils n'étaient entendus que de ceux que le hasard conduisait là.

Albert le Grand assure qu'il y avait en Allemagne deux enfants jumeaux dont l'un ouvrait les portes les mieux fermées en les touchant avec son bras droit; l'autre les fermait en les touchant avec son bras gauche.

Paracelse dit qu'il a vu beaucoup de sages passer vingt années sans manger quoi que ce fût. Si on veut se donner cette satisfaction, qu'on enferme, dit-il, de la terre dans un globe de verre, qu'on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle soit pétrifiée, qu'on se l'applique sur le nombril, et qu'on la renouvelle quand elle sera sèche, on se passera de manger et de boire sans aucune peine. Paracelse assure intrépidement avoir fait lui-même cette expérience pendant six mois. *Voy.* la plupart des articles de ce Dictionnaire.

Mesmer (Antoine), médecin allemand, fameux par la doctrine du magnétisme animal, né à Mesburg en 1734, mort en 1815. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il soutient que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et principalement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers. Il alla s'établir à Vienne, et tenta de guérir par le magnétisme minéral en appliquant des aimants sur les parties malades. Ayant trouvé un rival dans cet art, il se restreignit au magnétisme animal, c'est-à-dire à l'application des mains seulement sur le corps, ce qui le fit regarder à tort comme un fou et un visionnaire par les différentes académies de médecine où il présenta ses découvertes. Mais les académies nous prouvent tous les jours qu'elles ne sont pas infaillibles. Il vint à Paris : le peuple et la cour furent surpris de ce nouveau genre de cures. On nomma des docteurs pour examiner le magnétisme animal, et on publia des écrits si violents contre Mesmer qu'il fut contraint de quitter la France. Il alla vivre incognito en Angleterre, ensuite en Allemagne, où il mourut. Il reste de lui : 1° *De l'influence des planètes,* Vienne, 1766, in-12 ; 2° *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal,* Paris, 1779, in-12 ; 3° *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, jusqu'en avril* 1781, Londres, 1781, in-8° ; 4° *Histoire abrégée du magnétisme animal,* Paris, 1783, in-8° ; 5° *Mémoire de F.-A. Mesmer sur ses découvertes,* Paris, an VII (1799), in-8°. *Voy.* MAGNÉTISME.

Messa-Hala. *Voy.* MACHA-HALLA.

Messe du diable. On a vu, par différentes confessions de sorciers, que le diable fait aussi dire des messes au sabbat. Pierre Aupetit, prêtre apostat du village de Fossas, en Limousin, fut brûlé pour y avoir célébré les mystères. Au lieu de dire les saintes paroles de la consécration, on dit au sabbat : *Belzébuth, Belzébuth, Belzébuth.* Le diable vole sous la forme d'un papillon autour de celui qui dit la messe et qui mange une hostie noire, qu'il faut mâcher pour l'avaler[1]. *Voy.* SABBAT.

Messie des juifs. Comme ils n'ont pas reconnu le vrai, plusieurs faux messies se sont offerts à eux : Dosithée, André, Bar-Kokébas, le faux Moïse, Julien, Alruy, Sabataï-Zévi, etc. Pour prévenir de nouvelles tentatives d'imposteurs vulgaires, les rabbins ont représenté le messie qu'ils attendent avec une apparence et des entourages si gigantesques qu'on ne peut les simuler. Ainsi se prépare pour son festin, où seront appelés tous les juifs, un bœuf qui mange chaque jour le foin de mille montagnes, un poisson qui occupe de sa masse tout un océan, et un oiseau qui couvrirait Paris de sa queue[2].

Métamorphoses. La mythologie des païens avait ses métamorphoses variées; nous avons aussi les transformations gracieuses des fées et les transformations plus brutales des sorciers. Les sorciers qu'on brûla à Vernon, en 1566, s'assemblaient dans un vieux château, sous des formes de chats. Quatre ou cinq hommes, un peu plus hardis qu'on ne l'était alors, résolurent d'y passer la nuit; mais ils se trouvèrent assaillis d'un si grand nombre de chats que l'un d'eux fut tué et les autres grièvement blessés. Les chats, de leur côté, n'étaient pas invulnérables; et on en vit plusieurs le lendemain qui, ayant repris leur figure d'hommes et de femmes, portaient les marques du combat qu'ils avaient soutenu. *Voy.* LOUPS-GAROUS.

Spranger conte qu'un jeune homme de l'île de Chypre fut changé en âne par une sorcière, parce qu'il avait un penchant pour l'indiscrétion. Si les sorcières étaient encore puissantes, bien des jeunes gens d'aujourd'hui auraient les oreilles longues. On dit quelque part qu'une sorcière métamorphosa en grenouille un cabaretier qui mettait de l'eau dans son vin. *Voy.* FÉES, URGANDE, SORCIERS, etc.

Métatron, une des trois intelligences de la cabale ; les deux autres sont Acatriel et Sandalphon.

Métempsycose. La mort, suivant cette doctrine, n'était autre chose que le passage de l'âme dans un autre corps. Ceux qui croyaient à la métempsycose disaient que les âmes, étant sorties des corps, s'envolaient, sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain où étaient d'un côté le Tartare et de l'autre les champs Élysées. Là, celles qui avaient mené une vie pure étaient heureuses, tandis que les âmes des méchants se voyaient tourmentées par des furies. Mais, après

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance,* etc., p. 506.
[2] Voyez, sur le Messie des Juifs, les *Légendes de l'Ancien Testament,* à la fin.

un certain temps, les unes et les autres quittaient ce séjour pour habiter de nouveaux corps, même ceux des animaux; et afin d'oublier entièrement tout le passé, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé. On peut regarder les Égyptiens comme les premiers auteurs de cette ancienne opinion de la métempsycose, que Pythagore a répandue dans la suite. Les manichéens croient à la métempsycose, tellement que les âmes, selon eux, passent dans les corps de l'espèce qu'elles ont le plus aimée dans leur vie précédente ou qu'elles ont le plus maltraitée. Celui qui a tué un rat ou une mouche sera contraint, par punition, de laisser passer son âme dans le corps d'un rat ou d'une mouche. L'état où l'on sera mis après sa mort sera pareillement opposé à l'état où l'on est pendant la vie : celui qui est riche sera pauvre, et celui qui est pauvre deviendra riche. C'est cette dernière croyance qui, dans les temps, multiplia un peu le parti des manichéens. *Voy.* GHILCUL et TRANSMIGRATION.

Métoposcopie. Art de connaître les hommes par les rides du front. *Voy.* FRONT.

Meurtre. « Dans la nuit qui suivit l'ensevelissement du comte de Flandre Charles le Bon, ses meurtriers, selon la coutume des païens et



des sorciers, firent apporter du pain et un vase plein de cervoise. Ils s'assirent autour du cadavre, placèrent la boisson et le pain sur le linceul, comme sur une table, buveant et mangeant sur le mort, dans la confiance que par cette action ils empêcheraient qui que ce fût de venger le meurtre commis[1]. » Année 1127.

Meyer, professeur de philosophie à l'université de Halle, auteur d'un *Essai sur les apparitions,* traduit de l'allemand par F.-Ch. de Baer, 1748, in-12. L'auteur convient qu'on est sur un mauvais terrain lorsqu'on écrit sur les spectres. Il avoue qu'il n'en a jamais vu et n'a pas grande envie d'en voir. Il observe ensuite que l'imagination est pour beaucoup dans les aventures d'apparitions.

« Supposons, dit-il, un homme dont la mémoire est remplie d'histoires de revenants; car les nourrices, les vieilles et les premiers maîtres ne manquent pas de nous en apprendre; que cet homme pendant la nuit soit couché seul dans sa chambre, s'il entend devant sa porte une démarche mesurée, lourde et traînante, ce qui marche est peut-être un chien, mais il est loin d'y songer, et il a entendu un revenant, qu'il pourra même avoir vu dans un moment de trouble. » L'auteur termine en donnant cette recette contre les apparitions : 1° qu'on tâche d'améliorer son imagination et d'éviter ce qui pourrait la faire extravaguer; 2° qu'on ne lise point d'histoires de spectres; car un homme qui n'en a jamais lu ni entendu n'a guère d'apparitions. « Qu'un spectre soit ce qu'il voudra, ajoute Meyer, Dieu est le maître,

[1] Gualbert, *Vie de Charles le Bon,* ch. XVIII, dans la collection des bollandistes, 2 mars.

et il nous sera toujours plus favorable que contraire. »

Michael (Éliacim). Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, avait publié des *Avis du Saint-Esprit au roi.* Mais le plus éclatant et le plus important des avis de cette sorte est celui qui fut apporté un peu plus tard par le grand prophète Éliacim Michael. Il nous avertissait, dit Baillet, que dans peu de temps on verrait une armée de cent quarante mille hommes de troupes sacrées sous les ordres du roi, qui aurait pour lieutenants les quatre princes des anges. Il ajoutait que Louis XIV, avec cette armée, exterminerait absolument tous les hérétiques et tous les mahométans, mais que tous ses soldats merveilleux seraient immolés [1].

Michaélis (Sébastien), dominicain, né au diocèse de Marseille en 1543. Il a écrit l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé dans l'exorcisme de trois filles possédées au pays de Flandre,* avec un *Traité des sorciers et des magiciens*, 2 vol. in-12, très-rares, imprimés à Paris en 1623, cinq ans après la mort de l'auteur. Il dit dans cet ouvrage que les tribunaux sensés ne considéraient la confession de magie et d'assistance au sabbat que comme preuves chimériques, et qu'ils ne condamnaient la magie que si elle était aggravée par la circonstance d'un attentat contre les hommes ou contre leurs biens.

Michel (Mont Saint-). Il y a sur le mont Saint-Michel, en Bretagne, cette croyance que les démons chassés du corps des hommes sont enchaînés dans un cercle magique au haut de cette montagne. Ceux qui mettent le pied dans ce cercle courent toute la nuit sans pouvoir s'arrêter : aussi la nuit on n'ose traverser le mont Saint-Michel [2].

Michel, maréchal ferrant de Salon en Provence, eut une singulière aventure en 1697. Un spectre, disait-on, s'était montré à un bourgeois de la ville et lui avait ordonné d'aller parler à Louis XIV, qui était alors à Versailles, en lui recommandant le secret envers tout autre que l'intendant de la province, sous peine de mort. Ce bourgeois effrayé conta sa vision à sa femme et paya son indiscrétion de sa vie. Quelque temps après, la même apparition s'étant adressée à un autre habitant de Salon, il eut l'imprudence à son tour d'en faire part à son père, et il mourut comme le premier. Tous les alentours furent épouvantés de ces deux tragédies. Le spectre se montra alors à Michel, le maréchal ferrant; celui-ci se rendit aussitôt chez l'intendant, où il fut d'abord traité de fou; mais ensuite on lui accorda des dépêches pour le marquis de Barbezieux, lequel lui facilita les moyens de se présenter au premier ministre du roi. Le ministre voulut savoir les motifs qui engageaient ce bonhomme à parler au prince en secret. Michel, à qui le spectre apparut de nouveau à Versailles,



Le spectre.

assura qu'au risque de sa vie il ne pouvait rien divulguer, et, comme il était néanmoins pressé de parler, il dit au ministre que, pour lui prouver qu'il ne s'agissait pas de chimères, il pouvait demander à Sa Majesté si, à sa dernière chasse de Fontainebleau, elle-même n'avait pas vu un fantôme? si son cheval n'en avait pas été troublé? s'il n'avait pas pris un écart? et si Sa Majesté, persuadée que ce n'était qu'une illusion, n'avait pas évité d'en parler à personne? Le marquis et le ministre ayant informé le roi de ces particularités, Louis XIV voulut voir secrètement Michel le jour même. Personne n'a jamais pu savoir ce qui eut lieu dans cette entrevue. Mais Michel, après avoir passé trois jours à la cour, s'en revint dans sa province, chargé d'une bonne somme d'argent que lui avait donnée Louis XIV, avec l'ordre de garder le secret le plus rigoureux sur le sujet de sa mission. On ajoute que, le roi étant un jour à la chasse, le duc de Duras, capitaine des gardes du corps, ayant dit qu'il n'aurait jamais laissé approcher Michel de la personne du roi, s'il n'en avait reçu l'ordre, Louis XIV répondit : « Il n'est pas fou, comme vous le pensez, et voilà comme on juge mal. » Mais on n'a pu découvrir autre chose de ce mystère.

Michel de Sahourspe, sorcier du pays de Saxe, qui déclara qu'il avait vu au sabbat un grand et un petit diable; que le grand se servait du petit comme d'un aide de camp; et que le derrière du grand maître des sabbats était un visage.

Michel l'Écossais, astrologue du seizième siècle. Il prédit qu'il mourrait dans une église; ce qui arriva, dit Granger. Comme il était un

[1] P. Nicolle, sous le nom de Damvilliers, *Lettres des visionnaires;* Baillet, *Jugements des savants, Préjugés des titres des livres.*

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 242.

jour à l'office, il lui tomba sur la tête une pierre de la voûte qui le tua.

Michel le Bohémien, médecin empirique du seizième siècle, accusé d'avoir eu des relations avec le diable. On le cite souvent sous le nom de Michel Boemius[1].

Midas. Lorsque Midas, qui fut depuis roi de Phrygie, était encore enfant, un jour qu'il dor-



mait dans son berceau, des fourmis emplirent sa bouche de grains de froment. Ses parents voulurent savoir ce que signifiait ce prodige : les devins consultés répondirent que ce prince serait le plus riche des hommes. Ce qui n'a été écrit qu'après qu'il l'était devenu.

Midi. *Voy*. Démon de midi.

Migalena, sorcière du pays de Labourd, qui fut arrêtée à l'âge de soixante et un ans et traduite devant les tribunaux, en même temps que Bocal, son fils, sorcier du même terroir. Migalena avoua qu'elle avait été au sabbat, qu'elle y avait fait des choses abominables, qu'elle y avait assisté aux mystères en présence de deux cents sorciers. Pressée par son confesseur de prier Dieu, elle ne put réciter une prière couramment : elle commençait le *Pater* et l'*Ave*, sans les achever, comme si le diable, qu'elle servait, l'en eût empêchée formellement[2].

Mikado, l'un des deux empereurs du Japon. Il est spécialement chargé du spirituel. Aux yeux de ses sujets, disent les voyageurs, le mikado n'est pas un homme, c'est un dieu ; c'est même bien plus qu'un dieu, car tous les autres dieux de la mythologie japonaise, tous les *kamis* (ainsi les nomme-t-on) sont d'un rang inférieur au *mikado;* ils le craignent, ils lui obéissent, et ils viennent, tous les ans, passer un mois à sa cour. Il est vrai qu'ils ne sont visibles qu'à l'œil du *mikado*. Pendant ce mois, les temples restent déserts ; les dieux n'y résidant plus, personne ne vient en troubler la solitude.

Le *mikado* ne touche jamais la terre de son pied sacré ; notre planète est indigne d'un tel honneur. Toujours porté sur les épaules de ses valets, ce monarque ne sort jamais de sa demeure ; nul regard profane ne saurait venir le souiller. Tout ce qui pourrait ressembler à une mutilation de sa personne auguste est défendu ; c'est lorsqu'il dort qu'on lui coupe les cheveux, que l'on rogne ses ongles. Il peut épouser neuf fois neuf femmes, mais habituellement il juge que neuf c'est bien assez pour un dieu japonais. On ne l'approche qu'à genoux, on le consulte sur toutes les affaires importantes, mais on ne lui accorde, après tout, qu'un vain titre et de riches revenus. Sa race est impérissable ; s'il advient cependant qu'il ne devienne point père, le ciel y pourvoit ; on trouve un matin sous un arbre du jardin un bel enfant que des mains surnaturelles y ont déposé durant la nuit : c'est le mikado présomptif. Le mikado actuel est le cent dix-septième de la troisième dynastie, et la première dynastie monta sur le trône, suivant les chronologistes japonais les plus exacts, 836794 ans avant notre ère. C'est une date qu'on peut débattre.

C'est dans le corps du mikado que s'est incarné le dieu Ama-terasu-oo-Kami, l'arbitre souverain des hommes et des choses ; il s'occupe à fixer les jours auxquels doivent se célébrer certaines fêtes mobiles ; il détermine les couleurs propres à effrayer les mauvais esprits ; il passe, chaque vingt-quatre heures, un assez long espace de temps assis sur son trône, dans une immobilité complète. S'il faisait, de droite ou de gauche, le moindre mouvement, on ne doute point qu'il n'amenât d'affreuses catastrophes sur ce côté réprouvé de l'empire. Lorsqu'il est demeuré ainsi comme pétrifié durant trois heures, il se lève et s'en va. Le reste du temps, la couronne impériale occupe sa place ; elle doit se conformer au même principe d'immobilité absolue durant vingt heures.

Le mikado ne porte jamais deux fois le même vêtement ; tout ce qui a touché sa personne sacrée est brûlé aussitôt qu'il s'en dépouille ; les verres, les plats, les assiettes, qui paraissent sur sa table sont brisés immédiatement après le dessert ; nul profane ne pourra s'en servir.

L'empereur temporel s'appelle le Taïcoun.

Milan, oiseau qui a des propriétés admirables. Albert le Grand dit que, si l'on prend sa tête et qu'on la porte devant son estomac, on se fera aimer de tout le monde. Si on l'attache au cou d'une poule, elle courra sans relâche jusqu'à ce qu'elle l'ait déposée ; si on frotte de son sang la crête d'un coq, il ne chantera plus. Il se trouve dans ses rognons une pierre qui, mise dans la casserole où cuit la viande que doivent manger

[1] M. Ch. Rabou a donné sur lui des détails curieux dans le *Châtiment des pipeurs et charlatans*.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. VI, p. 423.

deux ennemis, les rend bons amis et les fait vivre en bonne intelligence...

Millénaires. On a donné ce nom : 1° à des gens qui croyaient que Notre-Seigneur, à la fin du monde, régnera mille ans sur la terre; 2° à d'autres qui pensaient que la fin du monde arriverait en l'an mil ; 3° à d'aucuns encore qui avaient imaginé que, de mille ans en mille ans, il y avait pour les damnés une cessation des peines de l'enfer.



Milan.

Miller. Le prophète américain Miller, qui avait commencé en 1833 ses prédictions de la fin prochaine du monde, et qui les a continuées pendant dix ans sans que les démentis qu'il recevait périodiquement parussent altérer sa confiance imperturbable, est mort le 20 décembre 1844 à Hampton, dans le comté de Washington (État de New-York), à l'âge de 68 ans. Ses calculs du *millenium* étaient fondés sur l'interprétation d'un passage de l'Apocalypse qui a déjà occasionné les commentaires les plus extravagants. Cet illuminé ne comptait pas moins de 30 ou 40,000 disciples. Leurs rêveries ont donné lieu à plusieurs contestations judiciaires, dont les journaux américains ont rendu compte.

Les *millénaires,* persuadés qu'ils n'avaient plus que peu de temps à vivre, s'empressaient de vendre leurs biens, et surtout croyaient pouvoir se dispenser de payer leurs dettes. Le dernier délai de rigueur irrévocable et sans remise, fixé à un certain jour de l'année 1843, s'est écoulé sans autre phénomène qu'une éclipse totale de lune annoncée dans tous les almanachs. Depuis ce temps, la crédulité des adeptes du prophète a été fort ébranlée, et, s'il reste encore des illusions à quelques-uns d'entre eux, la mort même du prophète a dû les faire évanouir. Il avait annoncé que lui et un très-petit nombre d'élus devaient survivre à la catastrophe, afin de prononcer l'oraison funèbre du genre humain et de solliciter la clémence céleste lors du jugement dernier, que Miller appelait le jour de l'épreuve.

Millo, vampire de Hongrie au dix-huitième siècle. Une jeune fille, nommée Stanoska, s'étant couchée un soir en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, jetant des cris affreux, et disant que le jeune Millo, enterré depuis neuf semaines, avait failli l'étrangler. Cette fille mourut au bout de neuf jours. On pensa que Millo pouvait être un vampire; il fut déterré, reconnu pour tel et décapité après avoir eu le cœur percé d'un clou. Ses restes furent brûlés et jetés dans la rivière. *Voy.* VAMPIRES.

Milon, athlète grec, dont on a beaucoup vanté la force prodigieuse. Galien, Mercurialis et d'autres disent qu'il se tenait si ferme sur une planche huilée, que trois hommes ne pouvaient la lui faire abandonner. Athénée ajoute qu'aux jeux Olympiques il porta longtemps sur ses épaules un bœuf de quatre ans, qu'il mangea le même jour tout entier; fait aussi vrai que le trait de Gargantua, lequel avala six pèlerins dans une bouchée de salade[1].

Milton. Dans son beau poëme du *Paradis perdu,* il a pompeusement peint les démons. Satan figure aussi dans son *Paradis reconquis.*

Mimer. En face de Kullan, on aperçoit une colline couverte de verdure, qu'on appelle la colline d'Odin. C'est là, dit-on, que le dieu scandinave a été enterré. Mais on n'y voit que le tombeau du conseiller d'État Schimmelmann, qui était un homme fort paisible, très-peu soucieux, je crois, de monter au Valhalla et de boire le *miœd* avec les valkyries. Cependant une enceinte d'arbres protége l'endroit où les restes du dieu suprême ont été déposés; une source d'eau limpide y coule avec un doux murmure. Les jeunes filles des environs, qui connaissent leur mythologie, disent que c'est la vraie source de la sagesse, la source de Mimer, pour laquelle Odin sacrifia un de ses yeux. Dans les beaux jours d'été, elles y viennent boire[2].

Mimi. *Voy.* ZOZO.

Mimique, art de connaître les hommes par leurs gestes, leurs habitudes. C'est la partie la moins douteuse peut-être de la physiognomonie. La figure est souvent trompeuse, mais les gestes et les mouvements d'une personne qui ne se croit pas observée peuvent donner une idée plus ou moins parfaite de son caractère. Rien n'est plus significatif, dit Lavater, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, se dément rarement. Mais pour démêler le fourbe,

[1] Brown, *Essai sur les erreurs populaires,* liv. VII, ch. XVIII, p. 334.

[2] Marmier, *Souvenirs danois.*

il faudrait le surprendre au moment où, se croyant seul, il est encore lui-même et n'a pas eu le temps de faire prendre à son visage l'expression qu'il sait lui donner. Découvrir l'hypocrisie est la chose la plus difficile et en même temps la plus aisée : difficile tant que l'hypocrite se croit observé, facile dès qu'il oublie qu'on l'observe. Cependant on voit tous les jours que la gravité et la timidité donnent à la physionomie la plus honnête un aperçu de malhonnêteté. Souvent c'est parce qu'il est timide, et non point parce qu'il est faux, que celui qui vous fait un récit ou une confidence n'ose vous regarder en face. N'attendez jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence; et en général ne craignez ni emportement ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé.



Avec une démarche alerte, on ne peut guère être lent et paresseux; et celui qui se traîne nonchalamment à pas comptés n'annonce pas cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacles pour arriver au but. Une bouche béante et fanée, une attitude insipide, les bras pendants et la main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif, annoncent la stupidité naturelle, la nullité, le vide, une curiosité hébétée.

La démarche d'un sage est différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude du sage annonce la méditation, le recueillement ou le repos. L'imbécile reste sur sa chaise sans savoir pourquoi; il semble fixer quelque chose, et son regard ne porte sur rien; son assiette est isolée comme lui-même. La prétention suppose un fond de sottise. Attendez-vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air de solennité et d'autorité. Jamais l'homme sensé ne se donnera des airs, ni ne prendra l'attitude d'une tête éventée. Si son at-

tention excitée l'oblige à lever la tête, il ne croisera pourtant pas les bras sur le dos; ce maintien suppose de l'affectation, surtout avec une physionomie qui n'a rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur. Un air d'incertitude dans l'ensemble, un visage qui, dans son immo-



bilité, ne dit rien du tout, ne sont pas des signes de sagesse. Un homme qui, réduit à son néant, s'applaudit encore lui-même avec joie, qui rit



comme un sot sans savoir pourquoi, ne parviendra jamais à former ou à suivre une idée raisonnable.

La crainte d'être distrait se remarque dans la bouche. Dans l'attention elle n'ose respirer.



Un homme vide de sens qui veut se donner des airs met la main droite dans son sein et la gauche dans la poche de sa culotte, avec un maintien

affecté et théâtral. Une personne qui est toujours aux écoutes ne promet rien de bien distingué. Quiconque sourit sans sujet avec une lèvre de



travers, quiconque se tient souvent isolé sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée, quiconque salue le corps roide, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

Si la démarche d'une femme est sinistre, non-seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, se précipitant en avant et de côté d'un air dédaigneux, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir ni par le charme de la beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux comme sa bouche; elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle et se vengera de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche avec les lignes de son front et les plis qui se trouvent autour de sa bouche, vous serez étonné du merveilleux accord de tous ces signes caractéristiques.

Ayez le plus de réserve possible en présence de l'homme gras et d'un tempérament colère qui semble toujours mâcher, roule sans cesse les yeux autour de soi, ne parle jamais de sens rassis, s'est donné cependant l'habitude d'une politesse affectée, mais traite tout avec une espèce de désordre et d'impropreté. Dans son nez rond, court, retroussé, dans sa bouche béante, dans les mouvements irréguliers de sa lèvre inférieure,



de son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche, qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté, des demi-talents avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté sous une gauche apparence de bonhomie.

Fuyez l'homme dont la voix tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agrandissent, sortent de leur orbite; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure se pousse en avant, dont les mains se tournent en poings, mais qui se calme tout à coup, qui reprend le ton d'une politesse froide, qui fait rentrer dans un calme apparent ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu par la présence imprévue d'un personnage important qui se trouve être votre ami.— L'homme dont les traits et la couleur du visage changent subitement, qui cherche avec soin à cacher cette altération soudaine et sait reprendre aussitôt un air calme; celui qui possède l'art de tendre et dé-

tendre les muscles de sa bouche, de les tenir pour ainsi dire en bride, particulièrement lorsque l'œil observateur se dirige sur lui : cet homme a moins de probité que de prudence; il est plus courtisan que sage et modéré.

Rappelez-vous les gens qui glissent plutôt qu'ils ne marchent, qui reculent en s'avançant, qui disent des grossièretés d'une voix basse et d'un air timide, qui vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face, qui ne disent du bien de personne, sinon des méchants, qui



trouvent des exceptions à tout et paraissent avoir toujours contre l'assertion la plus simple une contradiction toute prête; fuyez l'atmosphère où ces gens respirent. Celui qui relève la tête et la porte en arrière (que cette tête soit grosse ou singulièrement petite); celui qui se mire dans ses pieds mignons de manière à les faire remarquer; celui qui, voulant montrer de grands yeux



encore plus grands qu'ils ne sont, les tourne exprès de côté comme pour regarder tout par-dessus l'épaule; celui qui, après vous avoir prêté longtemps un silence orgueilleux, vous fait ensuite une réponse courte, sèche et tranchante, qu'il accompagne d'un froid sourire; qui, du moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilleux et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence : cet homme a pour le moins trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes, l'entêtement, l'orgueil, la dureté; très-probablement il y joint

encore la fausseté, la fourberie et l'avarice. Le corps penché en avant annonce un homme prudent et laborieux. Le corps penché en arrière annonce un homme vain, médiocre et orgueilleux.



Les borgnes, les boiteux et surtout les bossus, dit Albert le Grand, sont rusés, spirituels, un peu malins et passablement méchants.

L'homme sage ne rit aux éclats que rarement



et peu. Il se contente ordinairement de sourire. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui ! Il est des larmes qui pénètrent les cieux; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

Remarquez aussi la voix (comme les Italiens le font dans leurs passe-ports et dans leurs signalements); distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Le son de la voix, son articulation, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Le cri des animaux les plus courageux est simple, dit Aristote, et ils le poussent sans effort marqué. Celui des animaux timides est beaucoup plus perçant. Comparez à cet égard le lion, le bœuf, le coq qui chante son triomphe, avec le cerf et le lièvre; ceci peut s'appliquer aux hommes. La voix grosse et forte annonce un homme robuste; la voix faible un homme timide. La voix claire et sonnante dénote quelquefois un menteur; la voix habituellement tremblante indique souvent un naturel soupçonneux. L'effronté et l'insolent ont la voix haute. La voix rude est un signe de grossièreté. La voix douce et pleine, agréable à l'oreille, annonce un heureux naturel.



Un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat; une femme pieuse, autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son extérieur; la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

Il y aurait aussi des remarques à faire sur le choix et l'arrangement des meubles, dit Lavater. Souvent d'après ces bagatelles on peut juger l'esprit et le caractère du propriétaire; mais on ne doit pas tout dire. *Voy.* Physiognomonie.

Mineurs (Démon). Il y a de malins esprits qui, sous les formes de satyres, de boucs et de chèvres, vont tourmenter les mineurs; on dit qu'ils apparaissent souvent aux mines métalliques et battent ceux qui tirent les métaux. Cependant ces démons ne sont pas tous mauvais, puisqu'on en cite qui, au contraire, aident les ouvriers. Olaüs Magnus dit que ces derniers se laissent voir sous la forme de nains, grands d'un demi-mètre; qu'ils aident à scier les pierres, à creuser la terre; mais que malgré cela ils ont toujours une tendance aux tours malicieux, et que les malheureux mineurs sont souvent victimes de leurs mauvais traitements. Au reste, on a distingué six sortes d'esprits qui fréquentent les mines et sont plus ou moins méchants. Quelques-uns disent qu'ils en ont vu dans les mines d'Allemagne, pays où les démons semblent assez se complaire, et que ces malins esprits ne laissaient aucun repos aux travailleurs, tellement qu'ils étaient contraints d'abandonner le métier. Entre autres exemples qu'ils donnent de la malignité de cette engeance infernale, nous ne signalerons qu'un démon mineur qui tua douze artisans à la fois : ce qui fit délaisser une mine d'argent très-productive [1]. *Voy.* ANNEBERG, MONTAGNARDS, etc.

Mingrélie. Le christianisme dans ce pays de schisme grec est très-corrompu. On y voit des prêtres baptiser les enfants distingués avec du vin. Lorsqu'un malade demande des secours spirituels, le prêtre ne lui parle pas de confession; mais il cherche dans un livre la cause de sa maladie et l'attribue à la colère de quelqu'une de leurs images, qu'il faut apaiser par des offrandes.

Minoson, démon qui fait gagner à toutes sortes de jeux; il dépend de Baël, l'un des plus puissants chefs de l'enfer [2].

Minuit. C'est à cette heure-là que se fait généralement le sabbat des sorciers, et que les spectres et les démons apparaissent. Cependant le diable n'aime pas uniquement l'heure de minuit, car il peut tenir sabbat à midi, comme l'ont avoué plusieurs sorcières, telles que Jeannette d'Abadie et Catherine Naguille [3].

Mirabel (Honoré), fripon qui fut condamné aux galères perpétuelles, après avoir été appliqué à la question, par arrêt du 18 février 1729. Il avait promis à un de ses amis, nommé Auguier, de lui faire trouver des trésors par le moyen du diable. Il fouilla, après maintes conjurations, dans des ruines près de Marseille, et dit qu'il y avait là un sac de pièces portugaises que lui avait indiqué un spectre. Il tira, en présence de plusieurs personnes et d'un valet nommé Bernard, un paquet enveloppé d'une serviette; l'ayant emporté chez lui, il le délia et y trouva un peu d'or, qu'il donna à Augier, lui en promettant davantage et le priant de lui prêter quarante francs; ce qui doit sembler assez singulier. L'ami lui prêta cette somme, lui passa un billet par lequel il reconnaissait lui devoir vingt mille livres, et lui remettait les quarante francs. Le billet fut signé le 27 septembre 1726. Quelque temps après, Mirabel demanda le payement du



billet; comme on le refusa, parce que le sorcier n'avait donné que des espérances qui ne s'étaient pas réalisées, il eut la hardiesse d'intenter un procès; mais, en fin de cause, il se vit, comme on l'a dit, condamné aux galères, par messieurs du parlement d'Aix [1].

Mirabilis liber. On attribue la plus grande part de ce livre à saint Césaire. C'est un recueil de prédictions dues à des saints et à des sibylles. Ce qui peut surprendre les esprits forts, c'est que dans l'édition de 1522 on voit annoncés les événements qui ont clos si tragiquement le dernier siècle, l'expulsion et l'abolition de la noblesse, les persécutions contre le clergé, la suppression des couvents, le mariage des prêtres, le pillage des églises, la mort violente du roi et de la reine, etc. On y lit ensuite que l'aigle venant des pays lointains rétablira l'ordre en France [2]....

Miracles. Un certain enchanteur abattit une bosse en y passant la main; on cria au miracle!.... La bosse était une vessie enflée [3]. Tels sont les miracles des charlatans. Mais parce que les charlatans font des tours de passe-passe qui singent les faits surnaturels proprement appelés miracles (et il n'y a de miracles que ceux qui viennent de Dieu), il est absurde de les nier. Nous vivons entourés de miracles qui ne se peu-

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissertations*, t. I, p. 162.
[2] *Clavicules de Salomon*, p. 20.
[3] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, p. 66.

[1] Dom Calmet, *Dissert. sur les apparitions*, p. 145.
[2] *Mirabilis liber qui prophetias revelationesque, necnon res mirandas, præteritas, præsentes et futuras aperte demonstrat.* In-4°. Paris, 1522.
[3] Voyez, dans les *Légendes des sept péchés capitaux*, la légende de Tachelin.

vent expliquer, quoiqu'ils soient constants. Nous ne pouvons parler ici que des faux miracles, œuvre de Satan, ou fourberies des imposteurs qui servent ainsi la cause de l'esprit du mal. Ce qui est affligeant, c'est que les jongleries ont souvent plus de crédit chez les hommes fourvoyés que les faits extraordinaires dont la vérité est établie, comme les superstitions ont plus de racines que les croyances religieuses dans les têtes détraquées [1].

On raconte l'anecdote suivante pour prouver que les plus grandes absurdités trouvent des partisans. Deux charlatans débutaient dans une petite ville de province, au temps où Cagliostro et d'autres personnages importants venaient de se présenter à Paris à titre de docteurs qui guérissaient toutes les maladies. Ils pensèrent qu'ils fallait quelque chose de plus relevé pour accréditer leur savoir-faire. Ils s'annoncèrent donc comme ayant le pouvoir de ressusciter les morts; et, afin qu'on n'en pût douter, ils déclarèrent qu'au bout de trois semaines, jour pour jour, ils rappelleraient à la vie, publiquement, dans le cimetière indiqué, le mort dont on leur montrerait la sépulture, fût-il enterré depuis dix ans. Ils demandent au juge du lieu qu'on les garde à vue pour s'assurer qu'ils ne s'échapperont pas, mais qu'on leur permette en attendant de vendre des drogues et d'exercer leurs talents. La proposition paraît si belle qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiége leur maison; tout le monde trouve de l'argent pour payer de tels médecins. Le grand jour approchait. Le plus jeune des deux charlatans, qui avait moins d'audace, témoigna ses craintes à l'autre, et lui dit: — Malgré toute votre habileté, je crois que vous nous exposez à être lapidés; car enfin vous n'avez pas le talent de ressusciter les morts. — Vous ne connaissez pas les hommes, lui répliqua le docteur, je suis tranquille.

L'événement justifia sa présomption. Il reçut d'abord une lettre d'un gentilhomme du lieu; elle était ainsi conçue: « Monsieur, j'ai appris que vous deviez faire une grande opération qui me fait trembler. J'avais une méchante femme; Dieu m'en a délivré; et je serais le plus malheureux des hommes si vous la ressuscitiez. Je vous conjure donc de ne point faire usage de votre secret dans notre ville, et d'accepter un petit dédommagement que je vous envoie, etc. » Une heure après, les charlatans virent arriver chez eux deux jeunes gens qui leur présentèrent une autre gratification, sous la condition de ne point employer leur talent à la résurrection d'un vieux parent dont ils venaient d'hériter. Ceux-ci furent suivis par d'autres, qui apportèrent aussi leur argent pour de pareilles craintes, en faisant la même supplication. Enfin le juge du lieu vint lui-même dire aux deux charlatans qu'il ne doutait nullement de leur pouvoir miraculeux, qu'ils en avaient donné des preuves par une foule de guérisons; mais que l'expérience qu'ils devaient faire le lendemain dans le cimetière avait mis d'avance toute la ville en combustion; que l'on craignait de voir ressusciter un mort dont le retour pourrait causer des révolutions dans les fortunes; qu'il les priait de partir, et qu'il allait leur donner une attestation comme quoi ils ressuscitaient réellement les morts. Le certificat fut signé, paraphé, légalisé, dit le conte; et les deux compagnons parcoururent les provinces, montrant partout la preuve légale de leur talent surnaturel....

[1] On contait devant M. Mayran qu'il y avait une boucherie à Troyes où jamais la viande ne se gâtait, quelque chaleur qu'il fît. Il demanda si dans le pays on n'attribuait pas cette conservation à quelque chose de particulier. On lui dit qu'on l'attribuait à la puissance d'un saint révéré dans l'histoire. « Eh bien, dit M. Mayran, je me range du côté du miracle, pour ne pas compromettre ma physique. » Ce saint est saint Loup.

Mirage, déception des sens, causée par certains phénomènes de l'atmosphère, qui fait voir des aspects enchanteurs, soit sur les mers, soit sur les déserts de sables, tandis qu'il n'y a rien. Certains voyageurs ont cru voir là des charmes magiques.

Mirak. *Voy.* Agraféna.

Miroir. Lorsque François Ier faisait la guerre à Charles-Quint, on conte qu'un magicien apprenait aux Parisiens ce qui se passait à Milan en écrivant sur un miroir les nouvelles de cette ville et l'exposant à la lune, de sorte que les Parisiens lisaient dans cet astre ce que portait le miroir. Ce secret est perdu comme tant d'autres. *Voy.* Pythagore. Pour la divination par le miroir, *voy.* Cristallomancie. En Bretagne, se regarder la nuit dans un miroir, c'est le moyen de devenir laide ou d'être ornée d'un visage de loup.



Mirville (J. Eudes de), auteur de travaux remarquables sur les *Esprits*, leurs faits incontestables et leur réalité.

Miscaun-Marry. On donne ce nom, en Irlande, au feu follet, *ignis fatuus.*

Misraïm, fils de Cham. *Voy.* Magie.

Mœnsklint. Les riverains de la mer Baltique vous montrent avec orgueil une grande masse de roc toute blanche, taillée à pic, surmontée de quelques flèches aiguës et couronnée d'arbustes. Mais voyez, ce que le géologue appelle pierre calcaire, ce n'est pas la pierre calcaire, et ce qui s'élève au haut de cette montagne sous la forme d'un massif d'arbres, ce n'est pas un massif d'arbres. Il y a là une jeune fée très-belle qui règne sur les eaux et sur l'île. Ce roc nu, c'est sa robe blanche qui tombe à grands replis dans les vagues et se diapre aux rayons du soleil; cette pyramide aiguë qui le surmonte, c'est son sceptre; et ces rameaux de chêne, c'est sa couronne. Elle est assise au haut du pic qu'on appelle le *Dronnings Stol* (le siége de la Reine). De là elle veille sur son empire, elle protége la barque du pêcheur et le navire du marchand. Souvent la nuit on a entendu sur cette côte des voix harmonieuses, des voix étranges qui ne ressemblent pas à celles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes fées qui chantent et dansent autour de leur reine, et la reine est là qui les regarde et leur sourit. Oh! le peuple est le plus grand de tous les poëtes. Là où la science analyse et discute, il invente, il donne la vie à la nature animée, il spiritualise les êtres que le physicien regarde comme une matière brute. Il passe le long d'un lac, et il y voit des esprits; il passe au pied d'un roc de craie, il y voit une reine et il l'appelle le *Mœnsklint* (le rocher de la Jeune Fille)[1].

Mog. De ce nom peut-être est venu le mot *magus*, magicien. On retrouve encore dans l'Arménie l'ancienne région des Mogs. « Le nom de *Mog*, dit M. Eugène Boré[2], est un mot zend et pehlvi qui a passé dans la langue chaldéenne à l'époque où le symbole religieux de la Perse fut adopté par le peuple de Babylone. Il représentait la classe pontificale, initiée sans doute à des doctrines secrètes dont l'abus et l'imposture firent tomber ensuite ce titre en discrédit. Les prêtres ainsi désignées étaient ces anciens desservants du temple de Bélus, qu'avait visités et entretenus Hérodote, et qu'il nomme Chaldéens aussi bien que le prophète Daniel. Ils avaient encore le nom de sages ou philosophes, de voyants et d'astronomes. Lorsqu'ils mêlèrent aux principes élevés de la science et de la sagesse les superstitions de l'idolâtrie et toutes les erreurs de l'astrologie et de la divination, ils furent appelés enchanteurs, interprètes de songes, sorciers, en un mot *magiciens.* » Mais, au dixième siècle, Thomas Ardzérouni, cité par M. Boré, appelle encore la contrée qu'ils habitaient le pays des Mogs. Les Mogols viendraient-ils des Mogs?

[1] Marmier, *Traditions de la mer Baltique.*
[2] De la Chaldée et des Chaldéens.

Mogol. Delancre dit qu'un empereur mogol guérissait certaines maladies avec l'eau dans laquelle il lavait ses pieds.

Mohra, bourg célèbre dans la Suède pour les sorciers qu'il a produits. En 1559, pendant les débuts de la réforme, on y arrêta soixante-dix sorcières qui avaient séduit trois cents enfants.

Moine bourru. *Voy.* Bourru.

Moines. On lit partout ce petit conte. Un moine qu'une trop longue abstinence faisait souffrir s'avisa un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf à la lumière de sa lampe. L'abbé, qui faisait sa ronde, ayant vu le moine occupé à sa petite cuisine, l'en reprit; le bon religieux, pour s'excuser, dit que c'était le diable qui l'avait tenté et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, lequel était caché sous la table, et s'écria en s'adressant au moine : « Tu en as menti par ta barbe; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre. » Césaire d'Heisterbach donne cet autre petit fait. « Le moine Herman, comparant la rigoureuse abstinence de son ordre aux bons ragoûts que l'on mange dans le monde, vit entrer dans sa cellule un inconnu de bonne mine qui lui offrit un plat de poisson. Il reçut ce présent, et lorsqu'il voulut accommoder son poisson, il ne trouva plus sous sa main qu'un plat de fiente de cheval. Il comprit qu'il venait de recevoir une leçon, et fut plus sobre[1].

Mois. *Divinités de chaque mois chez les païens.* — Junon présidait au mois de janvier; Neptune, à février; Mars, au mois qui porte son nom; Vénus, au mois d'avril; Phébus, au mois de mai: Mercure, au mois de juin; Jupiter, à juillet; Cérès, au mois d'août; Vulcain, à septembre; Pallas, au mois d'octobre; Diane, à novembre; Vesta, à décembre.

Anges de chaque mois. Selon les cabalistes, janvier est le mois de Gabriel; février, le mois de Barchiel; mars, le mois de Machidiel; avril, le mois d'Asmodel; mai, le mois d'Ambriel; juin, le mois de Muriel; juillet, le mois de Verchiel; août, le mois d'Hamaliel; septembre, le mois d'Uriel; octobre, le mois de Barbiel; novembre, le mois d'Adrachiel; décembre, le mois d'Hanaël.

Démons de chaque mois. Janvier est le mois de Bélial; février, le mois de Léviathan; mars, le mois de Satan; avril, le mois d'Astarté; mai, le mois de Lucifer; juin, le mois de Baalberith; juillet, le mois de Belzébuth; août, le mois d'Astaroth; septembre, le mois de Thamuz; octobre, le mois de Baal; novembre, le mois d'Hécate; décembre, le mois de Moloch.

[1] Cæsarii Heisterbach., *De tentat.*, lib. IV; *Miracul.*, cap. LXXXVII.

Animaux de chaque mois. La brebis est consacrée au mois de janvier; le cheval, au mois de février; la chèvre, au mois de mars; le bouc, au mois d'avril; le taureau, au mois de mai; le chien, au mois de juin; le cerf, au mois de juillet; le sanglier, au mois d'août; l'âne, au mois de septembre; le loup, au mois d'octobre; la biche, au mois de novembre; le lion, au mois de décembre.

Oiseaux de chaque mois. Le paon est consacré au mois de janvier; le cygne, au mois de février; le pivert, au mois de mars; la colombe, au mois d'avril; le coq, au mois de mai; l'ibis, au mois de juin; l'aigle, au mois de juillet; le moineau, au mois d'août; l'oie, au mois de septembre; la chouette, au mois d'octobre; la corneille, au mois de novembre; l'hirondelle, au mois de dédécembre.

Arbres de chaque mois. Le peuplier est l'arbre de janvier; l'orme, de février; le noisetier, de mars; le myrthe, d'avril; le laurier, de mai; le coudrier, de juin; le chêne, de juillet; le pommier, d'août; le buis, de septembre; l'olivier, d'octobre; le palmier, de novembre; le pin, de décembre.

Moïse. Les talmudistes et les Orientaux ont surchargé l'histoire de Moïse de beaucoup de légendes et de contes prodigieux[1]. En 434, un imposteur, selon les uns, le diable lui-même, selon les autres, se présenta aux Israélites de Candie, en leur disant qu'il était Moïse, ressuscité pour les ramener en Palestine. La multitude se laissa séduire et suivit son prétendu chef jusqu'à la mer, comptant bien qu'elle allait s'ouvrir de nouveau pour lui livrer passage; mais il n'y eut pas de miracle. La mer furieuse engloutit vingt mille Juifs, s'il faut en croire les historiens, et le faux Moïse ne se retrouva plus.

Moiset. C'est le nom que prit le démon ou le fourbe qui se donnait pour tel, et qui engagea pour le sabbat et la sorcellerie Pierre Bourget et Michel Verdung.

Mokissos, génies révérés des habitants de Loango, mais subordonnés au Dieu suprême. Ils pensent que ces génies peuvent les châtier et même leur ôter la vie s'ils ne sont pas fidèles à leurs obligations. Lorsqu'un homme est heureux et bien portant, il est dans les bonnes grâces de son mokisso. Est-il malade ou éprouve-t-il des revers, il attribue cette calamité à la colère de son génie. Ces peuples donnent le même nom à leur souverain, auquel ils croient une puissance divine et surnaturelle, comme de pouvoir faire tomber la pluie et d'exterminer en un instant des milliers d'hommes, etc. Les mokissos sont des figures de bois qui représentent ou des hommes grossièrement faits, ou des quadrupèdes, ou des oiseaux. On leur offre des vœux et des sacrifices pour les apaiser. *Voy.* Fétiches.

[1] Voyez ces excentricités dans les *Légendes de l'Ancien Testament.*

Molitor (Ulrich), auteur d'un livre rare intitulé Traité des lamies et des pythonisses : *Tractatus de lamiis et pythonicis*, Constance, 1489, in-4°. Paris, 1561, in-8°. On y voit des choses singulières, qui ne sont pourtant pas des fables, car l'auteur est circonspect et critique sérieux.

Moloch, prince du pays des larmes, membre du conseil infernal. Il était adoré par les Ammonites sous la figure d'une statue de bronze assise



dans un trône de même métal, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale. Ses bras étaient étendus pour recevoir les victimes humaines : on lui sacrifiait des enfants. Dans Milton, Moloch est un démon affreux et terrible *couvert des pleurs des mères et du sang des enfants.*

Les rabbins prétendent que, dans l'intérieur de la statue du fameux Moloch, dieu des Ammonites, on avait ménagé sept espèces d'armoires. On en ouvrait une pour la farine, une autre pour les tourterelles, une troisième pour une brebis, une quatrième pour un bélier, la cinquième pour un veau, la sixième pour un bœuf, la septième pour un enfant. C'est ce qui a donné lieu de confondre Moloch avec Mithras, et ses sept portes mystérieuses avec les sept chambres. Lorsqu'on voulait sacrifier des enfants à Moloch, on allumait un grand feu dans l'intérieur de cette statue. Mais afin qu'on n'entendît pas leurs cris plaintifs, les prêtres faisaient un grand bruit de tambours et d'autres instruments autour de l'idole. *Voy.* Mystères.

Momies. Le prince de Radzivill, dans son *Voyage de Jérusalem*, raconte une chose singulière dont il a été le témoin. Il avait acheté en Égypte deux momies, l'une d'homme et l'autre de femme, et les avait enfermées secrètement en des caisses qu'il fit mettre dans son vaisseau lorsqu'il partit d'Alexandrie pour revenir en Eu-

rope. Il n'y avait que lui et ses deux domestiques qui sussent ce que contenaient les caisses, parce que les Turcs alors permettaient difficilement qu'on emportât les momies, croyant que les chrétiens s'en servaient pour des opérations magiques. Lorsqu'on fut en mer, il s'éleva une tempête qui revint à plusieurs reprises avec tant de violence, que le pilote désespérait de sauver le navire. Tout le monde était dans l'attente d'un naufrage prochain et inévitable. Un bon prêtre polonais, qui accompagnait le prince de Radzivill, récitait les prières convenables à une telle circonstance; le prince et sa suite y répondaient. Mais le prêtre était tourmenté, disait-il, par deux spectres (un homme et une femme) noirs et hideux, qui le harcelaient et le menaçaient. On crut d'abord que la frayeur et le danger du naufrage lui avaient troublé l'imagination. Le calme étant revenu, il parut tranquille; mais le tumulte des éléments reparut bientôt; alors ces fantômes le tourmentèrent plus fort qu'auparavant, et il n'en fut délivré que quand on eut jeté les deux momies à la mer, ce qui fit en même temps cesser la tempête [1]. »



Ajoutons que de nos jours les marins du Levant conservent cette opinion que les momies attirent les tempêtes, et on ne peut les embarquer qu'à leur insu.

Monarchie infernale. Elle se compose, selon Wierus, d'un empereur, qui est Belzébuth; de sept rois, qui règnent aux quatre points cardinaux, et qui sont Baël, Pursan, Byleth, Paymon, Belial, Asmoday, Zapan; de vingt-trois ducs, savoir : Agarès, Busas, Gusoyn, Bathym, Eligor, Valefar, Zepar, Sytry, Bune, Berith, Astaroth, Vepar, Chax, Pricel, Murmur, Focalor, Gomory, Amduscias, Aym, Orobas, Vapula, Hauros, Alocer; de treize marquis, Aamon, Loray, Naberus, Forneus, Ronève, Marchocias, Sabnac, Gamigyn, Arias, Andras, Androalphus, Cimeries, Phœnix; de dix comtes, Barbatos, Botis, Morax, Ipès, Furfur, Raym, Halphas, Vine, Decarabia, Zalcos; de onze présidents, Marbas, Buer, Glasialabolas, Forcas, Malphas, Gaap, Caym, Volac, Oze, Amy, Haagenti, et de plusieurs chevaliers, comme Furcas, Bifrons, etc.

Les forces de la monarchie infernale se composent de 6666 légions, chacune de 6666 démons; ce qui ne fait que 44,635,566 combattants. Mais chacun de ces démons a sous lui des bandes. *Voy.* Cour.

Monde. *Voy.* Origines.

Monkir et **Nékir**, anges qui, selon la croyance des musulmans, interrogent le mort aussitôt qu'il est dans le sépulcre, et commencent leur interrogatoire par cette demande : — Qui est votre seigneur, et qui est votre prophète? — Leurs fonctions sont aussi de tourmenter les réprouvés. Ces anges ont un aspect hideux et une voix aussi terrible que le tonnerre. Après qu'ils ont reconnu que le mort est dévoué à l'enfer, ils le fouettent avec un fouet moitié fer et moitié feu. Les mahométans ont tiré cette idée du Talmud.

Monsieur de Laforêt. C'est le nom qu'on donnait autrefois au fantôme plus connu sous le titre de grand *Veneur* de la forêt de Fontainebleau. *Voy.* Veneur.

Sa résidence ordinaire était dans cette forêt; mais il s'en écartait quelquefois. Delancre rapporte qu'un enfant qui vivait en Allemagne fut trouvé vêtu d'une peau de loup et courant comme un petit loup-garou; il dit que c'était M. de Laforêt qui lui avait donné sa peau; que son père s'en servait aussi. Dans un interrogatoire, cet enfant avoua que si M. de Laforêt lui apparaissait, il pouvait le mettre en fuite par des signes de croix. Il ajouta que M. de Laforêt lui demandait quelquefois s'il voulait être à lui, et qu'il lui offrait pour cela de grandes richesses.

Monstres. Méry, célèbre anatomiste et chirurgien-major des Invalides, vit et disséqua, en

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions.*

1720, un petit monstre né à six mois de terme, sans tête, sans bras, sans cœur, sans poumons, sans estomac, sans reins, sans foie, sans rate, sans pancréas, et pourtant né vivant. Cette production extraordinaire fut suivie d'une fille bien organisée, qui tenait au petit monstre par un cordon ombilical commun. Son observation est consignée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences.* Comment la circulation du sang s'opérait-elle dans cet individu dépourvu de cœur? Méry essaya de l'expliquer dans une dissertation [1]. En d'autres temps, on eût tout mis sur le compte du diable, et qui sait? *Voy.* Imagination.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. III, p. 116

Montagnards.

Torquemada rapporte qu'Alexandre le Grand, lorsqu'il faisait la guerre des Indes, vit plus de cent trente mille hommes ensemble qui avaient



des têtes de chiens et aboyaient comme eux; ce qui ne se voit de nos jours que dans les caricatures. Il dit aussi que certains habitants du mont Milo avaient huit doigts aux pieds et les

pieds tournés en arrière, ce qui rendait ces hommes extrêmement légers à la course.

On voit dans de vieilles chroniques qu'il y avait au nord des hommes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; en Albanie, des hommes dont les cheveux devenaient blancs dès l'enfance, et qui voyaient mieux la nuit que le jour (conte produit par les Albinos); des Indiens qui avaient des têtes de chien; d'autres sans cou et sans tête, ayant les yeux aux épaules, et, ce qui surpasse toute admiration, un peuple dont le corps était velu et couvert de plumes comme les oiseaux, et qui se nourrissait seulement de l'odeur des fleurs. On a pourtant ajouté foi à ces fables.

N'oublions pas celles qui se trouvent consignées dans le *Journal des voyages* de Jean Struys, qui dit avoir vu de ses propres yeux les habitants de l'île de Formose ayant une queue au derrière, comme les bœufs. Il parle aussi d'une espèce de concombre, qui se nourrit, dit-on, des plantes voisines. Cet auteur ajoute que ce fruit surprenant a la figure d'un agneau, avec les pieds, la tête et la queue de cet animal distinctement formés; d'où on l'appelle, en langage du pays, *banaret* ou *bonarez,* qui signifie agneau. Sa peau est couverte d'un duvet fond blanc, aussi délié que la soie. Les Tartares en font grand cas, et la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons, où cet auteur en a vu plusieurs. Il croît sur une tige d'environ trois pieds de haut. L'endroit par où il tient à sa tige est une espèce de nombril, sur lequel il se tourne et se baisse vers les herbes qui lui servent de nourriture, se séchant et se flétrissant aussitôt que ces herbes lui manquent. Les loups l'aiment et le dévorent avec avidité, parce qu'il a le goût de la chair d'agneau; et l'auteur ajoute qu'on lui a assuré que cette plante a effectivement des os, du sang et de la chair : d'où vient qu'on l'appelle encore dans le pays *zoaphité,* c'est-à-dire plante animale [1].

Montagnards, démons qui font leur séjour dans les mines sous les montagnes, et tourmentent les mineurs. Ils ont trois pieds de haut, un visage horrible, un air de vieillesse, une camisole et un tablier de cuir, comme les ouvriers dont ils prennent souvent la figure. Ils sont soumis à un esprit géant; ce qui fait contraste. On dit que ces démons autrefois n'étaient pas malfaisants, qu'ils entendaient même la plaisanterie; mais une insulte leur était sensible, et ils la souffraient rarement sans se venger. Un mineur eut l'audace de dire des injures à un de ces démons. Le démon indigné sauta sur le mineur et lui tordit le cou. L'infortuné n'en mourut pas, mais il eut le cou renversé et le visage tourné par derrière tout le reste de sa vie. Il y a eu des gens qui l'ont vu en cet état, dit le narrateur.... Ils avaient de bons yeux. *Voy.* MINEURS.

[1] Lebrun, *Histoire des superstitions*, t. I, p. 112.

Montalembert (Adrien de), aumônier de François Ier, auteur d'un ouvrage intitulé *La merveilleuse Histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon.* Paris, 1528, in-4°; Rouen, 1529; Paris, 1580, in-12. C'est l'histoire d'Alice de Télieux.

Montan, chef des hérétiques montanistes au onzième siècle. C'était un eunuque phrygien. Il avait des attaques d'épilepsie, et il les fit passer pour des extases où il s'entretenait avec Dieu. Il reconnaissait que le Saint-Esprit était venu, mais il le distinguait du Paraclet, et il disait : C'est moi qui suis le Paraclet. Les montanistes admettaient les femmes à la prêtrise.

Montanay, sorcier. *Voy.* GALIGAÏ.

Montézuma. *Voy.* PRÉSAGES.

Monture des esprits. Dans les idées de l'Irlande et de plusieurs autres peuplades du Nord, les esprits, fées ou lutins, qui ont à voyager enfourchent un jonc, un brin d'herbe, un tronc de



choux, et toute autre chose; sur cette monture ils parcourent des distances incroyables en un quart d'heure.

Mopsus, devin de l'antiquité, qui se montra plus habile que Calchas et le fit mourir de jalousie.

Morail, démon qui a la puissance de rendre invisible, selon les *Clavicules de Salomon.*

Morax ou **Forai**, capitaine, comte et président de plusieurs bandes infernales; il se fait voir sous la forme d'un taureau. Lorsqu'il prend la figure humaine, il instruit l'homme dans l'astronomie et dans tous les arts libéraux. Il est le prince des esprits familiers qui sont doux et sages.

Il a sous ses ordres trente-six légions.

Mordad, l'ange de la mort chez les mages.

Moreau, chiromancien du dix-neuxième siècle, qui, dit-on, prédit à Napoléon sa chute et ses malheurs. Bien d'autres furent aussi sorciers que lui. Il exerçait à Paris, où il est mort en 1825.

Morel (Louise), sorcière, tante de Marie Martin. *Voy.* MARTIN.

Morgane, sœur du roi Arthus, élève de Merlin, qui lui enseigna la magie; elle est fameuse

dans les romans de chevalerie par ses enchantements et par les tours qu'elle joua à Genièvre, sa belle-sœur. C'est dans la Bretagne une grande fée, l'une des prophétesses de l'île de Sein, et la plus puissante des neuf sœurs druidesses. Les Bretons l'appellent la Chanteuse des mers, et il y a dans ce pays des pêcheurs qui prétendent descendre d'elle.

Pour plusieurs, Morgane est un mirage; Morgiane, chez les Orientaux, est une péri qu'ils appellent aussi Mergiann.

Morin (Jean-Baptiste), médecin de mademoiselle de Guise, né au Mans en 1615, et mort en 1705. Il pronostiquait comme Luc Gauric. On dit qu'il annonça le sort de Gustave-Adolphe et du jeune Cinq-Mars, et qu'il fixa, à quelques légères différences près, le jour et l'heure où moururent le cardinal de Richelieu et le connétable de Lesdiguières. On lui attribue à tort la réponse adroite de cet astrologue qui, interrogé par Louis XI s'il connaissait lui-même l'époque de sa propre mort, répondit : — Oui, prince, trois jours avant la vôtre.

Sous le règne de Louis XIII, on était très-infatué de l'astrologie judiciaire. Morin ayant prédit que tel jour le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez sa prédiction pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda effectivement l'appartement toute la matinée; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air et tomba. — Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le prince; cet accident le rendrait trop glorieux.

Morin (Simon), visionnaire fanatique du dix-septième siècle, né vers 1623, qui voulut rétablir la secte des illuminés, et qui annonçait que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était incarné en lui. Il fit quelques prosélytes; mais à la suite de plusieurs détentions à la Bastille, il fut condamné à être brûlé, après avoir fait amende honorable comme accusé de conspiration contre le roi; il monta sur le bûcher le 14 mars 1663. C'était un agitateur fanatique qui eût bien voulu une petite révolution.

Mort. « La mort, si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même, tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épines blanches sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentiments ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes et le conduire à la félicité des élus [1]. »

De tous les spectres de ce monde, la mort est le plus effrayant. Dans une année d'indigence, un paysan se trouve au milieu de quatre petits enfants qui portent leurs mains à leur bouche, qui demandent du pain, et à qui il n'a rien à donner.... La démence s'empare de lui; il saisit un couteau; il égorge les trois aînés; le plus jeune, qu'il allait frapper aussi, se jette à ses pieds et lui crie : — Ne me tuez pas, je n'ai plus faim.

Dans les armées des Perses, quand un simple soldat était malade à l'extrémité, on le portait en quelque forêt prochaine, avec un morceau de pain, un peu d'eau et un bâton pour se défendre contre les bêtes sauvages, tant qu'il en aurait la force. Ces malheureux étaient ordinairement dévorés. S'il en échappait quelqu'un qui revînt chez lui, tout le monde le fuyait comme si c'eût été un démon ou un fantôme; on ne lui permettait de communiquer avec personne qu'il n'eût été purifié. On était persuadé qu'il devait avoir eu de grandes liaisons avec les démons, puisque les bêtes ne l'avaient pas mangé, et qu'il avait recouvré ses forces sans aucun secours.

Les anciens attachaient tant d'importance aux cérémonies funèbres, qu'ils inventèrent les dieux mânes pour veiller aux sépultures. On trouve dans la plupart de leurs écrits des traits frappants qui nous prouvent combien était sacré parmi eux ce dernier devoir que l'homme puisse rendre à l'homme. Pausanias conte que, certains peuples de l'Arcadie ayant tué inhumainement quelques jeunes garçons qui ne leur faisaient aucun mal, sans leur donner d'autre sépulture que les pierres avec lesquelles ils les avaient assommés, et leurs femmes, quelque temps après, se trouvant atteintes d'une maladie qui les faisait toutes avorter, on consulta les oracles, qui commandèrent d'enterrer au plus vite les enfants si cruellement privés de funérailles.

Les Égyptiens rendaient de grands honneurs aux morts. Un de leurs rois, se voyant privé d'héritiers par la mort de sa fille unique, n'épargna rien pour lui rendre les derniers devoirs et tâcha d'immortaliser son nom par la plus riche sépulture qu'il put imaginer. Au lieu d'un mausolée, il lui fit bâtir un palais; et on ensevelit le corps de la jeune princesse dans un bois incorruptible, qui représentait une génisse couverte de lames d'or et revêtue de pourpre. Cette figure était à genoux, portant entre ses cornes un soleil d'or massif, au milieu d'une salle magnifique et entourée de cassolettes où brûlaient continuellement des parfums odoriférants.

[1] M. de Chateaubriand, *Génie du christianisme.*

Les Égyptiens embaumaient les corps et les conservaient précieusement; les Grecs et les Romains les brûlaient. Cette coutume de brûler les morts est fort ancienne. Les Égyptiens, avant de rendre à leurs rois les honneurs funèbres, les jugeaient devant le peuple et les privaient de sépulture s'ils s'étaient conduits en tyrans.

Quand le roi des Tartares mourait, on mettait son corps embaumé dans un chariot, et on le promenait dans toutes ses provinces. Il était permis à chaque gouverneur de lui faire quelque outrage, pour se venger du tort qu'il en avait reçu. Par exemple, ceux qui n'avaient pu obtenir audience maltraitaient les oreilles, qui leur avaient été fermées; ceux qui avaient été indignés de ses débauches s'en prenaient aux cheveux, qui étaient sa principale beauté, et lui faisaient mille huées, après l'avoir rasé, pour le rendre laid et ridicule. Ceux qui se plaignaient de sa trop grande délicatesse lui déchiraient le nez, croyant qu'il n'était devenu efféminé que parce qu'il avait trop aimé les parfums. Ceux qui décriaient son gouvernement lui brisaient le front, d'où étaient sorties toutes ses ordonnances tyranniques; ceux qui en avaient reçu quelque violence lui mettaient les bras en pièces. Après qu'on l'avait ramené au lieu où il était mort, on le brûlait avec une de ses femmes, un échanson, un cuisinier, un écuyer, un palefrenier, quelques chevaux et cinquante esclaves [1].

Quand un Romain mourait, on lui fermait les yeux pour qu'il ne vît point l'affliction de ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il était sur le bûcher, on les lui rouvrait pour qu'il pût voir la beauté des cieux qu'on lui souhaitait pour demeure. On faisait faire ordinairement la figure du mort, ou en cire, ou en marbre, ou en pierre; et cette figure accompagnait le cortége funèbre, entourée de pleureuses à gages. Chez plusieurs peuples de l'Asie et de l'Afrique, aux funérailles d'un homme riche et de quelque distinction, on égorge et on enterre avec lui cinq ou six de ses esclaves. Chez les Romains, dit Saint-Foix, on égorgeait aussi des vivants pour honorer les morts; on faisait combattre des gladiateurs devant le bûcher, et on donnait à ces massacres le nom de jeux funéraires. En Égypte et au Mexique, dit le même auteur, on faisait toujours marcher un chien à la tête du convoi funèbre. En Europe, sur les anciens tombeaux des princes et des chevaliers, on voit communément des chiens à leurs pieds.

Les Parthes, les Mèdes et les Ibériens exposaient les corps, ainsi que chez les Perses, pour qu'ils fussent au plus tôt dévorés par les bêtes sauvages, ne trouvant rien de plus indigne de l'homme que la putréfaction. Les Bactriens nourrissaient, pour ce sujet, de grands chiens dont ils avaient un soin extrême. Ils se faisaient autant de gloire de les nourrir grassement que les autres peuples de se bâtir de superbes tombeaux. Un Bactrien faisait beaucoup d'estime du chien qui avait mangé son père. Les Barcéens faisaient consister le plus grand honneur de la sépulture à être dévorés par les vautours; de sorte que toutes les personnes de mérite et ceux qui mouraient en combattant pour la patrie étaient aussitôt exposés dans les lieux où les vautours pouvaient en faire curée. Quant à la populace, on l'enfermait dans des tombeaux, ne la jugeant pas digne d'avoir pour sépulture le ventre des oiseaux sacrés.

Plusieurs peuples de l'Asie eussent cru se rendre coupables d'une grande impiété en laissant pourrir les corps; c'est pourquoi, aussitôt que quelqu'un était mort parmi eux, ils le mettaient en pièces et le mangeaient en grande dévotion avec les parents et les amis. C'était lui rendre honorablement les derniers devoirs. Pythagore enseigna la métempsycose des âmes; ceux-ci pratiquaient la métempsycose des corps, en faisant passer le corps des morts dans celui des vivants. D'autres peuples, tels que les anciens Hiberniens, les Bretons et quelques nations asiatiques, faisaient encore plus pour les vieillards: ils les égorgeaient dès qu'ils étaient septuagénaires et en faisaient pareillement un festin. C'est ce qui se pratique encore chez quelques peuplades sauvages.

Les Chinois font publier le convoi, pour que le concours du peuple soit plus nombreux. On fait marcher devant le mort des drapeaux et des bannières, puis des joueurs d'instruments, suivis de danseurs revêtus d'habits fort bizarres, qui sautent tout le long du chemin avec des gestes ridicules. Après cette troupe viennent des gens armés de boucliers et de sabres, ou de gros bâtons noueux. Derrière eux, d'autres portent des armes à feu dont ils font incessamment des décharges. Enfin, les prêtres, criant de toutes leurs forces, marchent avec les parents, qui mêlent à ces cris des lamentations épouvantables; le cortége est fermé par le peuple. Cette musique enragée et ce mélange burlesque de joueurs, de danseurs, de soldats, de chanteuses et de pleureurs donnent beaucoup de gravité à la cérémonie. On ensevelit le mort dans un cercueil précieux, et on enterre avec lui, entre plusieurs objets, de petites figures horribles, pour faire sentinelle près de lui et effrayer les démons; après quoi on célèbre le festin funèbre, où l'on invite de temps en temps le défunt à manger et à boire avec les convives. Les Chinois croient que les morts reviennent en leur maison une fois tous les ans, la dernière nuit de l'année. Pendant toute cette nuit, ils laissent leur porte ouverte, afin que les âmes de leurs parents trépassés puissent entrer; ils leur préparent des lits

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres.*

et mettent dans la chambre un bassin plein d'eau pour qu'ils puissent se laver les pieds. Ils attendent jusqu'à minuit. Alors, supposant les morts arrivés, ils leur font compliment, allument des cierges, brûlent des odeurs et les prient, en leur faisant de profondes révérences, de ne pas oublier leurs enfants et de leur obtenir des dieux la force, la santé, les biens et une longue vie.

Les Siamois brûlent les corps et mettent autour du bûcher beaucoup de papiers où sont peints des jardins, des maisons, des animaux, des fruits, en un mot, tout ce qui peut être utile et agréable dans l'autre vie. Ils croient que ces papiers brûlés deviennent réellement ce qu'ils représentent. Ils croient aussi que tout être, dans la nature, quel qu'il soit, un habit, une flèche, une hache, un chaudron, etc., a une âme, et que cet âme suit dans l'autre monde le maître à qui la chose appartenait dans ce monde-ci. On aurait dit sérieusement pour eux ces vers burlesques :

> J'aperçus l'ombre d'un cocher
> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> En frottait l'ombre d'un carrosse [1].

Le gibet, qui nous inspire tant d'horreur, a passé chez quelques peuples pour une telle marque d'honneur que souvent on ne l'accordait qu'aux grands seigneurs et aux souverains. Les Tibaréniens, les Suédois, les Goths suspendaient les corps à des arbres et les laissaient se défigurer ainsi peu à peu, et servir de jouet aux vents. D'autres emportaient dans leurs maisons ces corps desséchés et les pendaient au plancher comme des pièces de cabinet [1]. Les Groënlandais, habitant le pays du monde le plus froid, ne prennent pas d'autres soins des morts que de les exposer nus à l'air, où ils se gèlent et se durcissent aussitôt comme des pierres ; puis, de peur qu'en les laissant au milieu des champs ils ne soient dévorés par les ours, les parents les enferment dans de grands paniers qu'ils suspendent aux arbres. Les Troglodytes exposaient les corps morts sur une éminence, le derrière tourné vers les assistants ; de sorte qu'excitant, par cette posture, le rire de toute l'assemblée, on se moquait du mort au lieu de le pleurer ; chacun lui jetait des pierres, et quand il en était couvert, on plantait au-dessus une corne de chèvre et on se retirait. Les habitants des îles Baléares dépeçaient le corps en petits morceaux et croyaient honorer infiniment le défunt en l'ensevelissant dans une cruche. Dans certains pays de l'Inde, la femme se brûle sur le bûcher de son mari.



Lorsqu'elle a dit adieu à sa famille, on lui apporte des lettres pour le défunt, des pièces de toile, des bonnets, des souliers, etc. Quand les présents cessent de venir, elle demande jusqu'à trois fois à l'assemblée si l'on n'a plus rien à lui apporter et à lui recommander, ensuite elle fait un paquet de tout et l'on met le feu au bûcher. Dans le royaume de Tonquin, il est d'usage, parmi les personnes riches, de remplir la bouche du mort de pièces d'or et d'argent, pour ses besoins dans l'autre monde. On revêt l'homme de sept de ses meilleurs habits et la femme de neuf robes. Les Galates mettaient dans la main du mort un certificat de bonne conduite.

Chez les Turcs, on loue des pleureuses qui accompagnent le convoi, et on porte des rafraî-

[1] De Ch. Perrault, attribués mal à propos à Scarron.

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres*, etc

chissements auprès du tombeau pour régaler les passants, qu'on invite à pleurer et à pousser des cris lamentables. Les Gaulois enterraient avec le corps mort ses armes, ses habits, ses animaux, et même ceux de ses esclaves qu'il avait paru le plus chérir. Quand on découvrit le tombeau de Childéric, père de Clovis, à Tournay, on y trouva des pièces d'or et d'argent, des boucles, des agrafes, des filaments d'habits, la poignée d'une épée, le tout d'or; la figure en or d'une tête de bœuf, qui était, dit-on, l'idole qu'il adorait; les os, le mors, un fer et quelques restes du harnais d'un cheval, un globe de cristal dont il se servait pour deviner, une pique, une hache d'armes, un squelette d'homme en entier, une autre tête moins grosse, qui paraissait avoir été celle d'un jeune homme, et apparemment de l'écuyer qu'on avait tué, selon la coutume, pour accompagner et aller servir là-bas son maître. On voit qu'on avait eu soin d'enterrer avec lui ses habits, ses armes, de l'argent, un cheval, un domestique, des tablettes pour écrire, en un mot tout ce qu'on croyait devoir lui être nécessaire dans l'autre monde. Quelquefois même on enterrait avec les grands personnages leur médecin. La belle Austregilde obtint en mourant, du roi Gontran, son mari, qu'il ferait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie. « Ce sont, je crois, les seuls, dit Saint-Foix, qu'on ait inhumés dans le tombeau des rois; mais je ne doute pas que plusieurs autres n'aient mérité le même honneur. »

On observait anciennement en France une coutume singulière aux enterrements des nobles : on faisait coucher dans le lit de parade qui se portait aux enterrements un homme armé de pied en cap pour représenter le défunt. On trouva dans les comptes de la maison de Polignac : *Donné cinq sous à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort, à la sépulture de Jean, fils de Randonnet-Armand, vicomte de Polignac.*

Quelques peuples de l'Amérique enterraient leurs morts assis et entourés de pain, d'eau, de fruits et d'armes. A Panuco, dans le Mexique, on regardait les médecins comme de petites divinités, à cause qu'ils procuraient la santé, qui est le plus précieux de tous les biens. Quand ils mouraient, on ne les enterrait pas comme les autres; on les brûlait avec des réjouissances publiques; les hommes et les femmes dansaient pêle-mêle autour du bûcher. Dès que les os étaient réduits en cendres, chacun tâchait d'en emporter dans sa maison et les buvait ensuite avec du vin, comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Quand on brûlait le corps de quelque empereur du Mexique, on égorgeait d'abord sur son bûcher l'esclave qui avait eu soin, pendant sa vie, d'allumer ses lampes, afin qu'il lui allât rendre les mêmes devoirs dans l'autre monde. Ensuite on sacrifiait deux cents esclaves, tant hommes que femmes, et parmi eux quelques nains et quelques bouffons pour son divertissement. Le lendemain, on enfermait les cendres dans une petite grotte voûtée, toute peinte en dedans, et on mettait au-dessus la figure du prince, à qui l'on faisait encore de temps en temps de pareils sacrifices, car le quatrième jour après qu'il avait été brûlé, on lui envoyait quinze esclaves en l'honneur des quatre saisons, afin qu'il les eût toujours belles; on en sacrifiait cinq le vingtième jour, afin qu'il eût, toute l'éternité, une vigueur pareille à celle de vingt ans; le soixantième, on en immolait trois autres, afin qu'il ne sentît aucune des principales incommodités de la vieillesse, qui sont la langueur, le froid et l'humidité. Enfin, au bout de l'année, on lui en sacrifiait encore neuf, qui est le nombre le plus propre à exprimer l'éternité, pour lui souhaiter une éternité de plaisir.

Quand les Indiens supposent qu'un de leurs chefs est près de rendre le dernier soupir, les savants de la nation se rassemblent. Le grand prêtre et le médecin apportent et consultent chacun la figure de la divinité, c'est-à-dire de l'esprit bienfaisant de l'air et de celui du feu. Ces figures sont en bois, artistement taillées, et représentent un cheval, un cerf, un castor, un cygne, un poisson, etc. Tout autour sont suspendues des dents de castor, des griffes d'ours et d'aigle. Leurs maîtres se placent avec elles dans un coin écarté de la cabane pour les consulter; il existe ordinairement entre eux une rivalité de réputation, d'autorité, de crédit; s'ils ne tombent pas d'accord sur la nature de la maladie, ils frappent violemment ces idoles les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une dent ou une griffe en tombe. Cette perte prouve la défaite de l'idole qui l'a éprouvée et assure par conséquent une obéissance formelle à l'ordonnance de son compétiteur.

Aux funérailles du roi de Méchoacan, le corps était porté par le prince que le défunt avait choisi pour son successeur; la noblesse et le peuple le suivaient avec de grandes lamentations. Le convoi ne se mettait en marche qu'à minuit, à la lueur des torches. Quand il était arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher; après quoi on y déposait le corps et on amenait les officiers destinés à le servir dans l'autre monde; entre autres, sept jeunes filles, l'une pour serrer ses bijoux, l'autre pour lui présenter sa coupe, la troisième pour lui laver les mains, la quatrième pour lui donner la serviette, la cinquième pour lui faire sa cuisine, la sixième pour mettre son couvert, la septième pour laver son linge. On mettait le feu au bûcher, et toutes ces malheureuses victimes, couronnées de fleurs, étaient assommées à grands coups de massue et jetées dans les flammes.

Chez les sauvages de la Louisiane, après les

cérémonies des obsèques, quelque homme notable de la nation, mais qui doit n'être pas de la famille du mort, fait son éloge funèbre. Quand il a fini, les assistants vont tout nus, les uns après les autres, se présenter devant l'orateur, qui leur applique à chacun, d'un bras vigoureux, trois coups d'une lanière large de deux doigts, en disant : « Souvenez-vous que pour être un bon guerrier comme l'était le défunt, il faut savoir souffrir. »

Les protestants luthériens n'ont point de cimetière et enterrent indistinctement les morts dans un champ, dans un bois, dans un jardin. « Parmi nous, dit Simon de Paul, l'un de leurs prédicants, il est fort indifférent d'être enterré dans les cimetières ou dans les lieux où l'on écorche les ânes. — Hélas, disait un vieillard du Palatinat, faudra-t-il donc qu'après avoir vécu avec honneur, j'aille demeurer après ma mort parmi les raves, pour en être éternellement le gardien? »

Les Circassiens lavent les corps des morts, à moins que le défunt ne soit mort loyalement dans une bataille pour la défense du pays, auquel cas on l'enterre dans son harnais, sans le laver, supposant qu'il sera reçu d'emblée en paradis [1].

Les Japonais témoignent la plus grande tristesse pendant la maladie d'un des leurs, et la plus grande joie à sa mort. Ils s'imaginent que les maladies sont des démons invisibles, et souvent ils présentent requête contre elles dans les temples. Ces mêmes Japonais poussent quelquefois si loin la vengeance, qu'ils ne se contentent pas de faire périr leur ennemi; mais ils se donnent encore la mort pour aller l'accuser devant leur dieu et le prier d'embrasser leur querelle; on conte même que des veuves, non contentes d'avoir bien tourmenté leurs maris pendant leur vie, se poignardent pour avoir le plaisir de les faire enrager après leur mort.

Quand un Caraïbe est mort, ses compagnons viennent visiter le corps et lui font mille questions bizarres, accompagnées de reproches sur ce qu'il s'est laissé mourir, comme s'il eût dépendu de lui de vivre plus longtemps : « Tu pouvais faire si bonne chère! il ne te manquait ni manioc, ni patates, ni ananas; d'où vient donc que tu es mort? Tu étais si considéré! chacun avait de l'estime pour toi, chacun t'honorait, pourquoi donc es-tu mort?... Tes parents t'accablaient de caresses; ils ne te laissaient manquer de rien; dis-nous donc pourquoi tu es mort? Tu étais si nécessaire au pays! tu t'étais signalé dans tant de combats! tu nous mettais à couvert des insultes de nos ennemis; d'où vient donc que tu es mort? » Ensuite on l'assied dans une fosse ronde; on l'y laisse pendant dix jours sans l'enterrer; ses compagnons lui apportent tous les matins à manger et à boire; mais enfin, voyant qu'il ne veut point revenir à la vie, ni toucher à ces viandes, ils les lui jettent sur la tête, et, comblant la fosse, ils font un grand feu, autour duquel ils dansent avec des hurlements.

Les Turcs en enterrant les morts leur laissent les jambes libres, pour qu'ils puissent se mettre à genoux quand les anges viendront les examiner; ils croient qu'aussitôt que le mort est dans la fosse, son âme revient dans son corps et que deux anges horribles se présentent à lui et lui demandent : « Quel est ton dieu, ta religion et ton prophète? » S'il a bien vécu, il répond : « Mon dieu est le vrai Dieu, ma religion est la vraie religion, et mon prophète est Mahomet. » Alors on lui amène une belle figure, qui n'est autre chose que ses bonnes actions, pour le divertir jusqu'au jour du jugement, où il entre en paradis. Mais si le défunt est coupable, il tremble de peur et ne peut répondre juste. Les anges noirs le frappent aussitôt avec une massue de feu et l'enfoncent si rudement dans la terre que tout le sang qu'il a pris de sa nourrice s'écoule par le nez. Là-dessus vient une figure très-vilaine (ses mauvaises actions) qui le tourmente jusqu'au jour du jugement, où il entre en enfer. C'est pour délivrer le mort de ces anges noirs que les parents lui crient sans cesse : « N'ayez pas peur et répondez bravement. » Ils font une autre distinction des bons et des méchants, qui n'est pas moins absurde. Ils disent qu'au jour du jugement Mahomet viendra dans la vallée de Josaphat, pour voir si Jésus-Christ jugera bien les hommes; qu'après le jugement il prendra la forme d'un mouton blanc; que tous les Turcs se cacheront dans sa toison, changés en petite vermine, qu'il se secouera alors, et que tous ceux qui tomberont seront damnés, tandis que tous ceux qui resteront seront sauvés, parce qu'il les mènera en paradis. Des docteurs musulmans exposent encore autrement la chose : Au jugement dernier, Mahomet se trouvera à côté de Dieu, monté sur le Borak et couvert d'un manteau fait des peaux de tous les chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque sultan y envoie à son avénement à l'empire. Les âmes des bienheureux musulmans se transformeront en puces, qui s'attacheront aux poils du manteau du prophète, et Mahomet les emportera dans son paradis avec une rapidité prodigieuse; il ne sera plus question alors que de se bien tenir, car les âmes qui s'échapperont, soit par la rapidité du vol, soit autrement, tomberont dans la mer, où elles nageront éternellement.

Parmi les juifs modernes, aussitôt que le malade est abandonné des médecins, on fait venir un rabbin, accompagné, pour le moins, de dix personnes. Le juif répare le mal qu'il a pu faire;

[1] Stanislas Bell, *Voyage en Circassie.*

puis il change de nom, pour que l'ange de la mort, qui doit le punir, ne le reconnaisse plus; ensuite il donne sa bénédiction à ses enfants, s'il en a, et reçoit celle de son père, s'il ne l'a pas encore perdu. De ce moment on n'ose plus le laisser seul, de peur que l'ange de la mort, qui est dans sa chambre, ne lui fasse quelque violence. Ce méchant esprit, disent-ils, avec l'épée qu'il a dans sa main, paraît si effroyable que le malade en est tout épouvanté. De cette épée, qu'il tient toujours nue sur lui, découlent trois gouttes d'une liqueur funeste : la première qui tombe lui donne la mort, la seconde le rend pâle et difforme, la dernière le corrompt et le fait devenir puant et infect. Aussitôt que le malade expire, les assistants jettent par la fenêtre toute l'eau qui se trouve dans la maison; ils la croient empoisonnée, parce que l'ange de la mort, après avoir tué le malade, y a trempé son épée pour en ôter le sang. Tous les voisins, dans la même crainte, en font autant. Les juifs racontent que cet ange de la mort était bien plus méchant autrefois; mais que, par la force du grand nom de Dieu, des rabbins le lièrent un jour et lui crevèrent l'œil gauche; d'où vient que, ne voyant plus si clair, il ne saurait plus faire tant de mal. Dans leurs cérémonies funèbres, les juifs sont persuadés que, si on omettait une seule des observations et des prières prescrites, l'âme ne saurait être portée par les anges jusqu'au lit de Dieu, pour s'y reposer éternellement; mais que, tristement obligée d'errer çà et là, elle serait rencontrée par des troupes de démons qui lui feraient souffrir mille peines. Ils disent qu'avant d'entrer en paradis ou en enfer, l'âme revient pour la dernière fois dans le corps et le fait lever sur ses pieds; qu'alors l'ange de la mort s'approche avec une chaîne, dont la moitié est de fer et l'autre moitié de feu, et lui en donne trois coups : au premier, il disjoint tous les os et les fait tomber confusément à terre; au second, il les brise et les éparpille, et au dernier, il les réduit en poudre. Les bons anges viennent ensuite et ensevelissent les cendres. Les juifs croient que ceux qui ne sont point enterrés dans la terre promise ne pourront point ressusciter; mais que toute la grâce que Dieu leur fera, ce sera de leur ouvrir de petites fentes au travers desquelles ils verront le séjour des bienheureux. Cependant le rabbin Juda, pour consoler les vrais israélites, assure que les âmes des justes enterrées loin du pays de Chanaan rouleront par de profondes cavernes, qui leur seront pratiquées sous terre, jusqu'à la montagne des Oliviers, d'où elles entreront en paradis.

En Bretagne, on croit que tous les morts ouvrent la paupière à minuit [1]. Et à Plouerden, près Landernau, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé sous peu de cesser d'être [1]. On dit ailleurs que tout le monde voit les démons en mourant, et que la sainte Vierge fut seule exempte de cette vision. Le jour de la Commémoration des trépassés, les Bretons ne balayent pas leurs maisons pour ne pas troubler les morts, qui y reviennent ce jour-là en grandes troupes.

Les Arméniens frottent les morts d'huile, parce qu'ils s'imaginent qu'ils doivent lutter corps à corps avec de mauvais génies. Chez les chrétiens schismatiques de l'archipel Grec, si le corps d'un mort n'est pas bien roide, c'est un signe que le diable y est entré, et on le met en pièces pour empêcher ses fredaines. Les Tonquinois de la secte des lettrés rendent un culte religieux à ceux qui sont morts de faim; les premiers jours de chaque semaine, ils leurs présentent du riz cuit qu'ils ont été mendier par la ville.

Chez les anciens, celui qui rencontrait un cadavre était obligé de jeter sur lui, par trois fois, de la poussière, sous peine d'immoler à Cérès la victime que l'on nommait *porca præcidanea;* on regardait même comme maudits ceux qui passaient devant un cadavre sans lui rendre ce dernier devoir.

Voici sur les morts des anecdotes d'un autre genre. Méhémet Almédi, roi de Fez, prince ambitieux, rusé, hypocrite, eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins qui refusaient de se soumettre à lui. Il remporta sur eux quelques victoires; mais ayant perdu une bataille, où il avait exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles refusèrent de retourner à l'ennemi. Pour les ranimer, il employa un stratagème. Il offrit à un certain nombre de ses officiers, ceux qui lui étaient le plus affectionnés, des récompenses considérables, s'ils voulaient se laisser enfermer quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils fussent morts à la bataille. — J'ai fait pratiquer à ces tombeaux, leur dit-il, des ouvertures par lesquelles vous pourrez respirer et vous faire entendre; car je disposerai les esprits, et, quand l'armée passera, je vous interrogerai; vous répondrez que vous avez trouvé ce que je vous avais promis, c'est-à-dire une félicité entière et parfaite, récompense de votre dévouement, bonheur réservé à tous ceux qui combattront avec vaillance. Le tout s'exécuta comme l'avait proposé Méhémet Almédi. Il cacha parmi les morts ses plus fidèles serviteurs, les couvrit de terre, leur laissant un petit soupirail pour respirer et se faire entendre. Ensuite il rentra au camp, et faisant assembler les principaux chefs au milieu de la nuit : — Vous êtes, leur dit-il, les soldats de Dieu, les défenseurs de la loi et les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis, qui sont aussi ceux

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. II, p. 15.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. II, p. 170.

du Très-Haut; comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion aussi certaine de lui plaire. Mais comme il pourrait se trouver parmi vous des cœurs pusillanimes qui ne s'en rapporteraient pas à mes paroles, je veux les convaincre par un grand prodige. Allez au champ de bataille; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans la guerre sainte. Il conduisit alors ses guerriers sur le champ de bataille, où il cria de toute sa force : — Assemblée des fidèles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du Dieu Très-Haut. Les compères enfouis répondirent : — Nous avons reçu du Tout-Puissant des récompenses infinies et qui ne peuvent être comprises par des vivants. Les chefs, surpris du prodige de cette réponse, coururent la publier dans l'armée et réveillèrent le courage dans le cœur de tous les soldats. Pendant que le camp s'agitait, le roi, feignant une extase occasionnée par le miracle qui venait d'avoir lieu, était demeuré près des tombeaux où ses serviteurs ensevelis attendaient leur délivrance. Mais il boucha les soupiraux par lesquels ils respiraient et les envoya recueillir, par ce barbare stratagème, les récompenses qu'il venait d'annoncer à leurs frères.

Disons un mot de la peur que tous les hommes ont pour les morts. Trois mauvais sujets de musiciens, au retour d'une partie de débauche, passaient devant un cimetière; ils y entrent; après s'être permis, pour s'encourager, de mauvaises plaisanteries sur les morts qui habitaient là, une idée folle leur vint. Ils portaient avec eux leurs instruments de musique. Ils trouvent original de donner un concert à un tas d'ossements rassemblés en faisceau dans l'une des extrémités de ce champ du repos. Ils n'ont pas plutôt commencé leur affreuse sérénade, qu'un cri part du fond de l'ossuaire; tous les ossements qui le composent se meuvent, s'agitent, s'entrechoquent avec bruit, semblent se réunir et se ranimer pour punir les audacieux qui bravent ainsi l'empire de la mort. Les concertants sont tellement effrayés que deux d'entre eux tombent morts à l'instant, et l'autre, à demi écrasé, reste longtemps sans connaissance. En reprenant ses sens il demeura si vivement frappé qu'il se fit ermite. — Voici le secret de l'aventure. Un pauvre mendiant, qui n'avait pas d'asile, s'était réfugié derrière le monceau d'ossements, pour y passer la nuit; cette musique inattendue lui avait fait une telle frayeur, en le réveillant en sursaut, qu'il s'était enfui et qu'en se sauvant il avait fait crouler la pyramide fatale. *Voy.* Nécromancie, Vampires, Revenants, etc.

Mortemart. Un seigneur de cette famille célèbre perdit sa femme qu'il chérissait. Tandis qu'il se livrait à son désespoir, le diable lui apparut et lui offrit de ranimer la défunte s'il voulait se donner à lui. Le mari, dit-on, y consentit; la femme revécut. Mais un jour qu'on prononça devant elle le nom de Jésus, elle retomba morte, et ce fut tout de bon.

Most-Mastite. *Voy.* Mariage.

Motelu, démon que l'on trouve cité dans le procès intenté à Denise de Lacaille.

Motogon, le dieu créateur en Australie. « Les Australiens disent que le Motogon, qu'ils croient un homme très-fort, très-grand, très-sage, de leur couleur et de leur pays, quand il créa le soleil, la terre, les arbres, le kangarou, etc., usa de cette parole : « Terre, parais dehors! » et il souffla, et la terre fut créée. « Eau, parais dehors! » il souffla, et l'eau fut créée. Ainsi de tous les autres êtres. C'est une tradition assurément de la formule de la Genèse [1]. » Chez ces peuples, le démon se nomme *Cienga.*

Mouche. Le diable apparaît quelquefois en forme de mouche ou de papillon. On le vit sortir sous cette forme de la bouche d'un démoniaque de Laon [2]. Les démonomanes appellent Belzébuth *seigneur des mouches;* les habitants de Ceylan appellent le diable *Achor,* qui signifie en leur langue dieu des mouches ou chasse-mouches; ils lui offrent des sacrifices pour être délivrés de ces insectes, qui causent quelquefois dans leur pays des maladies contagieuses; ils disent qu'elles meurent aussitôt qu'on a sacrifié à Achor [3]. M. Éméric David, à propos de Jupiter, dit que les ailes de mouches qui, dans quelques monuments, forment (à ce qu'on prétend) la barbe de Jupiter, sont un hommage au feu générateur, les mouches étant produites par la canicule..... *Voy.* Granson, Myiagorus, etc.

Moult (Thomas-Joseph), astrologue napolitain, inférieur à Matthieu Laensberg; il a laissé des prédictions populaires.

Mouni, esprits que reconnaissent les Indiens, quoique aucun de leurs livres sacrés n'en fasse mention; ils leur attribuent les qualités que les Européens accordent aux esprits follets. Ces esprits n'ont point de corps, mais ils prennent la forme qui leur plaît, ils rôdent la nuit pour faire mal aux hommes, tâchent de conduire les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, se transformant en lumière et ca-

[1] *Voyage en Australie,* par le R. P. Salvado, traduit par M. Charles Auberive.

[2] Leloyer, *Histoire et discours des spectres.*

[3] Les Actiatiques étaient des fêtes qui se célébraient tous les trois ans en l'honneur d'Apollon. Elles avaient pris leur nom du promontoire d'Actium. Ces fêtes consistaient en jeux et danses; on y tuait un bœuf qu'on abandonnait aux mouches, dans la persuasion où l'on était que, rassasiées de son sang, elles s'envolaient et ne revenaient plus. Auguste, vainqueur de Marc-Antoine, renouvela les jeux Actiatiques; on ne les célébra d'abord qu'à Actium, et tous les trois ans; mais ce prince en transporta la célébration à Rome et en fixa le retour tous les cinq ans.

chant le péril où ils les entraînent. C'est pour se les rendre propices que les Indiens élèvent en leur honneur de grossières statues colossales, auxquelles ils vont adresser des prières.

Mouton. Le diable s'est montré plusieurs fois



sous la forme d'un mouton. Le sorcier Aupetit, qui fut condamné à être brûlé vif, avoua qu'il s'était présenté à lui sous la figure d'un mouton plus noir que blanc, et qu'il lui avait dit que toutes les fois qu'il verrait dans les nuages un mouton, ce serait le signal du sabbat[1]. Quand vous rencontrez dans un voyage des moutons qui viennent à vous, c'est un signe que vous serez bien reçu; s'ils fuient devant vous, ils présagent un triste accueil. *Voy.* MORTS.

Mouzouko, nom que les habitants du Monomotapa donnent au diable, qu'ils représentent comme fort méchant[2]. Il n'est bon nulle part.

Mozart. Tout le monde sait les circonstances singulières de la mort de ce célèbre compositeur. Un inconnu vint lui demander, à haut prix, une messe de *Requiem* pour un grand personnage qu'il ne voulut pas lui nommer. Le mystère dont s'entourait cet inconnu, sa figure peut-être, l'impossibilité de découvrir qui il était, troublèrent l'esprit de Mozart. Il traîna assez longtemps le travail promis, se figurant que ce serait sa dernière œuvre. Il mourut après l'avoir terminé.

Saliéri, son rival, qu'il ne connaissait pas, avoua, en mourant à son tour, que c'était lui qui avait joué le personnage de l'inconnu; et il s'accusa ainsi de la mort de Mozart, dont il était envieux.

Mugeta d'Essen, sorcière lorraine qui fut condamnée au bûcher. Avant d'y monter, elle déclara que l'esprit impur défend à ses adhérents de se laver le matin et qu'il a la propreté en horreur. En conséquence, elle conseilla à son mari, s'il voulait faire reculer les démons, de se laver tous les matins les mains et la figure et de se recommander à Dieu dès son réveil[3].

Muhazimim, nom que les Africains donnent à leurs possédés. Ils font des cercles, impriment des caractères sur le front de ces muhazimim, et le diable qui les possède déloge aussitôt[4].

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., p. 503.
[2] *Abrégé des Voyages*, par la Harpe.
[3] Remi, *Démonologie*.
[4] Bodin, *Démonomanie*, p. 396.

Mulet. C'est sous cette forme que se montre le lutin Odet.

Muller (Jean), astronome et astrologue, plus connu sous le nom de Regiomontanus, né en 1436, en Franconie, mort à Rome en 1476. Il paraît qu'il prophétisait aussi, puisqu'on dit qu'il annonça la fin du monde en même temps que Stoffler. Ces deux hommes firent tant de bruit que les esprits faibles crurent que le monde finirait infailliblement en 1588. On dit qu'il construisit deux automates merveilleux : 1° un aigle qui volait et qui alla au-devant de l'Empereur, lors de son entrée à Ratisbonne; 2° une mouche de fer, qui faisait le tour d'une table en bourdonnant à l'oreille de chaque convive, et revenait se poser sur sa main. Ses contemporains voyaient dans ces deux objets, dont on exagère la perfection, des œuvres de magie.



Mozart.

Mullin, démon d'un ordre inférieur, premier valet de chambre de Belzébuth. Il y a aussi dans quelques procès de sorciers un certain *maître Jean Mullin*, qui est le lieutenant du grand maître des sabbats.

Mummol. En 578, Frédégonde perdit un de ses fils, qui mourut de la dyssenterie. On accusa

le général Mummol, qu'elle haïssait, de l'avoir fait périr par des charmes et des maléfices. Il avait eu l'imprudence de dire à quelques personnes qu'il connaissait une herbe d'une efficacité absolue contre la dyssenterie[1]. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût soupçonné d'être sorcier. La reine fit arrêter plusieurs femmes de Paris, qui confessèrent qu'elles étaient sorcières, qu'elles avaient tué plusieurs personnes, que Mummol devait périr, et que le prince avait été sacrifié pour sauver Mummol. De ces sorcières, qui étaient coupables de meurtres, les unes furent brûlées, d'autres noyées; quelques-unes expirèrent sur la roue. Après ces exécutions, Frédégonde partit pour Compiègne et accusa Mummol auprès du roi[1]. Ce prince le fit venir; on lui lia les mains derrière le dos; on lui demanda quel maléfice il avait employé pour tuer le prince; il ne voulut rien avouer de ce qu'avaient déposé les sorcières; mais il convint qu'il avait souvent charmé des onguents et des breuvages, pour gagner la faveur du roi et de la reine. Quand il fut retiré de la torture, il appela un sergent et lui commanda d'aller dire au roi qu'il n'avait éprouvé aucun mal. Chilpéric, entendant ce rapport, s'écria : « Il faut vraiment qu'il soit sorcier pour n'avoir pas souffert de la question!... » En même temps il fit reprendre Mummol; on l'appliqua de



Muncer (Thomas).

nouveau à la torture; mais quand on se préparait à lui trancher la tête, la reine lui fit grâce de la vie, se contentant de prendre ses biens. On le plaça sur une charrette attelée pour le conduire à Bordeaux, où il était né; il ne devait point y mourir, tout son sang se perdit pendant la route, et il expira d'épuisement. On brûla tout ce qui avait appartenu au jeune prince, autant à cause des tristes souvenirs qui s'y attachaient, que pour anéantir tout ce qui portait avec soi l'idée du sortilége[2].

Muncer (Thomas), d'abord disciple de Luther, puis son rival. Il se donna comme inspiré de l'Esprit-Saint pour renverser tous les trônes et rendre tous les hommes égaux. Il pratiquait la prophétie, racontait ses visions; et il charma si bien les masses qu'il rassembla une armée de quarante mille hommes. Comme il saccageait non-seulement les églises et les objets sacrés, mais les châteaux des princes, ceux-ci s'armèrent contre lui. Il marcha à la bataille en annonçant que l'esprit qui l'inspirait lui assurait pleine victoire et qu'il recevrait dans sa manche tous les boulets qu'on allait lancer contre ses fidèles. Mais il s'en tint si loin qu'il n'en put recevoir aucun. Cependant on lui tua sept mille hommes et on dispersa ses bandes. Lui-même, pris à Mulhouse, monta sur l'échafaud en 1525 et alla rejoindre l'esprit qui le possédait.

Munnings, vieille Anglaise qu'on amena aux juges, comme sorcière, en 1694. Un témoin jura que, sortant du cabaret vers neuf heures du soir, et regardant chez elle par sa fenêtre, il l'avait vue tirer de son panier deux petits démons, l'un blanc et l'autre noir. La pauvre femme eut beau

[1] C'est l'herbe que les paysans appellent l'herbe à cochon.

[2] Grégoire de Tours, livre IV de l'*Histoire des Francs*. Cité par M. Garinet, *Histoire de la magie en France*.

[1] Chilpéric Ier.

protester que le démon blanc était un fuseau de laine blanche qu'elle allait filer, et que le démon noir n'en était que l'ombre, elle n'en fut pas moins pendue. C'était la justice laïque. L'Église romaine, qui n'envoyait les vrais sorciers ni à la potence ni au feu, et qui se contentait de les exorciser avec l'eau bénite et la prière, n'a jamais vu ces barbaries qu'avec horreur.

Munster. « Si l'on en croit le témoignage de quelques contemporains, des signes précurseurs avaient annoncé les calamités qui frappèrent Munster (de 1531 à 1535, sous la domination des anabaptistes). Dès 1517, la veille des ides de janvier, on vit trois soleils à la fois, que perçaient d'outre en outre des glaives lumineux. Quelques jours après, trois lunes; on ne dit pas qu'elles aient été traitées aussi cruellement que les soleils. Mais les étoiles ne furent point épargnées. De petites épées qu'on apercevait çà et là dans les nues semblaient les poignarder : *In nubibus sparsim gladioli, quasi stellas transfigentes.* N'oublions point un bras qui ne tenait à rien, étendu vers le nord et armé d'un sabre nu, ni des éclipses de soleil et de lune, ni une comète, ni des feux errants pendant la nuit. Ajoutons à ces prodiges des enfantements monstrueux. En plein jour, un homme céleste traversa les airs; il avait une couronne d'or sur la tête, un glaive dans une main, une verge dans l'autre. Mais qu'était-ce, en comparaison d'un spectre hideux, vu pareillement en l'air, tenant dans ses mains décharnées des entrailles palpitantes, qu'il comprimait si réellement, que le sang en dégoutta sur le toit de plusieurs maisons ?

« L'auteur que je suis est trop sage pour garantir ces tristes merveilles, et je me borne comme lui à les donner pour ce qu'elles valent. Il en est une cependant qui mérite plus d'attention, parce que l'historien assure qu'il en fut témoin, *præsente me,* dit-il. La fille d'un tailleur, nommé Tomberg, âgée de quinze à seize ans, timide et parlant difficilement, fut tout à coup saisie d'un enthousiasme terrible, parla trois heures de suite avec une sorte de fureur, annonçant à la ville les malheurs dont elle était menacée. Sa prédiction finie, elle tomba morte. Ce trait ressemble assez au juif du siége de Jérusalem[1]. » *Voy.* Jean de Leyde.

Muraille du diable. C'est cette fameuse muraille qui séparait autrefois l'Angleterre de l'Écosse, et dont il subsiste encore diverses parties que le temps n'a pas trop altérées. La force du ciment et la dureté des pierres ont persuadé aux habitants des lieux voisins qu'elle a été faite de la main du diable; et les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris, qu'ils mêlent dans les fondements de leurs maisons, pour leur communiquer la même solidité. Elle a été bâtie par l'empereur Adrien. Un jardinier écossais, ouvrant la terre dans son jardin, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisait, en caractères du pays, qu'elle était là pour la sûreté des murs du château et du jardin, et qu'elle y avait été apportée de la grande muraille dont elle avait fait autrefois partie; mais qu'il serait aussi dangereux de la remuer qu'il y aurait d'avantage à la laisser à sa place. Le seigneur de la maison, moins crédule que ses ancêtres, voulut la faire transporter dans un autre endroit, pour l'exposer à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de terre à force de machines, et on en vint à bout, comme on l'aurait fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou, pendant que la curiosité y fit descendre le jardinier, plusieurs domestiques, les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques moments à creuser encore le fond. La pierre fatale, qu'on avait négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce temps pour retomber au fond du trou, et écrasa tous ceux qui s'y trouvaient. Ce n'était là que le prélude des malheurs que devait causer cette pierre. La jeune épouse de l'aîné des deux frères apprit ce qui venait d'arriver. Elle courut au jardin ; elle y arriva dans le temps que les ouvriers s'empressaient de lever la pierre, avec quelque espérance de trouver un reste de vie aux infortunés qu'elle couvrait. Ils l'avaient levée à demi, et l'on s'aperçut en effet qu'ils respiraient encore, lorsque l'imprudente épouse, perdant tout soin d'elle-même, se jeta si rapidement sur le corps de son mari, que les ouvriers, saisis de son action, lâchèrent malheureusement les machines qui soutenaient la pierre et l'ensevelirent ainsi avec les autres. Cet accident confirma plus que jamais la superstitieuse opinion des Écossais : on ne manqua pas de l'attribuer à quelque pouvoir établi pour la conservation du mur d'Écosse et de toutes les pierres qui en sont détachées.

Murmur, grand-duc et comte de l'empire infernal, démon de la musique. Il paraît sous la forme d'un soldat monté sur un vautour et accompagné d'une multitude de trompettes; sa tête est ceinte d'une couronne ducale; il marche précédé du bruit des clairons. Il est de l'ordre des Anges et de celui des Trônes[1].

Murzanti. Une jeune Italienne de Poncini était possédée d'un esprit qui se donnait pour l'âme d'un homme appelé Murzanti, lequel avait été assassiné dans une partie de jeu. L'esprit, interpellé, déclara qu'il quitterait le corps de cette jeune fille lorsqu'on aurait fait dire des prières et des messes pour le repos de son âme. On le fit, et la possédée fut guérie.

[1] M. Baston, *Jean Bockelson.* Fragment historique tiré d'un manuscrit contemporain de la prévôté de Varlard.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

Muschat. En Écosse, près d'Edimbourg et des rochers de Salisbury, on remarque une élévation appelée « la butte de Muschat, » ainsi nommée parce que là même un scélérat nommé Muschat coupa la gorge à sa femme. Les témoins indignés le lapidèrent sur le lieu même où il venait de commettre son crime; et la butte s'est formée, dit-on, de l'immense quantité de pierres amoncelées sur l'assassin et sa victime. Or, on prétend dans la contrée que Muschat et sa femme sont toujours là-dessous, que la femme a recousu son gosier et qu'ils se querellent encore.

Musique céleste. Entre plusieurs découvertes surprenantes que fit Pythagore, on admire surtout cette musique céleste que lui seul entendait. Il trouvait les sept tons de la musique dans la distance qui est entre les planètes: de la terre à la lune, un ton; de la lune à Mercure, un demi-ton; de Mercure à Vénus, un demi-ton; de Vénus au soleil, un ton et demi; du soleil à Mars, un ton; de Mars à Jupiter, un demi-ton; de Jupiter à Saturne, un demi-ton, et de Saturne au zodiaque, un ton et demi. C'est à cette musique des corps célestes qu'est attachée l'harmonie de toutes les parties qui composent l'univers. Nous autres, dit Léon l'Hébreu, nous ne pouvons entendre cette musique, parce que nous en sommes trop éloignés, ou bien parce que l'habitude continuelle de l'entendre fait que nous ne nous en apercevons point, comme ceux qui habitent près de la mer ne s'aperçoivent plus du bruit des vagues, parce qu'ils y sont accoutumés.

Muspelheim. Les Scandinaves nomment ainsi un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers. Surtur le Noir y tient son empire; dans ses mains brille une épée flamboyante. Il viendra à la fin du monde, vaincra tous les dieux et livrera l'univers aux flammes.

Musucca, nom du diable chez quelques peuples de l'Afrique. Ils en ont une très-grande peur et le regardent comme l'ennemi du genre humain; mais ils ne lui rendent aucun hommage. C'est le même que Mouzouko.

Mutisme. Souvent les possédés sont privés passagèrement ou longtemps de l'usage de la parole; dans le cas surtout où réside en eux l'esprit qu'on appelle le démon muet. On exorcisa à Laon, en 1566, une femme par la bouche de laquelle le démon parlait, tandis que la langue de la possédée était retirée dans sa gorge.

Mycale, magicienne qui faisait descendre la lune par la force de ses charmes. Elle fut mère de deux célèbres Lapithes, Brotéas et Orion.

Myagorus, génie imaginaire auquel on attribuait la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Les Arcadiens avaient des jours d'assemblée, et commençaient par invoquer ce dieu et le prier de les préserver des mouches. Les Éléens encensaient avec constance les autels de Myagorus, persuadés qu'autrement des essaims de grosses mouches viendraient infester leur pays sur la fin de l'été et semer la peste. *Voy.* Achor, Belzébuth.



Mycale.

Myoam, génie invoqué par les basilidiens.

Myomancie, divination par les rats ou les souris; on tirait des présages malheureux ou de leur cri, ou de leur voracité. Elien raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus



pour l'engager à se démettre de la dictature; et, selon Varron, Cassius Flaminius, sur un pareil présage, quitta la charge de général de cavalerie. Plutarque dit qu'on augura mal de la dernière campagne de Marcellus, parce que des rats avaient rongé quelques dorures du temple de Jupiter. Un Romain vint un jour, fort effrayé, consulter Caton, parce que les rats avaient rongé un de ses souliers. Caton lui répondit que c'eût été un tout autre prodige si le soulier avait rongé un rat.

Myricæus, surnom donné à Apollon, comme présidant à la divination par les tiges de bruyère, à laquelle on donnait l'épithète de prophétique,

On lui mettait alors à la main une tige de cette plante.

Mystères. Nonnus dit que chez les Romains il fallait passer par quatre-vingts épreuves différentes pour être initié dans les mystères de Mithras ou du Soleil. D'abord on faisait baigner le candidat, puis on l'obligeait à se jeter dans le feu ; ensuite on le reléguait dans un désert, où il était soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours; après quoi on le fustigeait durant deux jours; on le mettait vingt autres jours dans la neige. Ce n'était qu'après ces épreuves, sur l'observation rigoureuse desquelles veillait un prêtre, et dans lesquelles le récipiendiaire succombait souvent, qu'on était admis aux mystères. Il y avait d'autres cérémonies très-bizarres aux mystères d'Éleusis, de Trophonius, de la grande déesse, etc.

Mythologie. Contentons-nous de citer ici quelques fragments de Benjamin Binet dans son *Traité des dieux et des démons du paganisme :*

« Si l'on fixait la théologie païenne à ce que les poëtes nous en débitent, et à ce que le vulgaire a cru, il y aurait d'abord de quoi s'étonner en voyant comment l'homme, qui a conservé quelques linéaments de l'image de Dieu et qui en a une idée naturelle, s'est abandonné à des superstitions si absurdes. Les païens, qui n'avaient point d'autre guide que la mèche fumante de leur raison, sont tombés dans une espèce de délire en faisant autant de monstres de dieux qu'il y avait de créatures. Il est juste, avant d'examiner la croyance des philosophes, de vous décrire succinctement combien la croyance du vulgaire était grossière.

» Leurs dieux les plus vénérés, tels que les poëtes nous les dépeignent, étaient plus propres à faire rire qu'à exciter la dévotion. Ils en avaient de ronds, de carrés, de triangulaires, d'informes, de boiteux, de borgnes, d'aveugles. Combien d'extravagances ne leur attribuait-on pas! Les poëtes nous parlent d'une manière bouffonne des amours d'un Anubis impudique et de la Lune; ils nous apprennent que Diane avait été fouettée ; nous y lisons la précaution pieuse d'un Jupiter qui, étant sur le point de mourir, fit son testament ; nous y voyons les dieux en guerre au siége de Troie, l'attentat des Titans contre Jupiter, la terreur qu'ils donnèrent à tous les dieux, terreur qui leur fit quitter leur domicile et interrompre leurs fonctions pour aller se cacher en Égypte, et s'y métamorphoser en crocodiles et en oignons. Ils nous dépeignent la faim pressante des trois Hercules, les accents lugubres du Soleil déplorant le malheur de son fils foudroyé par Jupiter, les soupirs d'une Cybèle lascive qui se plaint de l'indifférence d'un berger insensible à ses flammes. Hercule vidait du fumier. Apollon était bouvier; Neptune se loua à Laomédon pour bâtir les murs de Troie, et fut en cela d'autant plus malheureux qu'il n'en fut pas payé. Jupiter, le plus grand des dieux, prenait d'étranges formes ponr séduire et ravir les femmes : il se changeait tantôt en pluie d'or, tantôt en cygne, tantôt en taureau.

» Pour ce qui est des fonctions des dieux, Arnobe reproche aux païens qu'ils en avaient dont les uns étaient drapiers, les autres matelots, ménétriers, gardes du bétail ; que l'un était musicien, l'autre servait de sage-femme, l'autre savait l'art de deviner, l'un était médecin, l'autre présidait à l'éloquence, l'un se mêlait des armes, l'autre était forgeron. » Enfin, saint Augustin, parlant des charges que les païens attribuaient à leurs dieux, conclut que « cela sent plutôt la bouffonnerie de théâtre que la majesté de Dieu (*De Civit. Dei,* lib. III, cap. V ».)

« Mais afin de vous montrer combien la théologie des païens était grossière, il faut vous en donner un petit abrégé plus exact. Évhémérus de Messine, qui a recueilli l'histoire de Jupiter et des autres dieux avec leurs titres, leurs épitaphes et leurs inscriptions, trouvées dans les temples les plus anciens, et particulièrement dans celui de Jupiter Triphilin, qui possédait une colonne où Jupiter avait lui-même gravé ses actions; cet Évhémérus dit en substance que Saturne prit Ops pour femme ; que Titan, qui était l'aîné de ses enfants, voulut régner : mais que Vesta, leur mère, et Céres et Ops, leurs sœurs, conseillèrent à Saturne de ne point céder l'empire. Ce que voyant, Titan, qui se sentait le plus faible, s'accorda avec Saturne, à condition que, s'il engendrait des enfants mâles, il ne les élèverait point, afin que l'empire revînt à ses enfants : ainsi ils tuèrent le premier fils qui naquit à Saturne; qu'ensuite naquirent Jupiter et Junon, dont ils ne montrèrent que Junon, et donnèrent Jupiter à Vesta pour le nourrir en cachette ; qu'après vint Neptune, que l'on cacha aussi, et enfin Pluton et Glauca ; que l'on montra Glauca, qui mourut bientôt après, et que Pluton fut nourri, comme Jupiter, en cachette. Or, cela étant parvenu aux oreilles de Titan, il assembla ses enfants, et mit Saturne et Ops au cachot. Mais Jupiter, étant devenu grand, combattit contre les Titans, les vainquit, et mit son père et sa mère hors de prison. Cependant, ayant découvert que son père, qu'il avait rétabli, était jaloux de lui et attentait à sa vie, il s'empara de l'État et le relégua en Italie. (*Lactant.*, lib. I, cap. XIV.)

» Les païens distinguaient leurs dieux en divers ordres; les uns étaient *majores* ou *communes,* comme Virgile les appelle (*Æneid.,* lib. XII), parce qu'ils étaient reconnus et servis pour tels par toutes les nations sujettes à l'empire romain. On les nommait aussi *æviterni.* Ces grands dieux composaient une espèce de cour souveraine et étaient au nombre de douze, compris en ces deux vers d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

» Les autres dieux passaient pour des divinités moyennes, célestes, terrestres, aquatiques et infernales, auxquelles on confiait le gouvernement de certaines parties de l'univers. Il y en avait d'autres que l'on ne reconnaissait que pour des dieux nouveaux qui avaient été ou engendrés des hommes et des dieux, ou déifiés par l'apothéose, à cause des bienfaits que l'on en avait reçus. Ces dieux s'appelaient *indigetes*, *semidei.* Tels étaient Hercule, Castor, Pollux, Esculape, et tous ceux que leurs mérites avaient élevés au ciel. Sur quoi Cicéron dit agréablement que *le ciel est peuplé du genre humain.* Il y en avait encore d'autres que l'on ne considérait que comme des dieux ou barbares et étrangers, ou incertains et inconnus, que l'on invoquait d'une manière douteuse, *si tu es dieu*, *si tu es déesse*, ou en général, sans les nommer, comme fait le bouffon comique de Plaute : *Fassent*, dit-il, *tous les dieux grands ou petits, et les dieux des pots* (Plaut., *Cist.*, act. II), etc. Ce sont ces divinités qu'Ovide appelle *la populace des dieux,* les Faunes, les Satyres, les Lares, les Nymphes.

» De tous ces dieux, il y en avait de bons et de mauvais, auxquels on sacrifiait afin qu'ils ne fissent point de mal (Aul. Gell., lib. V). Ces divinités hautes, moyennes et basses, n'étaient pas toutes également vénérées : on rendait à celles du premier ordre un culte suprême et universel, à celles du second un service subalterne. *Que l'on adore*, dit Cicéron, *les dieux et ceux qui ont toujours été estimés célestes, et ceux que leurs mérites ont élevés au ciel* (*De leg.*, lib. II). Mais pour les dieux inférieurs, étrangers, incertains et particuliers, on ne leur déférait qu'un honneur arbitraire, ou proportionné à leur faible pouvoir, qui ne s'étendait que sur certaines parties du monde, dont on leur avait donné le gouvernement.

» Je ne dirai rien de cette multitude de divinités païennes dont le nom seul est ridicule : tels étaient les dieux *Vagitonus, Robigus*, *Picus, Tiberinus, Pilumnus, Consus;* telles étaient les déesses *Cloacina, Educa*, *Potina, Volupia, Febris*, *Fessonia*, *Flora,* etc. Je ne vous en rapporterai point mille histoires absurdes pour vous prouver que ce que l'on contait des dieux ne venait que des fictions des poëtes, que le peuple, naturellement superstitieux, avait adoptées comme conformes à ses préjugés. »

N

Nabam, démon que l'on conjure le samedi. *Voy.* Conjurations.

Nabérus, appelé aussi Nébiros, marquis du sombre empire, maréchal de camp et inspecteur général des armées. Il se montre sous la figure d'un corbeau; sa voix est rauque; il donne l'éloquence, l'amabilité et enseigne les arts libéraux. Il fait trouver la main de gloire; il indique les qualités des métaux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; l'un des chefs des nécromanciens, il prédit l'avenir. Il commande à dix-neuf légions[1].

Nabuchodonosor, roi de Babylone, crut pouvoir exiger des peuples le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, et il fut pendant sept ans changé en bœuf. Les paradistes croient faire une grande plaisanterie en annonçant qu'on verra chez eux l'ongle de Nabuchodonosor [2] parmi d'autres bagatelles; mais l'ongle de Nabuchodonosor est dans le cabinet de curiosités du roi de Danemark....

« Entre les Pères de l'Église, les uns, dit Chevreau, ont cru certaine la réprobation de Nebuchadnetzar, les autres n'ont douté nullement de son salut. On a fait encore des questions assez inutiles sur le texte de Daniel, où il est dit que « Nabuchodonosor fut banni sept ans de la compagnie des hommes; qu'il demeurait avec les bêtes des champs; qu'il mangeait l'herbe comme les bœufs; que son poil devint long comme les plumes des aigles, et ses ongles comme ceux des oiseaux. » Saint Cyrille de Jérusalem, Cédrenus et d'autres ont été persuadés qu'il avait été changé en bœuf; et notre Bodin y aurait souscrit, lui qui a cru à la lycanthropie. Je ne pousserai point cette question, et je me contente de dire ici, après beaucoup d'autres, qu'il perdit l'usage de la raison; qu'il fut tellement changé par les injures de l'air, par la longueur de son poil et de ses ongles, et par sa manière de vivre avec les bêtes, qu'il s'imagina qu'il en était une. Tertullien dit qu'en cet état il fut frénétique; saint Thomas, qu'il eut l'imagination blessée; et les paroles de saint Jérôme sont remarquables : *Quando autem dixit sensum sibi redditum, ostendit non formam se amisisse, sed mentem* [1]. »

Nachtmaneken, ou petit homme de nuit, nom que les Flamands donnent aux incubes.

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmonum.*

[2] Et plus exactement Nebuchadnetzar, nom qui signifie *Nebo le dieu prince,* et Nebo serait le nom chaldéen de la planète de Mercure (M. Eugène Boré, *De la Chaldée et des Chaldéens*).

[1] *Chevræana,* t. I, p. 249.

Nachtvrouwtje, ou petite femme de nuit, nom que les Flamands donnent aux succubes.

Nagates, astrologues de Ceylan. Des voyageurs crédules vantent beaucoup le savoir de ces



devins, qui, disent-ils, font souvent des prédictions que l'événement accomplit. Ils décident du sort des enfants. S'ils déclarent qu'un astre malin a présidé à leur naissance, les pères, en qui la superstition étouffe la nature, leur ôtent une vie qui doit être malheureuse. Cependant, si l'enfant qui voit le jour sous l'aspect d'une planète contraire est un premier-né, le père le garde, en dépit des prédictions; ce qui prouve que l'astrologie n'est qu'un prétexte dont les pères trop chargés d'enfants se servent pour en débarrasser leur maison. Ces nagates se vantent encore de prédire, par l'inspection des astres, si un mariage sera heureux, si une maladie est mortelle, etc.

Naglefare, vaisseau fatal chez les Celtes. Il est fait des ongles des hommes morts; il ne doit être achevé qu'à la fin du monde, et son apparition fera trembler les hommes et les dieux. C'est sur ce vaisseau que l'armée des mauvais génies doit arriver d'Orient.

Nagual. C'est le nom que donnent les Mexicains à leur esprit familier. Chaque nouveau-né a le sien. Les peuplades ont le leur collectif. Le nagual de chaque nouveau-né est vivant sous la forme d'un animal, d'un poisson, d'un oiseau, qui est signalé le jour de sa naissance par son horoscope. C'est un tigre, un chat, un perroquet, un insecte. Dans le culte du Mexique, avant la conquête, on offrait souvent du sang aux dieux et aussi aux esprits familiers; on tirait à l'enfant qui venait de naître une goutte de sang sous l'oreille ou sous la langue pour l'offrir avant tout à Chalchinhlicué, la déesse des eaux et la protectrice des enfants.

L'ara, gros perroquet, recevait un culte provincial dans quelques lieux du Mexique. Il avait ses prêtres, qui lui présentaient goutte par goutte leur propre sang en se tatouant de piqûres, et ce culte subsistait encore dans des cavernes il n'y a pas longtemps [1].

Naguille (Catherine), petite sorcière âgée de onze ans, qui fut accusée d'aller au sabbat en plein midi [2].

Naguille (Marie), jeune sorcière, sœur de la précédente. Arrêtée à seize ans, elle avoua que sa mère l'avait conduite au sabbat. Lorsqu'elles devaient y aller ensemble, le diable venait ouvrir la fenêtre de leur chambre et les attendait à la porte. La mère tirait un peu de graisse d'un pot, s'en oignait la tête, excepté la figure, prenait sa fille sous le bras, et elles s'en allaient en l'air au sabbat. Pour revenir à la maison, le diable leur servait de porteur. Elle avoua encore que le sabbat se tenait à Pagole, près d'un petit bois [3].

Nahama, sœur de Tubalcain. On lit dans le Talmud que c'est une des quatre mères des diables. Elle est devenue elle-même, selon les démonomanes, un démon succube.

Nain-Laurin ou **l'Elf-roi**. C'est le roi des



petits elfs, des kobolds et d'autres esprits nains.

[1] Voyez sur ces faits de curieux détails dans l'intéressant voyage de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur l'isthme de Téhuantépec, l'Etat de Chiapos et la république de Guatémala.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 66.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 118.

Il joue un grand rôle dans le poëme de Nibelungs.

Nains. Presque tous les esprits de l'espèce des fées sont nains en Irlande.

Aux noces d'un certain roi de Bavière, on vit un nain si petit qu'on l'enferma dans un pâté, armé d'une lance et d'une épée. Il en sortit au milieu du repas, sauta sur la table, la lance en arrêt, et excita l'admiration de tout le monde [1].

La fable dit que les pygmées n'avaient pas deux pieds de haut et qu'ils étaient toujours en guerre avec les grues. Les Grecs, qui reconnaissaient des géants, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes, qu'ils appelèrent pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Éthiopie, appelés *Péchinies*, qui étaient d'une petite taille. Et comme les grues se retiraient tous les hivers dans leur pays, ils s'assemblaient pour leur faire peur et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs : voilà le combat des pygmées contre les grues.



Swift fait trouver à son Gulliver des hommes hauts d'un demi-pied dans l'île de Lilliput. Avant lui, Cyrano de Bergerac, dans son *Voyage au soleil*, avait vu de petits nains *pas plus hauts que le pouce*.

Les Celtes pensaient que les nains étaient des espèces de créatures formées du corps du géant Ime, c'est-à-dire de la poudre de la terre. Ils n'étaient d'abord que des vers ; mais, par l'ordre des dieux, ils participèrent à la raison et à la figure humaines, habitant toujours cependant entre la terre et les rochers. « On a découvert sur les bords de la rivière Merrimak, à vingt milles de l'île Saint-Louis, dans les États-Unis, des tombeaux en pierre, construits avec une sorte d'art et rangés en ordre symétrique, mais dont aucun n'avait plus de quatre pieds de long. Les squelettes humains n'excèdent pas trois pieds en longueur. Cependant les dents prouvent que c'étaient des individus d'un âge mûr. Les crânes sont hors de proportion avec le reste du corps. Voilà donc les pygmées retrouvés [1]. » *Voy.* PYGMÉE.

Laissons passer une anecdote de nain.

On montre dans le château d'Umbres, à une lieue d'Inspruck, le tombeau d'Haymon, géant né dans le Tyrol au quinzième siècle. Il avait seize pieds de haut et assez de force, dit-on, pour porter un bœuf d'une main. A côté du squelette d'Haymon est celui d'un nain qui fut cause de sa mort. Ce nain ayant délié le cordon du soulier du géant, celui-ci se baissa pour le renouer ; le nain profita de ce moment pour lui donner un soufflet. Cette scène se passa devant l'archiduc Ferdinand et sa cour ; on en rit : ce qui fit tant de peine au géant que peu de jours après il en mourut de chagrin.

C'était un luxe, autrefois, d'avoir à la cour des nains ou des fous.

Nairancie. Espèce de divination usitée parmi les Arabes et fondée sur plusieurs phénomènes du soleil et de la lune.

Nakaronkir, esprit que Mahomet envoie dans leur sommeil aux musulmans coupables, pour les pousser au repentir.

Nambroth, démon que l'on conjure le mardi. *Voy.* CONJURATIONS.

Nan, mouches assez communes en Laponie. Les Lapons les regardent comme des esprits et les portent avec eux dans des sacs de cuir, bien persuadés que par ce moyen ils seront préservés de toute espèce de maladies.

Napier (Barbara). *Voy.* JACQUES Ier.

Napoléon Ier, empereur des Français. On a prétendu qu'il avait un génie familier, comme Socrate et tous les grands hommes dont les actions ont excité l'admiration de leurs contemporains. On l'a fait visiter par un petit homme rouge, espèce de génie mystérieux. Des esprits hostiles ont vu aussi dans Napoléon un des précurseurs de l'Antechrist ; ce qui est absurde.

[1] Johnston, *Thaumatographia naturalis.*

[1] *Journal des Débats* du 25 janvier 1819.

Narac, enfer des Indiens; on y sera tourmenté par des serpents.

Nastrande ou **Nastrund**, partie de l'enfer des Scandinaves. Là sera un bâtiment vaste et infâme; la porte, tournée vers le nord, ne sera construite que de cadavres et de serpents, dont toutes les têtes, tendues à l'intérieur, vomiront des flots de venin. Il s'en formera un fleuve empoisonné, dans les ondes rapides duquel flotteront les parjures, les assassins et les adultères. Dans une autre région, la condition des damnés sera pire encore; car un loup dévorant y déchirera sans cesse les corps qui y seront envoyés.

Nathan de Gaza, juif visionnaire qui se présenta en précurseur du faux messie Sabathaï-Zévi.



Napoléon I[er], empereur des Français. — Page 488.

Natona (Berthe), Génoise qui fut possédée en 1217 de trois démons. Ils l'enlevaient en l'air à huit ou neuf pieds. Elle fut délivrée devant les reliques de saint Ubald, dont ses exorcistes imploraient l'intercession.

Naturel et Surnaturel. Ce qui a fourvoyé beaucoup d'esprits qui se sont crus forts parce qu'ils étaient faibles et qu'ils ne s'en doutaient pas, c'est qu'ils ont confondu ces deux essences: le naturel et le surnaturel. Ainsi Balthasar Becker, dans son *Monde enchanté,* veut anéantir les démons, parce que sa laideur faisait dire qu'il était l'un d'eux. Il voulait s'escrimer sur la chute de l'homme; or, il s'insurgea contre ces paroles de Moïse: « Le serpent dit à la femme. » Est-ce que le serpent a les organes qu'il faut pour parler? se demanda-t-il. Et si on lui objecte que le diable a pris la figure du serpent, il répond qu'un esprit n'a pas non plus les organes qui parlent. Il en tire donc cette conclusion: « Cela ne se peut naturellement; donc cela n'est pas. » Mais Benjamin Binet lui a répliqué: « Ce que vous répondez, c'est ne rien dire, puisqu'il s'agit là d'un fait surnaturel. »

Les naturalistes, les rationalistes, les réalistes (car nous avons ces sectes autour de nous) raisonnent comme Becker; et ainsi ils déraisonnent.

Naudé (Gabriel), l'un des savants distingués de son temps, né à Paris en 1600. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Mazarin, ensuite de la reine Christine, et mourut à Abbeville en 1653. Il a laissé une *Instruction à la France sur la vé-*

rité de l'histoire des frères de la Rose-Croix, 1623, in-4° et in-8°; rare. Naudé y prouve que les prétendus frères de la Rose-Croix n'étaient que des fourbes qui cherchaient à trouver des dupes, en se vantant d'enseigner l'art de faire de l'or, et d'autres secrets non moins merveilleux. Ce curieux opuscule est ordinairement réuni à une autre brochure intitulée *Avertissement au sujet des frères de la Rose-Croix*. On a encore de lui : *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie*, 1625, in-8°. Cet ouvrage, peut-être un peu trop systématique, a eu plusieurs éditions. Il y prend la défense des sages, anciens et modernes, accusés d'avoir eu des génies familiers, tels que Socrate, Aristote, Plotin, etc., ou d'avoir acquis par la magie des connaissances au-dessus du vulgaire.

Naurause (Pierres de). *Voy.* Fin du monde.

Navius (Accius). Ce Navius, étant jeune, dit Cicéron, fut réduit par la pauvreté à garder les pourceaux. En ayant perdu un, il fit vœu que, s'il le retrouvait, il offrirait aux dieux la plus belle grappe de raisin qu'il y aurait dans l'année. Lorsqu'il eut retrouvé son pourceau, il se tourna vers le midi, s'arrêta au milieu d'une vigne, partagea l'horizon en quatre parties; et après avoir eu dans les trois premières des présages contraires, il trouva une grappe de raisin d'une admirable grosseur. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin la curiosité de mettre à l'épreuve son talent de divination. Il coupa un jour un caillou avec un rasoir, pour prouver qu'il devinait bien.

Naylor (James), imposteur du seizième siècle, né dans le diocèse d'York, en Angleterre. Après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal des logis dans le régiment du colonel Lambert, il se retira parmi les trembleurs et s'acquit tant de réputation par ses discours, qu'on le regardait comme un saint homme. Voulant profiter de la bonne opinion qu'on avait de lui et se donner en quelque sorte pour un dieu, il résolut, en 1656, d'entrer dans Bristol en plein jour, monté sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, suivi de quelques autres qui chantaient tous : *Saint, saint, saint, le Dieu de sabaoth*[1]. Les magistrats l'arrêtèrent et l'envoyèrent au parlement, où, son procès ayant été instruit, il fut condamné, le 25 janvier 1657, comme blasphémateur et séducteur du peuple, à avoir la langue percée avec un fer chaud et le front marqué de la lettre B (blasphémateur), à être ensuite reconduit à Bristol, où il rentrerait à cheval, ayant le visage tourné vers la queue : ce qui fut exécuté à la lettre, quoique ce fou misérable eût désiré paraître sur un âne. Naylor fut ensuite enfermé pour le reste de ses jours; mais on l'élargit un peu plus tard, et il ne cessa de prêcher ceux de sa secte jusqu'à sa mort.

[1] Nous traduisons *le Dieu des armées;* mais *Deus sabaoth* veut dire *le Dieu des phalanges célestes.*

Naxac, séjour de peines où les habitants du Pégu font arriver les âmes après plusieurs transmigrations.

Nébiros. *Voy.* Naberus.

Nécato, sorcière d'Andaye qui allait au sabbat avec d'autres, quoique emprisonnée; ce qui établit que, comme plusieurs de ces malheureuses, elle n'y allait qu'en esprit. Delancre dépeint cette sorcière comme un monstre de laideur. Elle avait une barbe de satyre, des yeux de chat sauvage, une voix rauque. Son regard effrayait même ses compagnes.

Nécromancie, art d'évoquer les morts ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres. *Voy.* Anthropomancie, Érichtho, etc.

Il y avait à Séville, à Tolède et à Salamanque des écoles publiques de nécromancie dans de profondes cavernes, dont la grande Isabelle fit murer les entrées. Pour prévenir les superstitions de l'évocation des mânes et de tout ce qui a pris le nom de nécromancie, Moïse avait fait de sages défenses aux Juifs. Isaïe condamne également ceux qui demandent aux morts ce qui intéresse les vivants et ceux qui dorment sur les tombeaux pour avoir des rêves. C'est même pour obvier aux abus de la nécromancie répandue en Orient que chez le peuple israélite celui qui avait touché un mort était impur. Cette divination était en usage chez les Grecs et surtout chez les Thessaliens; ils arrosaient de sang chaud un cadavre, et ils prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui consultaient le mort devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie, et surtout avoir apaisé par quelques sacrifices les mânes du défunt : sans ces préparatifs, le défunt demeurait sourd à toutes les questions. Les Syriens se servaient aussi de cette divination, et voici comment ils s'y prenaient : Ils tuaient de jeunes enfants en leur tordant le cou, leur coupaient la tête, qu'ils salaient et embaumaient, puis gravaient sur une lame ou sur une plaque d'or le nom de l'esprit malin pour lequel ils avaient fait ce sacrifice; ils plaçaient la tête sur cette plaque, l'entouraient de cierges, adoraient cette sorte d'idole et en tiraient des réponses[1]. *Voy.* Magie.

Les rois idolâtres d'Israël et de Juda se livrèrent à la nécromancie. Saül y eut recours lorsqu'il voulut consulter l'ombre de Samuel. L'Église a toujours condamné ces abominations. Lorsque Constantin, devenu chrétien, permit encore aux païens de consulter leurs augures, pourvu que ce fût au grand jour, il ne toléra ni la magie noire ni la nécromancie. Julien se livrait à cette pratique exécrable.

Il restait, au moyen âge, quelques traces

[1] Leloyer. *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. V, p. 544.

de la nécromancie dans l'épreuve du cercueil.

Neffesoliens, secte de mahométans qui prétendent être nés du Saint-Esprit, c'est-à-dire sans opération d'homme : ce qui les fait tellement vénérer qu'on ne s'approche d'eux qu'avec réserve. On prétend qu'un malade guérit pour peu qu'il puisse toucher un de leurs cheveux. Mais Delancre dit que ces saints hommes sont au contraire des enfants du diable, qui tâchent de lui faire des prosélytes[1] ; et c'est le plus probable.

Néga. « Tu as fait un vœu à sainte Néga. » Expression des bandits corses. Cette sainte n'est pas dans le calendrier ; mais, chez ces bandits, se vouer à sainte Néga, c'est nier tout de parti pris[2].

Négation. La première négation a été faite par Satan, qui a donné un insolent démenti à Dieu même. La plus affreuse négation dans ce monde est celle des insensés qui nient Dieu. La mort les éclairera malheureusement trop tard.

Nègres. Il est démontré que les nègres ne sont pas d'une race différente des blancs, comme l'ont voulu dire quelques songe-creux ; qu'ils ne sont pas non plus la postérité de Caïn, laquelle a péri dans le déluge. Les hommes, cuivrés en Asie, sont devenus noirs en Afrique et blancs dans le Septentrion ; et tous descendent d'un seul couple. Les erreurs, plus ou moins innocentes, des philosophes à ce sujet ne sont plus admises que par les ignorants. Les sorciers appelaient quelquefois le diable le grand nègre. Un jurisconsulte dont on n'a conservé ni le nom ni le pays, ayant envie de voir le diable, se fit conduire par un magicien dans un carrefour peu fréquenté, où les démons avaient coutume de se réunir. Il aperçut un grand nègre sur un trône élevé, entouré de plusieurs soldats noirs armés de lances et de bâtons. *Le grand nègre*, qui était le diable, demanda au magicien qui il lui amenait. — Seigneur, répondit le magicien, c'est un serviteur fidèle. — Si tu veux me servir et m'adorer, dit le diable au jurisconsulte, je te ferai asseoir à ma droite. Mais le prosélyte, trouvant la cour infernale plus triste qu'il ne l'avait espéré, fit le signe de la croix, et les démons s'évanouirent[3].

Les nègres font le diable blanc.

Nékir. *Voy.* Monkir.

Nembroth, un des esprits que les magiciens consultent. Le mardi lui est consacré et on l'évoque ce jour-là : il faut, pour le renvoyer, lui jeter une pierre ; ce qui est facile.

Nemrod, roi d'Assyrie. Ayant fait bâtir la tour de Babel, et voyant, disent les auteurs arabes, que cette tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, était encore loin d'atteindre au ciel, il imagina de s'y faire transporter dans un panier par quatre énormes vautours. Les oiseaux l'emportèrent en effet lui et son panier, mais si haut et si loin que depuis on n'entendit plus parler de lui.

Nénufar, plante aquatique froide, dont voici un effet : Un couvreur travaillait en été sur une maison, à l'une des fenêtres de laquelle le maître avait un flacon d'eau de fleurs de nénufar à purifier au soleil. Le couvreur, étant échauffé et altéré, prit le flacon et but de cette eau ; il s'en retourna chez lui avec les sens glacés. Au bout de quelques jours, surpris de son refroidissement, il se crut ensorcelé. Il se plaint du maléfice qu'on lui a fait. Le maître de la maison examine son flacon et le trouve vide. Il reconnaît aussitôt d'où vient le maléfice, console le couvreur en lui faisant boire du vin de gingembre confit et toutes choses propres à le réchauffer. Il le rétablit enfin et fit cesser ses plaintes[1].

Néphélim, nom qui signifie également géants ou brigands. Aussi est-ce celui que l'Écriture donne aux enfants nés du commerce des anges avec les filles des hommes. Selon l'auteur du livre d'Énoch, les néphélim étaient fils des géants.

Nequam, prétendu prince des magiciens, à qui les chroniques mayençaises attribuent la fondation de Mayence.

Ner ou **Néré.** C'est le nom que l'on donne en Perse aux génies mâles de la race des Dives. Ils sont très-méchants. Les plus renommés de ces dives pour leur férocité sont Demrousch-Néré, Séhélan-Néré, Mordach-Néré, Cahamérage-Néré. Ils ont fait la guerre aux premiers monarques de l'Orient (dans les temps fabuleux). Tahmuras les a vaincus et enchaînés dans des cavernes bien closes[2].

Nergal, démon du second ordre, chef de la police du ténébreux empire, premier espion de Belzébuth, sous la surveillance du grand justicier Lucifer. Ainsi le disent les démonomanes. Toutefois Nergal ou Nergel fut une idole des Assyriens ; il paraît que dans cette idole ils adoraient le feu.

Néron, empereur romain, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les mauvais princes. Il portait avec lui une petite statue ou mandragore qui lui prédisait l'avenir. On rapporte qu'en ordonnant aux magiciens de quitter l'Italie, il comprit sous le nom de magiciens les philosophes, parce que, disait-il, la philosophie favorisait l'art magique. Cependant il est certain, disent les démonomanes, qu'il évoqua lui-même les mânes de sa mère Agrippine[3].

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. III, p. 231.
[2] P. Mérimée, *Colomba*.
[3] *Legenda aurea Jacobi de Voragine*, leg. LXIV. Voyez sur les nègres les *Légendes de l'Ancien Testament*, p. 84.

[1] Saint-André, *Lettres sur la magie*.
[2] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Div*.
[3] Suétone, *Vie de Néron*, ch. XXIV.

Netla. *Voy.* Ortie.

Nétos, génies malfaisants aux Moluques. Ils ont pour chef Lanthila.

Neuf. Ce nombre est sacré chez différents peuples. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur empereur. En Afrique, on a vu des princes, supérieurs aux autres en puissance, exiger des rois leurs vassaux de baiser neuf fois la poussière avant de leur parler. Pallas observe que les Mogols regardent aussi ce nombre comme très-auguste, et l'Europe n'est pas exempte de cette idée.

Neuhaus (Femme blanche de). *Voy.* Femmes blanches.

Neures ou **Neuriens**, peuples de la Sarmatie européenne qui prétendaient avoir le pouvoir de se métamorphoser en loups une fois tous les ans, et de reprendre ensuite leur première forme.

New-Haven. La barque de la fée de New-Haven apparaît, dit-on, sur les mers avant les naufrages au nouveau monde. Cette tradition prend sa source dans une de ces apparitions merveilleuses et inexplicables qu'on suppose être occasionnées par la réfraction de l'atmosphère, comme le palais de la fée Morgane, qui brille au-dessus des eaux dans la baie de Messine.

Niais est un adjectif qui vient de nier; et ceux qui nient n'en doivent pas être bien fiers.

Nibrianes. Les nibrianes sont les fées des Napolitains. Il y en a une attachée à chaque maison; et ceux qui l'occupent offensent la nébriane s'ils se plaignent de leur logis. C'est là sans doute une invention de propriétaires.

Nickar ou **Nick.** D'après la mythologie scandinave, source principale de toutes les croyances populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre,



Odin prend le nom de Nickar ou Hnickar lorsqu'il agit comme principe destructeur ou mauvais génie. Sous ce nom et sous la forme de *kelpic,* cheval-diable d'Écosse, il habite les lacs et les rivières de la Scandinavie, où il soulève des tempêtes et des ouragans. Il y a dans l'île de Rugen un lac sombre dont les eaux sont troubles et les rives couvertes de bois épais. C'est là qu'il aime à tourmenter les pêcheurs en faisant chavirer leurs bateaux et en les lançant quelquefois jusqu'au sommet des plus hauts sapins. Du Nickar scandinave sont provenus les *hommes d'eau* et les *femmes d'eau,* les nixes des Teutons. Il n'en est pas de plus célèbres que les nymphes de l'Elbe et de la Gaal. Avant l'établissement du Christianisme, les Saxons qui habitaient le voisinage de ces deux fleuves adoraient une divinité du sexe féminin, dont le temple était dans la ville de Magdebourg ou Megdeburch (ville de la jeune fille), et qui inspira toujours depuis une certaine crainte comme la naïade de l'Elbe. Elle apparaissait à Magdebourg, où elle avait coutume d'aller au marché avec un panier sous le



bras : elle était pleine de grâce, propre, et au premier abord on l'aurait prise pour la fille d'un bon bourgeois ; mais les malins la reconnaissaient à un petit coin de son tablier, toujours humide, en souvenir de son origine aquatique[1].

Chez les Anglais, les matelots appellent le diable le *vieux Nick.*

Nicksa. *Voy.* Nixas.

Nicolaï. *Voy.* Hallucination.

Nid, degré supérieur de magie que les Islandais comparaient à leur seidur ou magie noire. Cette espèce de magie consistait à chanter un charme de malédictions contre un ennemi.

Nider (Jean), savant dominicain mort en 1440. Son *Formicarium* contient sur les possessions des faits curieux.

Niflheim (Abîme), nom d'un double enfer chez les Scandinaves. Ils le plaçaient dans le neuvième monde; suivant eux, la formation en avait précédé de quelques hivers celle de la terre. Au milieu de cet enfer, dit l'Edda, il y a une fontaine nommée Hvergelmer. De là coulent

[1] *Traditions populaires du Nord.* (*Revue britannique,* 1837.)

les fleuves suivants : l'Angoisse, l'Ennemi de la Joie, le Séjour de la Mort, la Perdition, le Gouffre, la Tempête, le Tourbillon, le Rugissement, le Hurlement, le Vaste; celui qui s'appelle le Bruyant coule près des grilles du Séjour de la Mort. Cet enfer est une espèce d'hôtellerie, ou, si l'on veut, une prison dans laquelle sont détenus les hommes lâches ou pacifiques qui ne peuvent défendre les dieux inférieurs en cas d'attaque imprévue. Mais les habitants doivent en sortir au dernier jour pour être condamnés ou absous. C'est une idée très-imparfaite du purgatoire.

Nigromancie, art de connaître les choses cachées dans les endroits noirs, ténébreux, comme les mines, les pétrifications souterraines, etc. Ceux qui faisaient des découvertes de ce genre évoquaient les démons et leur commandaient d'apporter les trésors cachés. La nuit était particulièrement destinée à ces évocations, et c'est aussi durant ce temps que les démons exécutaient les commissions dont ils étaient chargés.

Ninon de Lenclos. On conte qu'elle dut de conserver une certaine beauté, trop vantée, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, à certain pacte qu'elle fit avec le diable, lequel lui avait apparu, dans un moment de vanité, sous les traits d'un nain vêtu de noir. On ajoute qu'à l'heure de sa mort elle vit aux pieds de son lit le nain qui l'attendait [1].

Nirudy ou **Nirondy**, roi des démons malfaisants chez les Indiens. On le représente porté sur les épaules d'un géant et tenant un sabre à la main.

Nis et **Nisgodreng**, lutins danois de l'espèce des Cluricaunes. *Voy.* ce mot.

Nisses, petites fées en Écosse.

Nitoès, démons ou génies que les habitants des îles Moluques consultent dans les affaires importantes. On se rassemble, on appelle les démons au son d'un petit tambour, on allume des flambeaux, et l'esprit paraît, ou plutôt un de ses ministres; on l'invite à boire et à manger, et, sa réponse faite, l'assemblée dévore les restes du festin.

Nixas ou **Nicksa**, dieu d'une rivière ou de l'Océan, adoré sur les bords de la Baltique, paraît incontestablement avoir tous les attributs de Neptune. Parmi les vents brumeux et les épouvantables tempêtes de ces sombres contrées, ce n'est pas sans raison qu'on l'a choisi comme la puissance la plus contraire à l'homme, et le caractère surnaturel qu'on lui a attribué est parvenu jusqu'à nous sous deux aspects bien différents. La Nixa des Germains est une de ces aimables fées, nommées Naïades par les anciens; le vieux Nick (le diable en Angleterre) est un véritable descendant du dieu de la mer du Nord, et possède une grande portion de sa puissance. Le matelot anglais, qui semble ne rien craindre, avoue la terreur que lui inspire cet être redoutable, qu'il regarde comme l'auteur des différentes calamités auxquelles sa vie précaire est continuellement en butte.

[1] Voyez son aventure dans les *Légendes infernales*.

Noals (Jeanne), sorcière qui fut brûlée par arrêt du parlement de Bordeaux, le 20 mars 1619, pour avoir chevillé le moulin de Las-Coudourleiras, de la paroisse de Végenne. Ayant porté un jour du blé à moudre à ce moulin avec deux autres femmes, le meunier, Jean Destrade, les pria d'attendre que le blé qu'il avait déjà depuis plusieurs jours fût moulu; mais elles s'en allèrent mécontentes, et aussitôt le moulin se trouva chevillé, de façon que le meunier ni sa femme n'en surent trouver le défaut. Le maître du moulin ayant été appelé, il s'avisa d'y amener ladite sorcière, qui, s'étant mise à genoux sur l'engin avec lequel le meunier avait coutume d'arrêter l'eau, fit en sorte qu'un quart d'heure après le moulin se remit à moudre avec plus de vitesse qu'il n'avait jamais fait [1].

Nodier (Charles), spirituel auteur de *Trilby ou le lutin d'Argail* (Argyle), et de beaucoup d'écrits charmants où les fées et les follets tiennent poétiquement leur personnage.

Noé. Les Orientaux ont chargé de légendes merveilleuses l'histoire de ce patriarche [2].

Noël (Jacques), prétendu possédé et peut-être obsédé, qui fit quelque bruit en 1667. Il était neveu d'un professeur de philosophie au collége d'Harcourt, à Paris. Il s'imaginait sans cesse voir des spectres. Il était sujet aux convulsions épileptiques, faisait des grimaces, des contorsions, des cris et des mouvements extraordinaires. On le crut démoniaque, on l'examina; il prétendit qu'on l'avait maléficié, parce qu'il n'avait pas voulu aller au sabbat. Il assura avoir vu le diable plusieurs fois en différentes formes [3]. On finit par découvrir qu'il était fou.

Noh, nom du premier homme selon les Hottentots. Ils prétendent que leurs premiers parents entrèrent dans le pays par une porte ou par une fenêtre; qu'ils furent envoyés de Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfants l'art de nourrir les bestiaux, avec quantité d'autres connaissances.

Noix. Un grand secret est renfermé dans les noix; car si on les fait brûler, qu'on les pile et qu'on les mêle avec du vin et de l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de tomber [4].

Nomancie, divination par les noms et par les

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilége*, etc., tr. VI, p. 318.

[2] Voyez ces légendes dans les *Légendes de l'Ancien Testament*.

[3] *Lettres de Saint-André sur la magie*, etc.

[4] *Albert le Grand*, p. 199.

lettres qui les composent. C'est la même science que l'onomancie. *Voy.* ce mot.

Nombre deux. Depuis Pythagore, qui avait regardé le nombre deux comme représentant le mauvais principe, ce nombre était aux yeux de l'Italie le plus malheureux de tous; Platon, imbu de cette doctrine, comparaît le nombre deux à Diane, toujours stérile, et partant peu honorée. C'est d'après le même principe que les Romains avaient dédié à Pluton le deuxième mois de l'année et le deuxième jour du mois; parce que tout ce qui était de mauvais augure lui était spécialement consacré.

Diverses croyances s'attachaient à quelques autres nombres. *Voy.* Neuf, etc.

Nonos, génies malfaisants, que les Indiens des îles Philippines placent dans des sites extraordinaires entourés d'eau; ils ne passent jamais dans ces lieux, qui remplissent leur imagination d'effroi, sans leur en demander permission. Quand ils sont attaqués de quelque infirmité ou maladie, ils portent à ces génies, en forme d'offrande, du riz, du vin, du coco et le cochon, qu'on donne ensuite à manger aux malades.

Nornes, fées ou parques chez les Celtes. Elles dispensaient les âges des hommes, et se nommaient Urda (le passé), Verandi (le présent) et Skalda (l'avenir).

Norsgubb, le Vieux du Nord ou des Norses. C'est le nom populaire du diable en Suède.

Nostradamus (Michel), médecin et astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, mort à Salon en 1566. Les talents qu'il déploya pour la guérison de plusieurs maladies qui affligeaient la Provence lui attirèrent la jalousie de ses collègues; il se retira de la société. Vivant seul avec ses livres, son esprit s'exalta au point qu'il crut avoir le don de connaître l'avenir. Il



écrivit ses prédictions dans un style énigmatique; et pour leur donner plus de poids, il les mit en vers. Il en composa autant de quatrains, dont il publia sept *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut une vogue inconcevable; on prit parti pour le nouveau devin; les plus raisonnables le regardèrent comme un visionnaire, les autres imaginèrent qu'il avait commerce avec le diable, d'autres qu'il était véritablement prophète. Le plus grand nombre des gens sensés ne vit en lui qu'un charlatan qui, n'ayant pas fait fortune à son métier de médecin, cherchait à mettre à profit la crédulité du peuple. La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il s'enrichirait à ce métier. Il fut comblé de biens et d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX et par le peuple des petits esprits. Le poëte Jodelle fit ce jeu de mots sur son nom :

> *Nostra damus* cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
> Et cum falsa damus, nil nisi *nostra damus*.

Ce n'est point merveille, dit Naudé, si, parmi le nombre de mille quatrains, dont chacun parle toujours de cinq ou six choses différentes, et surtout de celles qui arrivent ordinairement, on rencontre quelquefois un hémistiche qui fera mention d'une ville prise en France, de la mort d'un grand en Italie, d'une peste en Espagne, d'un monstre, d'un embrasement, d'une victoire ou de quelque chose semblable. Ces prophéties ne ressemblent à rien mieux qu'à ce soulier de Théramène, qui se chaussait indifféremment par toutes sortes de personnes. Et quoique Chavigny, qui a tant rêvé là-dessus, ait prouvé, dans son *Janus français*, que la plupart des prédictions de Nostradamus étaient accomplies au commencement du dix-septième siècle, on ne laisse pas néanmoins de les remettre encore sur le tapis. Il en est des prophéties comme des almanachs; les idiots croient à tout ce qu'ils y lisent, parce que sur mille mensonges ils ont rencontré une fois la vérité. Nostradamus est enterré à Salon; il avait prédit de son vivant que son tombeau changerait de place après sa mort. On l'enterra dans l'église des Cordeliers, qui fut détruite. Alors le tombeau se trouva dans un champ, et le peuple est persuadé plus que jamais qu'un homme qui prédit si juste mérite au moins qu'on le croie [1].

Notarique, une des trois divisions de la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre ou chaque lettre d'un mot pour en faire une phrase entière, ou les premières lettres d'une sentence pour en former un seul mot.

Noyés. Les marins anglais et américains croient que retirer un noyé et l'amener sur le pont d'un

[1] De Thou rapporte que le fils de Nostradamus se disait héritier du don de son père, et se mêlait de prédire comme lui. Lorsqu'on assiégeait le Poussin, en Dauphiné, interrogé par Saint-Luc sur le sort qui attendait le Poussin, il lui répondit : — « Il périra par le feu. » — Pendant que les soldats pillaient la place, continue l'historien, le fils du prophète y mit lui-même le feu en plusieurs endroits, afin que sa prédiction fût accomplie. Mais Saint-Luc, irrité de cette action, poussa son cheval contre le jeune astrologue qui en fut foulé aux pieds.

navire qui va appareiller, c'est, si le noyé y meurt, un mauvais présage, qui annonce des malheurs et le danger de périr. Superstition inhumaine. Aussi laissent-ils les noyés à l'eau.

Voici une légende qui a été racontée par le poëte Œhlenschlœsger. Ce n'est point une légende, c'est un drame de la vie réelle. Un pauvre matelot a perdu un fils dans un naufrage, et la douleur l'a rendu fou. Chaque jour il monte sur



sa barque et s'en va en pleine mer; là, il frappe à grands coups sur un tambour, et il appelle son fils à haute voix : — Viens, lui dit-il, viens ! sors de ta retraite, nage jusqu'ici, je te placerai à côté de moi dans mon bateau; et si tu es mort, je te donnerai une tombe dans le cimetière, une tombe entre des fleurs et des arbustes; tu dormiras mieux là que dans les vagues. Mais le malheureux appelle en vain et regarde en vain. Quand la nuit descend, il s'en retourne en disant : — J'irai demain plus loin, mon pauvre fils ne m'a pas entendu [1].

Nuit des trépassés. De tous les jours de



l'année, il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le Ier novembre. Les morts sortent à minuit de leurs tombes pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin aux vivants qui les oublient. La sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée pour exercer leurs redoutables maléfices. L'ange Gabriel soulève alors pour douze heures le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend à cet infernal ennemi des hommes le pouvoir momentané de les faire souffrir. D'ordinaire, la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances; la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrents se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur [1].

Numa-Pompilius, second roi de Rome. Il donna à son peuple des lois assez sages, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie. Il marqua les jours heureux et les jours malheureux, etc. [2].

Les démonomanes font de Numa un insigne enchanteur et un profond magicien. Cette nymphe, qui se nommait Égérie, n'était autre chose qu'un démon qu'il s'était rendu familier, comme étant un des plus versés et mieux entendus qui aient jamais existé en l'évocation des diables. Aussi tient-on pour certain, dit Leloyer, que ce fut par l'assistance et l'industrie de ce démon qu'il fit beaucoup de choses curieuses pour se mettre en crédit parmi le peuple de Rome, qu'il voulait gouverner à sa fantaisie. A ce propos, Denys d'Halicarnasse raconte qu'un jour, ayant invité à souper bon nombre de citoyens, il leur fit servir des viandes simples et communes en vaisselle peu somptueuse; mais dès qu'il eut dit un mot, sa diablesse le vint trouver, et tout incontinent la salle devint pleine de meubles précieux, et les tables furent couvertes de toutes sortes de viandes exquises et délicieuses. Il était si habile dans ses conjurations, qu'il forçait Jupiter à quitter son séjour et à venir causer avec lui. Numa-Pompilius fut le plus grand sorcier et le plus fort magicien de tous ceux qui ont porté couronne, dit Delancre; il avait encore plus de

[1] Marmier, *Traditions des bords de la Baltique.*

[1] H. Berthould, *La nuit de la Toussaint.*

[2] Entre autres choses, il présenta aux Romains, un jour, un certain bouclier (qu'on nomma ancile ou ancilie) et qu'il dit être tombé du ciel pendant une peste qui ravageait l'Italie; il prétendit qu'à la conservation de ce bouclier étaient attachées les destinées de l'empire romain, important secret qui lui avait été révélé par Egérie et les Muses. De peur qu'on n'enlevât ce bouclier sacré, il en fit faire onze autres, si parfaitement semblables, qu'il était impossible de les distinguer du véritable, et que Numa lui-même fut dans l'impossibilité de le reconnaître. Les douze boucliers étaient échancrés des deux côtés. Numa en confia la garde à douze prêtres qu'il institua pour cet effet, et qu'il nomma Saliens ou Agonaux. Mammurius, qui avait fait les onze copies si habilement, ne voulut d'autre récompense de son travail que la gloire de l'avoir convenablement exécuté.

pouvoir sur les diables que sur les hommes. Il composa des livres de magie qu'on brûla quatre cents ans après sa mort... *Voy.* Égérie.

Nursie, au royaume de Naples. Là était la grotte de la Sibylle, remplacée au moyen âge par des sorcières qu'on allait consulter.

Nybbas, démon d'un ordre inférieur, grand



paradiste de la cour infernale. Il a aussi l'intendance des visions et des songes. On le traite avec assez peu d'égards, le regardant comme bateleur et charlatan.

Nymphes, démons femelles. Leur nom vient de la beauté des formes sous lesquelles ils se montrent. Chez les Grecs, les nymphes, très-honorées, étaient partagées en plusieurs classes : les mélies suivaient les personnes qu'elles voulaient favoriser ou tromper ; elles couraient avec une vitesse inconcevable. Les nymphes genetyllides présidaient à la naissance, assistaient les enfants au berceau, faisaient les fonctions de sages-femmes, et leur donnaient même la nourriture. Ainsi Jupiter fut nourri par la nymphe Mélisse, etc. Ce qui prouve que ce sont bien des démons, c'est que les Grecs disaient qu'une personne était remplie de nymphes pour dire qu'elle était possédée des démons. Du reste, les cabalistes pensent que ces démons habitent les eaux, ainsi que les salamandres habitent le feu, les sylphes l'air, et les gnomes ou pygmées la terre. *Voy.* Ondins.

Nymphe de l'Elbe. Prétorius, auteur estimable du seizième siècle, raconte que la nymphe de l'Elbe s'assied quelquefois sur les bords du fleuve, peignant ses cheveux à la manière des sirènes. Une tradition semblable à celle que Walter Scott a mise en scène dans la *Fiancée de Lamermoor* avait cours au sujet de la sirène de l'Elbe ; elle est rapportée tout au long par les frères Grimm, dans leur Recueil de légendes germaniques. Quelque belles que paraissent les ondines ou nixes, le principe diabolique fait toujours partie de leur essence : l'esprit du mal n'est



Nymphes.

couvert que d'un voile plus ou moins transparent, et tôt ou tard la parenté de ces beautés mystérieuses avec Satan devient manifeste. Une



mort inévitable est le partage de quiconque se laisse séduire par elles. Des auteurs prétendent que les dernières inondations du Valais furent

causées par des démons qui, s'ils ne sont pas des nickars ou des nixes, sont du moins de nature amphibie. Il y a près de la vallée de Bagnes une montagne fatale où les démons font le sabbat. En l'année 1818, deux frères mendiants de Sion, prévenus de cette assemblée illégale, gravirent la campagne pour vérifier le nombre et les intentions des délinquants. Un diable, l'orateur de la troupe, s'avança. — Révérends frères, dit-il, nous sommes ici une armée telle que, si on divisait entre nous à parts égales tous les glaciers et tous les rochers des Alpes, nous n'en aurions pas chacun une livre pesant [1].

Nynauld (Jean de), auteur d'un livre intitulé *De la Lycanthropie, transformation et extases des sorciers.* Paris, 1615, in-8°.

Nyol, vicomte de Brosse, poursuivi comme sorcier à la fin du seizième siècle. Il confessa qu'ayant entendu dire qu'on brûlait les sorciers, il avait quitté sa maison et en était demeuré longtemps absent. Ses voisins, l'ayant suivi, l'avaient trouvé dans une étable de pourceaux; ils l'interrogèrent sur différents maléfices dont il était accusé; il reconnut qu'il était allé une fois au sabbat, à la croix de la Motte, où il avait vu le diable en forme de chèvre noire; qu'il s'était donné audit diable, sous promesse qu'il aurait des richesses et serait bien heureux au monde, « et lui bailla pour gage sa ceinture, partie de ses cheveux, et après sa mort un de ses pouces. Ensuite le diable le marqua sur l'épaule; il lui commanda de donner des maladies, de faire mourir les hommes et les bestiaux, de faire périr les fruits par des poudres qu'il jetterait au nom de Satan. Il avoua encore que le diable l'avait fait danser au sabbat avec les autres sorciers ayant chacun une chandelle, et que quand le diable se retirait enfin, eux tous se trouvaient transportés dans leurs maisons. » Vingt-huit témoins confrontés soutinrent que le vicomte de Brosse avait la réputation de sorcier, et qu'il avait fait mourir quatre hommes et beaucoup de bestiaux [1]. Il fut condamné.

Nypho ou **Nyphus** (Augustin), sorcier italien, qui avait un démon familier et barbu, dit Delancre [2], lequel démon lui apprenait toutes choses. Il a fait un livre *Des divinations*, imprimé à la suite de l'explication des songes par Artémidore. *Voy.* Artémidore.

Nysrock, démon du second ordre, chef de cuisine de Belzébuth, seigneur de la délicate tentation et des plaisirs de la table.

[1] *Traditions populaires du Nord.* (*Revue britannique,* 1837.)

[1] Rikius, *Discours sommaire des sortilèges, vénéfices, idolâtries,* etc.

[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges,* etc., liv. V, p. 414.

O

Oannès ou **Oès**, monstre moitié homme et moitié poisson, dans les vieilles mythologies de l'Orient; venu de la mer égyptienne, il sortait de l'œuf primitif, d'où tous les autres êtres avaient été tirés. Il parut, dit Bérose, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avait une tête d'homme sous une tête de poisson. A sa queue étaient joints des pieds d'homme, et il en avait la voix et la parole. Ce monstre demeurait parmi les hommes sans manger, leur donnait la connaissance des lettres et des sciences, leur enseignait les arts, l'arithmétique, l'agriculture; en un mot, tout ce qui pouvait contribuer à adoucir les mœurs. Au soleil couchant, il se retirait dans la mer et passait la nuit sous les eaux. C'était un poisson comme on n'en voit guère.

Ob, démon des Syriens, qui était, à ce qu'il paraît, ventriloque. Il donnait ses oracles par le derrière, organe qui n'est pas ordinairement destiné à la parole, et toujours d'une voix basse et sépulcrale, en sorte que celui qui le consultait ne l'entendait souvent pas du tout, ou plutôt entendait tout ce qu'il voulait.

Obereit (Jacques Hermann), alchimiste et mystique, né en 1725, à Arbon en Suisse, et mort en 1798. Son père avait eu le même goût pour l'alchimie, qu'il appelait l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu. Le fils voulut profiter des leçons que lui avait laissées le vieillard; comme sa famille était réduite à l'indigence, il travailla sans relâche dans son laboratoire; mais l'autorité vint le fermer, comme dangereux pour la sûreté publique. Cependant il réussit à prouver que ses opérations ne pouvaient nuire, et il s'établit chez un frère de Lavater. Depuis dix-huit ans, Jacques (qui était fou), connaissait, disait-il, une personne qu'il nomme *Théantis, bergère séraphique ;* il l'épousa dans un château, sur une montagne entourée de nuages. « Notre mariage, dit-il, n'était ni platonique ni épicurien, c'était un état dont le monde n'a aucune idée. » Elle mourut au bout de trente-six jours, et le veuf, se souvenant que Marsay, grand mystique de ce temps, avait entonné un cantique de reconnaissance à la mort de sa femme, chanta à gorge déployée durant toute la nuit

du décès de la sienne. Il a publié, en 1776, à Augsbourg, un traité de la *Connexion originaire des esprits et des corps, d'après les principes de Newton.* On lui doit aussi les *Promenades de Gamaliel, juif philosophe,* 1780.

Obergemeiner, propriétaire à Munchhof, près de Gratz, d'une maison qui fut infestée, en janvier 1821, de mains invisibles ou de procédés inexplicables qui, malgré la surveillance de trente hommes armés, lançaient aux fenêtres des pierres de quinze livres, parties le plus souvent de l'intérieur de la maison où ces pierres ne se trouvaient pas, qui brisaient la vaisselle, cassaient les pots et jetaient rudement à la tête des assistants les cuillers à pot en fer, lesquelles arrivaient violemment à leur but, mais sans causer le moindre mal, au contraire des pierres qui brisaient les vitres. Le seau plein d'eau s'enlevait tout seul au plafond; les plats volaient et faisaient des courbes. On n'a pu avoir explication de ces phénomènes, mentionnés et décrits longuement dans la *Mystique* de Görres [1].



Obéron et Titania.

[1] Chapitre XX du livre V.

Obéron, roi des fées et des fantômes aériens. Il joue un grand rôle dans la poésie anglaise; c'est l'époux de Titania. Ils habitent l'Inde; la nuit, ils franchissent les mers et viennent dans nos climats danser au clair de la lune; ils redoutent le grand jour et fuient au premier rayon du soleil, ou se cachent dans les bourgeons des arbres jusqu'au retour de l'obscurité. Obéron est le sujet d'un poëme célèbre de Wieland.

Obesslik. Du temps des hussites, un brigand

nommé Obesslik se rendit à la justice, qui le poursuivait depuis longtemps; mais il se rendit à condition qu'on épargnât son sang. Il fut donc condamné à mourir de faim et descendu dans le gouffre de Maczocha avec une cruche d'eau et un seul pain. Le pain fut bientôt dévoré, la cruche d'eau bientôt vidée. Alors commença pour lui cette horrible agonie dont on peut se faire une idée après avoir lu l'épisode d'Ugolin dans le Dante. La mort lente s'approchait avec le désespoir, lorsque tout à coup le condamné entendit un sifflement étrange dans l'air et vit, en levant les yeux, un dragon ailé qui plongea à grands coups d'aile dans le précipice. Obesslik, qu'épouvantait l'idée que ce dragon le dévorerait, ramassa le reste de ses forces, se recula dans une crevasse de la paroi, prit une pierre et la jeta vers le dragon, qui fut atteint sous le ventre, seul endroit qui n'était pas protégé par des écailles comme tout le reste de son corps. Un sang noir sortit de la blessure du monstre, qui s'abattit sur une saillie du cratère, où il se reposa quelque temps; une demi-heure s'écoula ainsi, et, quand il eut repris quelques forces par le repos, il se releva et sortit. Ainsi délivré de son hôte monstrueux, Obesslik pensa ceci :

« Ne pourrais-je pas me sauver par son secours, s'il revenait?

Le lendemain, à la même heure, le dragon redescendit dans le gouffre et se mit à fouiller la vase avec son bec immense pour y chercher des vipères d'eau dont il se nourrissait. Obesslik se glissa derrière lui et se plaça sur son dos écaillé. Quand le monstre se fut bien repu, il reprit son vol, sans s'apercevoir qu'un homme était sur lui, et sortit du précipice. Il s'éleva bien haut dans l'air, portant toujours son cavalier, qui attendait un moment favorable pour descendre de son étrange coursier. Ses ailes bruissaient dans le vent, et il s'abattit dans une forêt voisine, où il se coucha sous un grand chêne et s'endormit.

Obesslik sauvé reprit son ancien métier de dévaliseur, et plus d'une fois l'effroi se répandit dans la contrée au récit des crimes de celui que l'on croyait mort dans la Maczocha. Les montagnes de Hradi étaient surtout le théâtre de ses sanguinaires exploits. Mais il fut repris et décapité à Olmütz.

Obole, pièce de monnaie que les Romains et les Grecs mettaient dans la bouche des morts, pour payer leur passage dans la barque à Caron.

Obsédés. Dom Calmet fait cette distinction entre les *possédés* et les *obsédés*. Dans les possessions, dit-il, le diable parle, pense, agit pour le possédé. Dans les obsessions, il se tient au dehors, il assiége, il tourmente, il harcèle. Saül était *possédé*, le diable le rendit sombre; Sara, qui épousa le jeune Tobie, n'était qu'*obsédée*, le diable n'agissait qu'autour d'elle. *Voy.* Possédés.

Obsequens (Julius). Il a laissé un livre des prodiges, dont une partie est perdue.

Occultes. On appelle sciences occultes la magie, la nécromancie, la cabale, l'alchimie et toutes les sciences secrètes.

Ochosias, roi d'Israël, mort 896 ans avant notre ère. Il s'occupait de magie et consultait Belzébuth, honoré à Accaron. Il eut une fin misérable.

Oculomancie, divination dont le but était de découvrir un larron, en examinant la manière dont il tournait l'œil, après certaines cérémonies superstitieuses.

Oddo. *Voy.* Kalta.

Oddon, pirate flamand des temps anciens, qui voguait en haute mer par magie, sans esquif ni navire.

Od-esprit. M. Gagne, qui est un des adeptes du spiritisme, croit avoir découvert dans l'atmosphère un agent impondérable où flottent les esprits qui nous circonviennent, et avec qui les habiles se mettent en communication. Il appelle cet agent l'Od-esprit.

Odet, démon de la nuit, qui se montre à Orléans sous la forme d'un mulet et fait de mauvais tours à ceux qu'il rencontre. Il est de l'espèce de kleudde.

Odeur. On voit dans tous les procès de sorcellerie que l'odeur des sorciers est abominable, ce qui ne peut surprendre, puisque leurs chefs leur défendent de se laver. — Plusieurs possédés sont aussi très-puants.

Odin, dieu des Scandinaves. Deux corbeaux sont souvent placés sur ses épaules et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu ou entendu de neuf. Odin les lâche tous les jours; et, après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir à l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le *dieu des corbeaux*. A la fin des siècles, il sera mangé par le loup Fenris. Les savants vous diront que l'un de ces corbeaux est l'emblème de la pensée; quelle pensée! et l'autre le symbole de la mémoire. Les deux loups qui se tiennent aux pieds d'Odin figuraient la puissance. Il y a des gens qui ont admiré ce *mythe*.

Odin, à la fois pontife, conquérant, monarque, orateur et poëte, parut dans le Nord, environ soixante-dix ans avant Notre-Seigneur selon les uns, plus tard selon d'autres. Le théâtre de ses exploits fut principalement le Danemark. Il avait la réputation de prédire l'avenir et de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suède, et, se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits; il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle;

et, au moment d'expirer, il déclara qu'il allait dans la Scythie prendre place parmi les dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans son paradis tous ceux qui s'exposeraient courageusement dans les batailles, ou qui mourraient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe, comme le prouve l'Edda, traduit par Mallet, à la tête de son ***Histoire de Danemark*** [1]. *Voy.* Woden, Hakelberg, etc.

Odontotyrannus. *Voy.* Serpent de mer.

Odorat. Cardan dit au livre XIII de la *Subtilité* qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. Rien n'est moins sûr que cette assertion ; il n'y a point de peuple qui ait si bon nez que les habitants de Nicaragua, les Abaquis, les Iroquois ; et on sait qu'ils n'en sont pas plus spirituels. Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait *était de Corinthe.*



Odet, démon de la nuit, sous la forme d'un mulet. — Page 499.

Œil. Les gorgones avaient un seul œil, dont elles se servaient tour à tour pour changer en pierres tous ceux qui les regardaient. Les anciens font mention des Arimaspes, comme de peuples qui n'avaient qu'un œil, et qui étaient souvent aux prises avec les griffons, pour ravir l'or confié à la garde de ces monstres. Pour le mauvais œil, *Voy.* Yeux.

Œnomancie, divination par le vin, dont on considère la couleur en le buvant, et dont on remarque les moindres circonstances pour en tirer des présages. Les Perses étaient fort attachés à cette divination.

Œnothère, géant de l'armée de Charlemagne, qui, d'un revers de son épée, fauchait des bataillons ennemis comme on fauche l'herbe d'un pré [2].

Œonistice, divination par le vol des oiseaux. *Voy.* Augures.

Oès. *Voy.* Oannès.

Œufs. On doit briser la coque des œufs frais, quand on les a mangés, par pure civilité ; aussi cet usage est-il pratiqué par les gens bien élevés, dit M. Salgues [3] ; cependant il y a des personnes qui n'ont pas coutume d'en agir ainsi. Quoi qu'il en soit, cette loi remonte à une très-haute antiquité. On voit, par un passage de Pline, que les Romains y attachaient une grande importance. L'œuf était regardé comme l'emblème de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On était persuadé que les magiciens s'en servaient dans leurs conjurations, qu'ils le vidaient et traçaient dans l'intérieur des caractères magiques dont la puissance pouvait opérer beaucoup de mal. On en brisait les coques pour détruire les charmes. Les anciens se contentaient quelquefois de les percer avec un couteau, et dans d'autres moments de frapper trois coups dessus. Les œufs leur servaient aussi d'augure. Julie, fille d'Auguste, étant grosse de Tibère, désirait ardemment un fils. Pour savoir si ses vœux seraient accomplis, elle prit un œuf, le mit dans son sein, l'échauffa ; quand elle était obligé de le quitter, elle le donnait à une nourrice pour lui conserver sa chaleur. L'augure fut heureux, dit Pline : elle eut un coq de son œuf et mit au monde un garçon [1].

Les druides pratiquaient, dit-on, cette super-

[1] *Le livre unique,* numéro 9.

[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* etc., t. I, p. 416.

[3] *Des erreurs et des préjugés,* t. I, p. 392.

[1] Cicéron rapporte qu'un homme ayant rêvé qu'il mangeait un œuf frais alla consulter l'interprète des songes, qui lui dit que le blanc d'œuf signifiait qu'il aurait bientôt de l'argent, et le jaune, de l'or. Il eut effectivement peu après une succession où il y avait de l'un et de l'autre. Il alla remercier l'interprète, et

stition étrange; ils vantaient fort une espèce d'œuf inconnu à tout le monde, formé en été par une quantité prodigieuse de serpents entortillés ensemble, qui y contribuaient tous de leur bave et de l'écume qui sortait de leur corps. Aux sifflements des serpents, l'œuf s'élevait en l'air; il fallait s'en emparer alors, avant qu'il touchât la terre : celui qui l'avait reçu devait fuir; les serpents couraient tous après lui jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière qui coupât leur chemin [1]. Ils faisaient ensuite des prodiges avec cet œuf.

Aujourd'hui on n'est pas exempt de bien des superstitions sur l'œuf. Celui qui en mange tous les matins sans boire meurt, dit-on, au bout de l'an. Il ne faut pas brûler les coques des œufs, suivant une croyance populaire superstitieuse, de peur de brûler une seconde fois saint Laurent, qui a été brûlé sur un feu nourri de pareils aliments [2]. Albert le Grand nous apprend, dans ses Secrets, que la coque d'œuf, broyée avec du vin blanc et bue, rompt les pierres tant des reins que de la vessie.

Pour la divination par les blancs d'œufs, *voyez* Oomancie, Garuda, etc.

Og, roi de Basan. Og, selon les rabbins, était un de ces géants qui ont vécu avant le déluge. Il s'en sauva en montant sur le toit de l'arche où étaient Noé et ses fils. Il était si pesant, qu'on fut obligé de mettre dehors le rhinocéros, qui suivit l'arche à la nage. Noé cependant fournit à Og de quoi se nourrir, non par compassion, mais pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge quelle avait été la puissance du Dieu qui avait exterminé de pareils monstres. Les géants vivaient longtemps. Og était encore du monde quand les Israélites, sous la conduite de Moïse, campèrent dans le désert. Le roi de Basan leur fit la guerre. Voulant d'un seul coup détruire le camp d'Israël, il enleva une montagne large de six mille pas, avec laquelle il se proposait d'écraser l'armée de Moïse. Mais Dieu permit que des fourmis crevassent la montagne, à l'endroit où elle posait sur la tête du géant, de sorte qu'elle tomba sur son cou en manière de collier. Ensuite ses dents s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans le roc et l'empêchèrent de s'en débarrasser. Moïse alors le tua, mais non sans peine; car le roi Og était d'une si énorme stature, que Moïse, qui lui-même était haut de six aunes, prit une hache de la même hauteur; et encore fallut-il qu'il fît un saut de six aunes pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

Ogier le Danois. On croit qu'il vit dans sa tombe, comme Frédéric-Barberousse et d'autres [1].

Ogres. Sauf le nom, ces monstres étaient connus des anciens. Polyphème, dans l'*Odyssée*, n'est autre chose qu'un ogre; on trouve des ogres dans *les Voyages de Sindbad le marin;* et un autre passage des *Mille et une nuits* prouve que les ogres ne sont pas étrangers aux Orientaux. Dans le conte du *Vizir puni*, un jeune prince égaré rencontre une dame qui le conduit à sa masure : elle dit en entrant : — Réjouissez-vous, mes fils, je vous amène un garçon bien fait et fort gras. — Maman, répondent les enfants, où est-il, que nous le mangions? car nous avons bon appétit. — Le prince reconnaît alors que la femme, qui se disait fille du roi des Indes, est une ogresse, femme de ces démons sauvages qui se retirent dans les lieux abandonnés et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passants, comme les sirènes, qui, selon quelques mythologues, étaient certainement des ogresses. C'est à peu près l'idée que nous nous faisons de ces êtres effroyables; les ogres, dans nos opinions, tenaient des trois natures : humaine, animale et infernale. Ils n'aiment rien tant que la chair fraîche; et les petits enfants étaient leur plus délicieuse pâture. Le Drac, si redouté dans le Midi, était un ogre qui avait son repaire aux bords du Rhône, où il se nourrissait de chair humaine. Il paraît que cette anthropophagie est ancienne dans nos contrées, car le chapitre LXVII de la loi salique prononce une amende de deux cents écus contre tout sorcier ou stryge qui aura mangé un homme.

Quelques-uns font remonter l'existence des ogres jusqu'à Lycaon, ou du moins à la croyance où l'on était que certains sorciers se changeaient en loups dans les orgies nocturnes, et mangeaient au sabbat la chair des petits enfants qu'ils pouvaient y conduire. On ajoutait que, quand ils en avaient mangé une fois, ils en devenaient extrêmement friands et saisissaient ardemment toutes les occasions de s'en repaître : ce qui est bien le naturel qu'on donne à l'ogre. On voit une multitude d'horreurs de ce genre dans les procès des sorciers; on appelait ces ogres des loups-garous; et le loup du petit Chaperon-Rouge n'est pas autre chose. Quant à l'origine du nom des ogres, l'auteur des *Lettres sur les contes des fées* de Ch. Perrault l'a trouvée sans doute. Ce sont les féroces Huns ou Hongrois du moyen âge, qu'on appelait Hunnigours, Oïgours, et ensuite par corruption *Ogres*. Les Hongrois, disait-on, buvaient le sang de leurs ennemis; ils leur coupaient le cœur par morceaux et le dévoraient en manière de remède contre toute maladie. Ils mangeaient de la chair humaine, et les mères hongroises, pour donner à leurs enfants l'habitude de la dou-

lui donna une pièce d'argent. L'interprète, en le reconduisant, lui dit : — Et pour le jaune n'y a-t-il rien? *Nihilne de vitello?*

[1] Pline, liv. XXIX, ch. III.

[2] Thiers, *Traité des superstitions*, etc.

[1] Voyez sa légende dans les *Légendes de l'autre monde.*

leur, les mordaient au visage dès leur naissance.

C'était en effet un terrible peuple que ces païens, dont les hordes innombrables, accourues des extrémités septentrionales de l'Asie, dévastèrent pendant deux tiers de siècle l'Italie, l'Allemagne et la France. Ils incendiaient les villes et les villages, égorgeaient les habitants ou les emmenaient prisonniers. La pitié leur était inconnue, car ils croyaient que les guerriers étaient servis dans l'autre monde par les ennemis qu'ils avaient tués dans celui-ci. Une défaite signalée que leur fit éprouver Othon, empereur d'Allemagne, délivra pour jamais de leurs ravages l'Europe occidentale. La terreur profonde qu'ils avaient inspirée se propagea longtemps encore après leur disparition, et les mères se servirent du nom des Hongrois, ogres, pour épouvanter leurs petits enfants. *Voy.* Fées, Omestès, etc.



Hongrois.

Oiarou, objet du culte des Iroquois. C'est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plaît, même se transporter et se métamorphoser.

Oigours. *Voy.* Ogres.

Oilette, démon sans renommée, invoqué dans les litanies du sabbat.

Oiseaux. Naudé conte que l'archevêque Laurent expliquait le chant des oiseaux, comme il en fit en jour l'expérience à Rome devant quelques prélats; car il entendit un petit moineau qui avertissait les autres par son chant qu'un chariot de blé venait de verser à la porte Majeure, et qu'ils trouveraient là de quoi faire leur profit[1].

A la côte du Croizic, en Bretagne, sur un rocher au fond de la mer, les femmes du pays vont, parées avec recherche, les cheveux épars, ornées d'un beau bouquet de fleurs nouvelles; elles se placent sur le rocher, les yeux élevés vers le ciel, et demandent avec un chant sentimental aux oiseaux de leur ramener leurs époux et leurs fiancés[2]. *Voy.* Augures, Corneille, Hibou, etc.

Okkisiks, nom sous lequel les Hurons désignent des génies ou esprits, bienfaisants ou malfaisants, attachés à chaque homme.

Oldenberg, montagne de l'Allemagne sous laquelle Charlemagne vit toujours avec ses douze pairs et son armée. Tradition locale.

Oldenbourg. « Je ne puis m'empêcher, dit Balthasar Bekker, dans le tome IV, chapitre XVII, du *Monde enchanté,* de rapporter une fable dont j'ai cherché aussi exactement les détails qu'il m'a été possible : c'est celle du fameux cornet d'Oldenbourg. « On dit que le comte Otton d'Oldenbourg, étant allé un jour à la chasse sur la montagne d'Ossemberg, fut atteint d'une soif qu'il ne pouvait étancher; il se mit à jurer d'une manière indigne, en disant qu'il ne se souciait pas de ce qui pourrait lui arriver, pourvu que quelqu'un lui donnât à boire. Le diable lui apparut aussitôt



sous la forme d'une femme; elle semblait sortir de terre; elle lui présenta à boire dans un cornet

[1] *Apologie pour les grands personnages accusés de magie.*

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*

fort riche, d'une matière inconnue et qui ressemblait au vermeil. Le comte, se doutant de quelque chose, ne voulut pas boire et renversa ce qui était dans le cornet sur la croupe de son cheval. La force de ce breuvage emporta tout le poil aux endroits qu'il avait touchés. Le comte frémit; mais il garda le cornet, qui subsiste encore, dit-on, et que plusieurs se sont vantés d'avoir vu. On le trouve représenté dans plusieurs hôtelleries : c'est un grand cornet recourbé, comme un cornet à bouquin, et chargé d'ornements bizarres. »

Old Gentleman. Le peuple en Angleterre appelle le diable le vieux gentleman.

Olive (Robert), sorcier qui fut brûlé à Falaise en 1556. On établit à son procès que le diable le transportait d'un lieu à un autre; que ce diable s'appelait Chrysopole, et que c'était à l'instigation dudit Chrysopole que Robert Olive tuait les petits enfants et les jetait au feu[1].

Olivier, démon invoqué comme prince des archanges dans les litanies du sabbat.

Ololygmancie, divination tirée du hurlement des chiens. Dans la guerre de Messénie, le roi Aristodème apprit que les chiens hurlaient comme des loups, et que du chiendent avait poussé autour d'un autel. Désespérant du succès, d'après cet indice et d'autres encore (*Voy.* Ophioneus), quoiqu'il eût déjà immolé sa fille pour apaiser les dieux, il se tua sur la foi des devins, qui virent dans ces signes de sinistres présages.

Olys, talisman que les prêtres de Madagascar donnent aux peuples pour les préserver de plusieurs malheurs, et notamment pour enchaîner la puissance du diable.

Ombre. Dans le système de la mythologie païenne, ce qu'on nommait ombre n'appartenait ni au corps ni à l'âme, mais à un état mitoyen. C'était cette ombre qui descendait aux enfers. On croyait que les animaux voyaient les ombres des morts. Aujourd'hui même, dans les montagnes d'Écosse, lorsqu'un animal tressaille subitement, sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

En Bretagne, les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête. Des feux follets, des sifflements l'annoncent. Quand on entendait ce murmure éloigné qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : — Fermons les portes, écoutez les criériens; le tourbillon les suit. Ces criériens sont les ombres, les ossements des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être depuis leur mort ballottés par les éléments[2]. On dit encore que celui qui vend son âme au diable n'a plus d'ombre au soleil; cette tradition, très-répandue en Allemagne, est le fondement de plusieurs légendes. *Voy.* Revenants.

Ombriel, génie vieux et rechigné, à l'aile pesante, à l'air refrogné. Il joue un rôle dans *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope.

Omestès, surnom de Bacchus, considéré comme chef des ogres ou loups-garous qui mangent la chair fraîche.

Omomancie, divination par les épaules chez les rabbins. Les Arabes devinent par les épaules du mouton, lesquelles, au moyen de certains points dont elles sont marquées, représentent diverses figures de géomancie.

Omphalomancie, divination par le nombril. Les sages-femmes, par les nœuds inhérents au nombril de l'enfant premier-né, devinaient combien la mère en aurait encore après celui-là.

Omphalophysiques, fanatiques de Bulgarie que l'on trouve du onzième au quatorzième siècle, et qui, par une singulière illusion, croyaient voir la lumière du Thabor à leur nombril.

On, mot magique, comme tétragrammaton, dont on se sert dans les formules de conjurations.

Ondins ou **Nymphes**, esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties de l'eau qu'ils habitent. Les mers et les fleuves sont peuplés, disent les cabalistes, de même que le feu, l'air et la terre. Les anciens sages ont nommé *Ondins*



ou *Nymphes* cette espèce de peuple. Il y a peu de mâles, mais les femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les filles des hommes

[1] Bodin, *Démonomanie*, p. 108.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 253.

n'ont rien de comparable[1]. *Voy.* Cabale, Nickar, etc.

En Allemagne, le peuple croit encore aux *Ondines,* esprits des eaux, qui ont une assez mauvaise réputation. Du fond de leurs humides demeures, elles épient le pêcheur qui rêve au bord des ondes et l'attirent dans un gouffre où il disparaît pour toujours.

On croit en Suède à l'esprit des eaux. Chaque rivière a le sien ; tous sont soumis à un chef. De même que ceux des montagnes, ils sont invisibles : leur main seule ne l'est pas, suivant la tradition en vogue le long du lac Miæsen. Un pêcheur qui demeurait sur ses bords, désirant présenter un gâteau de Noël à l'esprit des eaux, le porta au rivage; l'eau était gelée, il ne voulut pas poser le gâteau sur la glace, pour ne pas donner au démon la peine de la casser; il retourna chez lui pour y prendre une pioche, puis frappa de toute sa force pour briser la glace, mais ne réussit qu'à faire un trou trop petit pour que le gâteau pût y passer. Dans son désespoir, ne sachant plus que faire, il plaça son gâteau sur la glace : aussitôt une très-petite main, aussi blanche que la neige, sortit du trou, et le gâteau se réduisant à une dimension proportionnée, la main put s'en saisir et l'emporter.

Les habitants du bord du lac ont profité de cet exemple pour épargner leur farine et leurs raisins secs. Afin d'éviter au génie du Miæsen la peine de changer la dimension du gâteau, celui qu'ils lui offrent est toujours de taille à pouvoir pénétrer par la plus petite ouverture que l'on puisse faire dans la glace. Cette tradition a formé matière à un compliment pour les dames : on dit habituellement de celles dont on veut faire l'éloge : « Elle a la main comme celle de l'esprit du lac. » *Voy.* Nymphes, Nictar, etc.

Oneirocritique, art d'expliquer les songes. *Voy.* Songes.

Ongles. Les Madécasses ont grand soin de se couper les ongles une ou deux fois la semaine; ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs. C'était une impiété chez les Romains que de se couper les ongles tous les neufs jours. Cardan assure, dans son traité *De varietate rerum,* qu'il avait prévu par les taches de ses ongles tout ce qui lui était arrivé de singulier. *Voy.* Chiromancie.

On sait qu'il pousse des envies aux doigts quand on coupe ses ongles les jours qui ont un R, comme mardi, mercredi et vendredi.... Enfin, quelques personnes croient en Hollande qu'on se met à l'abri du mal de dents en coupant régulièrement ses ongles le vendredi. *Voy.* Onychomancie.

Onguents. Il y a plusieurs espèces d'onguents, qui ont tous leur propriété particulière. On sait que le diable en compose de différentes façons, et qu'il les emploie à nuire au genre humain. Pour endormir, on en fait un avec de la racine de belladone, de la morelle furieuse, du sang de chauve-souris, du sang de huppe, de l'aconit, de la suie, du persil, de l'opium et de la ciguë. *Voy.* Graisse.

Onomancie ou **Onomatomancie**, divination par les noms. Elle était fort en usage chez les anciens. Les pythagoriciens prétendaient que les esprits, les actions et les succès des hommes étaient conformes à leur destin, à leur génie et à leur nom. On remarquait qu'Hippolyte avait été déchiré par ses chevaux, comme son nom le portait. De même, on disait d'Agamemnon que, suivant son nom, il devait rester longtemps devant Troie ; et de Priam, qu'il devait être racheté d'esclavage. Une des règles de l'onomancie, parmi les pythagoriciens, était qu'un nombre pair de voyelles dans le nom d'une personne signifiait quelque imperfection au côté gauche, et un nombre impair quelque imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour adage que de deux personnes, celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales jointes ensemble formaient la plus grande somme. Ainsi, disaient-ils, Achille devait vaincre Hector, parce que les lettres numérales comprises dans le nom d'Achille formaient une somme plus grande que celles du nom d'Hector. C'était sans doute d'après un principe semblable que, dans les parties de plaisir, les Romains buvaient à la santé de leurs belles autant de coups qu'il y avait de lettres dans leur nom. Enfin, on peut rapporter à l'onomancie tous les présages qu'on prétendait tirer des noms, soit considérés dans leur ordre naturel, soit décomposés et réduits en anagrammes; folie trop souvent renouvelée chez les modernes. *Voy.* Anagrammes.

Cœlius Rhodiginus a donné la description d'une singulière espèce d'onomancie; Théodat, roi des Goths, voulant connaître le succès de la guerre qu'il projetait contre les Romains, un devin juif lui conseilla de faire enfermer un certain nombre de porcs dans de petites étables, de donner aux uns des noms goths, avec des marques pour les distinguer, et de les garder jusqu'à un certain jour. Ce jour étant arrivé, on ouvrit les étables, et l'on trouva morts les cochons désignés par des noms goths, ce qui fit prédire au juif que les Romains seraient vainqueurs[1].

Onychomancie, divination par les ongles. Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile et de cire.

Oomancie ou **Ooscopie**, divination par es œufs. Les devins des anciens jours voyaient dans

[1] L'abbé de Villars, dans le *Comte de Gabalis.*

[1] M. Noël, *Dictionnaire de la Fable.*

la forme extérieure et dans les figures intérieures d'un œuf les secrets les plus impénétrables de l'avenir. Suidas prétend que cette divination fut inventée par Orphée.

On devine à présent par l'inspection des *blancs d'œufs;* et des sibylles modernes (entre autres mademoiselle Lenormand) ont rendu cette divination célèbre. Il faut prendre pour cela un verre d'eau, casser dessus un œuf frais et l'y laisser tomber doucement. On voit par les figures que le blanc forme dans l'eau divers présages. Quelques-uns cassent l'œuf dans de l'eau bouillante; on explique alors les signes comme pour le marc de café. Au reste, cette divination n'est pas nouvelle; elle est même indiquée par le Grimoire. « L'opération de l'œuf, dit ce livre, est pour savoir ce qui doit arriver à quelqu'un qui est présent lors de l'opération. On prend un œuf d'une poule noire, pondu du jour; on le casse, on en tire le germe; il faut avoir un grand verre bien fin et bien net, l'emplir d'eau claire et y mettre le germe de l'œuf; on met ce verre au soleil de midi dans l'été, en récitant des oraisons et des conjurations, et avec le doigt on remue l'eau du verre pour faire tourner le germe; on le laisse ensuite reposer un instant, et on regarde sans toucher. On voit ce qui aura rapport à celui ou à celle pour qui l'opération se fait. Il faut tâcher que ce soit un jour de travail, parce qu'alors les objets s'y présentent dans leurs occupations ordinaires [1]. *Voy.* Œufs.

Opale. Cette pierre récrée le cœur, préserve de tout venin et contagion de l'air, chasse la tristesse, empêche les syncopes, les maux de cœur et les affections malignes...

Opalski, sources d'eaux chaudes dans le Kamtschatka. Les habitants s'imaginent que c'est la demeure de quelque démon et ont soin de lui apporter de légères offrandes pour apaiser sa colère. Sans cela, disent-ils, il soulèverait contre eux de terribles tempêtes.

Ophiogènes, charmeurs qui, dans l'Hellespont, guérissaient par le simple toucher les morsures des serpents. Varron cite quelques-uns de ces habiles qui faisaient la même chose avec leur salive.

Ophiomancie, divination par les serpents. Elle était fort usitée chez les anciens, et consistait à tirer présage des divers mouvements qu'on voyait faire aux serpents. On avait tant de foi à ces oracles, qu'on nourrissait exprès des serpents pour connaître ainsi l'avenir. *Voy.* Serpents.

Ophionée, chef des démons ou mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter, selon Phérécyde le Syrien.

Ophioneus, célèbre devin de Messénie, aveugle de naissance. Il demandait à ceux qui venaient le consulter comment ils s'étaient conduits jusqu'alors, et, d'après leur réponse, prédisait ce qui leur devait arriver. Ce n'était pas si bête. Aristodème, roi des Messéniens, ayant consulté l'oracle de Delphes sur le succès de la guerre contre les Lacédémoniens, il lui fut répondu que quand deux yeux s'ouvriraient à la lumière et se refermeraient peu après, c'en serait fait des Messéniens. Ophioneus se plaignit de violents maux de tête qui durèrent quelques jours, au bout desquels ses yeux s'ouvrirent pour se refermer bientôt. Aristodème, en apprenant cette double nouvelle, désespéra du succès et se tua pour ne pas survivre à sa défaite. *Voy.* Ololygmancie.

Ophites, hérétiques du deuxième siècle qui rendaient un culte superstitieux au serpent. Ils enseignaient que le serpent avait rendu un grand service aux hommes en leur faisant connaître le bien et le mal; ils maudissaient Jésus-Christ, parce qu'il est écrit qu'il est venu dans le monde pour écraser la tête du serpent. Aussi Origène ne les regardait-il pas comme chrétiens. Leur secte était peu nombreuse.

Ophthalmius, pierre fabuleuse qui rendait, disait-on, invisible celui qui la portait.

Ophthalmoscopie, art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne par l'inspection de ses yeux. *Voy.* Physiognomonie.

Optimisme. On parle d'une secte de philosophes optimistes qui existaient jadis dans l'Arabie, et qui employaient tout leur esprit à ne rien trouver de mal. Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre, qu'il supporta longtemps, mais qu'enfin il étrangla de son mieux; et il trouva que tout était bien. Le calife fit empaler le coupable, qui souffrit sans se plaindre. Comme les assistants s'étonnaient de sa tranquillité : — Eh mais! leur dit-il, ne suis-je pas bien empalé?

On fait aussi ce conte : Le diable emportait un philosophe de la même secte, et celui-ci se laissait emporter tranquillement. — Il faut bien que nous arrivions quelque part, disait-il, et tout est pour le mieux [1].

[1] *Les trois grimoires*, p. 55.

[1] Un jeune homme était bossu; il se consacrait aux arts et ne rêvait que la gloire. Un savant chirurgien le redressa; devenu un homme bien fait, il se jeta dans le monde et y fut englouti sans y laisser de nom. M. Eugène Guinot, qui cite ce fait, ajoute :

« Esope n'aurait peut-être pas composé ses fables, si l'orthopédie avait été inventée de son temps. Le même écrivain cite d'autres victimes de la science. Un homme du monde était bègue, on lui trouvait de l'esprit; l'hésitation prêtait de l'originalité à ses discours; il avait le temps de réfléchir en parlant; il s'arrêtait quelquefois d'une manière heureuse au milieu d'une phrase; il avait des demi-mots qui faisaient fortune. Un opérateur lui rend le libre exercice de sa langue; il parle net, et on trouve qu'il n'est plus qu'un sot. Un pauvre aveugle, commodément installé sur le pont Neuf, recevait d'abondantes aumônes. Un savant docteur lui rend la vue. Il retourne à son poste; mais bientôt un sergent de ville le prend au collet en vertu des ordonnances qui régissent la mendicité. — Je suis en règle, dit le mendiant, voici

Oracles. Les oracles étaient chez les anciens ce que sont les devins parmi nous. Toute la différence qu'il y a entre ces deux espèces, c'est que les gens qui rendaient les oracles se disaient les interprètes des dieux, et que les sorciers ne peuvent relever que du diable. On honorait les premiers; on méprise les seconds.

Le P. Kirker, dans le dessein de détromper les



Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre. . — Page 505.

gens superstitieux sur les prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avait imaginé un tuyau adapté avec tant d'art à une figure automate, que quand quelqu'un parlait un autre entendait dans une chambre éloignée ce qu'on venait de dire, et répondait par ce même tuyau, qui faisait ouvrir la bouche et remuer les lèvres de l'automate. Il supposa en conséquence que les prêtres du paganisme, en se servant de ces tuyaux, faisaient accroire aux sots que l'idole satisfaisait à leurs questions.

L'oracle de Delphes est le plus fameux de tous. Il était situé sur un côté du Parnasse, coupé de sentiers taillés dans le roc, entouré de rochers qui répétaient plusieurs fois le son d'une seule trompette. Un berger le découvrit en remarquant que ses chèvres étaient enivrées de la vapeur que produisait une grotte autour de laquelle elles paissaient. La prêtresse rendait ses oracles, assise sur un trépied d'or, au-dessus de cette cavité; la vapeur qui en sortait la faisait entrer dans une sorte de délire effrayant, qu'on prenait pour un enthousiasme divin.

Les oracles de la Pythie n'étaient autre chose qu'une inspiration démoniaque, dit Leloyer, et ne procédaient point d'une voix humaine. Dès qu'elle entrait en fonction, son visage s'altérait, sa gorge s'enflait, « sa poitrine pantoisait et haletait sans cesse; elle ne ressentait rien que rage; elle remuait la tête, faisait la roue du cou, pour



Devin.

parler comme le poëte Stace, agitait tout le corps et rendait ainsi ses réponses. »

Les prêtres de Dodone disaient que deux co-

mon autorisation. — Vous vous moquez, reprit le sergent de ville, cette permission est pour un aveugle, et vous jouissez d'une fort bonne vue. Vous irez en prison. »

lombes étaient venues d'Égypte dans leur forêt, parlant le langage des hommes, et qu'elles avaient commandé d'y bâtir un temple à Jupiter, qui promettait de s'y trouver et d'y rendre des oracles. Pausanias conte que des filles merveilleuses se changeaient en colombes, et sous cette forme rendaient les célèbres oracles de Dodone. Les chênes parlaient dans cette forêt enchantée (*Voy.* ARBRES), et on y voyait une statue qui répondait à tous ceux qui la consultaient, en frappant avec une verge sur des chaudrons d'airain, laissant à ses prêtres le soin d'expliquer les sons prophétiques qu'elle produisait.

Le bœuf Apis, dans lequel l'âme du grand Osiris s'était retirée, était regardé chez les Égyptiens comme un oracle. En le consultant, on se mettait les mains sur les oreilles et on les tenait bouchées jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte du temple; alors on prenait pour réponse du dieu la première parole qu'on entendait.

Ceux qui allaient consulter en Achaïe l'oracle d'Hercule, après avoir fait leur prière dans le temple, jetaient au hasard quatre dés, sur les faces desquels étaient gravées quelques figures; ils allaient ensuite à un tableau où ces hiéroglyphes étaient expliqués et prenaient pour la réponse du dieu l'interprétation qui répondait à la chance qu'ils avaient amenée.

Les oracles présentaient ordinairement un double sens, qui sauvait l'honneur du dieu et leur donnait un air de vérité, mais de vérité cachée au milieu du mensonge, que peu de gens avaient l'esprit de voir.

Théagène de Thase avait remporté quatorze cents couronnes en différents jeux, de sorte qu'après sa mort on lui éleva une statue en mémoire de ses victoires. Un de ses ennemis allait souvent insulter cette statue, qui tomba sur lui et l'écrasa. Ses enfants, conformément aux lois de Dracon, qui permettaient d'avoir action même contre les choses inanimées, quand il s'agissait de punir l'homicide, poursuivirent la statue de Théagène pour le meurtre de leur père; elle fut condamnée à être jetée dans la mer. Les Thasiens furent peu après affligés d'une peste. L'oracle consulté répondit : *Rappelez vos exilés.* Ils rappelèrent en conséquence quelques-uns de leurs concitoyens; mais la calamité ne cessant point, ils renvoyèrent à l'oracle, qui leur dit alors plus clairement : *Vous avez détruit les honneurs du grand Théagène!...* La statue fut remise à sa place; on lui sacrifia comme à un dieu, et la peste s'apaisa.

On consultait l'oracle sur toutes choses. Euchidas, jeune Platéen, périt victime de son zèle pour son pays. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna à ses compatriotes d'éteindre tout le feu qui était dans le pays, parce qu'il avait été profané par les barbares, et d'en venir prendre un plus pur à Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée. Euchidas se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En effet, il partit en courant et revint de même, après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : « Ci-gît Euchidas, mort pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour. »

Philippe, roi de Macédoine, fut averti par l'oracle d'Apollon qu'il serait tué par une charrette : c'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fît sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu : Pausanias, qui lui donna la mort, portait une charrette gravée à la garde de l'épée dont il le perça. Ce même Philippe désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre.

Ce moyen lui réussit merveilleusement, et il disait quelquefois qu'il était maître d'une place s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

L'ambiguïté était un des caractères les plus ordinaires des oracles, et le double sens ne pouvait que leur être favorable. Ainsi, quand la Pythie dit à Néron : « Garde-toi des soixante-treize ans, » ce prince crut que les dieux lui annonçaient par là une longue vie. Mais il fut bien étonné quand il vit que cette réponse indiquait Galba, vieillard de soixante-treize ans, qui le détrôna.

Quelquefois les oracles ont dit des vérités. Qui les y contraignait? On est surpris de lire dans Porphyre que l'oracle de Delphes répondit un jour à des gens qui lui demandaient ce que c'était que Dieu : « Dieu est la source de la vie, le principe de toutes choses, le conservateur de tous les êtres. Tout est plein de Dieu : il est partout. Personne ne l'a engendré : il est sans mère. Il sait tout, et on ne peut rien lui apprendre. Il est inébranlable dans ses desseins, et son nom est ineffable. Voilà ce que je sais de Dieu, ne cherche pas à en savoir davantage : ta raison ne saurait le comprendre, quelque sage que tu sois. Le méchant et l'injuste ne peuvent se cacher devant lui; l'adresse et l'excuse ne peuvent rien déguiser à ses regards perçants. »

Dans Suidas, l'oracle de Sérapis dit à Thulis, roi d'Égypte : « Dieu, le Verbe, et l'Esprit qui les unit, tous ces trois ne sont qu'un : c'est le Dieu dont la force est éternelle. Mortel, adore et tremble, ou tu es plus à plaindre que l'animal dépourvu de raison. »

Le comte de Gabalis, en attribuant les oracles aux esprits élémentaires, ajoute qu'avant Jésus-Christ ces esprits prenaient plaisir à expliquer aux hommes ce qu'ils savaient de Dieu et à leur

donner de sages conseils ; mais qu'ils se retirèrent quand Dieu vint lui-même instruire les hommes, et que dès lors les oracles se turent.

« On pensera des oracles des païens ce que l'on voudra, dit dom Calmet dans ses Dissertations sur les apparitions, je n'ai nul intérêt à les défendre, je ne ferai pas même difficulté d'avouer qu'il y a eu de la part des prêtres et des prêtresses qui rendaient ces oracles beaucoup de supercheries et d'illusions. Mais s'ensuit-il que le démon ne s'en soit jamais mêlé? On ne peut disconvenir que, depuis le Christianisme, les oracles ne soient tombés insensiblement dans le mépris et n'aient été réduits au silence, et que les prêtres, qui se mêlaient de prédire les choses cachées et futures, n'aient été souvent forcés d'avouer que la présence des chrétiens leur imposait silence. »

Orages. *Voy.* Criériens, Tonnerre, etc.

Oraison du loup. Quand on l'a prononcée pendant cinq jours au soleil levant, on peut défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte. La voici, cette oraison fameuse :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité; je te garde. Va droit, bête grise, à gris agripeuse; va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux : tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. *Vade retro, o Satana!* » *Voy.* Gardes.

Oray ou **Loray**, grand marquis des enfers, qui se montre sous la forme d'un superbe archer portant un arc et des flèches; il anime les combats, empire les blessures faites par les archers, lance les javelines les plus meurtrières. Trente légions le reconnaissent pour dominateur et souverain[1].

Orcavelle, magicienne célèbre dans les romans de chevalerie. Elle opérait des enchantements extraordinaires.

Ordalie. On donnait le nom d'*ordalie* à une série d'épreuves par les éléments. Elles consistaient à marcher les yeux bandés parmi des socs de charrue rougis au feu, à traverser des brasiers enflammés, à plonger le bras dans l'eau bouillante, à tenir à la main une barre de fer rouge, à avaler un morceau de pain mystérieux, à être plongé, les mains liées aux jambes, dans une grande cuve d'eau, enfin à étendre pendant assez longtemps les bras devant une croix. *Voy.* Croix, Eau, Feu, etc.

Oreille. On dit que nos amis parlent de nous quand l'oreille gauche nous tinte, et nos ennemis quand c'est la droite.

Oresme (Guillaume), astrologue du quatorzième siècle, dont on sait peu de chose.

Orfa. Le lac d'Orfa, près d'Édesse, pullule de poissons réputés sacrés. Il est expressément défendu, en mémoire d'Abraham, d'y jamais tendre un filet ou d'y jeter une amorce.

Orgueil, le péché qui ouvre la phalange odieuse des sept péchés capitaux. C'est le péché d'Adam, et il nous est resté.

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

Orias, démon des astrologues et des devins, grand marquis de l'empire infernal. Il se montre sous les traits d'un lion furieux, assis sur un cheval qui a la queue d'un serpent. Il porte dans chaque main une vipère. Il connaît l'astronomie et enseigne l'astrologie. Il métamorphose les hommes à leur volonté, leur fait obtenir des dignités et des titres, et commande trente légions.

Originel (Péché), la source de tous les maux qui affligent l'humanité, réparé par le baptême dans ses conséquences éternelles. Ceux qui nient le péché originel n'ont pourtant jamais pu expliquer leur négation. *Voy.* Péché.

Origines du monde. Tout s'accorde pour reconnaître au monde une origine peu éloignée. L'histoire, aussi bien que la sainte Bible, ne nous permet guère de donner au monde plus de six mille ans; et rien dans les arts, dans les monuments, dans la civilisation des anciens peuples, ne contredit l'Écriture sainte. Racontons toutefois les rêveries des conteurs païens. Sanchoniaton présente ainsi l'origine du monde. Le Très-Haut et sa femme habitaient le sein de la lumière. Ils eurent un fils beau comme le Ciel, dont il porta le nom, et une fille belle comme la Terre, dont elle porta le nom. Le Très-Haut mourut, tué par des bêtes féroces, et ses enfants le déifièrent. Le Ciel, maître de l'empire de son père, épousa alors la Terre, sa sœur, et en eut plusieurs enfants, entre autres Hus ou Saturne. Il prit encore soin de sa postérité avec quelques autres femmes; mais la Terre en témoigna tant de jalousie qu'ils se séparèrent. Néanmoins le Ciel revenait quelquefois à elle et l'abandonnait ensuite de nouveau, ou cherchait à détruire les enfants qu'elle lui avait donnés. Quand Saturne fut grand, il prit le parti de sa mère et la protégea contre son père, avec le secours d'Hermès, son secrétaire. Saturne chassa son père et régna en sa place. Ensuite il bâtit une ville, et se défiant de *Sadid,* l'un de ses fils, il le tua et coupa la tête à sa fille, au grand étonnement des dieux. Cependant le Ciel, toujours fugitif, envoya trois de ses filles à Saturne pour le faire périr; ce prince les fit prisonnières et les épousa. A cette nouvelle, le père en détacha deux autres que Saturne épousa pareillement. Quelque temps après Saturne, ayant tendu des embûches à son père, l'estropia et l'honora ensuite comme un dieu.

Tels sont les divins exploits de Saturne, tel fut l'âge d'or. Astarté la Grande régna alors dans le pays par le consentement de Saturne; elle porta sur sa tête une tête de taureau pour marque de sa royauté, etc. [1].

[1] L'auteur du *Monde primitif* trouve la clef de ce morceau dans l'agriculture.....; d'autres en cherchent l'explication dans l'astronomie, ce qui n'est pas moins ingénieux; ceux-ci n'y voient que les opinions religieuses des Phéniciens touchant l'origine du monde, ceux-là y croient voir l'histoire dénaturée des premiers princes du pays, etc.

Au commencement, dit Hésiode, était le Chaos, ensuite la Terre, le Tartare, l'Amour, le plus beau des dieux. Le Chaos engendra l'Érèbe et la Nuit, de l'union desquels naquirent le Jour et la Lumière. La Terre produisit alors les étoiles, les montagnes et la mer. Bientôt, unie au Ciel, elle enfanta l'Océan, Hypérion, Japhet, Rhéa, Phœbé, Thétis, Mnémosyne, Thémis et Saturne, ainsi que les cyclopes et les géants Briarée et Gygès, qui avaient cinquante têtes et cent bras. A mesure que ses enfants naissaient, le Ciel les enfermait dans le sein de la Terre. La Terre, irritée, fabriqua une faux qu'elle donna à Saturne. Celui-ci en frappa son père, et du sang qui sortit de cette blessure naquirent les géants et les furies. Saturne eut de Rhéa, son épouse et sa sœur, Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. Ce dernier, sauvé de la dent de son père, qui mangeait ses enfants, fut élevé dans une caverne, et par la suite fit rendre à Saturne ses oncles qu'il tenait en prison, ses frères qu'il avait avalés, le chassa du ciel, et, la foudre à la main, devint le maître des dieux et des hommes.



Les Égyptiens faisaient naître l'homme et les animaux du limon échauffé par le Soleil. Les Phéniciens disaient que le Soleil, la Lune et les astres ayant paru, le Limon, fils de l'Air et du Feu, enfanta tous les animaux; que les premiers hommes habitaient la Phénicie; qu'ils furent d'une grandeur démesurée et donnèrent leur nom aux montagnes du pays; que bientôt ils adorèrent deux pierres, l'une consacrée au Vent, l'autre au Feu, et leur immolèrent des victimes. Mais le Soleil fut toujours le premier et le plus grand de leurs dieux.

Tous les peuples anciens faisaient ainsi remonter très-haut leur origine, et chaque nation se croyait la première sur la terre. Quelques nations modernes ont la même ambition : les Chinois se disent antérieurs au déluge de quelques centaines de mille ans. Ils croient la matière éternelle; ils lui font produire un jour le dragon, la tortue, le dragon-cheval, des oiseaux singuliers, et un homme que les chroniques chinoises appellent Pan-kou; quand il s'est tâté et reconnu dans le chaos, Pan-kou, qui n'est ni créé ni créateur, se fait un ciseau et un maillet avec quoi il débrouille



les éléments divers. Les Japonais soutiennent que les dieux dont ils sont descendus ont habité leur pays plusieurs millions d'années avant le règne de ***Sin-Mu***, fondateur de leur monarchie. C'est ainsi que les vieux chroniqueurs français font remonter la généalogie de nos rois plus loin que Noé. Une seule découverte dans ces prétentions explique toutes les autres. Nos chroniqueurs ont mis à la file soixante petits rois qui régnaient ensemble, dans le même temps, chacun en sa

ville. Telle est la vérité des dynasties chinoises, égyptiennes et japonaises.

Les Parsis ou Guèbres prétendent que, pour peupler plus promptement le monde nouvellement créé, Dieu permit qu'Ève, notre mère commune, mît au monde chaque jour deux enfants jumeaux ; ils ajoutent que durant mille ans la mort respecta les hommes et leur laissa le temps de se multiplier. Les Lapons, qui ne sont pas très-forts, s'imaginent que le monde existe de toute éternité et qu'il n'aura jamais de fin.

Disons un mot de quelques autres origines.

Les hommes tirent plus de vanité d'une noble souche ou d'une souche singulière que d'un cœur noble et d'un mérite personnel. Les peuples de la Côte-d'Or, en Afrique, croient que le premier homme fut produit par une araignée. Les Athéniens se disaient descendus des fourmis d'une forêt de l'Attique. Parmi les sauvages du Canada, il y a trois familles principales : l'une prétend descendre d'un lièvre, l'autre dit qu'elle descend d'une très-belle et très-courageuse femme qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par les rayons du soleil; la troisième famille se donne pour premier ancêtre un ours. Les rois des Goths étaient pareillement nés d'un ours. Les Péguisiens sont nés d'un chien. Les Suédois et les Lapons sont issus de deux frères, dont le courage était bien différent, s'il faut en croire les Lapons. Un jour qu'il s'était élevé une tempête horrible, l'un des deux frères (ils se trouvaient ensemble) fut si épouvanté qu'il se glissa sous une planche, que Dieu, par pitié, convertit en maison. De ce poltron sont nés tous les Suédois. L'autre, plus courageux, brava la furie de la tempête, sans chercher même à se cacher : ce brave fut le père des Lapons, qui vivent encore aujourd'hui sans s'abriter.

Les Syriens disent que notre planète n'était pas faite pour être habitée originairement par des gens raisonnables, mais que, parmi les citoyens du ciel, il se trouva deux gourmands, le mari et la femme, qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empire où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues de nous? C'est là. Ils y allèrent, et on les y laissa pour les en punir.

Selon les Indiens, huit éléphants soutiennent le monde; ils les appellent Achtequedjams.

On peut voir, pour plus de détails, le préambule des *Légendes de l'Ancien Testament.*

Ornithomancie, divination qu'on tirait de la langue, du vol, du cri et du chant des oiseaux. *Voy.* Augures.

Orobas, grand prince du sombre empire. On le voit sous la forme d'un beau cheval. Quand il paraît sous la figure d'un homme, il parle de l'essence divine. Consulté, il donne des réponses sur le passé, le présent et l'avenir. Il



découvre le mensonge, accorde des dignités et des emplois, réconcilie les ennemis, et a sous ses ordres vingt légions.

Oromasis, salamandre distingué que les cabalistes donnent pour compagnon de Noé dans l'arche.

Oromaze, Ormos, Ormuzd. La mythologie persane dit que le dieu Oromaze fit vingt-quatre dieux, et les mit tous dans un œuf. Ahrimane, son ennemi, en ayant aussi fait un pareil nombre, ceux-ci percèrent l'œuf, et le mal se trouva alors mêlé avec le bien. *Voy.* Ahrimane.

Oronte. Pausanias raconte qu'un empereur romain, voulant transporter ses troupes depuis la mer jusqu'à Antioche, entreprit de rendre l'Oronte navigable, afin que rien n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait creuser un canal avec beaucoup de peines et de frais, il détourna le fleuve et lui fit changer de lit. Quand le premier canal fut à sec, on y trouva un tombeau de briques long de onze coudées, qui refermait un cadavre de pareille grandeur et de figure humaine dans toutes ses parties. Les Syriens ayant consulté l'oracle d'Apollon, à Claros, pour savoir ce que c'était, il leur fut répondu que c'était Oronte, Indien de nation.

Orphée, époux d'Eurydice, qu'il perdit le jour de ses noces, qu'il pleura si longtemps, et qu'il alla enfin redemander aux enfers. Pluton la lui rendit, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui jusqu'à ce qu'il fût hors du sombre empire. Orphée ne put résister à son impatience; il se retourna et perdit Eurydice une seconde fois et sans retour. Il s'enfonça alors dans un désert, jura de ne plus aimer, et chanta ses douleurs d'un ton si touchant qu'il attendrit les bêtes féroces. Les bacchantes furent moins sensibles, car sa tristesse le fit mettre en pièces par ces furieuses. Les anciens voyaient dans Orphée un

musicien habile à qui rien ne pouvait résister. Les compilateurs du moyen âge l'ont regardé comme un magicien insigne, et ont attribué aux charmes de la magie les merveilles que la mythologie attribue au charme de sa voix.

Orphée fut le plus grand sorcier et le plus grand nécromancien qui jamais ait vécu, dit Pierre Leloyer. Ses écrits ne sont farcis que des louanges des diables. Il savait les évoquer. Il institua l'ordre des *Orphéotélestes*, espèce de sorciers, parmi lesquels Bacchus tenait anciennement pareil lieu que le diable tient aujourd'hui aux assemblées du sabbat. Bacchus, qui n'était qu'un diable déguisé, s'y nommait *Sabasius :* c'est de là que le sabbat a tiré son nom. Après la mort d'Orphée, sa tête rendit des oracles dans l'île de Lesbos. Tzetzès dit qu'Orphée apprit en Égypte la funeste science de la magie, qui y était en grand crédit, et surtout l'art de charmer les serpents. Pausanias explique sa descente aux enfers par un voyage en Thesprotie, où l'on évoquait par des enchantements les âmes des morts. L'époux d'Eurydice, trompé par un fantôme qu'on lui fit voir pendant quelques instants, mourut de regret, ou du moins renonça pour jamais à la société des hommes et se retira sur les montagnes de Thrace. Leclerc prétend qu'Orphée était un grand magicien; que ses hymnes sont des évocations infernales, et que, si l'on en croit Apollodore et Lucien, c'est lui qui a mis en vogue dans la Grèce la magie, l'art de lire dans les astres et l'évocation des mânes.

Orphelinats. Plusieurs fois ces établissements de charité ont été obsédés par les malins esprits. Dans la maison d'orphelines fondée à Lille au milieu du dix-septième siècle par Antoinette Bourignon, la fondatrice crut voir un jour une nuée de petits démons voltigeant autour des têtes de ses jeunes filles. Elle les entoura de surveillance. Un jour, une d'elles s'étant échappée d'une chambre bien close où on l'avait enfermée, on lui demanda qui l'avait mise en liberté; elle répondit : « J'ai été délivrée par un esprit auquel je me suis vouée dès l'enfance. » Dès lors cinquante orphelines se déclarèrent possédées; elles disaient qu'elles étaient emportées au sabbat toutes les nuits. On accusa la Bourignon d'avoir enflammé les imaginations de ces pauvres jeunes filles, et la peur qu'elle eut d'être poursuivie l'engagea à s'enfuir.

En 1669, les orphelins de l'hospice de Horn furent pareillement atteints de convulsions et de délire. C'était un pays de protestants, et les démons avaient beau jeu; car les ministres, qui chez eux remplaçaient nos prêtres, ne pouvaient exorciser. Cependant, ces orphelins hurlaient et aboyaient comme des chiens. Ils se jetaient par terre et se heurtaient à se briser contre des corps durs. Un siècle auparavant, en 1566, la même crise avait eu lieu dans la maison des orphelins d'Amsterdam. Hooft, dans son *Histoire des Pays-Bas,* rapporte que soixante-dix de ces pauvres enfants étaient évidemment possédés par de mauvais esprits. Ils grimpaient aux murs les plus élevés et couraient sur les toits comme des chats. Si on les fâchait, leurs figures devenaient horribles. Ils parlaient des langues qu'ils n'avaient jamais apprises et racontaient dans leur petite chambre ce qui se passait et ce qui se disait à l'hôtel de ville, au moment même où ils parlaient. C'était donc une épidémie diabolique; et nous ne saurions dire comment elle fut calmée.

Orphéotelestes, gens qui faisaient le sabbat, c'est-à-dire les mystères d'Orphée.

Or portable, Or artificiel. *Voy.* ALCHIMIE.

Orr (John). C'était un Américain, en correspondance sans doute avec les esprits. Il prêchait le spiritisme dans les rues, se disant l'ange Gabriel, et par conséquent à l'abri de la mort. Il avait des adeptes qui furent donc bien surpris de le voir mourir comme un homme, au commencement de l'année 1857, à Démérara.

Orthon, lutin ou esprit familier qui s'attacha au comte de Foix. Le bon Froissart en a parlé[1].

Ortie brûlante. Les Islandais, qui appellent cette plante *netla,* croient qu'elle a une vertu singulière pour écarter les sortiléges. Selon eux, il faut en faire des poignées de verges et en fouetter les sorciers à nu.

Os des morts. Certains habitants de la Mauritanie ne mettent jamais deux corps dans la même sépulture, de peur qu'ils ne s'escamotent mutuellement leurs os au jour de la résurrection.

Othon. Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourments. C'était peut-être le remords.

Otis ou **Botis**, grand président des enfers. Il apparaît sous la forme d'une vipère; quand il prend la figure humaine, il a de grandes dents, deux cornes sur la tête et un glaive à la main; il répond effrontément sur le présent, le passé et l'avenir. Il a autant d'amis que d'ennemis. Il commande soixante légions[2].

Ouahiche, génie ou démon dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est lui qui leur révèle les choses futures.

Ouikka, mauvais génie qui, chez les Esquimaux, fait naître les tempêtes et renverse les barques.

Oulon-Toyon, chef des vingt-sept tribus d'esprits malfaisants, que les Yakouts supposent répandus dans l'air et acharnés à leur nuire. Il a une femme et beaucoup d'enfants.

Oupires. *Voy.* VAMPIRES.

Ouran ou **Ouran-Soangue,** homme endiablé, sorte de magiciens de l'île Gromboccanore, dans

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes des esprits et démons.*

[2] Wierus, in *Pseudom. dæmon.*

les Indes orientales. Ils ont la réputation de se rendre invisibles quand il leur plaît, et de se transporter où ils veulent. Le peuple les craint et les hait mortellement; quand on peut en attraper quelqu'un, on le tue sans miséricorde.

Ourisk, lutin du genre des sylvains et des satyres du paganisme.

Ours. Quand les Ostiacks ont tué un ours, ils l'écorchent et mettent sa peau sur un arbre auprès d'une de leurs idoles; après quoi ils lui rendent leurs hommages, lui font de très-humbles excuses de lui avoir donné la mort et lui représentent que dans le fond ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre, puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qui l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger. Au Canada, lorsque des chasseurs tuent un ours, un d'eux s'en approche, lui met entre les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et, lui remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier, il conjure l'esprit de cet animal de ne pas s'offenser de sa mort. Mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le chasseur, pour savoir si sa prière est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'ours et le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans toute la bourgade, et toute la troupe y jette ces filets avec cérémonie : s'ils y petillent et se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des ours sont apaisés;



autrement on se persuade qu'ils sont irrités et que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, à moins qu'on ne prenne soin de se les réconcilier par des présents et des invocations [1].

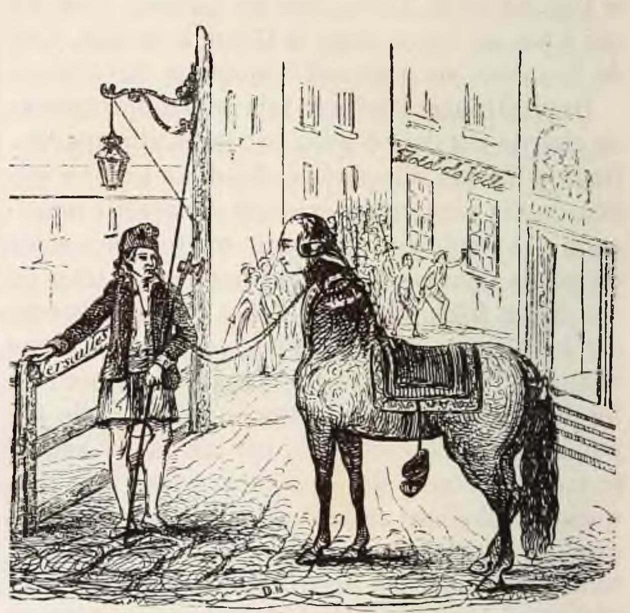
[1] La Harpe, *Hist. des voyages*, t. XVIII, p. 396.

Le diable prend quelquefois la forme de cet animal. Il s'est présenté un jour sous cette peau à une Allemande; il entraînait à sa suite quelques petits, qui n'étaient que des cobolds. L'Allemande se défia et le mit en fuite par le signe de la croix. Un choriste de Cîteaux, s'étant légèrement endormi aux matines, s'éveilla en sursaut et aperçut un ours qui sortait du chœur. Cette vision commença à l'effrayer, quand il vit l'ours reparaître et considérer attentivement tous les novices, comme un officier de police qui fait sa ronde... Enfin, le monstre sortit de nouveau en disant : « Ils sont bien éveillés; je reviendrai tout à l'heure voir s'ils dorment... » Le naïf légendaire ajoute que c'était le diable, qu'on avait envoyé pour contenir les frères dans leur devoir [1].

On croyait autrefois que ceux qui avaient mangé la cervelle d'un ours étaient frappés de vertiges, durant lesquels ils se croyaient transformés en ours et en prenaient les manières.

Ovide. On lui attribue un ouvrage de magie intitulé le *Livre de la vieille,* que nous ne connaissons pas.

Oxyones, peuples imaginaires de Germanie, qui avaient, dit-on, la tête d'un homme et le reste du corps d'une bête. C'est une fable et une farce. Les faiseurs de caricatures ont souvent pris ce thème, notamment en 1791, pour le général Lafayette, qui était toujours à cheval.



Oze, grand président des enfers. Il se présente sous la forme d'un léopard ou sous celle d'un homme. Il rend ses adeptes habiles dans les arts libéraux. Il répond sur les choses divines et abstraites, métamorphose l'homme, le rend insensé au point de lui faire croire qu'il est roi ou empereur. Oze porte une couronne; mais son règne ne dure qu'une heure par jour [2].

[1] Cæsarii Heisterb. *Miracul. illustrium,* lib. V, cap. XLIX.

[2] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*

P

Pa (Olaüs). *Voy.* Harppe.

Pacte. Il y a plusieurs manières de faire pacte avec le diable. Les gens qui donnent dans les croyances superstitieuses pensent le faire venir en lisant le *Grimoire* à l'endroit des évocations, en récitant les formules de *conjuration* rapportées dans ce dictionnaire, ou bien en saignant une poule noire dans un grand chemin croisé, et l'enterrant avec des paroles magiques. Quand le diable veut bien se montrer, on fait alors le marché, que l'on signe de son sang. Au reste, on dit l'ange des ténèbres accommodant, sauf la condition accoutumée de se donner à lui.

Le comte de Gabalis, qui ôte aux démons leur antique pouvoir, prétend que ces pactes se font avec les gnômes, qui achètent l'âme des hommes pour les trésors qu'ils donnent largement; en cela, cependant, conseillés par les hôtes du sombre empire.

Un pacte, dit Bergier, est une convention, expresse ou tacite, faite avec le démon, dans l'espérance d'obtenir par son entremise des choses qui passent les forces de la nature. Un pacte peut donc être exprès et formel, ou tacite et équivalent. Il est censé exprès et formel : 1° lorsque par soi-même on invoque expressément le démon et que l'on demande son secours, soit que l'on voie réellement cet esprit de ténèbres, soit que l'on croie le voir ; 2° quand on l'invoque par le ministère de ceux que l'on croit être en relation et en commerce avec lui ; 3° quand on fait quelque chose dont on attend l'effet de lui. Le pacte est seulement tacite ou équivalent, lorsque l'on se borne à faire une chose de laquelle on espère un effet qu'elle ne peut produire naturellement, ni surnaturellement et par l'opération de Dieu, parce qu'alors on ne peut espérer cet effet que par l'intervention du démon. Ceux, par exemple, qui prétendent guérir les maladies par des paroles doivent comprendre que les paroles n'ont pas naturellement cette vertu. Dieu n'y a pas attaché non plus cette efficacité. Si donc elles produisaient cet effet, ce ne pourrait être que par l'opération de l'esprit infernal. De là, les théologiens concluent que non-seulement toute espèce de magie, mais encore toute espèce de superstition, renferme un pacte au moins tacite ou équivalent avec le démon, puisque aucune pratique superstitieuse ne peut rien produire, à moins qu'il ne s'en mêle. C'est le sentiment de saint Augustin, de saint Thomas et de tous ceux qui ont traité cette matière [1].

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.* Voyez les différents pactes les plus célèbres, dans les *Légendes infernales.*

Donnons ici une pièce curieuse des grimoires. C'est ce qu'ils appellent le « *Sanctum regnum* de la Clavicule, ou la *véritable manière de faire les pactes ; avec les noms, puissances et talents de tous les grands esprits supérieurs, comme aussi la manière de les faire paraître par la force de la grande appellation du chapitre des pactes de la grande Clavicule, qui les force d'obéir à quelque opération que l'on souhaite* ».



« Le véritable *sanctum regnum* de la grande Clavicule, autrement dit les *pacta conventa dæmoniorum,* dont on parle depuis si longtemps, sont une chose fort nécessaire à établir ici pour l'intelligence de ceux qui, voulant forcer les esprits, n'ont point la qualité requise pour composer la verge foudroyante et le cercle cabalistique. Ils ne



peuvent venir à bout de forcer aucun esprit de paraître, s'ils n'exécutent de point en point tout ce qui est décrit ci-après touchant la manière de faire des pactes avec quelque esprit que ce puisse être, soit pour avoir des trésors, soit pour découvrir les secrets les plus cachés, soit pour faire travailler un esprit pendant la nuit à son ouvrage, ou pour faire tomber une grêle ou la tempête partout où l'on souhaite ; soit pour se rendre invisible, pour se faire transporter partout où l'on veut, pour ouvrir toutes les serrures, voir tout ce qui se passe dans les maisons et apprendre tous les tours et finesses des bergers ; soit pour acquérir la main de gloire et pour connaître les

qualités et les vertus des métaux et des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; pour faire, en un mot, des choses si merveilleuses, qu'il n'y a aucun homme qui n'en soit dans la dernière surprise. C'est par la grande Clavicule de Salomon que l'on a découvert la véritable manière de faire les pactes; il s'en est servi lui-même pour acquérir de grandes richesses, et pour connaître les plus impénétrables secrets de la nature.

« Nous commencerons par décrire les noms des principaux esprits avec leur puissance et pouvoir, et ensuite nous expliquerons les *pacta dæmoniorum,* ou la véritable manière de faire les pactes avec quelque esprit que ce soit. Voici les noms des principaux :

» Lucifer, empereur. — Belzébut, prince. — Astarot, grand-duc.

» Ensuite viennent les esprits supérieurs qui sont subordonnés aux trois nommés ci-devant :

» Lucifuge, premier ministre. — Satanachia, grand général. — Fleurety, lieutenant général. — Nebiros, maréchal de camp. — Agaliarept, grand sénéchal. — Sargatanas, brigadier chef.

» Les six grands esprits que je viens de nommer ci-devant dirigent, par leur pouvoir, toute la puissance infernale qui est donnée aux autres esprits. Ils ont à leur service dix-huit autres esprits qui leur sont subordonnés, savoir :

» Baël, Agarès, Marbas, Pruflas, Aamon, Barbatos, Buer, Gusoyn, Botis, Bathim, Pursan, Abigar, Loray, Valafar, Foray, Ayperos, Naberus, Glassyalabolas.

» Après vous avoir indiqué les noms des dix-huit esprits ci-devant, qui sont inférieurs aux six premiers, il est bon de vous prévenir de ce qui suit, savoir :

» Que Lucifuge commande sur les trois premiers, qui se nomment Baël, Agarès et Marbas; Satanachia sur Pruflas, Aamon et Barbatos; Agaliarept sur Buer, Gusoyn et Botis; Fleurety sur Bathim, Pursan et Abigar; Sargatanas sur Loray, Valafar et Foray; Nebiros sur Ayperos, Naberus et Glassyalabolas.

» Et, quoiqu'il y ait encore des millions d'esprits qui sont tous subordonnés à ceux-là, il est très-inutile de les nommer, à cause que l'on ne s'en sert que quand il plaît aux esprits supérieurs de les faire travailler à leur place, parce qu'ils se servent de tous ces esprits inférieurs comme s'ils étaient leurs esclaves. Ainsi, en faisant le pacte avec un des six principaux dont vous avez besoin, il n'importe quel esprit vous serve; néanmoins demandez toujours à l'esprit avec lequel vous faites votre pacte que ce soit un des trois principaux qui lui sont subordonnées.

» Voici précisément les puissances, sciences, arts et talents des esprits susnommés, afin que celui qui veut faire un pacte puisse trouver dans chacun des talents des six esprits supérieurs ce dont il aura besoin.

» Le premier est le grand Lucifuge Rofocale, premier ministre infernal ; il a la puissance que Lucifer lui a donnée sur toutes les richesses et sur tous les trésors du monde.

» Le second est Satanachia, grand général ; il a la puissance de soumettre toutes les femmes et commande la grande légion des esprits.

» Agaliarept, aussi général, a la puissance de découvrir les secrets les plus cachés dans toutes les cours et dans tous les cabinets du monde ; il dévoile les plus grands mystères ; il commande la seconde légion des esprits.

» Fleurety, lieutenant général, a la puissance de faire tel ouvrage que l'on souhaite pendant la nuit; il fait aussi tomber la grêle partout où il veut. Il commande un corps très-considérable d'esprits.

» Sargatanas, brigadier, a la puissance de vous rendre invisible, de vous transporter partout, d'ouvrir toutes les serrures, de vous faire voir tout ce qui se passe dans les maisons, de vous apprendre tous les tours et finesses des bergers ; il commande plusieurs brigades d'esprits.

» Nebiros, maréchal de camp et inspecteur général, a la puissance de donner du mal à qui il veut; il fait trouver la main de gloire, il enseigne toutes les qualités des métaux, des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; c'est lui qui a aussi l'art de prédire l'avenir, étant un des plus grands nécromanciens de tous les esprits infernaux : il va partout; il a inspection sur toutes les malices infernales.

» Quand vous voudrez faire votre pacte avec un des principaux esprits que je viens de nommer, l'avant-veille du pacte, vous irez couper, avec un couteau neuf qui n'ait jamais servi, une baguette de noisetier sauvage, qui n'ait jamais porté et qui soit semblable à la *verge foudroyante ;* vous la couperez positivement au moment où le soleil paraît sur l'horizon. Cela fait, vous vous munirez d'une pierre *ématille* et de deux cierges bénits, et vous choisirez ensuite pour l'exécution un endroit où personne ne vous incommode. Vous pouvez même faire le pacte dans une chambre écartée ou dans quelque masure de vieux château ruiné, parce que l'esprit a le pouvoir d'y transporter tel trésor qui lui plaît. Vous tracerez un triangle avec votre pierre *ématille,* et cela seulement la première fois que vous faites le pacte; ensuite vous placerez les deux cierges bénits à côté; vous écrirez autour le saint nom de Jésus, afin que les esprits ne vous puissent faire aucun mal. Ensuite vous vous poserez au milieu du triangle, ayant en main la baguette mystérieuse, avec la grande appellation à l'esprit, la demande que vous voulez lui faire, le pacte et le renvoi de l'esprit.

» Vous commencerez à réciter l'appellation suivante avec fermeté.



« Empereur LUCIFER, maître de tous les esprits rebelles, je te prie de m'être favorable dans l'appellation que je fais à ton grand ministre LUCIFUGE ROFOCALE, ayant envie de faire pacte avec lui. Je te prie aussi, prince Belzébut, de me protéger dans mon entreprise. Comte Astarot, sois-moi propice, et fais que dans cette nuit le grand LUCIFUGE m'apparaisse sous une forme humaine, sans aucune mauvaise odeur, et qu'il m'accorde, par le moyen du pacte que je vais lui présenter, toutes les richesses dont j'ai besoin. O grand *Lucifuge!* je te prie de quitter ta demeure, dans quelque partie du monde qu'elle soit, pour venir me parler; sinon je t'y contraindrai par la force du grand Dieu vivant, de son cher Fils et du Saint-Esprit; obéis promptement, ou tu vas être éternellement tourmenté par la force des puissantes paroles de la grande Clavicule de Salomon, paroles dont il se servait pour obliger les esprits rebelles à recevoir son pacte. Ainsi, parais au plus tôt, ou je te vais continuellement tourmenter par la force de ces puissantes paroles de la Clavicule : Agion, tetagram, vaychéon stimulamaton y ezparès tetragrammaton oryoram irion esytion existion eryona onera brasim moym messias soler Emanuel Sabaot Adonay, te adoro et invoco. »

» Vous êtes sûr que, d'abord que vous aurez lu ces puissantes paroles, l'esprit paraîtra et vous dira ce qui suit : « Me voici : que me demandes-tu ? Pourquoi troubles-tu mon repos ? Réponds-moi. — Je te demande pour faire pacte avec toi, et enfin que tu m'enrichisses au plus tôt; sinon je te tourmenterai par les puissantes paroles de la Clavicule. — Je ne puis t'accorder ta demande qu'à condition que tu te donnes à moi dans vingt ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira. »

» Alors vous lui jetterez votre pacte, qui doit être écrit de votre propre main sur un petit morceau de parchemin vierge; il consiste en ce peu de mots auxquels vous mettrez votre signature avec votre véritable sang. « Je promets au grand Lucifuge de le récompenser dans vingt ans de tous les trésors qu'il me donnera. En foi de quoi je me suis signé. »

» L'esprit vous répondra : « Je ne puis accorder ta demande. »

» Alors, pour le forcer à vous obéir, vous relirez la grande interpellation avec les terribles paroles de la Clavicule, jusqu'à ce que l'esprit reparaisse et vous dise ce qui suit : « Pourquoi me tourmentes-tu davantage? Si tu me laisses en repos, je te donnerai le plus prochain trésor, à condition que tu me consacreras une pièce tous les premiers lundis de chaque mois, et que tu ne m'appelleras qu'un jour de chaque semaine, de dix heures du soir à deux heures après minuit. Ramasse ton pacte, je l'ai signé; et, si tu ne tiens pas ta parole, tu seras à moi dans vingt ans. —

» J'acquiesce à ta demande, à condition que tu me feras paraître le plus prochain trésor que je pourrai emporter tout de suite. »

» L'esprit dira : « Suis-moi et prends le trésor que je vais te montrer. »

» Vous le suivrez sans vous épouvanter; vous jetterez votre pacte tout signé sur le trésor, en le touchant avec votre baguette; vous en prendrez tant que vous pourrez, et vous vous en retournerez dans le triangle en marchant à reculons; vous y poserez votre trésor devant vous, et vous commencerez tout de suite à lire le renvoi de l'esprit.

» Voici maintenant la conjuration et renvoi de l'esprit avec lequel on a fait pacte :

« O grand Lucifuge! je suis content de toi pour le présent; je te laisse en repos et te permets de te retirer où bon te semblera, sans faire aucun bruit ni laisser aucune mauvaise odeur. Pense aussi à ton engagement de mon pacte, car, si tu y manques d'un instant, tu peux être sûr que je te tourmenterai éternellement avec les grandes et puissantes paroles de la Clavicule de Salomon, par lequel on force tous les esprits rebelles à obéir..... [1] »

Pain (Épreuve du). C'était un pain fait de farine d'orge, bénit ou plutôt maudit par les imprécations d'un prêtre. Les Anglo-Saxons le faisaient manger à un accusé non convaincu, persuadés que s'il était innocent ce pain ne lui ferait point de mal; que s'il était coupable il ne pourrait l'avaler, ou que s'il l'avalait, il étouffe-

[1] Voyez sur les pactes plusieurs légendes dans les *Légendes infernales*.

rait. Le juge qui faisait cette cérémonie demandait, par une prière composée exprès, que les mâchoires du criminel restassent roides, que son gosier se rétrécît, qu'il ne pût avaler, qu'il rejetât le pain de sa bouche. C'était une profanation des prières de l'Église[1]. La seule chose qui fût réelle dans cette épreuve, qu'on appelait souvent l'*épreuve du pain conjuré,* c'est que, de toutes les espèces de pain, le pain d'orge moulue un peu gros est le plus difficile à avaler. *Voy.* Corsned, Alphitomancie, etc.

Pain bénit. Du côté de Guingamp en Bretagne, et dans beaucoup d'autres lieux, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un petit cierge allumé sur un pain que l'on a fait bénir et qu'on abandonne au cours de l'eau ; on trouve le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête[2], et ce qui peut surprendre les curieux, c'est que ce prodige s'est vu très-souvent. Comment l'expliquer? On a le même usage en Champagne et ailleurs.

Pajot (Marguerite), sorcière qui fut exécutée à Tonnerre en 1576, pour avoir été aux assemblées nocturnes des démons et des sorciers. Elle composait des maléfices et faisait mourir les hommes et les animaux. Elle avait de plus tué un sorcier qui n'avait pas voulu lui prêter un lopin de bois avec lequel il faisait des sortiléges.



Une remarque singulière qu'on avait notée, c'est qu'elle revenait du sabbat toujours toute froide[3].

[1] Bergier, *Dictionnaire théologique.*
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 159.
[3] Bodin, *Démonomanie.*

Palingénésie. Ce mot veut dire renaissance. Duchêne dit avoir vu à Cracovie un médecin polonais qui conservait dans des fioles la cendre de plusieurs plantes ; lorsqu'on voulait voir une rose dans ces fioles, il prenait celle où se trouvait la cendre du rosier, et la mettait sur une chandelle allumée : après qu'elle avait un peu senti la chaleur, on commençait à voir remuer la cendre; puis on remarquait comme une petite nue obscure qui, se divisant en plusieurs parties, venait enfin à représenter une rose si belle, si fraîche et si parfaite, qu'on l'eût jugée palpable et odorante comme celle qui vient du rosier. Cette nouveauté fut poussée plus loin. On assura que les morts pouvaient revivre naturellement, et qu'on avait des moyens de les faire ressusciter en quelque façon. Van der Beken, surtout, a donné ces opinions pour des vérités incontestables; et dans le système qu'il a composé pour expliquer de si étranges merveilles, il prétend qu'il y a dans le sang des idées séminales, c'est-à-dire des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal. Quelques personnes, dit-il, ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu, au grand étonnement des assistants saisis de frayeur, un spectre humain *qui poussait des gémissements.* C'est pour ces causes, ajoute-t-il, que Dieu a défendu aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur que les esprits ou idées de leurs espèces qui y sont contenues ne produisissent de funestes effets. Ainsi, en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrons en tirer des fantômes qui nous en représenteront la figure. Quelle consolation, dit le P. Lebrun, que de repasser en revue son père et ses aïeux, sans le secours du démon et par une nécromancie très-permise! Quelle satisfaction pour les savants que de ressusciter en quelque manière les Romains, les Grecs, les Hébreux et toute l'antiquité! Rien d'impossible à cela, il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paraître. Ce système eut, comme toutes les rêveries, beaucoup de partisans. On prétendait qu'après avoir mis un moineau en cendres et en avoir extrait le sel, on avait obtenu, par une chaleur modérée, le résultat désiré. L'académie royale d'Angleterre essaya, dit-on, cette expérience sur un homme. Je ne sache pas qu'elle ait réussi. Mais cette découverte, qui n'aurait pas dû occuper un seul instant les esprits, ne tomba que quand un grand nombre de tentatives inutiles eurent prouvé que ce n'était non plus qu'une ridicule chimère. *Voy.* Cendres. La *palingénésie philosophique* de Bonnet est un système publié au dernier siècle et condamné ; il est plus du ressort des théologiens que du nôtre.

Palmoscopie, augure qui s'appelait aussi palmicum, et qui se tirait de la palpitation des parties du corps de la victime, calculées à la main.

Palud (Madeleine de Mendoz de la), fille d'un gentilhomme de Marseille, et sœur du couvent des Ursulines, qui fut ensorcelée par Gaufridi à l'âge de dix-neuf ans. *Voy.* Gaufridi. Cette femme, quarante ans après le procès de Gaufridi, vieille et n'ayant qu'un chien pour compagnie, voulut se mêler encore de sorcellerie, elle fut condamnée, par arrêt du parlement de Provence, à la prison perpétuelle, en 1653.



Pamilius. Pamilius de Phères, tué dans un combat, resta dix jours au nombre des morts; on l'enleva ensuite du champ de bataille pour le porter sur le bûcher; mais il revint à la vie et conta des histoires surprenantes de ce qu'il avait vu pendant que son corps était resté sans sentiment [1].

Pan, l'un des huit grands dieux ou dieux de la première classe chez les Égyptiens. On le représentait sous les traits d'un homme dans la partie supérieure de son corps, et sous la forme d'un bouc dans la partie inférieure. — Dans les démonographies, c'est le prince des démons incubes. Quelques-uns entendent par le grand Pan le règne des démons, qui fut brisé par la mort de Jésus-Christ sur la croix. Plutarque raconte qu'à cette époque solennelle, Épitherse s'étant embarqué sur un vaisseau avec plusieurs autres pour aller en Italie, le vent leur manqua près de certaines îles de la mer Égée; que comme la plupart des passagers veillaient et buvaient après souper, l'on entendit tout d'un coup une voix venant de l'une de ces îles, qu'il appelle *Paxès*, et qui appelait si fort Thamus, pilote égyptien, qu'il n'y eut personne de la compagnie qui n'en fût effrayé. Ce Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, lorsque la voix, se renforçant, lui cria que quand il serait arrivé en un certain lieu qu'elle désignait, il annonçât que le grand Pan était mort. On délibéra pour savoir si on obéirait, et la conclusion fut que si le vent n'était pas assez fort pour outre-passer le lieu indiqué, il fallait exécuter l'ordre. C'est pourquoi, le calme les arrêtant, Thamus cria de toute sa force : *Le grand Pan est mort.* Il n'eut pas plutôt achevé que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements. L'empereur Tibère, informé de l'aventure, envoya querir Thamus, et assembla à ce sujet les savants. Sur quoi Démétrius, pour confirmer cette pensée de la mort des démons, ajouta une autre histoire : il dit qu'ayant été lui-même envoyé par l'empereur pour reconnaître certaines îles stériles situées vers l'Angleterre, il aborda à une de celles qui sont habitées; que peu après il s'éleva une tempête effroyable qui fit dire aux insulaires que c'était quelqu'un des démons ou des demi-dieux qui était mort [1].

Pandæmonium, capitale de l'empire infernal, selon Milton.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits.*

[1] Benjamin Binet, *Traité des dieux et démons du paganisme.*

Panen (Bartholomée), exorciste protestant. *Voy.* GUILLAUME.

Paneros. Pline cite une pierre précieuse de ce nom qui rendait les femmes fécondes.

Paniers. Les rabbins racontent une fable assez plaisante sur l'étymologie du mot Ève. Ève, disent-ils, dérive du mot qui signifie causer ; la première femme prit ce nom parce que, lorsque Dieu créa le monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari n'eut le temps de ramasser que les trois autres.

Panjacartaguel. Ce mot, qui chez les Indiens désigne les cinq dieux, exprimait aussi les cinq éléments qui, engendrés par le Créateur, concoururent à la formation de l'univers. Dieu, disent-ils, tira l'air du néant. L'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air et du vent naquit le feu. A sa retraite celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine. De l'union de ces puissances résulta une écume ; la chaleur du feu en composa une masse qui fut la terre.

Panjangam, almanach des brahmines, où sont marqués les jours heureux et les jours malheureux, et les heures du jour et de la nuit heureuses ou malheureuses.

Pantacles, espèces de talismans magiques. Toute la science de la Clavicule dépend de l'usage des pantacles, qui contiennent les noms ineffables de Dieu. Les pantacles doivent être faits le mercredi, au premier quartier de la lune, à trois heures du matin, dans une chambre aérée, nouvellement blanchie, où l'on habite seul. On y brûle des plantes odoriférantes. On a du parche-



min vierge, sur lequel on décrit trois cercles l'un dans l'autre, avec les trois principales couleurs : or, cinabre et vert ; la plume et les couleurs doivent être exorcicées. On écrit alors les noms sacrés, puis on met le tout dans un drap de soie. On prend un pot de terre, où l'on allume du charbon neuf, de l'encens mâle et du bois d'aloès, le tout exorcisé et purifié ; puis, la face tournée vers l'orient, on parfume encore les pantacles avec les espèces odoriférantes, et on les remet dans le drap de soie consacré pour s'en servir au besoin.

On ne peut faire aucune opération magique pour exorciser les esprits sans avoir ce sceau, qui contient les noms de Dieu. Le pantacle n'est parfait qu'après qu'on a renfermé un triangle dans les cercles ; on lit dans le triangle ces trois mois : *formatio*, *reformatio*, *transformatio*. A côté du triangle est le mot *agla*, qui est très-puissant pour arrêter la malice des esprits. Il faut que la peau sur laquelle on applique le sceau soit exorcisée et bénite ; on exorcise aussi l'encre et la plume dont on se sert pour écrire les mots que l'on vient de citer.

Pantarbe, pierre fabuleuse à laquelle quelques docteurs ont attribué la propriété d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius*, en raconte des merveilles. L'éclat en est si vif, dit-il, qu'elle ramène le jour au milieu de la nuit ; mais, ce qui est le plus étonnant encore, cette lumière est un esprit qui se répand dans la terre et attire insensiblement les pierres précieuses ; plus cette vertu s'étend, plus elle a de force ; et toutes ces pierres dont la pantarbe se fait une ceinture ressemblent à un essaim d'abeilles qui environnent leur roi. De peur qu'un si riche trésor ne devînt trop vil, non-seulement la nature l'a caché dans la terre profonde, mais elle lui a donné la faculté de s'échapper des mains de ceux qui voudraient la prendre sans précaution. On la trouve dans cette partie des Indes où s'engendre l'or. Suivant l'auteur des *Amours de Théagène et de Chariclée* : elle garantit du feu ceux qui la portent.

Paouaouci, enchantements ou conjurations au moyen desquels les naturels de la Virginie prétendent faire paraître des nuages et tomber de la pluie.

Pape. Les huguenots ont dit que le pape était l'Antechrist. C'est ainsi que les filous crient au voleur pour détourner l'attention.

Le conte absurde de la *papesse Jeanne*, inventé par les précurseurs de Luther, est maintenant reconnu si évidemment faux qu'il ne peut nous arrêter un instant [1].



Papillon. L'image matérielle de l'âme la plus généralement adoptée est le papillon. Les artistes

[1] Voyez Bergier, *Dictionnaire théologique*, au mot *Papesse Jeanne*.

anciens donnent à Platon une tête avec des ailes de papillon, parce que c'est le premier philosophe grec qui ait écrit dignement sur l'immortalité de l'âme.

Paracelse (Philippe Bombast, dit), né dans le canton de Zurich en 1493. Il voyagea, vit les médecins de presque toute l'Europe, et conféra avec eux. Il se donnait pour le réformateur de la médecine; et voulant en arracher le sceptre à Hippocrate et à Galien, il décria leurs principes et leur méthode. On lui doit la découverte de l'opium et du mercure, dont il enseigna l'usage. Paracelse est surtout le héros de ceux qui croient à la pierre philosophale, et qui lui attribuent hautement l'avantage de l'avoir possédée, s'appuyant en cela de sa propre autorité. C'était quelquefois un homme étonnant et un grand charlatan. « Quand il était ivre, dit Wettern, qui a demeuré vingt-sept mois avec lui, il menaçait de faire venir un million de diables, pour montrer quel empire et quelle puissance il avait sur eux; mais il ne disait pas de si grandes extravagances quand il était à jeun. » Il avait, selon les démonomanes, un démon familier renfermé dans le pommeau de son épée. Il disait que Dieu lui avait révélé le secret de faire de l'or, et il se vantait de pouvoir, soit par le moyen de la pierre philosophale, soit par la vertu de ses remèdes, conserver la vie aux hommes pendant plusieurs siècles. Néanmoins il mourut à quarante-huit ans, en 1541, à Salzbourg.

Les médecins, ses rivaux, n'ont pas peu contribué à le décrier. « Ce fut le diable, dit le docteur Louis de Fontenettes, dans la préface de son *Hippocrate dépaysé*, qui suscita Paracelse, auteur de la plus damnable hérésie qui ait jamais été tramée contre le corps humain. »

Paramelle. Tout le monde a connu de réputation l'abbé Paramelle, qui découvrait à coup sûr les sources cachées, sans baguette divinatoire. Voici une de ses anecdotes :

Un riche propriétaire du Jura voulut se moquer un peu de la science de l'hydroscope. Il possédait dans son jardin une source abondante; il la cacha soigneusement aux yeux. « Aurai-je le bonheur de trouver de l'eau sur cette propriété? » Telle est la question qui fut adressée à l'abbé Paramelle. — Non, répondit-il résolûment. — Mais enfin, monsieur l'abbé, voyez, cherchez bien ; il est impossible qu'il n'y ait pas ici quelque source. — Non, vous dis-je, il n'y aura pas de source ici. Le financier rit sous cape; son hôte n'a pas l'air de s'en apercevoir, et se dirige jusqu'à un champ éloigné de quelques centaines de pas. C'était l'unique richesse d'un pauvre paysan. « Seriez-vous bien aise, lui dit l'abbé, de posséder une source dans votre champ? — Hé! monsieur l'abbé, répond l'autre, je n'ai pas le moyen de souscrire. — Vous l'aurez gratis. Apportez une pioche. » La pioche vient, la terre est fouillée, et une belle source jaillit à tous les yeux. Le riche propriétaire se prépare enfin à jouir du fruit de son stratagème et de la confusion de l'abbé. Il retourne sur ses pas, accompagné de la foule; il veut lui montrer la riche fontaine qu'il avait dissimulée. Qui fut surpris? La source a disparu. L'hydroscope l'avait arrêtée dans sa course au milieu du champ du cultivateur. Notre homme jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Parchemin vierge. Il est employé dans la magie en plusieurs manières. On appelle parchemin vierge celui qui est fait de peaux de bêtes n'ayant jamais engendré. Pour le faire, on met l'animal qui doit le fournir dans un lieu secret où personne n'habite; on prend un bâton vierge ou de la séve de l'année; on le taille en forme de couteau, puis on écorche l'animal avec ce couteau de bois, et avec le sel on sale ladite peau, que l'on met au soleil pendant quinze jours. On prendra alors un pot de terre vernissé, autour duquel on écrira des caractères magiques; dans ce pot on mettra une grosse pierre de chaux vive avec de l'eau bénite et ladite peau; on l'y laissera neuf jours entiers. On la tirera enfin, et avec le couteau de bois, on la ratissera pour en ôter le poil; on la mettra sécher pendant huit jours à l'ombre, après l'avoir aspergée; on la serrera ensuite dans un drap de soie avec tous les instruments de l'art. Qu'aucune femme ne voie ce parchemin, parce qu'il perdrait sa vertu. C'est sur ce parchemin qu'on écrit ensuite les pantacles, talismans, figures magiques, pactes et autres pièces.

Parfums. On dit que si l'on se parfume avec de la semence de lin et de psellium, ou avec les racines de violette et d'ache, on connaîtra les choses futures, et que, pour chasser les mauvais esprits et fantômes nuisibles, il faut faire un parfum avec calament, pivoine, menthe et palma-christi. On peut assembler les serpents par le parfum des os de l'extrémité du gosier de cerf, et, au contraire, on les peut chasser et mettre en fuite si on allume la corne du même cerf. La corne du pied droit d'un cheval ou d'une mule, allumée dans une maison, chasse les souris, et celle du pied gauche les mouches. Si on fait un parfum avec du fiel de seiche, du thymiamas, des roses et du bois d'aloès, et qu'on jette sur ce parfum allumé de l'eau ou du sang, la maison semblera pleine d'eau ou de sang, et si on jette dessus de la terre labourée, il semblera que le sol tremble [1].

Paris. Une prédiction avait annoncé que Paris serait détruit par une pluie de feu le 6 janvier 1840. Mais la catastrophe a été remise au cinquième mois de l'année 1900.

Parker (Guillaume). *Voy.* Buckingham.

[1] Nynauld, p. 72 de la *Lycanthropie*.

Parkes (Thomas), Anglais qui, en voulant se mettre en relation avec les esprits, se vit poursuivi de visions épouvantables.

Parlements. Le clergé n'a jamais demandé la mort des sorciers. Ce sont les parlements qui les ont toujours poursuivis avec chaleur. A la fin du dix-septième siècle, le clergé réclamait contre l'exécution de plusieurs sorcières convaincues d'avoir fait le sabbat avec maître Verdelet; le parlement de Rouen pria très-humblement le roi de permettre qu'on brûlât incontinent toutes les sorcières. On citerait mille exemples pareils.

Paroles magiques. On peut charmer les dés ou les cartes de manière à gagner continuellement au jeu, en les bénissant en même temps que l'on récite ces paroles : *Contra me ad incarte cla, a filii a Eniol, Lieber, Braya, Braguesca.* On n'est point mordu des puces si l'on dit en se couchant : *Och*, *och*. On fait tomber les verrues des mains en les saluant d'un *bonsoir* le matin et d'un *bonjour* le soir. On fait filer le diable avec ces mots : *Per ipsum*, *et cum ipso*, *et in ipso.* Qu'on dise : *Sista, pista, rista, xista,* pour n'avoir plus mal à la cuisse. Qu'on prononce trois fois : *Onasages,* pour guérir le mal de dents. On prévient les suites funestes de la morsure des chiens enragés en disant : *Hax*, *pax*, *max.* *Voy.* BEURRE, CHARMES, SABBAT, ÉLÉAZAR, ANANISAPTA, AMULETTES, etc.

Parque (Marie de la), compagne au sabbat de Domingina MALETENA. *Voy.* ce mot.

Parques, divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort; maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées. La vie était un fil qu'elles filaient : l'une tenait la quenouille, l'autre le fuseau, la troisième, avec ses grands ciseaux, coupait le fil. On les nomme *Clotho, Lachésis* et *Atropos.* On les fait naître de la Nuit, sans le secours d'aucun dieu. Orphée, dans l'hymne qu'il leur adresse, les appelle les fille de l'Érèbe.

Parris, famille protestante établie à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs jeunes filles de cette famille, dont le père était ministre, furent obsédées en 1692, et tombèrent dans un état extraordinaire. Elles se glissaient dans des trous, sous les bancs, sous les meubles, et faisaient des contorsions étranges. En ce même temps une jeune fille d'un nommé Goodwin, dans la même ville, avait des hallucinations, voyait à tout moment un cheval devant elle, se mettait à califourchon sur une chaise et prenait le galop. On crut que ces jeunes filles étaient ensorcelées, d'autant plus qu'elles accusaient certaines femmes de les avoir maléficiées. On mit ces femmes en prison, et les obsédées respirèrent. Tout cela est un peu obscur; mais ce qui est clair, c'est que l'esprit malin était là pour quelque chose.

Parthénomancie, divination ridicule pour connaître la présence ou l'absence de la virginité. On mesurait le cou d'une fille avec un fil, et en répétant l'épreuve avec le même fil, on tirait mauvais présage du grossissement du cou.

Pasétès, magicien qui achetait les choses sans les marchander; mais l'argent qu'il avait donné n'enrichissait que les yeux, car il retournait toujours dans sa bourse. *Voy.* PISTOLE VOLANTE.

Passalorynchithes, hérétiques des premiers siècles, ainsi nommés de deux mots grecs qui veulent dire pieu dans le nez. Ils croyaient qu'on ne pouvaient prier convenablement qu'en se mettant deux doigts, comme deux pieux, dans les deux narines.

Patala, nom de l'enfer des Indiens.

Patiniac, superstition particulière aux Indiens des îles Philippines. C'est un sortilége qu'ils prétendent attacher au fruit d'une femme, dont l'effet est de prolonger les douleurs de l'enfantement et même de l'empêcher. Pour lever le charme, le mari ferme bien la porte de sa case, fait un grand feu tout à l'entour, quitte le peu de vêtements dont il est ordinairement couvert, prend une lance ou un sabre, et s'en escrime avec fureur contre les esprits invisibles jusqu'à ce que sa femme soit délivrée.

Patris (Pierre), poëte, né à Caen en 1583. Il fut premier maréchal des logis de Gaston de France, duc d'Orléans. L'esprit de plaisanterie lui valut sa fortune et la confiance dont il jouissait auprès du prince. Il mourut à Paris en 1671. On raconte qu'étant au château d'Egmond, dans une chambre où un esprit venait de se montrer, il ouvrit la porte de cette chambre, qui donnait sur une longue galerie, au bout de laquelle se trouvait une grande chaise de bois si pesante que deux hommes avaient peine à la soulever. Il vit cette chaise matérielle se remuer, quitter sa place et venir à lui comme soutenue en l'air. Il s'écria : — Monsieur le diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur; mais je vous prie de ne pas me faire peur davantage.

La chaise s'en retourna à sa place comme elle était venue. Cette vision, dit-on, fit une forte impression sur l'esprit de Patris, et ne contribua pas peu à le faire rentrer dans son devoir.

Patroüs. Jupiter avait, sous le nom de Patroüs, à Argos, une statue de bois, qui le représentait avec trois yeux, pour marquer qu'il voyait ce qui se passait dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Les Argiens disaient que c'était le Jupiter Patroüs qui était dans le palais de Priam, et que ce fut au pied de son autel que ce prince fut tué par Pyrrhus.

Pauana. C'est le nom qu'on donnait en Flandre à la danse infernale, violente, déhanchée, excentrique, que dansaient les sorcières au sabbat.

Paul (Arnold), paysan de Médroïga, village de Hongrie, qui fut écrasé par la chute d'un chariot

chargé de foin, vers l'an 1728. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la même manière que meurent ceux qui sont molestés des vampires. On se ressouvint alors qu'Arnold avait souvent raconté qu'aux environs de Cassova, sur les frontières de la Turquie, il avait été tourmenté longtemps par un vampire turc; mais que, sachant que ceux qui étaient victimes d'un vampire le devenaient après leur mort, il avait trouvé le moyen de se guérir en mangeant de la terre du tombeau du défunt et en se frottant de son sang. On présuma que si ce remède avait guéri Arnold (Paul), il ne l'avait pas empêché de devenir vampire à son tour; en conséquence on le déterra pour s'en assurer, et, quoiqu'il fût inhumé depuis quarante jours, on lui trouva le corps vermeil; on s'aperçut que ses cheveux, ses ongles, sa barbe, s'étaient renouvelés, et que ses veines étaient remplies d'un sang fluide. Le bailli du lieu, en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert, ordonna d'enfoncer dans le cœur de ce cadavre un pieu fort aigu et de le percer de part en part; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Le corps du vampire jeta un cri et fit des mouvements; après quoi on lui coupa la tête et on le brûla dans un grand bûcher. On fit subir ensuite le même traitement aux quatre morts qu'Arnold (Paul) avait tués, de peur qu'ils ne devinssent vampires à leur tour, et il y eut un peu de calme. *Voy.* VAMPIRES.

Paul (Saint). *Voy.* ART DE SAINT PAUL.

Paule. Il y avait au couvent des cordeliers de Toulouse un caveau qui servait de catacombes; les morts s'y conservaient. Dans ce caveau était enterrée, depuis la fin du seizième siècle, une femme célèbre dans le pays, sous le nom de la belle Paule. Il était d'usage de visiter son tombeau le jour anniversaire de sa mort. Un jeune cordelier, la tête un peu échauffée, s'était un jour engagé à descendre dans ces catacombes sans lumière et sans témoin, et à enfoncer un clou dans le cercueil de Paule. Il y descendit en effet; mais il attacha par mégarde au cercueil un pan de sa robe. Lorsqu'il voulut remonter, il se crut retenu par la défunte; ce qui lui causa une telle frayeur qu'il tomba mort sur la place.

Pausanias. Quelques écrivains ont prétendu que les Lacédémoniens n'avaient point de sorciers, parce que, quand ils voulurent apaiser les mânes de Pausanias, qu'on avait laissé mourir de faim dans un temple, et qui s'était montré depuis à certaines personnes, on fut obligé de faire venir des sorciers d'Italie pour chasser le spectre du défunt. Mais ce trait ne prouve rien, sinon que les sorciers de Lacédémone n'étaient pas aussi habiles que ceux de l'Italie.

Pavanis (Les). C'est le nom qu'on donne aux magiciens et devins dans l'isthme de Dari.

Paymon, l'un des rois de l'enfer. S'il se montre aux exorcistes, c'est sous la forme d'un homme à cheval sur un dromadaire, couronné d'un diadème étincelant de pierreries, avec un visage de femme. Deux cents légions, partie de



l'ordre des Anges, partie de l'ordre des Puissances, lui obéissent. Si Paymon est évoqué par quelque sacrifice ou libation, il paraît accompagné des deux grands princes Bébal et Abalam[1].

Péanite, pierre fabuleuse, que les anciens croyaient douée du privilége de faciliter les accouchements.

Peau. Pour guérir les taches de la peau et les verrues, il suffit, selon certaines croyances populaires, de toucher un cadavre ou de se frotter les mains au clair de la lune. *Voy.* VERRUES[2].

Péché, chemin de l'enfer.

Péché originel. « Un enfant, dites-vous, ne peut naître responsable de la faute d'un père. En êtes-vous bien sûr? Au sein de l'humanité un sentiment universel se manifeste; la vie de tous les peuples exprime par les faits les plus significatifs l'existence d'une loi terrible et mystérieuse, de la loi d'hérédité et de solidarité pour le crime et la peine entre les hommes. Interrogez les nations qui furent les plus voisines des traditions primitives. En Chine, le fils est puni pour le père; une famille et même une ville entière répondent pour le crime d'un seul. Dans l'Inde, les parents, l'instituteur, l'ami du coupable, doivent être punis. Tout l'Orient jugeait ainsi. Il en est de même encore parmi les peuplades sauvages. De là aussi ces chants lugubres des poëtes qui, voyant Rome désolée par les guerres civiles, en donnent instinctivement pour raison qu'elle expiait les parjures de Laomédon, les parjures des Troyens, le parricide de Romulus, c'est-à-dire les crimes commis par ses aïeux.

» Alexandre meurt au milieu de ses plus belles années; après lui de sanglantes divisions se dé-

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæmon.*
[2] Brown, *Erreurs populaires*, t. II.

clarent; des maux sans nombre accablent les parents du conquérant; les historiens païens attribuent sans hésiter tous ces malheurs à la vengeance divine, qui punissait les impiétés et les parjures du père d'Alexandre sur sa famille. Thésée, dans Euripide, troublé de l'attentat dont il croit son fils coupable, s'écrie : « Quel est donc » celui de nos pères qui a commis un crime digne » de m'attirer un tel opprobre ? » J'omets à dessein une foule d'autres monuments, et je m'abstiens même de citer les livres de l'Ancien Testament, fort explicites sur ce point. Mais parmi ces témoignages et ces faits, une loi est écrite évidemment; elle est écrite en caractères de sang dans les annales de tous les peuples : c'est la loi de l'hérédité du crime et de la peine. Un sentiment profond et universel la proclame. Ce cri des peuples ne saurait être ni la fausseté ni l'injustice[1]. »

Pédasiens. Chez les Pédasiens, peuples de Carie, toutes les fois qu'eux ou leurs voisins étaient menacés de quelque malheur, une longue barbe poussait à la prêtresse de Minerve. Hérodote remarque que ce prodige arriva trois fois.

Pédegache. *Voy.* Yeux.

Pégomancie, divination par les sources. Elle se pratiquait soit en y jetant un certain nombre de pierres dont on observait les divers mouvements, soit en y plongeant des vases de verre, et en examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer et chasser l'air qui les remplissait. La plus célèbre des pégomancies est la divination par le sort des dés, qui se pratiquait à la fontaine d'Abano, près de Padoue; on jetait les dés dans l'eau pour voir s'ils surnageaient ou s'ils s'enfonçaient, et quels numéros ils donnaient; sur quoi un devin expliquait l'avenir.

Pégu. Kiak-Kiak, dieu des dieux, ou plutôt démon des démons, idole principale du Pégu, est représenté sous une figure humaine, qui a vingt aunes de longueur, couchée dans l'attitude d'un homme endormi. Cette idole est placée dans un temple magnifique, dont les portes et les fenêtres sont toujours ouvertes et dont l'entrée est permise à tout le monde.

Peigne. Trouver un peigne, présage de bonheur.

Pendus. On sait qu'on gagne à tous les jeux, quand on a dans sa poche de la corde de pendu. — Un soldat de belle corpulence ayant été pendu, quelques jeunes chirurgiens demandèrent la permission d'anatomiser son corps. On la leur accorda, et ils allèrent, à dix heures du soir, prier le bourreau de le leur remettre. Le bourreau était déjà couché; il leur répondit qu'il ne se souciait pas de se lever, et qu'ils pouvaient aller eux-mêmes dépendre le mort. Pendant qu'ils s'y décidaient, le plus éveillé d'entre eux se détacha

[1] Le P. de Ravignan, *Conférences de* 1843 à Notre-Dame de Paris.

sans être remarqué, courut devant, se mit en chemise et se cacha sous son manteau au pied de la potence en attendant les autres. Quand ils furent arrivés, le plus hardi de la bande monta à l'échelle et se mit à couper la corde pour faire tomber le corps; mais aussitôt le camarade caché se montra et dit : « Qui êtes-vous ? et pourquoi venez-vous enlever mon corps ? » A ces mots, et à la vue du fantôme blanc qui gardait la potence, les jeunes gens prennent la fuite épouvantés; celui qui était sur l'échelle saute à bas sans compter les échelons, pensant que l'esprit du pendu le tenait déjà. « Et ne furent ces pauvres chirurgiens de longtemps rassurés[1]. »



On lisait dernièrement ce qui suit dans le *Moniteur du Calvados* : — « Voici un déplorable exemple d'aberration causée par la ridicule croyance aux erreurs et aux préjugés populaires, malheureusement enracinés encore profondément dans l'esprit de nos populations des campagnes. Un maçon, honnête ouvrier d'une petite commune du département de l'Orne, arrivait à grand'peine, à l'aide d'un travail opiniâtre, à nourrir sa nombreuse famille; aussi, la tête troublée par les superstitions et la lecture du *Petit-Albert*, résolut-il de se sacrifier pour le bonheur des siens. Il se pendit, en laissant un billet ainsi conçu : « Adieu, ma femme et mes enfants ! Comme je » n'ai pas de fortune à vous donner, je veux » vous laisser de quoi réussir dans tout ce que » vous entreprendrez : *Partagez-vous ma corde.* »

Pénitence. Le Kari-Chang est le temps de pénitence des idolâtres de l'île Formose; et chez les peuples que les ténèbres couvrent encore, les pénitences sont bien autrement dures que chez les chrétiens. Le Kari-Chang les oblige à vingt-sept articles qu'ils doivent observer exactement, sous peine d'être sévèrement châtiés. Entre autres choses, il leur est défendu, pendant ce temps, de construire des huttes, de se marier, de vendre des peaux, de semer, de forger des

[1] Leloyer, *Histoire des spectres.*

armes, de faire rien de neuf, de tuer des cochons, de nommer un enfant nouveau-né, etc.

Les Formosans prétendent que ces lois leur ont été imposées par un de leurs compatriotes, qui, se voyant exposé au mépris, parce qu'il était difforme et hideux, conjura les dieux de l'admettre dans le ciel, la première fois qu'il recevrait quelque insulte. Ses vœux furent entendus. Ce Formosan, qui avait à peine figure d'homme, devint donc un dieu, et, comme il était laid, un dieu redoutable. Il ne tarda pas à se venger des railleries de ses compatriotes : il descendit dans l'île de Formose et leur apporta les vingt-sept articles du Kari-Chang, leur faisant les plus terribles menaces, s'ils en négligeaient un seul.

Penote. Un alchimiste, réduit à l'hôpital (c'était Penote), avait coutume de dire qu'il ne souhaitait rien à ses plus mortels ennemis qu'un peu de goût pour l'alchimie.

Penteman. Le peintre Penteman, né à Rotterdam, vers l'an 1650, fut chargé de représenter dans un tableau des têtes de morts et plusieurs autres objets capables d'inspirer du mépris pour les amusements et les vanités du siècle. Afin d'avoir sous les yeux des modèles, il entra dans un cabinet d'anatomie, qui devait lui servir d'atelier. En dessinant les tristes objets qui l'entouraient, l'artiste s'assoupit malgré lui et céda bientôt aux charmes du sommeil. Il en goûtait à peine les douceurs, qu'il fut réveillé par un bruit extraordinaire. Quelle dut être sa frayeur, en voyant remuer les têtes des squelettes qui l'environnaient, et en apercevant les corps suspendus au plancher s'agiter et se heurter avec violence! Saisi d'effroi, Penteman sort de ce lieu terrible, se précipite du haut de l'escalier et tombe dans la rue à demi mort. Lorsqu'il eut repris connaissance, il fut facile de s'assurer que le spectacle dont il venait d'être épouvanté n'était que trop naturel, puisqu'il avait été occasionné par un tremblement de terre. Mais la terreur avait tellement glacé son sang qu'il mourut peu de jours après.

Pératoscopie, divination par l'inspection des phénomènes et choses extraordinaires qui apparaissent dans les airs.

Perdrix. On dit qu'un malade ne peut mourir lorsqu'il est couché sur un lit de plumes d'ailes de perdrix [1].

Pérez (Juan). *Voy.* Inquisition.

Périclès, général athénien qui, se défiant de l'issue d'une bataille, pour rassurer les siens, fit entrer dans un bois consacré à Pluton un homme d'une taille haute, chaussé de longs brodequins, ayant les cheveux épars, vêtu de pourpre, et assis sur un char traîné par quatre chevaux blancs; il parut au moment de la bataille, appela Périclès par son nom, et lui commanda de combattre, l'assurant que les dieux donnaient la victoire aux Athéniens. Cette voix fut entendue des ennemis, comme venant de Pluton, et ils en eurent une telle peur qu'ils s'enfuirent sans tirer l'épée.

Péris, génies femelles des Persans, d'une beauté extraordinaire; elles sont bienfaisantes, habitent le Ginnistan, se nourrissent d'odeurs exquises, et ressemblent un peu à nos fées. Elles ont pour ennemis les dives. *Voy.* Dives.

Périthe, pierre jaune qui avait, dit-on, la vertu de guérir la goutte et qui brûlait la main quand on la serrait fortement.

Péroun, génie ou dieu du tonnerre chez les anciens Slaves; il était très-redouté; et son culte avait lieu encore au sixième siècle.

Perrier, démon invoqué comme prince des principautés, dans les litanies du sabbat.

Persil (Maître). *Voy.* Verdelet.

Perteman. Une jeune fille de la commune d'Uccle (près de Bruxelles) avait dit à plusieurs personnes qu'elle était ensorcelée; que la nuit des spectres et des revenants, vêtus de longues robes jaunes, se présentaient devant son lit et venaient lui causer de grandes frayeurs, au point que sa santé en était altérée. Les frères de cette jeune fille, croyant que leur sœur était réellement ensorcelée, eurent recours à un individu de la commune surnommé le *perteman* (le joueur de mauvais tours), qui avait la réputation de posséder le moyen de conjurer les spectres et les esprits malins. Cet homme s'attendait probablement, et pour cause, à être consulté par les parents de la jeune fille; il se mit donc en devoir d'employer, moyennant salaire, bien entendu, ses talents surnaturels, comme il les appelait, pour combattre les œuvres des nombreuses sorcières dont il prétendait que la jeune fille était la victime. Presque tous les soirs il se rendait, muni d'un gros livre, au domicile de la fille, y allumait des chandelles et restait souvent là toute la nuit; cependant le revenant reparaissait toujours lorsque l'exorciseur ne venait pas; enfin, le *perteman* vint annoncer qu'il était parvenu à reconnaître la cause du malheur et le remède à employer; ce remède était une somme de 15 fr. à répartir entre les trente sorcières qui assiégeaient la malheureuse jeune fille; on les calmait donc à raison de 50 centimes par tête.

Le frère de cette infortunée, ne possédant pas la somme de quinze francs, alla consulter le bourgmestre, et l'on conçoit qu'il n'en fallut pas davantage pour mettre un terme aux manœuvres du sorcier. L'autorité communale envoya, le soir même où le *perteman* devait venir opérer le désenchantement définitif, deux gardes forestiers chargés de vérifier ce qui se passait; ceux-ci trouvèrent le *perteman* dans la maison. Il s'occupait à feuilleter son gros volume, à jeter de

[1] Thiers, *Traité des superstitions.*

l'eau bénite et à marmotter certaines paroles; vers minuit, ils virent approcher de la maison une femme habillée de jaune, qui alla écouter à la porte; un instant après, le *perteman* sortit, disposé à lier conversation avec le revenant; il aperçut alors les gardes, prit la fuite, ainsi que la femme, et dans son trouble il laissa tomber son volume mystérieux qui, vérification faite, fut trouvé être un ouvrage de Mirabeau, intitulé *De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand.* Le *perteman* fut arrêté, et depuis le revenant n'a plus été vu ni par la jeune fille ni par personne. Ce fait s'est passé il y a moins de trente ans.

Pertinax. Trois ou quatre jours avant que l'empereur Pertinax fût massacré par les soldats de sa garde, on conte qu'il vit dans un étang je ne sais quelle figure qui le menaçait l'épée au poing.

Peste. Les rois de Hongrie se vantaient de guérir la jaunisse, comme les rois de France guérissaient les écrouelles, et comme ceux de Bourgogne dissipaient la peste.

Dans le pays de Reuss, on attribue les pestes et les diverses épidémies à une grande diablesse maigre, et remarquable par ses grands cheveux noirs et sordides. Elle parcourt les airs sur un chariot noir et marche, suivie de nombreuses filles de l'enfer, qui répandent partout des germes de mort.

Pet. Qui pète en mangeant voit le diable en mourant. Axiome populaire, répandu pour enseigner la bienséance aux enfants dans les contrées où l'on mange beaucoup de choux et de navets.

Petchimancie, divination par les brosses ou vergettes. Quand un habit ne peut pas se vergeter, c'est un signe qu'il y aura de la pluie.

Petit monde. On appelait *petit monde* une société secrète qui conspirait en Angleterre au dernier siècle pour le rétablissement des Stuarts. On débitait beaucoup de contes sur cette société : par exemple, on disait que le diable en personne, assis dans un grand fauteuil, présidait aux assemblées. C'étaient des francs-maçons.

Petit-Pierre. Les contes populaires de l'Allemagne donnent ce nom au démon qui achète les âmes et avec qui on fait pacte. Il vient au lit de mort, sous la forme d'un nain, chercher ceux qu'il a achetés.

Petpayatons. Les Siamois appellent ainsi les mauvais esprits répandus dans l'air. S'ils préparent une médecine, ils attachent au vase plusieurs papiers, où sont écrites des paroles mystérieuses pour empêcher que les *Petpayatons* n'emportent la vertu du remède.

Pétrobusiens, disciples de Pierre de Bruys, hérétique du Dauphiné, contemporain de la première croisade. Ils reconnaissent deux créateurs : Dieu et le diable. Ils disaient que les prières sont aussi bonnes dans un cabaret que dans une église, dans une étable que sur un autel; en conséquence, ils détruisaient les édifices sacrés et brûlaient les croix et les images.

Pettimancie, divination par le jet des dés. *Voy.* Astragalomancie et Cubomancie.

Peucer (Gaspard), médecin, né à Bautzen en 1525. Il était gendre de Mélanchthon et comme lui séparé de l'Église. Il a laissé un livre sur les divinations : *De præcipuis divinationum generibus,* traduit en français par Simon Goulard. Anvers, 1584.

Peuplier. Les anciens regardaient le peuplier comme un arbre dédié aux enfers et aux démons.

Peur. On prétend que pour se préserver de la peur il faut porter sur soi une épingle qui ait été fichée dans le linceul d'un mort.

Un officier logé en chambre garnie, et sur le point de rejoindre son régiment, était encore dans son lit au petit point du jour, lorsqu'un menuisier, porteur d'un cercueil pour un homme qui venait de mourir dans la pièce voisine, entra, croyant ouvrir la porte de la chambre du mort. « Voilà, dit-il, une bonne redingote pour l'hiver. » L'officier ne douta pas qu'on ne vînt pour le voler. Aussitôt il saute à bas du lit et s'élance contre le prétendu voleur.... Le menuisier, voyant quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil, et s'enfuit à toutes jambes, criant que le mort était à ses trousses.... On dit qu'il en fut malade.

Un marchand de la rue Saint-Victor, à Paris, donnant un grand souper, la servante de la maison fut obligée de descendre à la cave à dix heures du soir. Elle était peureuse; elle ne fut pas plutôt descendue, qu'elle remonta tout épouvantée, en criant qu'il y avait un fantôme entre deux tonneaux !... L'effroi se répandit dans la maison, les domestiques les plus hardis descendirent à la cave, les maîtres suivirent, et l'on reconnut que le spectre était un mort qui y avait glissé de la charrette de l'Hôtel-Dieu, et était tombé dans la cave par le soupirail.

Un provincial venu à Paris dans le temps du carnaval fit la partie, comme tant d'autres idiots, d'aller au bal masqué avec un de ses amis, et il se déguisa en diable; c'était très-ingénieux. Les deux amis se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les remmenait passait dans le quartier où logeait le provincial, il fut le premier qui descendit, et son ami le laissa devant sa porte, où il frappa vivement, parce qu'il faisait grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir éveiller une vieille servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma sa porte au plus vite et s'enfuit en criant. Le provincial ne pensait pas à son costume; et, ne sachant ce que pouvait avoir la servante, il se remit à frapper; mais inutilement, personne ne revint. Mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison; pour comble

de bonheur, la porte n'était pas fermée tout à fait. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, et un bon homme qui, en gardant le mort, s'était endormi auprès d'un bon brasier. Le provincial, sans faire de bruit, s'approcha le plus qu'il put du brasier, s'y installa et s'endormit aussi fort tranquillement sur un siége. Cependant le gardien s'éveilla ; voyant la figure qui lui faisait compagnie, avec ses cornes et le reste, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venait prendre le mort. Il poussa des cris si épouvantables que le provincial, s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant de son côté voir le défunt à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement et comprit que c'était ce qui avait causé ses embarras. Comme le jour commençait à paraître, il alla changer de mise dans une friperie et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine cette fois à se faire ouvrir la porte. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Il n'eut garde de dire que lui-même était le diable. Il sut ensuite que l'on publiait dans le quartier que le diable était venu pour enlever un voisin. La servante attestait la chose ; et ce qui y donnait le plus de vraisemblance, c'est que le pauvre défunt avait été usurier. *Voy.* Apparitions, Revenants, Fannius, Visions, etc.



Peucer (Gaspard).

Phara-Ildis, ou simplement *Phara*, bonne et bienfaisante fée en Norvége.

Pharmacie, divination employée par les magiciens et enchanteurs, lesquels devinent, à l'aide du commerce qu'ils ont avec les démons, qu'ils évoquent pour cela au moyen de fumigations faites sur un réchaud.

Phénix, grand marquis des enfers. Il paraît sous la forme d'un phénix avec la voix d'un enfant ; avant de se montrer à l'exorciste, il rend des sons mélodieux. Il faut au contraire se boucher les oreilles quand on lui commande de prendre la forme humaine. Il répond sur toutes les sciences. C'est un bon poëte, qui satisfait en vers à toutes les demandes. Après mille ans, il espère retourner au septième ordre des Trônes. Vingt légions lui obéissent[1].

Phénix. Il y a, dit Hérodote, un oiseau sacré qu'on appelle phénix. Je ne l'ai jamais vu qu'en peinture. Il est grand comme un aigle ; son plumage est doré et entremêlé de rouge. Il se nour-

[1] Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

rit d'aromates et vient tous les cinq cents ans en Égypte, chargé du cadavre de son père enveloppé de myrrhe, qu'il enterre dans le temple du Soleil. Solin dit que le phénix naît en Arabie; que sa gorge est entourée d'aigrettes, son cou brillant comme l'or, son corps pourpre, sa queue mêlée d'azur et de rose; qu'il vit cinq cent quarante ans. Certains historiens lui ont donné jusqu'à douze mille neuf cent cinquante-quatre ans de vie.

Saint Clément le Romain rapporte qu'on croit que le phénix naît en Arabie, qu'il est unique dans son espèce, qu'il vit cinq ans; que, lorsqu'il est près de mourir, il se fait, avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates, un cercueil où il entre à temps marqué, et il y meurt; que sa chair corrompue produit un ver qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort et se revêt de plumes; qu'ensuite, devenu plus fort, il prend le cercueil de son père et le porte en Égypte, sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Outre que tous ceux qui parlent de cet oiseau mystérieux ne l'ont point vu et n'en parlent que par ouï-dire, qui peut être sûr qu'il a vécu cinq cents ans? qui peut assurer qu'il soit seul de son espèce?

Le P. Martini rapporte, dans son *Histoire de la Chine,* qu'au commencement du règne de l'empereur Xao-Hao IV, on vit paraître l'oiseau du soleil, dont les Chinois regardent l'arrivée comme un heureux présage pour le royaume. Sa forme, dit-il, le ferait prendre pour un aigle, sans la beauté et la variété de son plumage. Il ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est le même que le phénix[1].

Phénomènes. Une négresse de Carthagène, dans le nouveau royaume de Grenade, mit au monde un enfant tel qu'on n'en a jamais vu; c'était une fille qui naquit en 1738 et vécut environ six mois. Elle était tachetée de blanc et de noir, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, avec tant de symétrie et de variété qu'il semblait que ce fût l'ouvrage du compas et du pinceau. Sa tête était couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre lesquels s'élevait une pyramide de poil crépu, qui du sommet de la tête descendait, en élargissant ses deux lignes latérales, jusqu'au milieu des sourcils, avec tant de régularité dans la division des couleurs que les deux moitiés des sourcils qui servaient de base aux deux angles de la pyramide étaient d'un poil blanc et bouclé, au lieu que les deux autres moitiés, du côté des oreilles, étaient d'un poil noir et crépu. Pour relever encore l'espace blanc que formait la pyramide dans le milieu du front, la nature y avait placé une tache noire qui dominait le reste du visage. Une autre pyramide blanche, s'appuyant sur la partie inférieure du cou, s'élevait avec proportion, et, partageant le menton, venait aboutir au-dessus de la lèvre inférieure. Depuis l'extrémité des doigts jusqu'au-dessus du poignet, et depuis les pieds jusqu'à la moitié des jambes, la jeune fille paraissait avoir des bottines et des gants naturels, d'un noir clair, tirant sur le cendré, mais parsemées d'un grand nombre de mouches aussi noires que du jais. De l'extrémité inférieure du cou descendait une espèce de pèlerine noire sur la poitrine et les épaules; elle se terminait en trois pointes, dont deux étaient placées sur les gros muscles des bras; la troisième, qui était la plus large, sur la poitrine. Les épaules étaient d'un noir clair, tacheté comme celui des pieds et des mains. Les autres parties du corps étaient tachetées de blanc et de noir dans une agréable variété; deux taches noires couvraient les deux genoux. Toutes les personnes du pays voulurent voir ce phénomène, comblèrent cette petite fille de présents; et on offrit de l'acheter à grand prix.

L'auteur à qui nous empruntons cette description assure que la mère avait une petite chienne noire et blanche qui ne la quittait jamais, et qu'ayant examiné en détail les taches de sa fille et de la chienne, il y trouva une ressemblance totale, non-seulement par la forme des couleurs, mais encore par rapport aux lieux où les nuances étaient placées. Il en conclut que la vue continuelle de cet animal avait été plus que suffisante pour tracer dans l'imagination de la mère cette variété de teintes et l'imprimer à la fille qu'elle portait dans son sein.

On dit que le peuple anglais est un peuple de philosophes; ce qui n'empêcha pas, en 1726, une femme de Londres d'accoucher, disait-elle, d'un lapereau chaque jour; le chirurgien qui l'accouchait, nommé Saint-André, assurait que rien n'était plus positif, et le peuple philosophe le croyait. — Marguerite Daniel, femme de René Rondeau, du bourg du Plessé, dépendant du marquisat de Blin, devint grosse en 1685, vers la mi-octobre. Elle sentit remuer son enfant le jour de la Chandeleur et entendit le vendredi saint suivant trois cris sortir de son ventre. Depuis, son enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour, à chaque fois quatre, cinq cris, et même jusqu'à huit et neuf fort distincts, semblables à ceux d'un enfant nouvellement né; mais quelquefois avec de tels efforts, qu'on voyait l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eût dû étouffer...

En octobre 1842, à Bruxelles, une femme accoucha, dans l'hospice de la Maternité, d'une petite fille qui avait une queue de cheval. Son père était un cocher. L'opération qui l'a délivrée,

[1] Des critiques pensent que le phénix était le symbole de la chasteté et de la tempérance chez les païens; ils comptaient quatre apparitions de cet oiseau merveilleux, la première sous le roi Sésostris, la seconde sous Amasis, la troisième sous le troisième des Ptolémées, la quatrième sous Tibère.

sans la compromettre aucunement, de cet ornement singulier, a été faite par le docteur Seutin, et le phénomène fut aussitôt régulièrement constaté *Voy.* Imagination, etc.

Philinnion. Voici un trait rapporté par Phlégon, et qu'on présume être arrivé à Hypate en Thessalie. Philinnion, fille unique de Démocrate et de Charito, mourut en âge nubile; ses parents inconsolables firent enterrer avec le corps mort les bijoux et les atours que la jeune fille avait le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après, un jeune seigneur, nommé Machates, vint loger chez Démocrate, qui était son ami. Le soir,



comme il était dans sa chambre, Philinnion lui apparaît, lui déclare qu'elle l'aime; ignorant sa mort, il l'épouse en secret. Machates, pour gage de son amour, donne à Philinnion une coupe d'or et se laisse tirer un anneau de fer qu'il avait au doigt. Philinnion, de son côté, lui fait présent de son collier et d'un anneau d'or, et se retire avant le jour. Le lendemain, elle revint à la même heure. Pendant qu'ils étaient ensemble, Charito envoya une vieille servante dans la chambre de Machates pour voir s'il ne lui manquait rien. Cette femme retourna bientôt éperdue vers sa maîtresse et lui annonça que Philinnion était avec Machates. On la traita de visionnaire; mais comme elle s'obstinait à soutenir ce qu'elle disait, quand le matin fut venu, Charito alla trouver son hôte et lui demanda si la vieille ne l'avait point trompée. Machates avoua qu'elle n'avait pas fait un mensonge, raconta les circonstances de ce qui lui était arrivé, et montra le collier et l'anneau d'or que la mère reconnut pour ceux de sa fille. Cette vue réveilla la douleur de la perte qu'elle avait faite; elle jeta des cris épouvantables e supplia Machates de l'avertir quand sa fille reviendrait, ce qu'il exécuta. Le père et la mère la virent et coururent à elle pour l'embrasser. Mais Philinnion, baissant les yeux, leur dit avec une contenance morne: — Hélas! mon père, et vous, ma mère, vous détruisez ma félicité, en m'empêchant, par votre présence importune, de vivre seulement trois jours. Votre curiosité vous sera funeste, car je m'en retourne au séjour de la mort, et vous me pleurerez autant que quand je fus portée en terre pour la première fois. Mais je vous avertis que je ne suis pas venue ici sans la volonté des dieux. Après ces mots, elle retomba morte, et son corps fut exposé sur un lit à la vue de tous ceux de la maison. On alla visiter le tombeau, qu'on trouva vide et ne contenant seulement que l'anneau de fer et la coupe que Machates lui avait donnés.....

Philosophie hermétique. *Voy.* Pierre philosophale.

Philotanus, démon d'ordre inférieur, soumis à Bélial.

Philtre, breuvage ou drogue dont l'effet prétendu est de donner l'amour. Les anciens, qui en connaissaient l'usage, invoquaient dans la confection des philtres les divinités infernales. Il y entrait différents animaux, herbes ou matières, tels que le poisson appelé remore, certains os de grenouilles, la pierre astroïte et surtout l'hippomane. Delrio, qui met les philtres au rang des maléfices, ajoute qu'on s'est aussi servi pour les composer de rognures d'ongles, de limailles de métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et d'oiseaux, et qu'on y a mêlé quelquefois des fragments d'ornements d'église.

Les philtres s'expliquent, comme les poisons, par la pharmacie. L'hippomane est le plus fameux de tous les philtres; c'est un morceau de chair noirâtre et de forme ronde, de la grosseur d'une figue sèche, que le poulain apporte quelquefois sur le front en naissant. Suivant les livres de secrets magiques, ce mystérieux morceau de chair fait naître une passion ardente, quand, étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire aimer. Jean-Baptiste Porta détaille au long les surprenantes propriétés de l'hippomane; il est fâcheux qu'on n'ait jamais pu le trouver tel qu'il le décrit, ni au front du poulain naissant, ni ailleurs. *Voy.* Hippomane.

Les philtres sont en grand nombre et plus ridicules les uns que les autres. Les anciens les connaissaient autant que nous, et chez eux on rejetait sur les charmes magiques les causes d'une passion violente, un amour disproportionné, le rapprochement de deux cœurs entre qui la fortune avait mis une barrière, ou que les parents ne voulaient point unir.

Il y a de certains toniques qui enflamment les intestins, causent la démence ou la mort et in-

spirent une ardeur qu'on a prise pour de l'amour. Telles sont les mouches cantharides avalées dans un breuvage. Un Lyonnais, voulant se faire aimer de sa femme qui le repoussait, lui fit avaler quatre de ces insectes pulvérisés dans un verre de vin du Rhône; il s'attendait à un succès, il fut veuf le lendemain. A ces moyens violents on a donné le nom de philtres.

Rien n'est plus curieux, dit un contemporain, que la superstition qui en Écosse préside aux moyens employés pour faire naître l'amour ou vaincre la résistance de l'objet aimé. Sir John Colquhoun avait épousé depuis peu de mois lady Lilia Graham, fille aînée de Jean, quatrième comte de Montrose, lorsque lady Catherine, sa belle-sœur, vint passer quelque temps chez lui. Bientôt il en devint épris, et, pour vaincre l'indifférence qu'elle lui témoignait, il eut recours à un nécromancien habile, qui composa un bouquet formé de diamants, de rubis et de saphirs montés en or, et le doua de la propriété de livrer à la personne qui le donnait le corps et l'âme de celle qui le recevait. Il paraît que sir John fit un usage immédiat de ce talisman. Les chroniques de cette époque disent qu'il partit avec lady Catherine pour Londres, après qu'il eut criminellement abandonné son épouse, et qu'il fut obligé d'y rester caché pour échapper à la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui dans sa patrie.

Mais on comprend très-bien l'effet sur une femme mondaine et vaniteuse d'un philtre composé de riches diamants.

Phlégéton, fleuve d'enfer qui roulait des torrents de flamme et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait comme lui dans l'Achéron.

Phooka, mauvais esprit qui paraît en Irlande sous la forme d'un poulain sauvage, chargé de chaînes pendantes, ou sous l'apparence d'une vache farouche, d'un oiseau de proie, d'un cheval maigre. Il parle; et son plus grand plaisir est d'inquiéter les voyageurs égarés pendant la nuit.

Phosphore. *Voy.* Lampes perpétuelles, Stratagèmes, etc.

Phrénologie ou **Crânologie**, art ou science qui donne les moyens de juger les hommes par les protubérances du crâne. *Voy.* Gall.

Phylactères, préservatifs. Les Juifs portaient à leurs manches et à leur bonnet des bandes de parchemin, sur lesquelles étaient écrits des passages de la loi; ce que Notre-Seigneur leur reproche dans saint Matthieu, chap. xxiii. Leurs descendants suivent la même pratique et se persuadent que ces bandes ou phylactères sont des amulettes qui les préservent de tout danger, et surtout qui les gardent contre l'esprit malin.

Des chrétiens ont fait usage aussi de paroles écrites ou gravées comme de phylactères et préservatifs. L'Église a toujours condamné cet abus. *Voy.* Amulettes.

Phyllorhodomancie, divination par les feuilles de roses. Les Grecs faisaient claquer sur la main une feuille de rose et jugeaient par le son du succès de leurs vœux.

Physiognomonie, art de juger les hommes par les traits du visage, ou talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur.

Cette science a eu plus d'ennemis que de partisans; elle ne paraît pourtant ridicule que quand on veut la pousser trop loin. Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité. Pourquoi cette diversité de formes ne serait-elle pas la conséquence de la diversité des caractères, ou pourquoi la diversité des caractères ne serait-elle pas liée à cette diversité de forme? Chaque passion, chaque sens, chaque qualité prend sa place dans le corps de tout être créé; la colère enfle les muscles : les muscles enflés sont donc un signe de colère?.... Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair et un esprit vif et pénétrant se retrouvent cent fois ensemble. Un œil ouvert et serein se rencontre mille fois avec un cœur franc et honnête. Pourquoi ne pas chercher à connaître les hommes par leur physionomie? On juge tous les jours le ciel sur sa physionomie. Un marchand apprécie ce qu'il achète par son extérieur, par sa physionomie..... Tels sont les raisonnements des physionomistes pour prouver la sûreté de leur science. Il est vrai, ajoutent-ils, qu'on peut quelquefois s'y tromper; mais une exception ne doit pas nuire aux règles.

J'ai vu, dit Lavater, un criminel condamné à la roue pour avoir assassiné son bienfaiteur, et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impossible de trouver aux galères des têtes de Régulus et des physionomies de vestales dans une maison de force. Cependant le physionomiste habile distinguera les traits, souvent presque imperceptibles, qui annoncent le vice et la dégradation.

Quoi qu'il en soit de la physiognomonie, en voici les principes, tantôt raisonnables, tantôt forcés; le lecteur saura choisir.

La beauté morale est ordinairement en harmonie avec la beauté physique. (Socrate et mille et mille autres prouvent le contraire.) Beaucoup de personnes gagnent à mesure qu'on apprend à les connaître, quoiqu'elles vous aient déplu au premier aspect. Il faut qu'il y ait entre elles et vous quelque point de dissonance, puisque, du premier abord, ce qui devait vous rapprocher ne vous a point frappé. Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque plus vous vous voyez, plus vous vous convenez. Cepen-

dant faites attention au premier mouvement d'instinct que vous inspire une nouvelle liaison. Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, du louche, de l'inconséquence, de la partialité, du sophistique, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie, une imbécillité dure et froide. *Voy.* Mimique, Écriture, etc.

La tête est la plus noble partie du corps humain, le siége de l'esprit et des facultés intellectuelles. (Le docteur Van Helmont plaçait les facultés intellectuelles dans l'estomac.) Une tête qui est en proportion avec le reste du corps, qui paraît telle au premier abord, qui n'est ni trop grande ni trop petite, annonce un caractère d'esprit plus parfait qu'on n'en oserait attendre d'une tête disproportionnée. Trop volumineuse, elle indique presque toujours la grossièreté ; trop petite, elle est un signe de faiblesse. Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie ni trop allongée :



plus elle est régulière, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale. Une tête trop longue annonce un homme de peu de sens, vain, curieux, envieux et crédule. La tête penchée vers la terre est la marque d'un homme sage, constant dans ses entreprises. Une tête qui tourne de tous côtés annonce la présomption, la médiocrité, le mensonge, un esprit pervers, léger, et un jugement faible.

On peut diviser le visage en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils ; la seconde depuis les sourcils jusqu'au bas du nez ; la troisième depuis le bas du nez jusqu'à l'extrémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général. Quand il s'agit d'un visage dont l'organisation est extrêmement forte ou extrêmement délicate, le caractère peut être apprécié plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures ; par conséquent la signification en est aisée à saisir ; au lieu que souvent les lignes de la face en plein sont assez difficiles à démêler.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué. Mais on trouve mille profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère. Un visage charnu annonce une personne timide, enjouée, crédule et présomptueuse. Un homme laborieux a souvent le visage maigre. Un visage qui sue à la moindre agitation annonce un tempérament chaud, un esprit vain et grossier, un penchant à la gourmandise.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et aussi de ses facultés spirituelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation ; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit. Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux on pourrait juger de l'élasticité du caractère. Les cheveux longs, plats, disgracieux n'annoncent rien que d'ordinaire.



Les chevelures d'un jaune doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement, sont les *chevelures nobles* (en Suisse, patrie de Lavater).

Des cheveux noirs, plats, épais et gros dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et de l'amour de l'ordre. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou souverainement méchant. Les cheveux fins marquent la timidité ; rudes, ils annoncent le

courage (Napoléon les avait fins, dit-on) : ce signe caractéristique est du nombre de ceux qui sont communs à l'homme et aux animaux. Parmi les quadrupèdes, le cerf, le lièvre, la brebis, qui sont au rang des plus timides, se distinguent particulièrement des autres par la douceur de leur poil, tandis que la rudesse de celui du lion et du sanglier répond au courage qui fait leur caractère.

Mais que dire du chat et du tigre, qui ont le poil fin?



En appliquant ces remarques à l'espèce humaine, les habitants du Nord sont ordinairement très-courageux, et ils ont la chevelure rude; les Orientaux sont beaucoup plus timides, et leurs cheveux sont plus doux.

Les cheveux crépus marquent un homme de dure conception. Ceux qui ont beaucoup de cheveux sur les tempes et sur le front sont grossiers et orgueilleux. Alexandre Dumas est crépu.

Une barbe fournie et bien rangée annonce un homme d'un bon naturel et d'un tempérament raisonnable. Celui qui a la barbe claire et mal disposée tient plus du naturel et des inclinations de la femme que de celles de l'homme. Si la couleur de la barbe diffère de celle des cheveux, elle n'annonce rien de bon. De même, un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils peut inspirer quelque défiance.....

Le front, de toutes les parties du visage, est la plus importante et la plus caractéristique. Les fronts, vus de profil, peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou *penchés en arrière*, ou *perpendiculaires*, ou *proéminents*. Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse. Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit. Une forme perpendiculaire, qui se



voûte insensiblement par le haut, annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion, un penseur rassis et profond. Les fronts proéminents appartiennent à des esprits faibles et bornés et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité. Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort. Plus il est serré, court et compacte, plus le caractère est concentré, ferme et solide..... Pour



qu'un front soit heureux, parfaitement beau et d'une expression qui annonce à la fois la richesse du jugement et la noblesse du caractère, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le

reste du visage. Exempt de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible. Mais alors il ne se plissera que dans les moments d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation. Il doit reculer par le haut. La couleur de la peau doit en être plus claire que celle des autres parties du visage.

Si l'os de l'œil est un peu saillant, c'est le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises. Mais sans cet angle saillant, il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité lorsque le bas du front s'affaisse, comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement, des deux côtés, vers les tempes. Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne sont pas une bonne recommandation, et ne doivent pas inspirer beaucoup de confiance. Les fronts carrés, dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, et dont l'os de l'œil est en même temps bien solide, supposent un grand fond de sagesse et de courage. Tous les physionomistes s'accordent sur ce point. Un front très-osseux et garni de beaucoup de peau annonce un naturel acariâtre et querelleur. Un front élevé, avec un visage long et pointu vers le menton, est un signe de faiblesse. Des fronts allongés, avec une peau fortement tendue et très-unie, sur lesquels on n'aperçoit, même à l'occasion d'une joie peu commune, aucun pli doucement animé, sont toujours l'indice d'un caractère froid, soupçonneux, caustique, opiniâtre, fâcheux, rempli de prétentions, rampant et vindicatif. Un front qui, du haut, penche en avant et s'enfonce vers l'œil est, dans un homme fait, l'indice d'une imbécillité sans ressource. *Voy.* MÉTOPOSCOPIE.

Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité. Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux. Lorsque leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin. Lorsqu'ils sont épais et compactes, que les poils sont coupés parallèlement, et pour ainsi dire tirés au cordeau, ils promettent un jugement mûr et solide, un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces deux opinions est fausse, la seconde exagérée, car on trouve souvent ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse; ils diminuent la force et la vivacité du caractère dans un homme énergique. Anguleux et entrecoupés, les sourcils dénotent l'activité d'un esprit productif. Plus les sourcils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Une grande distance de l'un à l'autre annonce une âme calme et tranquille. Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie; il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme *sourcilleux* est un être méprisant et souventes fois méprisable.

C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les sentiments les plus délicats. Il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides. Les yeux bleus annoncent plus de faiblesse que les yeux bruns ou noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus; mais, sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle; tout comme le génie, proprement dit, s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun. Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière nuance sont en quelque sorte un signe distinctif de vivacité et de courage. On ne voit presque jamais des yeux bleu clair à des personnes colères. Des yeux qui forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent à des personnes ou très-judicieuses ou très-fines. Lorsque la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide. Quand la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, elle annonce souvent un homme très-adroit, très-rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur. Des yeux très-grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil presque transparents, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. De petits yeux noirs, étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient maligne-

ment, annoncent de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité. Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans les paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent ces caractères : une pénétration vive, de l'élégance et du goût, un tempérament colère, de l'orgueil.

Des yeux qui laissent voir la prunelle entière, et sous la prunelle encore plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous, jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent confiance. Certains yeux sont très-ouverts, très-luisants, avec des physionomies fades; ils annoncent de l'entêtement, de la bêtise unie à des prétentions.

Les gens soupçonneux, emportés, violents, ont souvent les yeux enfoncés dans la tête et la vue longue et étendue. Le fou, l'étourdi, ont



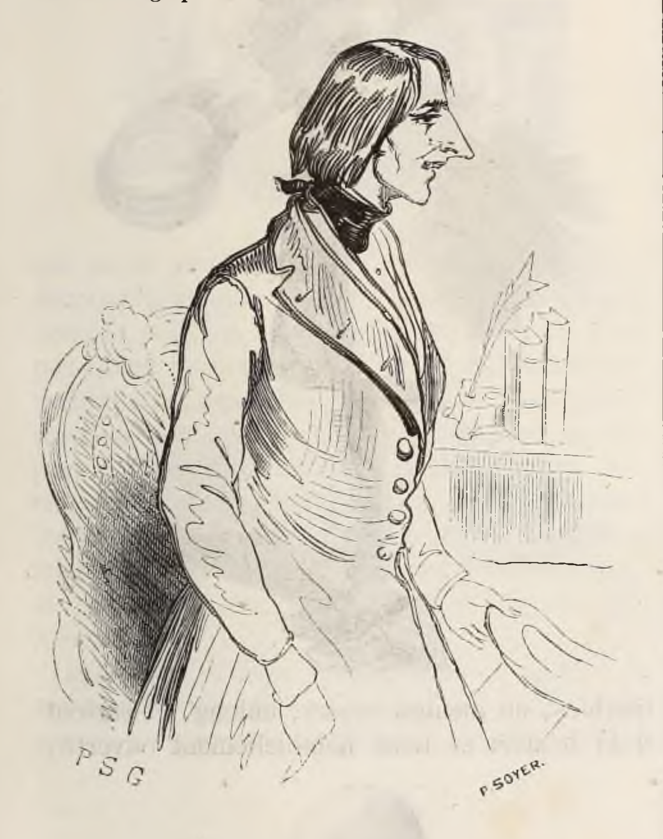
Olivier le Daim.

souvent les yeux hors de la tête. Le fourbe a, en parlant, les paupières penchées et le regard en dessous. Les gens fins et rusés ont coutume de tenir un œil et quelquefois les deux yeux à demi fermés. C'est un signe de faiblesse. En effet, on voit bien rarement un homme bien énergique qui soit rusé : notre méfiance envers les autres naît du peu de confiance que nous avons en nous.

Les anciens avaient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei*. Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux; mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits; aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté, et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère distingué : *Non cuiquam datum est habere nasum.*

Voici, d'après les physionomistes, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau : sa longueur doit être égale à celle du front; il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine. Vue par-devant, l'épine du nez doit être large et presque parallèle des deux côtés; mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu. Le bout ou la pomme du nez ne sera ni dure ni charnue. De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous. Dans le profil, le bas du nez n'aura d'étendue qu'un tiers de sa hauteur. Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œil, et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce. Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme; mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue. Un petit nez, échancré en profil, n'empêche pas d'être honnête et judicieux, mais ne donne point le génie. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardents à les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'est-à-dire qui approchent de cette forme, car, dans toutes ses productions, la nature abhorre les lignes complétement droites) tiennent le milieu entre les nez échancrés et les nez arqués; ils supposent une âme qui sait *agir et souffrir tranquillement et avec énergie.* Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures. Mais cette forme est très-rare. La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut dégénérer en sensualité. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de

grandeur. Les hommes dont le nez penche extrêmement vers la bouche ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles : leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre; ils sont réservés, froids, insensibles, peu communicatifs; ils ont ordinairement l'esprit malin; ils sont hypocondres ou mélancoliques. Les peuples tartares ont généralement le nez plat et enfoncé; les nègres d'Afrique l'ont camard; les Juifs, pour la plupart, aquilin; les Anglais, cartilagineux et rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens, au contraire, ce trait est distinctif. Enfin, il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France et de la Belgique.



Des joues charnues indiquent l'humidité du tempérament. Maigres et rétrécies, elles annoncent la sécheresse des humeurs. Le chagrin les creuse; la rudesse ét la bêtisse leur impriment des sillons grossiers; la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées. Certains enfoncements, plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont le signe infaillible de l'envie ou de la jalousie. Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible. Si, sur la joue qui sourit, on voit se former trois lignes parallèles et circulaires, comptez dans ce caractère sur un fond de folie.

L'oreille, aussi bien que les autres parties du corps humain, a sa signification déterminée; elle n'admet pas le moindre déguisement; elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient. Quand le bout de l'oreille est dégagé, c'est un bon augure pour les facultés intellectuelles. Les oreilles larges et dépliées annoncent l'effronterie, la vanité, la faiblesse du jugement. Les oreilles grandes et grosses marquent un homme simple, grossier, stupide. Les oreilles petites dénotent la timidité. Les oreilles trop repliées et entourées d'un bourrelet mal dessiné n'annoncent rien de bon quant à l'esprit et aux talents.

Une oreille moyenne, d'un contour bien arrondi, ni trop épaisse, ni excessivement mince,



ne se trouve guère que chez des personnes spirituelles, judicieuses, sages et distinguées.

La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur; elle réunit, dans son état de repos et dans la variété infinie de ses mouvements, un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence. On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le naturel. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue. De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée et facile à reproduire au dessin, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse, elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté. La lèvre supérieure caractérise le goût. L'orgueil et la colère la courbent; la finesse l'aiguise; la bonté

l'arrondit; le libertinage l'énerve et la flétrit. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, de l'exactitude et de la propreté, mais aussi de la sécheresse de cœur. Si elle remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fond d'affectation et de vanité. Des lèvres rognées inclinent à la timidité et à l'avarice. Une lèvre de dessus qui déborde un peu est la marque distinctive de la bonté; non qu'on puisse refuser absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance; mais, dans ce cas, on doit s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie qu'au sentiment d'une vive tendresse. Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.

Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas affectée et pointue, annonce le courage; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes mêmes qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive; une bouche fermée souffre avec patience, dit le Brun, dans son *Traité des passions*, et c'est la partie qui, de tout le visage, marque le plus particulièrement les mouvements du cœur. Lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. Toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil est la bouche d'un sot; j'entends la largeur de l'œil prise de son extrémité vers le nez jusqu'au bout intérieur de son orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan. Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis, bêtise, rudesse, avarice, malignité. De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, qui se retire vers le haut, aux deux extrémités, et dont la lèvre supérieure, vue de profil depuis le nez, paraît arquée; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, flatteurs et polis, mais atterrants dans leurs refus. Une petite bouche, étroite, sous de petites narines, et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillants,



troubles, un menton osseux, oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte,



soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête.

Les dents petites et courtes sont regardées, par les anciens physionomistes, comme le signe

d'une constitution faible. De longues dents sont un indice de timidité. Les dents blanches, propres et bien rangées, qui, au moment où la bouche s'ouvre, paraissent s'avancer sans déborder, et



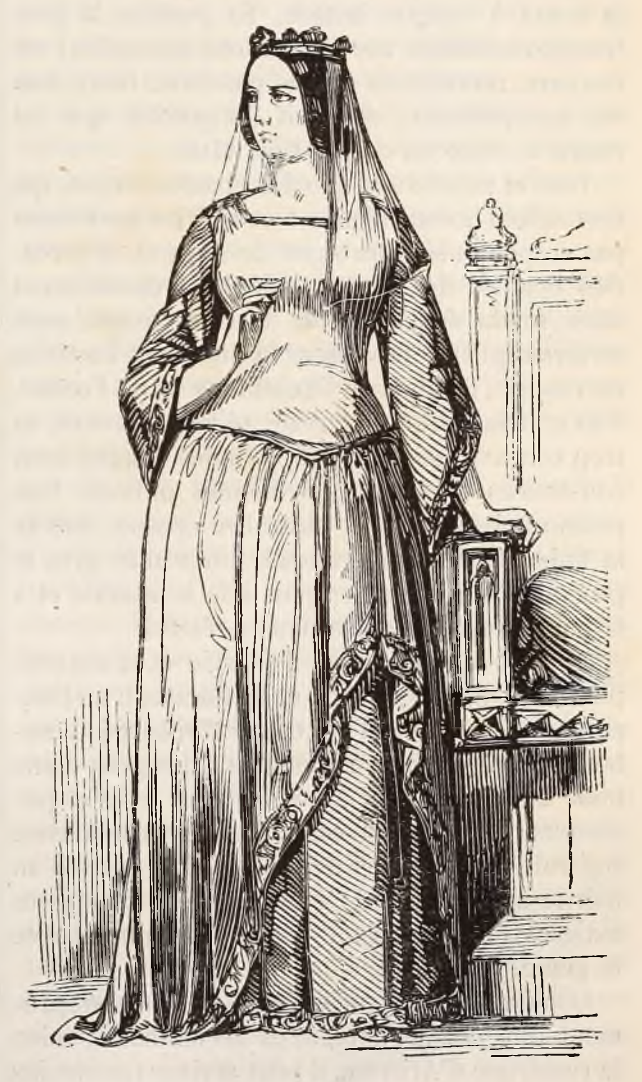
qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent dans l'homme fait un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête. Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très-estimable avec des dents gâtées, laides ou inégales; mais ce dérangement physique provient, la plupart du temps, de maladie ou de quelque mélange d'imperfection morale. Celui qui a les dents inégales est envieux. Les dents grosses, larges et fortes sont la marque d'un tempérament fort, et promettent une longue vie, si l'on en croit Aristote.

Pour être en belle proportion, dit Herder, le menton ne doit être ni pointu, ni creux, mais uni. Un menton avancé annonce toujours quelque



chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de l'énergie ou de la non-énergie de l'individu se manifeste uniquement par le menton. Il y a trois principales sortes de mentons : les mentons qui reculent, ceux qui, dans le profil, sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure, et ceux qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, les mentons pointus. Le menton reculé, qu'on pourrait appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve presque à toutes les personnes de l'autre sexe, fait toujours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance. Ceux de la troisième dénotent un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice. Une forte incision au milieu du menton semble indiquer un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires. Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse. Cependant on trouve cette forme chez les personnes les plus honnêtes; la ruse n'est alors qu'une bonté raffinée.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine, qui tient de l'une et de l'autre, est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Nous connaissons certaines espèces de goîtres qui sont le signe infaillible de la stupidité, tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère. Le cou long et la tête haute sont quelquefois le signe de l'orgueil et de la vanité. Un cou raisonnablement épais et



un peu court ne s'associe guère à la tête d'un fat ou d'un sot. Ceux qui ont le cou mince, délicat et allongé sont timides comme le cerf, au sentiment d'Aristote, et ceux qui ont le cou épais et court ont de l'analogie avec le taureau irrité. Mais les analogies sont fausses pour la plupart, dit

Lavater, et jetées sur le papier sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

Il y a autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblants n'existent nulle part; de même vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes deux mains qui se ressemblent.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidents extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main. La main contribue donc, pour sa part, à faire connaître le caractère de l'individu; elle est, aussi bien que les autres membres du corps, un objet de physiognomonie, objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant, que la main ne peut pas *dissimuler*, et que sa mobilité la trahit à chaque instant. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvements, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. *Voy.* MAIN.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement et qui ne remontent pas en pointe sont un signe de santé et de force. Des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion; mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre. Une poitrine large et carrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate, et pour ainsi dire creuse, dénote la faiblesse du tempérament. Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et à la paresse qu'un ventre plat et rétréci.

On doit attendre plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec que d'un corps surchargé d'embonpoint. Il se trouve cependant des gens d'une taille effilée qui sont excessivement lents et paresseux; mais alors le caractère de leur indolence reparaît dans le bas du visage. Les gens d'un mérite supérieur ont ordinairement les cuisses maigres. Les pieds plats s'associent rarement avec le génie.

Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance proprement dite entre l'homme et les animaux, selon la remarque d'Aristote, il peut arriver néanmoins que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal.

Porta a été plus loin, puisqu'il a trouvé dans chaque figure humaine la figure d'un animal ou d'un oiseau, et qu'il juge les hommes par le naturel de l'animal dont ils simulent un peu les traits.

Le singe, le cheval et l'éléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face. Les plus belles ressemblances sont celles du cheval, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigle. Ceux qui ressemblent au singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquefois méchants. La ressemblance du cheval donne le courage et la noblesse de l'âme. Un front comme celui de l'éléphant annonce la prudence et l'énergie. Un homme qui par le nez et le front ressemblerait au profil du lion ne serait certainement pas un homme ordinaire (la face du lion porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force); mais il est bien rare que ce caractère puisse se trouver en plein sur une face humaine.



La ressemblance du chien annonce la fidélité, la droiture et un grand appétit [1]; celle du loup, qui en diffère si peu, dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire; celle du renard indique la petitesse, la faiblesse, la ruse et la violence. La ligne qui partage le museau de l'hyène porte le caractère d'une dureté inexorable. La ressemblance du tigre annonce une férocité gloutonne. Dans les yeux et le mufle du tigre, quelle expression de perfidie! La ligne que forme la bouche du lynx et du tigre est l'expression de la cruauté. Le chat : hypocrisie, attention et friandise. Les chats sont des tigres en petit, apprivoisés par une éducation

[1] Dans la *Physiognomonie de Porta*, Platon ressemble à un chien de chasse.

domestique. La ressemblance de l'ours indique la fureur, le pouvoir de déchirer, une humeur misanthrope [1]; celle du sanglier ou du cochon annonce un naturel lourd, vorace et brutal. Le blaireau est ignoble, méfiant et glouton. Le bœuf est patient, opiniâtre, pesant, d'un appétit grossier. La ligne que forme la bouche de la vache et du bœuf est l'expression de l'insouciance, de la stupidité et de l'entêtement. Le cerf et la biche : timidité craintive, agilité, attention, douce et paisible innocence. La ressemblance de l'aigle annonce une force victorieuse; son œil étincelant a tout le feu de l'éclair. Le vautour a plus de souplesse, et en même temps quelque chose de moins noble. Le hibou est plus faible, plus timide que le vautour. Le perroquet : affectation de force, aigreur et babil, etc. Toutes ces sortes de ressemblances varient à l'infini, mais elles sont difficiles à trouver.

Tels sont les principes de la physiognomonie, d'après Aristote, Albert le Grand, Porta, etc., mais principalement d'après Lavater, qui a le plus écrit sur cette matière, et qui du moins a mis quelquefois un grain de bon sens dans ses essais. Il parle avec sagesse lorsqu'il traite des mouvements du corps et du visage, des gestes et des parties mobiles qui expriment, sur la figure de l'homme, ce qu'il sent intérieurement et au moment où il le sent. Mais combien il extravague aussi lorsqu'il veut décidément trouver du génie dans la main! Il juge les femmes avec une injustice extrême.

Tant que la physiognomonie apprendra à l'homme à connaître la dignité de l'être que Dieu lui a donné, cette science, quoique en grande partie hasardeuse, méritera pourtant quelques éloges, puisqu'elle aura un but utile et louable. Mais lorsqu'elle dira qu'une personne constituée de telle sorte est vicieuse de sa nature; qu'il faut la fuir et s'en défier; que, quoique cette personne présente un extérieur séduisant et un air plein de bonté et de candeur, il faut toujours l'éviter, parce que son *naturel* est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable, la physiognomonie sera une science abominable qui établit le fatalisme.

On a vu des gens assez infatués de cette science pour se donner les défauts que leur visage portait nécessairement, et devenir vicieux, en quelque sorte, parce que *la fatalité de leur physionomie* les y condamnait, semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu parce que *la fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux.

Les pensées suivantes, publiées par le *Journal de santé*, sont extraites d'un petit *Traité de la physiognomonie*, par M. Bourdon :

« La douleur physique, les souffrances, donnent souvent à la physionomie une expression analogue à celle du génie. J'ai vu une femme du peuple, affectée d'un cancer, qui ressemblait parfaitement à madame de Staël quant à l'expression profonde de la physionomie. Je dis la même chose des passions contrariées, des violents chagrins, des fatigues de l'esprit et de l'abus des jouissances : tout ce qui remue vivement notre âme, tout ce qui porte coup à la sensibilité, a des effets à peu près semblables sur la figure.

» Une grosse tête annonce de l'imagination par instants, de la pesanteur par habitude, de l'enthousiasme par éclairs, beaucoup de volonté et souvent du génie. Un front étroit indique de la vivacité; un front rond de la colère.

» Chaque homme a beaucoup de peine à se faire une juste idée de ses propres traits; les femmes elles-mêmes n'y parviennent que très-difficilement. Cela vient de ce qu'on ne peut voir les mouvements des yeux, par qui la physionomie reçoit sa principale expression.

» On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne d'après son style, d'après la coupe de ses phrases et sa ponctuation. Assurément J. J. Rousseau ne ponctuait pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénelon. Quand je dis qu'on peut à l'aide du style apprécier la respiration d'un individu, c'est dire qu'on peut aussi juger des passions qui l'agitent, de l'émotion qu'il éprouve; car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, et les palpitations du cœur accélèrent la respiration et rendent la voix tremblante. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous : elle attire l'attention, elle indique un orateur ou inspiré, ou timide, ou consciencieux. Les orateurs froids et médiocres simulent cette émotion vraie, qui vient du cœur, à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras.

» La même émotion morale qui hâte la respiration, qui fait palpiter le cœur et rend la voix tremblante, rend de même tous les mouvements du corps vacillants et incertains, tant que dure l'inspiration morale, et quelquefois même long-

[1] Beaucoup d'écrivains se sont exercés dans ces données. M. Alexis Dumesnil, dans ses *Mœurs politiques*, divise les hommes en deux espèces sociales, l'espèce conservatrice et l'espèce destructive. Le mot n'est pas correct. Pour être conséquent en langage, l'auteur aurait dû dire : l'espèce destructrice. Destructif non plus ne s'applique pas rigoureusement aux êtres animés; et nous le sommes, nous que M. Dumesnil, détracteur du présent, juge en dernier ressort espèce *destructive*. Ce sont les anciens qui conservaient, si on veut l'en croire, eux qui n'ont cessé de saccager et de renverser. Il va plus loin; il prétend qu'on peut reconnaître par la mimique et la physiognomonie les individus *destructifs*. « L'espèce destructive, dit-il, a sa forme de tête particulière, courte ordinairement et étroite du haut, quelquefois même terminée en pain de sucre, mais toujours remarquable par un très-grand développement du crâne vers les oreilles; ce qui lui donne l'apparence d'une poire. » Voilà qui passe la plaisanterie; une tête au contraire qui a la tournure d'un pain de sucre renversé ou d'un navet dénote l'espèce conservatrice.....

temps après que l'agitation de l'esprit a cessé. Voilà pourquoi l'écriture de nos grands écrivains est généralement si illisible ; et comme il est écrit que toujours l'incapacité singera jusqu'aux défauts inséparables du vrai mérite, voilà pourquoi beaucoup d'hommes médiocres se sont crus engagés d'honneur à graver en caractères indéchiffrables les stériles pensées qu'une verve engourdie leur suggérait.

» L'extrême laideur est presque toujours un signe d'esclavage, de souffrances morales ou de durs travaux. Il est certain que l'oisiveté, qu'une douce incurie sont favorables à la beauté corporelle : il y avait donc plus de vrai qu'on ne pense dans ce titre de *gentilhomme* dont on gratifiait jadis tout heureux fainéant.

» Il n'est pas d'homme peut-être qui ne consentît très-volontiers à échanger, à son choix et selon son goût, quelque trait de sa physionomie, une partie quelconque de son corps. On n'est jamais aussi complétement satisfait de sa figure que de son esprit. Jugez combien la perfection corporelle doit être rare chez les peuples actuels de l'Europe, puisque la Vénus de Tornwaldsen lui a nécessité trente différents modèles ! J'observe toutefois que la démoralisation des villes capitales, mais surtout les bienfaits récents de la vaccine, sont des causes qui doivent puissamment seconder le génie des peintres et des sculpteurs de nos jours.

» Un homme qui a le malheur de loucher doit se montrer beaucoup plus réservé qu'un autre dans ses actions et ses discours ; car la malignité humaine est naturellement disposée à augurer mal de la symétrie de tout édifice dont les issues sont désordonnées.

» De profondes rides aux côtés de la bouche font conjecturer qu'on est ou moqueur, ou naturellement gai, ou soumis aux caprices d'un maître mauvais plaisant.

» Le rire (je ne parle pas du sourire) est un caractère d'ineptie plutôt que d'intelligence : les hommes supérieurs sont généralement graves. L'habitude des grandes pensées rend presque toujours indifférent aux petites choses qui sont en possession d'exciter le rire.

» Plus sont profondes celles des rides qui dépendent des muscles, et plus il est permis de croire à une longue vie, à une santé durable. En effet, l'énergie des muscles indique toujours une heureuse organisation, des fonctions régulières. Voilà sur quel principe vrai l'art de la *chiromancie* est fondé : s'il ne conduit si souvent qu'à des mensonges, cela vient de ce qu'on lui fait dire autre chose que ce qu'il dit en effet... »

Terminons ce long article par une anecdote : Louis XIV était si persuadé du talent que Lachambre, médecin et académicien français, s'attribuait de juger, sur la seule physionomie des gens, quel était non-seulement leur caractère, mais encore à quelle place et à quels emplois chacun d'eux pouvait être propre, que ce prince ne se déterminait, soit en bien, soit en mal, sur les choix qu'il avait à faire qu'après avoir consulté ce singulier oracle. « Si je meurs avant Sa Majesté, disait Lachambre, elle court grand risque de faire à l'avenir beaucoup de mauvais choix. » Lachambre mourut en effet avant le roi, et sa prédiction parut plus d'une fois justifiée. — Ce médecin a laissé des ouvrages dont le genre dénote assez le penchant qu'il avait à étudier les physionomies. *Voy.* MIMIQUE.

Piaces, prêtres magiciens de l'île d'Hispaniola, au moment de la conquête ou découverte de cette île. On voit dans l'*Histoire des Indes* de Ferdinand d'Oviédo, ami de Christophe Colomb, des faits qui établissent sérieusement l'intervention des démons dans les paroles des piaces qui révélaient exactement ce qui se faisait au loin ; à moins que ce ne fût du magnétisme.

Piaches, prêtres idolâtres de la côte de Cumana, aussi en Amérique. Pour être admis dans leur ordre, il fallait passer par une espèce de noviciat qui consistait à errer deux ans dans les forêts. Ils persuadaient au peuple qu'ils recevaient là des instructions de certains esprits en forme humaine. Ils disaient que le soleil et la lune étaient le mari et la femme. Pendant les éclipses, les femmes se tiraient du sang et s'égratignaient les bras ; elles croyaient la lune en querelle avec son mari.

Ces piaches, qui ressemblent aux piaces d'Hispaniola, donnaient un talisman en forme de X comme préservatif contre les fantômes. Ils disaient que les échos sont les voix des trépassés.

Picard (Mathurin), directeur d'un couvent de Louviers, qui fut accusé d'être sorcier et d'avoir conduit au sabbat Madeleine Bavent, tourière de ce couvent. Comme il était mort lorsqu'on arrêta Madeleine, et qu'on lui fit son procès, où il fut condamné ainsi qu'elle, son corps fut délivré à l'exécuteur des sentences criminelles, traîné sur des claies par les rues et lieux publics, puis conduit en la place du Vieux-Marché ; là brûlé et les cendres jetées au vent ; 1647.

Picatrix, médecin ou charlatan arabe, qui vivait en Espagne vers le treizième siècle. Il se livra de bonne heure à l'astrologie, et se rendit si recommandable dans cette science, que ses écrits devinrent célèbres parmi les amateurs des sciences occultes. On dit qu'Agrippa, étant allé en Espagne, eut connaissance de ses ouvrages et y prit beaucoup d'idées creuses, notamment dans le traité que Picatrix avait laissé *De la philosophie occulte.*

Pic de la Mirandole (Jean), l'un des hommes les plus célèbres par la précocité et l'étendue de l'étude, né le 24 février 1463. Il avait une mémoire prodigieuse et un esprit très-pénétrant. Cependant un imposteur l'abusa en lui

faisant voir soixante manuscrits qu'il assurait avoir été composés par l'ordre d'Esdras, et qui ne contenaient que les plus ridicules rêveries cabalistiques. L'obstination qu'il mit à les lire lui fit perdre un temps plus précieux que l'argent qu'il en avait donné et le remplit d'idées chimériques dont il ne fut jamais entièrement désabusé. Il mourut en 1494. On a recueilli de ses ouvrages des *Conclusions philosophiques de cabale et de théologie,* Rome, Silbert, in-folio extrêmement rare; c'est là le seul mérite de ce livre. Car, de l'aveu même de Tiraboschi, on ne peut que gémir en le parcourant, de voir qu'un si beau génie, un esprit si étendu et si laborieux, se soit occupé de questions si frivoles. On a dit qu'il avait un démon familier.

Pichacha, nom collectif des esprits follets chez les Indiens.

Picollus, démon révéré par les anciens habitants de la Prusse, qui lui consacraient la tête



d'un homme mort et brûlaient du suif en son honneur. Ce démon se faisait voir aux derniers jours des personnages importants. Si on ne l'apaisait pas, il se présentait une seconde fois; et lorsqu'on lui donnait la peine de paraître une troisième, on ne pouvait plus l'adoucir que par l'effusion du sang humain.

Lorsque Picollus était content, on l'entendait rire dans son temple; car il avait un temple.

Pie, oiseau de mauvais augure. En Bretagne, les tailleurs sont les entremetteurs des mariages; ils se font nommer, dans cette fonction, *basvanals;* ces basvanals, pour réussir dans leurs demandes, portent un bas rouge et un bas bleu, et ils rentrent chez eux s'ils voient une pie, qu'ils regardent comme un funeste présage [1].

Plusieurs vieilles sorcières ont eu leur démon familier en forme de pie ou de corbeau. Les pies sont le symbole des caquetages.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 47.

M. Berbiguier dit que la *pie voleuse,* dont on a fait un mélodrame, était un farfadet.



Pied. Les Romains distingués avaient dans leur vestibule un esclave qui avertissait les visiteurs d'entrer du pied droit. On tenait à mauvais augure d'entrer du pied gauche chez les dieux et chez les grands. On entrait du pied gauche lorsqu'on était dans le deuil ou dans le chagrin [1]. Les anciens avaient pour règle de religion de construire en nombre impair les degrés des temples; d'où il résultait qu'après les avoir montés, on entrait nécessairement dans l'édifice auquel ces degrés conduisaient par le pied droit; ce que les païens regardaient comme un point essentiel et d'un augure aussi favorable que le contraire eût été funeste.

Pied fourchu. Le diable a toujours un pied fourchu quand il se montre en forme d'homme.

Pierre à souhaits. *Voy.* Aselle.

Pierre d'aigle, ainsi nommée parce qu'on a supposé qu'elle se trouvait dans les nids d'aigle. *Voy.* Aétite, et à leur nom les autres pierres précieuses. *Voy.* aussi Rugner et Sakhrat.

Pierre du diable. Il y a dans la vallée de Schellenen, en Suisse, des fragments de rocher de beau granit, qu'on appelle la *pierre du diable.* Dans un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable, celui-ci les apporta là pour renverser un ouvrage qu'il avait eu, quelque temps auparavant, la complaisance de leur construire.

Pierre philosophale. On regarde la pierre philosophale comme une chimère. Un mépris si mal raisonné, disent les philosophes hermétiques, est un effet du juste jugement de Dieu, qui ne permet pas qu'un secret si précieux soit connu des méchants et des ignorants. La science de la pierre philosophale ou la philosophie hermétique fait partie de la cabale, et ne s'enseigne que de bouche à bouche. — Les alchimistes donnent une foule de noms à la pierre philosophale : c'est *la fille du grand secret; le soleil est son père, la lune est sa mère, le vent l'a portée dans son ventre,* etc.

Le secret plus ou moins chimérique de faire de l'or a été en vogue parmi les Chinois longtemps avant qu'on n'en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magiques, de la semence d'or et de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets non-seulement de l'or, mais encore un

[1] M. Nisard, *Stace.*

remède spécifique et universel qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

Zosime, qui vivait au commencement du cinquième siècle, est un des premiers parmi nous qui aient écrit sur l'art de faire de l'or et de l'argent, ou la manière de fabriquer la pierre philosophale. Cette pierre est une poudre ou une liqueur formée de divers métaux en fusion sous une constellation favorable.

Gibbon remarque que les anciens ne connaissaient pas l'alchimie. Cependant on voit dans Pline que l'empereur Caligula entreprit de faire de l'or avec une préparation d'arsenic, et qu'il abandonna son projet, parce que les dépenses l'emportaient sur le profit.

Des partisans de cette science prétendent que les Égyptiens en connaissaient tous les mystères. Cette précieuse pierre philosophale, qu'on appelle aussi élixir universel, eau du soleil, poudre de projection, qu'on a tant cherchée, et que sans doute on n'a jamais pu découvrir [1], procurerait à celui qui aurait le bonheur de la posséder des richesses incompréhensibles, une santé toujours florissante, une vie exempte de toutes sortes de maladies, et même, au sentiment de plus d'un cabaliste, l'immortalité... Il ne trouverait rien qui pût lui résister, et serait sur la terre le plus glorieux, le plus puissant, le plus riche et le plus heureux des mortels; il convertirait à son gré tout en or, et jouirait de tous les agréments. L'empereur Rodolphe n'avait rien plus à cœur que cette recherche. Le roi d'Espagne Philippe II employa, dit-on, de grandes sommes à faire travailler les chimistes aux conversions des métaux. Tous ceux qui ont marché sur leurs traces n'ont pas eu de grands succès. Quelques-uns donnent cette recette comme le véritable secret de faire l'œuvre hermétique : Mettez dans une fiole de verre fort, au feu de sable, de l'élixir d'Aristée, avec du baume de mercure et une pareille pesanteur du plus pur or de vie ou précipité d'or, et la calcination qui restera au fond de la fiole se multipliera cent mille fois. Que si l'on ne sait comment se procurer de l'élixir d'Aristée et du baume de mercure, on peut implorer les esprits cabalistiques, ou même, si on l'aime mieux, le démon barbu, dont nous avons parlé.

On a dit aussi que saint Jean l'évangéliste avait enseigné le secret de faire de l'or; et en effet, on chantait autrefois dans quelques églises une hymne en son honneur, où se trouve une allégorie que les alchimistes s'appliquent :

Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis facit aurum,
Gemmas de lapidibus.

D'autres disent que, pour faire le grand œuvre, il faut de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de la terre et de l'air, auxquels on joint un œuf de coq, du crachat, de l'urine et des excréments humains. Aussi un philosophe a dit avec raison que la pierre philosophale était une salade, et qu'il y fallait du sel, de l'huile et du vinaigre.

Nous donnerons une plus ample idée de la matière et du raisonnement des adeptes en présentant au lecteur quelques passages du *Traité de chimie philosophique et hermétique*, publié à Paris en 1725 [1]. « Au commencement, dit l'auteur, les sages, ayant bien considéré, ont reconnu que l'or engendre l'or et l'argent, et qu'ils peuvent se multiplier dans leurs espèces.

» Les anciens philosophes, travaillant par la *voie sèche*, ont rendu une partie de leur or volatil, et l'ont réduit en sublimé blanc comme neige et luisant comme cristal; ils ont converti l'autre partie en sel fixe ; et de la conjonction du volatil avec le fixe, ils ont fait leur *élixir*. Les philosophes modernes ont extrait de l'intérieur du mercure un esprit igné, minéral, végétal et multiplicatif, dans la concavité humide duquel est caché le *mercure primitif* ou *quintessence universelle*. Par le moyen de cet esprit, ils ont attiré la semence spirituelle contenue en l'or; et par cette voie, qu'ils ont appelée *voie humide*, leur soufre et leur mercure ont été faits : c'est le mercure des philosophes, qui n'est pas solide comme le métal, ni mou comme le vif-argent, mais entre les deux. Ils ont tenu longtemps ce secret caché, parce que c'est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre ; nous l'allons découvrir pour le bien de tous. Il faut donc pour faire l'œuvre : 1° purger le mercure avec du sel et du vinaigre (salade); 2° le sublimer avec du vitriol et du salpêtre; 3° le dissoudre dans l'eau-forte; 4° le sublimer derechef; 5° le calciner et le fixer; 6° en dissoudre une partie par défaillance à la cave, où il se résoudra en liqueur ou huile (salade); 7° distiller cette liqueur pour en séparer l'eau spirituelle, l'air et le feu ; 8° mettre de ce corps mercuriel calciné et fixé dans l'eau spirituelle ou esprit liquide mercuriel distillé; 9° les putréfier ensemble jusqu'à la noirceur; puis il s'élèvera en superficie de l'esprit un soufre blanc non odorant, qui est aussi appelé *sel ammoniac;* 10° dissoudre ce sel ammoniac dans l'esprit mercuriel liquide, puis le distiller jusqu'à ce que tout passe en liqueur, et alors sera fait le *vinaigre des sages;* 11° cela parachevé, il faudra passer de l'or à l'antimoine par trois fois, et après le réduire en chaux ; 12° mettre cette

[1] Voyez pourtant Raymond Lulle, quant à ce qui concerne l'or.

[1] *Traité de chimie philosophique et hermétique,* enrichi des opérations les plus curieuses de l'art, sans nom d'auteur. Paris, 1725, in-12, avec approbation signée Audry, docteur en médecine, et privilége du roi.

chaux d'or dans ce vinaigre très-aigre, les laisser putréfier; et en superficie du vinaigre, il s'élèvera une terre feuillée de la couleur des perles orientales; il faut sublimer de nouveau jusqu'à ce que cette terre soit très-pure; alors vous aurez fait la première opération du grand œuvre.

» Pour le second travail, prenez, au nom de Dieu, une part de cette chaux d'or et deux parts de l'eau spirituelle chargée de son sel ammoniac; mettez cette noble confection dans un vase de cristal de la forme d'un œuf, scellez le tout du sceau d'Hermès; entretenez un feu doux et continuel : l'eau ignée dissoudra peu à peu la chaux d'or; il se formera une liqueur qui est l'eau des sages et leur vrai *chaos,* contenant les qualités élémentaires, chaud, sec, froid et humide. Laissez putréfier cette composition jusqu'à ce qu'elle devienne noire : cette noirceur, qui est appelée la *tête de corbeau* et le *saturne des sages,* fait connaître à l'artiste qu'il est en bon chemin. Mais pour ôter cette noirceur puante, qu'on appelle aussi *terre noire*, il faut faire bouillir de nouveau, jusqu'à ce que le vase ne présente plus qu'une substance blanche comme la neige. Ce degré de l'œuvre s'appelle le *cygne.* Il faut enfin fixer par le feu cette liqueur blanche, qui se calcine et se divise en deux parts, l'une blanche pour l'argent, l'autre rouge pour l'or; alors vous aurez accompli les travaux et vous posséderez la pierre philosophale.

» Dans les diverses opérations, on peut tirer divers produits : d'abord le *lion vert,* qui est un liquide épais, qu'on nomme aussi l'*azot,* et qui fait sortir l'or caché dans les matières ignobles; le *lion rouge,* qui convertit les métaux en or : c'est une poudre d'un rouge vif; la *tête de corbeau,* dite encore *la voile noire du navire de Thésée,* dépôt noir qui précède le lion vert, et dont l'apparition au bout de quarante jours promet le succès de l'œuvre : il sert à la décomposition et putréfaction des objets dont on veut tirer l'or; la *poudre blanche,* qui transmue les métaux blancs en argent fin; l'*élixir au rouge,* avec lequel on fait de l'or et on guérit toutes les plaies; l'*élixir au blanc,* avec lequel on fait de l'argent et on se procure une vie extrêmement longue : on l'appelle aussi la *fille blanche des philosophes.* Toutes ces variétés de la pierre philosophale végètent et se multiplient... » Le reste du livre est sur le même ton. Il contient tous les secrets de l'alchimie. *Voy.* Baume universel, Elixir de vie, Or potable, etc.

Les adeptes prétendent que Dieu enseigna l'alchimie à Adam, qui en apprit le secret à Hénoch, duquel il descendit par degrés à Abraham, à Moïse, à Job, qui multiplia ses biens au septuple par le moyen de la pierre philosophale, à Paracelse, et surtout à Nicolas Flamel. Ils citent avec respect des livres de philosophie hermétique qu'ils attribuent à Marie, sœur de Moïse, à Hermès Trismégiste, à Démocrite, à Aristote, à saint Thomas d'Aquin, etc. La boîte de Pandore, la toison d'or de Jason, le caillou de Sisyphe, la cuisse d'or de Pythagore, ne sont selon eux que le grand œuvre [1]. Ils trouvent tous leurs mystères dans la Genèse, dans l'*Apocalypse* surtout, dont ils font un poëme à la louange de l'alchimie; dans l'*Odyssée,* dans les *Métamorphoses d'Ovide.* Les dragons qui veillent, les taureaux qui soufflent du feu, sont les emblèmes des travaux hermétiques.

Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, a même donné une explication extravagante des figures bizarres qui ornent la façade de Notre-Dame de Paris; il y voyait une histoire complète de la pierre philosophale. Le Père éternel étendant les bras et tenant un ange dans chacune de ses mains annonce assez, dit-il, la perfection de l'œuvre achevée.

D'autres assurent qu'on ne peut posséder le grand secret que par le secours de la magie; ils nomment *démon barbu* le démon qui se charge de l'enseigner; c'est, disent-ils, un très-vieux démon.

On trouve à l'appui de cette opinion, dans plusieurs livres de conjurations magiques, des formules qui évoquent les démons hermétiques. Cédrénus, qui donnait dans cette croyance, raconte qu'un alchimiste présenta à l'empereur Anastase, comme l'ouvrage de son art, un frein d'or et de pierreries pour son cheval. L'empereur accepta le présent et fit mettre l'alchimiste dans une prison, où il mourut; après quoi le frein devint noir, et on reconnut que l'or des alchimistes n'était qu'un prestige du diable. Beaucoup d'anecdotes prouvent que ce n'est qu'une friponnerie ordinaire.

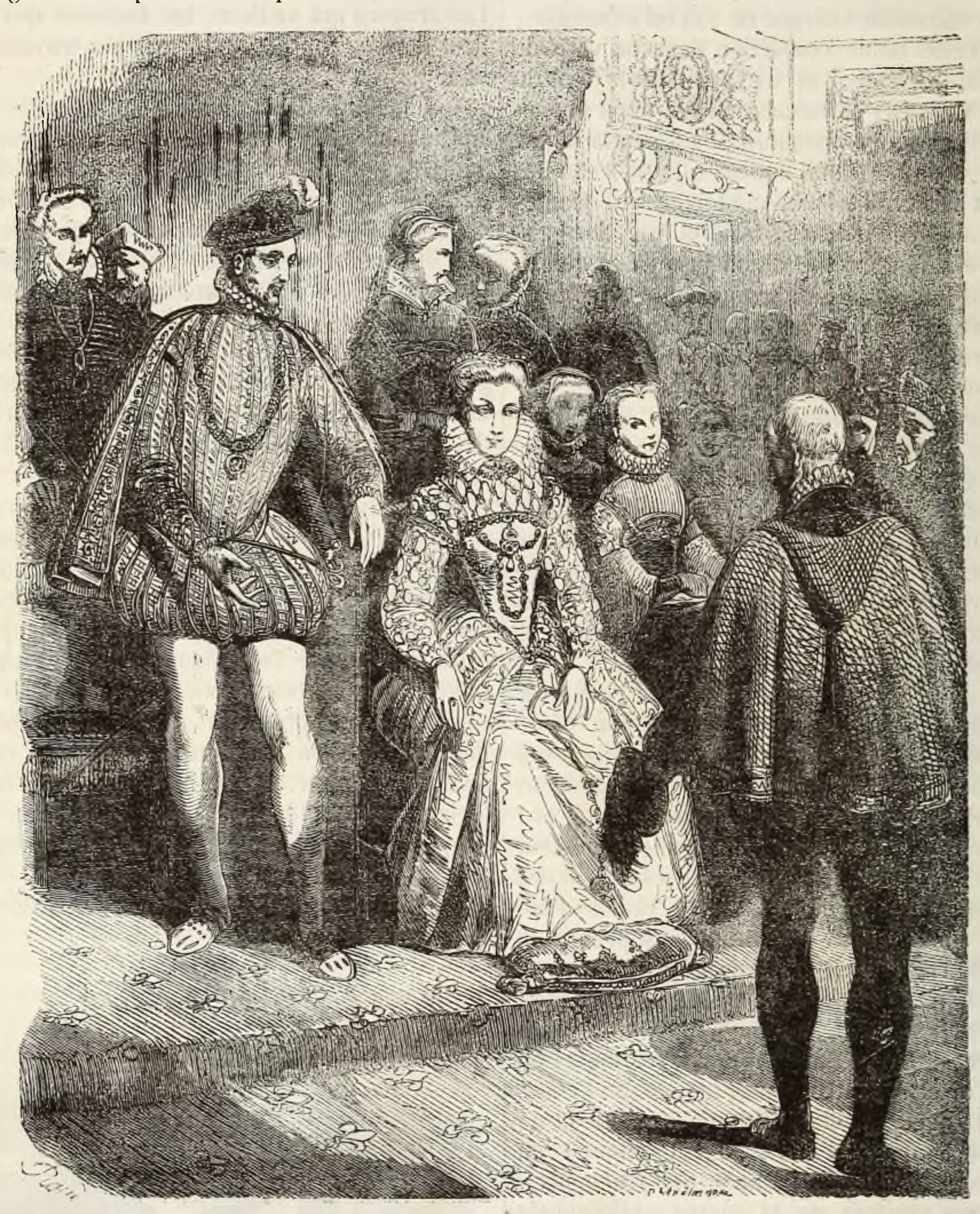
Un rose-croix, passant à Sedan, donna à



Henri Ier, prince de Bouillon, le secret de faire

[1] Naudé, *Apol. pour les grands personnages,* etc.

de l'or, qui consistait à faire fondre dans un creuset un grain d'une poudre rouge qu'il lui remit, avec quelques onces de litharge. Le prince fit l'opération devant le charlatan, et tira trois onces d'or pour trois grains de cette poudre; il fut encore plus ravi qu'étonné; et l'adepte, pour achever de le séduire, lui fit présent de toute sa poudre transmutante. Il y en avait trois cent mille grains. Le prince crut posséder trois cent mille onces d'or. Le philosophe était pressé de partir; il allait à Venise tenir la grande assemblée des philosophes hermétiques; il ne lui restait plus rien, mais il ne demandait que vingt mille écus. Le duc de Bouillon les lui donna et le renvoya avec honneur. Comme en arrivant à Sedan le charlatan avait fait acheter toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de cette ville, et l'avait fait revendre ensuite char-



Le baron de Plumerolles présenté à Charles IX.

gée de quelques onces d'or, quand cette litharge fut épuisée, le prince ne fit plus d'or, ne vit plus le rose-croix et en fut pour ses vingt mille cus.

Jérémie Médérus, cité par Delrio [1], raconte un tour absolument semblable qu'un autre adepte joua au marquis Ernest de Bade.

Tous les souverains s'occupaient autrefois de la pierre philosophale; la fameuse Élisabeth la chercha longtemps. Jean Gauthier, baron de Plumerolles, se vantait de savoir faire de l'or; Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner cent vingt mille livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque. On courut à sa poursuite, on l'attrapa, et il fut pendu : mauvaise fin, même pour un alchimiste!

[1] *Disquisit. mag.*, lib. I, cap. v, quæst. 3.

En 1616, la reine Marie de Médicis donna à Gui de Crusembourg vingt mille écus pour travailler dans la Bastille à faire de l'or. Il s'évada au bout de trois mois avec les vingt mille écus, et ne reparut plus en France.

Le pape Léon X fut moins dupe. Un homme qui se vantait de posséder le secret de la pierre philosophale lui demandait une récompense. Le protecteur des arts le pria de revenir le lendemain, et il lui fit donner un grand sac, en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il lui offrait de quoi le contenir[1]. Mais il y eut des alchimistes plus fiers. L'empereur Rodolphe II, ayant entendu parler d'un chimiste franc-comtois qui passait pour être certainement un adepte, lui envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni persuasion, ni promesses pour s'acquitter de sa commission; mais le Franc-Comtois fut inébranlable, et se tint constamment à cette réponse : Ou je suis adepte ou je ne le suis pas; si je le suis, je n'ai pas besoin de l'empereur, et si je ne le suis pas, l'empereur n'a que faire de moi.

Un alchimiste anglais vint un jour rendre visite au peintre Rubens, auquel il proposa de partager avec lui les trésors du grand œuvre, s'il voulait construire un laboratoire et payer quelques petits frais. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier. Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard, car depuis ce temps j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette et ces pinceaux.

Le roi d'Angleterre Henri VI fut réduit à un tel degré de besoin que, au rapport d'Évelyn (dans ses *Numismata*), il chercha à remplir ses coffres avec le secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragements à ceux qui s'en occuperont. Il annule et condamne toutes les prohibitions antérieures. Aussitôt que cette patente royale fut publiée, il y eut tant de gens qui s'engagèrent à faire de l'or, selon l'attente du roi, que l'année suivante Henri VI publia un autre édit dans lequel il annonçait que l'heure était prochaine où, par le moyen de la pierre philosophale, il allait payer les dettes de l'État en or et en argent monnayés.

Charles II d'Angleterre s'occupait aussi d'alchimie. Les personnes qu'il choisit pour opérer le grand œuvre formaient un assemblage aussi singulier que leur patente était ridicule. C'était une réunion d'épiciers, de merciers et de marchands de poisson. Leur patente fut accordée *authoritate parliamenti*.

[1] Le comte d'Oxenstiern attribue ce trait au pape Urbain VIII, à qui un adepte dédiait un traité d'alchimie. *Pensées*, t. I, p. 172.

Les alchimistes était appelés autrefois multiplicateurs; on le voit par un statut de Henri IV d'Angleterre, qui ne croyait pas à l'alchimie. Ce statut se trouve rapporté dans la patente de Charles II. Comme il est fort court, nous le citerons. « Nul dorénavant ne s'avisera de multiplier l'or et l'argent, ou d'employer la supercherie de la multiplication, sous peine d'être traité et puni comme félon. »

On lit dans les *Curiosités de la littérature*, ouvrage traduit de l'anglais par Th. Bertin, qu'une princesse de la Grande-Bretagne, éprise



de l'alchimie, fit rencontre d'un homme qui prétendait avoir la puissance de changer le plomb en or. Il ne demandait que les matériaux et le temps nécessaires pour exécuter la conversion. Il fut emmené à la campagne de sa protectrice, où l'on construisit un vaste laboratoire, et, afin qu'il ne fût pas troublé, on défendit que personne n'y entrât. Il avait imaginé de faire tourner sa porte sur un pivot, et recevait à manger sans voir, sans être vu, sans que rien pût le distraire. Pendant deux ans il ne condescendit à parler à qui que ce fût, pas même à la princesse. Lorsqu'elle fut introduite enfin dans son laboratoire, elle vit des alambics, des chaudières, de longs tuyaux, des forges, des fourneaux, et trois ou quatre feux d'enfer allumés; elle ne contempla pas avec moins de vénération la figure enfumée de l'alchimiste, pâle, décharné, affaibli par ses veilles, qui lui révéla, dans un jargon inintelligible, les succès obtenus; elle vit ou crut voir des monceaux d'or encore imparfait répandus dans le laboratoire. Cependant l'alchimiste demandait souvent un nouvel alambic et des

quantités énormes de charbon. La princesse, malgré son zèle, voyant qu'elle avait dépensé une grande partie de sa fortune à fournir aux besoins du philosophe, commença à régler l'essor de son imagination sur les conseils de la sagesse. Elle découvrit sa façon de penser au physicien : celui-ci avoua qu'il était surpris de la lenteur de ses progrès; mais il allait redoubler d'efforts et hasarder une opération de laquelle, jusque-là, il avait cru pouvoir se passer. La protectrice se retira ; les visions dorées reprirent leur premier empire. Un jour qu'elle était à dîner, un cri affreux, suivi d'une explosion semblable à celle d'un coup de canon, se fit entendre ; elle se rendit avec ses gens auprès du chimiste. On trouva deux larges retortes brisées, une grande partie du laboratoire en flamme, et le physicien grillé depuis les pieds jusqu'à la tête.

Élie Ashmole écrit dans sa *Quotidienne* du 13 mai 1655 : « Mon père Backouse (astrologue qui l'appelait son fils, méthode pratiquée par les gens de cette espèce) étant malade dans Fleet-Street, près de l'église de Saint-Dunstan, et se trouvant, sur les onze heures du soir, à l'article de la mort, me révéla le secret de la pierre philosophale, et me le légua un instant avant d'expirer. »

Nous apprenons par là qu'un malheureux qui connaissait l'art de faire de l'or vivait cependant de charités, et qu'Ashmole croyait fermement être en possession d'une pareille recette.

Ashmole a néanmoins élevé un monument curieux des savantes folies de son siècle, dans son *Theatrum chimicum britannicum*, vol. in-4°, dans lequel il a réuni les traités des alchimistes anglais. Ce recueil présente divers échantillons des mystères de la secte des roses-croix, et Ashmole raconte des anecdotes dont le merveilleux surpasse toutes les chimères des inventions arabes. Il dit de la pierre philosophale qu'il en sait assez pour se taire et qu'il n'en sait pas assez pour en parler.

La chimie moderne n'est pourtant pas sans avoir l'espérance, pour ne pas dire la certitude, de voir un jour vérifiés les rêves dorés des alchimistes. Le docteur Girtanner de Gœttingue a dernièrement hasardé cette prophétie que, dans le dix-neuvième siècle, la transmutation des métaux sera généralement connue; que chaque chimiste saura faire de l'or; que les instruments de cuisine seront d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de fer et de plomb que nous avalons avec notre nourriture [1]. C'est ce que surtout le galvanisme amènera.

Pierre de santé. A Genève et en Savoie, on appelle ainsi une espèce de pyrite martiale très-dure et susceptible d'un beau poli. On taille ces pyrites en facettes comme le cristal, et l'on en fait des bagues, des boucles et d'autres ornements. Sa couleur est à peu près la même que celle de l'acier poli. On lui donne le nom de santé, d'après le préjugé où l'on est qu'elle pâlit lorsque la santé de la personne qui la porte est sur le point de s'altérer.

Pierre-de-feu, démon inconnu qui est invoqué dans les litanies du sabbat.

Pierre-fort, démon invoqué dans les litanies du sabbat. Nous ne le connaissons pas autrement, et il se peut aussi que ce soit un des plus affreux saints des sorciers.

Pierre d'Apone, philosophe, astrologue et médecin, né dans le village d'Abano ou Apono [1], près de Padoue, en 1250. C'était le plus habile magicien de son temps, disent les démonomanes; il s'acquit la connaissance des sept arts libéraux, par le moyen de sept esprits familiers qu'il tenait



enfermés dans des bouteilles ou dans des boîtes de cristal. Il avait de plus l'industrie de faire revenir dans sa bourse tout l'argent qu'il avait dépensé. Il fut poursuivi comme hérétique et magicien ; et s'il eût vécu jusqu'à la fin du procès, il y a beaucoup d'apparence qu'il eût été brûlé vivant, comme il le fut en effigie après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-six ans. Cet homme avait, dit-on, une telle antipathie pour le lait qu'il n'en pouvait sentir le goût ni l'odeur. Thomazo Garsoni dit, entre autres contes merveilleux sur Pierre d'Apone, que, n'ayant point de puits dans sa maison, il commanda au diable de porter dans la rue le puits de son voisin, parce qu'il refusait de l'eau à sa servante. Malheureusement

[1] *Philosophie magique*, v. VI, p. 383.

[1] Il y a dans le village d'Abone, aujourd'hui Abano, une fontaine qui prêtait autrefois la parole aux muets, et qui donnait à ceux qui y buvaient le talent de dire la bonne aventure. Voyez le septième chant de la *Pharsale* de Lucain.

pour ces belles histoires, il paraît prouvé que Pierre d'Apone était une sorte de pauvre esprit fort qui ne croyait pas au diable, du reste homme de mauvais renom. Les amateurs de livres superstitieux recherchent sa *Géomancie* [1]. Mais ne lui attribuons pas un petit livre qu'on met sur son compte et dont voici le titre : *les OEuvres magiques de Henri-Corneille Agrippa, par Pierre d'Aban, latin et français, avec des secrets occultes*, in-24, réimprimé à Liége, 1788. On dit dans ce livre que Pierre d'Aban était disciple d'Agrippa, qui vécut trois siècles après lui...

La partie principale est intitulée *Heptaméron ou les Éléments magiques*. On y trouve les sûrs moyens d'évoquer les esprits et de faire venir le diable. Pour cela, il faut tracer trois cercles l'un dans l'autre, dont le plus grand ait neuf pieds de circonférence, et se tenir dans le plus petit, où l'on écrit le nom des anges qui président à l'heure, au jour, au mois, à la saison, etc.

Voici les anges qui président aux heures. Notez que les heures sont indiquées ici dans la langue infernale. Yayn ou première heure, l'ange Michaël; Ianor ou deuxième heure, Anaël; Nasnia ou troisième heure, Raphaël; Salla ou quatrième heure, Gabriel; Sadedali ou cinquième heure, Cassiel; Thamus ou sixième heure, Sachiel; Ourer ou septième heure, Samaël; Thanir ou huitième heure, Araël; Néron ou neuvième heure, Cambiel; Jaya ou dixième heure, Uriel; Abaï ou onzième heure, Azaël; Natalon ou douzième heure, Sambaël.—Les anges du printemps, cabalistiquement nommés Talvi, sont Spugliguel, Caracasa, Commissoros et Amatiel; le nom de la terre est alors Amadaï, le nom du soleil Abraïm, celui de la lune Agusita. Les anges de l'été, nommés Gasmaran, sont Tubiel, Gargatiel, Tariel et Gaviel. La terre s'appelle alors Festativi, le soleil Athémaï, et la lune Armatas. Les anges de l'automne, qui se nommera Ardaraël, sont Torquaret, Tarquam et Guabarel. La terre s'appelle Rabimara, le soleil Abragini, la lune Matafignaïs. Les anges de l'hiver, appelés Fallas, sont Altarib, Amabaël, Crarari. La terre se nomme Gérénia, le soleil Commutat et la lune Affaterim. Pour les anges des mois et des jours, *voy.* Mois et Jours.

Après avoir écrit tous les noms dans le cercle, mettez les parfums dans un vase de terre neuf, et dites : « Je t'exorcice, parfum, pour que tout fantôme nuisible s'éloigne de moi. » Ayez une feuille de parchemin vierge sur laquelle vous écrirez des croix; puis appelez des quatre coins du monde les anges qui président à l'air, les sommant de vous aider sur-le-champ, et dites : « Nous t'exorcisons par la mer flottante et transparente, par les quatre divins animaux qui vont et viennent devant le trône de la divine Majesté; nous t'exorcisons; et si tu ne parais pas aussitôt ici, devant ce cercle, pour nous obéir en toutes choses, nous te maudissons et te privons de tout office, bien et joie; nous te condamnons à brûler sans aucun relâche dans l'étang de feu et de soufre, etc. » Cela dit, on verra plusieurs fantômes qui rempliront l'air de clameurs. On ne s'en épouvantera point, et on aura soin surtout de ne point sortir du cercle. On apercevra des spectres qui paraîtront menaçants et armés de flèches; mais ils n'auront pas puissance de nuire. On soufflera ensuite vers les quatre parties du monde et on dira : « Pourquoi tardez-vous? soumettez-vous à votre maître. » Alors paraîtra l'esprit en belle forme qui dira : « Ordonnez et demandez, me voici prêt à vous obéir en toutes choses. » Vous lui demanderez ce que vous voudrez, il vous satisfera, et après que vous n'aurez plus besoin de lui, vous le renverrez en disant : « Allez en paix chez vous, et soyez prêt à venir quand je vous appellerai. » Voilà ce que présentent de plus curieux les *OEuvres magiques*. Et le lecteur qui s'y fiera sera du moins mystifié [1].

[1] *Geomantia*, in-8°, Venise, 1549.

Pierre Labourant, nom que des sorciers donnèrent au diable du sabbat. Jeanne Garibaut, sorcière, déclara que Pierre Labourant porte une chaîne de fer qu'il ronge continuellement, qu'il habite une chambre enflammée où se trouvent des chaudières dans lesquelles on fait cuire des personnes, pendant que d'autres rôtissent sur de larges chenets, etc.

Pierre le Brabançon, charlatan, né dans les Pays-Bas. M. Salgues rapporte de lui le fait suivant. Étant devenu épris d'une Parisienne, riche héritière, le Brabançon contrefit aussitôt la voix du père défunt et lui fit pousser, du fond de sa tombe, de longs gémissements; le mort se plaignit des maux qu'il endurait au purgatoire, et reprocha à sa femme le refus qu'elle faisait de donner sa fille à un si galant homme. La femme, effrayée, n'hésita plus : le Brabançon obtint la main de la demoiselle, mangea la dot, s'évada de Paris et courut se réfugier à Lyon. Un gros financier venait d'y mourir, et son fils se trouvait possesseur d'une fortune opulente. Le Brabançon va le trouver, lie connaissance avec lui, et le mène dans un lieu couvert et silencieux; là, il fait entendre la voix plaintive du père, qui se reproche les malversations qu'il a commises dans ce monde, et conjure son fils de les expier par des prières et des aumônes; il l'exhorte d'un ton pressant et pathétique à donner six mille francs au Brabançon pour racheter des captifs. Le fils hésite et remet l'affaire au lendemain. Mais le lendemain la même voix se fait entendre, et le père déclare nettement à son fils qu'il sera damné lui-même s'il tarde davantage à donner les six

[1] *Des erreurs et des préjugés*, t. I, p. 315.

mille francs à ce brave homme que le ciel lui a envoyé. Le jeune traitant ne se le fit pas dire trois fois; il compta les six mille francs au ventriloque, qui alla boire et rire à ses dépens.

Pierre le Vénérable, savant abbé de Cluny, mort en 1156. Il a laissé un livre de miracles qui contient plusieurs légendes où les démons ne jouent pas le beau rôle.

Pierres d'anathème. « Non loin de Patras, je vis des tas de pierres au milieu d'un champ; j'appris que c'était ce que les Grecs appellent pierres d'anathème, espèce de trophées qu'ils élèvent à la barbarie de leurs oppresseurs. En dévouant leurs tyrans aux génies infernaux, ils les maudissent dans leurs ancêtres, dans leur âme et dans leurs enfants; car tel est le formulaire de leurs imprécations. Ils se rendent dans le champ qu'ils veulent vouer à l'anathème, et chacun jette sur le même coin de terre la pierre de réprobation. Les passants ne manquant pas dans la suite d'y joindre leur suffrage, il s'élève bientôt dans le lieu voué à la malédiction un tas de pierres assez semblable aux monceaux de cailloux qu'on rencontre sur le bord de nos grandes routes, ce qui du reste nettoie les champs [1]. »

Pigeons. C'est une opinion accréditée dans le peuple que le pigeon n'a point de fiel. Cependant Aristote et de nos jours l'anatomie ont prouvé qu'il en avait un, sans compter que la fiente de cet oiseau contient un sel inflammable qui ne peut exister sans le fiel. On conte que le crâne d'un homme caché dans un colombier y attire tous les pigeons des environs.

Le maréchal de Mouchy prétendait que la chair du pigeon a une vertu consolante. Lorsque ce seigneur avait perdu un ami, un parent, il disait à son cuisinier : « Vous me servirez à dîner des pigeons rôtis. J'ai remarqué, ajoutait-il, qu'après avoir mangé deux pigeons, je me lève de table beaucoup moins chagrin. »

Pij, nom que les Siamois donnent aux lieux où les âmes des coupables sont punies; elles y doivent renaître avant de revenir en ce monde.

Pilal-Karras, exorcistes ou devins du Malabar, aux conjurations desquels les pêcheurs de perles ont recours pour se mettre à l'abri des attaques du requin, lorsqu'ils plongent dans la mer. Ces conjurateurs se tiennent sur la côte, marmottent continuellement des prières et font mille contorsions bizarres.

Pilapiens, peuples qui habitent une presqu'île sur les bords de la mer Glaciale, et qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les ombres. On allait autrefois les consulter. Leloyer rapporte que, quand un étranger voulait savoir des nouvelles de son pays, il s'adressait à un Pilapien, qui tombait aussitôt en extase et invoquait le diable, lequel lui révélait les choses cachées.

[1] M. Mangeart, *Souvenirs de la Morée*, 1830.

Pilate (Mont), montagne de Suisse, au sommet de laquelle est un lac ou un étang célèbre dans les légendes. On disait que Pilate s'y était jeté, que les diables y paraissaient souvent, que Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous les ans une fois, et que celui qui avait le malheur d'avoir cette vision mourait dans l'année. De plus, il passait pour certain que, quand on lançait quelque chose dans ce lac, cette imprudence excitait des tempêtes terribles qui causaient de grands ravages dans le pays; en sorte que, même au seizième siècle, on ne pouvait monter sur cette montagne, ni aller voir ce lac, sans une permission expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu, sous de fortes peines, d'y rien jeter. La même tradition se rattache au lac de Pilate, voisin de Vienne en Dauphiné [1].

Piletski, puissante famille polonaise, dont les filles, après leur mort, se changeaient en colombes si elles n'étaient pas mariées; et, si elles étaient mariées, en papillons de nuit. Elles al-



laient, sous ces formes, annoncer leur mort à tous leurs parents. C'est une de ces traditions qu'il suffit de mentionner et qui est probablement l'œuvre de quelque poëte légendaire.

Pinet. Pic de la Mirandole parle d'un sorcier nommé Pinet, lequel eut commerce trente ans avec le démon Fiorina [2].

Pipi (Marie), sorcière qui sert d'échanson au sabbat; elle verse à boire dans le repas non-seulement au roi de l'enfer, mais encore à ses officiers et à ses disciples, qui sont les sorciers et magiciens [3].

Piqueur. A Marsanne, village du Dauphiné, près de Montélimart, on entend toutes les nuits, vers les onze heures, un bruit singulier que les gens du pays appellent *le piqueur* : il semble, en effet, que l'on donne plusieurs coups sous terre [4]. M. Berbiguier, dans son tome III des *Farfadets*, nous apprend qu'en 1821 les piqueurs qui piquaient les femmes dans les rues de Paris n'étaient

[1] Voyez, dans les *Légendes du Nouveau Testament*, les légendes de Pilate.

[2] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. III, p. 215.

[3] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. II, p. 143.

[4] *Bibliothèque de société*, t. III.

ni des filous, ni des méchants, mais des farfadets ou démons. « J'étais plus savant, dit-il, que le vulgaire, qui ignore que les farfadets ne font le mal que par plaisir. »

Piripiris, talismans en usage chez certains Indiens du Pérou. Ils sont composés de diverses plantes; ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, amener de la pluie, provoquer des inondations et défaire les armées ennemies.

Pison. Après la mort de Germanicus, le bruit courut qu'il avait été empoisonné par les maléfices de Pison. On fondait les soupçons sur les indices suivants : on trouva dans la demeure de Germanicus des ossements de mort, des charmes et des imprécations contre les parois des murs, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des cendres souillées de sang, et plusieurs autres maléfices par lesquels on croyait les hommes dévoués aux dieux infernaux[1].

Pistole volante. Quoique les sorciers de profession aient toujours vécu dans la misère, on prétendait qu'ils avaient cent moyens d'éviter l'indigence et le besoin. On cite entre autres la *pistole volante*, qui, lorsqu'elle était enchantée par certains charmes et paroles magiques, revenait toujours dans la poche de celui qui l'employait, au grand profit des magiciens qui achetaient, et au grand détriment des bonnes qui vendaient ainsi en pure perte. *Voy.* AGRIPPA, FAUST, PASÉTÈS, etc.

Pithon, démon qui était familier avec Madeleine de la Croix.

Pivert. Nos anciens, dit *le Petit Albert,* assurent que le pivert est un souverain remède contre le sortilége de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti à jeun avec du sel bénit; c'était un oiseau d'augure. Élius, préteur romain, rendait la justice sur son tribunal, lorsqu'un pivert vint se reposer sur sa tête. Les augures, consultés sur ce fait, répondirent que tant qu'Élius prendrait soin de l'oiseau, sa famille prospérerait, mais que la république serait malheureuse; qu'au contraire, lorsque le pivert périrait, la république prospérerait et la famille d'Élius serait à plaindre. Ce dernier, préférant l'intérêt public au sien, tua sur-le-champ l'oiseau en présence du sénat; et quelque temps après, dix-sept jeunes guerriers de sa maison furent tués à la bataille de Cannes. Mais cette bataille n'accomplit que la moitié de la prédiction et démentit l'autre, puisqu'elle fut la plus désastreuse de toutes celles que perdit la république.

Planètes. Il y a maintenant plus de soixante planètes. Les anciens n'en connaissaient que sept, en comptant la lune, qui n'est qu'un satellite de la terre; ainsi les nouvelles découvertes détruisent tout le système de l'astrologie judiciaire. Les vieilles planètes sont : le soleil, la lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Chaque planète gouverne un certain nombre d'années[1]. Les années où Mercure préside sont bonnes au commerce, etc.; la connaissance de cette partie de l'astrologie judiciaire s'appelle *Alfridarie.*

[1] Tacite.

Plante-bornes. Le *plante-bornes* est une des plus poétiques et des plus morales traditions. Les *Auvergnats* ont la passion de la propriété : conserver et surtout agrandir l'héritage, c'est le but principal de leur vie, l'honneur d'un nom; et l'on dit : « Ce champ est dans ma famille depuis un siècle, » avec l'orgueil que l'on peut avoir ailleurs en montrant un parchemin établissant que son ancêtre était cousin de saint Louis ou frère d'armes de François I[er]. A cet amour de la propriété, il fallait un frein; car la tentation était dangereuse dans un pays où l'on ne connaissait pas de clôtures. La religion fut ce frein salutaire; et longtemps encore après la révolution, ce n'étaient ni les juges, ni les experts qui réglaient les différends entre propriétaires, mais bien le curé. Le prêtre avait donc dû placer le respect des limites des champs au rang des choses les plus sacrées, et menacer souvent des vengeances éternelles ceux qui failliraient à ce respect. Il n'est donc pas étonnant que des imaginations frappées si vivement aient conçu la pensée du *plante-bornes,* c'est-à-dire de l'esprit, ou plutôt de l'âme de l'homme injuste revenant après sa mort expier son crime, en réparant ou faisant réparer le dommage causé à ses voisins. Le *plante-bornes* est d'un effet autrement puissant que la loi; elle est terrible, mais aveugle; souvent, avec de certaines précautions, on peut lui échapper; tandis qu'avec le monde des esprits, il n'est ni ruses, ni chicanes, ni secret possible. L'amour de la famille même, le désir si naturel à tous les cœurs d'enrichir ses enfants, de les rendre heureux, conduisent le propriétaire à se surveiller scrupuleusement, à ne commettre jamais la plus légère infraction aux règles de la probité. Quel père voudrait léguer à ses fils des tourments perpétuels, la honte publique, avec le soin de réparer ses fautes, sous peine de la mort la plus affreuse?

Car le *plante-bornes* ne s'en tient pas à une course vague, désordonnée, à travers les villages, mêlée de douloureux gémissements; il finit par arriver à sa destination, frappe trois grands coups à l'étroite fenêtre de sa chaumière, en répétant par trois fois : « *Plante-bornes!!!* » Si les habitants, sous l'empire de la terreur, restent muets, on entend autour de la maison des

[1] Les sept vieilles planètes président aussi aux sept jours de la semaine. Jarchas, brachmane, avec lequel Apollonius de Tyane philosopha secrètement, reçut de lui en présent sept anneaux portant les noms des sept planètes; il les mettait à ses doigts les jours où elles régnaient, et chacun avait une vertu particulière.

pas lourds et des battements d'ailes; et le *plante-bornes* revient gémir tous les soirs, sans se lasser jamais, jusqu'à ce qu'enfin l'on se décide à lui répondre.

Il se trompe quelquefois, s'adresse à une famille pure de toutes fraudes, et qui peut hardiment répondre pour ses aïeux; mais c'est pour lui ménager un triomphe; car, sûr de sa conscience et de celles de ses pères, le chef de famille ouvre la fenêtre, crie trois fois: « *Plante-les toi-même!* » Alors tout est fini; la paroisse est en admiration devant ceux qui ont pu chasser les *plante-bornes*. C'est comme une consécration de l'antique probité de la famille; chasser un *plante-bornes*, c'est plus honorable que faire ses preuves de cent ans de noblesse devant Chérin.

Mais si, se mentant à lui-même, le fils d'un coupable osait prononcer la formule sacramentelle, malheur à lui! Un homme injuste mourut subitement; il avait bien souvent dit à son fils, en se raillant des croyances superstitieuses: « Si » jamais je reviens vous tourmenter pour le bor- » nage, n'ayez pas peur; chassez-moi. »

Cependant une vieille femme l'avait ajourné devant ce même fils: « Vous avez planté des » arbres sur le champ qui m'appartenait; vous » ne voulez pas vous arranger avec moi pendant » que vous êtes vivant: prenez garde, il en coûte » aux morts de se lever de leurs tombes! »

Des semaines, des mois s'écoulèrent, le fils commençait à rire des *plante-bornes;* mais un soir, tout le monde l'affirme, la paroisse était en émoi; on frappa à la porte de sa chaumière. Rien ne bougea à l'intérieur; alors, ce qui n'était plus jamais arrivé arriva: le *plante-bornes* appela son fils par son nom. Furieux, celui-ci s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, et aux cris de *plante-bornes!...* qui se répercutaient dans les montagnes, il répondit effrontément: « *Plante-les toi-même!* » puis il voulut refermer le volet; mais une invisible main le saisit à la gorge, et l'on entendit de très-près crier d'une voix désolée: « *Plante-bornes! plante-bornes!* » L'infortuné, demi-mort de frayeur, refusant encore de croire au surnaturel, essaya de se défendre; au même instant, sa femme, ses enfants, sa vieille mère le virent disparaître dans l'espace; puis, la chute d'un corps les fit frisonner; puis un cri déchirant remplit la contrée; et le lendemain on trouva le corps de l'esprit fort étendu mort sur le pavé du chemin, les lèvres sanglantes et les mains crispées[1].

Platon, célèbre philosophe grec, né l'an 430 avant Jésus-Christ. On lui attribue un livre de nécromancie. Il y a vingt-cinq ans qu'on a publié de lui une *prophétie* contre les francs-maçons; des doctes l'ont expliquée comme celles de Nostradamus.

Plats. Divination par les plats. Quinte-Curce dit que les prêtres égyptiens mettaient Jupiter Ammon sur une nacelle d'or d'où pendaient des plats d'argent, par le mouvement desquels ils jugeaient de la volonté du dieu, et répondaient à ceux qui les consultaient.

Pline. Les Orientaux en font un géomètre prodigieux; il est lié, chez eux, à l'histoire d'Alexandre le Grand.

Plogojowits (Pierre), vampire qui répandit la terreur au dernier siècle dans le village de Kisolova en Hongrie, où il était enterré depuis dix semaines. Il apparut la nuit à quelques-uns des habitants pendant leur sommeil et leur serra tellement le gosier qu'en vingt-quatre heures ils en moururent. Il fit périr ainsi neuf personnes, tant vieilles que jeunes, dans l'espace de huit jours. La veuve de Plogojowits déclara elle-même que son mari lui était venu demander ses souliers; ce qui l'effraya tellement qu'elle quitta le village de Kisolova. Ces circonstances déterminèrent les habitants du village à tirer de terre le corps de Plogojowits et à le brûler pour se délivrer de ses infestations. Ils trouvèrent que son corps n'exhalait aucune mauvaise odeur; qu'il était entier et comme vivant, à l'exception du nez, qui paraissait flétri; que ses cheveux et sa barbe avaient poussé, et qu'à la place de ses ongles, qui étaient tombés, il lui en était venu de nouveaux; que sous la première peau, qui paraissait comme morte et blanchâtre, il en croissait une nouvelle, saine et de couleur naturelle. Ils remarquèrent aussi dans sa bouche du sang tout frais, que le vampire avait certainement sucé aux gens qu'il avait fait mourir. On envoya chercher un pieu pointu, qu'on lui enfonça dans la poitrine, d'où il sortit quantité de sang frais et vermeil, de même que par le nez et par la bouche. Ensuite les paysans mirent le corps sur un bûcher, le réduisirent en cendres[1], et il ne suça plus.

Plotin, philosophe de l'école d'Alexandrie, au troisième siècle. Il se vantait d'avoir un esprit familier de haut rang et de la race des dieux; ce qui paraît peu dans ses écrits, qui n'ont rien de divin. Il se croyait bien au-dessus de l'humanité, et il eût été flatté d'espérer l'apothéose. Lorsqu'il mourut, à soixante-six ans, il disait: Je m'occupe de réunir le dieu qui est en moi à la divinité qui occupe l'univers. Au même instant on vit un serpent sortir de dessous son lit et s'échapper par un trou qui existait dans la muraille. Les assistants prétendirent que ce serpent était le dieu qui possédait Plotin, ou du moins qui habitait en lui.

Pluies merveilleuses. Le peuple met les

¹ Hermann, *Les provinces.*

¹ *Traité des visions et apparitions*, t. II, p. 216.

pluies de crapauds et de grenouilles au nombre des phénomènes de mauvais augure; et il n'y a pas encore longtemps qu'on les attribuait aux maléfices des sorciers. Elles ne sont pourtant pas difficiles à concevoir : les grenouilles et les crapauds déposent leur frai en grande quantité dans les eaux marécageuses. Si ce frai vient à être enlevé avec les vapeurs que la terre exhale, et qu'il reste longtemps exposé aux rayons du soleil, il en naît ces reptiles que nous voyons tomber avec la pluie. Les pluies de feu ne sont autre chose que la succession très-rapide des éclairs et des coups de tonnerre dans un temps orageux. Des savants ont avancé que les pluies de pierres nous venaient de la lune; et cette opinion a grossi la masse énorme des erreurs populaires. Ces pluies ne sont ordinairement que les matières volcaniques, les ponces, les sables et les terres brûlées qui sont portés par les vents impétueux à une très-grande distance. On a vu les cendres du Vésuve tomber jusque sur les côtes d'Afrique. La quantité de ces matières, la manière dont elles se répandent dans les campagnes, souvent si loin de leur origine, et les désastres qu'elles occasionnent quelquefois, les ont fait mettre au rang des pluies les plus formidables. Mais, de toutes les pluies prodigieuses, la pluie de sang a toujours été la plus effrayante aux yeux du peuple; et cependant elle est chimérique. Il n'y a jamais eu de vraie pluie de sang. Toutes celles qui ont paru rouges ou approchant de cette couleur ont été teintes par des terres, des poussières de minéraux ou d'autres matières emportées par les vents dans l'atmosphère, où elles se sont mêlées avec l'eau qui tombait des nuages. Plus souvent encore ce phénomène, en apparence si extraordinaire, a été occasionné par une grande quantité de petits papillons qui répandent des gouttes d'un suc rouge sur les endroits où ils passent[1].

Plutarque, le plus sage des philosophes, mort à Rome l'an 140 de notre ère. Il était initié et prêtre d'Apollon à Delphes. Cependant il a mérité par ses écrits les éloges même des chrétiens. Ses récits de *la Cessation des oracles*, son *Histoire de Thespésius* et ses *Livres de morale*, comme ses *Vies des hommes illustres*, établissent sa probité. Il a dû connaître les chrétiens.

Pluton, roi des enfers, selon les païens, et, selon les démonomanes, archidiable, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, surintendant des travaux forcés du ténébreux empire.

Plutus, dieu des richesses. Il était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre. Dans les sacrifices en son honneur, les signes ordinairement funestes qu'offraient les entrailles des victimes devaient toujours s'interpréter en bonne part.

[1] Voyez l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*, par l'abbé Richard.

Pnigalion. C'est le nom que quelques médecins ont donné au cauchemar, parce que, au moyen de visions effrayantes, il étouffe la voix et l'estomac.



Pocel, roi de l'enfer chez les Prussiens. Ils nomment aussi *Pocol* le chef des hordes d'esprits aériens, et *Porquet* celui qui garde les forêts. Ce dernier est le Pan des anciens[1]. *Voy.* Picollus et Pucel.

Pochwist, divinité de l'hiver et du mauvais temps chez les Polonais, avant qu'ils fussent chrétiens.

Pogoda, chez les mêmes, à la même époque, divinité du beau temps.

Points de côté. De bonnes gens dans les Ardennes croient guérir les points de côté au moyen de cette singulière prière : « Pointe! Pointe sur pointe! que Dieu te guérisse de cette pointe! comme saint Côme et saint Damien ont guéri les plaies de Notre-Seigneur dans le jardin des Olives.... »

Poirier (Marguerite), petite fille de treize ans qui déposa comme témoin contre Jean Grenier, jeune loup-garou. Elle déclara qu'un jour qu'elle gardait ses moutons dans la prairie, Grenier s'était jeté sur elle en forme de loup et l'eût mangée si elle ne se fût défendue avec un bâton, dont elle lui donna un coup sur l'échine. Elle avoua qu'il lui avait dit qu'il se changeait en loup à volonté, qu'il aimait à boire du sang et à manger la chair des petits garçons et des petites filles; cependant qu'il ne mangeait pas les bras ni les épaules[2].

Poisons. On a souvent attribué à la magie des forfaits qui n'étaient dus qu'à la connaissance de l'art des poisons. « Il est certain que, pendant le seizième siècle, dans les années qui le précédèrent et le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie moderne et que l'histoire a constatée. L'Italie, berceau des sciences modernes, fut à cette époque

[1] Leloyer, *Histoire des spectres*, etc., liv. III, p. 212.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons*, etc., liv. IX, p. 237.

inventrice et maîtresse de ces secrets, dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa, durant les deux siècles suivants, sur les Italiens. Les romanciers en ont si fort abusé, que partout où ils introduisent des Italiens, ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs. Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie comme dans d'autres connaissances. Elle servait les passions du siècle, comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, dessinait des fêtes ou des ballets et raffinait la politique. A Florence, l'art des poisons était à un si haut point, qu'une femme partageant une pêche avec un duc, en se servant d'une lame d'or dont un côté seulement était empoisonné, mangeait la moitié saine et donnait la mort avec l'autre. Une paire de gants parfumés infiltrait par les pores une maladie mortelle. On mettait le poison dans un bouquet de roses naturelles, dont la seule senteur, une fois respirée, donnait la mort. Don Juan d'Autriche fut, dit-on, empoisonné par une paire de bottes[1]. »

Polkan, centaure des Slavons, auquel on attribuait une force et une vitesse extraordinaires. Dans les anciens contes russes, on le dépeint homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et cheval ou chien depuis la ceinture. En cheval, ses ruades gracieuses ont donné naissance à la danse bête qu'on nomme polka.

Pollier (Abraham). C'était un Suisse qui servait comme dragon chez le comte de Hohenlohe-Pfédelbach, au commencement de l'an 1684. Le 4 avril, il annonça qu'il allait être congédié; et comme on s'en étonnait, il ajouta qu'il était au service du diable; que le diable, en prenant hypothèque sur son âme, lui avait avancé de l'argent; mais que toutes les fois qu'il avait voulu le rembourser, comme il s'en était réservé le droit dans le pacte conclu entre eux, il manquait toujours un thaler, et enfin qu'on ne le reverrait plus le lendemain. Il disparut en effet le soir. Et, durant cette soirée, on l'entendit dans plusieurs hameaux implorer du secours, sans que personne osât aller à son aide. On trouva, au matin qui suivit, ses armes et ses habits près du village qu'il avait quitté. Huit jours après, un pêcheur repêcha son haut-de-chausse et sa chemise, et peu après son corps, où l'on constata qu'il avait eu le cou tordu. On l'enterra sous la potence[2].

Polycrite. Il y avait en Étolie un citoyen vénérable, nommé Polycrite, que le peuple avait élu gouverneur du pays, à cause de son rare mérite et de sa probité. Sa dignité lui fut prorogée jusqu'à trois ans, au bout desquels il se maria avec une femme de Locres. Mais il mourut la quatrième nuit de ses noces et la laissa enceinte d'un hermaphrodite, dont elle accoucha neuf mois après. Les prêtres et les augures, ayant été consultés sur ce prodige, conjecturèrent que les Étoliens et les Locriens auraient guerre ensemble, parce que ce monstre avait les deux sexes. On conclut enfin qu'il fallait mener la mère et l'enfant hors des limites d'Étolie et les brûler tous deux. Comme on était près de faire cette abominable exécution, le spectre de Polycrite apparut et se mit auprès de son enfant. Il était vêtu d'un habit noir. Les assistants, effrayés, voulaient s'enfuir; il les rappela, leur dit de ne rien craindre et fit ensuite, d'une voix grêle et basse, un beau discours par lequel il leur montra que, s'ils brûlaient sa femme et son fils, ils tomberaient dans des calamités extrêmes. Mais, voyant que, malgré ses remontrances, les Étoliens étaient décidés à faire ce qu'ils avaient résolu, il prit son enfant, le mit en pièces et le dévora. Le peuple poussa des huées contre lui et lui jeta des pierres pour le chasser; il fit peu d'attention à ces insultes et continua de manger son fils, dont il ne laissa que la tête, après quoi il disparut. Ce prodige sembla si effroyable qu'on prit le dessein d'aller consulter l'oracle de Delphes. Mais la tête de l'enfant, s'étant mise à parler, leur prédit, en vers, tous les malheurs qui devaient leur arriver dans la suite, et, disent les anciens conteurs, la prédiction s'accomplit. La tête de l'enfant de Polycrite, se trouvant exposée sur un marché public, prédit encore aux Étoliens, alors en guerre contre les Acarnaniens, qu'ils perdraient la bataille. — Le Polycrite de ce conte était un vampire ou un ogre.

Polyglossos, nom que les anciens donnaient à un chêne prophétique de la forêt de Dodone; ce chêne extraordinaire rendait des oracles dans la langue de ceux qui venaient le consulter.

Polyphage. On a publié à Wittemberg, il y a vingt ou trente ans, une dissertation sous ce titre : *De polyphago et alio triophago Wittembergensis dissertatio*, in-4°. C'est l'histoire d'un des plus grands mangeurs qui aient jamais existé. Cet homme, si distingué dans son espèce, dévorait quand il voulait (ce qu'il ne faisait toutefois que pour de l'argent) un mouton entier, ou un cochon, ou deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux; il brisait avec les dents, mâchait et avalait des vases de terre et de verre, et même des pierres très-dures; il engloutissait des animaux vivants, oiseaux, souris, chenilles, etc. Enfin, ce qui surpasse toute croyance, on présenta un jour à cet *avale-tout* une écritoire couverte de plaques de fer; il la mangea avec les plumes, le canif, l'encre et le sable. Ce fait si singulier, qui doit consterner nos hommes sauvages, nos mangeurs de cailloux et nos jongleurs de places publiques, a été attesté par sept témoins oculaires,

[1] M. de Balzac, le *Secret des Ruggieri*.
[2] Görres, *Mystique*, liv. VI, ch. XVII.

devant le sénat de Wittemberg. Quoi qu'il en soit, ce terrible estomac jouissait d'une santé vigoureuse; il termina ses prouesses à l'âge de soixante ans. Alors il commença à mener une vie sobre et réglée, et vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son cadavre fut ouvert; on le trouva rempli de choses extraordinaires, dont l'auteur donne la description[1]. La seconde partie de la dissertation renferme l'histoire de quelques hommes de cette trempe et l'explication de ces singularités. Mais le tout nous semble un peu farci de ce que l'on appelle, en termes de journalisme, des *canards;* et il y en a beaucoup dans les récits de merveilles.

Polyphême, géant qui n'avait qu'un œil au milieu du front, célèbre dans l'Odyssée, type effrayant de nos ogres.

Polyphidée, devin d'Hypérésie, pays d'Argos.

Polythéisme. Un brahme de Calcutta a publié, ces dernières années, une défense théologique du système des Hindous, qui admettent trois cent cinquante millions de dieux et de déesses.

Pomme d'Adam. La légère protubérance qu'on appelle pomme d'Adam à la gorge des hommes vient, dans les opinions populaires, d'un pepin qui s'arrêta là quand notre premier père mangea si désastreusement le fruit défendu.

Pomponace, professeur de philosophie souvent hasardée; né à Mantoue en 1462, mort en 1525. Dans son *Traité des enchantements,* il



prétend que les démons ne sont pour rien dans la magie et les phénomènes occultes; mais que tout ce qu'on leur attribue est l'œuvre des astres, dont il fait des démons.

Poniatowska (Catherine), visionnaire du Nord. *Voy.* Comenius.

Pont. Les anciens Scandinaves disaient que les dieux avaient fait un pont qui communiquait du ciel à la terre, et qu'ils le montaient à cheval. Quand Satan se révolta contre Dieu, il fit bâtir un fameux pont qui allait de l'abîme au paradis. Il est rompu.

Pont d'Adam. On appelle *Pont d'Adam* une suite de bancs de sable qui s'étendent presque en ligne directe entre l'île de Manar et celle de Ceylan, où les indigènes placent le paradis terrestre. C'est, selon les Chingulais, le chemin par lequel Adam, chassé du paradis, se rendit sur le continent. Les Indiens disent que le golfe se referma pour empêcher son retour.

Pont du diable. Dans la vallée de Schellenen, en Suisse, l'imagination croit voir partout les traces d'un agent surnaturel. Le diable n'est point, aux yeux de ces montagnards, un ennemi malfaisant; il s'est même montré assez bonne personne, en perçant des rochers, en jetant des ponts sur les précipices, etc., ce que lui seul, selon les habitants, pouvait exécuter. On ne peut rien imaginer de plus hardi que la route qui parcourt la vallée de Schellenen. Après avoir suivi quelque temps les détours capricieux de cette route terrible, on arrive à cette œuvre de Satan, qu'on appelle le *Pont du diable.* Cette construction imposante est moins merveilleuse encore que le site où elle est placée. Le pont est jeté entre deux montagnes droites et élevées, sur un torrent furieux, dont les eaux tombent par cascades sur des rocs brisés et remplissent l'air de leur fracas et de leur écume[1].

Le pont de Jouy-aux-Arches, près Metz, était aussi l'ouvrage du diable, aussi bien que l'ancien



pont de Saint-Cloud, qui s'ébranla au seizième siècle, au passage d'un enfant qu'on venait de baptiser, et s'écroula ensuite. Plusieurs autres ponts ont le même nom.

Popoguno, enfers des Virginiens, dont le supplice consiste à être suspendu entre le ciel et la terre.

[1] Extrait de l'*Almanach historique* de l'an XI.

[1] *Voyage en Suisse* d'Hélène-Marie Williams.

Poppiel Ier, roi de Pologne au neuvième siècle. On rapporte qu'il jurait souvent et que son serment ordinaire était : *Que les rats me puissent manger!* Si ce serment ne lui fut pas funeste, il le fut du moins à sa postérité, comme on va le voir. Il mourut de maladie, dans un âge peu avancé. Poppiel II, son fils, fut comme lui un tyran. On lui avait donné pour tuteurs ses oncles, guerriers braves et expérimentés, qu'il n'écouta point. Il épousa une princesse qui s'empara de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux, et ses conseils le décidèrent à les faire empoisonner. La cour frémit et le peuple s'indigna à cette nouvelle. Poppiel, avec l'audace qui est le propre des grands criminels, accusa ses oncles de trahison et défendit qu'on leur accordât ni bûcher, ni sépulture. Les Polonais, qui aimaient ces princes si lâchement assassinés, murmurèrent de nouveau ; mais on n'eût fait que les plaindre, si le ciel ne leur eût envoyé des vengeurs. Du milieu de leurs restes tombés en pourriture, il sortit une armée de rats, destinés à punir Poppiel. L'horreur qu'avait inspirée son crime avait fait fuir la plus grande partie de sa cour; elle était presque réduite à la reine et à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent et vinrent à bout de les dévorer. *Voy.* HATTON.

Porcs (Divination par les). Nous ne pouvons citer qu'un exemple de ce singulier procédé pour la connaissance de l'avenir. Justinien ayant déclaré la guerre à Théodat, ce roi des Goths fut vaincu par Bélisaire ou plutôt par la peur. Procope explique ainsi le fait : Ce pauvre prince ayant consulté un juif qui passait pour un devin très-habile, afin de savoir d'avance le résultat de la guerre, le Juif enferma trente porcs, dix par dix, dans trois étables. On les tint un certain temps sans manger. Le terme de l'expérience étant expiré, le prince et le juif entrèrent dans les étables; on avait donné aux porcs de la première le nom de Goths, à ceux de la seconde le nom de Romains et aux porcs de la troisième le nom de Grecs. Les porcs qui représentaient les Goths se trouvèrent morts, à l'exception de deux; cinq des porcs romains restaient debout; mais les porcs grecs se montrèrent tous vivants. Théodat vit là que la victoire serait à l'empereur, et subit en conséquence une défaite. Les Goths, instruits de ces détails, chassèrent leur roi Théodat et proclamèrent à sa place Vitigès, son écuyer.

Porom-Houngse, sorte de fakirs chez les Indiens. Ils se vantent d'être descendus du ciel et de vivre des milliers d'années sans jamais prendre la moindre nourriture. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne voit jamais un porom-houngse manger ou boire en public.

Porphyre, visionnaire grec et philosophe ' ı troisième siècle, que quelques-uns de ·ges ont fait mettre au rang des sorciers. dans les arts magiques.

Porriciæ, entrailles de la victime que les prêtres jetaient dans le feu, après les avoir considérées pour en tirer de bons ou de mauvais présages.

Porta (Jean-Baptiste), physicien célèbre, qui a fait faire des pas à la science et qui a préparé les découvertes photographiques dont nous jouissons aujourd'hui, né à Naples vers 1550. On dit qu'il composa à quinze ans les premiers livres de sa *Magie naturelle,* qui sont gâtés par les préjugés du siècle où il vécut. Il croyait à l'astrologie judiciaire, à la puissance indépendante des esprits, etc. On cite, comme le meilleur de ses ouvrages, la *Physiognomonie céleste,* 1661, in-4° ; il s'y déclare contre les chimères de l'astrologie; mais il continue néanmoins à attribuer une grande influence aux corps célestes. On lui doit encore un traité de *Physiognomonie*, où il compare les figures humaines aux figures des animaux, pour en tirer des inductions systématiques. *Voy.* PHYSIOGNOMONIE, à la fin.

Porte. Les Tartares mantchoux révèrent un esprit gardien de la porte, sorte de divinité domestique qui écarte le malheur de leurs maisons.

Portes des Songes. Dans Virgile, l'une est de corne, l'autre est d'ivoire. Par la porte de corne passent les Songes véritables, et par la porte d'ivoire, les vaines illusions et les Songes trompeurs.

Possédés. Le bourg de Teilly, à trois lieues d'Amiens, donna en 1816 le spectacle d'une fille qui voulait se faire passer pour possédée. Elle était, disait-elle, au pouvoir de trois démons, Mimi, Zozo et Crapoulet. Un honnête ecclésiastique prévint l'autorité, qui reconnut que cette fille était malade. On la fit entrer dans un hôpital, et il ne fut plus parlé de la possession. On trouve de la sorte dans le passé quelques supercheries que la bonne foi de nos pères a su réprimer souvent. Il y eut jadis bien moins de scandales qu'on ne le conte, et les possessions n'étaient pas de si libre allure qu'on le croit. Une démoniaque commençait à faire du bruit sous Henri III; le roi aussitôt envoya son chirurgien Pigray, avec deux autres médecins, pour examiner l'affaire. Quand la possédée fut amenée devant ces docteurs, on l'interrogea, et elle débita des sornettes. Le prieur des capucins lui fit des demandes en latin auxquelles elle répondit fort mal; et enfin on trouva, dans certains papiers, qu'elle avait été déjà, quelques années précédemment, fouettée en place publique pour avoir voulu se faire passer pour démoniaque; on la condamna à une réclusion perpétuelle. Du temps du même Henri III, une Picarde se disait possédée du diable, apparemment pour se rendre formidable. L'évêque d'Amiens, soupçonnant quelque imposture, la fit exorciser par un laïque déguisé en prêtre et lisant les épîtres de Cicéron. La démoniaque savait son rôle par cœur; elle se tour-

menta, fit des grimaces effroyables, des cabrioles et des cris, absolument comme si le diable, qu'elle disait chez elle, eût été en face d'un prêtre lisant le livre sacré[1]. Elle fut ainsi démasquée.

Mais il y a les vrais possédés ou démoniaques. Ce sont ceux dont le diable s'est emparé. Plusieurs aujourd'hui prétendent que les possessions sont des monomanies, des folies plus ou moins furieuses, plus ou moins bizarres. Mais comment expliquer ce fait qu'à Gheel en Belgique, où l'on traite les fous colonisés, on guérit les fous furieux en les exorcisant?...

Le savant docteur Moreau, dans la visite officielle qu'il a faite à Gheel en 1842, et qu'il a publiée, a reconnu ce fait, qui ne peut être contesté. Le diable serait-il donc pour quelque chose dans certaines folies? et connaissons-nous bien tous les mystères au milieu desquels nous vivons? Dans tous les cas, si plusieurs possessions ont été soupçonnées de charlatanisme, nous croyons que le soupçon a été fondé moins souvent qu'on ne le dit.

On a beaucoup écrit sur les démoniaques, qui sont, disent les experts, plus ou moins agités, suivant le cours de la lune. L'historien Josèphe dit que ce ne sont pas les démons, mais les âmes des méchants, qui entrent dans les corps des possédés et les tourmentent.

On a vu des démoniaques à qui les diables arrachaient les ongles des pieds sans leur faire de mal. On en a vu marcher à quatre pattes, se traîner sur le dos, ramper sur le ventre, marcher sur la tête. Il y en eut qui se sentaient chatouiller les pieds sans savoir par qui; d'autres parlaient des langues qu'ils n'avaient jamais apprises. Comment expliquera-t-on les convulsionnaires jansénistes du dernier siècle, si on en exclut le diable[2]? En l'an 1556, il se trouva à Amsterdam une phalange d'enfants démoniaques, que les exorcismes ordinaires ne purent délivrer; on publia qu'ils n'étaient en cet état que par maléfices et sortiléges; ils vomissaient des ferrements, des lopins de verre, des cheveux, des aiguilles et autres choses semblables. On conte qu'à Rome, dans un hôpital, soixante-dix filles devinrent folles ou démoniaques en une seule nuit; deux ans se passèrent sans qu'on les pût guérir. Cela peut être arrivé, dit Cardan, ou par le mauvais air du lieu, ou par la mauvaise eau, ou par la fourberie, ou par suite de mauvais déportements. C'est que la suite de mauvais déportements entraîne souvent les mauvais esprits contre lesquels nous luttons tous et sans cesse, si nous ne sommes à eux. On croyait reconnaître autrefois qu'une personne était démoniaque à plusieurs signes : 1° les contorsions; 2° l'enflure du visage; 3° l'insensibilité et la ladrerie; 4° l'immobilité; 5° les clameurs du ventre; 6° le regard fixe; 7° des réponses en français à des mots latins; 8° les piqûres de lancette sans effusion de sang, etc. Mais, dit-on, les saltimbanques et les grimaciers font des contorsions, sans pour cela être possédés du diable; et qu'en savez-vous? L'enflure du visage, de la gorge, de la langue, est souvent causée par des vapeurs ou par la respiration retenue. L'insensibilité peut bien être la suite de quelque maladie ou n'être que factice, si la personne insensible a beaucoup de force. Un jeune Lacédémonien se laissa ronger le flanc par un renard qu'il venait de voler, sans donner le moindre signe de douleur; un enfant se laissa brûler la main dans un sacrifice que faisait Alexandre, sans faire aucun mouvement; du moins les historiens le disent. Ils en content bien d'autres. Ceux qui se faisaient fouetter devant l'autel de Diane ne fronçaient pas le sourcil..... On vous dira même que l'immobilité est volontaire, aussi bien dans les gestes que dans les regards, qu'on est libre de se mouvoir ou de ne pas se mouvoir, pour peu qu'on ait de fermeté dans les nerfs; que les *clameurs et jappements* que les possédés faisaient entendre dans leur ventre sont expliqués par nos ventriloques. On explique aussi les piqûres d'aiguille ou de lancette sans effusion de sang; dans les mélancoliques, dit-on, le sang qui est épais et grossier ne peut souvent sortir par une petite ouverture, et certaines personnes piquées de la lancette ne saignent point. On exclura des possédés les gens d'un estomac qui, ne digérant point, rendent les choses telles qu'ils les ont avalées, ainsi que les fous et les maniaques. Les symptômes de la manie sont si affreux[1] que nos ancêtres l'ont mise sur le compte des esprits malins. Et qui pourra établir qu'ils se trompaient?

On a publié un traité sur ce sujet, intitulé *Recherches sur ce qu'il faut entendre par les démoniaques dont il est parlé dans le Nouveau Testament*, par T. P. A. P. O. A. B. J. T. C. O. S., in-12, 1738, livre où la question n'est pas du tout décidée.

Il y a sur quelques possessions prétendues des explications naturelles, comme dans cette anecdote :

[1] Pigray, *Traité de chirurgie*.

[2] Voyez dans les Légendes infernales *Le cimetière de saint Médard.*

[1] La manie universelle est le spectacle le plus hideux et le plus terrible qu'on puisse voir. Le maniaque a les yeux fixes, sanglants, tantôt hors de l'orbite, tantôt enfoncés, le visage rouge, les vaisseaux engorgés, les traits altérés, tout le corps en contraction; il ne reconnaît plus ni amis, ni parents, ni enfants, ni épouse. Sombre, furieux, rêveur, cherchant la terre nue et l'obscurité, il s'irrite du contact de ses vêtements, qu'il déchire avec les ongles et avec les dents, même de celui de l'air et de la lumière, contre lesquels il s'épuise en sputations et en vociférations. La faim, la soif, le chaud, le froid, deviennent souvent, pour le maniaque, des sensations inconnues, d'autres fois exaltées. (Le docteur Fodéré, *Médecine légale.*)

Dans une petite ville du Piémont, un abbé qui s'en revenait de la promenade étant tout à coup tombé dans la rue, la population l'environne, le porte dans une maison voisine, où tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive un distillateur, qui lui remplit sans succès la bouche d'une liqueur très-spiritueuse. Quelques-uns des assistants courent donc à la paroisse la plus voisine, et reviennent avec un vicaire, qu'on prie, à tout hasard, de lui administrer les sacrements. Le jeune prêtre désire s'assurer d'abord de l'état du malade; c'était le soir : il demande une lumière, et la porte à la bouche du patient. Un hoquet du prétendu mort en sort aussitôt, et cette vapeur s'enflamme à la chandelle; les assistants fuient en criant que l'abbé a un démon dans le corps; ils vont supplier le curé de venir l'exorciser. Pendant ce temps, le hoquet, auteur de l'esclandre, ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffaient le pauvre abbé, les exorcistes, en arrivant, sont surpris de le trouver debout; le distillateur rentre et éclaircit le prodige : ayant été forcé de quitter pour quelques instants le malade, après lui avoir rempli la bouche de son élixir, il n'avait pu expliquer que le hoquet, en repoussant au dehors la liqueur spiritueuse, avait naturellement produit la flamme dont l'assemblée avait été si vivement électrisée.

Mais ces petits faits n'atténuent pas l'incontestable véracité des possessions réelles, qui ne peuvent être repoussées que par l'Église. *Voy.* Grandier, Bavent, Picard, Boulé, etc.

Possédées de Flandre. L'affaire des possédées de Flandre, au dix-septième siècle, a fait trop de bruit pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Leur histoire a été écrite en deux volumes in-8°, par les Pères Domptius et Michaelis. Ces possédées étaient trois sorcières, qu'on exorcisa à Douai. L'une était Didyme, qui répondait en vers et en prose, en latin et en hébreu. C'était une pauvre religieuse infectée d'hérésie et convaincue des mauvaises mœurs qui sont les compagnes de l'apostasie. La seconde était une fille, appelée Simone Dourlet, qui ne répugnait pas à passer pour sorcière. La troisième était Marie de Sains, qui allait au sabbat et prophétisait par l'esprit de Satan... La presse du temps a publié un factum curieux, intitulé *les Confessions de Didyme, sorcière pénitente, avec les choses qu'elle a déposées touchant la synagogue de Satan. Plus, les instances que cette complice (qui depuis est rechutée) a faites pour rendre nulles ses premières confessions : véritable récit de tout ce qui s'est passé en cette affaire;* Paris, 1623. On voit dans cette pièce que « Didyme n'était pas en réputation de sainteté, mais suspecte au contraire, à cause de ses mœurs fâcheuses ». On la reconnut possédée et sorcière; on découvrit, le 29 mars 1617, qu'elle avait sur le dos une marque faite par le diable. Elle confessa avoir été à la synagogue (c'est ainsi qu'elle nommait le sabbat), y avoir eu commerce avec le diable et y avoir reçu ses marques. Elle s'accusa d'avoir fait des maléfices, d'avoir reçu du diable des poudres pour nuire, de les avoir employées avec certaine formule de paroles terribles. Elle avait, disait-elle, un démon familier de l'ordre de Belzébuth. Elle dit encore qu'elle avait entrepris d'ôter la dévotion à sa communauté pour la perdre; que, pour elle, elle avait mieux aimé le diable que son Dieu. Elle avait renoncé à Dieu, se livrant corps et âme au démon ; ce qu'elle avait confirmé en donnant au diable quatre épingles : convention qu'elle avait signée de son sang, tiré de sa veine avec une petite lancette que le diable lui avait fournie. Elle se confessa encore de plusieurs abominations, et dit qu'elle avait entendu parler au sabbat d'un certain grand miracle par lequel Dieu exterminera la synagogue ; et alors ce sera fait de Belzébuth, qui sera plus puni que les autres. Elle parla de grands combats que lui livraient le diable et la princesse des enfers pour empêcher sa confession. Puis elle désavoua tout ce qu'elle avait confessé, s'écriant que le diable la perdait. Était-ce folie ? dans tous les cas cette folie était affreuse. Marie de Sains disait de son côté qu'elle s'était aussi donnée au diable, qu'elle avait assisté au sabbat, qu'elle y avait adoré le diable, une chandelle noire à la main. Elle prétendit que l'Antechrist était venu, et elle expliquait l'Apocalypse. Simone Dourlet avait aussi fréquenté le sabbat. Mais comme elle témoignait du repentir, on la mit en liberté, car elle était arrêtée comme sorcière. Un jeune homme de Valenciennes, de ces jeunes gens dont la race n'est pas perdue, pour qui le scandale est un attrait, s'éprit alors de Simone Dourlet et voulut l'épouser. L'ex-sorcière y consentit. Mais le comte d'Estaires la fit remettre en prison, où elle fut retenue longtemps avec Marie de Sains. Didyme fut brûlée. *Voy.* Sabbat.

Postel (Guillaume), visionnaire du seizième siècle, né au diocèse d'Avranches. Il fut si précoce, qu'à l'âge de quatorze ans on le fit maître d'école. Il ne devint absurde que dans l'âge mûr. On dit qu'une lecture trop approfondie des ouvrages des rabbins et la vivacité de son imagination le précipitèrent dans des écarts qui semèrent sa vie de troubles, et lui causèrent de cuisants chagrins. Il crut qu'il était appelé de Dieu à réunir tous les hommes sous une même loi, par la parole ou par le glaive, voulant toutefois les soumettre à l'autorité du Pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit, comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. S'étant donc fait nommer aumônier de l'hôpital de Venise, il se lia avec une femme timbrée, connue sous le nom de *mère Jeanne,* dont les visions achevèrent de lui

tourner la tête. Postel se prétendit capable d'instruire et de convertir le monde entier. A la nouvelle des rêveries qu'il débitait, il fut dénoncé comme hérétique; mais on le mit hors de cause en considérant qu'il était fou. Après avoir parcouru l'Orient et fait paraître plusieurs ouvrages dans lesquels il parle des visions de la *mère*



Jeanne, il rentra dans de meilleurs sentiments, se retira au prieuré de Saint-Martin des Champs, à Paris, et y mourut en chrétien à quatre-vingt-seize ans, le 6 septembre 1581. On lui attribue à tort le livre des *Trois Imposteurs. Voy.* JEANNE.

Pot à beurre. Un certain exorciste avait enfermé plusieurs démons dans un pot à beurre; après sa mort, comme les démons faisaient du bruit dans le pot, les héritiers le cassèrent, persuadés qu'ils allaient y surprendre quelque trésor; mais ils n'y trouvèrent que le diable assez mal logé. Il s'envola avec ses compagnons et laissa le pot vide [1]. Conte populaire.

Pou d'argent. C'est la décoration que le diable donne aux sorciers.

Poudot, savetier de Toulouse, dans la maison duquel le diable se cacha en 1557. Le malin jetait des pierres qu'il tenait enfermées dans un coffre que l'on trouva fermé à clef, et que l'on enfonça; mais, malgré qu'on le vidât, il se remplissait toujours. Cette circonstance fit beaucoup de bruit dans la ville, et le président de la cour de justice, M. Latomy, vint voir cette merveille. Le diable fit sauter son bonnet d'un coup de pierre, au moment où il entrait dans la chambre au coffre; il s'enfuit effrayé, et on ne délogea qu'avec peine cet esprit malin, qui faisait des tours de physique amusante [1].

Poudres. Les sorciers composaient pour leurs maléfices des poudres qui, comme leurs onguents, étaient des poisons.

Poule noire. C'est en sacrifiant une poule noire à minuit, dans un carrefour isolé, qu'on engage le diable à venir faire pacte. Il faut prononcer une conjuration, ne se point retourner, faire un trou en terre, y répandre le sang de la



poule et l'y enterrer. Le même jour, et plus ordinairement neuf jours après, le diable vient et donne de l'argent; ou bien il fait présent à celui qui a sacrifié d'une autre poule noire qui est une poule aux œufs d'or. Les doctes croient que ces sortes de poules, données par le diable, sont de vrais démons. Le juif Samuel Bernard, banquier de la cour de France, mort à quatre-vingt-dix ans en 1739, et dont on voyait la maison à la place des Victoires, à Paris, avait, disait-on, une poule noire qu'il soignait extrêmement; il mourut peu de jours après sa poule, laissant trente-trois millions. La superstition de la poule noire est encore très-répandue. On dit en Bretagne qu'on vend la poule noire au diable, qui l'achète à minuit, et paye le prix qu'on lui en demande [2]. Il y a un mauvais et sot petit livre dont voici le titre : « *La Poule Noire*, ou la poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et des anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, découvrir les trésors et obtenir le pouvoir de commander à tous les êtres et déjouer tous les maléfices et sortiléges, etc. » En Égypte, 740, 1 vol. in-18. — Ce n'est qu'un fatras niais et incompréhensible.

Poulets. *Voy.* AUGURES.

Poulpiquets. *Voy.* BOLÉGUÉANS.

Poupart. *Voy.* APPARITIONS.

Pourang, nom du premier homme, selon les Japonais, lequel sortit d'une citrouille échauffée par l'haleine d'un bœuf, après qu'il eut cassé l'œuf d'où le monde était issu.

Pou-Sha, dieu de la porcelaine chez les Chinois. Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un dessin donné par un empereur, l'un d'eux, nommé Pou-Sha, dans un moment de désespoir,

[1] *Legenda aurea*. Jac. de Voragine, leg. LXXXVIII.

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 124.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 16.

s'élança dans le fourneau tout ardent. Il fut à l'instant consumé, et la porcelaine prit la forme que souhaitait le prince. Ce malheureux acquit à ce prix l'honneur de présider, en qualité de dieu, aux ouvrages de porcelaine.

Poussière. Un nuage de poussière soulevé par le vent est toujours supposé, par les basses classes du peuple irlandais, être occasionné par la marche d'une troupe de fées changeant de domicile, et l'on observe scrupuleusement envers ces cavalières invisibles les mêmes politesses que si la poussière était causée par une société de personnes les plus considérables du pays. En Écosse, le bruit des brides retentissant dans les airs accompagne toujours le tourbillon qui marque la marche des fées.

Powel, chief-justice anglais, en 1711. On lui amena un charlatan accusé de relations avec le diable. Le misérable avoua que l'accusation était vraie, et il confessa que le diable s'était montré à lui sous diverses formes. Powel ne vit là qu'un homme, ou imposteur par nécessité, ou affligé d'hallucinations, ou fou; et comme les jurés, qui voyaient partout des sorciers, voulaient le condamner au feu, il leur demanda s'ils le déclaraient coupable sur le chef d'accusation portant qu'il était entré en communication avec le diable, sous la forme d'un chat. Le chef du jury répondit : « Oui, il est coupable sur ce chef. » Le magistrat s'appuya de cette stupidité pour obtenir la grâce du malheureux.

Pra-Ariaseria, personnage fameux qui vivait dans le royaume de Siam du temps de Sommona-Codom. Les Siamois en font un colosse de quarante brasses et demie de circonférence, et de trois brasses et demie de diamètre, ce qui paraît peu compréhensible. Il est vrai que nous ne savons pas quelle était sa forme.

Préadamites. En 1655, Isaac de la Perreyre fit imprimer, en Hollande, un livre dans lequel il voulait établir qu'il y a eu des hommes avant Adam. Quoiqu'il n'eût pour appui que les fables des Égyptiens et des Chaldéens, ce paradoxe eut un moment des sectateurs, comme en ont toutes les absurdités. Desmarais, qui professait à Groningue, le combattit, et plus tard l'auteur même se rétracta.

Précy. *Voy.* Rambouillet.

Prédictions. D'habiles astrologues avaient assuré à Pompée, à César et à Crassus qu'ils mourraient chez eux comblés de gloire, de biens et d'années, et tous trois périrent misérablement. Charles-Quint, François Ier et Henri VIII, tous trois contemporains, furent menacés de mort violente, et leur mort ne fut que naturelle. Le Grand Seigneur Osman voulant déclarer la guerre à la Pologne en 1621, malgré les remontrances de ses ministres, un santon aborda ce sultan et lui dit :



« Dieu m'a révélé la nuit dernière, dans une vision, que si Ta Hautesse va plus loin, elle est en danger de perdre son empire; ton épée ne peut cette année faire de mal à qui que ce soit. » « Voyons, dit Osman, si la prédiction est certaine. » Et donnant son cimeterre à un janissaire, il lui commanda de couper la tête à ce prétendu prophète, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cependant Osman réussit mal dans son entreprise contre la Pologne, et perdit, peu de temps après, la vie avec l'empire.

On cite encore le fait suivant, comme exemple de prédiction accomplie : Un ancien coureur, nommé Languille, s'était retiré sur ses vieux jours à Aubagne, près de Marseille. Il se prit de querelle avec le bedeau de la paroisse, qui était

en même temps fossoyeur; cette dispute avait produit une haine si vive, que Languille avait signifié au bedeau qu'il ne mourrait jamais que par lui; de sorte que le pauvre bedeau, effrayé, l'évitait comme un ennemi formidable. Peu de temps après, Languille mourut, âgé de soixante-quinze ans. Il logeait dans une espèce de chambre haute, où l'on montait par un escalier étroit et très-roide. Quand il fut question de l'enterrer, le bedeau, bien joyeux, alla le chercher et chargea sur ses épaules la bière dans laquelle était le corps de Languille, qui était devenu assez gros. Mais, en le descendant d'un air triomphal, il fit un faux pas, glissa en avant; la bière, tombant sur lui, l'écrasa. Ainsi s'accomplit la menace de Languille, autrement sans doute qu'il ne l'avait entendu.

On avait prédit à un duc de Choiseul qu'il périrait dans une sédition. On a prétendu que cette prédiction s'était accomplie, quoique le duc soit mort de maladie, parce qu'il expira dans le moment où douze médecins, rassemblés pour une consultation à son sujet, se battaient à propos des moyens divers proposés pour le guérir.

Alvaro de Luna, favori de Jean II, roi de Castille, fut mis à mort pour avoir gouverné l'État en despote. Après avoir consulté un astrologue sur sa destinée, il lui avait été répondu qu'il eût à se garder de Cadahalso. Il crut que c'était d'un village près de Tolède, qui portait ce nom; il s'abstint d'y aller. Mais ayant été condamné à perdre la tête sur un échafaud, que les Espagnols appellent aussi cadahalso, on dit qu'il s'était trompé sur le sens du mot.

En 1382, un astrologue anglais fit crier par la ville de Londres que la veille de l'Ascension personne ne sortît de sa maison sans avoir dit cinq fois le *Pater noster*, et sans avoir déjeuné, à cause du brouillard pestilentiel qui arriverait ce jour-là; parce que ceux qui ne le feraient pas mourraient infailliblement. Plusieurs, se fiant à cette prédiction, firent ce que l'astrologue avait prescrit; mais, comme on reconnut après qu'il avait trompé le peuple, on le mit sur un cheval à reculons, tenant la queue en place de bride, avec deux marmites au cou, et on le promena ainsi par toute la ville.

Wecker, dans les *Secrets merveilleux*, donne ce procédé comme infaillible pour prédire l'avenir :

Qu'on brûle de la graine de lin, des racines de persil et de violette; qu'on se mette dans cette fumée, on prédira les choses futures. *Voy.* ASTROLOGIE, PROPHÉTIES, BOHÉMIENS, etc.

Préjugé. Manière banale, absurde ou irréfléchie d'apprécier les choses. Les sujets du Grand Mogol sont dans l'usage de peser leur prince tous les ans, et c'est toujours en raison de ce qu'il pèse qu'ils l'estiment valoir plus ou moins.

Prélati, charlatan de magie. *Voy.* RAIZ.

Présages. Cette faiblesse, qui consiste à regarder comme des indices de l'avenir les événements les plus simples et les plus naturels, est l'une des branches les plus considérables de la superstition. Il est à remarquer qu'on distinguait autrefois les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des augures recherchés ou interprétés selon les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire. De nos jours on regarde comme d'un très-mauvais augure de déchirer trois fois ses manchettes, de trouver sur une table des couteaux en croix, d'y voir des salières renversées, etc. Quand nous rencontrons en chemin quelqu'un qui nous demande où nous allons, il faut, selon les enseignements superstitieux, retourner sur nos pas, de peur que mal ne nous arrive. Si une personne à jeun raconte un mauvais songe à une personne qui ait déjeuné, le songe sera funeste à la première. Il sera funeste à la seconde, si elle est à jeun, et que la première ait déjeuné. Il sera funeste à toutes les deux, si toutes les deux sont à jeun. Il serait sans conséquence si toutes les deux avait l'estomac garni... Malheureux généralement qui rencontre le matin, ou un lièvre, ou un serpent, ou un lézard, ou un cerf, ou un chevreuil, ou un sanglier! Heureux qui rencontre un loup, une cigale, une chèvre, un crapaud! *Voy.* ARAIGNÉE, CHASSE, PIE, HIBOU, etc., etc., etc. Cécilia, femme de Métellus, consultait les dieux sur l'établissement de sa nièce, qui était nubile. Cette jeune fille, lasse de se tenir debout devant l'autel sans recevoir de réponse, pria sa tante de lui prêter la moitié de son siége. « De bon cœur, lui dit Cécilia, je vous cède ma place tout entière. » Sa bonté lui inspira ces mots, qui furent pourtant, dit Valère-Maxime, un présage de ce qui devait arriver; car Cécilia mourut quelque temps après, et Métellus épousa sa nièce. Lorsque Paul-Émile faisait la guère au roi Persée, il lui arriva quelque chose de remarquable. Un jour, rentrant à sa maison, il embrassa, selon sa coutume, la plus jeune de ses filles, nommée Tertia, et la voyant plus triste qu'à l'ordinaire, il lui demanda le sujet de son chagrin. Cette petite fille lui répondit que Persée était mort (un petit chien que l'enfant nommait ainsi venait de mourir). Paul saisit le présage; et en effet, peu de temps après, il vainquit le roi Persée, et entra triomphant dans Rome[1].

Un peu avant l'invasion des Espagnols au Mexique, on prit au lac de Mexico un oiseau de la forme d'une *grue*, qu'on porta à l'empereur Montézuma, comme une chose prodigieuse. Cet oiseau, dit le conte, avait au haut de la tête une espèce de miroir où Montézuma vit les cieux parsemés d'étoiles, de quoi il s'étonna grande-

[1] Valère-Maxime.

ment. Puis, levant les yeux au ciel, et n'y voyant plus d'étoiles, il regarda une seconde fois dans le miroir, et aperçut un peuple qui venait de l'Orient, *armé, combattant et tuant*. Ses devins étant venus pour lui expliquer ce présage, l'oiseau disparut, les laissant en grand trouble. « C'était, à mon avis, dit Delancre, son mauvais démon qui venait lui annoncer sa fin, laquelle lui arriva bientôt. » Dans le royaume de Loango, en Afrique, on regarde comme le présage le plus funeste pour le roi que quelqu'un le voie boire et manger : ainsi il est absolument seul et sans domestiques quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait barbare d'un roi de Loango : Un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait, et dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appela le grand prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner[1].

Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chute de quelque meuble que le hasard renverse est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber, par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition et l'extravagance : dans une circonstance critique et embarrassante, ils prendront pour règle de leur conduite les premières paroles qui échapperont au hasard à un passant, et qu'ils interpréteront à leur manière. Dans le royaume de Benin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable qu'une femme accouche de deux enfants jumeaux : le roi ne manque pas d'être aussitôt informé de cette importante nouvelle, et l'on célèbre par des concerts et des festins un événement si heureux. Le même présage est regardé comme très-sinistre dans le village d'Arebo, quoiqu'il soit situé dans le même royaume de Benin.

Un serpent s'était entortillé autour d'une clef à la porte d'une maison, et les devins annonçaient que c'était un présage. « Je ne le crois pas, dit un philosophe, mais c'en pourrait bien être un si la clef s'était entortillée autour du serpent. »

Prescience, connaissance certaine et infaillible de l'avenir. Elle n'appartient qu'à Dieu. Rappelons-nous ici la maxime d'Hervey : « Mortel, qui que tu sois, examine et pèse tant que tu voudras; nul sur la terre ne sait quelle fin l'attend. »

Préservatifs. *Voy.* AMULETTES, CORNES, PHYLACTÈRES, TROUPEAUX, etc.

Pressentiment. Suétone assure que Calpurnie fut tourmentée de noirs pressentiments peu d'heures avant la mort de César. Mais que sont les pressentiments? Est-ce une voix secrète et intérieure? Est-ce une inspiration céleste ? Est-ce la présence d'un génie invisible qui veille sur nos destinées ? Les anciens avaient fait du pressentiment une sorte de religion, et de nos jours on y ajoute foi. M. C. de R..., après s'être beaucoup amusé au bal de l'Opéra, mourut d'un coup de sang en rentrant chez lui. Madame de V..., sa sœur, qui l'avait quitté assez tard, fut tourmentée toute la nuit de songes affreux qui lui représentaient son frère dans un grand danger, l'appelant à son secours. Souvent réveillée en sursaut, et dans des agitations continuelles, quoiqu'elle sût que son frère était au bal de l'Opéra, elle n'eut rien de plus pressé, dès que le jour parut, que de demander sa voiture et de courir chez lui. Elle arriva au moment où le suisse avait reçu ordre de ne laisser entrer personne et de dire que M. C. de R... avait besoin de repos. Elle s'en retourna consolée et riant de sa frayeur. Ce ne fut que dans l'après-midi qu'elle apprit que ses noirs pressentiments ne l'avaient point trompée. *Voy.* SONGES.

On lisait dans le journal *la Patrie*, en septembre 1857 :

« M. de S..., neveu de la comtesse K..., habite l'Angleterre. Un soir, il rentre chez lui, l'esprit fort tranquille. A peine a-t-il allumé sa bougie qu'il entend un bruit étrange. Il se détourne, et voit sur sa table une main qui trace rapidement quelques lettres sur le papier et disparaît. Il s'approche et lit : *Godefroy*. C'est le nom d'un de ses amis qui voyageait alors dans l'Amérique du Nord.

» M. de S... a pris note précise du jour et de l'heure de cette apparition ; quelque temps après, il a su officiellement que ce même jour, à la même heure, son ami était mort au Canada. L'impression que cet événement a produite sur lui a été si vive, qu'il vient de renoncer au monde et d'entrer aux oratoriens de Londres. »

Pressine. *Voy.* MÉLUSINE.

Prestantius. *Voy.* EXTASES.

Prestiges. « Il y a eu de nos jours, dit Gaspard Peucer, en ses commentaires *De divinatione*, une vierge bateleuse à Bologne, laquelle, pour l'excellence de son art, était fort renommée par toute l'Italie; néanmoins elle ne sut, avec toute sa science, si bien prolonger sa vie, qu'enfin, surprise de maladie, elle ne mourût. Quelque autre magicien, qui l'avait toujours accompagnée, sachant le profit qu'elle retirait de son art pen-

[1] Saint-Foix, *Essais historiques*.

dant sa vie, lui mit, par le secours des esprits, quelque charme ou poison sous les aisselles : de sorte qu'il semblait qu'elle eût vie ; et elle commença à se retrouver aux assemblées, jouant de la guitare, chantant, sautant et dansant, comme



elle avait accoutumé : de sorte qu'elle ne différait d'une personne vivante que par la couleur, qui était excessivement pâle. Peu de jours après, il se trouva à Bologne un autre magicien, lequel, averti de l'excellence de l'art de cette fille, la voulut voir jouer comme les autres. Mais à peine l'eut-il vue, qu'il s'écria : Que faites-vous ici, messieurs? celle que vous voyez devant vos yeux, qui fait de si jolis soubresauts, n'est autre qu'une charogne morte. Et à l'instant elle tomba morte à terre : au moyen de quoi le prestige et l'enchanteur furent découverts. »

Une jeune femme de la ville de Laon vit le diable sous la forme de son grand-père, puis sous celles d'une bête velue, d'un chat, d'un escarbot, d'une guêpe et d'une jeune fille[1]. Ce sont plutôt des hallucinations que des prestiges. *Voy.* APPARITIONS, ENCHANTEMENTS, SICIDITES, MÉTAMORPHOSES, CHARMES, etc.

Prêtres noirs. C'est le nom que donnent les sorciers aux prêtres du sabbat.

Prières superstitieuses. Nous empruntons à l'abbé Thiers et à quelques autres ces petits chefs-d'œuvre de niaiserie ou de naïveté.

Pour le mal de dents : Sainte Apolline, qui êtes assise sur la pierre; sainte Apolline, que faites-vous là? — Je suis venue ici pour le mal de dents. Si c'est un ver, ça s'ôtera ; si c'est une goutte, ça s'en ira.

Contre le tonnerre : Sainte Barbe, sainte Fleur, la vraie croix de Notre-Seigneur. Partout où cette oraison se dira, jamais le tonnerre ne tombera.

[1] *Cornelii gemmæ cosmocriticæ,* lib. II, cap. II.

Pour toutes les blessures : Dieu me bénisse et me guérisse, moi pauvre créature, de toute espèce de blessure, quelle qu'elle soit, en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, et de MM. saint Cosme et saint Damien. *Amen.*

Pour les maladies des yeux : M. saint Jean, passant par ici, trouva trois vierges en son chemin. Il leur dit : Vierges, que faites-vous ici? Nous guérissons de la maille. — Oh! guérissez, vierges, guérissez cet œil.

Pour arrêter le sang du nez : Jésus-Christ est né en Bethléem et a souffert en Jérusalem. Son sang s'est troublé; je le dis et te commande, sang, que tu t'arrêtes par la puissance de Dieu, par l'aide de saint Fiacre et de tous les saints, tout ainsi que le Jourdain, dans lequel saint Jean-Baptiste baptisa Notre-Seigneur, s'est arrêté. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Contre la brûlure : Feu de Dieu, perds ta chaleur, comme Judas perdit sa couleur, quand il vendit Notre-Seigneur au jardin des Olives. *Voyez* POINT DE CÔTÉ, ORAISON DU LOUP, GARDES, BARBE-A-DIEU, etc.

Prierio (Sylvestre Mozzolino de), savant dominicain, a publié un livre curieux sur les faits étranges des sorcières et des démons : *De strigimagarum demonumque prestigiis.* Rome, 1521; in-4°.

Prisier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Prodiges, événements surprenants dont on ignore la cause, et que l'on est tenté de regarder comme surnaturels. C'est la définition de Bergier. Sous le consulat de Volumnius, on entendit parler un bœuf. Il tomba du ciel, en forme de pluie, des morceaux de chair, que les oiseaux dévorèrent en grande partie; le reste fut quelques jours sur la terre sans rendre de mauvaise odeur. Dans d'autres temps, on rapporta des événements aussi extraordinaires, qui ont néanmoins trouvé créance parmi les hommes. Un enfant de six mois cria victoire dans un marché de bœufs. Il plut des pierres à Picenna. Dans les Gaules, un loup s'approcha d'une sentinelle, lui tira l'épée du fourreau et l'emporta. Il parut en Sicile une sueur de sang sur deux boucliers, et, pendant la seconde guerre punique, un taureau dit, en présence de Cnéus Domitius : *Rome, prends garde à*



toi[1]*!* Dans la ville de Galéna, sous le consulat de

[1] Valère-Maxime.

Lépide, on entendit parler un coq d'Inde, qui ne s'appelait pas alors un coq d'Inde; car c'était une pintade. Voilà des prodiges.

Delancre parle d'une sorcière qui, de son temps, sauta du haut d'une montagne sur un rocher éloigné de deux lieues. Quel saut!.... Un homme ayant bu du lait, Schenck dit qu'il vomit deux petits chiens blancs aveugles. Vers la fin du mois d'août 1682, on montrait à Charenton une fille qui vomissait des chenilles, des limaçons, des araignées et beaucoup d'autres insectes. Les docteurs de Paris étaient émerveillés. Le fait semblait constant. Ce n'était pas en secret : c'était devant des assemblées nombreuses que ces singuliers vomissements avaient lieu. Déjà on préparait de toutes parts des dissertations pour expliquer ce phénomène, lorsque le lieutenant criminel entreprit de s'immiscer dans l'affaire. Il interrogea la maléficiée, lui fit peur du fouet et du carcan, et elle avoua que depuis sept ou huit mois elle s'était accoutumée à avaler des chenilles, des araignées et des insectes; qu'elle désirait depuis longtemps avaler des crapauds, mais qu'elle n'avait pu s'en procurer d'assez petits[1]. On a pu lire, il y a vingt ans, un fait pareil rapporté dans les journaux : une femme vomissait des grenouilles et des crapauds; un médecin peu crédule, appelé pour vérifier le fait, pressa de questions la malade et parvint à lui faire avouer qu'elle avait eu recours à cette jonglerie pour gagner un peu d'argent[2].

« Il y a, dit Chevreau, des choses historiques et qui ne sont presque pas vraisemblables. Il plut du sang sous l'empereur Louis II; de la laine sous l'empereur Jovinien; des poissons, dont on ne put approcher pour leur puanteur, sous Othon III; et Valère-Maxime, dans le chapitre *des Prodiges,* de son premier livre, a parlé d'une pluie de pierres et d'une autre de pièces sanglantes de chair, qui furent mangées par les oiseaux. Louis, fils de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, pour être venu avant terme, naquit sans peau, et les médecins trouvèrent moyen de lui en faire une. Une femme, dans le Péloponnèse, comme le dit Pline, eut en quatre couches vingt enfants, cinq à la fois, dont la plupart vécurent; et selon Trogus, une autre, en Égypte, eut sept enfants d'une même couche. Saint Augustin, dans le chapitre XXIII du livre XIV de la *Cité de Dieu,* dit qu'il a vu un homme qui suait quand il voulait, sans faire aucun exercice violent, et qu'il y prenait un fort grand plaisir. Le bras d'un des capitaines de Brutus sua de l'huile rosat en telle abondance, que toute la peine qu'on se donna pour l'essuyer et pour le sécher fut inutile. Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, s'échauffait à l'ombre et se rafraîchissait au soleil. Il s'est trouvé une Athénienne qui a vécu de ciguë jusqu'à la vieillesse; et un certain Mahomet, roi de Cambaye, s'accoutuma si bien aux viandes empoisonnées, dans la peur qu'il eut de périr par le poison, qu'il n'en eut plus d'autres dans ses repas. Il devint si venimeux qu'une mouche qui le touchait tombait morte dans le même instant; il tuait de son haleine ceux qui passaient une heure avec lui. Pyrrhus, roi d'Épire, comme le disent Pline et Plutarque, guérissait avec le pouce de son pied droit tous les maux de rate, et, selon d'autres, tous les ulcères qui s'étaient formés dans la bouche; mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que, le corps de Pyrrhus étant brûlé et réduit en cendre, on trouva tout entier le même pouce, qui fut porté en cérémonie dans un temple, et là enchâssé comme une relique. C'en est assez pour justifier qu'il y a des choses historiques qui ne sont presque jamais vraisemblables[1].

Prométhée. Atlas et Prométhée, tous deux grands astrologues, vivaient du temps de Joseph. Quand Jupiter délivra Prométhée de l'aigle ou du vautour qui devait lui dévorer les entrailles pendant trente mille ans, le dieu, qui avait juré de ne le point détacher du Caucase, ne voulut pas fausser son serment, et lui ordonna de porter à son doigt un anneau où serait enchâssé un fragment de ce rocher. C'est là, selon Pline, l'origine des bagues enchantées.

Pronostics populaires. Quand les chênes portent beaucoup de glands, ils pronostiquent un hiver long et rigoureux. Tel vendredi, tel dimanche. Le peuple croit qu'un vendredi pluvieux ne peut être suivi d'un dimanche serein. Racine a dit au contraire :

> Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera :
> Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Si la huppe chante avant que les vignes germent, c'est un signe d'abondance de vin :

> De saint Paul la claire journée
> Nous dénote une bonne année.
> Si l'on voit épais les brouillards,
> Mortalité de toutes parts.
> S'il fait vent, nous aurons la guerre;
> S'il neige ou pleut, cherté sur terre;
> Si beaucoup d'eau tombe en ce mois,
> Lors peu de vin croître tu vois.

Des étoiles en plein jour pronostiquent des incendies et des guerres. Sous le règne de Constance, il y eut un jour de ténèbres pendant lequel on vit les étoiles; le soleil à son lever était aussi pâle que la lune : *ce qui présageait la famine et la peste.*

> Du jour de saint Médard, en juin,
> Le laboureur se donne soin;

[1] *Dictionnaire des merveilles de la nature*, article *Estomac.*

[2] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés,* t. II, p. 94.

[1] *Chevræana*, t. I, p. 257.

Car les anciens disent : S'il pleut,
Quarante jours pleuvoir il peut.
Et s'il fait beau, sois tout certain
D'avoir abondamment de grain.

On lit dans *les Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* que, les habitants de Salency ayant, dans un temps de sécheresse, invoqué particulièrement saint Médard, évêque de Noyon, pour obtenir de la pluie, il arriva qu'en effet cette sécheresse fut suivie d'une pluie de quarante jours. C'est là, dit-on, l'origine du pronostic attribué à saint Médard. On dit encore que :

S'il pleut le jour de saint Gervais,
Il pleuvra quinze jours après.

Les tonnerres du soir amènent un orage; les tonnerres du matin promettent des vents; ceux qu'on entend vers midi annoncent la pluie. Les pluies de pierres pronostiquent des charges et des surcroîts d'impôts.

Quiconque en août dormira
Sur midi s'en repentira.
Bref, en tout temps je te prédi
Qu'il ne faut dormir à midi.

Trois soleils pronostiquent un triumvirat. On vit trois soleils, dit Cardan, après la mort de Jules César; la même chose eut lieu un peu avant le règne de François Ier, Charles-Quint et Henri VIII.

Si le soleil luit avant la messe le jour de la Chandeleur, c'est un signe que l'hiver sera encore bien long. — Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces.

Les paysans ont mille signes que nous n'avons pas pour prévoir le beau ou le mauvais temps; leurs baromètres naturels sont souvent plus infaillibles que les nôtres; leurs signes, en effet, sont fondés sur une constante observation. Newton, se promenant à la campagne avec un livre à la main, passa devant un pâtre, à qui il entendit marmotter : — Ce gentleman ne lira pas tout le long de sa promenade, ou bien son livre sera mouillé; et le philosophe ne tarda pas à voir tomber la pluie. Il repasse et demande au pâtre : — A quoi, mon ami, avez-vous donc jugé qu'il allait pleuvoir? C'est, répondit-il, que mes vaches fourraient leurs museaux dans les haies[1].

Prophètes. Les Turcs reconnaissent plus de cent quarante mille prophètes; les seuls que nous devions révérer comme vrais prophètes sont ceux des saintes Écritures. Toutes les fausses religions en ont eu de faux comme elles.



Un groupe des cent quarante mille prophètes turcs.

Voici quelques mots sur un prophète moderne, comme il s'en voit encore. Le lord juge Holt avait envoyé en prison un soi-disant prophète qui se donnait à Londres les airs de passer pour un envoyé du ciel. Un particulier, partisan de cet inspiré, se rendit chez milord et demanda à lui parler. On lui dit qu'il ne pouvait pas entrer, parce que milord était malade. — Dites à milord que je viens de la part de Dieu, répliqua le visiteur. Le domestique se rendit auprès de son maître, qui lui donna ordre de faire entrer. — Qu'y a-t-il pour votre service? lui demanda le juge. — Je viens, lui dit l'aventurier, de la part du Seigneur, qui m'a envoyé vers toi pour t'or-

[1] Voyez les pronostics populaires plus étendus dans les *Légendes du Calendrier*.

donner de mettre en liberté John Atkins, son fidèle serviteur, que tu as fait mettre en prison. — Vous êtes un faux prophète et un insigne menteur, lui répondit le juge, car si le Seigneur vous avait chargé de cette mission, il vous aurait adressé au procureur général. Il sait qu'il n'est pas en mon pouvoir d'ordonner l'élargissement d'un prisonnier; mais je puis lancer un décret de prise de corps contre vous, pour que vous lui teniez compagnie, et c'est ce que je vais faire.

La rebellion contre l'Église connue sous le nom de la réforme a eu ses prophètes, dont les plus célèbres sont Astier, Isabeau et Jurieu, qui a prophétisé si bien à rebours. Voyez *les Prophètes du Dauphiné,* dans *les Légendes infernales.*

Comme le diable cherche toujours à singer Dieu, il a donc aussi ses prophètes. Mais ils sont menteurs. Tous les oracles des faux dieux passaient pour prophéties. Mais sur cent de ces oracles, quatre-vingt-dix-neuf n'étaient que des énigmes qu'il fallait deviner. *Voy.* PSELLUS.

Propreté. Saint Bernard met la propreté au nombre des vertus; car Dieu aime ce qui est pur. Les démons, naturellement opposés, font de la propreté un vice dans leurs adeptes, qui sont obligés de l'éviter.

Proserpine, épouse de Pluton selon les païens, et reine de l'empire infernal. Selon les démonomanes, Proserpine est archiduchesse et souveraine princesse des esprits malins. Son nom vient de *proserpere,* ramper, serpenter; les interprètes voient en elle le serpent funeste.

Prostrophies, esprits malfaisants qu'il fallait supplier avec ferveur, chez les anciens, pour éviter leur colère.



Pruflas.

Proudhon, écrivain contemporain qui a eu la stupide grossièreté d'écrire que Dieu est le diable, et de s'offrir pour gouverner mieux que lui les choses de ce monde. C'est cet ennemi de Dieu qui a établi que la propriété est le vol. Le diable a dû bien rire.

Pruflas ou **Busas,** grand prince et grand-duc de l'empire infernal. Il régna dans Babylone; et là il avait la tête d'un hibou. Il excite les discordes, allume les guerres, les querelles et réduit les gens à la mendicité; il répond avec profusion à tout ce qu'on lui demande; il a vingt-six légions sous ses ordres [1].

Psellus (Michel), auteur du livre *De operatione dæmonum.* Paris, 1623; in-8°. Il a été traduit en français par Gaulmin. Il est fort curieux. On y voit que les démons promettaient à ceux qu'ils pouvaient enrôler sous leurs bannières des honneurs, de l'or et des richesses; mais qu'ils n'accomplissaient pas leurs promesses; qu'ils trompaient habituellement leurs initiés par une certaine fantasmagorie et par des apparitions lumineuses qu'ils appelaient théopsies ou visions divines; mais que les amateurs ne pouvaient y arriver qu'après avoir commis des actions abominables. Psellus parle aussi d'excréments humains, solides et fluides, que les sorciers devaient goûter pour se rendre les démons favorables. Il raconte une aventure qui lui fut personnelle et que nous empruntons à la traduction de Görres par M. de Sainte-Foi.

Psellus, qui était puissant à la cour de Constantinople, fit mettre en prison un sorcier mani-



chéen qui prophétisait. « Comme je lui demandais, dit-il, d'où il tenait le don de prophétie, il refusa d'abord de répondre. Mais, forcé de parler, il me dit qu'il avait appris son art d'un vagabond de Libye. — Celui-ci, me poursuivit-il, m'ayant mené la nuit sur une montagne, me fit goûter

[1] Wierus, in *Pseudom. dæmonum.*

d'une certaine herbe, me cracha dans la bouche, m'oignit les yeux d'un certain onguent et me fit voir une multitude de démons, parmi lesquels j'en aperçus un qui volait vers moi sous la forme d'un corbeau ; et, entrant par ma bouche, il pénétra jusqu'au fond de mes entrailles. A partir de ce moment jusqu'aujourd'hui, j'ai pu lire dans l'avenir toutes les fois que mon démon l'a bien voulu. Il n'y a que quelques jours dans l'année où je ne puis obtenir de lui qu'il me révèle quoi que ce soit : c'est aux fêtes de la Croix, aux jours de la Passion et de la Résurrection. — Il me dit ensuite : Vous aurez beaucoup à souffrir dans votre corps ; les démons vous en veulent, parce que vous abolissez leur culte ; et ils vous ont préparé des dangers auxquels vous n'échapperez pas, si une puissance supérieure à la leur ne vous arrache de leurs mains. — Tout arriva comme il l'avait prédit, ajoute Psellus, et je serais mort au milieu des dangers de toutes sortes dont j'ai été environné, si Dieu ne m'en avait inopinément délivré[1].

Un psylle charmeur.

Psephos, sorte de divination où l'on faisait usage de petits cailloux qu'on cachait dans du sable.

Psychomancie, divination par les esprits, ou art d'évoquer les morts. *Voy.* Nécromancie.

Psylles, peuples de Libye, dont la présence seule charmait le poison le plus subtil des serpents les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure des serpents avec leur salive ou par leur simple attouchement. Hérodote prétend que les anciens Psylles périrent dans la guerre insensée qu'ils entreprirent contre le vent du midi, indignés qu'ils étaient de voir leurs sources desséchées.

Psylotoxotes, peuples imaginaires de Lucien. Ils étaient montés sur des puces grosses comme des éléphants.

Publius. *Voy.* Tête.

Pucel, grand et puissant duc de l'enfer. Il paraît sous la forme d'un ange obscur ; il répond sur les sciences occultes ; il apprend la géométrie et les arts libéraux ; il cause de grands bruits et fait entendre le mugissement des eaux dans les lieux où il n'y en a pas. Il commande quarante-huit légions. Il pourrait bien être le même que Pocel.

Pucelle d'Orléans. *Voy.* Jeanne d'Arc.

Puces. L'abbé Thiers, parmi les superstitions qu'il a recueillies, rapporte celle-ci : qu'on peut se prémunir contre la morsure des puces en disant : *Och*, *och*.

Puck. C'était un démon familier que ce Puck, qui eut longtemps son domicile chez les dominicains de Schwerin dans le Mecklembourg. Malgré les tours qu'il jouait aux étrangers qui venaient visiter le monastère, Puck, soumis aux moines, avait l'air d'être pour eux un bon serviteur. Sous la forme d'un singe, il tournait la broche, tirait le vin, balayait la cuisine. Cependant, malgré tous ces services, le religieux à qui nous devons la *Veridica relatio de dœmonio Puck* ne reconnaît



en lui qu'un esprit malin. Le Puck de Schwerin recevait pour ses gages deux pots d'étain et une veste bariolée de grelots en guise de boutons.

Le moine Rusch, de la légende suédoise, et Bronzet, de l'abbaye de Montmajor, près d'Arles, sont encore Puck sous d'autres noms. On le retrouve en Angleterre sous la forme de Robin Goodfellow ou de Robin Hood (Robin des bois),

[1] *Mystique* de Görres, liv VIII, ch. III.

le fameux bandit de la forêt de Sherwood ayant reçu ce surnom à cause de sa ressemblance avec ce diable populaire. Enfin Robin Hood est aussi le *Red Cap* d'Écosse et le diable saxon Hodeken, ainsi appelé de l'hoodiwen, ou petit chaperon rouge qu'il porte en Suède lorsqu'il y apparaît sous la forme du *Nisse* ou *Nissegodreng*. Puck, en Suède, se nomme *Nissegodreng* (ou Nisse le bon enfant), et vit en bonne intelligence avec *Tomtegobbe*, ou le Vieux du Grenier, qui est un diable de la même classe. On trouve Nissegodreng et Tomtegobbe dans presque toutes les fermes, complaisants et dociles si on les traite avec douceur, mais irascibles et capricieux si on les offense.

Dans le royaume voisin, en Danemark, les Pucks ont un rare talent comme musiciens. Il existe une certaine danse appelée la gigue du roi des Elfes, bien connue des ménétriers de campagne et qu'aucun d'eux n'oserait exécuter. L'air seul produit le même effet que le cor d'Obéron : à peine la première note se fait-elle entendre, vieux et jeunes sont forcés de sauter en mesure; les tables, les chaises et les tabourets de la maison commencent à se briser, et le musicien imprudent ne peut rompre le charme qu'en jouant la même danse à rebours sans déplacer une seule note, ou bien en laissant approcher un des danseurs involontaires assez adroit pour passer derrière lui et couper toutes les cordes du violon par-dessus son épaule [1].

Punaises. Si on les boit avec de bon vinaigre, elles font sortir du corps les sangsues que l'on a avalées, sans y prendre garde, en buvant de l'eau de marais [2].

Purgatoire. Les juifs reconnaissent une sorte de purgatoire; il dure pendant toute la première année qui suit la mort de la personne décédée. L'âme, durant ces douze mois, a la liberté de venir visiter son corps et revoir les lieux et les personnes pour lesquels elle a eu quelque affection particulière. Le jour du sabbat est pour elle un jour de relâche. Les Kalmouks croient que les Berrids, qui sont les habitants de leur purgatoire, ressemblent à des tisons ardents et souffrent surtout de la faim et de la soif. Veulent-ils boire, à l'instant ils se voient environnés de sabres, de lances, de couteaux; à l'aspect des aliments, leur bouche se rétrécit comme un trou d'aiguille, leur gosier ne conserve que le diamètre d'un fil, et leur ventre s'élargit et se déploie sur leurs cuisses comme un paquet d'allumettes. Leur nourriture ordinaire se compose d'étincelles. Ceux qui ont dit que le purgatoire n'est séparé de l'enfer que par une grande toile d'araignée ou par des murs de papier qui en forment l'enceinte et la voûte, ont dit des choses que les vivants ne savent pas. Le purgatoire est

[1] *Quarterly Review.*
[2] *Albert le Grand*, p. 187.

indiqué dans saint Matthieu, chap. XII, où Notre-Seigneur parle de péchés qui ne sont remis ni dans le siècle présent, ni dans le siècle futur. Or, les péchés qui peuvent être remis dans le siècle futur ne le seront ni dans le ciel, où rien de souillé ne peut entrer, ni dans l'enfer, où il n'y a plus de rémission. Donc ils seront expiés dans un lieu intermédiaire; et ce lieu est le purgatoire.

Purrikeh, épreuve par le moyen de l'eau et du feu, en usage chez les Indiens pour découvrir les choses cachées.

Pursan ou **Curson**, grand roi de l'enfer. Il



apparaît sous la forme humaine, en costume du temps, avec une tête qui rappelle le lion; il porte une couleuvre; il est quelquefois monté sur un ours et précédé continuellement du son de la trompette. Il connaît à fond le présent, le passé, l'avenir, découvre les choses enfouies, comme les trésors. En prenant la forme d'un homme, il est aérien; il est le père des bons esprits familiers. Vingt-deux légions reçoivent ses ordres [1].

Putéorites, secte juive dont la superstition consistait à rendre des honneurs particuliers aux puits et aux fontaines.

Pygmées, peuple fabuleux qu'on disait avoir existé en Thrace. C'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée de haut; leurs femmes accouchaient à trois ans et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs; à la campagne, ils se retiraient dans des trous qu'ils faisaient sous terre. Ils coupaient leurs blés avec des cognées, comme s'il eût été question d'abattre une forêt. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule, qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit pour le vaincre les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siége. Les deux ailes de cette petite armée fondent sur la main droite du héros, et, pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche et que les ar-

[1] Wierus, *Pseudom. dæmon.*

chers tiennent ses pieds assiégés, la reine, avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, et, riant du projet de ces fourmilières, les enveloppe toutes dans sa peau de lion et les porte à Eurysthée.

Les Pygmées avaient guerre permanente contre les grues, qui venaient de la Scythie les attaquer. Montés sur des perdrix ou, selon d'autres, sur des chèvres d'une taille proportionnée à la leur, ils s'armaient de toutes pièces pour aller combattre leurs ennemis.

Près de Morlaix, il existe, dit-on, de petits hommes d'un pied de haut, vivant sous terre, marchant et frappant sur des bassins. Ils étalent leur or et le font sécher au soleil. L'homme qui tend la main modestement reçoit deux poignées de ce métal; celui qui vient avec un sac dans l'intention de le remplir est éconduit et maltraité, leçon de modération qui tient à des temps reculés [1]. *Voy.* Nains, Gnomes, etc.

Pyramides. Les Arabes prétendent que les pyramides ont été bâties longtemps avant le déluge par une nation de géants. Chacun d'eux apportait sous son bras une pierre de vingt-cinq aunes.

Pyromancie, divination par le feu. On jetait dans le feu quelques poignées de poix broyée, et, si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure; ou bien on brûlait une victime, et on prédisait l'avenir sur la couleur et la figure de la flamme. Les démonomanes regardent le devin Amphiaraüs comme l'inventeur de cette divination. Il y avait à Athènes un temple de Minerve Poliade où se trouvaient des vierges occupées à examiner les mouvements de la flamme d'une lampe continuellement allumée. Delrio rapporte que, de son temps, les Lithuaniens pratiquaient une espèce de pyromancie qui consistait à mettre un malade devant un grand feu; et si l'ombre formée par le corps était droite et directement opposée au feu, c'était signe de guérison; si l'ombre était de côté, c'était signe de mort.

Pyrrhus, roi d'Épire, avait forcé les Locriens à remettre entre ses mains les trésors de Proserpine. Il chargea ses vaisseaux de ce butin sacrilége et mit à la voile; mais il fut surpris par une tempête si furieuse qu'il échoua sur la côte voisine du temple. On retrouva sur le rivage tout l'argent qui avait été enlevé, et on le remit dans le dépôt sacré [2].

Pythagore, fils d'un sculpteur de Samos. Il voyagea pour s'instruire : les prêtres d'Égypte l'initièrent à leurs mystères, les mages de Chaldée lui communiquèrent leurs sciences : les sages de Crète leurs lumières. Il rapporta dans Samos tout ce que les peuples les plus instruits possédaient de sagesse et de connaissances utiles; mais trouvant sa patrie sous le joug du tyran Polycrate, il passa à Crotone, où il éleva une école de philosophie dans la maison du fameux athlète Milon. C'était vers le règne de Tarquin le Superbe. Il enseignait la morale, l'arithmétique, la géométrie et la musique. On le fait inventeur de la métempsycose. Il paraît que, pour étendre l'empire qu'il exerçait sur les esprits, il ne dédaigna pas d'ajouter le secours des prestiges aux avantages que lui donnaient ses connaissances et ses lumières. Porphyre et Jamblique lui attribuent des prodiges; il se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Une ourse faisait de grands ravages dans le pays des Dauniens; il lui ordonna de se retirer : elle disparut. Il se montra avec une cuisse d'or aux jeux olympiques; il se fit saluer par le fleuve Nessus; il arrêta le vol d'un aigle; il fit mourir un serpent; il se fit voir, le même jour et à la même heure, à Crotone et à Métaponte. Il vit un jour, à Tarente, un bœuf qui



broutait un champ de fèves; il lui dit à l'oreille quelques paroles mystérieuses qui le firent cesser pour toujours de manger des fèves [1]. On n'appelait plus ce bœuf que le bœuf sacré, et, dans sa vieillesse, il ne se nourrissait que de ce que les passants lui donnaient. Enfin, Pythagore prédisait l'avenir et les tremblements de terre avec une adresse merveilleuse; il apaisait les tempêtes, dissipait la peste, guérissait les maladies d'un seul mot ou par l'attouchement. Il fit un voyage aux enfers, où il vit l'âme d'Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, et celle d'Homère pendue à un arbre au milieu d'une légion de serpents, pour toutes les fictions injurieuses à la Divinité dont leurs poëmes sont remplis. Pythagore intéressa les femmes au succès de ses visions, en assurant qu'il avait vu dans les enfers beaucoup de maris très-rigoureusement punis pour avoir maltraité leurs femmes, et que c'était le genre de coupables le moins ménagé dans l'autre vie. Les femmes furent contentes, les maris eurent peur, et tout fut reçu. Il y eut encore une circonstance qui réussit merveilleusement : c'est que Pythagore, au moment de son retour des enfers, et portant encore sur le visage la pâleur et l'effroi qu'avait dû lui causer la vue de tant de supplices, savait parfaite-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, en 1794.
[2] Valère-Maxime.

[1] Les pythagoriciens respectaient tellement les fèves, que non-seulement ils n'en mangeaient point, mais même il ne leur était pas permis de passer dans un champ de fèves, de peur d'écraser quelque parent dont elles pouvaient loger l'âme.

ment tout ce qui était arrivé sur la terre pendant son absence.

Pythonisse d'Endor. L'histoire de la pythonisse dont il est parlé dans le vingt-huitième chapitre du premier livre des Rois a exercé beaucoup de savants, et leurs opinions sont partagées. Les uns croient que cette femme évoqua véritablement l'âme de Samuel, et les autres n'en sont nullement persuadés. Le cardinal Bellarmin, qui est de la première opinion, appuie fort sur les paroles de la pythonisse, qui dit « qu'elle a vu un homme haut avec sa robe, et que par là Saül connut que ce devait être Samuel. » Il y a dans l'hébreu *Élohim,* qui, par quelques-uns a été traduit *des dieux*, *un dieu*, *un homme divin*, *un grand homme;* par Jonathan, l'*ange du Seigneur;* et ceux qui sont faits au style de l'Écriture se souviendront du vingt-deuxième chapitre de l'Exode : *Tu ne médiras point d'Élohim* ou de l'ange du Seigneur, c'est-à-dire des magistrats, des juges du peuple et des prophètes. Dans le verset douzième, elle dit qu'elle a vu Samuel, et c'est une manière de parler dans toutes les langues, où l'on appelle du nom des choses la plupart de celles qui les représentent. Nicolas de Lyre dit à ce propos : *Rerum similitudines in sacra Scriptura frequenter nominantur nominibus ipsarum.* Quand Pharaon vit sept vaches grasses et sept vaches maigres, sept épis de blé qui étaint sortis d'un tuyau et sept autres qui étaient flétris, il ne vit ni ces épis ni ces vaches, puisqu'il songea seulement qu'il les voyait. Où il est dit que Saül connut que ce devait être Samuel, le mot hébreu a été rendu par *crut*, *s'imagina*, *se mit dans l'esprit;* et l'opinion de saint Augustin est que Satan, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, apparut sous la forme de Samuel à la pythonisse.

Rabby Ménassé Ben Israël, qui, dans le deuxième livre de la *Résurrection des morts,* chap. VI, ne trouve point de fondement dans l'opinion de saint Augustin, établit pour une maxime indubitable qu'il y a certains esprits qui peuvent se mettre dans le corps les âmes de ceux qui n'ont plus de vie, parce que l'âme n'est pas tout à fait absente du corps la première année qui suit la mort[1]; que dans ce temps-là elle y peut rentrer et en sortir, et qu'après ce temps elle ne dépend plus de ces esprits. Mais il raisonne sur une fausseté, qu'il suppose comme une vérité indubitable avec la plupart des talmudistes. Quoique Saül soit mort sept mois après Samuel, comme le croient quelques-uns, cela ne fait rien pour Ménassé, qui ne s'en rapporte qu'à ses rabbins, fort persuadés, avec l'auteur du Juchasin, qu'il y a eu deux années entières entre la mort de l'un et de l'autre. Si ces esprits dont il parle sont des démons, les âmes des bienheureux ne peuvent être de leur dépendance; et si ces esprits sont

[1] Voyez PURGATOIRE.

eux-mêmes bienheureux, ils n'envient point la félicité de leurs semblables, et ne pourront pas les rendre sujets au pouvoir prétendu d'une pythonisse. *Quidam dicunt Samuelem vere revocatum esse*, dit Procope de Gaza sur le verset : J'ai vu un grand homme qui montait : *Quid magis impium est, quam si dicamus dæmones incantamentis curiosorum, in animas potestatem habere, in quas, quoad homines vixerunt, potestatem nullam habuerunt?* On peut cependant remarquer ici que Saül, qui auparavant avait tâché d'exterminer tous les devins, était persuadé du contraire, puisqu'il demande à cette femme qu'elle lui fasse voir Samuel; et c'est de là qu'elle eut une occasion de le tromper, comme l'a remarqué Van Dale dans son livre des Oracles, qu'il a donné au public.

En effet, quoiqu'elle feignît de ne point connaître ce premier roi des Israélites qui s'était déguisé et avait changé d'habit, il ne pouvait pas lui être inconnu; son palais ne devait pas être fort éloigné de la maison de la pythonisse; et il était assez remarquable par sa beauté, puisqu'il était le plus beau des Israélites, et par sa taille, puisqu'il surpassait les autres hommes de toute la tête. Ajoutez que toute cette pièce fut jouée par la pythonisse que Saül interrogea sans avoir rien vu; il y avait peut-être quelque muraille ou quelque autre séparation entre lui et elle. Comme elle connaissait le trouble d'esprit où était le roi pour ce que Samuel lui avait prédit, et que les armées des Israélites et des Philistins étaient en présence, elle put lui dire fort sûrement : « Toi et ton fils serez demain avec moi, ou vous ne serez plus au monde. » Pour ne pas porter son coup à faux, elle se servit du mot *machar,* demain, qui signifie un temps à venir indéfini, bientôt, comme on le peut voir dans le Deutéronome, chap. VI, vers. 20, et dans Josué, chap. IV, vers. 6. *Objicere aliquis posset,* ajoute Procope de Gaza, *ignorantiam mortis Saulis; non enim postero die, sed diebus aliquot interjectis, videtur obiisse. Nisi dicamus,* etc. Ainsi la scène a pu se passer naturellement, sans le secours de la magie, par la seule adresse d'une femme qui devait être assez bien instruite dans son métier[1].

Pythons. Les Grecs nommaient ainsi, du nom d'Apollon Pythien, les esprits qui aidaient à prédire les choses futures, et les personnes qui en étaient possédées. La Vulgate se sert souvent de ce terme pour exprimer les devins, les magiciens, les nécromanciens. La sorcière qui fit apparaître devant Saül l'ombre de Samuel est appelée la Pythonisse d'Endor. *Voy.* l'article précédent. On dit aussi esprit de python pour esprit de devin. Les prêtresses de Delphes s'appelaient pythonisses ou pythées. Python, dans la mythologie grecque, est un serpent qui naquit du limon de la terre après le déluge. Il fut tué par Apollon, pour cela surnommé Pythien.

[1] *Chevræana,* t. I, p. 284.

Q

Quakerisme, secte fondée chez les Anglais en 1647, par un cordonnier nommé Fox. Il exposa sa doctrine, qui consiste, en raison de ce que tous les hommes sont égaux, à tutoyer tout le monde, à ne saluer personne, à ne porter ni boutons, ni dentelles, ni aucune autre superfluité, à prêcher, qu'on soit homme ou femme, enfant ou vieillard, dès qu'on se sent inspiré par l'esprit, à n'avoir ni culte, ni prêtres, etc. Cette doctrine grossière fut fardée par deux savants, Guillaume Penn et Robert Barklay, à qui cette intervention ne fait pas très-grand honneur. La secte s'étendit en Angleterre et en Amérique. Son culte consiste à se réunir pour danser gravement, mais jusqu'à ce que l'esprit vienne inspirer quelqu'un de la compagnie. Cette inspiration s'annonce par des convulsions et par un certain tremblement; ce qui n'est pas trop la manière du Saint-Esprit. Ce tremblement a constitué le nom des quakers, qui veut dire trembleurs. Aussitôt que l'un ou l'une des danseurs sent l'Esprit, il ou elle se met à prêcher.

Queiran (Isaac), sorcier de Nérac, arrêté à Bordeaux, où il était domestique depuis vingt-cinq ans. Interrogé comment il avait appris le métier de sorcier, il avoua qu'à un âge encore jeune, étant au service d'un habitant de la Bastide d'Armagnac, un jour qu'il allait chercher



du feu chez une vieille voisine, elle lui dit de se bien garder de renverser des pots qui étaient devant la cheminée : ils étaient pleins de poison que Satan lui avait ordonné de faire. Cette circonstance ayant piqué sa curiosité, après plusieurs questions, la vieille lui demanda s'il voulait voir le grand maître des sabbats et son assemblée. Elle le suborna de telle sorte qu'après l'avoir oint d'une graisse dont il n'a pas vu la couleur ni senti l'odeur, il fut enlevé et porté dans les airs jusqu'au lieu où se tenait le sabbat. Des hommes et des femmes y criaient et y dansaient; ce qui l'ayant épouvanté, il s'en retourna.

Le lendemain, comme il passait par la métairie de son maître, un grand homme maigre se présenta à lui et lui demanda pourquoi il avait quitté l'assemblée où il avait promis à la vieille de rester. Il s'excusa sur ce qu'il n'y avait là rien à faire

pour lui; et il voulut continuer son chemin. Mais l'homme maigre lui déchargea un coup de gaule sur l'épaule, en lui disant : « Demeure, je te baillerai bien chose qui t'y fera venir. » Ce coup lui fit mal pendant deux jours, et il s'aperçut que ce grand homme noir l'avait marqué sur le bras auprès de la main; la peau en cet endroit paraissait noire et tannée.

Un autre jour, comme il traversait le pont de la rivière qui est près de la Bastide, le même homme maigre lui apparut de nouveau, lui demanda s'il se ressouvenait des coups qu'il lui avait donnés, et s'il voulait le suivre. Il refusa. Le diable aussitôt, l'ayant chargé sur son cou, voulut le noyer; mais le pauvre garçon cria si fort, que les gens d'un moulin voisin de là étant accourus, le vilain noir fut obligé de fuir. Enfin le diable l'enleva un soir dans une vigne qui appartenait à son maître, et le conduisit, quoi qu'il en eût, au sabbat; il y dansa et mangea comme les autres. Un petit démon frappait sur un tambour pendant les danses, jusqu'à ce que le diable, ayant entendu les coqs chanter, renvoya tout son monde.



L'homme maigre.

Interrogé s'il n'avait pas fait quelques maléfices, Queiran répondit qu'il avait maléficié un enfant dans la maison où il avait servi; qu'il lui avait mis dans la bouche une boulette que le diable lui avait donnée, laquelle avait rendu cet enfant muet pendant trois mois. Après avoir été entendu en la chambre de la Tournelle, où il fut reconnu pour un bandit qui faisait l'ingénu, Queiran fut condamné au supplice le 8 mai 1609 [1].

Question. *Voy.* Insensibilité.

Queys, mauvais génies chez les Chinois.

Quintillianites. Une femme de la secte des caïnites, nommée Quintille, vint en Afrique du temps de Tertullien et y pervertit plusieurs personnes. On appela quintillianites les abominables sectateurs qu'elle forma. Il paraît qu'elle ajoutait encore d'horribles pratiques aux infamies des caïnites. *Voy.* Caïn.

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance*, etc., p. 278.

Quirim, pierre merveilleuse qui, suivant les démonographes, placée sur la tête d'un homme durant son sommeil, lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit. — On l'appelle aussi *pierre des traîtres.*

Quivogne (femme), sorcière contemporaine. Les prétendus sorciers et sorcières, ou devineresses, trouvent encore tous les jours, dans notre siècle si éclairé, le moyen de faire des dupes, quelle que soit la grossièreté des piéges qu'ils tendent à la crédulité et à l'ignorance. Tout récemment une fille Rupt, de Vesoul, s'était laissé



persuader par la femme Quivogne qu'à l'aide d'un char aérien son futur, qui était au service, allait lui être ramené pour l'épouser. Elle avait exigé pour cela douze francs, qu'elle devait employer, assurait-elle, à faire dire des messes, puis elle avait reçu du linge et d'autres objets. Tout cela était passé dans les mains de la femme Quivogne; mais il fallait encore, pour faire le corps de la machine, quinze aunes de toile; et c'est lorsque la pauvre jeune fille délaissée cherchait à se les procurer qu'elle avoua à la marchande à qui elle s'adressait l'emploi qui devait en être fait. — Tout étant découvert ainsi, la sorcière fut arrêtée, jugée et convaincue de bien d'autres escroqueries encore. Enfin elle a été condamnée à un an de prison, d'où probablement son art ne l'a tirée qu'à l'expiration de sa peine. — Autrefois on eût été plus sérieux; on eût séquestré cette voleuse infâme de la société. Aurait-on eu tort?



R

Rabbats, lutins qui font du vacarme dans les maisons et empêchent les gens de dormir. On les nomme rabbats parce qu'ils portent une bavette à leur cravate, comme les gens qu'on appelle en Hollande *consolateurs des malades*, et qui ne consolent personne.

Rabbins, docteurs juifs qui, rebelles à la vérité, furent longtemps soupçonnés d'être magiciens et d'avoir commerce avec les démons [1].

Rabdomancie, divination par les bâtons. C'est une des plus anciennes superstitions. Ézéchiel et Osée reprochent aux Juifs de s'y laisser tromper. On dépouillait, d'un côté et dans toute sa longueur, une baguette choisie; on la jetait en l'air; si, en retombant, elle présentait la partie dépouillée, et qu'en la jetant une seconde fois elle présentât le côté revêtu de l'écorce, on en tirait un heureux présage. Si, au contraire, elle tombait une seconde fois du côté pelé, c'était un augure fâcheux. Cette divination était connue chez les Perses, chez les Tartares et chez les Romains. La baguette divinatoire, qui a fait grand bruit sur la fin du dix-septième siècle, tient à la rabdomancie. *Voy.* Baguette. Bodin dit qu'une sorte de rabdomancie était de son temps en vigueur à Toulouse; qu'on marmottait quelques paroles; qu'on faisait baiser les deux parties d'un certain bâton fendu, et qu'on en prenait deux parcelles qu'on pendait au cou pour guérir la fièvre quarte.

Rachaders, génies malfaisants des Indiens.

Radcliffe (Anne), Anglaise qui publia, il y a cinquante ans, des romans pleins de visions, de spectres et de terreurs, comme les *Mystères d'Udolphe*, etc.

Ragalomancie, divination qui se faisait avec des bassinets, des osselets, de petites balles, des tablettes peintes, et que nul auteur n'a pu bien expliquer [2].

Rage. Pour être guéri de la rage, des écrivains superstitieux donnent ce conseil : On mangera une pomme ou un morceau de pain dans lequel on enfermera ces mots : *Zioni, Kirioni, Ezzeza;* ou bien on brûlera les poils d'un chien enragé, on en boira la cendre dans du vin, et on guérira [3].

Le seul moyen sûr de guérir la rage et qui n'a jamais manqué, c'est d'aller à Saint-Hubert, comme l'attestent les noms de plus de trois cent mille pèlerins qui y sont enregistrés.

Raginis, espèce de fées chez les Kalmouks. Elles habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Mais elles ne sont pas toutes bonnes; c'est comme chez nous.

Raguse (George de), théologien, médecin et professeur à l'université de Padoue, a publié un livre rare sur les divinations, où il traite spécialement de l'astrologie, de la chiromancie, de la physiognomonie, de la géomancie, de la nomancie, de la cabale, de la magie, etc. Paris, 1623, in-8°.

Rahouart, démon que nous ne connaissons pas. Dans la *Moralité* du mauvais riche et du ladre, imprimée à Rouen, sans date, chez Durzel, et



jouée à la fin du quinzième siècle, Satan a pour compagnon le démon Rahouart. C'est dans sa hotte que Rahouart emporte l'âme du mauvais riche quand il est mort.

Raiz. *Voy.* Retz.

Ralde (Marie de la), sorcière qu'on arrêta à l'âge de dix-huit ans, au commencement du dix-septième siècle. Elle avait débuté dans le métier à dix ans, conduite au sabbat pour la première fois par la sorcière Marissane. Après la mort de cette femme, le diable, selon la procédure, la mena lui-même à son assemblée, où elle avoua qu'il se tenait en forme de tronc d'arbre. Il semblait être dans une chaire, et avait quelque ombre humaine *fort ténébreuse*. Cependant elle l'a vu sous la figure d'un homme ordinaire, tantôt rouge, tantôt noir. Il s'approchait souvent des enfants, tenant un fer chaud à la main; mais elle ignore s'il les marquait. Elle n'avait jamais baisé le diable; mais elle avait vu comment on s'y prenait : le diable présentait sa figure ou son derrière, *le tout à sa discrétion et comme il lui plaisait.* Elle ajouta qu'elle aimait tellement le sabbat

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, p. 291.
[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 278.
[3] Lemnius.

qu'il lui semblait aller à la noce, « non pas tant par la liberté et licence qu'on y a, mais parce que le diable tenait tellement liés leur cœur et leurs volontés qu'à peine y laissait-il entrer nul autre désir ». En outre les sorcières y entendaient une musique harmonieuse, et le diable leur persuadait que l'enfer n'est qu'une *niaiserie*, que le feu qui brûle continuellement n'est qu'artificiel. Elle dit encore qu'elle ne croyait pas faire mal d'aller au sabbat, et que même elle avait bien du plaisir à la célébration de la messe qui s'y disait, où le diable se faisait passer pour le vrai Dieu. Cependant elle voyait à l'élévation l'hostie noire[1]. Il ne paraît pas que Marie de la Ralde ait été brûlée; mais on ignore ce que les tribunaux en firent.

Raleigh (Walter), courtisan célèbre de la reine Élisabeth. Il se vante d'avoir vu, dans l'Amérique du Sud, des sauvages trois fois aussi grands que des hommes ordinaires, des cyclopes qui avaient les yeux aux épaules, la bouche sur la poitrine et la chevelure au milieu du dos.

Rambouillet. Le marquis de Rambouillet, partant avec Louis XIV pour la guerre de Flandre, et le marquis de Précy retenu au lit par la fièvre, s'étaient promis que celui des deux qui mourrait le premier viendrait donner à l'autre des nouvelles de l'autre monde. Six semaines après, à six heures du matin, Rambouillet vint éveiller son ami, lui annoncer qu'il avait été tué la veille, lui montrer sa blessure, lui déclarer que lui-même Précy serait tué à la première bataille à laquelle il prendrait part, et disparut. Précy aussitôt réveilla sa maison, raconta ce qui venait d'arriver et fut pris pour un visionnaire dont la fièvre avait troublé les sens. Huit jours après la poste de Flandre apporta la nouvelle de la mort de Rambouillet, avec les détails donnés par Précy. Cependant on est si difficile à croire l'extraordinaire qu'on persuada à Précy que son aventure n'était qu'un pressentiment produit par la sympathie. Sans doute qu'il en vint à le croire lui-même, puisqu'il alla peu après au combat du faubourg Saint-Antoine, et il y fut tué : ce qui dut le faire réfléchir.

Ranfaing (Marie de). M. le chevalier Gougenot des Mousseaux raconte l'histoire de cette dame : « Une veuve illustre a refusé la main d'un médecin, dont l'amour n'excita en elle qu'un insurmontable dégoût; et ce misérable, qui croyait à la magie, parvient à lui faire boire un philtre préparé par son art. Cette femme tombe aussitôt dans un lamentable état. Les médicaments que lui administrent les plus habiles médecins, réunis en consultation, ont perdu toute efficacité. La science est à bout de voies et déclare enfin que les accidents éprouvés par la patiente ne peuvent avoir d'autre cause qu'une possession diabolique. »

[1] M. J. Garinet, *Histoire de la magie en France.*

Cette dame était une femme de grande vertu; elle avait fondé un refuge pour les malheureux que le monde abandonne à cause de leurs fautes. Les démons, à qui elle ravissait leur proie, durent se réjouir de la posséder. On l'amena à Nancy, où les évêques de Nancy et de Toul la firent exorciser par les plus saints prêtres et les plus habiles théologiens. On la questionnait, ou plutôt le démon qui était en elle, en latin, en grec et en hébreu; et quoiqu'elle sût à peine lire le latin et qu'elle ne comprît d'autre idiome que sa langue, elle répondait avec une exactitude extrême. Le démon, qui parlait par sa bouche, relevait même les solécismes et les autres fautes qui échappaient à ses interrogateurs. L'histoire de ces exorcismes est assez longue. Ils se faisaient devant le duc de Lorraine Henri II et devant une assemblée immense, que les grandes douleurs de cette pauvre dame intéressaient vivement. Elle fut délivrée enfin, en même temps que le coupable qui avait causé ces horreurs avoua son crime et fut condamné à mort par la cour de justice de Nancy. (*La Magie au dix-neuvième siècle.*)

Rani-Razal, femme de Bava-Coumba, chez les Indiens du Satpoura. Les jeunes mariés lui rendent un culte et font des offrandes à son idole sous un arbre qui lui est consacré.

Rannou. C'est une légende bretonne qui a été publiée, il y a vingt ans, dans une feuille catholique et signée : *Un Glaneur.*

« La mère de Rannou était une pauvre femme qui, en se promenant un jour au bord de la mer pour chercher des coquillages, aperçut une sirène que les eaux, en se retirant, avaient laissée à sec. La pauvre femme, tout effrayée, allait fuir lorsque le monstre la rappela de sa voix la plus douce. « Venez donc à mon aide, disait la sirène; ne laissez pas une pauvre mère mourir ici sans secours. Je suis une créature inoffensive, qui ne fais jamais de mal à personne; bien plus, souvent par mes chants j'avertis les matelots de la présence des écueils. »

La mère de Rannou avait l'âme bonne; elle fut tellement touchée par les prières de la sirène qu'elle l'aida à regagner la mer. Alors celle-ci lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi? demande et tu es sûre d'obtenir. — Je ne suis qu'une pauvre femme; Dieu m'a fait la grâce d'être contente de mon sort. Je ne veux rien pour moi. Mais j'ai un fils encore tout enfant; je voudrais bien qu'il eût de l'esprit et de la vaillance. »

La sirène plongea dans la mer et revint un instant après avec une coquille pleine d'un breuvage semblable à du lait. « Voici, dit-elle, un philtre que tu feras prendre à ton enfant. Mais fais attention à ce qu'il le boive tout entier et sans qu'une seule goutte soit perdue. Adieu, et fais ponctuellement ce que je te recommande. »

La pauvre femme s'en revint avec le présent

de la sirène; mais, craignant les tromperies de quelque fée malicieuse, elle n'osa pas donner le philtre à son enfant avant d'en avoir fait l'expérience. Elle commença donc par en faire boire une partie à son chat. Quelques jours après, comme elle se promenait encore au bord de la mer, elle revit la sirène, qui lui dit : « Vous avez manqué de foi, malheur à vous, car vous serez la cause de grandes infortunes. » Puis elle disparut sous les flots.

La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Le chat et l'enfant de la pauvre femme ressentirent bientôt, mais d'une façon différente, les effets du mystérieux breuvage. Rannou devint si fort et si robuste qu'à l'âge de huit ans il jouait au palet avec des meules de moulin. Le chat, de son côté acquit une intelligence surhumaine; mais comme ces animaux, qui hantent les sabbats, sont d'une nature méchante et infernale, il ne se servit de son esprit que pour faire du mal. La chose en vint au point que la population du canton se souleva en masse pour le tuer.

Quant à Rannou, il resta tellement dépourvu de toute intelligence, qu'il ne savait pas faire usage de sa force prodigieuse. Par désœuvrement il arrachait les vergers et abattait les maisons sans penser à mal. Il tua même sa mère, avec laquelle il voulait plaisanter, et qu'il s'amusait à lancer en l'air comme un jouet. On forma aussi une ligue contre lui, et une mort malheureuse mit fin à cette existence funeste.

Que d'existences manquées ainsi parce que l'on a négligé quelques gouttes du breuvage de la sirène, c'est-à-dire de la religion!

Raollet (Jacques), loup-garou de la paroisse de Maumusson, près de Nantes, qui fut arrêté et condamné à mort par le parlement d'Angers. Durant son interrogatoire, il demanda à un gentilhomme qui était présent s'il ne se souvenait pas d'avoir tiré de son arquebuse sur trois loups; celui-ci ayant répondu affirmativement, il avoua qu'il était l'un des trois loups, et que, sans l'obstacle qu'il avait eu en cette occasion, il aurait dévoré une femme qui était près du lieu. Rickius dit que, lorsque Raollet fut pris, il avait les cheveux flottants sur les épaules, les yeux enfoncés dans la tête, les sourcils refrognés, les ongles extrêmement longs; qu'il puait tellement qu'on ne pouvait l'approcher. Quand il se vit condamner par la cour d'Angers, il ajouta à ses aveux qu'il avait mangé des charrettes ferrées, des moulins à vent, des avocats, procureurs et sergents, disant que cette dernière viande était tellement dure et assaisonnée qu'il n'avait pu la digérer [1].....

Rat. Pline dit que, de son temps, la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers de Lavinium rongés par les rats présagèrent un événement funeste, et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, donna un nouveau crédit à cette superstition. Le voile de Proserpine était parsemé de rats brodés.



Les peuples de Bassora et de Cambaie se feraient un cas de conscience de nuire à ces animaux, qu'ils révèrent.

Les matelots donnent aux rats une prescience remarquable. « Nous sommes condamnés, disent-ils, à un calme plat ou à quelque autre accident; il n'y a pas un seul rat à bord... » Ils croient que les rats abandonnent un bâtiment qui est destiné à périr. *Voy.* HATTON, POPPIEL, SIFFLET MAGIQUE.

« Les Indiens jadis menaient un grand deuil lorsqu'ils avaient immolé par mégarde quelques rats musqués, la femelle du rat musqué étant, comme chacun sait, la mère du genre humain. Les Chinois, meilleurs observateurs, tiennent pour certain que le rat se change en caille et la taupe en loriot [1]. »

Raum, grand comte du sombre empire; il se présente sous la forme d'un corbeau lorsqu'il est conjuré. Il détruit des villes, donne des dignités. Il est de l'ordre des Trônes et commande trente légions [2].

Réalisme, la plus aplatie de toutes les philosophies exposées par les songe-creux. Selon cette doctrine, tout s'est créé soi-même, comme l'établit M. Michelet dans son livre de *La Mer*, et tout est une portion de Dieu, un chou, un navet, un cloporte, aussi bien que M. Comte, M. Michelet lui-même et M. Süe.

Red-cap, lutin écossais. *Voy.* PUCK.

Regard. *Voy.* YEUX.

Regensberg. *Voy.* DÉMONS FAMILIERS.

Regiomontanus. *Voy.* MULLER.

Reid (Thomas), Écossais qui eut commerce assez long avec les fées [3].

Reine Guétet, dite la Possédée de Riel-les-Eaux. M. Roze des Ordons a publié dans les journaux, en 1853, de curieux détails sur cette femme, connue dans la Côte-d'Or sous le nom de la Possédée de Riel-les-Eaux (dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine). Se trouvant à ce village, le 8 mai 1853, qui était un dimanche, comme on lui disait que le démon ne tourmentait la pauvre Reine que le dimanche ou les jours de fête, il eut le désir de la voir, quoiqu'on lui attestât que, sous la possession de son démon,

[1] Rickius, *Discours de la lycanthropie*, p. 18.

[1] Chateaubriand, *Mémoires*, t. II.
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*
[3] Voyez les *Légendes des esprits et démons*.

cette sage et pieuse fille n'était plus « une créature humaine, mais un monstre hideux, qui hurlait, qui beuglait, qui jappait, qui grinçait des dents, qui rugissait; que son œil fauve alors ne pouvait plus voir le ciel, ni supporter la douce lumière du jour; qu'elle se tenait enfermée dans l'ombre et se cachait à tous les regards; enfin que le malheur de cette infortunée était impénétrable. »

M. Roze des Ordons obtint assez difficilement la permission de voir cette calamité affreuse: mais enfin il l'obtint : il fut bientôt accompagné d'un notaire du voisinage et du curé de Riel. Les habitants, qui le savaient disposé à voir la possédée dans sa crise, le suivaient de l'œil, comme on suit un insensé qui parle de se jeter à la rivière. Quand la parente de Reine prit sa grosse clef pour ouvrir la porte du lieu où se renfermait la possédée, les curieux s'arrêtèrent pour entrevoir de loin ce qui allait se passer. — Mais laissons le narrateur raconter lui-même. « Tout cela n'était pas rassurant, dit-il. Je recommandai à notre introductrice de ne pas fermer la porte sur nous; je lui dis que la porte, restée ouverte, nous permettrait mieux de voir au fond du sombre appartement; mais c'était, en réalité, pour me ménager une retraite en cas d'accident. D'un tour de clef la porte nous est ouverte; j'entre hardiment, je vais droit au lit et je soulève le rideau. Un cri affreux s'est fait entendre; j'avance en m'écriant : Reine, ma bonne Reine, écoutez-moi.

» Des hurlements de bête féroce, d'horribles imprécations, des vociférations assourdissantes couvrent ma voix. Je vois tourbillonner devant moi quelque chose qui rugit, qui souffle, qui râle..... Une tête qui bat sur ses épaules avec une telle violence que je ne puis en distinguer les traits... Un corps qui roule comme un serpent et bondit par soubresauts terribles à se briser contre les murailles. Plus j'insiste pour être entendu, plus la rage redouble, plus la tempête devient furieuse. On criait au dehors : Retirez-vous, monsieur, retirez-vous; elle va se tuer. Le notaire était déjà bien loin. M. le curé, que des personnes charitables avaient fait prévenir, accourait avec une jeune femme tenant un enfant dans ses bras. Cette femme, pâle et émue, était arrêtée devant la porte; elle semblait vouloir me parler et me montrait son enfant. On me criait : «Prenez l'enfant, ne craignez rien; prenez donc vite et le portez sur Reine. » Je regardais, j'écoutais et je ne comprenais point.

» Enfin, la jeune femme, surmontant sa frayeur, entre précipitamment, va droit au lit et pose son enfant sur le corps enragé. O prodige inouï et incompréhensible, marque éclatante de la puissance du ciel sur celle de l'enfer! O spectacle admirable et que je n'oublierai de ma vie! ô science attendrissante et digne des anges, qui fait encore couler mes larmes! A peine l'innocente créature a-t-elle touché la possédée que le corps de Reine, comme frappé de la foudre, s'affaisse sur lui-même sans mouvement, sans voix. Le calme succède à la tempête, le tumulte a fait place à un silence profond!

» Alors je vois une tête humaine, une figure angélique, un doux regard fixé sur moi... Je vois la pauvre Reine! Tout le monde, rassuré, envahit la demeure; on approche du lit, dont on répare le désordre. On tend la main à Reine. Ma bonne Reine, lui dit-on, c'est M. Roze qui vient vous voir et qui ne voulait pas s'en aller sans vous faire ses adieux et vous dire un mot d'amitié.

» — Ah! monsieur, que je suis reconnaissante, dit alors la pauvre affligée; je savais bien que c'était vous, vous vous êtes nommé en entrant; vous m'avez dit de me calmer, de me contenir un peu pour vous entendre; je vous entendais parfaitement, mais je ne pouvais pas vous répondre : je n'avais plus l'usage de ma parole, car ce n'est pas moi qui blasphème le saint nom de Dieu, croyez-le bien, mon cher monsieur; j'aimerais mieux mourir! Mon corps seul est coupable, puisqu'il sert au démon; mais mon âme n'est pas en son pouvoir; il ne l'aura jamais, elle n'appartient qu'à Dieu.

» — Et c'est donc ce petit enfant, ma bonne Reine, qui calme vos tourments et chasse le démon?

» — Oh! oui, monsieur; tant que cette innocente créature est dans mes bras, je suis comme inviolable, et le démon n'oserait pas profaner ce qu'il touche; mais je retomberai sous sa puissance dès que mon ange m'abandonnera.

» Et la pauvre fille nous regardait avec un doux sourire; elle semblait toute heureuse de l'intérêt que nous lui témoignions et du bien-être, hélas! de si courte durée qu'elle goûtait avec nous. Elle comblait de caresses son petit ange gardien. L'enfant tendait toujours ses bras à sa mère, qui amusait son impatience pour prolonger le plus longtemps possible cette touchante entrevue. Mais enfin il fallut bien céder à ses instances réitérées. La pauvre Reine s'en aperçut, et je la vis pâlir. Le charme allait cesser, et nous touchions à cet instant terrible dont l'attente serrait tous les cœurs.

» A peine la jeune femme eut-elle enlevé son enfant des bras de l'infortunée, que l'on vit ses bras se tordre et s'agiter de désespoir, comme s'ils eussent ressenti les flammes de l'enfer. Bientôt la rage du démon, si merveilleusement enchaînée, si longtemps comprimée, éclatait en affreux rugissements. Un spectre échevelé se dressait devant nos yeux. Il fallut fuir. En un instant la chambre fut déserte. Je sortis le dernier; mais je restai cloué derrière cette porte, écoutant, dans une muette terreur, ces cris

sinistres, ces plaintes lamentables, ces voix agonisantes mêlées à des accents de rage, à de sourds gémissements, tels qu'on en peut entendre dans une lutte acharnée entre un bourreau et sa victime. J'attendais avec anxiété la fin de ce pénible drame, qui ne devait se dénouer que dans les ombres de la nuit et quand la vie serait éteinte ou les forces de la martyre épuisées. Je ne pouvais m'arracher de ces lieux étranges, où m'enchaînait le charme du prodige dont je venais d'être témoin. Ce n'était point un rêve, une vaine illusion. Ce fait, je n'en pouvais douter; je l'avais vu de mes yeux et touché de mes mains. Je rendais grâces à Dieu.

» Oui, m'écriais-je dans le transport de mon admiration, la religion a ses lois éternelles qu'il n'est pas permis de mettre en doute! Oui, il y a des jours saints, consacrés pour elle, que le génie du mal s'efforce de profaner! Oui, le démon existe, l'enfer existe! Mais au-dessus de l'enfer est le ciel! Au-dessus de l'ange des ténèbres, l'ange de lumière et de l'innocence dont j'ai vu le triomphe! Dieu tout-puissant! donnez-moi, comme à vos apôtres, l'esprit divin de la parole, et je publierai vos merveilles, vos miséricordes infinies. *Labia mea aperies et os meum annuntiabit laudem tuam !*

» *Et impii ad te convertentur*, ajoute M. le curé en me frappant doucement sur l'épaule, car il était là depuis une heure, ce digne et bon pasteur. « Eh bien, mon cher monsieur, me dit-il en me serrant la main, vous voilà donc converti aux contes de bonne femme. Ces bons habitants de Riel-les-Eaux, les trouvez-vous toujours bien simples de croire à la possédée? — Monsieur le curé, je suis anéanti. Mais il y a donc encore des possédés? — Eh ! qu'y voyez-vous d'impossible? qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ? S'il permet au démon d'éprouver les âmes, ne peut-il lui permettre d'éprouver nos corps? Ce qu'il a voulu jadis, ne peut-il le vouloir aujourd'hui? Ne lisez-vous pas dans l'Évangile que Notre-Seigneur a chassé les démons qui tourmentaient les possédés? Dieu voulut qu'au temps de Jésus-Christ il y en eût un plus grand nombre, sans doute pour lui fournir plus d'occasions de signaler sa puissance et nous donner plus de preuves de sa mission et de sa divinité. Qui me dira que Dieu n'a pas eu ses desseins en permettant, dans notre humble village, le phénomène étrange que nous avons en ce moment devant les yeux? Saint Jérôme et saint Hilaire assurent que l'on voyait de leur temps des personnes extraordinairement tourmentées par les démons sur les tombeaux des saints martyrs. De nos jours, Reine Guetet ne peut entrer dans une église ni passer un seul jour de dimanche ou de fête sans être elle-même extraordinairement tourmentée. Nous croyons ce que nous voyons; comment faire autrement? Peut-on fermer ses yeux à la lumière et résister à l'évidence? Pouvons-nous mettre en doute un fait public qui se renouvelle depuis trente ans et sans interruption à la face de tout un pays? Ce fait résulte-t-il d'un préjugé de notre part, d'une erreur populaire ou du charlatanisme d'une comédienne? Unefemme peut jouer la comédie et faire des dupes; elle peut en imposer quelques jours et même quelques années; mais elle ne saurait continuer toute sa vie ce jeu terrible dont la conséquence est la mort. Voyez l'état de la pauvre Reine; elle ne marche plus, elle se traîne, son corps est disloqué ; c'est un spectre ambulant qui n'a que le souffle de la vie, et, en effet, après les crises affreuses dont vous avez été témoin et qui se renouvellent si souvent, son existence tient du prodige. Mais ce qui fait l'objet de notre admiration, c'est le moyen si extraordinaire et si simple que le Ciel, dans sa miséricorde, vient de nous révéler pour calmer les tourments de la pauvre Reine; c'est celui que vous avez vu et dont nous nous servons maintenant pour lui administrer la communion. Dès qu'elle est préparée à cette action, elle se couche; on lui apporte un jeune enfant, on le pose sur son cœur, et elle reçoit avec bonheur le pain des forts. Reine, avec l'enfant, est invincible. Assis sur sa poitrine comme sur un trône inébranlable, le petit ange défie l'enfer. En vain Satan relève la tête, il terrasse le monstre, il le tient écrasé sous ses pieds. *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem!* Vous voyez donc que le bon Dieu fait encore, quand il lui plaît, des choses extraordinaires, et vous pouvez en rendre témoignage. — Si je le puis, monsieur le curé! mais c'est un devoir sacré pour moi. Je monterai sur les toits pour publier ce que j'ai vu et pour rendre hommage à la vérité. — Ne montez pas si haut; contentez-vous de glorifier Dieu en racontant tout simplement et sans emphase le fait dont vous avez été témoin. La vérité parle d'elle-même et n'a pas besoin de recommandation. Faites mieux, adressez-moi vos incrédules; qu'ils viennent comme vous s'assurer du fait par eux-mêmes. Je sers un Dieu de charité; envoyez-moi tous vos amis : ils sont déjà les miens; mes bras leur sont ouverts, je les accueillerai avec joie. Mon presbytère ne sera jamais trop étroit pour les recevoir, ni mon cœur pour les bénir! »

» Lecteurs, entendez cette voix, si vous doutez encore. Hâtez-vous d'aller voir cette terre où vous attendent, non les jouissances d'une frivole curiosité, mais un grand enseignement, de vives et salutaires émotions, l'occasion si heureuse d'affermir votre foi et de glorifier Dieu.

» Roze des Ordons. »

Riel-les-Eaux, le 11 juin 1853.

Le journal chrétien qui contenait ce récit ajoutait : « Conformément aux désirs et aux re-

commandations de M. Roze des Ordons, nous avons pris des renseignements. Nous rapportons, pour dégager notre responsabilité, la lettre suivante :

» J'apprends que M. Roze des Ordons vous a transmis la relation d'un fait extraordinaire, dont lui, un notaire et moi avons été témoins, lequel fait se répète depuis environ trente-cinq ans dans la personne de Reine Guétet, ma paroissienne. Tous les faits donnés par M. Roze sont exacts. M. Roze est fabricien de la cathédrale de Sens, honnête père d'une nombreuse famille, et surtout homme de foi, catholique pratiquant. Ce témoignage d'un prêtre qui le connaît depuis dix ans me semble suffisant pour mettre votre responsabilité à couvert.

» Agréez, etc. BERGEROT,
curé de Riel-les-Eaux. »

Reines du sabbat. On voit dans la plupart des relations qui nous remettent sous les yeux ces monstrueuses assemblées que la plus jeune et la plus belle des sorcières présentes était invitée par le démon président à s'asseoir auprès de lui comme reine du sabbat.

Religion. Toutes les erreurs sont filles de la vérité, mais des filles perdues, qui ne savent plus reconnaître leur mère. Toutes les fausses religions ainsi n'ont d'autre source que la vraie religion. Brahma est Abraham prodigieusement travesti. Bacchus, Janus, Saturne, sont des charges grotesques dont le type est Noé; ses trois fils sont les trois grands dieux Jupiter, Neptune et Pluton. Ce n'est pas ici le lieu de le démontrer; la thèse a été savamment établie.

Le diable s'est un peu mêlé de la chose; et comme des lunes, des semaines et des jours on a fait des années et des siècles, pour donner à ces mythologies quelque antiquité granitique, on les a fortifiées dans leur essence, qui est l'erreur.

La religion de Bouddha, par exemple, est une singerie très-singulière du christianisme. Seulement née au deuxième ou au troisième siècle, les savants doublent son âge et la font remonter au voisinage du déluge; assertion aussi fondée que les généalogies merveilleuses de nos vieux chroniqueurs, qui posent à la tête des Francs quatre-vingts rois successifs avant Pharamond.

Remi (Nicolas), magistrat qui s'occupa beaucoup des sorciers de la Lorraine au commencement du seizième siècle. Son livre *De la démonolâtrie* contient un grand nombre de faits et de détails singuliers.

Remmon. *Voy.* RIMMON.

Remords. Voici sur ce sujet, qui a produit bien des spectres, une ballade populaire allemande, dont nous regrettons de ne pouvoir nommer le traducteur :

« La duchesse d'Orlamunde a deux enfants de son premier mari, qui l'a laissée veuve. Elle s'éprend du comte de Nuremberg; ce dernier lui



dit qu'il ne peut l'épouser : il y a dans sa maison quatre yeux qui l'en empêchent; ces yeux funestes sont ceux des enfants de la veuve. Poussée au crime par sa passion, elle charge un de ses gens, nommé dans le conte *le chasseur farouche,* de tuer les pauvres petits. La mauvaise mère détache de son voile de veuve les épingles que l'assassin doit enfoncer dans la cervelle des enfants, lorsqu'ils seront à jouer. Ainsi armé, il s'avance vers eux; il les trouve jouant dans la grande salle du château. Aujourd'hui même on a conservé le souvenir des rimes puériles que pro-

noncent les enfants de la duchesse au milieu de leurs jeux; elles sont encore répétées par les petits garçons dans la haute Lusace. La scène de l'assassinat des enfants est aussi touchante que celle où Shakspeare montre le jeune Arthur priant Hubert de ne pas crever ses petits yeux.

» Le garçon promet au meurtrier son duché s'il veut lui laisser la vie. La petite fille lui offre toutes ses poupées, et enfin son oiseau favori. Il refuse. L'oiseau, devenu le persécuteur du meurtrier, le suit partout, en lui répétant le nom de l'enfant qu'il a égorgée. « Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il, où fuirai-je cet oiseau qui me poursuit de tous côtés? Il ne cesse de me redire le nom de cette enfant! O mon Dieu! où aller mourir? »

» Dans son désespoir, il se brise le crâne, et les deux enfants tués, dit la ballade, restent dans leurs cercueils de marbre, sans que la corruption défigure leurs petits corps innocents, dont la pureté défie la mort. »

L'auteur de la ballade allemande n'a pas achevé le récit. Le duc égoïste et la duchesse dénaturée voyaient partout devant eux leurs deux petites victimes. Ils se noyèrent tous deux dans l'Orla, après quelques années d'une vie misérable, croyant éviter les deux spectres....

Rémore, poisson sur lequel on a fait bien des contes. « Les rémores, dit Cyrano de Bergerac, qui était un plaisant, habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale; et c'est la froideur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée. La rémore contient si éminemment tous les principes de la froidure, que, passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi de froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. La rémore répand autour d'elle tous les frissons de l'hiver. Sa sueur forme un verglas glissant. C'est un préservatif contre la brûlure.... » Rien n'est plus singulier, dit le P. Lebrun, que ce qu'on raconte de la rémore. Aristote, Ælien, Pline, assurent qu'elle arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles. Mais ce fait est absurde et n'a jamais eu lieu; cependant plusieurs auteurs l'ont soutenu, et ont donné pour cause de cette merveille une qualité occulte. Ce poisson, qu'on nomme à présent *succet*, est grand de deux ou trois pieds. Sa peau est gluante et visqueuse. Il s'attache et se colle aux requins, aux chiens de mer; il s'attache aussi aux corps inanimés; de sorte que, s'il s'en trouve un grand nombre collés à un navire, ils peuvent bien l'empêcher de couler légèrement sur les eaux, mais non l'arrêter.

Rémures. *Voy.* Lémures et Manes.

Renards. Les sintoïstes, secte du Japon, ne reconnaissent d'autres diables que les âmes des méchants qu'ils logent dans le corps des renards, animaux qui font beaucoup de ravages en ce pays. *Voy.* Lune et Ma.



Réparé, homme qui, avec un soldat nommé Étienne, eut une vision du purgatoire, de l'enfer et du paradis, vers le douzième siècle.

Repas du mort, cérémonie funéraire en usage chez les anciens Hébreux et chez d'autres peuples. Dans l'origine, c'était simplement la coutume de faire un repas sur le tombeau de celui qu'on venait d'inhumer. Plus tard on y laissa des vivres, dans l'opinion que les morts venaient les manger.

Repas du sabbat. D'après les relations des doctes, les festins du sabbat s'ouvrent par cette formule : « Au nom de Belzébuth, notre grand maître, souverain commandeur et seigneur, nos viandes, boire et manger, soient garnis et munis pour nos réfections, plaisirs et voluptés. » Sur quoi tous crient en chœur : Ainsi soit-il. Après le repas, on dit : « De notre réfection salutaire, prise et rendue, notre commandeur, seigneur et maître Belzébuth soit loué, gracié et remercié, à son exaltation et commun bien. Ainsi soit-il[1]. » *Voy.* Psellus.

Résurrection. Les Parsis ou Guèbres pensent que les gens de bien, après avoir joui des délices de l'autre monde pendant un certain nombre de siècles, rentreront dans leurs corps et reviendront habiter la même terre où ils avaient fait leur séjour pendant leur première vie; mais cette terre, purifiée et embellie, sera pour eux un nouveau paradis. Les habitants du royaume d'Ardra, sur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui sont tués à la guerre sortent de leurs tombeaux au bout de quelques jours et reprennent une vie nouvelle. Cette opinion est une invention de la politique pour animer le courage des soldats. Les amantas, docteurs et philosophes du pays, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale pour laquelle ils disaient

[1] Görres, *Mystique*, liv. VIII, ch. XXI.

que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté les rognures de leurs ongles et de leurs cheveux, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous de muraille. Si, par hasard, ces cheveux et ces ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever de suite et de les serrer de nouveau. — Savez-vous bien, disaient-ils à ceux qui les questionnaient sur cette singularité, que nous devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps? Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux (car il y aura ce jour-là bien de la presse et du tumulte), nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement.

Gaguin, dans sa description de la Moscovie, dit que, dans le nord de la Russie, les peuples meurent le 27 novembre, à cause du grand froid, et ressuscitent le 24 avril : ce qui est, à l'instar des marmottes, une manière commode de passer l'hiver. *Voy.* GABINIUS, PAMILIUS DE PHÈRES, THESPÉSIUS, VAMPIRES, etc.

Retz ou **Raiz** (Gilles de Laval de), maréchal de France qui fut convaincu de forfaits monstrueux au quinzième siècle. Pour d'affreux débordements il s'était vendu au diable, qu'il voulait servir en égorgeant des enfants et se souillant des plus odieuses infamies. Il était dirigé par un escroc italien nommé Prélati, qui se disait magicien et qui disparut après l'avoir volé.

Le diable ne répondit pas aux espérances du maréchal de Retz; et il fut condamné à mort. Comme le président Pierre de l'Hôpital le pressait de dire par quel motif il avait fait périr tant d'innocents, et brûlé ensuite leurs corps; le maréchal impatienté lui dit : — Hélas! monseigneur, vous vous tourmentez, et moi avec; je vous en ai dit assez pour faire mourir dix mille hommes. Le lendemain, le maréchal en audience publique réitéra ses aveux. Il fut condamné à être brûlé vif, le 25 octobre 1440. L'arrêt fut exécuté dans le pré de la Madeleine, près de Nantes[1].

Retz. Le cardinal de Retz, n'étant encore qu'abbé, avait fait la partie de passer une soirée à Saint-Cloud, dans la maison de l'archevêque de Paris, son oncle, avec madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisy, le vicomte de Turenne, l'évêque de Lisieux, et MM. Brion et Voiture. On s'amusa tant, que la compagnie ne put s'en retourner que très-tard à Paris. La petite pointe du jour commençait à paraître (on était alors dans les plus grands jours d'été) quand on fut au bas de la descente des Bons-Hommes. Justement au pied, le carrosse s'arrêta tout court.

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France.* Voyez l'histoire du maréchal de Retz dans les *Légendes infernales.*

« Comme j'étais à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme, dit le cardinal dans ses *Mémoires*, je demandai au cocher pourquoi il s'arrêtait? Il me répondit, avec une voix tremblante : — Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi? Je mis la tête hors de la portière, et, comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisy, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais, qui étaient derrière, criaient : *Jesus, Maria!* et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta en bas aux cris de madame de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs : je sautai aussitôt hors du carrosse; je pris l'épée d'un laquais et j'allai joindre M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point. Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit, en me poussant du bras et assez bas : — Je vous le dirai; mais il ne faut pas épouvanter ces dames, qui, à la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *oremus;* madame de Choisy poussait des cris aigus; mademoiselle de Vendôme disait son chapelet; madame de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : — Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu. Le comte de Brion avait entonné bien tristement les litanies de la sainte Vierge. Tout cela se passa, comme on peut se l'imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et, après avoir un peu regardé, comme je l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût donné une bataille, et me dit ces paroles : — *Allons voir ces gens-là!* — Quelles gens? lui repartis-je; — et dans la vérité, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : — Effectivement je crois que ce pourraient bien être des diables. Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne, mais qui, par la réflexion que je fis que j'avais longtemps cherché des esprits, et qu'apparemment j'en trouverais en ce lieu, me fit faire deux ou trois sauts vers la procession. Les pauvres augustins déchaussés, que l'on appelle capucins noirs et qui étaient nos prétendus diables, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, eurent encore plus peur. L'un d'eux, se détachant de la troupe, nous cria : — Messieurs, nous sommes de pauvres religieux, qui ne faisons de mal à personne, et qui venons nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. Nous retournâmes au carrosse,

M. de Turenne et moi, avec des éclats de rire que l'on peut s'imaginer. »

Rêve. Au bon temps de la loterie royale, les bonnes femmes croyaient que, quand on dormait le petit doigt de la main gauche dans la main droite, on était assuré de voir en rêve une multitude d'ambes, de ternes et de quaternes.

Un homme rêvait qu'il mangeait la lune. Ce rêve le frappe ; il se lève encore à moitié endormi, il court à sa fenêtre ; regardant au ciel, il ne voit plus que la moitié de cet astre.... ; il s'écrie : — Mon Dieu ! vous avez bien fait de me réveiller ; car, avec l'appétit que j'avais, la pauvre lune, je l'aurais mangée tout entière. *Voy.* Songes.

Réveille-matin. Les Flamands appellent cette plante *le lait du diable* (Duivelsmelk).

Révélations. Un citoyen d'Alexandrie vit, sur le minuit, des statues d'airain se remuer et crier à haute voix que l'on massacrait à Constantinople l'empereur Maurice et ses enfants ; ce qui se trouva vrai. Mais la révélation ne fut publiée qu'après que l'événement fut connu. L'archevêque Angelo-Catto (Philippe de Comines l'atteste) connut la mort de Charles le Téméraire, qu'il annonça au roi Louis XI à la même heure qu'elle était arrivée. — Les prodiges faux sont toujours des singeries de vrais miracles. Pareillement une foule de révélations supposées ont trouvé le moyen de se faire admettre, parce qu'il y a eu des révélations vraies.

Nous ne parlons pas ici de la Révélation qui est un des fondements de notre foi, et sans laquelle rien ne peut s'expliquer dans l'homme.

Revenants. On débite, comme une chose assurée, qu'un revenant se trouve toujours froid quand on le touche. Cardan et Alessandro-Alessandri sont des témoins qui l'affirment. Cajetan en donne la raison, qu'il a apprise de la bouche d'un esprit, lequel, interrogé à ce sujet par une sorcière, lui répondit qu'*il fallait que la chose fût ainsi*. La réponse est satisfaisante. Elle nous apprend au moins que le diable se sauve quelquefois par le pont aux ânes.

Dom Calmet a rapporté l'histoire d'un revenant du Pérou qui se manifestait en esprit frappeur. Plusieurs autres en ont fait autant ; et de nos jours on en a de fréquents exemples.

Walter-Scott, dans *Péveril du Pic,* raconte qu'un brasseur de Chesterfield, mort du spleen, dans un domaine voisin qui lui avait appartenu, revenait à la connaissance de tous et se promenait dans une allée solitaire, accompagné du gros dogue qui, lorsqu'il était vivant, était son favori.

Il y a des revenants, quoi qu'en disent ceux qui doutent de tout, des revenants réels. Mais les revenants supposés, ou par la supercherie, ou par un mal entendu, ou par le hasard, ou par la peur, sont mille fois plus nombreux que les revenants véritables.

Un Italien, retournant à Rome après avoir fait enterrer son ami de voyage, s'arrêta le soir dans une hôtellerie où il coucha. Étant seul et bien éveillé, il lui sembla que son ami mort, tout pâle et décharné, lui apparaissait et s'approchait de lui. Il leva la tête pour le regarder et lui demanda en tremblant qui il était. Le mort ne répond rien, se dépouille, se met au lit et se serre contre le vivant, comme pour se réchauffer. L'autre, ne sachant de quel côté se tourner, s'agite et repousse le défunt. Celui-ci, se voyant ainsi rebuté, regarde de travers son ancien compagnon, se lève du lit, se rhabille, chausse ses souliers et sort de la chambre, sans plus apparaître. Le vivant a rapporté qu'ayant touché dans le lit un des pieds du mort, il l'avait trouvé plus froid que la glace. — Cette anecdocte peut n'être qu'un conte. En voici une autre qui est plus claire :

Un aubergiste d'Italie qui venait de perdre sa mère, étant monté le soir dans la chambre de la défunte, en sortit hors d'haleine, en criant à tous ceux qui logeaient chez lui que sa mère était revenue et couchée dans son lit ; qu'il l'avait vue, mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler. Un ecclésiastique qui se trouvait là voulut y monter ; toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre ; on tira les rideaux du lit, et on aperçut la figure d'une vieille femme, noire et ridée, coiffée d'un bonnet de nuit et qui faisait des grimaces ridicules. On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère ? — Oui, s'écria-t-il, oui, c'est elle ; ah ! ma pauvre mère ! Les valets la reconnurent de même. Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit, se sentant mouillé, sauta à la figure de l'abbé. Tout le monde prit la fuite en poussant des cris. Mais la coiffure tomba et on reconnut que la vieille femme n'était qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer, il l'avait imitée.

L'auteur de *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle* raconte une histoire de revenant assez originale. M. Bodry, fils d'un riche négociant de Lyon, fut envoyé, à l'âge de vingt-deux ans, à Paris, avec des lettres de recommandation de ses parents pour leur correspondant, dont il n'était pas personnellement connu. Muni d'une somme assez forte pour pouvoir vivre agréablement quelque temps dans la capitale, il s'associa pour ce voyage un de ses amis, extrêmement gai. Mais, en arrivant, M. Bodry fut attaqué d'une fièvre violente ; son ami, qui resta près de lui la première journée, ne voulait pas le quitter, et se refusait d'autant plus aux instances qu'il lui faisait pour l'engager à se dissiper, que, n'ayant fait ce voyage que par complaisance pour lui, il n'avait aucune connaissance à Paris. M. Bodry l'engagea à se présenter sous son nom chez le correspondant de sa famille, et à lui remettre ses lettres de recommandation, sauf à éclaircir comme

il le pourrait l'imbroglio qui résulterait de cette supposition, lorsqu'il se porterait mieux.

Une proposition aussi singulière ne pouvait que plaire au jeune homme ; elle fut acceptée : sous le nom de M. Bodry, il se rend chez le correspondant, lui présente les lettres apportées de Lyon, joue très-bien son rôle et se voit parfaitement accueilli. Cependant, de retour au logis, il trouve son ami dans l'état le plus alarmant ; et, nonobstant tous les secours qu'il lui prodigue, il a le malheur de le perdre dans la nuit. Malgré le trouble que lui occasionnait ce cruel événement, il sentit qu'il n'était pas possible de le taire au correspondant de la maison Bodry ; mais comment avouer une mauvaise plaisanterie dans une si triste circonstance ? N'ayant plus aucun moyen de la justifier, ne serait-ce pas s'exposer volontairement aux soupçons les plus injurieux, sans avoir, pour les écarter, que sa bonne foi, à laquelle on ne voudrait pas croire ?... Cependant il ne pouvait se dispenser de rester pour rendre les derniers devoirs à son ami ; et il était impossible de ne pas inviter le correspondant à cette lugubre cérémonie. Ces différentes réflexions, se mêlant avec le sentiment de la douleur, le tinrent dans la plus grande perplexité ; mais une idée originale vint tout à coup fixer son incertitude.

Pâle, défait par les fatigues, accablé de tristesse, il se présente à dix heures du soir chez le correspondant, qu'il trouve au milieu de sa famille, et qui, frappé de cette visite à une heure indue, ainsi que du changement de sa figure, lui demande ce qu'il a, s'il lui est arrivé quelque malheur... « Hélas ! monsieur, le plus grand de tous, répond le jeune homme d'un ton solennel ; je suis mort ce matin, et je viens vous prier d'assister à mon enterrement qui se fera demain. » Profitant de la stupeur de la société, il s'échappe sans que personne fasse un mouvement pour l'arrêter ; on veut lui répondre ; il a disparu. On décide que le jeune homme est devenu fou, et le correspondant se charge d'aller le lendemain, avec son fils, lui porter les secours qu'exige sa situation. Arrivés en effet à son logement, ils sont troublés d'abord par les préparatifs funéraires ; ils demandent M. Bodry ; on leur répond qu'il est mort la veille et qu'il va être enterré ce matin... A ces mots, frappés de la plus grande terreur, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'âme du défunt qui leur avait apparu et revinrent communiquer leur effroi à toute la famille, qui n'a jamais voulu revenir de cette idée.

On a pu lire ce qui suit dans plusieurs journaux : « Une superstition incroyable a causé récemment un double suicide dans la commune de Bussy-en-Oth, département de l'Aube. Voici les circonstances de ce singulier et déplorable événement (1841) : un jeune homme des environs était allé à la pêche aux grenouilles et en avait mis plusieurs toutes vivantes dans un sac. En s'en revenant, il aperçoit un paysan qui cheminait à petits pas. Ce bonhomme portait une veste dont la poche était entrebâillée. Le pêcheur trouva plaisant de prendre une de ses grenouilles et de la glisser dans la poche de la veste du paysan. Ce dernier, nommé Joachim Jacquemin, rentre chez lui et se couche, après avoir mis sa veste sur son lit. Au milieu de la nuit, il est réveillé par un corps étranger qu'il sent sur sa figure, et qui s'agitait en poussant de petits cris inarticulés. C'était la grenouille qui avait quitté sa retraite,



et qui, cherchant sans doute une issue pour se sauver, était arrivée jusque sur le visage du dormeur et s'était mise à coasser. Le paysan n'ose remuer, et bientôt sa visiteuse nocturne disparaît. Mais le pauvre homme, dont l'esprit était d'une grande faiblesse, ne doute pas qu'il n'ait eu affaire à un revenant. Sur ces entrefaites, un de ses amis, voulant lui jouer un tour, vient le prévenir qu'un de ses oncles, qui habite Sens, est mort il y a peu de jours, et il l'engage à se rendre sur les lieux pour recueillir l'héritage.

» Jacquemin fait faire des vêtements de deuil pour lui et pour sa femme, et se met en route pour le chef-lieu du département de l'Yonne, distant de son domicile de huit lieues. Il se présente à la maison du défunt ; la première personne qu'il aperçoit en entrant, c'est son oncle, tranquillement assis dans un fauteuil, et qui témoigne à son neveu la surprise qu'il éprouve de le voir. Jacquemin saisit le bras de sa femme et se sauve, en proie à une terreur qu'il ne peut dissimuler, et sans donner à son oncle étonné aucune explication. Cependant la grenouille n'avait pas abandonné la demeure du paysan : elle avait trouvé une retraite dans une fente de plancher, et là elle poussait fréquemment des coassements qui jetaient Jacquemin dans des angoisses épouvantables, surtout depuis qu'il avait vu son oncle. Il était convaincu que c'était l'ombre de ce parent qu'il avait aperçue, et que les cris qu'il entendait étaient poussés par lui, qui revenait chaque nuit pour l'effrayer. Pour conjurer le maléfice, Jacquemin fit faire des conjurations, qui restaient inefficaces ; car les coassements n'en continuaient pas moins. Chaque nuit le malheureux se relevait, prenait sa couverture, qu'il mettait sur sa tête en guise de capuce, et chantait

devant un bahut qu'il avait transformé en autel. Les coassements continuaient toujours !... Enfin, n'y pouvant plus tenir, le pauvre Jacquemin fit part à quelques personnes de l'intention où il était de se donner la mort, et les pria naïvement de l'y aider; il acheta un collier en fer, se le mit au cou, et un de ses amis voulut bien serrer la vis pour l'étrangler; mais il s'arrêta quand il crut que la douleur aurait fait renoncer Jacquemin à son projet. Le paysan choisit un autre moyen et pria une autre personne de l'étouffer entre deux matelas; cette personne feignit d'y consentir, et s'arrêta quand elle pensa que Jacquemin avait assez souffert et que ce serait pour lui une leçon. Mais l'esprit de Jacquemin était trop vivement impressionné, et un malheur était imminent. En effet, un jour, on fut étonné de ne pas l'apercevoir; on fit des recherches dans la maison, et on le trouva pendu dans son grenier. Le lendemain, sa femme, au désespoir de la perte de son mari, se jeta dans une mare où elle trouva aussi la mort. »

Et voilà les suites d'une de ces stupides plaisanteries comme les jeunes étourdis en font tant !

On conte qu'il y avait dans un village du Poitou un fermier nommé Hervias. Le valet de cet homme pensa qu'il lui serait avantageux d'épouser la fille de la maison, qui s'appelait Catherine et qui était riche. Comme il ne possédait rien, et que pour surcroît la main de la jeune fille était promise à un cousin qu'elle aimait, le valet imagina un stratagème. Un mois avant la noce, comme le fermier se trouvait une certaine nuit plongé dans son meilleur sommeil, il en fut tiré en sursaut par un bruit étrange qui se fit auprès de lui. Une main agita les rideaux de son lit; et il vit au fond de sa chambre un fantôme couvert d'un drap noir sur une longue robe blanche. Le fantôme tenait une torche à demi éteinte à la main droite et une fourche à la gauche. Il traînait des chaînes; il avait une tête de cheval lumineuse. Hervias poussa un gémissement, son sang se glaça; et il eut à peine la force de demander au fantôme ce qu'il voulait.

« Tu mourras dans trois jours, répondit brutalement l'esprit, si tu songes encore au mariage projeté entre ta fille et son jeune cousin ; tu dois la marier, dans ta maison, avec le premier homme que tu verras demain à ton lever. Garde le silence; je viendrai la nuit prochaine savoir ta réponse. » En achevant ces mots, le fantôme disparut.

Hervias passa la nuit sans dormir. Au point du jour, quelqu'un entra pour lui demander des ordres; c'était le valet. Le fermier fut consterné de la pensée qu'il fallait lui donner sa fille ; mais il ne témoigna rien, se leva; alla trouver Catherine et finit par lui raconter le tout. Catherine, désolée, ne sut que répondre. Son jeune cousin vint ce jour-là; elle lui apprit la chose, mais il ne se troubla point. Il proposa à son futur beau-père de passer la nuit dans sa chambre, Hervias y consentit. Le jeune cousin feignit donc de partir le soir pour la ville, et rentra dans la ferme après la chute du jour. Il resta sur une chaise auprès du lit d'Hervias, et tous deux attendirent patiemment le spectre. La fenêtre s'ouvrit vers minuit; comme la veille, on vit paraître le fantôme dans le même accoutrement, il répéta le même ordre. Hervias tremblait, le jeune cousin, qui ne craignait pas les apparitions, se leva et dit : « Voyons qui nous fait des menaces si précises. » En même temps il sauta sur le spectre qui voulait fuir; il le saisit, et, sentant entre ses bras un corps solide, il s'écria : « Ce n'est pas un esprit. » Il jeta le fantôme par la fenêtre, qui était élevée de douze pieds. On entendit un cri plaintif. « Le revenant n'osant plus revenir, dit le jeune cousin, allons voir s'il se porte bien. » Le fermier ranima son courage autant qu'il put, et descendit avec son gendre futur. On trouva que le prétendu démon était le valet de la maison... On n'eut pas besoin de lui donner des soins; sa chute l'avait assommé, et il mourut au bout de quelques heures : sort fâcheux dans tous les cas.

Dans le château d'Ardivilliers, près de Breteuil, en Picardie, au temps de la jeunesse de Louis XV, un esprit faisait un bruit effroyable. C'étaient toute la nuit des flammes qui faisaient paraître le château en feu, c'étaient des hurlements épouvantables. Mais cela n'arrivait qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer que le fermier, avec qui l'esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était si bien étrillé qu'il en portait longtemps les marques. Les paysans d'alentour voyaient mille fantômes qui ajoutaient à l'effroi. Tantôt quelqu'un avait aperçu en l'air une douzaine d'esprits au-dessus du château; ils étaient tous de feu et dansaient un branle à la paysanne; un autre avait trouvé dans une prairie je ne sais combien de présidents et de conseillers en robe rouge, assis et jugeant à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée il y avait bien cent ans. Plusieurs autres avaient vu, ou tout au moins ouï dire, des merveilles du château d'Ardivilliers. Cette farce dura quatre ou cinq ans, et fit grand tort au maître du château, qui était obligé d'affermer sa terre à très-vil prix. Il résolut enfin de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice en tout cela. Il se rend à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château et fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus, au premier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits, qui savent tout, surent apparemment ces préparatifs; pas un ne parut. Ils se

contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre du haut, au bruit desquelles la femme et les enfants du fermier vinrent au secours de leur seigneur, en se jetant à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre.

« Ah ! monseigneur, lui criaient-ils, qu'est-ce que la force humaine contre des gens de l'autre monde ? Tous ceux qui ont tenté avant vous la même entreprise en sont revenus disloqués. » Ils firent tant d'histoires au maître du château, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât; mais ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main, la chandelle dans l'autre. Ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flammes redoublaient par intervalles. Un instant après, elle s'éclaircit et l'esprit parut confusément au milieu. C'était un grand diable tout noir qui faisait des gambades, et qu'un autre mélange de flammes et de fumée déroba une seconde fois à la vue. Il avait des cornes, une longue queue. Son aspect épouvantable diminua un peu l'audace de l'un des deux champions. « Il y a là quelque chose de surnaturel, dit-il à son compagnon; retirons-nous. — Non, non, répondit l'autre; ce n'est que de la fumée de poudre à canon... et l'esprit ne sait son métier qu'à demi de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. » Il avance à ces mots, poursuit le spectre, lui lâche un coup de pistolet, ne le manque pas; mais au lieu de tomber, le spectre se retourne et le fixe. Il commence alors à s'effrayer à son tour. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut être un esprit; et, voyant que le spectre évite de l'approcher, il se résout à le saisir, pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit, trop pressé, sort de la chambre et s'enfuit par un petit escalier. Le gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin le fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouve ouverte, se jette dedans et fond contre un mur au moment où le gentilhomme pensait l'arrêter. Celui-ci appelle du monde; et dans l'endroit où le spectre s'était évanoui, il découvre une trappe qui se fermait d'un verrou après qu'on y était passé. Il descend, trouve le fantôme sur de bons matelas, qui l'empêchaient de se blesser quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fait sortir, et l'on reconnaît sous le masque du diable le malin fermier, qui avoua toutes ses souplesses et en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Le caractère qui le rendait à l'épreuve du pistolet était une peau de buffle ajustée à tout son corps...

Mais retournons aux revenants sérieux. Les peuples du Nord reconnaissaient une espèce de revenants qui, lorsqu'ils s'emparaient d'un édifice ou du droit de le fréquenter, ne se défendaient pas contre les hommes, mais devenaient fort traitables à la menace d'une procédure légale. L'Eyrbiggia-Saga nous apprend que la maison d'un respectable propriétaire en Islande se trouva, peu après que l'île fut habitée, exposée à une infestation de cette nature. Vers le commencement de l'hiver, il se manifesta, au sein d'une famille nombreuse, une maladie contagieuse qui, emportant quelques individus de tout âge, sembla menacer tous les autres d'une mort précoce. Le trépas de ces malades eut le singulier résultat de faire rôder leurs ombres autour de la maison, en terrifiant les vivants qui en sortaient. Comme le nombre des morts dans cette famille surpassa bientôt celui des vivants, les esprits résolurent d'entrer dans la maison et de montrer leurs formes vaporeuses et leur affreuse physionomie jusque dans la chambre où se faisait le feu pour l'usage général des habitants, chambre qui pendant l'hiver, en Islande, est la seule où puisse se réunir une famille. Les survivants effrayés se retirèrent à l'autre extrémité de la maison et abandonnèrent la place aux fantômes. Des plaintes furent portées au pontife du dieu Thor, qui jouissait d'une influence considérable dans l'île. Par son conseil, le propriétaire de la maison hantée assembla un jury composé de ses voisins, constitué en forme, comme pour juger en matière civile, et cita individuellement les divers fantômes et ressemblances des membres morts de la famille, pour qu'ils eussent à prouver en vertu de quel droit ils disputaient à lui et à ses serviteurs la paisible possession de sa propriété, et quelle raison ils pouvaient avoir de venir ainsi troubler et déranger les vivants. Les mânes parurent dans l'ordre où ils étaient appelés; après avoir murmuré quelques regrets d'abandonner leur toit, ils s'évanouirent aux yeux des jurés étonnés.

Un jugement fut donc rendu alors par défaut contre les esprits; et l'épreuve par jury, dont nous trouvons ici l'origine, obtint un triomphe inconnu à quelques-uns de ces grands écrivains, qui en ont fait le sujet d'une eulogie.

Le singulier fait que nous venons d'exposer est emprunté à la *Démonologie* de Walter Scott.

Dans la Guinée, on croit que les âmes des trépassés reviennent sur la terre, et qu'elles prennent dans les maisons les choses dont elles ont besoin; de sorte que, quand on a fait quelque perte, on en accuse les revenants; opinion très-favorable aux voleurs. *Voy.* Apparitions, Fantômes, Spectres, Athénagore, etc.

Rhapsodomancie, divination qui se faisait en ouvrant au hasard les ouvrages d'un poëte, et prenant l'endroit sur lequel on tombait pour une prédiction de ce qu'on voulait savoir. C'était ordinairement Homère et Virgile que l'on choisissait. D'autres fois on écrivait des sentences ou

des vers détachés du poëte ; on les remuait dans une urne ; la sentence ou le vers qu'on en tirait déclarait le sort. On jetait encore des dés sur une planche où des vers étaient écrits, et ceux sur lesquelles s'arrêtaient les dés passaient pour contenir la prédiction. Chez les modernes, on



ouvrait le livre avec une épingle, et on interprétait le vers que l'épingle marquait.

Rhombus, instrument magique des Grecs, espèce de toupie dont on se servait dans les sortiléges. On l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on la faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvements qu'ils voulaient leur inspirer ; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit et lui en donner un contraire, le magicien la reprenait et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru. Les amants malheureux la faisait tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour, s'ils en étaient dédaignés.

Rhône. Ce fleuve est honoré de quelques petits contes. De temps immémorial, quand les glaciers se fondent, on voit le diable descendre le Rhône à la nage, une épée nue d'une main, un globe d'or de l'autre. Alors il est en homme. D'autres fois il le descend travesti en femme sur un radeau grossier. Il s'arrêta un jour devant la ville de Martigny, et cria en patois : *Aïgou, haoüssou!* (Fleuve, soulève-toi !) Aussitôt le Rhône obéit en franchissant ses rives, et détruisit une partie de la ville qui est encore en ruines.

On croit, dans l'Oberland (Suisse), que le fracas qu'on entend dans le glacier de la Fourche qui produit le Rhin est l'effet des cris et des gémissements des âmes qui ont mal vécu sur



la terre et qui sont condamnées là à travailler dans les glaces souterraines, pour alimenter sans relâche le cours violent du fleuve.

Rhotomago, magicien fameux au théâtre des



ombres chinoises. M. Berbiguier en fait sérieusement une espèce de démon, qui serait le grand maître des sorciers [1].

Rhune, montagne du pays basque, appelée le bosquet du Bouc, parce que les sorciers se sont longtemps réunis là pour faire leur sabbat.

Ribadin (Jeannette), jeune personne de dix-huit ans, dont l'histoire a fait du bruit au seizième siècle. Elle était de la paroisse de Jouin de Cernes, aux environs de Bordeaux. Cueillant un dimanche des herbes dans la campagne, elle fut saisie de convulsions et réprimandée par un de ses parents, qui voulut qu'elle publiât sa faute en pleine assemblée ; il la conduisit à la paroisse après lui avoir donné ses instructions. Un grand concours arriva ; la jeune fille annonça au peuple assemblé qu'elle avait eu grand mal pour avoir travaillé le dimanche ; ce qu'il fallait éviter pour

[1] Les *Farfadets*, t. I, p. 275.

ne pas s'attirer les mêmes maux; ensuite elle feignit des extases, se roula par terre, et prononça d'un ton prophétique que Dieu ne voulait pas que les femmes portassent des manches froncées, ni les hommes des bonnets rouges. L'affaire parvint aux oreilles de l'archevêque de Bordeaux, qui la fit arrêter avec son complice, reconnut la fraude et fit avouer à la fille que l'argent que les fidèles lui donnaient pour ses prétendues révélations était partagé entre trois suborneurs qui l'avaient engagée à contrefaire la sainte. Le juge ecclésiastique la condamna *à faire amende honorable en l'église métropolitaine de Saint-André, la torche au poing, et là demander pardon à Dieu.* Cette sentence fut exécutée; mais elle fut encore renvoyée en la cour, où, par arrêt donné à la Tournelle, elle fut condamnée, comme criminelle d'imposture, de séduction, d'impiété, d'abus et de scandale public (1587). Ses complices furent condamnés avec elle à la réclusion, comme convaincus de séductions envers cette malheureuse fille. Ce qui fait voir que les fraudes pieuses n'étaient pas encouragées autrefois, comme le disent les menteurs qui attaquent la religion.

Ribesal, spectre dont le peuple en Silésie place la demeure au sommet du Risemberg. C'est



lui, dans leur idée, qui couvre subitement cette montagne de nuages et qui excite les tempêtes. C'est le même que Rubezal. *Voy.* ce mot.

Richard Cœur de lion. On a accusé ce prince orgueilleux de certain commerce avec le diable. Les protestants l'ont maltraité, comme ils font en général de tous les héros du catholicisme; et Walter Scott l'a sacrifié dans un de ses romans[1].

Richard Sans peur, fils selon les uns, frère selon les autres de Robert le Diable. Quelques romans de chevalerie le présentent comme ayant épousé un démon succube. *Voy.* aussi Héla.



Richard Cœur de lion.

Richelieu. Le maréchal de Richelieu, étant ambassadeur à Vienne, se fit initier dans la société de quelques nécromanciens, qui lui promirent de lui montrer Belzébuth, le prince des démons. Il donna dans cette chimère. Il y eut une assemblée nocturne, des évocations : en sorte que l'affaire éclata. Un jour que le maréchal disait à Louis XV que les Bourbons avaient peur du diable, le roi lui répondit : « C'est qu'ils ne l'ont pas vu comme vous. »

Rickius (Jacques), auteur d'une défense des épreuves par l'eau froide; publiée en latin[1], à Cologne, 1597.

Rigoux (maître), nom donné quelquefois au démon qui préside le sabbat.

Rimmon, démon d'un ordre inférieur, peu considéré là-bas, quoique premier médecin de l'empereur infernal. Il était adoré à Damas sous le nom de Remmon ou Remnon, qui, selon les uns, est Saturne, et, selon les autres, le soleil. On lui attribuait le pouvoir de guérir la lèpre.

[1] Voyez cependant sur lui un conte singulier, dans les *Légendes des croisades*. Voyez aussi l'article *Saladin*.

[1] *Defensio compendiosa certisque modis astricta probe ut loquuntur aquæ frigidæ qua in examinatione maleficorum judices hodie utuntur, omnibus scitu perquam necessaria, quatuor distincta capitibus;* auctore Jacobo Rickio, in-12. Coloniæ Agrippinæ, 1597

Rivière (Roch le Baillif, sieur de la), médecin empirique et astrologue, né à Falaise, dans le seizième siècle. Il devint premier médecin de Henri IV, fut comblé des faveurs de la cour, et mourut le 5 novembre 1605. On dit que Henri eut la faiblesse de lui faire tirer l'horoscope de son fils, depuis Louis XIII. Il s'en défendit longtemps; mais enfin, forcé par le roi, dont sa résistance avait excité la curiosité, il lui prédit que ce jeune prince s'attacherait à ses opinions, et que cependant il s'abandonnerait à celles des autres; qu'il aurait beaucoup à souffrir des huguenots; qu'il ferait de grandes choses et vivrait âge d'homme. Henri IV fut affligé de cette prédiction, dont il aurait pu deviner aussi une partie. La Rivière a passé, de son temps, pour un grand amateur de philosophie naturelle, et curieux des secrets de cette science. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident au signe du Sagittaire, le* 10 *novembre*. Rennes, 1577, in-4°, rare.

Robert. C'est le nom que la petite démoniaque Marie Clauzette donnait au maître des sabbats. C'est aussi le nom du démon évoqué par Flaque.

Robert le Diable, frère aîné selon les uns, père selon d'autres, de Richard Sans peur. On dit



qu'il était fils d'un démon. Ce fut un effroyable bandit. Après les excès les plus horribles, il se convertit, fit une longue pénitence et mourut ermite. On croit en Normandie que son spectre errant doit expier jusqu'au jugement dernier. *Voy.*, dans les *Légendes infernales* et dans les *Légendes de l'autre monde*, la chronique de Robert le Diable, avant et après sa mort.

Robert, sorcier de l'Artois, qui fut condamné, en 1331, au bannissement et à la confiscation de ses biens. Il avait formé le dessein d'envoûter le roi, la reine et le duc de Normandie. Il avait montré à un prêtre une petite figure de cire mystérieusement enveloppée dans un écrin. Cette figure représentait Jean, duc de Normandie, fils du roi [1].

Robert, roi de France. Ce monarque avait épousé Berthe, sa cousine issue de germain. Le pape Grégoire V examina l'affaire dans un concile. Suivant la discipline du temps, le mariage fut déclaré incestueux, et le concile décréta que les époux seraient tenus de se séparer et de faire pénitence. Le roi Robert, hésitant à se soumettre, fut excommunié et son royaume mis en interdit. Un jour qu'il était allé faire sa prière à la porte d'une église, on lui présenta un petit monstre qui avait le cou et la tête d'un canard. Mais c'est un conte des historiens. La reine était accouchée d'un enfant mort. Le roi, frappé, se sépara de Berthe, et l'excommunication fut levée. C'est à cause de cette fable que la reine Berthe, femme de Robert, fut représentée dans quelques-unes de ses statues avec un pied d'oie.

Robin Hood ou **Robin des bois.** *Voy.* Puck.

Robinet de Vaulx, faux ermite, affilié à la vauderie et condamné à Arras, avec Labitte, dit l'abbé de peu de sens : quinzième siècle.

Rocaya (Marie de), sorcière fameuse par ses crimes, qui fut condamnée au feu dans le pays basque, à la fin du seizième siècle.

Rodenstein. *Voy.* Hakelberg.

Roderik ou **Rodrigue.** Roderik, dernier roi des Goths en Espagne, se rendit fameux par ses crimes et ses débauches, au commencement du



huitième siècle; mais il y eut une fin. Il était devenu épris de la fille du comte Julien, l'un des grands seigneurs de l'Espagne; il la déshonora et la renvoya ensuite de sa cour. Le comte Julien se vengea en ouvrant aux Maures les portes de l'Espagne. Dans une grande bataille qui dura sept jours, Roderik fut tué, et comme on ne put retrouver son corps, on publia qu'il avait été enlevé

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 87.

par le démon, que ses méfaits avaient rendu son maître [1].

Rodriguez (Ignazio). *Voy.* Inquisition.

Rois de l'enfer. Les rois de l'enfer sont au nombre de sept. On peut les lier depuis trois heures jusqu'à midi, et depuis neuf heures jusqu'au soir. *Voy.* Monarchie infernale.

Rois de France. Il est rapporté dans quelques chroniques que les premiers rois de France portaient une queue comme les singes; qu'ils avaient du poil de sanglier tout le long de l'épine du dos, etc.

Roitelet. Une plume de cet oiseau portée en secret fait gagner à tous les jeux. On le croit au moins dans les villages.

Rolande du Vernois. Boguet cite cette femme comme sorcière. Elle fut convaincue, au seizième siècle, tout à la fois d'être possédée, voleuse et ventriloque, et fut pendue et brûlée.

Rome, siége et domaine de l'Église, à qui Notre-Seigneur a dit que « les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ». Satan et ceux qu'il entraîne savent bien que Rome et tous ses monuments appartiennent au Pape; que Constantin, se sentant amoindri en face du seul pouvoir incontestablement divin, céda Rome et ses États au Saint-Siége et se fit une autre capitale; que Charlemagne confirma et agrandit cette donation; que tous ceux qui ont honoré ou défendu l'Église Romaine ont été bénis et ont prospéré; que, depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, par la violence ou par les sophismes, tous ceux qui ont attaqué le Pape, ou dans sa personne, ou dans son pouvoir, ou dans son domaine, ont subi les coups de la justice divine. Mais Satan, le père des hérésies, des schismes et des désertions, ne désarme pas.

Romulus, celui qui éleva la ville de Rome. Romulus était enfant du diable selon quelques-uns, et grand magicien selon tous les démonomanes. Mars, au fait, qui fut son père n'était qu'un démon. Après qu'il eut bien établi son empire, un jour qu'il faisait la revue de son armée, il fut enlevé par un tourbillon, devant la multitude, et Bodin observe que le diable, à qui il devait le jour, l'emporta dans un autre royaume.

Ronwe, marquis et comte de l'enfer, qui apparaît sous la forme d'un monstre; il donne à ses adeptes la connaissance des langues et la bienveillance de tout le monde. Dix-neuf cohortes infernales sont sous ses ordres [2].

Rose-croix. Les rose-croix sont maintenant de hauts officiers dans les grades ridicules de la maçonnerie. Autrefois c'étaient les conservateurs des secrets de la cabale.

Naudé a écrit sur les rose-croix un petit livre curieux. *Voy.* Naudé, Andreæ, etc.

Rose de Jéricho. *Voy.* Brown.

[1] Voyez son histoire dans les *Légendes infernales*.
[2] Wierus, in *Pseudomon. dæm.*

Rosemberg. *Voy.* Femmes blanches.

Rosendal. Les Suédois de nos jours donnent ce nom (vallée des roses) au lieu où se fait le sabbat.

Rosier, démon invoqué comme prince des Dominations dans les litanies du sabbat.

Roskolnicks, sectaires russes qui proscrivent le tabac, qu'ils appellent l'arbre du diable.

Rounfl. C'est le nom que les Bretons donnent aux ogres.

Roussalkis, ondines des Russes, chez qui elles peuplent les étangs et les rivières.

Roustem ou **Rustam,** héros si fameux dans la Perse qu'il y est devenu presque fabuleux. Il vivait au sixième siècle. On lui prête des actions surnaturelles, comme d'avoir tué mille Tartares d'un seul coup, d'avoir vaincu des dragons et des diables blancs, d'avoir pris des villes à lui seul. C'est l'Hercule des Persans [1].



Ronwe.

Roux. Il y a chez les modernes une antipathie assez générale contre les roux. On expliquait autrefois ainsi l'origine des barbes rousses. Lorsque Moïse surprit les Israélites adorant le veau d'or, il le fit mettre en poudre, mêla cette poudre dans de l'eau et la fit boire au peuple. L'or s'arrêta sur les barbes de ceux qui avaient adoré l'idole et les fit reconnaître; car toujours depuis ils eurent la barbe dorée [2].

Rubezal, prince des gnomes, fameux chez les habitants des monts Sudètes. Il est extrêmement malin, comme tous les êtres de son espèce, et joue mille tours aux montagnards. On a écrit des volumes sur son compte; il est même le héros de quelques romans; Musœus a conté longuement ses prouesses. Et toutefois on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de

[1] M. Eugène Flandin, *Voyage en Perse.*
[2] Jérémie de Pours, la *Divine mélodie du saint Psalmiste*, p. 829.

l'ancienne mythologie slave. Il paraît encore, dit-on, dans quelque coin éloigné; mais chaque année il perd de sa renommée et de sa considération. — C'est le même que Ribenzal.

Rubis. Les anciens attribuaient à cette pierre précieuse la propriété de résister au venin, de préserver de la peste, de bannir la tristesse et de détourner les mauvaises pensées. S'il venait à changer de couleur, il annonçait des malheurs qui devaient arriver; il reprenait sa teinte aussitôt qu'ils étaient subis.

Rue d'Enfer. *Voy.* VAUVERT.

Ruffaïs, magiciens musulmans qui font leurs prestiges publiquement dans l'Inde, où toute magie paraît avoir les coudées franches. Voici ce qu'on lit à ce sujet, et c'est très-remarquable, dans le *Magasin naval et militaire,* publié par des Anglais sérieux, 1838, n° 116 :

« Depuis que nous sommes dans l'Inde, j'avais entendu parler très-souvent d'une secte de musulmans qu'on appelle les ruffaïs. Ils prêchent l'islamisme et croient le prouver en s'enfonçant des épées dans les chairs, en se coupant la langue qu'ils font rôtir et qu'ils replacent ensuite, et ils offrent de donner le pouvoir d'opérer ces prodiges à leurs disciples, en ajoutant qu'avec leur foi on peut faire de son corps tout ce que l'on veut, jusqu'à s'arracher les yeux et se couper la tête.

» Le colonel G. avait été témoin de ces expériences, en compagnie d'un grave ecclésiastique, qui, s'en trouvant mal, s'était enfui en disant que c'était là l'œuvre de Satan. Le colonel s'écriait qu'il n'y voyait que magie; ce qui se ressemble assez. J'eus grand'peine à croire que ces récits fussent autre chose qu'une mystification; et quand plusieurs témoignages m'eurent ébranlé, j'exprimai le désir de voir de mes propres yeux ce que j'appelais des jongleries. Le jour fixé pour l'épreuve, on dressa une large tente; on y apporta cinquante lampes, des plats pleins d'arsenic et des plants d'une sorte de cactus qui fournit un suc laiteux, dont une seule goutte produit des ampoules sur la peau. On se procura aussi de vieux pendants d'oreilles, de vieux bracelets, des poignards, des épées, des broches de fer, et quand tout fut prêt, nous entrâmes, cinq officiers et moi, avec une centaine de curieux. Vingt ruffaïs se trouvaient là, battant du tambour. Aussitôt que nous fûmes assis, les ruffaïs chantèrent des paroles tirées de leurs livres saints, accompagnées des tambours qui alors battaient en mesure. Ce vacarme alla *crescendo* jusqu'à ce que tous se sentissent en une sorte d'extase : leurs corps étaient secoués par des tressaillements continuels. Ils saisirent les instruments qu'on avait apportés; les uns se percèrent les joues, la langue, la gorge avec des broches et des poignards; les autres se traversèrent le corps avec des épées; quelques-uns se coupèrent la langue, la rôtirent et la remirent à sa place où elle se rejoignit complétement; un d'entre eux avala, sans en rien souffrir, de grandes quantités d'arsenic, pendant qu'un autre dévorait les bracelets et les pendants d'oreilles, comme les enfants dévorent les friandises.

» Tout cela s'opérait à un pied de moi, au milieu des lampes, de manière que je ne pouvais supposer aucune supercherie. Mais ce spectacle me faisait mal, et je ne savais qu'en penser. Le colonel m'assurait que tout ce que je voyais était réel, et que si quelque imposture s'y mêlait, il l'aurait découverte depuis longtemps. Cependant j'hésitais, et comme je disais que j'aurais plus de confiance si ces faits extraordinaires se passaient au grand jour, sans tambours et sans bruit, le lendemain, un peu après midi, je lisais un journal, étendu sur mon lit, lorsque le chef des ruffaïs vint à moi, portant sous son bras toutes sortes d'instruments qu'il jeta à terre. Il prit une lame de poignard, se l'enfonça dans la joue gauche, en planta une autre dans la joue droite, se perça la langue d'une troisième et d'une quatrième la gorge; puis il plongea dans son corps trois pouces d'une lame de couteau très-affilée; tout cela sans qu'une goutte de sang sortît. Il allait se couper la langue, je l'en empêchai avec horreur, car il se tailladait le visage, et ses regards, égarés par une sorte de fureur, me faisaient frémir. Il avala trois onces d'arsenic; puis il retira toutes les lames qui le lardaient, et il ne sortit de son corps aucune goutte de sang... »

L'officier qui a écrit ce compte rendu déclare en finissant qu'il ne sait que croire de tout cela, mais qu'il atteste avoir vu positivement tout ce qu'il expose.

Ruggieri (Cosme), sorcier florentin et courtisan de Catherine de Médicis; il fut appliqué à la question en 1574, comme prévenu d'avoir attenté par ses charmes aux jours de Charles IX, qu'il voulait envoûter [1].

Rugner, géant scandinave, dont la lance énorme était faite de pierre à aiguiser. Dans un duel, Thor la lui brisa d'un coup de sa massue, grosse comme un dôme, et en fit sauter les éclats si loin, que c'est de là que viennent toutes les pierres à aiguiser que l'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

Rule (Elspet), Écossais convaincu de sorcellerie en 1708. Les cours de justice devenant alors moins rigoureuses contre ces crimes, il ne fut condamné qu'au bannissement avec une joue brûlée.

Runes, lettres ou caractères magiques que les peuples du Nord croyaient d'une grande vertu dans les enchantements. Il y en avait de nuisibles, que l'on nommait *runes amères;* on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 151.

runes secourables détournaient les accidents; les *runes victorieuses* procuraient la victoire à ceux qui en faisaient usage; les *runes médicinales* guérissaient des maladies; on les gravait sur des feuilles d'arbre. Enfin, il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnements. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la façon dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en ligne serpentante, soit en triangle, etc. On trouve encore plusieurs de ces caractères tracés sur les rochers des mers du Nord.

Rush, lutin suédois. *Voy.* Puck.

Ryence, roi fabuleux de la partie septentrionale du pays de Galles; il était magicien et portait un manteau bordé de vingt-quatre barbes de rois. Il fut tué par le roi Arthus.

Rymer, géant, ennemi des dieux chez les Scandinaves; il doit à la fin du monde être le pilote du vaisseau Naglefare. *Voy.* ce mot.

S

Sabaoth. Les archontiques, secte du deuxième siècle, faisaient de Sabaoth un ange douteux qui était pour quelque chose dans les affaires de ce monde. Les mêmes disaient que la femme était l'ouvrage de Satan, galanterie digne des hérétiques.

Sabasius, chef du sabbat, selon certains démonographes. C'était autrefois l'un des surnoms de Bacchus, grand maître des sorciers dans l'antiquité païenne. C'est un gnome chez les cabalistes.

Sabathan, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Sabba, devineresse mise au nombre des sibylles. On croit que c'était celle de Cumes.

Sabbat. C'est l'assemblée des démons, des sorciers et des sorcières dans leurs orgies nocturnes. Nous devons donner ici les relations des démonomanes sur ce sujet. On s'occupe au sabbat, disent-ils, à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, à accomplir des mystères abominables. Le sabbat se fait dans un carrefour ou dans quelque lieu désert et sauvage, auprès d'un



lac, d'un étang, d'un marais, parce qu'on y produit la grêle et qu'on y fabrique des orages. Le lieu qui sert à ce rassemblement reçoit une telle malédiction qu'il n'y peut croître ni herbe ni autre chose. Strozzi dit avoir vu autour d'un châtaignier, dans un champ du territoire de Vicence, un cercle dont la terre était aussi aride que les sables de la Libye, parce que les sorciers y dansaient et y faisaient le sabbat. Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celles du mercredi au jeudi et du vendredi au samedi. Quelquefois le sabbat se fait en plein midi, mais c'est fort rare. Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable; cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence, le diable fait paraître un mouton dans une nuée (lequel mouton n'est vu que des sorciers), pour rassembler son monde en un instant.

Dans les circonstances ordinaires, lorsque l'heure du départ est arrivée, après que les sorciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, ce qui est d'obligation, ils se rendent au sabbat montés sur des bâtons ou sur des manches à balai oints de graisse d'enfant; ou bien des diables subalternes les transportent sous des formes de boucs, de chevaux, d'ânes ou d'autres animaux. Ce voyage se fait toujours en l'air. Quand



les sorcières s'oignent pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen-hétan! emen-hétan!* qui signifient, dit Delancre : *Ici et là! ici*

et là! Il y avait cependant en France des sorcières qui allaient au sabbat sans bâton, ni graisse, ni monture, seulement en prononçant quelques paroles. Mais celles d'Italie ont toujours un bouc qui les attend pour les emporter. Elles ont coutume, comme les nôtres, de sortir généralement par la cheminée. Ceux ou celles qui manquent au rendez-vous payent une amende ; le diable aime la discipline.

Les sorcières mènent souvent au sabbat, pour différents usages, des enfants qu'elles dérobent. Si une sorcière promet de présenter au diable, dans le sabbat prochain, le fils ou la fille de quelque gueux du voisinage et qu'elle ne puisse venir à bout de l'attraper, elle est obligée de présenter son propre fils ou quelque autre enfant d'aussi haut prix. Les enfants qui plaisent au diable sont admis parmi ses sujets de cette manière : Maître Léonard, le grand nègre, président des sabbats, et le petit diable, maître Jean Mullin, son lieutenant, donnent d'abord un parrain et une marraine à l'enfant (*Voy.* Baptême du diable); puis on le fait renoncer Dieu, la Vierge et les saints, et, après qu'il a renié sur le grand livre, Léonard le marque d'une de ses cornes dans l'œil gauche. Il porte cette marque pendant tout son temps d'épreuves, à la suite duquel, s'il s'en est bien tiré, le diable lui administre un autre signe qui a la figure d'un petit lièvre, ou d'une patte de crapaud, ou d'un chat noir.

Durant leur noviciat, on charge les enfants admis de garder les crapauds, avec une gaule blanche, sur le bord du lac, tous les jours de sabbat; quand ils ont reçu la seconde marque, qui est pour eux un brevet de sorciers, ils sont admis à la danse et au festin. Les sorciers, initiés aux mystères du sabbat, ont coutume de dire : *J'ai bu du tabourin, j'ai mangé du cymbale, et je suis fait profès.* Ce que Leloyer explique de la sorte : « Par le tabourin, on entend la peau de bouc enflée de laquelle ils tirent le jus et consommé pour boire, et par le cymbale le chaudron ou bassin dont ils usent pour cuire leurs ragoûts. » Les petits qui ne promettent rien de convenable sont condamnés à être fricassés. Il y a là des sorcières qui les dépècent et les font cuire pour le banquet.

Lorsqu'on est arrivé au sabbat, le premier devoir est d'aller rendre hommage au maître. Il est assis sur un trône; ordinairement il affecte la figure d'un grand bouc ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée; quelquefois il prend la forme d'un oiseau, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse; ou bien il paraît en oiseau noir ou en homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa figure favorite est celle d'un bouc. Il porte une couronne noire, les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux; une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointe; les pieds



en pattes d'oie, la queue longue comme celle d'un âne; il a la voix effroyable et monotone, tient une gravité superbe, et porte toujours sous la queue un visage d'homme noir, visage que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat : c'est là ce qu'on appelle l'hommage. Il donne ensuite un pou d'argent à tous ses adeptes; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde, chacun selon son rang, mais toujours un diable à côté d'un sorcier.

Quelques sorcières ont dit que la nappe du sabbat est dorée, et qu'on y sert toutes sortes de bons mets, avec du pain et du vin délicieux. Mais le plus grand nombre de ces femmes ont déclaré, au contraire, qu'on n'y sert que des crapauds, de la chair de pendus, de petits enfants non baptisés et mille autres horreurs, et que le pain du diable est fait de millet noir. On chante pendant le repas des choses abominables; et après qu'on a mangé, on se lève de table, on adore le maître, puis chacun se divertit. Les uns dansent en rond, ayant chacun un chat pendu au derrière; d'autres rendent compte des maux qu'ils ont faits, et ceux qui n'en ont pas fait assez sont punis. Des sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtiment.

Les correcteurs du sabbat sont de petits démons sans bras, qui allument un grand feu, y jettent les coupables, et les en retirent quand il le faut.

Ici, on fait honneur à des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, portant une sonnette au cou et une autre au pied droit. On les donne comme d'utiles serviteurs aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs se commettent les plus révoltantes et les plus honteuses horreurs.

Ceux et celles qui vont baiser le visage inférieur du maître tiennent une chandelle sombre à la main. Il en est qui forment des quadrilles avec des crapauds vêtus de velours et chargés de sonnettes. Ces divertissements durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout est forcé de disparaître. Alors le grand nègre leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi [1].

On conte qu'un charbonnier, ayant été averti que sa femme allait au sabbat, résolut de l'épier. Une nuit qu'il faisait semblant de dormir, elle se leva, se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier, qui l'avait bien examinée, prit le pot à la graisse, s'en frotta comme elle, et fut aussitôt transporté, par la cheminée, dans la cave d'un comte, homme considéré au pays; il trouva là sa femme et tout le sabbat rassemblé pour une séance secrète. Le souper descendait là par une poulie. La femme du charbonnier, l'ayant aperçu, fit un signe : au même instant tout s'envola, et il ne resta dans la cave que le pauvre charbonnier, qui, se voyant pris pour un voleur, avoua ce qui s'était passé à son égard et ce qu'il avait vu dans cette cave [2].



Un paysan se rencontrant de nuit dans un lieu où l'on faisait le sabbat, on lui offrit à boire. Il jeta la liqueur à terre et s'enfuit, emportant le vase, qui était d'une matière et d'une couleur inconnues. Il fut donné à Henri le Vieux, roi d'Angleterre, si l'on en croit le conte [3]. Mais, malgré son prix et sa rareté, le vase est sans doute retourné à son premier maître. Pareillement, un boucher allemand entendit, en passant de nuit par une forêt, le bruit des danses du sabbat; il eut la hardiesse de s'en approcher, et tout s'évanouit. Il prit des coupes d'argent qu'il porta au magistrat, lequel fit arrêter et pendre toutes les personnes dont les coupes portaient le nom [1]. Un sorcier mena son voisin au sabbat en lui promettant qu'il serait l'homme le plus heureux du monde. Il le transporta fort loin, dans un lieu où se trouvait rassemblée une nombreuse compagnie, au milieu de laquelle était un grand bouc. Le nouvel apprenti sorcier appela Dieu à son secours. Alors vint un tourbillon impétueux : tout disparut; il demeura seul et fut trois ans à retourner dans son pays [2].

« Le sabbat se fait, disent les cabalistes, quand les sages rassemblent les gnomes pour les engager à épouser les filles des hommes. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce, Sabasius, le plus ancien des gnomes, contracta alliance avec une femme. C'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée, sur laquelle on a fait mille contes impertinents. Les démonomanes prétendent aussi qu'Orphée fut le fondateur du sabbat, et que les premiers sorciers qui se rassemblèrent de la sorte se nommaient *orphéotélestes*. La véritable source de ces orgies sinistres a pu prendre naissance dans les bacchanales, où l'on invoquait Bacchus en criant : *Saboé !* »

Dans l'affaire de la possession de Louviers, Madeleine Bavent, tourière du couvent de cette ville, confessa des choses singulières sur le sabbat. Elle avoua qu'étant à Rouen, chez une couturière, un magicien l'avait engagée et conduite au sabbat; qu'elle fut mariée là à Dagon, diable d'enfer; que Mathurin Picard l'éleva à la dignité de princesse du sabbat, quand elle eut promis d'ensorceler toute sa communauté; qu'elle composa des maléfices en se servant d'hosties consacrées; que, dans une maladie qu'elle éprouva, Picard lui fit signer un pacte de grimoire; qu'elle vit accoucher quatre magiciennes au sabbat; qu'elle aida à égorger et à manger leurs enfants; que le jeudi saint on y fit la cène en y mangeant un petit enfant; que, dans la nuit du vendredi, Picard et Boulé avaient percé une hostie par le milieu, et que l'hostie avait jeté du sang. De plus, elle confessa avoir assisté à l'évocation de l'âme de Picard, faite par Thomas Boulé dans une grange, pour confirmer les maléfices du diocèse d'Évreux. Elle ajouta à ces dépositions, devant le parlement de Rouen, que David, premier directeur du monastère, était magicien; qu'il avait donné à Picard une cassette pleine de sorcelleries, et qu'il lui avait délégué tous ses pouvoirs

[1] M. Jules Garinet, après Delancre, Bodin, Delrio, Maiol, Leloyer, Danæus, Boguet, Monstrelet, Torquemada, etc.
[2] Delrio, *Disquisitions magiques*, et Bodin, p. 30.
[3] *Trinum magicum.*

[1] Joachim de Cambrai.
[2] Torquemada, dans l'*Hexameron*.

diaboliques; qu'un jour, dans le jardin, s'étant assise sous un mûrier, un horrible chat noir et puant lui avait mis ses pattes sur ses épaules et avait approché sa gueule de sa bouche; c'était un démon. Elle dit en outre qu'on faisait au sabbat la procession; que le diable, moitié homme et moitié bouc, assistait à ces cérémonies exécrables, et que sur l'autel il y avait des chandelles allumées qui étaient toutes noires. On trouve généralement le secret de ces horreurs dans les mœurs abominables de la fin du seizième siècle.

Dans le Limbourg, il n'y a pas cent ans, on comptait encore beaucoup de bohémiens et de bandits qui faisaient le sabbat. Leurs initiations avaient lieu dans un carrefour solitaire, où végétait une masure qu'on appelait la Chapelle des boucs. Celui qu'on recevait sorcier était enivré, puis mis à califourchon sur un bouc de bois qu'on agitait au moyen d'un pivot; on lui disait qu'il voyageait par les airs. Il le croyait d'autant plus qu'on le descendait de sa monture pour le jeter dans une orgie qui était pour lui le sabbat [1].

On sait, dit Malebranche, que cette erreur du sabbat n'a quelquefois aucun fondement; que le prétendu sabbat des sorciers est quelquefois l'effet d'un délire et d'un déréglement de l'imagination, causé par certaines drogues desquelles se servent les malheureux qui veulent se procurer ce délire. Ce qui entretient la crédulité populaire, ajoute Bergier, ce sont les récits de quelques peureux qui, se trouvant égarés la nuit dans les forêts, ont pris pour le sabbat des feux allumés par les bûcherons et les charbonniers, ou qui, s'étant endormis dans la peur, ont cru entendre et voir le sabbat, dont ils avaient l'imagination frappée. Il n'y a aucune notion du sabbat chez les anciens Pères de l'Église. Il est probable que c'est une imagination qui a pris naissance chez les barbares du Nord; que ce sont eux qui l'ont apportée dans nos climats, et qu'elle s'y est accréditée par des faits, comme celui de la Chapelle des boucs, au milieu de l'ignorance dont leur irruption fut suivie.

Charles II, duc de Lorraine, voyageant incognito dans ses États, arriva un soir dans une ferme, où il se décida à passer la nuit. Il fut surpris de voir qu'après son souper on préparait un second repas plus délicat que le sien, et servi avec un soin et une propreté admirables. Il demanda au fermier s'il attendait de la compagnie. « Non, monsieur, répondit le paysan; mais c'est aujourd'hui jeudi, et toutes les semaines, à pareille heure, les démons se rassemblent dans la forêt voisine avec les sorciers des environs pour y faire leur sabbat. Après qu'on a dansé le branle du diable, ils se divisent en quatre bandes. La première vient souper ici ; les autres se rendent dans des fermes peu éloignées. — Et payent-ils ce qu'ils prennent? demanda Charles. — Loin de payer, répondit le fermier, ils emportent encore ce qui leur convient, et s'ils ne se trouvent pas bien reçus, nous en passons de dures; mais que voulez-vous qu'on fasse contre des sorciers et des démons? » Le prince, étonné, voulut approfondir ce mystère; il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers, et celui-ci partit au grand galop pour la ville de Toul, qui n'était qu'à trois lieues. Vers deux heures du matin, une trentaine de sorciers, de sorcières et de démons entrèrent; les uns ressemblaient à des ours, les autres avaient des cornes et des griffes. A peine étaient-ils à table que l'écuyer de Charles II reparut, suivi d'une troupe de gens d'armes. Le prince, escorté, entra dans la salle du souper : — Des diables ne mangent pas, dit-il; ainsi vous voudrez bien permettre que mes gens d'armes se mettent à table à votre place... Les sorciers voulurent répliquer, et les démons proférèrent des menaces. — Vous n'êtes point des démons, leur cria Charles : les habitants de l'enfer agissent plus qu'ils ne parlent, et si vous en sortiez, nous serions déjà tous fascinés par vos prestiges. Voyant ensuite que la bande infernale ne s'évanouissait pas, il ordonna à ses gens de faire main basse sur les sorciers et leurs patrons. On arrêta pareillement les autres membres du sabbat, et le matin Charles II se vit maître de plus de cent vingt personnes. On les dépouilla, et on trouva des paysans, qui, sous ces accoutrements, se rassemblaient de nuit dans la forêt pour y faire des orgies abominables, et piller ensuite les riches fermiers. Le duc de Lorraine (qui avait généreusement payé son souper avant de quitter la ferme) fit punir ces prétendus sorciers et démons comme des coquins et des misérables. Le voisinage fut délivré pour le moment de ces craintes; mais la peur du sabbat ne s'affaiblit pas pour cela dans la Lorraine.

Duluc, dans ses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*, tome IV, lettre 91, rapporte encore ce qui suit : « Il y a environ dix ans, vers 1769, qu'il s'était formé dans la Lorraine allemande et dans l'électorat de Trèves une association de gens de la campagne qui avaient secoué tout principe de religion et de morale. Ils s'étaient persuadé qu'en se mettant à l'abri des lois ils pouvaient satisfaire sans scrupule toutes leurs passions. Pour se soustraire aux poursuites de la justice, ils se comportaient dans leurs villages avec la plus grande circonspection : l'on n'y voyait aucun désordre; mais ils s'assemblaient la nuit en grandes bandes, allaient à force ouverte dépouiller les habitations écartées, commettaient d'abominables excès, et employaient les menaces les plus terribles pour forcer au silence les victimes de leur brutalité. Un de leurs complices ayant été saisi par hasard pour quel-

[1] Voyez, aux *Légendes infernales*, l'histoire de la Chapelle des boucs, insérée dans le chapitre des sorciers.

que délit isolé, on découvrit la trame de cette confédération détestable, et l'on compte par centaines les scélérats qu'il a fallu faire périr sur l'échafaud. » *Voy.* Blokula, Litanies du sabbat, etc.

Sabbathaï Zévi, faux messie des juifs au dix-septième siècle [1].

Sabéisme, culte que l'on rend aux éléments et aux astres, et qui, selon quelques-uns, est l'origine de l'astrologie judiciaire.

Sabellicus (Georges), farceur allemand qui parcourait l'Allemagne au commencement du dix-septième siècle, en se disant chef des nécromanciens, astrologues, magiciens, chiromanciens, pyromanciens, etc. Il gagna ainsi beaucoup d'argent, et fut très-révéré des vieilles femmes et des petits enfants [2].

Sabiénus. Dans la guerre de Sicile entre César et Pompée, Sabiénus, commandant la flotte de César, ayant été pris, fut décapité par ordre de Pompée. Il demeura tout le jour sur le bord de la mer, sa tête ne tenant plus au corps que par un filet. Sur le soir, il pria qu'on fît venir Pompée ou quelqu'un des siens, parce qu'il arrivait des enfers, et qu'il avait des choses importantes à communiquer. Pompée envoya plusieurs de ses amis, auxquels Sabiénus déclara que la cause et le parti qu'ils servaient alors étaient agréables aux dieux des enfers, et que leur chef réussirait; qu'il avait ordre de le lui annoncer, et que, pour preuve de ce qu'il disait, il allait mourir aussitôt : ce qui eut lieu. Mais on ne voit pas que le parti ait réussi, dans le sens naturel du mot.

Sabim, nom des astrologues turcs.

Sable. Les Madécasses n'entreprennent jamais la guerre sans consulter leurs augures : ceux-ci ont une petite calebasse remplie d'un sable qui ne se trouve qu'en certains lieux; ils le répandent sur une planche et y marquent plusieurs figures. Ils prétendent connaître par là s'ils vaincront leurs ennemis [3].

Sabnac ou **Salmac**, grand marquis infernal, démon des fortifications. Il a la forme d'un soldat armé, avec une tête de lion. Il est monté sur un cheval hideux. Il métamorphose les hommes en pierres, et bâtit des tours avec une adresse surprenante. Il a sous ses ordres cinquante légions [4].

Sacaras, anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ils sont tous malfaisants.

Saccilaires, anciens charlatans qui se servaient de la magie pour s'approprier l'argent d'autrui.

Sacrifices. L'homme, partout où il a perdu les lumières de la révélation, s'est fait des dieux cruels, altérés de sang, avides de carnage. Hérodote dit que les Scythes immolaient la cinquième partie de leurs prisonniers à Mars Exterminateur. Autrefois les Sibériens se disputaient l'honneur de périr sous le couteau de leurs prêtres. — Tout cela est un mystère, sur lequel on doit lire ce qu'en a écrit Joseph de Maistre.

Il y avait un temple chez les Thraces où l'on n'immolait que des victimes humaines; les prêtres de ce temple portaient un poignard pendu au cou, pour marquer qu'ils étaient toujours prêts à tuer. Dans le temple de Bacchus, en Arcadie, et dans celui de Minerve, à Lacédémone, on croyait honorer ces divinités en déchirant impitoyablement, à coups de verges, de jeunes filles sur leurs autels. Les Germains et les Cimbres ne sacrifiaient les hommes qu'après leur avoir fait endurer les plus cruels supplices. Il y avait dans le Pégu un temple où l'on renfermait les filles les plus belles et de la plus haute naissance; elles étaient servies avec respect; elles jouissaient des honneurs les plus distingués; mais tous les ans une d'elles était solennellement sacrifiée à l'idole de la nation. C'était ordinairement la plus éclatante qui avait l'honneur d'être choisie; et le jour de ce sacrifice était un jour de fête pour tout le peuple. Le prêtre dépouillait la victime, l'étranglait, fouillait dans son sein, en arrachait le cœur, et le jetait au nez de l'idole. Les Mexicains immolaient des milliers de victimes humaines au dieu du mal. Presque tous les peuples, hors le peuple de Dieu dans l'ère ancienne et les chrétiens dans la nouvelle, ont exercé sans scrupule de pareilles barbaries.

C'est un usage établi à Benin de sacrifier aux idoles les criminels; on les réserve dans cette vue. Ils doivent toujours être au nombre de vingt-cinq. Lorsque ce nombre n'est pas complet, les officiers du roi se répandent dans l'obscurité de la nuit et saisissent indistinctement tous ceux qu'ils rencontrent; mais il ne faut pas qu'ils soient éclairés par le moindre rayon de lumière. Les victimes saisies sont remises entre les mains des prêtres, qui sont maîtres de leur sort. Les riches ont la liberté de se racheter, ainsi que leurs esclaves; les pauvres sont sacrifiés.

Ce qu'on appelait l'hécatombe était le sacrifice de cent victimes, proprement de cent bœufs, mais qui s'appliqua dans la suite aux sacrifices de cent animaux de même espèce, même de cent lions ou de cent aigles; c'était le sacrifice impérial. Ce sacrifice se faisait en même temps sur cent autels de gazon par cent sacrificateurs.

On accusait les sorciers de sacrifier au diable, dans leurs orgies, des crapauds, des poules noires et de petits enfants non baptisés : belle assimilation!

Sadey, compère de Flaque. *Voy.* ce mot.

Sadial ou **Sadiel**, ange qui, selon les musul-

[1] Voyez son histoire à la fin des *Légendes de l'Ancien Testament*.
[2] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*.
[3] *Voyage de Madagascar*, de 1722.
[4] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

mans, gouverne le troisième ciel et qui est chargé d'affermir la terre, laquelle serait dans un mouvement perpétuel, s'il n'avait le pied dessus.

Saignement de nez. Quand on perd par le nez trois gouttes de sang seulement, c'est un présage de mort pour quelqu'un de la famille. Si on en perd quatre, le présage est nul.

Sainokavara, endroit du lac Fakone où les Japonais croient que les âmes des enfants sont retenues comme dans une espèce de limbes.

Sains (Marie de), sorcière et possédée. *Voy.* Possédées de Flandre.

Saint-André. Ce docteur, qui a écrit contre les superstitions, fut appelé, en 1726, par une femme qui lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapereau. Le docteur témoigna d'abord sa surprise; mais, quelques jours après, cette femme prétendit ressentir des tranchées; elle ne douta pas qu'elle n'eût encore quelque lapin à mettre au monde. Saint-André arrive, et, pour ne rien négliger, il délivre lui-même la malade. Elle accouche en effet d'un petit lapin encore vivant. Les voisines et le docteur de crier miracle. On donne de l'argent à la mère des lapins; elle prend goût au métier, et se met indiscrètement à accoucher tous les huit jours. La police, étonnée d'une si féconde maternité, croit devoir se mêler de cette affaire. On enferme la dame aux lapins, on la surveille exactement, et l'on s'assure bientôt qu'elle s'est moquée du public, et qu'elle a cru trouver une dupe dans le docteur Saint-André[1].

Il a laissé des lettres sur la magie, un vol. in-12. Son jugement n'est pas exact.

Saint-Aubin, auteur calviniste de l'*Histoire des diables de Loudun*, dans l'affaire d'Urbain Grandier. Un vol. in-12. Amsterdam, 1716. Ce livre, écrit avec une mauvaise foi insigne, n'est plein que de faussetés.

M. l'abbé Leriche, à la suite de ses belles *Études sur les possessions en général et sur celle de Loudun en particulier*, a redressé complétement les mille et un mensonges de ce calviniste, « qui n'a donné son livre au public, que soixante ans après l'événement, lorsque les juges et les témoins étaient morts, qui a supprimé tout ce qui le gênait dans son roman, qui présente comme un innocent opprimé ce Grandier, homme orgueilleux, violent, vindicatif, débauché. Indépendamment du crime de magie bien prouvé, cet homme méritait le feu, « sur la déposition de soixante témoins ».

Saint-Aubin a été copié par Gayot de Pitaval, dans sa lourde collection des *Causes célèbres.* Les cœurs droits qui recherchent la vérité feront bien de lire le savant ouvrage que nous citons; et nos biographes, s'ils sont seulement honnêtes, ne poseront plus Grandier en victime.

[1] Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. III, p. 111.

Saint-Germain (le comte de), charlatan célèbre du dernier siècle, qui se vantait de faire de l'or, de gonfler les diamants et d'opérer beaucoup de choses merveilleuses. Comme on ignorait son origine, il se disait immortel par la vertu de la pierre philosophale; et le bruit courait qu'il était âgé de deux mille ans. Il avait l'art d'envelopper ses dupes dans le tissu de ses étranges confidences. Contant un jour qu'il avait beaucoup connu Ponce-Pilate à Jérusalem, il décrivait minutieusement la maison de ce gouverneur romain et disait les plats qu'on avait servis sur sa table, un soir qu'il avait soupé chez lui. Le cardinal de Rohan, croyant n'entendre là que des rêveries, s'adressa au valet de chambre du comte de Saint-Germain, vieillard aux cheveux blancs, à la figure honnête : « Mon ami, lui dit-il, j'ai de la peine à croire ce que dit votre maître. Qu'il soit ventriloque, passe; qu'il fasse de l'or, j'y consens; mais qu'il ait deux mille ans et qu'il ait vu Ponce-Pilate, c'est trop fort. Étiez-vous là ? — Oh ! non, monseigneur, répondit ingénument le valet de chambre, c'est plus ancien que moi. Il n'y a guère que quatre cents ans que je suis au service de M. le comte... »

Saint-Gille, marchand épicier à Saint-Germain en Laye, qui fut présenté comme ventriloque à l'Académie des sciences, le 22 décembre 1770. Il avait le talent d'articuler des paroles très-distinctes, la bouche bien fermée et les lèvres bien closes, ou la bouche grandement ouverte, en sorte que les spectateurs et auditeurs pouvaient y plonger. Il variait admirablement le timbre, la direction et le ton de sa voix, qui semblait venir tantôt du milieu des airs, tantôt du toit d'une maison opposée, de la voûte d'un temple, du haut d'un arbre, tantôt du sein de la terre, etc.[1].

Saints. D'impudents charlatans ont imaginé



Le sorcier. — Page 592.

une abominable superstition dont les saints mêmes sont l'objet. Le tribunal de Saint-Quentin a jugé, en mars 1828, une cause où cette imposture s'est

[1] Le ventriloque de l'abbé de la Chapelle, cité par M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 278.

mise à jour. Des paysannes, dont les enfants dépérissaient, s'adressèrent à un sorcier, nommé Pierre-Louis D....., batteur en grange à Pithon (diocèse de Cambrai). Il leur dit que le mal dont elles gémissaient venait de quelques saints mécontents, que la famille avait irrités, et qui faisaient sentir leur colère sur les enfants; mais qu'il y avait moyen de les apaiser. Ce moyen, il l'employa en se faisant donner des pièces de six liards (monnaie qui n'est plus qu'un souvenir) et les faisant sauter dans de l'eau, qu'il disait bénite pour son opération. Éclairé par cette cérémonie, le sorcier, car on lui donnait ce nom, révéla les noms des saints dont les bonnes femmes devaient désarmer la vengeance. Nous citons ses expressions. Après quoi, il se fit payer sa consultation. Mais comme les enfants n'éprouvèrent aucun soulagement, sur la rumeur publique, D..... fut appelé en justice et condamné à un an de prison.

Sakhar, génie infernal qui, suivant le Talmud, s'empara du trône de Salomon. Après avoir pris Sidon et tué le roi de cette ville, Salomon emmena sa fille Téréda; comme elle ne cessait de déplorer la mort de son père, il ordonna au diable de lui en faire l'image pour la consoler. Mais cette statue, placée dans la chambre de la princesse, devint l'objet de son culte et de celui de ses femmes. Salomon, informé de cette idolâtrie par son vizir Asaf, brisa la statue, châtia sa femme et se retira dans le désert, où il s'humilia devant Dieu. Ses larmes et son repentir ne le sauvèrent pas de la peine que méritait sa faute. Ce prince était dans l'usage de remettre, avant d'entrer dans le bain, son anneau, dont dépendait sa couronne, à une de ses femmes nommée Amina. Un jour, Sakhar vint à elle sous les traits du roi, et, recevant l'anneau de ses mains, prit, en vertu de ce talisman, possession du trône, et fit dans les lois tous les changements dont sa méchanceté s'avisa. En même temps Salomon, dont la figure n'était plus la même, méconnaissable aux yeux de ses sujets, fut obligé d'errer et de demander l'aumône. Enfin, au bout de quarante jours, espace de temps durant lequel l'idole avait été honorée dans son palais, le diable prit la fuite et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson qui venait de l'avaler fut pris et servi devant Salomon, qui retrouva la bague dans ses entrailles. Rentré en possession de son royaume, ce prince saisit Sakhar, lui chargea le cou d'une pierre, et le précipita dans le lac de Tibériade.

Sakhrat. Il y a une montagne que les mahométans croient entourer tout le globe. C'est la montagne de Kaf. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont Lokman disait que quiconque en aurait seulement le poids d'un grain ferait des miracles. Cette pierre est faite d'une seule émeraude, et c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît azuré. Lorsque Dieu veut exciter un tremblement de terre, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ses racines. La terre se trouve au milieu de cette montagne, comme le doigt au milieu de l'anneau; sans cet appui, elle serait dans une perpétuelle agitation. Pour y arriver, il faut traverser un très-grand pays ténébreux; nul homme n'y peut pénétrer s'il n'est conduit par quelque intelligence. C'est là que les dives ou mauvais génies ont été confinés, après avoir été subjugués par les premiers héros de la race des hommes; c'est là aussi que les péris ou fées font leur demeure ordinaire.

Sakimouni, génie ou dieu, dont les légendes



des Kalmouks racontent qu'il habitait le corps d'un lièvre; il rencontra un homme qui mourait de faim, il se laissa prendre pour satisfaire l'appétit de ce malheureux. L'esprit de la terre, satisfait de cette belle action, plaça aussitôt l'âme de ce lièvre dans la lune, où les Kalmouks prétendent la découvrir encore [1].

Saladin. Au moyen âge, on croyait très-généralement que les Sarasins, dans leurs guerres, étaient, comme insignes sorciers, assistés par le diable. Walter Scott, dans sa *Démonologie*, rapporte un exemple que voici; il est tiré du vieux roman de *Richard Cœur de lion*.

Le fameux Saladin, y est-il dit, avait envoyé une ambassade au roi Richard, avec un jeune cheval qu'il lui offrait comme un vaillant destrier. Il défiait en même temps Cœur de lion à un combat singulier, en présence des deux armées, dans le but de décider tout d'un coup leurs prétentions à la Palestine et la question théologique de savoir quel était le vrai Dieu, ou le Dieu des chrétiens, ou celui qu'adoraient les Sarasins. Mais ce semblant de défi chevaleresque cachait une perfidie, dans laquelle l'esprit malin jouait un

[1] *Voyages de Pallas.*

rôle. Un charmeur sarasin avait enfermé deux démons dans les corps d'une jument et de son poulain, leur donnant pour instruction que chaque fois que la jument hennirait, le poulain, qui était d'une taille peu commune, devrait s'agenouiller pour teter sa mère. Le poulain maléficié fut envoyé au roi Richard, dans l'espoir qu'il obéirait au signal accoutumé, et que le soudan, monté sur la mère, aurait ainsi l'avantage. Mais le monarque anglais fut averti par un songe du piége qu'on lui tendait, et avant le combat le poulain fut exorcisé, avec ordre de rester docile à la voix de son cavalier durant le choc. L'animal endiablé promit soumission en baissant la tête; et cette promesse n'inspirant pas assez de confiance, on lui boucha encore les oreilles avec de la cire. Ces précautions prises, Richard, armé de toutes pièces, courut à la rencontre de Saladin, qui, se confiant dans son stratagème, l'attendit de pied ferme. La cavale hennit de manière à faire trembler la terre à plusieurs milles à la ronde; mais le poulain ou démon, que la cire empêchait d'entendre le signal, n'y put obéir. Saladin, désarçonné, n'échappa que difficilement à la mort, et son armée fut taillée en pièces par les chrétiens.

Salamandres. Selon les cabalistes, ce sont des esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties du feu, qu'ils habitent. « Les salamandres, habitants enflammés de la région du feu, servent les sages, dit l'abbé de Villars; mais ils ne cherchent pas leur compagnie : leurs filles et leurs femmes se font voir rarement. De tous les êtres élémentaires, les salamandres sont ceux qui vivent le plus longtemps. » Les historiens disent que Romulus était fils de Mars. Les esprits forts ajoutent : c'est une fable; les démonomanes disent : il était fils d'un incube. Nous qui connaissons la nature, poursuit le même auteur, nous savons que ce Mars prétendu était un salamandre. *Voy.* CABALE.

Il y a un animal amphibie, du genre des lézards, qu'on nomme la salamandre. Sa peau est noire, parsemée de taches jaunes, sans écailles et presque toujours enduite d'une matière visqueuse qui en suinte continuellement. La salamandre ressemble, pour la forme, à un lézard. Les anciens croyaient que cet animal vivait dans le feu. « La salamandre loge dans la terre, dit Bergerac, qui est toujours farceur, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve et le cap Rouge. Elle sue de l'huile bouillante et crache de l'eau-forte, quand elle s'échauffe ou qu'elle se bat. Avec le corps de cet animal, on n'a que faire de feu dans une cuisine. Pendu à la crémaillère, il fait bouillir et rôtir tout ce que l'on met devant la cheminée. Ses yeux éclairent la nuit comme de petits soleils; et, placés dans une chambre obscure, ils y font l'effet d'une lampe perpétuelle.. »

Salgues (Jean-Baptiste), auteur d'un livre intitulé *Des erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la société*, 3 vol. in-8°, 3e édit., Paris, 1818. Une quatrième édition a paru depuis; mais ce livre a maintenant peu de lecteurs.

Salière. Le sel, chez les anciens, était consacré à la sagesse; aussi n'oubliait-on jamais la salière dans les repas. Si l'on ne songeait pas à la servir, cet oubli était regardé comme un mauvais présage.

Il était aussi regardé comme le symbole de l'amitié; les amis avaient coutume de s'en servir au commencement des repas, et si quelqu'un en répandait, c'était le signe de quelque brouillerie future. Aujourd'hui c'est encore un mauvais augure pour les personnes superstitieuses, lorsque les salières se renversent sur la table.

Le maréchal de Montrevel, étant à table chez le père du maréchal de Biron, vit renverser une salière sur son habit. Il en fut si effrayé, qu'il s'écria à l'instant : « Je suis un homme mort ! » En effet, il tomba en faiblesse; on l'emporta chez lui; la fièvre le prit, et il mourut au bout de quatre jours (1718). Cet événement fortifia la superstition des gens qui sont aussi sots. *Voy.* SEL.

Salisateurs, devins du moyen âge qui formaient leurs prédictions sur le mouvement du premier membre de leur corps qui venait à se remuer, et en tiraient de bons ou mauvais présages.

Salive. Pline le naturaliste rapporte, comme un ancien usage, celui de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille, pour bannir les soucis et les inquiétudes. Mais ce n'est pas là toute la vertu de la salive; elle tue les aspics et les serpents, les vipères et les autres reptiles venimeux. Albert le Grand dit qu'il faut qu'elle soit d'un homme à jeun et qui ait demeuré longtemps sans boire. Figuier assure qu'il a tué plusieurs serpents d'un petit coup de bâton mouillé de sa salive. M. Salgues ajoute qu'il est possible de tuer les vipères avec un peu de salive, mais qu'il est à propos que le coup de bâton qui l'accompagne soit suffisant. Ce qui est certain, c'est que Redi a voulu vérifier les témoignages d'Aristote, de Galien, de Lucrèce, etc. Il s'est amusé à cracher, à jeun, sur une multitude de vipères que le grand-duc de Toscane avait fait rassembler; mais, à la grande confusion de l'antiquité, les vipères ne sont pas mortes. *Voy.* CRACHAT.

Salomon. Les philosophes, les botanistes, les devins et les astrologues orientaux regardent *Salomon* ou *Soliman* comme leur patron. Selon eux, Dieu, lui ayant donné sa sagesse, lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles; et entre ces dernières, la science la plus sublime et la plus utile, celle d'évoquer les esprits et les génies, et

de leur commander. Salomon avait, disent-ils, un anneau chargé d'un talisman qui lui donnait pouvoir absolu sur tous les êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore; il est renfermé dans le tombeau de Salomon, et quiconque le posséderait deviendrait le maître du monde; mais on ne sait où trouver le tombeau. Il ne reste que des formules, des pratiques et des figures, par lesquelles on peut acquérir, quoique imparfaitement, une petite partie du pouvoir que Salomon avait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans les livres niais qu'on attribue à ce prince, et surtout dans ses Clavicules, intitulées les *Véritables Clavicules de Salomon*, in-18, à Memphis, chez Alibeck l'Égyptien. On y trouve des conjurations et des formules magiques. Agrippa, dit-on faussement, faisait grand cas de cet ouvrage. On attribue encore à Salomon un *Traité de la pierre philosophale*, les *Ombres des idées*, le *Livre des neuf anneaux*, le *Livre des neuf chandeliers*, le *Livre des trois figures des esprits*, des *Sceaux qui chassent les demons*, et un *Traité de nécromancie*, adressé à son fils Roboam. *Voy.* CONJURATIONS, SAKHAR, BÉLIAL, ASRAEL, ASMODÉE, ART NOTOIRE.

Saludadores, gens qui se mêlent en Espagne de guérir certaines maladies, et qui tous ont, dit-on, de naissance, certaine marque sur le corps, en forme de demi-roue. Ils se disent descendants de sainte Catherine, qui n'eut pas de descendants. *Voy.* HOMMES INCOMBUSTIBLES.

Salvation de Rome. *Voy.* VIRGILE.

Salverte (Eusèbe), auteur d'un *Essai sur la magie, les prodiges,* etc., un vol. in-12, Bruxelles, 1821; réimprimé à Paris. C'est un traité philosophique, dans le mauvais sens de ce mot.

Samaël, prince des démons, selon les rabbins. Ce fut lui qui, monté sur le serpent, séduisit Ève. C'est encore, chez plusieurs docteurs juifs, l'ange de la mort, qu'ils représentent tantôt avec une épée, tantôt avec un arc et des flèches. C'est enfin pour quelques-uns le même qu'Asmodée.

Samaritaine (la). C'était une fontaine élevée sur le pont Neuf et chère aux Parisiens. Suivant une opinion répandue parmi eux, le jour où l'on détruirait cette fontaine, les peuplades du Nord entreraient en France pour envahir Paris. On la détruisit en 1813.

Sambethe. *Voy.* SIBYLLES.

Sampson (Agnès). *Voy.* JACQUES Ier.

Samuel. Une nécromancienne, la pythonisse d'Endor, fit voir au roi Saül l'ombre du prophète Samuel, qui lui prédit ses désastres. Menassé-ben-Israël, dans son second livre de la *Résurrection des morts*, dit que la pythonisse ne pouvait pas forcer l'âme de Samuel à rentrer dans son corps, et que le fantôme qu'elle évoqua était un démon revêtu de la forme du prophète. Cependant Samuel dit au roi : *Pourquoi troublez-vous mon repos, en me forçant à remonter sur la terre?* Les uns pensent que l'âme du prophète pouvait seule prononcer ces paroles; d'autres soutiennent que ces mots *remonter sur la terre* s'appliquent au corps seulement, que le diable avait pu emprunter. Le rabbin Meyer-Gabaï, qui est du sentiment des premiers, ajoute que Samuel seul pouvait dire à Saül, devant la sorcière qui le faisait venir : Demain, toi et tes fils, vous viendrez me rejoindre. *Cras tu et filii tui mecum erunt.* C'est aussi l'avis de la plupart des théologiens[1].

Sanaves. Amulettes que les femmes madécasses portent au cou et aux poignets; ce sont des morceaux d'un bois odorant, enveloppés dans une toile; ils préservent de l'atteinte des sorciers.

Sanche, serviteur de Pierre d'Engelbert, qui l'avait envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, alors en guerre avec la Castille. Le serviteur revint sain et sauf, quand la guerre fut finie; mais bientôt il tomba malade et mourut. Quatre mois après sa mort, Pierre, son maître, couché dans sa chambre, vit entrer au clair de la lune un spectre à demi nu, qui s'approcha de la cheminée, découvrit le feu et se chauffa. Pierre lui demanda qui il était. « Je suis, répondit le fantôme d'une voix cassée, Sanche, votre serviteur. — Hé! que viens-tu faire ici? — Je vais en Castille, avec quelques autres, expier le mal que nous y avons fait. Moi en particulier, j'ai pillé les ornements d'une église; je suis condamné pour cela à faire ce voyage. Vous pouvez me soulager par vos bonnes œuvres; et votre femme, qui me doit huit sous, m'obligera de les donner aux pauvres en mon nom. » Pierre lui demanda alors des nouvelles de quelques-uns de ses amis morts depuis peu; Sanche le satisfit là-dessus. « Et, où est maintenant le roi Alphonse? » demanda Pierre. Alors un autre spectre, qu'il n'avait pas vu d'abord, et qu'il aperçut dans l'embrasure de la fenêtre, lui dit : « Sanche ne peut rien vous apprendre touchant le roi d'Aragon; il n'y a pas assez longtemps qu'il est dans notre bande, pour en savoir des nouvelles; moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en dire quelque chose. Alphonse, après son trépas, a été quelque temps avec nous; mais les prières des bénédictins de Cluny l'en ont tiré, et je ne sais où il est à présent. » Alors les deux revenants sortirent. Pierre éveilla sa femme et lui demanda si elle ne devait rien à Sanche. « Je lui dois encore huit sous, » répondit-elle. Pierre ne douta plus, fit des prières et distribua des aumônes pour l'âme du défunt[2].

Sandalphon, l'une des trois intelligences supérieures de la cabale juive.

Sang. Les anciens regardaient le sang de tau-

[1] Voyez Bergier. *Dictionnaire de théologie,* au mot *Pythonisse.*

[2] Dom Calmet, *Dissertations sur les apparitions.*

reau comme un poison ; Plutarque rapporte que Thémistocle s'empoisonna avec ce sang; Pline conte que les prêtres d'Égine ne manquaient jamais d'en avaler avant de descendre dans la grotte où l'esprit prophétique les attendait. Quoi qu'il en soit, le sang de taureau n'empoisonne pas, à moins qu'il ne soit vicié ; tous les jours on en fait du boudin. Pline assure que le sang de cheval tue aussi l'homme ; mais il se contredit dans un autre passage, lorsqu'il dit que les Sarmates mêlaient de la farine et du sang de cheval pour en faire des gâteaux fort délicats. Enfin les anciens, qui regardaient le sang de taureau comme un poison pour le corps, l'estimaient comme un remède pour l'âme ; on expiait les crimes en se faisant asperger de sang de taureau. On immolait un taureau, on en recueillait le sang dans un vase dont le fond était percé de petits trous, le criminel se tenait dessous ; après quoi il se retirait purifié.

Parmi les classes populaires en Suède, et surtout parmi les paysans, règne une croyance absurde, à savoir, que le sang d'une personne décapitée, lorsqu'on en boit et surtout lorsqu'on l'avale tout chaud au moment où il jaillit du corps, immédiatement après la décollation, fait vivre très-longtemps, rend robustes les faibles, bien portants les malades, et guérit toutes les maladies, particulièrement l'épilepsie.

Sanger (Rénée), jeune fille née à Munich vers 1680, à cette époque sauvage où la guerre de trente ans avait ramené toutes les perversités des plus mauvais jours. Une vieille femme l'initia



aux mystères diaboliques dès l'âge de sept ans ; à onze ans, elle reçut d'autres leçons d'une servante, d'une grande dame et de deux officiers. Elle alla aux réunions du sabbat ; là, pour prix de sa formelle apostasie, on lui promit soixante-dix ans de vie et de santé. Mais à l'âge de dix-neuf ans, ses parents, qui ne soupçonnaient rien de son état, la mirent dans un couvent où elle se trouva en clôture ; il lui fallut donc vivre d'hypocrisie et de dissimulation. Elle joua si bien son personnage que, dans son monastère d'Unterzell, elle devint sous-prieure ; mais la contrainte où elle vivait lui pesait trop, quoique en secret elle cultivât la magie. Des contrariétés qui lui vinrent la poussèrent à ensorceler les religieuses ses compagnes. Aussitôt elles furent troublées de maladies, de visions, de tumultes nocturnes, d'oppressions, de mauvais traitements et de singuliers vertiges. On découvrit enfin, par des exorcismes, que ce désordre était l'œuvre de la sous-prieure. On trouva dans sa chambre des boîtes d'onguent, des herbes magiques, un vêtement jaune et d'autres objets singuliers. Reconnue coupable, elle fut remise aux juges séculiers, qui la condamnèrent à la peine de mort. On voit qu'elle se repentit ; mais les maux qu'elle avait causés étaient si grands qu'elle fut exécutée le 21 janvier 1749. Oswald Loschert, abbé d'Oberzell, et témoin de tous les faits, a écrit l'histoire de cette possession et l'a envoyée à Marie-Thérèse.

Santabarenus. Basile, empereur de Constantinople, ayant perdu son fils Constantin, qu'il aimait uniquement, voulut le voir à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à un moine hérétique, nommé Santabarenus, qui, après quelques conjurations, lui montra un spectre semblable à son fils [1].



Pareillement, un prétendu sorcier a fait voir à un fanatique admirateur de Frédéric II le spectre de ce roi de Prusse, et cela de notre temps, par la fantasmagorie, qui a été certainement connue des anciens.

Saphis, morceaux de papier sur lesquels sont écrits des passages du Koran, et que les Maures vendent aux nègres, comme ayant la propriété de rendre invulnérable celui qui les porte.

Sapondomad, génie sous la protection duquel est la terre, et qui, selon les Guèbres, fait des souhaits pour celui qui la cultive, et des imprécations contre celui qui la néglige.

Sarcueil, démon que nous ne connaissons pas, invoqué dans les litanies du sabbat.

[1] Michel Glycas.

Sare (Marguerite de). Prévenue de sorcellerie à seize ans, elle mourut en prison à Bordeaux, où elle avait été renfermée pour avoir fait un pacte avec le diable[1] vers l'an 1600.

Sarmenius-Lapis, pierre à laquelle on attribuait la vertu de prévenir les avortements.

Sas, divination par le sas ou tamis. *Voy.* Cosquinomancie.

Satan, démon du premier ordre, du troisième selon Réginald Scott, chef des démons et de l'enfer, selon l'opinion générale; démon de la discorde, selon les démonomanes, prince révolutionnaire dans l'empire de Belzébuth. Quand les anges se révoltèrent contre Dieu, Satan, alors gouverneur d'une partie du nord dans le ciel, se mit à la tête des rebelles; il fut vaincu et précipité dans l'abîme. Le nom de Satan en hébreu veut dire ennemi, adversaire. Milton dit que Satan est semblable à une tour par sa taille, et, un peu plus loin, il fixe sa hauteur à quarante mille pieds. Il n'est pas invoqué dans les litanies du sabbat.

On a publié, il y a vingt ans, une *Lettre de Satan aux francs-maçons;* elle eût pu être plus piquante. On a vu de nos jours, à Paris, un journal intitulé d'abord *Satan,* et ensuite *le Corsaire-Satan,* comme il y en avait un à Bruxelles intitulé *Méphistophélès.* Ce ne sont pas des esprits bien spirituels qui se mettent ainsi sous le couvert des esprits malins.

Satan, un jour, s'est montré à Faust, sous la forme d'un âne, avec des cornes longues d'une aune et la queue d'un chat [2].

Satanaki. On voit dans Psellus que les manichéens, ou du moins quelques-unes de leurs sectes, rendaient un culte à Satanaki, créateur des animaux et des plantes.

Satamins, démons contradicteurs de la suite de Satan, dans la cabale juive.

Satanalogie. Dans un tableau remarquable des écarts de l'école philosophique allemande, publié à Louvain il y a quelques années, le savant professeur Moeller a consacré un curieux chapitre à la satanalogie. Nous ne pouvons faire mieux que de le reproduire ici :

« La théorie du Christianisme de Schelling serait incomplète s'il avait passé sous silence l'esprit puissant qui, depuis le commencement des choses, a joué un si grand rôle dans le monde. La satanalogie, ou la théorie du démon, ne pouvait manquer de trouver place dans son système. Ce chapitre de sa philosophie actuelle est si remarquable, il renferme des idées sur la nature du démon tellement neuves (mais erronées), il présente sur cette puissance méconnue jusqu'ici des vues et des éclaircissements si extraordinaires, qu'il mérite de fixer toute l'attention des savants. Nous l'exposerons donc à nos lecteurs, espérant qu'ils parviendront à comprendre le vrai sens des idées du philosophe de Berlin.

» Satan, selon lui, était d'abord une puissance, un principe universel : tout le système repose, comme on sait, sur des puissances qui précèdent des réalités. Dieu lui-même débute[1] comme puissance, et il en est de même du démon. Schelling avoue cependant que le mot hébreu *hasatan*, avec l'article défini, signifie un adversaire déterminé, qu'on peut concevoir comme personne individuelle ou comme esprit général.

» Dans le Nouveau Testament, Satan est représenté comme l'adversaire du Christ, qui est venu pour détruire ses œuvres. Cette position du prince des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût été qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut avoir lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait pas été possible entre le Christ et Satan. Le Christ n'aurait pas eu un adversaire digne de lui, s'il n'avait eu affaire qu'à une pauvre créature. Les grands préparatifs, les travaux et les souffrances du Sauveur ne pourraient alors se comprendre, dit-il. On a jusqu'ici regardé le diable comme une créature qui, bonne d'abord, devint méchante; mais, selon Schelling, c'est une erreur. Les bogomiles, secte hérétique du onzième siècle, avaient mieux compris la nature du démon, dont ils faisaient le frère aîné du Christ... Dans le Nouveau Testament, Satan est nommé le prince de ce monde : l'apôtre saint Paul l'appelle même le dieu de ce monde. Il a ses anges, ses ministres à lui; voilà des dignités auxquelles une simple créature ne peut aspirer. Il est donc évident, pour Schelling, que Satan est un principe ou une puissance; qu'il est reçu dans l'économie de Dieu, dans l'ensemble des puissances, et que nous lui devons du respect comme à une puissance légitime.....

» Il n'est pas permis, dit Schelling, de le méconnaître, de le mépriser, de s'en moquer. Témoin l'apôtre saint Jude, qui, parlant de lui, dit que l'archange Michel, dans la contestation qu'il eut avec le démon touchant le corps de Moïse, *n'osa le condamner avec exécration et se contenta de lui dire : « Que le Seigneur te réprime! »* (Epist., vers. 9.) Le même apôtre, continue Schelling, blâme ceux qui méconnaissent la dignité des démons, et dit d'eux : « *Ces personnes méprisent la domination et blasphèment la majesté.* » (Vers. 8.) L'apôtre nomme ici le démon la domination, s'il faut suivre l'interprétation de Schelling, comme on dit sa seigneurie en parlant d'un seigneur; car *c'est de la majesté du démon qu'il est question,* dit-il. Saint Pierre, dans sa seconde épître, se trouve d'accord avec saint Jude; il parle également, en les blâmant, de ces personnes qui méprisent les puissances. (Vers. 10.) Dans ces puissances, le philosophe allemand voit

[1] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., p. 95.

[2] M. François Hugo, *le Faust anglais.*

[1] Pour nous.

encore les démons. Schelling nous explique aussi la cause de la lutte de saint Michel contre le démon : « Le corps de Moïse était le principe cosmique et païen, qui existait encore dans le judaïsme : voilà pourquoi le démon prétendit avoir un droit sur ce corps. » Si Satan n'avait été qu'une créature, comment, demande Schelling, aurait-il pu montrer au Christ tous les royaumes du monde, avec leur gloire et lui dire : *Je vous donne tout cela, si vous voulez m'adorer?...* Satan est donc un principe cosmique...

» Sachant maintenant la haute dignité de Satan, il nous reste à comprendre quelle est son origine. Nous avons assigné, dit Schelling, au Christ une position intermédiaire entre Dieu et la créature. Son antagoniste, le démon, ne pouvait lui être inférieur, puisque le combat devait avoir lieu entre des personnes d'un rang égal. Par conséquent, Satan n'est ni créateur ni créature, mais une puissance intermédiaire, fonctionnant dans l'économie de Dieu. Quelle est cette fonction? L'Écriture sainte lui donne plusieurs épithètes; elle le nomme accusateur, calomniateur, celui qui excite des soupçons et des doutes. Le vrai sens de ces dénominations se trouve dans le livre de Job. Dans l'introduction de ce livre, il est dit qu'un jour Satan se présenta hardiment parmi les enfants de Dieu, pour rendre suspectes les intentions de l'ancien émir. Dieu lui permit alors de dépouiller Job de sa fortune. Satan, incapable d'ébranler la fidélité du serviteur de Dieu, apparut une seconde fois devant le Seigneur pour l'accuser. Voilà, dit Schelling, la fonction du démon : d'accuser les hommes devant Dieu, de prévenir Dieu contre eux, d'éveiller des doutes et des soupçons sur leur conduite. Il est, par conséquent, le principe actif qui travaille à la manifestation de ce qui est caché. Sous son influence, l'incertain devient certain, et ce qui est encore indécis parvient à être décidé.

» En vertu de ce principe, le mal qui est caché au fond du cœur de l'homme se manifeste, et Satan contribue ainsi à la gloire de Dieu; car le mal, pour pouvoir être vaincu et repoussé, doit être mis à nu. C'est à cause de cela qu'il remplit de si importantes fonctions lors de la chute de l'homme. Si l'homme eût soutenu l'épreuve à laquelle il fut soumis, la fonction de Satan aurait été terminée; mais l'homme succomba, et ce fut au Christ de vaincre le démon. D'après Schelling, Satan était donc d'abord une puissance ayant pour fonction de révéler ce qui était caché au fond des cœurs; et ce ne fut pas Satan qui corrompit l'homme, mais bien l'homme qui corrompit le démon. — L'homme, dans son état primitif d'innocence, fut, dit-il, un être indécis; il ne prit une décision que par sa chute. L'être aveugle, le principe de toute existence, même celle de Dieu, était caché et latent au fond de l'homme et devait rester dans cet état pour toujours. (On nous excusera de citer ces erreurs.) Le principe aveugle était renfermé dans des limites qu'il n'aurait jamais dû franchir; mais Satan, le principe incitatif, vint alors et remua l'homme. Celui-ci éveilla le principe aveugle qui s'empara de lui et l'assujettit. Dès lors Satan devint méchant; il devint une personne réelle et cosmique qui tend partout des piéges à l'homme.

» Aucune notion, dit encore Schelling, n'est aussi dialectique que celle de Satan, qui varie à chaque époque de son existence. D'abord il n'est pas méchant du tout; il révèle seulement le mal caché dans l'homme ; mais insensiblement il s'envenime, il s'empire et devient méchant à la fin de la lutte, lorsque sa puissance lui a été enlevée par le Christ. Cependant il continue à exister; et l'on doit toujours être sur ses gardes pour ne pas retomber sous sa puissance. Mais à la fin, lorsque le Fils aura assujetti toutes choses au Père, lorsque Dieu sera devenu tout en tous, Satan aura terminé sa carrière.

» Schelling explique, dans sa *Satanalogie,* plusieurs autres passages du Nouveau Testament. — Satan, comme créature, n'aurait jamais eu, dit-il, de puissance sur l'homme; mais comme principe universel et cosmique, il est le dieu du monde. Tous les hommes sont soumis à son pouvoir; car chacun de nous sait que toute sa vie, quoi qu'il fasse, est mauvaise devant Dieu. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit : — Nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances de l'air.

» Dans la Genèse, continue-t-il, Satan est représenté comme un serpent. Le symbole est vrai et profond, car le démon s'insinue d'une manière imperceptible et empoisonne notre intérieur. Il est la Proserpine de la mythologie ancienne : ce nom en effet vient de *proserpere,* ramper. Ce qui se passa intérieurement dans l'homme est raconté dans la Genèse comme un fait extérieur. — C'est un mythe, si l'on veut, mais c'est un mythe nécessaire, puisque le principe latent sollicite continuellement l'homme pour arriver à une existence réelle. Il rôde autour de l'homme comme un lion affamé, cherchant son repos dans l'homme, là où il trouve l'entrée ouverte; et chassé d'un lieu, il se rend à un autre. Il est le principe mobile de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de stagnation et de sommeil. Il dresse toujours des embûches à la conscience de l'homme, car la vie consiste dans la conscience du moi.

» Comparons encore, continue Schelling, notre manière de voir avec d'autres passages des saintes Écritures. Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan tomba du ciel sur la terre. Il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement des relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse, et acquit en même temps une existence politique; son action se révéla sur les champs de bataille

arrosés de sang. C'est donc, selon Schelling, dans la politique, que, de nos jours, le démon exerce son empire. Lorsque saint Jean dit : Celui qui commet le péché est du diable, parce que le diable pèche dès le commencement, » on ne doit pas entendre par ces paroles le commencement de son existence, mais de son activité; car aussi longtemps qu'il resta dans un état latent, comme puissance inactive, il n'était pas encore question de lui. En dehors de cette fonction historique et politique, Satan est encore en rapport avec chaque homme. — Chacun de nous, dit Schelling, naît sous l'influence du principe satanique; et c'est là le vrai sens du péché originel, qui n'est nié que par une philosophie superficielle... L'avénement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. — *C'est maintenant,* dit saint Jean, *que le prince du monde va être chassé dehors.* » C'est-à-dire, selon Schelling, il perd son domaine dans la religion pour le regagner dans la politique.

» Schelling ajoute quelques observations sur les anges tant bons que mauvais. Que les anges soient pour lui des puissances, cela va sans dire. « Les mauvais anges, dit-il, sont des puissances négatives; à chaque royaume et à chaque province de Satan, préside une de ces puissances, dont il est le chef qui les gouverne toutes. Quant à leur naissance, elle est la même que celle de leur chef. Ce ne sont pas des êtres créés; ils doivent, comme lui, leur existence à la volonté de l'homme. La raison de leur existence est cependant posée par la création : ce sont des possibilités opposées à la création réelle. Aussitôt que la création fut terminée, les possibilités négatives devaient apparaître. Si un état, par exemple, se forme, tous les crimes deviennent possibles. Les bons anges, comme les mauvais, sont des puissances, mais opposées à ceux-ci. » Ici se manifestent, selon Schelling, des relations très-intéressantes et très-remarquables : lorsque les mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités; et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités. Les mauvais anges sortirent, par le péché de l'homme, de leur état purement potentiel et devinrent des réalités; par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité. C'est là le sens de cette expression; ils restaient dans le ciel, c'est-à-dire dans l'état potentiel. L'homme se sépara, par sa chute, de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle. Les bons anges sont les idées positives, ce qui doit être. L'homme donc, ayant accueilli par sa volonté ce qui ne doit pas être, a chassé le contraire. Toutefois ces idées positives suivirent, comme des envoyés divins, l'homme même dans son plus grand éloignement de Dieu. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que chaque homme se trouve placé entre son bon et son mauvais ange...

» Tout homme et tout peuple a son ange. Aussi longtemps que l'homme ne s'était pas séparé de Dieu, les bons anges n'avaient pas besoin de le suivre. Voilà pourquoi le Christ dit des enfants que leurs anges voient toujours le visage du Père dans le ciel : ce qui veut dire que les enfants sont auprès de Dieu. A l'époque de la crise, vers la fin de la lutte décidée par le Christ, les anges reviennent plus souvent. Ils apparaissent alors plusieurs fois, car les bons anges sont les ministres du Christ. Ils échangent alors la possibilité avec la réalité, tandis que les mauvais anges rentrent de nouveau dans l'état de simple possibilité. Les mauvais anges sont, d'après l'Épître de saint Jude, retenus par des chaînes éternelles dans les profondes ténèbres, jusqu'au grand jour du jugement. »

C'est là de la philosophie allemande (et condamnée) que nous ne donnons qu'à titre de curiosité. On y voit qu'en se perdant parmi les nuages germaniques, Schelling peut altérer les grandes vérités, mais non les nier.

Satyres. Les satyres étaient chez les païens des divinités champêtres qu'on représentait comme de petits hommes velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal.

Pline le naturaliste croit que les satyres étaient une espèce de singes, et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des singes qu'on prendrait de loin pour des hommes : ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers. Les démonomanes disent que les satyres n'ont jamais été autre chose que des démons qui ont paru sous cette figure sauvage; les cabalistes n'y voient que des gnomes.

Saint Jérôme rapporte que saint Antoine rencontra dans son désert un satyre qui lui présenta des dattes, et l'assura qu'il était un de ces habitants des bois que les païens avaient honorés sous les noms de satyres et de faunes; il ajouta qu'il était venu vers lui comme député de toute sa nation, pour le conjurer de prier pour eux le Sauveur, qu'ils savaient bien être venu en ce monde. Les satyres ne seraient ainsi que des sauvages.

Le maréchal de Beaumanoir chassant dans une forêt du Maine, en 1599, ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson, et dont la figure était très-singulière : il avait au haut du front deux cornes, faites et placées comme celle d'un bélier; il était chauve, et avait au bas du menton une barbe rousse par flocons, telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire, qu'il en mourut à Paris, au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière

de Saint-Côme. « Sous le roi Étienne, dit Leloyer, en temps de moissons, sortirent en Angleterre deux jeunes enfants de couleur verte, ou plutôt deux satyres, mâle et femelle, qui, après avoir appris le langage du pays, se dirent être d'une terre d'antipodes, où le soleil ne luisait, et ne voyaient que par une lumière sombre qui précédait le soleil d'orient, ou suivait celui d'occident. Au surplus, étaient chrétiens et avaient des églises. » Enfin, un rabbin s'est imaginé que les satyres et les faunes des anciens étaient en effet des hommes, mais dont la structure était restée imparfaite, parce que Dieu, lorsqu'il les faisait, surpris par le soir du sabbat, avait interrompu son ouvrage.

Saubadine de Subiette, mère de Marie de Naguille, sorcière, que sa fille accusa de l'avoir menée au sabbat plusieurs fois[1].

Sausine, sorcière et prêtresse du sabbat. Elle était très-considérée des chefs de l'empire infernal. C'est la première des femmes de Satan. On



l'a vue souvent, avec ses yeux troubles, dans les assemblées qui se tenaient au pays de Labour[2].

Saute-Buisson. *Voy.* Verdelet.

Sauterelles. Pendant que Charles le Chauve assiégeait Angers, des sauterelles grosses comme le pouce, ayant six ailes, vinrent assaillir les Français. Ces ennemis d'un nouveau genre volaient

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons, sorciers et magiciens,* liv. II, p. 119.

[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons,* etc., p. 141.

en ordre, rangés en bataille, et se faisaient éclairer par des piqueurs d'une forme élancée. On les exorcisa, suivant l'usage du temps, et, chose qui surprend les niais, le tourbillon, mis en déroute, s'alla précipiter dans la mer[1].

Sauveurs d'Italie, charlatans qui se disent parents de saint Paul et portent imprimée sur leur chair une figure de serpent qu'ils donnent pour naturelle. Ils se vantent de ne pouvoir être blessés par les serpents, ni par les scorpions, et de les manier sans danger.

Savon. Dans l'île de Candie et dans la plupart des îles de Turquie et de la Grèce, on évite d'offrir du savon à quelqu'un. On craindrait par là d'effacer l'amitié.

Savonarole (Jérôme), célèbre dominicain ferrarais du quinzième siècle. Machiavel dit qu'il avait persuadé au peuple de Florence qu'il parlait avec Dieu. Nardin, dans son *Histoire de Florence,* livre II, dit que les partisans de Savonarole étaient appelés Piagnoni, les pleureurs, et ses ennemis Arrabiati (les enragés) ou les indisciplinables[2]. Nous ne jugerons pas ici cet homme, qui put bien avoir des torts graves.

Sayrims, ministres de Satan dans la cabale.

Scaf ou **Schaf**, magicien du canton de Berne, au quinzième siècle. Il pouvait, disait-il, se changer en souris pour échapper à ses ennemis, qui le prirent et le tuèrent.

Scandinaves. Alfader est le plus ancien des dieux dans la Théogonie des Scandinaves. L'Edda lui donna douze noms: premièrement, Alfader (père de tout); deuxièmement, Héréon (seigneur ou plutôt guerrier); troisièmement, Nikar (le sourcilleux), lorsqu'il est mécontent; quatrièmement, Nikuder (dieu de la mer); cinquièmement, Fiolner (savant universel); sixièmement, Ome (le bruyant); septièmement, Bifid (l'agile); huitièmement, Vidrer (le magnifique); neuvièmement, Svidrer (l'exterminateur); dixièmement, Svider (l'incendiaire); onzièmement, Oské (celui qui choisit les morts); douzièmement, Falker (l'heureux). Alfader est le nom que l'Edda emploie le plus souvent. *Voy.* Odin.

Schada-Schivaoun, génies indiens qui régissent le monde. Ils ont des femmes; mais ce ne sont que des attributs personnifiés. La principale se nomme *Houmani*: c'est elle qui gouverne le ciel et la région des astres.

Schadukian, province du Ginnistan, que les romans orientaux disent peuplée de dives et de péris.

Schamanes, sorciers de la Sibérie, qui font des conjurations pour retrouver une vache perdue, pour guérir une maladie, et qui invoquent les esprits en faveur d'une entreprise ou d'un voyage. Ils sont très-redoutés.

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 48.

[2] Saint-Foix, t. III, p. 368.

Schéda, le Faust juif aux premiers temps de notre ère. Il se vantait d'avoir appris beaucoup avec le diable.

Schédims, ministres de Samaël dans la cabale.

Scheithan, Satan chez les musulmans, qui ne prononcent jamais son nom sans ajouter : Dieu nous en préserve !

Schenck (Jean-Georges), médecin de Haguenau qui publia, en 1609, une curieuse histoire des monstres : *Monstrorum historia mirabilis*. Francfort; in-4°.

Schéol. Nom de l'enfer chez les Hébreux.

Schertz (Ferdinand), auteur de *la Magia posthuma*. Olmutz, 1706. *Voy.* Vampires.

Schmidt (Hans), jeune forgeron d'Heydingsfeld, envoyé à Ingolstadt pour acheter du fer avec un compagnon nommé Wolf, fut enrôlé par lui dans les bandes du diable. Wolf lui prêta un petit livre de magie et ne le lui expliqua que quand ce jeune homme lui eut juré de le suivre



dans sa voie. Alors il lui dit qu'il devait tous les matins se lever en sortant du lit le pied gauche et invoquant le nom du diable, puis lire un passage du livre magique. Mais Hans s'effraya bientôt, jeta son livre et voulut se dégager. Dès lors Wolf, devenu son ennemi, le persécuta, cherchant à le tuer. Il s'enfuit de chez son maître, rencontra le démon qu'il avait invoqué, s'égara, fut accablé de peines diverses et ne put être délivré que par les exorcismes.

Schoumnus, fées malfaisantes très-redoutées des Kalmouks; elles se nourrissent du sang et de la chair des humains, prennent souvent la forme de femmes charmantes; mais un air sinistre, un regard perfide, dévoilent leur âme infernale. Quatre dents de sanglier sortent ordinairement de leur bouche, qui se prolonge quelquefois en trompe d'éléphant.

Schramm (Michel), jeune Allemand qui faisait ses études à Wurzbourg, et qui, selon l'usage malheureusement trop fréquent, y fit de mauvaises connaissances. Il avait dix-sept ans, lorsqu'un de ses amis qui, comme lui, étudiait le droit le présenta chez un homme qui s'occupait de magie. Tout en buvant, on parla d'une certaine racine qui, introduite dans un doigt, ouvrait les portes et les caisses et attirait l'or. Le magicien ajouta qu'il était facile de se la procurer; qu'il fallait seulement avoir le courage de supporter la vue du démon, qui du reste n'était pas trop désagréable, et lui signer un petit écrit.



Cette merveille les tente; le magicien rédige deux pactes, pique à chacun des deux étudiants un doigt; il en sort une goutte de sang avec laquelle ils signent leur engagement. Le magicien leur donne à chacun un bâton, les conduit à un carrefour hors de la ville, trace autour d'eux un cercle et appelle le diable, qui paraît sous les traits d'un jeune homme. L'épouvante les saisit, et ils veulent fuir; mais le magicien les avait liés. Ils présentent en tremblant leurs pactes, au bout de leurs bâtons; le diable fixe alors la racine magique dans leurs doigts, à l'endroit qui avait

été piqué et sans qu'ils en ressentent aucune douleur. Dès le lendemain leurs doigts ouvraient les serrures et attiraient les pièces d'or ; ils devenaient donc riches.

Mais Michel Schramm, en songeant qu'il avait vendu son âme, perdit tout repos. Il eut l'heureux courage ou plutôt la grâce de retourner à Dieu. Il se rendit chez les jésuites de Molsheim, abjura sa lâcheté et fut délivré au bout de trois semaines, le démon, contraint par les exorcismes, ayant rendu son pacte. Ce qui eut lieu le 13 janvier 1613 [1].

Schroettelis, les esprits montagnards ou gnomes en Suisse.

Schroter (Ulrich). En 1552, à Willissaw, dans le canton de Lucerne, un joueur de profession, nommé Ulrich Schroter, se voyant malheureux au jeu, proférait des blasphèmes qui ne rendaient pas ses parties meilleures. Il jura que, s'il ne gagnait pas, dans la chance qui allait tourner, il jetterait sa dague contre un crucifix qui était sur la cheminée. Les menaces d'Ulrich n'épouvantèrent point celui dont il outrageait l'image ; Ulrich perdit encore. Furieux, il se lève, lance sa dague, qui n'atteignit pas son but sacrilége, et aussitôt, disent les chroniques du temps, une troupe de démons tombe sur lui et l'étouffe, avec un bruit si épouvantable, que toute la ville en fut ébranlée [2].

Sciamancie, divination qui consiste à évoquer les ombres des morts, pour apprendre les choses futures. Elle différait de la nécromancie et de la psychomancie en ce que c'était, non l'âme ni le corps du défunt qui paraissait, mais seulement un simulacre.

Sciences. Les musulmans attribuent la diffusion des sciences dans le monde à Édris, qui n'est autre qu'Énoch. Ce nom Édris vient d'un mot arabe qui signifie méditation, étude. Édris, disent-ils, fut l'un des plus anciens prophètes. Dieu lui envoya trente volumes qui renfermaient les principes de toutes les sciences et de toutes les connaissances humaines. Il fit la guerre aux infidèles descendus de Caïn, et réduisit le premier en esclavage ses prisonniers de guerre ; il inventa la plume et l'aiguille, l'arithmétique et l'astronomie. Édris vécut 375 ans et fut enlevé au ciel.

Sciences occultes ou **Sciences secrètes.** On donne ce nom à la magie, à la théurgie, au plus grand nombre des divinations, à la jurisprudence des pactes, à l'art notoire, à l'art des talismans, aux pratiques des grimoires, aux secrets et aux combinaisons des sorciers, aux procédés qui évoquent, dirigent ou renvoient les démons et les esprits, etc., etc., etc.

[1] *Gloria posthuma S. Ignatii,* cité par Görres, *Mystique,* liv. VI, ch. XVI.

[2] Bodin, *Démonomanie,* liv. III, ch. I, après Job-Fincel et André-Muscul. Voyez les preuves de ce fait dans les *Légendes des saintes images.*

Scimasar, une des douze espèces d'augures que Michel Scot distingue dans son *Traité de la physionomie.* Il l'appelle *Scimasar nova.* Lorsque vous voyez, dit-il, un homme ou un oiseau derrière vous, qui vous joint ou vous passe, s'il passe à votre droite, c'est bon augure, et mauvais s'il passe à votre gauche.

Sciopodes, peuples fabuleux de l'Éthiopie, dont parle Pline, lesquels, n'ayant qu'un pied, s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre et levant leur pied en l'air.

Scopelisme, sorte de maléfice qu'on donnait par le moyen de quelques pierres charmées. On jetait une ou plusieurs pierres ensorcelées dans un jardin ou dans un champ : la personne qui les découvrait ou y trébuchait en recevait le maléfice, qui faisait parfois mourir.

Scorpion. Les Persans croient que, par le moyen de certaines pierres merveilleuses, on peut ôter le venin aux scorpions, qui se trouvent chez eux en grand nombre.

Frey assure qu'il n'y a jamais eu ni de serpents ni de scorpions dans la ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion gravée sur un talisman dans les murailles de cette ville.

Scot, magicien. *Voy.* SIBYLLES, à la fin.

Scotopètes. *Voy.* CIRCONCELLIONS.

Scott (Michel), magicien écossais, que Dante a mis dans son enfer. Il vivait au treizième siècle.

Scott (Réginald) a publié en Angleterre une description et statistique du gouvernement des démons. Il n'est pas d'accord avec Wierus.

Scott (Walter). *Voy.* WALTER SCOTT.

Scouminkes, esprits familiers allemands, qui s'attachent surtout aux maisons nobles.

Scox ou **Chax**, duc et grand marquis des en-



fers. Il a la voix rauque, l'esprit porté au mensonge ; il se présente sous la forme d'une cigogne. Il vole l'argent dans les maisons qui en possèdent et ne restitue qu'au bout de douze cents ans, si

toutefois il en reçoit l'ordre. Il enlève les chevaux. Il exécute tous les commandements qui lui sont donnés, lorsqu'on l'oblige d'agir de suite; et quoiqu'il promette d'obéir aux exorcistes, il ne le fait pas toujours. Il ment, s'il n'est pas dans un triangle; si au contraire il y est renfermé, il dit la vérité en parlant des choses surnaturelles. Il indique les trésors cachés qui ne sont pas gardés par les malins esprits. Il commande trente légions[1].

Scylla, nymphe dont Glaucus fut épris. N'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, qui mit un charme dans la fontaine où Scylla avait coutume de se baigner. A peine y fut-elle entrée, qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une meute de chiens lui sortait de la ceinture. Effrayée d'elle-même, Scylla se jeta dans la mer à l'endroit où est le détroit qui porte son nom.

Sébhil ou **Sébhaël**, génie qui, selon les musulmans, tient les livres où sont écrites les bonnes et les mauvaises actions des hommes.

Secrétain (Françoise), sorcière qui fut brûlée à Saint-Claude, en Franche-Comté, sous Boguet. Elle avoua qu'elle avait vu le diable, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat, tantôt en forme de poule[2]. Elle le vit aussi sous les traits peu agréables d'un grand cadavre....

Secrets merveilleux. Faites tremper une graine quelconque dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront et se laisseront prendre à la main. Mangez à jeun quatre branches de rue, neuf grains de genièvre, une noix, une figue sèche et un peu de sel, pilés ensemble, vous vous maintiendrez en parfaite santé, dit *le Petit Albert.* Qu'on pile et qu'on prenne dans du vin une pierre qui se trouve dans la tête de quelques poissons, Avicenne dit qu'on guérira de la pierre. Mizaldus prétend que les grains d'aubépine, pris avec du vin blanc, guérissent de la gravelle. La grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, si l'on en croit Cardan, que les hydropiques en sont souvent guéris.

Qu'on plume, qu'on brûle et qu'on réduise en poudre la tête d'un milan, qu'on en avale dans de l'eau autant qu'on peut en prendre avec trois doigts, Mizaldus promet qu'on guérira de la goutte. Cardan assure encore qu'une décoction de l'écorce du peuplier blanc, appliquée sur les membres souffrants, guérit la goutte sciatique. Wecker déclare qu'une tasse de thé guérit les morsures des vipères.

On voit dans Thiers qu'on fait sortir les ordures des yeux en crachant trois fois.

Ce ne sont là que des secrets de santé. Leloyer dit que, pour se garantir des enchantements, il faut cracher sur le soulier du pied droit, et qu'on se préserve des maléfices en crachant trois fois sur les cheveux qu'on s'arrache en se peignant, avant de les jeter à terre.

Un ancien assure qu'une vierge arrête la grêle en en mettant trois grains dans son sein. Nous entrons là dans les secrets plus mystérieux. On empêche un mari de dormir en mettant dans son lit un œuf d'hirondelle.

Mettez un œuf dans le vin : s'il descend de suite au fond, le vin est trempé; s'il surnage, le vin est pur. Qu'on mêle l'herbe *centaurée* avec le sang d'une huppe femelle, et qu'on en mette dans une lampe avec de l'huile, tous ceux qui se trouveront présents se verront les pieds en l'air et la tête en bas. Si on en met au nez de quelqu'un, il s'enfuira et courra de toutes ses forces. Celui-ci est d'Albert le Grand, ou du moins du livre de secrets merveilleux qu'on lui attribue. Qu'on mette pourrir la *sauge* dans une fiole, sous du fumier, il s'en formera un ver qu'on brûlera. En jetant sa cendre au feu, elle produira un coup de tonnerre. Le même livre ajoute que, si on en mêle à l'huile de la lampe, toute la chambre semblera pleine de serpents.

La poudre admirable que les charlatans appellent poudre de perlimpinpin, et qui opère tant de prodiges, se fait avec un chat écorché, un crapaud, un lézard et un aspic, qu'on met sous de bonne braise jusqu'à ce que le tout soit pulvérisé[1]. On pourrait citer une foule de secrets pareils, car nous en avons de toutes les couleurs; mais ceux qu'on vient de lire donnent une idée de la totalité. *Voy.* Charmes, Enchantements, Maléfices, Prières, Superstitions, etc.

Pline assure qu'un certain Babilius fit en six jours la traversée de la Sicile à Alexandrie, par la vertu d'une herbe dont il ne dit pas le nom. On cite d'autres voyageurs qui ont fait en un jour cent lieues à pied au moyen de la jarretière du bon voyageur. *Voy.* Jarretière.

Il y a des livres très-gros, uniquement consacrés aux formules des secrets dits naturels et des secrets dits magiques. Nous devons donner une idée textuelle de cette partie de l'encyclopédie infernale.

SECRETS DE L'ART MAGIQUE DU GRAND GRIMOIRE.

« *Composition de mort, ou la pierre philosophale.* — Prenez un pot de terre neuf, mettez-y une livre de cuivre rouge avec une demi-chopine d'eau-forte que vous ferez bouillir pendant une demi-heure : après quoi vous y mettrez trois onces de vert-de-gris que vous ferez bouillir une heure; puis vous mettrez deux onces et demie d'arsenic que vous ferez bouillir une heure; vous y mettrez trois onces d'écorce de chêne, bien pulvérisée, que vous laisserez bouillir une demi-

[1] Wierus, in *Pseudomon. dæm.*
[2] Boguet, *Discours des exécrables sorciers.*

[1] Kivasseau.

heure, une potée d'eau rose bouillie douze minutes, trois onces de noir de fumée que vous laisserez bouillir jusqu'à ce que la composition soit bonne. Pour voir si elle est assez cuite, il faut y tremper un clou : si elle y prend, ôtez-la; elle vous procurera une livre et demie de bon or; et si elle ne prend point, c'est une preuve qu'elle n'est pas assez cuite; la liqueur peut servir quatre fois.



» *Pour faire la baguette divinatoire et la faire tourner.* — Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une baguette vierge de noisetier sauvage et la coupez de la droite en trois coups, en disant : *Je te ramasse au nom d'Éloïm, Matrathon, Adonaï et Semiphoras,* afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob, pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. Et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains par les deux bouts qui font la fourche : *Je te recommande au nom d'Éloïm, Matrathon, Adonaï et Semiphoras, de me relever....*

» *Pour gagner toutes les fois qu'on met aux loteries.* — Il faut, avant de se coucher, réciter trois fois cette oraison, après quoi vous la mettrez sous l'oreiller, écrite sur du parchemin vierge, sur lequel vous aurez fait dire une messe du Saint-Esprit..., et pendant le sommeil le génie de votre planète vient vous dire l'heure où vous devez prendre votre billet : *Domine Jesu Christe, qui dixisti ego sum via, veritas et vita, ecce enim veritatem dilexisti, incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi, adhuc quæ reveles in hac nocte sicut ita revelatum fuit parvulis solis, incognita et ventura unaque alia me doceas, ut possim omnia cognoscere, si et si sit; ita monstra mihi montem ornatum omni vino bono, pulchrum et gratum pomarium, aut quamdam rem gratam, sin autem ministra mihi ignem ardentem, vel aquarum currentem, vel aliam quamcunque rem quæ Domino placeat, et vel Angeli Ariel, Rubiel et Barachiel sitis mihi multum amatores et factores ad opus istud obtinendum quod cupio scire, videre, cognoscere et prævidere per illum Deum qui venturus est judicare vivos et mortuos, et sæculum per ignem. Amen.* Vous direz trois *Pater* et trois *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire....

» *Pour charmer les armes à feu.* — Il faut dire : — *Dieu y ait part et le diable la sortie,* — et lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : — *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum. Mathon. Amen....*

» *Pour parler aux esprits la veille de la Saint-Jean-Baptiste.* — Il faut se transporter, de onze heures à minuit, près d'un pied de fougère, et dire : — Je prie Dieu que les esprits à qui je souhaite parler apparaissent à minuit précis. — Et aux trois quarts vous direz neuf fois ces cinq paroles : *Bar, Kirabar, Alli, Alla-Tetragamaton.*

» *Pour se rendre invisible.* — Vous *volerez* un chat noir, et vous achèterez un pot neuf, un miroir, un briquet, un pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine; après quoi, allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez le couvert de la main gauche sans bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez; et, après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, vous le mettez dans un plat neuf; prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do, et nihil amplius* [1]; puis vous mettrez les os un à un sous les dents du côté gauche, en vous regardant dans le miroir; et si ce n'est pas le bon os, vous le jetterez de même, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé, et sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons en disant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum...*

» *Pour faire la jarretière de sept lieues par heure.* — Vous achèterez un jeune loup au-dessous d'un an, que vous égorgerez avec un couteau neuf à l'heure de Mars, en prononçant ces paroles : *Adhumalis cados ambulavit in fortitudine cibi illius;* puis vous couperez sa peau en jarretières larges d'un pouce, et y écrirez dessus les mêmes paroles que vous avez dites en l'égorgeant, savoir, la première lettre de votre sang, la seconde de celui du loup, et immédiatement de même jusqu'à la fin de la phrase. Après qu'elle est écrite et sèche, il faut la doubler avec un padoue de fil blanc, et attacher deux rubans violets aux deux bouts pour la nouer du dessus au-dessous du genou; il faut prendre garde qu'aucune femme ou fille ne la voie; comme aussi la quitter avant de passer une rivière, sans quoi elle ne serait plus assez forte.

» *Composition de l'emplâtre pour faire dix lieues par heure.* — Prenez deux onces de graisse humaine, une once d'huile de cerf, une once

[1] On disait à Belphégor :

Accipe quod tibi do, stercus in ore tuo.

d'huile de laurier, une once de graisse de cerf, une once de momie naturelle, une demi-chopine d'esprit-de-vin et sept feuilles de verveine. Vous ferez bouillir lě tout dans un pot neuf jusqu'à demi-réduction; puis vous en formez les emplâtres sur de la peau neuve, et, lorsque vous les appliquez sur la rate, vous allez comme le vent. Pour n'être point malade quand vous le quittez, il faut prendre trois gouttes de sang dans un verre de vin blanc.

» *Composition de l'encre pour écrire les pactes.* — Les pactes ne doivent point être écrits avec l'encre ordinaire. Chaque fois qu'on fait une appellation à l'esprit, on doit en changer. Mettez dans un pot de terre vernissé neuf de l'eau de rivière et la poudre décrite ci-après. Alors prenez des branches de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, du sarment coupé en pleine lune de mars; allumez ce bois avec du papier vierge, et dès que votre eau bouillira, votre encre sera faite. Observez bien d'en changer à chaque nouvelle écriture que vous aurez à faire. Prenez dix onces de noix de galle et trois onces de vitriol romain, ou couperose verte; d'alun de roche ou de gomme arabique, deux onces de chacun; mettez le tout en poudre impalpable, dont, lorsque vous voudrez faire de l'encre, vous préparerez comme il est dit ci-dessus.

» *Encre pour noter les sommes qu'on prendra dans les trésors cachés et pour en demander de plus fortes à* Lucifuge[1] *dans les nouveaux besoins.* — Prenez des noyaux de pêche sans en ôter les amandes, mettez-les dans le feu pour les réduire en charbons bien brûlés; alors retirez-les, et, lorsqu'ils sont bien noirs, prenez-en une partie, que vous mêlerez avec autant de noir de fumée; ajoutez-y deux parties de noix de galle concassées; faites dans l'huile desséchée de gomme arabique quatre parties; que le tout soit mis en poudre très-fine et passée par le tamis. Mettez cette poudre dans de l'eau de rivière. Il est inutile de faire remarquer que tous les objets décrits ci-dessus doivent être absolument neufs.

» Lecteur bénévole, dit pour sa conclusion l'auteur de ces recettes, dont nous ne donnons que le bouquet, pénètre-toi bien de tout ce que le grand Salomon vient de t'enseigner par mon organe. Sois sage comme lui, si tu veux que toutes les richesses que je viens de mettre en ton pouvoir puissent faire ta félicité. Sois humain envers tes semblables, soulage les malheureux; vis content. Adieu. »

Il est triste de savoir que de tels livres se vendent en grand nombre dans nos campagnes. Les voltairiens se plaignent de l'innocente diffusion de quelques petites brochures pieuses qui prêchent la paix; ils ne disent rien des Grimoires et des Clavicules.

[1] Pour *Lucifuge* (qui fait la lumière), voyez *Pactes*.

Segjin, septième partie de l'enfer chez les mahométans. On y jette les âmes des impies, sous un arbre noir et ténébreux, où l'on ne voit jamais aucune lumière; ce qui n'est pas gai.

Seidur, magie noire chez les Islandais. *V.* Nid.

Seings. *Divination à l'aide des seings, adressée par Mélampus au roi Ptolémée.* — Un seing ou grain de beauté, au front de l'homme ou de la femme, promet des richesses. Un seing auprès des sourcils d'une femme la rend à la fois bonne et belle; auprès des sourcils d'un homme, un seing le rend riche et beau. Un seing dans les sourcils promet à l'homme cinq femmes et à la femme cinq maris. Celui qui porte un seing à la joue deviendra opulent. Un seing à la langue promet le bonheur en ménage. Un seing aux lèvres indique la gourmandise. Un seing au menton annonce des trésors. Un seing aux oreilles donne une bonne réputation. Un seing au cou promet une grande fortune; mais pourtant celui qui porte un seing derrière le cou pourrait bien être décapité. Un seing aux reins caractérise un pauvre gueux. Un seing aux épaules annonce une captivité. Un seing à la poitrine ne donne pas de grandes richesses. Celui qui porte un seing sur le cœur est quelquefois méchant; celui qui porte un seing au ventre aime la bonne chère. Ceux qui ont un seing aux mains auront beaucoup d'enfants. *Voy.* Chiromancie.

Sel. Le sel, dit Boguet, est un antidote souverain contre la puissance de l'enfer. Le diable a tellement le sel en haine qu'on ne mange rien de salé au sabbat. Un Italien, se trouvant par hasard à cette assemblée pendable, demanda du sel avec tant d'importunité, que le diable fut contraint d'en faire servir. Sur quoi l'Italien s'écria : — Dieu soit béni, puisqu'il m'envoie ce sel! et tout délogea à l'instant. Quand du sel se répand sur la table, mauvais présage, que l'on conjure en prenant une pincée du sel répandu et le jetant derrière soi avec la main droite par-dessus l'épaule gauche. Les Écossais attribuent une vertu extraordinaire à l'eau saturée de sel; les habitants des Hébrides et des Orcades n'oublient jamais de placer un vase rempli d'eau et de sel sur la poitrine des morts, afin, disent-ils de chasser les esprits infernaux. Le sel est le symbole de l'éternité et de la sagesse, parce qu'il ne se corrompt point. *Voy.* Salière.

Sépar. *Voy.* Vépar.

Séphirioths (les) sont dans la cabale des êtres supérieurs mal définis.

Sépulture. Quelques philosophes qui voyageaient en Perse, ayant trouvé un cadavre abandonné sur le sable, l'ensevelirent et le mirent en terre. La nuit suivante, un spectre apparut à l'un de ces philosophes et lui dit que ce mort était le corps d'un infâme qui avait commis un inceste, et que la terre lui refusait son sein. Les philosophes se rendirent le lendemain au même lieu

pour déterrer le cadavre ; mais ils trouvèrent la besogne faite, et continuèrent la route sans plus s'en occuper. *Voy.* Mort et Funérailles.

Nous pouvons ajouter un trait de plus aux bizarreries des usages funèbres.

Jonas, l'un des rois comans, mourut subitement avant d'être baptisé ; pour cette raison, on l'enterra comme païen hors des murs de Constantinople. On permit à ses officiers de faire ses funérailles selon leurs pratiques barbares. Son monument fut dressé sur une éminence, et dans la fosse, autour de son cadavre, on pendit à sa droite et à sa gauche plusieurs de ses écuyers qui s'offrirent volontairement à aller servir leur maître dans l'autre monde ; on y pendit aussi, pour le même usage, vingt-six chevaux vivants.

Sermons. Le diable, qui affecte de singer tous les usages de l'Église, fait faire au sabbat des sermons auxquels doivent assister tous les sorciers. Asmodée est son prédicateur ordinaire, et plusieurs sorcières ont rapporté lui avoir entendu prêcher des abominations.



Serosch, génie de la terre chez les Parsis. Il préserve l'homme des embûches du diable.

Serpent. C'est sous cette figure redoutée que Satan fit sa première tentation. Le serpent noir de Pensylvanie a le pouvoir de charmer ou de fasciner les oiseaux et les écureuils : s'il est couché sous un arbre et qu'il fixe ses regards sur l'oiseau ou l'écureuil qui se trouve au-dessus de lui, il le force à descendre et à se jeter directement dans sa gueule. Cette opinion est justement très-accréditée, et ceux qui la nient parce qu'elle tient du merveilleux ne connaissent pas les effets de la fascination naturelle. Il y a dans les royaumes de Juida et d'Ardra, en Afrique, des serpents très-doux, très-familiers, et qui n'ont aucun venin ; ils font une guerre continuelle aux serpents venimeux : voilà sans doute l'origine du culte qu'on commença et qu'on a continué de leur rendre dans ces contrées. Un marchand anglais, ayant trouvé un de ces serpents dans son magasin, le tua, et, n'imaginant pas avoir commis une action abominable, le jeta devant sa porte. Quelques femmes passèrent, poussèrent des cris affreux, et coururent répandre dans le canton la nouvelle de ce sacrilége. Une grande fureur s'empara des esprits : on massacra les Anglais ; on mit le feu à leurs comptoirs, et leurs marchandises furent consumées par les flammes.



Des chimistes ont soutenu que le serpent, en muant et en se dépouillant de sa peau, rajeunit, croît, acquiert de nouvelles forces, et qu'il ne meurt que par des accidents et jamais de mort naturelle. On ne peut pas prouver par des expériences la fausseté de cette opinion ; car si l'on nourrissait un serpent et qu'il vînt à mourir, les partisans de son espèce d'immortalité diraient qu'il est mort de chagrin de n'avoir pas sa liberté, ou parce que la nourriture qu'on lui donnait ne convenait point à son tempérament.

On dit qu'Ajax, roi des Locriens, avait apprivoisé un serpent de quinze pieds de long, qui le suivait comme un chien et venait manger à table. *Voy.* Alexandre de Paphlagonie, Ane, Harold, Haridi, etc.

Serpent de mer (Le grand). On se rappelle le bruit que fit en 1837 la découverte du grand serpent de mer vu par le navire *le Havre* à la hauteur des Açores. Tous les journaux s'en sont occupés ; et, après s'en être montrée stupéfaite, la presse, faisant volte-face, a présenté ensuite le grand serpent marin comme un être imaginaire. M. B. de Xivrey a publié à ce propos, dans le *Journal des Débats*, des recherches curieuses que nous reproduisons en partie :

« Les mers du Nord, dit-il, paraissent être aujourd'hui la demeure habituelle du grand serpent de mer, et son existence est en Norvége un fait de notoriété vulgaire. Ce pays a vu souvent échouer sur ses côtes des cadavres de ces animaux, sans que l'idée lui soit venue de mettre de l'importance à constater ces faits. Les souvenirs s'en sont mieux conservés lorsqu'il s'y joi-

gnait quelque autre incident plus grave, comme la corruption de l'air causée quelquefois par la putréfaction de ces corps. Pontoppidan en a cité des exemples, mais jamais on n'avait pensé à rédiger, à l'occasion de pareils faits, un procès-verbal. Celui qui fut rédigé à Stronza offre les notions les plus précises que l'on possède sur la figure du serpent de mer. Nous y voyons notamment ce signe remarquable de la crinière, dont les observateurs plus anciens et les récits des Norvégiens s'accordent à faire mention. Nous le trouvons dans une lettre datée de Bergen, 21 février 1751, où le capitaine Laurent Ferry termine ainsi sa description du serpent de mer qu'il rencontra : « Sa tête, qui s'élevait au-dessus des vagues les plus hautes, ressemblait à celle d'un cheval; il était de couleur grise, avec la bouche très-brune, les yeux noirs et une longue crinière qui flottait sur son cou. Outre la tête de ce reptile, nous pûmes distinguer sept ou huit de ses replis, qui étaient très-gros et renaissaient à une toise l'un de l'autre. Ayant raconté cette aventure devant une personne qui désira une relation authentique, je la rédigeai et la lui remis avec la signature des deux matelots, témoins oculaires, Nicolas Peterson Kopper et Nicolas Nicolson Angleweven, qui sont prêts à attester sous serment la description que j'en ai faite. »

» C'est probablement cette crinière que Paul Égède compare à des oreilles ou à des ailes dans sa description du serpent marin qu'il vit à son second voyage au Groënland : « Le 6 juillet, nous aperçûmes un monstre qui se dressa si haut sur les vagues, que sa tête atteignait la voile du grand mât. Au lieu de nageoires, il avait de grandes oreilles pendantes comme des ailes; des écailles lui couvraient tout le corps, qui se terminait comme celui d'un serpent. Lorsqu'il se reployait dans l'eau, il s'y jetait en arrière et, dans cette sorte de culbute, il relevait sa queue de toute la longueur du navire. »

» Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal au milieu du seizième siècle, fait une mention formelle de cette crinière, dans le portrait du serpent de deux cents pieds de long et de vingt de circonférence, dont il parle comme témoin oculaire : « Ce serpent a une crinière de deux pieds de long; il est couvert d'écailles et ses yeux brillent comme deux flammes; il attaque quelquefois un navire, dressant sa tête comme un mât et saisissant les matelots sur le tillac. » Les mêmes caractères, qui se reproduisent dans d'autres récits dont la réunion serait trop longue, se retrouvent dans les descriptions des poëtes scandinaves. Avec une tête de cheval, avec une crinière blanche et des joues noires, ils attribuent au serpent marin six cents pieds de long. Ils ajoutent qu'il se dresse tout à coup comme un mât de vaisseau de ligne, et pousse des sifflements qui effrayent comme le cri d'une tempête. Ici nous apercevons bien les effets de l'exagération poétique, mais nous n'avons pas les données suffisantes pour marquer le point précis où elle abandonne la réalité.

» En comparant ces notions[1] avec ce que peuvent nous offrir d'analogue les traditions du moyen âge et de l'antiquité, je trouve des similitudes frappantes dans la description qu'Albert le Grand nous a laissée du grand serpent de l'Inde : « Avicenne en vit un, dit-il, dont le cou était garni dans toute sa longueur de poils longs et gros comme la crinière d'un cheval. » Albert ajoute que ces serpents ont à chaque mâchoire trois dents longues et proéminentes. Cette dernière circonstance paraît une vague réminiscence de ce que Ctésias, dans ses *Indiques*, et d'après lui Élien, dans ses *Propriétés des animaux*, ont rapporté du ver du Gange. Pour la dimension, ce ver est sans doute inférieur à la grandeur que peut atteindre le serpent marin, puisque ces auteurs grecs lui donnent sept coudées de long et une circonférence telle qu'un enfant de dix ans aurait de la peine à l'embrasser. Les deux dents dont ils le disent pourvu, une à chaque mâchoire, lui servent à saisir les bœufs, les chevaux ou les chameaux qu'il trouve sur la rive du fleuve, où il les entraîne et les dévore. Il est à propos de remarquer ici qu'un grand nombre de traits d'Hérodote et même de Ctésias, rejetés d'abord comme des contes ridicules, ont été plus tard repris pour ainsi dire en sous-œuvre par la science, qui souvent y a découvert des faits vrais et même peu altérés. Malte-Brun a plusieurs fois envisagé Ctésias sous ce point de vue.

» Nous arrivons naturellement à l'épouvantable animal appelé *odontotyrannus*, dans les récits romanesques des merveilles qu'Alexandre rencontra dans l'Inde. Tous les romans du moyen âge sur ce conquérant, provenant des textes grecs désignés sous le nom du Pseudo-Callisthène, sont unanimes sur l'*odontotyrannus*, dont parlent aussi plusieurs auteurs byzantins. Tous en font un animal amphibie, vivant dans le Gange et sur ses bords, d'une taille dont la grandeur dépasse toute vraisemblance, « telle, dit Palladius, qu'il peut *avaler* un éléphant tout entier ». Quelque ridicule que paraisse cette dernière circonstance, on pourrait y voir une allusion hyperbolique à la manière dont les plus gros serpents terrestres dévorent les grands quadrupèdes, comme les chevaux et les bœufs; ils les avalent en effet sans les diviser, mais après les avoir broyés, allongés en une sorte de rouleau informe, par les puissantes étreintes et les secousses terribles de leurs replis. Il est vrai que M. Grœfe, par une docte dissertation insérée dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, a prétendu que l'*odontotyrannus* des traditions du

[1] Fournies par l'auteur anglais d'un article de la *Retrospective Review*, traduit en 1835 dans la *Revue britannique*.

moyen âge devait être un souvenir du mammouth. Le savant russe ne peut guère fonder cette singulière interprétation que sur les versions latines du roman d'*Alexandre,* dont monsignor Mai a publié un texte en 1818, sous le nom de Julius Valérius. Il est dit que l'*odontotyrannus* foula aux pieds (*conculcavit*) un certain nombre de soldats macédoniens. Le même récit se trouve dans une prétendue lettre d'Alexandre à Aristote, et dans un petit *Traité des monstres et des bêtes extraordinaires,* récemment publié. Mais dans les auteurs grecs que je viens d'indiquer, c'est-à-dire les divers textes grecs inédits du Pseudo-Callisthène et Palladius, Cédrénus, Glycas, Hamartolus, on n'ajoute aucun détail figuratif à l'expression d'une grandeur énorme et d'une nature amphibie.

» Pour la qualité d'amphibie, qui n'appartient certainement pas au mammouth, peut-elle s'appliquer au grand serpent de mer? Sir Everard Home, en proposant de placer parmi les squales celui qui avait échoué sur la place de Stronza, a prouvé par là qu'il le regardait comme un véritable poisson. Mais si l'on en fait un reptile, on lui supposera par cela même une nature amphibie, avec la faculté de rester indéfiniment dans l'eau, et l'on pourra en même temps rapporter au même animal les exemples de serpents énormes vus sur terre et consignés de loin en loin dans la mémoire des hommes. Le serpent de mer dont Olaüs Magnus a conservé une description était, au rapport du même prélat, un serpent amphibie qui vivait de son temps dans les rochers aux environs de Bergen, dévorait les bestiaux du voisinage et se nourrissait aussi de crabes. Un siècle plus tard, Nicolas Grammius, ministre de l'Évangile à Londen en Norvége, citait un gros serpent d'eau qui des rivières Mios et Banz, s'était rendu à la mer le 6 janvier 1656. « On le vit s'avancer tel qu'un long mât de navire, renversant tout sur son passage, même les arbres et les cabanes. Ses sifflements, ou plutôt ses hurlements, faisaient frissonner tous ceux qui les entendaient. Sa tête était aussi grosse qu'un tonneau, et son corps, taillé en proportion, s'élevait au-dessus des ondes à une hauteur considérable. »



» En des temps plus anciens, nous citerons le serpent de l'île de Rhodes, dont triompha au quatorzième siècle le chevalier Gozon, qui, par suite de cet exploit, trop légèrement traité de fable, devint grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; au seizième siècle, celui que Grégoire de Tours rapporte avoir été vu à Rome dans une inondation du Tibre, et qu'il représente grand comme une forte poutre : *in modum trabis validæ.* Le mot *draco,* dont se sert là notre vieil historien, est le terme de la bonne latinité, où il signifie seulement un grand serpent. Dans l'antiquité proprement dite, Suétone nous apprend qu'Auguste publia aux comices, c'est-à-dire an-

nonça officiellement, la découverte faite en Étrurie d'un serpent long de soixante-quinze pieds. Dion Cassius dit que, sous le même prince, on vit dans la même contrée un serpent de quatre-vingt-cinq pieds de long, qui causa de grands ravages et fut frappé de la foudre. Le plus célèbre de tous ceux dont ont parlé les auteurs anciens est celui qu'eut à combattre l'armée romaine près de Carthage, sur les bords du lac Bagrada, pendant le second consulat de Régulus, l'an de Rome 498, qui répond à l'année 256 avant Jésus-Christ. Ce



serpent avait cent vingt pieds de long et causait de grands ravages dans l'armée romaine. Régulus fut obligé de diriger contre lui les balistes et les catapultes, jusqu'à ce qu'une pierre énorme lancée par une de ces machines l'écrasa. Le consul, pour prouver au peuple romain la nécessité où il se trouvait d'employer son armée à cette expédition extraordinaire, envoya à Rome la peau du monstre, et on la suspendit dans un temple où elle resta jusqu'à la guerre de Numance. Mais la dissolution du corps causa une telle infection, qu'elle força l'armée à déloger. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de fait mieux attesté, plus circonstancié et raconté par un plus grand nombre d'auteurs.

» Philostorge parle de peaux de serpents de soixante-huit pieds de long, qu'il avait vues à Rome. Diodore rapporte qu'un serpent de quarante-cinq pieds de long fut pris dans le Nil et envoyé vivant à Ptolémée-Philadelphe à Alexandrie. Strabon, qui, d'après Agatharchides, parle d'autres serpents de la même grandeur, cite ailleurs Posidonius, qui vit dans la Cœlésyrie un serpent mort de cent vingt pieds de long et d'une circonférence telle que deux cavaliers séparés par son corps ne se voyaient pas.

» Alléguerons-nous que le même Strabon rapporte, d'après Onésicrite, que, dans une contrée de l'Inde appelée Aposisares, on avait nourri deux serpents, l'un de cent vingt pieds, l'autre de deux cent dix, et qu'on désirait beaucoup les faire voir à Alexandre? Si nous ajoutions le serpent que Maxime de Tyr prétend avoir été montré par Taxile au même conquérant, et qui avait cinq cents pieds de long, nous arriverions dans les traditions de l'Orient, presque au même degré d'extension où nous avons vu les traditions scandinaves, qui donnent six cents pieds à leur serpent de mer. Mais on peut juger par ces rapprochements que l'existence de cet animal, bien qu'entourée souvent de traits suspects, est loin d'être nouvelle; qu'elle a été observée de bien des manières et depuis bien longtemps. Ce n'est pas, comme on le disait, un danger de plus pour les navigateurs; car ce terrible monstre est déjà indiqué dans la Bible sous le nom de Léviathan, que l'Écriture applique à diverses bêtes énormes, ainsi que le remarque Bochart. Le prophète Isaïe l'applique ainsi : *Léviathan, ce serpent immense; Léviathan, serpent à divers plis et replis*[1].

» Dans ce siècle, la présence du serpent de mer a été signalée en 1808, en 1815, en 1817 et en 1837. Il n'est pas présumable qu'on le rencontre plus fréquemment à l'avenir que par le passé; du moins l'attention publique, appelée sur ce phénomène par les organes de la presse, portera à la publicité des faits du même genre qui pourraient survenir encore, et qui sans cela auraient passé inaperçus. L'auteur anglais qui le premier a publié ceux qu'il avait recueillis, et à qui nous devons toutes nos citations des témoignages modernes, fait aussi connaître le moyen que les pêcheurs norvégiens emploient pour se garantir du serpent de mer. Lorsqu'ils l'aperçoivent tout près d'eux, ils évitent surtout les vides que laisse sur l'eau l'alternative de ses plis et replis. Si le soleil brille, ils rament dans la direction de cet astre qui éblouit le serpent. Mais lorsqu'ils l'aperçoivent à distance, ils font toujours force de rames pour l'éviter. S'ils ne peuvent espérer d'y parvenir, ils se dirigent droit sur sa tête, après avoir arrosé le pont d'essence de musc. On a observé l'antipathie de cet animal pour ce parfum violent; aussi les pêcheurs norvégiens en sont toujours pourvus quand ils se mettent en mer pendant les mois calmes et chauds de l'été. Dans la rencontre faite en 1837, les personnes qui étaient à bord du *Havre* ont aperçu seulement les ondulations du corps de l'immense reptile, et ont évalué approximativement sa longueur à plusieurs fois celle du navire. »

[1] Isaïe, ch. XXVI, verset 1, traduct. de Sacy.

Sérug, esprit malin. *Voy.* CHASSEN.

Servants, lutins familiers dans les Alpes. Ils bèchent et entretiennent le jardin si on a pour eux des égards, ils le bouleversent si on les irrite. On les apaise en leur jetant de la main gauche une cuillerée de lait sous la table.



Servius-Tullius. Leloyer et d'autres prétendent que le roi de Rome Servius était fils d'un démon. Les cabalistes soutiennent de leur côté qu'il fut fils d'un salamandre.

Sethiens ou **Sethites**, hérétiques du deuxième siècle qui honoraient particulièrement le patriarche Seth, fils d'Adam. Ils disaient que deux anges avaient créé Caïn et Abel et débitaient beaucoup d'autres rêveries. Selon ces hérétiques, Jésus-Christ n'était autre que Seth, venu au monde une seconde fois. Ils forgèrent des livres sous le nom de Seth et des autres patriarches.

Séthus. Il y avait à la suite de l'empereur Manuel un magicien, nommé Séthus, qui rendit une fille éprise de lui par le moyen d'une pêche qu'il lui donna, à ce que conte Nicétas.

Sévère (Septime). Des historiens rapportent qu'à la sortie d'Antioche l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla, et lui dit pendant son sommeil : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère. »

Sexe. On prétend aussi reconnaître d'avance, à certains symptômes, le sexe d'un enfant qui n'est pas né. Si la mère est gaie dans sa grossesse, elle aura un garçon ; si elle est pesante du côté droit, elle aura un garçon. Si elle se sent lourde du côté gauche, elle aura une fille. Si elle est pâle et pensive, elle aura une fille. Albert le Grand donne à entendre qu'il naît des garçons dans un ménage où l'on mange du lièvre, et des filles dans une maison où l'on fait cas de la fressure de porc. Voici autre chose : Ems possède deux sources, la Bubenquelle et la Maegdenquelle, qui, selon les gens du pays, ont une vertu merveilleuse : en buvant de la première, on est sûr d'avoir des garçons, et en buvant de l'autre, d'avoir des filles. Croyez cela et buvez..... du johannisberg ou du champagne [1].

Shamavedam, l'un des quatre livres sacrés des Indiens. C'est celui qui contient la science des augures et des divinations.

Shelo. *Voy.* SOUTHCOTE.

Shoupeltins. Les habitants des îles Schetland appelaient ainsi des tritons ou hommes marins, dont les anciennes traditions et la superstition populaire ont peuplé les mers du Nord.

Sibylles. Les sibylles étaient chez les anciens des femmes enthousiastes qui ont laissé une grande renommée, et les paroles de plusieurs ont eu un cachet respectable. Ou il faut admettre que quelques-unes ont été inspirées, ou il faut refuser à plusieurs des saints Pères un crédit qu'ils méritent assurément. Leurs prophéties étaient en langage poétique. Malheureusement



Caricature allemande de la sibylle qui donne à Énée le rameau d'or.

[1] Jacquemin, *Fragments d'un voyage en Allemagne.*

les originaux sont presque tous perdus, et les morceaux qui nous en restent passent pour supposés en grande partie. Enée, dans Virgile, s'adresse à une sibylle pour obtenir le rameau d'or qui doit le protéger aux enfers. Les sibylles sont au nombre de dix selon Varron; d'autres en comptent jusqu'à douze :

1° La sibylle de Perse. Elle se nommait Sambethe; on la dit bru de Noé dans des vers sibyllins apocryphes.

2° La sibylle libyenne. Elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros et dans plusieurs autres pays. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie : elle reproche aux hommes la sottise qu'ils font de placer leur espoir de salut dans un dieu de pierre ou d'airain, et d'adorer les ouvrages de leurs mains.

3° La sibylle de Delphes. Elle était fille du devin Tirésias. Après la seconde prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Épigones, descendants des guerriers qui avaient pris Thèbes la première fois. Ce fut elle, selon Diodore, qui porta la première le nom de sibylle. Elle a célébré dans ses vers la grandeur divine; et des savants prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées.

4° La sibylle d'Érythrée. Elle a prédit la guerre de Troie, dans le temps où les Grecs s'embarquaient pour cette expédition. Elle a prévu aussi qu'Homère chanterait cette guerre longue et cruelle. Si l'on en croit Eusèbe et saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse; elle a parlé en effet de l'attente de Jésus-Christ. On lui attribue même des vers dont les premières lettres expriment, par acrostiche, *Jésus-Christ, fils de Dieu*. On l'a quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds.

5° La sibylle cimmérienne a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que celle d'Érythrée, puisque, selon Suidas, elle la nomme par son propre nom.

6° La sibylle de Samos a prédit que les Juifs crucifieraient un juste qui serait le vrai Dieu.

7° La sibylle de Cumes, la plus célèbre de toutes, faisait sa résidence ordinaire à Cumes, en Italie. On l'appelait Déiphobe; elle était fille de Glaucus et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre qui avait cent portes, d'où sortaient autant de voix qui faisaient entendre ses réponses. Ce fut elle qui offrit à Tarquin le Superbe un recueil de vers sibyllins, dont on sait qu'il ne reçut que la quatrième partie : ces vers furent soigneusement conservés dans les archives de l'empire, au Capitole. Cet édifice ayant été brûlé du temps de Sylla, Auguste fit ramasser tout ce qu'il put de fragments détachés des vers sibyllins et les fit mettre dans des coffres d'or au pied de la statue d'Apollon Palatin [1], où l'on allait les consulter. Petit, dans son traité *De sibylla*, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une sibylle, celle de Cumes, dont on a partagé les actions et les voyages. Ce qui a donné lieu, selon lui, à cette multiplicité, c'est que cette fille mystérieuse a prophétisé en divers pays, mais c'est là une idée de savant à système.

8° La sibylle hellespontine. Elle naquit à Marpèse, dans la Troade; elle prophétisa du temps de Solon et de Crésus. On lui attribue aussi des prophéties sur la naissance de Notre-Seigneur.

9° La sibylle phrygienne. Elle rendait ses oracles à Ancyre, en Galatie. Elle a prédit l'annonciation et la naissance du Sauveur.

10° La sibylle tiburtine ou Albunée, qui fut honorée à Tibur comme une femme divine. Elle prédit que Jésus-Christ naîtrait d'une vierge à Bethléem et régnerait sur le monde.

11° La sibylle d'Épire. Elle a aussi prédit la naissance du Sauveur.

12° La sibylle égyptienne a chanté également les mystères de la Passion et la trahison de Judas. Saint Jérôme pense que les sibylles avaient reçu du ciel le don de lire dans l'avenir en récompense de leur chasteté. Mais il paraît que les huit livres sibyllins que nous avons aujourd'hui sont en effet douteux. Bergier, dans son savant *Dictionnaire de théologie*, les croit supposés et les attribue dans ce cas aux gnostiques du deuxième siècle.

Sibylles modernes. Il y a eu succession, peu connue à la vérité, dans les sibylles. Pierre Crespet, dans ses deux livres *De la haine des démons pour les hommes*, en cite quelques faits. La grotte de Nursie, au pays de Naples, s'appelle encore la grotte de la Sibylle, et une sibylle y florissait dans le moyen âge et dans les premiers temps de la réforme. Dominique Mirabelli, dont nous ignorons l'origine, arrêté pour magie, car il portait avec lui des livres de magie, confessa, dans son interrogatoire, qu'il avait visité la sibylle de Nursie, avec quelques compagnons; que Scot, l'un d'eux, avait reçu d'elle un livre mystérieux, avec un démon renfermé dans un anneau; qu'il avait fait alors des choses prodigieuses devant plusieurs princes; qu'à l'aide du livre et de l'anneau il pouvait se transporter où il voulait, toutes les fois qu'il n'avait pas les vents contraires. Il ajouta que l'autorité religieuse avait établi des surveillants à la porte de la grotte;

[1] On appelait quindécemvirs les quinze magistrats préposés pour consulter les livres des sibylles. Mais ces livres, où l'on croyait contenues les destinées du peuple romain, ayant été brûlés, l'an de Rome 670, avec le Capitole où ils étaient gardés, on envoya de tous côtés des ambassadeurs faire la recherche des oracles des sibylles, et les quindécemvirs en composèrent d'autres livres qu'Auguste fit cacher sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin. Ils avaient été d'abord établis par Tarquin au nombre de deux, puis furent portés à dix, et enfin jusqu'à quinze par Sylla. On les créait de la même manière que les pontifes. (Le *Livre unique*, n° 15.)

mais que ceux qui étaient initiés à la magie y entraient en se rendant invisibles. Il dépeignait la sibylle : « Sa taille était petite ; elle était assise sur un siége peu élevé, et ses cheveux flottaient jusqu'à terre. » Pendant que le visiteur s'entretenait avec elle, les éclairs et le tonnerre désolaient les environs de la grotte. Mirabelli, son ami Scot et ses autres compagnons furent emmenés à Paris. Nous ne savons pas ce qu'il advint d'eux. Mais ces faits ont dû avoir lieu aux temps où les Français avaient le pouvoir à Naples.

Enfin nous avons eu dans mademoiselle Lenormand, dans mademoiselle Ledoux et dans d'autres femmes, des sibylles contemporaines. Il y en a une que nous ne nommons pas, car elle vit peut-être encore, en retraite sans doute ; elle faisait des horoscopes longuement écrits, et les débitait à bon marché en 1829.



La sibylle de 1829.

Sicidites. Leloyer conte que ce magicien, appuyé sur les fenêtres de l'empereur Manuel Comnène, avec les courtisans, regardait le port de Constantinople. Il arriva une petite chaloupe chargée de pots de terre. Sicidites offrit à ceux qui l'entouraient de leur faire voir le potier cassant ses pots ; ce qu'il effectua à l'instant au grand divertissement des courtisans qui se pâmaient de rire ; mais ce rire se changea en compassion quand ils aperçurent ce pauvre homme qui se lamentait, en s'arrachant la barbe, à la vue de tous ses pots cassés. Et comme on lui demandait pourquoi il les avait brisés de la sorte, il répondit qu'il avait vu un serpent à crête rouge et étincelante, entortillé autour de ses pots, qui le regardait la gueule ouverte et la tête levée comme s'il eût voulu les dévorer, et qu'il n'avait disparu qu'après tous les pots cassés. Un autre jour, pour se venger de quelques gens qui l'insultaient dans un bain, Sicidites se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits. Dès qu'il fut sorti, tous ceux qui étaient dans le bain déta-

lèrent avec précipitation, parce que du fond de la cuve du bain il sortit des hommes noirs qui les chassaient à coups de pied.

Sidéromancie, divination qui se pratiquait avec un fer rouge, sur lequel on plaçait avec art un certain nombre de petites paillettes qu'on brûlait et qui jetaient des reflets comme les étoiles.

Sidragasum, démon qui a le pouvoir de faire danser les femmes mondaines.

Siffler le vent. « Cette coutume de siffler pour appeler le vent est une de nos superstitions nautiques, qui, malgré son absurdité, s'empare insensiblement, aux heures de calme, des esprits les plus forts et les plus incrédules; autant vaudrait raisonner avec la brise capricieuse elle-même que d'essayer de convaincre le matelot anglais que, le vent soufflant où il lui plaît et quand il lui plaît, il ne sert à rien de l'invoquer. En dépit de la marche des intelligences, lorsque l'air manque à la voile, toujours le matelot sifflera[1]. »

Sifflet magique. La ville d'Hameln, en 1284, fut délivrée des rats qui l'infestaient en nombre immense par un magicien, lequel les attirait au son de sa flûte et les entraîna dans le Wéser, où ils se noyèrent. Mais les magistrats de la cité, ayant refusé de payer le prix convenu pour ce service, le même magicien, sifflant un autre air, entraîna tous les enfants d'Hameln, que leur parents ne revirent plus. Cet événement est constaté par plusieurs monuments très-graves[2].

Sigéani, esprit qui, dans le royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments et lance la foudre et les éclairs.

Signe de croix. Un Juif qui se rendait à Fondi, dans le royaume de Naples, fut surpris par la nuit et ne trouva pas d'autre gîte qu'un temple d'idoles, où il se décida, faute de mieux, à attendre le matin. Il s'accommoda comme il put dans un coin, s'enveloppa dans son manteau et se disposa à dormir. Au moment où il allait fermer l'œil, il vit plusieurs démons tomber de la voûte dans le temple et se disposer en cercle autour d'un autel. Le roi de l'enfer descendit aussi, se plaça sur un trône et ordonna à tous les diables subalternes de lui rendre compte de leur conduite. Chacun fit valoir les services qu'il avait rendus à la chose publique; chacun fit l'exposé de ses bonnes actions. Le Juif, qui ne jugeait pas comme le prince des démons et qui trouvait leurs bonnes actions un peu mauvaises, fut si effrayé de la mine des démons et de leurs discours qu'il se hâta de dire les prières et de faire les cérémonies que la synagogue met en usage pour chasser les esprits malins. Mais inutilement : les démons ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vus par un homme. Ne sachant plus à quoi recourir, le juif s'avisa d'employer le signe de la croix. On lui avait dit que ce signe était formidable aux démons; il en eut la preuve, dit le légendaire, car les démons cessèrent de parler, aussitôt qu'il commença de se signer. Après avoir regardé autour de lui, le roi de l'enfer aperçut l'enfant d'Israël.

— Allez voir qui est là, dit-il à un de ses gens. Le démon obéit; lorsqu'il eut examiné le voyageur, il retourna vers son maître. — C'est un vase de réprobation, dit-il; mais il vient de s'appuyer du signe de la croix.

Sortons, reprit le diable. Nous ne pourrons bientôt plus être tranquilles dans nos temples. — En disant ces paroles, le prince des démons s'envola; tous ses gens disparurent et le Juif se fit chrétien.

Silènes. On donnait ce nom aux satyres lorsqu'ils étaient vieux. On entendait aussi quelquefois par sylènes des génies familiers tels que celui dont Socrate se vantait d'être accompagné.

Simagorad. Grimoire. *Voy.* Charles vi.

Simle, partie du paradis scandinave, d'un agrément assez médiocre.

Simon le magicien. Ce Simon, connu pour avoir voulu acheter aux apôtres le don de faire des miracles et pour avoir donné son nom maudit à la *simonie*, n'ayant pu traiter avec les saints, traita avec les démons. Il en avait un à sa porte sous la forme d'un gros dogue, et dès lors il fit des miracles ou plutôt des prestiges. Il disait que si on lui coupait la tête, il ressusciterait trois jours après. L'empereur le fit décapiter; par ses artifices, il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne et se remontra le troisième jour. Il commandait à une faux de faucher d'elle-même, et elle faisait autant d'ouvrage que le plus habile faucheur. Sous le règne de l'empereur Néron, il parut un jour en l'air comme un oiseau. Mais saint Pierre, plus puissant que lui, le fit tomber, et il se cassa les jambes. Cet imposteur eut des disciples; et on le croit le premier chef des gnostiques. Il attribuait la création aux Éons ou esprits; il affirmait que les plus parfaits des divins Éons résidaient dans sa personne; qu'un autre Éon, très-distingué, quoique du sexe féminin, habitait dans sa maîtresse Sélène, dont il contait des choses prodigieuses; que lui, Simon, était envoyé de Dieu sur la terre pour détruire l'empire des esprits qui ont créé le monde matériel, et surtout pour délivrer Sélène de leur puissance. Il est certain que Simon, après sa mort, fut honoré comme un dieu par les Romains, et qu'il eut une statue[1].

Simon de Pharès, auteur d'un recueil d'histoires de quelques célèbres astrologues et hommes

[1] Le capitaine Bazil Hall.

[2] Voyez cette histoire dans les *Légendes des commandements de Dieu.* Gustave de Nieritz a fait de ce sujet un pur roman que M. J.-B. de Champagnac a traduit en français et qui est intitulé le *Sifflet magique* ou *les Enfants d'Hameln.*

[1] Voyez sa vie dans les *Légendes infernales.*

doctes, qu'il dédia au roi Charles VIII. Il ne paraît pas que ce livre ait été imprimé[1].

Simonide. Un jour qu'il soupait chez un de ses amis, on vint l'avertir que deux jeunes gens étaient à la porte, qui voulaient lui parler d'une importante affaire. Il sort aussitôt, ne trouve personne; et, dans l'instant qu'il veut rentrer à la maison, elle s'écroule et écrase les convives sous ses ruines. Il dut son salut à un hasard si singulier, qu'on le regarda, parmi le peuple, comme un trait de bienveillance de Castor et Pollux, qu'il avait chantés dans un de ses poëmes.

Simorgue, oiseau fabuleux que les Arabes nomment Anka, les rabbins Jukhneh, et que les Perses disent habiter dans les montagnes de Kaf. Il est si grand qu'il consomme pour sa subsistance tout ce qui croît sur plusieurs montagnes. Il parle; il a de la raison; en un mot, c'est une fée qui a la figure d'un oiseau immense. Étant un jour interrogée sur son âge, la Simorgue répondit :

— Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le cycle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années : j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. — La Simorgue joue un grand rôle dans les légendes de Salomon.

Singes. Ces animaux étaient vénérés en Égypte.



Chez les Romains, au contraire, c'était un mauvais présage de rencontrer un singe en sortant de la maison. — Tous les faits du démon l'ont fait surnommer *le singe de Dieu.*

Sirath. C'est le nom que donnent les musulmans au pont que les âmes passent après leur mort, et au-dessous duquel est un feu éternel. Il est aussi mince que le tranchant d'un sabre; les justes doivent le franchir avec la rapidité de l'éclair, pour entrer dans le paradis.

Sirchade, démon qui a tout pouvoir sur les animaux.

Sistre, plante qui, selon Aristote, se trouvait dans le Scamandre, ressemblait au pois chiche et avait la vertu de mettre à l'abri de la crainte des spectres et des fantômes ceux qui la tenaient à la main.

Sittim, démon indien, qui habite les bois sous la forme humaine.

Skalda. *Voy.* Nornes.

Skinkraftigans, conjurateurs qui, chez les Anglo-Saxons, opposaient aux chrétiens de faux miracles par des moyens magiques.

Smaël, le même que Samaël.

Smyrne. On dit qu'antérieurement aux temps historiques, une amazone fonda la ville de Smyrne et lui donna son nom, qu'elle n'a jamais perdu.

Socrate. Les anciens, qui trouvaient les grandes qualités surhumaines, ne les croyaient pas étrangères à l'essence des démons. Il est vrai que les démons chez eux n'étaient pas pris tous en mauvaise part. Aussi disaient-ils que Socrate avait un démon familier; et Proclus soutient qu'il lui dut toute sa sagesse[1]. Peut-être les hommes trouvaient-ils leur compte à cet arrangement. Ils se consolaient d'être moins vertueux que Socrate en songeant qu'ils n'avaient pas un appui comme le sien.

Soleil. *Voy.* Danse du soleil.

Solèves, esprits de la montagne, légers comme des sylphes, dans les Alpes.

Soliman. C'est le nom de Salomon chez les musulmans. Ils entendent par ce nom quelque chose de très-grand ; et ils assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont régné successivement pendant le cours d'un très-grand nombre de siècles avant la création d'Adam. Tous ces monarques prétendus commandaient chacun à des créatures de leur espèce, différentes de l'espèce humaine actuelle, quoique raisonnables comme les hommes; ce sont les génies.

Sommeil. Van der Viel rapporte qu'en 1684 un potier de terre de Londres dormit quinze jours de suite sans avoir été affaibli par le défaut de nourriture; il lui semblait n'avoir dormi qu'un jour. Épiménide, philosophe de Crète, étant entré dans une caverne, y dormit, selon Diogène Laërce, cinquante-sept ans; selon Plutarque cinquante, selon d'autres vingt-sept. On prétend qu'au sortir de là il ne reconnaissait plus personne. *Voy.* Dormants.

Somnambules. Des gens d'une imagination vive, d'un sang trop bouillant, font souvent en dormant ce que les plus hardis n'osent entreprendre éveillés. Barclai parle d'un professeur qui répétait la nuit les leçons qu'il avait données le jour, et qui grondait si haut qu'il réveillait tous ses voisins. Johnston rapporte, dans sa *Thaumatographia naturalis*, qu'un jeune homme sortait toutes les nuits de son lit, vêtu seulement de sa chemise; puis montant sur la fenêtre de sa chambre, il sautait à cheval sur le mur et le talonnait pour accélérer la course qu'il croyait faire. Un autre descendit dans un puits et s'éveilla aussitôt que son pied eut touché l'eau, qui était très-froide. Un autre monta sur une tour, enleva un nid d'oiseaux et se glissa à terre par une corde, sans s'éveiller. Un Parisien, de même en-

[1] *Singularités historiques et littéraires* de D. Liron, t. I, p. 313.

[1] Proclus, *De anima et dæmone.* Naudé, *Apologie.*

dormi, se leva, prit son épée, traversa la Seine à la nage, tua un homme que, la veille, il s'était proposé d'assassiner; et, après qu'il eut consommé son crime, il repassa la rivière, retourna à sa maison et se mit au lit sans s'éveiller.

Le *Courrier de la Gironde* rapportait, il y a quelques années, le petit fait suivant :

Il existe dans une commune près de Bordeaux une famille citée de père en fils comme somnambule. Le chef actuel de la famille vient de donner la preuve qu'il n'avait pas dégénéré. Après la veillée, il était allé se reposer des fatigues de la journée; sa femme et ses enfants l'avaient bientôt imité. A minuit, le laboureur ouvre l'œil, bâille, étend les bras comme un homme qui secoue le sommeil et descend de sa couche. Il passe son pantalon et sa veste de travail, noue sa cravate de coton autour de son cou, chausse ses sabots, tire la chevillette de sa porte, et sort. Notre laboureur va droit à son étable, saisit l'aiguillon, et, un juron aidant, il réveille ses bœufs pour le travail. Ces bons animaux, tout animaux qu'ils sont, comprennent que l'heure d'aller aux champs n'est pas encore venue, font la sourde oreille, se roulent un instant encore sur la litière, puis enfin se décident à se lever. Les voilà partis pour la vigne, traînant le soc au clair de la lune. Le laboureur suit par derrière, la gourde à la main et l'aiguillon sur l'épaule. On arrive aux champs, les instruments de travail sont disposés; la charrue est emmanchée, et voilà la glèbe qui se retourne et le sillon qui se creuse droit et profond. Il était six heures environ, et le jour commençait à poindre quand la besogne fut achevée. Le laboureur tourna la rége, attacha le cordon de sa gourde vide au bouton de son gilet, remit l'aiguillon sur l'épaule et ramena ses bœufs à l'écurie.

Il était temps qu'il arrivât, car la maison était dans un désordre indescriptible. La femme se lamentait et les enfants couraient le village, cherchant les bœufs et la charrue qui avaient disparu pendant la nuit. Tout le quartier était soulevé. Cette scène de désolation se changea soudain en un immense éclat de rire, quand on vit entrer dans la cour les grands bœufs roux, suant et fumant comme s'ils sortaient d'un bain à la vapeur, et précédés du laboureur nocturne, lequel, secouant enfin le sommeil magnétique, s'aperçut à sa grande surprise qu'il avait gagné sa journée quand les autres l'avaient à peine commencée.

On peut expliquer le somnambulisme comme une activité partielle de la vie animale, disent les philosophes. L'organe actif transmet ainsi l'incitation sur les organes voisins, et ceux-ci commencent également, par l'effet de leurs relations avec la représentation qui a été excitée, à devenir actifs et à coopérer. Par là l'idée de l'action représentée devient si animée que, même les instruments corporels nécessaires pour son opération, sont mis en activité par les nerfs qui agissent sur eux. Le somnambule commence même à agir corporellement, et remplit l'objet qu'il s'est proposé avec la même exactitude que s'il était éveillé, avec cette différence néanmoins qu'il n'en a pas le sentiment général, parce que les autres organes de la vie animale qui n'ont pas participé à l'activité reposent, et que, par conséquent, le sentiment n'y a pas été réveillé. Gall a connu un prédicateur somnambule qui, très-souvent, ayant un sermon à faire, se levait la nuit en dormant, écrivait son texte ou en faisait la division, en travaillait des morceaux entiers, rayait ou corrigeait quelques passages, en un mot, qui se conduisait comme s'il eût été éveillé, et qui cependant en s'éveillant n'avait aucun sentiment de ce qu'il venait de faire. La Fontaine a composé, dit-on, sa fable des *deux Pigeons* en dormant; anecdote contestée.

Suivant le rapport de Fritsh, qui le tenait du père Delrio, un maître d'école, nommé Gondisalve, allait enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfants et venait coucher le soir dans un monastère, où la nuit, en dormant, il recommençait ses leçons, reprenait les enfants et entonnait le chant de son école. Un moine, dans la chambre duquel il couchait, le menaça de l'étriller s'il ne restait pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace et s'endormit. Dans la nuit, il se lève, prend de grands ciseaux et va au lit du moine, qui par bonheur, étant éveillé, le vit venir à la faveur du clair de lune; sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit et de se cacher dans la ruelle. Le maître d'école, arrivé au lit, hache le traversin de coups de ciseaux et va se recoucher. Le lendemain, quand on lui présenta le traversin en lambeaux, il dit que tout ce qu'il se rappelait c'était que, le moine l'ayant voulu rosser, il s'était défendu avec des ciseaux.

Il y a un grand nombre d'histoires de somnambules. Le remords a souvent produit cette crise, et, depuis la femme de Macbeth, la série des coupables qui se sont trahis dans leur sommeil serait longue.

Somnambulisme magnétique. Nous devons parler aussi de celui-là. Une personne magnétisée s'endort profondément et parle aussitôt pour révéler les choses secrètes et lire dans les cœurs, par un prodige jusqu'ici inexplicable. Le fait dans tous les cas est constant. Nous ne l'apprécierons ni ne le jugerons, nous contentant de citer des passages curieux de divers observateurs sur un sujet si mystérieux. Voici d'abord un article digne d'attention, publié, il y a une trentaine d'années, par la *Revue britannique* et répété dans plusieurs journaux; il contredit les dénégations systématiques de certaines académies. Nous mentionnerons après cela le jugement de la cour de Rome

sur certains usages du somnambulisme, que dans sa profonde sagesse elle ne condamne pas en fait, mais dont elle réprouve les abus et les procédés au moins dangereux.

« A différentes époques, dit l'auteur anglais, le magnétisme a donné lieu à des discussions si vives et si animées, que des deux côtés on arriva promptement aux extrêmes; c'est presque dire à l'erreur. Les partisans du magnétisme prétendirent que l'homme possède, dans cet état, des facultés jusqu'alors inconnues. Pour quelques-uns d'entre eux, l'espace disparaissait devant les prodiges de leurs sujets magnétisés; il n'en coûtait que le simple effort de la volonté pour la nature des choses les plus différentes, pour métamorphoser une tonne d'eau de la Tamise en vin de Champagne, ou pour répandre sur une population affamée les bienfaits d'une nourriture agréable et abondante. Pour eux, les sciences les plus problématiques, celles qui exigent les études les plus profondes et les plus sévères, s'apprennent en quelques instants. La femme nerveuse, qu'une pensée sérieuse de quelques minutes fatigue, devient, entre les mains des habiles du parti, plus savante et plus heureuse dans ses prescriptions qu'aucun de nos praticiens les plus expérimentés.

» De leur côté, les antagonistes du magnétisme ne veulent admettre aucun phénomène insolite, aucune exception aux règles ordinaires de la nature : pour eux, tout l'échafaudage du magnétisme ne repose que sur l'erreur des sens de quelques personnes et sur la fourberie de quelques autres. Le fait suivant, exemple remarquable de somnambulisme naturel, ne permet pas de douter que, dans cet état, l'homme ne possède quelquefois des facultés qui sont à peine appréciables dans l'état de veille. Au reste, ces phénomènes, quoique très-curieux, n'ont rien de surnaturel; et il est facile d'expliquer ce qu'ils ont de surprenant par la concentration de toutes les forces de l'intelligence sur un seul objet et par l'exercice de quelques sens dans des circonstances particulières. Les faits rapportés dans la brochure américaine dont nous allons donner l'analyse, et sur la véracité desquels aucun praticien des États-Unis n'a élevé de doute, présentent un haut degré d'intérêt, surtout si on les rapproche de ceux du même genre qui ont été offerts par l'infortuné Gaspard Hauser, quoique dans des circonstances différentes.

» Jeanne Rider, âgée de dix-sept ans, est fille de Vermont, artisan. Son éducation a été supérieure à celle que reçoivent ordinairement les personnes des classes moyennes de la société. Elle aime beaucoup la lecture et fait surtout ses délices de celle des poëtes. Bien que son extérieur annonce une bonne santé, cependant elle a toujours été sujette à de fréquents maux de tête; il lui est arrivé plusieurs fois de se lever du lit au milieu de son sommeil; mais il n'y avait rien là qui ressemblât aux phénomènes remarquables que depuis elle a éprouvés.

» Cette singulière affection a débuté chez elle subitement. D'abord ses parents firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se lever; les secours de l'art furent même invoqués sans un grand succès, car au bout d'un mois elle fut prise d'un nouveau paroxysme, pendant lequel on résolut de ne la soumettre à aucune contrainte et de se contenter d'observer ses mouvements. Aussitôt qu'elle se sentit libre, elle s'habilla, descendit et fit tous les préparatifs du déjeuner. Elle mit la table, disposa avec la plus grande exactitude les divers objets dont elle devait être couverte, entra dans une chambre obscure, et de là dans un petit cabinet encore plus reculé, où elle prit les tasses à café, les plaça sur un plateau qu'elle déposa sur la table, après beaucoup de précautions pour ne pas le heurter en l'apportant. Elle alla ensuite dans la laiterie, dont les contrevents étaient fermés, et poussa la porte derrière elle; après avoir écrémé le lait, elle versa la crème dans une coupe et le lait dans une autre sans en épancher une seule goutte. Elle coupa ensuite le pain, qu'elle plaça sur la table; enfin, quoique les yeux fermés, elle fit tous les préparatifs du déjeuner avec la même précision qu'elle eût pu y mettre en plein jour. Pendant tout ce temps, elle sembla ne faire aucune attention à ceux qui l'entouraient, à moins qu'ils ne se missent sur sa route ou qu'ils ne plaçassent des chaises ou d'autres obstacles devant elle; alors elle les évitait, mais en témoignant un léger sentiment d'impatience.

» Enfin, elle retourna d'elle-même au lit; et lorsque le lendemain, en se levant, elle trouva la table toute préparée pour le déjeuner, elle demanda pourquoi on l'avait laissée dormir pendant qu'une autre avait fait son travail. Aucune des actions de la nuit précédente n'avait laissé la plus légère impression dans son esprit. Un sentiment de fatigue fut le seul indice qu'elle reconnut à l'appui de ce qu'on lui rapportait.

» Les paroxysmes devinrent de plus en plus fréquents; la malade ne passait pas de semaine sans en éprouver deux ou trois, mais avec des circonstances très-variées. Quelquefois elle ne sortait pas de sa chambre, et s'amusait à examiner ses robes et les autres effets d'habillement renfermés dans sa malle. Il lui arrivait aussi de placer divers objets dans des endroits où elle n'allait plus les chercher éveillée, mais dont le souvenir lui revenait pendant le paroxysme. Ainsi, elle avait tellement caché son étui qu'elle ne put le trouver pendant le jour, et l'on fut étonné de la voir la nuit suivante occupée avec une aiguille qu'elle avait dû certainement y prendre. Non-seulement elle cousait dans l'obscurité, mais encore elle enfilait son aiguille les yeux fermés. Les idées de Jeanne Rider relatives au temps étaient ordinairement inexactes; con-

stamment elle supposait qu'il était jour. Aussi, quand on lui répétait qu'il était temps d'aller se coucher : — Quoi! disait-elle, aller au lit en plein jour! Voyant une fois une lampe brûler dans l'appartement où elle était occupée à préparer le dîner, elle l'éteignit en disant qu'elle ne concevait pas pourquoi on voulait avoir une lampe pendant la journée. Elle avait le plus souvent les yeux fermés; quelquefois cependant elle les tenait grands ouverts, et alors la pupille offrait une dilatation considérable. Au reste, que l'œil fût ouvert ou fermé, il n'en résultait aucune différence dans la force de la vue. On lui présentait des écritures très-fines, des monnaies presque effacées; elle les lisait très-facilement dans l'obscurité et les yeux fermés.

» Si les idées de la somnambule, par rapport au temps, étaient ordinairement erronées, il n'en était pas de même de celles qui étaient relatives aux lieux; tous ses mouvements étaient toujours réglés par ses sens, dont les rapports étaient le plus souvent exacts, et non par des notions préconçues. Sa chambre était contiguë à une allée à l'extrémité de laquelle se trouvait l'escalier. Au haut de ce dernier était une porte qu'on laissait ordinairement ouverte, mais que l'on ferma un jour avec intention après qu'elle fut couchée, et que l'on assura en plaçant la lame d'un couteau au-dessus du loquet. A peine levée, dans son accès de somnambulisme, elle sort avec rapidité de sa chambre, et, sans s'arrêter, elle tend la main d'avance pour enlever le couteau, qu'elle jette avec indignation en demandant pourquoi on veut l'enfermer.

» On fit diverses tentatives pour l'éveiller, mais elles furent toutes également infructueuses; elle entendait, sentait et voyait tout ce qui se passait autour d'elle; mais les impressions qu'elle recevait par les sens étaient insuffisantes pour la tirer de cet état. Un jour qu'on jeta sur elle un sceau d'eau froide, elle s'écria : — Pourquoi voulez-vous me noyer? Elle alla aussitôt dans sa chambre changer de vêtement et redescendit de nouveau. On lui donnait quelquefois de fortes doses de laudanum pour diminuer la douleur de tête dont elle se plaignait habituellement, et alors elle ne tardait pas à s'éveiller. Les excitations de toute espèce, et surtout les expériences que l'on faisait pour constater les phénomènes du somnambulisme, prolongeaient invariablement les accès, et aggravaient habituellement sa douleur de tête.

» Les paroxysmes du somnambulisme étaient précédés tantôt d'un sentiment désagréable de pesanteur à la tête, tantôt d'une véritable douleur, d'un tintement dans les oreilles, d'un sentiment de froid aux extrémités et d'une propension irrésistible à l'assoupissement. Ces paroxysmes, au commencement, ne venaient que la nuit et quelques instants seulement après qu'elle s'était mise au lit; mais à mesure que la maladie fit des progrès, ils commencèrent plus tôt. A une époque plus avancée, les attaques la prirent à toute heure de la journée, et quelquefois elle en eut jusqu'à deux dans le même jour. Lorsqu'elle en pressentait l'approche, elle pouvait les retarder de quelques heures en prenant un exercice violent. Le grand air surtout était le meilleur moyen qu'elle pût employer pour obtenir ce répit; mais aussitôt qu'elle se relâchait de cette précaution, ou même quelquefois au milieu de l'occupation la plus active, elle éprouvait une sensation qu'elle comparait à quelque chose qui lui aurait monté vers la tête, et perdait aussitôt le mouvement et la parole. Si alors on la transportait immédiatement en plein air, l'attaque était souvent arrêtée; mais si l'on attendait trop longtemps, on ne pouvait plus se mettre en rapport avec elle, et il était tout à fait impossible de la tirer de cet état. On aurait cru qu'elle venait de s'endormir tranquillement; ses yeux étaient fermés, la respiration était longue et bruyante, et son attitude, ainsi que les mouvements de sa tête, ressemblaient à ceux d'une personne plongée dans un profond sommeil.

» Pendant les accès qui avaient lieu durant le jour, elle prit toujours le soin de se couvrir les yeux avec un mouchoir, et ne permettait jamais qu'on l'enlevât, à moins que la pièce où elle se trouvait ne fût très-obscure, et cependant elle lisait à travers ce bandeau des pages entières, distinguait l'heure de la montre; elle jouissait enfin d'une vision aussi parfaite que si elle eût eu les yeux libres et ouverts. Dans quelques expériences qui furent faites par le docteur Belden, on appliqua sur ses yeux un double mouchoir, et l'on garnit le vide qu'il laissait de chaque côté du nez avec de la ouate. Toutes ces précautions ne diminuèrent en rien la force de sa vue; mais un fait important, bien qu'il n'explique pas ce phénomène curieux, c'est que, de tout temps, elle a eu les yeux si sensibles à la lumière qu'elle n'a pu jamais s'exposer au grand jour sans son voile. Cette sensibilité était encore bien plus vive pendant le somnambulisme, comme le docteur Belden le constata.

» Cependant toutes ces expériences fatiguaient considérablement la pauvre fille, dont l'état, au lieu de s'améliorer, allait au contraire en empirant. Cette circonstance et l'insuccès de tous les moyens employés jusqu'alors firent prendre la résolution de l'envoyer à l'hôpital de Worcester, où elle entra le 5 décembre 1833. Les accès s'y répétèrent avec la même fréquence et la même intensité; mais on remarqua bientôt des changements importants dans les paroxysmes. D'abord la malade commença à rester les yeux ouverts, disant qu'elle n'y voyait pas clair lorsqu'ils étaient fermés; ensuite les accès se dessinèrent moins bien. Elle conservait dans le somnambulisme

quelque souvenir de ce qui lui était arrivé dans l'état de veille, et on avait de la peine à distinguer le moment exact où finissait l'accès de celui où elle était éveillée. Peu à peu, ces accès eux-mêmes se sont éloignés, et, d'après le dernier rapport du docteur Woodward, médecin de l'hôpital de Worcester, on avait tout lieu d'espérer une guérison complète. »

On rapporte un fait de magnétisme tout récent et qui semblera extraordinaire. « M. Ferrand, marchand quincaillier à Antibes, ayant trouvé dernièrement, dans sa propriété, une pièce de monnaie en argent frappée du temps des Romains, l'envoya à ses correspondants de Paris, MM. Deneux et Gronnet aîné, 18, rue du Grand-Chantier, en les priant d'aller avec cette pièce chez le magnétiseur Marcillet, pour consulter Alexis à ce sujet. Ce dernier, dans l'état de somnambulisme, leur dit qu'il voyait chez M. Ferrand, à Antibes, une petite urne enfouie à quelques pieds en terre..... renfermant une assez grande quantité de ces mêmes pièces... mais qu'il lui faudrait le plan de la propriété, afin de mieux désigner le lieu où ce petit trésor avait été enterré. Le plan ayant été envoyé par M. Ferrand à ses correspondants, puis communiqué ensuite par eux à Alexis, il leur indiqua, en faisant une marque au crayon, l'endroit où l'on devait creuser. Les instructions du somnambule ayant été suivies, l'urne indiquée par lui fut trouvée... Elle contenait trois kilogrammes cinq cents grammes de pièces de monnaie en argent, semblables à celle qui lui avait été remise précédemment. »

Magnétisme dans ses rapports avec la religion. — La sacrée pénitencerie à Rome a été saisie, en 1841, de la question de savoir si le somnambulisme obtenu par les pratiques magnétiques, dans les maladies, était chose convenable et permise. A l'exposé rapide des procédés employés pour obtenir l'état du somnambulisme, ainsi que des réultats extraordinaires produits par les somnambules, la sacrée pénitencerie a répondu expressément que l'application du magnétisme animal, *dans les termes de l'exposé en question*, n'était pas chose licite. Voici la traduction de la consultation envoyée à Rome et du jugement laconique du saint-siége :

« Éminentissime Seigneur, vu l'insuffisance des réponses données jusqu'à ce jour sur le *magnétisme animal*, et comme il est grandement à désirer que l'on puisse décider plus sûrement et plus uniformément les cas qui se présentent assez souvent, le soussigné expose ce qui suit à Votre Éminence. Une personne magnétisée (on la choisit d'ordinaire dans le sexe féminin) entre dans un tel état de sommeil ou d'assoupissement, appelé *somnambulisme magnétique*, que ni le plus grand bruit fait à ses oreilles, ni la violence du fer ou du feu ne sauraient l'en tirer. Le magnétiseur seul, qui a obtenu son consentement (car le consentement est nécessaire), la fait tomber dans cette espèce d'extase, soit par des attouchements et des gesticulations en divers sens, s'il est auprès d'elle, soit par un simple commandement intérieur, s'il en est éloigné, même de plusieurs lieues.

» Alors, interrogée de vive voix ou mentalement sur sa maladie et sur celles de personnes absentes, qui lui sont absolument inconnues, cette magnétisée, notoirement ignorante, se trouve à l'instant douée d'une science bien supérieure à celle des médecins : elle donne des descriptions anatomiques d'une parfaite exactitude; elle indique le siége, la cause, la nature des maladies internes du corps humain, les plus difficiles à connaître et à caractériser; elle en détaille les progrès, les variations et les complications, le tout dans les termes propres; souvent elle en prédit la durée précise et en prescrit les remèdes les plus simples et les plus efficaces.

» Si la personne pour laquelle on consulte la magnétisée est présente, le magnétiseur la met en rapport avec celle-ci par le contact. Est-elle absente? une boucle de ses cheveux la remplace et suffit. Aussitôt que cette boucle de cheveux est seulement approchée contre la main de la magnétisée, celle-ci dit ce que c'est, sans y regarder, de qui sont ces cheveux, où est actuellement la personne de qui ils viennent, ce qu'elle fait. Sur sa maladie, elle donne tous les renseignements énoncés ci-dessus, et cela avec autant d'exactitude que si elle faisait l'autopsie du corps.

» Enfin la magnétisée ne voit pas par les yeux. On peut les lui bander, elle lira quoi que ce soit, même sans savoir lire, un livre ou un manuscrit qu'on aura placé ouvert ou fermé, soit sur sa tête, soit sur son ventre. C'est aussi de cette région que semblent sortir ses paroles. Tirée de cet état, soit par un commandement même intérieur du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant annoncé par elle, elle paraît complétement ignorer tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès, quelque long qu'il ait été : ce qu'on lui a demandé, ce qu'elle a répondu, ce qu'elle a souffert, rien de tout cela n'a laissé aucune idée dans son intelligence, ni dans sa mémoire la moindre trace.

» C'est pourquoi l'exposant, voyant de si fortes raisons de douter que de tels effets, produits par une cause occasionnelle manifestement si peu proportionnée, soient purement naturels, supplie très-instamment Votre Éminence de vouloir bien, dans sa sagesse, décider, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand avantage des âmes si chèrement rachetées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, si, supposé la vérité des faits énoncés, un confesseur ou un curé peut sans danger permettre à ses pénitents ou à ses paroissiens : 1° d'exercer le magnétisme ani-

mal ainsi caractérisé, comme s'il était un art auxiliaire et supplémentaire de la médecine; 2° de consentir à être plongés dans cet état de somnambulisme magnétique; 3° de consulter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, les personnes ainsi magnétisées; 4° de faire l'une de ces trois choses, avec la précaution préalable de renoncer formellement dans leur cœur à tout pacte diabolique, explicite ou implicite, et même à toute intervention satanique, vu que nonobstant cela quelques personnes ont obtenu du magnétisme ou les mêmes effets ou du moins quelques-uns.

» Eminentissime Seigneur, de Votre Excellence, par ordre du révérendissime évêque de Lausanne et Genève, le très-humble et très-obéissant serviteur,

» Jac.-Xavier Fontana,
» chancelier de la chancellerie épiscopale.

» Fribourg en Suisse, palais épiscopal, le 19 mai 1841. »

RÉPONSE.

» La sacrée pénitencerie, après une mûre délibération, se croit en droit de répondre que l'usage du magnétisme, dans les cas mentionnés par la présente consultation, n'est pas chose licite.

» A Rome, dans la sacrée pénitencerie, le 1er juillet 1841.

» C. Castracane, M. P. — Ph. Pomella,
» secrétaire de la sacrée pénitencerie. »

« Pour les catholiques dévoués, ajoute l'écrivain distingué à qui nous empruntons ces réflexions, l'arrêt de la sacrée pénitencerie est un jugement sans appel, qui n'a nul besoin d'explications ni de commentaires. »

» Mesmer ne connaissait pas ou n'a pas mentionné le somnambulisme magnétique. Ses pratiques ordinaires se réduisaient à traiter les maladies au moyen de crises accompagnées fréquemment de convulsions. Rien de plus prestigieux que les opérations de Mesmer. C'était autour d'un baquet, dans un appartement éclairé d'un demi-jour, que les malades allaient se soumettre aux influences magnétiques. Le baquet consistait dans une petite cuve de diverses figures, fermée par un couvercle à deux pièces; au fond se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, le goulot dirigé vers le centre de la cuve; d'autres bouteilles, disposées sur celles-ci, mais en rayons divergents, étaient remplies d'eau comme les premières, bouchées et magnétisées également. La cuve recevait de l'eau de manière à recouvrir les lits de bouteilles; on y mêlait quelquefois diverses substances, telles que du verre pilé, de la limaille de fer, etc.; d'autres fois, Mesmer ne se servait que de baquets à sec. Le couvercle du baquet livrait passage à des baguettes de fer mobiles et d'une longueur suffisante pour être dirigées vers diverses régions du corps des malades. De l'une de ces tiges, ou d'un anneau scellé au couvercle du baquet, partait en outre une corde très-longue, destinée à toucher les parties souffrantes ou à entourer le corps des malades sans la nouer. Les malades se formaient en cercle, en tenant chacun cette corde, et en appuyant le pouce droit sur le pouce gauche de son voisin. Il fallait de plus que tous les individus composant la chaîne se rapprochassent les uns des autres, au point de se toucher avec les pieds et les genoux. Au milieu de cet appareil apparaissait Mesmer, vêtu d'un habit de soie d'une couleur agréable, tenant en main une baguette qu'il promenait d'un air d'autorité au-dessus de la tête des magnétisés. Nous tenions à reproduire, au moins en abrégé, les traits principaux du spectacle magnétique dont le premier magnétiseur avoué avait soin de s'environner, afin de mettre le lecteur en mesure de juger qui avait plus de part aux effets tant vantés du magnétisme animal de la fin du dix-huitième siècle, ou des jongleries de Mesmer, ou de l'imagination des malades irritables, ou de la sotte crédulité des mesméristes bien intentionnés. Les jongleries de Mesmer couvraient pourtant une puissance réelle; car il est certain, — et on l'a expliqué ailleurs, — que son regard, ses gestes, ses paroles, ses attouchements obtenaient maintes fois des résultats surprenants et des cures vraiment prodigieuses.

» Le somnambulisme magnétique ne fut découvert que par le marquis de Puységur. Lui seul commença à se servir de cet état pour traiter les maladies, soit chez les somnambules mêmes, soit chez les autres personnes. Alors s'ouvrit une nouvelle source de fraudes que la foi des magnétiseurs était incapable de dévoiler, et qui en imposait, à plus forte raison, à la masse du public. Beaucoup de magnétisés feignaient de succomber au sommeil magnétique, tout en restant très-éveillés, voyaient à leur aise, en apparence les yeux fermés, répondaient aux questions qui leur étaient adressées, obéissaient, en un mot, au moindre mouvement du magnétiseur abusé. C'était bien autre chose, ce qui ne manquait pas d'arriver, quand le magnétiseur et le somnambule, aidés de quelques compères avisés, se concertaient derrière les coulisses et s'appliquaient de leur mieux, par cupidité ou par une vanité puérile, à mystifier les spectateurs. »

Soneillon, démon qui se trouve cité dans les phases de la possession de Louviers.

Songes. Le cerveau est le siége de la pensée, du mouvement et du sentiment. Si le cerveau n'est pas troublé par une trop grande abondance de vapeurs crues, si le travail ne lui a pas ôté toutes ses forces, il engendre dans le sommeil des songes, excités ou par les images dont il s'est vivement frappé durant la veille, ou par des im-

pressions toutes nouvelles, que produisent les affections naturelles ou accidentelles des nerfs ou la nature du tempérament. C'est aussi limpide que ce qu'on a lu sur le somnambulisme. Les songes naturels viennent des émotions de la journée et du tempérament. Les personnes d'un tempérament sanguin songent les festins, les danses, les divertissements, les plaisirs, les jardins et les fleurs. Les tempéraments bilieux songent les disputes, les querelles, les combats, les incendies, les couleurs jaunes, etc. Les mélancoliques songent l'obscurité, les ténèbres, la fumée, les promenades nocturnes, les spectres et les choses tristes. Les tempéraments pituiteux ou flegmatiques songent la mer, les rivières, les bains, les navigations, les naufrages, les fardeaux pesants, etc. Les tempéraments mêlés, comme les sanguins-mélancoliques, les sanguins-flegmatiques, les bilieux-mélancoliques, etc., ont des songes qui tiennent des deux tempéraments : ainsi le dit Peucer.

Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux rêves; et l'antre de Trophonius était célèbre pour cette sorte de divination. Pausanias nous a laissé, d'après sa propre expérience, la description des cérémonies qui s'y observaient. « Le chercheur passait d'abord plusieurs jours dans le temple de la bonne Fortune. Là il faisait ses expiations, observant d'aller deux fois par jour se laver. Quand les prêtres le déclaraient purifié, il immolait au dieu des victimes; cette cérémonie finissait ordinairement par le sacrifice d'un bélier noir. Alors le curieux était frotté d'huile par deux enfants et conduit à la source du fleuve; on lui présentait là une coupe d'eau du Léthé, qui bannissait de son esprit toute idée profane, et une coupe d'eau de Mnémosyne, qui disposait sa mémoire à conserver le souvenir de ce qui allait se passer. Les prêtres découvraient ensuite la statue de Trophonius, devant laquelle il fallait s'incliner et prier; enfin, couvert d'une tunique de lin et le front ceint de bandelettes, on allait à l'oracle. Il était placé sur une montagne, au milieu d'une enceinte de pierres qui cachait une profonde caverne, où l'on ne pouvait descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts et à l'aide de quelques échelles, on avait eu le bonheur de descendre par là sans se rompre le cou, il fallait passer encore de la même manière dans une seconde caverne, très-petite et très-obscure. Là on se couchait à terre, et on n'oubliait pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite avec de la farine, du lait et du miel. On présentait les pieds à un trou qui était au milieu de la caverne : au même instant, on se sentait rapidement emporté dans l'antre; on s'y trouvait couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées, enduites de certaines drogues dont les agents du dieu connaissaient seuls la vertu; on ne tardait pas à s'endormir profondément; et c'était alors qu'on avait d'admirables visions et que les temps à venir découvraient tous leurs secrets. »

Hippocrate dit que, pour se soustraire à la malignité des songes, quand on voit en rêvant pâlir les étoiles, on doit courir en rond; quand on voit pâlir la lune, on doit courir en long; quand on voit pâlir le soleil, on doit courir tant en long qu'en rond... On rêve feu et flammes quand on a une bile jaune; on rêve fumée et ténèbres quand on a une bile noire; on rêve eau et humidité quand on a des glaires et des pituites, à ce que dit Galien. C'est le sentiment de Peucer. Songer à la mort, annonce mariage, selon Artémidore; songer des fleurs, prospérité; songer des trésors, peines et soucis; songer qu'on devient aveugle, perte d'enfants... Ces secrets peuvent donner une idée de l'*Onéirocritique* d'Artémidore, ou explication des rêves. Songer des bonbons et des crèmes, dit un autre savant, annonce des chagrins et des amertumes; songer des pleurs, annonce de la joie; songer des laitues, annonce une maladie; songer or et richesses, annonce la misère... Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament parce qu'ils avaient vu un médecin en songe. Ils croyaient que c'était un présage de mort.

Songes (explication des), suivant les livres les plus consultés :

Aigle. Si on voit en songe voler un aigle, bon



présage; signe de mort s'il tombe sur la tête du songeur. *Ane.* Si on voit courir un âne, présage de malheur; si on le voit en repos, caquets et méchancetés; si on l'entend braire, inquiétudes et fatigues. *Arc-en-ciel.* Vu du côté de l'orient, signe de bonheur pour les pauvres; du côté de l'occident, le présage est pour les riches. *Argent* trouvé, chagrin et pertes; argent perdu, bonnes affaires.

Bain dans l'eau claire, bonne santé; bain dans l'eau trouble, mort de parents et d'amis. *Belette.* Si on voit une belette en songe, signe

qu'on aura ou qu'on a une méchante femme. *Boire* de l'eau fraîche, grandes richesses ; boire de l'eau chaude, maladie ; boire de l'eau trouble, chagrins. *Bois.* Être peint sur bois dénote longue vie. *Boudin.* Faire du boudin, présage de peines ; manger du boudin, visite inattendue. *Brigands.* On est sûr de perdre quelques parents ou une partie de sa fortune si on songe qu'on est attaqué par des brigands.

Cervelas. Manger des cervelas, bonne santé. *Champignons,* signe d'une vie longue, par contraste, sans doute. *Chanter.* Un homme qui chante, espérance ; une femme qui chante, pleurs et gémissements. *Charbons* éteints, mort ; charbons allumés, embûches ; manger des charbons, pertes et revers. *Chat-huant,* funérailles. *Cheveux* arrachés, pertes d'amis. *Corbeau* qui vole, péril de mort. *Couronne.* Une couronne d'or sur la tête, présage des honneurs ; une couronne d'argent, bonne santé ; une couronne de verdure, dignités ; une couronne d'os de morts annonce la mort. *Cygnes noirs*, tracas de ménage.

Déménagements. Annonce d'un mariage ou d'une succession.



Dents. Chute de dents, présage de mort. *Dindon.* Voir ou posséder des dindons, folie de parents ou d'amis.

Enterrement. Si quelqu'un rêve qu'on l'enterre vivant, il peut s'attendre à une longue misère. Aller à l'enterrement de quelqu'un, heureux mariage. *Étoiles.* Voir des étoiles tomber du ciel, chutes, déplaisirs et revers.

Fantôme blanc, joie et honneurs ; fantôme noir, peines et chagrins. *Femme.* Voir une femme, infirmité ; une femme blanche, heureux événement ; une femme noire, maladie ; plusieurs femmes, caquets. *Fèves.* Manger des fèves, querelles et procès. *Filets.* Voir des filets, présage de pluie. *Flambeau* allumé, récompense ; flambeau éteint, emprisonnement. *Fricassées,* caquets de voisins.

Gibet. Songer qu'on est condamné à être pendu, heureux succès. *Grenouilles,* indiscrétions et babils.

Hannetons, importunités. *Homme* vêtu de blanc, bonheur; vêtu de noir, malheur; homme assassiné, sûreté.

Insensé. Si quelqu'un songe qu'il est devenu insensé, il recevra des bienfaits de son prince.

Jeu. Gain au jeu, perte d'amis.

Lait. Boire du lait, amitié. *Lapins* blancs, succès; lapins noirs, revers; manger du lapin, bonne santé; tuer un lapin, tromperie et perte. *Lard.* Manger du lard, victoire. *Limaçon,* charges honorables. *Linge* blanc, mariage; linge sale, mort. *Lune.* Voir la lune, retard dans les affaires; la lune pâle, peines; la lune obscure, tourments.

Manger à terre, emportements. *Médecine.* Prendre médecine, misère; donner médecine à quelqu'un, profit. *Meurtre.* Voir un meurtre, sûreté. *Miroir,* trahison. *Moustaches.* Songer qu'on a de grandes moustaches, augmentation de richesses.

Navets, vaines espérances. *Nuées,* discorde.

OEufs blancs, bonheur; œufs cassés, malheur. *Oies.* Qui voit des oies en songe peut s'attendre à être honoré des princes. *Ossements*, traverses et peines inévitables.

Palmiers, palmes, succès et honneurs. *Paon.* L'homme qui voit un paon aura de beaux enfants. *Perroquet,* indiscrétion, secret révélé.

Quenouille, pauvreté.

Rats, ennemis cachés. *Roses,* bonheur et plaisirs.

Sauter dans l'eau, persécutions. *Scorpions,* lézards, chenilles, scolopendres, etc., malheurs et trahisons. *Soufflet* donné, paix et union entre le mari et la femme. *Soufre,* présage d'empoisonnement. *Spectre.* Signe d'une surprise.



Tempête, outrage et grand péril. *Tête* blanche, joie; tête tondue, tromperie; tête chevelue, dignité; tête coupée, infirmité; tête coiffée d'un agneau, heureux présage. *Tourterelles,* accord des gens mariés, mariage pour les célibataires.

Vendanger, santé et richesses. *Violette,* succès. *Violon.* Entendre jouer du violon et des autres instruments de musique, concorde et bonne intelligence entre le mari et la femme, etc., etc.

Telles sont les extravagances que débitent, avec étendue et complaisance, les interprètes des songes; et l'on sait combien ils trouvent de gens qui les croient! Le monde fourmille de petits esprits qui, pour avoir entendu dire que les grands hommes étaient au-dessus de la superstition, croient se mettre à leur niveau en refusant à l'âme son immortalité et à Dieu son pouvoir, et qui n'en sont pas moins les serviles esclaves des plus absurdes préjugés. On voit tous les jours d'ignorants esprits forts, de petits sophistes populaires, qui ne parlent que d'un ton railleur des saintes Écritures, et qui passent les premières heures du jour à chercher l'explication d'un songe insignifiant, comme ils passent les moments du soir à interroger les cartes sur leurs plus minces projets[1].

Il y a des songes qui ont embarrassé ceux qui veulent expliquer tout. Nous ne pouvons passer sous silence le fameux songe des deux Arcadiens. Il est rapporté par Valère-Maxime et par Cicéron. Deux Arcadiens, voyageant ensemble, arrivèrent à Mégare. L'un se rendit chez un ami qu'il avait en cette ville, l'autre alla loger à l'auberge. Après que le premier fut couché, il vit en songe son compagnon, qui le suppliait de venir le tirer des mains de l'aubergiste, par qui ses jours étaient menacés. Cette vision l'éveille en sursaut; il s'habille à la hâte, sort et se dirige vers l'auberge où était son ami. Chemin faisant, il réfléchit sur sa démarche, la trouve ridicule, condamne sa légèreté à agir ainsi sur la foi d'un songe; et après un moment d'incertitude, il retourne sur ses pas et se remet au lit. Mais à peine a-t-il de nouveau fermé l'œil, que son ami se présente de nouveau à son imagination, non tel qu'il l'avait vu d'abord, mais mourant, mais souillé de sang, couvert de blessures, et lui adressant ce discours : « Ami ingrat, puisque tu as négligé de me secourir vivant, ne refuse pas au moins de venger ma mort. J'ai succombé sous les coups du perfide aubergiste; et pour cacher les traces de son crime, il a enseveli mon corps, coupé en morceaux, dans un tombereau plein de fumier, qu'il conduit à la porte de la ville. » Le songeur, troublé de cette nouvelle vision, plus effrayante que la première, épouvanté par le discours de son ami, se lève derechef, vole à la porte de la ville et y trouve le tombereau désigné, dans lequel il reconnaît les tristes restes de son compagnon de voyage. Il arrête aussitôt l'assassin et le livre à la justice.

Cette aventure, on l'explique. Les deux amis étaient fort liés et naturellement inquiets l'un pour l'autre; l'auberge pouvait avoir un mauvais renom : dès lors, le premier songe n'a rien d'ex-

[1] Il y a des gens qui ne croient à rien et qui mettent à la loterie sur la signification des songes. Mais qui peut leur envoyer des songes, s'il n'y a pas de Dieu?... Comment songent-ils quand leur corps est assoupi, s'ils n'ont point d'âme? Deux savetiers s'entretenaient, sous l'Empire, de matières de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre, au contraire, qu'on avait eu tort. — Mais, dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la *politique;* ce n'est pas pour moi qu'on a remis Dieu dans ses fonctions, ce n'est pas pour toi non plus; *c'est pour le peuple.* — Ces deux savetiers, avec tout leur esprit, se faisaient tirer les cartes et se racontaient leurs songes.

traordinaire. Le second en est la conséquence dans l'imagination agitée du premier des deux voyageurs. Les détails du tombereau sont plus forts; il peut se faire qu'ils soient un effet des pressentiments ou d'une anecdote du temps, ou une rencontre du hasard. Mais il y a des choses qui sont plus inexplicables et qu'on ne peut pourtant contester.

Un célèbre médecin irlandais, le docteur Abercombie, raconte, dans ses *Études de psychologie,* deux songes de deux de ses malades qui peuvent appuyer le récit qu'on vient de lire. « Un ministre, venu d'un village voisin à Édimbourg, y passait la nuit dans une auberge; là, pendant son sommeil, il songea que le feu prenait à sa maison et que ses enfants y couraient danger de mort. Aussitôt il se lève et se hâte de quitter la ville; à peine hors des murs, il aperçoit sa maison en feu; il y court et arrive assez à temps pour sauver un de ses fils en bas âge que, dans le désordre causé par l'incendie, on avait laissé au milieu des flammes. » — Voici le second fait: « Un bourgeois d'Édimbourg était affecté d'un anévrysme de l'artère crurale. Deux chirurgiens distingués qui le soignaient devaient faire l'opération dans quelques jours. La femme du patient songea que le mal avait disparu et que l'opération projetée devenait inutile. En effet, le malade, en examinant le matin le siége de son affection, fut surpris de voir qu'elle n'avait pas laissé la moindre trace. » Il est important d'ajouter, dit le compte rendu, que ces sortes de guérisons sont extrêmement rares et qu'il est presque inconnu que cette maladie se soit résolue ainsi sans le secours de l'art.

Alexander ab Alexandro raconte, chap. XI du premier livre de ses *Jours Géniaux,* qu'un sien fidèle serviteur, homme sincère et vertueux, couché dans son lit, dormant profondément, commença à se plaindre, soupirer et se lamenter si fort, qu'il éveilla tous ceux de la maison. Son maître, après l'avoir éveillé, lui demanda la cause de son cri. Le serviteur répondit: « Ces plaintes que vous avez entendues ne sont point vaines; car lorsque je m'agitais ainsi, il me semblait que je voyais le corps mort de ma mère passer devant mes yeux, par des gens qui la portaient en terre. » On fit attention à l'heure, au jour, à la saison où cette vision était advenue, pour savoir si elle annoncerait quelque désastre au garçon: et l'on fut tout étonné d'apprendre la mort de cette femme quelques jours après. S'étant informé des jour et heure, on trouva qu'elle était morte le même jour et à la même heure qu'elle s'était présentée morte à son fils. *Voy.* Rambouillet.

Saint Augustin, sur la *Genèse,* raconte l'histoire d'un frénétique qui revient un peu à ce songe. Quelques gens étant dans la maison de ce frénétique entrèrent en propos d'une femme qu'ils connaissaient, laquelle était vivante et faisait bonne chère, sans aucune appréhension de mal. Le frénétique leur dit: « Comment parlez-vous de cette femme? Elle est morte; je l'ai vue passer comme on la portait en terre. » Et un ou deux jours après, la prédiction fut confirmée[1]. *Voy.* Cassius, Hymera, Amilcar, Décius, etc.

Un certain Égyptien, joueur de luth, songea une nuit qu'il jouait de son luth aux oreilles d'un âne. Il ne fit pas d'abord grandes réflexions sur un tel songe; mais quelque temps après, Antiochus, roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir son neveu Ptolomée, ce prince fit venir le joueur de luth pour amuser Antiochus. Le roi de Syrie n'aimait pas la musique; il écouta d'un air distrait et ordonna au musicien de se retirer. L'artiste alors se rappela le songe qu'il avait fait, et ne put s'empêcher de dire en sortant: « J'avais bien rêvé que je jouerais devant un âne. » Antiochus l'entendit par malheur, commanda qu'on le liât, et lui fit donner les étrivières. Depuis ce moment, le musicien perdit l'habitude de rêver, ou du moins de se vanter de ses rêves.

On raconte sur la mort de l'acteur Champmeslé une anecdote plus extraordinaire. Il avait perdu sa femme et sa mère. Frappé d'un songe où il avait vu sa mère et sa femme lui faire signe du doigt de venir les trouver, il était allé chez les cordeliers demander deux messes des morts, l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme. L'honoraire de ces messes était alors de dix sous. Champmeslé ayant donné au sacristain une pièce de trente sous, le religieux était embarrassé pour lui rendre les dix sous restants. « Gardez tout, dit l'acteur et faites dire sur-le-champ une troisième messe des morts; elle sera pour moi. » En effet, il mourut subitement le même jour, au moment où le cordelier venait le voir.



Terminons par un petit fait récent, consigné dans l'*Indicateur de Champagne:*

Un jeune homme de vingt-cinq ans, M. Baptiste Renard, cultivateur demeurant chez ses parents, au hameau dit les Tourneurs, commune de Fontenelle, rêve, la nuit en dormant, qu'il

[1] Boistuau, *Visions prodigieuses.*

était monté sur un arbre, que la branche sur laquelle il était se rompait sous lui et qu'il se brisait les membres en tombant.

Ce jeune homme, le lendemain, eut la fatale pensée d'aller grimper sur l'arbre qu'il avait vu en songe, comme pour prouver qu'il n'ajoutait aucune foi aux rêves. Il était sur l'arbre, et racontait en riant à l'un de ses camarades son rêve de la nuit précédente, lorsque tout à coup la branche qui le portait rompt sous le poids de son corps; M. Renard tombe, et dans sa chute il se casse un bras et une jambe; il est relevé dans un état tel, que trois jours après il expira au milieu des plus cruelles souffrances.

Sonhardibel, prêtre apostat des Basses-Pyrénées, qui disait au sabbat la messe du diable avec une hostie noire en triangle. Il était quelquefois assez longtemps enlevé en l'air, la tête en bas. Fin du seizième siècle. Nous n'en savons pas plus.

Sorciers, gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer des choses surnaturelles, en conséquence d'un pacte fait avec le diable. Ce n'étaient en général que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur propre mérite, se rendaient remarquables par les terreurs qu'ils inspiraient. Chez tous les peuples, on trouve des sorciers : on les appelle magiciens lorsqu'ils opèrent des prodiges, et devins lorsqu'ils devinent les choses cachées. Il y avait à Paris, du temps de Charles IX, trente mille sorciers qu'on chassa de la ville. On en comptait plus de cent mille en France sous le roi Henri III. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, avait les siens; et de nos jours en France, où la partie la plus malsaine et la plus répandue de la presse combat les choses religieuses au lieu d'éclairer les esprits grossiers, il y a encore les deux tiers des villages où l'on croit aux sorciers. On les poursuivit sous Henri IV et sous Louis XIII; le nombre de ces misérables ne commença à diminuer que sous Louis XIV. L'Angleterre n'en était pas moins infestée. Le roi Jacques Ier, qui leur faisait la chasse très-durement, écrivit contre eux un gros livre, sans éclairer la question.

Un fait constant, c'est que la plupart des sorciers et de ceux qui se disent tels sont des bandits qui prennent un masque diabolique pour faire le mal; c'est que la plupart de leurs sortiléges sont des empoisonnements, et leurs sabbats d'affreuses orgies. Ces sorciers étaient encore des restes de bandes hérétiques, conduits d'aberrations en aberrations au culte tout cru du démon.

Les sorciers sont coupables de quinze crimes, dit Bodin : 1° ils renient Dieu; 2° ils le blasphèment; 3° ils adorent le diable; 4° ils lui vouent leurs enfants; 5° ils les lui sacrifient souvent, avant qu'ils soient baptisés[1]; 6° ils les consacrent à Satan, dès le ventre de leur mère; 7° ils lui



Bandits, graine de sorciers.

promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service; 8° ils jurent par le nom du démon, et s'en font honneur; 9° ils ne respectent plus aucune loi, et commettent jusqu'à des incestes; 10° ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent; 11° ils se nourrissent de chair humaine et même de pendus; 12° ils font mourir les gens



Enfants sacrifiés.

par le poison et les sortiléges; 13° ils font crever le bétail; 14° ils font périr les fruits, et cau-

[1] Spranger fit condamner à mort une sorcière qui avait fait mourir quarante et un petits enfants.

sent la stérilité ; 15° ils se font en tout les esclaves du diable.

On s'est moqué de ce passage de Bodin ; il est pourtant vrai presque en tout. Sandoval, dans son *Histoire de Charles-Quint,* raconte que deux jeunes filles, l'une de onze ans et l'autre de neuf, s'accusèrent elles-mêmes comme sorcières devant les membres du conseil royal de Navarre ; elles avouèrent qu'elles s'étaient fait recevoir dans la secte des sorciers, et s'engagèrent à découvrir toutes les femmes qui en étaient, si on consentait à leur faire grâce. Les juges l'ayant promis, ces deux enfants déclarèrent qu'en voyant l'œil gauche d'une personne elles pourraient dire si elle était sorcière ou non ; elles indiquèrent l'endroit où l'on devait trouver un grand nombre de ces femmes, et où elles tenaient leurs assemblées. Le conseil chargea un commissaire de se transporter sur les lieux avec les deux enfants, escortés de cinquante cavaliers. En arrivant dans chaque bourg ou village, il devait enfermer les deux jeunes filles dans deux maisons séparées, et faire conduire devant elles les femmes suspectes de magie, afin d'éprouver le moyen qu'elles avaient indiqué. Il résulta de l'expérience que celles de ces femmes qui avaient été signalées par les deux filles comme sorcières l'étaient réellement. Lorsqu'elles se virent en prison, elles déclarèrent qu'elles étaient plus de cent cinquante ; que, quand une femme se présentait pour être reçue dans leur société, on lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion. Le jour où cette cérémonie avait lieu, on voyait paraître au milieu d'un cercle un bouc noir qui en faisait plusieurs fois le tour. A peine avait-il fait entendre sa voix rauque, que toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser ; après cela, elles venaient toutes baiser le bouc au derrière, et faisaient ensuite un repas avec du pain, du vin et du fromage.

Aussitôt que le festin était fini, chaque sorcière s'envolait dans les airs, pour se rendre aux lieux où elle voulait faire du mal. D'après leur propre confession, elles avaient empoisonné trois ou quatre personnes, pour obéir aux ordres de Satan, qui les introduisait dans les maisons, en leur en ouvrant les portes et les fenêtres. Il avait soin de les refermer quand le maléfice avait eu son effet. Toutes les nuits qui précédaient les grandes fêtes de l'année, elles avaient des assemblées générales, où elles faisaient des abominations et des impiétés. Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire ; mais si elles avaient déjà formé le propos de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elles la voyaient blanche. Sandoval ajoute que le commissaire, voulant s'assurer de la vérité des faits par sa propre expérience, fit prendre une vieille sorcière, et lui promit sa grâce, à condition qu'elle ferait devant lui toutes ses opérations de sorcellerie. La vieille, ayant accepté la proposition, demanda la boîte d'onguent qu'on avait trouvée sur elle, et monta dans une tour avec le commissaire et un grand nombre de personnes. Elle se plaça devant une fenêtre, et se frotta d'onguent la paume de la main gauche, le poignet, le nœud du coude, le dessous du bras, l'aine et le côté gauche ; ensuite elle cria d'une voix forte : *Es-tu là?* Tous les spectateurs entendirent dans les airs une voix qui répondit : *Oui, me voici.* La sorcière se mit alors à descendre le long de la tour, la tête en bas, se servant de ses pieds et de ses mains à la manière des lézards. Arrivée au milieu de la hauteur, elle prit son vol dans les airs devant les assistants, qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon. Dans l'étonnement où ce prodige avait plongé tout le monde, le commissaire fit publier qu'il donnerait une somme d'argent considérable à quiconque lui ramènerait la sorcière. On la lui présenta au bout de deux jours, qu'elle fut arrêtée par des bergers. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé assez loin pour échapper à ceux qui la cherchaient. A quoi elle répondit que son maître n'avait voulu la transporter qu'à la distance de trois lieues, et qu'il l'avait laissée dans le champ où les bergers l'avaient rencontrée.

Ce récit singulier, dû pourtant à un écrivain grave, n'est pas facile à expliquer. Le juge ordinaire ayant prononcé sur l'affaire des cent cinquante sorcières, ni l'onguent ni le diable ne purent leur donner des ailes pour éviter le châtiment de deux cents coups de fouet et de plusieurs années de prison qu'on leur fit subir.

Notre siècle, comme nous l'avons remarqué, n'est pas encore exempt de sorciers. Il y en a dans tous les villages. On en trouve à Paris même, où le magicien Moreau faisait merveilles il y a quarante ans. Mais souvent on a pris pour sorciers des gens qui ne l'étaient pas. Mademoiselle Lorimier, à qui les arts doivent quelques tableaux remarquables, se trouvant à Saint-Flour en 1811 avec une autre dame artiste, prenait, de la plaine, l'aspect de la ville, située sur un rocher. Elle dessinait et faisait des gestes d'aplomb avec son crayon. Les paysans, qui voient encore partout la sorcellerie, jetèrent des pierres aux deux dames, les arrêtèrent et les conduisirent chez le maire, les prenant pour des sorcières qui faisaient des sorts et des charmes. Vers 1778, les Auvergnats prirent pour des sorciers les ingénieurs qui levaient le plan de la province, et les accablèrent de pierres. Le tribunal correctionnel de Marseille eut à prononcer, en 1820, sur une cause de sorcellerie. Une demoiselle, abandonnée par un homme qui devait l'épouser, recourut à un docteur qui passait pour sorcier, lui demandant s'il aurait *un secret* pour ramener un infidèle et nuire à une rivale. Le nécromancien commença par se

faire donner de l'argent, puis une *poule noire*, puis un *cœur de bœuf*, puis des *clous*. Il fallait que la poule, le cœur et les clous fussent *volés;* pour l'argent, il pouvait être légitimement acquis, le sorcier se chargeait du reste. Mais il arriva que, n'ayant pu rendre à la plaignante le cœur de son amant, celle-ci voulut au moins que son argent lui fût restitué; de là le procès, dont le dénoûment a été ce qu'il devait être : le sorcier a été condamné à l'amende et à deux mois de prison comme *escroc*.

Voici encore ce qu'on écrivait de Valognes en 1841. On jugera des sorciers passés par les sorciers présents, sous le rapport de l'intérêt qu'ils sont dignes d'inspirer : « Notre tribunal correctionnel vient d'avoir à juger des sorciers de Brix. Les prévenus, au nombre de sept, se trouvent rangés dans l'ordre suivant : Anne-Marie, femme de Leblond, dit *le Marquis,* âgée de soixante-quinze ans (figure d'Atropos ou d'une sorcière de Macbeth); Leblond, son mari, âgé de soixante-onze ans; Charles Lemonnier, maçon, âgé de vingt-six ans; Drouet, maçon, âgé de quarante-quatre ans; Thérèse Leblond, dite *la Marquise,* âgée de quarante-huit ans (teint fiévreux ou animé par la colère); Jeanne Leblond, sa sœur, également surnommé *la Marquise,* âgée de trente-quatre ans, femme de Lemonnier, et Lemonnier, mari de la précédente, équarrisseur, âgé de trente-trois ans, né à Amfreville, tous demeurant à Brix. Divers délits d'escroquerie à l'aide de manœuvres frauduleuses leur sont imputés; les témoins, dont bon nombre figurent parmi les dupes qu'ils ont faites, comparaissent successivement et reçoivent une ovation particulière à chaque aveu de leur crédulité. Les époux Halley, dit Morbois, et leur frère et beau-frère Jacques Legouche, des Moitiers-en-Bauptois, se croyaient ensorcelés. Or il n'était bruit à dix lieues à la ronde que des *Marquis* de Brix. On alla donc les supplier d'user de leur pouvoir en faveur de braves gens dont la maison, remplie de myriades de sorciers, n'était plus habitable. Le vieux *Marquis* se met aussitôt en route avec sa fille Thérèse et commande des tisanes. Mais il en faut bientôt de plus actives, et la société, composée de ses deux filles et des frères Lemonnier, qui se sont entremis dans la guérison, apporte des bouteilles tellement puissantes que toute la famille les a vues danser dans le panier qui les contenait. Il faut en effet de bien grands remèdes pour lever le sort que le curé, le vicaire et le bedeau de la paroisse ont jeté sur eux, au dire des *Marquises*. Il faut en outre du temps et de l'argent. Deux ans se passent en opérations, et avec le temps s'écoule l'argent. Mais enfin une si longue attente, de si nombreux sacrifices auront un terme, et ce terme, c'est la nuit de Pâques fleuries, dans laquelle le grand maître sorcier viendra débarrasser les époux Halley des maléfices qu'ils endurent. Ce qui avait été promis a lieu; non pas précisément la guérison, mais l'arrivée de plusieurs membres de la compagnie de Brix. Que s'est-il passé dans la maison? c'est ce que des voisins assignés ne peuvent nous dire, parce qu'ils n'ont osé ni regarder ni entendre. Un seul rapporte avoir ouï, lorsque les sorciers sont repartis, une voix s'écrier : — Il faut qu'ils soient plus bêtes que le cheval qui nous traîne! D'autres racontent la ruine de cette maison, qui date des fréquents voyages de la compagnie. Les Halley et les Legouche étaient dans une parfaite aisance avant qu'il fût question de les désensorceler. Leurs meubles, leurs bestiaux, leur jardin, leur peu de terre, ils ont tout vendu; leurs hardes, parce qu'elles étaient ensorcelées comme leurs personnes, ils les ont données; ils ont arraché jusqu'à leur plant de pommiers pour en faire un peu d'argent et rassasier l'hydre insatiable qui les dévorait; 2,000 fr., tel est peut-être le chiffre des sommes que l'accusation reproche aux prévenus d'avoir escroquées à ces pauvres gens. Cependant ceux-ci avouent à peine 250 fr. qu'ils auraient pu remettre pour prix de médicaments qui les ont, disent-ils, radicalement guéris. Ils ne confessent aucuns détails, n'accusent personne. Ils rendent grâces au contraire du bien qu'on leur a fait. Les malheureux tremblent encore en présence de ceux qu'ils ont appelés auprès d'eux, et dont le regard semble toujours les fasciner! Un nommé Henri Lejuez, de Flottemanville-Hague (arrondissement de Cherbourg), vient ensuite raconter avec la même bonne foi et le même air de simplicité les tours subtils de magie dont il a été victime. Chevaux et porcs, chez lui tout mourait; ce n'était point naturel; mais aux grands maux les grands remèdes. Il se mit donc en quête pour les trouver. Un jour, dit-il, que j'étais à l'assemblée de Vasteville, je trouvai un homme qui me dit que je ferais bien d'aller à Brix, chez un nommé le Marquis. J'y allai; or, quand je lui eus dit mon affaire, et qu'il eut lu deux pages dans un livre que sa femme alla lui chercher dans l'armoire, il me répondit : — Ce sont des jaloux; mais je vais vous *butter* ça; baillez-moi 5 fr. 50 c. pour deux bouteilles de drogues, et je ferai mourir le malfaiteur. — Nenni, que je lui dis, je n'en demande pas tant; domptez-le seulement de façon qu'il ne me fasse plus de mal, c'en est assez. Quinze jours après, j'y retournai, et j'apportai vingt-cinq kilogrammes de farine, deux pièces de 5 fr., et environ deux kilogrammes de filasse que sa bonne femme m'avait demandés. Il n'y avait point d'amendement chez mes *avers,* et je lui dis en le priant de *travailler* comme il faut l'homme qui m'en voulait. Enfin, après un autre *voyage* que je fis encore, il fut convenu que sa fille Thérèse viendrait à la maison. Elle y vint donc et fit sa magie avec une poule qu'on *happa* sans lui ôter une plume du corps. Sur le coup

40

elle la *saignit,* et quand elle eut ramassé son sang dans un petit pot avec le cœur, elle le fit porter à la porte de l'homme que nous soupçonnions. Pendant que le sang s'égoutterait, notre homme devait dessécher, à ce qu'elle disait. Après cela elle nous demanda vingt-cinq aiguilles neuves qu'elle mit dans une assiette et sur laquelle elle versa de l'eau. Autant il y en aurait qui s'affourcheraient les unes sur les autres, autant il y aurait d'ennemis qui nous en voudraient. Il s'en trouva trois. Tout cela fait, elle emporta la poule et revint quelques jours après avec Jeanne sa sœur. Mais il se trouva qu'il leur manqua quelque chose pour arriver à leur *définition :* c'étaient des drogues qu'avec 25 fr. que je leur donnai, et que j'empruntai en partie, elles allèrent querir à Cherbourg, et qu'elles devaient rapporter le soir, avec deux mouchoirs que ma femme leur prêta ; mais elles ne revinrent plus. Pour lors j'eus l'idée qu'elles n'étaient pas aussi savantes qu'on le disait. Pour m'en assurer, j'allai consulter une batteuse de cartes du Limousin, et je l'amenai chez Thérèse. Là-dessus les deux femelles se prirent de langue : la Limousine traita la Marquise d'*agrippeuse* et le Marquis d'*agrippeur*. Ça fit une brouille, et les affaires en restèrent là. A quelque temps de là cependant, ma femme la revit dans une boutique à la Pierre-Butée, avec Charles Lemonnier, qu'elle appelait son homme. Elle lui parla de ce qu'elle lui avait donné, de trois chemises que *j'oubliais,* de deux draps de lits, d'un canard et d'une poule que je lui avais portés moi-même ; elle lui demanda aussi ce qu'était devenue la poule qu'elle avait saignée pour sa magie. Sur-le-champ, Thérèse répondit qu'après l'avoir fait rôtir elle s'était dressée sur table et avait chanté trois fois comme un coq. — C'est vrai, reprit Charles Lemonnier, car quand je l'ai vue, ça m'a fait un effet que je n'ai pas osé en manger.

» Les *Marquis* et compagnie n'appliquaient pas seulement leurs talents à la levée des sorts ; mais tels sont les principaux faits qui amènent les différents prévenus devant le tribunal, et auxquels on pourrait ajouter le vol de deux pièces de fil et de deux livres de piété, imputé à la même Thérèse, lors de sa visite, au préjudice de la femme Helland, et le fait d'escroquerie reproché au vieux sorcier *Marquis,* à raison de ses sortiléges sur la fille d'un nommé Yves Adam, de Brix. M. le substitut Desmortiers rappelle les fâcheux antécédents, d'abord de Thérèse, condamnée par un premier jugement, pour vol, à un an et un jour d'emprisonnement ; par un second jugement de la cour d'assises de la Manche, en sept années de travaux forcés ; de sa sœur ensuite, condamnée pareillement en six années de la même peine ; de Leblond père, dit le *Marquis,* qui a subi deux condamnations correctionnelles dont la durée de l'une a été de neuf ans ; de Drouet enfin, condamné à un an et un jour de prison.

» Le tribunal, après avoir renvoyé de l'action la vieille femme Leblond, prononce son jugement, qui condamne aux peines qui suivent les coprévenus : Thérèse Leblond, dix années d'emprisonnement ; Jeanne Leblond, femme Lemonnier, six ans ; Jacques Leblond, dit le *Marquis,* cinq ans ; Charles Lemonnier, un an et un jour ; Pierre-Amable Drouet, six mois ; Pierre Lemonnier, un mois ; les condamne chacun, en outre, en 50 fr. d'amende, et solidairement aux dépens, et dit qu'à l'expiration de leur peine ils resteront pendant dix ans sous la surveillance de la haute police. » *Voy.* SICIDITES, AGRIPPA, FAUST et une foule de petits articles sur divers sorciers.

On trouve des sorciers dans les plus vieux récits. Les annales mythologiques vous diront qu'à Jalysié, ville située dans l'île de Rhodes, il y avait six hommes qui étaient si malfaisants que leurs seuls regards ensorcelaient les objets de leur haine. Ils faisaient pleuvoir, neiger et grêler sur les héritages de ceux auxquels ils en voulaient. On dit que, pour cet effet, ils arrosaient la terre avec de l'eau du Styx, d'où provenaient les pestes, les famines et les autres calamités. Jupiter les changea en écueils.

Le voyageur Beaulieu conte qu'il rencontra un de ces sorciers ou escrocs, qu'on a aussi appelés grecs, à la cour du roi d'Achem. C'était un jeune Portugais nommé Dom Francisco Carnero ; il passait pour un joueur habile et si heureux qu'il semblait avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avait pas moins de part que le bonheur et l'habileté aux avantages qu'il remportait continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes à un ministre de cette cour, qui se dédommageait de ses pertes par les vexations qu'il exerçait sur les marchands, il jouait un jour contre une dame indienne, à laquelle il avait gagné une somme considérable, lorsqu'en frappant du poing sur la table, pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire, il rencontra un de ses dés qu'il brisa, et dont il sortit quelques gouttes de vif argent. Elles disparurent aussitôt, parce que la table avait quelque pente. Les Indiens, d'autant plus étonnés de cette aventure, que le Portugais se saisit promptement des pièces du dé, et qu'il refusa de les montrer, jugèrent qu'il y avait de l'enchantement. On publia qu'il en était sorti un esprit, que tout le monde avait vu sous une forme sensible, et qui s'était évanoui sans nuire à personne. Beaulieu pénétra facilement la vérité. Mais il laissa les Indiens dans leur erreur ; et, loin de rendre aucun mauvais office à Carnero, il l'exhorta fortement à renoncer au jeu dont il ne pouvait plus espérer les mêmes avantages à la cour d'Achem[1].

Sous le règne de Jacques Ier, roi d'Angleterre,

[1] *Histoire générale des voyages.*

le nommé Lily fut accusé d'user de sortilége devant un juge peu éclairé, qui le condamna au feu. Lily n'était rien moins que sorcier ; son crime consistait à abuser de l'ignorance superstitieuse de ses concitoyens. Il osa s'adresser au souverain et lui présenter un placet écrit en grec. L'étude des langues était alors fort négligée en Angleterre. Un semblable placet parut un phénomène au monarque. — Non, dit-il, cet homme ne sera pas exécuté, je le jure, fût-il encore plus sorcier qu'on ne l'accuse de l'être. Ce que je vois, c'est qu'il est plus sorcier dans la langue grecque que tous mes prélats anglicans.

Un officier, d'un génie très-médiocre, envieux de la gloire d'un capitaine qui avait fait une belle action, écrivit à M. de Louvois que ce capitaine était sorcier. Le ministre lui répondit : « Monsieur, j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné de la sorcellerie du capitaine en question. Sa Majesté m'a répondu qu'elle ignorait s'il était sorcier, mais qu'elle savait parfaitement que vous ne l'étiez pas. »

Il y eut à Salem, dans l'Amérique du Nord, en 1692, de singuliers symptômes qui tiennent à l'histoire de la sorcellerie. Beaucoup d'hypocondriaques voyaient des spectres, d'autres subissaient des convulsions rebelles aux médecins ; on attribua tout à la nécromancie, et Godwin, dans son *Histoire des nécromanciens*, donne sur ces faits étranges des détails étendus. Plusieurs femmes furent pendues comme accusées et convaincues d'avoir donné des convulsions ou fait apparaître des fantômes. « On voit constamment, dit Godwin, les accusations de ce genre suivre la marche d'une épidémie. Les vertiges et les convulsions se communiquent d'un sujet à un autre. Une apparition surnaturelle est un thème à l'usage de l'ignorance et de la vanité. L'amour de la renommée est une passion universelle. Quoique ordinairement placée hors de l'atteinte des hommes ordinaires, elle se trouve, dans certaines occasions, mise d'une manière inattendue à la portée des esprits les plus communs, et alors ils savent s'en servir avec une avidité proportionnée au peu de chances qu'ils avaient d'y parvenir. Quand les diables et les esprits de l'enfer sont devenus les sujets ordinaires de la conversation ; quand les récits d'apparition sont aux nouvelles du jour, et que telle ou telle personne, entièrement ignorée jusqu'alors, devient tout à coup l'objet de la surprise générale, les imaginations sont vivement frappées, on en rêve, et tout le monde, jeunes et vieux, devient sujet à des visions.

» Dans une ville comme Salem, la seconde en importance de la colonie, de semblables accusations se répandirent avec une merveilleuse rapidité. Beaucoup d'individus furent frappés de vertiges ; leurs visages et leurs membres furent contractés par d'effroyables contorsions, et ils devinrent un spectacle d'horreur pour ceux qui les approchaient. On leur demandait d'indiquer la cause de leurs souffrances ; et leurs soupçons ou leurs prétendus soupçons se portaient sur quelque voisin, déjà malheureux et abandonné, et pour cette cause en butte aux mauvais traitements des habitants de la ville. Bientôt les personnes favorisées de l'apparition surnaturelle formèrent une classe à part, et furent envoyées, aux dépens du public, à la recherche des coupables, qu'eux seuls pouvaient découvrir. Les prisons se remplirent des individus accusés. On s'entretint avec horreur d'une calamité qui n'avait jamais régné avec un tel degré d'intensité dans cette partie du monde, et, par une coïncidence malheureuse, il arriva qu'à cette époque beaucoup d'exemplaires de l'ouvrage de Baxter intitulé *Certitude du monde des esprits* parvinrent dans la Nouvelle-Angleterre. Des hommes honorables donnèrent crédit à cette ridicule superstition et entretinrent même la violence populaire par la solennité et l'importance qu'ils donnèrent aux accusations, et par le zèle et l'ardeur qu'ils déployèrent dans les poursuites. On observa dans cette occasion toutes les formes de la justice ; on ne manqua ni de juges, ni de jurés, grands ou petits, ni d'exécuteurs, encore moins de persécuteurs et de témoins. Du 10 juin au 22 septembre 1692, dix-neuf accusés furent pendus ; bien des gens avouèrent qu'ils pratiquaient la sorcellerie, car cet aveu paraissait la seule voie ouverte de salut. On vit des maris et des enfants supplier à genoux leur femme et leur mère de confesser qu'elles étaient coupables. On mit à la torture plusieurs de ces malheureuses en leur attachant les pieds au cou jusqu'à ce qu'elles eussent avoué tout ce qu'on leur suggérait.

» Dans cette douloureuse histoire, l'affaire la plus intéressante fut celle de Gilles Gory et de sa femme. Celle-ci fut jugée le 9 septembre et pendue le 22 ; dans cet intervalle on mit aussi le mari en jugement. Il affirma qu'il n'était point coupable. Quand on lui demanda comment il voulait être jugé, il refusa de répondre, selon la formule ordinaire, *par Dieu et mon pays*. Il observa qu'aucun de ceux qui avaient été précédemment jugés n'ayant été proclamé innocent, le même mode de procédure rendrait sa condamnation également certaine ; il refusa donc obstinément de s'y conformer. Le juge ordonna que, selon l'usage barbare prescrit en Angleterre, il fût couché sur le dos et mis à mort au moyen de poids graduellement accumulés sur toute la surface de son corps, moyen qu'on n'avait point encore mis en pratique dans l'Amérique du Nord. Gilles Gory persista dans sa résolution et demeura muet pendant toute la durée de son supplice. Tout s'enchaîna par un lien étroit dans cette horrible tragédie. Pendant fort longtemps

les visionnaires n'étendirent leurs accusations que sur les gens mal famés ou qui ne tenaient qu'aux rangs inférieurs de la communauté. Bientôt cependant, perdant toute retenue, ils ne craignirent pas de porter leurs accusations de sorcellerie sur quelques personnes appartenant aux premières familles et du caractère le moins suspect. Dès lors tout changea de face. Les principaux habitants reconnurent combien il serait imprudent de mettre leur honneur et leur vie à la merci de si misérables accusateurs. De cinquante-six actes d'accusation qui furent soumis au grand jury le 3 janvier 1693, on n'en trouva que vingt-six qui eussent quelque fondement, et on en écarta trente. Sur les vingt-six accusations auxquelles on donna suite, on ne trouva que trois coupables, et le gouvernement leur fit grâce. On ouvrit les prisons : deux cent cinquante personnes, tant de celles qui avaient fait des aveux que de celles qui étaient simplement accusées, furent mises en liberté, et on n'entendit plus parler d'accusations de ce genre. Les *affligés*, c'est ainsi qu'on nommait les visionnaires, furent rendus à la santé. Les apparitions de spectres disparurent complétement, et l'on ne s'étonna plus que d'une chose, ce fut d'avoir été victime d'une si horrible illusion. — Ces phénomènes de démence infernale en pays hostile à l'Eglise demanderaient une étude.

Sort. On appelle sort ou sortilége certaines paroles, caractères, drogues, etc., par lesquels les esprits crédules s'imaginent qu'on peut produire des effets extraordinaires, en vertu d'un pacte supposé fait avec le diable : ce qu'ils appellent *jeter un sort.* La superstition populaire attribuait surtout cette faculté nuisible aux bergers ; et cette opinion était sinon fondée, au moins excusée par la solitude et l'inaction où vivent ces sortes de gens. *Voy.* Maléfices, Charmes, Scopélisme, etc.

Les hommes ont de tout temps consulté le sort ou, si l'on veut, le hasard. Cet usage n'a rien de ridicule lorsqu'il s'agit de déterminer un partage, de fixer un choix douteux, etc. Mais les anciens consultaient le sort comme un oracle, et quelques modernes se sont montrés aussi insensés. Toutes les divinations donnent les prétendus moyens de consulter le sort.

Sortiléges. *Voy.* Sort.

Sotray, nom que les Solognots et les Poitevins donnent à un lutin qui tresse les crinières des chevaux.

Souad, goutte noire, germe de péché, inhérente depuis la chute originelle au cœur de l'homme, selon les musulmans, et dont Mahomet se vantait d'avoir été délivré par l'ange Gabriel. Il dit aussi, dans le Koran, que Jésus et Marie sont les seuls êtres humains qui n'aient pas eu le Souad.

Sougai-Toyon, dieu du tonnerre chez les Yakouts ; il est mis par eux au rang des esprits malfaisants. C'est le ministre des vengeances d'Oulon-Toyon, chef des esprits.

Soulié (Frédéric). Dans les *Mémoires du Diable,* l'auteur a déployé un très-beau talent à faire malheureusement un mauvais livre en morale.

Souris. Le cri d'une souris était chez les anciens de si mauvais augure qu'il rompait les auspices. *Voy.* Rats.



Dans plusieurs contrées, les laboureurs cherchent à préserver leurs granges des souris par un procédé superstitieux que voici :

Ils prennent quatre œufs, qui doivent avoir été pondus le vendredi saint ; ils les placent aux quatre coins de la grange et aspergent ces quatre coins d'eau bénite du samedi saint et du samedi veille de la Pentecôte. Après cela, ils mettent en croix les deux premières gerbes de la moisson qui rentre et font le tas avec croyance que les souris ne pourront manger que ces deux gerbes mises en croix.

Souterrains (démons), démons dont parle Psellus, qui, du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage bouffi, de manière qu'ils sont méconnaissables.

« En Norvége, comme dans d'autres pays, on croit à des génies qui habitent sous terre. Voici, dit un écrivain anglais, ce qui me fut raconté très-sérieusement sur ces êtres surnaturels par la maîtresse de la maison où je logeais : « J'avais, me dit-elle, un oncle que l'on destinait à la profession des armes. Un jour, dans sa jeunesse, allant aux champs avec son père, il laissa tomber un couteau avant de sortir du logis, et, malgré les recherches les plus exactes, il ne put le retrouver. Peu de temps après, il partit pour les pays étrangers. Au bout de quinze ans, il revint en Norvége. Un soir qu'il se rapprochait de chez lui, se trouvant encore à dix lieues de la maison de son père, il se sentit fatigué, et entra dans une cabane peu éloignée du chemin, qui, en cet endroit, traversait une forêt. Il n'y avait dans l'habitation qu'une vieille femme, qui l'accueillit bien ; il était assis depuis peu d'instants lorsqu'il aperçut sur la table un couteau absolument semblable à celui qu'il avait perdu quinze ans auparavant. Il raconta le fait à la vieille et lui dit : « Si cette maison n'était pas aussi éloignée de la mienne, je croirais que ce couteau est le mien. — En effet, repartit la vieille, c'est lui : lorsque vous l'avez laissé tomber, il coupa la jambe de ma fille, qui, dans ce moment, sous la forme d'une taupe, courait sous la terre ; je vous em-

pêchai alors de le retrouver en le changeant en un ver de terre que ma fille emporta. »

» Mon oncle s'aperçut qu'il était dans la compagnie d'un être souterrain qui, dans cette occasion, avait pris la figure humaine. Quand il voulut partir pour continuer sa route, la petite femme insista pour qu'il restât jusqu'au lendemain matin, l'assurant que ce retard ne lui ferait pas perdre une minute, parce que, s'il voulait lui promettre sa vache rousse avec les belles clochettes qu'elle portait à son collier, elle le transporterait chez lui sans qu'il bougeât de place. « Mais, reprit mon oncle, voilà quinze ans que je suis absent, et j'ignore s'il y a chez nous des vaches. — Il y en a sept, mon digne monsieur. — Je ne puis rien vous promettre, puisque s'il y a des vaches, elles ne m'appartiennent pas; cependant je consens à passer la nuit ici. » Le lendemain, pendant qu'il déjeunait avec la vieille, on entendit le tintement d'une clochette. « Oh ! s'écria mon oncle en se levant de surprise, cette clochette me rappelle les jours de mon enfance; c'est celle de la vache rousse dont vous parliez hier. — C'est fort possible, car je lui ai ordonné de venir ici ce matin. »

» Le déjeuner fini, mon oncle dit adieu à la vieille; et en sortant de la cabane, il se trouva tout près du jardin de son père.

» On dit que ces êtres surnaturels n'ont pas le pouvoir de transformer un animal en un autre; ils peuvent seulement diminuer la taille des animaux, afin de les emporter plus facilement sous terre. Je me contenterai de raconter à ce sujet une histoire à laquelle on ajoute généralement foi en Norvége, et qui même y a donné naissance au proverbe : « Souvenez-vous du bétail de l'évêque de Drontheim. » On l'emploie souvent pour rappeler qu'il faut veiller attentivement sur ce qu'on possède. En voici l'origine.

» Il y a bien longtemps qu'un jour d'été un évêque de Drontheim envoya ses bestiaux pâturer dans la montagne; c'étaient les plus beaux de toute la Norvége. A leur départ, le prélat recommanda expressément aux gardiens d'avoir constamment l'œil sur les animaux et de ne pas les perdre de vue, attendu que beaucoup d'êtres souterrains habitaient dans l'intérieur des montagnes de Rœraas. L'injonction de ne pas les perdre de vue se rapportait à la croyance qu'aussi longtemps que les yeux d'un homme sont fixés sur un animal les génies souterrains n'ont aucun pouvoir sur lui. Un jour, pendant que les bestiaux paissaient dans les montagnes, et que les pasteurs, assis dans différents endroits, n'en détournaient pas leurs regards, un élan d'une taille extraordinaire passa. Aussitôt les yeux des trois pasteurs se portèrent du bétail sur l'élan, et se tinrent un moment fixés sur lui; quand ils retombèrent sur le troupeau, ils aperçurent les bestiaux réduits à la dimension de petites souris. Ces animaux, au nombre de trois cents, descendaient la montagne en courant, et avant que leurs gardiens pussent les atteindre, ils les virent tous entrer par une petite fente dans la terre, où ils disparurent. Ainsi, l'évêque de Drontheim perdit son bétail. »

Southcott (Jeanne), visionnaire anglaise du dernier siècle, qui se fit une secte avec des cérémonies bizarres. De temps à autre on entend encore parler de cette fanatique. Une centaine de sectaires se sont réunis dans un bois, il y a une trentaine d'années, auprès de Sydenham, et ont commencé leur culte superstitieux par le sacrifice d'un petit cochon noir, qu'ils ont brûlé pour répandre ses cendres sur leurs têtes. Ces fous disent et croient que Jeanne Southcott, qu'ils appellent la *fille de Sion*, est montée au ciel, et qu'elle reviendra avec le Messie. Elle avait annoncé qu'elle accoucherait d'un nouveau Messie; mais elle est morte sans avoir rempli sa promesse; ce qui n'empêche pas ses crédules disciples d'attendre sa résurrection, qui sera suivie de l'accouchement tant désiré. Les sectateurs de cette prétendue prophétesse portent, dans leurs processions, des cocardes blanches et des étoles en ruban jaune sur la poitrine. Le ruban jaune est, selon eux, la couleur de Dieu; leur Messie se nommera le Shelo.

Souvigny. Une tradition populaire attribue aux fées la construction de l'église de Souvigny. Au milieu de la délicieuse vallée qu'arrose la petite rivière appelée la Queune, une laitière vit surgir cette église d'un brouillard du matin, avec ses aiguilles dentelées, ses galeries festonnées, et son portail à jour, à une place où la veille encore s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme devint pierre; on montre encore sa tête placée à l'angle d'une des tours. Il y a bien, en effet, quelque chose de féerique dans l'église de Souvigny. Un jour qu'il allait s'y livrer à ses études, M. Achille Allier y découvrit un curieux support de nervure ogivique; c'était une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se tordait et jouait avec une chimère; il lui sembla voir l'intelligence de l'artiste créateur de ce temple fantastique aux prises avec son caprice[1].

Sovas-Munusins (empoisonneurs et suceurs de sang), espèce de vampires, chez les Quojas; esprits ou revenants qui se plaisent à sucer le sang des hommes ou des animaux. Ce sont les broucolaques de l'Afrique.

Spectres, sorte de substance sans corps, qui se présente sensiblement aux hommes, contre l'ordre de la nature, et leur cause des frayeurs. La croyance aux spectres et aux revenants, aussi ancienne que les sociétés d'hommes, est une preuve de l'immortalité de l'âme, et en même

[1] Jules Duvernay, *Excursion d'artiste* en 1841.

temps un monument de la faiblesse de l'esprit humain, abandonné à lui-même. Olaüs Magnus assure que, sur les confins de la mer Glaciale, il y a des peuples, appelés Pylapiens, qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les spectres. Ælien raconte qu'un vigneron, ayant tué d'un coup de bêche un aspic fort long, était suivi en tous lieux par le spectre de sa *victime!*

Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourments. *Voy.* APPARITIONS, FANTOMES, FLAXBINDER, PHILINNION, POLYCRITE, REVENANTS, VAMPIRES, etc.

Spectriana, *recueil* mal fait *d'histoires et d'aventures surprenantes, merveilleuses et remarquables de spectres, revenants, esprits, fantômes, diables et démons ; manuscrit trouvé dans les catacombes.* Paris, 1817; 1 vol. in-18.

Spéculaires, nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connaître.

Spée. Leibniz remarque que le P. Spée, jésuite allemand, auteur du livre intitulé *Cautio criminalis circa processus contra sagas,* déclarait qu'il avait accompagné au supplice beaucoup de condamnés comme sorciers et sorcières; mais



qu'il n'avait trouvé aucun de ces misérables qui fût vraiment en commerce avec le diable, ni qui fût allé véritablement au sabbat. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que ces gens fussent injustement punis; car ils avaient fait du mal. Seulement, on leur appliquait des peines trop sévères.

Sper, en patois de Liége, revenant ou plutôt esprit; de *spiritus.*

Sphinx, monstre fabuleux, auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme avec un corps de lion couché. Il devinait les énigmes.

Spina (Alphonse), religieux franciscain, auteur du livre intitulé *Fortalitium fidei*, in-4°, imprimé à Nuremberg en 1494, et ailleurs. Il cite des femmes de la Gascogne et du Dauphiné qui se réunissaient la nuit dans des lieux déserts pour adorer le bouc (le diable) qui recevait ce culte entouré de flambeaux. Spina était un juif converti au milieu du quinzième siècle.

Spinello, peintre, né à Arezzo, dans la Toscane, au quatorzième siècle. A l'âge de soixante-dix-sept ans, il s'avisa de peindre la chute des mauvais anges. Il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre tellement horrible, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit, dans un songe, il crut apercevoir le diable tel qu'il était dans son tableau, qui lui demanda d'une voix menaçante où il l'avait vu, pour le peindre si effroyable. Spinello, interdit et tremblant, pensa mourir de frayeur; il eut toujours, depuis ce rêve, l'esprit troublé, la vue égarée; et il se crut jusqu'à sa mort poursuivi par Lucifer.

Spirinx (Jean), astrologue belge du quinzième siècle, qui prédit à Charles le Téméraire que, s'il marchait contre les Suisses, il lui en arriverait mal; à quoi le duc répondit que la force de son épée vaincrait les influences des astres : ce que lui, son épée et toute sa puissance ne purent pas faire, puisqu'il s'ensuivit sa défaite et sa mort.

Spiritisme. C'est la découverte que l'on croit récente des communications avec les esprits. On a publié là-dessus beaucoup d'ouvrages. De la plupart, il est sage de se défier. Nous nous bornerons à citer ici des emprunts à quelques journaux transatlantiques, reproduits dans plusieurs feuilles françaises. Un ou deux de ces fragments suffiront au lecteur pour comprendre.

Remontons aux premiers bruits que fit aux États-Unis le spiritisme. On lisait le 4 décembre 1850, dans la *Voix de la Vérité :*

Une société de magnétiseurs *illuminés*, établie à New-York, prétend avoir avec Swedenborg des relations suivies. Nous allons, grâce à un correspondant américain du *Journal du magnétisme,* les initier aux révélations *ultramondaines* qui se sont manifestées à quelques croyants de l'état de New-York en 1846.

Chez un M. John Fox, qui habitait à cette époque un petit village, des coups très-légers, comme si quelqu'un frappait sur le parquet, se faisaient entendre assez souvent la nuit, à ce point qu'il n'y eut plus moyen de dormir dans la maison. Pendant longtemps il fut impossible de découvrir la cause de ces coups mystérieux, lorsque, dans la nuit du 31 mars 1847, les jeunes filles de M. Fox, tenues en éveil par ces coups, se mettent, pour se distraire, à les imiter en faisant claquer leurs

doigts. A leur grand étonnement, les coups répondent à chaque claquement. Alors la plus jeune se met à vérifier ce fait surprenant ; elle fait un claquement, on entend un coup ; deux, trois, etc. ; toujours l'être invisible rend le même nombre de coups. Une des autres filles dit en badinant : « Maintenant, faites ce que je fais ; comptez un, deux, trois, quatre, cinq, six, etc., » en frappant chaque fois dans sa main le nombre indiqué. Les coups la suivirent avec la même précision ; mais, ce signe d'intelligence alarmant la jeune fille, elle cessa bientôt son expérience. Alors ce fut madame Fox qui dit : « Comptez dix. » Et sur-le-champ dix coups se font entendre. Elle ajoute : « Voulez-vous me dire l'âge de Catherine ? (une de ses filles) ; » et les coups frappent précisément le nombre d'années qu'avait cette enfant.

Madame Fox demanda ensuite si c'était un être humain qui frappait ces coups ? Point de réponse. Puis elle dit : « Si vous êtes un esprit, je vous prie de frapper deux coups, » et deux coups se font entendre. Elle ajoute : « Si vous êtes un esprit auquel on a fait du mal, répondez-moi de la même façon, et les coups répondent de suite. De cette manière on lia conversation, pour ainsi dire, et bientôt madame Fox parvint à savoir que c'était l'esprit d'un homme ; qu'il avait été tué dans cette maison plusieurs années auparavant ; qu'il était marchand colporteur, et que le locataire qui habitait la maison à cette époque l'avait tué pour s'emparer de son argent.

On pense bien que cette affaire n'en resta pas là. On accourut de toutes parts pour causer avec les coups, qui, à ce qu'il paraît, se firent entendre dans d'autres localités. On imagina de se servir de l'alphabet, et un coup se faisait entendre à la lettre voulue. On fit tout si bien, enfin, qu'on en vint à des expériences publiques, dans lesquelles les incrédules usèrent de tous les moyens pour s'assurer qu'il n'y avait là nulle supercherie.

Un jour que plusieurs personnes étaient réunies pour entendre les coups, les voilà qui demandent l'alphabet, et qui disent à l'assemblée : « Vous avez tous un devoir à remplir. Nous voudrions que vous donnassiez plus de retentissement aux faits que vous examinez. » Cette demande étant très-inattendue, on se mit à en discuter les difficultés, le ridicule, l'incrédulité qu'il faudrait braver en attirant l'attention du public sur ce sujet bizarre. « Tant mieux, répondent les coups, votre triomphe n'en sera que plus éclatant. » Après avoir reçu de longues communications de cet interlocuteur invisible, une foule d'indications quant à ce qu'il fallait faire, et les assurances les plus positives que les coups se feraient entendre à toute l'audience, et que tout irait au mieux, ces personnes se décidèrent enfin à louer une grande salle déjà désignée par les coups, pour y faire entendre ces phénomènes au public, les coups insistant sur la nécessité d'une pareille manifestation, qui devait préparer les esprits à l'établissement d'un nouvel ordre de rapports entre les deux mondes, lequel aurait lieu à une époque prochaine.

Quelques magnétiseurs, entre autres un M. Capron, qui depuis a publié un livre sur la matière, donnèrent à ces faits un grand retentissement. On se passionna pour et contre. On consulta les somnambules sur le degré de confiance qu'on pouvait accorder aux révélations des coups, et, à ce qu'il paraît, aucune rivalité haineuse ne s'établit entre ces concurrents d'une nouvelle espèce. On demanda entre autres à un jeune garçon *clairvoyant* s'il pouvait voir ce qui faisait ces bruits. Il dit que oui. « Quelle est l'apparence de ces êtres ? — Ils ressemblent à la lumière, ils sont comme de la gaze ; je vois tout à travers leur corps. — Eh bien ! comment s'y prennent-ils pour faire ces bruits ; est-ce qu'ils frappent ? — Non, ils ne frappent pas du tout. » Puis, ayant paru regarder avec une grande attention pendant quelques instants, il ajoute : « Ils veulent ces bruits, et ces bruits se font partout où ils les désirent. »

Enfin, le 26 février 1850, le *Rochester Daily Magnet* publia sur ces faits le récit surprenant d'une entrevue qu'aurait eue la famille Fox avec l'esprit de Benjamin Franklin, qui désigna, dans une première conversation au moyen des *coups*, quelles personnes il fallait convoquer pour une séance solennelle, fixée au 20 février. A l'heure convenue (nous traduisons le récit du journal américain), on se réunit chez M. Draper ; mais quelques-uns se firent un peu attendre. On demanda d'abord les instructions de Benjamin Franklin, qui répondit : « Hâtez-vous ; faites tout de suite magnétiser madame Draper. » M. Draper la magnétisa, et elle ne fut pas plutôt endormie, qu'elle nous dit : « Il nous reproche d'être en retard ; il nous pardonne pour cette fois, mais il faut que nous soyons plus exacts à l'avenir. »

Alors la société se divise en deux groupes. MM. Jervis et Jones, mesdames Fox, Brown et mademoiselle Catherine s'installèrent dans une pièce éloignée, ayant deux portes fermées entre eux et le salon, où restaient mesdames Draper et Jervis, MM. Draper et Willet, et mademoiselle Margaretta. Bientôt des bruits télégraphiques se firent entendre dans les deux pièces, mais cette fois si forts, que mademoiselle Fox, tout effrayée, demande à la voyante : « Mais que veut dire tout ceci ? » Madame Draper, la figure radieuse d'animation, répond : « Il essaye les batteries. » Bientôt le signal demande l'alphabet, et on nous dit : « Maintenant, mes amis, je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Les choses qui vous paraissent maintenant obscures et mysté-

rieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. Je signe : BENJAMIN FRANKLIN.

» N'allez pas dans l'autre pièce. »

Nous attendions depuis quelques instants, lorsque M. Jervis se présenta dans le salon, et nous dit que les coups lui avaient ordonné de s'y rendre pour comparer ses notes avec les nôtres. Alors il lut ces notes, qui étaient comme il suit :

Nous demandons : « Est-ce tout comme vous le voulez ? — Oui. » Nous entendons le signal pour faire réciter l'alphabet, et on nous dit : « Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Des choses qui vous paraissent maintenant obscures et mystérieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. Je signe : BENJAMIN FRANLIN.

» Allez dans le salon, et comparez vos notes avec celles des autres. »

Cette comparaison faite, M. Jervis retourne à son groupe, et alors, par l'alphabet, on leur dit : « Maintenant, allez tous dans le salon. » Ce qui fut fait; et enfin la lecture générale des notes fut faite en présence de tous.

Après cette lecture, nous demandâmes : « Le docteur Franklin a-t-il encore quelque chose à nous dire ? — Il me semble que je vous ai donné bien assez de preuves pour aujourd'hui. — Ne faut-il pas garder le secret sur cette expérience ? — Non, il faut en mettre le récit dans les journaux. — Dans quels journaux ? — Dans le *Démocrat* ou le *Magnet.* — Qui doit rédiger ce compte rendu ? — George Willet. »

Alors on nous fixa l'heure et le lieu d'un prochain rendez-vous, en nous indiquant encore deux autres individus qui devaient y assister avec nous.

On sait que les esprits ont causé avec les humains, au moyen des tables tournantes. Ensuite sont venus les mediums, personnages favorisés par les esprits qui font d'eux leurs organes. Nos journaux reproduisaient en janvier 1862 plusieurs nouvelles du spiritisme, venues aussi des relations américaines. En voici une :

« Le général Scott avait pour principal conseiller un beau guéridon en palissandre. D'après le *Journal de Mayfield,* ce n'est plus une table que consulte Beauregard, mais un medium en chair et en os, une jeune Hindoustani, nommée Elzur Bahoor.

» Cette fille de Brahma a commencé, dit-on, par être bayadère au service du fameux Nana-Sahib. Après le massacre de Cawnpore, elle resta dans cette ville assiégée par les Anglais, et tomba aux mains du général Havelock, qui l'envoya à Londres. Là elle fut douée de la faveur spirite, devint medium, connut M. Home et partit avec un riche planteur pour la Nouvelle-Orléans. Elle y émerveilla Beauregard, qui se l'attacha et s'abandonna entièrement à ses avis. Ce n'est que sur ses conseils qu'il a bombardé Sumter. Il lui doit la bataille de Bull-Run. Elle lui a prédit qu'il entrerait un jour vainqueur dans Washington. Sa puissance comme medium est si grande qu'elle évoque qui elle veut, vivant ou mort. On prétend même qu'elle a fait apparaître M. Lincoln à Jefferson Davis, abusant d'un moment où le président, abdiquant sa volonté, était endormi à la Maison-Blanche. On raconte que M. Lincoln a révélé tous ses secrets à son adversaire, a fait trois fois le tour de la chambre en voltigeant, puis s'est évanoui par la cheminée. On conçoit qu'après de pareilles preuves de puissance, Beauregard ait confiance dans Elzur Bahoor. »

En tout cela, nous ne jugeons pas; c'est l'affaire de l'Église. Le P. Matignon, dans un admirable petit livre [1], éclaire les âmes prudentes sur ces faits du spiritisme. Il voit Paris conserver à ce propos des séances hebdomadaires où l'on est reçu dès qu'on est *sympathique* aux esprits; il voit, dans la plupart de nos grands centres, des réunions d'hommes influents évoquer les morts et ne recevoir des esprits trompeurs qui leur répondent que des illusions ou des fourberies. Dieu a condamné les évocations des morts; les esprits qui se donnent des noms ne sont donc que ces puissances de l'air qui nous circonviennent pour nous entraîner. *Voy.* TABLES.

Spodomantie ou **Spodanomancie**, divination par les cendres des sacrifices, chez les anciens. Il en reste quelques vestiges en Allemagne. On écrit du bout du doigt, sur la cendre exposée à l'air, ce que l'on veut savoir; on laisse la cendre ainsi chargée de lettres à l'air de la nuit, et le lendemain matin, on examine les caractères qui sont restés lisibles, et on en tire des oracles. Quelquefois le diable vient écrire la réponse. *Voy.* CENDRES.

Spranger (Barthélemi), peintre d'Anvers qui se rendit célèbre au seizième siècle par un tableau connu sous le nom de tableau des sorciers.

Sprenger (Jacques), dominicain qui, avec son confrère Henri Institor, écrivit, d'après leurs propres expériences dans les affaires de sorcellerie, un livre qui a fait assez de bruit, sous le titre de *Malleus maleficorum,* Lyon, 1484, réimprimé plusieurs fois en divers formats et dans diverses collections, à Cologne, à Nuremberg, à Francfort, etc.

Spunkie, démon qui protége en Écosse les maraudeurs et les bandits. Il est errant et assez redouté [2].

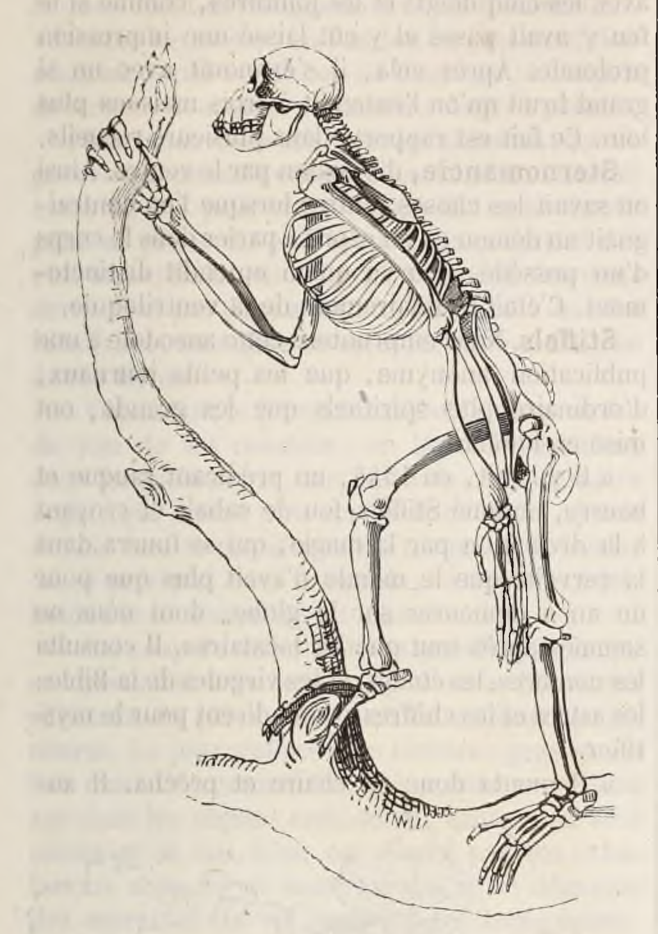
Spurina. Suétone assure que l'astrologue Spurina prédit à César que les ides de mars lui seraient

[1] *Les morts et les vivants,* entretiens sur les communications d'outre-tombe, petit in-12.

[2] Voyez la légende du Spunkie dans les *Légendes des esprits et démons.*

funestes. César se moqua de lui et fut assassiné dans la journée.

Squelette. Un chirurgien qui était au service du czar Pierre le Grand avait un squelette qu'il pendait dans sa chambre auprès de sa fenêtre.



Ce squelette se remuait toutes les fois qu'il faisait du vent. Un soir que le chirurgien jouait du luth à sa fenêtre, le charme de cette mélodie attira quelques strelitz, gardes du czar, qui passaient par là. Ils s'approchèrent pour mieux entendre; et, comme ils regardaient attentivement, ils virent que le squelette s'agitait. Cela les épouvanta si fort que les uns prirent la fuite hors d'eux-mêmes, tandis que d'autres coururent à la cour, et rapportèrent à quelques favoris du czar qu'ils avaient vu les os d'un mort danser à la musique du chirurgien.... La chose fut vérifiée par des gens que l'on envoya exprès pour examiner le fait, sur quoi le chirurgien fut condamné à mort. Il allait être exécuté, si un boyard qui le protégeait et qui était en faveur auprès du czar n'eût intercédé pour lui, et représenté que ce chirurgien ne se servait de ce squelette et ne le conservait dans sa maison que pour s'instruire dans son art par l'étude des différentes parties qui composent le corps humain. Cependant, quoi que ce seigneur pût dire, le chirurgien fut obligé d'abandonner le pays, et le squelette fut traîné par les rues, et brûlé publiquement.

Stadius, chiromancien qui, du temps de Henri III, exerçait son art en public. Ayant un jour été conduit devant le roi, il dit au prince que tous les pendus avaient une raie au pouce comme la marque d'une bague. Le roi voulut s'en assurer, et ordonna qu'on visitât la main d'un malheureux qui allait être exécuté; n'ayant trouvé aucune marque, le sorcier fut regardé comme un imposteur et logé en prison [1].

Staffirs, spectres dangereux qui se montrent en formes de femmes blanches dans la Moldavie et la Valachie.

Stagirus, moine hérétique qui était souvent possédé. On rapporte que le diable, qui occupait son corps, apparaissait sous la forme d'un pourceau couvert d'ordure et fort puant [2].

Stalkers, lutin méchant qui hante les pays flamands.

Stanoska, jeune fille de Hongrie dont on raconte ainsi l'histoire. Un défunt nommé Millo était devenu vampire; il reparaissait les nuits et suçait les gens. La pauvre Stanoska, qui s'était couchée en bonne santé, se réveilla au milieu de la nuit en s'écriant que Millo, mort depuis neuf



semaines, était venu pour l'étrangler. Sa mère accourut et la soigna; mais de ce moment elle languit et mourut au bout de trois jours. Ce vam-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconst. des démons,* etc., liv. III, p. 187.

[2] Saint Jean Chrysostome.

pirisme pouvait bien n'être que l'effet d'une imagination effrayée? *Voy.* Vampires.

Stauffenberger, famille allemande qui compte parmi ses grand'mères une ondine, ou esprit des eaux, laquelle s'allia au treizième siècle à un Stauffenberger.

Stéganographie ou **Sténographie,** art d'écrire en chiffres ou abréviations d'une manière qui ne puisse être devinée que par ceux qui en ont la clef. Trithème a fait un traité de sténographie, que Charles de Bouelles prit pour un livre de magie et l'auteur pour un nécromancien. On attribuait autrefois à la magie tous les caractères qu'on ne pouvait comprendre; et beaucoup de gens, à cause de son livre, ont mis le bon abbé Trithème au nombre des sorciers.

Steiner (Véronique). Nous extrairons l'histoire de cette pauvre fille du chapitre XIII du livre VII de *la Mystique* de Görres : « Elle demeurait au château de Starenberg en Autriche, chez les seigneurs de Taxis, lorsqu'en 1574 on la reconnut évidemment possédée de plusieurs démons. On la soumit aux exorcismes. Quatre de ces esprits sortirent d'abord en exhalant une telle puanteur que quelques personnes présentes tombèrent en défaillance. Mais elle n'était pas délivrée. Les exorcistes ordonnèrent aux démons d'éteindre chacun une lumière, à mesure qu'ils sortiraient. On entendit alors un bruit inexplicable dans le corps de la jeune fille. Son visage, sa poitrine et son cou s'enflèrent énormément; son corps se ramassa en pelote, et trente démons sortirent, en éteignant tous les cierges, l'un après l'autre. La possédée resta quelque temps comme morte; mais elle se releva délivrée.

Steinlin (Jean). Le 9 septembre 1625, Jean Steinlin mourut à Altheim, dans le diocèse de Constance. C'était un conseiller de la ville. Quelques jours après sa mort, il se fit voir pendant la nuit à un tailleur nommé Simon Bauh, sous la forme d'un homme environné de flammes de soufre, allant et venant dans la maison, mais sans parler. Bauh, que ce spectacle inquiétait, lui demanda ce qu'on pouvait faire pour son service; et le 17 novembre suivant, comme il se reposait la nuit dans son poêle, un peu après onze heures du soir, il vit entrer le spectre par la fenêtre, lequel dit d'une voix rauque : — Ne me promettez rien, si vous n'êtes pas résolu d'exécuter vos promesses. — Je les exécuterai, si elles ne passent pas mon pouvoir, répondit le tailleur. — Je souhaite donc, reprit l'esprit, que vous fassiez dire une messe à la chapelle de la Vierge de Rotembourg; je l'ai vouée pendant ma vie, et ne l'ai pas fait acquitter; de plus, vous ferez dire deux messes à Altheim, l'une des défunts et l'autre de la sainte Vierge; et comme je n'ai pas toujours exactement payé mes domestiques, je souhaite qu'on distribue aux pauvres un quarteron de blé.

Le tailleur promit de satisfaire à tout. L'esprit lui tendit la main, comme pour s'assurer de sa parole, mais Simon, craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose, présenta le banc où il était assis, et le spectre, l'ayant touché, y imprima sa main, avec les cinq doigts et les jointures, comme si le feu y avait passé et y eût laissé une impression profonde. Après cela, il s'évanouit avec un si grand bruit qu'on l'entendit à trois maisons plus loin. Ce fait est rapporté dans plusieurs recueils.

Sternomancie, divination par le ventre. Ainsi on savait les choses futures lorsque l'on contraignait un démon ou un esprit à parler dans le corps d'un possédé, pourvu qu'on entendît distinctement. C'était ordinairement de la ventriloquie.

Stiffels. Nous empruntons cette anecdote à une publication anonyme, que les petits journaux, d'ordinaire plus spirituels que les grands, ont mise en lumière :

« Il y avait, en 1544, un prédicant rauque et bourru, nommé Stiffels, fou de cabale et croyant à la divination par la magie, qui se fourra dans la cervelle que le monde n'avait plus que pour un an à demeurer sur le globe, dont nous ne sommes après tout que les locataires. Il consulta les nombres, les étoiles, et les virgules de la Bible; les astres et les chiffres s'entendirent pour le mystifier.

» Il monta donc en chaire et prêcha. Il an-



En attendant la fin du monde.

nonça la septième trompette de l'Apocalypse et le triomphe de la bête à deux cornes : c'était visiblement Charles-Quint. La conviction se propagea dans les alentours : on se prépara pour la

fin du monde. Ce devait être le 15 août 1545, à midi, midi sans faute.

» Alors toutes les passions éclatèrent à la fois. L'expectative de l'absolution, que les ministres protestants donnaient avec facilité, encouragea le désordre. Les villages de la Saxe devinrent une véritable kermesse, où l'on but au jugement dernier, au grand branlebas de l'univers, à l'espoir de se retrouver frais et vermeils dans le paradis.

» Les laboureurs brisèrent les charrues; les vignerons se chauffèrent avec les échalas; on avait assez de blé pour vivre jusque-là, assez de vin pour se griser au jour le jour. La propriété devint une chimère. Il n'y avait plus qu'à s'en donner jusque par-dessus les oreilles, sauf à se faire habilement absoudre au moment préfix. On s'en donna ferme.

» Cependant le jour arriva. On fit alors un feu de joie de ses meubles, on lâcha les bestiaux dans les plaines; et, sur la fin de cette dernière orgie, qui devait être suivie de ce qu'on appela depuis lors le grand quart d'heure de Rabelais, on se précipita dans le temple, où Stiffels distribuait des bénédictions en masse.

» Au coup de midi, voilà de grands nuages qui se rassemblent de tous les points de l'horizon, sillonnés de pâles éclairs et de roulements sinistres. Le jour s'efface, les ténèbres gagnent. Il fait nuit. Une immobilité menaçante se répand sur tous les objets, ciel, terre, arbres; le vent tombe et se tait. L'air est allumé par des exhalaisons ardentes et souterraines qui se dégagent des entrailles du sol, comme des âmes échappées de la tombe. Pas une feuille ne bouge, pas un oiseau ne bat de l'aile, pas un souffle ne ride les eaux; tout est noir et tout est lumineux à la fois, car bientôt le firmament s'affaisse lui-même, comme une voûte que le reflet d'une étincelle embrase. Une psalmodie commence à la lueur des cierges qui flambent avec timidité. Stiffels seul a le courage d'élever la voix. A cette voix, des commotions effroyables répondent; c'est la foudre qui tonne de concert avec le glas des clochers qui tremblent et qui sonnent le tocsin sans que l'on y touche. Le vitrail de l'église, assiégé par la grêle, plie et se brise avec fracas : des tourbillons de feuilles, de grêlons et de poussière éteignent les cierges, aveuglent les pécheurs épouvantés; leur foule tombe à genoux sous le vitrail que l'ouragan éparpille à travers le parvis, au milieu des femmes et des enfants qui se répandent en cris affreux. Le monde est à l'agonie!...

» Trois minutes après, il faisait un temps magnifique. Un arc-en-ciel immense se dressa sur l'orage dont la colère parcourait la Saxe. A ce signe de la miséricorde céleste, les premiers paysans qui revinrent de leur frayeur, en reprenant leur incrédulité, demandèrent à Stiffels ce que cette mauvaise plaisanterie voulait dire. Le prédicateur essaya de leur démontrer que la cabale était formelle, le pronostic d'une certitude mathématique; mais après avoir écouté en hochant la tête, furieux d'avoir gaspillé leur patrimoine, et de s'en être donné de façon à se trouver dans la misère la plus profonde, ils se mirent à vouloir pendre le démonstrateur qui ne voulait pas en avoir le démenti. Stiffels épouvanté se sauva de son mieux à Vittemberg, non sans gourmades, il raconta l'histoire à Luther.

» — Ah! lui dit Luther, s'il y avait quelque chose de certain, je ne serais pas fâché de l'apprendre moi-même. Prédire est bon, mais il faut prédire sans se compromettre. Pourquoi, d'avance, ne pas vous être porté fort d'essayer de désarmer la colère du ciel? Vous avez gâté le métier, mon ami. Apprenez la fin du métier avant de vous mêler de prédire la fin du monde. — Stiffels trouva juste le raisonnement de l'hérétique et mourut fou à l'hôpital » (à Iéna en 1567). Il avait 58 ans.

Stoffler, mathématicien et astrologue allemand, qui florissait vers la fin du quinzième siècle. Il annonça qu'il y aurait un déluge universel au mois de février 1524; Saturne, Jupiter, Mars et les Poissons devaient être en conjonction. Cette nouvelle porta l'alarme dans l'Europe : tous les charpentiers furent requis pour construire galiotes, nacelles et bateaux; chacun se munissait de provisions, lorsque le mois de février 1524 arriva. Il ne tomba pas une goutte d'eau; jamais il n'y avait eu de mois plus sec. On se moqua de Stoffler; mais on n'en fut pas plus raisonnable : on continua de croire aux charlatans, et Stoffler continua de prophétiser[1]. Il précédait Stiffels.

Stoïchéomancie, divination qui se pratiquait en ouvrant les livres d'Homère ou de Virgile, et prenant oracle du premier vers qui se présentait. C'est une branche de la rhapsodomancie.



Stolas, grand prince des enfers, qui apparaît

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 88.

sous la forme d'un hibou ; lorsqu'il prend celle d'un homme et qu'il se montre devant l'exorciste, il enseigne l'astronomie, ainsi que les propriétés des plantes et la valeur des pierres précieuses. Vingt-six légions le reconnaissent pour général [1].

Stolisomancie, divination par la manière de s'habiller. Auguste se persuada qu'une sédition militaire lui avait été prédite le matin, par la faute de son valet, qui lui avait chaussé le soulier gauche au pied droit.

Stollenwurms, énormes serpents noirs qui ont deux, quatre ou six pattes, une tête de griffon, avec crête couleur de feu. Personne ne les a jamais vus. Mais l'on vous dira, dans l'Oberland bernois, qu'ils viennent la nuit teter les vaches dans les prairies, et que la présence d'un coq blanc les écarte.

Strasite, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de faciliter la digestion.

Stratagèmes. On lit dans *les Récréations mathématiques et philosophiques d'Ozanam* (tome IV, page 177) un trait qui prouve que l'usage du phosphore naturel ne fut pas entièrement inconnu aux anciens. Kenneth, deuxième roi d'Écosse, monta, en 833, sur le trône de son père Alpin, tué indignement par les Pictes révoltés.

Voulant soumettre ces montagnards farouches, ennemis de toute domination, il proposa à toute sa noblesse et à son armée de les combattre. La cruauté des Pictes et leurs succès dans la dernière guerre épouvantaient les Écossais; ils refusèrent de marcher contre eux. Pour parvenir à les résoudre, il fallut que Kenneth recourût à la ruse. Il fait inviter à des fêtes, qui devaient durer plusieurs jours, les principaux gentilshommes du royaume et les chefs de l'armée. Il les reçoit avec la plus grande bienveillance, les comble de caresses, leur prodigue les festins et les jeux, l'abondance et la délicatesse.

Un soir que la fête avait été plus brillante et le festin plus somptueux, le roi, par son exemple, invite ses convives aux douceurs du sommeil, après l'excès des vins les plus généreux. Déjà le silence régnait par tout le palais; tous dormaient profondément, quand des hurlements épouvantables retentissent. Étourdis par le vin, par le sommeil et par un bruit si étrange, tous sautent en bas du lit et chacun court à sa porte. Ils aperçoivent le long des corridors des spectres imposants, affreux, tout en feu, armés de bâtons enflammés et soufflant dans une grande corne de bœuf, pour pousser des beuglements terribles et pour faire entendre ces paroles : Vengez sur les Pictes la mort du roi Alpin; nous sommes envoyés du ciel pour vous annoncer que sa justice est prête à punir leurs crimes.

Comme il ne fut pas difficile d'en imposer à des gens assoupis par le sommeil et par le vin, épouvantés par un spectacle d'autant plus effrayant qu'il se présentait à des hommes qui n'étaient rien moins que physiciens, le stratagème eut tout l'effet que le roi s'en était promis. Le lendemain, dans le conseil, ces seigneurs se rendent compte de leur vision ; et, le roi assurant avoir entendu et vu la même chose, on convient d'une voix unanime d'obéir au ciel, de marcher contre les Pictes, qui, vaincus en effet trois fois de suite, sont passés au fil de l'épée : l'assurance de la victoire que l'on avait en marchant au combat eut beaucoup de part à ces succès. Ainsi Kenneth sut mettre à profit la connaissance qu'on lui avait donnée des phosphores naturels. Tout ce manége consistait à avoir choisi de grands hommes couverts de peaux de grands poissons dont les écailles luisent extraordinairement la nuit, et à les avoir munis de grands bâtons de bois pourri, appelé communément bois mort, lequel est resplendissant au milieu des ténèbres.

Strauss, écrivain allemand qui voit des mythes dans les faits de l'histoire les plus solidement établis. Un savant du même pays et du même nom (est-ce le même?) prétend, au moyen d'aliments et de condiments spéciaux, faire penser les ours, parler les chiens, chanter les poissons; en un mot, spiritualiser (c'est son mot) ces pauvres êtres en qui Descartes ne voyait que des machines. Les amis de cet homme ont publié son portrait que nous donnons page 637, en faisant observer que le nom de Strauss, en vieil allemand, signifie menteur.

Stryges. C'étaient de vieilles femmes chez les anciens. Chez les Francs, nos ancêtres, c'étaient des sorcières ou des spectres qui mangeaient les vivants. Il y a même dans la loi salique un article contre ces monstres : « Si une stryge a mangé un homme et qu'elle en soit convaincue, elle payera une amende de huit mille deniers, qui font deux cents sous d'or. » Il paraît que les stryges étaient communes au cinquième siècle, puisqu'un autre article de la même loi condamne à cent quatre-vingt-sept sous et demi celui qui appellera une femme libre *stryge* ou *prostituée.* Comme ces stryges sont punissables d'amende, on croit généralement que ce nom devait s'appliquer, non à des spectres insaisissables, mais exclusivement à des magiciennes. Il y eut, sous prétexte de poursuites contre les stryges, des excès qui frappèrent Charlemagne. Dans les Capitulaires qu'il composa pour les Saxons, ses sujets de conquête, il condamne à la peine de mort ceux qui auront fait brûler des hommes ou des femmes accusés d'être *stryges.* Le texte se sert des mots *stryga vel masca;* et l'on croit que ce dernier terme signifie, comme *larva*, un spectre, un fantôme, peut-être un loup-garou. On peut remarquer, dans ce passage des Capitulaires [1],

[1] Wierus, in *Pseudom. dæmon.*

[1] *Capitul. Caroli Mag. pro partibus Saxoniæ*, cap. VI.

que c'était une opinion reçue chez les Saxons qu'il y avait des sorcières et des spectres (dans ce cas des vampires) qui mangeaient ou suçaient les hommes vivants; qu'on les brûlait, et que, pour se préserver désormais de leur voracité, on mangeait la chair de ces stryges ou vampires. Quelque chose de semblable s'est vu dans le traitement du vampirisme au dix-huitième siècle. Ce qui doit prouver encore que les stryges des anciens étaient quelquefois des vampires, c'est que, chez les Russes, et dans quelques contrées de la Grèce moderne où le vampirisme a exercé ses ravages, on a conservé aux vampires le nom de stryges. *Voy.* VAMPIRES.



Strauss. — Page 636.

Stuffe (Frédéric). Sous Rodolphe de Habsbourg, il y eut en Allemagne un magicien qui voulut se faire passer pour le prince Frédéric Stuffe. Avec le secours des diables, il avait tellement gagné les soldats que les troupes le suivaient au moindre signal, et il s'était fait aimer en leur fascinant les yeux. On ne doutait plus que ce ne fût le vrai Frédéric, lorsque Rodolphe, fatigué des brigandages que ce sorcier exerçait, lui fit la guerre. Le sorcier avait pris la ville de Cologne; mais, ayant été contraint de se réfugier à Wetzlar, il y fut assiégé; et comme les choses étaient aux dernières extrémités, Rodolphe fit déclarer qu'on eût à lui livrer le faux prince pieds et poings liés, et qu'il accorderait la paix. La proposition fut acceptée : l'imposteur fut conduit devant Rodolphe, qui le condamna à être brûlé comme un sorcier [1].

Stumf (Pierre), misérable qui, uni vingt ans à un démon succube, en avait obtenu une ceinture au moyen de laquelle il prenait tout à fait la forme d'un loup. Il avait, sous cette forme, égorgé quinze enfants, mangé leur cervelle, et

[1] Leloyer. *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*. p. 303.

il allait manger deux de ses belles-filles lorsqu'il fut exécuté à Bibourg, en Bavière [1].

Styx, fontaine célèbre dans les enfers des païens.

Succor-Bénoth, chef des eunuques de Belzébuth, démon de la jalousie.

Succubes, démons qui prennent des figures de femmes. On trouve dans quelques écrits, dit le rabbin Élias, que, pendant cent trente ans, Adam fut visité par des diablesses, qui accouchèrent de démons, d'esprits, de lamies, de spectres, de lémures et de fantômes. Sous le règne de Roger, roi de Sicile, un jeune homme, se baignant au clair de la lune avec plusieurs autres personnes, crut voir quelqu'un qui se noyait, courut à son secours, et ayant retiré de l'eau une femme, en devint épris, l'épousa et en eut un enfant. Dans la suite, elle disparut avec son enfant, sans qu'on en ait depuis entendu parler, ce qui a fait croire que cette femme était un démon succube. Hector de Boëce, dans son histoire d'Écosse, rapporte qu'un jeune homme d'une extrême beauté était poursuivi par une jeune démone, qui passait à travers sa porte fermée et venait lui offrir de l'épouser. Il s'en plaignit à son évêque, qui le fit jeûner, prier et se confesser, et la beauté d'enfer cessa de lui rendre visite. Delancre dit qu'en Égypte, un honnête maréchal ferrant étant occupé à forger pendant la nuit, il lui apparut un diable sous la forme d'une belle femme. Il jeta un fer chaud à la face du démon, qui s'enfuit.

Les cabalistes ne voient dans les démons succubes que des esprits élémentaires. *Voy.* INCUBES, ABRAHEL, etc.

Sucre. Les Grecs ont, à la vérité, connu le sucre, mais seulement comme un article rare et précieux, et Théophraste, le premier, en fait mention. On l'appelait le *sel indien.* Cependant les Chinois connaissaient déjà l'art de le raffiner. De la Chine, le sucre fut porté vers l'Inde occidentale, où il reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui, *succar*. Parmi les peuples européens du moyen âge, ce furent les Portugais qui connurent les premiers le sucre dans les ports de l'Inde.

Les Indiens racontaient des merveilles de la vertu du sucre; ils cherchèrent à induire les Portugais en erreur sur son origine. Mille contes fabuleux avaient couru à ce propos en Europe. Les savants l'appelaient *miel de l'Orient*. Cependant on objectait qu'on le découvrait dans le miel ordinaire. Les théoriciens répondaient qu'il ne fallait pas s'en laisser imposer par les praticiens, et que ce miel était une espèce de *manne* qui tombe du ciel en Inde. Il n'y avait rien à opposer à cet argument : la blancheur, la pureté, la suavité extraordinaire de ce remarquable produit, semblaient donner de l'appui à cette assertion.

[1] Delrio, *Disquisitionum magicarum* lib. II, p. 190. Edition de Mayence, 1612.

La chimie s'occupa de l'analyse de la nouvelle manne, et conclut que c'était la résine qui s'écoule d'un tronc d'arbre à la manière de la résine du cerisier. C'est ainsi qu'on extravaguait sur l'origine du sucre; le vulgaire ne manquait pas d'y ajouter du romanesque; il regardait le sucre comme un ouvrage des sorcières indiennes, qui le tiraient des cornes de la lune pendant son premier quartier. Enfin Marco Polo vint étonner le monde européen lorsque, de retour de ses voyages, il entra dans Venise la canne à sucre en main, et expliqua le secret de préparer le sucre.

La culture de la canne à sucre fut introduite en Arabie; de là, comme le café, on la transplanta dans les régions méridionales, en Égypte, en Sicile, à Madère, à Hispaniola, au Brésil, etc.

Suceurs (démons). Quoique immortels, dit Görres, les démons sont appauvris dans leur être et cherchent ailleurs ce qui leur manque. Ils le trouvent en partie dans l'homme; or celui-ci ne peut perdre malgré lui ce qu'il a reçu comme portion de son être. Mais si les démons parviennent à obtenir son consentement, ils exercent un empire absolu sur le domaine qu'il leur a cédé, et le froid de la mort se réveille à la chaleur de la vie. Or la vie est dans le sang. C'est donc en suçant le sang de l'homme que les démons se nourrissent de la vie [1]. Ils apparaissent quelquefois en vampires; et si on lit Homère, on voit, dans les sacrifices d'Ulysse aux enfers, combien les ombres et les dieux infernaux étaient avides de sang.

Sueur. On dit qu'un morceau de pain placé sous l'aisselle d'une personne qui transpire devient un poison mortel, et que, si on le donne à manger à un chien, il devient aussitôt enragé. C'est une erreur. La sueur de l'homme ne tue pas plus que sa salive.

Summanus, souverain des mânes dans l'ancienne mythologie.

Sunnyass, fanatiques de l'Inde. *Voyez* SUPERSTITIONS.

Supercherie. Henri Estienne raconte que de son temps un curé de village répandit pendant la nuit dans le cimetière des écrevisses sur le dos desquelles il avait attaché de petites bougies. A la vue de ces lumières errantes, tout le village fut effrayé et courut chez le pasteur. Il fit entendre que c'étaient sans doute les âmes du purgatoire qui demandaient des prières. Mais malheureusement on trouva le lendemain une des écrevisses que l'on avait oublié de retirer, et l'imposture fut découverte.

Ce petit conte de Henri Estienne est une de ces inventions calomnieuses que les protestants ont prodiguées en si grand nombre.

[1] *Mystique*, liv. VIII, ch. XXX.

Superstitions. Saint Thomas définit la superstition : un vice opposé par excès à la religion, un écart qui rend un honneur divin à qui il n'est pas dû ou d'une manière qui n'est pas licite. Une chose est superstitieuse 1° lorsqu'elle est accompagnée de circonstances que l'on sait n'avoir aucune vertu naturelle pour produire les effets qu'on en espère; 2° lorsque ces effets ne peuvent être raisonnablement attribués ni à Dieu ni à la nature; 3° lorsqu'elle n'a été instituée ni de Dieu ni de l'Église; 4° lorsqu'elle se fait en vertu d'un pacte avec le diable. La superstition s'étend si loin que cette définition, qui est du curé Thiers, est très-incomplète. Il y a des gens qui jettent la crémaillère hors du logis pour avoir du beau temps; d'autres mettent une épée nue sur le mât d'un vaisseau pour apaiser la tempête; les uns ne mangent point de têtes d'animaux, pour n'avoir jamais mal à la tête; les autres touchent avec les dents une dent de pendu ou un os de mort, ou mettent du fer entre leurs dents, pendant qu'on sonne les cloches le samedi saint, pour guérir le mal de dents. Il en est qui portent contre la crampe un anneau fait pendant qu'on chante la Passion; ceux-ci se mettent au cou deux noyaux d'avelines joints ensemble contre la dislocation des membres; ceux-là mettent du fil filé par une vierge ou du plomb fondu dans l'eau sur un enfant tourmenté par les vers. On en voit qui découvrent le toit de la maison d'une personne malade lorsqu'elle ne meurt pas assez facilement, que son agonie est trop longue et qu'on désire sa mort; d'autres enfin chassent les mouches lorsqu'une femme est en travail d'enfant, de crainte qu'elle n'accouche d'une fille. Certains juifs allaient à une rivière et s'y baignaient en disant quelques prières; ils étaient persuadés que si l'âme de leur père ou de leur frère était en purgatoire, ce bain la rafraîchirait.

Voici diverses opinions superstitieuses. Malheureux qui chausse le pied droit le premier. Un couteau donné coupe l'amitié. Il ne faut pas mettre les couteaux en croix ni marcher sur des fétus croisés. Semblablement, les fourchettes croisées sont d'un sinistre présage. Grand malheur encore qu'un miroir cassé, une salière répandue, un pain retourné, un tison dérangé!... Certaines gens trempent un balai dans l'eau pour faire pleuvoir.

La cendre de la fiente de vache est très-sacrée chez les Indiens; ils s'en mettent tous les matins au front et à la poitrine; ils croient qu'elle purifie l'âme.

Quand, chez nous, une femme est en travail d'enfant, on vous dira, dans quelques provinces, qu'elle accouchera sans douleur si elle met la culotte de son mari. — Pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules d'une métairie, il faut faire, dans les environs, une aspersion de bouillon d'andouille le jour du carnaval. — Quand on travaille à l'aiguille les jeudis et samedis après midi, on fait souffrir Jésus-Christ et pleurer la sainte Vierge. Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux... Le fil filé le jour du carnaval est mangé des souris.



On ne doit pas manger de choux le jour de saint Étienne, parce qu'il s'était caché dans des choux. Les loups ne peuvent faire aucun mal aux brebis et aux porcs, si le berger porte le nom de saint Basile écrit sur un billet et attaché au haut de sa houlette. A Madagascar, on remarque, comme on le faisait à Rome, les jours heureux et les jours malheureux. Une femme de Madagascar croirait avoir commis un crime impardonnable si, ayant eu le malheur d'accoucher dans un temps déclaré sinistre, elle avait négligé de faire dévorer son enfant par les bêtes féroces, ou de l'enterrer vivant, ou tout au moins de l'étouffer.

On peut boire comme un trou, sans crainte de s'enivrer, quand on a récité ce vers :

Jupiter his alta sonuit clementer ab Ida.

Presque tous les articles de ce livre mentionnent quelque croyance superstitieuse. Nous citerons encore, avec un peu de désordre, plusieurs petits faits. Voici des notes de M. Marmier sur la Suède :

« Quand on enterre un mort, on répand sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin.

C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau. Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature. Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières: image sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours, et porte encore le nom de *jul*. Le jul était l'une des grandes solennités de la religion scandinave. A cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parents leurs parents. Les traîneaux circulent sur les chemins. Les femmes se font des présents; les hommes s'assoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfants contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit, chante et se réjouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur. Alors aussi, on suspend une gerbe de blé en haut de la maison. C'est pour les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs, Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent se réjouissent aussi.

» Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines. Dans quelques autres, on a une coutume singulière. Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend les mariages indissolubles. »

Un nouveau voyage dans l'Inde nous fournit sur les superstitions de ces contrées de nombreux passages; nous n'en citerons que quelques-uns.

« Lorsqu'un Indien touche à ses derniers moments, on le transporte au bord du Gange; étendu sur la berge, les pieds dans l'eau, on lui remplit de limon la bouche et les narines; le malheureux ne tarde pas à être suffoqué et à rendre le dernier soupir. Alors, ses parents, qui l'environnent, se livrent au plus frénétique désespoir; l'air retentit de leurs cris; ils s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements et poussent dans le fleuve ce cadavre encore chaud et presque palpitant, qui surnage à la surface jusqu'à ce qu'il devienne la proie des vautours et des chacals...

» Après avoir traversé plusieurs villes et villages, me voici devant Bénarès, la ville sainte des Hindous, le chef-lieu de leurs superstitions, où plusieurs princes ont des maisons habitées par leurs représentants, chargés de faire au nom de leurs maîtres des ablutions et les sacrifices prescrits par leur croyance.

» Le soleil n'est pas encore levé que les degrés du large et magnifique escalier en pierre de taille qui se prolonge jusqu'à l'eau, et qui à lui seul est un monument remarquable, sont chargés d'Hindous qui viennent prier et se baigner dans le Gange. Tous sont chargés de fleurs; à chaque strophe de leurs prières, ils en jettent dans l'eau, dont la surface, au bout de quelques moments, est couverte de camellias, de roses, de mongris; hommage que tous les sectateurs de Brahma rendent chaque jour au roi des fleuves.

» En parcourant les rues, qui sont toutes fort étroites, je vis une foule nombreuse se diriger vers une large avenue de manguiers, qui aboutissait à l'une des Payades. C'était un jour de grande solennité. Je parvins avec peine près de ce temple, où les plus étranges scènes s'offrirent à mes regards. Je me crus un moment entouré de malfaiteurs subissant la peine de leurs crimes, ou bien certainement de fous furieux; les uns, véritables squelettes vivants, étaient depuis vingt années renfermés dans des cages de fer d'où ils n'étaient jamais sortis; d'autres, insensés, suspendus par les bras, avaient fait vœu de rester dans cette position jusqu'à ce que ces membres, privés de sentiment, eussent perdu leur jeu d'articulation. Un de ces fanatiques me frappa par son regard sombre et farouche, qui décelait l'horrible angoisse qu'il éprouvait en tenant son poing constamment fermé, pour que ses ongles, en croissant, entrassent dans les chairs et finissent par lui percer la main. Chez ce peuple idolâtre, il existe des préjugés, des superstitions plus affreuses encore, entre autres l'horrible et barbare sacrifice des femmes sur le bûcher de leur mari défunt. Les lois sévères et l'influence morale des Anglais, à qui appartient une grande partie de cette immense contrée, ne diminuent pas vite ces coutumes absurdes et révoltantes. Mais ces sacrifices odieux ont encore lieu en secret, et le préjugé est tel que la malheureuse victime qui s'arrache au bûcher est rejetée de sa caste, maudite de sa famille, et traîne les jours qu'elle a voulu sauver dans l'ignominie, la misère et l'abandon.

» Chez tous les peuples qui n'ont pas reçu la lumière de l'Évangile et parmi les Indiens plus que partout ailleurs, une femme est regardée pour si peu de chose que les plus durs traitements, les travaux les plus pénibles lui sont réservés. Aussi s'habituent-ils difficilement à voir les femmes européennes entourées d'hommages et de respect.

» Bénarès, comme toutes les villes indiennes, offre le singulier mélange de toutes les superstitions des divers peuples de l'Orient. A leurs traits beaux et réguliers, à leurs membres musculeux, à leurs turbans blancs et à leurs larges panta-

lons, on reconnaît les sectateurs d'Ali et de Mahomet. On distingue les brahmes, adorateurs de Vichnou, à leur démarche grave et hautaine, à leur tête nue, aux lignes blanches, jaunes et rouges qu'ils portent sur le front, et qu'ils renouvellent tous les matins à jeun; à leurs vêtements blancs drapés avec art sur leurs épaules; enfin, à la marque la plus distinctive de leurs fonctions de brahmes, le cordon en écharpe qu'ils portent de gauche à droite, et qui se compose d'un nombre déterminé de fils, que l'on observe scrupuleusement. Il est filé sans quenouille, et de la main même des brahmes. Le cordon des nouveaux initiés a trois brins avec un nœud; à l'âge de douze ans, on leur confère le pouvoir de remplir leurs fonctions; ils reçoivent alors le cordon composé de six brins avec deux nœuds.

» Les Hindous sont divisés en quatre castes : la première est celle des brahmes ou prêtres; la seconde celle des guerriers; la troisième celle des agriculteurs; la quatrième celle des artisans. Ces castes ne peuvent manger ni s'allier ensemble. Vient ensuite la caste la plus basse, la plus méprisée, la plus en horreur à tous les Hindous : c'est celle des parias, qui sont regardés comme des infâmes, parce qu'ils ont été chassés il y a des siècles peut-être des castes auxquelles ils appartenaient. Cette infamie se transmet de père en fils, de siècle en siècle. Quand un Hindou de caste permet à un paria de lui parler, celui-ci est obligé de tenir une main devant sa bouche, pour que son haleine ne souille pas le fier et orgueilleux Bengali.

» Le nombre des parias est si considérable que s'ils voulaient sortir de l'opprobre où on les tient, ils pourraient devenir oppresseurs à leur tour.

» Vers le milieu de la journée, dit ailleurs l'écrivain que nous transcrivons, nous arrivâmes près d'une vaste plaine, où se trouvaient réunis un grand nombre d'Hindous. Au centre s'élevait un mât ayant à son sommet une longue perche transversale fixée par le milieu. Quelques hommes, pesant sur l'un des bouts de la perche, la tenaient près du sol, tandis que l'autre extrémité s'élevait en proportion contraire. Un corps humain y était suspendu; il paraissait nager dans l'air. Nous nous approchâmes du cercle formé par les spectateurs, et je vis avec le plus grand étonnement que ce malheureux n'était retenu dans sa position que par deux crocs en fer.

» Cet homme ayant été descendu et décroché, il fut remplacé par un autre sunnyass; c'est sous ce nom qu'on désigne cette sorte de fanatiques. Loin de donner des signes de terreur, il s'avança gaiement et avec assurance au lieu du supplice. Un brahme s'approcha de lui, marqua la place où il fallait enfoncer les pointes de fer; un autre, après avoir frappé le dos de la victime, avait introduit les crocs avec adresse, juste au-dessous de l'omoplate. Le sunnyass ne parut point en ressentir de douleur. Il plana bientôt au-dessus des têtes, prit dans sa ceinture des poignées de fleurs qu'il jeta à la foule en la saluant de gestes animés et de cris joyeux.

» Le fanatique paraissait heureux de sa position; il fit trois tours dans l'espace de cinq minutes. Après quoi on le descendit, et les cordes ayant été déliées, il fut ramené à la pagode au bruit des tam-tams et aux acclamations du peuple.

» Que penser d'une religion qui veut de tels sacrifices? Quels préjugés! quel aveuglement! On éprouve un sentiment douloureux au milieu de ce peuple privé de ces vérités consolantes, de ces pratiques si douces et si sublimes de la religion du Christ. Hâtons de nos vœux le moment où celui qui a dit au soleil : « Sortez du néant et » présidez au jour, » commandera à sa divine lumière d'éclairer ces peuples assis à l'ombre de la mort.

» Tous les riches habitants de Madras possèdent de charmantes maisons de campagne entourées de jardins d'une immense étendue; c'est un véritable inconvénient pour les visiteurs, qui sont souvent obligés de parcourir un espace de trois milles pour aller d'une maison à l'autre. En revenant un soir d'une de ces délicieuses propriétés fort éloignée de la ville, j'entendis des cris déchirants partir d'une habitation indienne devant laquelle je passais; ils furent bientôt couverts par une musique assourdissante : le son si triste du tam-tam prévalait sur tout ce tumulte. Je sortis de mon palanquin, et montant sur une petite éminence qui se trouvait à quelques pas de la maison, je pus jouir tout à mon aise de l'étrange spectacle qui s'offrit à ma vue.

» Je vis sortir de cette habitation des musiciens deux à deux, et, dans le même ordre, suivaient une trentaine d'Indiens, tous coiffés d'un mouchoir en signe de deuil; ils déroulèrent dans toute sa longueur une pièce d'étoffe blanche d'environ trente pieds, qu'ils étendirent avec soin sur le milieu de la route. Puis venait un groupe d'hommes paraissant chargés d'un lourd et précieux fardeau qu'ils portaient sur leurs épaules; ils marchaient sur le tapis jonché de fleurs, que de jeunes filles jetaient à mesure qu'ils approchaient. Le fardeau était une jeune fille morte, richement parée, que l'on conduisait à sa dernière demeure. Le voyageur eut le bonheur d'entendre les chants de l'Église sur la fosse; car on rendait à la terre les restes d'une chrétienne malabare.

On voit dans le même chapitre comment sont enterrés les Indiens sans honneur. Tippoo-Sahib dut sa perte surtout à la perfidie. Son premier ministre, soupçonné d'avoir trahi sa cause, fut massacré par les soldats et enterré sous des babouches (souliers); ce qui, dans l'Orient, est la plus grande marque de mépris.

Sureau. Quand on a reçu quelque maléfice de

la part d'un sorcier qu'on ne connaît point, qu'on pende son habit à une cheville, et qu'on frappe dessus avec un bâton de sureau : tous les coups retomberont sur l'échine du sorcier coupable, qui sera forcé de venir, en toute hâte, ôter le maléfice.

Surtur, génie qui doit, selon les Celtes, revenir, à la fin du monde, à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons enflammés; il pénétrera par une ouverture du ciel, brisera le pont Bifrost, et, armé d'une épée plus étincelante que le soleil, combattra les dieux, lancera des feux sur toute la terre, et consumera le monde entier. Il aura pour antagoniste le dieu Frey, qui succombera. *Voy.* Bifrost.

Sustrugiel, démon qui, selon les *Clavicules de Salomon*, enseigne l'art magique et donne des esprits familiers.

Suttée. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde au sacrifice d'une veuve par le feu. Ces sacrifices sont rarement volontaires. Un voyageur anglais écrivait en 1836 :

« Une tentative de *suttée* a eu lieu le mois dernier (avril) hors des murs de Jeypore. J'en ai été averti à temps, et je vis un grand concours de peuple qui se portait de la ville à Murda-Haida. J'appris que ces gens allaient voir une *suttée.* La femme était sur le bûcher. Dès que les flammes l'y gagnèrent, elle s'en élança et y fut rejetée. Elle s'en arracha une seconde fois. On la replongea de nouveau dans le feu, elle s'en sauva une troisième fois. La police de Jeypore intervint alors, et renvoya l'affaire au Rawul, qui ordonna de ne plus employer la force. La veuve fut sauvée en conséquence, et puis se réfugia dans un de nos hôpitaux; sans quoi elle eût été chassée du district. C'est, entre beaucoup d'autres preuves, une preuve nouvelle que le sacrifice est, dans un grand nombre de circonstances, un meurtre prémédité de la part des parents de la victime... »

Swedenborg (Emmanuel), célèbre visionnaire suédois.

« Nous ne savons guère, en France, qu'une chose de Swedenbord, dit M. Émile Souvestre, c'est que, dînant un jour de bon appétit dans une taverne de Londres, il entendit la voix d'un ange qui lui criait : « Ne mange pas tant ! » et qu'à partir de cet instant il eut des extases qui l'emportèrent régulièrement au ciel plusieurs fois par semaine. Selon quelques auteurs, l'illuminé suédois fut un des savants les plus distingués des temps modernes, et celui qui, après Descartes, remua le plus d'idées nouvelles. Ce fut Swedenborg qui, dans un ouvrage intitulé *Opera philosophica et mineralia,* publié en 1737, entrevit le premier la science à laquelle nous avons donné depuis le nom de géologie. La seconde partie de son livre contient un système complet de métallurgie, auquel l'Académie des sciences a emprunté tout ce qui a rapport au fer et à l'acier dans son *Histoire des arts et métiers.* Il composa aussi plusieurs ouvrages sur l'anatomie (ce qui est un nouveau trait de ressemblance entre lui et Descartes), et sembla même indiquer, dans un chapitre sur la pathologie du cerveau, le système phrénologique auquel le docteur Gall dut plus tard sa célébrité. Il publia enfin, sous le titre de *Dædalus hyperboreus,* des essais de mathématiques et de physique qui fixèrent l'attention de ses contemporains.



» Il parlait les langues anciennes, plusieurs langues modernes, les langues orientales, et passait pour le plus grand mécanicien de son siècle. Ce fut lui qui fit amener par terre, au siége de Frédérick-Hall, en se servant de machines de son invention, la grosse artillerie qui n'avait pu être transportée par les moyens ordinaires.

» Loin d'être écrits dans un langage mystique, comme on le croit communément, la plupart des traités religieux de Swedenborg se recommandent par la méthode, l'ordre et la sobriété. Ils peuvent se partager en quatre classes, que l'on n'aurait jamais dû confondre : la première renferme les livres d'enseignement et de doctrine ; la seconde, les preuves tirées de l'Écriture sainte ; la troisième, les arguments empruntés à la métaphysique et à la morale religieuse ; enfin, la quatrième, les révélations extatiques de l'auteur. Les ouvrages compris dans cette dernière catégorie sont les seuls qui affectent la forme apocalyptique, et dont l'extravagance puisse choquer. »

Swedenborg fit toutefois, dans sa mysticité, une religion, comme en font tous les illuminés. De même qu'il avait devancé les savants dans quelques découvertes mathématiques, il a été aussi le précurseur des philosophes d'aujourd'hui. Il a

prétendu « réunir toutes les communions en un vaste catholicisme où toutes elles trouveront satisfaction ». D'après lui, « le principe de tout bien est dans un premier détachement de soi-même et du monde. Cet état constitue le bonheur présent et futur, *c'est le ciel.* L'amour exclusif de soi-même et du monde constitue au contraire la damnation, *c'est l'enfer.* »

Il annonce une nouvelle révélation de l'Esprit, et se pose le Christ d'un christianisme régénéré, comme font présentement quelques professeurs de philosophie. En même temps, Swedenborg se disait en communication avec des intelligences supérieures et avec les âmes de certains morts de ses amis. Ceux qui le copient aujourd'hui ont-ils les mêmes avantages ?

Sycomancie, divination par les feuilles de figuier. On écrivait sur ces feuilles les questions ou propositions sur lesquelles on voulait être éclairci : la feuille séchait-elle après la demande faite au devin par les curieux, c'était un mauvais présage ; et un heureux augure si elle tardait à sécher.

Sydonay. *Voy.* Asmodée.

Sylla. Comme il entrait à main armée en Italie, on vit dans l'air, en plein jour, deux grands boucs noirs qui se battaient, et qui, après s'être élevés bien haut, s'abaissèrent à quelques pieds de terre, et disparurent en fumée. L'armée de Sylla s'épouvantait de ce prodige, quand on lui fit remarquer que ces prétendus boucs n'étaient que des nuages épais formés par les exhalaisons de la terre. Ces nuages avaient une forme qu'on s'avisa de trouver semblable à celle du bouc, et qu'on aurait pu comparer également à celle de tout autre animal. On dit encore que Sylla avait une figure d'Apollon à laquelle il parlait en public pour savoir les choses futures.

Sylphes, esprits élémentaires, composés des plus purs atomes de l'air, qu'ils habitent.

L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples, de figure humaine, un peu fiers en apparence, dit le comte de Gabalis, mais dociles en effet, grands amateurs des sciences, subtils, officieux aux sages, ennemis des sots et des ignorants. Leurs femmes et leurs filles sont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Ces peuples sont les sylphes. On trouve sur eux beaucoup de contes. *Voy.* Cabale.

Sylvestre II. Gerbert, élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Sylvestre, en 999, fut l'un des plus grands papes. Ses connaissances l'avaient mis si fort au-dessus de son siècle, que des hérétiques, ne pouvant nier sa grandeur, attribuèrent l'étendue de son savoir à quelque pacte avec le diable. Il faisait sa principale étude, après les sciences sacrées, des sciences mathématiques : les lignes et triangles dont on le voyait occupé parurent à des yeux ignorants une espèce de grimoire et contribuèrent à le faire passer pour un nécromancien. Ce ne fut pas seulement le peuple qui donna dans cette idée absurde. Un auteur des vies des papes a dit sérieusement que Sylvestre, possédé du désir d'être pape, avait eu recours au diable, et avait consenti à lui appartenir après sa mort, pourvu qu'il lui fît obtenir cette dignité ; ce qui est un mensonge infâme. Lorsque, par cette voie détestable, ajoute le même auteur stupide, il se vit élevé sur le trône apostolique, il demanda au diable combien de temps il jouirait de sa dignité ; le diable lui répondit par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : « Vous en jouirez tant que vous ne mettrez pas le pied dans Jérusalem. » La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le trône apostolique, au commencement de la cinquième année de son pontificat, célébra les divins mystères dans la basilique de Sainte-Croix, dite en Jérusalem, et se sentit attaqué aussitôt après d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors il avoua aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le diable et la prédiction qui lui avait été faite, les avertissant de profiter de son exemple et de ne pas se laisser séduire par les artifices de cet esprit malin. Nous n'avons pas besoin de faire observer que nous rapportons des contes impudemment menteurs, jusque dans leurs moindres circonstances. Puis il demanda, poursuivent les calomniateurs niais de ce grand pape, qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un chariot à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. Sylvestre fut inhumé dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent...

Martinus Polonus a conté encore que Sylvestre II avait un dragon qui tuait tous les jours six mille personnes... D'autres ajoutent qu'autrefois son tombeau prédisait la mort des papes par un bruit des os en dedans, et par une grande sueur et humidité de la pierre au dehors. On voit, par tous ces contes ridicules, qu'autrefois comme de nos jours, l'Église et ses plus illustres pontifes ont été en butte aux plus sottes calomnies.

Symandius, roi d'Égypte, qui, possesseur du grand œuvre, au dire des philosophes hermétiques, avait fait environner son monument d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de trois cent soixante-cinq coudées. Chaque coudée était un cube d'or. Sur un des côtés du péristyle d'un palais qui était proche du monument, on voyait Symandius offrir aux dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans. La somme en était marquée, et elle montait à 131,200,000,000 de mines[1].

Sympathie. Les astrologues, qui rapportent

[1] *Charlatans célèbres,* de M. Gouriet, t. I, p. 195.

tout aux astres, regardent la sympathie et l'accord parfait de deux personnes comme un effet produit par la ressemblance des horoscopes. Alors tous ceux qui naissent à la même heure sympathiseraient entre eux; ce qui ne se voit point. Les gens superstitieux voient dans la sympathie un prodige dont on ne peut définir la cause. Les physionomistes attribuent ce rapprochement mutuel à un attrait réciproque des physionomies. Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, dit Lavater, tout comme il y en a qui se repoussent. La sympathie n'est pourtant quelquefois qu'un enfant de l'imagination. Telle personne vous plaît au premier coup d'œil, parce qu'elle a des traits que votre cœur a rêvés. Quoique les physionomistes ne conseillent pas aux visages longs de s'allier avec les visages arrondis, s'ils veulent éviter les malheurs qu'entraîne à sa suite la sympathie blessée, on voit pourtant tous les jours des unions de cette sorte aussi peu discordantes que les alliances les plus sympathiques en fait de physionomie.

Les philosophes sympathistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules de tous les corps, et que ces corpuscules, en frappant nos organes, font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques ou plus ou moins antipathiques.

Le mariage du prince de Condé avec Marie de Clèves se célébra au Louvre le 13 août 1572. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où une des femmes de la reine mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre une autre. Un moment après, le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avait aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur Marie de Clèves, la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue; son émotion, son trouble, ses transports, et tous les empressements qu'il commença de lui marquer étaient d'autant plus étonnants, que, depuis six mois qu'elle était à la cour, il avait paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui dans ce moment faisaient sur son âme une impression si vive et qui dura si longtemps. Depuis ce jour, il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion. Son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, au lieu de diminuer son amour, semblait l'augmenter; il se piquait un doigt toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse, et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courrier pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de France; et lorsqu'il y fut de retour, il lui confirma cette promesse et ne pensa plus qu'à l'exécuter; mais, peu de temps après, cette princesse fut attaquée d'un mal violent qui l'emporta. Le désespoir de Henri III ne se peut exprimer; il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissements, et il ne se montra en public que dans le plus grand deuil. Il y avait plus de quatre mois que la princesse de Condé était morte et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, lorsque Henri III, en entrant dans cette abbaye, où le cardinal de Bourbon l'avait convié à un grand souper, se sentit des saisissements de cœur si violents, qu'on fut obligé de transporter ailleurs le corps de cette princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer, quelques efforts qu'il fît pour étouffer cette passion malheureuse [1]. Quelques-uns virent là un sortilége.

On raconte qu'un roi et une reine d'Arracan (dans l'Asie, au delà du Gange) s'aimaient éperdument; qu'il n'y avait que six mois qu'ils étaient mariés, lorsque ce roi vint à mourir; qu'on brûla son corps, qu'on en mit les cendres dans une urne, et que toutes les fois que la reine allait pleurer sur cette urne, ces cendres devenaient tièdes...

Il y a des sympathies d'un autre genre : ainsi Alexandre sympathisait avec Bucéphale; Auguste chérissait les perroquets; Néron, les étourneaux; Virgile, les papillons; Commode sympathisait merveilleusement avec son singe; Héliogabale, avec un moineau; Honorius, avec une poule [2], etc. *Voy.* Antipathie, Clef d'or, etc.

Syrènes. Vous ne croyez peut-être pas plus aux syrènes qu'aux géants, qu'aux dragons. Cependant il est prouvé aujourd'hui qu'il y a eu des dragons et des géants; et dans un appendice très-attachant qui suit la légende de saint Oran (sixième siècle) dans le recueil de M. Amédée

[1] Saint-Foix, *Essais*.

[2] Les antipathies ne sont pas moins singulières en certains cas que les sympathies. On a vu à Calais un homme qui entrait en fureur malgré lui lorsqu'il entendait crier des canards. Il les poursuivait l'épée à la main. Cependant il en mangeait avec plaisir : c'était son mets favori.

Helvétius raconte ce petit trait :

« Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour. On avait servi dans le vestibule, et le vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée. La peur la saisit; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend quelqu'un rouler à ses côtés; c'était le premier ministre du duc. — Ah! monsieur, que vous me rassurez et que j'ai de grâces à vous rendre! Je craignais d'avoir fait une impertinence. — Hé! madame, qui pourrait y tenir? Mais, dites-moi, était-elle bien grosse? — Ah! monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle près de moi? — Que voulez-vous dire? Une araignée voler? — Hé quoi! reprend le ministre, pour une araignée vous faites ce train-là! Allez, madame, vous êtes folle; je croyais, moi, que c'était une chauve-souris. »

Pichot, intitulé *le Perroquet de Walter Scott*, l'auteur prouve, par une multitude de faits et de monuments, qu'il y a eu des syrènes en Bretagne.



Dans ce pays on les appelle les chanteuses des mers. Les marins disent avoir entendu le sifflement de la syrène : ce mot, chez eux, indique cette faculté de la nature par laquelle l'air pressé rend un son ; elle existe dans le ciel, sur la terre, dans les mers ; elle produit l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. Le peuple se représente la faculté dont il s'agit comme une espèce de génie auquel il applique la forme d'une femme, d'une cantatrice habitante des airs, de la terre et des mers. De là les syrènes des anciens ; ils leur donnaient la figure d'une femme, et le corps d'un oiseau ou d'un poisson. Zoroastre appelait l'âme syrène, mot qui en hébreu signifie chanteuse[1].

Syrrochite, pierre précieuse dont, au rapport de Pline, les nécromanciens se servaient pour retenir les ombres évoquées.

Sytry ou **Bitru**, grand prince aux enfers ; il apparaît sous la forme d'un léopard, avec des ailes de griffon. Mais lorsqu'il prend la forme humaine, il est d'une grande beauté. C'est lui qui enflamme les passions. Il découvre, quand on le lui commande, les secrets des femmes, qu'il tourne volontiers en ridicule. Soixante-dix légions lui obéissent[2].

T

Taaora est, dans les traditions de Tahiti, le créateur de toutes choses. C'est lui qui fixa la terre, qui en appela les éléments, qui arrangea les mers et qui produisit les premières créatures humaines à sa ressemblance....

Tabac. Nicot, ambassadeur à Lisbonne, est le premier qui ait fait connaître le tabac en France ; le cardinal de Sainte-Croix l'introduisit en Italie ; le capitaine Drack en Angleterre. Jamais la nature n'a produit de végétaux dont l'usage se soit répandu aussi rapidement ; mais il a eu ses adversaires. Un empereur turc, un czar de Russie, un roi de Perse, le défendirent à leurs sujets, sous peine de perdre le nez ou même la vie. Il ne fut pas permis dans l'origine d'en prendre à l'église ; de même, à cause des éturnuments qu'il provoque, on ne le prenait pas dans les réunions sérieuses de la cour. Jacques Ier, roi d'Angleterre, composa un gros livre pour en faire connaître les dangers. La faculté de médecine de Paris fit soutenir une thèse sur les mauvais effets de cette plante, prise en poudre ou en fumée ; mais le docteur qui présidait ne cessa de prendre du tabac pendant toute la séance.

Les habitants de l'île de Saint-Vincent croient, dit-on, que le tabac était le fruit défendu du paradis terrestre.

Tables tournantes. De même que le magnétisme il y a cent ans et le somnambulisme au commencement de ce siècle, la divination par les tables tournantes et les esprits frappeurs occupe aujourd'hui bien des têtes, et fait, depuis quelques années, le mystérieux entretien des



causeries. Cette évocation toute magique n'est pourtant pas nouvelle. Toutes les époques philosophiques ont fini par là. A ceux qui repoussent Dieu, athées ou panthéistes, pour exalter la matière, Dieu laisse aller le diable et ses légions ; et dès lors il n'est plus possible de ne pas s'incliner devant ce que dit saint Paul, que nous devons lutter contre les puissances invisibles qui circulent dans notre atmosphère. Tertullien parle des tables tournantes que l'on consultait de son temps ; mais il y avait alors d'autres tables divi-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*.
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

natoires. L'auteur du savant livre *Des esprits,* M. de Mirville, cite, du livre XXIX d'Ammien Marcellin, un passage que nous reproduisons ici :

« Patricius et Hilarius, traduits devant un tribunal romain pour crime de magie, se défendirent ainsi :

» Hilaire parla le premier : Nous avons fait, dit-il, avec des morceaux de laurier, à l'imitation du trépied de Delphes, la petite table (*mensulam*) que vous voyez ici. Puis, *l'ayant consacrée,* suivant l'usage...., nous nous en sommes servis.... Nous la posons au milieu de la maison, et plaçons proprement dessus un bassin rond fait de plusieurs métaux. Alors un homme vêtu de lin récite une formule de chant et fait un sacrifice au dieu de la divination, puis il tient suspendu au-dessus du bassin un anneau en fil de lin très-fin et consacré par des moyens mystérieux. Cet anneau saute successivement, mais sans confusion, sur plusieurs des lettres gravées et s'arrête sur chacune ; il forme aussi des vers parfaitement réguliers..., et ces vers sont les réponses aux questions qu'on a faites. Nous demandions un jour qui serait le successeur de l'empereur actuel...., l'anneau sauta et donna les deux syllabes *Théo*.... Nous ne poussâmes pas plus loin, nous trouvant suffisamment avertis que ce serait *Théodore.* Les faits démentirent plus tard les magiciens, mais non la prédiction, car ce fut *Théodose.* »

Voilà bien, vous en conviendrez, tout ce qui se passe aujourd'hui. C'est la *mensula* qui joue le premier rôle ; c'est elle qui est consacrée ; le prêtre remplace notre *medium* (intermédiaire entre l'esprit évoqué et le curieux) ; et l'anneau tient lieu du *crayon ;* puis au-dessus de ces trois organes plane le *dieu de la divination*....

Le secret des tables divinatoires ne s'est jamais perdu. On lisait, il n'y a pas longtemps, dans *l'Abeille de Saint-Pétersbourg,* que les lamas, prêtres de la religion de Bouddha dans l'Inde, se servaient de tables pour deviner depuis un temps immémorial. Voici un extrait de cet article, signé Alexis de Valdemar :

« Une personne vient-elle s'adresser au lama et lui porter sa plainte avec prière de lui découvrir l'objet qui lui a été volé, il est rare que le lama consente sur-le-champ à acquiescer à la demande. Il la renvoie à quelques jours, sous prétexte de préparations à son acte de divination.

» Quand arrive le jour et l'heure indiqués, il s'assied par terre devant une *petite table carrée,* place sa main dessus, et commence à voix basse la lecture d'un ouvrage thibétain. Une demi-heure après, le prêtre se soulève, détache sa main de la table, élève son bras, tout en lui conservant, par rapport à son corps, la position qu'il avait en se reposant sur la table ; celle-ci s'élève aussi suivant la direction de la main. Le lama se place alors debout, élève sa main au-dessus de sa tête, et la table se retrouve au niveau de ses yeux.

» L'enchanteur fait un mouvement en avant, la table exécute le même mouvement ; il court, la table le précède avec une rapidité telle que le lama a peine à la suivre. Après avoir suivi diverses directions, elle oscille un peu dans l'air et finit par tomber.

» De toutes les directions qu'elle a suivies, il en est une plus marquée, c'est de ce côté que l'on doit chercher les objets volés.

» Si l'on prêtait foi aux récits des gens du pays, on les retrouverait à l'endroit où tombe la petite table.

» Le jour où j'assistai à cette expérience, après avoir parcouru dans l'air un trajet de plus de 80 pieds, elle est tombée dans un endroit où le vol n'a pas été découvert. Toutefois, je dois avouer, en toute humilité, que le même jour un paysan russe, demeurant dans la direction indiquée, s'est suicidé. Ce suicide a éveillé des soupçons ; on s'est rendu à son domicile, et on y a trouvé tous les objets volés.

» Par trois différentes fois cette expérience échoua en ma présence, et le lama déclara que les objets ne pouvaient être retrouvés. Mais en y assistant pour la quatrième fois, j'ai été témoin du fait que je viens de vous rapporter. Cela se passait aux environs du bourg Élane, dans la province actuelle de Zabaïkal.

» N'osant pas me fier aveuglément à mes yeux, je m'expliquais ce fait par un tour d'adresse employé par le lama prestidigitateur. Je l'accusais de soulever la table au moyen d'un fil invisible aux yeux des spectateurs. Mais après un examen plus minutieux, je n'ai trouvé aucune trace de supercherie quelconque. De plus, la *table mouvante* était en bois de pin et pesait une livre et demie.

» A l'heure qu'il est, je suis persuadé que ce phénomène se produisait en vertu des mêmes principes qui font mouvoir *les tables, les chapeaux, les clefs,* etc. »

Nous avons rapporté, à l'article *Spiritisme,* l'origine et les progrès de la divination par les esprits, au moyen surtout des tables tournantes. Cette nouveauté éclata comme une contagion. Au bout de deux ans, on comptait aux États-Unis cinq cent mille personnes en communication avec les esprits. Il se publia là-dessus des livres ; et des journaux furent consacrés à cette science, qui ouvrait aux curieux des voies nouvelles. Les tables tournantes furent bientôt interrogées en Europe, et, depuis 1850, on s'en est occupé partout. Nous pourrions citer des faits incontestables. Des hommes sérieux les ont étudiés et n'ont vu en résumé, dans ces esprits, que les démons dont saint Paul nous rappelle que nous vivons entourés.

Et cependant, les savants de nos académies se refusent à l'évidence, dès qu'elle gêne et contrarie tant soit peu leur doctrine, comme le

dit M. de Mirville. Il ajoute : « On aura peine à comprendre un jour le degré d'acharnement manifesté par les docteurs en sciences médicales contre toute idée surnaturelle ; on dirait vraiment qu'ils n'ont pas d'autres ennemis, pas d'autres maladies à combattre.

» Vous entendez, par exemple, M. le docteur Leuret s'écrier que : « Tout homme qui s'avise de » croire à un esprit doit être immédiatement renfermé à Charenton. » — « Dans nos temps modernes, dit à son tour le docteur Lelut, sous » peine d'être pris pour un fou halluciné, on ne » saurait plus se prétendre en communication » avec aucun agent surnaturel, quel qu'il soit... »

» Le docteur Parchappe est encore moins poli pour les *simples* qu'il attaque : « Graduellement » affaibli de siècle en siècle, le surnaturalisme, » dit-il, a été *définitivement chassé* du domaine » de la science, dès la fin du siècle dernier, et » c'est à peine aujourd'hui s'il se trouve encore » accrédité chez un petit nombre d'individus » appartenant aux classes *les plus infimes et les* » *plus ignorantes* de nos sociétés civilisées... »



Nous ne répondrons pas impolitesses pour grossièretés. Nous ne dirons pas (ce serait ici superflu) qu'il y a, chez les savants surtout, des hommes qui ont des yeux pour ne pas voir et une intelligence pour ne pas comprendre ; nous ne les enfermerons pas à Charenton, comme ils nous y poussent. En renvoyant le lecteur à M. de Mirville, à M. Des Mousseaux, à la *Table parlante,* nous reviendrons aux coups frappés et aux esprits frappeurs.

Au moyen de ces coups, et à l'aide de la récitation de l'alphabet, les êtres invisibles qui les produisent sont parvenus à faire des signes affirmatifs et négatifs, à compter, à écrire des phrases et des pages entières. Mais c'est loin d'être tout. Non-seulement ils battent des marches, suivent le rhythme des airs qu'on leur indique ou que l'on chante avec eux, et imitent toutes sortes de bruits, tels que celui de la scie, du rabot, d'une navette, de la pluie, de la mer, du tonnerre ; mais on les a entendus, dans certains cas, jouer des airs sur des violons ou guitares, sonner des cloches, et même exécuter, sans qu'aucun instrument soit présent, de magnifiques morceaux de musique militaire.

D'autres fois, et c'est là le genre de phénomènes qui a le plus de rapport avec ce qui se passe en ce moment, on voit, sans cause connue, ou sur la simple demande des assistants et sans que personne les touche, des meubles ou autres objets de toute nature et de toute dimension se mettre en mouvement, tandis que d'autres, au contraire, prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. D'énormes tables parcourent les appartements avec une rapidité effrayante, bien qu'elles soient chargées de plusieurs centaines de livres ; d'autres s'agitent et s'inclinent de plus de 45 degrés, sans que les menus objets qui les couvrent se renversent ; d'autres sautent sur un pied et exécutent une véritable danse, malgré le poids de plusieurs personnes qu'elles entraînent. Des hommes eux-mêmes sont transportés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre, ou bien sont élevés en l'air et y demeurent quelques instants suspendus. Là, des mains sans corps se laissent voir et sentir, ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées, ou d'autres caractères sur des papiers dont nul ne s'est approché. Ici, on aperçoit des formes humaines diaphanes, dont on entend même quelquefois la voix. Dans d'autres endroits, des porcelaines se brisent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des vases se renversent, des bougies s'éteignent et se rallument, des appartements s'illuminent et rentrent tout à coup dans l'obscurité, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées.. Enfin, on n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les faits étranges, fantastiques et souvent grotesques qui sont très-sérieusement rapportés dans les relations américaines.

Sans doute, parmi tous ces faits, il doit y en avoir un certain nombre d'inexacts, de faux ou même de controuvés ; mais dans une pareille matière la critique est inhabile à faire un choix, et dès l'instant où l'on entre dans le champ du surnaturel, la raison n'a plus le droit de s'arrêter à un point plutôt qu'à un autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup des faits que nous avons indiqués, et les plus importants, sont établis d'une manière si positive et si authentique qu'il est impossible de les révoquer en doute,

[1] Il est fait mention de coups semblables dans une foule d'histoires de revenants, de maisons hantées, de faux monnayeurs supposés, de *Klopf* et de *Polter geister,* etc.

On se rappelle aussi cette prière que l'Église répétait dans les exorcismes qui précédaient la bénédiction des édifices : « Mettez en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes, et tout Esprit qui frappe (*Spiritum percutientem*). » Quel jour jeté sur la question !

sans attaquer le caractère et la bonne foi des nombreux témoins qui les attestent, et parmi lesquels se trouvent des hommes honorables et éclairés, tels que des magistrats, des médecins, des professeurs.

Quelles sont les conditions nécessaires pour le développement de ces manifestations?... La seule dont on ait pu jusqu'à présent se rendre compte, mais qui paraît indispensable, est la présence de certaines personnes, qui sont des intermédiaires obligés entre les hommes et les auteurs de ces phénomènes, et que, pour cette raison, on désigne sous le nom de *médium*. Mais du reste ces *médium* ne peuvent être reconnus d'avance par aucun caractère physique ou moral. Ils se révèlent d'eux-mêmes ou sont indiqués par les *médium* déjà développés, et il s'en rencontre au moment où on s'y attend le moins parmi les personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition, croyants ou incrédules. Ainsi, dans les trente à quarante mille *médium* que l'on prétendait exister aux États-Unis au commencement de cette année (1854), on voit des hommes graves, instruits, entourés de l'estime et de la considération publique, parmi lesquels on compte un juge de la cour suprême et plusieurs ministres de différentes sectes, des femmes distinguées appartenant à la classe supérieure de la société, et à côté d'eux des gens du peuple tout à fait illettrés, des sauvages, et même des individus d'un caractère notoirement immoral et dépravé.

On ne sait pas encore si les *médium* se rencontrent plus fréquemment parmi les sujets magnétiques que parmi les autres, et, bien que cela paraisse probable, on trouve à cet égard des opinions contradictoires dans les différents ouvrages qui traitent de ces questions.



Certains *médium* très-développés, étant en rapports constants avec les esprits, obtiennent presque toujours, partout où ils se trouvent, qu'ils se manifestent à leur volonté. Mais la méthode suivie habituellement pour provoquer ces manifestations consiste à former des *cercles spirituels* qui, au dire des esprits, servent singulièrement à faciliter leurs rapports avec les vivants. Pour cela, quelques personnes ayant, autant que faire se peut, la même manière de voir sur ces questions, et bien disposées, c'est-à-dire prêtes à servir aux esprits d'instruments passifs, se réunissent autour d'une table, de préférence en compagnie d'un ou de plusieurs *médium*, s'il s'en trouve dans la localité : là elles attendent, en se tenant ou non par la main, et en fixant leur pensée commune sur ces questions, par des lectures ou des chants, ou simplement en gardant le silence, que les esprits manifestent leur présence de façon ou d'autre. Souvent ce n'est qu'après plusieurs séances, de plusieurs heures chacune, que de très-légers coups, qui se font entendre sur la table ou ailleurs, annoncent que leur désir est exaucé. Quelquefois aussi, et cela paraît dépendre surtout de l'état physique ou moral des personnes qui composent le cercle, ou même simplement de celles qui sont présentes, aucune manifestation ne s'obtient, quelque temps que l'on prolonge les séances; et l'on voit fréquemment les esprits refuser de rien faire ou dire jusqu'à ce qu'une personne qui leur déplaît soit sortie de l'appartement. Dans d'autres cas, au contraire, la présence des esprits s'est, à la grande frayeur des assistants, manifestée subitement par des coups terribles, dans des cercles formés par des incrédules et par façon de plaisanterie.

Mais depuis que ces manifestations se sont multipliées, les esprits ont adopté différents autres modes de communication beaucoup plus simples, pour lesquels les *médium* eux-mêmes leur servent d'instrument direct.

Indépendamment des *rapping médium*, c'est-à-dire de ceux en présence desquels des coups se font entendre, on en voit qui, sous l'influence des esprits, tombent subitement dans des états nerveux tout à fait semblables à ceux que produit souvent le magnétisme, et qui deviennent alors de véritables automates, des membres et des organes desquels les esprits disposent à volonté. Dans cet état, les *médium* répondent aux questions verbales ou même mentales adressées aux esprits par des mouvements spasmodiques et involontaires, soit en frappant des coups avec la main, soit en faisant des signes de tête ou de corps, soit en indiquant du doigt sur un alphabet des lettres successives avec une rapidité telle qu'il est souvent difficile de les suivre.

D'autres, les *writing médium*, sentent tout à coup leur bras saisi d'une roideur tétanique, et armés d'une plume ou d'un crayon, ils servent aux esprits d'instruments passifs pour écrire ou dessiner les choses qu'ils veulent faire connaître, et parfois des volumes entiers, sans que la plupart du temps leur intelligence soit en jeu.

Il est des esprits qui, par l'intermédiaire de leurs *médium*, décrivent les maladies, en prévoient les crises, en indiquent le traitement et

en opèrent la guérison par l'imposition des mains, ou par des passes magnétiques, comme le font les somnambules clairvoyants.

D'autres ont donné, sur des faits anciens et oubliés, ou sur des faits récents ignorés de toutes les personnes présentes, ou encore sur des choses qui se passaient à des distances telles qu'ils ne pouvaient pas en avoir naturellement connaissance, des détails suivis et circonstanciés qui parfois se sont trouvés d'une exactitude incroyable.

Mais c'en est assez sur ces redoutables matières, qui ont donné lieu à beaucoup d'ouvrages et même à une revue spéciale : *la Table parlante*[1] ; terminons en rappelant aux chrétiens que l'Église a formellement condamné et rigoureusement interdit ce dangereux commerce avec les démons, seuls meneurs de ces tours.

Taciturnité. Le diable jette souvent sur ses suppôts un sort que l'on appelle le *sort de taciturnité.* Les sorciers qui en sont frappés ne peuvent répondre aux demandes qu'on leur fait dans leur procès. Ainsi Boullé garda le silence sur ce qu'on cherchait à savoir de lui, et il passa pour avoir reçu le sort de taciturnité[2].

Tacouins, espèce de fées chez les mahométans; leurs fonctions répondent quelquefois à celles des Parques chez les anciens. Elles secourent plus habituellement les hommes contre les démons et leur révèlent l'avenir. Les romans orientaux leur donnent une grande beauté, avec des ailes comme celles des anges.

Taillepied (Noël), mort en 1589. On lui doit un *Traité de l'apparition des esprits,* à savoir, des âmes séparées, fantômes, etc., in-12, souvent réimprimé. Il admet dans ce livre beaucoup de contes de revenants. Il a laissé de plus les *Vies de Luther et de Carlostadt,* Paris, 1577, in-8°; un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, 1583, in-8°; une *Histoire de l'État et la république des druides,* eubages, saronides, bardes, depuis le déluge jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1585, in-8°, livre plein de fables et d'idées singulières.

Tailletroux (Jeanne), femme de Pierre Bonnevault, sorcière que l'on accusa, à Montmorillon en Poitou (année 1599), d'avoir été au sabbat. Elle avoua dans son interrogatoire que, son mari l'ayant contrainte de se rendre à l'assemblée infernale, elle y fut et continua d'y aller pendant vingt-cinq ans; que la première fois qu'elle vit le diable, il était en forme d'homme noir; qu'il lui dit en présence de l'assemblée : *Saute! saute!* qu'alors elle se mit à danser; que le diable lui demanda un lopin de sa robe et une poule, etc. Convaincue par témoins d'avoir, au moyen de charmes, maléficié et fait mourir des personnes et des bestiaux, elle fut condamnée à mort, ainsi que son mari.

Taingairi, esprits aériens chez les Kalmouks. Ils animent les étoiles, qui passent pour autant de petits globes de verre. Ils sont des deux sexes.

Talapoins, magiciens qui servent de prêtres aux habitants du royaume de Lao, en Asie, et qui sont très-puissants.

Les Langiens (peuples de Lao) sont fort entêtés pour la magie et les sortiléges. Ils croient que le moyen le plus sûr de se rendre invincible est de se frotter la tête d'une certaine liqueur composée de vin et de bile humaine. Ils en mouillent aussi les tempes et le front de leurs éléphants. Pour se procurer cette drogue, ils achètent des talapoins la permission de tuer. Puis ils chargent de cette commission des mercenaires qui en font leur métier. Ceux-ci se postent au coin d'un bois et tuent le premier qu'ils rencontrent, homme ou femme, lui fendent le ventre et en arrachent le fiel. Si l'assassin ne rencontre personne dans sa chasse, il est obligé de se tuer lui-même, ou sa femme, ou son enfant, afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine pour son argent.

Les talapoins profitent avec adresse de la crainte qu'on a de leurs sortiléges, qu'ils donnent et qu'ils ôtent à volonté, suivant les sommes qu'on leur offre.

On lit dans Marini beaucoup d'autres détails, mais la plupart imaginaires, l'auteur ayant voulu faire quelquefois assez méchamment, sous le manteau des talapoins, des allusions misérables aux moines chrétiens.

Talismans. Un talisman ordinaire est le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste ou autre, faite, gravée ou ciselée sur une pierre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou dissipé par des pensées étrangères, au jour et à l'heure de la planète, en un lieu fortuné, par un temps beau et serein et quand le ciel est en bonne disposition, afin d'attirer les influences.

Le talisman portant la figure ou le sceau du soleil doit être composé d'or pur sous l'influence de cet astre, qui domine sur l'or. Le talisman de la lune doit être composé d'argent pur, avec les mêmes circonstances. Le talisman de Mars doit être composé d'acier fin. Le talisman de Jupiter doit être composé du plus pur étain. Le talisman de Vénus doit être composé de cuivre poli et bien purifié. Le talisman de Saturne doit être composé de plomb raffiné. Le talisman de Mercure doit être composé de vif-argent fixé. Quant aux pierres, l'hyacinthe et la pierre d'aigle sont de nature solaire. L'émeraude est lunaire. L'aimant et l'améthyste sont propres à Mars. Le béryl est propre à Jupiter, la cornaline à Vénus, la chalcédoine et le jaspe à Saturne, la topaze et le porphyre à Mercure.

[1] Réunie en un volume in-8°, chez Henri Plon, à Paris. Voyez aussi *Bortisme*.

[2] M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France,* p. 245.

Les talismans furent imaginés, dit-on, par les Égyptiens, et les espèces en sont innombrables. Le plus célèbre de tous les talismans est le fameux anneau de Salomon, sur lequel était gravé le grand nom de Dieu. Rien n'était impossible à l'heureux possesseur de cet anneau, qui dominait sur tous les génies.

Apollonius de Tyane mit à Constantinople la figure d'une cigogne qui en éloignait tous les oiseaux de cette espèce par une propriété magique. En Égypte, une figure talismanique représentait Vénus couchée, et servait à détourner la grêle.

On faisait des talismans de toutes les matières; les plus communs sont les talismans cabalistiques, qui sont aussi les plus faciles, puisqu'on n'a pas besoin pour les fabriquer de recourir au diable; ce qui demande quelques réflexions.

Les talismans du soleil, portés avec confiance et révérence, donnent les faveurs et la bienveillance des princes, les honneurs, les richesses et l'estime générale. Les talismans de la lune garantissent des maladies populaires : ils devraient aussi garantir des superstitions. Ils préservent les voyageurs de tout péril. Les talismans de Mars ont la propriété de rendre invulnérables ceux qui les portent avec révérence. Ils leur donnent une force et une vigueur extraordinaires. Les talismans de Jupiter dissipent les chagrins, les terreurs paniques, et donnent le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises. Les talismans de Vénus éteignent les haines et donnent des dispositions à la musique. Les talismans de Saturne font accoucher sans douleur; ce qui a été éprouvé avec un heureux succès, disent les écrivains spéciaux, par des personnes de qualité qui étaient sujettes à faire de mauvaises couches. Ils multiplient les choses avec lesquelles on les met. Si un cavalier est botté et qu'il porte un de ces talismans dans sa botte gauche, son cheval ne pourra être blessé. Les talismans de Mercure rendent éloquents et discrets ceux qui les portent révéremment. Ils donnent la science et la mémoire; ils peuvent guérir toutes sortes de fièvres, et, si on les met sous le chevet de son lit, ils procurent des songes véritables dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir : agrément qui n'est pas à dédaigner[1]. *Voy.* Talys, Theraphim, Thomas d'Aquin, Crocodiles, Pantacles, etc.

Talissons, prêtres des Prussiens aux siècles de l'idolâtrie. Ils faisaient l'oraison funèbre du mort, puis, regardant au ciel, ils criaient qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, revêtu d'armes brillantes, et passer en l'autre monde avec une grande suite.

Talmud. *Voy.* Thalmud.

Talys, talismans employés dans les mariages chez les Indiens. Dans quelques castes, c'est une petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure; dans d'autres, c'est une dent de tigre; il y en a qui sont des pièces d'orfévrerie matérielles et informes.

[1] *Le Petit Albert.*

Tambour magique. C'est le principal instrument de la magie chez les Lapons. Ce tambour est ordinairement fait d'un tronc creusé de pin ou de bouleau. La peau tendue sur ce tambour est couverte de figures symboliques que les Lapons y tracent avec du rouge. *Voy.* Lapons.

Tamaracunga, jeune Péruvien qui, à la suite de l'entrée des Espagnols dans le Pérou, voulut recevoir le baptême. Il fut à ce sujet cruellement harcelé par les démons, qui jusqu'alors avaient régné dans cette contrée. Mais il eut la grâce de triompher d'eux. Ses luttes contre l'ennemi sont racontées avec de curieux détails dans l'histoire du Pérou de Pierre Ciéca de Léon, ouvrage estimé[1]. On y voit que les démons, moitié furieux, moitié baladins, ne négligeaient rien pour conserver leur proie.

Tamis (divination par le). *Voy.* Cosquinomancie.

Tamous, enfer général des Kalmouks. Des diables à tête de chèvre y tourmentent les damnés, qui sont sans cesse coupés par morceaux, sciés, brisés sous des meules de moulin, puis rendus à la vie pour subir le même supplice. Les bêtes de somme y expient leurs fautes sous les plus pesants fardeaux, les animaux féroces se déchirent entre eux sans cesse, etc.

Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien. Elle était habile dans la science des augures; on conservait à Rome sa ceinture, à laquelle on attribuait de grandes vertus.

Tanchelm ou **Tanchelin.** De 1105 à 1123, cet hérétique dissolu fut en si grande vénération à Anvers et dans les contrées voisines, qu'on recherchait ses excréments comme des préservatifs, charmes et phylactères[2].

Taniwoa, le Neptune des naturels de la Nouvelle-Zélande.

Tanner. Le cardinal Sfrondrate raconte que le P. Tanner, pieux et savant jésuite, allant de Prague à Inspruck pour rétablir sa santé à l'air natal, mourut en chemin dans un village dont on ne dit pas le nom. Comme la justice du lieu faisait l'inventaire de son bagage, on y trouva une petite boîte que sa structure extraordinaire fit d'abord regarder comme suspecte, car elle était noire et composée de bois et de verre. Mais on fut bien plus surpris lorsque le premier qui regarda par le verre d'en haut se recula en disant qu'il y avait vu le diable. Tous ceux qui regardèrent après lui en firent autant. Effectivement ils voyaient dans cette boîte un être animé,

[1] Imprimé à Séville en 1555, in-folio.

[2] Voyez son histoire dans les *Légendes des péchés capitaux.*

de grande taille, noir, affreux, armé de cornes. Un jeune homme qui achevait son cours de philosophie fit observer à l'assemblée que la bête renfermée dans la boîte, étant infiniment plus grosse que la boîte elle-même, ne pouvait être un être matériel, mais bien un esprit comprimé sous la forme d'un animal. On concluait que celui qui portait la boîte avec lui ne pouvait être qu'un sorcier et un magicien. Un événement si diabolique fit grand bruit. Le juge qui présidait à l'inventaire condamna le mort à être privé de la sépulture ecclésiastique, et enjoignit au curé d'exorciser la boîte pour en faire sortir le démon. La multitude, sachant que le défunt était jésuite, décida de plus que tout jésuite commerçait avec le diable; ce qui est la manière de juger des masses ignorantes. Pendant qu'on procédait en conséquence, un philosophe prussien, passant par ce village, entendit parler d'un jésuite sorcier et du diable enfermé dans une boîte. Il en rit beaucoup, alla voir le phénomène et reconnut que c'était un microscope, que les villa-



geois ne connaissaient pas. Il ôta la lentille, et en fit sortir un cerf-volant, qui se promena sur la table et ruina ainsi tout le prodige. Cela n'empêcha pas que beaucoup de gens par la suite, parlant du P. Tanner, ne faisaient mention que de l'impression produite d'abord, et s'obstinaient à soutenir qu'ils avaient vu le diable et qu'un jésuite est un sorcier [1].

Tap ou **Gaap**, grand président et grand prince aux enfers. Il se montre à midi lorsqu'il prend la forme humaine. Il commande à quatre des principaux rois de l'empire infernal. Il est aussi puissant que Byleth. Il y eut autrefois des nécromanciens qui lui offrirent des libations et des holocaustes; ils l'évoquaient au moyen d'artifices magiques qu'ils disaient composés par le très-sage roi Salomon; ce qui est faux, car ce fut Cham, fils de Noé, qui le premier commença à évoquer les esprits malins. Il se fit servir par Byleth et composa un art en son nom, et un livre qui est apprécié de beaucoup de mathématiciens. On cite un autre livre attribué aux prophètes Élie et Élisée, par lequel on conjure Gaap en vertu des saints noms de Dieu renfermés dans les *Clavicules de Salomon.*



Tap.

Si quelque exorciste connaît l'art de Byleth, Gaap ou Tap ne pourra supporter la présence dudit exorciste. Gaap ou Tap excite à l'amour, à la haine. Il a l'empire sur les démons soumis à la puissance d'Amaymon. Il transporte très-promptement les hommes dans les différentes contrées qu'ils veulent parcourir. Il commande à soixante légions [1].

Tarentule. On prétend qu'une seule piqûre de la tarentule suffit pour faire danser. Un coq et une guêpe piqués de cette sorte d'araignée ont dansé, dit-on, au son du violon et ont battu la mesure. Si l'on en croit certains naturalistes, non-seulement la tarentule fait danser, mais elle danse elle-même assez élégamment. Le docteur Saint-André certifie qu'il a traité un soldat napolitain qui dansait tous les ans quatre ou cinq jours de suite, parce qu'une tarentule l'avait piqué. Ces merveilles ne sont pas encore bien expliquées.

Tarni, formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Écrites sur du parchemin et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

Taroataihetomeo, Dieu suprême des indigènes d'Otahiti; sans doute le même que Taaroa et aussi qu'Éatua.

Tarots ou **Cartes tarotées.** C'est le nom

[1] Le P. Bonaventure Giraudeau, *Paraboles.*

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.,* p. 823.

qu'on donne aux cartes égyptiennes, italiennes et allemandes; le jeu se compose de soixante-dix-huit cartes, avec lesquelles on dit la bonne aventure d'une manière plus étendue que par nos cartes ordinaires. Il y a dans ce jeu vingt-deux tarots proprement dits. Dans les cartes italiennes, les tarots sont les quatre éléments (vieux style), l'Évangile, la mort, le jugement dernier, la prison, le feu, Judas Iscariote, etc.; dans les cartes allemandes, les tarots sont le fou, le magicien, l'ours, le loup, le renard, la licorne, etc. Il y a ensuite cinquante-six cartes, savoir : quatre rois, quatre dames, quatre cavaliers, quatre valets; dix cartes depuis l'as jusqu'au dix pour les bâtons (ou trèfles); dix pour les épées (ou piques) ; dix pour les coupes (ou carreaux); dix pour les pièces d'argent (ou cœurs).

Il serait trop long de détailler ici l'explication de toutes ces cartes. Elle ressemble beaucoup à la cartomancie ordinaire. Cependant elle donne infiniment plus d'oracles.

Tartara! C'est le cri que poussaient les prophètes du Dauphiné en allant à la bataille. Ce cri devait, disaient-ils, leur assurer la victoire et mettre leurs ennemis en déroute. Le contraire arriva[1].

Tartare, enfer des anciens. Ils le plaçaient sous la terre, qu'ils croyaient plate, à une telle profondeur, dit Homère, qu'il est aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel. Virgile le dépeint vaste, fortifié de trois enceintes de murailles et entouré du Phlégéton. Une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant ; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser... Tisiphone veille toujours à leur garde et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux furies. L'opinion commune était qu'il n'y avait plus de retour pour ceux qui se trouvaient une fois précipités dans le Tartare. Platon est d'un autre avis: selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire et les ramène dans un lieu moins douloureux.

Tartini. Le célèbre musicien Tartini se couche ayant la tête échauffée d'idées musicales. Dans son sommeil lui apparaît le diable jouant une sonate sur le violon. Il lui dit : « Tartini, joues-tu comme moi? » Le musicien, enchanté de cette délicieuse harmonie, se réveille, court à son piano et compose sa plus belle sonate, celle du diable.

Tasso (Torquato). Il croyait à l'astrologie judiciaire. « J'ai fait considérer ma naissance par trois astrologues, dit-il dans l'une de ses lettres, et, sans savoir qui j'étais, ils m'ont représenté d'une seule voix comme un grand homme dans les lettres, me promettant très-longue vie et très-haute fortune ; et ils ont si bien deviné les qualités et les défauts que je me connais à moi-même, soit dans ma complexion, soit dans mes habitudes, que je commence à tenir pour certain que je deviendrai un grand homme. » Il écrivait cela en 1576. On sait quelle fut sa haute fortune et sa très-longue vie! Il mourut en 1595, âgé de cinquante-deux ans. Il se disait doté d'un esprit familier.

Tatien, hérétique du deuxième siècle, chef des encratites, qui attribuaient au démon la plantation de la vigne et l'institution du mariage.

Taupe. Elle jouait autrefois un rôle important dans la divination. Pline a dit que ses entrailles étaient consultées avec plus de confiance que celles d'aucun autre animal. Le vulgaire attribue encore à la taupe certaines vertus. Les plus merveilleuses sont celles de la main *taupée,* c'est-à-dire qui a serré une taupe vivante jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. Le simple attouchement de cette main encore chaude guérit les douleurs de dents et même la colique. Si on enveloppe un des pieds de la taupe dans une feuille de laurier et qu'on la mette dans la bouche d'un cheval, il prendra aussitôt la fuite, saisi de peur. Si on la met dans le nid de quelque oiseau, les œufs deviennent stériles.

De plus, si on frotte un cheval noir avec de l'eau où aura cuit une taupe, il deviendra blanc[1]...

Tauses. En pays allemands, les tauses sont des esprits malins qui donnent le cauchemar en s'appuyant sur les bonnes gens pendant le sommeil.

Tavides, caractères que les insulaires des Maldives regardent comme propres à les garantir des maladies. Ils s'en servent aussi comme des philtres, et prétendent, par leur moyen, inspirer de l'amour.

Taymural, roi de Perse qui, dans les temps fabuleux, relégua les génies dans le Ginnistan. *Voy.* Génies.

Tée, génie protecteur, que chaque famille otahitienne adore, et qui passe pour un des aïeux ou des parents défunts. On attribue à ces esprits le pouvoir de donner ou de guérir les maladies.

Tehuptehuh, génie auquel les Boutaniens attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se trouve dans les montagnes du Boutan.

Tell. Dans une des montagnes sauvages de la Suisse, auprès du lac Waldstœtten, il y a une grotte où les habitants croient que reposent les trois sauveurs de la Suisse, qu'ils appellent les *trois Tell.* Ils portent encore les anciens vêtements, et reviendront une seconde fois au se-

[1] Voyez les prophètes du Dauphiné, dans les *Légendes infernales.*

[1] *Les admirables secrets d'Albert le Grand,* p. 114.

cours de leur pays quand il en sera temps. L'entrée de leur grotte est très-difficile à trouver. Un jeune berger racontait à un voyageur qu'un jour son père, en cherchant à travers les rochers une chèvre qu'il avait perdue, était descendu par hasard dans cette grotte, et avait vu là dormir les trois hommes, qu'il savait être les trois Tell. L'un d'eux, se levant tout à coup pendant qu'il le regardait, lui demanda : « A quelle époque en êtes-vous dans le monde? » Le berger, tout effrayé, lui répondit, sans savoir ce qu'il disait : « Il est midi. — Eh bien ! s'écria Tell, il n'est pas temps encore que nous reparaissions. » Et il se rendormit.

Plus tard, lorsque la Suisse se trouva engagée dans des guerres assez périlleuses, le vieux berger voulut aller réveiller les trois Tell; mais il ne put jamais retrouver la grotte.

Tellez (Gabriel), plus connu sous le nom de Tirso de Molina, auteur du *Diable prédicateur,* drame dans le génie espagnol. A cinquante ans, ce poëte dramatique renonça au théâtre et se fit religieux de l'ordre de la Merci. Nous faisons cette remarque parce qu'à propos de quelques plaisanteries un peu libres semées dans ses pièces, les critiques philosophes l'ont traité de moine licencieux, oubliant qu'il n'était pas moine quand il écrivait pour la scène.

Température. Les Grecs avaient des prêtres appelés Calazophylaces, dont les fonctions consistaient à observer les grêles et les orages, pour les détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Au défaut de ces animaux, ou s'ils n'en tiraient pas un augure favorable, ils se découpaient le doigt avec un canif ou un poinçon, et croyaient ainsi apaiser les dieux par l'effusion de leur propre sang. Les Éthiopiens ont, dit-on, de semblables charlatans, qui se déchiquètent le corps à coups de couteau ou de rasoir pour obtenir la pluie ou le beau temps. Nous avons des almanachs qui prédisent la température pour tous les jours de l'année; prenez toutefois un manteau quand Matthieu Laensberg annonce plein soleil.

Tempêtes. On croit, sur les bords de la Baltique, qu'il y a des sorciers qui, par la force de leurs enchantements, attirent la tempête, soulèvent les flots et font chavirer la barque du pêcheur. *Voy.* ÉRIC, FINNES, JACQUES Ier, etc.

Templiers. Vers l'an 1118, quelques pieux chevaliers se réunirent à Jérusalem pour la défense du saint sépulcre et pour la protection des pèlerins. Le roi Baudouin II leur donna une maison, bâtie aux lieux que l'on croyait avoir été occupés par le temple de Salomon; ils prirent de là le nom de templiers et appelèrent temple toute maison de leur ordre.

Dans l'origine, ils ne vivaient que d'aumônes, et on les nommait aussi les pauvres de la sainte cité; mais ils rendaient tant de services que les rois et les grands s'empressèrent de leur donner des biens considérables. Ils firent les trois vœux de religion. En 1128, au concile de Troyes, saint Bernard leur donna une règle [1]. En 1146, le pape Eugène détermina leur habit, sur lequel ils portaient une croix.

Cet ordre se mutiplia rapidement, fit de très-grandes choses, et s'enrichit à tel point qu'à l'aurore du quatorzième siècle il possédait, en Europe seulement, neuf mille seigneuries. L'opulence avait amené la corruption; les templiers s'étaient laissés entraîner dans l'hérésie albigeoise et leurs mœurs faisaient scandale. Il s'éleva bientôt contre eux cinq griefs : on les accusait d'hérésie, de blasphèmes, de mépris de la foi chrétienne, de reniement de Jésus-Christ et d'impuretés contre nature. On leur reprochait en même temps la magie, l'idolâtrie, l'adoration du diable, qui présidait à leurs réunions secrètes sous la forme d'une tête dorée montée sur quatre pieds et connue sous le nom de tête de Bophomet [2].

Philippe le Bel, qui les redoutait et qui, selon quelques opinions, voulait s'emparer de leurs richesses, les fit arrêter tous en France dans l'année 1307 et les mit en jugement. Le pape s'opposa à cette procédure comme revenant au Saint-Siége, attendu que ces chevaliers étaient un ordre religieux. Cent quarante templiers avaient, à Paris, confessé les crimes qu'on leur imputait. Le pape (c'était Clément V) en interrogea à Poitiers soixante-douze; ils avouèrent pareillement. Un concile fut donc convoqué à Vienne pour juger cette affaire. L'ordre des templiers y fut aboli et proscrit.

Cependant Clément V avait absous le grand maître et ceux des chevaliers qui s'étaient confessés avec repentir; mais Philippe voulut que Jacques de Molay, le grand maître, fît sa confession publique avec amende honorable devant les portes de Notre-Dame; et comme il s'y refusa, il y fut brûlé avec un autre des hauts chevaliers le 18 mars 1314.

Il n'est pas vrai que Jacques de Molay ait ajourné le roi et le pape, comme on l'a dit, pour produire un effet de théâtre. Lui et ses compagnons infortunés se bornèrent à invoquer vaine-

[1] Cette règle consistait en soixante-douze articles, qui disaient en substance que ces religieux militaires porteraient l'habit blanc; qu'ils entendraient tous les jours l'office divin ; que lorsque le service militaire les en empêcherait, ils seraient tenus d'y suppléer par d'autres prières spécifiées dans les constitutions ; qu'ils feraient maigre quatre jours par semaine, et que l'exercice de la chasse leur serait absolument interdit.

[2] Des aveux établirent que, dans un des chapitres de l'ordre tenu à Montpellier, et de nuit, suivant l'usage, on avait exposé une tête (*Voy.* TÊTE DE BOPHOMET); qu'aussitôt le diable avait paru sous la figure d'un chat; que ce chat, tandis qu'on l'adorait, avait parlé et répondu avec bonté aux uns et aux autres; qu'ensuite plusieurs démons étaient venus, etc.

ment une vengeance mystérieuse contre leurs juges.

Telle est la vérité sur les templiers.

Il reste dans la maçonnerie symbolique un ordre dit des templiers, qui prétendent remonter à l'ordre condamné.

Temzarpouliet, lutin domestique en Bretagne. Toujours malicieux, il se présente sous diverses formes, de chien et d'autres bêtes. A Morlaix, on voit, au carrefour de la Dame de la Fontaine, une croix que l'on dit avoir été plantée là pour écarter le temzarpouliet.



Supplice du grand maître des Templiers.

Ténare, soupirail des enfers chez les anciens; il était gardé par Cerbère.

Ténèbres. On appelle les démons puissances des ténèbres, parce qu'ils ne souffrent pas la lumière. On comprend aussi pourquoi les enfers sont nommés le séjour ténébreux.

Tentations. *Voy.* Démons, Pactes, Dévouement, etc. — Voici sur ce sujet un passage emprunté à l'*Esprit de Nicole* et composé d'extraits textuels de ses divers écrits :

« Les démons sont des anges qui ont été créés, comme les bons, dans la vérité, mais qui, n'y ayant pas demeuré fermes, sont tombés par orgueil et ont été précipités dans l'enfer; et quoique Dieu, par un secret jugement, permette qu'avant le jugement dernier ils n'y soient pas entièrement attachés et qu'ils en sortent pour tenter les hommes, ils portent néanmoins leur enfer partout. Quoique toujours disposés à nuire aux hommes, ils n'en ont néanmoins aucun pouvoir, à moins que Dieu ne le leur donne, et alors c'est ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou pour les couronner.

» Les méchants sont proprement les esclaves

du diable; ils les tient assujettis à sa volonté; ils sont dans les piéges du diable, qui les tient captifs pour en faire ce qu'il lui plaît. Dieu règle néanmoins le pouvoir du démon, et ne lui permet pas d'en user toujours à sa volonté; mais il y a cette différence entre les méchants et les bons, qu'à l'égard des méchants il faut que Dieu borne le pouvoir que le diable a de lui-même sur eux, pour l'empêcher de les porter à toutes sortes d'excès; au lieu qu'à l'égard des bons il faut, afin que le diable puisse les tourmenter, que Dieu même lui en donne la puissance, qu'il n'aurait pas sans cela.

» Tout le monde est rempli de démons qui, comme des lions invisibles, rôdent à l'entour de nous et ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes sont si vains dans leur aveuglement, qu'ils se font un honneur de ne pas les craindre et presque de ne pas y croire.

» C'est une faiblesse d'esprit, selon plusieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étaient dans le monde pour n'y rien faire, et qu'il y eût quelque apparence que Dieu, les ayant autrefois laissés agir, il les ait maintenant réduits à une entière impuissance. Mais cette incrédulité est beaucoup plus supportable quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le plus grand mal est qu'il y a peu de personnes qui croient sérieusement que le diable les tente, leur dresse des piéges, et rôde à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce soit ce qu'il y a de plus certain. Si on ne le croyait, on agirait autrement; on ne laisserait pas au démon toutes les portes de son âme ouvertes par la négligence et les distractions d'une vie relâchée, et l'on prendrait les voies nécessaires pour lui résister.

» Il est bien rare de trouver des gens frappés de la crainte des démons, et qui aient quelque soin de se garantir des piéges qu'ils leur tendent. C'est la chose du monde à quoi on tient le moins. Toute cette république invisible d'esprits mêlés parmi nous, qui nous voient et que nous ne voyons point, et qui sont toujours à nous tenter, en excitant ou en enflammant nos passions, ne fait pas plus d'impression sur l'esprit de la plupart des chrétiens que si c'était un conte et une chimère. Notre âme, plongée dans les sens, n'est touchée que par les choses sensibles. Ainsi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point; mais ces ennemis n'en sont pas moins à craindre pour n'être pas craints. Ils le sont, au contraire, beaucoup plus, parce que cette fausse sécurité fait leur force et favorise leurs desseins. C'est déjà pour eux avoir fait de grands progrès que d'avoir mis les hommes dans cette disposition. Comme ce sont des esprits de ténèbres, leur propre effet est de remplir l'âme de ténèbres et de s'y cacher. Hors les âmes qui vivent de l'esprit de Jésus-Christ, les démons possèdent toutes les autres.

» Le démon ne parle pas par lui-même, mais il parle par tous les hommes qu'il possède et à qui il inspire les sentiments qu'il voudrait faire passer dans notre cœur. Il nous parle par tous les objets du monde, qui ne frappent pas seulement nos sens, mais qui sont présentés à notre esprit sous une fausse image de grands biens et d'objets capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres sentiments et par ces mouvements qu'il excite dans notre âme, qui la portent à vouloir jouir de ces biens sensibles et à y chercher son bonheur. Ainsi nous sommes dans une épreuve continuelle de ces impressions des démons sur nous.

» Le démon, ne pouvant parler immédiatement au cœur et ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures et celui de notre chair et de nos passions, et il nous fait entendre par là tout ce qu'il désire. Il nous dit, par les discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler en agissant sur leur imagination et en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, et il joint en même temps à cette instruction extérieure le langage de nos désirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin, la seule vue muette des objets du monde qu'il nous présente lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable et qu'il est digne d'être recherché.

» La malice et l'artifice du démon ont bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels que de les accabler de misères et de maux. Il espère bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagements dont il use en celle-ci. Mais comme il sait qu'il n'a de force et d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer et tourmenter plus cruellement et plus à son aise. Il prend donc pour l'ordinaire, dans cette vie, le parti d'exciter et de féconder les passions. Il tâche de procurer aux siens des richesses et des plaisirs, et de les faire réussir dans leurs injustes desseins. Il s'applique particulièrement à empêcher qu'ils ne lui échappent, et à éloigner d'eux tout ce qui pourrait les réveiller de leur assoupissement. Il emploie toutes sortes d'adresses et d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de gens qui les louent et qui les autorisent dans leurs déréglements, qui leur en ôtent le scrupule en leur proposant une infinité de mauvais exemples, qui les y confirment. Il les amuse et les entretient d'espérances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissements qui les empêchent de penser à eux; et comme,

selon les diverses personnes et dans les diverses circonstances, il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamités et des maux de la vie pour les accabler de tristesse, les réduire au désespoir et les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le temps de penser à se convertir; enfin, tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se réservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug. »

Tephramancie, divination pour laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes.

Tératoscopie, divination qui tire des présages de l'apparition de quelques spectres vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers et autres prodiges dont parlent les chroniqueurs.

Terragon. Dans un pamphlet contre Henri III, qui parut en 1589 sous le titre de *Remontrances à Henri de Valois sur les choses horribles envoyées par un enfant de Paris,* on lisait ce qui suit : « Henri, lorsque vous donnâtes liberté à tous sorciers et enchanteurs et autres divinateurs de tenir libres écoles aux chambres de votre Louvre et même dans votre cabinet, à chacun d'iceux une heure le jour, pour mieux vous instruire, vous savez qu'ils vous ont donné un esprit familier, nommé Terragon. Vous savez qu'aussitôt que vous vîtes Terragon, vous l'appelâtes votre frère en l'accolant... » On ajoutait sur ce démon familier des choses détestables. « Vous savez, Henri, que Terragon vous donna un anneau, et que dans la pierre de cet anneau votre âme était figurée... »

Ces singularités ne viennent que d'un pamphlet. Mais toutefois Henri III était fort superstitieux et s'occupait de magie. *Voy.* HENRI III.

Terre. Félix Nogaret a exploité une opinion bizarre de quelques philosophes dans un petit ouvrage intitulé *La terre est un animal*, in-16. Versailles, an III. Lyon possède un astronome qui met en avant une autre théorie. Il prétend que la terre est une éponge qui se soulève et qui s'abaisse chaque jour au-dessus et au-dessous du soleil, de manière à former les jours et les nuits. Les éclipses sont impossibles, d'après son système, puisque les astres sont immobiles. Nous oublions de dire que, selon lui, la terre respire à la manière des éléphants : les volcans sont ses narines. Par le temps de professions de foi qui court, disait l'*Union catholique* [1], il ne serait peut-être pas déplacé que l'illustre auteur de cette belle découverte formulât son système de la terre-éponge.

Les Orientaux disent que l'herbe est la chevelure de la terre et le zéphyr le peigne qui la démêle.

Terrestres ou **souterrains**, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines. *Voy.* SOUTERRAINS.

[1] 16 juillet 1842.

Terreurs paniques. Un cavalier pariait qu'il irait, la nuit, donner la main à un pendu. Son camarade y court avant lui, pour s'en assurer. Le cavalier arrive bientôt, tremble, hésite; puis, s'encourageant, prend la main du pendu et le salue. L'autre, désespéré de perdre la gageure, lui donne un grand soufflet, tellement que celui-ci, se croyant frappé du pendu, tombe à la renverse et meurt sur la place. *Voy.* RETZ, FRAYEUR, REVENANTS, etc.

Terrier, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

Tervagant, démon fameux au moyen âge, comme protecteur des Sarasins.

Tervilles, démons qui habitent la Norvége avec les drolles. Ils sont méchants, fourbes, indiscrets et font les prophétiseurs [1].

Tespesion, enchanteur qui, pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres, commanda à un orme de saluer Apollonius de Tyane; ce que l'orme fit d'une voix grêle [2].

Tête. M. Salgues cite Phlégon, qui rapporte que, un poëte, nommé Publius, ayant été dévoré par un loup, qui ne lui laissa que la tête, cette tête, saisie d'un noble enthousiasme, articula vingt vers qui prédisaient la ruine de l'empire romain. Il cite encore Aristote, qui atteste que, un prêtre de Jupiter ayant été tué, sa tête, séparée de son corps, nomma son meurtrier, lequel fut arrêté, jugé et condamné sur ce témoignage. *Voy.* POLYCRITE.

Tête de Bophomet. M. de Hammer a publié, en 1818, une découverte intéressante pour l'histoire des sociétés secrètes. Il a trouvé, dans le cabinet des antiquités du Muséum impérial de Vienne, quelques-unes de ces idoles nommées *têtes de Bophomet* que les templiers adoraient. Ces têtes représentent la divinité des gnostiques, nommée *Mêté* ou *la Sagesse.* On y trouve la croix tronquée ou la clef égyptienne de la vie et de la mort, le serpent, le soleil, la lune, l'étoile du sceau, le tablier, le flambeau à sept branches et d'autres hiéroglyphes de la franc-maçonnerie. M. de Hammer prouve que les templiers, dans les hauts grades de leur ordre, abjuraient le christianisme et se livraient à des superstitions abominables. Les templiers et les francs-maçons remontent, selon lui, jusqu'au gnosticisme, ou du moins certains usages ont été transmis par les gnostiques aux templiers, et par ceux-ci aux francs-maçons.

On garda longtemps à Marseille une de ces têtes dorées, saisie dans un retrait de templiers lorsqu'on fit leur procès.

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions,* etc., liv. VI, p. 329.

[2] Jacques d'Autun, *l'Incrédulité savante.*

Tête de mort. Un roi chrétien, voulant connaître le moment et le genre de sa mort, fit venir un nécromancien, qui, après avoir dit la *messe du diable,* fit couper la tête d'un jeune enfant de dix ans, préparé pour cet effet; ensuite il mit cette tête sur l'hostie noire, et, après certaines conjurations, il lui commanda de répondre à la demande du prince ; mais la tête ne prononça que ces mots : *Le ciel me vengera* [1]... Et aussitôt le roi entra en furie, criant sans cesse : *Otez-moi cette tête!* Peu après il mourut enragé [2].

Tête de saint Jean. Un devin s'était rendu fameux dans le dix-septième siècle par la manière dont il rendait ses oracles. On entrait dans une chambre éclairée par quelques flambeaux. On voyait sur une table une représentation qui figurait la tête de saint Jean-Baptiste dans un plat. Le devin affectait quelques cérémonies magiques; il conjurait ensuite cette tête de répondre sur ce qu'on voulait savoir, et la tête répondait d'une voix intelligible, quelquefois avec une certaine exactitude. Or, voici la clef de ce mystère : la table, qui se trouvait au milieu de la chambre, était soutenue de cinq colonnes, une à chaque coin et une dans le milieu. Celle du milieu était un tuyau de bois; la prétendue tête de saint Jean était de carton peint au naturel, avec la bouche ouverte, et correspondait, par un trou pratiqué dans le plat et dans la table, à la cavité de la colonne creuse. Dans la chambre qui se trouvait au-dessous, une personne, parlant par un porte-voix dans cette cavité, se faisait entendre très-distinctement : la bouche de la tête avait l'air de rendre ses réponses.

Têtes de serpent. Passant par Hambourg, Linné, encore fort jeune, donna une preuve de sa sagacité en découvrant qu'un fameux serpent à sept têtes, qui appartenait au bourgmestre Spukelsen, et qu'on regardait comme un prodige, n'était qu'une pure supposition. A la première inspection, le docte naturaliste s'aperçut que six de ces têtes, malgré l'art avec lequel on les avait réunies, étaient des museaux de belettes, couverts d'une peau de serpent.

Tetragrammaton, mot mystérieux employé dans la plupart des conjurations qui évoquent le diable.

Teula, sorte de mirage qui a lieu en Écosse, où la personne qui en est frappée croit voir passer un convoi funèbre ou ce qu'ils appellent un enterrement. Elle se dérange pour ne pas en être froissée.

Teusarpouliet ou **Temzarpouliet.** *Voy.* ce mot.

Teuss, génie bienfaisant révéré dans le Finistère; il est vêtu de blanc et d'une taille gigantesque, qui croît quand on l'approche. On ne le voit que dans les carrefours, de minuit à deux heures. Quand vous avez besoin de son secours contre les esprits malfaisants, il vous sauve sous son manteau. Souvent, quand il vous tient enveloppé, vous entendez passer avec un bruit affreux le chariot du diable, qui fuit à sa vue, qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre ou dans les ondes [1].

Teutatès, le Pluton des Gaulois. On l'adorait dans les forêts. Le peuple n'entrait dans ces forêts mystérieuses qu'avec un sentiment de terreur, fermement persuadé que les habitants de l'enfer s'y montraient, et que la seule présence d'un druide pouvait les empêcher de punir la profanation de leur demeure. Lorsqu'un Gaulois tombait à terre, dans une enceinte consacrée au culte, il devait se hâter d'en sortir, mais sans se relever et en se traînant à genoux, pour apaiser les êtres surnaturels qu'il croyait avoir irrités [2].

Thalmud, livre qui contient la doctrine, les contes merveilleux, la morale et les traditions des Juifs modernes. Environ cent vingt ans après la destruction du temple, le rabbin Juda-Haccadosch, que les juifs appelaient *notre saint maître,* homme fort riche et fort estimé de l'empereur Antonin le Pieux, voyant avec douleur que les Juifs dispersés commençaient à perdre la mémoire de la loi qu'on nomme orale ou de tradition, pour la distinguer de la loi écrite, composa un livre où il renferma les sentiments, les constitutions, les traditions de tous les rabbins qui avaient fleuri jusqu'à son temps. Ce recueil forme un volume in-folio; on l'appelle spécialement la *Mischna* ou seconde loi. Cent rabbins y ont joint des commentaires, dont la collection se nomme *Gémare.* Le tout embrasse douze volumes in-folio.

Les Juifs mettent tellement le Thalmud au-dessus de la Bible qu'ils disent que Dieu étudie trois heures par jour dans la Bible, mais qu'il en étudie neuf dans le Thalmud.

Thamus, pilote qui annonça la mort du grand Pan. *Voy.* Pan.

Thamuz, démon du second ordre, inventeur de l'artillerie. Ses domaines sont les flammes, les grils, les bûchers. Quelques démonomanes lui attribuent l'invention des bracelets que les dames portent.

Théagènes. *Voy.* Oracles.

Théantis, femme mystérieuse. *Voy.* Oféreit.

Thème céleste. Ce terme d'astrologie se dit de la figure que dressent les astrologues lorsqu'ils tirent l'horoscope. Il représente l'état du ciel à un point fixe, c'est-à-dire le lieu où sont en ce moment les étoiles et les planètes. Il est composé

[1] L'original porte : *Vim patior.*
[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers.*

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France,* p. 3.

de douze triangles enfermés entre deux carrés; on les appelle les douze maisons du soleil. *Voy.* Astrologie.

Thémura, l'une des trois divisions de la cabale rabbinique. Elle consiste : 1° dans la transposition et le changement des lettres; 2° dans un changement de lettres que l'on fait en certaines combinaisons équivalentes.

Théoclimène, devin qui descendait en ligne directe de Mélampus de Pylos, et qui devinait à Ithaque en l'absence d'Ulysse.

Théodat *Voy.* Onomancie.

Théodoric, roi des Goths. Sous son règne, les deux plus illustres sénateurs, Symmaque et Boëce, son gendre, furent accusés de crimes d'État et mis en prison. Boëce était chrétien. Il fut mis à mort l'an 524, et son beau-père eut le même sort l'année suivante. Un jour, les offi-



Boëce.

ciers de Théodoric ayant servi sur sa table un gros poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui le regardait d'un air furieux; il en fut si épouvanté qu'il en prit un frisson : il se mit au lit et mourut au désespoir.

Théodose. *Voy.* Alectryomancie.

Théomancie, partie de la cabale des Juifs qui étudie les mystères de la divine majesté et recherche les noms sacrés. Celui qui possède cette science sait l'avenir, commande à la nature, a plein pouvoir sur les anges et les diables, et peut faire des prodiges. Des rabbins ont prétendu que c'est par ce moyen que Moïse a tant opéré de merveilles; que Josué a pu arrêter le soleil ; qu'Élie a fait tomber le feu du ciel et ressuscité un mort; que Daniel a fermé la gueule des lions; que les trois enfants n'ont pas été consumés dans la fournaise, etc. Cependant, quoique très-experts aussi dans les noms divins, les rabbins juifs ne font plus rien des choses opérées chez leurs pères.

Théophile, économe de l'église d'Adana, en Cilicie, au sixième siècle. Il marchait dans les voies de la justice et de la charité, lorsque, sur les rapports calomnieux de rivaux jaloux, son évêque le renvoya de ses fonctions. L'orgueil, qui jusque-là dormait en lui, s'éveilla au point de le dominer bientôt. Pour se venger, il se vendit au démon. Son pacte, célèbre dans tout l'Orient, est exposé avec ses suites dans un poëme latin de la pieuse et illustre Rosvitha. Il eut le bonheur de se repentir et de rentrer en grâce, à force de prières et de constance. *Voy.* cette histoire (qui n'a jamais pu être contestée) dans les *Légendes infernales.*

Théraphim. Selon rabbi Aben-Esra, les idoles que les Hébreux appelaient théraphim étaient des talismans d'airain, en forme de cadran solaire, qui faisaient connaître les heures propres à la divination. Pour les faire, on tuait le premier-né de la maison, on lui arrachait la tête, qu'on salait de sel mêlé d'huile ; puis on écrivait sur une lame d'or le nom de quelques mauvais esprits; on mettait cette lame sous la langue de l'enfant; on attachait la tête coupée à la muraille, et, après avoir allumé des flambeaux devant elle, on lui rendait à genoux de grands respects. Cette figure répondait aux questions qu'on avait à lui faire; on suivait ses avis, et on traçait sur ses indications les figures du théraphim. Selon d'autres rabbins, les théraphim étaient des mandragores.

Thermomètre. L'abbé Chappe, né à Mauriac en Auvergne, en 1722, de l'Académie des sciences, s'est immortalisé par ses deux voyages, l'un à Tobolsk, dans la Sibérie, en 1761, l'autre en 1769, en Californie, où il est mort. Dans le premier de ces voyages, il arriva un jour qu'après s'être livré au sommeil, auquel la fatigue l'avait fait succomber, il se trouva, en s'éveillant au milieu de la nuit, abandonné par ses gens, seul dans son traîneau, au milieu d'un désert de glaces, sans vivres et loin de toute espèce d'habitation. Il ne perd point courage; il marche au hasard, s'abîme dans un trou rempli de neige, s'en tire par miracle, aperçoit dans le lointain une faible lumière, la suit, arrive, retrouve ses gens, les réveille, leur pardonne et poursuit sa route. Il approche enfin de Tobolsk ; il ne restait que trois rivières à passer : mais tout annonçait le dégel; on voyait l'eau partout. Les postillons refusent le service. Il les enivre d'eau-de-vie, et traverse les deux premières.

A la dernière, il n'éprouve que des refus insurmontables. Indigné, il entre chez le maître de poste en tenant à la main son thermomètre, que la chaleur du poêle fait monter, au grand étonnement des spectateurs. L'abbé, qui s'en aperçoit, saisit la circonstance. Il leur fait dire par

son interprète qu'il est un grand magicien, que l'instrument qu'il porte l'avertit de tous les dangers; que si le dégel était à craindre, l'animal qu'il renferme, étant exposé au grand air, ne descendrait pas; mais que si la glace était encore forte, il descendrait au-dessous d'une ligne qu'il marque avec le doigt. Il sort alors : tous le suivent en foule, et le thermomètre de descendre. Pleins de surprise et d'admiration, les postillons se hâtent d'obéir, et la rivière est traversée malgré la glace fléchissant sous le poids du traîneau, et menacant à chaque instant de se rompre et de l'engloutir avec les voyageurs.

Thespésius, citoyen de Cilicie, connu de Plutarque. C'était un mauvais sujet qui exerçait toutes sortes de friponneries, et se ruinait de jour en jour de fortune et de réputation. L'oracle lui avait prédit que ses affaires n'iraient bien qu'après sa mort. En conséquence, il tomba du haut de sa maison, se cassa le cou et mourut. Trois jours après, lorsqu'on allait faire ses funérailles, il revint à la vie, et fut dès lors le plus juste, le plus pieux et le plus homme de bien de la Cilicie. Comme on lui demandait la raison d'un tel changement, il disait qu'au moment de sa chute son âme s'était élevée jusqu'aux étoiles, dont il avait admiré la grandeur immense et l'éclat surprenant; qu'il avait vu dans l'air un



grand nombre d'âmes, les unes enfermées dans des tourbillons enflammés, les autres pirouettant en tous sens; celles-ci très-embarrassées et poussant des gémissements douloureux; celles-là, moins nombreuses, s'élevant en haut avec rapidité et se réjouissant avec leurs semblables. Il racontait tous les supplices des scélérats dans l'autre vie, et il ajoutait que, pour lui, une âme de sa connaissance lui avait dit qu'il n'était pas encore mort, mais que, par la permission des dieux, son âme était venue faire ce petit voyage de faveur; et qu'après cela il était rentré dans son corps, poussé par un souffle impétueux[1].

[1] Voyez ce récit tout entier dans les *Légendes de l'autre monde.*

Mais vous, lecteur, croyez-moi, n'attendez pas la mort pour bien vivre.

Thessaliennes. La Thessalie possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que les noms de *sorcière* et de *Thessalienne* étaient synonymes.

Théurgie, art de parvenir à des connaissances surnaturelles et d'opérer des miracles par le secours des esprits ou génies que les païens nommaient des dieux et que les Pères de l'Église ont appelés avec raison des démons. Cet art imaginaire a été recherché et pratiqué par un grand nombre de philosophes. Mais ceux des troisième et quatrième siècles, qui prirent le nom d'éclectiques ou de nouveaux platoniciens, tels que Porphyre, Julien, Jamblique, Maxime, en furent principalement entêtés. Ils se persuadaient que, par des formules d'invocation, par certaines pratiques, on pouvait avoir un commerce familier avec les esprits, leur commander, connaître et opérer par leur secours des choses supérieures aux forces de la nature. Ce n'était, dans le fond, rien autre chose que la magie, quoique ces philosophes en distinguassent deux espèces, savoir: la magie noire et malfaisante, qu'ils nommaient *goétie*, et dont ils attribuaient les effets aux mauvais démons, et la magie bienfaisante, qu'ils appelaient *théurgie*, c'est-à-dire opération divine par laquelle on invoquait les bons esprits.

Comment savait-on, ajoute Bergier, que telles paroles ou telles pratiques avaient la vertu de subjuguer ces prétendus esprits et de les rendre obéissants? Les théurgistes supposaient que les mêmes esprits avaient révélé ce secret aux hommes. Plusieurs de ces pratiques étaient des crimes, tels que les sacrifices de sang humain; et il est établi que les théurgistes en offraient. *Voy.* JULIEN, MAGIE, ART NOTOIRE.

Thiers (Jean-Baptiste), savant bachelier de Sorbonne, professeur de l'Université de Paris, et ensuite curé de Vibraye, dans le diocèse du Mans; né à Chartres en 1638, mort à Vibraye en 1703; auteur un peu janséniste de plusieurs ouvrages curieux, parmi lesquels on recherche toujours le *Traité des superstitions*, 4 vol. in-12. Il y rapporte une foule de petits faits singuliers.

Thomas (Saint). On lit dans les démonomanes que saint Thomas d'Aquin se trouvait incommodé dans ses études par le grand bruit des chevaux qui passaient tous les jours sous ses fenêtres pour aller boire. Comme il était habile à faire des talismans, il fit une petite figure de cheva qu'il enterra dans la rue; et depuis, les palefreniers furent contraints de chercher un autre chemin, ne pouvant plus à toute force faire passer aucun cheval dans cette rue enchantée.

C'est un conte comme un autre. *Voy.* ALBERT LE GRAND.

Thomas. On lit dans plusieurs conteurs ce qui suit: « Un moine nommé Thomas, à la suite

d'une querelle qu'il eut avec les religieux d'un monastère de Lucques, se retira tout troublé dans un bois, où il rencontra un homme qui avait la face horrible, le regard sinistre, la barbe noire et le vêtement long. Cet homme vint au moine et lui demanda pourquoi il allait seul dans ces lieux détournés. Le moine répondit qu'il avait perdu son cheval et qu'il le cherchait. « Je vous aiderai, » dit l'inconnu. — Comme ils allaient ensemble à la poursuite du prétendu cheval égaré, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau entouré de précipices. L'inconnu invita le moine, qui déjà se déchaussait, à monter sur ses épaules, disant qu'il lui était plus facile de passer à lui qui était plus grand. Thomas, fasciné par son compagnon, quoiqu'il en eût peur, y consentit. Mais lorsqu'il fut sur le dos de l'inconnu, il s'aperçut qu'il avait les pieds difformes d'un démon. Il commença à trembler et à se recommander à Dieu de tout son cœur. Le diable aussitôt se mit à murmurer, et s'échappa avec un bruit affreux en brisant un grand chêne qu'il arracha de terre. Quant au moine, il demeura étendu au bord du précipice, et remercia son bon ange de l'avoir ainsi tiré des griffes de Satan [1]. »

Thor, dieu de la foudre chez les anciennes races germaniques, qui l'armaient d'un marteau.

Thou. Il arriva en 1598 une aventure assez singulière au président de Thou. Il se trouvait depuis peu de temps dans la ville de Saumur. Une nuit qu'il était profondément endormi, il fut réveillé tout à coup par le poids d'une masse énorme qu'il sentit se poser sur ses pieds. Il secoua fortement ce poids et le fit tomber dans la chambre... Le président ne savait encore s'il était bien éveillé, quand il entendit marcher tout auprès de lui. Il ouvrit les rideaux de son lit, et comme les volets de ses fenêtres n'étaient pas fermés et qu'il faisait clair de lune, il vit distinctement une grande figure blanche qui se promenait dans l'appartement... Il aperçut en même temps des hardes éparses sur des chaises auprès de la cheminée. Il s'imagina que des voleurs étaient entrés dans sa chambre ; et voyant la figure blanche se rapprocher de son lit, il lui demanda d'une voix forte : « Qui êtes-vous ? — Je suis la reine du ciel, » répondit le fantôme d'un ton solennel.

Le président, reconnaissant la voix d'une femme, se leva aussitôt ; et, ayant appelé ses domestiques, il leur dit de la faire sortir, et se recoucha sans demander d'éclaircissement. Le lendemain, il apprit que la femme qui lui avait rendu une visite nocturne était une folle, qui, n'étant pas renfermée, courait çà et là et servait de jouet au peuple. Elle était entrée dans la maison, qu'elle connaissait déjà, en cherchant un asile pour la nuit. Personne ne l'avait aperçue,

[1] Wierus, *De præst.*, etc.

et elle s'était glissée dans la chambre du président, dont elle avait trouvé la porte ouverte. Elle s'était déshabillée auprès du feu et avait étalé ses habits sur des chaises. Cette folle était connue dans la ville sous le nom de la *Reine du ciel,* qu'elle se donnait elle-même.

Thuggisme. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde à l'assassinat ou au meurtre qui se commet par un principe dit religieux, c'est-à-dire pour plaire à l'une des affreuses divinités de l'Hindoustan, à Devi, appelée aussi *la Noire*, *la Dévorante*, *la Mangeuse d'hommes,* etc. Celui qui assassine en ce sens se cache sur le chemin du voyageur, lui jette un lacet et l'étrangle. Il croit par là mériter. Ces assassins, que nous nommons étrangleurs, s'appellent dans l'Inde les thugs.

Thurifumie, divination par la fumée de l'encens.

Thymiamata, parfums d'encens qu'on employait chez les anciens pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque mauvais esprit.

Thyrée (Pierre), jésuite, auteur d'un livre sur les démoniaques, les maisons infestées et les frayeurs nocturnes [1].

Tibalang, fantômes que les naturels des Philippines croient voir sur la cime de certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils se les figurent d'une taille gigantesque ; de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues et le corps peint.

Tibère. Cet empereur romain voyait clair dans les ténèbres, selon Cardan, qui avait la même propriété. *Voy.* TRASULLE.

Ticho-Brahé, astronome suédois. Il croyait que sa journée serait malheureuse et s'en retournait promptement si, en sortant de son logis, la première personne qu'il rencontrait était une vieille ou si un lièvre traversait son chemin.

Tieck (Louis), auteur allemand d'un livre qui, sous forme de roman, donne dans un esprit hostile à l'Église l'histoire de la vauderie en Artois au quinzième siècle. Il a été traduit en français sous ce titre : *le Sabbat des sorcières;* in-8°.

Tigre (Le grand). *Voy.* LIÈVRE.

Tintement. Lorsque nous sentons une chaleur à la joue, dit Brown, ou que l'oreille nous tinte, nous disons ordinairement que quelqu'un parle de nous. Ce tintement d'oreille passait chez nos pères pour un très-mauvais augure.

Tiphaine. Nos anciennes chroniques soupçonnaient de féerie ou de commerce avec les fées toutes les femmes dans l'histoire desquelles ils trouvaient du merveilleux. La Pucelle d'Orléans fut accusée d'avoir eu commerce avec les fées auprès d'une fontaine de son pays, que l'on ap-

[1] *Dæmoniaci, cum locis infestis et terriculamentis nocturnis.*

pelle encore la fontaine des Fées ou des Dames. L'ancienne chronique de Duguesclin dit que dame Tiphaine, femme de ce héros, était regardée comme une fée, parce qu'elle était fort adroite et qu'elle prédisait à son mari tout ce qui devait lui arriver.

Tiromancie, divination par le fromage. On la pratiquait de diverses manières que nous ne connaissons pas.

Titania, reine des fées. *Voy.* Oberon.

Titus. On trouve raconté dans un vieux recueil de traditions juives que Titus prétendit avoir vaincu le Dieu des Juifs à Jérusalem. Alors une voix terrible se fit entendre, qui dit : « Malheureux, c'est la plus petite de mes créatures qui triomphera de toi. » En effet, un moucheron se glissa dans le nez de l'empereur et parvint jusqu'à son cerveau. Là pendant sept années, il se nourrit de cervelle d'empereur, sans qu'aucun médecin pût le déloger. Titus mourut après d'horribles souffrances. On ouvrit sa tête pour voir quel était ce mal contre lequel avaient échoué tous les efforts de la médecine, et on trouva le moucheron, mais fort engraissé. Il était devenu de la taille d'un pigeon. Il avait des pattes de fer et une bouche de cuivre [1].

Toia, nom sous lequel les habitants de la Floride adorent le diable, c'est-à-dire l'auteur du mal.

Tombeaux. Chez plusieurs nations idolâtres de l'antiquité, l'usage était d'aller dormir sur les tombeaux, afin d'avoir des rêves de la part des morts, de les évoquer en quelque sorte et de les interroger. *Voy.* Morts.

Tomtegobbe, le vieux du grenier, lutin suédois de la famille des Gobelins.

Tondal. Un soldat nommé Tondal, à la suite d'une vision, raconte qu'il avait été conduit par un ange dans les enfers. Il avait vu et senti les tourments qu'on y éprouve. L'ange l'avait conduit dans les diverses contrées de cet abîme ; et après lui avoir fait subir les horreurs du froid et la puanteur du soufre, expier le vol d'une vache qu'il se reprochait et comprendre les dangers d'une vie mal réglée, il lui fit entrevoir le paradis avec ses splendeurs, et le ramena ensuite dans son lit. Dès lors il se leva pour mener désormais une vie toute chrétienne [2].

Tonnerre. Le tonnerre a été adoré en qualité de dieu. Les Égyptiens le regardaient comme le symbole de la voix éloignée, parce que de tous les bruits c'est celui qui se fait entendre le plus loin. Lorsqu'il tonne, les Chingulais se persuadent que le ciel veut leur infliger un châtiment, et que

[1] Vieille tradition rapportée par Alph. Karr, *Voyage autour de mon jardin*, lettre xie.

[2] Dionysii Carthusiani, art. 49. — *Hæc prolixius describuntur in libello qui visio Tondali nuncupatur.* Voyez les Voyages de Tondal, dans les *Légendes de l'autre monde.*

les âmes des méchants sont chargées de diriger les coups pour les tourmenter et les punir de leurs péchés. En Bretagne on a l'usage, quand il tonne, de mettre un morceau de fer dans le nid des poules qui couvent [1], comme préservatif du tonnerre. *Voy.* Cloches, Évangile de saint Jean, etc.

Topielnitsys, malins esprits qui dansent sur les eaux en Russie et en Pologne.

Toqui. Le grand Toqui est le dieu suprême des Araucaniens. Il a pour ennemi Guécuba, qui est le démon,

Torngarsuk. Les Groënlandais ne font ni prières ni sacrifices et ne pratiquent aucun rite; ils croient pourtant à l'existence de certains êtres surnaturels. Le chef et le plus puissant de ces êtres est *Torngarsuk*, qui est invoqué surtout par les pêcheurs, et qu'ils représentent tantôt sous la



forme d'un ours, tantôt sous celle d'un homme avec un bras, tantôt enfin sous celle d'une créature humaine grande au plus comme un des doigts de la main.

C'est auprès de cette divinité que les anguekkoks sont obligés de se rendre pour lui demander conseil, quand un Groënlandais tombe malade. Indépendamment de ce bon génie, qui est invisible à tout le monde, excepté à l'anguekkok, il en est d'autres qui, par l'entremise de l'anguekkok, enseignent ce qu'on doit faire ou ce qu'on doit éviter pour être heureux. Chaque anguekkok a en outre son esprit familier, qu'il évoque et qu'il consulte comme un oracle.

Torquemada (Antoine de), auteur espagnol de l'*Hexameron* ou six journées, contenant plusieurs doctes discours, etc.; avec maintes histoires notables et non encore ouïes, mises en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau ; Lyon, 1582, in-8° ; ouvrage plein de choses prodi-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 16.

gieuses et d'aventures de spectres et de fantômes.

Torreblanca (François), jurisconsulte de Cordoue, auteur d'un livre curieux sur les crimes des sorciers [1].

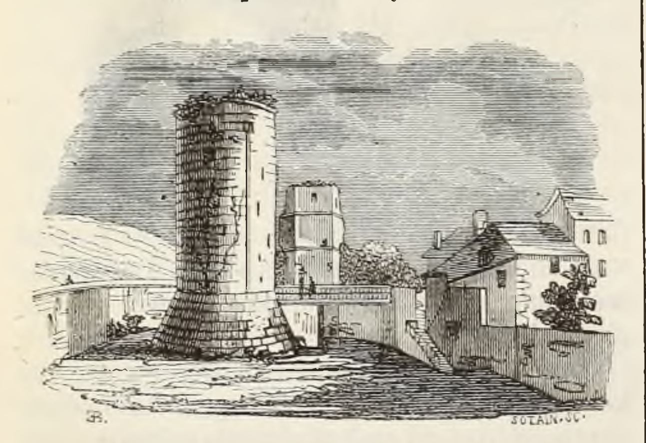
Torture. Quand on employait la torture contre les sorciers et que les tourments ne les faisaient pas avouer, on disait que le diable les rendait insensibles à la douleur.

Totam, esprit qui garde chaque sauvage de l'Amérique septentrionale. Ils se le représentent sous la forme de quelque bête, et, en conséquence, jamais ils ne tuent, ni ne chassent, ni ne mangent l'animal dont ils pensent que leur totam a pris la figure.

Toupan, esprit malin qui préside au tonnerre chez les naturels brésiliens.

Tour de force. Delrio rapporte cette histoire plaisante. Deux troupes de magiciens s'étaient réunies en Allemagne pour célébrer le mariage d'un grand prince. Les chefs de ces troupes étaient rivaux et voulaient chacun jouir sans partage de l'honneur d'amuser la cour. C'était le cas de combattre avec toutes les ressources de la sorcellerie. Que fit l'un des deux magiciens? Il avala son confrère, le garda quelque temps dans son estomac, et le rendit ensuite par où vous savez. Cette espièglerie lui assura la victoire. Son rival, honteux et confus, décampa avec sa troupe et alla plus loin prendre un bain et se parfumer.

Tour de Montpellier. Il y a sans doute en-



core à Montpellier une vieille tour que le peuple de cette ville croit aussi ancienne que le monde; sa chute doit précéder de quelques minutes la déconfiture de l'univers.

Tour des Rats. *Voy.* Hatton II.

Tour de Wigla, tour maudite de la Norvége, où le roi païen Vermund fit brûler les mamelles de sainte Ethelrède avec du bois de la vraie croix, apportée à Copenhague par Olaüs III. On dit que depuis on a essayé inutilement de faire une chapelle de cette tour maudite; toutes les croix qu'on y a placées successivement ont été consumées par le feu du ciel [1].

Tourterelle. Si on porte le cœur de cet oiseau dans une peau de loup, il éteindra tous les sentiments. Si on pend ses pieds à un arbre, l'arbre ne portera jamais de fruit. Si on frotte de son sang, mêlé avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe, un endroit couvert de poils, tous les poils noirs tomberont [2].

Traditions populaires. « C'est sur la fatalité et l'antagonisme du bien et du mal, dit un habile écrivain, dans le *Quarterly Magazine*, que se fonde la philosophie des traditions du peuple. Cette base se retrouve dans le conte le plus trivial où l'on introduit un pouvoir surnaturel; et la nourrice qui fait son récit au coin de la cheminée rustique a la même science que les hiérophantes de la Grèce et les mages de la Perse. Le principe destructeur étant le plus actif dans ce bas monde, il reparaît dans toutes les croyances superstitieuses sous une variété infinie de formes, les unes sombres, les autres brillantes; on retrouve partout les mêmes personnifications d'Oromase et d'Arimane et l'hérésie des manichéens. La vague crédulité du villageois ignorant s'accorde avec la science mythologique des anciens sages. Des peuples que l'Océan sépare sont rapprochés par leurs fables; les hamadryades de la Grèce et les lutins de la Scandinavie dansent une ronde fraternelle avec les fantômes évoqués par le sorcier moderne; celui-ci compose ses philtres, comme Canidie, avec la mandragore, la ciguë, les langues de vipères et les autres ingrédients décrits par Virgile et Horace. A la voix des sorciers modernes, comme à celle des magiciens de Thessalie, on entend encore le hibou crier, le corbeau croasser, le serpent siffler, et les ailes noires des scarabées s'agiter. Toutefois, le Satan des légendes n'est jamais revêtu de la sombre dignité de l'ange déchu; c'est le *diable*, l'*ennemi*, méchant par essence, de temps immémorial. Sa rage est souvent impuissante, à moins qu'il n'ait recours à la ruse : il inspire la peur encore plus que la crainte. De là vient cette continuelle succession de caprices bizarres et de malices grotesques qui le caractérise; de là cette familiarité qui diminue la terreur causée par son nom. Les mêmes éléments entrent dans la composition de toutes les combinaisons variées du mauvais principe qui engendra la race nombreuse des lutins sortis de l'enfer. Si le rire n'est pas toujours méchant et perfide, il exprime, assez bien du moins, la malice et la perfidie. C'est de l'alliance du rire et de la malice que sont nés tous ces moqueurs placés par les mythologues au rang des divinités. Tels sont le Momus des Grecs et le Loki des Scan-

[1] *Epitome delictorum, sive de Magia, in qua aperta vel occulta invocatio dæmonis intervenit*, etc., editio novissima. Lugduni, 1679, in-4°.

[1] Victor Hugo, *Han d'Islande*, ch. XII.
[2] *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 113.

dinaves, l'un bouffon de l'Olympe, l'autre bouffon des banquets du Valhalla. » Les traditions populaires se conservent sous mille formes. *Voy.* Superstitions et tous les articles des esprits et démons.

Mais voici une tradition du Pas-de-Calais que nous communique un savant de la contrée.

« Dans les environs de Béthune, près de Beuvry, aux rives des marais qui avoisinent cette commune, était une fontaine assez remarquable. Ses eaux tourbillonnaient sans cesse et offraient à leur centre un vaste entonnoir qui engouffrait, pour ne jamais le laisser reparaître, tout ce qui était atteint par les rayons de ce tourbillonnement. Vainement on a cherché la profondeur du gouffre, la sonde n'a jamais pu en atteindre le fond ; et les habitants prétendaient que cette fontaine était traversée par un fleuve souterrain, dont les flots emportaient le plomb de la sonde et déterminaient le tourbillonnement des eaux à leur surface. Les vieillards, dit M. Félix Lequien, conservent, sur cette fontaine, de nombreuses légendes. Nous citerons la plus répandue :

» Dans des temps que bien des siècles séparent de nous, au milieu des marais de Beuvry, alors appelé Beury, était un castel. Ses noires murailles dominaient la vaste plaine d'eau qui les entourait. Une étroite chaussée, coupée de distance en distance par des ponts mobiles, formait le seul accès de cette habitation.

» Quel motif avait déterminé le châtelain qui s'était retiré là à choisir pour demeure un séjour si sauvage ? Personne ne le savait. Nul n'avait pu même l'entrevoir, depuis vingt ans qu'il s'y tenait renfermé ; nul n'avait pénétré dans ce château ni aux bâtiments extérieurs, où, nuit et jour, veillaient des étrangers dont on ne comprenait pas le langage et qui n'entendaient pas plus celui du pays.



» Une crainte superstitieuse en éloignait d'ailleurs chacun. Le château et son châtelain avaient été l'objet des conjectures de tous ; mais la disparition subite de ceux qui avaient trop hautement émis leur opinion là-dessus faisait qu'on n'osait plus, dans l'intimité même des veillées, parler du mystérieux manoir. Chacun supposait là des intelligences avec les esprits infernaux ; et il est certain que, tous les ans, dans la nuit qui précède le saint jour de Noël, il se passait dans le château des choses extraordinaires. De la plupart des maisons de Beuvry, une oreille attentive pouvait saisir les derniers sons, affaiblis par la distance, de mille voix confuses, proférant des cris et des gémissements mêlés d'éclats de rire. A minuit, tout rentrait dans le calme ordinaire ; le lendemain, pas un seul de ceux que les événements avaient effrayés n'aurait osé dire qu'il avait entendu le moindre bruit ; et vainement se serait-on préoccupé de pénétrer ce mystère. Parmi ceux qui, dans les combats, avaient bravé la mort, nul n'aurait été assez hardi pour s'approcher des marais de Beuvry dans la nuit de la veille de Noël.

» Cet état de choses durait depuis vingt ans, quand, à l'aube de ce jour dont la nuit venait d'être troublée d'une manière encore plus extraordinaire que les années précédentes, ceux qui se hasardèrent à jeter un coup d'œil furtif et inquiet sur le château ne le découvrirent plus. Ce fut aussi vainement que des yeux ils cherchèrent une seconde, une troisième fois, cette masse de bâtiments au milieu des eaux qui, la veille encore, faisaient contraster sa sombre couleur avec la blancheur de l'onde et l'azur des cieux. Au plein jour seulement, quand le castel et ses accessoires n'apparurent pas davantage sur l'horizon, on osa se communiquer cet étrange événement. Chacun n'y voulut croire qu'après s'en être assuré par ses yeux. Rien n'apparaissait au

milieu de la vaste plaine d'eau... pas le moindre vestige. L'étroite chaussée seule était restée intacte, comme pour rendre plus apparente la disparition des bâtiments auxquels elle avait abouti. Cependant on se hasarda, mais ce ne fut que plus d'un mois après, à s'avancer dans le marais; on risqua quelques pas sur la chaussée. On parvint à son extrémité, et, à la place du castel, on trouva cette effroyable fontaine avec ses eaux tourbillonnantes et sa bouche incessamment béante. Elle reçut et conserva le nom que sa première vue inspira : on l'appela et on l'appelle encore la *Fontaine hideuse.*

» Ce qu'était, ce que devint le châtelain avec ses serviteurs, nul ne put jamais le savoir. La justice céleste avait puni de grands forfaits, disait-on ; mais on le conjecturait. Ce qu'on savait dans le pays, ce qu'on y croit encore, c'est que chaque année, dans la nuit de la veille de Noël, vers la douzième heure, on entend toujours sortir du fond de cette fontaine des cris, des gémissements et de sinistres éclats de rire. »

Traire par charmes. *Voy.* Blokula.

Trajan, empereur romain qui, selon Dion Cassius, se trouvant à Antioche lors de ce terrible tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, fut sauvé par un démon, lequel se présenta subitement devant lui, le prit entre ses bras, sortit avec lui par une fenêtre et l'emporta hors de la ville.

On a écrit que Trajan ne rebâtit pas la ville d'Italica, où ses ancêtres étaient nés, parce qu'un mathématicien devin lui avait prédit qu'autant cette ville croîtrait en maisons, autant son empire décroîtrait en provinces.

Transmigration des âmes. Plusieurs anciens philosophes, comme Empédocle, Pythagore et Platon, avaient imaginé que les âmes, après la mort, passaient du corps qu'elles venaient de quitter dans un autre corps, afin d'y être purifiées avant de parvenir à l'état de béatitude. Les uns pensaient que ce passage se faisait seulement d'un corps humain dans un autre de même espèce. D'autres soutenaient que certaines âmes entraient dans les corps des animaux et même dans ceux des plantes. Cette transmigration était nommée par les Grecs métempsycose et métensomatose. C'est encore aujourd'hui un des principaux articles de la croyance des Indiens. Ce dogme absurde, enfanté par le panthéisme, leur fait considérer les maux de cette vie, non comme une épreuve utile à la vertu, mais comme la punition des crimes commis dans un autre corps. N'ayant aucun souvenir de ces crimes, leur croyance ne peut servir à leur en faire éviter aucun. Elle leur inspire de l'horreur pour la caste des parias, parce qu'ils supposent que ce sont des hommes qui ont commis des forfaits affreux dans une vie précédente. Elle leur donne plus de charité pour les animaux même nuisibles que pour les hommes, et une aversion invincible pour les Européens, parce qu'ils tuent les animaux. Enfin, la multitude des transmigrations leur fait envisager les récompenses de la vertu dans un si grand éloignement qu'ils n'ont plus le courage de les mériter [1].

Transport des sorcières. Quelques-unes se transportent au sabbat enlevées par les airs, comme Simon le magicien et sans monture; mais, en France surtout, les sorcières considérables, lorsqu'elles emportaient au sabbat quelque enfant, étaient transportées et ramenées à domicile par un bouc qui voyageait dans le vide comme un oiseau.



Trasulle. Tibère, étant à Rhodes, voulut satisfaire sa curiosité relativement à l'astrologie judiciaire. Il fit venir l'un après l'autre tous ceux qui se mêlaient de prédire l'avenir; il les attendait sur une terrasse élevée de sa maison au bord de la mer. Un de ses affranchis, d'une taille haute et d'une force extraordinaire, les lui amenait là à travers les précipices; et si Tibère reconnaissait que l'astrologue n'était qu'un fourbe, l'affranchi ne manquait pas, à un signal convenu, de le précipiter dans la mer.

Il y avait alors à Rhodes un certain Trasulle, homme habile dans l'astrologie, disait-on, mais incontestablement d'un esprit très-adroit. Il fut conduit comme les autres à ce lieu écarté, assura à Tibère qu'il serait empereur et lui prédit beaucoup de choses futures. Tibère lui demanda ensuite s'il connaissait ses propres destinées et s'il avait tiré son propre horoscope. Trasulle, qui avait eu quelques soupçons, car il n'avait vu revenir aucun de ses confrères, et qui sentit redoubler ses craintes en considérant le visage de Tibère, l'homme qui l'avait amené et qui ne le quittait point, le lieu élevé où il se trouvait, le précipice qui était à ses pieds, regarda le ciel

[1] Bergier, *Dictionnaire de théologie.*

comme pour lire dans les astres ; bientôt il s'étonna, pâlit et s'écria épouvanté qu'il était menacé d'une mort instante. Tibère, ravi d'admiration, attribua à l'astrologie ce qui n'était que de la présence d'esprit et de l'adresse, rassura Trasulle en l'embrassant, et le regarda comme un oracle.

Trazégnies, famille belge illustre à de justes et nombreux titres. Un conte populaire se rattache à cette noble maison. On dit que son chef fut père, d'une seule couche de sa femme, de treize fils ; qu'il voulut reconnaître l'aîné à son retour d'une course, mais que la mère, qui les aimait tous, les avait si bien mêlés dans treize berceaux



semblables que personne ne put distinguer l'aîné. On leur donna donc à tous part égale dans le vaste héritage, et ils devinrent les chefs de treize nobles familles.

Trazgos, lutins espagnols, de l'espèce des Gobelins et des Kobolds.

Trèfle à quatre feuilles. Herbe qui croît sous les gibets, arrosée du sang des pendus. Un joueur qui la cueille après minuit le premier jour de la lune, et la porte sur soi avec révérence, est sûr de gagner à tous les jeux.

Trégitourie. Les nécromanciens du moyen âge devaient surtout leur renom d'habileté en magie à la faculté qu'ils possédaient de produire des illusions d'optique, faculté connue alors sous le nom de trégitourie. Godwin, dans son *Histoire des nécromanciens,* donne de curieux exemples des effets merveilleux produits à l'aide de la trégitourie par Agrippa, le docteur Faust et d'autres hommes célèbres. La lanterne magique, devenue si triviale, était leur grand instrument, et elle a conservé le nom qui la faisait regarder autrefois comme quelque chose de surhumain.

Treize. Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant remarqué que de treize personnes réunies à la même table, il en meurt une dans l'année ; ce qui n'arrive jamais quand on est quatorze...

Un premier président du parlement de Rouen, ne pouvant se résoudre à se mettre à table parce qu'il se trouvait le treizième, il fallut adhérer à sa superstition et faire venir une autre personne, afin qu'on fût quatorze. Alors il soupa tranquillement ; mais à peine sorti de table, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

Tremblements de terre. Les Indiens des montagnes des Andes croient, quand la terre tremble, que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue. Dans cette persuasion, à peine sentent-ils la secousse la plus légère qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent et

frappent du pied en s'écriant : Nous voici ! nous voici [1].

Certains docteurs musulmans prétendent que la terre est portée sur les cornes d'un grand bœuf ; quand il baisse la tête, disent-ils, il cause les tremblements de terre [2].

Les lamas de Tartarie croient que Dieu, après avoir formé la terre, l'a posée sur le dos d'une immense grenouille jaune, et que toutes les fois que cet animal prodigieux secoue la tête ou allonge les pattes, il fait trembler la partie de la terre qui est dessus [3].

Trésors. On croit dans l'Écosse qu'il y a sous les montagnes des trésors souterrains gardés par des géants et des fées ; en Bretagne, on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par une vieille, par un serpent, par un chien noir ou par de petits démons, hauts d'un pied. Pour se saisir de ces trésors, il faut, après quelques prières, faire un grand trou sans dire un mot. Le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs, un bruit de chaînes se fait entendre ; bientôt on trouve une tonne d'or. Parvient-on à l'élever au bord du trou, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme à mille pieds de profondeur. — Les Bretons ajoutent qu'au moment où l'on chante l'évangile des Rameaux, les démons sont forcés d'étaler leurs trésors en les déguisant sous des formes de pierres, de charbons, de feuillages. Celui qui peut jeter sur eux des objets consacrés les rend à leur première forme et s'en empare [4]. *Voy.* ARGENT.

Tribunal secret. C'est un de nos princes qui a fondé ce tribunal célèbre des francs-juges (des frey graves), qui retentit si puissamment dans tout le moyen âge, qui plane, si imposant et si mystérieux, sur la Germanie et le nord de la vieille Gaule et dont l'institution, le but, les actes ont été appréciés jusqu'à présent d'une manière si incomplète et souvent si fausse.

Il est possible qu'on s'étonne du point de vue sous lequel nous considérons la cour vehmique ; mais c'est après de mûres recherches que nous croyons avoir rencontré la vérité ; et nous pensons que notre façon de voir jettera sur l'histoire un jour nouveau, sur cette histoire des siècles écoulés qui est tout entière à refaire, non plus avec les vaines théories de ces hommes qui parlent et ne savent pas faire autre chose, tristes eunuques de sérail dont nous sommes assaillis, mais avec l'étude profonde des faits à reproduire, si animés, si vivants, si variés, si dramatiques.

Le nom de tribunal secret se comprend ; celui de cour vehmique est plus obscur : il vient du mot saxon vehmen, qui veut dire *condamnateur*, et non de *væ mihi*, comme l'ont dit ceux qu'on appelle les doctes. Jamais une cour de justice ne s'est donné un nom injurieux ou absurde. L'histoire, cette muse si pauvre et tant abusée, ne nous a conservé, sur le tribunal secret de Westphalie, que des notions peu satisfaisantes, parce que les francs-juges qui le composaient s'engageaient par un serment terrible au silence le plus absolu, qu'on osait à peine prononcer le nom de ce tribunal redouté, et que les écrivains se contentaient, plus qu'aujourd'hui, de saisir les superficies.

On lit dans le tome III, page 624, du *Recueil des historiens de Brunswick*, publié par Leibniz, que Charlemagne, vainqueur pour la dixième fois, en 779, des Saxons, peuples indomptables, qui n'avaient leur plaisir que dans le sang, leur richesse que dans le pillage, et qui honoraient leurs dieux avec des victimes humaines, envoya un ambassadeur au pape Léon III (qui ne régnait pas alors) pour lui demander ce qu'il devait faire de ces rebelles qu'il ne pouvait soumettre, et que pourtant il ne voulait pas exterminer. Le saint-père, ayant entendu le sujet de l'ambassade, se leva sans répondre un mot et alla dans son jardin, où ayant ramassé des ronces et de mauvaises herbes, il les suspendit à un gibet qu'il venait de former avec des bâtons. L'ambassadeur à son retour raconta à Charlemagne ce qu'il avait vu ; et le roi, car il n'était pas encore empereur, institua le tribunal secret, pour contraindre les païens du Nord à embrasser le Christianisme. Tous les historiens ont répété ce récit altéré. Bientôt, poursuivent-ils, toute la Germanie se remplit de délateurs, d'espions et d'exécuteurs. Le tribunal secret connut de tous les grands crimes, et son autorité s'étendit sur tous les ordres de l'État ; les électeurs, les princes, les évêques mêmes y furent soumis, et ne pouvaient être relevés de cette juridiction, dans certains cas, que par le pape ou par l'empereur. Néanmoins, dès le treizième siècle, les ecclésiastiques et les femmes n'étaient plus recherchés par la cour vehmique.

Les francs-juges, c'est le nom qu'on donnait généralement aux membres du tribunal secret, étaient ordinairement inconnus. Ils avaient des usages particuliers et des formalités cachées pour juger les malfaiteurs, et jamais, dit Æneas Sylvius, il ne s'est trouvé personne parmi eux à qui la crainte ou l'argent ait fait révéler le secret. Ils parcouraient les provinces pour connaître les criminels, dont ils prenaient les noms ; ils les accusaient ensuite devant le tribunal invisible ; on les citait ; on les condamnait ; on les inscrivait sur un livre de mort ; et les plus jeunes étaient chargés d'exécuter la sentence. Tous les membres faisaient cause commune ; lors même qu'ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient pour se

[1] *Voyages au Pérou faits en* 1791, 1794, par les PP. Manuel Sobre, Viela et Barcelo.
[2] *Voyages à Constantinople*, 1800.
[3] *Voyage de J. Bell d'Antermoni*, etc.
[4] Cambry, *Voyage au Finistère*, t. II, p. 15.

reconnaître un moyen qui est encore pour nous un mystère. C'étaient des mots d'ordre en saxon : *stock, stein, grass, grein*, et quelques autres qui peuvent bien n'être que des conjectures. Du reste le secret se gardait si étroitement, que l'empereur lui-même ne savait pas, dit Mœser, pour quels motifs le tribunal secret vehmique faisait mourir un coupable.

Pour l'ordinaire, quand la cour vehmique avait proscrit un accusé, tous les francs-juges avaient ordre de le poursuivre ; et celui qui le rencontrait devait le tuer. S'il était trop faible pour ce métier de bourreau, ses confrères, en vertu de leurs serments, étaient tenus de lui prêter secours. Nous suivons toujours la masse des historiens, qui dans ces détails au moins sont exacts. Parfois, foulant aux pieds toutes les formes judiciaires, le tribunal secret condamnait un accusé sans le citer, sans l'entendre, sans le convaincre. Mais d'ordinaire on le sommait de comparaître, par quatre citations. Ceux qui étaient chargés de citer l'accusé épiaient, dans les ténèbres, le moment favorable pour clouer à sa porte la sommation. Cette pièce portait d'abord le nom du coupable, écrit en grosses lettres ; puis le genre de ses crimes vrais ou prétendus, ensuite ces mots : « Nous, les secrets vengeurs de l'Éternel, les juges implacables des crimes, et les protecteurs de l'innocence, nous te citons d'ici à trois jours devant le tribunal de Dieu. Comparais ; comparais ! »



La personne citée se rendait à un carrefour où aboutissaient quatre chemins. Un franc-juge, masqué et couvert d'un manteau noir, s'approchait lentement en prononçant le nom du coupable qu'il cherchait, il l'emmenait en silence et lui jetait sur le visage un voile épais, pour l'empêcher de reconnaître le chemin qu'il parcourait. Les sentences se rendaient toujours à l'heure de minuit. Il n'était point de lieu qui ne pût servir aux séances du tribunal secret, tout caché qu'il était et à l'abri de toute surprise : c'était souvent une caverne. L'accusé y descendait, et on lui découvrait le visage ; il voyait alors ces justiciers qui étaient partout et nulle part, et dont les bras s'étendaient partout, comme la présence de l'Éternel. Mais tous ces juges étaient masqués, ils ne s'exprimaient que par signes, à la lueur des torches. Quand l'accusé avait parlé pour sa défense, et que l'heure du jugement était venue, on sonnait une cloche ; de vives lumières éclairaient l'assemblée, le prévenu se voyait au milieu d'un cercle nombreux de juges noirs. La cour qui condamna ainsi Conrad de Langen était composée de trois cents francs-juges, et un jour que l'empereur Sigismond, de la maison de Luxembourg, présidait le tribunal secret, mille juges siégeaient autour de lui.

Pour les crimes avérés, pour les longs brigandages, on ne citait point, parce que le coupable, dès qu'il savait que la cour vehmique avait les yeux sur lui, se hâtait de fuir devant les poignards de cette justice inévitable ; il abandonnait pour jamais la terre rouge ; c'est le nom que les invisibles donnaient à la Westphalie, siége de leurs séances, centre de leurs pouvoirs.

Quand les juges chargés d'exécuter les sentences du tribunal secret avaient trouvé et saisi le condamné, ils le pendaient, avec une corde faite de branches d'osier tordues et tressées, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin. S'ils le poignardaient, selon la teneur du jugement, ils attachaient le cadavre à un tronc d'arbre et laissaient dans la plaie le poignard, au manche duquel était attachée la sentence, afin que l'on sût que ce n'était pas là un meurtre, ni un assassinat, mais une justice des francs-juges.

On ne pouvait rien objecter aux sentences de ce tribunal ; il fallait sur-le-champ les exécuter avec la plus parfaite obéissance. Chaque juge s'était obligé, par d'épouvantables serments, à révéler tous les crimes qui viendraient à sa connaissance, dût-il dénoncer son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, son ami ou ses parents sans exception. Il avait juré aussi de donner la mort à ce qu'il avait de plus cher, dès qu'il en recevrait l'ordre.

On cite ce mot du duc Guillaume de Brunswick, qui était initié au tribunal secret : « Il faudra bien, dit-il un jour tristement, que je fasse pendre le duc Adolphe de Sleswig, s'il vient me voir, puisque autrement mes confrères me feront pendre moi-même. »

Un prince de la même famille, le duc Frédéric de Brunswick, qui fut élu empereur un instant, ayant été condamné par les invisibles, ne marchait plus qu'entouré d'une garde nombreuse. Mais un jour qu'une nécessité le força à s'éloigner de quelques pas de sa suite, le chef de ses gardes, le voyant tarder à reparaître, l'alla joindre à l'entrée du petit bois où il s'était arrêté, le

trouva assassiné, avec sa sentence pendue au poignard; il vit le meurtrier qui se retirait gravement et n'osa pas le poursuivre.

C'était en l'année 1400. Il y avait alors cent mille francs-juges en Allemagne, et le tribunal vehmique était devenu si puissant, que tous les princes étaient contraints à s'y affilier. Sigismond, comme nous l'avons dit, le présida quelquefois. L'empereur Charles IV, pareillement de la maison de Luxembourg, trouva dans l'assistance des francs-juges une partie de sa force. Sans eux, l'odieux Wenceslas n'eût pu être déposé ; et de graves chroniques leur attribuent la mort de Charles le Téméraire.

Nous avons rapporté sommairement tout ce qui peut donner une idée de la vieille cour vehmique, en nous conformant aux récits de tous les historiens. Il paraît certain que cette institution est due à Charlemagne, mais non pas pour opprimer par la terreur, pour protéger au contraire le faible contre le fort. Lorsqu'il fonda ce tribunal tout-puissant, il établit à côté un refuge : la sentence était signifiée; et tout criminel condamné par les *frey graves*, si c'était pour un délit religieux ou politique, pouvait, en vertu d'une loi formelle, éviter la mort en s'exilant. Le pays ainsi était délivré du coupable.

Dans la suite, toujours fidèles à leur mission de protéger la faiblesse et l'innocence, les francs-juges ne furent l'effroi que des hommes puissants. Un seigneur féodal qui tuait ou pillait ses sujets tombait bientôt sous le poignard des francs-juges. Un brigand s'arrêtait devant le sentier du crime, parce qu'il savait qu'en le parcourant il trouverait le tribunal des secrets vengeurs de l'Éternel. Les souverains, qui n'étaient pas exempts de la même crainte, repoussaient en tremblant les tentations de la tyrannie. Et, remarquez-le, dans les pays où le tribunal secret s'est étendu, les iniquités féodales sont bien plus rares. Vous ne trouverez ni en Allemagne, ni dans le nord des Gaules, les sanglantes horreurs qui rendent l'histoire d'Angleterre si épouvantable au moyen âge. L'affreux despotisme seigneurial, qui pesait sur la France du milieu, fut généralement léger au Nord. Les communes se formèrent, le commerce s'établit parce qu'il y avait une puissance occulte qui protégeait le peuple et qui atteignait les nobles voleurs de grand chemin.

Pour frapper vivement les grossières imaginations des temps barbares, il fallait bien que cette puissance fût mystérieuse et terrible. Un baron guerroyeur n'eût pas craint une petite armée; il pâlissait au seul nom des francs-juges. Il savait qu'on n'évitait pas aisément leur sentence.

Quelquefois il arriva qu'un franc-juge, rencontrant un de ses amis condamné par le tribunal secret, l'avertit du danger qu'il courait, en lui disant : On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici; mais dès lors les francs-juges, ses confrères, étaient tenus, par leurs serments, de pendre le traître sept pieds plus haut que tout autre criminel condamné au même supplice. C'est qu'il fallait, nous le répétons, que cette justice fût inévitable. Les foudres de Rome étaient le seul frein des hommes qui pensaient ; le tribunal secret, la seule terreur des hommes matériels.

A la fin du quinzième siècle, les francs-juges devinrent moins nécessaires. Alors donc ce tribunal, dont la vaste étendue occupée par cent mille juges faisait ombrage aux souverains, car il pouvait être dangereux, attira leur attention. Ils cherchèrent à le supprimer. Celui qui seul y parvint fut l'époux de Marie de Bourgogne. Maximilien, élevé à l'empire, abolit à jamais, en 1512, le tribunal vehmique. Charles-Quint, son petit-fils et son successeur, maintint cette abolition, dont il ne resta que quelques vestiges impuissants.

Nous avons voulu, dans les notes qu'on vient de lire, mettre les savants sur une voie nouvelle relativement à la cour vehmique. Peut-être un investigateur plus habile montrera-t-il dans l'histoire les services immenses qu'elle a rendus.

Trithème (Jean), savant abbé de l'ordre de Saint-Benoît, qui chercha à perfectionner la stéganographie ou l'art d'écrire en chiffres. On prit ses livres pour des ouvrages magiques; et Frédéric II, électeur palatin, fit brûler publiquement les manuscrits originaux qui se trouvaient dans sa bibliothèque. Mort en 1516.

M. Audin, à qui l'histoire vraie doit de si beaux, de si consciencieux et de si savants travaux, a publié, dans ses études sur les couvents, une étude très-remarquable de Trithème, regardé dans le Rhingau comme un magicien de l'espèce de Faust, évoquant les morts et faisant des prodiges.

Trodds, petits lutins danois, qui sont toujours habillés de gris et coiffés d'un chapeau rouge.

Troian, roi de Servie, dans les temps obscurs. Sa légende a été célébrée dans un klechd ou chant populaire de la Servie, que la *Revue du Nord* a publié [1]. Ce roi ne pouvait supporter le soleil et ne se sentait vivre que la nuit. Il allait la nuit à ses rendez-vous et avait grand soin de rentrer avant le jour dans son palais, sans lumière. Mais un matin, oubliant l'approche de l'aurore, il prolongea sa visite malgré l'appel réitéré de son fidèle serviteur. Lorsqu'il se remit en route, l'aurore s'emparait du ciel; il eut beau presser son cheval pour regagner sa demeure avant les premiers rayons du soleil, il en fut atteint à mi-chemin, sauta à bas de son cheval, s'étendit sur la terre humide et ordonna à son serviteur de le couvrir d'un épais manteau. Le fidèle varlet obéit,

[1] Livraison de mai 1837.

et courut expliquer au palais la cause de l'absence du maître. Pendant ce temps, des pâtres qui menaient leurs troupeaux aux prairies arrivent au manteau ; ils l'enlèvent, et Troian crie : « Couvrez-moi du manteau ; gardez-moi du soleil. » Mais ses prières sont inutiles ; les rayons du soleil arrivent à son visage. Il se tait subitement ; car déjà ses deux yeux se sont écoulés en deux larmes, la tête se fond ; bientôt le cou, la poitrine, le corps entier se change en eau. Et le fidèle serviteur, revenu auprès de son maître, ne trouve plus que le manteau.



Trois. Les anciens crachaient trois fois dans leur sein pour détourner les enchantements. En Bretagne, un bruit qui se fait entendre trois fois annonce un malheur. On sait aussi que trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un mauvais présage.

Trois-Échelles, sorcier de Charles IX, qui le fit brûler à la fin pour avoir joint aux sortiléges les empoisonnements et les meurtres. Il avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux de son temps qui s'occupaient de magie passait dix-huit mille. Bodin raconte le tour suivant de ce sorcier : En présence du duc d'Anjou, depuis Henri III, il attira les chaînons d'une chaîne d'or d'assez loin, et les fit venir dans sa main ; après quoi la chaîne se trouva entière. Naudé parle de Trois-Échelles, dans le chapitre III de son *Apologie des grands personnages* soupçonnés de magie. Il reconnaît que c'était un charlatan, un escamoteur et un fripon.

Trois-Rieux. *Voy.* Macrodor.

Troldman, magicien chez les Scandinaves. *Voy.* Harold.

Trollen, esprits follets qui, selon Leloyer, se louent comme domestiques dans le Nord, en habits de femme ou d'homme, et s'emploient aux services les plus honnêtes de la maison. Ce sont les mêmes que les drolles.

Tronc d'arbre. Le diable prend quelquefois cette forme au sabbat.

Trophonius. *Voy.* Songes.

Trou du château de Carnoët. J'ai visité, dit Cambry dans son *Voyage du Finistère*, les ruines massives de l'antique château de Carnoët, sur la rive droite du Laïta (c'est le nom que l'Isole et l'Ellé prennent après leur réunion) ; les pans de murs, couverts de grands arbres, de ronces, d'épines, de plantes de toute nature, ne laissent apercevoir que leur grandeur ; des fossés remplis d'une eau vive l'entouraient, des tours le protégeaient. C'était sans doute un objet de terreur pour le voisinage ; il y paraît par les contes qu'on nous en rapporte.

Un de ses anciens propriétaires, type de la Barbe-Bleue, égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient grosses. La sœur d'un saint devint son épouse. Convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit ; son barbare époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête et retourne dans son château. Le saint, son frère, instruit de cette barbarie, la ressuscite et s'approche de Carnoët : on lui refuse d'en baisser les ponts-levis. A la troisième supplication sans succès, il prend une poignée de poussière, la lance en l'air ; le château tombe avec le prince, il s'abîme dans les enfers. Le trou par lequel il passa subsiste encore. Jamais, disent les bonnes gens, on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon.

Troupe furieuse. En Allemagne la superstition a fait donner ce nom à certains chasseurs mystérieux qui sont censés peupler les forêts. *Voy.* Monsieur de la Forêt, Veneur, etc.

Troupeaux. *Garde des troupeaux.* — Les bergers superstitieux donnent le nom de *gardes* à certaines oraisons incompréhensibles accompagnées de formules. Ce qui va suivre nous fera comprendre. Le tout est textuellement transcrit des grimoires et autres mauvais livres de noirs mystères. Nous pensons que la stupidité de ces procédés les combat suffisamment. Les recueils ténébreux donnent ces *gardes* comme capables de tenir toute espèce de troupeau en vigueur et bon rapport.



Le château de Belle, garde pour les chevaux. — Prenez du sel sur une assiette ; puis, ayant le dos tourné au lever du soleil et les animaux devant vous, prononcez, la tête nue, ce qui suit : « Sel qui es fait et formé au château de Belle, je te conjure au nom de Gloria, d'Orianté et de

Galliane, sa sœur; sel, je te conjure que tu aies à me tenir mes vifs chevaux de bêtes cavalines que voici présents sains et nets, bien buvant, bien mangeant, gros et gras; qu'ils soient à ma volonté; sel dont sel, je te conjure par la puissance de gloire et par la vertu de gloire, et en toute mon intention toujours de gloire. » Ceci prononcé au coin du soleil levant, vous gagnez l'autre coin, suivant le cours de cet astre, vous y prononcez ce que dessus. Vous en faites de même aux autres coins; et étant de retour où vous avez commencé, vous y prononcez de nouveau les mêmes paroles. Observez, pendant toute la cérémonie, que les animaux soient toujours devant vous, parce que ceux qui traverseront sont autant de bêtes folles. Faites ensuite trois tours autour de vos chevaux, faisant des jets de votre sel sur les animaux, disant: « Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te prends, à toi je m'attends. » Dans le restant de votre sel, vous saignerez l'animal sur qui on monte, disant: « Bête cavaline, je te saigne de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te prends, à toi je m'attends. » On doit saigner avec un morceau de bois dur, comme du buis ou poirier; on tire le sang de quelle partie on veut, quoi qu'en disent quelques capricieux qui affectent des vertus particulières à certaines parties de l'animal. Nous recommandons seulement, quand on tire le sang, que l'animal ait le cul derrière vous. Si c'est par exemple un mouton, vous lui tiendrez la tête dans vos jambes. Enfin, après avoir saigné l'animal, vous faites une levée de corne du pied droit, c'est-à-dire que vous lui coupez un petit morceau de corne du pied droit avec un couteau; vous le partagez en deux et en faites une croix. Vous mettez cette croisette dans un morceau de toile neuve, puis vous la couvrez de votre sel; vous prenez ensuite de la laine, si vous agissez sur les moutons; autrement vous prenez du crin, vous en faites ainsi une croisette que vous mettez dans votre toile sur le sel, vous mettez sur cette laine ou crin une seconde couche de sel; vous faites encore une autre croisette de cire vierge pascale ou chandelle bénite, puis vous mettez le restant de votre sel dessus, et nouez le tout en pelote avec une ficelle: frottez avec cette pelote les animaux au sortir de l'écurie, si ce sont des chevaux. Si ce sont des moutons, on les frottera au sortir de la bergerie ou du parc, prononçant les paroles qu'on aura employées pour le jet; on continue à frotter pendant un, deux, trois, sept, neuf ou onze jours de suite. Ceci dépend de la force et de la vigueur des animaux. Notez que vous ne devez faire vos jets qu'au dernier mot: quand vous opérez sur les chevaux, prononcez vivement; quand il s'agira de moutons, plus vous serez long à prononcer, mieux vous ferez.

Toutes les *gardes* se commencent le matin du vendredi, au croissant de la lune; et, en cas pressant, on passe par-dessus ces observations. Il faut avoir soin que vos pelotes ne prennent pas d'humidité, parce que les animaux périraient. On les porte ordinairement dans un gousset; mais, sans vous charger de ce soin inutile, faites ce que font les praticiens experts: placez-les chez vous en quelque lieu sec, et ne craignez rien. Nous avons dit ci-dessus de ne prendre de la corne que du pied droit pour faire la pelote; la plupart en prennent des quatre pieds, et en font conséquemment deux croisettes, puisqu'ils en ont quatre morceaux. Cela est superflu et ne produit rien de plus. Si vous faites toutes les cérémonies des quatre coins au seul coin du soleil levant, le troupeau sera moins dispersé. Remarquez qu'un berger mauvais, qui en veut à celui qui le remplace, peut lui causer bien des peines et même faire périr le troupeau: premièrement par le moyen de la pelote qu'il coupe en morceaux et qu'il disperse sur une table ou ailleurs; ensuite par le moyen d'une taupe ou d'une belette; enfin par le moyen d'une grenouille ou raine verte, ou queue de morue qu'il met dans une fourmilière, disant: Maudition, perdition. Il l'y laisse durant neuf jours, après lesquels il la relève avec les mêmes paroles, la mettant en poudre et en semant où doit paître le troupeau. Il se sert encore de trois cailloux pris en différents cimetières, et, par le moyen de certaines paroles que nous ne voulons pas révéler, il donne des courantes, cause la gale et fait mourir autant d'animaux qu'il souhaite.

Autre garde. — « Astarin, Astarot qui est Bahol, je te donne mon troupeau à ta charge et à ta garde; et pour ton salaire je te donnerai bête blanche ou noire, telle qu'il me plaira. Je te conjure, Astarin, que tu me les garde partout dans ces jardins, en disant hurlupapin. » Vous agirez suivant ce que nous avons dit au château de Belle, et ferez le jet, prononçant ce qui suit: « Gupin férant a failli le grand, c'est Caïn qui te fait chat. » (Vous les frotterez, avec les mêmes paroles.)

Autre garde. — « Bête à laine, je prie Dieu que la saignerie que je vais faire prenne et profite à ma volonté. Je conjure que tu casses et brises tous sorts et enchantements qui pourraient être passés dessus le corps de mon vif troupeau de bêtes à laine que voici présent devant Dieu et devant moi, qui sont à ma charge et à ma garde. » Voyez ci-dessus ce que nous avons dit pour opérer au château de Belle, et vous servez pour le jet et frottement des paroles qui suivent:

« Passe flori, tirlipipi. »

Garde contre la gale, rogne et clavelée. — « Ce fut par un lundi au matin que le Sauveur du monde passa, la sainte Vierge après lui, monsieur saint Jean, son pastoureau, son ami, qui cherche son divin troupeau. Mon troupeau sera

sain et joli, qui est sujet à moi. Je prie madame sainte Geneviève qu'elle m'y puisse servir d'amie, dans ce malin claviau ici. Claviau banni de Dieu, je te commande que tu aies à sortir d'ici, et que tu aies à fondre et à confondre devant Dieu et devant moi, comme fond la rosée devant le soleil. O sel! je te conjure de la part du grand Dieu vivant que tu me puisses servir à ce que je prétends, que tu me puisses préserver et garder mon troupeau de rogne, gale, pousse, de pousset, de gobes et de mauvaises eaux. » Avant toutes choses, à cette garde (rédigée, ainsi que les autres, par quelque paysan), ayez recours au château de Belle et faites le jet et les frottements, prononçant quelques formules.

Garde contre la gale. — « Quand Notre-Seigneur monta au ciel, sa sainte vertu en terre laissa. Pasle, Collet et Herve; tout ce que Dieu a dit a été bien dit. Bête rousse, blanche ou noire, de quelque couleur que tu sois, s'il y a quelque gale ou rogne sur toi, fût-elle mise et faite à neuf pieds dans terre, il est vrai qu'elle s'en ira et mortira. » Vous vous servirez pour le jet et pour les frottements des mots suivants, et aurez recours à ce que nous avons dit au château de Belle : « Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée. *Volo et vono Baptista Sancta Aca latum est.* »

Garde pour empêcher les loups d'entrer sur le terrain où sont les moutons. — Placez-vous au coin du soleil levant et prononcez cinq fois ce qui va suivre. Si vous ne le souhaitez prononcer qu'une fois, vous en ferez autant cinq jours de suite. « Viens, bête à laine, je te garde. Va droit, bête grise, à gris agripeuse; va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux; tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. » Ceci prononcé au coin que nous avons dit, on continue de faire de même aux autres coins; et, de retour où l'on a commencé, on le répète de nouveau. Voyez pour le reste le château de Belle, puis faites le jet avec les paroles qui suivent : *Vanus vanes,* attaquez sel *soli.*

Garde pour les chevaux. — « Sel, qui es fait et formé de l'écume de mer, je te conjure que tu fasses mon bonheur et le profit de mon maître; je te conjure au nom de Crouay, Rou et Rouvayet; viens ici, je te prends pour mon valet (en jetant le sel). (Gardez-vous de dire Rouvaye.) Ce que que tu feras, je le trouverai bien fait. » Cette garde est forte et quelquefois pénible, dit l'auteur. *Voy.* ORAISON DU LOUP. (Une variante.)

Trows, esprits qui, dans l'opinion des habitants des îles Shetland, résident dans les cavernes intérieures des collines. Ils sont habiles ouvriers en fer et en toutes sortes de métaux précieux. *Voy.* MINEURS, MONTAGNARDS, etc.

Truie. Les juges laïques de la prévôté de Paris, qui étaient très-ardents, firent brûler en 1466 Gillet-Soulart et sa truie, pauvre charlatan qui avait simplement appris à sa pauvre truie l'art de se redresser et de tenir une quenouille. On l'appelait *la truie qui file,* et une enseigne a conservé son souvenir. On voyait là une œuvre du diable. Mais il fallait qu'il y eût encore là-dessous quelque horreur.

« Rien de plus simple, dit alors M. Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*), qu'un procès de sorcellerie intenté à un animal. On trouve dans les comptes de la prévôté pour 1466 un curieux détail des frais du procès de Gillet-Soulart et de sa truie, exécutés pour leur démérites à Corbeil. Tout y est : le coût des fosses pour mettre la truie, les cinq cotrets pris sur le port de Morsang, les trois pintes de vin et le pain, dernier repas du patient, fraternellement partagé par le bourreau, jusqu'aux onze jours de garde et de nourriture de la truie, à huit deniers parisis chacun. »

La truie a ses fastes dans l'antiquité. Les Grundules étaient des espèces de dieux lares établis par Romulus en l'honneur d'une truie qui avait porté trente petits. *Voyez* PORCS.

Tschouwasches. L'irich ou jerich est un faisceau sacré devant lequel les Tschouwasches, peuplade de Sibérie, font leurs prières. Ce faisceau est composé de jets choisis du rosier sauvage, au nombre de quinze, d'égale grosseur, et longs d'environ quatre pieds, qu'on lie par le milieu avec une bande d'écorce, à laquelle on pend un petit morceau d'étain. Chaque maison en a un pareil à soi. Il n'est permis à personne de le toucher jusqu'en automne. Alors, lorsque toutes les feuilles sont tombées, on va en cueillir un nouveau et jeter dévotement l'ancien dans une eau courante.

Tullie. Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille nageant dans une liqueur inconnue. Elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or; elle était aussi fraîche que si elle n'eût été qu'endormie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait et qui s'éteignit dès que l'air s'y fut introduit. On reconnut à quelques inscriptions que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome; on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile commençait à rendre à ces restes les honneurs dus aux saints, on le fit jeter dans le Tibre. *Voy.* LAMPES MERVEILLEUSES.

Turlupins, secte de libertins qui allaient tout nus, et qui renouvelaient en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, au quatorzième siècle, les grossièretés des anciens cyniques. Ils disaient que la modestie et les mœurs étaient des marques de corruption, et que tous ceux qui avaient de la pudeur étaient possédés du diable.

Turpin, archevêque de Reims, mêlé dans toutes les chroniques de Charlemagne à la vie ou plutôt aux légendes de ce grand homme. On a conservé sous son nom une vision qu'il aurait eue, étant à Vienne, en Dauphiné, d'une troupe de démons qui s'en allaient vivement se saisir de l'âme de Charlemagne ou qui du moins se flattaient de cet espoir. Mais peu après il les vit s'en revenant l'oreille basse de n'avoir pas réussi[1].

Tvardowski, magicien polonais qui semble un type du Faust allemand.

Tybilenus, nom du mauvais génie chez les Saxons.

Tylwyth-Teg (la belle famille). On donne ce nom dans le pays de Galles à une peuplade de petites fées qui viennent la nuit dans les fermes et rendent de bons offices aux ménages où il y a de l'ordre et de la propreté. Elles ont pour opposés les Ellyllons, lutins malicieux qui font des tours aux maisons mal tenues et aux mauvais serviteurs.

Tympanites, variété des vampires. *Voyez* Huet.

Tympanon, peau de bouc dont les sorciers font des outres où ils conservent leur bouillon. *Voy.* Sabbat.

Tyre, sorte d'instrument dont les Lapons se servent pour leurs opérations magiques. Scheffer nous en fournit la description : Cette tyre n'est autre chose qu'une boule ronde, de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du plus tendre duvet, polie partout, et si légère qu'elle semble creuse. Elle est d'une couleur mêlée de jaune, de vert et de gris; le jaune y domine. On assure que les Lapons vendent cette tyre, qu'elle est comme animée, qu'elle a du mouvement; en sorte que celui qui l'a achetée la peut envoyer en qualité de maléfices sur qui il lui plaît. La tyre va comme un tourbillon. S'il se rencontre en son chemin quelque chose d'animé, cette chose reçoit le mal qui était préparé pour une autre.

U

Ukobach, démon d'un ordre inférieur. Il se montre toujours avec un corps enflammé ; on le



dit inventeur des fritures et des feux d'artifice. Il est chargé par Belzébuth d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales.

Universités occultes. « Il existait un homme à qui Catherine de Médicis tenait autant qu'à ses enfants : cet homme était Cosme Ruggieri, qu'elle logeait à son hôtel de Soissons et dont elle avait fait un conseiller suprême, chargé de lui dire si les astres ratifiaient les avis et le bon sens de ses conseillers ordinaires. De curieux antécédents justifiaient l'empire que ce Ruggieri conserva sur sa maîtresse jusqu'au dernier moment. Un des plus savants hommes du seizième siècle fut certes le médecin de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de Catherine. Ce médecin fut appelé Ruggieri le vieux (*vecchio Ruggier,* et *Roger l'Ancien* chez les auteurs français qui se sont occupés d'alchimie), pour le distinguer de ses deux fils, Laurent Ruggieri, nommé *le grand* par les auteurs cabalistiques, et Cosme Ruggieri, l'astrologue de Catherine, également nommé Roger par plusieurs historiens français. Ruggieri le vieux était si considéré dans la maison de Médecis que les deux ducs, Cosme et Laurent, furent les parrains de ses deux enfants. Il dressa, de concert avec le fameux mathématicien Bazile, le thème de nativité de Catherine, en sa qualité de mathématicien, d'astrologue et de médecin de la maison de Médecis; trois qualités qui se confondaient souvent.

» A cette époque, les sciences occultes se cultivaient avec une ardeur qui peut surprendre les esprits incrédules de notre siècle si souverainement analyseur; mais peut-être verront-ils poindre dans ce croquis historique le germe des sciences positives, épanouies au dix-neuvième siècle, sans la poétique grandeur qu'y portaient les audacieux chercheurs du seizième siècle; lesquels, au lieu de faire de l'industrie, agrandissaient l'art et fertilisaient la pensée. L'universelle

[1] Voyez cette vision dans les *Légendes de l'autre monde.*

protection accordée à ces sciences par les souverains de ce temps était d'ailleurs justifiée par les admirables créations de tous les inventeurs, qui partaient de la recherche du grand œuvre pour arriver à des résultats étonnants. Aussi jamais les souverains ne furent-ils plus avides de ces mystères. Les Fugger, en qui les Lucullus modernes reconnaîtront leurs princes, en qui les banquiers reconnaîtront leurs maîtres, étaient certes des calculateurs difficiles à surprendre; eh bien, ces hommes si positifs, qui prêtaient les capitaux de l'Europe aux souverains du seizième siècle endettés aussi bien que ceux d'aujourd'hui, ces illustres hôtes de Charles-Quint, commanditèrent les fourneaux de Paracelse.

» Au commencement du seizième siècle, Ruggieri le vieux fut le chef de cette université secrète d'où sortirent les Nostradamus et les Agrippa qui, tour à tour, furent médecins des Valois, enfin tous les astronomes, les astrologues, les alchimistes qui entourèrent à cette époque les princes de la chrétienté, et qui furent plus particulièrement accueillis et protégés en France par Catherine de Médicis. Dans le thème de nativité que dressèrent Bazile et Ruggieri le vieux, les principaux événements de la vie de Catherine furent prédits avec une exactitude désespérante pour ceux qui nient les sciences occultes. Cet horoscope annonçait les malheurs qui, pendant le siége de Florence, signalèrent le commencement de sa vie, son mariage avec un fils de France, l'avénement inespéré de ce fils au trône, la naissance de ses enfants et leur nombre. Trois de ses fils devaient être rois chacun à son tour, deux filles devaient être reines; tous devaient mourir sans postérité.

» Ce thème se réalisa si bien, que beaucoup d'historiens l'ont cru fait après coup. Mais chacun sait que Nostradamus produisit, au château de Chaumont, où Catherine se trouvait lors de la conspiration de la Renaudie, un homme qui possédait le don de lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Élisabeth de Valois avec Philippe II, roi d'Espagne, avant celui de Marguerite de Valois avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, Nostradamus et son ami confirmèrent toutes les circonstances du fameux thème. Cet homme, doué sans doute de seconde vue, et qui appartenait à la grande école des infatigables chercheurs du grand œuvre, mais dont la vie secrète a échappé à l'histoire, affirma que ce dernier enfant couronné mourrait assassiné.

» Après avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, l'astrologue imprimait un mouvement au rouet, et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait; chaque tour était pour un enfant une année de règne. Henri IV, mis sur le rouet, fit vingt-deux tours. L'astrologue dit à la reine effrayée que Henri de Bourbon serait en effet roi de France et régnerait tout ce temps; la reine Catherine lui voua une haine mortelle en apprenant qu'il succéderait au dernier des Valois assassiné.

» Curieuse de connaître son genre de mort, il lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès ce jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violentée au château de Saint-Germain, elle n'y mit jamais le pied, quoique ce château fût infiniment plus convenable à ses desseins, par sa proximité de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier avec le roi durant les troubles. Quand elle tomba malade, quelques jours après l'assassinat du duc de Guise aux états de Blois, elle demanda le nom du prélat qui vint l'assister; on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain : *Je suis morte!* s'écria-t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes. Cette scène, connue du cardinal de Lorraine, qui la traita de sorcellerie, se réalisait peu à peu. François II n'avait régné que ses tours de rouet; Charles IX accomplissait en ce moment son dernier. Si Catherine a dit ces singulières paroles à son fils Henri partant pour la Pologne : — *Vous reviendrez bientôt!* il faut les attribuer à sa foi dans les sciences occultes et non à son dessein d'empoisonner le roi. Marguerite de France était reine de Navarre, Élisabeth, reine d'Espagne, le duc d'Anjou était roi de Pologne.

» Beaucoup d'autres circonstances corroborèrent la foi de Catherine dans les sciences occultes. La veille du tournoi où Henri II fut blessé



Henri II.

à mort, Catherine vit le coup fatal en songe. Son conseil d'astrologie judiciaire, composé de Nostradamus et des deux Ruggieri, lui avait prédit

la mort du roi. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour engager Henri II à ne pas descendre en lice. Le pronostic et le songe engendré par le pronostic se réalisèrent.

» Les mémoires du temps rapportent un autre fait non moins étrange. Le courrier qui annonçait la victoire de Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On éveilla la reine mère, qui dit: *Je le savais.* En effet, la veille, dit Brantôme, elle avait raconté le triomphe de son fils et quelques circonstances de la bataille. L'astrologue de la maison de Bourbon déclara que le cadet de tant de princes issus de saint Louis, que le fils d'Antoine de Bourbon serait roi de France. Cette prédiction, rapportée par Sully, fut accomplie dans les termes mêmes de l'horoscope, ce qui fit dire à Henri IV qu'à force de mensonges ces gens rencontraient le vrai. Quoi qu'il en soit, si la plupart des têtes fortes de ce temps croyaient à la vaste science appelée *magisme* par les maîtres de l'astrologie judiciaire et *sorcellerie* par le public, ils étaient autorisés par le succès des horoscopes. Ce fut pour Cosme Ruggieri, son mathématicien, son astronome, son astrologue, son sorcier, si l'on veut, que Catherine fit élever la colonne adossée à la halle au blé, seul débris qui reste de l'hôtel de Soissons. Cosme Ruggieri possédait, comme les confesseurs, une mystérieuse influence dont il se contentait comme eux; d'ailleurs, il nourrissait une ambitieuse pensée supérieure à l'ambition vulgaire. Cet homme, que les romanciers ou les dramaturges dépeignent comme un bateleur, possédait la riche abbaye de Saint-Mahé en basse Bretagne, et avait refusé de hautes dignités ecclésiastiques; l'or, que les passions superstitieuses de cette époque lui apportaient abondamment, suffisait à sa secrète entreprise, et la main de la reine, étendue sur sa tête, en préservait le moindre cheveu de tout mal[1]. »

Uphir, démon chimiste, très-versé dans la connaissance des simples. Il est responsable aux enfers de la santé de Belzébuth et des grands de sa cour. Les médecins matériels l'ont pris pour leur patron depuis le discrédit d'Esculape.

Upiers. *Voy.* Vampires.

Urda. *Voy.* Nornes.

Urgande, bonne fée des temps chevaleresques. Elle avait pour ennemie Mélye la Mauvaise. Voici une de ses aventures : La fée Urgande, qui protégeait si généreusement Amadis, avait donné au jeune Esplandian, fils de ce héros, une épée enchantée qui devait rompre tous les charmes. Un jour qu'Esplandian et les chevaliers chrétiens se battaient en Galatie, aidés de la fée Urgande, ils aperçurent la fée Mélye, leur ennemie implacable, sous la figure la plus hideuse. Elle était assise à la pointe d'un rocher, d'où elle protégeait les armes des Sarasins. Esplandian courut à elle pour purger la terre de cette furie (car, bien qu'immortelles de leur nature jusqu'au jugement dernier, les fées n'étaient pas à l'épreuve d'un bon coup d'épée, et pouvaient comme d'autres recevoir la mort, pourvu qu'elle fût violente). Mélye évita le coup en changeant de place avec la plus grande agilité; et comme elle se vit pressée, elle parut s'abîmer dans un antre qui vomit aussitôt des flammes. Urgande reconnut Mélye au portrait que les chevaliers lui en firent; elle voulut la voir; elle conduisit donc Esplandian et quelques chevaliers dans une prairie, au bout de laquelle ils trouvèrent Mélye assise sur ses talons et absorbée dans une profonde rêverie. Cette fée possédait un livre magique dont Urgande désirait depuis longtemps la possession. Mélye, apercevant Urgande, composa son visage, accueillit la fée, sa rivale, avec aménité, et la fit entrer dans sa grotte. Mais à peine y avait-elle pénétré, que, s'élançant sur elle, la méchante fée la renversa par terre en lui serrant la gorge avec violence. Les chevaliers, les entendant se débattre, entrèrent dans la grotte : le pouvoir des enchantements les fit tomber sans connaissance; le seul Esplandian, que son épée charmée garantissait de tous les piéges magiques, courut sur Mélye et retira Urgande de ses mains. Au même instant Mélye prit celui de ses livres qui portait le nom de *Médée*, et forma une conjuration; le ciel s'obscurcit aussitôt : il sortit d'un nuage noir un chariot attelé de deux dragons qui vomissaient des flammes. Enlevant lestement Urgande, Mélye la plaça dans le chariot et disparut avec elle. Elle l'emmena dans Thésyphante et l'enferma dans une grosse tour, d'où Esplandian parvint à la tirer quelque temps après.

Urine. L'urine a aussi des vertus admirables. Elle guérit la teigne et les ulcères des oreilles, pourvu qu'on la prenne en bonne santé. Elle guérit aussi de la piqûre des serpents, des aspics et autres reptiles venimeux. Il paraît que les sorcières s'en servent pour faire tomber la pluie. Delrio conte que, dans le diocèse de Trèves, un paysan qui plantait des choux dans son jardin avec sa fille, âgée de huit ans, donnait des éloges à cette enfant sur son adresse à s'acquitter de sa petite fonction. « Oh! répondit l'enfant, j'en sais bien d'autres. Retirez-vous un peu, et je ferai descendre la pluie sur telle partie du jardin que vous désignerez. — Fais, reprend le paysan surpris, je vais me retirer. » Alors la petite fille creuse un trou dans la terre, y répand son urine, la mêle avec la terre, prononce quelques mots, et la pluie tombe par torrents sur le jardin.

« Qui t'a donc appris cela? s'écrie le paysan étourdi. — C'est ma mère, qui est très-habile dans cette science. » Le paysan effrayé fit monter sa fille et sa femme sur sa charrette, les

[1] M. de Balzac, *Le secret des Ruggieri.*

mena à la ville, et les livra toutes deux à la justice.

Nous ne parlerons de la médecine des urines que pour remarquer qu'elle est un peu moins incertaine que les autres spécialités de la même science. Des railleurs présentaient une fiole d'urine de cheval à un docteur de ce genre qu'ils voulaient mystifier; il l'inspecta et la rendit en disant : « Donnez de l'avoine et du foin au malade. »

Les Égyptiens disaient qu'Hermès Trismégiste avait divisé le jour en douze heures et la nuit pareillement, sur l'observation d'un animal consacré à Sérapis, le Cynocéphale, qui jetait son urine douze fois par jour, et autant la nuit, à des intervalles égaux.

Urotopégnie, chevillement. Delancre dit qu'il y a un livre de ce nom dans lequel on voit que les moulins, les tonneaux, les fours, etc., peuvent être liés ainsi que les hommes. *Voy.* LIGATURES.

Uterpen. *Voy.* MERLIN.

Utéseture, espèce de magie pratiquée chez les Islandais; on en fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Ceux qui se trouvent la nuit hors de leur logis s'imaginent converser avec des esprits, qui communément leur conseillent de faire le mal.

V

Vaccine. Quand l'inoculation s'introduisit à Londres, un ministre anglican la traita en chaire d'innovation infernale, de suggestion diabolique, et soutint que la maladie de Job n'était que la petite vérole que lui avait inoculée le malin [1].

D'autres pasteurs anglais ont traité pareillement la vaccine; des médecins français ont écrit que la vaccine donnerait aux vaccinés quelque chose de la race bovine, que les femmes soumises à ce préservatif s'exposaient à devenir des vaches comme Io. *Voy.* les écrits des docteurs Vaume, Moulet, Chapon, etc.

Vache. Cet animal est si respecté dans l'Hindoustan, que tout ce qui passe par son corps a, pour les Hindous, une vertu sanctifiante et médicinale. Les brahmes donnent du riz aux vaches, puis ils en cherchent les grains entiers dans leurs excréments, et font avaler ces grains aux malades, persuadés qu'ils sont propres à guérir le corps et à purifier l'âme. Ils ont une vénération singulière pour les cendres de bouse de vache. Les souverains ont à leur cour des officiers qui n'ont point d'autre fonction que de présenter le matin à ceux qui viennent saluer le prince un plat de ces cendres détrempées dans un peu d'eau. Le courtisan plonge le bout du doigt dans ce mortier, et se fait sur différentes parties du corps une onction qu'il regarde comme très-salutaire. *Voy.* VAÏCARANI.



[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. III, p. 84.

Chez les Hébreux, on sacrifiait une vache rousse, pour faire de ses cendres une eau d'expiation destinée à purifier ceux qui s'étaient souillés par l'attouchement d'un mort. C'est de là sans doute que vient, dans le Midi, l'opinion qu'une vache rousse est mauvaise.

Vade. La légende de Vade ou Wade et de son fils Véland le Forgeron est célèbre dans la littérature scandinave. La voici telle que MM. Depping et Francisque Michel, guidés par les monuments de la Suède et de l'Islande, l'ont exposée dans leur *Dissertation sur une tradition du moyen âge*, publiée à Paris en 1833 :

« Le roi danois Wilkin, ayant rencontré dans une forêt, au bord de la mer, une belle femme, qui était une *haffru* ou femme de mer, espèce d'êtres marins qui, sur terre, prennent la forme d'une femme, s'unit avec elle, et le fruit de cette union fut un fils géant, qui fut appelé Vade. Wilkin lui donna douze terres en Seelande. Vade eut à son tour un fils appelé *Veland* ou *Vanlund*. Quand ce dernier eut atteint l'âge de neuf ans, son père le conduisit chez un habile forgeron du Hunaland, appelé Mimer, pour qu'il apprît à forger, tremper et façonner le fer. Après l'avoir laissé trois hivers dans le Hunaland, le géant Vade se rendit avec lui à une montagne appelée Kallova, dont l'intérieur était habité par deux nains qui passaient pour savoir mieux forger le fer que les autres nains et que les hommes ordinaires. Ils fabriquaient des épées, des casques et des cuirasses; ils savaient aussi travailler l'or et l'argent, et en faire toute sorte de bijoux. Pour un marc d'or, ils rendirent Veland le plus habile forgeron de la terre. Néanmoins ce dernier tua ses maîtres, qui voulaient profiter d'une tempête dans laquelle Vade avait péri pour mettre à mort

leur élève. Veland s'empara alors des outils, chargea un cheval d'autant d'or et d'argent qu'il pouvait en porter, et reprit le chemin du Danemark. Il arriva près d'un fleuve nommé Visara ou Viser-Aa ; il s'arrêta sur la rive, y abattit un arbre, le creusa, y déposa ses trésors et ses vivres, et s'y pratiqua une demeure tellement fermée que l'eau ne pouvait y pénétrer. Après y être entré, il se laissa flotter vers la mer.

» Un jour, un roi de Jutland, nommé Nidung, pêchait avec sa cour, quand les pêcheurs retirèrent de leur filet un gros tronc d'arbre singulièrement taillé. Pour savoir ce qu'il pouvait contenir, on voulut le mettre en pièces ; mais tout à coup une voix, sortant du tronc, ordonna aux ouvriers de cesser. A cette voix, tous les assistants prirent la fuite, croyant qu'un sorcier était caché dans l'arbre. Veland en sortit ; il dit au roi qu'il n'était pas magicien, et que, si on voulait lui laisser la vie et ses trésors, il rendrait de grands services. Le roi le lui promit. Veland cacha ses trésors en terre et entra au service de Nidung. Sa charge fut de prendre soin de trois couteaux que l'on mettait devant le roi à table. Le roi, ayant découvert l'habileté de Veland dans l'art de fabriquer des armes, consentit à ce qu'il luttât avec son forgeron ordinaire. Celui-ci fit une armure qu'il croyait impénétrable, mais que Veland fendit en deux d'un seul coup de l'épée d'or qu'il avait fabriquée en peu d'heures. Depuis lors, Veland fut en grande faveur auprès du roi ; mais ayant été mal récompensé d'un message pénible et dangereux, il ne songea plus qu'à se venger. Il tenta d'empoisonner le roi, qui s'en aperçut et lui fit couper les jarrets. Furieux de cette injure, Veland feignit du repentir ; et le roi consentit à lui laisser une forge et les outils nécessaires pour composer de belles armures et des bijoux précieux. Alors le vindicatif artisan sut attirer chez lui les deux fils du roi ; il les tua, et offrit à leur père deux coupes faites avec le crâne de ses enfants. Après quoi il se composa des ailes, s'envola sur la tour la plus élevée, et cria de toutes ses forces pour que le roi vînt et lui parlât. En entendant sa voix, le roi sortit. « Veland, dit-il, est-ce que tu es devenu oiseau ?

» — Seigneur, répondit le forgeron, je suis maintenant oiseau et homme à la fois ; je pars, et tu ne me verras plus. Cependant, avant de partir, je veux t'apprendre quelques secrets. Tu m'as fait couper les jarrets pour m'empêcher de m'en aller : je m'en suis vengé ; je t'ai privé de tes fils, que j'ai égorgés de ma main ; mais tu trouveras leurs ossements dans les vases garnis d'or et d'argent dont j'ai orné ta table. »

» Ayant dit ces mots, Veland disparut dans les airs.

» Ce récit est la forme la plus complète qu'ait reçue la légende de Vade et de son fils dans les monuments de la littérature scandinave. Le chant de l'*Edda*, qui nous fait connaître Veland, diffère dans plusieurs de ses circonstances. Là, Veland est le troisième fils d'un roi *alfe*, c'est-à-dire d'espèce surnaturelle. Ces trois princes avaient épousé trois valkiries ou fées qu'ils avaient rencontrées au bord d'un lac, où, après avoir déposé leur robe de cygne, elles s'amusaient à filer du lin. Au bout de sept années de mariage, les valkiries disparurent, et les deux frères de Veland allèrent à la recherche de leurs femmes ; mais Veland resta seul dans sa cabane, et s'appliqua à forger les métaux. Le roi Niduth, ayant entendu parler des beaux ouvrages d'or que Veland faisait, s'empara du forgeron pendant qu'il dormait ; et, comme il faisait peur à la reine, celle-ci ordonna qu'on lui coupât les jarrets. Veland, pour se venger, accomplit les actions différentes que nous avons rapportées. »

Cette histoire de Wade et de son fils a été souvent imitée par les anciens poëtes allemands et anglo-saxons. Les trouvères français ont parlé plusieurs fois de Veland, de son habileté à forger des armures. Ils se plaisaient à dire que l'épée du héros qu'ils chantaient avait été trempée par Veland.

Vafthrudnis, génie des Scandinaves renommé pour sa science profonde. Odin alla le défier dans son palais, et le vainquit par la supériorité de ses connaissances.

Vagnoste, géant, père d'Agaberte. *Voy.* ce mot.

Vaïcarani, fleuve de feu que les âmes doivent traverser avant d'arriver aux enfers, selon la doctrine des Indiens. Si un malade tient en main la queue d'une vache au moment de sa mort, il passera sans danger le fleuve Vaïcarani, parce que la vache dont il a tenu la queue se présentera à lui sur le bord du fleuve ; il prendra sa queue et fera doucement le trajet par ce moyen.

Vaisseau-fantôme. *Voy.* Voltigeur hollandais.

Valafar ou **Malafar**, grand et puissant duc de l'empire infernal. Il paraît sous la forme d'un ange, quelquefois sous celle d'un lion avec la tête et les pattes d'une oie et une queue de lièvre. Il connaît le passé et l'avenir, donne du génie et de l'audace aux hommes, et commande trente-six légions[1].

Valens, empereur arien. « Curieux de savoir le nom de son successeur, il eut recours aux voies extraordinaires et défendues ; et comme le démon l'eut informé[2] qu'il le connaîtrait aux lettres *théod*, il fit mourir Théodore, Théodule, etc., sans penser à Théodose, qui lui succéda.

» Cette histoire, ajoute Chevreau, est peut-être plus connue que la suivante. Pierre-Louis, duc de Parme, étant averti par Lucas Gauric d'une

[1] Wierus, in *Pseudomonarch. dæmon.*

[2] Par l'alectryomancie. *Voy.* ce mot.

conspiration contre lui, se mit en tête de savoir le nom des conjurés par l'évocation des esprits. Le démon lui répondit, se voyant pressé, que s'il prenait garde à sa monnaie, il trouverait ce qu'il demandait. Comme la réponse était obscure, et que pour l'entendre il fallait être aussi diable que le diable même, il s'en moqua, quoiqu'elle fût trouvée véritable par l'événement, puisque la légende de la vieille monnaie de Farnèse était P. ALOIS, PARM. ET PLAC. DUX. Par ces quatre lettres PLAC., qui signifient *Placentiæ,* il lui découvrait le lieu et le nom des conjurés. Chaque lettre des quatre marquait la première du nom des quatre familles qui exécutèrent leur entreprise : P, *Pallavicini;* L, *Landi;* A, *Anguiscioli;* C, *Confalonieri.* »

Valentin, hérésiarque, originaire d'Égypte, qui enseigna sa doctrine peu de temps après la mort du dernier des apôtres. Il admettait un séjour éternel de lumière, qu'il nommait *pléroma* ou plénitude, dans lequel habitait la Divinité. Il y plaçait des *Eons* ou intelligences immortelles, au nombre de trente, les uns mâles, les autres femelles; il les distribuait en trois ordres, les supposait nés les uns des autres, leur donnait des noms et faisait leur généalogie. Le premier était *Bythos,* la profondeur, qu'il appelait aussi le premier père, *propator.* Il lui donnait pour femme *Ennoïa*, l'intelligence, qu'il appelait encore le silence, *Sigé.* Jésus-Christ et le Saint-Esprit étaient les derniers nés de ces Eons.

On a peine à concevoir que Valentin ait eu de nombreux disciples et que plusieurs sectes soient nées de sa doctrine; mais l'esprit humain fourvoyé a aussi ses prodiges.

Valentin (Basile). *Voy.* BASILE-VALENTIN.

Valère-Maxime, écrivain qui florissait sous Tibère. Le premier livre de son *Recueil des actions et des paroles mémorables* roule principalement sur les prodiges et les songes merveilleux.

Valkiries. *Voy.* WALKIRIES.

Vampires. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire des vampires, c'est qu'ils ont partagé avec les philosophes, ces autres démons, l'honneur d'étonner et de troubler le dix-huitième siècle; c'est qu'ils ont épouvanté la Lorraine, la Prusse, la Silésie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche, la Russie, la Bohême et tout le nord de l'Europe, pendant que les démolisseurs de l'Angleterre et de la France renversaient les croyances en se donnant le ton de n'attaquer que les erreurs populaires.

Chaque siècle, il est vrai, a eu ses modes; chaque pays, comme l'observe D. Calmet, a eu ses préventions et ses maladies. Mais les vampires n'ont point paru avec tout leur éclat dans les siècles barbares et chez les peuples sauvages : ils se sont montrés au siècle des Diderot et des Voltaire, dans l'Europe, qui se disait déjà civilisée.

On a donné le nom d'*upiers oupires,* et plus généralement *vampires* en Occident, de *broucolaques* (vroucolacas) en Morée, de *katakhanès* à Ceylan, — à des hommes morts et enterrés depuis plusieurs années, ou du moins depuis plusieurs jours, qui revenaient *en corps et en âme,* parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltraitaient les hommes et les animaux, et surtout qui suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, leur causaient la mort [1]. On ne se délivrait de leurs dangereuses visites et de leurs infestations qu'en les exhumant, les empalant, leur coupant la tête, leur arrachant le cœur, ou les brûlant.

Ceux qui mouraient sucés devenaient habituel-



lement vampires à leur tour. Les journaux publics de la France et de la Hollande parlent, en 1693 et 1694, des vampires qui se montraient en Pologne et surtout en Russie. On voit dans le *Mercure galant* de ces deux années que c'était alors une opinion répandue chez ces peuples que les vampires apparaissaient depuis midi jusqu'à minuit; qu'ils suçaient le sang des hommes et des animaux vivants avec tant d'avidité, que souvent ce sang leur sortait par la bouche, par les narines, par les oreilles. Quelquefois, ce qui est plus fort encore, leurs cadavres nageaient dans le sang au fond de leurs cercueils.



On disait que ces vampires, ayant continuellement grand appétit, mangeaient aussi les linges qui se trouvaient autour d'eux. On ajoutait que, sortant de leurs tombeaux, ils allaient la nuit embrasser violemment leurs parents ou leurs amis, à qui ils suçaient le sang en leur pressant la gorge

[1] C'est la définition que donne le R. P. D. Calmet.

pour les empêcher de crier. Ceux qui étaient sucés s'affaiblissaient tellement qu'ils mouraient presque aussitôt. Ces persécutions ne s'arrêtaient pas à une personne seulement : elles s'étendaient jusqu'au dernier de la famille ou du village (car le vampirisme ne s'est guère exercé dans les villes), à moins qu'on n'en interrompît le cours en coupant la tête ou en perçant le cœur du vampire, dont on trouvait le cadavre mou, flexible, mais frais, quoique mort depuis très-longtemps. Comme il sortait de ces corps une grande quantité de sang, quelques-uns le mêlaient avec de la farine pour en faire du pain : ils prétendaient qu'en mangeant ce pain ils se garantissaient des atteintes du vampire.

Voici quelques histoires de vampires.

M. de Vassimont, envoyé en Moravie par le duc de Lorraine Léopold Ier, assurait, dit D. Calmet, que ces sortes de spectres apparaissaient fréquemment et depuis longtemps chez les Moraves, et qu'il était assez ordinaire dans ce pays-là de voir des hommes morts depuis quelques semaines se présenter dans les compagnies, se mettre à table sans rien dire avec les gens de leur connaissance, et faire un signe de tête à quelqu'un des assistants, lequel mourait infailliblement quelques jours après.

Un vieux curé confirma ce fait à M. de Vassimont et lui en cita même plusieurs exemples, qui s'étaient, disait-il, passés sous ses yeux.

Les évêques et les prêtres du pays avaient consulté Rome sur ces matières embarrassantes ; mais le saint-siége ne fit point de réponse, parce qu'il regardait tout cela comme des visions. Dès lors on s'avisa de déterrer les corps de ceux qui revenaient ainsi, de les brûler ou de les consumer en quelque autre manière, et ce fut par ce moyen qu'on se délivra de ces vampires, qui devinrent de jour en jour moins fréquents. Toutefois ces apparitions donnèrent lieu à un petit ouvrage composé par Ferdinand de Schertz, et imprimé à Olmutz, en 1706, sous le titre de *Magia posthuma*. L'auteur raconte qu'en un certain village, une femme, étant morte munie des sacrements, fut enterrée dans le cimetière à la manière ordinaire. On voit que ce n'était point une excommuniée, mais peut-être une sacrilége. Quatre jours après son décès, les habitants du village entendirent un grand bruit et virent un spectre qui paraissait tantôt sous la forme d'un chien, tantôt sous celle d'un homme, non à une personne seulement, mais à plusieurs. Ce spectre serrait la gorge de ceux à qui il s'adressait, leur comprimait l'estomac jusqu'à les suffoquer, leur brisait presque tout le corps et les réduisait à une faiblesse extrême ; en sorte qu'on les voyait pâles, maigres et exténués. Les animaux mêmes n'étaient pas à l'abri de sa malice : il attachait les vaches l'une à l'autre par la queue, fatiguait les chevaux et tourmentait tellement le bétail de toute sorte, qu'on n'entendait partout que mugissements et cris de douleur. Ces calamités durèrent plusieurs mois : on ne s'en délivra qu'en brûlant le corps de la femme vampire.

L'auteur de la *Magia posthuma* raconte une autre anecdote plus singulière encore. Un pâtre du village de Blow, près la ville de Kadam en Bohême, apparut quelque temps après sa mort avec les symptômes qui annoncent le vampirisme. Le fantôme appelait par leur nom certaines personnes, qui ne manquaient pas de mourir dans la huitaine. Il tourmentait ses anciens voisins, et causait tant d'effroi que les paysans de Blow déterrèrent son corps et le fichèrent en terre avec un pieu qu'ils lui passèrent à travers le cœur. Ce spectre, qui parlait quoiqu'il fût mort, et qui du moins n'aurait plus dû le faire dans une situation pareille, se moquait néanmoins de ceux qui lui faisaient souffrir ce traitement.

« Vous avez bonne grâce, leur disait-il, en ouvrant sa grande bouche de vampire, de me donner ainsi un bâton pour me défendre contre les chiens? » On ne fit pas attention à ce qu'il put dire, et on le laissa. La nuit suivante, il brisa son pieu, se releva, épouvanta plusieurs personnes et en suffoqua plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. On le livra au bourreau, qui le mit sur une charrette pour le transporter hors de la ville et l'y brûler. Le cadavre remuait les pieds et les mains, roulait des yeux ardents et hurlait comme un furieux. Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux, il jeta de grands cris et rendit du sang très-vermeil ; mais quand on l'eut bien brûlé, il ne se montra plus...

On en usait de même, dans le dix-septième siècle, contre les revenants de ce genre ; et dans plusieurs endroits, quand on les tirait de terre, on les trouvait pareillement frais et vermeils, les membres souples et maniables, sans vers et sans pourriture, mais non sans une très-grande puanteur.

L'auteur que nous avons cité assure que de son temps on voyait souvent des vampires dans les montagnes de Silésie et de Moravie. Ils apparaissaient en plein jour, comme au milieu de la nuit, et l'on s'apercevait que les choses qui leur avait appartenu se remuaient et changeaient de place sans que personne parût les toucher. Le seul remède contre ces apparitions était de couper la tête et de brûler le corps du vampire.

Vers l'an 1725, un soldat qui était en garnison chez un paysan des frontières de la Hongrie vit entrer, au moment du souper, un inconnu qui se mit à table auprès du maître de la maison. Celui-ci en fut très-effrayé, de même que le reste de la compagnie. Le soldat ne savait qu'en juger et craignait d'être indiscret en faisant des questions, parce qu'il ignorait de quoi il s'agissait. Mais le maître du logis étant mort le lende-

main, il chercha à connaître le sujet qui avait produit cet accident et mis toute la maison dans le trouble. On lui dit que l'inconnu qu'il avait vu entrer et se mettre à table, au grand effroi de la famille, était le père du maître de la maison; qu'il était mort et enterré depuis dix ans, et qu'en venant ainsi s'asseoir auprès de son fils, il lui avait apporté la mort. Le soldat raconta ces choses à son régiment. On en avertit les officiers généraux, qui donnèrent commission au comte de Cabréras, capitaine d'infanterie, de faire information de ce fait. Cabréras s'étant transporté sur les lieux avec d'autres officiers, un chirurgien et un auditeur, ils entendirent les dépositions de tous les gens de la maison, qui attestèrent que le revenant n'était autre que le père du maître du logis, et que tout ce que le soldat avait rapporté était exact : ce qui fut aussi affirmé par la plupart des habitants du village. En conséquence, on fit tirer de terre le corps de ce spectre. Son sang était fluide et ses chairs aussi fraîches que celles d'un homme qui vient d'expirer. On lui coupa la tête, après quoi on le remit dans son tombeau. On exhuma ensuite, après d'amples informations, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu trois fois dans sa maison à l'heure du repas, et qui avait sucé au cou, la première fois, son propre frère; la seconde, un de ses fils; la troisième, un valet de la maison. Tous trois en étaient morts presque sur-le-champ. Quand ce vieux vampire fut déterré, on le trouva, comme le premier, ayant le sang fluide et le corps frais. On lui planta un grand clou dans la tête, et ensuite on le remit dans son tombeau. Le comte de Cabréras fit brûler un troisième vampire, qui était enterré depuis seize ans, et qui avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils. — Alors enfin le pays fut tranquille [1].

On a vu, dans tout ce qui précède, que généralement, lorsqu'on exhume les vampires, leurs corps paraissent vermeils, souples, bien conservés. Cependant, malgré tous ces indices de vampirisme, on ne procédait pas contre eux sans formes judiciaires. On citait et on entendait les témoins, on examinait les raisons des plaignants, on considérait avec attention les cadavres : si tout annonçait un vampire, on le livrait au bourreau, qui le brûlait. Il arrivait quelquefois que ces spectres paraissaient encore pendant trois ou quatre jours après leur exécution; cependant leur corps avait été réduit en cendres. Assez souvent on différait d'enterrer pendant six ou sept semaines les corps de certaines personnes suspectes. Lorsqu'ils ne pourrissaient point et que leurs membres demeuraient souples, leur sang fluide, alors on les brûlait. On assurait que les habits de ces défunts se remuaient et changeaient de place sans qu'aucune personne les touchât. L'auteur de la *Magia posthuma* raconte que l'on voyait à Olmutz, à la fin du dix-septième siècle, un de ces vampires qui, n'étant pas enterré, jetait des pierres aux voisins et molestait extrêmement les habitants.

Dom Calmet rapporte, comme une circonstance particulière, que, dans les villages où l'on est infesté du vampirisme, on va au cimetière, on visite les fosses, on en trouve qui ont deux ou trois, ou plusieurs trous de la grosseur du doigt; alors on fouille dans ces fosses, et l'on ne manque pas d'y trouver un corps souple et vermeil. Si on coupe la tête de ce cadavre, il sort de ses veines et de ses artères un sang fluide, frais et abondant. Le savant bénédictin demande ensuite si ces trous qu'on remarquait dans la terre qui couvrait les vampires pouvaient contribuer à leur conserver une espèce de vie, de respiration, de végétation, et rendre plus croyable leur retour parmi les vivants; il pense avec raison que ce sentiment, fondé d'ailleurs sur des faits qui n'ont rien de réellement constaté, n'est ni probable ni digne d'attention.

Le même écrivain cite ailleurs, sur les vampires de Hongrie, une lettre de M. de l'Isle de Saint-Michel, qui demeura longtemps dans les pays infestés, et qui devait en savoir quelque chose. Voici comment M. de l'Isle s'explique là-dessus :

« Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil et, au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre et sans aucun autre symptôme de maladie que la maigreur et le dessèchement. On dit, en Hongrie, que c'est un vampire qui s'attache à cette personne et lui suce le sang. De ceux qui sont attaqués de cette mélancolie noire, la plupart, ayant l'esprit troublé, croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre fait le corps.

» Lorsque nous étions en quartiers d'hiver chez les Valaques, deux cavaliers de la compagnie dont j'étais cornette moururent de cette maladie, et plusieurs autres, qui en étaient attaqués, seraient probablement morts de même, si un caporal de notre compagnie n'avaient guéri les imaginations en exécutant le remède que les gens du pays emploient pour cela. Quoique assez singulier, je ne l'ai jamais lu nulle part. Le voici :

» On choisit un jeune garçon, on le fait monter à poil sur un cheval entier, absolument noir; on conduit le jeune homme et le cheval au cimetière; ils se promènent sur toutes les fosses. Celle où l'animal refuse de passer, malgré les coups de cravache qu'on lui délivre, est regardée comme renfermant un vampire. On ouvre cette fosse, et on y trouve un cadavre aussi beau et

[1] D. Calmet déclare qu'il tient ces faits d'un homme grave, qui les tenait de M. le comte de Cabréras.

aussi frais que si c'était un homme tranquillement endormi. On coupe, d'un coup de bêche, le cou de ce cadavre; il en sort abondamment un sang des plus beaux et des plus vermeils, du moins on croit le voir ainsi. Cela fait, on remet le vampire dans sa fosse, on la comble, et on peut compter que dès lors la maladie cesse et que tous ceux qui en étaient attaqués recouvrent leurs forces peu à peu, comme des gens qui échappent d'une longue maladie d'épuisement..... »

Les Grecs appellent leurs vampires broucolaques; ils sont persuadés que la plupart des spectres d'excommuniés sont vampires, qu'ils ne peuvent pourrir dans leurs tombeaux, qu'ils apparaissent le jour comme la nuit, et qu'il est très-dangereux de les rencontrer.

Léon Allatius, qui écrivait au seizième siècle, entre là-dessus dans de grands détails; il assure que dans l'île de Chio les habitants ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois, car ils sont persuadés que les broucolaques ne les peuvent appeler qu'une fois seulement. Ils croient encore que quand un broucolaque appelle une personne vivante, si cette personne répond, le spectre disparaît; mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. On raconte la même chose des vampires de Bohême et de Moravie.

Pour se garantir de la funeste influence des broucolaques, les Grecs déterrent le corps du spectre et le brûlent, après avoir récité sur lui des prières. Alors ce corps, réduit en cendres, ne paraît plus.

Ricaut, qui voyagea dans le Levant au dix-septième siècle, ajoute que la peur des broucolaques est générale aux Turcs comme aux Grecs. Il raconte un fait qu'il tenait d'un caloyer candiote, lequel lui avait assuré la chose avec serment.

Un homme, étant mort excommunié pour une faute qu'il avait commise dans la Morée, fut enterré sans cérémonie dans un lieu écarté et non en terre sainte. Les habitants furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On ouvrit son tombeau au bout de quelques années, on y trouva son corps enflé, mais sain et bien dispos; ses veines étaient gonflées du sang qu'il avait sucé : on reconnut en lui un broucolaque. Après qu'on eut délibéré sur ce qu'il y avait à faire, les caloyers furent d'avis de démembrer le corps, de le mettre en pièces et de le faire bouillir dans le vin ; car c'est ainsi qu'ils en usent, de temps très-ancien, envers les broucolaques. Mais les parents obtinrent, à force de prières, qu'on différât cette exécution; ils envoyèrent en diligence à Constantinople, pour solliciter du patriarche l'absolution dont le défunt avait besoin. En attendant, le corps fut mis dans l'église, où l'on disait tous les jours des prières pour son repos. Un matin que le caloyer faisait le service divin, on entendit tout d'un coup une espèce de détonation dans le cercueil : on l'ouvrit, et l'on trouva le corps dissous, comme doit l'être celui d'un mort enterré depuis sept ans. On remarqua le moment où le bruit s'était fait entendre; c'était précisément l'heure où l'absolution accordée par le patriarche avait été signée.....



Les Grecs et les Turcs s'imaginent que les cadavres des broucolaques mangent pendant la nuit, se promènent, font la digestion de ce qu'ils ont mangé, et se nourrissent réellement (*V.* Mastication). Ils content qu'en déterrant ces vampires, on en a trouvé qui étaient d'un coloris vermeil, et dont les veines étaient tendues par la quantité de sang qu'ils avaient sucé; que, lorsqu'on leur ouvre le corps, il en sort des ruisseaux de sang aussi frais que celui d'un jeune homme d'un tempérament sanguin. Cette opinion populaire est si généralement répandue que tout le monde en raconte des histoires circonstanciées.

L'usage de brûler les corps des vampires est très-ancien dans plusieurs autres pays. Guillaume de Neubrige, qui vivait au douzième siècle, raconte [1] que, de son temps, on vit en Angleterre, dans le territoire de Buckingham, un spectre qui apparaissait en corps et en âme, et qui vint épouvanter sa femme et ses parents. On ne se défendait de sa méchanceté qu'en faisant grand bruit lorsqu'il approchait. Il se montra même à certaines personnes en plein jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre, et que le seul remède que l'on connût à ce mal était de brûler le corps du spectre. L'évêque ne put goûter cet avis, qui lui parut cruel. Il écrivit une cédule d'absolution ; elle fut mise sur le corps du défunt, que l'on trouva aussi frais que le jour de son enterrement, et depuis lors le fantôme ne se montra plus. Le même auteur ajoute que les apparitions de ce genre étaient alors en effet très-fréquentes en Angleterre.

Quant à l'opinion répandue dans le Levant que les spectres se nourrissent, on la trouve éta-

[1] Wilhelm. Neubrig., *Rerum anglicarum* lib. V, cap. XXII.

blie depuis plusieurs siècles dans d'autres contrées. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent [1]. Philippe Rherius, au dix-septième siècle, et Michel Raufft, au commencement du dix-huitième, ont même publié des traités sur les morts qui mangent dans leurs sépulcres [2].

Après avoir parlé de la persuasion où sont les Allemands qu'il y a des morts qui dévorent les linges et tout ce qui est à leur portée, même leur propre chair, ces écrivains remarquent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton; qu'ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent et une pierre, et que d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent des morts qui se sont dévorés eux-mêmes dans leur sépulcre.

On doit s'étonner de voir des savants trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant. On doit attribuer à une cause semblable l'histoire rapportée par Raufft d'une femme de Bohême qui, en 1345, mangea dans sa fosse la moitié de son linceul sépulcral.

Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment dans le cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau; on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cet homme, ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant.

Une demoiselle d'Ausbourg tomba dans une telle léthargie qu'on la crut morte; son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre; on entendit bientôt quelque bruit dans le tombeau, mais on n'y fit point attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la même famille mourut; on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée; elle avait en vain tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigt à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir.

Tournefort raconte, dans le tome Ier de son *Voyage au Levant,* la manière dont il vit exhumer un broucolaque de l'île de Mycone, où il se trouvait en 1701.

« C'était un paysan d'un naturel chagrin et querelleur, circonstance qu'il faut remarquer dans de pareils sujets; il fut tué à la campagne, on ne sait ni par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas, et qu'il venait dans les maisons renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière et faire mille tours d'espiègle. On ne fit qu'en rire d'abord. Mais l'affaire devint sérieuse lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre. Les papas (prêtres grecs) convenaient eux-mêmes du fait, et sans doute ils avaient leurs raisons. Cependant le spectre continuait la même vie. On décida enfin, dans une assemblée des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, qu'on attendrait, selon je ne sais quel ancien cérémonial, les neuf jours après l'enterrement. Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être renfermé. La messe dite, on déterra le corps et on se mit en devoir de lui ôter le cœur; ce qui excita les applaudissements de toute l'assemblée. Le corps sentait si mauvais, que l'on fut obligé de brûler de l'encens; mais la fumée, confondue avec la mauvaise odeur, ne fit que l'augmenter et commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens: leur imagination se remplit de visions. On s'avisa de dire qu'il sortait une épaisse fumée de ce corps. Nous n'osions pas assurer, dit Tournefort, que c'était celle de l'encens. On ne criait que *Vroucolacas* dans la chapelle et dans la place. Le bruit se répandait dans les rues comme par mugissements, et ce nom semblait fait pour tout ébranler. Plusieurs assistants assuraient que le sang était encore tout vermeil; d'autres juraient qu'il était encore tout chaud; d'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas mort, ou, pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le diable. C'est là précisément l'idée qu'on a d'un broucolaque ou vroucolaque. Les gens qui l'avaient mis en terre prétendirent qu'ils s'étaient bien aperçus qu'il n'était pas roide, lorsqu'on le transportait de la campagne à l'église pour l'enterrer, et que, par conséquent, c'était un vrai broucolaque. C'était le refrain. Enfin, on fut d'avis de brûler le cœur du mort, qui, après cette exécution, ne fut pas plus docile qu'auparavant. On l'accusa encore de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, de déchirer les habits et de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré. Je crois, ajoute Tournefort,

[1] Les anciens croyaient aussi que les morts mangeaient. On ne dit pas s'ils les entendaient mâcher; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger l'habitude des repas funèbres qu'on servait, de temps immémorial et chez tous les peuples, sur la tombe des défunts.

[2] *De masticatione mortuorum in tumulis.*

qu'il n'épargna que la maison du consul chez qui nous logions. Mais tout le monde avait l'imagination renversée; c'était une vraie maladie de cerveau, aussi dangereuse que la manie et la rage. On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, portant leurs grabats à la place pour y passer la nuit. Les plus sensés se retiraient à la campagne. Les citoyens un peu zélés pour le bien public assuraient qu'on avait manqué au point le plus essentiel de la cérémonie. Il ne fallait, disaient-ils, célébrer la messe qu'après avoir ôté le cœur du défunt. Ils prétendaient qu'avec cette précaution on n'aurait pas manqué de surprendre le diable, et sans doute il n'aurait pas eu l'audace d'y revenir; au lieu qu'ayant commencé par la messe, il avait eu le temps de rentrer, après s'être d'abord enfui. On fit cependant des processions dans toute la ville pendant trois jours et trois nuits; on obligea les papas de jeûner; on se détermina à faire le guet pendant la nuit, et on arrêta quelques vagabonds qui assurément avaient part à tout ce désordre. Mais on les relâcha trop tôt, et deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avaient fait en prison, ils recommencèrent à vider les cruches de vin de ceux qui avaient quitté leur maison la nuit. On fut donc obligé de recourir de nouveau aux prières.

» Un matin que l'on récitait certaines oraisons, après avoir planté quantité d'épées nues sur la fosse du cadavre, que l'on déterrait trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu, un Albanais qui se trouvait à Mycone s'avisa de dire, d'un ton de docteur, qu'il était ridicule de se servir, en pareil cas, des épées des chrétiens. Ne voyez-vous pas, pauvres gens, ajouta-t-il, que la garde de ces épées, faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps? Que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs? L'avis ne servit de rien; le broucolaque ne fut pas plus traitable, et on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'on résolut, d'une voix unanime, de brûler le corps tout entier: après cela ils défiaient bien le diable de s'y nicher. On prépara donc un bûcher avec du goudron, à l'extrémité de l'île de Saint-Georges, et les débris du corps furent consumés le 1er janvier 1701. Dès lors on n'entendit plus parler du broucolaque. On se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit des chansons pour le tourner en ridicule.

» Dans tout l'Archipel, dit encore Tournefort, on est bien persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec dont le diable ranime les cadavres. Les habitants de l'île de Santonine appréhendent fort ces sortes de spectres. Ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignaient également les poursuites des Turcs et celles de l'évêque de Tine. Aucun prêtre ne voulut se trouver à Saint-Georges quand on brûla le corps, de peur que l'évêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer et brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Mycone le sang de ce pauvre revenant, qui fut, en toute manière, l'abomination et l'horreur de son pays. »

On a publié, en 1773, un petit ouvrage intitulé[1] *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires*, par Jean-Christophe Herenberg. L'auteur parle, en passant, d'un spectre qui lui apparut à lui-même en plein midi : il soutient en même temps que les vampires ne font pas mourir les vivants, et que tout ce qu'on en débite ne doit être attribué qu'au trouble de l'imagination des malades. Il prouve par diverses expériences que l'imagination est capable de causer de très-grands dérangements dans le corps et dans les humeurs. Il rappelle qu'en Esclavonie on empalait les meurtriers, et qu'on y perçait le cœur du coupable avec un pieu qu'on lui enfonçait dans la poitrine. Si l'on a employé le même châtiment contre les vampires, c'est parce qu'on les suppose auteurs de la mort de ceux dont on dit qu'ils sucent le sang.

Christophe Herenberg donne quelques exemples de ce supplice exercé contre les vampires, l'un dès l'an 1337, un autre en l'année 1347, etc.; il parle de l'opinion de ceux qui croient que les morts mâchent dans leurs tombeaux, opinion dont il tâche de prouver l'antiquité par des citations de Tertullien, au commencement de son livre de la *Résurrection*, et de saint Augustin, livre VIII de la *Cité de Dieu*.

Quant à ces cadavres qu'on a trouvés, dit-on, pleins d'un sang fluide, et dont la barbe, les cheveux et les ongles se sont renouvelés,—avec beaucoup de surveillance on peut rabattre les trois quarts de ces prodiges; et encore faut-il être complaisant pour en admettre une partie. Tous ceux qui raisonnent connaissent assez comme le crédule vulgaire et même certains historiens sont portés à grossir les choses qui paraissent extraordinaires. Cependant il n'est pas impossible d'en expliquer physiquement la cause. On sait qu'il y a certains terrains qui sont propres à conserver les corps dans toute leur fraîcheur : les raisons en ont été si souvent expliquées qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter.

On montre encore à Toulouse, dans une église, un caveau où les corps restent si parfaitement dans leur entier, qu'il s'en trouvait, en 1789, qui étaient là depuis près de deux siècles, et qui paraissaient vivants. On les avait rangés debout contre la muraille, et ils portaient les vêtements avec lesquels on les avait enterrés.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les

[1] *Philosophicæ et christianæ cogitationes de vampiriis*, a Joanne Christophoro Herenbergio.

corps qu'on met de l'autre côté de ce même caveau deviennent, deux ou trois jours après, la pâture des vers. Quant à l'accroissement des ongles, des cheveux et de la barbe, on l'aperçoit très-souvent dans plusieurs cadavres. Tandis qu'il reste encore beaucoup d'humidité dans les corps, il n'y a rien de surprenant que pendant un certain temps on voie quelque augmentation dans des parties qui n'exigent pas l'influence des esprits vitaux. Pour le cri que les vampires font entendre lorsqu'on leur enfonce le pieu dans le cœur, rien n'est plus naturel. L'air qui se trouve renfermé dans le cadavre, et que l'on en fait sortir avec violence, produit nécessairement ce bruit en passant par la gorge : souvent même les corps morts produisent des sons sans qu'on les touche.

Voici encore une anecdote qui peut expliquer quelques-uns des traits du vampirisme, que nous ne prétendons pourtant pas nier ou expliquer sans réserve. Le lecteur en tirera les conséquences qui en dérivent naturellement. Cette anecdote a été rapportée dans plusieurs journaux anglais, et particulièrement dans le *Sun* du 22 mai 1802.

Au commencement d'avril de la même année, le nommé Alexandre Anderson, se rendant d'Elgin à Glascow, éprouva un certain malaise, et entra dans une ferme qui se trouvait sur sa route, pour y prendre un peu de repos. Soit qu'il fût ivre, soit qu'il craignît de se rendre importun, il alla se coucher sous une remise, où il se couvrit de paille, de manière à n'être pas aperçu. Malheureusement, après qu'il fut endormi, les gens de la ferme eurent occasion d'ajouter une grande quantité de paille à celle où cet homme s'était enseveli. Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines qu'on le découvrit dans cette singulière situation. Son corps n'était plus qu'un squelette hideux et décharné; son esprit était si fort aliéné, qu'il ne donnait plus aucun signe d'entendement : il ne pouvait plus faire usage de ses jambes. La paille qui avait environné son corps était réduite en poussière, et celle qui avait avoisiné sa tête paraissait avoir été mâchée. Lorsqu'on le retira de cette espèce de tombeau, il avait le pouls presque éteint, quoique ses battements fussent très-rapides, la peau moite et froide, les yeux immobiles, très-ouverts, et le regard étonné. — Après qu'on lui eut fait avaler un peu de vin, il recouvra suffisamment l'usage de ses facultés physiques et intellectuelles pour dire à une des personnes qui l'interrogeaient que la dernière circonstance qu'il se rappelait était celle où il avait senti qu'on lui jetait de la paille sur le corps; mais il paraît que, depuis cette époque, il n'avait eu aucune connaissance de sa situation. On supposa qu'il était constamment resté dans un état de délire, occasionné par l'interception de l'air et par l'odeur de la paille, pendant les cinq semaines qu'il avait ainsi passées, sinon sans respirer, du moins en respirant difficilement, et sans prendre de nourriture que le peu de substance qu'il put extraire de la paille qui l'environnait et qu'il eut l'instinct de mâcher.

« Cet homme vit peut-être encore. Si sa résurrection eût eu lieu chez des peuples infectés d'idées de vampirisme, en considérant ses grands yeux, son air égaré et toutes les circonstances de sa position, on l'eût brûlé avant de lui donner le temps de se reconnaître; et ce serait un vampire de plus. » *Voy.* Paul, Harpe, Plogojowits, Polycrite, Katakhanès, Gholes, Huet, etc.

Van-Dale (Antoine), médecin hollandais, mort en 1708. Il a publié une ***Histoire des oracles***, très-inexacte, qui a été abrégée par Fontenelle.

Vanlund. *Voy.* Vade.

Vapeurs. Les Knistenaux, peuplade sauvage du Canada, croient que les vapeurs qui s'élèvent et restent suspendues au-dessus des marais sont les âmes des personnes nouvellement mortes[1]. Les vapeurs sont prises chez nous, lorsqu'elles s'enflamment, pour des esprits follets.

Vapula, grand et puissant duc de l'enfer ; il paraît sous la forme d'un lion, avec des ailes de griffon. Il rend l'homme très-adroit dans la mécanique et la philosophie, et donne l'intelligence aux savants. Trente-six légions lui obéissent[2].

Varonnin, dieu de la lumière chez les Indiens. C'est le soleil. Il est monté sur un crocodile et armé d'un fouet d'argent.

Vaudois, hérétiques, sectateurs de Pierre Valdo, qui, égarés par une fausse humilité, se séparèrent de l'Église et allèrent bien vite très-loin. Ils niaient le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts; mais ils évoquaient les démons et faisaient de la magie. Naturellement, ils rejetèrent la messe, saccagèrent les églises et les couvents, troublèrent la société par le fanatisme en se mêlant aux Albigeois, et sont comptés parmi les précurseurs de la prétendue réforme.

Vaulx (Jean de), de Stavelot, dans le pays de



Liége, sorcier renommé qui présidait le sabbat

[1] Mackensie, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1802.

[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

dans plusieurs loges. C'est le nom qu'il donnait aux lieux de ces assemblées occultes.

Vauvert. Saint Louis, ayant fait venir des chartreux à Paris, leur donna une habitation au faubourg Saint-Jacques, dans le voisinage du château de Vauvert, vieux manoir bâti par le roi Robert, mais depuis longtemps inhabité, parce qu'il était infesté de démons (qui étaient peut-être des faux monnayeurs). On y entendait des hurlements affreux ; on y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres un monstre vert, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élancer, la nuit, sur les passants. Il parcourait même, disait-on, la rue où se trouvait le château, sur un chariot enflammé, et tordait le cou aux téméraires qui se trouvaient sur son passage. Le peuple l'appelait le diable de Vauvert. Les chartreux ne s'en effrayèrent point et demandèrent le manoir à saint Louis; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances, et les revenants ni le diable de Vauvert n'y revinrent plus. Le nom d'Enfer resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait[1].

Veau d'or. Le rabbin Salomon prétend que le veau d'or des Israélites était vivant et animé. Le



Koran dit qu'il mugissait. Plusieurs rabbins pensent qu'il fut fabriqué par des magiciens qui s'étaient mêlés aux Israélites à la sortie d'Égypte. Hur avait refusé de le faire ; et on voit dans les vieilles légendes que les Hébreux, irrités de ce refus, crachèrent si fort contre lui qu'ils l'étouffèrent sous ce singulier projectile[1].

[1] Saint-Foix, *Essais sur Paris.*

Veau marin. Si l'on prend du sang de ce poisson avec un peu de son cœur, et qu'on le mette dans de l'eau, on verra à l'entour une multitude de poissons; et celui qui prendra un morceau de son cœur et le placera sous ses aisselles surpassera tout le monde en jugement et en esprit. Enfin, le criminel qui l'aura rendra son juge doux et favorable[2]. *Voy.* Mérovée.

Veland le Forgeron. *Voy.* Vade.

Velleda, druidesse qui vivait du temps de Vespasien, chez les Germains, au rapport de Tacite, et qui, moitié fée, moitié prophétesse, du haut d'une tour où elle siégeait, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois. Les plus illustres guerriers n'entreprenaient rien sans son aveu et lui consacraient une partie du butin.

Vendredi Ce jour, comme celui du mercredi, est consacré, par les sorcières du sabbat, à la représentation de leurs mystères. Il est regardé par les superstitieux comme funeste, quoique l'esprit de la religion chrétienne nous apprenne le contraire[3]. Ils oublient tous les malheurs qui leur arrivent les autres jours, pour se frapper l'imagination de ceux qu'ils éprouvent le vendredi. Néanmoins, ce jour tant calomnié a eu d'illustres partisans. François Ier assurait que tout lui réussissait le vendredi. Henri IV aimait ce jour-là de préférence. Sixte-Quint préférait aussi le vendredi à tous les autres jours de la semaine, parce que c'était le jour de sa naissance, le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement.

Le peuple est persuadé que le vendredi est un jour *sinistre, parce que rien ne réussit ce jour-là.* Mais si un homme fait une perte, un autre fait un gain; et si le vendredi est malheureux pour l'un, il est heureux pour un autre, comme tous les autres jours.

Cette superstition est très-enracinée aux États-Unis. A New-York, on voulut la combattre il y a quelques années; on commanda un navire qui fut commencé un vendredi; on en posa la première pièce un vendredi; on le nomma un vendredi; on le lança à la mer un vendredi; on le fit partir un vendredi, avec un équipage qu'on avait éclairé. Il ne revint jamais... Et la crainte du vendredi est à New-York plus forte que jamais.

Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux[4] dans certaines provinces.

Veneur. L'historien Mathieu raconte que le roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontaine-

[1] Bayle, *Dictionnaire critique;* Aaron, note A.
[2] *Admirables secrets d'Albert le Grand,* p. 110.
[3] La mort de Notre-Seigneur, la rédemption du genre humain, la chute du pouvoir infernal, doivent au contraire sanctifier le vendredi.
[4] Thiers, *Traité des superstitions.*

bleau, entendit, à une demi-lieue de lui, des jappements de chiens, des cris et des cors de chasseurs; et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement que, tout étonné, il commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît en criant d'une voix terrible : *M'entendez-vous?*

Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon, qu'ils appelaient *le grand veneur de la forêt de Fontainebleau*, et qui chassait souvent dans cette forêt. D'autres prétendaient que c'était la chasse de Saint-Hubert, chasse mystérieuse de fantômes d'hommes et de fantômes de chiens, qu'on entendait aussi en d'autres lieux. Quelques-uns, moins amis du merveilleux, disaient que ce n'était qu'un compère qui chassait impunément les bêtes du roi sous le masque protecteur d'un démon ; mais voici sans doute la vérité du fait :

Il y avait à Paris, en 1596, deux gueux qui dans leur oisiveté s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme.

Un écrivain anglais, dans un remarquable travail sur les traditions populaires, publié par *le Quarterly Magazine,* cite ce fait avec des accessoires qu'il n'est pas inutile de reproduire :

« Henri, dit-il, ordonna au comte de Soissons d'aller à la découverte; le comte de Soissons obéit en tremblant, ne pouvant s'empêcher de reconnaître qu'il se passait dans l'air quelque chose de surnaturel : quand il revint auprès de son maître : — Sire, lui dit-il, je n'ai rien pu voir, mais j'entends, comme vous, la voix des chiens et le son du cor.

» — Ce n'est donc qu'une illusion! dit le roi.

» Mais alors une sombre figure se montra à travers les arbres et cria au Béarnais :

» — Vous voulez me voir, me voici! »

Cette histoire est remarquable pour plusieurs raisons : Mathieu la rapporte dans son *Histoire de France et des choses mémorables advenues pendant sept années de paix du règne de Henri IV,* ouvrage publié du temps de ce monarque à qui il est dédié. Mathieu était connu personnellement de Henri IV, qui lui donna lui-même plusieurs renseignements sur sa vie.

On a supposé que ce spectre était un assassin déguisé, et que le poignard de Ravaillac aurait été devancé par l'inconnu de Fontainebleau, si le roi avait fait un pas de plus du côté de l'apparition.

Quel que soit le secret de cette histoire, il est clair que Henri IV ne la fit nullement démentir. « Il ne manque pas de gens, dit Mathieu, qui



auraient volontiers relégué cette aventure avec les fables de Merlin et d'Urgande, si la vérité n'avait été certifiée par tant de témoins oculaires et auriculaires. Les bergers du voisinage prétendent que c'est un démon qu'ils appellent le *grand veneur,* et qui chasse dans cette forêt; mais on croit aussi que ce pouvait bien être la chasse de Saint-Hubert, prodige qui a lieu dans d'autres provinces.

» Démon, esprit, ou tout ce qu'on voudra, il fut réellement aperçu par Henri IV, non loin de la ville et dans un carrefour qui a conservé la désignation de « la Croix du Grand Veneur! » A côté de cette anecdote, nous rappellerons seulement l'apparition semblable qui avait frappé de terreur le roi Charles VI, et qui le priva même de sa raison.

Ventriloques, gens qui parlent par le ventre, et qu'on a pris autrefois pour des démoniaques ou des magiciens. *Voy.* CÉCILE, etc.

Vents. Les anciens donnaient à Éole plein pouvoir sur les vents; la mythologie moderne a imité cette fable en donnant une pareille prérogative à certains sorciers. *Voy.* FINNES, ÉRIC, etc.

Il y avait dans le royaume de Congo un petit despote qui tirait des vents un parti plus lucratif. Lorsqu'il voulait imposer un nouveau tribut à son peuple, il sortait dans la campagne par un temps orageux, le bonnet sur l'oreille, et obligeait à payer *l'impôt du vent* ceux de ses sujets sur les terres desquels tombait le bonnet.

Le vent violent est, chez les Slaves, un méchant esprit qui habite les ruines et cherche à en faire. Il s'attaque aux cheminées et les secoue.

Il se montre quelquefois sous la forme d'un hibou.

A Quimper, en Bretagne, les femmes qui ont leur mari en mer vont balayer la chapelle la plus voisine et en jeter la poussière en l'air, dans l'espérance que cette cérémonie procurera un vent favorable à leur retour [1]. Dans le même pays, une femme ne souffre pas qu'on lui passe son enfant par-dessus la table ; si dans ce passage un mauvais vent venait à le frapper, il ne pourrait en guérir de la vie [2].

Vépar ou **Sépar**, puissant et redoutable duc du sombre empire. Il se montre sous la forme d'une syrène, conduit les vaisseaux marchands et afflige les hommes de blessures venimeuses, qu'on ne guérit que par l'exorcisme. Il commande vingt-neuf légions.

Vérandi. *Voy.* Nornes.

Verdelet, démon du second ordre, maître des cérémonies de la cour infernale. Il est chargé du transport des sorcières au sabbat. « Verdelet prend aussi le nom de *Jolibois,* ou de *Vert-Joli,* ou de *Saute-Buisson,* ou de *Maître Persil,* pour allécher les femmes et les faire tomber dans ses piéges, dit Boguet, par ces noms agréables et tout à fait plaisants. »

Verdung (Michel), sorcier de la Franche-Comté, pris en 1521 avec Pierre Burgot et le Gros-Pierre. Wierus a rapporté les faits qui donnèrent lieu au supplice des trois frénétiques [3]. Tous trois confessèrent s'être donnés au diable. Michel Verdung, qui se vantait d'avoir un esprit nommé Guillemin, avait mené Burgot près du Château-Charlon, où chacun, ayant à la main une chandelle de cire verte qui faisait la flamme bleue, avait offert des sacrifices et dansé en l'honneur du diable. Après s'être frotté de graisse, ils s'étaient vus changés en loups. Dans cet état, ils vivaient absolument comme des loups, dirent-ils.

Burgot avoua qu'il avait tué un jeune garçon avec ses pattes et dents de loup, et qu'il l'eût mangé, si les paysans ne lui eussent donné la chasse. Michel Verdung confessa qu'il avait tué une jeune fille occupée à cueillir des pois dans un jardin, et que lui et Burgot avaient tué et mangé quatre autres jeunes filles. Ils désignaient le temps, le lieu et l'âge des enfants qu'ils avaient dérobés. Il ajouta qu'ils se servaient d'une poudre qui faisait mourir les personnes. Ces trois loups-garoux furent condamnés à être brûlés vifs. Les circonstances de ce fait étaient peintes en un tableau qu'on voyait dans une église de Poligny. Chacun de ces loups-garoux avait la patte droite armée d'un couteau [4].

Verge. On donne quelquefois témérairement le nom de verge de Moïse à la baguette divinatoire. *Voy.* Baguette.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 35.
[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. III, p. 48.
[3] Liv. VI, ch. xiii.
[4] Boguet, p. 364.

Sans doute aussi le lecteur a entendu parler de la *verge foudroyante,* avec laquelle les sorciers faisaient tant de prodiges. Pour la faire, il faut acheter un chevreau, le premier jour de la lune, l'orner trois jours après d'une guirlande de verveine, le porter dans un carrefour, l'égorger avec un couteau neuf, le brûler dans un feu de bois blanc, en conservant la peau, aller ensuite chercher une baguette fourchue de noisetier sauvage, qui n'ait jamais porté fruit, ne la toucher ce jour-là que des yeux, et la couper le lendemain matin, positivement au lever du soleil, avec la même lame d'acier qui a servi à égorger la victime, et dont on n'a pas essuyé le sang. Il faut que cette baguette ait dix-neuf pouces et demi de longueur, ancienne mesure du Rhin, qui fait à peu près un demi-mètre. Après qu'on l'a coupée, on l'emporte, on la ferre par les deux extrémités de la fourche avec la lame du couteau ; on l'aimante ; on fait un cercle avec la peau du chevreau qu'on cloue à terre au moyen de quatre clous qui aient servi à la bière d'un enfant mort. On trace avec une pierre ématite un triangle au milieu de la peau ; on se place dans le triangle, puis on fait les conjurations, tenant la baguette à la main, et ayant soin de n'avoir sur soi d'autre métal que de l'or et de l'argent. Alors les esprits paraissent, et on commande.... Ainsi le disent du moins les grimoires.

Verge d'Aaron. Quelques esprits pointus, à propos de ces paroles du chapitre viii de *l'Exode,* où l'on voit qu'Aaron ayant étendu sa verge sur les fleuves, les rivières et les étangs, toute l'Égypte fut remplie de grenouilles, en ont conclu que cette verge avait une puissance suprême, divine ou magique, et qu'elle était la cause de ces prodiges. Mais Benjamin Binet leur a répondu non : Aaron était le ministre et sa verge le symbole que Dieu employait.

Verre d'eau. On prédit encore l'avenir dans un verre d'eau, et cette divination était surtout en vogue sous la régence du duc d'Orléans. Voici comment on s'y prend : on se tourne vers l'orient, on prononce *Abraxa per nostrum;* après quoi on voit dans le vase plein d'eau tout ce qu'on veut : on choisit d'ordinaire pour cette opération des enfants qui doivent avoir les cheveux longs.

A côté de la divination par le verre d'eau, par la coupe, qui était usitée en Égypte du temps de Joseph, et qui se pratique encore avec diverses cérémonies, par la carafe, comme l'exerçait Cagliostro, on pourrait placer d'autres divinations qui ont pour élément un corps liquide. M. Léon de Laborde donne le détail de scènes produites au Caire [1] par un Algérien réputé sorcier, lequel prenait l'enfant qu'on lui présentait, le magnétisait par des incantations, lui traçait dans la main certaines figures, plaçait sur cette main un pâté

[1] *Revue des Deux Mondes,* août 1833.

d'encre en prononçant de mystérieuses paroles puis lui faisait voir dans ce pâté d'encre tout ce qui pouvait piquer la curiosité des assistants. Les vivants et les morts y paraissaient. Shakspeare y vint et plusieurs autres. L'auteur d'un vol tout récent fut même découvert ainsi. S'il est vrai, comme l'assure M. Léon de Laborde, que ce récit soit sérieux, c'est fort singulier. *Voy.* Cagliostro, Oomancie, Harvis, Hydromancie, etc.

Verrues. On peut se délivrer des verrues, dit *le Petit Albert,* en enveloppant dans un linge autant de pois qu'on a de verrues, et en les jetant dans un chemin, afin que celui qui les ramassera prenne les verrues et que celui qui les a en soit délivré. Cependant voici un remède plus admirable pour le même objet : c'est de couper la tête d'une anguille vivante, de frotter les verrues et les porreaux du sang qui en découle; puis on enterrera la tête de l'anguille, et, quand elle sera pourrie, toutes les verrues qu'on a disparaîtront.

Les physiognomonistes, Lavater même, voient dans les verrues du visage une signification et un pronostic. On ne trouve guère, dit Lavater, au menton d'un homme vraiment sage, d'un caractère noble et calme, une de ces verrues larges et brunes que l'on voit si souvent aux hommes d'une imbécillité décidée. Mais si par hasard vous en trouviez une pareille à un homme d'esprit, vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences, des moments d'une stupidité complète, d'une faiblesse incroyable. Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir, au front ou entre les sourcils, des verrues qui, n'étant ni fort brunes, ni fort grandes, n'ont rien de choquant, n'indiquent rien de fâcheux; mais si vous trouvez une verrue forte, foncée, velue, à la lèvre supérieure d'un homme, soyez sûr qu'il manquera de quelque qualité très-essentielle, qu'il se distinguera au moins par quelque défaut capital.

Les Anglais du commun prétendent au contraire que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage. Ils attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

Vers. On voit dans le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* que les vers de terre, broyés et appliqués sur des nerfs rompus ou coupés, les rejoignent en peu de temps.

Vert. Dans les îles Britanniques, on croit que le vert est la couleur que les fées affectionnent le plus.

Vert-Joli. *Voy.* Verdelet.

Verveine, herbe sacrée dont on se servait pour balayer les autels de Jupiter. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions d'eau lustrale avec de la verveine. Les druides surtout ne l'employaient qu'avec beaucoup de superstitions : ils la cueillaient à la canicule, à la pointe du jour, avant que le soleil fût levé. Nos sorciers ont suivi le même usage, et les démonographes croient qu'il faut être couronné de verveine pour évoquer les démons.

Vespasien. On raconte qu'étant en Achaïe avec Néron, il vit en songe un inconnu qui lui prédit que sa bonne fortune ne commencerait que lorsqu'on aurait ôté une dent à Néron. Quand Vespasien se fut réveillé, le premier homme qu'il rencontra fut un chirurgien, qui lui annonça qu'il venait d'arracher une dent à l'empereur. Peu de temps après, ce tyran mourut; mais Vespasien ne fut pourtant couronné qu'après Galba, Othon et Vitellius.

Vesta, déesse du feu chez les païens. Les cabalistes la font femme de Noé. *Voy.* Zoroastre.

Vêtements des morts. Ménasseh-ben-Israël dit que Dieu les conserve. Il assure que Samuel apparut à Saül dans ses habits de prophète; qu'ils n'étaient point gâtés, et que cela ne doit point surprendre, puisque Dieu conserve les vêtements aussi bien que les corps, et qu'autrefois tous ceux qui en avaient les moyens se faisaient ensevelir en robe de soie, pour être bien vêtus le jour de la résurrection.

Vétin. Un moine du neuvième siècle nommé Vétin, étant tombé malade, vit entrer dans sa cellule une multitude de démons horribles, portant des instruments propres à bâtir un tombeau. Il aperçut ensuite des personnages sérieux et graves, vêtus d'habits religieux, qui firent sortir ces démons; puis il vit un ange environné de lumière qui vint se présenter au pied de son lit, le prit par la main et le conduisit par un chemin agréable sur le bord d'un large fleuve, où gémissaient un grand nombre d'âmes en peine, livrées à des tourments divers, suivant la quantité et l'énormité de leurs crimes. Il y trouva plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres un moine qui avait possédé de l'argent en propre, et qui devait expier sa faute dans un cercueil de plomb jusqu'au jour du jugement. Il remarqua des chefs, des princes et même l'empereur Charlemagne qui se purgeaient par le feu, mais qui devaient être délivrés dans un certain temps. Il visita ensuite le séjour des bienheureux qui sont dans le ciel, chacun à sa place selon ses mérites. Quand Vétin fut éveillé, il raconta au long toute cette vision, qu'on écrivit aussitôt. Il prédit en même temps qu'il n'avait plus que deux jours à vivre; il se recommanda aux prières des religieux, et mourut en paix le matin du troisième jour. Cette mort arriva, le 31 octobre 824, à Aigue-la-Riche [1], et la vision de ce bon moine a fourni des matériaux à ceux qui ont décrit les enfers.

Veu-Pacha, enfer des Péruviens.

Viaram, espèce d'augure qui était en vogue

[1] Lenglet-Dufresnoy.

dans le moyen âge. Lorsqu'on rencontrait en chemin un homme ou un oiseau qui venait par la droite et passait à la gauche, on en concluait mauvais présage, et au sens contraire passable augure [1].

Vidal de la Porte, sorcier du seizième siècle, que les juges de Riom condamnèrent à être pendu, étranglé et brûlé pour ses maléfices, tant sur les hommes que sur les chiens, chats et autres animaux.

Vid-Blain, le plus haut des elfs.

Vieille. Bien des gens superstitieux croient encore que dans certaines familles une vieille apparaît et annonce la mort de quelqu'un de la



maison. Cardan conte que, dans un palais de Parme appartenant à une famille noble et distinguée, on voyait toujours, quand quelqu'un devait mourir, le fantôme d'une vieille femme assis sous la cheminée. *Voy.* Femmes blanches, Mélusines, etc.

Villain (l'abbé), auteur de l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme*, in-12. Paris, 1761, livre assez recherché.

Villars (l'abbé de), littérateur de Limoux, assassiné, en 1673, sur la route de Lyon. Il était, dit-on, de l'ordre secret des Rose-Croix. Il a beaucoup écrit sur la cabale, et de manière qu'on ne sait pas très-bien découvrir s'il y croyait ou s'il s'en moquait. On a de lui : le *Comte de Gabalis,* ou *Entretiens sur les sciences secrètes,* in-12, Londres, 1742; les *Génies assistants,* in-12, même année, suite du *Comte de Gabalis ;* le *Gnome irréconciliable*, autre suite du même ouvrage; les *Nouveaux Entretiens sur les sciences secrètes*, troisième suite du *Comte de Gabalis.* Nous avons cité souvent ces opuscules, aujourd'hui peu recherchés. *Voy.* Cabale, etc.

Villiers (Florent de), grand astrologue, qui dit à son père qu'il ne fallait pas qu'il lui bâtît une maison, parce qu'il saurait habiter en divers lieux et toujours chez autrui. En effet, il alla à Beaugency, de là à Orléans, puis à Paris, en Angleterre, en Écosse, en Irlande; il étudia la médecine à Montpellier; de là il fut à Rome, à Venise, au Caire, à Alexandrie, et revint auprès du duc Jean de Bourbon. Le roi Louis XI le prit à son service; il suivit ce prince en Savoie pour étudier les herbes des montagnes et les pierres médicinales. Il apprit à les tailler et à les graver en talismans. Il se retira à Genève, puis à Saint-Maurice en Chablais, à Berne en Suisse, et vint résider à Lyon ; il y fit bâtir une étude, où il y avait deux cents volumes de livres singuliers qu'il consacra au public. Il se maria, eut des enfants, tint ouverte une école d'astrologie, où le roi Charles VII se rendit pour écouter ses jugements. On l'accusa d'avoir un esprit familier, parce qu'il répondait promptement à toutes questions.

Vine, grand roi et comte de la cour infernale. Il se montre furieux comme un lion; un cheval noir lui sert de monture. Il tient une vipère à la main, bâtit des maisons, enfle les rivières et connaît le passé. Dix-neuf légions lui obéissent [1].

Vipère. On trouve sans doute encore en Espagne et en Italie de prétendus parents de saint Paul qui se vantent de charmer les serpents et de guérir les morsures de vipère. *Voy.* Salive.

Virgile. Les hommes qui réfléchissent s'étonnent encore de la légende des faits merveilleux de Virgile, tradition du moyen âge, que tous les vieux chroniqueurs ont ornée à l'envi, et qui nous présente comme un grand magicien celui qui ne fut qu'un grand poëte. Est-ce à cause de l'admiration qu'il inspira? Est-ce à cause de la quatrième églogue, qui roule sur une prophétie de la naissance de Jésus-Christ? N'est-ce pas pour l'aventure d'Aristée et les descriptions magiques du sixième livre de l'*Énéide?* Des savants l'ont pensé. Mais Gervais de Tilbury, Vincent de Beauvais, le poëte Adenès, Alexandre Neeckam, Gratian du Pont, Gauthier de Metz et cent autres racontent de lui de prodigieuses aventures, qui semblent une page arrachée aux récits surprenants des *Mille et une Nuits.*

Il attrape le diable, après lui avoir escamoté tous les secrets de la magie, et cela à peine sorti des écoles. Il a appris qu'on a dépouillé sa mère de ses domaines; il en fait enlever toutes les récoltes par des esprits qui sont à ses ordres, et il les fait apporter chez lui. Il se fait bâtir un château immense, où il a une armée de domestiques qui ne sont que des démons ; mais il les domine. L'empereur de Rome vient pour le prendre dans son château ; Virgile l'a entouré d'un brouillard où personne ne peut se reconnaître, et les soldats de l'empereur, sous l'empire d'une fascination prodigieuse, se croient les pieds dans l'eau.

L'empereur a ses magiciens, qui essayent vainement de lutter contre Virgile. Il rend tous ceux qui cherchent à l'investir immobiles comme des statues, et force l'empereur à capituler.

[1] Michel Scott, *De physiogn.*, ch. LVI.

[1] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

Devenu alors le favori de l'empereur, il lui fait des statues enchantées, au moyen desquelles il sera informé de tout mouvement d'insurrection jusque dans les provinces les plus éloignées de Rome ; puis l'enchanteur opère d'autres merveilles. Il aime la ville de Naples ; il la protége donc contre les mouches qui l'infestent. Elles ne pourront plus y entrer, arrêtées par une grosse mouche d'airain qu'il a placée sur une des portes. Il construit pour l'empereur des bains merveilleux où toute maladie quelconque trouve sa guérison immédiate. Il délivre les eaux de Rome du fléau des sangsues, en plaçant dans un de ses puits une sangsue d'or dont il a fait un talisman. Il allume au milieu de Rome un fanal qui brûlera trois cents ans et qui éclairera la grande cité jusque dans ses moindres carrefours.

Pourtant il paraît que ces merveilles ne sont pas l'œuvre du grand poëte, que c'est à tort qu'on les lui attribue ; que le vrai magicien Virgile était un chevalier des Ardennes, plus ancien que l'auteur de l'*Énéide*, et que son histoire excentrique a sa source dans un vieux roman chevaleresque du moyen âge [1].

Virgile, évêque de Salzbourg. *Voy.* Antipodes.

Visions. Il y a plusieurs sortes de visions, qui la plupart ont leur siége dans l'imagination ébranlée. Aristote parle d'un fou qui demeurait tout le jour au théâtre, quoiqu'il n'y eût personne, et que là il frappait des mains et riait de tout son cœur, comme s'il avait vu jouer la comédie la plus divertissante.

Un jeune homme, d'une innocence et d'une pureté de vie extraordidaires, étant venu à mourir à l'âge de vingt-deux ans, une vertueuse veuve vit en songe plusieurs serviteurs de Dieu qui ornaient un palais magnifique. Elle demanda pour qui on le préparait ; on lui dit que c'était pour le jeune homme qui était mort la veille. Elle vit ensuite dans ce palais un vieillard vêtu de blanc, qui ordonna à deux de ses gens de tirer ce jeune homme du tombeau et de l'amener au ciel. Trois jours après la mort du jeune homme, son père, qui se nommait Armène, s'étant retiré dans un monastère, le fils apparut à l'un des moines et lui dit que Dieu l'avait reçu au nombre des bienheureux, et qu'il l'envoyait chercher son père. Armène mourut le quatrième jour [2].

Voici des traits d'un autre genre. Torquemada conte qu'un grand seigneur espagnol, sorti un jour pour aller à la chasse sur une de ses terres, fut fort étonné lorsque, se croyant seul, il s'entendit appeler par son nom. La voix ne lui était pas inconnue ; mais comme il ne paraissait pas empressé, il fut appelé une seconde fois et reconnut distinctement l'organe de son père, décédé depuis peu. Malgré sa peur, il ne laissa pas d'avancer. Quel fut son étonnement de voir une grande caverne ou espèce d'abîme dans laquelle était une longue échelle ! Le spectre de son père se montra sur les premiers échelons, et lui dit que Dieu avait permis qu'il lui apparût, afin de l'instruire de ce qu'il devait faire pour son propre salut et pour la délivrance de celui qui lui parlait, aussi bien que pour celle de son grand-père, qui était quelques échelons plus bas ; que la justice divine les punissait et les retiendrait jusqu'à ce qu'on eût restitué un héritage usurpé par ses aïeux ; qu'il eût à le faire incessamment, qu'autrement sa place était déjà marquée dans ce lieu de souffrance. A peine ce discours eut-il été prononcé que le spectre et l'échelle disparurent, et l'ouverture de la caverne se referma. Alors la frayeur l'emporta sur l'imagination du chasseur ; il retourna chez lui, rendit l'héritage, laissa à son fils ses autres biens et se retira dans un monastère, où il passa le reste de sa vie.

Il y a des visions qui tiennent un peu à ce que les Écossais appellent la seconde vue. Boaistuau raconte ce qui suit :

« Une femme enchanteresse, qui vivait à Pavie du temps du règne de Léonicettus, avait cet avantage qu'il ne se pouvait rien faire de mal à Pavie sans qu'elle le découvrît par son artifice, en sorte que la renommée des merveilles qu'elle faisait par l'art des diables lui attirait tous lés seigneurs et philosophes de l'Italie. Il y avait en ce temps un philosophe à qui l'on ne pouvait persuader d'aller voir cette femme, lorsque, vaincu par les sollicitations de quelques magistrats de la ville, il s'y rendit. Arrivé devant cet organe de Satan, afin de ne demeurer muet et pour la sonder au vif, il la pria de lui dire, à son avis, lequel de tous les vers de Virgile était le meilleur. La vieille, sans rêver, lui répondit aussitôt :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

» Voilà, ajouta-t-elle, le plus digne vers que Virgile ait fait. Va-t'en, et ne reviens plus pour me tenter. Ce pauvre philosophe et ceux qui l'accompagnaient s'en retournèrent sans aucune réplique et ne furent en leur vie plus étonnés d'une si docte réponse, attendu qu'ils savaient tous qu'elle n'avait en sa vie appris ni à lire ni à écrire...

» Il y a encore, dit le même auteur, quelques visions qui proviennent d'avoir mangé du venin ou poison, comme Pline et Edouardus enseignent de ceux qui mangent la cervelle d'un ours, laquelle dévorée, on se croit transformée en ours. Ce qui est advenu à un gentilhomme espagnol de notre temps à qui on en fit manger, et il errait dans les montagnes, pensant être changé en ours.

[1] Voyez cette grande légende dans les *Légendes infernales*.

[2] Lettre de l'évêque Evode à saint Augustin.

» Il reste, pour mettre ici toutes espèces de visions, de traiter des visions artificielles, lesquelles, ordonnées et bâties par certains secrets et mystères des hommes, engendrent la terreur en ceux qui les contemplent. Il s'en est trouvé qui ont mis des chandelles dans des têtes de morts pour épouvanter le peuple, et d'autres qui ont attaché des chandelles de cire allumées sur des coques de tortues et limaces, puis les mettaient dans les cimetières la nuit, afin que le vulgaire, voyant ces animaux se mouvoir de loin avec leurs flammes, fût induit à croire que c'étaient les esprits des morts. Il y a encore certaines visions diaboliques qui se sont faites de nos jours avec des chandelles composées de suif humain; et pendant qu'elles étaient allumées de nuit, les pauvres gens demeuraient si bien charmés, qu'on dérobait leur bien devant eux sans qu'ils sussent se mouvoir de leurs lits; ce qui a été pratiqué en Italie de notre temps. Mais Dieu, qui ne laisse rien impuni, a permis que ces voleurs fussent appréhendés; et, convaincus, ils ont depuis terminé leurs vies misérablement au gibet. » *Voy.* MAIN DE GLOIRE.

Nous reproduirons maintenant quelques pièces curieuses et rares :

Discours épouvantable d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme de Silésie, en 1609, tiré de l'imprimé à Paris, 1609.

« Un gentilhomme de Silésie, ayant convié quelques amis, et, à l'heure du festin venue, se voyant frustré par l'excuse des conviés, entre en grande colère, et commence à dire que, puisque nul homme ne daignait être chez lui, tous les diables y vinssent! Cela dit, il sort de sa maison et entre à l'église, où le curé prêchait, lequel il écoute attentivement. Comme il était là, voici entrer dans la cour du logis des hommes à cheval, de haute stature et tout noirs, qui commandèrent aux valets du gentilhomme d'aller dire à leur maître que les conviés étaient venus. Un des valets court à l'église avertir son maître, qui, bien étonné, demande avis au curé. Icelui, finissant son sermon, conseille qu'on fasse sortir toute la famille hors du logis. Aussitôt dit, aussitôt fait; mais de hâte que les gens eurent de déloger, ils laissèrent dans la maison un petit enfant dormant au berceau. Ces hôtes, ou, pour mieux dire, ces diables (c'est le sentiment du narrateur) commencèrent bientôt à remuer les tables, à hurler, à regarder par les fenêtres, en forme d'ours, de loups, de chats, d'hommes terribles, tenant à la main ou dans leurs pattes des verres pleins de vin, des poissons, de la chair bouillie et rôtie. Comme les voisins, le gentilhomme, le curé et autres contemplaient avec frayeur un tel spectacle, le pauvre père se mit à crier : « Hélas! où est mon pauvre enfant? »

» Il avait encore le dernier mot à la bouche, quand un de ces hommes noirs apporta l'enfant aux fenêtres et le montra à tous ceux qui étaient dans la rue. Le gentilhomme demanda à un de ses serviteurs auquel il se fiait le mieux : « Mon ami, que ferai-je? — Monsieur, répond le serviteur, je recommanderai ma vie à Dieu; après quoi j'entrerai dans la maison, d'où, moyennant son secours, je vous rapporterai l'enfant. — A la bonne heure! dit le maître; Dieu t'accompagne, t'assiste et te fortifie! »

» Le serviteur, ayant reçu la bénédiction de son maître, du curé et des autres gens de bien, entra au logis, et, approchant du poêle où étaient ces hôtes ténébreux, se prosterne à genoux, se recommande à Dieu et ouvre la porte. Voilà les diables en horribles formes, les uns assis, les autres debout, aucuns se promenant, autres rampant sur le plancher, qui tous accoururent contre lui, criant ensemble: « Hui! hui! que viens-tu faire céans? » Le serviteur, suant de détresse et néanmoins fortifié de Dieu, s'adresse au malin qui tenait l'enfant et lui dit : « Çà, baillez-moi cet enfant. — Non, répond l'autre, il est mien; va dire à ton maître qu'il vienne le recevoir. »

» Le serviteur insiste et dit : « Je fais la charge que Dieu m'a commandée, et sais que tout ce que je fais selon icelle lui est agréable; partant, à l'égard de mon office, en vertu de Jésus-Christ, je t'arrache et saisis cet enfant, lequel je rapporte à son père. » Ce disant, il empoigne l'enfant, puis le serre entre ses bras. Les hôtes noirs ne répondent que par des cris effroyables et par ces mots : « Hui! hui! méchant; hui! garnement! laisse, laisse cet enfant; autrement nous te dépiécerons. » Mais lui, méprisant ces menaces, sortit sain et sauf et rendit l'enfant au gentilhomme son père; et quelques jours après tous ces hommes s'évanouirent, et le gentilhomme, devenu sage et bon chrétien, retourna en sa maison. »

Le grand feu, tonnerre et foudre du ciel, advenu sur l'église cathédrale de Quimper-Corentin, avec la vision publique d'un très-épouvantable démon dans le feu, sur ladite église. Jouxte l'imprimé à Rennes, 1620.

« Samedi, premier jour de février 1620, il arriva un grand malheur et désastre en la ville de Quimper-Corentin. Une belle et haute pyramide couverte de plomb, étant sur la nef de la grande église, fut brûlée par la foudre et feu du ciel depuis le haut jusqu'à ladite nef, sans que l'on pût y apporter aucun remède. Le même jour, sur les sept heures et demie, tendant à huit du matin, se fit un coup de tonnerre et d'éclair terrible. A l'instant fut visiblement vu un démon horrible, au milieu d'une grande ondée de grêle, se saisir de ladite pyramide par le haut et au-dessous de la croix, étant ce démon de couleur verte, avec une longue queue. Aucun feu ni fumée n'apparut sur la pyramide que vers une heure

après midi, que la fumée commença à sortir du haut d'icelle et dura un quart d'heure; et du même endroit commença le feu à paraître peu à peu, en augmentant toujours ainsi qu'il dévalait du haut en bas; tellement qu'il se fit si grand et si épouvantable que l'on craignait que toute l'église ne fût brûlée, et non-seulement l'église, mais toute la ville. Les trésors de ladite église furent tirés hors, les processions allèrent à l'entour, et finalement on fit mettre des reliques saintes sur la nef de l'église, au-devant du feu. Messieurs du chapitre commencèrent à conjurer ce méchant démon que chacun voyait dans le feu, tantôt bleu, vert ou jaune. Ils jetèrent des *agnus Dei* dans icelui et près de cent cinquante barriques d'eau, quarante ou cinquante charretées de fumier, et néanmoins le feu continuait. Pour dernière ressource, on fit jeter un pain de seigle de quatre sous, puis on prit de l'eau bénite, avec du lait d'une femme nourrice de bonne vie, et tout cela jeté dedans le feu, tout aussitôt le démon fut contraint de quitter la flamme, et avant de sortir il fit un si grand remue-ménage, que l'on semblait être tous brûlés et qu'il devait emporter l'église et tout avec lui; il ne s'en alla qu'à six heures et demie du soir, sans avoir fait autre mal, Dieu merci, que la totale ruine de ladite pyramide, qui est de douze mille écus au moins. Ce méchant étant hors, on eut raison du feu, et peu de temps après on trouva encore ledit pain de seigle en essence, sans être endommagé, hors que la croûte était un peu noire; et sur les huit ou neuf heures et demie, après que tout le feu fut éteint, la cloche sonna pour amasser le peuple, afin de rendre grâces à Dieu. Messieurs du chapitre, avec les choristes et musiciens, chantèrent un *Te Deum* et un *Stabat Mater* dans la chapelle de la Trinité, à neuf heures du soir. Grâces à Dieu, il n'est mort personne; mais il n'est pas possible de voir chose plus horrible et épouvantable qu'était ce dit feu. »

Effroyable rencontre apparue proche le château de Lusignan, en Poitou, aux soldats de la garnison du lieu et à quelques habitants de ladite ville, la nuit du mercredi 22 *juillet* 1620. A Paris, chez Nicolas Robert, rue Saint-Jacques; 1620.

« La nuit du mercredi 22 juillet, apparurent entre le château de Lusignan et la Fare, sur la rivière, deux hommes de feu extrêmement puissants, armés de toutes pièces, dont le harnais était enflammé, avec un glaive en feu dans une main et une lance flambante dans l'autre, de laquelle dégouttait du sang. Ils se rencontrèrent et se combattirent longtemps, tellement qu'un des deux fut blessé, et en tombant fit un si horrible cri qu'il réveilla plusieurs habitants de la haute et basse ville et étonna la garnison. Après ce combat, parut comme une souche de feu qui passa la rivière et s'en alla dans le parc, suivie de plusieurs monstres de feu semblant des singes. Des gens qui étaient allés chercher du bois dans la forêt rencontrèrent ce prodige, dont ils pensèrent mourir, entre autres un pauvre ouvrier du bois de Galoche, qui fut si effrayé qu'il eut une fièvre qui ne le quitta point. Comme les soldats de la garnison s'en allaient sur les murs de la ville, il passa sur eux une troupe innombrable d'oiseaux, les uns noirs, les autres blancs, tous criant d'une voix épouvantable. Il y avait des flambeaux qui les précédaient et une figure d'homme qui les suivait faisant le hibou. Ils furent effrayés d'une telle vision, et il leur tardait fort qu'il fût jour pour la raconter aux habitants. — Voici (ajoute le narrateur) l'histoire que j'avais à vous présenter, et vous me remercierez et serez contents de ce que je vous donne pour vous avertir de ce que vous pouvez voir quand vous allez la nuit dans les champs. »

Description d'un signe qui a été vu au ciel le cinquième jour de décembre dernier en la ville d'Altorff, au pays de Wurtemberg, en Allemagne ; imprimée à Paris, rue Saint-Jacques, à l'Éléphant, devant les Mathurins, 1678, avec privilége du roi.

« Guicciardin écrit en son histoire italique que sur la venue du petit roi Charles VIII à Naples, outre les prédictions du frère Hiérôme Savonarole, tant prêchées au peuple que révélées au roi même, apparurent en la Pouille, de nuit, trois soleils au milieu du ciel, offusqués de nuages à l'entour, avec force tonnerres et éclairs; et vers Arezzo furent vues en l'air de grandes troupes de gens armés à cheval, passant par là avec grand bruit et son des tambours et trompettes; et en plusieurs parties de l'Italie, maintes images et statues suèrent, et divers monstres d'hommes et d'animaux naquirent, de quoi le pays fut épouvanté. On vit depuis la guerre qui advint au royaume de Naples, que les Français conquirent et puis perdirent. — En la ville d'Altorff, au pays de Wurtemberg, en Allemagne, à une lieue de la ville de Tubingue et aux environs, on a vu, le cinquième jour de décembre 1577, environ sept heures du matin, que le soleil commençant à se lever n'apparaissait pas en sa clarté et splendeur naturelle, mais montrait une couleur jaune, ainsi qu'on voit la lune quand elle est pleine, ressemblait au rond d'un gros tonneau, et reluisait si peu qu'on le pouvait regarder sans s'éblouir les yeux. Bientôt après il s'est montré à l'entour autant d'obscurité que s'il s'en fût suivi une éclipse, et le soleil s'est couvert d'une couleur plus rouge que du sang, tellement qu'on ne savait pas si c'était le soleil ou non. Incontinent après, on a vu deux soleils, l'un rouge, l'autre jaune, qui se sont heurtés et battus : cela a duré quelque peu de temps, où l'un des soleils s'est évanoui, et on

n'a plus vu que le soleil jaune. Peu après s'est apparue une nuée noire de la forme d'une boule, laquelle a tiré tout droit contre le soleil et l'a couvert au milieu, de sorte qu'on n'a vu qu'un grand cercle jaune à l'entour. Le soleil ainsi couvert, est apparue une autre nuée noire, laquelle a combattu avec lui, et l'un a couvert l'autre plusieurs fois, tant que le soleil est retourné à ladite première couleur jaunâtre. Un peu après est apparue derechef une nuée longue comme un bras, venant du côté du soleil couchant, laquelle s'est arrêtée près dudit soleil. De cette nuée est sorti un grand nombre de gens habillés de noir et armés comme gens de guerre, à pied et à cheval, marchant en rang, lesquels ont passé tout bellement par dedans ce soleil vers l'Orient, et cette troupe a été suivie derrière d'un grand et puissant homme beaucoup plus haut que les autres. Après que cette troupe a été passée, le soleil s'est un peu obscurci, mais a gardé sa clarté naturelle et a été couvert de sang, en sorte que le ciel et la terre se sont montrés tout rouges, parce que sont sorties du ciel plusieurs nuées sanglantes et s'en sont retournées par-dessus, et ont tiré du côté de l'Orient, tout ainsi qu'avait fait avant la gendarmerie. Beaucoup de nuées noires se sont montrées autour du soleil, comme c'est coutume quand il y a grande tempête, et bientôt après sont sorties du soleil d'autres nuées sanglantes et ardentes ou jaunes comme du safran. De ces nuées sont parties des réverbérations semblables à de grands chapeaux hauts et larges, et s'est montrée toute la terre jaune et sanglante, couverte de grands chapeaux, lesquels avaient diverses couleurs, rouge, bleu, vert, et la plupart noirs; ensuite il a fait un brouillard et comme une pluie de sang, dont non-seulement le ciel, mais encore la terre et tous les habillements d'hommes se sont montrés sanglants et jaunâtres. Cela a duré jusqu'à ce que le soleil eut repris sa clarté naturelle, ce qui n'est arrivé qu'à dix heures du matin.

» Il est aisé de penser ce que signifie ce prodige : ceci n'est autre chose que menaces, » dit l'auteur. — Quant à nous, comme il n'y a dans le pays d'Altorff aucun témoignage qui appuie ce merveilleux récit, nous n'y verrons qu'un puff du dix-septième siècle.

Signe merveilleux apparu en forme de procession, arrivé près la ville de Bellac, en Limousin. Imprimé à Paris en 1621.

« Il n'y a personne qui, ayant été vers la ville de Bellac, en Limousin, n'ait passé par une grande et très-spacieuse plaine nullement habitée. Or en icelle, quantité de gens dignes de foi et croyance, même le sieur Jacques Rondeau, marchand tanneur de la ville de Montmorillon, le curé d'Isgre, Pierre Ribonneau, Mathurin Cognac, marchand de bois, demeurant en la ville de Chanvigné, étant tous de même compagnie, m'ont assuré avoir vu ce que je vous écris : 1° trois hommes vêtus de noir, inconnus de tous les regardants, tenant chacun une croix à la main ; 2° après eux marchait une troupe de jeunes filles, vêtues de longs manteaux de toile blanche, ayant les pieds et les jambes nus, portant des chapeaux de fleurs, desquels pendaient jusques aux talons de grandes bandes de toile d'argent, tenant en leur main gauche quelques rameaux et de la droite un vase de faïence d'où sortait de la fumée ; 3° marchait après celles-ci une dame accoutrée en deuil, vêtue d'une longue robe noire qui traînait fort longue sur la terre, laquelle robe était semée de cœurs percés de flèches, de larmes et de flammes de satin blanc, et ses cheveux épars sur ses vêtements ; elle tenait en sa main comme une branche de cèdre, et ainsi vêtue cheminait toute triste ; 4° ensuite marchaient six petits enfants couverts de longues robes de taffetas vert, tout semé de flammes de satin rouge et de gros flambeaux allumés, et leurs têtes couvertes de chapeaux de fleurs. Ceci n'est rien encore, il marchait après une foule de peuples vêtus de blanc et de noir, qui cheminaient deux à deux, ayant des bâtons blancs à la main. Au milieu de la troupe était comme une déesse, vêtue richement, portant une grande couronne de fleurs sur la tête, les bras retroussés, tenant en sa main une belle branche de cyprès, remplie de petits cristaux qui pendaient de tous côtés. A l'entour d'elle, il y avait comme des joueurs d'instruments, lesquels toutefois ne formaient aucune mélodie. A la suite de cette procession étaient huit grands hommes nus jusqu'à la ceinture, ayant le corps fort garni de poil, la barbe jusqu'à mi-corps et le reste couvert de peaux de chèvres, tenant en leurs mains de grosses masses ; et, comme tout furieux, suivaient la troupe de loin. La course de cette procession s'étendait tout le long de l'île, jusqu'à une autre île voisine, où tous ensemble s'évanouissaient lorsqu'on voulait en approcher pour les contempler. Je vous prie, à quoi tend cette vision merveilleuse, vous autres qui savez ce que valent les choses?... »

Nous transcrivons le naïf écrivain. Nous ajouterons que la mascarade qu'il raconte eut lieu à l'époque du roman de l'Astrée, et que c'était une société qui se divertissait à la manière des héros de Don Quichotte.

Grandes et merveilleuses choses advenues dans la ville de Besançon, par un tremblement de terre ; imprimé à Château-Salins, par maître Jacques Colombiers, 1564.

« Le troisième jour de décembre, environ neuf heures du matin, faisant un temps doux et un beau soleil, l'on vit en l'air une figure d'un homme de la hauteur d'environ neuf lances, qui dit trois fois : « Peuples, peuples, peuples, amendez-

» vous, ou vous êtes à la fin de vos jours. » Et ce advint un jour de marché, devant plus de dix mille personnes, et, après ces paroles, la dite figure s'en alla en une nue, comme se retirant droit au ciel. Une heure après, le temps s'obscurcit tellement, qu'à vingt lieues autour de la ville on ne voyait plus ni ciel ni terre. Il y eut beaucoup de personnes qui moururent; le pauvre monde se mit à prier Dieu et à faire des processions. Enfin, au bout de trois jours, vint un beau temps comme auparavant, et un vent le plus cruel que l'on ne saurait voir, qui dura environ une heure et demie, et une telle abondance d'eau, qu'il semblait qu'on la jetait à pipes, avec un merveilleux tremblement de terre, tellement que la ville fondit, comprenant quatorze lieues de long et six de large, et n'est demeuré qu'un château, un clocher et trois maisons tout au milieu. On les voit en un rondeau de terre assises comme par devant; on voit quelques portions des murs de la ville, et dans le clocher et le château, du côté d'un village appelé des Guetz, on voit comme des enseignes et étendards qui pavolent; et n'y saurait-on aller. Pareillement on ne sait ce que cela signifie, et n'y a homme qui regarde cela à qui les cheveux ne dressent sur la tête; car c'est une chose merveilleuse et épouvantable. »

Dissertation sur les visions et les apparitions, où l'on prouve que les morts peuvent revenir, avec quelques règles pour connaître si ce sont des âmes heureuses ou malheureuses, par un professeur en théologie. Lyon, 1675.

Sans être très-crédule, l'auteur de ce petit ouvrage admet les apparitions et reconnaît que les unes viennent du démon, les autres de Dieu. Mais il en attribue beaucoup à l'imagination. Il raconte l'histoire d'un malade qui vit longtemps dans sa chambre un spectre habillé en ermite avec une longue barbe, deux cornes sur la tête et une figure horrible. Cette vision, qui épouvantait le malade sans qu'on pût le rassurer, n'était, dit le professeur, que l'effet du cerveau dérangé. *Voyez* Hallucinations.

Il croit que les morts peuvent revenir, à cause de l'apparition de Samuel; et il dit que les âmes du purgatoire ont une figure intéressante et se contentent en se montrant de gémir et de prier, tandis que les mauvais esprits laissent toujours entrevoir quelque supercherie et quelque malice. *Voy.* Apparitions.

Terminons les visions par le fait suivant, qu'on lit dans divers recueils d'anecdotes.

Un capitaine anglais, ruiné par des folies de jeunesse, n'avait plus d'autre asile que la maison d'un ancien ami. Celui-ci, obligé d'aller passer quelques mois à la campagne, et ne pouvant y conduire le capitaine, parce qu'il était malade, le confia aux soins d'une vieille domestique, qu'il chargeait de la garde de sa maison quand il s'absentait. La bonne femme vint un matin voir de très-bonne heure son malade, parce qu'elle avait rêvé qu'il était mort dans la nuit; rassurée en le trouvant dans le même état que la veille, elle le quitta pour aller soigner ses affaires et oublia de fermer la porte après elle.

Les ramoneurs, à Londres, ont coutume de se glisser dans les maisons qui ne sont point habitées, pour s'emparer de la suie, dont ils font un petit commerce. Deux d'entre eux avaient su l'absence du maître de la maison; ils épiaient le moment de s'introduire chez lui. Ils virent sortir la vieille, entrèrent dès qu'elle fut éloignée, trouvèrent la chambre du capitaine ouverte, et, sans prendre garde à lui, grimpèrent tous les deux dans la cheminée. Le capitaine était en ce moment assis sur son séant. Le jour était sombre; la vue de deux créatures aussi noires lui causa une frayeur inexprimable; il retomba dans ses draps, n'osant faire aucun mouvement. Le docteur arriva un instant après; il entra avec sa gravité ordinaire et appela le capitaine en s'approchant du lit. Le malade reconnut la voix, souleva ses couvertures et regarda d'un œil égaré, sans avoir la force de parler. Le docteur lui prit la main et lui demanda comment il se trouvait. — Mal, répondit-il; je suis perdu : les diables se préparent à m'emporter, ils sont dans ma cheminée... Le docteur, qui était un esprit fort, secoua la tête, tâta le pouls et dit gravement : — Vos idées sont coagulées; vous avez un *lucidum caput,* capitaine... — Cessez votre galimatias, docteur : il n'est plus temps de plaisanter, il y a deux diables ici... — Vos idées sont incohérentes; je vais vous le démontrer. Le diable n'est pas ici : votre effroi est donc...

Dans ce moment, les ramoneurs, ayant rempli leur sac, le laissèrent tomber au bas de la cheminée et le suivirent bientôt. Leur apparition rendit le docteur muet; le capitaine se renfonça dans sa couverture, et, se coulant aux pieds de son lit, se glissa dessous sans bruit, priant les diables de se contenter d'emporter son ami. Le docteur, immobile d'effroi, cherchait à se ressouvenir des prières qu'il avait apprises dans sa jeunesse. Se tournant vers son ami pour lui demander son aide, il fut épouvanté de ne plus le voir dans son lit. Il aperçut dans ce moment un des ramoneurs qui se chargeait du sac de suie; il ne douta pas que le capitaine ne fût dans le sac. Tremblant de remplir l'autre, il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte de la chambre, et de là au bas de l'escalier. Arrivé dans la rue, il se mit à crier de toutes ses forces : — Au secours! le diable emporte mon ami! La populace accourt à ses cris; il montre du doigt la maison, on se précipite en foule vers la porte, mais personne ne veut entrer le premier... Le docteur, un peu rassuré par le nombre, excite tout le monde. Les ramoneurs, en entendant le bruit qu'on faisait dans la rue, posent leur sac dans l'escalier, et,

de crainte d'être surpris, remontent quelques étages. Le capitaine, mal à son aise sous son lit, ne voyant plus les diables, se hâte de sortir de la maison. Sa peur et sa précipitation ne lui permettent pas de voir le sac, il le heurte, tombe dessus, se couvre de suie, se relève et descend avec rapidité; l'effroi de la populace augmente à sa vue : elle recule et lui ouvre un passage; le docteur reconnaît son ami et se cache dans la foule pour l'éviter. Enfin un ministre, qu'on était allé chercher pour conjurer l'esprit malin, parcourt la maison, trouve les ramoneurs, les force à descendre, et montre les prétendus diables au peuple assemblé. Le docteur et le capitaine se rendirent enfin à l'évidence; mais le docteur, honteux d'avoir, par sa sotte frayeur, démenti le caractère d'intrépidité qu'il avait toujours affecté, voulait rosser ces coquins qui, disait-il, avaient fait une si grande peur à son ami.

Vocératrices. Lorsqu'un homme est mort, en Corse, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table; et les femmes de sa famille, à leur défaut des amies ou même des femmes étrangères connues par leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers, dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici,* ou, suivant la prononciation corse, *buccratrici,* et la complainte s'appelle *voccro, buceru, buceratu,* sur la côte orientale; *ballata* sur la côte opposée. Le mot *vocero,* ainsi que ses dérivés *vocerar, voceratrice,* vient du latin *vociferare.* Quelquefois plusieurs femmes improvisent tour à tour, et fréquemment la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre[1].

Voile. Chez les Juifs modernes, c'est une tradition qu'un voile qu'on se met sur le visage empêche que le fantôme ne reconnaisse celui qui a peur. Mais si Dieu juge qu'il l'ait mérité par ses péchés, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre puisse le voir et le mordre.

Voisin (la), devineresse qui tirait les cartes, faisait voir tout ce qu'on voulait dans un bocal plein d'eau et forçait le diable à paraître à sa volonté. Il y avait un grand concours de monde chez elle. Un jeune époux, remarquant que sa femme sortait aussitôt qu'il quittait la maison, résolut de savoir qui pouvait ainsi la déranger. Il la suit donc un jour et la voit entrer dans une sombre allée; il s'y glisse, l'entend frapper à une porte qui s'ouvre, et, content de savoir où il peut la surprendre, il regarde par le trou de la serrure et entend ces mots : — Allons, il faut vous déshabiller; ne faites pas l'enfant, ma chère amie, hâtons-nous... La femme se déshabillait; le mari frappe à la porte à coups redoublés. La Voisin ouvre, et le curieux voit sa femme, une baguette magique à la main, prête à évoquer le diable.... Une autre fois, une dame très-riche était venue la trouver pour qu'elle lui tirât les cartes. La Voisin, qui à sa qualité de sorcière joignait les talents de voleuse, lui persuade qu'elle fera bien de voir le diable, qui ne lui fera d'ailleurs aucun mal; la dame y consent. La bohémienne lui dit d'ôter ses vêtements et ses bijoux. La dame obéit et se trouve bientôt seule, n'ayant qu'une vieille paillasse, un bocal et un jeu de cartes. Cette dame était venue dans son équipage; le cocher, après avoir attendu très-longtemps sa maîtresse, se décide enfin à monter, monte et la trouve au désespoir. La Voisin avait disparu avec ses hardes; on l'avait dépouillée. Il lui met son manteau sur les épaules et la reconduit chez elle.

On cite beaucoup d'anecdotes pareilles. Voici quelques détails sur son procès, tirés des relations contemporaines.

Vers l'an 1677, la fameuse Voisin s'unit à la femme Vigoureux et à un ecclésiastique apostat nommé Lesage, pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé Exili, qui avait fait en ce genre d'horribles découvertes. Plusieurs morts subites firent soupçonner des crimes secrets. On établit à l'Arsenal, en 1680, la chambre des poisons, qu'on appela la chambre ardente. Plusieurs personnes de distinction furent citées à cette chambre, entre autres deux nièces du cardinal Mazarin, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, et enfin le célèbre maréchal de Luxembourg.

La Voisin, la Vigoureux et Lesage s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorants, qui étaient en très-grand nombre; ils prédisaient l'avenir; ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait eu que du ridicule et de la friponnerie chez eux, et la chambre ardente n'était pas nécessaire.

La Reynie, l'un des présidents de cette chambre, demanda à la duchesse de Bouillon si elle avait vu le diable. Elle répondit : — Je le vois dans ce moment; il est déguisé en conseiller d'État, fort laid et fort vilain.

Ce procès dura quatorze mois, pendant lesquels la comtesse de Soissons se sauva en Flandre. Le maréchal de Luxembourg fut acquitté, comme tous les personnages de condition impliqués dans cette affaire[1]. La Voisin et ses deux complices

[1] Prosper Mérimée, *Colomba.*

[1] Les grands personnages, dans ce procès, où ils se trouvaient mêlés à une canaille infâme, y allaient toutefois d'un ton fort dégagé. Madame de Bouillon, assignée pour répondre par-devant les commissaires de la chambre des poisons (en 1680), s'y rendit accompagnée de neuf carrosses de princes ou ducs; M. de Vendôme la menait. M. de Bezons lui demanda d'abord si elle n'était pas venue pour répondre aux interrogations qu'on lui ferait. Elle dit que oui; mais qu'avant d'entrer en matière elle lui déclarait que tout ce qu'elle allait dire ne pourrait préjudicier au rang qu'elle tenait, ni à tous ses priviléges. Elle ne voulut rien dire ni écouter davantage que le greffier

furent condamnés par jugement de la Chambre ardente à être brûlés en place de Grève.

On lit ailleurs que la Voisin, par ses relations avec le diable, sut son arrêt, chose assez extraordinaire, quatre jours avant son supplice. Cela ne l'empêcha pas de boire, de manger et de faire débauche. Le lundi, à minuit, elle demanda du vin et se mit à chanter des chansons indécentes. Le mardi, elle eut la question ordinaire et extraordinaire; elle avait bien dîné et dormi huit heures. Elle soupa le soir et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire débauche de table. On lui en fit honte; on lui dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu et de chanter un *Ave maris stella* ou un *Salve*. Elle chanta l'un et l'autre en plaisantant et dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en débauche et en chansons; elle refusa de voir un confesseur. Enfin le jeudi on ne voulut lui donner qu'un bouillon; elle en gronda, disant qu'elle n'aurait pas la force de parler à ces messieurs....

Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris. On la voulut faire confesser; il n'y eut pas moyen d'y parvenir. A cinq heures on la lia, et avec une torche à la main elle parut dans le tombereau, habillée de blanc; on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence.

A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable; à la Grève, elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau. On l'en tira de force; on l'a mit sur le bûcher, assise et liée avec des chaînes; on la couvrit de paille. Là elle jura beaucoup, repoussa la paille cinq ou six fois; mais enfin le feu monta et on la perdit de vue.

Voiture du diable. On vit pendant plusieurs nuits, dans un faubourg de Paris, au commencement du dix-septième siècle, une voiture noire, traînée par des chevaux noirs, conduite par un cocher également noir, qui passait au galop des chevaux, sans faire le moindre bruit. La voiture paraissait sortir tous les soirs de la maison d'un seigneur mort depuis peu. Le peuple se persuada que ce ne pouvait être que la voiture du diable qui emportait le corps. On reconnut par la suite que cette jonglerie était l'ouvrage d'un fripon, qui voulait avoir à bon compte la maison du gentilhomme. Il avait attaché des feutres autour des roues de la voiture et sous les pieds des chevaux, pour donner à sa promenade nocturne l'apparence d'une œuvre magique.

n'eût écrit cette déclaration préliminaire. M. de Bezons la questionna sur ce qu'elle avait demandé à la Voisin. Elle répondit « qu'elle l'avait priée de lui faire voir des sibylles »; et après huit ou dix autres questions d'aussi peu d'importance, sur lesquelles elle répondit toujours en se moquant, M. de Bezons lui dit qu'elle pouvait s'en aller. M. de Vendôme lui donnait la main, sur le seuil de la porte de cette chambre, elle s'écria « qu'elle n'avait jamais ouï dire tant de sottises d'un ton si grave ».

Voix. Boguet assure qu'on reconnaît un possédé à la qualité de sa voix. Si elle est sourde et enrouée, nul doute, dit-il, qu'il ne faille aussitôt procéder aux exorcismes.

Sous le règne de Tibère, vers le temps de la mort de Notre-Seigneur, le pilote Thamus, côtoyant les îles de la mer Égée, entendit un soir, aussi bien que tous ceux qui se trouvaient sur son vaisseau, une grande voix qui l'appela plusieurs fois par son nom. Lorsqu'il eut répondu, la voix lui commanda de crier, en un certain lieu, que le grand Pan était mort. A peine eut-il prononcé ces paroles dans le lieu désigné, qu'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'une multitude de personnes affligées par cette nouvelle[1]. L'empereur Tibère assembla des savants pour interpréter cès paroles. On les appliqua à Pan, fils de Pénélope, qui vivait plus de mille ans auparavant; mais, selon les versions les plus accréditées, il faut entendre par le grand Pan le maître des démons, dont l'empire était détruit par la mort de Jésus-Christ.

Les douteurs attribuent aux échos les gémissements qui se firent entendre au pilote Thamus; mais on n'explique pas la voix.

Cette grande voix, dit le comte de Gabalis, était produite par les peuples de l'air, qui donnaient avis aux peuples des eaux que le premier et le plus âgé des sylphes venait de mourir. Et comme il s'ensuivrait de là que les esprits élémentaires étaient les faux dieux des païens, il confirme cette conséquence en ajoutant que les démons sont trop malheureux et trop faibles pour avoir jamais eu le pouvoir de se faire adorer; mais qu'ils ont pu persuader aux hôtes des éléments de se montrer aux hommes et de se faire dresser des temples; et que, par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre et dispensaient les feux du ciel à leur fantaisie : de sorte qu'ils n'avaient pas grand'-peine à être pris pour des divinités.

Le comte Arigo bel Missere (Henri le bel Missere) mourut vers l'an 1000. Il avait combattu les Maures qui envahissaient la Corse. Une tradition prétend qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

È morto il conte Arigo bel Missere,
E Corsica sarà di male in peggio[2].

Saint Clément d'Alexandrie raconte qu'en Perse, vers la région des mages, on voyait trois montagnes, plantées au-milieu d'une large campagne, distantes également l'une de l'autre. En approchant de la première, on entendait comme des voix confuses de plusieurs personnes qui se

[1] Eusèbe, après Plutarque.
[2] Prosper Mérimée, *Colomba*.

battaient; près de la seconde, le bruit était plus grand; et à la troisième, c'étaient des fracas d'allégresse, comme d'un grand nombre de gens qui se réjouissaient. Le même auteur dit avoir appris d'anciens historiens que, dans la Grande-Bretagne, on entend au pied d'une montagne des sons de cymbales et de cloches qui carillonnent en mesure.

Il y a, dit-on, en Afrique, dans certaines familles, des sorcières qui ensorcellent par la voix et la langue, et font périr les blés, les animaux et les hommes dont elles parlent, même pour en dire du bien. — En Bretagne, le mugissement lointain de la mer, le sifflement des vents, entendu dans la nuit, sont la voix d'un noyé qui demande un tombeau[1].

Volac, grand président aux enfers; il apparaît sous la forme d'un enfant avec des ailes



d'ange, monté sur un dragon à deux têtes. Il connaît la demeure des planètes et la retraite des serpents. Trente légions lui obéissent[2].

Volet (Marie). Vers l'année 1691, une jeune fille, de la paroisse de Pouillat en Bresse, auprès de Bourg, se prétendit possédée. Elle poussait des cris que l'on prit pour de l'hébreu. L'aspect des reliques, l'eau bénite, la vue d'un prêtre, la faisaient tomber en convulsions. Un chanoine de Lyon consulta un médecin sur ce qu'il y avait à faire. Le médecin visita la possédée; il prétendit qu'elle avait un levain corrompu dans l'estomac, que les humeurs cacochymes de la masse du sang et l'exaltation d'un acide violent sur les autres parties qui le composent étaient l'explication naturelle de l'état de maladie de cette fille. Marie Volet fut envoyée aux eaux minérales; le grand air, la défense de lui parler du diable et de l'enfer, et sans doute le retour de quelque paix dans sa conscience troublée, calmèrent ses agitations; bientôt elle fut en état de reprendre ses travaux ordinaires[1].

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] Wierus, in *Pseudom. dæm.*

Vols ou **Voust**, de *vultus*, figure, effigie. On appelait ainsi autrefois une image de cire, au moyen de laquelle on se proposait de faire périr ceux qu'on haïssait; ce qui s'appelait envoûter. La principale formalité de l'envoûtement consistait à modeler, soit en cire, soit en argile, l'effigie de ceux à qui on voulait mal. Si l'on perçait la figurine, l'envoûté qu'elle représentait était lésé dans la partie correspondante de sa personne. Si on la faisait dessécher ou fondre au feu, il dépérissait et ne tardait pas à mourir.

Enguerrand de Marigny fut accusé d'avoir voulu envoûter Louis X. L'un des griefs de Léonora Galigaï fut qu'elle gardait de petites figures de cire dans de petits cercueils. En envoûtant, on prononçait des paroles et on pratiquait des cérémonies qui ont varié. Ce sortilége remonte à une haute antiquité. Platon le mentionne dans ses *Lois :* « Il est inutile, dit-il, d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. — Celui qui se sert de charmes, d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature, à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. » (Traduction de M. Cousin.)

Ce qui est curieux, c'est qu'on a retrouvé la même superstition chez les naturels du nouveau monde. Le père Charlevoix raconte que les Illinois font de *petits marmousets* pour représenter ceux dont ils veulent abréger les jours, et qu'ils les percent au cœur. *Voy.* Envoutement.

Volta. C'est une ancienne tradition de l'Étrurie que les campagnes furent désolées par un monstre appelé Volta. Porsenna fit tomber la foudre sur lui. Lucius Pison, l'un des plus braves auteurs de l'antiquité, assure qu'avant lui Numa avait fait usage du même moyen, et que Tullus Hostilius, l'ayant imité sans être suffisamment instruit, fut frappé de ladite foudre[2]...

Voltaire. L'abbé Fiard, Thomas, madame de Staël et d'autres têtes sensées le mettent au nombre des démons incarnés.

Voltigeur hollandais. Les marins de toutes les nations croient à l'existence d'un bâtiment hollandais dont l'équipage est condamné par la

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 255.
[2] Pline, liv. II, ch. xxxiii.

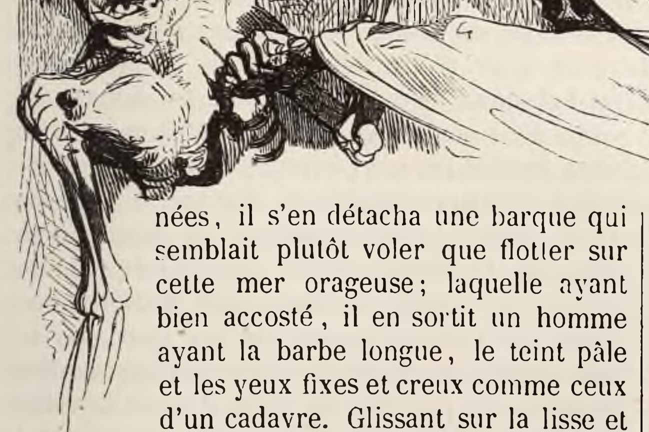
justice divine, pour crime de pirateries et de cruautés abominables, à errer sur les mers jusqu'à la fin des siècles. On considère sa rencontre comme un funeste présage. Un écrivain de nos jours a fort bien décrit cette croyance dans une scène maritime que nous transcrivons :

« Mon vieux père m'a souvent raconté, lorsque, tout petit, il me berçait dans ses bras, pour m'accoutumer au roulis, et il jurait que c'était la pure vérité, qu'étant un jour ou plutôt une nuit dans les parages du cap de Bonne-Espérance, un malavisé de mousse jeta par-dessus bord un chat vivant qu'il avait pris en grippe, et qu'aussitôt, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, un affreux coup de vent assaillit le navire, lequel, ne pouvant supporter une seule aune de toile, fut obligé de fuir à sec devant la bourrasque, avec la vitesse d'au moins douze nœuds.



Études d'Hubert sur la tête de Voltaire.

» Ils étaient dans cette position, lorsque, vers minuit, ils virent tout à coup, à leur grand étonnement, un bâtiment de construction étrangère courir droit dans le lit du vent, qui était cependant alors dans sa plus grande violence. Pendant qu'ils examinaient ce singulier navire, dont les voiles pendaient en lambeaux, et dont les œuvres mortes étaient recouvertes d'une épaisse couche de coquillages et d'herbes marines, comme s'il n'eût pas été nettoyé depuis de longues années, il s'en détacha une barque qui semblait plutôt voler que flotter sur cette mer orageuse; laquelle ayant bien accosté, il en sortit un homme ayant la barbe longue, le teint pâle et les yeux fixes et creux comme ceux d'un cadavre. Glissant sur la lisse et puis sur le pont, sans faire le moindre bruit, comme si c'eût été une ombre, il alla se placer au pied du mât d'artimon, et engagea, en pleurant, les matelots à recevoir un paquet de lettres qu'il tenait dans sa main osseuse comme celle d'un squelette, ce que le capitaine leur fit signe de refuser.



» J'avais oublié de vous dire, continua le narrateur en baissant la voix, tandis que ses auditeurs terrifiés se serraient de plus en plus les uns contre les autres, qu'aussitôt que l'épouvantable apparition eut posé les pieds sur le pont, toutes les lumières s'étaient éteintes, même celle qui éclairait la boussole dans l'habitacle, et qu'au même instant aussi, chose non moins étrange, le navire commença à marcher à reculons avec une étonnante rapidité, contre le vent et les vagues, tandis que des milliers de petites flammes se jouaient dans les cordages, et jetaient une étrange lueur sur les visages des matelots frappés de terreur.

» — *Au nom de Dieu tout-puissant,* je t'ordonne de quitter mon bord! s'écria enfin le capitaine, en s'adressant au spectre. A peine ces mots eurent-ils été prononcés, qu'un cri long et aigu, tel que mille voix humaines n'auraient pu en produire un semblable, domina le bruit de la tempête, qu'un horrible coup de tonnerre ébranla le bâtiment jusqu'à sa quille... »

Le navire eut le bonheur d'échapper; ce qui est rare.

On dit encore que ceux qui ont reçu les lettres que les matelots-fantômes du navire appelé *le Voltigeur hollandais* envoyaient à leurs parents et amis ont vu qu'elles étaient adressées à des personnes qui n'existent plus depuis des siècles.

Vondel, poëte hollandais célèbre, auteur du drame de *Lucifer.*

Vouivre. *Voy.* Wivre.

Voyages des sorcières. Si elles vont au sabbat portées par un bouc ou par un mouton noir ou par un démon, dans leurs autres excursions elles ne voyagent généralement qu'à cheval sur un manche à balais.

Vroucolacas ou **Broucolaques.** *V.* Vampires.

Vue. Il y a des sorcières qui tuent par leur regard; mais, en Écosse, beaucoup de femmes ont ce qu'on appelle la seconde vue, c'est-à-dire le don de prévoir l'avenir et de l'expliquer, et de connaître par une mystérieuse intuition ce qui se passe au loin. *Voy.* Yeux.

W

Waeter-Elves (fées des eaux). On les trouve dans les récits des marins, qui croient se les rendre favorables en leur sifflant des airs monotones.

Wakeman (Rhoda), illuminée qui a fait grand bruit à New-Haven, il y a quelques années. Elle se disait envoyée de Dieu sur la terre pour annoncer la venue prochaine du Christ, et y ouvrir le *Millenium.* Elle se vantait de recevoir quelquefois la visite du Saint-Esprit, et d'être honorée de temps en temps des révélations de Dieu. Ces prétentions, disent les journaux qui nous guident, ne lui ont encore attiré, quoiqu'elle prêche en Amérique, que dix à douze disciples, mais quels disciples!... Suivons maintenant les feuilles publiques :



Voyages des sorcières.

« La petite congrégation a l'habitude de se réunir pour prier et pour divaguer chez la prophétesse Wakeman. Mathews était un des adeptes les plus fervents de cette église; toutefois, on avait remarqué que, depuis quelque temps, il était moins assidu aux réunions, et la femme Wakeman lui avait persuadé qu'il était possédé de l'esprit malin, du *vieil homme* dont parle l'Écriture. Cet *esprit,* disait-elle, agissait aussi sur elle-même, la tourmentait, lui faisait éprouver de vives douleurs, et il était en même temps un obstacle au commencement immédiat du *Millenium.* Il était à craindre qu'il la fît mourir..., ce qui amènerait de suite le jugement dernier, sans aucune espèce de *Millenium!*

» Voilà la folie; voici comment elle a pu s'exalter jusqu'au crime.

» On est parvenu à persuader à Mathews qu'il fallait, par tous les moyens possibles, faire sortir ce malin esprit de son corps. Il se rendit donc un dimanche soir chez la vieille Wakeman, afin de se soumettre à tout ce que pourraient tenter les adeptes de cette singulière croyance. Il y arriva vers onze heures et y trouva, qui attendaient son arrivée, d'abord la vieille prophétesse, puis les époux Sanford, qui sont son beau-frère et sa sœur; Julia Davis, sœur de Sanford; Abigail-Sables; un homme de couleur nommé Josiah Jackson, Hersey, Wooding et Samuel Sly, frère utérin de la femme Wakeman. Ils étaient tous en prières quand il arriva.

» Sa sœur, la femme Sanford, vint au-devant de lui et le conduisit dans une autre chambre dans laquelle on avait préparé du feu pour le recevoir. Il s'assit, ôta ses bottes pour se chauffer, et une longue conversation s'engagea entre lui et sa sœur sur l'objet de sa visite; il exprima un ardent désir d'être débarrassé de l'esprit malin qui l'obsédait et qui agissait sur les autres, et notamment sur la digne mistress Wakeman. Il se laissa bander les yeux avec un mouchoir, et attacher les mains derrière le dos avec une petite corde. Cette double opération fut faite par sa sœur, qui lui dit que c'était afin d'avoir plus de pouvoir sur l'esprit et d'empêcher Mathews d'opérer des enchantements par les yeux. On le laissa dans cette situation jusque vers deux heures du matin, et pendant ce temps il reçut la visite de plusieurs de ses coreligionnaires, qui venaient le supplier de faire déguerpir l'esprit malin.

» De temps en temps on lui criait de la chambre du haut, où se tenait le cénacle, que l'*esprit* obsédait la femme Wakeman, qu'il la frappait, et que, s'il ne le chassait pas, l'*esprit* allait la tuer. On lui disait aussi qu'il vaudrait mieux qu'il

mourût, si l'on ne pouvait en venir à bout d'une autre manière, et s'il n'y avait que ce moyen de conjurer la mort de la femme Wakeman et la venue immédiate du jugement dernier. Quelques témoins ont déclaré que Mathews aurait dit qu'il consentait volontiers à faire le sacrifice de sa vie.

» Les prières se continuèrent encore pendant une heure. Sanford et sa femme visitèrent encore une fois Mathews; Wooding et Sly étaient avec eux. A ce moment, Jackson cria du haut de l'escalier que si l'on n'emmenait pas Mathews, l'esprit malin allait certainement tuer la femme Wakeman. Les quatre visiteurs quittèrent aussitôt la chambre, Sanford et sa femme remontant l'escalier pour prendre leurs effets, dans l'intention de redescendre pour ramener Mathews chez lui, Wooding et Sly entrant dans une chambre contiguë à celle où était resté Mathews.

» Il s'était à peine écoulé quelques minutes, quand on entendit en haut des cris et le bruit d'une lutte partant de la chambre du bas. Sanford, sa femme et mistress Davis se précipitèrent vers cette chambre, dont ils trouvèrent la porte fermée à l'intérieur; ils tentèrent de l'enfoncer et ne purent y réussir. A ce moment Wooding et Sly ne furent vus par personne en dehors de cette chambre.

» Sanford partit de suite pour Hamden, résidence de la famille Mathews, et il revint le matin avec le fils de ce malheureux fanatique. Ils pénétrèrent dans la chambre, sans difficulté cette fois, ils y trouvèrent Mathews étendu sur le parquet, le cou horriblement coupé, déchiqueté par cinq ou six blessures béantes, et le ventre percé de douze autres blessures qui paraissaient avoir été faites avec une fourchette qu'on retrouva sur la table. Une large mare de sang couvrait le milieu de la chambre, dont la porte principale était encore fermée à l'aide de coins de bois placés dans le loquet.

» La police fut immédiatement avertie, et tous les habitants de cette funeste maison furent arrêtés.

» Voici le résumé des aveux qui ont été faits par Sly devant le jury d'enquête.

» Il a commencé par déclarer qu'il était seul coupable du meurtre de Mathews. Cependant, vers la fin de ses déclarations, il a semblé désigner Jackson et miss Hersey comme l'ayant assisté et s'étant rendus ses complices.

» Il raconte que sa sœur, la femme Wakeman, souffrait tellement de l'*esprit* ou du *pouvoir* qui était en Mathews, qu'il a pensé, lui, qu'il y avait quelque chose à faire pour l'en délivrer. A cet égard, il s'est consulté avec Jackson sur l'effet probable que produirait sur Mathews un bâton de coudrier, et il s'en était procuré un depuis quelques jours, dans la prévision qu'une opération de ce genre deviendrait nécessaire. Il pensait dissiper l'enchantement en combinant ce moyen avec une infusion d'écorce de coudrier et d'aune dans du thé. Le bâton qu'il s'est procuré a un pouce de diamètre et un pied et demi de longueur. Il l'avait placé dans la chambre voisine de celle où était Mathews. Jackson et miss Hersey étaient là quand il est venu prendre cette arme.

» Quand il a compris que Sanford et sa femme se disposaient à emmener Mathews, il est rentré dans la chambre, dont il a fermé la porte. Il s'est approché de Mathews, qui avait toujours les yeux bandés et les mains liées, et lui a porté sur la tempe droite un coup de bâton si violent qu'il l'a renversé de sa chaise sur le parquet. Il a continué à le frapper; puis, tirant son couteau de sa poche, il lui a fait les blessures du cou. Mathews a crié, mais il n'a pas prononcé une parole après le premier coup porté. Sly, prenant alors la fourchette dont il a été parlé, lui a fait ensuite les blessures constatées au ventre. Il dit qu'il n'avait d'abord l'intention d'user que de son bâton, mais qu'ensuite il a été poussé par une influence qu'il ignore à se servir de son couteau et de la fourchette.

» Il est resté là, renfermé pendant une demi-heure, après laquelle il est rentré dans l'autre chambre, où était miss Hersey; il tenait d'une main son bâton sanglant, et une lumière de l'autre main. C'est devant elle qu'il a lavé ses mains et qu'il a arraché et brûlé les manches de sa chemise, qui étaient ensanglantées. Il a ensuite brisé en trois morceaux le bâton dont il s'était servi et il a jeté ces morceaux, avec son couteau, dans les lieux d'aisances. »

Nous ne savons pas quel jugement a couronné cette procédure.

Walhalla, Paradis des guerriers chez les anciens Scandinaves. Pour y entrer, il fallait être mort en combattant. On y buvait de la bière forte dans une coupe qui ne se vidait jamais. On y mangeait des grillades d'un sanglier vivant, qui se prêtait à la chose et qui était toujours entier.

Walkiries, fées des Scandinaves. Elles ont, comme la mythologie dont elles dépendent, un caractère très-sauvage. *Voy.* VADE.

Wall, grand et puissant duc du sombre empire; il a la forme d'un dromadaire haut et terrible; s'il prend figure humaine, il parle Égyptien; il conaît le présent, le passé et l'avenir; il était de l'ordre des puissances. Trente-six légions sont sous ses ordres.

Walter. Jacques Ier, roi d'Écosse, fut massacré de nuit, dans son lit, par son oncle Walter, que les historiens français ont appelé Gauthier, et qui voulait monter sur le trône. Mais ce traître reçut à Édimbourg le prix de son crime; car il fut exposé sur un pilier, et là, devant tout le monde, on lui mit sur la tête une couronne de fer qu'on avait fait rougir dans un grand feu, avec cette inscription : *Le roi des traîtres.* Un astrologue lui avait promis qu'il serait couronné pu-

publiquement, dans une grande assemblée de peuple...

Walter-Scott. L'illustre romancier a publié sur la démonologie et les sorciers un recueil de lettres qui expliquent et qui éclaircissent certaines particularités mytérieuses, croyances et traditions populaires dont il a fait usage si souvent et si heureusement dans ses romans célèbres. Il est fâcheux que les opinions religieuses de l'auteur anticatholique aient déteint dans son esprit un peu trop de scepticisme. Il est trop enclin à ne voir dans les matières qui font le sujet de ses lettres que les aspects poétiques; et s'il est agréable de le suivre dans des recherches piquantes, il faut recommander de le lire avec toute réserve; car il est là, comme dans ses romans, opposé en toute occasion à l'Église romaine.



Wall.

Dans la première lettre, il établit que le dogme incontestable d'une âme immatérielle a suffi pour accréditer la croyance aux apparitions.

Dans la deuxième, il s'arrête à la tradition du péché originel; il y trouve la source des communications de l'homme avec les esprits. Il reconnaît que les sorciers et magiciens, condamnés par la loi de Moïse, méritaient la mort, comme imposteurs, comme empoisonneurs, comme apostats; et il remarque avec raison qu'on ne voyait pas chez les Juifs et chez les anciens, dans ce qu'on appelait un magicien ou un devin, ce que nous voyons dans les sorciers du moyen âge, sur lesquels, au reste, nous ne sommes encore qu'à demi éclairés.

La troisième lettre est consacrée à l'étude de la démonologie et des sorciers chez les Romains, chez les Celtes et chez les différents peuples du Nord. Les superstitions des anciens Celtes subsistent encore en divers lieux, dit l'auteur, et les campagnards les observent sans songer à leur origine.

La quatrième et la cinquième lettre sont consacrées aux fées.

La sixième lettre traite principalement des esprits familiers, dont le plus illustre était le célèbre Puck ou Robin Goodfellow, qui chez les sylphes jouait en quelque sorte le rôle de fou ou de bouffon de la compagnie. Ses plaisanteries étaient du comique à la fois le plus simple et le plus saugrenu : égarer un paysan qui se rendait chez lui, prendre la forme d'un singe afin de faire tomber une vieille commère sur son derrière, lorsqu'elle croyait s'asseoir sur une chaise, étaient ses principales jouissances. S'il se prêtait à faire quelque travail pour les gens de la maison pendant leur sommeil, c'était à condition qu'on lui donnerait un déjeuner délicat.

La septième, la huitième et la neuvième lettre s'occupent des sorciers et de la sorcellerie. La dernière est consacrée aux devins et aux revenants. Tout ce dictionnaire est parsemé de faits et de documents pour lesquels nous avons puisé et cité en leur lieu tout ce qui, dans ce livre de démonologie, peut intéresser le lecteur.

Wattier (Pierre). Il a publié, au dix-septième siècle, la *Doctrine et interprétation des songes,* comme traduite de l'arabe de Gabdorrhaman, fils de Nosar; in-12, Paris, 1664.

Wechselbalg. La wechselbalg est, dans l'île de Man, une fée ou un lutin qui mange tout ce qui se trouve sous sa main dans les maisons qu'il ou qu'elle hante.

Welz (André), bourgeois de Dottingen, dont la maison, en 1689, fut hantée par un esprit frappeur. Il se montra une fois en oiseau gris, une autre fois en vieille femme laide, une autre fois en chat et fit divers tours.

Wenham (Jane), Anglaise qui se tuait à se faire passer pour sorcière au commencement du dix-huitième siècle. On l'amena au juge Powel, qui était un homme éclairé. Des témoins étaient là qui juraient l'avoir vue voler en l'air. Jeanne se gardait bien de les démentir. Le juge lui demanda s'il était vrai qu'elle eût ce pouvoir, et la pauvre femme en convint naïvement. — Eh bien, dit Powel, je ne vois rien dans la loi qui vous empêche de vous donner ce plaisir. Allez-vous-en à vos affaires; et Jeanne Wenham se retira triste de voir tomber sa réputation de sorcière.

Wesley, fondateur de la secte des méthodistes. Sa maison fut visitée aussi par un esprit frappeur. Il se montra un jour sous la forme d'un basset, un autre jour sous celle d'un petit lapin, qui disparut lorsqu'on voulut le toucher avec des pincettes.

Wiclef. On croit qu'il fut étranglé par le diable.

Wierus ou **Wier** (Jean), célèbre démonographe brabançon, élève d'Agrippa, qu'il a défendu dans ses écrits. On lui doit les cinq livres

Des prestiges des démons, traduits en français sous ce titre : *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries,* pris du latin de Jean Wier, médecin du duc de Clèves, et faits français par Jacques Grevin, de Clermont. Paris, in-8°, 1569.

L'ouvrage de Wierus est plein de crédulité, d'idées bizarres, de contes populaires, d'imaginations, et riche de connaissances. C'est ce même écrivain qui a publié un traité curieux des lamies et l'inventaire de la fausse monarchie de Satan (*Pseudomonarchia Dæmonum*), où nous avons trouvé de bonnes désignations sur presque tous les esprits de ténèbres cités dans ce dictionnaire.

Wilis. Dans quelques contrées de l'Allemagne, toute fiancée qui meurt avant le mariage, « pour peu que de son vivant elle ait un peu trop aimé



la danse, devient après sa mort une *wili,* c'est-à-dire un fantôme blanc et diaphane, qui s'abandonne chaque nuit à la danse d'outre-tombe. Cette danse des morts ne ressemble en rien à la danse terrestre : elle est calme, grave, silencieuse; le pied effleure à peine la fleur chargée de rosée. La lune éclaire de son pâle rayon ces ébats solennels : tant que la nuit est au ciel et sur la terre, la ronde poursuit son chemin dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des lacs bleus. Avez-vous rencontré, à la fin d'une pénible journée de voyage, quand vous allez au hasard loin des chemins tracés, ces flammes isolées qui s'en vont çà et là à travers les joncs des marécages? Malheureux voyageur, prenez garde! ce sont les wilis qui dansent, c'est la ronde infernale qui vous provoque de ses fascinations puissantes. Prenez garde, n'allez pas plus loin, ou vous êtes perdu. Les wilis, ajoute Jules Janin, que nous copions ici, sautent jusqu'à l'extinction complète de leur partner mortel. » *Voy.* Courils.

Wiulmeroz (Guillaume), sorcier en Franche-Comté, vers l'an 1600. Son fils, âgé de douze ans, lui reprocha d'avoir été au sabbat et de l'y avoir mené. Le père, indigné, s'écria : « Tu nous perds tous les deux!... » Il protesta qu'il n'avait jamais été au sabbat. Néanmoins, on prononça son arrêt, parce qu'il y avait cinq personnes qui le chargeaient; que d'ailleurs sa mère avait été suspecte, ainsi que son frère, et que beaucoup de méfaits avaient été commis par lui.

Comme il fut démontré que l'enfant ne participait pas à la sorcellerie, il fut élargi [1].

Wivre, monstre du moyen âge, à qui on a donné des formes fantastiques.

« Sur le plateau de Haute-Pierre, dans la Franche-Comté, on a vu quelquefois passer une autre Mélusine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la wivre; elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarboucle qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières, elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer, on commanderait à tous les génies; on pourrait se faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes. Mais il n'est pas prudent de ten-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 164.

ter l'aventure; car, au moindre bruit, la wivre s'élance au dehors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre! Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très-loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Loue et plonger ses écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la wivre, qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer; et si ce n'était que le malheureux avait reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante wivre; mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtris, se promettant bien de ne plus courir après l'escarboucle[1]. »

Woden, dieu suprême des anciens Germains, le même qu'Odin. On laissait dans les moissons des épis pour ses chevaux, et dans les bois du gibier pour sa chasse. Les chercheurs ont trouvé que Woden, dont les races germaniques ont fait God, en se convertissant au christianisme, a de l'analogie avec le Bouddha des Indiens[2].

Wolotys, monstres épouvantables qui, selon le récit de Lomonosoff, étaient chez les Slavons comme les géants chez les Grecs.

Woodward. Un médecin empirique, James Woodward, surnommé le *Docteur noir* à cause de son teint, est mort en 1844 à Cincinnati, laissant une fortune considérable. On a été surpris de trouver chez lui, dans une grande armoire vitrée, une immense quantité de petites fioles de diverses dimensions, les unes pleines et les autres vides, et portant sur leurs étiquettes les noms et demeures de personnages habitant les différents États de l'Union. Il y en avait aussi du Canada, des Antilles et du Mexique. Voici quel en était l'usage : le Docteur noir se vantait de découvrir le diagnostic de toutes les maladies par des émanations des consultants, à quelque distance qu'ils fussent de lui. Le malade devait tremper son doigt pendant une heure dans une fiole remplie de l'eau la plus pure, et lui envoyer ensuite cette fiole soigneusement bouchée. L'eau, se trouvant ainsi imprégnée des sueurs du malade, était soumise à une analyse chimique. Le Docteur noir, sans autre indication, répondait au malade qu'il était attaqué ou menacé de phthisie, de péripneumonie, de goutte, de rhumatisme, etc., et il faisait ses prescriptions en conséquence. Quand il rencontrait juste, on était émerveillé de sa science profonde, et l'on demandait une consultation nouvelle, payée plus cher que la première. Les registres du docteur ont constaté qu'il avait répondu avec les plus grands détails à un grand nombre de ses malades, sans prendre la peine d'analyser leurs émanations, car les fioles étaient encore hermétiquement fermées.

Wortigern, roi d'Angleterre. *Voy.* MERLIN.

Wulson de la Colombière (Marc). On lui doit le *Palais des curieux*, où, entre autres sujets, il est question des songes, avec un traité de la physionomie. Orléans, 1660.

X

Xacca, philosophe indien, né à Sica, mille ans avant notre ère, et regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces mots : *nama, mio, foren, qui, quio.* Jusqu'ici, aucun interprète n'a pu deviner le sens de ces paroles. Ce fut Xacca qui introduisit au Japon le culte d'Amidas[3].

Xaphan, démon du second ordre. Quand Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu, Xaphan se joignit aux mécontents, et il en fut bien reçu, car il avait l'esprit inventif. Il proposa aux rebelles de mettre le feu dans le ciel; mais il fut précipité avec les autres au fond de l'abîme, où il est continuellement occupé à souffler la braise des fourneaux avec sa bouche et ses mains. Il a pour emblème un soufflet.

Xeirscopie. Voici sur ce sujet de charmants extraits d'un spirituel écrit de M. Munier des Closeaux :

« *Xeirscopie*, de *xeir*, main, et *scopeô*, j'examine. Les lecteurs sont priés de supposer que les deux mots *xeir* et *scopeô* sont écrits en langue grecque, ainsi qu'ils ont droit de l'être; nous avons mille raisons pour les écrire en lettres

[1] Xavier Marmier, *Souvenirs de voyages et traditions populaires*, p. 72.

[2] Voyez M. Ozanam, *Recherches sur l'établissement du christianisme en Allemagne*.

[3] Il paraît, d'après la description que les disciples d'Amidas, idole japonaise, font de ce dieu, que c'est l'Etre suprême; car dans leur idée c'est une substance indivisible, incorporelle, immuable, distincte de tous les éléments. Il existait avant la nature; il est la source et le fondement de tout bien, sans commencement et sans fin, infini, immense, et créateur de l'univers. Il est représenté sur un autel, montant un cheval à sept têtes, hiéroglyphe de sept mille ans, avec une tête de chien, et tenant dans ses mains un anneau en cercle d'or qu'il mord. Cet emblème a beaucoup d'analogie avec le cercle égyptien, que l'on regarde comme un emblème du temps.

ordinaires; la première et la meilleure de ces mille raisons, c'est celle qui fait qu'on ne tire pas le canon dans les villes qui n'ont pas de canons.

» La signification positive de *xeirscopie* est donc examen de la main; mais il en est du mot *xeirscopie* comme du mot *cranioscopie,* qui signifie proprement examen, inspection du crâne, et qui, par extension, veut dire aussi art de reconnaître le développement des parties du cerveau, des organes particuliers, ou des conditions matérielles de l'intelligence, d'après la configuration extérieure du crâne. *Xeirscopie* ne veut pas dire seulement examen, inspection de la main; il signifie encore l'art de connaître le caractère des hommes d'après la conformation de leur main.



Xaphan

» La *xeirscopie* est donc un système de physiognomie à ajouter au système de Lavater et à celui de Gall.

» Au premier coup d'œil, nous avons considéré la *xeirscopie* comme une plaisanterie; il a dû en être de même des doctrines de Lavater et de Gall à leur origine. On en a ri beaucoup avant de les élever à l'état de science ou de quasi-science; mais un examen attentif nous a prouvé que l'inventeur de la nouvelle doctrine prend la chose au sérieux; c'est très-sérieusement qu'il prétend trouver dans les différentes parties dont se compose une main des indications aussi nombreuses, aussi variées, aussi certaines que peut en fournir la configuration d'un crâne plus ou moins bossué.

» L'inventeur de la nouvelle doctrine a des titres qui doivent inspirer la confiance, les voici avec ses noms et prénoms : W.-F. Sargenkœnig, docteur en médecine de l'université de Wurtzbourg, conseiller et professeur de physiognomonique à l'université d'Iéna, membre de toutes les académies d'Allemagne et de plusieurs autres sociétés savantes. Après cela, croyez si vous voulez. Au fait, nous ne voyons pas pourquoi des passions qui se trahissent sur la boîte osseuse qui leur sert de domicile ne viendraient pas aussi révéler leur existence par quelques modifications dans la conformation de l'organe qui leur sert d'agent principal et plus habituel.



» Dans notre siècle de lumières, on ne croit plus aux sorciers; on traite de fables ridicules les prédictions faites par des sorciers d'une autre époque, au moyen d'un examen attentif de la paume de la main. Il est prouvé pourtant, à en croire les almanachs, que beaucoup de prédictions de ce genre se sont réalisées.

» Ainsi, la mulâtresse qui, après avoir examiné la main de la belle et gracieuse créole de la Martinique, lui prédit qu'elle serait un jour plus que reine, c'est-à-dire impératrice des Français, reine d'Italie, et, par alliance, protectrice de la confédération du Rhin et médiatrice de la confédération suisse, n'était pas, comme on l'a toujours dit, une vieille sorcière tannée, mais bien une xeirscope naturelle, possédant la xeirscopie par intuition. Au train dont vont les choses, bien d'autres mystères seront certainement éclaircis. On ne s'est pas arrêté à Lavater, Gall est venu à son tour; on ne s'est pas arrêté à la phrénologie; voici venir le savant docteur W.-F. Sargenkœnig; on ne s'arrêtera pas à la xeirscopie. Un petit os de quelques lignes suffisait à Cuvier pour recomposer un animal antédiluvien; un jour peut-être il suffira d'un fragment d'os pour faire, en ce qui concerne l'homme et sous le rapport moral, ce que Cuvier n'a jamais prétendu faire que pour les animaux, et seulement au physique. Quel siècle que notre siècle!

» Le docteur Sargenkœnig prend pour point de départ une passion bien commune, presque

générale, la colère; en latin *ira* ou *furor brevis*. Qu'est-ce que la colère? C'est une passion violente dont les caractères les plus saillants sont l'accélération du cours du sang et de la respiration, une coloration très-vive de la face, avec des yeux étincelants joints à l'expression menaçante de la voix et des gestes (n'oublions pas *et des gestes*); ou bien, pâleur de visage, tremblement involontaire, altération de la voix, etc., etc. Tous ces phénomènes sont l'effet de l'état d'excitation violente dans lequel est entré le cerveau, à l'occasion d'une cause quelconque. Cette définition de la colère est toute médicale. Suivant les crânioscopes, l'état d'excitation violente dans lequel entre le cerveau, s'il se prolonge ou s'il se renouvelle fréquemment, produira à la longue une bosse au crâne. Quelle bosse? Nous n'en savons vraiment rien, mais enfin nous acceptons la bosse. Mais dans la colère, il y a expression menaçante de la voix et du geste; quel est l'organe principal du geste? n'est-ce pas la main? Dans la colère, la main ne se crispe-t-elle pas? L'homme en colère ne ferme-t-il pas la main, ne roidit-il pas le poing comme s'il voulait frapper quelqu'un ou quelque chose? Ces données admises, et elles ne peuvent pas ne pas l'être, l'homme qui aura fait une étude particulière de la main ne pourra-t-il pas découvrir dans la conformation de cet organe chez une personne



si elle se met habituellement en colère? En ce qui concerne la colère, il saute aux yeux de tout le monde que la xeirscopie offre des indications bien autrement certaines, bien autrement saisissables que la crânioscopie.

» Maintenant et pour l'utilité d'application, le docteur Sargenkœnig prouve sans peine que la xeirscopie laisse bien loin derrière elle son aînée. Jadis, avant de se lier avec une personne, on prenait la peine d'étudier son caractère, ses mœurs, ses habitudes; tout cela est maintenant inutile; la nature a pris soin de nous tout révéler; si nous sommes trompés, c'est que nous le voulons bien. Et pourtant on ne peut guère dire à une personne avec laquelle on veut former une liaison : Je me sens disposé à vous aimer; vous avez, suivant Lavater, une physionomie fort heureuse; mais pour être plus sûr de mon fait, permettez que je vous tâte le crâne; si vous n'avez aucune protubérance fâcheuse, je vous accorderai mon estime et vous demanderai votre amitié. Avec la xeirscopie, il suffit d'une poignée de main artistement donnée.

» Vous voulez vous marier. En pareil cas, de part et d'autre, on dissimule le plus habilement possible ses défauts; le jeune homme est prévenant, affectueux; la demoiselle fait patte de velours avec infiniment de grâce. Dans une pareille circonstance, impossible encore de tâter mutuellement le crâne; mais il est toujours permis au fiancé de prendre la main de sa fiancée; il peut, sans manquer aux règles de la décence, explorer doucement la face palmaire, l'éminence thénar et l'éminence hypothénar, la face dorsale, etc., etc. Il y a tel signe auquel on peut infailliblement reconnaître que l'un des deux époux sera égratigné avant la fin de la lune de miel.

» Les préjugés ne sont pas tous menteurs. On croit généralement que dans la cérémonie du mariage, si la jeune ou vieille épouse, au moment où le marié lui passe l'anneau au doigt annulaire, ou au quatrième des prolongements de l'extrémité du membre pectoral, parvient à fermer le doigt assez tôt pour que l'anneau ne



franchisse pas la dernière phalange, elle sera maîtresse de la maison. Ce préjugé n'en est pas un. Ce mouvement instinctif du fléchisseur du quatrième prolongement de l'extrémité du membre pectoral est très-clairement expliqué comme effet physique d'une cause morale dans le traité de xeirscopie du docteur Sargenkœnig. En huit pages, le docte professeur démontre que cette action rapide du fléchisseur particulier du qua-

trième doigt prouve une grande fermeté de caractère et beaucoup d'énergie et d'obstination dans la volonté.

» Comme étude, la crânioscopie est auprès de la xeirscopie un enfantillage. On peut devenir crânioscope sans connaître le moins du monde l'anatomie ; la besogne d'ailleurs est toute mâchée : avec une tête de carton verni sur laquelle sont indiquées des cases soigneusement marquées par des numéros, on peut tout apprendre. Il n'en est pas de même en xeirscopie ; c'est une étude longue, patiente, qui nécessite des connaissances préliminaires. Dans la pratique, il faut de l'aptitude et beaucoup de tact. En s'intitulant phrénologues, les crânioscopes ont quelque peu étendu leur domaine, mais en définitive tout chez eux se réduit à des bosses plus ou moins prononcées. Les coryphées de la science, les docteurs, les professeurs ont pu éprouver le besoin de pénétrer plus avant dans les mystères, d'assigner une place distincte à chaque passion, à chaque penchant, à chaque sensation ; mais cette besogne primordiale terminée, la science s'est trouvée créée tout entière ; elle a été livrée sans réserve à la pratique. Quelle différence en ce qui concerne la main ! là, pas de bosses, pas de cavernes, mais des détails infinis à étudier. C'est à ce point que nous sommes contraint d'avouer qu'en lisant l'ouvrage, trop savant selon nous, du docteur Sargenkœnig, nous nous sommes perdu cent fois au milieu de ses descriptions anatomiques. Les crânioscopes auront beau faire, ils auront beau prendre des crânes monstrueux et en multiplier les divisions, ils n'arriveront jamais à y placer toutes les opérations, bonnes ou mauvaises, de l'intelligence humaine. Dans une main, au contraire, il y a place pour tout.

» Prenez la paume de la main, ou, pour parler correctement, la face palmaire. Cette partie de la main qui se termine à son extrémité supérieure à l'attache des premières phalanges, à son extrémité inférieure à l'articulation corpo-brachiale, d'un côté à l'éminence thénar, de l'autre à l'éminence hypothénar, n'a pas, chez les hommes les plus herculéennement constitués, plus de trois pouces carrés d'étendue, et elle contient un monde de passions, de désirs, de penchants vertueux ou criminels. L'éminence thénar seule, c'est-à-dire cette grosseur qui a le pouce pour prolongement, compte douze muscles au moins qui viennent s'y rattacher et s'y confondre. Un de ces muscles, par une saillie imperceptible à l'œil, mais reconnaissable au toucher d'une main exercée, révèle chez celui qui peut offrir cet heureux indice le don de l'éloquence au plus haut degré. Comment l'éloquence va-t-elle se nicher là? Pour vous l'expliquer, il faudrait vous conduire à travers un labyrinthe inextricable, dans lequel nous nous sommes perdu le premier : nous aimons mieux vous engager à croire le docteur Sargenkœnig sur sa parole. D'ailleurs, des planches sont jointes au texte du livre ; et quand vous aurez vu l'éminence thénar de Pitt mise à nu, et que vous l'aurez comparée à celle d'un homme ordinaire, il vous sera loisible, comme à nous, de croire sans comprendre.

» Le docteur Sargenkœnig a enrichi, à ce qu'il paraît, le musée de l'université d'Iéna d'une nombreuse collection xeirscopique ; il a fourni des mains prises dans toutes les conditions sociales ; nous regrettons que celle de Napoléon manque : nous aurions aimé à voir expliquer par le professeur comment cette main si blanche, si douce, aux muscles si peu accusés, pouvait indiquer une aussi grande puissance de volonté, tant de génie, tout ce que les phrénologues enfin ont trouvé dans la tête du grand homme. Le docteur s'en serait tiré, nous n'en doutons pas, car il se tire de tout à sa satisfaction. Mais il n'hésite pas à le déclarer, les mains reproduites en plâtre ne lui fournissent que des indications fort incertaines. La xeirscopie ne s'exerce avec avantage que sur la main naturelle et vivante ; pour elle, les secrets de la nature doivent être pris sur le fait ; elle laisse à la crânioscopie les bosses permanentes.

» On comprend que dans un pareil livre les exemples invoqués doivent être nombreux. Les exemples prouvent beaucoup, mais c'est quand ils sont eux-mêmes prouvés, et pour ajouter foi à ce que le docteur fournit à l'appui de son système, il faut être déjà prédisposé à croire. Un jour, par exemple, le docteur reçoit la visite d'un individu qui se présentait à lui avec une lettre d'introduction. C'était, lui disait-on, un savant distingué qui désirait se perfectionner auprès de lui. M. Sargenkœnig tend la main à son visiteur qui la lui serre avec effusion. Tout à coup le docteur retire sa main comme si un fer rouge l'eût brûlée. Fuyez, malheureux, lui dit-il, ma maison ne peut pas servir d'asile à un meurtrier. L'individu se trouble, pâlit, tombe aux genoux du professeur et avoue son crime. On rencontre vingt ou trente événements de ce genre dans *le Traité de xeirscopie*. Nous sommes trop poli et nous savons trop bien ce que nous devons à un savant étranger pour révoquer sa sincérité en doute, mais tout le monde pensera avec nous qu'il faudra encore bien des exemples, et des exemples bien authentiques, pour que l'on se décide à substituer la xeirscopie à l'épreuve de la cour d'assises.

» Nous avons cherché avec soin dans le livre du professeur allemand quelques indications propres à établir que certains proverbes relatifs à la main, et nous professons un grand respect pour les proverbes, sont fondés en raison. Ainsi on dit ordinairement des personnes dont les veines de la main sont saillantes et très-visibles : *qui voit ses veines voit ses peines*. Nous n'avons rien trouvé. Cette particularité s'explique tout natu-

rellement et sans le secours d'aucune influence morale. Les veines sont saillantes chez les sujets pléthoriques, elles sont visibles chez les sujets à peau délicate, chez ceux dont le chorion manque de densité. Le chorion est la partie la plus épaisse du tissu de la peau.

» On prétend que les Normands ont les doigts crochus. Généralement les Normands ont le caractère processif et quelque peu rapace. Autrefois, dit-on encore, quand un enfant normand venait au monde, on le lançait contre un mur; s'il parvenait à s'y accrocher, il était déclaré bon Normand et digne enfant de la famille; s'il tombait, on le laissait, sans pitié, se casser la tête. Nous avons demandé au livre du docteur Sargenkœnig quels sont les indices d'un caractère processif et d'un penchant à la rapacité. Nous avons trouvé que les individus dont les phalanges dépassent le volume ordinaire sont naturellement difficultueux; difficultueux peut bien être accepté comme synonyme de processif. Quant à la rapacité, elle est signalée par une grande élasticité des fléchisseurs. Les doigts crochus ne signifient donc absolument rien.

» Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de suivre le docteur allemand dans le développement de sa théorie, et cela, comme nous l'avons dit déjà, faute de connaissances préliminaires suffisantes, nous nous bornerons à ces principes généraux et d'application usuelle.

» Une main potelée, douce, molle, avec les doigts effilés et leur surface dorsale un peu saillante, dénote un caractère facile, timide et faible. Une main large, d'une largeur qui n'est pas en proportion avec la constitution physique de l'individu, si la surface palmaire ne forme pas cavité, si, en d'autres termes, la main ouverte et renversée ne laisse qu'à peine apercevoir les deux éminences, annonce un caractère absolu, tranchant et de la sécheresse de cœur. La rigidité des extenseurs externes est généralement une indication fâcheuse; c'est la preuve d'un caractère qui manque de franchise; c'est aussi le signe de l'avarice.

» Il y a ici quelque chose qui semble se rapporter à une locution assez usitée. On dit : *avoir le cœur sur la main.* Quand on prononce cette phrase, il semble que l'on voie une main toute grande ouverte, la main d'une personne qui ne sait rien refuser. La rigidité des extenseurs s'oppose à ce que la main s'ouvre avec facilité. L'aisance dans les fléchisseurs, au contraire, est un indice de générosité. Le volume disproportionné de l'éminence thénar, si la face dorsale de la main est potelée, révèle des passions généreuses. S'il arrive, ce qui est peu ordinaire, que l'éminence hypothénar l'emporte en volume sur l'autre éminence, c'est la plus déplorable de toutes les indications. L'individu colère a l'attache des premières phalanges très-marquée. La surface dorsale des doigts grasse et couverte d'un léger duvet dénote un individu voluptueux. La main sèche et plate, avec les doigts carrés à leur extrémité, est l'indication d'un cerveau propre à l'étude des sciences exactes.

» La xeirscopie est une science à l'état d'enfance. On se moquera probablement du docteur Sargenkœnig, comme on s'est moqué de Gall lorsqu'il a mis son système en avant. Qui sait pourtant si la xeirscopie n'est pas destinée à faire son chemin comme la crânioscopie a fait le sien? Au surplus, comme nous l'avons dit, on ne s'arrêtera pas là. Nous connaissons déjà un homme très-sérieux, employé supérieur au ministère de la guerre en France, qui ne demande que deux lignes de l'écriture d'une personne pour reconnaître si elle a eu, ou si elle aura des garçons ou des filles. Auprès de ces sorciers-là, les crânioscopes et les xeirscopes, si le docteur Sargenkœnig n'est pas le seul de sa bande, font certainement triste figure. »

Xerxès. Ayant cédé aux remontrances de son oncle Artaban, qui le dissuadait de porter la guerre en Grèce, il vit dans son sommeil un jeune homme d'une beauté extraordinaire qui lui dit : — Tu renonces donc au projet de faire la guerre aux Grecs, après avoir mis tes armées en campagne?.... Crois-moi, reprends au plus tôt cette expédition, ou tu seras dans peu aussi bas que tu te vois élevé aujourd'hui. Cette vision se répéta la nuit suivante. Le roi étonné envoya chercher Artaban, le fit revêtir de ses ornements royaux, en lui contant la double apparition qui l'inquiétait, et lui ordonna de se coucher dans son lit, pour éprouver s'il ne se laissait point abuser par l'illusion d'un songe. Artaban, quoiqu'il craignît d'offenser les dieux en les mettant ainsi à l'épreuve, fit ce que le roi voulut, et lorsqu'il fut endormi, le jeune homme lui apparut et lui dit :

« J'ai déjà déclaré au roi ce qu'il doit craindre, s'il ne se hâte d'obéir à mes ordres; cesse donc de t'opposer à ce qui est arrêté par les destins. En même temps il sembla à Artaban que le fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent. Il se jeta au bas du lit, raconta à Xerxès ce qu'il venait de voir et d'entendre et se rangea de son avis, bien persuadé que les dieux destinaient la victoire aux Perses; mais les suites funestes de cette guerre démentirent les promesses du fantôme.

Xezbeth, démon des prodiges imaginaires, des contes merveilleux et du mensonge. Il serait impossible de compter ses disciples.

Xitragupten. Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers; il est chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme pendant sa vie.

Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal, le secrétaire lui met en main le

mémoire qui contient toute la vie de cet homme; c'est sur ce mémoire que le dieu des enfers règle son arrêt.

Xylomancie, divination par le bois. On la pratiquait particulièrement en Esclavonie.

C'était l'art de tirer des présages de la position des morceaux de bois sec qu'on trouvait dans son chemin. On faisait aussi des conjectures non moins certaines pour les choses à venir sur l'arrangement des bûches dans le foyer, sur la manière dont elles brûlaient, etc. C'est peut-être un reste de cette divination qui fait dire aux bonnes gens, lorsqu'un tison se dérange, *qu'ils vont avoir une visite.*

Y

Yaga-Baba, monstre décrit dans les vieux contes russes sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle fait rouler la machine qui la porte (espèce de vélocipède). Elle paraît remplir l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

Yakouts. *Voy.* Mangtaar.

Yan-gant-y-tan, espèce de démon qui circule la nuit dans le Finistère. Il porte cinq chan-



delles sur ses cinq doigts, et les tourne avec la rapidité d'un dévidoir. Sa rencontre est d'un mauvais augure pour les Bretons.

Yasdh. Le même que Yesdhoon.

Ychain-bonawgs, bœufs monstres qui hantent les montagnes de l'Écosse, que l'on ne voit jamais et qui sont assez forts pour fendre au besoin leur montagne et la déplacer. Leurs mugissements, qu'on entend quelquefois, sont épouvantables et font trembler les vitres à dix lieues.

Yen-vang, roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtiments terribles sur ceux qui n'ont rien à lui offrir.

Yesdhoon. Le missionnaire hébraïsant Wolff s'entretint, à Ispahan, avec des adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre; nous leur donnons le nom de Guèbres, ils s'appellent entre eux Bedhin. Ils adorent un dieu unique qu'ils désignent par le mot d'Yesdoon-Urmuzd (Ormusd) et auquel ils attribuent mille et un noms (ce nombre de 1,001 a toujours passé en Orient comme doué d'une vertu mystique); ils rendent de plus un culte à trois anges qui protégent l'un le feu, l'autre l'eau, le troisième les arbres et les moissons. Ils entretiennent, avec du bois d'aloès et de santal, un feu constamment allumé et dont ils n'approchent qu'avec une extrême vénération. Une de leurs légendes raconte que Zoroastre entra dans un brasier ardent, s'y promena tout à son aise, y coucha, y dormit, en sortit frais comme un homme qui vient de se plonger dans les flots limpides d'un torrent.

Ces sectaires prétendent être en possession du livre Yashd, dont voici la propriété : celui qui se sert de ce livre pour faire ses prières meurt, il est vrai, tout comme un autre, mais, après son trépas, son cadavre répand un parfum délicieux. Les exemplaires du livre Yashd sont d'une rareté insigne. Les Bedhin croient que le monde doit finir par être réduit en cendres; ils avouent ne pas savoir quand, mais ils n'ignorent point que dès qu'il aura été détruit, Dieu en refera un autre et que cette création nouvelle se reproduira dix-huit mille fois de suite. Un Bedhin reçoit à l'âge de sept ans une ceinture qu'il ne doit jamais quitter une seule minute; cette ceinture est garnie de quatre boutons; c'est un emblème des quatre prières à faire par jour. Si sa maison devient la proie d'un incendie, il se garde bien de faire quoi que ce soit pour essayer d'éteindre le feu; il se prosterne et regarde brûler[1].

Yermoloff, général russe contemporain, savant très-spirituel. Il a placé dans ses *Mélanges,* qui sont charmants, un récit très-curieux d'une *maison hantée.* Cette maison est à Moscou.

Yeux. Boguet assure que les sorcières ont

[1] Mémoires et correspondance de Wolff, analysés dans la *Quotidienne.*

deux prunelles dans un œil. Les sorcières illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles regardaient et tuaient ceux qu'elles fixaient longtemps.

Il y avait dans le Pont des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil et la figure d'un cheval dans l'autre. Il y avait en Italie des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres... On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin qu'en regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, sans même y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi, qui en fut informé, fit venir cet enchanteur et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit; les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes les poules des environs, et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait, elle n'était plus [1].

Les Écossais redoutent beaucoup, dans ce sens, ce qu'ils appellent le mauvais œil. Parmi leurs superstitions les plus vulgaires, celle qui attribue au regard de certaines personnes la faculté de produire de fâcheux effets est la plus généralement répandue. Dalyel raconte qu'il y a peu d'années, un domestique de sa famille étant mort de la petite vérole, la mère de ce dernier soutint qu'il avait péri victime d'un mauvais œil. Il ajoute que, maintenant encore, il existe dans les plaines une femme dont le regard, au dire de ses voisins, suffit pour aigrîr le lait, rendre les chèvres stériles et quelquefois même pour faire périr les troupeaux. Une cheville de fer rouillée peut seule détourner le maléfice. Les Irlandais ont des sorcières qui, par des contre-charmes, paralysent l'effet du mauvais œil.

Dans le Péloponnèse, à peine le nouveau-né a-t-il vu le jour, que la sage-femme le couvre d'un voile et lui étend sur le front un peu de boue prise au fond d'un vase où l'eau a longtemps séjourné. Elle espère ainsi éloigner de lui l'esprit malin, autrement dit mauvais œil, dont les Grecques croient voir partout la funeste influence.

Un soldat, dans l'expédition du maréchal Maison, faisait des sauts de force, mangeait des étoupes et rendait de la fumée par la bouche. On le prit pour le mauvais œil ou esprit malin [2].

On a prétendu que l'on devenait aveugle lorsqu'on regardait le basilic. *Voy.* ce mot.

A Plouédern, près de Landerneau, dans la Bretagne, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé de cesser d'être [1].

Le mauvais œil est un des maléfices les plus reprochés aux gitanos ou bohémiens. Le docteur Géronimo d'Alcala en parle comme il suit :

« Dans la langue des gitanos, *querelar nazula* signifie *jeter le mauvais œil,* c'est-à-dire rendre quelqu'un malade par la simple influence du regard. Les enfants sont surtout exposés à cette influence perfide. Une corne de cerf est regardée comme un préservatif. On rencontre encore en Andalousie plus d'un enfant au cou duquel pend une petite corne montée en argent et attachée à un cordon fait avec les crins d'une jument blanche. Heureusement, si les gitanos peuvent, de leur propre aveu, jeter le *mauvais œil,* ils ont aussi dans leur pharmacie le remède du mal qu'ils font : quant à moi, je n'y aurais pas grande confiance; ce remède, à ma connaissance, étant la même poudre qu'ils administrent aux chevaux malades de la morve.

» La superstition du mauvais œil se retrouve en Italie et en Allemagne; mais elle vient originairement d'Orient; les rabbins en parlent dans le Thalmud. Si vous vous trouvez avec des juifs ou des mahométans, évitez de fixer trop longtemps vos regards sur leurs enfants; ils croiraient que vous voulez leur jeter le mauvais œil. L'effet du mauvais œil est d'altérer d'abord les organes de la vision par lesquels il se commu-

[1] *Voyage de Dumont,* liv. III.

[2] Mangeart, *Souvenirs de la Morée,* 1830.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère,* t. I, p. 170. Il y a encore des gens qui, à l'heure qu'il est, et tout près de Paris, croient au mauvais œil, aux donneurs de sort, etc. Nous empruntons ce récit à un journal parisien : la nommée X..., fille d'un cultivateur des environs, en est un exemple; seulement cette pauvre fille se croit le don fatal de porter malheur à ceux qu'elle affectionne, et voici pourquoi : Il y a trois ans, la jeune paysanne était sur le point de se marier avec un de ses cousins. Accordailles, dispenses, publications de bans, tout était fini, lorsque son fiancé est atteint de la fièvre typhoïde, et meurt en trois jours : premier deuil et en même temps premier doute sur la mauvaise chance attachée à sa personne. Un an après, un autre prétendu se présente, sa demande est accordée, les préparatifs se font de nouveau, mais quatre jours avant celui fixé pour le mariage, il est frappé tout à coup d'aliénation mentale, on est obligé de l'enfermer, et six mois plus tard il était mort. « Décidément, se dit-on dans le pays, Marianne n'a pas de chance avec ses *marieux!* » et il n'y eut désormais qne les moins poltrons pour oser la faire danser. Pourtant, comme Marianne est très-jolie, il finit par se présenter un troisième prétendant, dont la demande est encore acceptée, et cette demande était faite il y a trois mois. Cette fois encore ont lieu tous les préparatifs nécessaires; époque est prise pour un jour du mois d'avril; et le jeune homme part pour son pays, afin d'en ramener certains parents qu'il désire avoir à sa noce; mais, la veille de ce jour tant désiré, le père de Marianne reçoit une lettre qui lui annonce la mort de son futur gendre : le malheureux jeune homme était allé tirer quelques lapins qu'il voulait rapporter, son fusil était parti à l'improviste et l'avait atteint dans le côté gauche; il était mort presque sur le coup.

nique au cerveau. On prétend aussi que le mauvais œil jeté par une femme est plus funeste que celui que vous jette un homme. Voici comment cette maladie est traitée chez les juifs de Barbarie :

» Dès qu'ils se sentent frappés, ils envoient chercher le médecin le plus renommé pour cette espèce de cas. En arrivant, le docteur prend son mouchoir ou sa ceinture, fait un nœud à chaque bout, mesure trois palmes avec sa main gauche, fait un nœud à chaque mesure, et se ceint trois fois la tête de la ceinture ou du mouchoir, en prononçant *beraka* ou bénédiction : *Ben porat Josef, ben porat ali ain* (Joseph est un rameau fécond, un rameau près d'une source) ; puis il se remet à mesurer la ceinture ou le mouchoir, et s'il trouve trois palmes et demie au lieu de trois qu'il a mesurées auparavant, il pourra vous nommer la personne qui a jeté le mauvais œil. La personne étant connue, la mère, la femme ou la sœur du patient sort en prononçant à haute voix le nom du coupable; elle ramasse un peu de terre devant la porte de sa maison et un peu encore devant celle de sa chambre à coucher; on lui demande ensuite de sa salive le matin avant son déjeuner; on va chercher au four sept charbons ardents qu'on éteint dans l'eau du bain des femmes. Ces quatre ingrédients, la terre, la salive, les charbons, l'eau, étant malaxés dans un plat, le patient en avale trois gorgées, et le reste est enterré par quelqu'un qui fait trois pas à reculons en s'écriant : « Puisse le mauvais œil être enseveli sous terre! » Voilà comment on procède si le coupable est connu; mais dans le cas contraire on prend un verre, on se tient sur la porte, et l'on force tous les passants de jeter dans ce verre un peu de salive. Le mélange avec le charbon et l'eau du bain a lieu ensuite, et l'on applique la mixtion à l'œil du patient, qui a soin de s'endormir sur le côté gauche : le lendemain matin il se réveille guéri.

» Peut-être cette superstition comme beaucoup d'autres est-elle fondée sur une réalité physique. J'ai observé que l'on croit surtout au mauvais œil dans les pays chauds où la lune et le soleil ont un rayonnement très-éclatant. Que dit l'Écriture, ce livre merveilleux, où l'on trouve à éclaircir tous les mystères? « Ni le soleil ne te frappera le jour, ni la lune la nuit. » (Ps. CXXXI, 6.) Que ceux qui veulent éviter le mauvais œil, au lieu de se fier aux amulettes, aux charmes et aux antidotes des gitanos, se gardent du soleil, car il a un mauvais œil qui produit des fièvres cérébrales; qu'ils ne dorment pas la tête découverte sous les caressants rayons de la lune, car elle a aussi un regard empoisonné qui altère la vision et frappe même de cécité.

Yffrotte, roi de Gothie et de Suède, qui mourut sur le bord de la mer où il se promenait, frappé des cornes d'une vache que l'on pensa être certainement une sorcière convertie en icelle, laquelle se voulait venger de cette manière de ce roi pour quelque tort qu'elle avait reçu de lui [1].

Yormoungandour, serpent monstrueux des mythologies scandinaves, tellement grand qu'il peut entourer la terre de ses replis.

Youf (Marie-Anne), grosse paysanne qui se fit traiter il y a quelques années par un sorcier, avec les circonstances que voici, qui se sont exposées devant le tribunal correctionnel de Saint-Lô.

Elle avait mal au genou; les médecins n'y faisant rien, elle apprend qu'elle peut être guérie par un sorcier d'Ecramville nommé Lebrun. Elle va trouver Marie Ledezert, qui est l'intermédiaire habituelle de cet homme, lui donne de l'argent, des denrées de toute espèce, et la supplie d'aller consulter ce grand docteur, ce savant sorcier qui guérit tous les maux. Marie Ledezert se laisse toucher; accompagnée de mademoiselle Lamare, que ses trente-six ans auraient dû rendre plus sage, on va consulter le devin. La justice, jalouse de ses succès, le tenait alors sous les verrous, dans la prison de Coutances, comme prévenu d'avoir causé la mort d'une fille en lui administrant des drogues pernicieuses. On se rend à Coutances, on régale le sorcier dans sa geôle; on en revient avec une précieuse consultation qui doit, avant trois mois, *désanchiloser* le malheureux genou. Le remède du reste n'était pas difficile à composer : de l'if, du lierre terrestre, de la fumeterre, quelque peu d'arsenic, et... quelqu'autre chose que nous ne pouvons désigner qu'en nous servant de l'expression des témoins, *de la boue de blé;* le tout était bien et dûment pilé dans un mortier emprunté chez un pâtissier, qui entendait énumérer à l'audience, au milieu du rire général, les curieux ingrédients dont on aime à croire que sa pâtisserie n'a rien emprunté.

Tout ceci semble bien vulgaire, mais l'efficacité du remède consistait dans ce qui suit. Avant le lever du soleil, il fallait qu'une branche de sureau fût coupée par une jeune fille vierge; on en mettait ensuite un morceau sur chaque croisée et sous chaque porte; tous les gens de la famille portaient au cou un petit sachet rempli de sel bénit, avec une conjuration et le nom de celui que l'on soupçonnait du maléfice; puis, en médicamentant le malade, on lui faisait tenir un cierge, et Marie Ledezert récitait à haute voix la conjuration suivante (nous respectons l'orthographe et le style) :

« O Dieu de la mystérieuse cabale, gouverneur des astres, présidant au premier mouvement de tes disciples! quel mal a fait Marie-Anne

[1] Torquemada, *Hexameron,* p. 428.

Youf, pour la retenir sous ton pouvoir diabolique? Père de tous les astres, si saint et si pur, mets, ô grand Dieu, Marie-Anne Youf dans les renforts, afin que ses ennemis ne *peuvent* jamais l'atteindre, *Agla, Ada, Manisite, Jofi et Jofil;* couvre Marie-Anne Youf de tes boucliers.

» *Gresus*, que le mal qu'on veut faire à Marie-Anne Youf retombe sur celui ou celle qui ont des intentions perfides et illicites. Je me dévoue à jamais au désir de faire le bien. Secourez, Seigneur, la plus honnête et la plus soumise de vos servantes. *Tabat* tabac tabat Sabaoth! que ses ennemis soient confondus et renversés pour l'éternité par la vertu du grand Jéova; je te conjure de quitter le corps de Marie-Anne Youf au nom d'Abra et d'Anayaa et d'Adoni.

» Alla machrome arpayon alamare, bourgosi serabani veniat a lagarote. »

On joignit à cela des sangsues et d'excellents déjeuners, suivis de dîners semblables. Les témoins ont dit que Marie Ledezert était traitée *comme une princesse, et encore qu'elle n'était pas contente;* mais le mal était plus opiniâtre que le remède, et comme la bourse baissait et que la guérison n'avançait pas, la confiance diminua et finit par s'éteindre, non pas tout à fait dans le sorcier, mais dans son émissaire. Marie Ledezert n'ayant pas eu l'esprit de se taire, des reproches en étant venue aux injures, le procureur du roi, qui paraît ne pas aimer les sorciers, finit par provoquer une instruction; et une citation en police correctionnelle amena Marie Ledezert à se justifier d'une accusation d'escroquerie. La prévention a été soutenue avec force par M. Lecampion, substitut. Le tribunal, reconnaissant sans doute la nécessité de combattre par une condamnation exemplaire le préjugé qui fait croire aux sorciers, a prononcé six mois d'emprisonnement.

Mais il faut remarquer bien haut que les sorciers vont, comme les vampires, avec les philosophes; et que les misérables qui consultent les sorciers ne fréquentent pas les sacrements et ne vont guère à la messe.

Youma. Dans le gouvernement de Cazan, les Tchérémisses adorent un Dieu suprême, auquel ils donnent le nom de *Youma* et qu'ils supposent présent partout. C'est ainsi probablement que tous les peuples d'origine finnoise appelaient jadis le Dieu le plus puissant de leur Olympe; du moins voit-on que les Finnois des rives de la mer Baltique invoquent encore aujourd'hui le Dieu des chrétiens sous le nom de *Youmala* emprunté à leur ancien culte. Le pouvoir du Youma des Tchérémisses n'est pas illimité, il le partage avec son épouse, *Youman-Ava,* et avec une foule d'autres divinités, enfants de ce couple, qui n'ont ni les mêmes noms ni les mêmes attributs dans toutes les communes. Différant sous ce rapport de presque tous les autres païens, les Tchérémisses n'ont point d'images, ni de leurs dieux, ni du génie du mal qui, d'après leur mythologie, habite au fond des eaux, et qui est puissant et dangereux surtout à midi, au moment où le soleil est à son apogée. Du reste, ce peuple, bien que fort attaché à sa religion, n'a cependant que très-rarement recours à ses dieux, et à l'exception des grandes fêtes célébrées de temps en temps, quelquefois après plusieurs années d'intervalle, ce n'est guère que dans les cas d'une grande calamité qu'on songe à apaiser leur courroux, ou à se les rendre propices.

Dans ces cas, lorsqu'une épidémie qui ravage le pays, ou une sécheresse prolongée qui menace de détruire les moissons, réveille en eux la crainte de leurs dieux, plusieurs familles, quelquefois tous les habitants d'un village, se réunissent pour préparer un sacrifice. Tout homme qui veut prendre part à la prière est obligé de présenter quelque victime, quelque offrande propre, d'après leurs idées, à être présentée aux dieux; que ce soit un poulain, une vache, un mouton, un canard, une poule, ou bien une certaine mesure de miel ou de bière; même quelques gâteaux sont jugés nécessaires. Tout étant ainsi préparé, on se rend au bois sacré, au pied de quelque vieux chêne, autour duquel on a eu soin d'égaliser le terrain en le débarrassant des broussailles et des pierres qui pouvaient s'y trouver jusqu'à une distance assez considérable. Un vieillard, auquel on donne le titre de *youmlane,* est chargé des rites; chacun de ceux qui y assistent apporte un bâton fait d'une branche de noisetier, au bout duquel il a attaché un cierge. Au moment où la cérémonie commence, on fixe ces bâtons dans la terre de manière à former un cercle autour du chêne; en même temps, le *youmlane* orne le tronc de l'arbre sacré de rubans d'écorce de tilleul; il suspend à une de ses branches un petit morceau d'étain muni à cet effet d'une anse; quatre petites branches de sapin et deux de tilleul réunies en faisceau et auxquelles le *youmlane* a fait un nombre d'entailles égal à celui des personnes qui ont contribué au sacrifice, sont également attachées à l'arbre sacré. Au moment où le *youmlane* immole une des victimes, on éteint les cierges pour les allumer de nouveau lorsque l'animal frappé par lui a expiré, pendant que le prêtre frotte du sang du poulain ou de la vache qu'il vient de tuer les rubans d'écorce dont il a décoré le chêne. Ensuite, on fait bouillir la chair des victimes immolées dans des chaudières suspendues à des espèces de chevalets autour de l'arbre; les cierges, éteints pendant ce temps, sont derechef allumés lorsque le festin commence; on jette dans un grand feu allumé à cet effet au pied du chêne le premier morceau tiré de chaque chaudière, ainsi que les os; le reste est partagé entre les convives, et chaque fois qu'on rallume les cierges, le *youmlane* prononce des prières,

dans lesquelles il a soin de faire expressément mention du motif qui amène les suppliants dans la forêt consacrée aux dieux. Le repas fini, chacun s'éloigne; les bâtons fixés dans la terre autour de l'arbre ainsi que le lingot d'étain et les rubans d'écorce restent à leurs places; on n'emporte que les restes des cierges.

Les grandes fêtes célébrées, tantôt à un an, tantôt à deux, trois et même quatre années d'intervalle, sont désignées sous le nom de *Youman-Bairam,* et les prêtres ont toutes sortes de moyens de deviner l'époque à laquelle il convient d'offrir un pareil hommage aux dieux. Une des manières les plus usitées de consulter le sort est de jeter des fèves par terre, et les prêtres jugent, d'après la manière dont elle tombent, si le moment est favorable ou non. Les rites du *Youman-Bairam* diffèrent de ceux des sacrifices expiatoires que nous venons de décrire, surtout en ce qu'on allume alors dans la forêt sacrée jusqu'à sept feux, dont le premier est consacré à Youma, le second à Youman-Ava, et les autres aux divinités inférieures. Chacun de ces feux est placé sous la garde d'un *kort,* d'un *mouschane* ou d'un *oudsché :* noms sous lesquels sont désignés les prêtres de différents degrés.

Quelquefois aussi, surtout lorsque quelqu'un de la famille est dangereusement malade, on se réunit pour apaiser le *Schaïtane,* le génie du mal, par un sacrifice. En conduisant à la forêt la victime qu'on a choisie, et qui est toujours un poulain, on se fait un devoir de le battre, de le maltraiter de toutes les manières, et aussitôt qu'on arrive sur les lieux consacrés à cet usage, on enferme le poulain dans une espèce de petite caisse quadrangulaire qu'on couvre de bois, de broussailles et de paille, et, après y avoir mis le feu de tous les côtés à la fois, tout le monde s'enfuit en poussant des cris. Quelque temps après on revient pour arracher du corps de la victime étouffée ainsi trois côtes et le foie qu'on donne à manger au malade. Le reste est enterré sous les cendres. Nous ajouterons encore que le nom de *kérémet*, que les Tchérémisses donnent aux forêts sacrées, a pour eux quelque chose de terrible; prêts à jurer par leurs dieux, ils ne peuvent jamais se résoudre à jurer par le kérémet.

Z

Zabulon, démon qui possédait une sœur laie de Loudun.

Zacharie. Revenant prétendu. *Voy.* Bietka.

Zacoum, arbre de l'enfer des mahométans, dont les fruits sont des têtes de diables.

Zaebos, grand comte des enfers. Il a la figure



d'un beau soldat monté sur un crocodile; sa tête est ornée d'une couronne ducale. Il est doux de caractère.....

Zagam, grand roi et président de l'enfer. Il a l'apparence d'un taureau aux ailes de griffon. Il change l'eau en vin, le sang en huile, l'insensé en homme sage, le plomb en argent et le cuivre en or. Trente légions lui obéissent [1].

Zahuris ou **Zahories.** Les Français qui sont allés en Espagne racontent des faits très-singuliers sur les zahuris, espèces de gens qui ont la vue si subtile qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors et les corps privés de vie. On a cherché à expliquer ce phénomène par des moyens naturels. On dit que ces hommes reconnaissaient les lieux où il y avait des sources par les vapeurs qui s'en exhalaient, et qu'ils suivaient la trace des mines d'or et d'argent ou de cuivre par les herbes qui croissaient sur la terre dont elles étaient recouvertes. Mais ces raisons n'ont point satisfait le peuple espagnol; il a persisté à croire que les zahuris étaient doués de qualités surhumaines, qu'ils avaient des rapports avec les démons, et que, s'ils le voulaient, ils sauraient bien, indépendamment des choses matérielles, découvrir les secrets et les pensées qui n'ont rien de palpable pour les grossiers et vulgaires mortels. Au reste les zahuris ont les yeux rouges, et, pour être zahuri, il faut être né le vendredi saint.

[1] Wierus, *Pseudomonarchia dæmon.*

Zairagie (Zairagiah), divination en usage parmi les Arabes; elle se pratique au moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles correspondantes aux cieux des planètes, placés les uns avec les autres, et marqués de lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur donne selon certaines règles.

Zapan est, dans Wierus, l'un des rois de l'enfer.

Zariatnatmik, personnage inconnu, mais très-puissant. *Voy.* Verge.

Zazarraguan, enfer des îles Mariannes, où sont logés ceux qui meurent de mort violente, tandis que ceux qui meurent naturellement vont jouir des fruits délicieux du paradis.

Zédéchias. Quoiqu'on fût crédule sous le règne de Pépin le Bref, on refusait de croire à l'existence des êtres élémentaires. Le cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit d'en convaincre le monde; il commanda donc aux sylphes de se montrer à tous les mortels. S'il faut en croire l'abbé de Villars, ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aériens d'une structure merveilleuse, dont la flotte volante voguait au gré des zéphirs. Mais ce siècle ignorant ne pouvait raisonner sur la nature de ces spectacles étranges; le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les savants et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les empereurs le crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si loin que le sage Charlemagne et après lui Louis le Débonnaire imposèrent de graves peines à ces prétendus tyrans de l'air..... Mais nous ne connaissons qu'un coin de la superficie de ces faits.

Zeernébooch, dieu noir, dieu de l'empire des morts chez les anciens Germains.

Zépar, grand-duc de l'empire infernal, qui pourrait bien être le même que Vépar ou Sépar. Néanmoins, sous ce nom de Zépar, il a la forme d'un guerrier. Il pousse les hommes aux passions infâmes. Vingt-huit légions lui obéissent.

Ziganis. *Voy.* Zincalis.

Zigheuners. On rencontre souvent en Allemagne, tantôt marchant par bandes avec leurs charrettes disloquées et leurs haridelles boiteuses, tantôt bivouaquant en dehors des villages, des familles de gens déguenillés, au teint de cuivre, au regard sauvage, et dont le physique vulturien, encadré de longs cheveux noirs, contraste autant que leur saleté sordide avec cette population germanique si propre, si blonde et à physionomie si cordialement ouverte.

Ces voyageurs, que l'on nomme zigheuners (vagabonds) dans le pays, sont des bohémiens dont les hideuses caravanes parcourent encore l'Europe orientale et pénètrent même quelquefois jusqu'en France par les parties boisées de nos frontières; mais elles ne tardent pas alors à être obligées de rebrousser chemin. Ces tribus errantes, que l'on nomme dans le Levant *nids de bohémiens*, paraissent descendre des *sudders* ou parias de l'Inde, qui, dans les premières années du quinzième siècle, ont quitté leur patrie pour échapper à la férocité des Tartares de Timour-Beg, et cette opinion semble être confirmée par le caractère de leur physionomie, leurs mœurs, et surtout par leur préférence marquée pour la viande des bêtes mortes de maladie. « La viande d'un animal que Dieu a fait mourir, disent-ils, doit être meilleure que celle d'un animal tué par la main de l'homme. »

Depuis plus de quatre siècles donc, ces peuplades n'ont jamais pu s'accoutumer à la vie sédentaire; l'hiver, néanmoins, les bohémiens se bâtissent des cabanes où ils gîtent tant que dure la saison rigoureuse; mais dès que les grenouilles commencent à coasser, ils se mettent à jeter bas ces huttes et reprennent gaiement leur volée.

Les zigheuners exercent tous le métier de forgerons et de rétameurs ambulants. « Cinquante bohémiens, cinquante forgerons, » dit un proverbe hongrois. Leurs femmes disent la bonne aventure et leurs enfants vont mendier. Mais le vol est aussi une de leurs ressources, et il leur arrive même quelquefois de commettre ce crime à main armée; toutefois il faut que l'aubaine soit bonne et l'occasion facile, car la bravoure n'est pas leur fait, comme on peut en juger par ce dicton transylvain : « On peut chasser devant soi cinquante bohémiens sans avoir d'autre arme qu'un torchon mouillé. »

Les Hongrois et les Allemands leur attribuent le pouvoir de jeter des sorts, l'art de guérir les animaux malades, et surtout la science divinatoire : aussi n'est-il merveille que l'on ne raconte là-dessus; mais la naïveté de ceux qui les consultent nous semble bien plus merveilleuse encore que la science prophétique de ces éternels voyageurs. Une femme veuve, qui faisait valoir avec son fils une petite ferme aux environs de Troppau, dans la Silésie autrichienne, étant allée un matin pour traire sa vache, fut grandement surprise de ne plus la trouver à l'étable. Aussitôt la paysanne et son fils de chercher partout, mais nulle part la moindre trace de la bête fugitive. Enfin, après avoir inutilement battu les environs, la fermière se décide à aller consulter des bohémiens qui avaient pris leurs quartiers d'hiver à quelques kilomètres de là, et la bonne femme fut vraiment au comble de la joie lorsque, ayant demandé le signalement de sa bête, celui à qui elle s'était adressée lui promit que, moyennant dix florins payables après réussite, elle trouverait le lendemain matin sa vache attachée au loquet de sa porte.

Le lendemain, en effet, dès le petit jour, l'animal était à l'endroit désigné, et quelques heures plus tard, le devin s'étant présenté pour toucher la somme convenue, la veuve allait s'empresser de la lui remettre, quand son fils l'en empêche et dit d'un air goguenard : « Puisque vous êtes sorcier, mon cher, vous devez aussi connaître le larron : allez donc le trouver de ma part et dites-lui de vous remettre les dix florins. — Oh! Hanz, reprend la paysanne mécontente, cela n'est pas juste : toute peine mérite salaire, et qui sait si cet homme pourra rattraper le voleur? — Sois donc tranquille, réplique le fils, le voleur n'est pas si loin que tu penses, n'est-ce pas mon bonhomme? » Et le bohémien de s'en aller sans demander son reste, bien que le payement n'eût pas l'air d'être tout à fait de son goût.

Zincalis. C'est le nom qu'on donne aux bohémiens en Orient. Les auteurs de la *Revue Britannique*, qui nous ont enrichis de tant de renseignements précieux, ont traduit dans leur recueil, en juin 1841, des fragments étendus d'un livre spécial, composé par Georges Barrow, sur les zincalis. Georges Barrow a passé cinq années en Espagne, distribuant des Bibles. Il dé-



clare que les gitanos[1] l'ont toujours secondé dans cette distribution; mais il ne se dissimule pas qu'il a eu peu de succès, lorsqu'il a tenté de les convertir. On le prenait pour un enfant de la grande famille nomade; ce titre seul rapprochait les gitanos de lui. Ils lui supposaient quelque dessein dans l'intérêt de leur race : ils le servaient en croyant servir l'intérêt commun, et se livraient à lui comme à un frère. Ayant pu voir de si près ce peuple mystérieux, il a dû surprendre quelques-uns de ses secrets; il avoue qu'il a toujours eu du penchant pour les zincalis, gypsys, gitanos, bohémiens, comme il vous plaira de les appeler. « Les gypsys, auxquels j'ai communiqué cette sensation, dit-il, n'ont pu l'expliquer qu'en supposant que l'âme, qui anime aujourd'hui mon corps, aurait jadis, dans le laps des siècles, animé un corps de gypsy. Ils croient à la métempsycose, et, comme les sectateurs de Bouddha, ils prétendent que leurs âmes, à force de passer d'un corps dans un autre, acquièrent à la longue une pureté assez grande pour jouir de cet état de parfait repos ou de quiétude, seule idée qu'ils se soient formée du paradis.

» J'ai vécu dans l'intimité avec les gypsys, je les ai vus en divers pays, et je suis arrivé à cette conclusion que partout où ils se trouvent, ce sont toujours les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, quoique modifiées par les circonstances; partout c'est le même langage qu'ils parlent entre eux, avec certaines variantes plus ou moins nombreuses, et enfin partout encore leur physionomie a le même caractère, le même air de famille, et leur teint, plus ou moins brun, suivant la température du climat, est invariablement plus foncé, en Europe du moins, que celui des indigènes des contrées qu'ils habitent, par exemple, en Angleterre et en Russie, en Allemagne et en Espagne.

» Les noms sous lesquels on les désigne diffèrent dans les divers pays. Ainsi on les appelle ziganis en Russie, zingarri en Turquie et en Perse, Zigheuners en Allemagne; dénominations qui semblent découler de la même étymologie, et qu'on peut, selon toute vraisemblance, supposer être une prononciation locale de *zincali*, terme par lequel, en beaucoup de lieux, ils se désignent eux-mêmes quelquefois, et qu'on croit signifier les *hommes noirs* de *Zind* ou de l'*Inde*. En Angleterre et en Espagne on les connaît généralement sous le nom de *gypsys* et de gitanos, d'après la supposition générale qu'ils sont venus d'Égypte; en France, sous le nom de bohémiens, parce que la Bohême fut le premier pays de l'Europe civilisée où ils parurent, quoiqu'ils eussent antérieurement erré assez longtemps parmi les régions lointaines de la Slavonie, comme le prouve le nombre de mots d'origine slave dont abonde leur langage.

» Mais plus généralement ils se nomment *rommany :* ce mot est d'origine sanscrite et signifie les *maris,* ou tout ce qui appartient à l'homme marié, expression peut-être plus applicable que toute autre à une secte ou caste qui n'a d'autre affection que celle de sa race, qui est capable de faire de grands sacrifices pour les siens, mais qui, détestée et méprisée par toutes les autres races, leur rend avec usure haine pour haine, mépris pour mépris, et fait volontiers sa proie du reste de l'espèce humaine.

» On trouve les *ziganis* dans toutes les parties de la Russie, à l'exception du gouvernement de

[1] C'est le nom qu'on donne en Espagne aux bohémiens.

Saint-Pétersbourg, d'où ils ont été bannis. Dans la plupart des villes provinciales, ils vivent en un état de demi-civilisation ; ils ne sont pas tout à fait sans argent, sachant en soutirer de la crédulité des moujiks ou paysans, et ne faisant aucun scrupule de s'en approprier par le vol et le brigandage, à défaut de bêtes à guérir et de gens curieux de se faire dire la bonne aventure.

» La race des rommanys est naturellement belle ; mais autant ils sont beaux dans l'enfance, autant leur laideur est horrible dans un âge avancé. *S'il faut un ange pour faire un démon,* ils vérifient parfaitement cet adage. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais l'aspect d'un vieil attaman ziganskie ou capitaine de ziganis, et de son petit-fils, qui m'abordèrent sur la prairie de Novogorod, où était le campement d'une horde nombreuse. L'enfant eût été en tout un ravissant modèle pour représenter Astyanax ; mais le vieillard m'apparut comme l'affreuse image que Milton n'a osé peindre qu'à moitié ; il ne lui manquait que le javelot et la couronne pour être une personnification du monstre qui arrêta la marche de Lucifer aux limites de son infernal domaine.

» Les *chinganys* sont les Égyptiens hongrois.

» Il n'est que deux classes en Hongrie qui soient libres de faire tout ce qu'elles veulent, les nobles et les Égyptiens ; ceux-là sont au-dessus de la loi ; ceux-ci en dessous. Par exemple, un péage est exigé au pont de Pesth de tout ouvrier ou paysan qui veut traverser la rivière ; mais le seigneur aux beaux habits passe sans qu'on lui demande rien ; le chingany de même, qui se présente à moitié nu avec une heureuse insouciance et riant de la soumission tremblante de l'homme du peuple. Partout l'Égyptien est un être incompréhensible, mais nulle part plus incompréhensible qu'en Hongrie, où il est libre au milieu des esclaves et quoique moins bien partagé en apparence que le pauvre serf. La vie habituelle des Égyptiens de Hongrie est d'une abjection abominable ; ils demeurent dans des taudis où l'on respire l'air infect de la misère ; ils sont vêtus de haillons ; ils se nourrissent fréquemment des plus viles charognes, et de pire encore quelquefois, si l'on en croit la rumeur populaire. Eh bien, ces hommes à demi nus, misérables, sales et disputant aux oiseaux de proie leur nourriture, sont toujours gais, chantants et dansants. Les chinganys sont fous de la musique, il en est qui jouent du violon avec un vrai talent d'artiste.

» Comme tous les enfants de la race égyptienne, les chinganys s'occupent des maladies des chevaux ; ils sont chaudronniers et maréchaux par occasion ; les femmes disent aussi la bonne aventure ; hommes et femmes sont très-pillards. Dans une contrée où la surveillance de la police parque les autres habitants, les chinganys vont et viennent comme il leur plaît. Leur vie vagabonde leur fait souvent franchir les frontières, et ils reviennent de leurs excursions riches de leurs rapines ; riches, mais pour dissiper bientôt cette richesse en fêtes, en danses et en repas. Ils se partagent volontiers en bandes de dix à douze, et se rendent ainsi jusqu'en France et jusqu'à Rome. S'ils ont eu jamais une religion à eux, ils l'ont certainement oubliée ; ils se conforment généralement aux cérémonies religieuses du pays, de la ville ou du village où ils s'établissent, sans trop s'occuper de la doctrine....

» L'impératrice Marie-Thérèse et Joseph II firent quelques efforts inutiles pour civiliser les chinganys. On en comptait en Hongrie cinquante mille, d'après le recensement qui eut lieu en 1782. On dit que ce nombre a diminué depuis.

» Il y a trois siècles environ que les gypsys arrivèrent en Angleterre, et ils furent accueillis par une persécution qui ne tendait à rien moins qu'à les exterminer complétement. Être un gypsy était un crime digne de mort ; les gibets anglais gémirent et craquèrent maintes fois sous le poids des cadavres de ces proscrits, et les survivants furent à la lettre obligés de se glisser sous la terre pour sauver leur vie. Ce temps-là passa. Leurs persécuteurs se lassèrent enfin ; les gypsys montrèrent de nouveau la tête, et, sortant des trous et des cavernes où ils s'étaient cachés, ils reparurent plus nombreux ; chaque tribu ou famille choisit un canton, et ils se partagèrent bravement le sol pour l'exploiter selon leur industrie. Dans la Grande-Bretagne aussi les gypsys du sexe mâle sont tout d'abord des maquignons, des vétérinaires, etc. Quelquefois aussi ils emploient leurs loisirs à raccommoder les ustensiles de cuivre et d'étain des paysans. Les femmes disent la bonne aventure. Généralement ils dressent leurs tentes à l'ombre des arbres ou des haies, dans les environs d'un village ou d'une petite ville sur la route. La persécution qui fit autrefois une si rude guerre aux gypsys se fondait sur diverses accusations : on leur reprochait entre autres crimes le vol, la sorcellerie et l'empoisonnement des bestiaux. Étaient-ils innocents de ces crimes ? Il serait difficile de les justifier d'une manière absolue. Quant à la sorcellerie, il suffisait de croire aux sorciers pour condamner les gypsys ; car ils se donnaient eux-mêmes pour tels. Ce ne sont pas seulement les gypsys anglais, mais tous les Égyptiens, qui ont toujours prétendu à cette science ; ils n'avaient donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'ils étaient poursuivis pour ce crime.

» C'est la femme gypsy qui exploite généralement cette partie des arts traditionnels de la race. Encore aujourd'hui elle prédit l'avenir, elle prépare les philtres, elle a le secret d'inspirer l'amour ou l'aversion. Telle est la crédulité de toute la race humaine, que, dans les pays les plus éclai-

rés des lumières de la civilisation, une devineresse fait encore de grands bénéfices.

» On accusait autrefois les gypsys de causer la maladie et la mort des bestiaux. Cette accusation était certes fondée, lorsque nous voyons encore dans le dix-neuvième siècle les rommanys, en Angleterre et ailleurs, empoisonner réellement des animaux, dans le double but de se faire payer pour les guérir ou de profiter de leurs cadavres. On en a surpris jetant des poudres pendant la nuit dans les mangeoires des étables. Ils ont aussi des drogues à l'usage des porcs et les leur font avaler, tantôt pour les faire mourir subitement, tantôt pour les endormir : ils arrivent ensuite à la ferme et achètent les restes de l'animal, dont ils se nourrissent sans scrupule, sachant bien que leur poison n'a affecté que la tête et ne s'est nullement infiltré dans le sang et les chairs.

» Les *zingarris* ou *Égyptiens d'Orient* gagnent leur vie comme les autres, à soigner les chevaux, à faire les sorciers, à chanter et danser. C'est en Turquie qu'on les trouve en plus grand nombre, surtout à Constantinople, où les femmes pénètrent souvent dans les harems, prétendant guérir les enfants du *mauvais œil* et interpréter les rêves des odalisques. Parmi les zingarris, il en est qui font à la fois le commerce des pierres précieuses et des poisons : j'en ai connu un qui exerçait ce double trafic, et qui était l'individu le plus remarquable que j'aie rencontré parmi les zincalis d'Europe ou d'Orient. Il était né à Constantinople et avait visité presque toutes les contrées du monde, entre autres presque toute l'Inde; il parlait les dialectes malais; il comprenait celui de Java, cette île plus fertile en substances vénéneuses que l'Iolkos et l'Espagne. Il m'apprit qu'on lui achetait bien plus volontiers ses drogues que ses pierreries, quoiqu'il m'assurât qu'il n'était peut-être pas un bey ou un pacha de la Perse et de la Turquie auquel il n'eût vendu des deux. J'ai rencontré cet illustre nomade en bien des pays, car il traverse le monde comme l'ombre d'un nuage. La dernière fois, ce fut à Grenade, où il était venu après avoir rendu visite à ses frères égyptiens des présides (galères) de Ceuta.

» Il est peu d'auteurs orientaux qui aient parlé des zingarris, quoiqu'ils soient connus en Orient depuis des siècles. Aucun n'en a rien dit de plus curieux que Arabschah, dans un chapitre de sa *Vie de Timour ou Tamerlan,* un des trois ouvrages classiques de la littérature arabe. Je vais traduire ce passage : « Il existe à Samarcande de nombreuses familles de zingarris, les uns lutteurs, les autres gladiateurs, d'autres redoutables au pugilat. Ces hommes avaient de fréquentes discussions, et il en résultait de fréquentes batailles. Chaque bande avait son chef et ses officiers subalternes. La puissance de Timour les remplit de terreur, car ils savaient qu'il était instruit de leurs crimes et de leurs désordres. Or, c'était la coutume de Timour, avant de partir pour ses expéditions, de laisser un vice-roi à Samarcande; mais à peine avait-il quitté la ville, que les bandes de zingarris marchaient en armes, livraient bataille au vice-roi, le déposaient et prenaient possession du gouvernement; de sorte qu'à son retour, Timour trouvait l'ordre troublé, la confusion partout et son trône renversé. Il n'avait donc pas peu à faire pour rétablir les choses et punir ou pardonner les coupables. Mais dès qu'il partait de nouveau pour ses guerres ou pour ses autres affaires, les zingarris se livraient aux mêmes excès. Voilà ce qu'ils firent et recommencèrent trois fois, jusqu'à ce qu'enfin Timour arrêta un plan pour les exterminer. Il bâtit des remparts et appela dans leur enceinte tous les habitants grands et petits, distribua à chacun sa place, à chaque ouvrier son devoir, et il réunit les zingarris dans un quartier isolé; puis il convoqua les chefs du peuple, et remplissant une coupe, il les fit boire et leur donna un riche vêtement. Quand vint le tour des zingarris, il leur versa aussi à boire et leur fit le même présent; mais à mesure que chacun d'eux avait bu, il l'envoyait porter un message dans un lieu où il avait fait camper une troupe de soldats. Ceux-ci, qui avaient leurs ordres, entouraient le zingarri, le dépouillaient de son habit et le poignardaient, jusqu'à ce que le dernier de tous eût ainsi répandu *l'or liquide de son cœur dans le vase de la destruction.* Ce fut par cette ruse que Timour frappa un grand coup contre cette race, et depuis ce temps-là il n'y eut plus de rébellions à Samarcande. »

» Que faut-il croire de cette histoire ou de ce conte d'Arabschah? Comment le mettre d'accord avec ceux qui veulent que les Égyptiens actuels soient les descendants des familles hindoues qui s'exilèrent de l'Inde pour fuir les cruautés de Timour? Si c'est un conte, toutes les autres traditions peuvent lui survivre; mais si ce récit est fondé lui-même sur une tradition historique plus ou moins vraie, nous y voyons les zingarris à l'état de peuple, établis dans Samarcande à une époque de la vie de Timour où il n'avait pas encore envahi l'Inde. D'un autre côté, si les zingarris réunis en Occident étaient les débris fugitifs du peuple égorgé à Samarcande, comment ont-ils eux-mêmes laissé ignorer ce malheur de leur race, au lieu de s'en servir pour exciter la sympathie? En dernière analyse, il est plus facile de prouver qu'ils viennent de l'Inde que de Samarcande.

» Les zincalis ne sont pas seulement appelés, en Espagne, *gitanos* ou Égyptiens, on les appelle encore *Nouveaux Castillans, Allemands, Flamands,* termes à peu près synonymes dans la langue populaire, quant aux derniers du moins, et devenus également méprisants, quoiqu'ils aient pu servir primitivement à désigner leur origine, sans aucune intention outrageante.

» Entre eux, les gitanos se nomment zincalis, et abréviativement cales et chai.

» Ce ne fut guère que dans le quinzième siècle que les zincalis se montrèrent en France. On lit dans un auteur français, cité par Pasquier : « Le 17 avril 1427, on vit à Paris douze pénitents d'Égypte, chassés par les Sarasins. Ils amenaient avec eux cent vingt personnes, et se logèrent dans le village de la Chapelle, où l'on allait en foule les visiter. Ils avaient les oreilles percées et portaient des anneaux d'argent. Leurs cheveux étaient noirs et crépus. Leurs femmes étaient horriblement sales et disaient la bonne aventure en vraies sorcières. » Ces hommes, après avoir traversé la France et franchi les Pyrénées, se répandirent par bandes dans les plaines de l'Espagne. Partout où ils avaient passé, leur présence avait été regardée comme un fléau, et non sans motif. Ne voulant ou ne pouvant s'imposer aucune occupation, encore moins aucun métier fixe, ils venaient comme des essaims de frelons s'abattre sur les fruits du travail d'autrui, et bientôt une ligue générale se forma contre eux. Armés de lois terribles, les agents de la justice se mirent à leur poursuite; le peuple irrité, secondant de lui-même la sévérité de la législation, ou la devançant, leur courait sus et les pendait au premier arbre, sans autre forme de procès.

» Parfois donc, quand ces sauterelles humaines avaient dévasté un canton, la vengeance des habitants suppléait à la connivence des agents de la justice; mais souvent les gitanos n'attendaient pas que cette vengeance vînt les surprendre, et ils levaient leur camp sans tambour ni trompette. Leurs ânes, chargés des femmes et des enfants, marchaient les premiers, et à l'avant-garde les plus hardis de la troupe, armés d'escopettes, tenaient en respect la police rurale qui osait les poursuivre. Malheur alors au voyageur qui tombait au milieu de cette bande en retraite! Les gitanos ne se contentaient pas toujours de sa bourse, ils laissaient maintes fois un cadavre sanglant sur les limites du canton qu'on les forçait de quitter en ennemis déclarés.

» Chaque bande ou famille de gitanos avait son capitaine, ou, comme on le désignait généralement, son comte. Don Juan de Quinones, qui, dans son volume publié en 1632, a donné quelques détails sur leur genre de vie, dit : « Pour remplir les fonctions de leur chef ou comte, les gitanos choisissent celui d'entre eux qui est à la fois le plus fort et le plus brave. Il doit joindre à ces qualités la ruse et l'intelligence, pour être propre à les gouverner. C'est lui qui règle leurs différends, même là où existe une justice régulière; c'est lui qui les guide la nuit, lorsqu'ils vont voler les troupeaux ou détrousser les voyageurs sur la grande route : le butin se partage entre eux, après avoir prélevé pour le comte un tiers du tout. »

» Ces comtes, étant élus pour faire le bien de la troupe ou de la famille, étaient exposés à être dégradés s'ils ne contentaient pas leurs sujets. L'emploi n'était pas héréditaire, et, quels que fussent ses avantages et ses priviléges, il avait ses inconvénients et ses périls. Au comte le soin de préparer une expédition et de la faire réussir. Si elle échouait, s'il ne parvenait pas à rendre la liberté à ceux des siens qui restaient prisonniers, si surtout il les laissait périr, sur lui retombait tout le blâme, et il se voyait nommer un nouveau chef qui succédait à tous ses droits. Le seigneur comte des gitanos avait une sorte de privilége féodal : c'était celui de la chasse au chien et au faucon. Naturellement il en jouissait à ses risques; car on pense bien qu'il ne chassait que sur la terre d'autrui : or le seigneur gitano pouvait fort bien rencontrer le vrai seigneur du domaine. Une ballade traditionnelle nous apprend l'histoire d'un comte Pépé qui, ayant voulu s'opposer au droit de chasse d'un chef gitano, n'y parvint qu'en le tuant. La veuve du mort, en franche Égyptienne, dérobe alors le fils du vainqueur et l'élève parmi les gitanos. Avec le temps, le fils du comte Pépé, nommé comte, veut, comme son père putatif, chasser sur les terres de son véritable père, et tue celui-ci sur la place même qui avait vu tomber le chef, vengé ainsi par un parricide.

» Voici ce qu'on lit dans les *Disquisitions magiques* de Martin del Rio : « Lorsqu'en l'année 1581 je traversais l'Espagne avec mon régiment, une multitude de gitanos infestait les campagnes. Il arriva que la veille de la Fête-Dieu, ils demandèrent à être admis dans la ville pour y danser en l'honneur de la fête, selon un antique usage. Ils l'obtinrent; mais la moitié du jour ne s'était pas écoulée, qu'un grand tumulte éclata à cause du grand nombre de vols commis par les femmes de ces misérables; là-dessus, ils sortirent par les faubourgs et se rassemblèrent près de Saint-Marc, magnifique hôpital des chevaliers de Saint-Jacques, où les agents de la justice, ayant voulu les arrêter, se virent repousser par la force des armes. Cependant, je ne sais comment cela se fit, mais tout à coup tout s'apaisa. Ils avaient, à cette époque, pour comte un gitano qui parlait l'espagnol aussi purement qu'un natif de Tolède; ce comte connaissait tous les ports de l'Espagne, tous les chemins et passages des provinces, la force des villes, le nombre des habitants, leurs propriétés à chacun; bref, il n'ignorait rien de ce qui concernait le secret de l'Etat, et il s'en vantait publiquement. » Evidemment, aux yeux de del Rio, ce gitano était une espèce de sorcier; car, à cette époque, tous les gitanos étaient considérés comme des étrangers, et il ne lui paraissait pas naturel qu'ils fussent capables de parler purement l'idiome castillan.

» Je trouve encore, dans les *Didascalia* de Francesco de Cordova, une anecdote qui prouve que les gitanos ne craignirent pas d'empoisonner, pendant la nuit, toutes les fontaines de Logrono. Cette horrible machination fut découverte par un libraire qui avait autrefois vécu avec eux, et qui la dénonça au curé de la ville. Déjà une épidémie pestilentielle régnait parmi les habitants; mais il leur resta assez de force pour massacrer les gitanos, lorsqu'ils venaient piller leurs maisons sans attendre qu'ils fussent tous morts.

« Il semblerait, dit un auteur espagnol, que les gitanos et les gitanas n'ont été envoyés dans ce monde que pour y être voleurs; ils naissent voleurs; ils sont élevés parmi les voleurs; ils apprennent à être voleurs, et ils finissent par être voleurs, allant et venant pour faire des dupes. L'amour du vol et la pratique de la volerie sont en eux des maladies constitutionnelles qui ne les quittent plus jusqu'au jour de leur mort. » Tel est l'exorde de la *Gitanilla ou la fille égyptienne,* nouvelle de Cervantes, qui introduit ensuite son héroïne en ces termes : « Une vieille sorcière de cette nation, qui avait certainement pris ses grades dans la science de Cacus, élevait une jeune fille dont elle se disait la grand'mère et qu'elle appelait Preciosa, etc. »

» Parmi les nombreuses anecdotes qui se rattachent à la vie et aux ouvrages de Cervantes, on raconte que, sous le règne de Philippe III, il parut dans la rue de Madrid une fille égyptienne qui y brilla comme un météore : elle dansait et chantait en compagnie d'autres gitanas, mais si supérieure à toutes par sa beauté, sa grâce et sa voix, que la foule se pressait partout autour d'elle. Une pluie d'or et d'argent exprimait l'enthousiasme des spectateurs. Le roi lui-même fut curieux de la voir; les meilleurs poëtes du temps lui adressaient des vers, trop heureux si elle daignait les chanter; plusieurs seigneurs devinrent épris d'elle, et enfin un jeune homme de la cour, abandonnant sa famille, se fit gitano pour lui plaire. On découvrit plus tard que cet astre de beauté était la fille d'un noble corrégidor, volée à son père, dans son enfance, par la vieille sorcière qui se disait sa grand'mère. Elle épousa son fidèle adorateur. Telle est l'anecdote, et c'est aussi le sujet de la nouvelle de Cervantes, qui n'est pas la meilleure de ses œuvres, malgré sa popularité. Il n'y a pas que son héros et son héroïne qui ne sont pas de la vraie race égyptienne : tous ses autres gitanos sont des *busnis* (chrétiens) déguisés, parlant comme jamais gitano véritable n'aurait parlé, alors même qu'ils décrivent assez exactement la vie nomade de leur race. Cervantes connaissait mieux les posadas et les ventas de l'Espagne que les camps des gitanos.

» Mais il existe dans la langue espagnole un roman intitulé *Alonso, le valet de plusieurs maîtres*, composé par le docteur Geronimo de Alcala, natif de Ségovie, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle. Cet Alonso sert toutes sortes de maîtres, depuis le sacristain d'un obscur village de la vieille Castille jusqu'au fier hidalgo de Lisbonne, et tous ces maîtres le congédient à cause de son caractère bavard et de son incorrigible manie de critiquer leurs faiblesses. Enfin, il tombe entre les mains des gitanos. Je suis tenté de croire que l'auteur lui-même avait vécu parmi cette race, tant la description qu'il en donne est vivante et colorée. En voici quelques extraits :

« Je cheminais depuis plus d'une heure à travers ces bois, lorsque, à peu de distance de l'endroit où j'étais, je vis s'élever une grosse fumée : concluant, en vrai philosophe, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que s'il y avait du feu il devait y avoir des gens pour l'allumer, je me mis à diriger mes pas de ce côté, car il commençait à faire nuit et il régnait un air assez froid. Je n'avais pas marché beaucoup, lorsque je me sentis saisir par les épaules, et tournant la tête, je me vis accosté de deux hommes, pas tout à fait aussi beaux que des Flamands ou des



Anglais, vrai teint de mulâtre, mal vêtus et de mauvaise mine. Je leur dis qu'ils étaient les bienvenus (Dieu sait avec quelle anxiété de cœur), en leur demandant ce que je pouvais faire pour leur service. Mais eux, avec le bredouillement des gitanos, me dirent de les suivre à leur campement (*aduar*), où était le señor comte. Me voici en bonnes mains, me dis-je en moi-même; cela ne peut que bien aller; je dois m'attendre à une bonne nuit. Mais enfin, faisant de nécessité vertu, je leur répondis : *Vamos, senores :* allons, messieurs, où vous voudrez. Ils me conduisirent à travers le plus épais du bois, me tenant entre deux pour ne pas me perdre de vue, non sans m'avoir demandé où était ma monture et où je l'avais laissée. Elle vient toujours à moi, répondis-je; très-dévot à saint François, je suis très-mauvais cavalier, et par économie je voyage à pied. En devisant ainsi, nous arrivâmes au campement de la confrérie, où l'on nous attendait, grâce au coup de sifflet de mes deux guides, qui avaient ainsi averti les leurs de notre

approche. A une portée de pierre, deux filles et deux garçons vinrent à notre rencontre avec grande joie, en s'informant si nous n'avions pas d'autres voyageurs après nous. « Il est seul, dirent mes guides, et s'il eût tardé un peu plus longtemps, nous quittions le poste et revenions les mains vides. »

» Curieux de savoir quel sort m'était réservé, je me trouvai bientôt entouré d'une bande de quarante hommes et femmes, sans parler d'enfants de tout âge qui couraient au milieu d'eux, nus comme dans l'état de nature. Ils me menèrent devant le señor comte, personnage qu'ils respectent tous et qui était le juge et le gouverneur de cette république désordonnée. Le señor comte m'accueillit avec complaisance et me fit dépouiller jusqu'à ma chemise, me laissant comme lorsque j'étais sorti du sein de ma mère. Mes habits furent partagés entre les garçons nus et mon petit pécule entre eux tous... J'aurais voulu garder au moins un peu du manteau usé dont je me garnissais l'estomac quand je me sentais malade; mais une vieille me l'arracha en me disant : « Voyons, voyons, ce sera pour abriter le ventre du petit Antonio qui se meurt de froid.... » Maudite gitana, qui avait lu peut-être cet apophthegme d'Avicenne : *Etiam in vilibus summa virtus inest,* et qui voulait soigner l'estomac de son marmot aux dépens du mien... A la voix du chef parut Isabel, avec une moitié de chèvre (l'autre moitié, comme je l'appris plus tard, ayant été mangée le matin), volée, selon l'habitude, à des bergers du voisinage. Sans que personne s'avisât de demander de quelle mort elle était morte, ou si elle était tendre, les gitanos la traversèrent d'un bâton en guise de broche, et tous, aidant à apporter du bois, dont il y avait abondance, ils firent un grand feu. La chèvre fut bientôt rôtie; on ne s'inquiéta pas d'y ajouter des sauces savoureuses, mais ceux qui découpaient servirent à chacun sa portion dans des plats de bois; alors la troupe s'assit autour d'un drap de lit étalé par terre et servant de nappe. Quoique la nuit fût noire, point n'était besoin de lumière, la flamme du feu suffisant bien pour éclairer trois fois plus de monde. Voyant qu'on soupait, j'allai me montrer à un coin pour ne pas forcer les convives à m'inviter, et là-dessus une gitana, prenant une ou deux côtes, m'appela en disant : « Prends ce morceau de viande et ce morceau de pain, afin que tu ne nous dises pas : Grand mal vous fasse! » Je fus reconnaissant de ce régal, car, à vrai dire, à mesure que je me réchauffais au voisinage du feu, l'appétit commençait à m'agacer et la faim à m'incommoder. Je m'escrimai donc sur mes côtes; mais, quoique j'eusse de bonnes dents, je ne pus y mordre, et le meilleur lévrier d'Irlande n'aurait pu les entamer, tant elles étaient dures. Quant à mes compagnons, sans faire plus de façon, ils mangeaient leur part de chèvre ou de bouc comme si c'eût été le plus gras et le plus tendre chapon, avalant de temps en temps quelques gorgées d'eau, car le vin n'était pas en usage dans cette troupe, qui le trouvait trop cher. Je levai les yeux au ciel et remerciai le Seigneur, en voyant que ce que je ne pouvais manger était si savoureux pour ces misérables : qu'importait que leur viande fût charogne, que le repas arrivât tard, qu'au lieu de vin ils n'eussent qu'une eau dure et saumâtre, capable de faire crever le plus robuste animal! Tous ces gens-là, jeunes et vieux, femmes et enfants, étaient vigoureux et d'un excellent teint, comme si leur santé avait toujours été soignée avec une sollicitude particulière... Il était déjà plus de minuit lorsque les gitanos pensèrent à dormir, les uns s'adossant aux pins du bois, les autres s'étendant sur le peu de vêtements qu'ils pouvaient avoir. Pour moi, assiégé de maintes et diverses imaginations, je servis de sentinelle, entretenant le feu de peur qu'il ne vînt à s'éteindre, car, sans sa bienfaisante chaleur, je me serais bientôt senti mourir. Je m'occupai ainsi pendant plus de cinq heures, jusqu'à ce que le jour parut, et sa lumière sembla bien paresseuse à mon attente. Je me réjouis de voir s'en aller la nuit, et le ciel se colorer des teintes de l'aube : cherchant alors quelque chose pour couvrir ma pauvre chair, je trouvai, grâce à Dieu, quelques peaux de mouton, dont je m'entourai le corps, la laine en dedans, de manière à être pris pour un anachorète.

» Déjà le soleil rayonnait sur les plus basses montagnes lorsque ces barbares se réveillèrent. Providence divine! il avait plu pendant près de onze heures, ils n'avaient rien pour se protéger contre l'inclémence de l'air, et cependant ils avaient dormi comme sur de bons matelas; tant il est vrai que l'habitude devient une seconde nature. Les enlever à cette vie eût été leur donner la mort. Voyant que je m'étais accoutré comme un autre saint Jean-Baptiste, n'ayant plus que les bras et les jambes à découvert, ils rirent de bon cœur et louèrent mon industrie; mais tous ces compliments sur mon talent à m'accommoder aux circonstances me servirent de peu, car une des gitanas poussant des cris et m'accablant d'injures me commanda de quitter mon nouveau costume, qui était le lit sur lequel elle dormait. Je vis que je m'étais emparé du bien d'autrui, et me dépouillant pour l'acquit de ma conscience, je me retrouvai nu comme tout à l'heure. Ainsi restai-je deux jours pleins, et je serais resté bien davantage encore sans la mort d'un gitano, infirme et vieux, qui ne put se dispenser de payer sa dette à la nature, le premier peut-être de sa race qui mourût ainsi naturellement, tant il est d'usage que ces gens-là meurent à la potence. Deux gitanos creusèrent une

fosse où ils déposèrent le défunt, le corps découvert, ensevelissant avec lui deux pains et quelques pièces de monnaie, comme s'il en avait eu besoin pour le voyage de l'autre monde. Alors s'approchèrent les gitanas, toutes échevelées et s'égratignant le visage à qui mieux mieux; venaient ensuite les hommes invoquant les saints et surtout le grand saint Jean-Baptiste, pour lequel ils ont une dévotion particulière, lui criant comme à un sourd de les écouter et d'obtenir pour le mort le pardon de ses péchés. Quand ils se furent enroués à crier, ils allaient rejeter la terre dans la fosse, mais je les priai d'attendre que j'eusse dit deux mots; on m'accorda ma requête, et moi, du ton le plus humble, je dis à peu près : « Votre compagnon est déjà allé jouir de la vue de Dieu, car il faut bien l'espérer de sa bonne vie et de sa bonne mort. Vous avez rempli vos obligations en le recommandant au Seigneur et en lui donnant la sépulture; mais qu'il soit enterré vêtu ou nu, peu lui importe à lui, tandis qu'il peut m'être à moi d'un grand secours de profiter de ses habits. Si vous voulez donc bien permettre que je m'en empare et m'en vêtisse, je me souviendrai toujours, dans mes oraisons, de ce bienfait accordé à ma misère et à ma nudité. » Ce discours parut fort raisonnable, et j'eus le bonheur de ne pas être contredit. Ils me dirent de faire ce que je désirais. J'obéis, et me voilà cette fois vêtu en vrai gitano, sans en avoir encore l'esprit et les mœurs. Je rendis le corps du mort à sa sépulture, et l'ayant recouvert de terre, je le laissai là jusqu'au jour du jugement, où il reparaîtra, comme nous tous, pour rendre ses comptes. »

Voici d'autres anecdotes :

« Charles-Quint, en venant prendre possession du trône d'Espagne, amena à sa suite une cour d'étrangers, Flamands la plupart, qui révoltèrent bientôt l'orgueil castillan. Charles lui-même, jeune, mais tourmenté d'une vaste ambition et rêvant déjà l'empire d'Allemagne, semblait trouver ses sujets de la Péninsule trop heureux de lui payer les frais de son élection. Il s'étonna beaucoup de l'opposition des cortès quand il fut question de voter les impôts; mais pressé de se rendre auprès des électeurs germaniques, il partit pour Worms, laissant à ses ministres le soin de résister aux comuneros. Cette ligue comprenait l'alliance de tous les intérêts castillans : elle voulait une souveraineté nationale et imposait à Charles de choisir entre la couronne d'Espagne et celle d'Allemagne.

» On voit dans l'histoire les luttes de Juan de Padilla et de sa vaillante épouse, dona Maria de Pacheco; mais le mystère de cette ligue ne s'explique que par les traditions des gitanos. On avait prédit à dona Maria qu'elle serait reine. Dans ses épîtres familières, Guevarra lui écrivait : « On sait, madame, que vous avez auprès de vous une sorcière qui vous a promis qu'en peu de jours vous seriez appelée haute et puissante dame et votre mari altesse. » Cette sorcière était une gitana. Dans une des ballades traditionnelles des gitanos, on trouve ces mots : « Je donnerai un de ses fromages magiques à Maria Padilla et aux siens. » Disons d'abord qu'il ne peut être ici question de la première Maria Padilla, femme du roi don Pedro, puisque les gitanos n'étaient pas encore en Espagne sous le règne de ce prince. Il paraît que dona Maria Pacheco ou Padilla, car elle est désignée tantôt par un de ces noms, tantôt par l'autre, s'échappa de Tolède avec sa sorcière, déguisée elle-même en gitana. Cette sorcière était attachée à sa personne depuis longtemps et l'abusait par les apparences, sans doute aussi par les flatteries de son affection perfide; elle lui persuada que les gitanos de sa tribu la transporteraient en Portugal avec son plus jeune fils, son or et ses bijoux. Les gitanos l'attendaient en effet dans la montagne; mais, pour s'emparer de cet or et de ces bijoux, ces misérables assassinèrent la mère et l'enfant.

» Si cette tradition espagnole est vraie, jamais action plus odieuse n'a été commise par les gitanos. *Los gitanos son muy malos :* Les gitanos sont de bien méchantes gens. Cette phrase proverbiale est de bien vieille date en Espagne. Selon les Espagnols, les gitanos ont toujours été des escrocs, des voleurs, des sorciers; et ils ajoutent, chose plus difficile à prouver, heureusement : *Les gitanos mangent de la chair humaine.* Mais il est un autre crime qu'il est impossible de nier : *Los gitanos son muy malos; llevan niños hurtados a Berberia* : Les gitanos sont très-méchants; ils transportent les enfants volés en Barbarie... afin de les vendre aux Maures. Il paraît évident que les gitanos ne cessèrent jamais d'entretenir des relations avec les Maures d'Afrique depuis leur expulsion d'Espagne. Les gitanos, n'ayant pas plus de sympathie pour un peuple que pour l'autre, devaient vendre des enfants espagnols aux Barbaresques, comme ils auraient vendu des enfants barbaresques aux Espagnols, si ceux-ci en eussent voulu acheter. Bien mieux, par leurs rapports avec les pirates, ils leur devaient souvent servir d'espions lorsque ceux-ci méditaient quelque invasion sur les côtes d'Espagne. Voilà comment ils ont pu paraître plus Maures que chrétiens. Aussi ne démentirai-je pas l'anecdote de Quiñones qui raconte que, lors du siége de Mamora, deux galères espagnoles ayant échoué sur un récif de la côte d'Afrique, les Maures firent esclaves les chrétiens des équipages, délivrèrent les Maures enchaînés à la rame et traitèrent également comme une race amie tous les gitanos à bord des deux bâtiments. » *Voy.* Bohémiens.

Ziton. Pendant les noces de Venceslas, fils de

l'empereur Charles IV, avec la princesse Sophie de Bavière, le beau-père, qui savait que son gendre prenait plaisir à des spectacles ridicules et à des enchantements, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Venceslas, nommé Ziton, se présente pour faire assaut avec eux. Ayant la bouche fendue de part et d'autre jusqu'aux oreilles, il l'ouvre et dévore tout d'un coup le bouffon du duc de Bavière, avec tous ses habits, excepté ses souliers, qui étaient sales et qu'il cracha loin de lui. Ensuite, ne pouvant digérer un telle viande, il va se décharger dans une grande cuve pleine d'eau, rend son homme par le bas et défie ses rivaux de l'imiter.

Nos vieilles chroniques et nos contes de fées offrent encore des traits semblables. Ce même Ziton changeait quelquefois, dans des festins, les mains des conviés en pieds de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien toucher des mets qu'on leur servait, de sorte qu'il avait loisir de prendre pour lui la meilleure part. Voyant un jour des gens à des fenêtres, attentifs à regarder un spectacle qui excitait leur curiosité, il leur fit venir au front de larges cornes de cerf, pour les empêcher de se retirer de ces fenêtres quand ils le voudraient.

Ziwick, dieu des Polonais avant leur conversion. Il présidait à la vie et à la mort.

Zizis. C'est le nom que donnent les juifs modernes à leurs phylactères.

Zoaphité. *Voy.* Monstres, à la fin.

Zodiaque. Les douze signes du zodiaque ont une influence diverse sur les horoscopes. *Voy.* Horoscopes et Astrologie.



Signes du zodiaque.

Les influences du firmament se trouvaient très-favorables, disent les astrologues, à la naissance de Louis XIV; nous en avons le système généthliaque dans l'une des médailles qui appuient l'histoire de son fastueux règne; l'Académie royale des inscriptions y a marqué (sans rien donner aux incertitudes de l'astrologie) la position précise des planètes au moment où Dieu accorda à la France ce monarque que ses grandes actions ont rendu si célèbre.

On voit autour de cette curieuse médaille les douze signes du zodiaque formant les douze maisons de ce système; les sept planètes y paraissent dans les positions qu'elles occupaient alors; le soleil occupe le milieu du ciel; Mars, seigneur de l'ascendant, se trouve en réception avec Jupiter, le protecteur de la vie, et ce qu'on nomme la fortune majeure. Saturne, qui est hostile, se voit là placé dans les dignités (en argot d'astrologue), ce qui le rend moins maléfique; la lune est en conjonction avec Vénus, et Mercure, dans son domicile de prédilection, à dix degrés du soleil, hors de combustion, éclairé par ses rayons, ce qui donne une supériorité de génie dans les plus difficiles et les plus importantes entreprises; son carré avec Mars n'est pas capable de l'abaisser.

La naissance du roi était figurée dans le milieu de la médaille par un soleil levant, et le roi est placé dans le char de l'astre, avec cette légende : *Ortus solis gallici;* le lever du soleil de la France. L'exergue contient ces autres paroles : *Septembris quinto, minutis* 38. *ante meridiem,* 1638.

Ajoutons ici une remarque curieuse, c'est que les objets sur lesquels les augures exerçaient leur science se réduisaient à douze chefs, en l'honneur des douze signes du zodiaque : 1° l'entrée dans une maison des animaux domestiques ou sauvages; 2° la rencontre subite de quelque animal sur le chemin; 3° la foudre, l'incendie d'une maison ou de quelque autre objet; 4° un rat qui rongeait des meubles, un loup qui emportait une brebis, un renard qui mangeait une poule, et tout événement de cette espèce; 5° un bruit qu'on entendait dans la maison et que l'on croyait produit par quelque esprit follet; 6° un oiseau qui tombait sur le chemin et se laissait prendre, un hibou qui chantait, une corneille qui criait, toutes circonstances qui étaient du

ressort de l'augure; 7° un chat qui, contre la coutume, entrait dans la chambre par un trou; dans ce cas, il était pris pour un mauvais génie, ainsi que tout autre animal qui se présentait de la même manière; 8° une chandelle ou un flambeau qui s'éteignait de lui-même, ce que l'on croyait un fait de quelque démon; 9° le feu qui petillait; les anciens croyaient là entendre parler Vulcain; 10° le feu qui étincelait extraordinairement; 11° le feu qui bondissait d'une manière singulière; les anciens s'imaginaient que les lares l'agitaient; 12° enfin, une tristesse subite et tout événement fâcheux que l'on apprenait contre toute attente.

Et maintenant dans ce livre, où nous démasquons toutes les erreurs, autant que le permettent nos humbles lumières, ne dirons-nous rien les querelles singulières qui se sont élevées à propos du zodiaque de Denderah et de quelques autres zodiaques égyptiens? Les philosophes, qui ont enfanté tous les égarements de l'esprit humain, comme il ne serait pas difficile de le démontrer, ont reçu de nos jours bien des échecs; ils en recevront encore jusqu'à ce qu'ils reconnaissent, si c'est possible, dans les conditions de leur pauvre orgueil, qu'on ne trouve guère la vérité hors des enseignements de l'Église. Les luttes contre le Pentateuque n'ont laissé dans ses adversaires que des vaincus. Les plus fers combattants étaient deux astronomes, gens dont la science est moins fixée peut-être que le magnétisme, aux bases si incertaines. Ces astronomes, Bailly et Dupuis, comme les Titans qui s'étaient promis d'escalader le ciel, ont entassé paradoxes sur systèmes, conjectures sur présomptions, suppositions sur bévues, inductions sur fantômes, aberrations sur mauvais vouloirs pour asseoir un piédestal à une antiquité du monde qui pût contredire les livres divins.

Bailly crut démontrer que le zodiaque de Denderah était antérieur au déluge; Dupuis, plus acharné, car ce n'était là ni la hardiesse ni l'intérêt de la science, Dupuis s'épuisa en longues veilles, en travaux ardus, qui lui ont coûté assurément bien des sueurs, pour établir que le zodiaque égyptien était antérieur de treize mille ans à Jésus-Christ. Pauvre homme qui se frottait les mains d'un tel triomphe!

Mais les savants sérieux sont venus bientôt, les savants sans passion, les savants qui recherchent la vérité. Les Visconti, les Testa, les Champollion, les Letronne ont ramené la question aux faits réels; ils ont prouvé de la manière la plus incontestable que les Égyptiens ni les Indiens n'avaient inventé le zodiaque, qu'ils l'avaient reçu des Grecs, lesquels le tenaient des Hébreux; que le zodiaque de Denderah était un ouvrage du règne de Néron, et que les interprétations astronomiques au moyen desquelles Dupuis, dans le fatras indigeste et infâme qu'il a intitulé *Origine de tous les cultes,* a voulu *démolir* nos dogmes, n'ont pas le moins du monde l'antiquité qu'il leur prête, n'ayant été imaginées que par Macrobe et ses contemporains, lorsque le paganisme, honteux, devant les premiers chrétiens, de sa grossière théogonie, chercha à la colorer de ce vernis pour en rougir un peu moins [1].

Zodiaque de Jacob. Un jeune savant anglais, Arthur Lumley Davids, trop tôt enlevé aux sciences et aux lettres, nous a légué une observation ingénieuse sur les connaissances astronomiques des anciens Hébreux. Le songe de Joseph et la bénédiction de Jacob, dit-il, ne laissent aucun doute de la connaissance du zodiaque parmi les anciens Hébreux. Le songe de Joseph est exprimé par les images du soleil, de la lune et des onze constellations qui s'inclinent devant lui, la douzième. Ces constellations ainsi réunies ne peuvent signifier que les signes du zodiaque dans les limites desquelles se retrouvent toujours le soleil et la lune. L'historien sacré nous dit qu'après le récit de son fils, Jacob en garda le souvenir, et rien ne le prouve mieux que les dernières paroles du saint patriarche à ses fils.

Les images dont Jacob s'est servi pour exprimer les destinées diverses de sa postérité sont prises de ces mêmes signes du zodiaque auxquels Joseph avait fait allusion, avec cette seule différence qu'ici les signes eux-mêmes sont nommés et décrits. *Ruben* comparé à l'eau inconstante est le *Verseau; Siméon* et *Lévi* sont réunis ensemble avec l'observation qu'ils sont *frères,* et figurent les *Gémeaux;* Judas est le *Lion;* Zabulon, qui habite les ports de mer, en représente la production : le *Cancer;* Issachar est probablement le *Taureau,* les Septante l'ont même traduit par *Aner Georgos,* le *cultivateur du sol.* Les signes appliqués à *Dan* montrent évidemment l'identité de nos signes du zodiaque avec ceux des anciens Hébreux; les trois signes dans lesquels *Dan* est représenté se suivent dans la même position que dans nos zodiaques. La *Balance* est l'attribut de Dan, en sa qualité de juge, puis comme *Scorpion :* « Il mord le talon du cheval et le cavalier est renversé. » C'est exactement la position de notre Scorpion à l'égard du *Centaure,* qui représente le Sagittaire. *Gad* l'archer est le Sagittaire. *Asher,* aux mets succulents, représente les *Poissons;* Nephthali est le *Bélier;* Joseph, la vigne féconde, est la *Vierge;* Benjamin enfin est comparé au loup qui dans l'antiquité occupait la place du *Capricorne;* même dans des temps plus récents on voit à ce signe un Pan avec une tête de loup. Les Hébreux auraient ainsi connu la sphère plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. Il y a peu de doute

[1] Voyez M. Letronne, *Sur l'origine grecque des prétendus zodiaques égyptiens.* Voyez aussi la brochure de M. Testa sur les zodiaques.

que le zodiaque hébreu ne soit le *Massanoh* dont parle Job dans son allusion astronomique aux constellations célestes. (*Archives israélites.*)

Zoroastre, le premier et le plus ancien des magiciens. Sextus Sinensis reconnaît deux enchanteurs de ce nom : l'un roi de Perse et auteur de la magie naturelle; l'autre roi des Bactriens et inventeur de la magie noire ou diabolique. Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane longtemps avant la guerre de Troie; qu'il fut le premier magicien et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

Voici, dit Voltaire, ce que l'Anglais Hyde rapporte sur Zoroastre, d'après un historien arabe :

« Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète : « Donnez-moi un signe. » Aussitôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre si gros et si haut, que nulle corde ne pouvait l'entourer ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre. Quatre mages ou quatre sages (c'est la même chose), gens jaloux et méchants, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète pendant son absence et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats, des ongles et des cheveux de mort, toutes drogues avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, et voilà Zoroastre condamné à être pendu.

» Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade; ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on ne les voit plus. Zoroastre l'apprend; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre et dit au roi : « Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion.

» — Soit, dit le monarque. » Le prophète, après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens; et les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

» Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était Juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse et fit adorer le soleil.

» Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline et Solin. Il y avait alors un grand nombre de magiciens très-puissants; ils savaient qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin, il fut rendu à sa mère, Dogdo, ou Dodo, ou Dodu. » Bérose prétend que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute différente; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi, les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé. « Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le comte de Gabalis, était fils de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cents ans, le plus sage monarque du monde; après quoi il fut enlevé. Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré, que des vierges conservaient avec tant de soin sur un autel, brûlait en son honneur. Outre Zoroastre, il naquit d'elle une fille d'une rare beauté et d'une grande sagesse, la divine Égérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de Vesta, sa mère. Les livres secrets de l'ancienne cabale nous apprennent qu'elle fut conçue en l'espace de temps que Noé passa sur les flots, réfugié dans l'arche cabalistique. »

Zoubdadeyer. En l'an 408, le roi de Perse Cabadès apprit, dit Théophanes, qu'il y avait aux frontières de ses États un vieux château appelé Zoubdadeyer, plein de richesses gardées par des démons. Il résolut de s'en emparer, mais les magiciens juifs qu'il employa pour mettre en fuite les bandes infernales n'y réussirent pas. Un évêque chrétien put seul dissiper les prestiges du château ensorcelé.

Zoureg, serpent mystérieux, long d'un pied, que les Arabes disent habiter le désert, où il est doué d'une puissance qui lui permet, dans ses courses, de traverser sans se détourner les plus rudes obstacles, un rocher, un mur, un arbre, un homme. L'homme que le zoureg traverse en passant meurt aussitôt. On ne peut tuer ce petit serpent qu'en lui coupant la tête pendant qu'il dort.

Zozo, démon qui, accompagné de Mimi et de Crapoulet, posséda en 1816 une jeune fille du bourg de Teilly en Picardie. *Voy.* Possédés.

Zundel, capitaine des bohémiens. *Voy.* Bohémiens.

Zwingle, était curé de Notre-Dame des Ermites à Einsiedeln, lorsque Luther donna le si-

gnal de cette révolte effroyable qu'on a appelée la Réforme.

Il voulut comme lui se rendre indépendant. Mais comme il n'avait pas entièrement perdu la foi, ces mots si précis de la consécration : *Ceci est mon corps!* l'embarrassaient.

Un démon, peut-être celui qui avait enseigné Luther, vint à lui et lui dit : « Lâche, que ne réponds-tu à ce propos ce qui est écrit dans l'Exode :

— *L'agneau est la Pâque,* pour dire qu'il en est le signe ? »

Ce trait de lumière venu d'en bas suffit à Zwingle, qui apostasia, et qui, quelque temps après, le 11 octobre 1531, à l'une des batailles qui ont été les fruits amers de la Réforme, y fut tué misérablement en combattant contre l'Église.

Dans ce dédale immense d'erreurs, d'illusions et d'égarements, dont nous venons de rassembler les croquis monstrueux ou grotesques, on ne perdra pas de vue ce grand fait, — que tout ce qui est faux et coupable est dans tous les temps le fruit des insurrections de l'esprit humain, et que ces écarts et ces rebellions n'ont pu être produits que par les hardiesses d'une fausse philosophie qui a constamment répandu ses rêves sous des masques divers ; mais il est une lumière, la seule vraie, qui brille au milieu de ces ténèbres, quoique le grand nombre ferme les yeux pour ne la point voir : — *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* — Cette vraie lumière n'est nulle part entière que dans l'Église romaine, centre unique de la liberté et de la vérité, — où Dieu nous maintienne !

